549088

ENCYCLOPÉDIE
MÉTHODIQUE

NOUVELE ÉDITION ENRICHIE DE REMARQUES

DÉDIÉE À LA SÉRÉNISSIME

RÉPUBLIQUE DE VENISE

ANTIQUITÈS

TOME TROISIEME.

LA PROVINCIALE
D1

À PADOUE

M. DCC. XCIV.

Avec Approbation et Privilége.

OBSERVATION

Les pierres gravées du baron de Stoſch apartienent aujourd'hui au roi de Pruſſe; celles de la Villa Farneſe ſont unies aux antiques de Pompeia & d'Herculanum, & apartienent au roi de Naples; celles de la Villa Medicis ſe trouvent dans la galerie de Florence. La *Métrologie* de M. de Romé de l'Isle n'ayant paru que dans l'année 1789. on n'a pu en faire uſage dans les articles précédens. Mais on trouvera tous les réſultats aux articles MESURES, MONOIES & POIDS.

G G

GA (*Diplomatique.*) Six *ſéries* partagent tous les G des manuſcrits & des monumens. La premiere qui ſe diviſe en ſept ſous-ſéries, enferme les G à queue droite ou courbe. Premiere ſous-ſérie en S, ſigne du IVe. ſiecle; 2e. en virgule, indice des ſept premiers; 3e. oblique, allant de droite à gauche, annonce particuliere des VIe. & VIIe.; 4e. horizontale ou perpendiculaire, du même temps; 5e. obliquement dirigée de gauche à droite; 6e. en C contourné, rentrant dans l'intérieur d'un C ordinaire; ces deux encore plus antiques; 7e. G en S n'eſt preſque jamais poſtérieur au IXe. ſiecle.

La IIe. ſérie eſt compoſée de G pour ainſi dire doublet: 1°. courbés ſur le dos, de la haute antiquité; 2° ſemblables aux *s*; 3°. aux C à dos ou angles ſaillans; ces deux du moyen âge ou des temps gothiques.

La IIIe. eſt la plus reſſemblante à nos G capitaux; elle ſe diſtribue en huit ſous-ſéries, dont les ſix premieres ſont concentrées dans le premier âge; la 7e. dans le moyen, la 8e. dans le moderne. 1°. Bout inférieur ſe double & finit en courbe; 2°. paſſe en ſe courbant ſous la petite ligne droite; 3°. bout ſupérieur chargé de courbes excédantes; 4°. ligne droite inférieure détachée du demi-cercle, &c. extrémités tranchées; 5°. dos plus alongé que rond; 6°. exactement arondi; 7°. moins régulierement; 8°. bout inférieur rentre dans la cavité.

La IVe. grande ſérie ſemble réduite au C, mais dont la partie inférieure ſe courbe intérieurement, comme pour rejoindre ſon dos. Quoique quelques-unes de ſes figures remontent juſqu'au premier ſiecle, & même au delà, la plupart conviennent encore mieux aux moyens & bas ſiecles: 1°. tout-à fait ſemblables au c; 2°. repliées ſur elles-mêmes par un des bouts; 3°. en forme de *6* ou de *9*; 4°. de *b* ou de *v*; 5°. de *b* tranché par le haut, des bas temps; 6°. recourbées extérieurement par le haut, moyen âge; 7°. abaiſſées dans la partie ſupérieure, réuniſſant l'antique & le moderne.

La Ve. grande ſérie ne reçoit que des G carrés ou anguleux, & ne commence pas avant le moyen âge, ſi ce n'eſt dans les 4e. & 5e. ſous-ſéries; encore à leur égard ne faut-il parler que des Ve. VIe. & VIIe. ſiecles; 1°. diſtinguées par des queues; 2°. en F; 3°. plus rigoureuſement carrés; 4°. en Γ; 5°. en C anguleux; 6°. en C carrés.

La VIe. ſérie, ſur-tout dans ſa 2e. ſous ſérie, reſtreint ſes droits au ſeul gothique; la premiere pouroit être remplie de divers *g* dans le goût anglo-ſaxon. On auroit pu augmenter conſidérablement cette ſérie, ſi ce caractere bizâre en valoit la peine. (*Nouvele Diplomatique des Bénédictins.*)

Le Γ des grecs eſt remplacé par le C ſur d'anciennes médailles de la Sicile, & en particulier ſur quelques-unes de Géla.

Diomede, *lib. II. capitulo de littera*, appele le G une lettre nouvele. C'eſt que les Romains ne l'avoient point avant la premiere guerre punique. Cela paroît par la colonne roſtrale érigée par C. Duillius, ſur laquelle il y a toujours un C au lieu d'un G. C'eſt Sp. Carvilius, qui le premier diſtingua ces deux lettres, & qui inventa la figure du G, à ce que dit Terentius Scaurus.

Le G ſe trouve encore au lieu du C ſur quelques médailles. (*Vaillant nummi imp. tom. I. pag.* 39.) Béger produit une médaille de la famille Ogulnia (*tom. I. pag.* 568.), où on lit GAR au lieu de CAR, qui eſt ſur celle de Patin. Le C a été auſſi ſouvent mis pour G, comme AUCUSTALIS, CALLÆCIA, CARTACINENSES, CEMINA. Ce n'eſt pourtant pas que la prononciation de ces mots eût changé; mais c'eſt que le G a été fait mal & négligemment par l'ouvrier; comme on voit ſouvent AVC, AVCC, AVCCC, &c. pour AVO, &c. ſur-tout dans le bas-empire.

Le G s'eſt encore changé en J conſone, témoin *Goia* dans la baſſe latinité, dont nous avons fait joie: *Gaitia*, ou *Jaita*, ville de Boſnie; *Gala*, ou *Jala*, la Jale, petite riviere qui tombe dans la Garonne. Quelques-uns la nomment auſſi en latin *Gealus*, Gaveda, ou *Gavea*, la Joive, nom de lieu.

Le G s'eſt encore mis pour le K des grecs, *cygnus*, cygne.

Le Γ dans les médecins grecs, eſt la marque d'une once.

Le G a ſignifié 400, ſuivant ce vers:

G quadringentos demonſtrativa tenebit.

Quand cette lettre étoit chargée d'un titre $\overline{G}$, elle ſignifioit quarante mille.

GABA & GABE, dans l'Iturée, ou la Trachonite. ΓΑΒΗΝΩΝ:

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques avec ſon ere, en l'honeur de Plorine, d'Hadrien, d'Antonin, de Caracalla, de Domitien.

GABAL, divinité qu'on adoroit à Émeſe & à Héliopolis, ſous la figure d'une groſſe pierre ronde par le bas, & qui ſe terminoit en pointe. C'eſt la même qu'ÉLAGABALE (*Voyez* ce mot); qu'Alagabal; & c'eſt le ſoleil, comme l'a prouvé évidemment Selden, dans ſon traité *de diis ſyriis*. On lit en effet ſur une médaille de l'empereur Élagabale: SANCT. DEO SOLI ELAGAB.

GABALA, dans la Lydie.

On a quelques médailles impériales greques de cette ville, ſelon le P. Hardouin.

GABALA, en Syrie. ΓΑΒΑΛΕΩΝ.

Ses médailles ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, avec ſon ere, en l'honeur d'Auguſte, de Néron, de Trajan, de M. Aurele, de Commode, de Sévere, de Domna, de Caracalla, de Plautille, de Macrin, de Diaduménien, d'Élagabale, de Sévéra, de Vérus.

GABATA, eſpece de plats ou de vaſes de table. (*Martial. VII.* 47. 3.)

Tranſcurrunt gabatæ, volantque lances.

GABBARA, ou GABBARE, nom que les Égyptiens donnoient ſous le bas empire, aux corps morts qu'ils conſervoient chez eux au lieu de les inhumer.

Les Égyptiens, par une coutume qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres, & qui venoit en partie de la ſituation du pays ſujet aux débordemens du Nil, enſéveliſſoient & enveloppoient de quantité de linges les corps des perſones qui mouroient dans la piété, particuliérement ceux des ſaints martyrs. Mais au lieu de les enterrer enſuite, ils les mettoient ſur de petits lits, & les conſervoient ainſi dans leurs maiſons, croyant leur rendre beaucoup plus d'honeur. C'eſt ce que S. Auguſtin dit, qu'ils appeloient *gabbaras*. (*Bollandus*, 27. *janv. pag.* 240. & *S. Aug. ſermon CXX. de diverſis, cap XII.*)

Ce pere nous apprend qu'on déſignoit par le mot *gabbares*, les corps morts embaumés. On le trouve dans Pline (*liv. VII. chap. XVI.*); il dit que ſous Claude on apporta d'Arabie un *gabbare* qui avoit près de dix pieds de long. Le P. Hardouin a cru que Pline avoit pris ce mot pour un nom propre; il cherche dans Tacite un Abbare, roi des Arabes; cependant il croit que ce n'eſt point un nom propre, mais le *ghibbor* des Hébreux, ou le *ghabbar* des Arabes, qui ſignifie un géant. Mais le P. Roſwey, jéſuite, a donné la véritable explication dans ſes ſavantes notes ſur la vie de St. Antoine (*c. LVII.*) & dans ſon *Onomaſticon*, au mot *gabbara*, où il montre qu'on trouve *gabbera*, *gabbares*, *gabbarus*. Il prouve enſuite que par là on entendoit un corps d'homme embaumé; & cela par des témoignages de Cicéron (*I. Tuſcul. quæſt.*), de Pomponius Méla (*l. I. c. IX.*), de Sextus le philoſophe, ou l'empirique (*l. III. Pyrrhon. Hypotheſ. c. XXIV.*), de Lucien (*de luctu*), de Silius Italicus (*l. XIII.*), de Cotippus (*l. III. de funere Juſtiniani imper.*), de St. Auguſtin, à l'endroit que nous avons cité; d'Orientius (*in commonitorio*), de Caſſien (*Collat. XV, cap. III.*), qui dit que c'étoit l'inondation du Nil qui avoit été cauſe de l'établiſſement de cette coutume; de St. Jean Damaſcene (*Orat. I. de imag.*), d'Hérodote (*l. II.*), & de Diodore (*l. I.*). Au reſte, ce mot eſt arabe, ſyriaque & hébreu; dans ces langues *gaber* déſigne un homme.

GABE (médailles de), *Voyez* GABA.

GABIA, ou *GABINA*; Junon étoit particuliérement honorée à *Gabie*, ville du Latium: c'eſt pour cela que Virgile appele cette déeſſe, *Juno Gabina*. (*Æneid. 7.* 682.)

GABINIA, famille romaine, dont on n'a des médailles que dans Goltzius.

GABINUS cinctus. Se ceindre à la Gabiene, *incingi ritu Gabino*; cette expreſſion répétée ſouvent par les écrivains latins, déſignoit une maniere de lier autour du corps la toge, en ſorte qu'elle n'embaraſſât ni les jambes, ni les coiffes dans un moment d'action. Pour exécuter ce mouvement, on ne rejetoit pas ſelon la maniere acoutumée, une portion de la toge ſur l'épaule gauche pour pendre par-derriere; mais on la paſſoit ſous le bras gauche autour du ventre, des reins, & l'on s'en ceignoit comme d'une ceinture. Enſuite on retrouſſoit ſur cette maniere de ceintore la portion de la toge qui pendoit ordinairement en avant de l'épaule gauche ſur la jambe gauche.

Servius (*Æneid. VII.* 612) nous apprend l'origine de l'expreſſion *ritu Gabino*. Les *Gabiens*, dit-il, étant occupés à offrir un ſacrifice, furent ataqués par leurs ennemis. Sur le champ ils releverent leurs toges autour de leurs corps, & de l'autel ils marcherent au combat. Ayant remporté la victoire, ils conſerverent de-

puis, à la guerre, cette maniere de relever leurs toges, ou leurs manteaux, comme un heureux augure, & les Romains les imiterent. C'étoit dans cet ajuſtement que 10. les miniſtres des autels aſſiſtoient aux ſacrifices. (*Lucan.* t. 595.):

Pontifices, ſacri quibus eſt permiſſa poteſtas.
Turba minor ritu ſequitur ſuccincta Gabino.

2°. Les Décins ſe dévouerent pour la patrie. (*l. VIII. 9. chap. X.* 1.) 3o. Les conducteurs des colonies, conduiſoient la charue qui traçoit les murailles. 4°. Le conſul ouvroit les portes du temple de Janus. 6°. Enfin, tous ceux qui exerçoient des actes de religion, ou relatifs à la religion avoient l'habillement extérieur retrouſſé *ritu Gabino*.

GADARA, dans la Paleſtine. ΓΑΔΑΡΕΩΝ & ΓΑΔΑΡΑ.

On a des médailles impériales greques de cette ville, frapées, avec ſon ere, en l'honeur d'Auguſte, de Tibere, de Néron, de Tite, de Domitien, de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin, de Marc Aurele, de Vérus, de Commode, d'Élagabale, de Gordien pie, de Veſpaſien, de Criſpine, de Caracalla.

GADÈS, en Eſpagne, aujourd'hui Cadis.

Les médailles autonomes de cette île ſont:

C. en bronze.

O. en or.

C. en argent.

Leur type ordinaire eſt deux poiſſons.

Le P. Florez lui attribue quelques médailles de Colonies, trouvées dans ſon enceinte. Pellerin lui attribue auſſi un médaillon de Tibere, qui en a été apporté.

GADITANUS, ſurnom d'Hercule, qui étoit honoré à *Gadès*, en Eſpagne, aujourd'hui Cadis, à cauſe de ſes fameuſes colonnes qu'il planta, dit-on, en cet endroit, & que Strabon appele *porta Gaditana*, les portes de *Gadès*. Ces colonnes furent placées dans le temple d'Hercole

GÆSUM, ou *GESUM*, eſpece de javelot propre aux Gaulois. Claudien caractériſe ces peuples par les deux *gæſum*, dont ils étoient toujours armés (*de. laud. Stilich.* 1. 241.)

Gallia crine ferox, evinctaque torque decoro,
Binaque geſa tenens.

Nonius Mercellus (XVIII. 19.) définit les *gæſa*, les javelots des Gaulois, *gæſa, tela gallicum*. N'eſt il pas étonant, après des témoignages auſſi précis, d'entendre Athénée dire (*lib. VI*) que les Romains avoient reçu des Eſpagnols l'uſage du *gæſum*?

Le *gæſum* étoit une arme de jet, une eſpece de javelot, plus léger que le *pilum* des ſoldats peſamment armés. Tite Live en effet le donne aux troupes légeres (*VIII.* 8.): *leves autem, qui haſtam tantum, gæſaque gererent, vocabantur*. Ce qui établit encore mieux la différence entre le *pilum* que l'on ne pouvoit lancer qu'à une très-petite diſtance, c'eſt que Suidas le décrit comme un épieu, ξυστὸς, ou bâton féré, *qui portoit fort loin*. Au reſte, Tite-Live (*XXVIII.* 45.) diſtingue très expreſſément les *pila* (armes de jet peſantes) & les longues lances, des *gæſa*..... *pila, gæſa, haſtas longas*. Mais cette différence eſt mieux énoncée par l'uſage ordinaire de ne porter qu'un *pilum*, tandis que l'on portoit toujours deux *gæſum* (*Varro apud Nonium*..... *Qui gladiis cincti ſine ſcuto cum binis geſis eſſent*.

GAITÉ, en latin *Hilaritas*: il ne paroît pas que cette vertu ait été déifiée par les Romains; mais on la trouve ſouvent exprimée ſur les médailles. C'eſt une femme qui tient, du bras gauche, une corne d'abondance; à ſes côtés ſont deux petits enfans, celui qui eſt à ſa droite, tient une branche de palme, vers laquelle la femme tend la main droite.

GAÎNE des couteaux ſacrés. *Voyez* VAGINA.

GALANTHIS, eſclave d'Alcmene, qui procura l'accouchement de ſa maitreſſe. *Voyez* ALCMENE.

Galanthis fit un grand éclat de rire du ſuccès de ſa ruſe; mais Lucine, piquée de ſe voir la dupe d'une eſclave, la prit par les cheveux, la renverſa par terre; & dans le temps que *Galanthis* faiſoit tous les éforts pour ſe relever, elle la changea en bélete, & la condamna à faire ſes petits par la gueule. Cette punition de *Galanthis* fait alluſion à une erreur populaire, fondée ſur ce que la bélete porte preſque toujours dans ſa gueule ſes petits; qu'elle change continuélement de place. Élien dit que les Thébains honoroient ce petit animal, parce qu'il avoit facilité les couches d'Alcmene. (*Ovid. Metam IX.* 306.)

Le nom grec de la bélete (Γαλῆ) a pu faire naître la fable de *Galanthis*.

GALATÉE, une des cinquante Néréides, fut aimée en même temps par le beau berger Acis & par l'affreux Cyclope Polypheme. „ Si vous me „ demandiez, diſoit „ elle dans Ovide, (*Metam.* „ 13. 790.) ſi je n'avois pas autant de haine „ pour le Cyclope, que d'amour pour Acis, je „ vous répondrois que cela étoit bien égal „. Polypheme devenu amoureux, commença à prendre quelque ſoin de ſa perſone: après avoir peigné, avec un rateau, ſes vilains cheveux & s'être raſé avec une faux, il ſe regardoit avec plaiſir dans une fontaine: moins cruel & moins farouche il n'étoit plus avide de ſang & de carnage; il couroit toute la journée pour chercher la nymphe. Un jour s'étant aſſis ſur un rocher, après avoir quité ſa houlete, qui étoit un pin, dont on auroit pu faire un mât de vaiſſeau, il prit ſa flute compoſée de cent tuyaux, &

ſe mit à chanter les louanges de ſa maîtreſſe & ſes tendres amours. Tout le rivage, la mer & les montagnes voiſines retentirent au bruit de cette horrible muſique. Acis & Galathée, cachés ſous le rocher, en furent eux-mêmes ſi épouvantés, & qu'ils voulurent s'enfuir. Le Cyclope les aperçut, & lança un rocher, d'une grôſſeur immenſe, ſur Acis, qui en fut écraſé, tandis que *Galatée* ſe jeta dans la mer, & rejoignit les Nérrïdes ſes ſœurs. *Voyez*, ACIS, POLYPHAME.

La nymphe *Galathée* étoit fille de Nérée & de Doris (*Héſiodi Théogon v.* 250.)

Le nom de *Galatée* vient du latin *galatea*, formé du grec γαλάτεια: γάλα, *lait* eſt la racine de ce mot. La blancheur de cette nymphe lui fit donner le nom de *Galatée*. Euſtathius eſt d'un autre ſentiment (ſur le quarantieme de l'Illiade, p. 1131,) il croit qu'elle fut ainſi appelée, parce qu'elle donnoit la tranquillité à la mer, ou qu'elle étoit la mer même, dont l'écume fait blanchir les flots.

C'eſt encore le nom d'une fille d'un roi des Celtes, qui, dit on, donna ſon nom aux Gaulois, & à la Gaule; elle fut femme d'un roi des Gaulois, qu'on dit être l'Hercule de Lybie, & mere de Galatus. *Voyez* Herodote, liv. II. Ammien Marcellin, liv. XV. & Diodore de Sicile, liv. IV.)

GALATHARCHES. Muratori (630. 3. & 667. 6. & 701. 5.) a publié des inſcriptions ſur leſquelles on donne à des Romains, que les Galates vouloient honorer, le titre de *chef des Galates, ou préſident de la confédération des Galates*. . . *Galatarches*, *Galatarcha*.

GALATIE.

Les rois de Galatie, dont on a des médailles, ſont:

Bitovius.
Bitucus.
Cæantolus.
Iaticus.
Amynias.

Le type ordinaire de leurs médailler eſt un lion paſſant, & une maſſue derriere les têtes des rois.

GALATIA, dans l'Aſie. ΓΑΛΑΤΙΑC & ΓΑΛΑΤΩΝ.

Cette contrée réduite en Province romaine, a fait fraper des médailles impériales grecques en l'honneur de Néron, de Nerva.

GALAXAUNE, une des nymphes Océanides, fille de l'Océan & de Téthis.

GALAXIE; c'eſt ainſi que les Grecs nommoient cette longue trace blanche & lumineuſe qui ſemble enveloper le ciel, & qu'on aperçoit lorſqu'il n'y a point de nuages. Sa blancheur lui a fait donner le nom de voie de lait, ou voie lactée. C'eſt par-là que l'on ſe rend au palais de Jupiter, dit Ovide; à droite & à gauche ſont les maiſons des dieux les plus puiſſans; c'eſt par-là auſſi que les héros entrent dans le ciel. Junon conſeillée par Minerve, ayant donné à teter à Hercule, qu'elle trouva dans un champ, où ſa mere l'avoit expoſé, l'enfant aſpira ſon lait eudement, & en fit réjaillir une grande quantité, qui forma cette voie de lait.

GALAXIES, *GALAXIUS*, } fêtes en l'honneur d'Apollon; ſelon Héſychius, elles prenoient leur nom d'une bouillie d'orge cuite avec du lait, & qui faiſoit en ce jour la matiere principale du ſacrifice. (*Procli Chreſtomathia.*)

Apollon fut ſurnomé *Galaxius* à cauſe d'un endroit de la Béotie, où il étoit honoré d'un culte particulier, & qui portoit ce nom.

GALBA, ſurnom de la famille SULPICIA.

GALBA. SERGIUS SULPICIUS GALBA CÆSAR AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

R. en or.
RR. reſtituées par Trajan.
C. en argent.
R. en médaillons de Potin d'Égypte.
C. en G. B. de coin romain; quelques revers ſont R.
RRR. reſtituées par Trajan.
C. en M. B. excepté quelques revers diſtingués.
O. en G. B. de Colonies.
RRRR. en M. B.
RRR. en P. B.
RR. en M. B. grec.

Les monumens de *Galba* ſont très-rares, & la plus belle tête de cet empereur eſt à la villa Albani.

GALBANUS, *GALBEUS*, *GALBINUS*, } la couleur déſignée par le mot *galbinus*, eſt une nuance verdâtre, ou plutôt d'un jaune mêlé de vert, ſemblable à la couleur de l'or tel que les anciens l'employoient, c'eſt-à-dire, de l'or jaune à cauſe de l'alliage d'argent. Cette explication eſt fondée ſur un ancien lexique latin grec, dans lequel on lit: *Galbus*, *id eſt* χλωρὸς, jaune-verdâtre. Végece (*l. III. c. II.*) dit que l'Éryngе (Panicaut, ou chardon à cent têtes, celui qui naît près de la mer l'Éryngе marin), porte une fleur de couleur preſque dorée, ou vert jaunâtre, *flotem habet quaſi aureum, vel galbineum*.

Il eſt clair, d'après ces principes, que la couleur *galbinus*, ou le jaune-doré, annonçoit le luxe & la richeſſe. C'eſt pourquoi les femmes ſeules & les efféminés portoient des habits de cette couleur. Auſſi Juvénal (*Sat. II.* 97.) déſigne-t-il les derniers par couleur jaune-doré de leurs vêtemens:

Cærulea indutus ſcutulata, & galbina raſa.

Martial appele par la même raiſon *galbanos mores*, les mœurs des efféminés. (I. 97. 9.)

Quant aux *galbei*, bracelets d'or ; récompenſe militaire ; ce ſont les mêmes ornemens que les CALBEI. *Voyez* ce mot.

GALCIOPÉ, ou CHALCIOPÉ ; fille d'Eurypilus, roi de Cos, & l'une des maitreſſes d'Hercule, qui la rendit mere de Theſſalus, dont le nom fut donné à la Theſſalie. *Voyez* HERCULE.

GALEA. Voyez CASQUE.

GALEÆ *ornatrix*. Gruter (1118. 2. *Theſ. inſcr.*) raporte l'épithapha de la coëfeuſe d'une romaine, de celle qui agençoit ſa coëfure élevée en forme de caſque, *galeæ* :

CALPURNIA.

L. ET. D. L. GALEAE

ORNATRIX.

GALEARII, } goujats, ou valets des ſoldats
GALIARII, } romains, ainſi appelés, parce qu'ils ne portoient d'autre arme que le caſque, *galea*. Végece (III. 6.) en fait mention : *denique ex ipſis colonibus, quos galearios vocant, idoneos ac peritos uſu le gebant*.

GALEJON, ou GALAJON, nom d'un canal que C. Marius tira du Rhône à la Méditerranée, & qui fut appelé alors *foſſa mariana*. Il commençoit à quelques lieues au deſſous de la ville d'Arles, & il aboutiſſoit à un petit golfe, qu'on appele le port de *Galajon*, entre les embouchures du Rhône & dans la mer du Martigues. Ce canal a été bouché par les ſables.

GALÉNÉ, une des cinquante Néréïdes (*Heſiod. Theogon.* 244.) Ce mot eſt grec & ſignifie *ſérénité*.

GALEOLA, eſpece de vaſe dont Varron a fait mention ſans le décrire. (*De vit. pop. rom.* I. *apud Noni. XV.* 34.)

GALÉOTÉS, fils d'Apollon, étoit la grande divinité des Hybléens, peuples voiſins du mont Étna. Il eſt repréſenté dans un char avec ſon pere ſur les médailles de Sélinonte, ſelon Goizius & Béger. (*T. I. p.* 375.) *Voyez* GALÉOTES.

GALÉOTÉS, devins de Sicile, qui ſe diſoient deſcendus du fils d'Apollon, dont ils portoient le nom : Cicéron dit que „ la mere de Denis le tyran de Syracuſe, étant groſſe de ſon fils, ſonge qu'elle accouchoit d'un petit ſatyre. Les interpretes des ſonges, qu'en Sicile on appeloit alors *Galéotes*, répondirent que l'enfant dont elle accoucheroit, ſeroit long temps le plus heureux homme de toute la Grece. (*De divin.* I.) „

Élien (*l. XII. c. XLVI.*) fait auſſi mention de ces devins.

GALERE ANTONIN, fils d'Antonin.

MARCUS ANNIUS GALERIUS ANTONINUS, ANTONINI AUGUSTI FILIUS.

Ses médailles ſont :

O. en or, en argent, & en médailles latines.

RRRR. en G. B. grec au revers de Fauſtine.

RRR. en M. B. avec les mêmes têtes.

RRRR. du même module, frapé en Égypte. De Boze a publié cette médaille dans le XVe. tome des Mém. de l'Acad. des Inſcriptions.

GALERE MAXIMIEN.

GALERIUS VALERIUS MAXIMIANUS CÆSAR *& poſtea* AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

RRR. en or.

R. en argent, dont il y a quelques revers plus rares.

RRR. en médaillons d'argent.

RRR. en médaillons de bronze.

C. en M. & P. B.

RR. en P. B. d'Égypte.

On ne trouve plus, depuis ce regne, de médailles greques ou d'Égypte, juſqu'au regne de Nicéphore, environ cinq cents ans après.

GALERES, navires. *Voyez* NAVIRES.

GALERES (peine).

On compare ordinairement la peine des *galeres* à celle des criminels, qui chez les Romains étoient condamnés *ad metalla*, c'eſt-à-dire, *aux mines*. Cette comparaiſon ne peut convenir qu'aux *galeres* perpétuelles ; car la condamnation *ad metalla* ne pouvoit être pour un temps limité ; au lieu que les *galeres* peuvent être ordonées pour un temps ; auquel cas, elles ont plus de raport à la condamnation *ad opus publicum*, qui privoit des droits de cité, ſans faire perdre la liberté.

Quelques auteurs ont cru que la peine des *galeres* étoit connue des Romains. Entr'autres Cujas, Paulus, Suidas & Joſephe ; la plupart ſont fondés ſur un paſſage de Valere-Maxime, lequel, en parlant d'un impoſteur qui ſe donnoit pour fils d'Octavie, ſœur d'Auguſte, dit que cet empereur le fit atacher à la rame de la *galere* publique, mais cela ſignifie qu'il y fut pendu, & non pas condamné à ramer. La plus ſaine opinion eſt que la peine des *galeres* n'étoit point uſitée chez les Romains, ainſi que le remarque Anne Robert, & en effet, on ne trouve dans le *droit* aucun texte qui faſſe mention de la peine des *galeres* ; ce qui vient ſans doute de ce que les Romains avoient beaucoup d'eſclaves & de priſoniers de guerre, qu'ils employoient ſur les *galeres*.

On pourroit plutôt croire que la peine des *galeres* étoit uſitée chez les Grecs, ſuivant ce que dit Plutarque (*in Lyſandro*), que Phocles avoit perſuadé aux Athéniens de couper le pouce droit à tous leurs priſoniers de guerre, afin que ne pouvant plus tenir une pique, ils puſſent au moins manier la rame.

GALERIE.

L'abbé Fraguirr (*Mém. de l'Acad. des Inscript. tom. IX.*) a donné la description de la *galerie* de Verrès, qui valoit bien celles dont on réimprime si souvent les descriptions. Le rival d'Hortensius signala sa jeunesse à en tracer le tableau, lorsqu'il accusa & convainquit le possesseur de cette *galerie*, de n'être qu'un voleur public. L'avidité de ce voleur public se portoit sur les plus rares productions de l'art & de la nature; il n'y avoit rien de trop beau pour lui: sa maison étoit superbe, ses cours & ses jardins n'offroient que marbres & statues; mais ce qu'il avoit rassemblé de plus précieux, par ses rapines, rempliſſoit sa *galerie*. Jouissons du spectacle qu'en donne Cicéron; il entre dans un des objets les plus importans & les plus curieux de ce dictionaire, la connoissance des monumens de l'antiquité.

La statue de Jupiter étoit une des plus apparentes qu'on vît dans la *galerie* de Verrès; elle représentoit Jupiter surnomé ΟΤΡΙΟΣ, le dispensateur des vents favorables. On ne connoissoit dans tout le monde que trois statues de Jupiter avec ce titre; l'une étoit au Capitole, où Quintus Flaminius l'avoit consacrée des dépouilles de la Macédoine: l'autre dans un ancien temple bâti à l'endroit le plus étroit du Bosphore de Thrace; la troisieme avoit été apportée de Syracuse dans la *galerie* de Verrès.

La Diane de Ségeste n'étoit pas moins remarquable; c'étoit une grande & belle statue de bronze. La déesse étoit voilée à la maniere des divinités du premier ordre, *pedes vestis defluxit ad imos*; mais dans cette grande taille, & avec une draperie si majestueuse, on retrouvoit l'air & la légéreté de la jeunesse. Elle portoit le carquois attaché sur l'épaule; de la main droite elle tenoit son arc, & de la main gauche elle avoit un flambeau allumé. L'antiquité chargeoit de symboles les figures de ses dieux, pour en exprimer tous les différens attributs; en quoi elle n'a peut-être pas eu toujours assez d'égard au tout ensemble. Cette statue de toute antiquité, avoit appartenu à Ségeste, ville de Sicile fondée par Énée; elle en étoit en même temps un des plus beaux ornemens, & la plus célebre dévotion; les Carthaginois l'avoient enlevée. Quelques siecles s'étant écoulés, le jeune Scipion, vainqueur de Carthage, la rendit aux Ségestains: on la remit sur sa base avec une inscription en grands caracteres, qui marquoit le bienfait & la piété de Scipion; Verrès peu scrupuleux se l'approprie.

Deux statues de Cérès qu'on voyoit ensuite, étoient en ce genre l'élite de celles de tous les temples de la Sicile, où Verrès avoit commandé pendant trois ans; l'une venoit de Catane, l'autre d'Enna, deux villes qui gravoient sur leurs monoies la tête de Cérès. Celle de Catane avoit de tous temps été révérée dans l'obscurité d'un bois sacré où les hommes n'entroient point; les femmes & les filles étoient chargées d'y célebrer les mysteres de la déesse: la Cérès d'Enna étoit encore plus remarquable.

Mercure chez Verrès n'étoit que trop à sa place; c'étoit celui-là même à qui les Tyndaritains offroient tous les ans des sacrifices réglés: la statue étoit d'un très-grand prix; Scipion, vainqueur de l'Afrique, l'avoit rendue au culte de ses peuples; Verrès, sans victoires, la leur enleva.

L'Apollon étoit revenu de même à ceux d'Agrigente; il étoit dans leur temple d'Esculape. Myron, ce fameux statuaire, si connu, y avoit épuisé tout son art; & pour rendre son nom éternel, il avoit écrit sur l'une des cuisses en petits caracteres d'argent. On sent combien le nom de Myron en rehaussoit le prix dans la fantaisie des curieux.

L'Hercule des Verrès étoit de la main du même artiste; son Cupidon étoit de la main de Praxitele; & Pline le met au rang des chefs d'œuvre de ce grand maître.

Auprès de ces divinités on voyoit les Canéphores, qui avoient tant de part dans la pompe des fêtes athéniennes. On appeloit *Canéphores* à Athènes, comme on l'a dit à ce mot, de jeunes filles, qui, parées somptueusement, marchoient dans les processions solemnelles, portant sur leurs têtes & soutenant avec leurs mains des corbeilles remplies des choses destinées au culte des dieux; telles on voyoit celles-ci; c'étoient des figures de bronze, dont la beauté répondoit à l'habileté & à la réputation de Polyclete.

Je gliſſe sur l'Aristée, le Péon & le Ténès, autres statues très-précieuses qui se trouvoient dans cette riche *galerie*; parce qu'au milieu des dieux de toute espece qui la décoroient, on admiroit encore davantage la Sapho de bronze de Silanion: rien de plus fini que cette statue; c'étoit aussi un poëte, mais la Poésie; non une femme passionée, mais la Passion en personne: Verrès l'avoit tirée du Prytanée de Syracuse.

Quantité d'autres statues que l'orateur de Rome n'a pas décrites, ornoient la *galerie* de Verrès; Scio, Samos, Perge, la Scile, le monde entier pour ainsi dire, avoient servi tous ses goûts. Cicéron prétend que la curiosité de Verrès avoit plus coûté de dieux à Syracuse, que la Victoire de Marcellus ne lui avoit coûté d'hommes.

Un morceau unique que j'oubliois de citer, & que Verrès ne montroit qu'à ses amis, c'étoit la statue du joueur de lyre d'Aspendus, dont la maniere de toucher cet instrument avoit fondé un proverbe parmi les Grecs.

Entre les raretés de goût d'un autre genre, que Verrès avoit en grand nombre dans sa *galerie*, on pouroit mettre plusieurs petites victoires, telles que nous les voyons dans les médailles sur la main des divinités: il y en avoit de toutes sortes d'endroits; celles-ci avoient été tirées des statues de Cérès; celles-là d'un ancien temple de Junon, bâti sur le Promontoire de Malte.

Un grand vaſe d'argent en forme de cruche, *hydria*, ornoit une magnifique table de bois *citreus* : ce grand vaſe étoit de la façon de Boëthus, carthaginois, dont Pline nous a tranſmis le gloire, avec la liſte de ſes principaux ouvrages. À côté de ce vaſe, on en voyoit un autre encore plus admirable; c'étoit une ſeule pierre précieuſe creuſée avec une adreſſe & un travail prodigieux ; cette piece venoit d'Orient ; elle étoit tombée entre les mains de Verrès, avec le riche candelabre dont nous parlerons dans la ſuite.

Il n'y avoit point alors en Sicile, diſent les hiſtoriens, de maiſon un peu accommodée des biens de la fortune, qui n'eût ſon argenterie pour ſervir au culte des dieux domeſtiques ; elle conſiſtoit en pateres de toutes grandeurs, ſoit pour les offrandes, ſoit pour les libations, & en câſſolettes à renfermer l'encens. Tout cela prouvoit que les arts, dans la Sicile, avoient été portés à un haut degré de perfection. Verrès, aidé de deux grecs qui s'étoient donnés à lui, l'un peintre, l'autre ſtatuaire, avoit choiſi parmi tant de richeſſes, ce qui convenoit le mieux pour l'ornement de ſa *galerie*. Ici c'étoient des coupes de formes ovales, *ſcaphia*, chargées de figures en relief & de pieces de raport ; là c'étoient des vaſes de Corinthe, poſés ſur des tables de marbre, ſoutenues ſur trois pieds, à la maniere du ſacré trépied de Delphes, & qu'on appeloit pour cela *menſæ Delphicæ*.

Nous ne parlerons pas de pluſieurs autres raretés de cette *galerie*, qui ne laiſſoient pas de l'embélir, comme de cuiraſſes, de caſques, de grandes urnes d'airain de Corinthe ciſelé ; des dents d'éléphans d'une grandeur incroyable, ſur leſquelles on liſoit, en caracteres puniques, que le roi Maſſiniſſa les avoit renvoyées à Malte au temple de Junon, d'où le général de la flote les avoit enlevées : on y trouvoit juſqu'à l'équipage du cheval qui avoit appartenu au roi Hiéron. À côté de cet équipage, deux petits chevaux d'argent, placés ſur deux pied-d'eſtaux, offroient un nouveau ſpectacle aux yeux des connoiſſeurs.

Quoique les vaſes d'or que Verrès avoit placés dans ſa *galerie*, en très grand nombre, fuſſent modernes, il avoit ſu les rendre & plus beaux & auſſi reſpectables que l'antique ; il avoit établi à Syracuſe, dans l'ancien palais des rois, un grand âtelier d'orfévrerie, où pendant huit mois, tous les ouvriers qui ont raport à cet art, ſoit pour deſſiner les vaſes, ſoit pour y ajouter des ornemens, travailloient continuellement pour Verrès, & ne travailloient qu'en or.

Toutes les tapiſſeries de cette *galerie*, dont le mode venoit d'Attalus, étoient réhauſſées en broderies d'or ; le reſte des meubles y répondoit : le pourpre de Tyr y éclatoit de tous côtés. Verrès, pendant le temps de ſon gouvernement, avoit établi dans les meilleures villes de Sicile, & à Malte, des manufactures où l'on ne travailloit qu'à ſes meubles : toutes les laines étoient teintes en pourpre. Il fourniſſoit la matiere, dit Cicéron, la façon ne lui coûtoit rien.

Outre quantité de tableaux très-précieux qu'il avoit tirés du temple de Minerve, à Syracuſe, pour ſa *galerie*, il y avoit placé vingt-ſept portraits des anciens rois de Sicile, rangés par ordre, qu'il avoit auſſi tirés du même temple.

La porte de la *galerie* étoit richement hiſtoriée ; Verrès dépouilla pour ſon uſage celle du temple de Minerve, à Syracuſe, la plus belle porte qui fût à aucun temple : pluſieurs auteurs grecs en ont parlé dans leurs écrits ; & tous conviennent que c'étoit une merveille de l'art. Elle étoit décorée, d'une maniere également convenable & au temple de la déeſſe des Beaux Arts, & à une *galerie* qui renfermoit ce que les Beaux Arts avoient produit. Verrès avoit enlevé des portes du même temple, de gros clous dont les têtes étoient d'or, *bullas aureas*, & en avoit orné la porte de ſa *galerie*.

À côté de la porte, on trouvoit deux très-grandes ſtatues, que Verrès avoit enlevées du temple de Junon à Samos ; elles pouvoient être d'un Théodore de Samos, habile peintre & ſtatuaire, dont parle Pline, & dont Platon fait mention en quelque endroit.

Enfin, la *galerie* étoit éclairée par pluſieurs luſtres de bronze, mais ſur-tout par un candelabre merveilleux, que deux princes d'Orient avoient deſtiné au temple de Jupiter-Capitolin. Comme ce temple avoit été brûlé par le feu du ciel, & & que Q. Catulus le faiſoit reconſtruire plus magnifiquement, les deux princes voulurent attendre qu'il fût achevé de bâtir, pour y conſacrer leur offrande ; celui des deux qui étoit chargé du candélabre, paſſa par la Sicile, pour regagner la Comagene. Verrès, commandoit en Sicile, il vit le candélabre, il l'admira, il l'emprunta, il le garde : c'étoit un préſent digne & des princes qui le vouloient offrir au temple de Jupiter, & de ce temple même, le lieu de toute la terre le plus auguſte.

Telles étoient les richeſſes de la *galerie* de Verrès. Cependant quelque curieuſe, quelque magnifique qu'elle fût, ce n'étoit ni la ſeule, ni vraiſemblablement le plus belle qu'il y eût à Rome. Dès que les conquêtes des Romains eurent expoſé à leurs yeux ce que l'Aſie, la Macédoine, l'Achaïe, la Béotie, la Sicile & Corinthe avoient de beaux ouvrages de l'art ; ce ſpectacle leur inſpira l'amour paſſionné de magnificence : ce fut à qui en orneroit le plus abondament ſes maiſons à la ville & à la campagne. Le moyen le moins criminel qu'ils mirent en œuvre, fut d'acheter à vil prix des choſes qui n'avoient point de prix : le gouvernement des pays conquis leurs en offroit l'occaſion ; l'avidité des uns enlevoit tout, ſans qu'il fût queſtion de paiement ; les autres plus mesurés dans leurs démarches, employoient des prétextes plauſibles, empruntoient des villes ou des particuliers, ce que ces particuliers, & ces

villes poſſédoient de plus exquis ; mais ſi quelqu'un d'eux avoit le ſoin de le leur reſtituer, la plupart ſe l'approprioient.

GALERICULUS, *GALERUS*, } faux cheveux. *Voyez* CHEVEUX.

GALERUS, chapeau des bergers & des voyageurs. Il s'attachoit avec des courroies ſous le menton, & ſe rejetoit à volonté ſur les épaules. Mercure le porte ainſi ſur pluſieurs monumens, & entr'autres ſur des médailles publiées par Béger. Les chaſſeurs & les voyageurs le rejetoient de la ſorte, pour faciliter leurs mouvemens; & ils paroiſſent ainſi repréſentés ſur les vaſes étruſques.

Les premiers Romains ne portoient le *galerus* qu'à la campagne; & Cincinnatus en étoit coëffé, lorſque les députés des ſénateurs l'arrachèrent à la charue pour l'élire dictateur. On a remarqué d'Auguſte, que dans ſa maiſon même il portoit un *galerus*, lorſqu'il paſſoit au ſoleil. Sous les empereurs il fut permis de le porter dans les jeux publics, pour ſe défendre de l'ardeur du ſoleil. C'étoit l'uſage des premiers Grecs; car les Égineres étouferent ſous le nombre & le poids de leurs *galerus*, Dracon, l'ancien légiſlateur des Athéniens, qui publioit au théâtre les loix qu'il leur deſtinoit.

GALERUS, bonet des pontifes & des prêtreſſes de Cérès. *Voyez* ALEO-GALERUS.

GALET chargé d'inſcriptions. *Voyez* LETTRES ſur les pierres.

GALINTHIE, fille de Proëtus, fut miſe au rang des héroïnes de la Grece, & fut honorée à Thebes d'un culte particulier. Ses fêtes s'appeloient *Galinthiadies*.

GALLICÆ. *Voyez* CHAUSSURE.

GALLES, prêtres de Cybele, qui avoient pris leur nom d'un fleuve (*Feſtus*) de Phrygie, appelé *Gallus*. Ce n'étoit point des Gaulois, comme quelques-uns (*Hieronym. Oſeæ IV.*) l'ont cru, mais des gens du pays. L'inſtitution des *galles*, qui avoit commencé dans la Phrygie, ſe répandit par-tout dans la Grece, dans la Syrie, dans l'Afrique, & dans tout l'empire romain. Les cérémonies qu'ils obſervoient en Syrie, pour recevoir de nouveaux *gales* dans leur ſociété, ſont ainſi décrites par Lucien. „ A la fête de la „ déeſſe ſe rend un grand nombre de gens, tant „ de la Syrie, que des régions voiſines; tous y „ portent les figures & les marques de leur reli„ gion. Au jour aſſigné, toute cette multitude „ s'aſſemble au temple : quantité de *galles* s'y „ trouvent, & y célebrent leurs myſteres; ils „ ſe tailladent les coudes, & ſe donnent mu„ tuellement des coups de ſouet ſur le dos. La „ troupe qui les environe, joue de la flûte & „ du *tympanum*; d'autres, ſaiſis d'enthouſiaſme, „ chantent des chanſons qu'ils compoſent ſur le „ champ. Tout ceci ſe paſſe hors du temple; & „ la troupe qui fait toutes ces choſes n'y entre „ pas. C'eſt en ces jours-là qu'on fait des *galles*. „ Le ſon des flûtes inſpire à pluſieurs des aſſiſtans „ une eſpece de fureur; & alors le jeune homme „ qui doit être initié, jete ſes habits, & faiſant „ de grands cris, vient au milieu de la troupe, „ où il dégaîne une épée, & ſe fait eunuque „ lui-même. Il court, après cela, par la ville; „ il jete les marques de ſa mutilation dans une „ maiſon, & c'eſt en cette maiſon qu'il prend „ l'habit de femme „.

Les *galles* étoient des ſonneurs, des charlatans, qui alloient de ville en ville, jouant des cymbales & des crotales; des fanatiques, des miſérables, des gens de la lie du peuple, qui chantoient des vers par tout pays, & rendirent par-là, ſelon Plutarque, la Poéſie fort mépriſable. „ Ces „ gens-là, dit-il (*de Pyth. Orac.*), rendoient „ des oracles, les uns ſur le champ, les autres „ les tiroient par ſort dans certains livres; ils „ les vendoient au peuple & à des femmelettes, qui étoient charmées d'avoir des ora„ cles en vers & en cadence. Ces preſtigia„ teurs firent tomber les oracles prononcés au „ Trépied „. Il leur étoit permis, par la loi des douze tables, dit Cicéron, de demander l'aumône à certains jours, à l'excluſion de tout autre mendiant. C'étoient enfin des diſeurs de bonne aventure, qui ſe mêloient de prédire l'avenir. Ils menoient en leur compagnie de vieilles enchantereſſes, qui marmotoient de certains vers, & jetoient des charmes pour troubler les familles.

„ Quand un *galle* eſt mort, dit encore Lucien, „ ſes compagnons l'emportent au faux-bourg, & „ jetent la biere & le corps du défunt ſur un „ tas de pierres; après quoi ils ſe retirent, & „ ne peuvent entrer dans le temple que ſept „ jours après cette cérémonie; s'ils y entrent „ avant, cela paſſe chez eux pour un ſacrilége. „ Si quelqu'un d'entr'eux voyoit un corps mort, „ il ne pouvoit entrer de ce jour là dans le tem„ ple, & ne pouvoit même y entrer le lendemain, qu'après s'être purifié. Ils immoloient „ des taureaux, des vaches, des chevres & des „ brebis; les cochons leur ſont en horreur, ils „ ne peuvent ni en immoler, ni en manger. Le „ pigeon paſſe chez eux pour le plus ſain des „ oiſeaux; mais ils ne croient pas qu'il leur ſoit „ permis de le toucher; ſi quelqu'un d'eux le „ touche par mégarde, il eſt cenſé impur ce jour„ là „. Enfin, ils faiſoient, pendant leur ſacrifices, des contorſions violentes de tout le corps, tournant la tête avec rapidité, & ſe heurtant du front les uns contre les autres à la façon des béliers. Ces *galles* avoient un chef, qu'on appeloit *archigalle*, ou ſouverain-prêtre de Cybele : c'étoit une perſone de conſidération; il étoit vêtu de pourpre, & portoit une tiare d'or. (*Lucian. de dea Syr.*) *Voyez* ARCHIGALLE, ATYS, CYBELE, CORYBANTES, GALLUS.

Les *galles* portoient une tunique longue & blanche, avec un bonet de feûtre (*Lucian. de dea*

dea Syr.), ὑπὸς. Apulée (*Met. VIII.*) dit que cette tunique étoit quelquefois découpée en fer de lance, & chargée de lambeaux de pourpre cousus dans tous les sens. Une ceinture lioit cette tunique, & lui faisoit former de longs plis, comme des tuyaux d'orgue, *in modum organi*.

GALLIA, famille romaine dont on a des médailles.

O. en or.
O. en argent.
RR. en bronze.
Le surnom de cette famille est *Lupercus*.
GALLIEN, fils aîné de Valérien.

PUBLIUS LICINIUS EGNATIUS GALLIENUS AUGUSTUS.

Le nom d'*Egnatius* n'est que sur les médailles grecques.

Ses médailles sont:

R. en or; il y a des revers RR. On en voit deux dans le cabinet du Roi, avec des types différens, & la légende: GALLIXNÆ AUGUSTÆ; ils sont: RRR.

RRR. en médaillons d'or. Il y en a deux au cabinet du Roi.

C. en argent; il y a plusieurs revers rares, entr'autres les légions, dont on trouve un grand nombre.

RRR. en médaillons d'argent.

R. en quinaires.

C. en G. B. de coin romain; il a des revers rares.

C. en M. B; il y a des revers rares, entr'autres celui où l'on voit la tête de Salonique.

C. en P. B.

R. en G. B. de Colonies.

R. en M. & P. B.

R. en G. B. grec.

R. en M. & P. B.

RRR. en médaillons latins de bronze, excepté le revers *Moneta Aug.*, qui est moins rare. Il y en a avec sa tête & son nom sous la tête d'Hercule, ou sous la tête de Mercure; ces deux médaillons sont au cabinet du Roi.

R. en médailles d'argent, qu'il fit frapper pour perpétuer la mémoire de consécrations de ses prédécesseurs. Voici les empereurs dont on en connoît jusqu'à présent: *Auguste*, *Vespasien*, *Titus*, *Nerva*, *Trajan*, *Hadrien*, *Antonin*, *Marc-Aurele*, *Commode*, *Septime-Sévere & Sévere-Alexandre*. Les types ordinaires sont les aigles & l'autel: on en trouve quelques autres singuliers qui sont très-rares. Il y avoit une médaille, unique de cette espece, dans le cabinet de Pellerin, avec la consécration d'Auguste, au revers du temple de Junon-Martiale.

La véritable époque de la décadence totale de l'art, dit Winckelmann (*Hist. de l'Art, liv. VI. chap. VIII.*), doit être fixée avant Constantin, au temps des grands troubles excités par les trente tyrans, qui s'éleverent tour à tour sous Gallien, c'est-à-dire, vers le milieu du troisieme siecle. On observe qu'après le Regne de Gallien, on avoit cessé de graver la monoie en Grece. Mais plus les médailles de ce temps sont mauvaises pour la valeur & le travail, plus on y trouve répété le nom de la déesse *Moneta*: à peu près comme le nom d'honneur se trouve fréquemment dans la bouche des personnes qui en ont le moins. La tête de bronze de l'empereur *Gallien*, de la villa Mattei, n'est estimable que par sa rareté.

GALLIEN (Jules), second fils de Gallien.

Les médailles de ce prince sont incertaines. Goltzius en cite deux, qui sont copiées dans Mezzabarba; mais qui n'ont encore été vues dans aucun cabinet.

GALLUS, premier prêtre de Cybele, qui se fit eunuque pour ressembler à Atys; & à l'exemple duquel les prêtres de Cybele furent eunuques, & porterent le nom de *Galles*.

GALLUS, confident de Mars, servoit ce dieu dans ses amours, & faisoit la sentinelle pendant que son maître étoit avec Vénus. Un jour les ayant laissé surprendre par Vulcain pendant son sommeil, il en fut puni sur le champ, & changé en coq, nommé en latin *gallus*; condamné de plus à avertir tous les jours, par son chant, des approches du soleil, comme pour dire à Mars, de prendre garde à lui. (*Ovid. Métam.*)

GALLUS, fils de Constance.

FLAVIUS CLAUDIUS CONSTANTIUS CÆSAR.

Ses médailles sont:

RRR. en or.

RRRR. en médaillons d'or: il y en a deux au cabinet du Roi.

RR. en argent.

RRR. en médaillons d'argent, au cabinet du Roi.

RR. en médaillons de B.

C. en M. & P. B.

GALLUS, surnom des familles ANICIA, ASSINIA, CANINIA & SULPICIA.

GALON (d'Herculanum). Il est d'or massif, sans soie & sans fil. *Voyez* OR.

GAMMAIUS lapis, pierre sur laquelle étoit sculpté un *gamma* majuscule, c'est-à-dire, Γ, semblable à cet angle que les arpenteurs tracent encore sur les bornes des champs, pour déterminer la réunion des deux lignes qui les terminent. On l'appeloit aussi pierre écrite, *scriptus lapis*.

GAMÉLIA; c'est un des noms de Junon, qui signifie, la Nuptiale. On célebroit, au mois de janvier, une fête appelée *gamélies*, en l'honneur de Junon *Gamélia*, & il se faisoit dans ce jour beaucoup plus de noces que dans les autres temps, parce qu'on le croyoit plus heureux. Le mois de janvier prit même de cette fête le nom

de *Gamélion* chez les Athéniens. Ce mois commençoit au ſolſtice d'hiver.

Le nom de *Gamélia* étoit formé du grec γαμήλιος, *nuptial*.

GAMÉLIES, fête des Athéniens. *Voyez* GAMELIA.

GAMÉLION, mois des Athéniens. Il étoit avant Méton le premier de l'année, & il étoit lié au ſolſtice d'hiver, ſelon Théophraſte. Mais depuis Méton, l'ordre des mois changea, & *gamélion* fut le ſeptieme de l'année athénienne, ſelon Petau, ou le huitieme, ſelon Gaza.

GAMELIUS; on trouve que Jupiter a été auſſi ſurnomé *Gamelius*: apparemment qu'il préſidoit auſſi aux mariages. (*Plutarchus.*)

GANGE, fleuve des Indes, pour lequel les Indiens avoient une très grande vénération. Ses eaux, auxquelles ils attribuoient de grandes vertus, paſſoient parmi eux pour ſaintes & ſacrées. Leur ſuperſtition à cet égard dure encore & les princes qui ſont maîtres des bords de ce fleuve, diſent les voyageurs, ſavent bien la mettre à profit, en faiſant acheter à leurs ſujets la permiſſion d'y puiſer de l'eau, ou de s'y baigner.

Lucain (*Civil. Bell. lib. III.* 229.) parle du culte rendu au *Gange*:

Movet & eos bellorum fama receſſus
Qua colitur Ganges . . . . . .

GANTELET. } Homere (*Odyſſ. Ω.*) parle de
GANTS. } *gants*, ou *gantelets*, deſtinés à défendre les mains contre les épines. Euſtache expliquant ce vers d'Homere, ajoute que les archers ſe ſervoient auſſi de *gants*, qui n'étoient pas refendus en doigts. Muſonius (*apud Stob. I.*) parle des efféminés qui couvroient leurs mains de draps & de linges, c'eſt-à-dire, *gants* de laine ou de fil.

Les Romains connurent auſſi l'uſage des *gants*. Columelle (*I. 8.*) dit que la famille du cultivateur doit être garantie du vent, du froid & de la pluie par des *gants* de peau, des tuniques doublées, & des *ſagum* garnis de capuchon; *munitam diligenter a vento, frigore, pluviaque, quæ cuncta prohibentur pellibus manicatis, centonibus confectis, vel ſagis cucullatis*. Pline le jeune (*Epiſt. III. 5.*) faiſoit prendre ſon ſecrétaire des *gants*, afin qu'il pût continuer d'écrire malgré le froid, *cujus manus hyeme manicis muniebantur, ut ne cœli quidem aſperitas ullum ſtudii tempus eriperet*.

GANTELET des athletes qui combattoient avec le ceſte. *Voyez* CESTA.

GANYMEDE, étoit fils d'un roi de Troye: les auteurs varient ſur le nom de ſon pere. Les uns le diſent fils d'Aſſaracus; d'autres d'Érichthonius; d'autres le diſent frere de Laomédon, & par conſéquent fils d'Ilus; d'autres enfin lui donnent Dardanus pour pere. Voici comment Homere établit la généalogie de ce prince: Dardanus eut pour fils Érichthonius, qui fut pere de Tros; celui ci eut trois fils, Ilus, Aſſaracus & *Ganymede*. Le ſentiment d'Homere eſt le plus ſuivi. Le même poëte ajoute que *Ganymede* étoit le plus beau des mortels, & que les dieux l'enleverent pour en faire l'échanſon de Jupiter, & le faire vivre parmi les immortels. Le même poëte, dans ſon hymne à Vénus, dit que ce fut Jupiter lui-même qui l'enleva, ſans prêter à ce dieu d'autre intention, que de donner aux cieux un ornement dont la terre n'étoit pas digne. Apollonius ne s'eſt point écarté de cette idée; mais les autres poëtes n'ont pas été ſi réſervés; ils ont tous donné à Jupiter une intention criminele; & l'amour de Jupiter pour *Ganymede* étoit une opinion univerſele; ce qui a paru à quelques-uns ſi horrible, que, ne pouvant nier l'enlévement, ils ont aſſuré que Dardanus, biſaïeul de *Ganymede*, n'étoit pas fils de Jupiter, mais de Coritus. Les uns diſent que le dieu fit enlever *Ganymede* par un aigle; les autres aſſurent qu'il fut lui-même le raviſſeur ſous la forme de cet oiſeau. Tros fut d'abord inconſolable de la perte de ſon fils; mais Jupiter ſoulagea ſa douleur, en lui faiſant ſavoir qu'il avoit déifié *Ganymede*; il devint effectivement le ſigne du zôdiaque, que nous appelons Verſeau. Le maître des dieux fit préſent en outre à Tros de quelques chevaux, qui couroient fort vîte, & qui étoient du nombre de ceux qui portoient les dieux. *Voyez* CHEVAUX, LAOMEDON.

Quand *Ganymede* fut enlevé au ciel, la place d'échanſon des dieux étoit occupée par Hébé, qui la perdit, ſous prétexte de l'accident dont on parle à ſon article. Junon, piquée de voir les fonctions de ſa fille remplies par ce dieu de nouvele création; jalouſe d'ailleurs de l'attachement de ſon mari pour *Ganymede*; conçut dès lors une haine implacable contre les Troyens. *Voyez* TANTALE, TROYE.

On n'eſt point d'acord ſur le lieu où ſe fit l'enlévement, ni ſur l'occupation qu'avoit *Ganymede*, lors de ſon enlévement; les uns diſent qu'il faiſoit la fonction de berger ſur le mont Ida; d'autres diſent qu'il y chaſſoit; d'autres qu'il étoit dans un lieu nommé *Harpa Geia*, ſitué ſur les confins du territoire de la ville de Priape & de la ville de Cizique; d'autres qu'il étoit au promontoire de Dardanie. Les Chalcidiens ſoutenoient que l'enlévement ſe fit chez eux, c'eſt-à-dire, dans l'île d'Eubée; & ils montroient le lieu où Jupiter avoit fait ce rapt, il étoit plein de myrtes & on l'appeloit *Sarpagium*.

Les peintres qui repréſentent *Ganymede* enlevé ſur le dos de l'aigle, ne conſultent ni la vraiſemblance, ni les anciens auteurs. Pour qu'il fût aſſis ſur le dos de l'aigle, il faudroit qu'il s'y fût placé lui-même & de ſon gré, & qu'ainſi il eût conſenti à ſon raviſſement. Les poëtes diſent que l'aigle prit *Ganymede* par les cheveux entre ſes ſerres. Martial ajoute que cet oiſeau avoit peur de bleſſer cette belle proie avec ſes ſerres.

Un ancien ſculpteur, au raport de Pline, avoit repréſenté merveilleuſament cet événement: quoique l'aigle ne tînt *Ganymede* que par ſes habits, il ſembloit encore craindre que ſes ſettes ne le bleſſaſſent.

À la villa Médicis, on voit la baſe de la fameuſe ſtatue de *Ganymede*, de Léocharus, avec cette inſcription:

ΤΑΝΤΜΗΔΗΣ
ΛΕΟΧΑΡΟΥΣ
ΑΘΗΝΑΙΟΥ.

ce qui montre qu'elle n'a pas été apportée de la Grece, avec la ſtatue, mais qu'elle a été faite à Rome: car les Grecs n'étoient pas dans l'uſage de mettre le nom au bas de figures auſſi connues.

Ganymede & ſon enlévement ont auſſi ſouvent exercé les talens des graveurs de pierres, que ceux des poëtes. On le reconoît au bonet phrygien, à la houlete, à l'aigle, au vaſe d'échanſon, ou à quelqu'un de ces attributs. Sur une agata onyx du baron de Stoſch, paroît *Ganymede* aſſis, donnant à manger à l'aigle de Jupiter. Il eſt dans la même atitude ſur une corualine du Roi (*Mariette, pierr. grav. n°.* 52.), & ſur un beau bas-relief de la villa Albani. (*Bartoli ſculp. ant. fig.* 120.)

Sur une Sardoine du baron de Stoſch paroît le Verſeau, ſigne du zodiaque, repréſenté ſous la figura de *Ganymede* enlevé par l'aigle & portant un vaſe. L'abbé Venuti a expliqué (*Diſſertaz. dell' Accademia di Cortona t.* 3. *p.* 75.), de la même maniere, un ſamblable ſujet gravé ſur une pierre du marquis Lucatalli.

Ganymede, la déeſſe Hébé s'appela auſſi *Ganymede*, ſelon Panſanias, & fut honorée ſous ce nom dans un bois de Cyprès, qui étoit dans la citadelle des Philiaſiens. (*Corinthiac.*)

GARAMANTIS, une des maitreſſes de Jupiter, qui fut mere de Pieumnus, de Pilumnus, d'Hyarbas & de Philée. *Voyez* Picumnus.

GARAMAS. *Voyez* Acacallis.

GARDE d'épée. Les anciens la faiſoient d'ivoire, d'or, &c. Ils y gravoient des caracteres, ou des ſymboles, qui déſignoient la famille de ceux à qui les épées apartenoient. Ovide & Séneque parlent de ces marques, ou ſymboles (*Met. vii.* 442.):

Cum pater in capulo gladii cognovit eburno
Signa ſui generis. . . . . . .

& Séneque (*Hippol. III.* 2. 899.):

Regale parvis aſperum ſignis ebur
Capulo refulget gentis Actææ decus.

Garde (la), ſe faiſoit jour & nuit chez les Romains; & les vingt-quatre heures ſe diviſoient en huit *gardes*.

Premierement, le conſul étoit gardé par ſa cohorta ordinaire; puis chaque corps poſoit la *garde* autour de ſon logement; en outre on poioit trois *gardes*, l'une au logis du queſteur, & les deux autres au logis des deux lieutenans du conſul.

Les tergiducteurs, ou chefs de la queue, conduiſoient les *gardes*, leſquelles tiroient au ſort à qui commenceroit: les premiers à qui étoit échu de commencer, étoient menés au tribun en exercice, lequel diſtribuoit l'ordre de la *garde*, & donoit outre cela à chaque *garde* une petite tablete, ou *teſſere*, appelée *ſignum*, avec una marque; toutes les *gardes* enſuite ſe poſoient de la même façon.

Les rondes ſe faiſoient par la cavalerie, dont le chef en ordonoit quatre pour le jour & quatre pour la nuit. Les premiers alloient prendra l'ordre du tribun, qui leur donoit par écrit quelle *garde* ils davoient viſiter.

Le changement & la viſite des *gardes* ſe faiſoient huit fois en vingt-quatre heures, au ſon de la trompete; & c'étoit le premier centurion des triaitas qui avoit charge de les faire marcher au beſoin.

Quand la trompete les avertiſſoit, les quatre mentionés tiroient au ſort, & celui à qui il échéoit de commencer, prenoit avec lui des camarades pour l'acompagner. Si, en faiſant la ronda, il ttouvoit les *gardes* en bon état, il retiroit ſeulement la marque que le tribun avoit donnée, & la lui raportoit le matin: mais s'il ttouvoit la *garde* abandonée, quelques ſentinelles endormies, ou autre déſordte, il en faiſoit ſon raport au tribun, avec ſes témoins; & auſſi-tôt on aſſembloit le conſeil, pour vérifier la faute & châtier le coupable ſelon qu'il le méritoit.

Les vélitas faiſoient la *garde* autour du retranchement, par le dehors, par le dedans, & aux portes.

L'on ne trouve point dans les auteurs le nombra des corps de *garde* des Romains; la maniere dont ils poſoient leurs ſentinelles autour du camp; & combien on avoit de journées franches de la *garde*.

Gardes de nuit pour la ville de Rome. *Voyez* Vigiles.

Gardes des princes. *Voyez* Statores.

On voit les ſouverains des empires, avoir des *gardes* preſqu'auſſi tôt que des ſujets. Déjocès en eut chez les Medes, avant même que d'avoir un palais: Cirus s'en étoit formé dès ſon enfance; Ninus, ou Belus, ou Nemrod en avoit eu ſans doute auſſi dans Ninive, ou dans Babylone. Gygès de Lydia étoit, au raport d'Hérodote, le capitaine des *gardes* de Candaule: Alexandre & ſes ſucceſſeurs en eutent en Europe, en Aſie & en Afrique: Romulus eut ſes *céleres*; & Auguſte établit la fameuſe cohorte prétoriene, qui fut

congédiée, ſinon même abolie, par Conſtantin le Grand.

Il eſt certain que l'homme du célebre groupe, mal-à propos appelé Arie & Poetus, ne ſauroit repréſenter, comme l'a penſé Gronovius, le frere de Canacée, parce que c'étoit encore un jeune homme, ni aucun héros de l'antiquité, parce qu'il n'y a aucune nobleſſe dans ſa phyſionomie, à laquelle la barbe ſous le nez (la mouſtache), ſemblable à celles des captifs barbares, donne un caractere encore plus ignoble. On voit au contraire que l'artiſte ne s'eſt propoſé pour but, que de caractériſer par la ſérocité des traits & par la force du corps, un *garde*, eſpece de ſoldats qu'on repréſentoit ordinairement comme des barbares, farouches & inſolens. (*Suidas*, *v.* Ἀγρίου.) Le bas relief de la villa Pamfili, qui repréſente la fable d'Alopé, nous offre les *gardes* du roi Cercyon, avec des airs de tête ſemblables, & dépourvus auſſi de tout vêtement. (*Monum. Ant. inediti n°. 92.*)

GARGARA, le plus haut ſommet du mont Ida, où Jupiter avoit un temple & un autel. C'eſt-là que ce dieu, dans Homere, va s'aſſeoir, pour être tranquille ſpectateur du combat entre les Grecs & les Troyens.

Le *Gargara* ſe peupla inſenſiblement, & il tenoit un rang diſtingué entre les villes de l'Æolie, au temps de Strabon.

GARGARA, dans l'Æolie. ΓΑΡΓΑΡΕΩΝ.

On a une médaille autonome de bronze, frappée dans cette ville, publiée par M. l'abbé le Blond.

GARUM, ſaumure très-précieuſe chez les Grecs & les Romains, qui en faiſoient grand cas pour la bonne chere: mais on la compoſition de cette ſaumure n'étoit pas par-tout la même; ou, ce qui eſt fort vrai-ſemblable, elle a ſouvent changé pour l'apprêt; & c'eſt le moyen le plus ſimple de concilier les auteurs qui la décrivent ſi diverſement.

Quelques modernes nous diſent, que le *garum* n'étoit autre choſe que des anchois fondus & liquéfiés dans leur ſaumure, après en avoir ôté la queue, les nageoires & les arêtes; que cela ſe faiſoit en expoſant au ſoleil le vaiſſeau qui les contenoit; ou bien, quand on vouloit en avoir promptement, en mettant dans un plat des anchois, ſans les laver, avec du vinaigre & du perſil; on portoit enſuite ſur la braiſe allumée, & on remuoit le tout, juſqu'à ce que les anchois fuſſent fondus.

Mais les anciens auteurs ne parlent point d'anchois. Quelques-uns d'eux diſent qu'on employoit à cette ſaumure les maquereaux, *ſcombri*, que l'on pêchoit près des côtes d'Eſpagne: de là vient qu'Horace dit, *garum de ſuccis piſcis Iberi*, en parlant de la méchante ſaumure de Ibon, que Naſidienus vouloit faire paſſer pour de la ſaumure de maquereau; & ſuivant Pline, la ſaumure de maquereau étoit la plus eſtimée de ſon temps.

Cependant d'autres auteurs aſſurent, que le *garum* étoit fait avec les boyaux fermentés du poiſſon nommé par les grecs *garos*, & que Rondelet croit être le picarel, qui a conſervé ſon nom de *garon*, ſur les côtes d'Antibes. On gardoit les boyaux de ce poiſſon, juſqu'à ce que la fermentation les eût fondus, & on les conſervoit ainſi fondus dans une eſpece de ſaumure. La couleur en étoit ſi blanc, que Galien & Aétius l'appelent *noire*. Ce ragoût, qu'on eſt venu à déteſter dans les derniers ſiecles, a fait long temps les délices des gens les plus ſenſuels.

Enfin, l'on compoſa le *garum* des boyaux de différens poiſſons confits dans le vinaigre, ou dans l'eau, le ſel, & quelquefois dans l'huile, avec du poivre & des herbes fines.

Une choſe certaine, c'eſt que le vrai *garum* du temps de Pline, étoit une friandiſe tellement eſtimée, que ſon prix égaloit celui des parfums les plus précieux: on s'en ſervoit dans les ſauces, comme nous nous ſervons de verjus, ou de jus de citron; mais on n'en voyoit que ſur les tables des grands ſeigneurs.

Au reſte, il paroît que pour bien entendre les auteurs anciens, il faut diſtinguer les deux mots *garus* & *garum*. Le premier étoit ordinairement le poiſſon, des inteſtins duquel on faiſoit la ſaumure; le ſecond étoit la ſaumure même; & quoiqu'on la fît d'un poiſſon différent que le *garus*, ou de pluſieurs poiſſons, elle conſervoit toujours le même nom. (*Le chev. de Jaucourt.*)

GASEPTON, nom du temple de la Terre à Athènes. (*Pauſan. Lacenic.*)

GASTRA, vaſes qui étoient placés ſur le bord des chemins & des rues, pour ſoulager les beſoins naturels des paſſans. (*Petron. 29.*)

GASTROMANTIE, eſpece de divination, qui ſe pratiquoit en plaçant, entre pluſieurs bougies allumées, des vaſes de verre ronds à large *panſe*, & pleins d'eau claire. Après avoir invoqué & interrogé les démons tout bas, on faiſoit regarder attentivement la ſuperficie de ces vaſes par un jeune garçon, ou par une jeune femme grôſſe, & ils voyoient, diſoit-on, la réponſe dans les images tracées par la réfraction de la lumiere dans le verre. Une autre eſpece de *gaſtromantie* ſe pratiquoit par le devin, qui répondoit ſans remuer les levres, en ſorte qu'on croyoit entendre une voix aérienne. Ce devin étoit ventriloque.

Le mot *gaſtromancie*, γαστρομαντεία, eſt fait de γαστὴρ, *ventre*, & de μαντεία, *divination*.

GAUCHE (le côté). Feſtus explique les contradictions que l'on trouve dans les anciens, ſur la faveur ou la défaveur du côté *gauche* dans les augures. Le vulgaire, dit-il, prend tantôt en bonne & tantôt en mauvaiſe part les augures venus du côté *gauche*; mais nos écrivains les prenent toujours en mauvaiſe part, comme les grecs le pratiquoient. On ne ſera plus étonné après cela, d'entendre Varron dire, que les Romains re-

gardoient comme favorables le côté *gauche* & ſes préſages, parce qu'ils plaçoient dans ce côté le lever du ſoleil ; & d'entendre les poëtes ſe plaindre des préſages de la *gauche*. Horace (*Epiſt.* 1. 7. 52.) dit :

. . . *Puer hic non læve juſſa Philippi*
Accipiebat. . . . . . .

de Art. poet.

. . . . . *O ego lævus*
Qui purgo bilem ſub verni temporis horam !

Ovide (*in Ibin*, n°. 125.) :

Evenient, dedit *ipſe mihi modo ſigna futuri*
Phœbus, *& a læva mœſta volavit avis.*

Virgile (*Eclog. IX.* 4.) :

Quod niſi me quacunque novas incidere lites
Ante ſiniſtra cava monuiſſet ab ilice cornix.

Voyez CÔTÉ.

GAULES. Toute la *Gaule* tranſalpine, dit M. Pauſton dans ſa *Métrologie*, étoit compriſe entre les Alpes cottiennes, le Rhin, l'Océan, les Pyrénées & la Méditerranée ; ce ſont les limites que lui aſſigne Ammien Marcellin (*lib. XV. Rerum geſtarum*), & ce ſont également celles que ſemble lui preſcrire la nature. Mais les Romains, par leurs premieres conquêtes, dans la *Gaule*, en rétrécirent les bornes. Ce que nous appelons aujourd'hui le Languedoc, le Dauphiné & la Savoie, devint une province de la République, & la *Gaule* ſe trouva reſſerrée entre l'Océan, les Pyrénées, les Cevenes, le Rhône, depuis Vienne juſqu'à ſa ſource, & le Rhin, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure ; telle eſt l'étendue que lui donne Jules Céſar, & d'après lui Suétone (*in Julii Cæſaris vita*, *cap. XXV.*), qui dit que Céſar réduiſit en province romaine toute la *Gaule* compriſe entre les Pyrénées, les Cevenes, le Rhône & le Rhin, & que cette région, qui a de périmetre trois mille deux milliaires, fut aſſujétie par le vainqueur à une impoſition annuele de quarante millions de ſeſterces (9,000,000 liv.).

D'Anville borne la *Gaule* par l'Océan, les Pyrénées, la Méditerranée, les Alpes maritimes, cottiennes, greques & pennines, juſqu'à la ſource du Rhône, de là par une chaîne de montagnes, qui va joindre le Rhin à l'endroit où il ſort du lac de Conſtance, & enfin par le Rhin, depuis cet endroit juſqu'à ſon embouchure, dans l'Océan. Cette étendue de terres eſt au moins de cent vingt ſept millions d'arpens de France, à la meſure du roi „.

„ L'air de la *Gaule* eſt ſain & tempéré ; ſes terres fertiles nouriſſoient une population innombrable, c'eſt ce que nous apprenent Claudien, Céſar, Strabon, Ammien Marcellin & Végece. Une grande partie de ſes terres ſont en plaines ; mais on y trouve ça & là d'agréables coteaux entrecoupés par des vallées délicieuſes, & toutes ces ſituations ſont d'une admirable fécondité. Ses champs bien cultivés produiſent du blé & toutes ſortes de grains en abondance. Strabon témoigne que la *Gaule* produit beaucoup de froment, de millet & du gland, & qu'elle nourit des troupeaux nombreux de toute eſpece ; que les terres y ſont par-tout en valeur, à l'exception de celles qui ſont occupées par des lacs ou par des forêts. Trebellius (*in Baliſta*) parle auſſi des riches productions de blé de la *Gaule*. Cicéron (*Orat. pro M. Fonteio*) dit que les Romains en faiſoient des importations conſidérables. Céſar & Dion (*lib. XXXIX.*) ont écrit la même choſe. Solin (*in Polyhiſtore*) fait la deſcription de cette contrée. Ses terres, dit-il, ſont graſſes, & propres pour toutes ſortes de grains ; les vignes & les autres arbres y réuſſiſſent preſque par-tout ; il y a d'excellens pâturages pour la nourriture des beſtiaux. Selon Pomponius Méla, la *Gaule* eſt riche en froment & en foin ; ſes grandes forêts ſervent à l'embélir & à en rendre le ſéjour plus délicieux ; & ſi quelques plantes délicates ſe refuſent à la rigueur du climat, il eſt rare au moins qu'on y rencontre des animaux vénimeux & mal-faiſans. Il n'eſt point vrai, comme le dit Pline, que le blé de la *Gaule* eût moins de poids que celui des autres pays qu'on importoit à Rome ; c'eſt de la part de cet auteur une erreur réſultante d'une confuſion de meſure „.

„ Les anciens parlent avec éloge des hauts ſapins qui couronent les Voſges & le mont Jura ; des bouleaux à écorces blanches, dont les habitans extrayoient une ſorte de bitume ; des citroniers, dont il y avoit quantité dans la *Gaule*, à ce qu'il paroît par Velleius Paterculus, qui dit que Céſar en décora ſon triomphe. On fait auſſi mention des ifs de ce pays, mais comme d'un arbre dont les focs ſont un poiſon, & l'ombre mortele, ou au moins dangereuſe pour celui qui dormiroit deſſous. Selon Pline, le vin conſervé dans des vaſes faits de bois d'if, eſt une boiſſon qui donne la mort. Cativulque, roi du pays de Liége, s'empoiſona avec de l'if, au raport de Céſar. Strabon écrit, d'après Artémidore, qu'il croît dans la *Gaule* un arbre ſemblable au figuier, & dont le fruit a beaucoup de raport avec celui du cornouiller ; on fait des carquois avec ce bois, & l'on exprime de l'arbre même un ſuc mortel, dans lequel on trempe les fleches & les dards. L'empereur Julien (*in Miſopogono*) parle de la *Gaule* en cette ſorte : l'hiver y eſt doux, peut-être à cauſe de la chaleur de l'Océan, car il paroît que l'eau de mer eſt moins froide que l'eau douce. Les vignes de la meilleure eſpece y réuſſiſſent bien. La culture des figuiers s'y fait par

art, mais avec ſuccès : les habitans couvrent ces arbres, durant l'hiver, avec de la paille de froment, & d'autres matieres propres à empêcher l'effet des grands froids. Strabon décrivant la *Gaule* narbonoiſe, dit, qu'elle produit toutes les eſpeces de fruits qui viennent en Italie : il ajoute que vers le Septentrion, la *Gaule* produit également les mêmes fruits, à l'exception des olives, des figues & des raiſins, qui y mûriſſent difficilement. C'eſt auſſi à peu près ce qu'en écrivent Céſar & Varron. Ce dernier (*de re ruſt.*) dit, que dans la *Gaule* tranſalpine & vers le Rhin, il y a quelques cantons où la vigne, l'olivier & les autres fruits ne viennent pas, à moins qu'on n'ait engraiſſé la terre avec une craie blanche foſſile, ce qu'il faut entendre de la marne. Mais ce que Claudien, Lucien, Pétrone, Diodore & Cicéron diſent du froid exceſſif & des glaces de la *Gaule*, peut paſſer pour exagéré „.

„ S'il en faut croire Pline, ce fut un artiſan helvétien, nommé Hélicon, qui le premier tranſporta dans la *Gaule* le figuier, l'olivier & la vigne. Les vendanges ne tarderent pas à y devenir abondantes; & on recueillit dans ce pays une ſi grande quantité de vins, que dans la ſuite les Romains y vinrent faire leurs proviſions; ce que Columelle raporte avec une ſorte de reproche pour ſes compatriotes. C'étoit, ſuivant le récit de Plutarque, la ville de Vienne qui faiſoit à Rome les envois ordinaires de ce vin nommé *picatum*, ſi eſtimé des anciens. Que veulent donc dire Vopiſcus & Euſebe, lorſqu'ils écrivent que l'empereur Probus permit aux Gaulois de faire des plantations de vignes? De ſavans hommes ne le comprenent pas encore aujourd'hui. Quelques-uns penſent que juſqu'au regne de Probus, il n'y avoit encore eu de vignes que dans la *Gaule* braccate ou narbonoiſe, c'eſt à dire, dans la province romaine, & que juſqu'alors on n'en avoit point planté dans le reſte de cette région. Mais cela ne peut être vrai, puiſque Pline, qui vivoit long-temps avant l'empereur Probus, fait mention des vins du Berri & de l'Auvergne. Diodore aſſure pour ſon temps, que la *Gaule* comate ne produiſoit point de vin. Céſar (*lib. IV. de bello gall.*) compare pour la ſobriété & la tempérance, les Sueves de la Germanie aux Nerviens de la *Gaule*, c'eſt-à dire, aux peuples du Hainaut. Ils ne ſoufrent point, dit-il, que l'on porte du vin chez eux, parce qu'ils penſent que cette liqueur rend les hommes qui en boivent, mous, efféminés, & peu propres à ſupporter les travaux & les fatigues. Aujourd'hui la *Gaule*, ou plutôt la France, produit des vins excellens de toute ſorte. Cependant la nature du ſol ſe refuſe en quelques provinces à la culture de la vigne. Elle ne réuſſit pas dans la plus grande partie de la Bretagne, en Normandie, en Picardie, en Flandre, &c.; cette production y eſt remplacée par des pommes & des poires, dont on fait une boiſſon ſaine, qu'on appele cidre & poiré. C'eſt la France qui fournit des vins à l'Angleterre, à la Hollande, à tous les pays du Nord, où le froid du climat ne permet point de cultiver la vigne „.

„ Pline remarque que la *Gaule* produit le vaciet, où on l'emploie pour la teinture des vêtemens des eſclaves. Le vaciet, autrement dit l'airelle ou mirtile, eſt un arbuſte aſſez reſſemblant au myrte : il a les feuilles un peu oblongues, & produit des baies noires ou purpurines, bonnes à manger. Il en croît beaucoup dans les forêts de la baſſe Normandie & du Maine, où le peuple en appele le fruit *morets* ou *fantines*, & s'en nourit. La *Gaule* produit le *cocum* : c'eſt la graine ou les baies d'un arbriſſeau, dont on fait uſage pour la teinture d'écarlate. Galien atteſte qu'on tiroit de la *Gaule* le nard, avec quoi les anciens faiſoient la thériaque. La culture des lins dans la *Gaule*, ainſi que les toiles que l'on en faiſoit pour les voiles de vaiſſeaux, formoient une branche conſidérable de ſon commerce. On peut obſerver néanmoins, que les voiles des navires ne ſe faiſoient pas de lin dans tous les pays, puiſque Céſar nous apprend que les peuples du diocèſe de Vannes en Bretagne, employoient pour cela des peaux de bêtes au lieu de toiles. Le lin & le chanvre ſont encore aujourd'hui un objet des plus conſidérables du commerce de la France. C'eſt ce royaume qui aproviſione l'Eſpagne de cordages & de toiles pour la marine, &c. „.

„ Les terres de la *Gaule*, qui ne ſont point occupées par les grains & les fruits, ſervant immédiatement à la nouriture de l'homme, fourniſſent de gras pâturages, où l'on éleve de nombreux troupeaux de toutes ſortes de beſtiaux. On peut dire en un mot, que les habitans y ſont dans une parfaite abondance de tout ce qui eſt néceſſaire pour le comeſtible & le vêtement, de viandes, de laitages, de beures, de fromages, de laines, de peaux, de cuirs, &c. Sidoine Apollinaire, dans ſon panégyrique de Majorien, vante la richeſſe de la *Gaule*, en nouritures de troupeaux. Ariſtote a écrit qu'on n'y voyoit point d'ânes; il y en a beaucoup aujourd'hui. Trebellius Pollion (*in D. Claudio*) fait l'éloge des cavalles de la *Gaule*, renomées dans l'antiquité. Ce pays nouriſſoit autrefois de grandes meutes de chiens; c'eſt de quoi rendent témoignage les poëtes Ovide, Oppien, Gratius, le grammairien Pollux, & l'orateur Euphrada. Pline aſſure avoir vu dans l'arêne du grand Pompée, un loup cervier pris dans la *Gaule*. Strabon écrit qu'on y voyoit des porcs, remarquables par leur taille, leur force & leur légéreté à courir : auſſi Athénée raporte-t-il, que la *Gaule* avoit la réputation de faire les meilleurs jambons; & le même Strabon aſſure qu'il y en avoit une ſi grande quantité dans ce pays, que non ſeulement la ville de Rome, mais l'Italie entiere y venoit faire ſes fournitures. Varron obſerve de même (*de re ruſt. lib. II, cap. IV.*), que tous les ans on ap-

portoit de le *Gaule* à Rome, des jambons, des ſauciſſes, des cervelas, &c. On lit la même choſe dans Pline. Le même Varron (*de L. L.*) dit, qu'on trouvoit en *Gaule* des lievres d'une grandeur extraordinaire: il fait auſſi mention des laines de ce peys, ainſi que Strabon, qui ne fait pas l'éloge de leur fineſſe „.

„ Pline fait une courte deſcription de certains oiſeaux particuliers à le *Gaule* ſeptentrionele, & vers l'Océan, qu'il eppele *onocrotales*; ce mot ſignifie: *qui a le cri d'un âne*. Ils ſont peu différens du cigne. Il n'oublie pas le ſenmon qu'on y trouve dans les fleuves, ni le phyſetere ou ſonfleur cétacée d'une grandeur prodigieuſe, lequel s'élevant en forme de colonne, & plus heut que les voiles d'un navire, lance en loin un déluge d'eeux. C'eſt auſſi dans les pereges de le *Gaule*, que cet auteur place les poiſſons eppelés néréïdes, les éléphans & les béliers marins. Stobée raporte, d'eprès Calliſthene, que dens la Ssône il nait un grend poiſſon, que ceux du peys appelent *clupea*, lequel au croiſſant de la lune eſt blanc, & noir après le pleine lune; & lorſque ſon corps e pris toute ſa croiſſance, il périt par ſes propres épines ou piquans. On dit qu'on trouve dans la tête de ce poiſſon une pierre ſemblable à un grain de ſel, laquelle portée ſuſpendue au côté ganche, dans le temps que la lune eſt décroiſſante, guérit de la fievre quarte. Michel Glycas, d'après Anaſtaſe, appele cette pierre *clopias*: & Pluterque la nomme *ſcolopidon*. Pline raconte, ſur la foi de Verron, qu'on a vu autrefois une ſi prodigieuſe quantité de grenouilles dans le *Gaule*, qu'elles obligerent les habitans d'une grende ville de ce pays, à l'abandoner pour aller s'établir ailleurs. Enfin, voici ce qu'on lit au ſujet des poiſſons foſſiles, dens Pomponlos Méla; (*lib. II. in fine*), à l'endroit où il traite de la *Gaule* nerbonoiſe, on y voit, dit-il, couler une fontaine, dont les eaux, loin d'être douces, ſont plus ſalées que celles de la mer. Tout près eſt un terrein couvert de gramen erondineeé, qui fait une agréable verdure; meis ce terrain eſt ſuſpendu ſur des eeus cachées, & ſtagnentes; ce qui le prouve, e'eſt que la pertie du milieu eſt détachée du reſte, & forme comme une île flotente, que l'on pent mouvoir à ſon gré en la pouſſant ou en le tirant. Si l'on en précipite quelques pateelles, auſſi-tôt elles revienent & ſurnagent. C'eſt de là, ajonte-t-il, que les auteurs greca & romeins, ſoit faute de connoître la vérité, ſoit par le plaiſir de raconter d'agréables menſonges, ont pris occaſion d'écrire, & de tranſmettre à la poſtérité, que dans ce pays il ſort de terre un poiſſon, qui, eysnt pénétté du fond de la mer juſque-là, y eſt tué & tiré mort par les habitans du peys. Il pseoît, dit Paul Mérula, de qui je tiens ces recherchea, que par les grecs, dens Méla ſuſpecte ici la ſincérité, il veut parler de Strabon & d'Athénée. Le premier dit (*lib. VI.*) que près du Tet (qui coule à Perpignan), & à peu de diſtence de la mer, il y a un lieu, d'uee nature humide & rempli de ſalines, duquel on tire des poiſſons, que l'auteur appele *kefreis* (*mugiles*, des mulets). Lorſque vous avez fouillé la terre, dit-il, à deux ou trois pieds de profondeur, vous troovez, en y enfonçant une pointe de fer ou harpon, de ces ſortes de poiſſons, & de la grandeur ordinaire: ils vivent dens la boue comme les enguillea. À l'égard d'Athénée, il dit (*lib. VIII.*), d'après Polybe (*lib. XXXIV.*), que depuis les montagnes des Pyrécées, juſqu'à Narbone, il y e une pleine, au milieu de laquelle coulent le Tec & le Tet; que dans cette plaine on trouve des poiſſoos qu'on appele *poiſſons foſſiles*; que le terroir de ce local eſt léger & templi d'herbes; que la terre éient ſâbloneuſe à trois ou quatre coudées de profondeur, on y rencontre de l'eau, qui s'y eſt répandue des fleuves voiſins, & y coule dans des ruiſſeaux ſouterrains; que les poiſſons ſuivent le cours de ces ruiſſeaux, pour y chercher de la nouriture; & qu'enfin, comme ils aiment la racine des herbes, tout l'intérieur des terres de ce rivage eſt rempli de ces poiſſons, que les habitans prenent après avoir enlevé la pelouſe. On peut ejouter ici ce qu'Ariſtote (*in admirandis*) raconte; ſavoir, que ſur les confins des terres de la répoblique de Marſeille, & du côté de la Ligurie, il y a un lac, dont les eaux bouillonantes venant à ſe répsndre au dehors, jetent une multitude prodigieuſe de poiſſons „.

„ Strabon écrit qu'il y e des mines d'or & d'argent dans la *Gaule*; que les montegnes des Cevenes produiſent un or très pur; mais que le pays des Tarbelles, neuples qui hebitoient ce qu'on appele aujourd hui le Labourd, eux environs de Baïone, fourniſſoit l'or le plus pur que l'on connût. Le même auteur parle des mines de fer du Périgord & du Berri. Il y a, ſuivant Athénée, dea mines d'or dens différens eenions du peys des Celtes. Auſone donne l'épithete d'*Aurifer* en Tern, qui coule dans l'Aquitaine. Diodore dit, qu'il y e dens la *Gaule* pluſieurs fleuves qui charient de l'or; auſſi liſons nous dens Procope, que les Geulois faiſoient febriquer des monoies de l'or de leur ſol, & qu'ils ne faiſoient pas porter l'empreinte & l'image des empereurs romeins, comme faiſoient les eutres peuples, mais qu'ils les revêtoient d'etribute analogues à la nation. Caſſiodore (*lib. VII. Varior. 77.*) parle de la monoie des Gaulois. Cette région paſſoit, psrmi les aneiens, pour un pays riche en métenx précieux, & opulent: pluſieurs écrivains en ont conſecré les témoigneges dans leurs ouvrages, comme Manilios, Dion, Joſephe, les Oreeles ſybillins. Et, ſi Diodore a écrit que le *Gaule* n'evoit point de minea d'argent, d'un entre côté, Athénée raconte, qu'une forêt dans les Pyrénées, ayent été réduite en cendres par on incendie, on en vit couler

des ruiſſeaux d'argent, tant en *Gaule*, qu'en Eſpagne. Strabon parle auſſi des mines d'argent dans le Rouergue & le Gevandan. Il y a en pluſieurs endroits de la *Gaule* des mines de cuivre, comme l'atteſte Céſar. On y trouve des améthiſtes, ſelon Pline, & du corail vers les îles ſtéchades, aujourd'hui d'Hyeres. Dion de Proſe dit que dans un fleuve du pays des Celtes, on ramaſſe de l'ambre jaune & du ſuccin. (*Métrologie de M. Paucton*).

GAULOIS.

La religion des anciens Gaulois nous eſt peu connue. Jules-Céſar, qui avoit demeuré long temps dans leur pays, nous en a conſervé quelques traits dans ſes commentaires. Voici ce qu'il en rapporte: „ la nation des *Gaulois* eſt fort „ ſuperſtitieuſe; ceux qui ſont dangereuſement „ malades, & ceux qui ſe trouvent dans des „ combats & dans des périls, immolent des victimes humaines, ou promettent de les immoler, & ſe ſervent pour cela du miniſtere des „ druides. Ils croient qu'on ne peut obtenir des „ dieux la vie d'un homme, qu'en ſacrifiant un „ autre homme à ſa place. *Ils* ont des ſacrifices „ publics de cette ſorte. D'autres font des figures d'homme, d'une grandeur énorme, avec „ de l'oſier, dont ils rempliſſent tout le vide „ d'hommes vivans; ils y mettent enſuite le feu, „ & font périr tous ceux qui ſont dedans. Ils „ croient que les ſupplices des voleurs, des brigands & des autres ſcélérats ſont fort agréables „ aux dieux: ce ſont ceux-là qu'ils font mourir; mais quand ils en manquent, ils prenent „ auſſi des innocens. Ils honorent par-deſſus tout „ le dieu Mercure, qu'ils *regardent* comme l'inventeur de tous les arts, le guide des voyageurs, & celui qui aide plus que tous les autres à amaſſer de l'argent & à négocier heureuſement. Après Mercure, il rendent encore „ les honneurs divins à Apolon, à Mars, à Jupiter & à Minerve, dont ils ont preſque la „ même opinion que les autres nations. Ils croient „ qu'Apollon chaſſe les maladies; que Minerve „ a donné le commencement aux manufactures „ & aux arts; que Jupiter a pour ſon partage „ l'empire du ciel; que Mars conduit la guerre: „ de là vient que, quand ils vont combattre, ils „ font vœu de lui offrir ce qu'ils pourront prendre; &, après la victoire, ils lui immolent „ des beſtiaux pris aux ennemis..... Tous les „ *Gaulois* ſe vantent de deſcendre de Pluton; ils „ ont après cela, diſent-ils, des druides. C'eſt „ pour cela qu'ils comptent les eſpaces du temps, „ non par les jours, mais par les nuits: les jours de „ la naiſſance, les mois & les années commencent chez eux par la nuit, & finiſſent par le „ jour „. Céſar donne aux divinités des *Gaulois*, les mêmes noms qu'on leur donnoit à Rome & Athènes; ſans doute parce qu'il avoit remarqué dans quelques uns de ces dieux, quelqu'attribut, ou quelque ſymbole, reſſemblans à ceux de ſon pays. Car les anciens dieux des *Gaulois* devoient être inconnus aux Grecs & aux Romains, puiſque Lucien, dans un de ſes dialogues, fait dire à Mercure, qu'il ne ſait comment s'y prendre, pour inviter les dieux des *Gaulois* de ſe trouver à l'aſſemblée des autres divinités, parce que, ne ſachant pas leur langue, il ne peut ni les entendre, ni ſe faire entendre d'eux. D'ailleurs les druides, ſeuls dépoſitaires de leurs myſteres, n'écrivoient rien, & cachoient ſoigneuſement aux étrangers & au peuple le fond de leur religion. Il eſt vrai que, depuis la conquête des Gaules par les Romains, tous les dieux d'Athènes & de Rome s'y introduiſirent inſenſiblement, & prirent la place des anciens dieux du pays, ou du moins ſe confondirent avec eux.

Les noms de quelques anciens dieux des *Gaulois*, ſe ſont conſervés dans des monumens qu'on a trouvés, tels ſont *Abélion*, *Belénus*, *Cernunnes*, *Dolichénius*, *Eſus*, *Euriſès*, *Magufanus*, *Mithras*, *Ogmius*, *Polinus*, *Sénani*, *Turanis*, *Tauros*, *Trigaranus*, *Veelanus*, *Weilo*, &c. Nous en parlons dans les articles particuliers.

Les *Gaulois* étoient reconoiſſables à leur chévelure blonde (*Tite-Live décad. IV. liv. VIII.*); ils portoient des tuniques de différentes couleurs, avec de longues chauſſes, ou des caleçons, qu'ils appeloient *braeques*, *braccæ*. (*Voyez* ce mot.) Sur la tunique ils portoient un *ſagum*, étoffe rayée à lignes droites (*Éneid. lib. VIII.* 660), ou à loſanges, comme il ſe voit ſur quelques monumens du bas-empire. (Du Choul, ſur la caſtramentation des anciens Romains, fol. 22.). Ils avoient auſſi des tuniques particulieres, que Pancirolle (*de Magiſtratibus Municip. & de rebus bellicis*, *fol.* 35.) appele *thoracomacchi*, dont l'uſage paſſa chez les Romains, à l'époque de la décadence de l'empire & du relâchement de la diſcipline militeire.

Tous les *Gaulois* n'étoient pas ſi bien vêtus; car Tite Live (*Décad. III. liv. II.*) dit qu'à la bataille de Cannes, il y en avoit qui combatoient nus depuis le nombril juſqu'à la tête. On voit ſur la colonne trajane un barbare, qui ne porte de même d'autre habillement que des caleçons, ou des bracques. Suétone raconte la même choſe que Tite-Live. Alde Manuce a remarqué ſur les textes du premier, que par *braccæ* il faut entendre la tunique des *Gaulois*: ce qui eſt évident, ajoute-t-il, puiſqu'ils quiterent les *braccæ* pour prendre le *latus clavus* (qui étoit une tunique), lorſqu'ils furent admis au ſénat. Mais ce ſavant n'a pas fait attention que les *braccæ*, caleçons, étant l'habillement diſtinctif des barbares, il étoit naturel que les *Gaulois* devenus ſénateurs, les quitaſſent plutôt qu'une tunique.

Les boucliers *Gaulois* étoient longs & plats (*Tite-Live décad. IV. liv. VIII. & Strabon liv. IV.*). Monteſquieu (*Conſidérations ſur les cauſes de la grandeur des Rom. fol.* 25.) dit, ſans

preuve;

preuve, que ces boucliers étoient petits. Ils étoient ornés de figures d'animaux, ſculptés en relief avec beaucoup d'art : ces ornemens étoient d'airain. La forme des boucliers étoit ovale, ou octangulaire, comme nous l'apprenent les monumens découverts dans la cathédrale de Paris. (Hiſt. de l'Acad. des Inſcript. & Belles Lettres, tom. II. fol. 370.) Les caſques *Gaulois* étoient ſurmontés de hauts panaches ; d'autres étoient ornés de cornes d'animaux, de têtes d'oiſeaux, ou d'autres animaux. Les épées de ces peuples étoient longues (Tite-Live, décad. IV. liv. VIII. *Strabo lib. IV.*), ſans pointe ; elles retomboient (Polybe, liv. II. chap. VI.) ſur la cuiſſe droite, ſuſpendues à des chaînes de fer, ou d'airain, en guiſe de baudrier : quelques *Gaulois* cependant avoient des baudriers d'or ou d'argent. Leur arme de jet ordinaire & caractériſtique, étoit l'eſpece de javelot appelé *gæſum*. *Voyez* ce mot.

Ce que nous venons de dire des *Gaulois*, ſuffit pour les diſtinguer des autres nations barbares, c'eſt-à-dire, par le *ſagum* rayé, & par la tunique de différentes couleurs. Quelques modernes ont cru aſſigner la différence du *ſagum* romain au *ſagum* des *Gaulois* (*Ferrarius de re veſt. pars II. lib. III. cap. IX.*), en attribuant des manches à ce dernier, (*Voyez* l'article du *ſagum* & dans celui ci la tunique des Belges.) Mais cette ſuppoſition ne s'accorde point avec les monumens, diſons plutôt que l'étoffe rayée du *ſagum gaulois*, les diſtinguoit aſſez du *ſagum* romain, toujours teint d'une ſeule couleur : d'ailleurs les bas-reliefs déterrés dans la cathédrale de Paris, monumens du regne de Tibere, repréſentent (autant que l'état de vétuſté permet de le reconnoître) des *Gaulois*, avec la tunique ordinaire & des bouets plats. Il ne paroît pas que les *Gaulois* puiſſent être mieux diſtingués par la chauſſure fermée, comme l'a cru M. Caylus (Recueil d'antiquités, tom. III. fol. 400.), puiſque d'autres peuples en portoient de ſemblables qui couvroient auſſi tout le pied.

Strabon donne aux *Gaulois* Belges (*lib. IV.*) la chevelure longue, les caleçons & le *ſagum* ; & au lieu de tuniques, des habits, qui ſe terminoient au haut de la cuiſſe, qui étoient ouverts & garnis de manches. Quelques auteurs ont inféré de ce paſſage, que le *ſagum* avoit des manches : mais dans ce cas, Strabon n'auroit pas fait une mention diſtincte du *ſagum* & de cet habit, qui n'eſt qu'une tunique courte, ouverte ſur le devant. C'eſt-là l'eſpece de tunique *gauloiſe*, qui a été nommée *ſagum* par pluſieurs auteurs ; au reſte, ſon peu de longueur, & ſon ouverture ſur le devant le long du corps, la diſtingue des autres tuniques, qui toutes n'avoient d'ouverture que pour le paſſage de la tête & des bras.

Les Belges appeloient *læna* leur *ſagum*, qu'ils fabriquoient avec de la laine groſſiere. Selon Strabon, ils étoient pompeux dans leurs habillemens. Ils faiſoient uſage de colliers & de braſſelets, qu'ils plaçoient aux bras & aux poignets ; les plus diſtingués portoient des habits teints, ornés ou brodés d'or. On voit aſſez qu'on parle ici des Belges, civiliſés par le commerce des autres *Gaulois* ou des Romains ; les Belges ſeptentrionaux n'étoient pas ſans doute auſſi élégans.

Quelques *Gaulois* Belges combatoient preſque nus ; même ils (Polybe, liv. II. chap. VI.) ne ſe dépouilloient ainſi qu'au jour de bataille, portant en tout autre temps leur *ſagum* ; & c'eſt ce qui cauſoit la blancheur de leur peau, dont il eſt parlé dans les auteurs. D'autres Belges avoient des cuiraſſes (*idem*) faites de petites chaînes ou de mailles, comme on en voit ſur quelques monumens ; mais il ne s'y trouve jamais de ces caſques ornés de cornes, ou de têtes d'animaux, que leur attribuent les auteurs. Du Choul (Diſcours ſur la caſtramentation des anciens Romains, fol. 54.) cite une figure qu'il ſuppoſe un cavalier romain peſamment armé. Cependant, comme il ne dit pas, ſi le marbre ancien, dont il a tiré cette figure, contenoit d'ailleurs quelque inſcription, ou quelqu'autre marque romaine, il ſeroit beaucoup plus probable, que ce marbre, qui a été trouvé dans les Gaules, repréſentoit un cavalier de cette nation. Ne ſe peut-il pas que cette figure, ainſi que nombre d'autres citées par du Choul, ait été faite dans le temps où Rome, déja ſur ſon déclin, rempliſſoit ſes armées de *Gaulois*, d'auxiliaires (*Notitiæ dignit. utriuſque imperii commentarium, fol. 59.*), d'*equites cataphracti Biturigenſes*, & d'autres ? Quoi qu'il en ſoit, le cavalier cité par du Choul, porte un caſque un peu différent du caſque romain, & ſurmonté d'un haut panache ; ſa cuiraſſe eſt compoſée de petites chaînes ou de mailles ; elle reſſemble plus à une tunique qu'à une cuiraſſe romaine. Les bras du cavalier ſont garnis de bandes de fer qui ſe croiſent, & de petites lames deſtinées à couvrir la partie ſupérieure de la main ; il a les jambes enveloppées de jambieres ou de bottines. Nous avons cité cette figure pour expliquer la forme de ces cuiraſſes à petites chaînes, ou à mailles, attribuées aux Belges. Une de leurs armes offenſives étoit la lance, qui différoit de celle des Germains en ce qu'elle avoit le fer long d'une coudée. Quelques uns portoient l'arc & la fronde. (*Strabo, lib. IV.*) Selon Élien (hiſtoires diverſes, liv. XII. chap. XXIII.), les Celtes alloient au combat couronés de fleurs. Les bas-reliefs de la cathédrale de Paris, offrent des figures qui ont le caſque & la cuiraſſe greque ; mais il faut faire attention que ces figures repréſentent des divinités greques, comme on peut le conjecturer d'après les noms qui ſe trouvent gravés ſur le marbre.

On ignore ce qui pouvoit particulariſer l'habillement des femmes Belges ; ſeulement une médaille d'Hadrien, citée dans le *Theſaurus Brand.* (*pars II. fol. 657.*) repréſente une femme Bel-

ge, ou *Gauloise*; elle eſt vêtue d'une tunique longue, ſans manches, & d'un *ſagum*.

Strabon (*lib. IV.*), en parlant de ces peuples, remarque que les perſonages les plus reſpectés parmi eux, étoient les *bardes*, qui chantoient les louanges des dieux & des héros; les *vates*, conſacrés aux ſacrifices & à l'étude des ſciences naturelles; & les druides qui joignoient la Philoſophie naturele à la morale. *Voyez* leurs articles.

Ces derniers (*Pline*, *lib. XVI. cap. XLIII.*) portoient des habits blancs. Dom Jacques Martin & l'abbé Banier (Mythologie, tom. V. fol. 431.) croient reconoître des druides ſur les bas-reliefs déterrés dans la cathédrale de Paris; ce qu'on diſtingue le plus clairement ſur les gravures qu'on en a publiées (Hiſt. de l'Acad. des Inſcript. & Belles Lettres, tom. II. fol. 370.), ſe réduit à l'appatence d'une tunique; & d'un manteau qui differe entiérement du *ſagum*. Ils portent des courones ſur la tête; mais on auroit bien de la peine à reconoître ſous leur tunique de longueur ordinaire, la robe que l'abbé Banier (Mythologie, tom. V, fol. 396.) leur atribue; l'une & l'autre s'ouvroient par-devant, ſi l'on pouvoit en croire le même écrivain.

Les nations voiſines des Germains, des Belges, des *Gaulois*, portoient le même habillement que ces peuples, & le conſerverent juſqu'au huitieme ſiecle. Agathias en parlant des Francs & des Allemands du ſixieme ſiecle, leur donne pour tout habillement des caleçons, ou chauſſes, qui deſcendoient juſqu'aux pieds. Leurs armes étoient le bouclier, l'épée, la hache & les dards; ils combatoient preſque tous à pied & ſans caſque. Le *ſagum* étoit encore au ſeptieme ſiecle l'habit ordinaire de ces peuples, comme il eſt évident d'après les actes du concile de Leptines. (*J. N. Paquot*, *in commentarii libris de hiſtoria SS. imaginum & picturæ. Autore Molano*, *fol.* 564.) Ils le portoient encore à la fin du huitieme ſiecle (*Hiſtorica diſquiſitio de re veſtiaria*, *hom. ſacri*, *fol.* 61.), ainſi que le témoignent les actes du concile tenu à Ratisbone en 792. Au reſte, le *ſagum*, dans l'eſpace de tant de ſiecles, peut avoir ſubi quelque changement; mais l'abbé Vertot (Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Belles Lettres, hiſt. tom. II. fol. 440.), racontant que les Francs avoient des manteaux qui deſcendoient par-devant & pas-derriere juſqu'à terre, & que les cotes d'armes (c'eſt ainſi que l'on appele ces manteaux) reſſembloient à la tunique de nos diacres, n'auroit pas dû en conclure, que les manteaux, dont ſont vêtus ſur les monumens Charlemagne & les autres rois, fuſſent des cotes d'armes, ou des *ſagums* ordinaires.

Les *Gaulois*, dit Strabon (*lib. IV.*), avoient du courage & de la ſimplicité; mais ils étoient ſujets à ſe vanter: ces peuples, ajoute-t-il, ont la coutume barbare d'atacher les têtes de leurs ennemis au cou de leurs chevaux, & au deſſus des portes de leurs maiſons; ils conſervoient auſſi embaumées les têtes des hommes illuſtres, pour les montrer aux étrangers. Les *Gaulois* bruloient avec les corps (*Cæſar de bello gallico*, *lib. VI.*) ce que le défunt avoit de plus précieux, même les animaux; ils célébroient avec beaucoup de pompe les funérailles des perſones diſtingués.

Les maiſons (*Strabon*, *lib. IV.*) des Belges étoient ſpacieuſes, faites de bois & de claies, ſecouvertes de joncs. Les toits de ces maiſons s'élevoient en forme de dôme.

Les peuples des îles britanniques (nous parlons de ceux qui étoient libres du joug des Romains du temps de l'empereur Septime-Sévere), les *Méati*, les *Calidoniens*, les *Pictes*, habitans de l'Écoſſe, & originaires de la Scythie, ne couvroient (Dion.) que la partie inférieure du corps, & ſe peignoient de différentes couleurs. Leurs armes étoient une petite épée très-afilée, une courte pique, & le bouclier. Au bout de leur pique (*ibidem*) ils atachoient une pomme de cuivre, dont l'ébranlement produiſoit un certain bruit. Ils fabriquoient des colliers & des ceintures de fer (*Hérodien*), pour leur ſervir de parure. Ces peuples habitoient ſous des tentes. Une médaille d'Hadrien (*Theſ. Brand. pars II. fol.* 654.), qui porte l'inſcription *Britannia*, offre une femme vêtue d'une tunique & du *pallium*, tenant un bouclier de forme ovale. Au reſte, cette figure n'eſt qu'une province perſonifiée.

On peut aſſurer en général, que les *Gaulois* aimoient à porter des habits de couleur brune, ou ſombre, d'après ce vers de Martial (*lib. XIV. epigr.* 129.):

. . . . . *Veſtitur Gallia rufis.*

Lettres & écriture des Gaulois. Avant que les Romains ſe fuſſent emparés des Gaules, les habitans du pays ne mettoient rien par écrit de ce qui concernoit leur religion. Seulement ils faiſoient quelque uſage de l'écriture dans leurs afaires publiques & privées. Mais quelle étoit cette écriture, quels en étoient les caracteres, & quels monumens en reſte-t-il? Les plus anciens, dont on ait connoiſſance, ſont en écriture romaine. Tous ſont poſtérieurs à la conquête des Gaules par Jules-Céſar. L'écriture, dont on uſoit dans la plupart de ces contrées avant les romains, étoit néanmoins auſſi différente de la leur, qu'approchante de celle des grecs.

Ce n'eſt pas là ſans doute l'écriture, dont les *gaulois* avoient coutume d'uſer au troiſieme ſiecle. Quand ils dreſſoient des actes en leur langue, ou qu'ils érigeoient des monumens publics, alors ils employoient les caracteres romains. Mais avant la conquête des Gaules par Céſar, l'écriture grecque y étoit ordinaire. Des peuples entiers de ces vaſtes contrées ignoroient la langue des Grecs,

& ne laiſſoient pas de ſe ſervir de leur écriture. Auſſi Céſar fit-il tenir une lettre en langue greque à Quintus Cicéron, aſſiégé par les *Gaulois*. Si la langue & l'écriture des Grecs leur euſſent été également familieres, ç'auroit été mal s'y prendre, pour empêcher que les deſſeins des romains ne leur fuſſent découverts par cette lettre, en cas qu'elle vînt à être interceptée. On ne comprend pas comment Manuce & quelques autres modernes ont pu employer ce fait, pour prouver que les *Gaulois* ſe ſervoient, non ſeulement des caracteres, mais encore de la langue des Grecs. Quoique les *Gaulois*, dont il s'agit ici, fuſſent plus ſeptentrionaux & plus éloignés des colonies greques que les ſuiſſes, pluſieurs ſavans, & ſur tout Lipſe & Glaréan, nient que les tables écrites en lettres greques, & trouvées dans leur camp après la victoire de Céſar, fuſſent auſſi en cette langue. Ce ſentiment paroît au docte Allatius d'autant mieux fondé, qu'on rencontre dans cette partie des Gaules des inſcriptions inintelligibles; ce qui ne ſeroit pas ſi, elles réuniſſoient enſemble la langue avec les lettres greques. Telle eſt une pierre proche de Tarantaiſe. Cette inſcription au reſte paſſe pour avoir été gravée en la langue des anciens Bourguignons, qu'on n'entend plus. Si les caracteres grecs, employés dans l'inſcription ſuppoſée *Gauloiſe*, ont un air étranger, cela n'eſt pas ſurprenant, puiſque les manuſcrits grecs, écrits en Angleterre, ou en France, vers le huitieme ou neuvieme ſiecle, ſont aiſés à diſtinguer des autres par leur *pérégrinité*. Il faut en dire autant des manuſcrits grecs, écrits en Égypte, ou en Cypre, depuis le dixieme ſiecle.

On a ſujet de croire, que l'écriture *gauloiſe* ne fut pas tout-d'un-coup entiérement abolie. D. Mabillon regarda comme le ſeul monument de cette écriture, ſur la ſincérité duquel on puiſſe compter, l'inſcription du tombeau de Gordien, meſſager ou courier des Gaules, qui ſouffrit, dit-il, au troiſieme ſiecle, le martyre avec toute ſa famille. Que l'inſcription du tombeau de Gordien ſoit vraie, c'eſt ſur quoi les ſavans ne conteſteront pas apparemment; mais ils pourront révoquer en doute, qu'elle ſoit écrite en caracteres *gaulois*. Ce ne ſeroit pas en effet l'unique monument où l'on découvriroit des inſcriptions latines, compoſées de lettres greques & latines. Cette inſcription a été trouvée à Rome, publiée dans le livre intitulé, *Roma ſubterranea*, & parmi les inſcriptions antiques de Fabretti. Elle a depuis été donnée par D. Mabillon, par D. Ruinart, & par Jacques Martin. Nous accordons la préférence à la gravure de Fabretti, parce qu'ayant eu ſous les yeux le monument antique, il eſt à préſumer que rien ne manque aux caracteres du côté de l'exactitude & de la vérité.

„ Si l'on veut rendre l'inſcription lettre pour » lettre, on la lira ainſi:

THIS. GORDIANUS.

GALLIE NUNTIUS, JUGULATUS

PRO FIDE,

CUM FAMILIA TOTA.

QUIES CUNT IN PAKE. YTHFILA

ANCILLA FECIT.

„ où, pour dire en paſſant, on voit que le c » des anciens ſe prononçoit fortement comme un » k ou un q, & qu'ils diſoient *pake* pour *pa-* » *ce*, &c. » (*La religion des gaulois, liv. I. pag.* 41.)

D. Mabillon a relevé l'auteur du *Roma ſubterranea*, ſur quelques termes qu'il avoit mal lus: mais à l'égard du premier mot de l'inſcription, il lit *hic* avec lui. D. Jacques Martin ſoutient qu'il faut lire TS précédé du Θ, *que les grecs ne manquoient jamais de mettre à la tête de toutes les épitaphes*. Ainſi il ajoute de nouvelles corrections aux corrections faites par D. Mabillon, à la maniere de lire de l'ancien éditeur. Mais, 1°. ſi l'on vouloit s'en raporter à Joſeph Lauteut, dans ſa Polymathie, le Θ ne ſeroit attribué qu'aux ſépulcres des militaires. 2°. Ce n'eſt pas ici le tombeau de Gordien ſeul; c'eſt encore celui de toute ſa famille. 3°. Le Θ déſigne plutôt le ſépulcre d'un païen, que d'un martyr de J. C. Il nous ſemble donc plus probable que *this* eſt un terme originairement grec, & peut-être latiniſé ou *gallicisé*. Les latins ne faiſoient nulle difficulté d'emprunter des grecs les mots qui manquoient à leur langue. Or, Θις vaut dire un *amas*. Homere l'emploie pour ſignifier un tas d'oſſemens humains. L'application qu'en avoit faite un auteur ſi célebre, ſuffiſoit, pour qu'on s'en ſervît comme d'un mot conſacré déſormais à cet uſage. Dans les inſcriptions on affectoit volontiers des expreſſions antiques. Au ſurplus, il faut ſous-entendre un point après *this*, comme avant & après *Ythfila ancilla fecit*.

En raportant l'épitaphe de Gordien, martyr, la ſeule de toutes les inſcriptions en lettres *gauloiſes*, ſur laquelle D. Mabillon croyoit qu'on pouvoit compter, nous nous ſommes contentés d'inſinuer nos doutes. Mais nous connoiſſons maintenant tant d'inſcriptions en lettres greques, ou partie greques & latines, quoiqu'en langue romaine, qu'il ne nous eſt guere poſſible de nous roidir contre le ſentiment de ceux qui ne veulent pas attribuer aux *Gaulois* cette écriture, à l'excluſion des autres peuples. L'inſcription, dont il s'agit, n'a été, ſelon Maffei, jugée barbare, & de l'ancien caractere *Gaulois*, mêlée de rouique, que parce qu'elle renferme quelques lettres minuſcules, qui ne ſont pas ordinaires aux marbres,

Cependant Jean-Chriſtophe Harenberg regarde l'épitaphe de Gordien, comme aſſez conforme à l'écriture des Germains. Il cite même un ancien interprete de Céſar, pour prouver l'uſage des lettres greques chez les *Gaulois* & les Germains. Mais comme il ſemble fonder ſon raiſonement ſur ce que les druides étoient communs eux *Gaulois* & aux Germains, il contredit ouvertement Céſar, dont voici les propres termes: *Germani.... neque druides habent, qui rebus divinis præſint.* (*De bello gallico, lib. VI.*).

N. B. Pour rendre cet article complet, *Voyez* l'article ÉCRITURE *des Gaulois*, & le ſuivant des *Médailles* GAULOISES.

GAULOISES (Médailles).

Le plus grand recueil de médailles anciennes des *Gaulois*, qui ait été donné juſqu'à préſent, eſt celui qui a été inſéré par Bouteroue, dans ſon Traité ſur les monoies de France, imprimé en 1666. Il y a compris toutes celles qui ſe trouvoient alors dans le cabinet du Roi, & dans les autres cabinets qui exiſtoient, tant à Paris, que dans les provinces du royaume. Aux médailles qui contienent des noms de peuples & de villes, il en a joint pluſieurs autres qui ne contienent que des noms propres de *Gaulois*, rois de différentes contrées, ou chefs de cités. Le nombre de ces médailles ne monte pas cependant à plus de cinquante en tout.

Depuis l'ouvrage de Bouteroue, quelques antiquaires ont raporté d'autres médailles, ſoit de villes, ſoit de chefs *Gaulois*, mais en petite quantité; & à l'exception de quelques médailles greques de *Marſeille* & d'*Antibes*, toutes les autres qui ſont publiées ſont latines, ayant été fabriquées depuis que la langue latine ſe fut introduite chez les *Gaulois*, par la communication qu'il y eut entr'eux & les Romains, par la réduction de la Gaule en province romaine. Il eſt à obſerver que dans les légendes de ces médailles, il ſe trouve aſſez ſouvent des lettres greques mêlées avec les lettres latines; ce qui ne doit pas paroître extraordinaire, puiſque, ſuivant le raport de Céſar, dans ſes Commentaires, les premieres, dont les *Gaulois* ſe ſont ſervis, étoient des caracteres grecs. Ceux qui s'y trouvent le plus ordinairement, ſont les ſuivans, Γ. Δ. Ε. Κ & Α.

Tous ceux qui ont touché la queſtion de ſavoir ſi les *Gaulois* avoient eu des monoies particulieres avant la conquête de leur pays par les Romains, n'en ont parlé que ſuperficiélemene. On ne prétend pas aprofondir ici cette queſtion. On obſervere ſeulement, que l'on trouve dans le royaume deux eſpeces de médailles plus anciennes; ſavoir, des pieces d'or & d'argent, contenant les unes & les autres plus ou moins d'ellisge, & d'une fabrique très-grôſſiere, leſquelles repréſentent d'un côté des têtes d'hommes nues, quelques-unes couronées de laurier, & d'autres en plus grand nombre, entourées de cordons bouclés & & voltigeans en forme d'ornemens; de l'autre côté, elles ont preſque toutes un char atelé d'un ou de deux chevaux, conduits par un homme debout ſur le char. Dans pluſieurs les cheveux ſont repréſentés avec des têtes humaines; & ſur quelques-unes l'on voit à l'exergue des légendes en caracteres approchant des caracteres grecs, mais mal formés. Il paroît évidemment, que ceux qui ont fabriqué ces médailles, ont voulu imiter celles d'or de Philippe, roi de Macédoine, & la légende ΦΙΛΙΠΠΟΥ, d'où l'on croit pouvoir inférer, que ce qui a donné lieu à la fabrique de ces ſortes, de médailles d'or & d'argent par les *Gaulois*, c'eſt que ceux qui revinrent dans la Gaule, après leur expédition ſous Brennus, en Macédoine & en Grece, en raporterent des monoies d'or de Philippe; & qu'après en avoir fait uſage chez eux, pour ſe procurer leurs commodités & leurs beſoins, ils en firent fabriquer d'autres, à l'imitation de celles-là, par des ouvriers qui ne purent alors les contre-faire que d'une façon conforme à la rudeſſe où étoient les arts dans leur pays.

L'autre eſpece de médailles anciennes *gauloiſes* ſont les unes de cuivre, les autres d'une matiere particuliere compoſée de bronze & d'étain à $\frac{2}{3}$ pour $\frac{0}{0}$. Elles n'ont aucune légende, & repréſentent des têtes informes, des oiſeaux, des chevaux, des poiſſons, des ſangliers & autres animaux, le tout d'une fabrique des plus grôſſieres. Le ſavant Pellerin n'a pas cru devoir faire graver dans ſes recueils ces ſortes de médailles, qui n'ont rien de curieux, ni d'intéreſſant. Il n'y a donné que celles qui contienent des légendes qui n'avoient pas encore été publiées, ou qui l'ayant été, paroiſſoient mériter quelques remarques.

La médaille du no. 3. de la planche 124. du 3e. vol. des peuples, qui a pour légende, o VIRICIV, eſt abſolument de même forme, matiere & fabrique, que celle dont la légende, bien reconue *gauloiſe*, eſt AREMACIOS; de ſorte que l'une & l'autre ſemblent avoir été faites par le même ouvrier monétaire, & devoir être par conſéquent du même pays. Il y auroit lieu de l'attribuer à la ville de *Viritium*, dont parle Ptolémée, s'il l'avoit placée dans la Germanie ſeptentrionale; mais cette poſition eſt peut être fautive. Quoi qu'il en ſoit, on ne trouve point d'autre ville, dont le nom approche de celui qui eſt écrit ſur cette médaille. On le cite ici, pour faire obſerver que les *Gaulois*, à l'exemple des Grecs, mettoient quelquefois un O avant la lettre V conſone, pour la diſtinguer de l'U voyele. Ils la faiſoient ſoner alors à peu près comme un B, ainſi qu'elle eſt prononcée par les Eſpagnols. Il paroît que, pour faire diſtinguer auſſi cet O de celui qui devoit être prononcé comme voyele, ils lui donnoient une forme plus petite. C'eſt ce qui ſe voit dans la légende o VIRICIV de la médaille en queſtion, & dans celles des deux ſuivantes.

On lit o VIKY ſur la médaille no. 4; il eſt difficile de juger à quelle ville elle apartient: ſi c'eſt à un des lieux portant le nom de *Vicus*, elle pouroit être de *Vicus Julius*, qui, ſuivant la notice des dignités de l'empire, étoit du pays de *Nemetes*, dans la Gaule belgique. Sur le no. 5. on lit DIAoVLOS, qui déſigne les *Gaulois Diablintes*.

GAULOS, *GAULUS*, } île voiſine de Malte.

Marco Vallio, Caii filio, Quiro Ruſo, equo publico exornato a divo Antonino Auguſto pio, plebs gaulitana, ex aere conlato, ob merita & in ſolacium Caii Valli poſtumi, patroni municipii patris ejus. Le monument ſur lequel eſt gravée cette inſcription ſépulcrale, fut érigé aux frais du peuple de la ville de Gozo, voiſine de Malte, pour honorer la mémoire de Marcus Vallius Quirus, décoré du titre de chevalier romain par l'empereur Antonin. Le comte Jean Antoine Ciantar a raporté cette épitaphe dans ſa diſſertation, publiée en 1749.

On lit auſſi dans le recueil d'inſcriptions de Muratori les mots ſuivans, qui prouvent la prédilection d'Antonin pour les habitans de *Gaulos*. ..... *Adlectus inter quatringenarios Gauli a divo Antonino Au. pio.*

GAULUS, île. ΓΑΥΛΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette île ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

GAVLUS, vaiſſeau de charge, rond, qui fut le premier en uſage, & dont on donna le nom à des vaſes à boire de même forme. Héſychius dit que ces navires étoient propres aux Phéniciens.

GAUNCARIUS. Muratori (970. 4. *Theſ. inſcript.*) raporte l'épitaphe ſuivante d'un romain repréſenté au deſſus, tenant de la main gauche un livre chargé des ſignes du zodiaque. Seroit-ce un géographe? En grec Γαυγχος ſignifie renfermant la terre; en auroit-on fait *gauncarius*?

C. PETTIUS CELER

GAUNCARIUS

V. ANN. XXXV.

GAUSAPE. *GAUSAPA.* *GAUSAPUM.* } La *gauſape*, dont Trimalcion s'enveloppe dans Pétrone (*c.* 28.), eſt un de ces habillemens, qui, ſans caractériſer aucune nation, entre cependant dans la liſte des vêtemens connus à Rome, ſous le regne des empereurs. C'étoit, ſuivant Ferrarius (*de re veſt. p.* 2. *l.* 3. *c.* 7, 8.), une chlamyde à franges, propre à garantir du froid. Bellori (*Colonna Antoniniana, fol.* 37.) appele la *gauſapa* un *palludamentum* velu. Pline (*lib. VIII. cap. XLVIII.*) nous dit, que de ſon temps on commençoit à tiſſer la tunique laticlave comme la *gauſapa*; ne peut-on pas inférer de ce paſſage, que ce fut la matiere ou la préparation qui fit nommer *gauſapa*, ſoit une tunique, ſoit une chlamyde tiſſue d'une certaine maniere; d'autant qu'au même endroit Pline ajoute, qu'on portoit la *gauſapa* au camp, & qu'elle étoit d'une étoſe groſſiere? Or, s'il eſt vrai que les longs poils caractériſoient proprement la *gauſapa*, il ſeroit inutile de rechercher ſa forme particuliere; elle peut avoir été une tunique, comme l'a penſé Ferrarius, auſſi-bien qu'une chlamyde: ſur quelques monumens on trouve des chlamydes à franges; mais c'eſt d'ordinaire comme habillement de quelque nation barbare.

Les longs poils, formant à la vérité des franges ſur les bords, caractériſoient la *gauſapa*, ſoit qu'elle fût un habillement; ſoit que cette étoſe velue ſervît à couvrir les tables, comme nos nappes (*Martial. XIV.* 138.); ſoit que ce fût la couverture des lits de table (*ibid. XIV.* 152.), ou des lits à coucher (*ibid. XIV.* 144); ſoit qu'elle ſervît à eſſuyer les tables & les mains des convives (*Lucillius*), *purpureo terſit tunc lautas gauſape menſas*; ſoit enfin que ce fût un manteau velu des barbares, adopté par les Romains, pour s'enveloper en ſortant des bains chauds, &c.

„ Le vêtement, dit Winckelmann (*hiſt. de l'art. liv. II. chap. I*), des Iſis greques du capitole & du palais Barbarini, eſt garni de franges, ainſi que le ſont les manteaux des rois captifs; par là, à ce qu'il paroît, on a voulu déſigner une divinité, dont le culte étoit venu des pays étrangers. Cette ſorte de vêtement, appelé *gauſapum*, étoit garnie de longs poils: dès qu'il fût introduit à Rome, les femmes en porterent pendant l'hiver. Lorſque j'eus fait cette remarque, j'obſervai toutes les figures d'Iſis par raport à l'habillement, & j'ai découvert que toutes, ſans exception, portent cette même eſpece de manteau, agencé de la même maniere, d'où j'ai conclu que cet ajuſtement eſt une marque diſtinctive de la déeſſe. C'eſt au moyen de ce caractere que j'ai reconu pour une Iſis, le turſe d'une ſtatue coloſſale, placé contre le palais de Veniſe, à Rome, & appelé par le peuple la *Donna Lucretia*. C'eſt ainſi qu'eſt ajuſtée encore une belle Iſis de bronze, de la hauteur d'un palme (huit pouces), conſervée au cabinet d'Herculanum. Il en eſt de même de deux ou trois figures plus petites de cette déeſſe du même cabinet. Toutes ces figures ont les attributs de la fortune„.

GAUTO. Muratori (1986. 9. *Theſ. inſcr.*) raporte l'inſcription ſuivante, gravée en l'honeur d'un *Gautus*, divinité inconnue:

GAZA, en Paleſtine. ΓΑΖΑ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Hadrien, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurele, de Fauſtine jeune, de Vérus, de Commode, de Caracalla, de Plautille, d'Élagabale, de Sévere, de Domna, de Paula. *Voyez* les Ezes.

GAZE DE COS, *Coa veſtis*, dans Tibulle & dans Properce. Celui-ci dit : *& tenues Coa veſte movere ſinus*. Horace l'appele *Coa purpura*. Cette *gaze* avoit été inventée par une femme nommée *Pamphila ;* qu'il ne faut pas fruſtrer, remarque Pline, de la gloire qui lui apartient, d'avoir trouvé ce merveilleux ſecret de faire que les habits montrent les femmes nues, *non fraudanda gloria excogitatæ ratienis, ut denudet feminas veſtis*. (*Hiſt. nat. l. XI. cap. XXII.*)

En effet, cette étoffe étoit ſi déliée, ſi tranſparente, qu'elle laiſſoit voir le corps comme à nu ; c'eſt pourquoi Varron appeloit les habits qui en étoient faits, *vitreas togas* : Publius Sirus les nomme gaiment *ventum textilem*, du vent tiſſu, & *nebulam lineam*, une nuée de lin ; *æquum eſt*, dit-il, *induere nuptam ventum textilem, & palam proſtare nudam in nebula linea ?* „ Eſt il honête qu'une femme mariée porte des „ habits de vent, & paroiſſe nue ſous une nuée „ de lin „ ? Les femmes & les filles dans l'Orient, & en particulier celles de Jéruſalem, étoient vêtues d'habits ſemblables à la *gaze de Cos*, & qu'Iſeie nomme διαφανῆ λινουργὰ, *interlucentes lacanicas*.

On faiſoit la *gaze de Cos* d'une ſoie très fine (ou de *biſſus*) qu'on teignoit en pourpre avant que de l'employer, parce qu'après que la *gaze* étoit faite, elle n'avoit pas aſſez de corps pour ſoufrir la teinture ; c'étoit à Miſiras, aujourd'hui Maſcari, tout auprès l'Île de Cos, qu'on pêchoit les huîtres qui produiſoient cette pourpre dont on teignoit la *gaze*, pour en rendre encore les habits plus précieux.

Il eſt vrai qu'il n'y eut dans les commencemens que les courtiſanes qui oſaſſent mettre à Rome de tels habits, mais les honêtes femmes ne tarderent pas à les imiter ; la mode en ſubſiſtoit même encore du temps de St. Jerôme : car, écrivant à Læta ſur l'éducation de ſa fille, il recomande *ut talia veſtimenta parat quibus pellatur frigus, non quibus veſtita corpora nudentur*.

Horace, dans une de ſes odes (*ode XIII. lib. IV.*) traite Lycé, une de ſes ancienes maitreſſes, de ridicule, à cauſe qu'elle portoit des habits tranſparens de Cos, pour paroître jeune : *nec Coæ referunt jam tibi purpuræ ;* „ Croyez moi ; „ lui dit il, ces habits de *gaze de Cos* ne vous „ conviennent plus „. (D. J.)

On répete cinq fois *Cos* dans cet artiele ſur la *gaze* ; cependant on ne peut taire que de ſavans critiques prétendent que c'eſt dans l'île de *Céos*, ou *Cea*, aujourd'hui Zia, qu'on a trouvé l'invention de faire des étoffes de ſoie pour des habits de femmes, & non pas dans l'île de *Cos*, aujourd'hui Lango, ou Stango. *Voyez* les notes du P. Hardouin, ſur le XXIIe. chap. du liv. XI. de Pline ; Dapper ſur l'île de *Cos*, &c. Nous n'avons garde de décider la queſtion. Ducange a encore un ſentiment particulier ; il croit que la *gaze gazzatum*, a été ainſi nommée, parce qu'elle eſt venue premiérement de Gaza, ville de Syrie.

GAZELE. Le comte de Caylus (*Rec. d'Antiq. V. p.* 200.) a publié des bas reliefs trouvés en 1761, à Serofano, ſur leſquels on voit deux *gazeles*. *Voyez* Dorcade.

GAZETUM. *Voyez* Marseille.

GAZIURA, dans le Pont galatique. ΓΑΖΙΟΥΡΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type eſt un eigle poſé ſur un foudre.

ΓΗ, ΓΕ, fille d'Hypſiſtus, ſelon Sanchoniaton, épouſa Vranus ſon frere, dont elle eut pluſieurs enfans, Cronos, ou Saturne, Betylus, Dagon & Atlas. Γῆ ſignifiant *terre*, de même que Οὐρανὸς ſignifie *le ciel*, les poëtes ont feint que Saturne & ſes freres étoient fils du Ciel & de la Terre. *Voyez* Uranus.

GEADA, ou *GEDA*, nom du dieu des anciens habitans de l'île de la Grande Bretagne. On le nomme auſſi *Geta*. Gœlius Sedulus, poëte écoſſois (c'eſt à-dire, hibernois) qui vivoit ſous le jeune Théodoſe, en parle dans ſon poëme paſchal, adreſſé à l'ebbé Macédonius, & il charge *Geta* de ridicules. Ce fut d'un roi du pays, pere de Fingodwulf, aïeul de Frithuwulf, vingtieme roi evant Alfrede, roi des anglo-ſaxons, que Jean Aſſerus, évêque de Sarisbéry, vers l'an 900 de Jeſus-Chriſt, fait deſcendre *Géada* par Frithuwulf. Il tâche de prouver enſuite que ce *Géada* étoit la dixieme génération depuis Noé. (*Voſſius, de idolol. lib. I cap. XXXVI.*)

GÉANS, qui firent la guerre à Jupiter : Héſiode fait naître ces *géans* du ſang qui ſortit de la plaie d'Uranus. Apollodore & Ovide les font fils de la Terre, qui, dans ſa colere, les avoit vomis de ſon ſein, pour faire la guerre aux dieux exterminateurs des Titans ſes premiers enfans.

Ces *géans* étoient, dit-on, d'une taille monſtrueuſe, & d'une force proportionée à cette prodigieuſe hauteur: ils avoient cent mains, mais au lieu de jambes. Réſolus de détrôner Jupiter, ils entreprirent de l'aſſiéger juſque dans le ciel, ou l'olympe, & entaſſerent pour cela le mont Oſſa ſur le Pélion, d'où ils eſſayerent d'eſcalader le ciel, jetant ſans ceſſe, contre les dieux, de grands quartiers de pierre, dont les unes, qui tomboient dans la mer, devenoient des îles, & celles qui retomboient ſur terre, formoient des montagnes. Jupiter, effrayé à la vue de ſi redoutables ennemis, appela tous les dieux à ſon ſecours; mais il fut aſſez mal ſecondé par eux: car ils s'enfuirent tous en Égypte, où le peur les fit cacher ſous différentes formes d'animaux. Un ancien oracle avoit dit que les *géans* ſeroient invincibles, & qu'aucun des dieux ne pouroit leur ôter la vie, à moins qu'ils n'appelaſſent quelque mortel à leur ſecours. Jupiter ayant défendu à l'Aurore, à la Lune & au Soleil, de découvrir ſes deſſeins, devança la Terre qui chercholt à ſeconcir ſes enfans; &, par l'avis de Pallas, fit venir Hercule, pour combatre avec lui: à l'aide de ce héros, il vint à bout de défaire tous les *géans*, & les précipita au fond du Tartare; ou, ſelon une autre fâble, il les enſévelit tout vivans ſous le mont Étna: ces *géans* étoient *Agrius*, *Alcyonée*, *les deux Aloïdes*, *Clytius*, *Encelade*, *Éphialte & Otus*, *Eurytus*, *Gration*, *Hyppolite*, *Pallas*, *Polybotès*, *Porphyrion*, *Thaon*, *Tithyus*, *& le redoutable Typhon*, qui ſeul, dit Homere, donna plus de peine aux dieux, que tous les autres *géans* enſemble.

Outre ces *geans*, enfans de la Terre, qui firent la guerre aux dieux, les poëtes & les anciens hiſtoriens font mention de pluſieurs autres perſonages d'une taille giganteſque. Homere, parlant des héros qui aſſiégeoient Troye, dit qu'ils lançoient des pierres que quatre hommes de ſon temps auroient eu bien de la peine à lever ſenlement de terre. Virgile en dit autant de Turnus. Du temps de Tibere, un tremblement de terre découvrit, dit-on, le tombeau de pluſieurs *géens*, où l'on trouva une dent d'un pied de longueur; de quelle grandeur devoit donc être la bouche qui contenoit trente-deux de ces dents, & de quelle taille étoit le corps d'un homme qui avoit la bouche ſi grande? Phlégon aſſure qu'on trouva de ſon temps, dans une caverne de la Dalmatie, des cadâvres dont les côtes avoient plus de ſeize coudées de longueur; & un tombeau près d'Athènes, qui étoit long de cent coudées, dans lequel avoit été mis le corps du *géant* Macroſiris. Philoſtrate le jeune dit, après Pauſanias, qu'Ajax avoit onze coudées, c'eſt à-dire, près de dix-ſept pieds de hauteur; qu'Aryadès, dont le corps avoit été découvert ſur les bords de l'Oronte, en avoit cinquante-cinq; qu'il y avoit un autre tombeau au promontoire de Sigée, dans le Troade, long de vingt-deux coudées; & qu'on avoit trouvé dans l'île de Lemnos, un cadâvre, dont la tête étoit ſi groſſe, qu'à peine pouvoit-on la remplir d'eau, en y vidant deux cruches de Crete, qu'on ſait avoit été très-grandes. Sertorius, au raport de Plutarque, s'étant rendu maître de la ville de Tingi, fit ouvrir le tombeau du *géant* Antée, dont le cadâvre avoit, dit-il, ſoixante coudées. Nous liſons dans Pline, qu'une montagne de l'île de Crete, s'étant écroulée, on vit un corps, qui étoit debout, haut de quarante ſix coudées. Et Solin dit qu'on fit voir au proconſul Métellus, un cadâvre giganteſque, qui avoit trente-trois coudées. Pauſanias, après avoir parlé de la taille giganteſque d'Ajax, fils de Télamon, & de l'indien Oronte, ajoute: „ vis à-vis de Milet, il y a l'île de Lade, qui ſe partage en deux autres petites îles, „ dont l'une porte le nom d'Aſtérius, parce „ qu'Aſtérius y a ſon tombeau: il étoit fils „ d'Arac, que l'on dit avoir été fils de la Terre; le corps d'Aſtérius n'a pas moins de dix „ coudées de long. Mais ce qui m'a encore plus „ étoné, c'eſt ce que j'ai vu dans une petite île „ de Lydie: là un tombeau s'étoit entr'ouvert „ par l'injure des temps, & on aperçut des os „ d'une ſi prodigieuſe grandeur, que s'ils n'avoient eu la figure de corps humain, on ne les „ auroit jamais crus tels. Le bruit courut dans „ le pays, que l'on avoit trouvé le corps de Géryon, & l'on montroit ſur une montagne une „ groſſe roche, qu'on diſoit lui avoit ſervi de „ trône; mais ſur ce que je leur objectai que „ Géryon avoit demeuré à Gadès, & que ſon „ corps ne ſe trouvoit nulle part, quelques Ly„ diens, plus ſavans dans les antiquités de leur „ pays, prétendirent que c'étoit le corps d'Hyl„ lus, fils d'Hercule & d'Omphale „. Boccace, dans ſa généalogie des dieux, raconte qu'on avoit découvert, dans une caverne du mont Éryx, en Sicile, le corps d'un *géant* aſſis, qui tenoit dans la main un bâton ſemblable à un mât de vaiſſeau, & que le tout ſe réduiſit en pouſſiere lorſqu'on y toucha, à la réſerve de trois dents, que les magiſtrats de la ville d'Éryx conſerverent avec une partie du crâne, contenant quelques boiſſeaux meſure de Sicile. Fazellus croit que c'eſt le corps d'Éryx, tué par Hercule: & il ajoute que de ſon vivant on avoit trouvé un autre cadâvre de vingt coudées de long, qui s'étoit pareillement réduit en poudre, excepté les dents, dont chacune peſoit environ cinq onces, qu'il aſſure avoir vu, ainſi que la figure du *géant* deſſiné ſur la muraille.

De ces témoignages extraits de l'hiſtoire ancienne, qui s'acordent avec la Mythologie, quelques-uns ont conclu qu'il y a eu réellement autrefois des *géans*. Mais, ſans toucher au fond de la queſtion, qui fait la matiere de pluſieurs diſſertations pour & contre, ne peut on pas dire en général, que tout ce que l'on raconte de ces tombeaux découverts, de ces oſſemens monſtrueux, de ces

cadâvres d'une grandeur démeſurée ; tout cela n'étoit fondé que ſur des raports d'ouvriers & de manœuvres, ſans que jamais aucun homme digne de foi ait pu dire avoir rien vu de pareil ? & n'y eût-il que la circonſtance qu'on ajoutoit à chacune de ces relations, que ces cadâvres énormes ſe détruiſoient dès que l'air entroit dans ces cavernes, c'en ſeroit aſſez pour nous empêcher d'y ajouter foi, & pour nous faire regarder comme autant de relations fabuleuſes. Pour ces oſſemens monſtrueux qu'on diſoit être ou les côtes, ou les dents de quelques *géans*, il y a longtemps que d'habiles naturaliſtes ont fait voir, que ce pouvoient être des os de baleine, ou de quelqu'autre grand cétacée, ou des concrétions pierreuſes, qui offrent ſouvent de pareilles reſſemblances. *Voyez* CYCLOPES.

On ſait combien les ſyſtêmes ſur l'origine & la nature des grands os foſſiles, ſont aujourd'hui multipliés; mais ce qu'il y a de bien certain au milieu de ce concours d'opinions ſi différentes & ſi peu fondées, c'eſt que la découverte de ces débris prodigieux a accrédité la fâble des *géans* dans les deux hémiſpheres de notre globe. Les phyſiciens qui ont fait une étude particuliere de la minéralogie, ſavent que les oſſemens de cette eſpece ſont ordinairement envelopés dans des lits ou dans des couches de gravier, de ſâble ou de terre molle, qui peuvent aiſément s'ebouler, ou être entraînées par des avalanges, ou par des chutes d'eau, de ſorte qu'on trouve quelquefois des ſquéletes entiers ſans qu'on les cherche & ſans même qu'on penſe à les chercher: auſſi eſt-ce par de tels accidens que les ſauvages qui ne labourent ni ne remuent jamais la terre, en ont eu connoiſſance.

Les torrens qui rouloient avec un bruit & une impétuoſité étonante du haut des montagnes de la Theſſalie & de la Macédoine, ont, dans les temps fabuleux, donné lieu aux Grecs de croire que les *géans* avoient voulu y entaſſer l'Oſſa ſur l'Olympe, & l'Olympe ſur le Pélion, pour y combatre de plus près les dieux; & ces dieux mêmes n'étoient que la lueur de l'aurore boréale.

C'eſt par un paſſage de Solin, qu'il conviendra de citer ici, que nous ſavons que dans le Macédoine ſur tout on découvroit fréquemment des os foſſiles de la premiere grandeur au fond des ravines, que ces torrens, dont nous parlons, y avoient creuſées dans les campagnes. *In Macedonia, nimbis torrentes excitantur, & aucta aqua eum pondere, cuptis obicibus, valentius ſe in campos ruunt, eluvione oſſa etiam nunc ferunt detegi, quæ ſunt ad inſtar corporis humani, ſed modo grandiore.* (cap. 14.)

Si l'on avoit examiné ce paſſage avec toute l'attention qu'il méritoit, on ſe ſeroit épargné des raiſonemens très-futiles ſur les motifs qui ont fait placer l'aſſaut ou l'eſcalade des *géans* pluôt au Nord de la Grece que dans ſa partie méridionale. Au reſte le Bathos de l'Arcadie, dont parle Pauſanias dans ſes *arcadiques*, a pu être une vallée étroite & profonde, ce que ce terme grec paroît bien déſigner, & où l'on faiſoit de temps en temps les mêmes découvertes qu'au pied de l'Olympe & des autres montagnes de la Macédoine. Il faut obſerver encore ici que le terrain, ſur lequel les Macédoniens bâtirent la ville de Phlegra, paroît avoir été une ſoufriere, ou un veſtige de volcan éteint; & l'on verra par la ſuite de quelle conſéquence peut être une telle obſervation.

C'étoit une eſpece de fureur parmi les anciens, de vouloir que tous les os foſſiles qu'on leur montroit, fuſſent des reſtes de corps humains. Les Romains alloient chercher très-loin tous les grands os qu'ils pouvoient découvrir, pour en orner leur capitale; & ce fut Scaurus qui l'embélit d'un ſquélete célebre pris dans la Toparchie de Joppé, & dont nous ne négligerons pas de parler plus amplement. On dit, à la vérité, que l'empereur Tibere refuſa les oſſemens prodigieux qu'on lui offrit & qui avoient probablement été déterrés en Sicile où l'on en déterre encore beaucoup de nos jours; comme dans pluſieurs îles de la Méditerranée où il y a eu des volcans; mais nous doutons que Tibere ait craint de faire parlà contraſter ſa raille avec celle des anciens héros auxquels on attribuoit ces débris. Il faudroit en ce cas que ſa vanité eût été très-oppoſée à celle d'Auguſte; cependant Phlégon l'aſſure (περὶ θαυμασίων, κεφ. 14.)

Mais comme l'on connoît bien l'imbécillité de cet écrivain & ſon ardeur à mentir, on ne ſauroit faire aucun fond ſur ce qu'il raporte encore de la découverte de pluſieurs ſquéletes énormes jetés par la mer ſur le rivage, ou trouvés dans des crevaſſes faites par des tremblemens de terre. Au reſte ce ſeroit ſe tromper que de prendre Abidene & Enpolene cités par Euſebe, pour des hiſtoriens plus judicieux & plus ſinceres que Phlégon.

Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que les orientaux ont, de ce temps immémorial, perſonifié des météores: ils ont changé en *géans* les exploſions des montagnes erdentes, les vents, les tourbillons, les orages, & nos mariniers donnent encore aujourd'hui le nom du *géant* Typhon à la trombe, ou tornados, phénomene que tout le monde connoît, parce qu'il eſt très fréquent dans la méditerranée & l'océan. Mais il ne faut pas croire que le Typhon d'Égypte ait été enviſagé comme la cauſe immédiate de cet élancement des eaux, que les Égyptiens, qui connoiſſoient peu, ou craignoient peu, puiſqu'ils ne naviguoient jamais. Le météore qu'ils ont perſonifié dans leurs fâbles ſacerdotales, eſt un vent qui ſouffle aſſez régulièrement après l'équinoxe du printemps; & avant le ſolſtice d'hiver, ou directement du ſud, ou d'un rumb, qui approche de celui de l'eſt. Tous les voyageurs qui ont été en Égypte, parlent

lent de ce fléau, car c'en eſt un ; & pour en avoir quelque idée, il ſuffira de conſulter le *journal* de Thévenot qui en a lui-même eſſuyé les effets, tant ſur l'iſthme de Suès, que dans l'endroit où a été ſituée Héliopolis hors du Delta, qu'on ne confondra point avec une autre ville de ce nom, qui paroît avoir été entre les bras du Nil. Lorſque ce vent eſt violent, il remplit l'atmoſphere d'un ſable brûlant, qui bleſſe la rétine de ceux qui le reçoivent au viſage, & étouffent quelquefois deux ou trois mille hommes & autant de chameaux de la caravane de la Meque, comme feroit un coup de foudre.

Ce ſont-là les véritables vents typhoniques, qu'on nomme auſſi *champſin* : nous avons trouvé dans Proſper Alpin (*Rer. Egyp. Lib. I.*) que cette appellation dérive du nom de l'uſurpateur Cambyſe, dont l'armée fut en partie détruite par un orage ſemblable, mais cette étymologie n'eſt aſſurément fort heureuſe, puiſqu'il y a bien apparence que long temps avant la conquête des Perſans, les Égyptiens employoient déja dans un ſens figuré le mot de *champſah* (il y avoit différens dialectes en Égypte, puiſqu'on trouve même dans les livres coptes *amſah & pamſap*, pour déſigner le *crocodile*. *Temſach* eſt un mot arabe qu'il ne faut pas introduire dans le texte d'Hérodote, au lieu du terme qu'on y lit, comme quelques ſavans l'ont voulu) qui dans ſon propre ſens déſigne le crocodile, animal qu'on ſait avoir été plus qu'aucun autre l'emblême du Typhon, qui étoit, généralement parlant, le mauvais principe ; mais lorſqu'on le perſonifioit, lorſqu'on le repréſentoit ſous la forme giganteſque, ſouflant comme un dragon le feu de ſa gueule ſur toute la terre d'Égypte, alors on le qualifioit plus particuliérement par l'épithete, *d'aphoph*. (*Jablonski Panth. Egyp. Lib. V. cap.* 2.) Quoique les deux l'euſſent jadis foudroyé, il n'en reſpiroit pas moins dans le lac Sirbon, ou plutôt dans les eaux bitumineuſes de ce bourbier qu'on connoît aujourd'hui ſous le nom de *Sebaket Bardoil* : de là il envoyoit des brouillards étouffans ſur la ville de Péluſe, au point que beaucoup de Péluſiotes en croyoient être poſſédés. Par une allégorie auſſi ſinguliere que celle dont nous venons de parler, les prêtres Égyptiens diſoient que le Typhon avoit de temps en temps, ſoit au fond de ſon lac, ſoit dans les environs d'Avaris, quelque commerce avec une concubine, & de ces acouplemens ils faiſoient naître la race des Juifs, qui étoient abominables à leurs yeux (*Plut. de Iſid & Oſir.*) ; il faut convenir qu'il leur eût été difficile d'imaginer une origine plus propre à caractériſer un peuple qu'ils haïſſoient.

Nous ſommes entrés dans ces détails pour faire comprendre comment un météore, de l'eſpece de celui qu'on vient de décrire, a pu être métamorphoſé en *géant*, dans le langage figuré des Orientaux ; & par cet exemple on jugera de tous les autres : car ici un exemple en vaut mille. Il y a certainement des mythologues comme Noël le Comte & l'abbé Banier, qui ont interprété en un ſens moral, ces mêmes fables que nous venons d'expoſer dans un ſens phyſique ; mais qu'il nous ſoit permis de dire, ſans prétendre déprimer ces auteurs d'ailleurs très-eſtimables, qu'ils n'ont point eu & qu'ils n'ont même pu avoir ſur l'Égypte la millieme partie des connoiſſances qu'on a acquiſes de nos jours par les recherches les plus opiniâtres relativement à tous les points de l'hiſtoire de cette contrée célebre. D'ailleurs il importe peu dans quel ſens on explique cette enigme, dès qu'on y reconoît une allégorie ; car nous ne diſconvenons point que les êtres moraux n'aient pu être changés en *géant*, & on en voit la preuve dans la religion des Indous.

Le Typhoë des Grecs & des Latins eſt indubitablement le même ſpectre mythologique que le Typhon des Égyptiens. Mais ſon hiſtoire, en paſſant de l'Afrique en Europe, a été altérée : on en a ſupprimé des circonſtances, on y en a ajouté mille autres ; on ne ſavoit d'ailleurs l'enſévelir dans le lac Sirbon, que les Grecs ne connoiſſoient que confuſément ; mais on l'enterra ſous l'Etna, que les Grecs connoiſſoient ; & cette particularité indique préciſément que les effets de la nature ont toujours dû concourir plus ou moins avec la fable pour l'apuier & lui donner du corps. Il n'eût point été poſſible de tranſporter depuis Phlégra dans la Macédoine, juſqu'au rivage de la Campanie une armée de *géans*, σφαῖρα Γιγάντων, comme parle Sophocle, ſi le ſoufre qui s'enflâme ſous terre ſur ce rivage de la Campanie, dans un endroit que les Italiens nomment aujourd'hui *Solfatara*, & qui eſt un volcan épuiſé, n'eût favoriſé une tradition ſi merveilleuſe ; mais une partie du *Campus Phlegræus*, qui brûloit encore, ou qui fumoit encore depuis que la foudre y avoit terraſſé ces énormes mortels, rendoit la choſe probable, & il n'a fallu que découvrir par haſard dans les environs, quelques grands os foſſiles, pour que la choſe ſoit devenue vraie aux yeux de ceux même qui prétendoient n'être point du peuple. Or, qu'on ait trouvé des os foſſiles dans cette partie de l'Italie la plus voiſine du *Campus Phlegræus*, ou du champ brûlé, cela eſt hors de doute, par la quantité qu'on en a vu raſſemblée à Pouzzol, où au XVI ſiecle un poëte a eu la hardieſſe de graver ſur ces os de mauvais vers latins, par leſquels on voit qu'il attribuoit, ſans aucune eſpece de doute, ces fragmens à des corps humains.

. . . . . *Titanum ingentia membra*,
Hic quales hominum teſtificantur avos.

De tout ceci il réſulte que c'eſt autour des lacs bitumineux, auprès des volcans, au pied des montagnes d'où il deſcend des torrens dans les terrains ſulfureux, ou enfin dans les terrains à tourbes, d'où il ſort des feux folets, ou qui s'enflâment

même entiérement comme certaines tourbieres, que les anciens ont logé les *géans* : c'eſt là qu'ils ont combatu, c'eſt-là qu'ils ont été détruits ou débellés, ſans ceſſer de vivre, comme Typhoë, qui gémiſſoit encore ſous le poids de l'Etna. Ces obſervations réunies prouvent indubitablement qu'on a perſonifié des météores & des phénomenes, & qu'il ne faut peut-être pas plus croire à l'exiſtence de ces *géans*, qu'à l'exiſtence des fées, dont quelques unes ont également été produites par des effets naturels, dont la cauſe a dû reſter profondément cachée dans les ſiecles d'ignorance. (H. D. G.)

GÉGANIE, fut une des quatre premieres veſtales inſtituées par Numa Pompilius.

ΓΕΙΣΣΟΝ. *Voyez* CASQUE & VISIERE.

GÉLA, en Sicile. ΓΕΛΑΣ & ΓΕΛΟΙΩΝ & ΓΕΛΑΟΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont.

RRR. en or.

C. en argent.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont:

Un bœuf.

Le bœuf à tête humaine, entier, ou à mi-corps.

Un homme conduiſant un bélier. *V. G.*

GÉLALÉENE (ere), autrement dite ERE D'ISDÉGERDE, & ERE DE MALEKSCHAH-DGÉLALEDDIN.

L'ere d'Iſdégerde (IIIe. du nom), roi de Perſe, commence, non à la mort de ce Prince, comme quelques-uns le prétendent, mais à ſon avénement au trône, que l'on raporte au 16 juin de l'an de J. C. 632. Les années dont elle eſt compoſée, ſont de 365 jours, & chaque mois de 30 jours; mais à la fin du mois Aben, l'uſage étoit d'ajouter cinq jours; les aſtronomes ne faiſoient cette addition qu'à la fin de l'année. Les Perſans ont ſuivi cette ere, dont les années étoient vagues, comme celles de l'ere de Nabonaſſar, juſqu'à Malek-Schah-Dgélaleddin, ſultan du Khoraſan. Ce prince ayant formé un conſeil de huit aſtronomes, régla, l'an de J. C. 1079, que l'équinoxe du printemps ſeroit fixé au 14 de notre mois de mars, & qu'outre les cinq épagomenes, chaque quatrieme année, ſix ou ſept fois de ſuite, on en ajouteroit un ſixieme, après quoi l'intercalation ne ſe feroit plus qu'une fois en cinq ans. Cette réforme fut adoptée des Perſans, qui la ſuivent encore de nos jours, & eſt appelée *Gélalaléene*, ou *Malaléene*, du nom de ſon auteur.

Voici les noms des mois Perſans, ſuivant Alfragan.

Afrudin-Meh.	Schahatir-Meh.
Ardiſaſcht-Meh.	Méhar-Meh.
Cardi Meh.	Aben-Meh.
Thir-Meh.	Adar-Meh.
Merded-Meh.	Di-Meh.
Behen-Meh.	épagomenes, & les ſix
Affirer-Meh.	dans les années abon-
Muſteraca, ou les cinq	dantes.

Les Perſans n'ont point de ſemaines, & donnent à chaque jour du mois les noms ſuivans,

1 Hormozd.	22 Béhéram.
2 Behman.	21 Ram.
3 Ardabaheſcht.	22 Bod.
4 Schahrivar.	23 Dibadin.
5 Eſphendarmon.	24 Din.
6 Khordad.	25 Erd.
7 Mordad.	26 Aſchiſad.
8 Dibadur.	27 Oſman.
9 Azur.	28 Ramïad.
10 Aben.	29 Marasfend.
11 Khour.	30 Aniran.
12 Mah.	
13 Tir.	ÉPAGOMENES.
14 Dgiouſch.	
15 Dibaméher.	1 Ahnond.
16 Meher.	2 Aſchnond.
17 Souroufch.	3 Eſphendarmez.
18 Reſch.	4 Vaheſcht.
19 Fervardin.	5 Heſchouneſch.

Les Perſans font conſiſter l'année tropique ou aſtronomique en 365 jours, 4 heures, 49 minutes, 15 ſecondes, 0 tierces & 48 quartes; d'où M. Wolf (*Elem. Mate. tom. IV. pag.* 101.) conclut, que la forme de l'année *gélaléene*, eſt la meilleure de toutes les années civiles (en ce qu'elle retient les points des équinoxes & des ſolſtices, chacun dans un même jour), & que la maniere, dont les Perſans intercalent, l'emporte ſur celle du calendrier grégorien. (*L'art. de vérifier les dates.*)

GÉLANIE, nymphe qu'Hercule rendit mere de Gélon. *Voyez* GÉLON.

GÉLANOR, le dernier de la race des Inachides, régnoit à Argos, lorſque Danaüs, fuyant les perſécutions de ſon frere Egyptus, vint chercher une retraite dans l'Argolide. L'accueil favorable qu'il fit à cet étranger, lui devint bientôt fatal: le commencement du regne de *Gélanor* amena des troubles; Danaüs en profita. S'étant fait un parti conſidérable, il détrôna ſon bienfaiteur, & mit fin au regne des deſcendans d'Inachus. *Voyez* DANAÜS.

GÉLASIE; c'eſt le nom qu'on donne à une des trois Graces, qui ſe trouvent peintes au fond d'un verre antique, avec leurs noms: les deux autres ſont *Licoris & Comaſia*. C'étoit peut-être le nom de trois jeunes perſones, qui avoient mérité, par les agrémens de leur eſprit & de leur perſone, les attributs des Graces. Car les véritables Graces ne ſe trouvent ainſi nommées dans aucun mythologue.

GELASIANI. On trouve dans Sidoine Apollinaire (*Carm. XXIII.* 301.):

Mimos, *Schœnobates*, *Gelaſianos*.

Il déſigne des baladins qui faiſoient ſur le théâtre des grimaces & des geſtes extravagans pour égayer les ſpectateurs. Leur nom étoit dérivé de γελάω, *je ris*.

GELLIA, famille romaine dont on a de médailles.

RRR. en argent.

RRRR. en bronze.

O. en or.

Le ſurnom de cette famille eſt *Publicola*.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

GÉLON, fils d'Hercule & de la nymphe *Célania*, s'établit dans la Scythie d'Europe, & fut la tige des *Gélons*, nation ſcythe, qui ſembla pendant long-temps avoir hérité du courage & de la force d'Hercule ſon auteur. *V.* ECHIDNA.

GÉLON, roi de Sicile. ΒΑ. ΓΕΛΩΝΟΣ.

Ses médailles ſont :

R. en argent.

RR. en bronze.

Unique... en or..... *Torremuſa*.

GÉLOSCOPIE. Ce mot vient de γέλως, *ris*, & de σκοπέω, *je conſidere*. C'eſt une eſpece de divination qui ſe tiroit du ris d'une perſone : on prétendoit acquérir ainſi la connoiſſance de ſon caractere & de ſes penchans, bons ou mauvais. *Voyez* l'article PHYSIONOMIE.

GÉMEAUX, le troiſieme des douze ſignes du zodiaque, qui repréſente, ſelon Manilius, Apollon & Hercule l'égyptien ; ou, ſelon Hygin, Triptoleme & Jaſion, tous deux favoris de Cérès, pour l'avoir avertie les premiers de l'enlévement de ſa fille. D'autres diſent que les *Gémeaux* ſont Amphion & Zethus, les deux fils de Borée ; mais les poëtes s'acordent la plupart à donner cette conſtellation aux deux Tyndarides, Caſtor & Pollux.

Les étoiles des *Gémeaux* ſont diſpoſées, diſoit-on, de maniere que lorſqu'une ſe leve, l'autre ſe couche (*nam & horum ſtellæ ita ſe habent, ut occidente una, oriatur altera ..... Germ. Caſ. in aratum.*) ; & les *Gémeaux* ſe nomment Caſtor & Pollux : de là naquit la fable, que ces deux freres avoient obtenu de Jupiter, qu'ils ſeroient tour-à-tour en enfer & dans le ciel.

GEMELLA. Ce mot joint aux titres d'une colonie, déſigne qu'il y avoit deux villes du même nom, comme les Hippones ; ou que les légions qui avoient fourni des habitans à cette colonie, étoient déſignés par le même nombre, telles que deux légions VI, ou deux VII, &c.

Le ſurnom *Gemella* ſe donnoit à une légion qui avoit été recrutée par l'incorporation d'une autre légion, trop foible elle-même pour pouvoir en former une ſeule. (*Caſ. bell. civil. 3. c. 4.*) *unam ex Sicilia veteranam, quam factam ex duabus Gemellam appellabat*.

GEMINÆ, légions ainſi nommées par Auguſte (*Dio.* 55.) & ſes ſucceſſeurs, lorſqu'après avoir été détruites ou reparties dans les autres légions, on les en tiroit de nouveau, pour les faire revivre.

GÉMINÉES. Les lettres *géminées* dans les inſcriptions & dans les médailles, marquent toujours deux perſones. C'eſt ainſi qu'on y trouve COSS. pour les deux conſuls ; IMPP. pour deux empereurs ; AUGG. pour deux Auguſtes, &c. Quand il y avoit trois empereurs, on triploit les lettres en cette ſorte, IMPPP. AUGGG. &c. Les monétaires avoient ſur cela des formules invariables.

GEMINUS, ſurnom de Janus, à cauſe des deux faces qu'on lui donne.

GEMINUS, ſurnom des familles ANNIA & SERVILIA.

GEMMA PETORIA (*a*). Muratori (991. 2. *Theſ. Inſcript.*) raporte l'épitaphe de l'affranchi de Gallien, chargé du ſoin de ſes coupes ornées de pierres précieuſes.

D. M.

AMAZONSUS GAL. AR. A.

A. GEMMA POTORIA.

GEMMARII. Muratori (941. 2. *Theſ. Inſcr.*) raporte une inſcription dans laquelle on lit les noms de pluſieurs romains qualifiés de GEMMARII DE VIA SACRA. Étoient-ce des joüailliers de la rue ſacrée ? Étoient-ce des ſtatuaires ou faiſeurs de génies, GENIARII ?

GÉMONIES. Les *gémonies* étoient chez les Romains à peu près ce que ſont les fourches patibulaires en France. Elles furent ainſi nommées, ou de celui qui les conſtruiſit, ou de celui qui y fut expoſé le premier, ou du verbe *gemo*, je gémis.

Quelques-uns les appelent *gemonia ſcala*, ou *gradus gemonii*. C'étoit, ſelon Publius Victor, ou Sextus Rufus, un lieu élevé de pluſieurs degrés, d'où l'on précipitoit les criminels. D'autres les repréſentent comme un lieu où l'on exécutoit & où l'on expoſoit les mal-faiteurs.

Les *gémonies* étoient dans la dixieme région, auprès du temple de Junon. C'eſt Camille qui, l'an de Rome 358, deſtina ce lieu à expoſer les corps des criminels à la vue du peuple ; ils y étoient gardés par des ſoldats, de peur qu'on ne vint les enlever pour les enterrer. Lorſqu'ils tomboient en pourriture, on les traînoit de là avec un croc dans le Tibre.

Les *gémonies* étoient certainement dans la treizieme région, où étoit auſſi le temple de Junon reine, dédié par Camille. C'eſt ce que Publius Victor, cité dans cet article, aſſure. Onuphre Panvini & tous les antiquaires placent, comme Publius Victor, les *gémonies* dans la treizieme

ségion, & non pas dans la dixieme. C'eſt mal-à-propos que des entiquaires ont attribué à Publius Victor, d'avoir dit que les *gémonies* étoient un lieu elevé de pluſieurs degrés. Ce n'étoit point un lieu élevé où il fallût monter; c'étoit un lieu enfoncé, une eſpece de puits où il falloit deſcendre.

GÉNÉSIUS, ſurnom de Neptune, qui lui venoit de ſon temple, bâti dans le bourg *Généſius*, non loin de Thyrée dans l'Argolide. (*Pauſan. Corint.*)

GÉNÉTHLIAQUES; c'étoit le nom qu'on donnoit dans l'antiquité aux eſtrologues qui dreſſoient des horoſcopes, ou qui prédiſoient ce qui devoit ariver à quelqu'un par le moyen des aſtres, que l'on ſuppoſoit avoir préſidé à ſa naiſſance.

Ce mot eſt formé du grec, γένεση, *origine*, *génération*, *naiſſance*.

Les anciens appeloient ces ſortes de devins *chaldæi*, & en général *mathematici*. Les loix civiles que l'on trouve dans le code contre les mathématiciens, ne regardent que les généthliaques ou aſtrologues.

L'aſſurance avec laquelle ces inſenſés oſoient prédire l'avenir, faiſoit qu'ils trouvoient toujours des dupes; & qu'après avoir été chaſſés par arrêt du ſénat, ils ſavoient encore ſe ménager aſſez de protections, pour demeurer dans la ville. C'eſt ce que diſoit un ancien: *hominum genus quod in civitate noſtra ſemper & vetabitur & retinebitur*.

Antipater & Archinapolus ont prétendu que la *Généthliogie* devroit être plutôt fondée ſur le temps de la conception, que ſur celui de la naiſſance.

GÉNÉTHLIE, ou GÉNÉTYLLIS, étoit la déeſſe du beau ſexe, ſelon Hétychius, qui dit que les femmes lui immoloient des chiens. Le ſcholiaſte d'Ariſtophane (*nubes*), appele *Génétyllis*, Vénus, déeſſe de la génération.

GÉNETHLIUS. Neptune avoit à Sparte un temple ſous ce nom, qui ſignifie, divinité qui préſide aux naiſſances. (*Pauſan. Lacon.*)

GÉNÉTYLLIDES, c'eſt-à-dire, filles ou compagnes de *Génétyllis*. Pauſanias eſt le ſeul qui parle de ces divinités. Il dit qu'elles étoient peu différentes de celles que les Phocéens d'Ionie honoroient ſous le nom de *Gennaïde*. Les *Génétyllides* avoient des ſtatues dans le temple de la Vénus Coliade. *Voyez* GENNAÏDES.

Les déeſſes meres des Grecs, les *matres* ou *matræ gallaicæ* de nos ancêtres, étoient la même choſe que les *Génétyllides*. Suidas dit que les *Génétyllides* étoient des génies de la ſuite de Vénus; c'étoit, ſelon d'autres, Vénus elle même & Hécate.

GENIALES dii, dieux qui préſidoient à la génération: Feſtus dit que c'étoient les quatre élémens, l'eau, la terre, le feu & l'air. D'autres nomment Vénus, Priape, le *génie*, la fécondité. Les aſtrologues appelent dieux *géniales* les douze ſignes, la lune & le ſoleil. *Voyez* MARIAGE.

GENIARIUS. Muratori (943. 4. *Theſ. Inſcr.*) raporte une inſcription dans laquelle on lit ce mot. On voit auſſi dans le recueil de Gruter (25. 1.) ces mots: *Geniarius poſt ædem Caſtoris*.

Le *Geniarius* étoit-il le fondeur, le marchand des ſtatues de *génies*, ou le gardien d'une ſtatue de *génie*?

GÉNIE. Les anciens croyoient que chaque homme avoit ſon *génie*, & même deux, un bon & un mauvais. „ Dès que nous naiſſons, dit Ser„ vius, commentateur de Virgile (*Æneid. VI.* „ 443.), deux *génies* ſont députés, pour nous „ acompagner; l'un nous exhorte en bien, l'autre „ nous pouſſe au mal. Ils ſon eppelés *génies*, & „ cela fort à propos; parce que dès le temps de „ la *génération*, *cum unuſquiſque genitus fuerit*, „ ils ſont commis pour obſerver les hommes; „ ils nous ſont préſens juſqu'après le trépas; & „ alors nous ſommes, ou deſtinés à une meilleu„ re vie, ou condamnés à une plus mauvaiſe „. On trouve des inſcriptions: *Au bon génie de l'empereur*, ce qui ſuppoſe qu'il y avoit auſſi un mauvais *génie*. Sur quoi Pline remarque, qu'il devoit y avoir un bien plus grand nombre de dieux, ou de natures céleſtes, que d'hommes, puiſque chacun avoit un ou deux *génies*. Les Romains donnoient le nom de *génies* à ceux-là ſeulement qui gardoient les hommes, & le nom de Junon aux *génies*, gardiens des femmes. Il y avoit auſſi des *génies* propres à chaque lieu, les *génies* des peuples, les *génies* des villes, les *génies* des provinces, des fontaines, &c. On adoroit à Rome le *génie* public, c'eſt-à-dire, la divinité tutélaire de l'empire. On juroit par le *génie* des empereurs; & le jour de leur naiſſance, on faiſoit des libations à leur *génie*, comme à la divinité de qui ils tenoient leur puiſſance. Chacun auſſi faiſoit des ſacrifices à ſon *génie* le jour de ſa naiſſance, & on lui offroit des fleurs, du vin & de l'encens.

Les *génies* ont été quelquefois repréſentés ſous la figure d'un ſerpent; mais ordinairement on les repreſentoit ſous la forme d'hommes, tantôt ſous celle de vieillards, quelquefois en hommes barbus, & plus ſouvent en jeunes enfans, auxquels on donnoit même des ailes. Le *génie* du peuple romain étoit un jeune homme, à demi vêtu de ſon manteau, apuié d'une main ſur une pique, & tenant de l'autre la corne d'abondance.

Les *génies* ſe prenoient auſſi pour les mânes des défunts. „ Le *génie*, dit Apulée, eſt l'âme „ de l'homme, délivrée & dégagée des liens du „ corps. De ces *génies*, les uns qui prenent ſoin „ de ceux qui demeurent dans la maiſon, & qui „ ſont doux & pacifiques, s'appelent *génies* fami„ liers; ceux, au contraire, qui, pour leur „ mauvaiſe vie, n'ont point de lieu aſſigné pour

„ demeure, & vont errant de côté & d'autre, „ comme condamnés à un exil, cauſent des ter„ reurs paniques aux gens de bien, mais font „ véritablement du mal aux méchans; ceux là, „ dis je, ſon ordinairement appelés *lares*. Les uns „ les autres ont également le nom de dieux mâ„ nes: on leur fait l'honeur de les qualifier de „ dieux „. On trouve ſouvent ſur les inſcriptions ſepulcrales les *génies* mis pour les mânes. Le nom de *génie* eſt encore commun aux *lares*, aux *pénates*, aux *lémures*, aux *démons*.

Les anciens croyoient que leurs *génies* aſſiſtoient à leurs feſtins. On voit ſur un vaſe étruſque, dans Dempſter (*Etrur. tab. XC. n°.* 3), un *génie* ailé, qui apporte un plat de fruits à une matrone aſſiſe.

Les *génies* craignoient, ſelon un ancien poëte cité dans Athénée (*Deipn. X.*), l'odeur des lampes. En traduiſant cette idée poétique dans le langage de la raiſon, ne vaudroit elle pas dire, que la lueur des flambeaux raſſuroit les ſuperſtitieux, & diſſipoit les phantômes & les ſpectres?

On voit ſur une pierre gravée du cabinet de Florence (*tom. II. tab* 77. *n°.* 4.), le *génie* de Jupiter, avec un long ſceptre & un aigle ſur la main. Sur une agate onyx du baron de Stoſch (3°. *claſſe*, *n°.* 1437.), ſont repréſentés Bacchus jeune, le thyrſe en main, & un *génie* ailé de Jupiter, reconciliable au foudre qu'il porte. On voit auſſi Bacchus, avec ſon *génie* Abratus, ſur une medaille (*Tentam. Nummor. p.* 262.), mais Froelich n'ayant pas pris garde aux ailes, en a fait un pan, ou un ſatyre, parce que Acratus (*Pauſan. lib. I.*) porte ſouvent une petite coene comme les faunes.

Winckelmann (hiſt. de l'Art, liv. IV. ch. II.) s'exprime en ces termes, ſur une figure de la plus haute beauté qui ſoit conſervée à Rome, de la ſtatue d'un *génie* ailé de la villa Borgheſe, de la grandeur d'un jeune homme bien fait. „ Je voudrois pouvoir décrire une beauté dont on auroit peine à trouver un modele parmi les enfans des hommes. Si l'imagination, remplie de la beauté individuele de la nature, & toute abſorbée dans la contemplation du ſouverain beau, qui émane de Dieu, & qui retourne à Dieu, ſe repréſentoit dans le ſomeil l'apparition d'un ange, dont la face ſeroit reſplendiſſante de lumiere, & dont la conformation paroîtroit un écoulement de la ſource de l'harmonie ſuprême, elle auroit le type de cette figure étonante. Telle eſt auſſi l'idée que le lecteur doit s'en faire. On pouroit dire que l'art a enfanté cette beauté, avec l'agrément de Dieu, d'après la beauté des anges. — Flaminio Vacca parle de cette ſtatue; il croit que c'eſt un Apollon avec des ailes. Montfaucon (*Diar. Ital. p.* 193.) l'a fait graver d'après un deſſein déteſtable. (*Antiq. expl. tom. I. p.* 115. *n°.* 6.)

„ On voit ſur une cornaline du baron de Stoſch, dont la gravure eſt étruſque, un jeune homme nu & deboot, avec une légete draperie qui paſſe ſur l'épaule, filani à une quenouille qui eſt fichée en terre devant loi. Si cette figure evoit le moindre attribut d'Hercule, on la pouroit prendre pour ce héros, qui

. . . . *Sidonia fecit ſervilia palla*
Officia, & lydo penſa diurna colo.
(*Propert. l. IV. el.* 10. *v.* 48.)

Mais comme ie n'y vois rien qui m'autoriſe à la ſuppoſer telle, je la prends pour un *génie* avec la quenouille; car la gravure de la pierre étant étruſque, & cette nation ayant (*Gori Muſ. Etr. tom. III. p.* 171. *Maccari Diſſ. ſopra i Genj. p.* 129.) confondu ſouvent les parques avec les *génies*, il eſt naturel de penſer qu'elle a dû également confondre leurs attributs. D'après cela, voulant montrer que le *génie* qui aſſiſtoit à la naiſſance de l'homme, diſpoſoit auſſi de ſa vie, ce qui étoit propre aux parques, a pu figurer ce *génie* avec la quenouille. Si ce que (*Mém. de l'Acad. des Inſcript. tom. V. pag.* 19.) Banier a prétendu trouver dans un vers (*v.* 101.) du 3°. livre de l'Iliade, qu'il ne cite point, c'eſt-à-dire, qu'Homere donne à chaque homme ſa parque, ſi, dis-je, cela ſe trouvoit dans ce poëte, ce ſeroit aſſurément de quoi apuier mon explication, puiſqu'il en réſulteroit que les parques & les *génies* auroient été chez les anciens une même choſe; mais n'en déplaiſe à ce ſavant, le vers d'Homere a un ſens différent, & ne ſignifie point ce qu'il lui attribue. Après tout, il eſt pourtant vrai que les anciens Romains confondoient ces *génies* avec les dieux (*Fabretti inſcr. c. XI, p.* 72.) mânes, & cette remarque ne laiſſe pas que de s'adapter en quelque façon à la Mythologie des Étruſques, & par conſéquent à mon explication.

GENISSES; c'étoient les victimes ordinaires de Junon.

GENITA-MANA, déeſſe qui préſidoit aux enfantemens, ſelon Plutarque & Pline; c'étoit Hécate, une des Génétyllides. *Voyez* GÉNÉTYLLIDES, GENNAÏDES. On lui ſacrifioit un chien, comme les Grecs en ſacrifioient un à Hécate, & les Argiens à Illithie, pour le même ſujet. On faiſoit une priere ſinguliere à cette déeſſe: que de tout ce qui naît dans la maiſon, il n'y ait rien qui deviene bon. Le même Plutarque, dans ſes queſtions romaines (51.) nous en donne deux raiſons; la premiere eſt que la priere ne s'entend pas des perſones, mais des chiens qui naiſſent dans la maiſon, qui ne doivent pas être doux & pacifiques, mais méchans & terribles. Ou bien, dit-il, c'eſt parce que les morts s'appelent *bons*: ainſi, c'eſt demander à la déeſſe, en termes couverts, qu'aucun de ceux qui naiſſent dans la maiſon, n'y viene à mourir. Cette explication, ajoute-t-il, ne doit pas paroître étrange, parce qu'A-

riſtote écrit, qu'en un certain traité de paix entre les Arcadiens & les Lacédémoniens, il y fut ſtipulé qu'on ne *feroit bon* perſone des Tégéates, pour les ſecours qu'ils auroient pu prêter aux Lacédémoniens : & Ariſtote dit que le mot *faire bon*, ſignifie en cette occaſion, tuer.

GÉNITAUX. Les dieux *Génitaux*, *génitales dii*, étoient ceux qui avoient produit les hommes, ou bien ceux qui préſidoient à la génération : ce nom s'entend auſſi quelquefois des dieux indigetes. *Voyez* GÉNIALES.

GENNAÏDES, déeſſes adorées par les Phocéens d'Ionie : c'étoient, ſelon les uns, des génies de la ſuite de Vénus ; &, ſelon d'autres, Vénus elle-même, & Hérate. *Voyez* GÉNÉTYLLIDES, leurs ſœurs, ou leurs ſynonymes.

GENOU.

C'étoit un acte de ſuppliant (*Iliad. A.* 500. *Plin. XI.* 103.) ; de toucher les *genoux* des divinités : & l'on voit ſouvent Diomede qui touche les *genoux* du *Palladium*, ſur les pierres gravées, comme pour l'engager à conſentir à ſon enlévement. De même Priam, ſur des bas-reliefs antiques, agenouillé devant Achille, pour lui demander le corps d'Hector, touche les *genoux* du fils de Thétis. Capitolin dit (*c.* 4.) du jeune Maximin, que ſon orgueil ſe déployoit vis-à-vis de ceux qui l'abordoient ; il leur offroit ſa main à baiſer, & il ſe laiſſoit auſſi baiſer les *genoux* par eux ; *genua ſibi oſculari patiebatur*.

„ Les plus beaux *genoux*, dit Winckelmann (Hiſt. de l'Art, liv. IV. chap. IV.), & les plus belles jambes des figures d'hommes, ſont, ſans contre-dit, ceux de l'Apollon-Sauroctonos de la villa Borgheſe, ainſi que ceux d'un Apollon qui a un cygne à ſes pieds, & d'un Baerhus, deux ſtatues de la villa Médicis : ces figures de l'âge fait & de la belle nature, ont les *genoux* & leur emboiture, ainſi que leur articulation, foiblement indiqués, de ſorte qu'entre la cuiſſe & la jambe, le *genou* forme une éminence douce & unie, qui n'eſt pas interrompue par des cavités & des convexités. Pour montrer que cette indication imparfaite de la forme d'un *genoux*, de figure jeune, n'eſt pas ſuperflue, il ſeroit à propos de ramener l'attention du connoiſſeur aux figures de cet âge des artiſtes modernes, qui en ont produit un bien petit nombre où cette partie ſe trouve obſervée. Je parle principalement des figures de notre ſexe : rien de plus rare que de trouver de beaux *genoux* de jeunes gens dans la nature ; mais il l'eſt encore plus, d'en trouver de tels dans les ouvrages de l'art, ſoit tableaux, ſoit ſtatues. De ſorte que ſur cet article je ne pourois rapporter comme modele aucune figure de Raphaël, encore moins des Carraches & de leurs ſucceſſeurs. A cet égard, le bel Apollon ; exécuté à la villa Albani par Raphaël Mengs, peut ſervir de modele à nos peintres. Quant aux figures de femmes qui ſe trouvent à Rome, celle qui a les plus belles jambes „eſt la Thétis de la villa Albani„.

GENS. *Voyez* FAMILLE.

GENTILS. } Cicéron (*Topic. c. VI.*) dit
GENTILES. } que l'on appeloit *gentiles* ceux qui portoient le même nom, *qui inter ſe eodem ſunt nomine* ; & Feſtus ajoute à cette définition, que les *gentiles* étoient de la même famille, *gentilis dicitur, qui eodem ex genere natus eſt*. Ils étoient originaires de la même famille ; mais ils appartenoient à différentes branches. C'eſt ainſi que l'on dit (*Brut. c.* 28.) à l'aſſaſſin de Céſar, à Brutus, que M. Pennus étoit ſon *gentilis* ; ils portoient à la vérité différens noms, mais ils ſortoient de la même famille *Junia*, l'un de la branche des *Junius Brutus*, & l'autre de la branche des *Junius Pennus*.

Dans le droit & dans l'hiſtoire romaine, le nom de *gentil* (*gentilis*), déſigne quelquefois ceux que les Romains appeloient *barbares*, ſoit qu'ils fuſſent leurs alliés, ſoit qu'ils ne le fuſſent pas. Dans le code Théodoſien, il y a un titre des noces de *gentils*, (*de nuptiis gentilium*.) Dans Ammien, dans Auſone & dans la notice de l'empire, il eſt parlé des *gentils* dans le ſens qui vient d'être expliqué.

GENTIUS, roi de Dyrrachium.

Froelich a publié une médaille de bronze de ce prince, & M. Neumann en a fait connoître une ſeconde.

GÉOGRAPHIE mythologique.

„ Dans le temps, dit M. Rabaud de S. Étienne, où l'on voulut rédiger l'hiſtoire primitive des peuples, on ne fit que prendre à chacun le perſonage allégorique qu'il regardoit comme ſon fondateur. On avoit la Béotie, l'Étolie, l'Arcadie, la Theſſalie, la Magnéſie, l'Achaïe, l'Heilénie, l'Ionie, &c. On dit qu'elles devoient leurs noms à *Béotus*, *Étolus*, *Arcas*, *Theſſalus*, *Magnès*, *Achæus*, *Hellen*, *Jon*, &c. C'étoit ſi bien la maladie des Grecs de forger de tels fondateurs, qu'ils ſoivirent le même uſage pour les pays éloignés, dont l'hiſtoire primitive étoit auſſi obſcure que la leur, beaucoup plus ancienne, & leur étoit parfaitement inconnue. Cependant cette obſcurité ne les embaraſſa pas ; ils imaginerent des héros pour l'Aſie & l'Afrique, comme ils en avoient créé pour leur propre pays, & ils ſoivirent la méthode facile qu'ils avoient adoptée. On comptoit trois grandes nations en Scythie, les *Scythes*, les *Agathyrſes* & les *Gélons* : on dit qu'ils deſcendoient de trois freres, fils d'Hercule & d'une femme-ſerpent. Ces trois freres ſe nommoient, comme on comprend bien, *Scyta Agathyrſus* & *Gélon*. L'Égypte devoit ſon nom à *Ægyptus*, l'Italie à *Italus*, l'Œnotrie à *Œnotrus*, l'Auſonie à *Auſon*, la Sardaigne à *Sardus*, la Médie à *Médus*, la Perſe à *Perſès*, la Colchide à *Colchus*, la Phrygie à *Phryx*, la Troade à *Trox*, la Dardanie à *Dardanus*, Ilion à *Ilus*, la Cilicie à *Cilix*, la Phénicie à *Phénix*, la Myſie à *Myſus*, la Lydie à *Lydus*, la Doride à *Dorus*, la Carie

à *Car*, &c., &c. En un mot, voyageons ſur les cartes anciennes, perſonifions les villes, les fleuves, les montagnes & les pays, & nous ſerons ſûrs de donner des annales anciennes, même ſans avoir pris la peine de les lire. Telle eſt la maniere dont furent écrites autrefois nos propres annales, quand on diſoit que la France devoit ſon nom à *Francus*, fils d'Antenor, que les Gaulois deſcendoient de *Galatès*, fils d'Hercule; Que Toloſa avoit été fondée par *Tolus*, Nîmes par *Némauſus*, Arles par *Arelus*, & qu'Hercule s'étoit batu au pied des *Alpes* avec le géant *Albion*.

Enfin, il n'y eut pas juſqu'aux trois parties du monde auxquelles on n'eût forgé des étymologies pareilles. L'Europe devoit ſon nom à Europe, qui, portée ſur un taureau, avoit traverſé les *Boſphore*, ou le paſſage des taureaux, d'une rive à l'autre (*Boſphore* eſt le nom phyſique d'un détroit; il ſignifie *paſſage* ou *paſſage du bœuf*). L'Aſie avoit été découverte par la nymphe *Aſia*, fille de l'Océan & de Téthys. L'Afrique avoit pris ſon nom du héros *Afer*, fils d'Hercule; & les Arabes, qui ont conſervé des traditions primitives, attribuent le nom de l'Afrique à un de leurs rois, nommé *Afrikis*. Pour l'hiſtorien Joſephe, il la donne à *Ophrès*, petit-fils d'Abraham: enfin, comme l'Afrique étoit appelée ſouvent, *Libye*, du *libs*, vent qui ſouffloit de cette plage; on dit que ce nom lui avoit été donné de la princeſſe *Libya*, fille d'Épaphus & de Caſſiopée „.

GÉOMANCIE, eſpece de divination, qui ſe pratiquoit tantôt en traçant par terre des lignes ou cercles, ſur leſquels on croyoit pouvoir deviner ce qu'on avoit envie d'apprendre; tantôt en faiſant au hazard, par terre ou ſur le papier, pluſieurs points, ſans garder aucun ordre: les figures que le hazard formoit alors, fondoient des jugemens ſur l'avenir; tantôt en obſervant les fentes & les crevaſſes qui ſe font naturélement à la ſurface de la terre, d'où ſortoient, diſoit-on, des exhalaiſons prophétiques, comme de l'antre de Delphes. Ce mot eſt formé de Γῆ, *terre*, & de Μαντεία, *divination*.

GERÆSTION, mois des Lacédémoniens, qui répond à janvier.

GÉRAH, agorah, obole, monoie ancienne de l'Égypte & de l'Aſie.

Elle valoit 2 ſous 5 denier monoie de France actuele, ſelon M. Panſton.

Elle valoit en monoie ancienne des mêmes pays.

5 $\frac{1}{7}$ Mehah,
ou, 2 $\frac{2}{3}$ pondion,
ou, 4 $\frac{1}{7}$ phollis,
ou, 19 $\frac{1}{2}$ kodrantès,
ou, 38 $\frac{1}{2}$ paruiah.

Voyez Monoies pour l'évaluation de M. de Romé de Liſle.

GÉRANÉ. *Voyez* Pygmée & Géranie.

GÉRANIE; ville de Thrace, près du mont Hémus, dont les habitans, diſent les poëtes, n'avoient qu'une coudée de haut, & d'où ils furent chaſſés par les grues. Le nom de *Géranie* a donné lieu à cette fable: Γέρανος veut dire des *grues*. Saumaiſe dit que *Géranie* étoit le lieu d'où les grues partoient pour faire la guerre aux pygmées. *Voyez* Pygmées.

GÉRASA, dans la Décapole de Syrie. ΓΕΡΑCΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles greques en l'honeur d'Hadrien, de Criſpine, de Vérus:

GÉRERES; on appeloit ainſi les femmes qui aſſiſtoient, à Athènes, la reine des ſacrifices dans ſes fonctions ſacrées: il y avoit quatorze *Géreres*. *Voyez* Epimelettes.

GÉRESTIES; fêtes qui ſe célébroient au promontoire de *Géreſte*, dans l'île d'Eubée, en l'honeur de Neptune, qui y avoit un fameux temple. (*Scholiaſt. in Pindari Olymp. XIII.*)

GERGITUS; chien à deux têtes, gardien des troupeaux de Géryon, tué par Hercule (*Pollux lib. V. ſegm. XLVI.*) Le même qu'Orthus. *Voyez* Orthus.

GERMAINS, anciens peuples d'Allemagne. Céſar, dans ſes commentaires, dit que les *Germains* ne reconoiſſent d'autres dieux que ceux qu'ils voient, & dont ils reçoivent quelques bienfaits, le Soleil, Vulcain, la Lune. Par Vulcain Céſar entend le feu. Tacite, mieux inſtruit apparemment que Céſar de la religion des *Germains*; nomme pluſieurs autres de leurs dieux. Mars & Mercure, dit-il, paſſoient pour leurs dieux principaux, auxquels ils immoloient des victimes humaines: ils avoient auſſi leur Hercule, dont ils chantoient les louanges en allant au combat. Les autres divinités étoient *Alcis*, *Buſterichus*, *Chrodo*, *Flins*, *Fréa*, *Herta* ou *Hertus*, *Latobius*, *Manus*, fils de Thaiſton; *Poré*, *Vith*, *Prono*, *Radegast*, *Siwa*, *Suanlovith*, *Thuiſton*, & *Trigta*.

„ Les *Germains*, pénétrés de la grandeur des „ choſes céleſtes, dit le même Tacite, croient „ qu'il ne faut point renfermer les dieux entre „ les murailles, ni leur donner une figure hu„ maine. Ils conſacrent des bois & des forêts, „ & ils donnent les noms de dieux à ces lieux „ ſecrets & reculés, qu'ils n'oſent regarder à cauſe de la vénération qu'ils leur portent. Ils ob„ ſervent, plus que toute autre nation, le vol „ des oiſeaux, ils ſe ſervent des ſorts auxquels „ ils ont beaucoup de foi..... Ils tirent auſſi des „ préſages des chevaux qu'ils nourriſſent à frais „ communs dans ces bois ſacrés, & il n'eſt point „ de préſage auquel la nation ajoute plus de „ foi „. Tout ce qu'ils enſeignoient de leurs dieux, ſe débitoit en anciens vers, n'ayant point d'autre maniere d'annales & d'hiſtoires en ces temps-là; & ces vers s'apprenoient par cœur, & ne s'écrivoient jamais.

Les Sueves, peupla de Germanie, adoroient Iſis ſous le forme d'un vaiſſeau. (Tacit.)

Coſtume des Germains. Nous trouvons dans Tacite que les *Germains* avoient pour tout habillament le *ſagum*, attaché avec une agrafe, ou même avec une épine; le reſte du corps étoit nu. Céſar parla de même dans ſes commentaires (*de bello Gallico, lib. 6.*) Il dit auſſi des Sueves, qu'ils s'habilloient peu, (*idem lib. 4.*) Il eſt étonnant que les habitans d'un peys ſi froid ne ſe ſoient pas mieux couverts. Au reſte, ce paſſage de Tacite ne comprend pas tous les peuples de la *Germanie*, puiſque le même auteur nous dit que les plus riches portoient des habits, non pas larges & amples, à la façon des Parthes ou des Sarmates, mais ſerrés, & qui conſervoient le forme des membres. Ils s'habilloient de peaux d'animaux, qu'ils couvroient de mouchetures d'une autre couleur. Il eſt étonant qu'aucun monument ne montre une ſeule figure vêtue de cette maniere; cependant quelques médailles, la colonne trajane, celle d'Antonin, & pluſieurs autres monumens ſont alluſion aux guerres des Romains contre les *Germains*. Cette attention ſcrupuleuſe (qu'on remarqua par-tout) à indiquer & à exprimer juſqu'aux différences les plus minutieuſes dans les armes ou les hebillemens des peuples que les Romains avoient combatus, fait penſer que Tacite n'a parlé que des hordes les moins policées de la Germanie, ou bien il a voulu dire ſimplement, que les habits & les caleçons des *Germains* étoient moins larges que ceux des autres nations barbares. Il ſe peut même que l'hiſtorian latin ait borné ſe deſcription aux uſages de ces peuples pendant la paix, ce qui ſauveroit la contradiction avec les monumens qui repréſentent les *Germains* en appareil de guerre, & à raiſon de cette circonſtance, beaucoup plus couverts qu'ils ne le ſont dans Tacite.

Les femmes, dit encore Tacite, étoient vêtues comme les hommes, excepté que l'étoſe étoit de lin, variée ou rehauſſée avec de la pourpre. Il eſt encore difficile de faire acorder ce dernier paſſage de Tacite avec les monumens; à moins que cette reſſemblance dans l'habillement des hommes & des femmes *Germaines* n'ait conſiſté dans la tunique longue que l'on voit à des *Germains* ſur la colonne trejane; encore ne paroît il pas probable que les *Germains* aient porté tous cette eſpece d'habillement. Celui des femmes reſſembloit peut-être à celui des hommes, en ce qu'elles portoient le *ſagum*, comme ſur une médaille d'Hadrian. (*Theſ. Brand. tom. II. fol. 654.*) Mais comme cette figure eſt armée d'une piqoe & d'un bouclier, elle doit vrai-ſemblablement être priſe pour déſigner l'humeur belliqueuſe de ces peuples, d'autant que d'autres femmes, ſur les colonnes *trajana* & *antonine*, ont la tunique ſupérieure ſans manches, avec une partie de la gorge découverte, comme les peint Tacite. Cet habillement (*Col. ant. fol.* 17, 49, 45, 63, 73) ne differe en rien de celui des femmes greques.

On trouve ſur la colonne antonine des figures qui n'ont d'autre habillement que des caleçons, Bellori les croit (*fol.* 50.) *Germains*. D'autres figures de ce monument, ont, avec les caleçons, la tunique & le *ſagum*. Quelquefois même au deſſus d'une tunique à manches courtes, comme à un *Germain* captif (*Colon. Ant. fol.* 52.), paroît un *ſagum* compoſé de deux placas, que Bellori nomme *chlamys* carrée, quoique le pan de devant ſoit de forme circulaire à ſon bord inférieur: au reſte, le petit nombre de figures qui nous reſtant couvertes de ce menteau, ne permettent pas de ſuppoſer qu'il ait été l'habillement général des peuples de la Germanie, ou même l'habillement particulier d'aucun peuple. La colonne trajane (*fol.* 82.) offre des ſoldats barbares auxiliaires des Romains, *Germains*, Pannonnians, Illyrians, Dalmates, ou autres, ſuivant Ciaconius & Bellori. (*Nota 274. Hiſt. utriuſque belli Dacici, colon. traj. fol.* 82.) Les uns ont des tuniques à menches courtes & des chlamydes (les bras & les jambes ſont nus); d'autres ſur la colonne antonine (*fol.* 52.) ont des caleçons, des tuniques à longues manches, ou à manches courtes, & des bonets à pointe recourbée en avant. Ces *Germains* hebillés ainſi, ſont à cheval & pieds nus. La colonne antonine offre des figures (*fol.* 51. 15. 16.) qui n'ont pour tout habillement, *fig.* 80, que des eſteçons & le *ſagum*. Bellori les prend pour des Quadas, des Marcomans, ou autres peuples de la Germanie, peu différans des Gaulois.

Rien n'eſt plus barbare qu'une figure d'homme vêtue d'une longue tunique (*Col. traj. fol.* 75. *note* 261.); c'étoit l'habillement ſervil, ſuivant Ciaconius, de quelques peuples *Germains*, Daces ou Sarmetes: mais comme cette figure ne ſe rencontre point ailleurs ſur les monumens qui repréſentent la guerre des Daces & des Sarmates, on croiroit plutôt cette figure celle d'un prêtre des Naharveles, peuple de la Germania; d'autant que, ſuivant l'abbé Banier (Mythologie, tom. V. fol. 540.) les prêtres de ce bois ſacré portoient un habit de femme, auquel celui de la figure cirée reſſemble parfaitement; car elle porte une longue tunique, & a le corps environé de bandes qui paroiſſent d'une matiere épaiſſe comme la cuir. Cette figure porte un bandeau autour de la tête, & des gants aux mains.

Selon Hérodien, les *Germains* combatoient la tête nue; & leur infanterie, ſuivant Tacite, n'avoit d'autre habillement qu'un petit *ſagum*. Ile ſe ſervoient peu de cuiraſſes, & moins encore de caſques, quoique l'auteur (*tom. I. fol.* 523.) de l'hiſtoire philoſophique & politique des établiſſemens & du commerce, &c., prétend qu'ils en avoient tous. Lipſe (*de milit. rom. lib. III. dial. V. analecta*) raporte un paſſage de Plutarque, ſuivant lequel il y en avoit qui portoient des

caſques

caſques reſſemblans à la gueule ouverte de quelque animal, & même à des viſages bizâres. Ces caſques ſurmontés de panaches & de plumes, faiſoient paroître les ſoldats plus grands. On voit ſur la colonne trajane un *Germain* vêtu d'une cuiraſſe par deſſus une tunique qui flote juſqu'aux pieds; il a les bras nus, hormis l'avant bras gauche, qui eſt garni d'une plaque de métal ou de buis, ſur laquelle gliſſoit la corda de l'arc.

Le fer, ſuivant Tacite, étoit peu connu en Germanie; celui, dit il, dont ces peuples arment leurs javelots, a peu de volume. Ils avoient (Annales de Tacite) de longues piques & de grands boucliers. Les cavaliers ne portoient que la lance & le bouclier, qu'ils ſe plaiſoient de reindre de quelque couleur brillante. La forme de ces boucliers eſt repréſentée ſur une médaille de Druſus, avec l'inſcription: *de Germanis*. Il eſt ſexangulaire, avec quatre grands côtés & deux petits. Ces boucliers étoient plats, n'ayant tout au plus qu'une boſſe ronde (*umbo*) dans le milieu.

Les épées des *Germains* étoient communément recourbées; on leur en voit auſſi de droites ſur les monumens, & ils les portoient atachées à un baudrier. Ces peuples ſe ſervoient de la maſſue, de l'arc & de la hache des Amazones. (*Horatii, Ode VI. lib. IV.*) Tacite nous dit que les *Germains* n'étoient jamais ſans armes; mais il ajoute qu'il falloit l'autorité des magiſtrats, pour obtenir le droit de les porter. Lorſqu'un jeune homme étoit jugé capable de prendre les armes, un des principaux de l'aſſemblée, ou le pere du jeune homme, l'armoit publiquement de la pique & du bouclier; c'eſt là ſa robe virile, dit Tacite: auſſi tout reſpiroit chez eux la guerre & les combats.

Les femmes n'apportoient point de dot à leurs époux: elles recevoient au contraire des préſens, qui conſiſtoient en une couple de bœufs, un cheval tout équipé, un bouclier, une pique, une épée: elles donnoient auſſi en retour quelques armes.

Les maiſons des *Germains* étoient groſſiérement conſtruites, ſéparées les unes des autres, & ordinairement faites de grôs pieux joints enſemble (Hérodien), ne formant ni villes, ni bourgades. Ils ne ſe ſervoient ni de tuiles, ni de ciment; mais quelques-uns recouvroient les murs d'une terre pure & luiſante, qui imitoit les couleurs des peintures. Ils avoient auſſi des demeures ſouterraines pour l'hiver, & pour ſerrer leur blé.

Les *Germains* brûloient les corps des perſones de diſtinction, avec une eſpece de bois conſacré à cet uſage, ſans autres parfums, & même ſans victimes. On plaçoit ſur le bûcher les armes du défunt, & quelquefois ſon cheval.

La Germanie étant un pays vaſte, occupé par une infinité de peuples, tous ſéparés les uns des autres, il ſeroit bien difficile d'aſſigner, après la révolution de tant de ſiecles, ce qui pouvoit caractériſer chaque nation en particulier. On ſait ſeulement que les Sueves portoient les cheveux retroußés, & liés ou nonés par-derriere; ils étoient ſi jaloux de cette chévelure, qu'ils avoient défendu à leurs eſclaves de les imiter. Céſar & Tacite ont compris ſous le nom de *Germains*, pluſieurs peuples dont il ne nous reſte plus que les noms.

GERMANÆ, perſonages barbares & grôſſiers, que les Romains introduiſoient ſur la ſcêne, pour tourner en dériſion les *Germains* qu'ils avoient vaincus. Martial dit du maſque d'une de ces eſpeces de géans, *de perſona germanica* (XIV. 176.):

Sum figuli ludus rufi perſona Batavi:
Quæ tu derides, hæc timet ora puer.

GERMANICENSES & GARMANICA CÆSAR AA *Voyez* CÆSAREA GERMANICA.

GERMANICOPOLIS, dans l'Iſaurie. ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΠΟΛΕΩC.

Cette ville a fait fraper, ſelon Vaillant, des médailles impériales greques en l'honeur de Sévere, de Domna, de Caracalla, de Geta.

C'eſt une erreur de Vaillant, qui eſt réparée à *Germanicopolis* de Paphlagonie.

GERMANICOPOLIS, dans la PAPHLAGONIE. ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΠΟΛΙC.

On a des médailles impériales greques de cette ville, frapées en l'honeur de Sévere, de Domna, de Caracalla, de Geta, que Vaillant avoit mal-à propos attribuées à *Germanicopolis* d'Iſaurie, & que l'abbé Belley lui a reſtituées.

GERMANICUS, fils de Néron-Druſus, & neveu de Tibere.

GERMANICUS CÆSAR, TIBERII-AUGUSTI FILIUS, DIVI AUGUSTI NEPOS.

Les médailles de *Germanicus* ſont:

RR. en or. — RR. en argent. — RRRR. en G. B. — C. en M. & P. B. de coin romain. — RR. en M. & P. B. de Colonies.

RR. en M. B. grec, au revers d'Agrippine ſa femme, ou au revers de Caligula ſon fils.

On en trouve avec d'autres revers:

RR. en P. B. Il y en a au revers de Caligula; d'autres où ſa tête eſt en regard avec celle d'Agrippine.

La tête de *Germanicus*, neveu de Tibere, eſt une des plus belles têtes impériales qui ſoit au cabinet du Capitole. Il y avoit autrefois en Eſpagne la baſe d'une ſtatue, élevée en l'honeur de *Germanicus* par l'édile Lucius Turpilius (*Gruter. Inſcr. CCXXXVI. n°. 2.*)

C'eſt ici qu'il faudroit, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'Art. liv. VI. cap. VI.*) faire mention d'une ſtatue, connue vulgairement ſous le nom de *Germanicus*, ſtatue qui étoit autrefois à la

villa Montalto, depuis nommée Négroni, & qui ſe trouve aujourd'hui à Verſailles; ſi la tête reſſemboit parfaitement à *Germanicus*, on ſi l'on pouvoit examiner dans l'endroit même, ſi la tête apartient à la figure. Le nom du ſtatuaire, nommé Cléomenes, eſt gravé ſur la plinthe, qui porte auſſi une tortue. Une draperie qui tient au bras gauche de la figure, d'ailleurs nue, & qui doit avoir une ſignification particuliere, deſcend ſur cette tortue. Ici j'avoue mon ignorance, & je n'y trouve pas même lieu d'hazarder une conjecture car la tortue ſur laquelle la Vénus de Phidias poſoit le pied, & toutes les tortues ſymboliques reſtent ici ſans ſignification.

GERMANIQUE, *GERMANICUS*, titre d'honeur donné à *Néro-Claudius-Druſus*, & à pluſieurs empereurs après lui. Ce ſurnom fut porté par Domitien, par Trajan, par Marc-Aurele (*Dio. LXXI.*), par Caracalla (*Spartian. c. V.*), par Gallien, &c.

GERMÉ, en Myſie. ΓΕΡΜΗΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper, ſous l'autorité de ſes préteurs, des médailles impériales greques en l'honeur de Sabine, de Marc-Aurele, de Criſpine, de Sévere, de Caracalla, d'Élagabale, de Mæſa, de Gordien, de Tranquilline, des deux Philippes, d'Otacile, de Trajan, d'Hadrien, de Commode.

GARMÉ, dans la Galatie.

COL. AVG. F. GERMENO. *Colonia Auguſta Felix Germenorum.*

Cette Colonie a fait fraper des médailles en l'honeur de Commode.

GÉRONTE, membre du ſénat de Lacédémone.

Les *gérontes* exerçoient à Lacédémone les mêmes fonctions que dans Athènes les aréopagiſtes. Les *gérontes* furent inſtitues par Lycurgue, qui exigea ſoixante ans pour être *géronte*. Ils étoient, ſelon quelques uns, vingt-huit, & ſelon d'autres, trente deux. Ils gouvernoient avec le roi, pour balancer ſon autorité, & pour veiller aux intérêts du peuple. On ne pouvoit dépoſer des *gérontes* que pour crime. Les éphores leur ſuccéderent. Le Sénat des *gérontes* s'appeloit gérouſie, *geruſia*, c'eſt-à-dire, aſſemblée, conſeil de vieillards.

Ce mot vient du grec γέρων: qui ſignifie vieillards, parce qu'ils n'étoient reçus qu'à ſoixante ans.

Muratori (720. 1. *Theſ. Inſcr.*) raporte une inſcription gravée en l'honeur de Nicorates, qui avoit été quatre fois *géronte* ou *ſenicur*. Les ſénateurs de Lacédémone étoient appelés *gérontes* (*Plutarch. Pauſa.*). Cette inſcription a été trouvée à Lacédémone.

GÉRONTHRÉES, fêtes greques, en l'honeur de Mars, qui ſe célébroient à *Géronthres*, ville de la Laconie, où il avoit un temple célebre & un bois. Les femmes n'y pouvoient entrer pendant les *géronthrées*. (*Pauſan. Lacon.*)

GERRA, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* CAB.

GERROPHORES, ſoldats perſes, armés d'un bouclier d'oſier.

GÉRYON, fils de Chryſaor & de Callyrhoë; ou, ſelon d'autres, fils de Neptune, étoit le plus fort de tous les hommes, ſelon Héſiode. (*Théog.* 288.) Les poëtes qui ſont venus après lui, en ont fait un géant à trois corps, qui avoit, pour garder ſes troupeaux, un chien à deux têtes, & un dragon à ſept têtes. Son chien, qui ſe nommoit Orthus, étoit, ſuivant Héſiode, une production du monſtre Échidna. *Voyez* ÉCHIONA, ORTHUS.

Hercule cependant combatit contre lui. Les fleches ayant manqué au héros, il invoqua Jupiter, qui lui envoya une pluie de cailloux: ce ſont ceux dont eſt encore couverte la plaine qui eſt entre Arles & Salon, & que les provençaux appelent *Crau*. Les auteurs la déſignent ſous le nom de *champ pierreux*, ou ſous ceux de πέδιον λιθῶδες. Hercule ayant tué *Géryon*, ſon chien & ſon dragon, il emmena ſes bœufs, pour les offrir à Euryſthée. Il y avoit autrefois en Italie un oracle de *Géryon*, dont parle Suétone dans Tibere. Cet empereur le conſulta en allant en Illyrie; & Cluvier conclut de cet oracle, qu'il y avoit auſſi un temple, par la raiſon qu'il n'y avoit point d'oracle ſans temple. *Voyez* APON.

On n'eſt pas d'acord ſur l'endroit qu'habitoit *Géryon*; c'étoit la Grece, ſelon quelques auteurs; ſelon d'autres, les îles baléares; le plus grand nombre le place en Eſpagne. Mais Héſinde, le plus ancien des écrivains qui aient parlé de *Géryon*, lui donne pour demeure l'île d'Érithie, ſituée près de *Gades* ſur les côtes d'Eſpagne.

GÉRYS; nom d'une divinité qu'Héſichius croit être la même qu'Achéro, Cérès, Hellès, Opis, ou la Terre.

CÉSIONE. *Voyez* ODIN.

GESSATE, ou GÉSATE, cavalier gaulois, allant faire la guerre hors de ſon pays, & qui ſe louoit pour la faire. *Geſſata*, *Gæſata*. Quand la guerre n'étoit point dans leur pays, les cavaliers gaulois s'loient la chercher ailleurs; ſi quelqu'un de leurs voiſins faiſoit une levée, ils le ſuivoient, perſuadés qu'on les auroit regardés comme des gens ſans honeur, s'ils étoient demeurés en leurs maiſons. On donnoit à ces aventuriers le nom de *Geſſates*, à cauſe d'un grand dard, appelé *geſſum* qu'ils portoient; ou, comme dit Polybe, à cauſe de la ſolde qu'ils recevoient. Quelques écrivains ont dit, mais ſans vrai ſemblance, que les *Geſſates* étoient une nation particuliere des

Gaules. D'autres dérivent leur nom de celui qu'ils ſe donnoient entr'eux, de Geſſel, c'eſt-à-dire, alliés. Polybe (*lib. II & IV.*); Plutarque, dans Marcellus; Strabon (*lib. V.*); Oroſius (*lib. IV. cap. XIII.*); Sabellicus (*Ennead IV. lib IX.*) ont parlé des *Geſſates*. Polybe, qui en fait mention dans pluſieurs endroits de ſon hiſtoire, dit conſtamment dans tous, que les *Geſſates* habitoient entre les Alpes & le Rhône & ſur, le rivage même de cette riviere. Il les nomme *Gaiſſates*; mais Plutarque *Gairates*. De *Gaiſſates*, les latins ont fait *Geſſates*. Servius a remarqué que *Geſſate* étoit un titre d'honneur parmi les Gaulois, & donné au plus vaillant.

GESSIA, famille romaine dont on a des médailles.

O. en or.
O. en argent.
RRR. en bronze.

GESTATION, terme de l'ancienne Médecine. Aſclépiade avoit mis en vogue les frictions & la *geſtation*. La *geſtation* n'avoit de but que le recouvrement des forces, & ne ſe pratiquoit qu'après l'accès de fievre; elle conſiſtoit à faire marcher un malade, ou à le promener dans un char, ou en bateau, ou du moins à le bercer dans ſon lit, s'il ne pouvoit ſoufrir une plus grande agitation, afin de donner au corps du mouvement & de la ſecouſſe.

Les Romains déſignoient auſſi par le mot *geſtatio*, une allée de jardin, ou un terrain quelconque deſtiné à la *geſtation*. Il eſt d'uſage, dit Pline (*epiſt. II. 17.*), d'entourer la *geſtation* de buis, ou, à ſon défaut, de romarin: *Geſtatio buxo, aut rore marino, ubi deficit buxus, ambitus*.

GESUM. *Voyez* GÆSUM.

GETA, ſurnom des familles HOSIDIA & LICINIA.

GÉTA, frere de Caracalla.

PUBLIUS ou LUCIUS SEPTIMUS GETA PIUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

RRR. en or; & plus rares au revers de Caracalla ſon frere.

RRRR. en médailles greques d'or.

C. en argent, & RRR. avec les têtes de Septime-Sévere, de Julie & de Caracalla. Il y a en outre de très beaux revers, en argent; il y en a un dans le cabinet du roi d'Eſpagne, où l'on voit la tête caſquée de Minerve.

RR. en médailles greques d'argent.

RR. en médaillons de bas argent; ils ont été fabriqués en Syrie.

R. en G. B. de coin romain; quelques revers RR.

C. en M. B.
RRR. en G. B. de Colonies.
R. en M. & P. B.
RR. en G. B. grec.
C. en M. & P. B.
RRR. en médaillons latins & grecs de bronze.

Pellerin, ſi curieux de médailles rares & ſingulieres, a raporté une médaille greque de bronze de *Publius Septimus Hadrianus Geta Cæſar*, laquelle eſt attribuée au fils de Caracalla, qui, ſuivant une inſcription, étoit appelé Hadrien.

GIGANTOPHONTIS, ſurnom donné à Minerve, à cauſe qu'elle avoit aidé Jupiter ſon pere, à exterminer les géans.

ΓΙΓΝΩΝ. } *Voyez* CHON.
ΓΙΓΩΝ. }

GILDON fut maître des deux milices d'Afrique l'an 395. Il prit le titre d'empereur après la mort de Théodoſe; mais Honorius le fit mourir en 401, & confiſqua ſes biens au profit du tréſor public. On déſigna ſes biens ſous le nom de *patrimoine de Gildon*. Il eſt ſouvent fait mention dans le code des procureurs ou adminiſtrateurs de *Gildon*.

GILI, en Eſpagne.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

GILIMER, roi des Vandales.

Ses médailles ſont:

RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

GILVUS color, couleur de cendre, ou gris-blanc, *σποδὸς* des grecs. C'eſt ordinairement la couleur du poil des ânes; de là vient qu'on lit dans Simonide *σποδὸς ὄνος*, pour *gilva aſina* des latins, ânesſe griſe. Virgile dit que cette couleur caractériſe les mauvais chevaux. (*Georg. III. 82.*)

.....*honeſti*
Spadices, glaucique: color deterrimus albis,
Et gilvo.....

GINGLARUS (*muſiq. inſtr. des anc.*), petite flûte des Égyptiens, qui, ſuivant Pollux, étoit propre à une mélodie ſimple, peut-être parce qu'elle n'avoit que peu de trous.

GINGRAS (*muſiq. inſtr. des anc.*) *Voyez* ci-après GINGROS. Il eſt probable que le vrai mot étoit *gingras*. Il y avoit auſſi une danſe nommée *gingras*, parce qu'on la danſoit au ſon de ces flûtes.

GINGROS & GINGRIA, (*muſiq. inſtr. des anc.*) Au raport d'Athénée, les Phénieiens avoient des flûtes longues d'une palme, qui rendoient un ſon aigu, mais lugubre. Les Cariens s'en ſervoient dans leurs funérailles: peut-être a-t-on nommé ici les Phénieiens, Cariens, comme dans *Corina & Bathillydes*. Ces flûtes tiroient leur nom des lamentations des Phéniciens ſur la mort d'Adonis, qu'ils appeloient *Gingres*.

GINUTIA, famille romaine, dont on n'a des médailles que dans Goltzius.

GIRAFE. Si quelque animal particulier, dit le comte de Caylus (*Rec. d'Ant.* 5. *XXV.*), pouvoit augmenter les preuves de la curiosité des Romains, & du soin avec lequel ils ont rassemblé de petites figures d'animaux ; c'est assurément la *giraffe* que présente ce cul-de lampe ; elle est telle que les naturalistes modernes l'ont décrite. Il ne manque à ce petit monument que les extrémités des jambes de devant & d'une de derrière ; & si on ne lui voit point les cornes, dont il est parlé dans les descriptions que j'ai vieus de citer, il faut croire que nous n'avons ici que la représentation de la femelle ; car ce bronze est bien conservé, & il ne paroît pas que la tête ait souffert aucune altération.

GLABRIO, surnom de la famille *Acilia*.

Ce surnom désignoit un homme que la maladie, ou l'art des baigneurs (appelés à cause de cela *glabratores*), avoit dépouillé de tous les poils.

GLADIATEUR du palais Farnese, mal-à-propos nommé *Commode*. *Voyez* Atrée.

Gladiateur mourant du Capitole (prétendu). „ Entre les ouvrages du fameux sculpteur Ctésilaüs, dit Winckelmann (*Hist. de l'Art. VI.* 2.), l'antiquité vante sur-tout un homme blessé & mourant, apparemment un héros, dans lequel on pouvoit voir ce qui lui restoit encore d'âme dans le corps : *in quo posset intelligi, quantum restet animæ*. Je crois que cette figure représentoit un héros, parce que je m'imagine qu'il n'auroit pas voulu descendre à traiter des sujets inférieurs, attendu que son grand mérite consistoit, suivant Pline, à donner encore plus de noblesse aux caracteres nobles de ses personages. (*Plin. lib. XXXIV. cap. XIX.*) En conséquence de cette remarque, la statue du prétendu *gladiateur* mourant, au cabinet du Capitole, ne sauroit être de la main de Ctésilaüs, [parce] qu'elle représente une personne de la classe du peuple, qui a mené une vie laborieuse, ainsi que nous le montrent son visage, une de ses mains qui est antique, & les plantes de ses pieds. Ce personage a une corde autour du cou, nouée sous le menton, & il est couché sur un bouclier ovale, sur lequel on remarque un cor brisé. Cette statue ne sauroit représenter un *gladiateur*, tant parce que dans les beaux siecles de l'art, les Grecs ne connoissoient pas les combats de *gladiateurs*, que parce qu'aucun artiste célebre, de qui cette statue est digne, n'aura voulu descendre à faire des statues d'un pareil personage. Ce ne peut pas être non plus un *gladiateur*, puisqu'ils ne portoient pas de cor tortueux, comme étoient les trompetes ou les *lituus* des Romains : l'instrument qu'on voit ici, est cassé & étendu sous la figure. Une inscription grecque nous apprend à ce sujet, que les proclamateurs, ou les hérauts, *κήρυκες*, dans les jeux olympiques en Élide, portoient une corde au cou, & sonnoient d'un cor. Cette inscription, placée sur la statue d'un vainqueur, à Olympie, peut répandre du jour sur la figure du Capitole. Elle porte que ce vainqueur, qui étoit en même temps héraut, s'acquitoit de son emploi, *en ne se servant ni du cor, ni de la corde*. οὐδ' ὑποσάλπιγγι οὐδ' ἀναδήγμασι ἰχνεύ. (*Polux. Onomast. lib. IV. seg.* 92.) ; car Hésychius explique le mot *ἀναδήγματα*, par *ἱμὰς περὶ τραχήλου*, une bride, ou une corde autour du cou. Saumaise conjecture que ces hérauts se mettoient une corde par précaution, de peur de se rompre une veine en sonnant du cor. L'éloge du héraut renfermé dans l'inscription, porte que, sans avoir au besoin ni du cor, ni de la corde, il n'employoit que sa voix, pour se faire entendre de tous les grecs assemblés aux jeux olympiques „.

„ Cependant il y a une différence à faire entre les hérauts olympiques & ceux que les généraux envoyoient d'une armée à l'autre, & d'une ville à l'autre : il n'est pas dit que ceux-ci fussent munis de cors pour sonner. Les hérauts portoient ordinairement un caducée, symbole de la paix, symbole que Jason prit aussi en signe de ses intentions pacifiques, lorsqu'il débarqua au rivage de Colchos. (*Apol. Arg. l. III. v.* 597.) Ces sortes de députés portoient quelquefois le caducée dans une main, & la pique dans l'autre, pour déclarer la guerre, ou pour proposer la paix : c'est de ces hérauts que vient le proverbe grec : *τὸ δόρυκαὶ τὸ κηρύκιον ἅμα πέμπειν* (*Polyb. lib. IV. p.* 318. *A.*), envoyer la pique ou le caducée en même temps, c'est-à-dire, proposer la paix ou la guerre. C'est avec ce double caractere de sa mission qu'est peint sur un vase de terre cuite un héraut voyageur, portant un chapeau blanc rabattu sur ses épaules, & tenant son caducée dans la main droite & la pique dans la gauche. Ce vase, conservé au cabinet du collége romain, se trouve gravé à la fin du troisieme chapitre du traité préliminaire du mon monumens de l'antiquité. Quelquefois les hérauts qu'on nommoit aussi *Γραμματεῖς*, c'est-à-dire, posteurs des ordres du général à l'armée, portoient aussi une pique, à laquelle étoit attachée une espece de banderole, Tænia (*Diod. Sic. lib. XV. pag.* 367.) qui, flottant au gré du vent, étoit une marque, que la personne de ces porteurs étoit sacrée. Il y a grande apparence que les bandelettes, qui surmontoient le sceptre de Chrysès, prêtre d'Apollon, avoient la même signification dans Homere (*Il. v.* 14. 55.). Quand ils étoient porteurs de bonnes nouvelles, ils avoient soin d'entourer leurs piques de rameaux de laurier (*Plutarch. Pomp. p.* 1174. *l. XXVIII.*). Comme nous savons que les barbares envoyoient leurs hérauts avec des flûtes & une lyre, pour calmer les esprits & les disposer à entendre leurs propositions (*Athen. Deipn. lib. XIV. p.* 627. *D.*) ; nous pouvons croire aussi que les Grecs étoient pareillement dans l'usage d'équiper les hérauts qui leur servoient de députés, à la maniere de ceux d'O-

lympie, & de les envoyer munis d'un cor & le cou entouré d'une corde, outre un bouclier, dont ils étoient encore armés. Ce qui ſemble prouver ſur-tout l'envoi de ces ſortes de députés, c'eſt l'uſage moderne d'envoyer un trompete au lieu de héraut, uſage qui paroît venir de l'antiquité. De plus, Virgile diſoit de Miſene, héraut d'Hector, qu'il portoit ou clairon & une lance.

Et lituo pugnas inſignis obibat & haſta.
(*Æn. lib. VI. v.* 167.)

„ On pourroit me demander ici, comment & à quelle occaſion a t on repréſenté par la ſtatue en queſtion, un héros bleſſé & mourant ? Quoique je puſſe fort bien me diſpenſer de répondre à cette demande, après avoir, comme je le crois, apporté des raiſons qui conſtatent ſuffiſamment que notre ſtatue offre un héraut bleſſé, je prierai le lecteur, de conſidérer ſi ce perſonage ne repréſenteroit pas Polyphonte, héros de Laïus, roi de Thebes, qui fut tué par Œdipe avec ſon maître (*Apollod. bibl. l. III. p.* 99. *a.*); ou ſi ce ne ſeroit pas Copréas, héraut d'Euryſtée, que les Athéniens maſſacrerent, pour avoir voulu emmener de force les deſcendans d'Hercule, qui s'étoient réfugiés dans leur ville, auprès de l'autel de la miſéricorde. Cette opinion pourroit acquérir quelques degrés de vrai-ſemblance, en conſidérant que Copréas eſt le plus fameux héraut de l'hiſtoire mythologique, dont la mémoire ſe renouvelloit chaque année publiquement à Athènes. Du temps de l'empereur Hadrien, Athènes célébroit encore une fête d'expiation pour le meurtre commis dans la perſone de ce héraut (*Philoſtr. vit. ſophiſt. l. II. pag.* 550.). De plus, notre ſtatue pourroit bien auſſi être celle d'Authémocrite, héraut athénien, maſſacré par les Mégaréens. La mort de cet homme public fut cauſe, au raport de Pauſanias, que la ville de Mégare éprouva la colere des dieux. Les Mégaréens, ajoute t-il, furent les ſeuls de tous les Grecs à qui les bienfaits d'Hadrien ſemblerent avoir été inutiles. (*Pauſan. lib. I. pag.* 88.)

Gladsatxur de la villa Pamfili. *Bato* eſt le nom de ce *gladiateur*, auquel Caracalla fit faire des obſeques magnifiques. On l'y voit ſculpté de grandeur naturele ſur une pierre ſépulcrale. Cet ouvrage eſt d'une exécution médiocre.

Glauiatxur de la villa Borgheſe (prétendu).

„ La ſtatue, connue ſous la fauſſe dénomination du *gladiateur* Borgheſe, paroît être, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'Art, liv. VI. ch. IV.*), ſuivant la forme des lettres de ſon inſcription, la plus ancienne de toutes les ſtatues, conſervées maintenant à Rome, & caractériſées par le nom du maître de l'ouvrage. Le temps ne nous a tranſmis aucune notice ſur Agaſias, auteur de ce chef-d'œuvre: mais l'ouvrage qu'il nous a laiſſé atteſte ſon mérite. La ſtatue d'Apollon, & le torſe d'Hercule du Belvédere, offrent l'idéal le plus ſublime. Le groupe de Laocoon, conſervé au même lieu, préſente le naturel, relevé & embéli par l'idéal & par l'expreſſion, tandis que le mérite de la ſtatue, dont je parle, conſiſte dans l'aſſemblage des beautés naturele de l'âge fait, ſans aucun ſupplément de l'imagination. Les figures précédentes ſont comme un poëme épique, qui, paſſant du vrai-ſemblable au delà du vrai, conduit juſqu'au merveilleux : pendant que celle, dont nous parlons, eſt comme l'hiſtoire qui expoſe nétement la vérité, mais avec le plus beau choix des penſées & des expreſſions. L'air de tête de cette figure montre clairement que ſa forme eſt priſe de la vérité du naturel. Toute ſa phyſionomie nous offre un homme qui n'eſt plus à la fleur de ſon âge, & qui eſt parvenu aux années de la virilité. La ſtructure de ſes membres nous découvre les traces d'une vie conſtament active, & nous montre un corps endurci par le travail „.

„ Les antiquaires ſont partagés ſur la repréſentation de cette figure. Quelques-uns en font un diſcobole, c'eſt-à-dire, un jeteur de diſque, ou de grand palet de métal. C'étoit le ſentiment du célebre baron de Stoſch, ainſi qu'il me le marqua dans une lettre; mais il n'avoit pas ſuffiſament examiné la poſition qu'auroit demandé une pareille figure. Car celui qui veut jeter un palet, doit tenir le corps en arriere. (*Καταφέρειν δίσκον..... Euſtath. in Homer. pag.* 1309.) Il eſt certain qu'au moment qu'on jete quelque choſe, toute la force repoſe ſur la cuiſſe droite, pendant que la jambe gauche eſt dans l'inaction. C'eſt ici le contraire. Toute la figure ſe porte en avant, & repoſe ſur la cuiſſe gauche; la jambe droite tirée en arriere, eſt extrêmement étendue. Le bras droit eſt moderne, & la main tient un bout de javelot : ſur le bras gauche on voit la courroie du bouclier qu'elle portoit. Quand on conſidere que la tête & les yeux ſont dirigés en haut, & que la figure paroît ſe garantir avec ſon bouclier d'un danger qui la menace d'en-haut, on auroit plus de raiſon de la prendre pour la repréſentation d'un guerrier qui s'étoit ſinguliérement ſignalé dans une poſition dangereuſe. Du reſte, je ne crois pas que l'honneur d'une ſtatue ait jamais été accordé en Grece aux *gladiateurs* des ſpectacles publics : de plus, cet ouvrage paroît antérieur à l'inſtitution des *gladiateurs* chez les Grecs.

Glauratxuas. Dans les premiers ſiecles de l'hiſtoire, c'étoit la coutume d'immoler des captifs, ou priſoniers de guerre, aux mânes des grands hommes qui étoient morts en combattant. Ainſi Achille, dans Homere (*Iliad.* 23.), immole douze jeunes troyens aux mânes de ſon ami Patrocle. Et dans Virgile, Énée (*lib. XI. v.* 81.) envoie de même des captifs à Évandre, pour les immoler aux funérailles des perſones diſtingoées. Cependant, comme il parut bar-

bare de les maſſacrer comme des bêtes, on établit qu'ils ſe batroient les uns contre les autres, & qu'ils feroient de leur mieux pour ſauver leur vie, & pour l'ôter à leur adverſaire; cela parut moins inhumain, parce qu'enfin ils pouvoient éviter la mort, & ils ne devoient s'en prendre qu'à eux mêmes, s'ils ne l'évitoient pas. Alors la profeſſion de *gladiateur* devint un art: il y eut des maîtres pour l'enſeigner; on apprit à ſe batre, on s'y exerça, & on en fit des jeux publics. Les *gladieteurs* ſe ſervoient ordinairement de deux épées, ou poignards, & de là *a gledio*, vint leur nom de *gladieteurs*.

Le premier ſpectacle de ces malheureux qui parut à Rome (*Valer. Max. II.* 4.), fut l'an de ſa fondation 490, ſous le conſulat d'Appius Claudius, & de M. Fulvius. D'abord on obſerva de ne l'acorder qu'aux pompes funebres des conſuls & des premiers magiſtrats de la république: mais inſenſiblement cet uſage s'étendit à des perſones moins qualifiées; enfin, pluſieurs ſimples particuliers le ſtipulerent dans leur teſtament: & pour tout dire, il y eut même des combats de *gladiateurs* aux funérailles des femmes. (*Suet. Jul. c. XXVI. n°.* 5. & *Dio. l. XL.*)

Dès qu'on aperçut, par l'affluence du peuple, le plaiſir qu'il prenois à ces ſortes de ſpectacles, on apprit aux *gladiateurs* à ſe batre; on les forma, on les exerça; & la profeſſion de les inſtruire devint un art étonant, dont il n'y avoit jamais eu d'exemple.

On imagina de diverſifier & les armes, & les différens genres de combats auxquels les *gladiateurs* étoient deſtinés. On en fit combatre ſur des chariots, d'autres à cheval, d'autres les jeux bandés; il y en avoit ſans armes offenſives; il y en avoit qui étoient armés de pied en cap, & d'autres n'avoient qu'un bouclier pour les couvrir. Les uns portoient pour armes une épée, un poignard, un cootelas; les uns n'étoient que pour le matin, d'autres pour l'après-midi: enfin, on diſtingua chaque couple de combatans par des noms dont il importe de donner l'explication.

1°. Les *gladiateurs* appelés ſécuteurs, *ſecutores*, avoient pour armes une épée & une eſpece de maſſue à bout plombé.

2°. Les thraces, *thraces*, avoient une eſpece de coutelas, ou cimeterre, comme ceux des peuples de Thrace, d'où venoit leur nom.

3°. Les mirmillons, *mirmillones*, étoient armés d'un bouclier, d'une faux, & portoient un poiſſon ſur le haut de leur caſque. Les Romains leur avoient donné le ſobriquet de *gaulois*.

4°. Les rétiaires, *retiarii*, portoient un trident d'une main, & un filet de l'autre; ils combatoient en tunique, & pourſuivoient le mirmillon, en lui criant: „ Ce n'eſt pas à toi, gaulois, à qui „ j'en veux, c'eſt à ton poiſſon „. *Non te peto, galle, ſed piſcem peto.*

5°. Les hoplomaques, *hoplomachi*, étoient armés de toutes pieces, comme l'indique leur nom grec.

6°. Les provoqueurs, *provocatores*, adverſaires des hoplomaques, étoient armés, comme eux, de toutes pieces.

7°. Les dimacheres, *dimachari*, ſe batoient avec un poignard dans chaque main.

8°. Les eſſédaires, *eſſedarii*, combatoient toujours ſur des chariots.

9°. Les andabates, *andabatæ*, combatoient à cheval, & les jeux bandés, ſoit avec un bandeau, ſoit avec une armure de tête qui ſe rabatoit ſur leur viſage.

10°. Les méridiens, *meridiani*, étoient ainſi nommés, parce qu'ils entroient dans l'arêne à midi; ils ſe batoient avec une eſpece de glaive contre ceux de leur même claſſe.

11°. Les beſtiaires, *beſtiarii*, étoient des *gladiateurs* par état, ou des braves qui combatoient contre les bêtes féroces, pour montrer leur courage & leur adreſſe, comme les *toreros*, ou *teréados*, eſpagnols de nos jours.

12°. Les fiſcaux, les céſariens, ou les poſtulés, *fiſcales*, *cæſariani*, *poſtulatitii*, etoient ceux qu'on entretenoit aux dépens du fiſc; ils prirent leur nom de *céſariens*, parce qu'ils étoient deſtinés pour les jeux où les empereurs aſſiſtoient; & comme ils étoient les plus braves & les plus adroits de tous les *gladiateurs*, on les appela *poſtulés*, parce que les peuples les demandoient très-ſouvent.

On nommoit enfin *catervarii* les *gladiateurs* qu'on tiroit de diverſes claſſes, & qui ſe batoient en troupes pluſieurs contre pluſieurs.

Souvent on faiſoit combatre des *gladiateurs* pendant les feſtins, & les jeux des convives ſe repaiſſoient de leurs bleſſures. Silius attribue l'origine de cette barbarie aux Campaniens (*XI.* 51.):

Quin etiam exhilarare viris convivia cæde
Mos olim, & miſcere epulis ſpectacula dira
Certantum ferro, ſæpe & ſuper ipſa cadentum
Pocula, reſperſis non parco ſanguine menſis.

La même induſtrie qui forma les diverſes claſſes de *gladiateurs*, en rendit l'inſtitution lucrative pour ceux qui les imaginerent; on les appeloit *laniſtes*, *laniſtæ*. On remettoit entre leurs mains les priſoniers, les criminels & les eſclaves coupables. Ils y joignoient d'autres eſclaves adroits, forts & robuſtes, qu'ils achetoient pour les jeux, & qu'ils encourageoient à ſe batre par l'eſpoir de la liberté; ils les dreſſoient, leur aprenoient à ſe bien ſervir de leurs armes, & les exerçoient ſans ceſſe à leurs combats reſpectifs, afin de les rendre intéreſſans pour les ſpectateurs: en quoi ils ne réuſſirent que trop.

Outre les *gladiateurs* de ce genre, il y avoit quelquefois des gens libres qui ſe louoient poor cette eſcrime, ſoit par la depravation des temps,

ſoit par l'extrême indigence, qui les portoit pour de l'argent, à faire ce métier; tels étoient ſouvent des eſclaves auparavant *gladiateurs*, & qui avoient déja obtenu l'exemption & la liberté. Les maîtres d'eſcrime, en louant tous ces *gladiateurs* volontaires, les faiſoient jurer qu'ils combattroient juſqu'à la mort. Pétrone a conſervé la formule de ce jurement (*c.* 77.): *in verba Eumolpi ſacramentum juravimus, uri, vinciri, verberari, ferroque necari; & quidquid aliud Eumolpus juſſiſſet, tanquam legitimi gladiatores, domino corpora, animoſque religioſiſſime addicimus.*

C'étoit à ces maîtres qu'on s'adreſſoit, lorſqu'on vouloit donner les jeux de *gladiateurs*; & ils fourniſſoient, pour un prix convenu, la quantité de *paires*, ou de couples qu'on déſiroit, & de différentes claſſes. Il ariva dans la ſuite des temps, que les premiers de la république eurent à eux des *gladiateurs* en propre pour ce genre de ſpectacle, ou pour d'autres motifs: Jules Céſar étoit de ce nombre.

Les édiles eurent d'abord l'intendance de ces jeux cruels; enſuite les préteurs y préſiderent: enfin, Commode attribua cette inſpection aux queſteurs.

Les empereurs, par goût ou pour gâgner l'amitié du peuple, faiſoient repréſenter ces jeux le jour de leur naiſſance, dans les dédicaces des édifices publics, dans les triompher, avant qu'on partît pour la guerre, après quelque victoire, & dans d'autres occaſions ſolemneles, ou qu'ils jugeoient à propos de rendre tellea. Suétone rapporte que Tibere donna deux combats de *gladiateurs*, l'un en l'honeur de ſon pere, & l'autre en l'honeur de ſon frere Druſus. Le premier combat ſe donna dans la place publique, & le ſecond dans l'amphithéâtre; où cet empereur fit paroître des *gladiateurs* qui avoient en leur congé, & auxquels il promit cent mille ſeſterces de récompenſe, c'eſt à dire, environ vingt quatre mille de nos livres, l'argent étant à cinquante francs le marc. L'empereur Claude limita d'abord ces ſpectacles à certains termes fixes; mais peu après il annla lui même ſon ordonance.

Quelque temps avant le jour du combat, celui qui préſidoit aux jeux, *editor muneris*, en averniſſoit le peuple par des affiches, où l'on indiquoit les eſpeces de *gladiateurs* qui devoient combatre, leurs noms, & les marques qui les devoient diſtinguer; car ils prenoient chacun quelque marque particuliere, comme des plumes de paon ou d'autres oiſeaux.

On ſpécifioit auſſi le temps que dureroit le ſpectacle, & combien il y auroit de paires différentes de *gladiateurs*, parce qu'ils étoient toujours par couples: on repréſentoit quelquefois tout cela ſur un tableau expoſé dans la place publique. (*Horat. ſat. II.* 7. 95.)

Le jour du ſpectacle on apportoit ſur l'arêne deux ſortes d'armes; les premieres étoient des bâtons noueux, ou des fleurets de bois, nommés *rudes*; & les ſecondes étoient de véritables poignards, glaives, épées, coutelas, &c. Les premieres armes s'appeloient *arma luſoria*, armes controiſes; les ſecondes, *arma decretoria*, armes décernées, parce qu'elles ſe donnoient par décret du préteur, ou de celui qui faiſoit la dépenſe du ſpectacle. Les *gladiateurs* commençoient par s'eſcrimer des premieres armes, & c'étoit-là le prélude; enſuite ils prenoient les ſecondes, avec leſquelles ils ſe batoient nus ou en tunique. La premiere ſorte de combat s'appeloit *præluſio*, jeu; & la ſeconde, *dimicatio ad certum*, combat à fer émoulu.

Au premier ſang du *gladiateur* qui couloit, on crioit, *il eſt bleſſé*; & ſi dans le moment le bleſſé mettoit bas les armes, c'étoit un aveu qu'il faiſoit lui même de ſa défaite; mais ſa vie dépendoit des ſpectateurs, ou du préſident des jeux; néanmoins, ſi l'empereur ſurvenoit dans cet inſtant, il lui donnoit ſa grâce, ſoit ſimplement, ſoit quelquefois avec la condition que, s'il rechapoit de ſa bleſſure, cette grâce ne l'exempteroit par de combatre encore une fois (*Ovid. Pont.* II. 8. 53.):

Cæſaris adventu tutus gladiator arena
Exit, & auxilium non leve vulnus habet.

Dans le cours ordinaire des choſes, c'étoit le peuple qui décidoit de la vie & de la mort du *gladiateur* bleſſé: lorſqu'il s'étoit conduit avec adreſſe & avec courage, ſa grâce lui étoit preſque toujours acordée; mais s'il s'étoit comporté lâchement dans le combat, ſon arrêt de mort étoit rarement douteux. Le peuple ne faiſoit que montrer ſa main avec le pouce plié ſous les doigts, pour indiquer qu'il ſauvoit la vie du *gladiateur*; & pour porter ſon arrêt de mort, il lui ſuffiſoit de montrer ſa main avec le pouce levé & dirigé contre le malheureux. Le *gladiateur* bleſſé connoiſſoit ſi bien que ce dernier ſignal étoit celui de ſa perte, qu'il avoit coutume, ſi tôt qu'il l'apercevoit, de préſenter la gorge pour recevoir le coup mortel. Après qu'il étoit expiré, on retiroit ſon corps de deſſus l'arêne, afin de dérober cet objet défiguré à la vue des ſpectateurs.

Tout *gladiateur* qui avoit ſervi trois ans dans l'arêne, avoit ſon congé de droit; & même, ſans attendre les trois ans expirés, lorſqu'il donnoit en quelque occaſion des marques extraordinaires de ſon adreſſe & de ſon courage, le peuple lui faiſoit donner le congé ſur le champ; en attendant la récompenſe qu'on acordoit aux *gladiateurs* victorieux, qui étoit une palme, une ſomme d'argent, un prix quelquefois conſidérable, & l'empereur Antonin confirma tous ces uſages. Mais comme il arivoit aux maîtres d'eſcrime, qui trafiquoient de *gladiateurs*, pour augmenter leur gain, de faire encore combatre dans d'autres ſpectacles ceux qui avoient déja triom-

phé, à moins que le peuple ne leur eût acordé l'exemption, *miſſio*, Auguſte ordona, pour réprimer cet abus des laniſtes, qu'on ne feroit plus combaire les *gladiateurs*, ſans acorder à ceux qui ſeroient victorieux un congé abſolu, pour ne plus combaire mal-gré eux. Cependant, pour obtenir l'afranchiſſement, il falloit au commencemeni qu'ils euſſent été pluſieurs fois vainqueurs; dans la ſuite il devint ordinaire, en leur acordant l'exemption, de leur donner auſſi l'afranchiſſement.

Cet afranchiſſement, qui tiroit les *gladiateurs* de l'éiat de ſervitude, qui de plus leur permettoit de teſter, mais qui ne leur procuroit pas la qualité de citoyen; cet afranchiſſement, dis-je, s'exécutoit par le préteur, qui leur remettoi un bâton noueux, ou un bâton d'épine, le même qui ſervoit d'arme courtoiſe, & qu'on nommoit *rudis*. Ceux qui avoient obtenu ce bâton, étoient appelés *rudiarii*. On joignoit encore quelquefois à l'afranchiſſement une récompenſe porement honoraire, pour témoignage de la bravoure du *gladiateur*; c'étoit une guirlande, ou eſpece de couronne de fleurs entortillée de rubans de laine, appelés *lemniſci*, qu'il mettoit ſur la tête. Les bouts de ruban penduient ſur ſes épaules: de là vint qu'on appela *lemniſcati* ceux qui portoient cette marque de diſtinction.

Quoique les *rudiaires* fuſſent libres, qu'on ne pût plus les obliger à combaire, & qu'ils fuſſent diſtingués de leurs camarades par le bâton & le bonet couroné, néanmoins on en voyoit tous les jours, qui, poor de l'argent, retournoient dans l'arêne, & s'expoſoient aux mêmes dangers dont ils étoient ſortis vainqueurs; leur fureur pour les combats de l'arêne, égaloit la paſſion que le peuple avoit pour un ſpectacle auſſi cruel.

Quand on recevoit des *gladiateurs* dans la troupe, la cérémonie ſe faiſoit dans le temple d'Hercule; & quand après avoir obtenu l'exemption, la liberté & le bâton, ils quitoient pour toujours la profeſſion de *gladiateur*, ils alloient offrir leurs armes au fils de Jupiter & d'Alcmene, comme à leur dieu tutélaire, & les atachoient à la porte de ſon temple.

On employa ſouvent des *gladiateurs* dans les troupes, ſur tout dans les guerres civiles de la république & du triumvirat; & l'on continua cette pratique ſous le regne des empereurs. Othon allant combatre Vitellius, enrôla deux mille *gladiateurs* dans ſon armée; on en entretenoit toujours à ce deſſein un grand nombre aux dépens du fiſc. Sous Gordien III, on en comptoit juſqu'à mille paires: Marc-Aurele les emmena dans la guerre contre les Marcomans; & le peuple romain les vit partir avec douleur, craignant que l'empereur ne lui donnât plus des jeux qui lui étoient ſi chers.

Il y avoit déja long temps qu'on voyoit ce peuple en faire ſes delices, lorſqu'il fut défendu, ſous la république, par la loi tulliene, à tout citoyen qui briguoit les magiſtratures, de donner aucun ſpectacle de *gladiateurs* au peuple, de peur que ceux qui emploſroient ce moyen, ne gâgnaſſent ſa bienveillance & ſes ſuffrages au préjudice des autres poſtulans.

Mais la fureur de pluſieurs empereurs pour ces jeux ſanguinaires, perdit l'éiat en les multipliant. Néron, au raport de Suétone, fit paroître en grand nombre, dans ces tragiques ſcênes, des chevaliers & des ſénateurs, qu'il obligeoit de ſe batre les uns contre les autres, ou contre des bêtes ſauvages. Dion aſſure, qu'il ſe trouva même des gens aſſez infâmes dans ces deux ordres pour s'offrir à combatre ſur l'arêne comme les *gladiateurs*, par une honteuſe complaiſance pour le prince. L'empereur Commode fit plus, il exerça lui même le métier de *gladiateur* contre des bêtes féroces.

À cette époque, on vit auſſi les dames romaines exercer volontairement cet indigne métier, & combatre dans l'amphirhéâtre les unes contre les autres, ſe glorifiant d'y faire paroître leur adreſſe & leur intrépidité: *nec virorum modo pugnas, ſed & feminarum*, dit Suétone de Domitien. (*cap. IV. n°. 2.*)

Enfin, après l'établiſſement de la religion chrétiene, & le tranſport de l'empire à Byzance, de nouveaux uſages commencerent à naître; des mœurs plus douces ſemblerent vouloir ſuccéder. Je ſerois charmé d'ajouter, avec la foule des écrivains, que Conſtantin abolit les combats de *gladiateurs* en Orieot; mais je trouve ſeulement qu'il défendit d'y employer ceux qui étoient condamnés pour leurs forfaits, ordonant au préfet du prétoire, de les envoyer pluiôt travailler aux mines: ſon ordonance eſt datée du premier octobre 325, à Béryte, en Phénicie. Les empereurs Honorius & Arcadius tenterent de faire perdre l'uſage de ces jeux en Occident; mais ces afreux divertiſſemens ne finirent en réalité qu'avec l'empire romain, lorſqu'il s'afaiſſa tout-à-coup par l'invaſion de Théodoric, roi des Goths, vers l'an 500 de Jéſus Chriſt.

Ce n'eſt pas toutefois la durée de ces jeux qui doit ſurprendre davantage, ce ſont les recherches fines & barbares auxquelles ils donnerent lieu pendant tant de ſiecles, & qui ſemblent inconcevables. Non ſeulement on rafina ſur l'art d'inſtruire les *gladiateurs*, de les former, d'animer leur courage, de les faire expirer, pour ainſi dire, de bone grâce; on rafina même ſur les inſtrumens meurtriers que ces malheureux devoient mettre en œuvre pour s'entre-tuer. Ce n'étoit point au hazard qu'on faiſoit batre le *gladiateur* Thrace contre le ſéducteur, ou qu'on armoit le rétiaire d'une façon & le mirmillon d'une autre; on cherchoit entre les armes offenſives & défenſives de ces quadrilles, une combinaiſon qui rendît leurs combats plus longs & plus afreux. En diverſifiant leurs armes, on ſe propoſoit de diverſifier le genre de leur mort; on les nouriſſoit même avec des pâ-

tes

tes d'orge, & des elimens propres à les entretenir dans l'embonpoint, afin que le ſang s'écoulât plus lentement par les bleſſures qu'ils recevoient, & que les ſpectateurs puſſent jouir plus long-temps leur agonie.

On ne doit pas croire que ces ſpectacles ne fuſſent deſtinés que pour le lie du peuple, les ordres les plus diſtingués de l'empire aſſiſtoient à ces cruels amuſemens; les veſtales elles-mêmes ne manquoient pas de s'y trouver: elles y étoient placées avec diſtinction en premier degré de l'amphithéâtre. Il eſt bon de lire le tableau poétique que Prudence fait de cette pudeur, qui, colorant leur front, ſe plaiſoit dans le mouvement de l'arêne; de ces regards ſacrés avides de bleſſures; de ces ornemens ſi reſpectables que l'on revêtoit pour jouir de la mort cruele des hommes; de ces âmes tendres qui s'évanouiſſoient aux coups les plus ſanglans, & ſe reveilloient toutes les fois que le contrea ſe plongeoit dans la gorge d'un malheureux; enfin, de la compaſſion de ces vierges timides, qui par un ſigne fatal décidoient des reſtes de la vie du *gladiateur*.

. . . . . *Pectuſque jacentis*
Virgo modeſta jubet converſo pollice rumpi;
Ne lateat pars ulla animæ vitalibus imis
Altius impreſſo dum palpitat enſe recutor.

Il ne faut pas cependant que ce tableau pittoreſque, joint aux autres détails hiſtoriques qu'on a expoſés juſqu'ici, nous inſpire trop d'horreur pour les Romains & pour les veſteles, il y avoit long-temps que les Romains eux-mêmes blâmoient leur goût pour les ſpectacles de l'arêne, il y avoit long temps qu'ils connoiſſoient les affreux abus qui s'y étoient gliſſés: l'humanité n'étoit point bannie de leur cœur à d'autres égards. Dans le temps même dont nous parlons, un homme paſſoit chez eux pour barbare, s'il faiſoit marquer d'un fer chaud ſon eſclave qui avoit volé le linge de table; action pour laquelle les loix de pluſieurs pays chrétiens condamnent à mort nos domeſtiques, qui ſont des hommes d'une condition libre. D'où vient donc, me dira-t-on, ce contraſte bizâre dans les mœurs? D'où vient ce plaiſir extrême qu'ils trouvoient aux ſpectacles de l'amphithéâtre? Il venoit principalement ce plaiſir d'une eſpece de mouvement machinal, que la raiſon réprime mal, & qu'il fait par-tout courir les hommes après les objets les plus propres à déchirer le cœur. Le peuple, dans tous les pays, va voir un ſpectacle des plus affreux, je veux dire, le ſupplice d'un autre homme, ſur-tout ſi cet homme, doit ſubir la rigueur des loix, ſur un échafaud, par d'horribles tourmens. L'émotion qu'on éprouve à un tel ſpectacle, devient une eſpece d'attendriſſement dont les mouvemens remuent l'âme avec violence; & on s'y laiſſe entraîner, malgré les idées triſtes & importunes qui l'accompagnent & qui ſuivent ces mouvemens. Repeſſez, ſi vous le voulez, avec l'abbé du Bos, qui a ſi bien prouvé cette vérité, l'hiſtoire de toutes les nations les plus policées, vous les verrez toutes ſe livrer à l'attrait des ſpectacles barbares, dans le temps que la nature témoigne par un frémiſſement intérieur, qu'elle ſe ſoulève contre ſon propre plaiſir.

Les Grecs, que, ſans doute, perſone ne taxera de penchant à la cruauté, s'accoutumerent eux-mêmes aux ſpectacles des *gladiateurs*, quoiqu'ils n'euſſent point été familiariſés à ces horreurs dès l'enfance. Sous le regne d'Antiochus Épiphane, roi de la Syrie, les arts & les ſciences, faits pour corriger la férocité de l'homme, floriſſoient depuis long temps dans tous les pays habités par les Grecs; quelques nſeges pratiqués autrefois dans les jeux funebres, & qui pouvoient reſſembler aux combats des *gladiateurs*, y étoient ebolis depuis pluſieurs ſiecles. Antiochus, qui vouloit par ſa magnificence ſe concilier la bienveillance des nations fit venir de Rome, à grands frais, des *gladiateurs*, pour donner aux grecs, amoureux de toutes les fêtes, ce ſpectacle nouveau. D'abord, dit The-Live, l'arêne ne leur parut qu'un objet d'horreur. Antiochus ne ſe rebuta point, il fit combattre les champions ſeulement juſqu'au ſang. On regarde ces combats mitigés avec plaiſir: bientôt on ne détourna plus les yeux des combats à toute outrance; enſuite on s'y accoutuma inſenſiblement aux dépens de l'humanité. Il ſe forme enfin des *gladiateurs*, dans le pays; & ces ſpectacles devinrent encore des écoles pour les artiſtes; ce fut-là où Céſiles étudie ſon *gladiateur* mourant, dans lequel on pouvoit voir ce qui lui reſtoit encore de vie.

Après tout, je ne diſſimulerai point que les Romains n'aient été le peuple du monde qui a fait des jeux barbares, ſon plus cher divertiſſement; & tout ce que j'ai dit là-deſſus ne le démontre que trop. Cicéron a eu tort, ce me ſemble, de ne condamner que les abus qui s'y étoient gliſſés, & d'approuver le ſpectacle de l'arêne, lorſque les ſeuls criminals y combattoient en préſence du peuple. Pour moi, je crains fort que ces jeux meurtriers n'aient entretenu chez les Romains une certeine humeur ſanguinaire, que Rome avoit annoncée dès ſon origine, dont elle ſe fit une habitude per les guerres continueles qu'elle ſoutint pendant plus de cinq cents ans.

La morale des Athéniens ne leur permit point d'avoir d'autres ſentimens, que des ſentimens d'averſion pour le jeu des *gladiateurs*: jamais ils ne voulurent les admettre dans leur ville, malgré l'exemple des autres peuples de la Grece; & quelqu'un s'étant un jour aviſé de propoſer publiquement ces jeux, afin, dit-il, qu'Athènes ne le cede pas à Corinthe: „ renverſez donc auparavant, s'écria un athénien avec vivacité, renverſez l'autel que nos peres, il y a plus de „ mille ans, ont érigé à la Miſéricorde „. (D. J.)

GLADIATORIUM, récompense ou solde des gladiateurs.

GLAND ; c'est le fruit du chêne. Le fable dit que les chefs des colonies phéniciennes ou égyptiennes, qui vinrent, s'établir dans la Grece, policerent les sauvages habitans de ce pays, & leur apprirent à manger du *gland*, au lieu de l'herbe dont ils se nourrissoient comme les bêtes. Il faut entendre par le *gland*, les différentes sortes des fruits qu'on cueille sur les arbres, & qui étoient peut-être inconnus aux premiers habitans de la Grece.

Le chêne d'Espagne produit une espece de *gland*, qui n'a point, ou presque point d'amertume.

Le premier pain dont on se soit nouri dans certains, pays comme en Arcadie, a été fait de *glands*. Plutarque appeloit les Arcadiens, *mangeurs de glands*. *Ceres frumenta invenit, cum antea glande vescerentur*. (Plin. l. VII. ch. LVI.) Il faut mettre au nombre des pains de *glands*, le pain de châtaignes que les anciens comprenoient avec les faînes, sous le nom générique de *gland* : *dulcissima est omnium glans fagi*. (Virg. Géor.) Ils y comprenoient même des racines, qu'ils nommoient *glandes terræ*, savoir les patates, les pommes de terre, les topinambourgs, les truses, &c.

GLANDES plumbeæ. *Voyez* BALLES de plomb.

GLANDS des manteaux. *Voyez* HOUPES.

GLAUCA, concubine d'Ajax Télamonien, de laquelle il eut un fils nommé Achantides.

GLAUCÉ, une des cinquante Néréides. (*Hésiod. Theogon.* 244.)

GLAUCÉ, mere de la troisieme Diane, & femme d'Upis, au raport de Cicéron.

GLAUCÉ, fille de Créon, roi de Corinthe, fut aimée & épousée par Jason, au préjudice de Médée. Celle-ci, pour se venger de sa rivale, lui envoya, en présens, une robe & une couronne empoisonées. À peine cette malheureuse princesse eut-elle mis cette robe, qu'elle se sentit dévorée d'une flamme secrete. „ On voit, dit „ Euripide, l'écume sur les levres, ses yeux „ éteints & égarés, & tout son corps sans con „ leur : elle pousse d'horribles cris..... La cou „ ronne qui environoit sa tête, jete un tourbil„ lon de flammes. *Glaucé*, toute entourée de „ feux, secoue se chevelure, & tâche d'en arra„ cher la fatale couronne : vains efforts, plus elle „ en fait, plus la flamme redouble ; le sang, „ mêlé de feu, lui inonde le visage ; les chairs „ mêmes tombent comme des gouttes ardentes „ d'un flambeau ; les os sont découverts, ce „ n'est plus qu'un cadâvre enflamé. C'est ainsi „ que la misérable princesse porte la peine due „ à l'infidélité de Jason „. *Voyez* CRÉON, MÉDÉE.

Les noces & la mort de *Glaucé* sont représentés sur plusieurs bas-reliefs, publiés par Winckelmann dans ses *monumenti antichi* (n°. 90 & 91.). L'un se voit au palais Lancellotti, & l'autre à la villa Borghese.

GLAUCONOMÉ, une des cinquante Néréides. (*Hesiod. Theog. v.* 256.)

Tous les noms précédens & les suivans sont formés du mot γλαυκὸς, qui est de couleur de mer.

GLAUCUS, dieu marin, fils de Neptune & de Naïs, ou, selon d'autres d'Anthédon & d'Alcyone, ou d'Eubée & de Polybe, fils de Mercure, fut un célebre pêcheur de la ville d'Anthédon en Béotie : un jour ayant mis sur des herbes du rivage les poissons qu'il avoit pris, il s'aperçut que ces poissons se donnoient de grands mouvemens, jusqu'à ce qu'ils se fussent tous élancés dans la mer : *Glaucus* ne doutant point que ces herbes n'eussent une vertu particuliere, voulut en faire lui-même l'expérience. Il en porta à la bouche & en mâche ; mais à peine les eut-il avalées, qu'il sentit son cœur & ses entrailles palpiter, dit Ovide, & il lui prit un si grand désir de changer de nature, que ne pouvant y résister, il se jeta dans la mer. L'Océan & Thétys le dépouillerent de tout ce qu'il avoit de terrestre & de mortel, & l'admirent au nombre des dieux marins. Philostrate décrit ainsi sa figure : „ sa barbe est humide & blanche, ses cheveux „ épars flotent sur les épaules ; ses sourcils épais „ se touchent, en sorte qu'ils paroissent ne faire „ qu'un sourcil ; ses bras sont faits d'une maniere „ propre à nager ; sa poitrine est couverte d'her„ bes marines, son ventre est étroit, tout le re„ ste de son corps se termine en poisson, dont „ la queue se recourbe jusqu'aux reins. Les al„ cyons volent tout autour de lui, c'est-à-dire, „ que *Glaucus* avoit la forme d'un triton „. Athénée (*lib. VII.*) ajoute que *Glaucus* devint amoureux d'Ariadne, lorsqu'elle fut enlevée par Bacchus dans l'île de Dia ; que Bacchus, pour le punir, le lia avec des sarment de vigne, dont il trouva enfin le moyen de se dégager. La ville d'Anthédon lui éleva un temple & lui offrit des sacrifices. L'endroit où il périt, étoit devenu célebre ; & Pausanias dit qu'on voyoit à Anthédon le *saut de Glaucus*, c'est à dire, le lieu d'où il s'étoit jeté dans la mer. Il y eut même dans la suite un oracle qui étoit souvent consulté par les matelots. On a ajouté d'autres fables à celle-ci : ce fut lui, selon Diodore de Sicile, qui apparut aux argonautes sous la forme d'un dieu marin, & qui leur prédit plusieurs choses qui devoient leur arriver dans la Colchide. Euripide dit qu'il étoit l'interprête de Nérée, & qu'il prédisoit l'avenir. C'*est de Glaucus*, dit un autre auteur, qu'Apollon lui-même avoit appris l'art de prédire l'avenir : il fut la cause du changement de la belle Scylla en monstre marin. *Voyez* CRATÉ, SCYLLA.

GLAUCUS, fils de Démyle, & descendant d'un dieu marin, nommé *Glaucus*, se rendit célebre par sa force & son adresse dans les jeux gymni-

ques. Dans ſa jeuneſſe il s'occupoit à labourer la terre : ſon pere, ayant un jour éprouvé ſa force, en le voyant redreſſer le ſoc de ſa charue avec ſon poing, & le racomoder auſſi bien qu'il auroit fait avec un marteau, le mena aux jeux olympiques, pour y combattre ; mais, comme il n'étoit pas bien expérimenté dans ces ſortes d'exercices, il eut d'abord du déſavantage. Démyle le voyant preſque vaincu, lui cria tout haut de faire valoir cette force dont il s'étoit ſervi à ſa charue. Cette voix l'excita ſi fort au combat, qu'il remporta la victoire ſur ſon adverſaire. Il fut enſuite deux fois victorieux dans les jeux pythiens, & huit fois dans les jeux néméens & les iſthmiens ; en mémoire de quoi on lui érigea une ſtatue à Caryſte, ſa patrie, ville de l'Eubée ; & après ſa mort, les Caryſtiens lui conſacrerent des monumens héroïques : l'île d'Eubée fut même ſurnomée de ſon nom l'île de *Glaucus*.

GLAUCUS, fils de Minos II, roi de Crete, & frere d'Androgée.

GLAUCUS, fils de Minos & de Métope, une des Atlantides, & pere de Bellérophon, fut un des argonautes. Dans les jeux funebres qu'ils célebrerent pour la mort de Pélyas, il eut le malheur d'être foulé aux pieds de ſes chevaux. Virgile (*Georgic. lib. III. v. 266.*) attribue ſa mort à une autre cauſe. *Glaucus* croyant rendre ſes jumens plus vigoureuſes & plus légeres à la courſe, ne voulut pas permettre qu'elles fuſſent couvertes par des étalons : il en fut puni par Vénus. Elle rendit ſes cavales ſi furieuſes, qu'elles mirent en pieces leur maître. *Voyez* TARAXIPPUS.

GLAUCUS, fils d'Hippolyte, fut étouffé, dit-on, dans une tonne de miel, & reſſuſcité par Eſculape, ou par le moyen d'un dragon. (*Pelaphatus.*)

GLAUCUS, fils d'Hyppolochus, & petit fils de Bellérophon, fut un des chefs des Lyciens, qui, ſous les ordres de Sarpédon, vinrent au ſecours de Troyens. Son pere, en l'envoyant à Troye, lui avoit recommandé, ſur toutes choſes, dit Homere (*Iliad. VI.*), de ne perdre aucune occaſion de ſe ſignaler, de ſurpaſſer en valeur & en générosité, les héros les plus célebres, & de ne déshonorer par aucune baſſeſſe ſes illuſtres aïeux. *Glaucus* & Diomede s'étant avancés entre les deux armées, pour un combat ſingulier, Diomede, avant d'en venir aux mains, voulut ſavoir qui étoit ſon rival ; & quand il ſut que *Glaucus* étoit le petit-fils de Bellérophon, dont la famille avoit le droit d'hoſpitalité avec celle de Tydée, il planta ſa pique à terre, embraſſa *Glaucus* avec toutes les marques d'une véritable amitié, & ne voulant point combattre contre lui, ils convinrent de s'éviter dans la mêlée. Mais, avant de nous quitter, ajouta Diomede, changeons d'armes, afin que les deux armées connoiſſent que nous faiſons gloire d'être amis. Alors Jupiter éleva le courage à *Glaucus*, il changea d'armes avec Diomede, & donna des armes d'or, pour des armes d'airain, des armes qui valoient cent bœufs, pour des armes qui n'en valoient que neuf ; d'où vint le proverbe, *c'eſt le troc de Glaucus & de Diomede*, lorſqu'il y a trop d'inégalité dans les échanges. Mais *Glaucus* exécuta en cela l'ordre que ſon pere lui avoit donné de ſurpaſſer en généroſité tous les héros. *Glaucus* fut tué peu de temps après par Ajax dans cette même guerre. Énée le vit dans les enfers parmi les fameux guerriers. Cependant Paléphate aſſure que les vents ayant pouſſé le corps de *Glaucus* vers la Lycie, ce héros y fut changé en fleuve.

GLAUCUS *color*, la même couleur que *cæſius color*. *Voyez* CÆSIUS.

GLAUQUE, fille de Cycréus, roi de Salamine, & premiere femme de Télamon. *Voyez* TÉLAMON.

GLEBA & GLEBALIS functio, tribut que payoient aux empereurs les ſénateurs à raiſon de leurs terres.

GLEBÆ injectio, coutume religieuſe des anciens. Elle conſiſtoit à jeter quelques motes, ou quelques poignées de terre ſur les cadâvres privés de ſépulture.

GLESSUS, nom que les Germains donnoient à l'ambre jaune, ou ſuccin. (*Plin. 37. 3.*)

GLICO. Muratori (tom. 3. *Theſ.*) raporte l'inſcription ſuivante :

GLICO

M. AUR. THEODO

TUS JUSSO DEI

POSUIT.

Dans le faux prophete de Lucien, Eſculape métamorphoſé en ſerpent, eſt appelé Γλύκων, *Glycon*.

GLIRES. } *Voyez* LOIR.
GLIRARIUM. }

GLOBE. Rien de plus fréquent ſur les médailles des empereurs romains que la figure du *globe*. On la voit ſur celles de Caracalla, de Didius Julianus, de Conſtant, &c. Ils affecterent ce ſymbole comme la marque de leur domination ſur le monde entier. Les empereurs de Conſtantinople ajouterent une croix ſur ce *globe*, qu'on retrouve dans les monoies mérovingiennes, & dans les monumens des empereurs françois. On le voit auſſi ſur les ſceaux des empereurs d'Allemagne, dès le regne d'Othon II, & ſur ceux des rois de France Hugues Capet & de ſon fils Robert ; mais il n'y eſt pas ſurmonté d'une croix. Depuis ces deux regnes, il ne paroît plus ſur les ſceaux de nos rois, excepté ſur celui que Louis XII fit faire pour l'Italie. Mais ils ont toujours regardé le *globe*, ou la pomme royale, comme le ſymbole de la domination ſuprême. Auſſi avons-nous

plusieurs ſtatues des rois mérovingiens, qui les repréſentent tenant un *globe* à la main.

GLOBI. } (*Cato de re ruſtica. c.* 80.)
GLOBULI. }

„ Pour faire des *globi*, mêlez du fromage avec de l'*alica*, dont vous ferez autant de *globi* qu'il vous plaira; faites enſuite chauffer de l'huile dans une chaudiere, & mettez-les y entre l'un après l'autre, ou deux; à deux; retournez-les continuélement avec une cuillere, & retirez-les, quand ils ſeront cuits; frotez-les enſuite de miel, & égrugez du pavot deſſus avant de les ſervir „.

GLOBULES.

On voit deux, trois & quatre *globules* ſur les médailles de la grande Grece & de Sicile. Ces *globules* marquent leur valeur relativement à l'às romain.

GLOMUS, gâteau frit que les Romains offroient dans les ſacrifices. (*Feſtus*).

GLOS, la ſœur du mari. Feſtus définit ainſi le mot *glos*, *viri ſoror*, *a græco γάλως*.

GLOSSAIRE des dates. *Voyez* DATES.

GLOSSOCOME (*Muſiq. inſtr. des anc.*), nom que les anciens donnoient à l'eſpece d'étui dans lequel ils conſervoient les glottes de leurs flûtes, qui probablement étoient des eſpeces de hautbois; & par conſéquent leurs glottes étoient des hanches. *Voyez* FLÛTE.

GLOTTE. (*Muſiqu. inſtr. des anc.*) Pollux met la *glotte* au nombre des parties de la flûte; & Héſychius dit que les *glottes* étoient des languetes, ou petites langues qui s'agitoient par le ſouffle du joueur. Cette deſcription d'Héſychius confirme l'idée où nous ſommes, que les flûtes des anciens n'étoient que des eſpeces de hautbois. *Voyez* FLÛTE.

GLUTINATORES. Les anciens avoient des ouvriers dont l'unique emploi étoit de coller les feuilles de *papyrus*. On les nommoit (*Cic. ad Attic. lib. XLIV.*) *glutinatores*; & l'on ne doit pas les confondre avec les ouvriers du commun; car les Athéniens éleverent une ſtatue à un certain Philtatius (*Phot. Bibl. ex Olympiodoro.*), qui leur avoit enſeigné à coller les manuſcrits, ou, ce qui paroît plus vrai ſemblable, qui avoit inventé une eſpece particuliere de colle pour les livres.

C'eſt de la colle avec laquelle on atachoit, au bout l'une de l'autre, les feuilles de papier, que le bout d'en-haut des feuilles ainſi atachées enſemble, où l'on mettoit le titre du manuſcrit, a pris le nom de *πρωτόκολλον*. De même que la derniere feuille d'en bas s'appeloit, à cauſe de cela, *ἐσχατόκολλον*. (*Salmaſius de uſuris*, *pag.* 415.) Lorſqu'un rouleau de papier étoit ainſi collé, on l'ébarboit (*Lucian. adv. indoct. c. III.*), comme cela ſe remarque viſiblement aux manuſcrits d'Herculanum. L'inſtrument, pour ébarber ces rouleaux, ſe nommoit chez les latins *ſicilo*, & chez les grecs *σμιλαχαρτέτομας*.

GLYCERIUS, tyran ſous Léon.

GLYCERIUS AUGUSTUS.
Ses médailles ſont:
RRR. en or.
RR. en quinaires.
O. en argent, & en B.

GLYCIA, ſurnom de la famille CLAUDIA.

GLYCON. *Voyez* DANÉS.

GLYPTOGRAPHIE. La *Glyptographie* eſt la ſcience des graveurs en creux & en relief ſur des cornalines, jaſpes, agates, agates onyx, lapis, améthiſtes, opales, ſardoines, hyacintes, chryſolithes, topazes & autres pierres précieuſes qui étoient employées par les anciens pour des bagues, des cachets, des vaſes & autres ornemens. Ce terme eſt compoſé de deux mots grecs, *γλυφὴ*, *gravure*, & *γραφὴ*, *deſcription*.

GNA. *Voyez* ODIN.

GNÆUS Voyez CNÆUS.

GNATIA, ou EGNATIA, ville d'Italie, au pays des Salentins, entre Bari, autrefois *Barium*, & Brindes, autrefois *Brunduſium*. Elle ſe vantoit de poſſéder une pierre, ſur laquelle le feu s'alumoit de lui-même, ſi-tôt que le bois y étoit poſé. Horace, dans une de ſes ſatyres, ſa moque de cette fâble. Mais *voyez* FEU.

GNYDE. *Voyez* CNIDE.

GNOMONS. } *Voyez* CADRAN.
GNOMONIQUE. }

GNOSSE. *Voyez* CNOSSUS.

GNOSTIQUES. *Voyez* ABRAXAS.

GOBELETS (joueurs de). *Voyez* ACETABULARII.

GOÉTIE, eſpece de magie qui n'avoit pour objet que de faire le mal; c'eſt pour cela que ceux qui en faiſoient profeſſion, n'invoquoient que les génies mal-faiſans: leurs invocations ſe faiſoient la nuit, auprès des tombeaux, par des gémiſſemens & des lamentations. Le mot *goétie* eſt le même que *γοητεία*, *enchantement*.

GOMER. *Voyez* GOMOR.

GOMERIATICUM, impôt ſur les laines.

GOMOR, gomer, humra, meſure de capacité pour les ſolides de l'Aſie & de l'Égypte; elle valoit, en meſure de France, $\frac{3}{10000}$ de boiſſeau, ſelon M. Pauſton, dans ſa Métrologie, elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays,

s $\frac{1}{3}$ conges ſacrés,
ou, s $\frac{4}{5}$ cab,
ou, 2 $\frac{1}{2}$ mares,
ou, 3 $\frac{1}{3}$ chenices,
ou, 7 $\frac{1}{2}$ log,
ou, 14 $\frac{2}{3}$ hémines.

GOMON, homer, décime, meſure de capacité pour les liquides de l'Aſie & de l'Égypte; elle valoit, en meſure de France, 3 pintes & $\frac{1}{10000}$ ſelon M. Pauſton, dans ſa Métrologie, elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays,

s $\frac{1}{3}$ conge ſacré,
ou, s $\frac{4}{5}$ cab,
ou, 2 $\frac{1}{2}$ mares,
ou, 3 $\frac{1}{3}$ chenices,

on, 7 $\frac{1}{2}$ log,
on 14 $\frac{1}{2}$ mines.

GOMPHI, en Theſſalie. ΓΟΜΦΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

GONDS. La déeſſe *Cardea* préſidoit aux *gonds*. *Voyez* ſon article.

Les *gonds* des anciens entroient dans le ſeuil des portes, comme ceux de nos portes cocheres ; & par ce moyen, on pouvoit ouvrir les portes en dedans ou en dehors. On en a trouvé pluſieurs de cette ſorte à Herculanum. Les *gonds* étoient faits de différente maniere, le plus ſouvent de bois d'orme (*Plin. XVI.* 40.), quelquefois de fer ou d'airain. Servius (*Æneid.* t. 454.) dit qu'après la trahiſon de Tarpeïa, on fit garnir les portes du Capitole de *gonds* d'airain, afin qu'ils avertiſſent par leur frémiſſement de l'ouverture des portes. Lorſqu'on craignoit au contraire, que ce frémiſſement ne reveillât des jaloux, ou des argus, on verſoit de l'eau ſur les *gonds*. Plante nous apprend cette ruſe (*Curc.* s. 3. t.) :

Placide egredere, & ſonitum prohibe forum, & crepitum cardinum,
Ne quod hic agimus, herus percipiat fieri.
Mane, ſuffundam aquam. PA. viden' ut anus tremula medicinam facit?
Eapſe merum condidicit bibere, foribus dat aquam, quam bibant.

GONIADE, nom de nimphe. (*Goniad.*) Les *Goniades* avoient un temple ſur le bord du fleuve Cythere. L'opinion commune étoit, que les eaux des nymphes *Goniades* rendoient la ſanté aux malades qui en buvoient. (*Strabon, l. V.*)

GONIPPUS. *Voyez* PANORMUS.

GONTHAMOND, roi des Vandales.

Ses médailles ſont :
RRRR. en argent
O. en or.
O. en bronze.

GORDIEN D'AFRIQUE le pere.

MARCUS ANTONIUS GORDIANUS AFRICANUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :
O. en or.
RRR. en argent.
RR. en médaillons de potin d'Égypte.
RR. en G. B. de coin romain.
RRR. en P. B.
O. de Colonies, ou frapées dans les villes greques.
RR. en M. B. d'Égypte.

On connoît une médaille gſeque, en moyen bronze, de ce prince ; elle a été frapée à Samos, & porte au revers le type de la Fortune.

GORDIEN d'Afrique le fils.

MARCUS ANTONIUS GORDIANUS AFRICANUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :
O. en or.
RRR. en argent.
RRR. en médaillons de potin d'Égypte.
RR. en G. B. de coin romain.
O. en M. & P. B.
RRR. en M. B. d'Égypte.

GORDIEN-PIE, troiſieme du nom, petit-fils de *Gordien* d'afrique pere.

MARCUS ANTONIUS GORDIANUS PIUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :
C. en or ; il y a peu de revers rares.
C. en argent, & RR. avec le titre ſeul de Céſar. On trouve en argent peu de revers rares ; il y en a un qui a pour légende : *Marti pacifeti*, & qui eſt R.
RR. en médaillons grec d'argent, ou approchant du volume des médaillons.
C. en G. B. de coin romain ; il y a des revers rares.
C. en M. B. ; il ſe trouve en ce module des revers rares.
R. en G. B. de Colonies.
R. en M. & P. B.
C. en G. B. grec ; il y a des revers rares ; celui où l'on voit le roi Abgare debout, devant Gordien ſur le trône, eſt RR.

Les médailles de ce module, qui repréſentent les têtes de *Gordien* & de Tranquilline, ſont rares.

C. en M. B., mais R. avec la tête de *Gordien* vis-à-vis celle de *Sérapis*.

On y trouve aſſez communément la tête du roi Abgare au revers.

Les médaillons latins de bronze ſont rares. Les grecs le ſont moins, puiſqu'on en connoît cinquante à ſoixante différens.

On a trouvé le moyen de donner quelques médailles de *Gordien III*e. aux *gordiens* d'Afrique, ſoit en réformant la légende de la tête, & en mettant AFR. au lieu de PIVS F. ſoit en marquant un peu de barbe au menton ; de ſorte que quelques uns ont pris de là ſujet de ſoutenir que c'étoit un troiſieme africain, fils ou neveu des deux autres. Il ſera aiſé de ſe déſabuſer, en ſe ſouvenant que tous les revers où il y a AVG. ne conviennent point aux deux africains, qui marquent ordinairement deux GG ſur leurs médailles. Ce n'eſt pas qu'il ne s'en rencontre quelquefois avec *Aug.* par un ſeul G, comme *providentia Aug. virtus Aug.* Mais alors le mot AFR. qui ſe trouve du côté de la tête, empêche d'y être trompé.

Quant à la nouvele opinion au ſujet du quatrieme *Gordien*, fondée ſur les médailles, ſoit greques, ſoit latines, où l'on trouve une tête fort jeune, & la ſeule qualité de *Gordianus Cæſar* ; toutes les raiſons en paroiſſent fort aiſées à détruire. Balbin & Papien connoiſſant que le peuple les regardoit comme des uſurpateurs, firent donner au jeune *Gordien* le nom de *Céſar*, en

Digitized by Google

même temps que le ſénat les fit Auguſtes, & tâcherent de perſuader qu'ils ne gouvernoient l'empire que comme les tuteurs de *Gordien*. D'ailleurs, un peu plus ou un peu moins de raſſemblance, entre deux têtes frapées ſur des médailles, eſt un foible apui pour un nouveau ſyſtême. Pour la médaille du jeune *Gordien*, avec *pietas Augg.*, elle marque préciſément ce que nous venons de dire de la politique des deux Auguſtes, qui le firent nommer Céſar, afin de ſe concilier le peuple.

On peut voir ſur ce ſujet l'*hiſtoire des quatre Gordiens*. (Paris, 1695. 12.) *Hiſtoria trium Gordianorum*, de Cuper (Deventer. 1697. 12.) & ce que l'illuſtre Spanheim en a dit dans ſon grand ouvrage *de Uſu & Præſt. Num.* (tom. II. Diſſ. XI. p. 243. ſeqq.)

GORDIEN (nœud). Gordius, pere de Mydas, roi de Phrigie, avoit un chariot dont le joug étoit ataché au timon par un nœud ſi adroitement tiſſu, & où le lien faiſoit tant de tours & de détours, qu'on ne pouvoit découvrir, ni où il commençoit, ni où il finiſſoit. Selon l'ancienne tradition du pays, un oracle avoit déclaré que celui qui pourroit le délier, auroit l'empire de l'Aſie. Alexandre, ſe trouvant en Phrygie, dans la ville de Gordium, ancien ſéjour du roi Mydas, eut envie de voir le fameux chariot où étoit ataché le nœud *Gordien*. Étant perſuadé que la promeſſe de l'oracle le regardoit, il fit pluſieurs tentatives pour le délier; mais n'ayant pu y réuſſir, & craignant que ſes ſoldats n'en tiraſſent un mauvais augure, *il n'importe*, dit-il, *comment on le dénoue*, & l'ayant coupé avec ſon épée, il éluda ou acomplit l'oracle, dit Quinte-Curce. Arrien ajoute qu'Alexandre, & ceux qui étoient préſens, ſe retirerent, comme ayant acompli l'oracle, ce qui fut confirmé la nuit même par des tonerres & des éclairs, de ſorte que le prince fit le lendemain des ſacrifices, pour remercier les dieux de la faveur qu'ils lui avoient faite, & des marques qu'ils lui en donnoient.

GORDIUS, pere de Mydas, avoit été laboureur, „ & n'avoit en pour tout bien, que deux „ atelages de bœufs, dont l'un ſervoit à labou„ rer, & l'autre à traîner ſon chariot. Un jour „ qu'il laboutoit, un aigle vint ſe poſer ſur le „ joug, & y demeura juſqu'au ſoir. Étoné de „ cette merveille, il alla conſulter les Telmiſ„ ſiens, ſavans en l'art de deviner, & à qui cet„ te ſcience eſt ſi naturele, dit Arrien (*lib. I. & II.*), qu'elle paſſe juſqu'aux femmes & aux „ enfans. Comme il approchoit d'un de leurs „ villagrs, il rencontra une jeune fille qui ve„ noit puiſer de l'eau; & lui ayant dit le ſujet „ de ſon voyage, comme elle étoit auſſi de la „ race des devins, elle lui répondit qu'il devoit „ ſacrifier à Jupiter, ſous le titre de roi ou de „ ſouverain. Il emmena cette fille, pour ap„ prendre d'elle la forme du ſacrifice; & l'ayant „ enſuite épouſée, il en eut un fils, nommé „ Mydas. Cependant il ariva de grandes divi„ ſions entre les Phrygiens; de ſorte qu'ils en„ rent recours à l'oracle, qui leur dit qu'elles „ ne ceſſeroient que par un roi qui leur vien„ droit ſur un char. Comme ils étoient en peine „ de cette réponſe, ils virent ariver Mydas avec „ ſon pere & ſa mere ſur leur chariot; alors ne „ doutant plus que ce ne fût *Gordius* que l'ora„ cle leur déſignoit, ils l'élurent pour roi, & il „ termina tous leurs différents. Mydas, en reco„ noiſſance de la faveur que ſon pere avoit re„ çue de Jupiter, lui conſacra ſon chariot, & „ le ſuſpendit au plus haut de la forterreſſe „.

GORDUS Julia, en Lydie. ΓΟΡΔΟ & ΓΟΡΔΗΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper, ſous l'autorité de ſes archontes, des médailles impériales greques en l'honeur de Trajan, de M. Aurele, de Sévere, de Caracalla, d'Élagabale, d'Alex. Sévere, de Gallien, de Plotine, de Fauſtine mere, de Vérus, d'Otacilie.

GORGASE. *Gorgaſus*. Pauſanias (*in Meſſeniacis*) dit que ce dieu fut honoré à Phere, ville de la dépendance des Meſſéniens, & que ce fut un certain Iſthmius, fils de Glaucus, qui y bâtit un temple à l'honeur de *Gorgaſe*.

GORGÉ, fille d'Oënée, roi de Calydon, & femme d'Andromédon. *Voyez* Oënée. (*Hygin. c. XIV.*)

GORGONEION, nom d'un maſque particulier, en uſage ſur l'ancien théâtre des Grecs: c'eſt proprement le nom qu'on donnoit à certains maſques faits exprès pour inſpirer l'éfroi, & ne repréſenter que des figures horribles, telles que les furies & les *gorgones*, d'où leur vient la dénomination de γοργόνειον. L'eſpece de maſque qui repréſentoit les perſones au naturel, s'appelloit προσωπεῖον; le maſque qui ne ſervoit qu'à repréſenter les ombres, ſe nommoit μορμολύκειον. Pollux n'a point diſtingué, comme il le devoit dans ſa *Nomenclature*, ces trois ſortes de maſques; mais il eſt bien excuſable dans un ſujet de mode qui changea ſi ſouvent & qui étoit ſi varié. *Voyez* Masque.

GORGONES. Trois ſœurs, filles de Phoreus & de Céto, & ſœurs cadetes des Grées. Elles demeuroient ſelon Héſiode, au delà de l'Océan, à l'extrémité du monde, près du ſéjour de la nuit, à même où les hespérides font entendre les accens de leurs voix.

Les noms des *gorgones*, ſont Sthéno, Euryale & Méduſe, ſi celebre par ſes malheurs. Celle ci étoit morteſe, au lieu que ſes deux ſœurs n'étoient ſujetes ni à la vieilleſſe, ni à la mort. Le Dieu ſouverain de la mer, fut ſenſible aux charmes de Méduſe; & ſur le gazon d'une prairie,

au milieu des fleurs que le printemps fait éclôre, il lui donna des marques de son amour. Elle périt ensuite d'une maniere funeste; Persée lui coupa la tête.

Les trois *gorgones*, disent encore les poëtes, ont des ailes aux épaules; leurs têtes sont hérissées de serpens, leurs mains sont d'airain, leurs dents sont aussi longues que les défenses des plus grands sangliers; objet d'effroi & d'horreur pour les mortels; nul homme ne peut les regarder en face, qu'il ne perde aussi-tôt la vie; elles le pétrifient sur le champ, dit Pindare. Virgile ajouta qu'après la mort de Méduse, Sthéno & Euryale allarent habiter auprès des enfers, à la porte du noir palais de Pluton, où elles se sont toujours tenues depuis avec les Centaures, les Scylla, le géant Briarée, l'hydre de Lerne, la Chimare, les Harpies, & tous les autres monstres éclos du cerveau de ce poëte.

Multaque præterea variarum monstra ferarum...

Gorgones, harpiæque...

Il n'y a peut être rien de plus célebre dans les traditions fabuleuses que les *gorgones*, ni rien de plus ignoré dans les annales du monde. C'est sous ces deux points de vue, que l'abbé Massieu a envisagé ce sujet dans une savante dissertation, dont le précis pourra du moins servir à nous convaincre du goût inconcevable de l'esprit humain pour les chimeres.

En effet, la fable des *gorgones* ne sembla être autre chose qu'un produit extravagant de l'imagination, ou bien un édifice monstrueux élevé sur des fondemens, dont l'origine est l'écueil de la sagacité des critiques. Il est vrai que plusieurs historiens ont taché de donner à cette fable, une sorte de réalité; mais il ne paroît pas qu'on puisse faire aucun fond sur ce qu'ils en rapportent, puisque le récit même de Diodore de Sicile & celui de Pausanias, n'ont l'air que d'un roman.

Diodore assure que les *gorgones* étoient des femmes guerrieres, qui habitoient la Lybie, près du lac Tritonide; qu'elles furent souvent en guerre avec les Amazones leurs voisines; qu'elles avoient Méduse pour reine, du temps de Persée qui les vainquit; & qu'enfin Hercule les détruisit entiérement ainsi que leurs rivales, persuadé que dans le grand projet qu'il avoit formé d'être utile au genre humain, il n'exécuteroit son dessein qu'en partie, s'il souffroit qu'il y eût au monde quelques nations qui fussent soumises à la domination des femmes.

La narration de Pausanias, s'accorde assez bien avec celle de Diodore de Sicile; & tandis que tous les deux font passer les *gorgones* pour des héroïnes, d'autres écrivains en font des monstres terribles. Suivant ces derniers, les *gorgones* ne sont point des femmes belliqueuse qui aient vécu sous une forme de gouvernement, & dont la puissance fut long-temps soutenue, c'étoient, disent-ils, des femmes féroces d'une figure monstrueuse, qui habitoient les antres & les forêts, se jetoient sur les passans, & faisoient d'affreux ravages: mais ces mêmes auteurs qui conviennent sur ce point, different sur l'endroit qu'ils assignent pour demeure à ces monstres. Proclus de Carthage, Alexandre de Mynde, & Athénée les placent dans la Lybie; au lieu que Xénophon de Lampsaque, Pline & Solin prétendent qu'elles habitoient les îles Gorgades.

Alexandre de Mynda cité par Athénée, ne veut pas même que les *gorgones* fussent des femmes; il soutient que c'étoient de vraies bêtes féroces, qui pétrifioient les hommes en les regardant. Il y a, dit-il, dans la Lybie, un animal que les Nomades appelent *gorgones*, qui a assez l'air d'une brebis sauvage, & dont la souffle est si empesté, qu'il infecte tous ceux qui l'approchent, une longue criniere lui tombe sur les yeux, & lui dérobe l'usage de la vue; elle est si épaisse & si pesante cette criniere, qu'il a bien de la peine à l'écarter pour voir les objets qui sont autour de lui; lorsqu'il en vient à bout, par quelque effort extraordinaire, il renverse par terre ceux qu'il regarde, & les tue avec le poison qui sort de ses yeux: quelques soldats de Marius, ajoute-t-il, en firent une triste expérience dans le temps de la guerre contre Jugurtha; car ayant rencontré une de ces *gorgones*, ils fondirent dessus pour la percer de leurs épées; l'animal effrayé, rebrousse sa criniere & les renversa morts d'un seul regard: enfin quelques cavaliers Nomades lui dresserent de loin des embûches, le turent à coups de javelot, & le porterent au général.

Xénophon de Lampsaque, Pline & Solin assurent que les *gorgones* étoient des femmes sauvages, qui égaloient, par la viteſſe de leur course, le vol des oiseaux. Selon le premier des auteurs, cité par Solin, Hannon, général des Carthaginois, n'en put prendre que deux, dont le corps étoit si velu, que pour en conserver la mémoire comme d'une chose incroyable, on attacha leur peau dans le temple de Junon, où elles demeurerent suspendues parmi les autres offrandes, jusqu'à la ruine de Carthage.

Si les auteurs qu'on vient de citer, ôtant aux *gorgones* la figure humaine, Paléphate & Fulgence les leur restituent; car ils soutiennent que c'étoient des femmes opulentes, qui possédoient de grands revenus, & les faisoient valoir avec beaucoup d'industrie: mais ce qu'ils en racontent paroît tellement ajusté à la fable, qu'on doit moins les regarder comme des historiens qui déposent, que comme des spéculatifs qui cherchent à expliquer toutes les parties d'une énigme qu'on leur a proposée.

Paléphate, pour accommoder de son mieux ses

explications aux fictions des poëtes, nous dit que la *gorgone* n'étoit pas Méduſe, comme on le croit communément, mais une ſtatue d'or repréſentant la déeſſe Minerve, que les Cyrénéens appeloient *gorgone*. Il nous apprend donc que Phoreus originaire de Cyrene, & qui poſſedoit trois îles au delà des colonnes d'Hercule, fit fondre pour Minerve, une ſtatue d'or haute de quatre coudées, & mourut avant que de l'avoir conſacrée. Ce prince, dit-il, laiſſa trois filles, Sthéno, Euryale & Méduſe, qui se vouerent au célibat, hériterent chacune d'une des îles de leur pere; & ne voulant ni conſacrer ni partager la ſtatue de Minerve, elles la dépoſerent dans un tréſor qui leur appartenoit en commun; elles n'avoient toutes trois qu'un même miniſtre, homme fidele & éclairé, qui paſſoit ſouvent d'une île à l'autre pour l'adminiſtration de leur patrimoine: c'eſt ce qui a donné lieu de dire qu'elles n'avoient à elles trois qu'une corne & qu'un œil, qu'elles ſe prêtoient alternativement.

Perſée, fugitif d'Argos, courant les mers & pillant les côtes, forma le deſſein d'enlever la ſtatue d'or, ſurprit & arrêta le miniſtre des *gorgones* dans un trajet de mer: ce qui a encore donné lieu aux poëtes, de feindre qu'il avoit volé l'œil des *gorgones*, dans le temps que l'une le remettoit à l'autre. Perſée néanmoins leur déclare qu'il le leur rendroit, ſi elles vouloient lui livrer la *gorgone*, c'eſt-à-dire, la ſtatue de Minerve, & il en attacha la tête à la proue de ſon vaiſſeau. Comme le vue de cette dépouille & l'éclat des expéditions de Perſée, répandoit partout la terreur, on dit qu'avec le tête de Méduſe, il changeoit ſes ennemis en rochers & les pétrifioit. A lire ce détail, ne croiroit-on pas que tous ces événemens ſon réels & ſe ſont paſſés ſous les ieux de Paléphate? Comme Fulgence n'a fait que coudre quelques circonſtances indifférentes à cette narration, il eſt inutile de nous y arrêter.

Selon d'autres hiſtoriens, les *gorgones* n'étoient rien de tout ce que nous venons de voir; c'étoient trois ſœurs d'une rare beauté, qui faiſoient ſur tous ceux qui les regardoient des impreſſions ſurprenantes; on diſoit qu'elles les changeoient en pierre; c'eſt par exemple, l'opinion d'Ammonius Serenus; Héraclide eſt du même ſentiment, avec cette différence, qu'il s'exprime d'une maniere peu favorable à la mémoire des *gorgones*, car il les peint comme des perſones qui faiſoient de leurs charmes un honteux trafic.

Mais enfin il y a des écrivains auſſi anciens que ces derniers, qui, loin d'accorder aux *gorgones* une figure charmante, nous aſſurent au contraire que c'étoient des femmes ſi laides, ſi diſgraciées de la nature, qu'on ne pouvoit jeter les ieux ſur elles, ſans être comme glacé d'horreur.

Tout ceci ſuffit ſans doute, pour prouver que tous les récits des hiſtoriens ſur les *gorgones*, ſont remplis de contradictions; car ſous quelles formes différentes ne nous les ont ils pas repréſentées? Ils en ont fait des héroïnes, des animaux ſauvages & féroces, des filles économes & laborieuſes, des prodiges de beauté, des monſtres de laideur, des modeles de ſageſſe qui ont mérité d'être miſes tantôt au rang des femmes illuſtres & tantôt au rang des courtiſanes ſcandaleuſes.

La moitié de ces mêmes hiſtoriens les placent dans la Lybie; l'autre moitié les tranſporte à mille lieues de là, & les établit dans les Orcades. Les uns tirent leur nom de γοργὸν, mot cyrénéen qui veut dire Minerve: d'autres de γοργὸν, nom lybique d'un animal; & d'autres enfin du mot grec γεωργὸς, qui ſignifie *laboureur*. Quel parti prendre entre tant d'opinions différentes? Celui d'avouer qu'elles ſont à peu près également dénuées de vrai ſemblance.

Ce n'eſt pas tout; quelques merveilles que les hiſtoriens aient publiées touchant les *gorgones*, les poëtes ont encore renchéri ſur eux; & il ne faut pas en être étoné. On ſait qu'un de leurs droits principaux eſt de créer; s'ils en uſent volontiers dans toutes les matieres qu'ils traitent, on peut dire qu'ils en ont abuſé dans celle-ci; ils ſe ſont donné pleine carriere, & les fictions qu'ils nous ont débitées ſur ce point, ſont autant de merveilles dont ils ont ſurchargé le tableau.

Homere ſeul s'eſt conduit avec la plus grande réſerve; il ſe contente de nous dire que ſur l'égide de Minerve, & le bouclier d'Agamemnon, fait d'après cette égide, étoit gravée en relief l'horrible *gorgone* lançant des regards épouvantables au milieu de la terreur & de la fuite.

Mais ſi le prince des poëtes eſt concis, Héſiode en revanche s'eſt appliqué à ſuppléer à cette briéveté, par des portraits de main de maître, dont il a cru devoir embélir ſon poëme du bouclier d'Hercule & celui de la généalogie des dieux: on diroit qu'il n'a eu deſſein dans le premier ouvrage, que de prouver le grande intelligence qu'il avoit des regles de ſon art & l'élévation dont il étoit capable lorſqu'il vouloit prendre l'eſſor. „ Sur ce bouclier, dit-il, paroît le „ héros Perſée, détaché du fond & ne portant „ ſur rien ..... On le voit qui hâte ſa fuite „ plein de trouble & d'éroi. Les ſœurs de la „ *gorgone* monſtre afreux & inacceſſible, mon„ ſtre dont le nom ſeul fait frémir, le ſuivent „ de près & tâchent de l'atteindre; elles voleot „ ſur le diſque de ce diamant lumineux; l'o„ reille entend le bruit que leurs elles font ſur „ l'airain; deux noirs dragons pendent à leurs „ ceintures; ils dreſſent la tête, ils écu„ ment; leur rage éclate dans le grincement „ de leurs dents, & dans la férocité de leurs re„ gards „.

Dans la *théogonie*, Héſiode le prend ſur un ton moins haut, & tel que doit être celui de la ſim-

ple

ple narration, qui ne ſe propoſe que d'inſtruire. Il entre ici dans le détail, & nous apprend de qui les *gorgones* avoient reçu la naiſſance, leur nombre, leurs noms, leurs différentes prérogatives, leur combat contre Perſée, & le renverſement de leur triſte famille.

La fable d'Héſiode, reçut de nouveaux ornemens de l'art des poëtes qui lui ſuccéderent. On peut s'en convaincre par la lecture d'Eſchyle dans ſon Prométhée; de Pindare dans les odes pythiques, & de Virgile dans ſon ſixieme livre de l'Énéide: mais c'eſt Ovide qui brille le plus; amateur des détails, & ne maniant guere un ſujet ſans l'épuiſer, il a rempli celui-ci de cent nouveles fictions dans ſes métamorphoſes, il ſeme les fleurs à pleines mains ſur la conquête de Méduſe par Neptune, ſur l'expédition fameuſe de Perſée, ſur la défaite de la *gorgone* & ſur celle des généraux de Phinée.

Ce fut après tant de matériaux tranſmis par les poëtes grecs & latins, que les mythologues qui écrivirent en proſe, Phérede, Apollodore, Hygin & d'autres compoſerent leurs diverſes compilations, qui d'ailleurs n'ont rien d'intéreſſant.

Loin de s'y arrêter, l'abbé Maſſieu vient à l'explication la plus vraiſemblable des myſteres prétendus que renferme la fable des *gorgones*; mais il ne la trouve pas cette explication dans des allégories phyſiques, morales ou guerrieres; il n'y voit que des jeux d'eſprit. Le Clerc, à l'exemple de Bochard, a eu raiſon de chercher le mot de l'énigme dans les langues orientales, quoiqu'il ſe ſoit trompé, en croyant prouver dans ſes notes ſavantes ſur Héſiode que par les *gorgones* il faut entendre *des cavales d'Afrique*, qu'en leverent les Phéniciens en commerçant dans cette partie du monde. Fourmont ſentant les défectuoſités d'un ſyſtême qui ne s'ajuſtoit point aux détails de la fable, s'eſt retourné d'une autre maniere; & nous allons voir le fruit de ſes recherches.

Il a trouvé dans le nom des trois *gorgones* & juſque dans le nom des cinq filles de Phorcus, celui des vaiſſeaux de charge qui faiſoient commerce ſur les côtes d'Afrique où l'on trafiquoit de l'or, des dents d'éléphant, des cornes de divers animaux, des iena d'hyene & d'autres marchandiſes. L'échange qui s'en faiſoit en différens ports de la Phénicie & des îles de la Grece; c'eſt le myſtere de la dent, de la corne & de l'œil, que les *gorgones* ſe prêtoient mutuélement: ainſi les cinq filles de Phorcus étoient les cinq vaiſſeaux qui compoſoient la petite flote de ce prince, comme le prouvent leurs noms phéniciens. Dans toutes les langues orientales, les vaiſſeaux d'un prince s'appelent *ſes filles*; *enyo* en phénicien ſignifie un vaiſſeau de charge (*navis oneraria*); *pephrédo* par tranſpoſition pour *perphedo*, un vaiſſeau qui porte de l'eau douce, (*navis aquaria*); *Sthénio*, une galere, (*navis victuaria*); *euriale*, une chalouppe, (*navis tranſitoria*); *Méduſa*, ou ſous-entend *Sephina*, le vaiſſeau amiral, (*navis imperatoria*.) De ces cinq vaiſſeaux, trois étoient de l'île de Choros, nommée enſuite Γοργὼ, *île des Phéniciens* & deux étoient nommés γραῖαι. *grées* vaiſſeaux gagnés ſur les Grecs.

L'île de Cyre ou Corcyre, Ithaque & autres îles voiſines étoient des îles Phéniciennes de nouvele date. Paléphate dit que Phorcus ou Phorcys étoit Cyrénéen, cela ſe peut; mais alors comme chef de colonie, il régnoit à Ithaque, à Céphalonie & à Choros. Dans l'Odyſſée, Minerve montre à Ulyſſe & ſa patrie & le port du vieillard marin Phorcys; voilà le pere des *gorgones* retrouvé: Phorcys roi d'Ithaque & des deux îles voiſines, qui poſſede & envoie commercer cinq vaiſſeaux, trois de Choros, c'eſt-à-dire, les trois *gorgones* & deux qu'il a pris ſur les Grecs, qui ſont les grées.

Le commerce de ce prince ſe faiſoit en Afrique avec les habitans de Cyrene, du mont Atlas, des Canaries & de la côte de Guinée. Pline, Ptolémée, Méla, Pauſanias, Hannon, Héſiode même, atteſtent que ce commerce étoit fréquent dès le ſiecle de Perſée. Des cinq vaiſſeaux de Phorcys, Perſée négligea le *perphédo* chargé d'eau douce, & *enyo* qui ne renfermoit que des choſes communes pour les beſoins de la flote, il s'attacha aux trois *gorgones* qui portoient une dent ou les dents, c'eſt-à-dire l'ivoire; une corne, c'eſt-à-dire, les cornes d'animaux, un œil, c'eſt-à-dire, les iena d'Hyene ou de poiſſon, & les pierres précieuſes.

Le mot phénicien *Roſch*, ſignifie également *tête*, *chef* & *venin*. Le tête de Méduſe une fois coupée, ou plutôt ſon commandant une fois détruit; (autre équivoque qui autoriſe à dire que cette tête eſt un venin); il ſort ſur le champ de cette tête Chryſaor, ouvrier en métaux, & le Pégaſe, c'eſt à-dire, le Pagaſſe, eſpece de baſe d'Afrique, dont les longues oreilles, quand il court, paroiſſent des ailes.

Enfin on nous parle de pétrifications étranges, & elles ſe préſentent d'elles-mêmes. Perſée vainquit la flote de Phorcys vers les Syrtes. On ſait que cette région a toujours été fameuſe pour les pétrifications, juſqu'à faire croire aux anciens Arabes, qu'il ſe trouvoit dans les terres des villes entieres où les hommes & les animaux pétrifiés, conſervoient encore la poſture qu'ils avoient lors de leur pétrification ſubite.

Voilà donc à quelques embéliſſement poétiques près, le fond réel de la *gorgone*, qu'il falloit remettre en phénicien, dit Fourmont; en effet, dit le chevalier de Jaucourt, auteur de cet article, je ne ſuis pas éloigné de croire que c'eſt à lui qu'appartient la gloire d'avoir expliqué le plus probablement l'énigme.

Nous croyons cependant que le ſyſtême mythoaſtronomique de M. Dupui, dévelopé en entier par ce ſavant, expliquera beaucoup mieux ces bizâreries apparentes.

GORGONIENE, ſurnom donné à Pallas, parce qu'elle portoit dans ſon bouclier la tête de Méduſe, une des gorgones. *Voyez* MÉDUSE.

GORGOPHONE, fille de Perſée & d'Andromede, fut femme de Périérès, fils d'Éole, & roi de Meſſene, dans la Péloponneſe. Elle ſurvécut à ſon mari, & donna, ſuivant Pauſanias, le premier exemple d'une femme remariée en ſecondes noces, en épouſant Océalus, après la mort de Périérès. Elle eut de ſon premier mariage deux fils, Apharée & Leucippe; & du ſecond, elle eut une fille, nommée Arena, qui épouſa Apharée, ſon frere utérin. Elle eut encore de ce ſecond mariage deux fils, Tyndare & Hippocoon. *Gorgophone* fut enterrée à Argos, ſa patrie, où l'on voyoit ſon monument. (*Pauſan. Corinthiac.*)

GORGOPHORE, le même ſurnom que GORGONIENE. *Voyez* ce mot.

GORGYTHION, fils de Priam & de la belle Caſtianeira, qui, par ſa ſageſſe & ſa beauté, reſſembloit parfaitement aux déeſſes, dit Homere, (*Iliad.* 8, *v.* 303.) fut tué par Teucer d'un coup de fleche, qui avoit manqué Hector.

GORTYNA, en Crete. ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ & ΓΟΡΤΥΣ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

C. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Leur type ordinaire eſt un bœuf.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Germanicus, de Caligula, de Trajan, d'Hadrien.

Il y avoit auprès de cette ville de Crete d'excellens pâturages, où les chevaux du ſoleil avoient coutume de paître, au raport d'Homere.

COSSIPIUM, Coton. *Voyez* BYSSOS.

GOTHIQUE (Claude le). *Voyez* CLAUDE II.

GOTHIQUE (écriture). *Voyez* ÉCRITURE des latins.

GOTHS.

Les rois des *Goths*, dont on a des médailles, ſont :

Brduela I.
Athalaric.
Théodahat.
Witigès.
Baduela II.

GOURMANDISE (déeſſe de la). *Voyez* ADÉPHAGIE.

GOUTER. *Voyez* MÉRENDA.

GOUTIERE.

Le comte de Caylus a décrit deux *goutieres* de terre cuite, venues des Romains, & ornées (ſuivant l'uſage des anciens) de différentes figures. Il dit de la premiere (*Rec.* 5. *XIX.*) : „ c'eſt le fragment d'un des ornemens que les Romains plaçoient le long du toit de leurs maiſons, pour cacher & couvrir la *goutiere*, en laiſſant écouler les eaux par les maſcarons ou les têtes d'animaux, placées dans les aagles & les autres endroits convenables. Ce fragment qui n'a pas eu d'autre uſage, préſente dr l'Architecture, tandis que d'autres morceaux, deſtinés au même uſage, étoient ornés de roſetes, de feuillages, de poſes, &c. J'avance ce fait d'autant plus hardiment, que l'on a trouvé dans les fouilles de *Pompeïa* des preuves convaincantes de l'emploi de ces morceaux de terre cuite „.

Il dit de l'autre (*IV. pl.* 61. n°. 2.) : „ cette tête de loup, on peut être de chien de Sibérie, eſt pleine d'eſprit & de caractere : le travail peut en paroître négligé, mais il exprime tout le néceſſaire. Il eſt vrai que ſa matiere & ſa deſtination n'exigeoient pas de fort grands ſoins : cette tête eſt de terre cuite, & elle terminoit une de ces *goutieres* multipliées à l'entour des maiſons romaines, & dont on a découvert un grand nombre dans les fouilles d'*Herculanum*. Ce monument a été trouvé à Rome, où il a été travaillé : on peut en juger par le blancheur & la qualité de la terre „.

GOUVERNAIL. Les anciens mettoient quelquefois deux *gouvernails* à un navire (*Helioder. V.* 15. *& Ælian. Var. Hiſt. IX.* 40. *& Petron. c. LXII. & c. LXXIV.*), quelquefois quatre, comme au navire de Philopator (*Athen. lib. V.*) Suidas (*in voce* Δίκρωτα) dit que des quatre on en plaçoit deux à la proue & deux à la pouppe. Sur un jaſpe du baron de Stoſch, on voit un vaiſſeaux ſans rames allant à toutes voiles, ayant deux *gouvernails* à la pouppe. (*VIe. claſſe, n°.* 44.)

Un *gouvernail* poſé ſur un globe, accompagné de faiſceaux, marque la ſouveraine puiſſance. Sur une médaille de Jules-Céſar on y a joint le caducée, la corne d'abondance, & le bonet pontifical, pour marquer que Céſar gouvernant la république, y faiſoit fleurir la paix, la félicité & la religion.

GOZE, ou GOZZO. *Voyez* GAULOS.

GRAAL (ſaint). *Voyez* ÉMERAUDE.

GRABATUS, mauvais lit des eſclaves, des pauvres, & des philoſophes cyniques ennemis du luxe & de la moleſſe. Séneque le met en oppoſition avec les lits mous & ſomptueux des riches (*Epiſt.* 18.) : *non eſt quod nunc exiſtimes me ducere te ad modicas cœnas, & pauperum cellas..... grabatus ille verus ſit, & ſegum, & panis durus ac ſordidus.*

GRACCHUS, ſurnom de la famille SEMPRONIA.

GRACCURIS, dans l'Eſpagne.

MUNICIP. GRACCVRIA.

Ce Municipe a fait fraper des médailles latines en l'honeur de Tibere.

GRÂCES. Entre toutes les déeſſes, il n'y en avoit point qui euſſent un plus grand nombre d'adorateurs, ni qui fuſſent plus fêtées, parce

que les bieus, dont on les croyoit diſpenſatrices, ſont recherchés de tout le monde, & deus tous les états. Les *Grâces* ſont filles, ſelon quelques uns, de Jupiter & d'Eurynome, ou Eunomie, fille de l'Océan; ſelon d'autres, du Soleil & d'Églé, ou de Jupiter & de Junon; mais la plus commune opinion les fait naître de Bacchus & de Vénus. La plupart des poëtes ont fixé le nombre des *Grâces* à trois, & les nomment Églé, Thalie & Euphroſine. Les Lacédémoniens n'en reconnoiſſoient que deux, qu'ils honoroient ſous le nom de Clite & de Phœnus. Les Athéniens n'en admétoient non plus que deux, qu'ils nommoient Auxo & Hégémone. En pluſieurs endroits de la Grece, on en reconnoiſſoit quatre, & on les confondoit quelquefois avec les quatre ſaiſons de l'année. Pauſanias met au nombre des *Grâces*, la déeſſe de la Perſuaſion, voulant nous inſinuer par-là, que le grand ſecret de perſuader, c'eſt de plaire.

Les *Grâces* étoient compagnes de Vénus. „ On „ les repréſentoit anciénement vêtues, dit Pau„ ſanias (*Boetic. IX. c. XXXV.*): telles, pour„ ſuit-il, les voit-on chez les Éliens, le viſage, „ les mains & les pieds de marbre blanc, l'une „ tenoit une roſe, l'autre un dez, & l'autre un „ rameau de myrte. Elles étoient ainſi vêtues „ à Smyrne, faites par Bupalus, de même dans „ l'Odée, peintes par Apelles, & à Pergames, „ par Pythagore. Telles étoient auſſi leurs ſtatues „ d'Athènes, faites par Socrate, fils de Sophro„ niſque „. Dès le temps de Pauſanias même, la coutume de les peindre nues avoit prévalu: on les trouve aujourd'hui de l'une & de l'autre maniere dans les monumens qui nous reſtent, mais le plus ſouvent nues. Quand on veut moraliſer, on dit que cela ſignifie, que les vraies *Grâces* ſe doivent trouver dans le ſujet même, & n'être point emprunatées d'ornemens extérieurs; que rien n'eſt plus aimable que la ſimple nature. On les peignoit jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agrémens comme le partage de la jeuneſſe. Communément on croyoit qu'elles étoient filles & vierges; cependant Homere en marie une au Dieu du ſommeil, & une autre à Vulcain. Aſſez ſouvent elles paroiſſent dans l'attitude de perſones qui danſent, ſe tenant par la main. Un uſage fort ſingulier chez les anciens, c'étoit de placer les *Grâces* au milieu des plus laids ſatyres, juſque-là qu'aſſez ſouvent les ſtatues des ſatyres étoient creuſes, de maniere qu'on pouvoit les ouvrir; & alors on découvroit au dedans de petites ſtatues de *Grâces*. Que pouvoit ſignifier un aſſemblage ſi bizâre? Vouloit-on nous indiquer par-là qu'il ne faut juger de perſone ſur les ſimples apparences; que les défauts de la figure peuvent ſe réparer par les agrémens de l'eſprit, & qu'aſſez ſouvent un extérieur diſgracié cache de grandes qualités intérieures?

Des divinités ſi aimables n'ont manqué ni de temples, ni d'autels. Éthéocle, roi d'Orchomene, fut le premier qui leur en éleva, & qui leur aſſigna un culte particulier; ce qui a fait dire qu'il étoit leur pere. Selon Pauſanias, elles eurent un temple à Élis, à Delphes, à Perges, à Périnthe, à Byzance, & en pluſieurs autres endroits de la Grece & de la Thrace. Dans l'Île de Paros, une des Cyclades, elles avoient un temple & un prêtre particulier. Minos, dit Apollodore, ſacrifiant aux *Grâces* dans l'Île de Paros, apprit la mort de ſon fils: il jeta d'abord la couronne qu'il portoit en ſacrifiant, & fit ceſſer le joueur de flûte; ce qui n'empêcha pas qu'il ne continuât ſon ſacrifice. Depuis ce temps, à Paros, on ſacrifioit aux *Grâces* ſans couronne & ſans joueur de flûte. Les temples conſacrés à l'Amour & à Vénus, l'étoient auſſi ordinairement aux *Grâces*. Aſſez ſouvent elles avoient place dans ceux de Mercure, pour nous apprendre que le dieu même de l'éloquence avoit beſoin de leur ſecours; mais ſur-tout les Muſes & les *Grâces* n'avoient d'ordinaire qu'un même temple, à cauſe de l'union intime qui doit être entre ces deux ſortes de divinités. Le printemps leur étoit ſpécialement conſacré, comme à Vénus leur mere. On faiſoit peu de repas ſans invoquer les *Grâces*; & l'on y buvoit trois coups en leur honeur.

Quant aux bienfaits qu'on attendoit de ces déeſſes, on croyoit qu'elles diſpenſoient aux hommes non ſeulement la bonne grâce, la gaité de l'humeur, mais encore la libéralité, l'éloquence & la ſageſſe; la plus belle de toutes les prérogatives des *Grâces*, c'eſt qu'elles préſidoient aux bienfaits & à la reconnoiſſance, juſque-là que, dans preſque toutes les langues, on ſe ſert de leur nom pour exprimer la reconnoiſſance & les bienfaits. Les Athéniens ayant ſecouru les habitans de la Cherſonèſe, dans un beſoin preſſant, ceux-ci, pour éterniſer le ſouvenir d'un tel bienfait, éleverent un autel avec cette inſcription: *autel conſacré à celles des* GRACES *qui préſide à la reconnoiſſance*. En ſuivant cette idée, on trouve de belles allégories dans les attributs de ces déeſſes. Elles ſont toujours en joie, pour marquer que nous devons également nous faire un plaiſir, & de rendre de bons offices, & de reconnoître ceux qu'on nous rend. Elles ſont jeunes, parce que la mémoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir; vives & légeres, parce qu'il faut obliger promptement, & qu'un bienfait ne doit point ſe faire attendre: auſſi dit-on communément, qu'une grâce qui ſe fait attendre, ceſſe d'être grâce. Elles ſont vierges, parce que l'inclination bienfaiſante doit être accompagnée de prudence & de retenue; c'eſt pour cela que Socrate, voyant un homme qui prodiguoit ſes bienfaits ſans diſtinction, & à tout venant, s'écria: que les dieux le confondent; les *Grâces* ſont vierges, & tu en fais des courtiſanes. Elles ſe tiennent par la main, ce qui ſignifie que nous devons, par des bienfaits réciproques, ſerrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres. Enfin, elles danſent en rond, pour

nous apprendre qu'il doit y avoir entre les hommes une circulation de bienfaits, & que, par le moyen de la reconnoiſſance, le bienfait doit naturellement retourner au lieu d'où il eſt parti. „ Les „ ſtatues d'Apollon, dit Macrobe, portent de la „ main droite les *Graces*, & de la gauche, l'arc „ & les fleches : & cela, parce que cette main „ gauche, qui fait le mal, eſt plus lente ; & que „ la main bienfaiſante, qui donne la ſanté, eſt „ plus prompte que l'autre „.

Sur un bel autel triangulaire de la villa Borghese, à Rome, les *Graces* ſont vêtues comme elles l'étoient chez les anciens grecs. Guri a cru les voir nues ſur une patere de la galerie de Florence ; mais il eſt douteux que ces figures repréſentent les *Graces*. Ces divinités ſe tiennent par la main, & forment une danſe ſur l'autel cité plus haut.

À l'égard des *Graces* nues, celle du palais Ruſpoli, dont les figures ont la moitié des proportions naturelles, ſont les plus grandes, les plus belles & les mieux conſervées ; & comme les têtes en ſont originales, tandis que celles de la villa Borgheſe ſont modernes & laides, elles peuvent ſervir à fixer notre jugement. Ces têtes ſont ſans aucun ornement, & les cheveux ſont atachés autour de la tête avec une bande étroite ; mais à deux de ces figures, ils ſont ramaſſés en nœud ſur le chignon du cou. La phyſionomie de ces déeſſes, n'exprime ni gaité, ni gravité, elle annonce cette douce ſatisfaction, propre à l'innocence de cet âge.

Les *Graces* ſervent de type à quelques médailles de la ville de Deulton en Thrace.

GRADIVUS ; Mars eſt ainſi appelé, lorſqu'on le repréſente dans l'attitude d'un homme qui marche, *gradiens*, ayant la pique à la main, ou quelqu'autre ſymbole de la guerre. Il y avoit à Rome un temple dédié à Mars *Gradivus*. *Voyez* QUIRINUS.

GRADUS, *greſſus*, pas de voyageur, meſure itinéraire des anciens romains.

Elle valoit 28 pouces $\frac{1}{100}$ de France, ſelon M. Pauſton. (*Métrologie.*)

Elle valoit en meſures des mêmes peuples 2 $\frac{1}{2}$ pied romains. *Voyez* MESURES, pour connoître l'évaluation de M. de Romé de l'Iſle. —

GRÆCOSTASIS, Salle ou portique ſitué près des Comices romains, dans lequel ſe tenoient les ambaſſadeurs étrangers avant d'entrer dans le ſénat, & pendant le temps où le ſénat délibéroit ſur les réponſes qu'il devoit leur faire. (*Varr. l. IV.* 32.)

GRALLÆ. } Feſtus donne le nom de
GRALLATOR. } *grallatores* à des pantomimes, qui, pour imiter la danſe barbare & les bonds des Égipans, ſe plaçoient ſur des échaſſes, *grallæ*, couvertes de peaux velues en forme de cuiſſes & de jambes de chevre.

ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ. *Voyez* GRÉTISR.

GRAMMATISTES, maître qui enſeignoit aux enfans à lire & à écrire. (*Galenus Protrept. ad artes.*) Il les remettoit enſuite au grammairien, qui leur enſeignoit les principes des langues.

GRAMMATOPHYLACIUM. Le même lieu que le CHARTOPHYLACIUM. *Voyez* ce mot.

GRAMME, ſcripule, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte.

Il valloit en poids de France 21 grains $\frac{1}{17}$, ſelon M. Pauſton. (*Métrologie.*)

Il valoit en poids des mêmes pays, 2 oboles ſéminites,
ou, 3 danie,
ou, 4 kikkabos,
ou, 6 kération,
ou, 12 chalcous,
ou, 24 ſiliqua.

Voyez à l'article POIDS, l'évaluation de M. de Romé de l'Iſle.

GRAMME des Romains. *Voyez* SCRIPULE.

GRANDE-MERE, *magna mater*. Cybele fut ainſi appelée, parce qu'on la regardoit comme la mere de la plupart des dieux, & comme repréſentant la Terre, qui eſt la mere commune de tous les hommes. *Voyez* CYBELE.

GRANDEUR. (Deſcription de médailles.) On diviſe les médailles en trois *grandeurs*, qui forment les trois différentes ſuites des cabinets : le grand bronze, le moyen bronze & le petit bronze. On juge du rang de chacune par ſon volume qui comprend l'épaiſſeur & l'étendue de la médaille, la groſſeur & le relief de la tête ; de ſorte que telle médaille ayant l'épaiſſeur du grand bronze, mais n'ayant le tête que du moyen, ne ſera que de la ſeconde *grandeur*. Chacune de ces *grandeurs* a ſon mérite. Le grand bronze excelle pour la délicateſſe & la force du relief, & par les beaux monumens hiſtoriques qui y paroiſſent dans toute leur beauté. Le moyen bronze eſt conſiderable par la multitude & par la rareté des revers. Le petit bronze eſt recherché à cauſe de la néceſſité dont il eſt pour le bas empire, où le grand & le moyen bronze abandonent les curieux. Le diametre des médailles d'or, d'argent ou de cuivre n'excede pas trois pouces. (Joubert.)

GRANEA. (*Cato de re ruſtica.*)

„ On prépare le *granea* de froment d'une maniere bien ſimple. On met une demi livre de pur froment dans un mortier propre. Après l'avoir bien levé & purgé de ſa peau en le broyant, on le faie cuir dans une marmite avec de l'eau pure ; & quand il eſt bien cuit, on mêle du lait peu à peu, juſqu'à ce qu'il s'y forme une crême bien épaiſſe.

GRANÉE, une des huit filles d'Oxilus & de la nymphe Hamadriade, & qui, du nom de ſa mere, fut auſſi appelée Homadriade.

GRANIA, famille romaine dont on a des médailles.

RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

GRANIQUE, fleuve de l'Aſie mineure, célebre par le paſſage d'Alexandre. Il étoit pere de la nymphe Alexirhoë, que Priam rendit mere d'Éſaque. *Voyez* ÉSAQUE.

GRANIT.

L'Égypte a fourni aux anciens artiſtes différentes ſortes de pierres, le *granit*, le baſalte, l'albâtre & le porphyre. Le *granit* antique eſt de deux eſpeces, le blanc mêlé de noir, le rouge mêlé d'une ſorte de blanc; le premier ſe trouve dans divers pays, mais moins parfait de couleur & de dureté que celui d'Égypte; le ſecond ne ſe rencontre abſolument que dans ce pays-là. C'eſt de ce *granit* que ſont taillés tous les obéliſques, & il ſe trouve pluſieurs ſtatues de cette pierre, entr'autres les trois plus grandes figures du cabinet du capitole. La grande Iſis du même endroit eſt faite d'un *granit* noirâtre. Après cette Iſis, une des plus grandes figures qu'on connoiſſe, eſt l'Anubis de la villa Albani. Winckelmann fait remarquer à ce ſujet, qu'un grand érudit, Joſeph Scaliger (*in Scaligeran.*), & un voyageur moderne, la Motraye (*voyez tom. II. pag.* 224), ſe ſont imaginés que le *granit* étoit une pierre artificielle: pendant qu'on ſait que l'Eſpagne abonde en toutes ſortes de *granit*, & que c'eſt la pierre la plus commune du pays; qu'elle ſe trouve auſſi en Allemagne, en France & dans beaucoup d'autres endroits. Il ſuffit de dire ici que le beau *granit* rouge eſt ſur-tout propre à l'Égypte. Auſſi on peut mettre au nombre des fables, ce qui eſt raporté dans pluſieurs livres; ſavoir, que le Pape Alexandre VII avoit fait venir de l'Île d'Elbe, une des colonnes engulaires du Portail du Panthéon. On ſait que cette colonne eſt de *granit* rouge, & que l'Île en queſtion ne produit qu'un *granit* noir mêlé de blanc, qui ſe trouve dans beaucoup d'autres pays. L'obéliſque du cirque de Caius placé devant l'Égliſe de S. Pierre, & érigé jadis par un fils de Séſoſtris, ne porte ſans doute point d'hiéroglyphes, parce que ce prince ne s'étoit ſignalé par aucune action glorieuſe; & qu'au report d'Hérodote ou de Diodore, l'érection de ces monumens, caractériſés par des figures hiéroglyphiques, étoit une prérogative des rois qui avoient immortaliſé leurs noms.

GRANNE ou *GRANNUS*, ſurnom d'Apollon, qui ſe lit dans une inſcription trouvée en Écoſſe, près de Muſſelhorouw, dans le Lothien, ou Lauden, raportée par Napler dans ſes commentaires ſur l'apocalypſe, & par Cambden (*Scotia, pag.* 689.). Elle porte:

APOLLINI
GRANNO
Q. LVSIUS
SABINIA
NVS
P R O C.
AVG
V. SS. L. V. M.

Cambden croit qu'Apollon-*Grannus* étoit le même chez les Romains, que l'Ἀπόλλων Ἀκρόκομος des Grecs, c'eſt-à-dire, Apollon aux cheveux longs. Iſidore en effet appele *granni*, les longs cheveux des Guths.

On pourroit donner à ce ſurnom d'Apollon une origine plus naturele, & le tirer d'Aix-la-Chapelle, eppelée *Aquis Granum*.

GRAPHIARIUM, étui du ſtyle, *Graphium*. Suétone (*Claud. c. XXXIV.*) appele ces étuis *theca graphiaria*.

GRAPHIUM. *Voyez* STYLE.

GRAPPIN, Χειροδρέπανα, *manus ferrea*. C. Duilius en fit le premier uſage chez les Romains (*Aurel. Vict. de vir. illuſtr. c. XXXVIII.* — *Frontin II.* 3.), afin d'arrêter les vaiſſeaux carthaginois, que l'habileté dans la manœuvre faiſoit échaper aux ataques des vaiſſeaux romains. Il paroît d'après Quinte Curce (*IV.* 3.), qu'on lançoit avec une machine les *grappins* fixés à des cordes.

GRATIEN, fils de Valentinien I.

FLAVIUS GRATIANUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

C. en or; il y en a de rares.

RRRR. en médaillons d'or; il y en a deux au cabinet du roi.

C. en argent; il y a quelques revers rares.

RRR. en médaillons d'argent; on en trouve pluſieurs au cabinet du roi.

RR. en quinaires d'argent.

RR. en médaillons de bronze.

C. en M. & P. B. & R. dans ce dernier module, avec le revers *gloria novi ſæculi*. De Beauvais publia une diſſertation ſur cette médaille en mil-ſept-cent-quarante-ſept.

GRATION, un des géans qui firent la guerre à Jupiter: Dieu le tua à coups de fleches.

GRAVISCÆ, en Italie. ΓΡΑ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Leur type ordinaire eſt formé par deux aigles poſés ſur un foudre.

GRAVEURS } des pierres.
GRAVURES }

Noms des graveurs, *tels qu'ils ſont écrits ſur les pierres.*

ADMON.	ΑΔΜΩΝ.
ÆPOLIANUS.	ΑΕΡΟΛΙΑΝΟ.
AETION.	ΑΕΤΙΩΝΟC.
AGATHEMERUS.	ΑΓΑΘΗΜΕΡΟC.
AGATHOPUS.	ΑΓΑΘΟΠΟΥC.
ALEXANDER.	ΑΛΕΞΑΝΔ.
ALPHEUS.	ΑΛ+ΗΟC.
ALLION.	ΑΛΛΙΩΝΟC & ΑΛΛΙΟΝ.
AMPHOTERUS.	ΑΜΦΟ.
ANTEROS.	ΑΝΤΕΡΩΤΟC.
APOLLODOTUS.	ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ.
APOLLONIDES.	ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΟΥ.
APOLLONIUS.	ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ.
ASPASIUS.	ΑCΠΑCΙΟΥ.
ATHENION.	ΑΘΗΝΙΩΝ.
AULUS.	ΑΥΛΟΥ.
AXEOCHUS.	ΑΞΕΟΧΟΣ.
CÆCAS.	CΑΕΚΑΣ.
CARPUS.	ΚΑΡΠΟΥ.
CNEIUS.	ΓΝΑΙΟC.
COINUS.	ΚΟΙΝΟΥ.
DIOCLÉE.	ΔΙΟΚΛΕΟΥC.
DIOSCORIDUS. ou DIOSCURIDUS.	ΔΙΟCΚΟΥΡΙΔΟΥ.
DIPHILI.	ΔΙΦΙΛΙ.
DOMES.	ΔΟΜΕΤΙC.
EPITYNCHANUS.	ΕΠΙΤΥΓΧΑΝ.
EVODUS.	ΕΥΟΔΟC.
EUTICHÈS d'Égée, éleve de Dioſcoride.	ΕΥΤΥΧΗC ΔΙΟCΚΟΥΡΙΔΟΥ ΑΙΓΕΑΙΟC.
FÉLIX, éleve, ou afranchi de Calpurnius Severus.	ΚΑΛΠΟΥΡΝΙΟΥ CΕΟΥΗΡΟΥ ΦΗΛΙΞ.
HEIUS.	ΗΕΙΟΥ.
HELLEN.	ΕΛΛΗΝ.
HYLLUS.	ΥΛΛΟΥ.
LUCIUS.	ΛΕΥΚΙΟΥ.
MYCON.	ΜΥΚΩΝΟC.
MYTH.	ΜΥΘ.
MYRTON.	ΜΥΡΤΩΝ.
NEISUS.	ΝΕΙCΟΥ.
NICOMACHUS.	ΝΙCΟΜΑC.
ONESAS.	ΟΝΗCΑC.
PAMPHILUS.	ΠΑΜΦΙΛΟΥ.
PIGMON.	ΠΕΙΓΜΟ (*Muſ. Flor.*)
PERGAMUS.	ΠΕΡΓΑΜΟΥ. (Mal lu par Stoſch.)
PHARNACES.	ΦΑΡΝΑΚΗC.
PHILEMON.	ΦΙΛΗΜΟΝΟC & ΦΙΛΗΜΩΝ.
PHRYGILLUS.	ΦΡΥΓΙΛΛΟΣ.
PLOTARCHUS.	ΠΛΩΤΑΡΧΟC.
POLYCLETUS.	ΠΟΛΥΚΛΕΙΤΟΥ.
PYRGOTELES.	ΠΥΡΓΟΤΕΛΗΣ.
QUINTILLUS.	ΚVΙΝΤΙΛ.
REGION.	ΡΗΓΙΟΝ.
RUFUS.	ΡΟΥΦΟΥ.
SCYLAX.	CΚΥΛΑΚΟC.
SELEUCUS.	CΕΛΕΥΚ.
SOLON.	CΟΛΩΝ, & CΟΛΩΝΟC & ΣΟΛΩΝΟC.
SOSOCLES.	CΩCΟΚΛΕ.
SOSTRATUS.	CΩCΤΡΑΤΟΥ & ϵΩCΤΡΑΤΟΥ.
TEUCER.	ΤΕΥΚΡΟΥ.
THAMYRUS.	ΘΑΜΥΡΟΥ.
TRYPHON.	ΤΡΥΦΩΝ.

Noms *des Graveurs modernes.*

Jean *Delle Cornivole.*
Dominique *de' Camei.*
Pierre-Marie de Peſcia.
Michelino.
Matthieu *de' Benedetti.*
Marc-Attio Moretti.
Foppa le *Caradoſſo.*
François Furnius.
Jean de Caſtel-Bologneſe.
Matthieu del Naſſaro.
Jean-Jacques Caraglio.
Valerio *de' Belli*, ou Vicentini.
Marmita, pere.
Louis Marmita, fils.
Borghigiani de Florence.
Louis Anichini.
Alexandre Ceſari..... ΑΛΕΞΑΝΔΡΟC.
Jean-Antoine de' Roſſi.

Jacques de Trezzo.
Clément Birague.
Philippe Santa-Croce, *dit Pippo*.
Lorenzo Masini de Venise.
Coldoré.
Maurice.
Jean Baptiste Certain.
Flavius Sirlet..... Φ. Σ.
Jean Costanzi, pere.
Charles Costanzi, fils.
Thomas Costanzi, fils.
Dominique Landi.
François Ghinghio..... ΓΙΝΓΙΟC.
Jérôme Rosi, *Livornese*.
Godefroi Graaf, *Tedesco*.
Marc Tuscher..... MAPKOC.
Laurent Natter..... NATTHP & NATTER.
Christophe Dorsch.
Philip. Christop. de Beeker.
Charles Christian.
Séatou.
Barnabé de Florence.
François-Julien Barier.
Jacques Guay, *vivant à Paris*.
Michel, neveu de Guay; *vivant à Paris*.
Antoine Pichler, *vivant à Rome*.
Geoffroi, *vivant à Paris*.

„ Il est constant, disoit le comte de Caylus (*Rec. d'Antiq.* I. *pl.* 52. *n°.* 2.), que les Grecs ont rendu les caracteres tracés sur les pierres avec une égalité, une finesse dont il n'a pas encore été possible aux modernes d'approcher. Les Romains, quoique plus voisins de ces siecles & de ces peuples éclairés, ont également mal réussi dans cette méchanique de l'art. J'ai peine à croire que les grands artistes aient pu s'assujétir & se soumettre à une pratique aussi froide & aussi servile, quoiqu'elle exige beaucoup de talens; & je suis persuadé qu'il y avoit dans la Grece des ouvriers particuliers pour former ces lettres. Plus on répete dans un pays certains ouvrages, plus on y multiplie & l'on rend faciles les moyens de l'exécution. Si l'on ne faisoit qu'un petit nombre de montres par an dans Paris, chaque horloger seroit obligé de travailler lui-même toutes les rouës & les autres pieces du mouvement: mais comme on en compose un nombre infini, il y a des ouvriers particuliers pour chaque partie de cette belle machine. Ainsi les Grecs, chez qui l'art de la *gravure* étoit commun & familier, devoient avoir également des ouvriers pour les lettres qu'ils faisoient entrer dans leurs ouvrages. J'établis cette probabilité sur les raisonemens suivans „.

„ D'abord on remarque dans ces caracteres une certaine conformité qui étonne; les espaces y sont toujours bien observés, ainsi que les aplombs. Aucune lettre ne s'y trouve oubliée, on y rencontre jusqu'aux plus petits détails; on distingue parfaitement les dialectes. Toutes ces choses, toutes ces attentions scrupuleuses sont à la vérité nécessaires; mais un homme de génie est incapable de s'y prêter. D'ailleurs, les Grecs avoient des *graveurs* au touret, particuliers pour les lettres: car dans leurs mariages ils étoient dans l'usage de donner les noms des mariés sur des pierres aux parens, ou à ceux qu'ils invitoient à la cérémonie. Dans d'autres occasions ils gravoient sur des pierres, des vœux qu'ils formoient pour la prospérité d'un particulier, ou pour le bonheur de la patrie. Nous trouvons encore sur les mêmes *gravures* des devises, des distiques. On en peut voir une infinité d'exemples, sur des pierres gravées en creux & en relief sur des agates de deux couleurs. Ces petits ouvrages demandoient de la célérité; car la nature & l'emploi de ces présens ne permettoient pas qu'on fût long-temps à les préparer. Ainsi, il y avoit des ouvriers pour les exécuter & les exécuter promptement. Cette opinion est plus vrai-semblable, que de croire que les Solons, les Dioscorides, les Aulus, & tant d'autres artistes célebres, dont nous admirons les chefs-d'œuvres, aient prophané leur art & leurs talens par un travail aussi vil & aussi bas. Il est plus naturel de penser que ces grands hommes chargeoient eux-mêmes les ouvriers dont j'ai parlé, de former les lettres dont ils vouloient acompagner leurs ouvrages „.

„ C'est ainsi que nos *graveurs* en cuivre, après avoir fini leur composition, laissent à d'autres le soin de tracer les caracteres qui doivent expliquer le sujet de la planche, & consacrer leur nom & celui du peintre. Ces lettres pourront occasioner dans les siecles à venir, les mêmes réflexions par le raport général qu'elles auront entr'elles; il est semblable à tous égards, à celui qu'on peut remarquer sur les ouvrages grecs. Il est cependant véritable que le Carache, & quelques autres maîtres anciens, ont écrit eux-mêmes ce qu'on devoit lire sur leur planche. Mais comme il n'y avoit point alors d'homme qui se livrât tout entier à cette manœuvre, cette objection seroit une raison de plus en faveur de mon opinion „.

„ Cette cornaline sert de preuve à ma conjecture. Elle porte cette petite inscription gravée en creux. ΛΕΥΚΑC ΚΑΛΗ ΧΑΙΡΕ, *salut à la belle Leucas*. Rien n'est plus simple, & par conséquent plus dans le goût des Grecs. Les lettres sont belles & correctes, ainsi que toutes celles que j'ai eu occasion d'examiner sur ces monumens, soit en creux, soit en relief. Elles présentent une singularité qui me fournira encore quelques réflexions. Ces lettres sont non seule-

ment *gravées* en creux, de maniere qu'on en tire facilement l'empreinte; mais elles ſont remplies d'une couleur blanche qui les rend très-diſtinctes, & qui les détache à l'œil du fond de la cornaline. Il ne m'a pas été difficile de retrouver les moyens de cette pratique, & j'avois eu deſſein d'en expliquer les détails; mais ce qu'en a dit M. Dufai, dans les mémoires de l'académie des ſciences, en 1732, (*pag.* 169) m'a paru ſuffiſant; quoiqu'il eût été poſſible de traiter un peu mieux cette matiere, & de lui donner une plus grande étendue. Le ſecret, dont il eſt queſtion, n'a jamais été perdu, car je le vois conſtamment pratiqué depuis le temps des Grecs juſqu'à notre ſiecle. Pluſieurs monumens indiquent même qu'il étoit connu des Arabes. S'il étoit perdu, les cornalines, qui avoient éprouvé un feu violent, l'auroient fait retrouver. En effet, il étoit aiſé de s'apercevoir que ces pierres jetées au feu, ne font que blanchir à leur ſuperficie, quand la chaleur, qui les calcineroit à la longue, n'eſt pas conſidérable. L'expérience a donc montré que la pierre n'étoit point altérée ſous le lit blanc qu'un feu médiocre lui avoit communiqué. Cette conſidération a fait naître les ouvrages en creux ou de réſerve, qui ont produit ces eſpeces de camaïeux „.

„ Au reſte, on ne doit point inférer de ce que j'ai avancé à l'occaſion de la *gravure* des lettres, qu'aucun artiſte ſe ſoit jamais fait aider également pour le poliment des pierres gravées. Quelque longue que ſoit cette opération, elle eſt trop eſſentielle pour qu'on l'ait confiée à de ſimples ouvriers „.

Gori ayant vu le mot ΤΑΛΟΥ, ſans addition, ſur des pierres *gravées*, & ayant trouvé ſur d'autres l'inſcription ΔΙΟCKOΥΡΙΔΟΥ ΤΑΛΟΥ, en a inféré qu'il y avoit deux *graveurs* qui portoient le nom d'*Hyllus*. Ce n'étoit cependant qu'un ſeul & même artiſte qui s'avra fait honeur d'ajouter à ſon nom celui de Dioſcoride ſon maître, ſur quelques pierres, quoiqu'il ait négligé de le faire ſur d'autres. Cette addition du nom du maître à celui de l'éleve, n'eſt pas ſans exemple par rapport à Dioſcoride; puiſqu'on trouve ſur une pierre gravée, publiée par le baron de Stoſch (pl. 34), le nom d'Eutychés joint à celui de ce célebre artiſte.

Les *graveurs* ont quelquefois ſubſtitué à leur nom quelque ſymbole, ou attribut analogue, appelé *logogriphe* par quelques écrivains.

Mariette regarde la figure de pêcheur, qui eſt placée dans l'exergue de la célebre pierre *gravée*, connue ſous le nom de *cachet de Michel-Ange*, comme une eſpece de logogriphe, dont le *graveur* s'eſt ſervi pour marquer ſon nom.

„ Les logogriphes, dit-il, ne ſont point ſans exemple dans l'antiquité. Cicéron, étant queſteur en Sicile, offrit aux dieux du pays une ſtatue d'argent; Plutarque (*in vita Cicer. init.*) remarque qu'il y fit graver tout au long ſes deux premiers noms, *Marcus Tullius*, & qu'au lieu de le faire ſuivre de ſon ſurnom *Cicéron*, il ordonna au *graveur* d'y ajouter un pois chiche. Sauron & Batrachus, deux ſculpteurs célebres de Lacédémone, n'ayant pu obtenir que leurs noms fuſſent mis dans l'inſcription du temple d'Octavie qu'ils avoient conſtruit, s'aviſerent de tailler ſur les baſes des colonnes un lézard & une grenouille, qui étoient les ſymboles de leurs noms, & ſe firent ainſi connoître pour les architectes de ce grand édifice. (*Plin. lib. XXXVI, c. V*)„.

„ Le baron de Stoſch a cru qu'un beau vaſe de marbre de la galerie Juſtiniene à Rome, ſur lequel on voit un lézard, étoit l'ouvrage du même Sauron. Ne pouroit-on pas dire auſſi que cette étoile qui acompagne le nom de Dioſcoride, ſur une pierre gravée, repréſentant le portrait d'Auguſte, raportée par le même Stoſch, & qui eſt actuélement (en 1750) en Hollande dans le cabinet qu'a laiſſé M. le comte de Thomas, eſt un ſymbole qui a été mis d'abondant par le graveur; que c'eſt une alluſion de ſon nom *Dioſcuride* (car c'eſt ainſi qu'il l'écrivoit) à celui des *Dioſcures*, nom que les Grecs donnoient aux étoiles favorables de Caſtor & de Pollux? Je ne ſai ſi je rencontre juſte, mais je ne vois pas quelle autre ſignification pouroit avoir cette étoile, ni pourquoi elle auroit trouvé place en cet endroit „.

„ La figure du pêcheur, ci-deſſus mentionée, étant priſe dans le ſens que je lui donne, le mot grec Ἁλιεὺς, qui ſignifie un *pêcheur*, doit conduire à la déconverte du nom de l'artiſte qui a *gravé* cette belle cornaline. En partant de là, on pouroit fort bien ſuppoſer que c'eſt un ouvrage d'*Allion*, excellent graveur, de qui l'on a des pierres gravées d'une ſinguliere beauté. Mais encore une fois, ma remarque ne doit être regardée que comme une conjecture, qui peut pourtant obtenir quelque créance, s'il eſt vrai, ainſi que l'a obſervé Gori (*Muſ. Flor. t. II. p.* 15.), que tous les noms des Grecs, tant des hommes que des femmes, n'aient jamais été ſans quelque ſignification „.

Après avoir fait connoître le mérite des pierres chargées du nom de l'artiſte, & des pierres écrites, nous devons prévenir les antiquaires contre les fourberies que le goût pour ces pierres occaſione journélement. Nous emprunterons le ſecours de deux écrivains, qui ont traité cette matiere avec beaucoup de ſuccès, Mariette & M. Eckhel.

„ L'on rencontre aſſez ſouvent, dit Mariette, des pierres *gravées* en creux & même des camées, ſur leſquels ſe liſent des noms grecs, & quelquefois des caracteres romains, étruſques ou puniques. Ce ſont preſque toujours les noms des artiſtes qui ont fait ces *gravures*, ainſi que Baudelot & le baron de Stoſch l'ont très-bien prouvé; & les curieux ne manquent pas de s'en prévaloir, pour décider & de la valeur de ces pierres, & de leur antiquité. Ce ſeroit donner

dans

dans un excès de pyrrhonisme, que de douter un instant de l'authenticité du nom de Plotarque, qui se lit sur un merveilleux camée du cabinet du grand-duc, représentant un amour qui joue de la lyre, monté sur un lion. Il est trop visible que ces caracteres en relief sont épargnés dans le même lit de la pierre que les figures qui forment le sujet, & que l'un & l'autre ont été *gravés* dans le même temps „.

„ Mais il n'en est pas de même des inscriptions qui sont gravées en creux sur les pierres; elles peuvent y avoir été mises après coup, & voici les signes auxquels les curieux croient reconoître si elles sont vraies, ou supposées. On a observé que les anciens artistes, sur-tout les grecs, ont eu égard, en écrivant leur nom, à la destinstion que devoit avoir la pierre sur laquelle ils le mettoient. Sur celles qui devoient servir à cacheter, les caracteres sont *gravés* à rebours, afin qu'à l'empreinte le nom se présente dans le sens qu'il convient pour le lire. Quand c'est un camée, ou une pierre taillée en cabochon, dont on ne doit pas tirer des empreintes, le nom est écrit dans le véritable sens, on le lit sans aucune difficulté, sur la pierre même. Les faussaires ne se sont pas assujétis à cette regle, & cette inattention les décele. Le plus souvent ils manquent d'exactitude; & en conséquence s'il y a quelque vice dans l'orthographe d'un nom, si toutes les lettres ne sont pas de la même hauteur, d'une égale proportion & bien alignées, pour peu qu'on aperçoive quelque incertitude dans la formation de leurs jambages, on ne balance pas à les arguer de fausseté.

„ Si au contraire ces mêmes lettres sont régulieres & bien proportionées, si les jambages sont d'une extrême finesse & tracés nétement, c'est (à entendre ceux qui se croient en droit de prononcer sur ces matieres) une marque incontestable d'antiquité; & il est certain que les anciens, & singuliérement les grecs, ont apporté une extrême attention pour bien former leurs caracteres, & les *graver* avec délicatesse. Si les mêmes curieux remarquent encore que les jambages de ces lettres soient terminés par de petits points arondis, c'est pour eux une nouvele & forte preuve de l'authenticité de la *gravure*, parce qu'on n'est plus dans l'usage, depuis long-temps, de former ainsi les caracteres. Ces points étoient, dit-on, destinés à recevoir & à retenir de petits filets d'or qui se trouvoient ainsi engagés dans la pierre, & y exprimoient, par le moyen de l'incrustation, le nom qu'on y vouloit mettre, à peu près comme on incrustoit dans la piere & dans le marbre de grandes lettres d'airain, lorsqu'on plaçoit sur les frontispices de grands édifices, des inscriptions en bronze. C'étoit le sentiment du savant Peiresc, & je ne présente cette idée singuliere que d'après lui; car pour moi, je suis sur cela d'un avis fort différent. Je ne vois rien dans ces points qui termine les jambages des lettres grecques sur quelques pierres *gravées*, qui n'ait été pareillement observé dans les légendes de presque toutes les médailles grecques; & de là je conclus que cette façon de former ainsi les lettres sur les pierres *gravées*, n'a rien de particulier, & que l'opinion de Peiresc, si respectable dans tout autre cas, est sans fondement „.

„ Tout ce qu'on pouroit dire sur ces caracteres c'est qu'ils forment un préjugé favorable à l'antiquité de la *gravure*, qu'ils acompagnent; mais rien n'est cependant si incertain que les conséquences qu'on en peut tirer, & pour dire la vérité, je ne trouve guere plus de certitude dans la plupart des autres observations que je viens d'exposer. Je ne les regarde presque toutes que comme des minuties, qui ne vont point au but. Et en effet, pour ne point perdre de vue les inscriptions qu'on trouve sur les pierres *gravées*, tout *graveur* qui voudra s'en donner la peine, & qui aura une main légere, tracera des lettres qui imiteront si bien celles des anciens, même celles qui sont formées par des points, que les plus fins connoisseurs prendront le change „.

„ On sait d'ailleurs que de tout temps, il y a eu de ces ouvriers médiocres, ou avides du gain, qui pour faire valoir davantage leurs productions, leur ont supposé des noms illustres, & d'autres qui pour se jouer de certains curieux, nourris dans la prévention, ont eu recours aux mêmes stratagêmes. On pouroit raporter plusieurs exemples de pareilles fraudes; (*Diss. glyptogr. p. 99*) & je suis témoin de quelques unes qui n'ont que trop bien réussi „.

„ Qui poura donc assurer que plusieurs de ces noms d'artistes, qui se lisent sur les pierres *gravées*, & même auprès de fort belles *gravures*, n'y auront pas été ajoutés dans des siecles postérieurs, sur-tout depuis que Gorl a fait observer que le nom de Cléoménès écrit en grec, qu'on voit sur le socle de la célebre Vénus de Médicis, est une Inscription postiche, & qui ne mérite pas plus de créance que celles des chevaux de *Monte-Cavallo*, attribués pendant si long-temps, & avec si peu de fondement à Phidias & à Praxiteles „?

Il faut joindre aux pierres chargées du nom du *graveur*, les pierres *écrites*.

Les auteurs qui ont publié des pierres *écrites* (que les auteurs désigent en latin par le nom de *gemmæ litteratæ*, & en italien par ceiui de *gemme letterate*.) ont presque toujours négligé, à l'exception du savant Venuti, de remarquer si les lettres qui composoient les mots qu'on lisoit sur ces pierres, étoient en relief ou *gravées* en creux. De toutes celles qui sont dans le cabinet de Sainte Génevieve, il n'y en a aucune dont les caracteres soient en relief, & nous doutons qu'on en trouve beaucoup de cette espece dans les autres cabinets.

Celui du Palais-royal en renferme deux publiées par M. l'abbé le Blond. Elles sont toutes les deux

des agates-onyx de deux couleurs ; & les lettres de toutes les deux ſont *gravées* en relief avec une délicateſſe ſinguliere. On lit ſur la premiere MAKPINE ZHCAIC ΠΟΛΛΟΙC ETECIN. *Macrin, vivez longues années*,

Mariette s'eſt trompé lorſqu'il a cru que c'étoit le vœu d'un amant pour ſa maîtreſſe : le nom de Macrin eſt évidemment un nom d'homme. Il y a un exemple d'un ſemblable ſouhait, fait auſſi pour un homme, ſur une pierre publiée par Venuti dans l'*Académie de Cortone*.

Il n'en eſt pas moins vrai qu'on trouve ſur un grand nombre de pierres, qui devoient être portées au doigt, l'expreſſion tendre d'un amant pour ſa maîtreſſe. Les formules en ſont auſſi connues que ſimples, & leur variété n'eſt guere & ne peut guere être que dans les mots.

Il y a auſſi des pierres dont les inſcriptions font croire qu'elles auroient été deſtinées par des femmes pour leurs amans. C'eſt principalement ſur celles-ci qu'on trouve la formule MNHMON, ou MNHMONEYE, *ſouvenez-vous* ; quoique cette formule puiſſe également avoir été employée & par des hommes & par des femmes, ſans doute le mot MNHMONEYE avoit une ſignification relative, & qui n'étoit entendue que de ceux qui avoient intérêt de l'entendre. Cela vouloit dire, peut-être, *ſouvenez vous de moi, de notre amour, de vos ſermens, &c.*

On lit ſur la ſeconde pierre *écrite* du Palais royal les lettres AKAKI ZHCEC, qui veulent dire peut être, *vivez ſans chagrin*, ou AKAKIAC ZHCEC.

„ Depuis que le baron de Stoſch a publié un recueil de pierre antiques qui portent les noms des *graveurs*, le goût des pieces de cette claſſe eſt devenu général. Outre que je ne trouve aucune raiſon plauſible, dit le ſavant M. Eckbel, qui puiſſe juſtifier ce que j'appélerois volontiers une fantaiſie, je crois devoir obſerver, qu'on riſque très-ſouvent d'être la dupe de cette préférence : car enfin, les pierres portant le nom des artiſtes n'étant pas toujours les plus belles, ce dont les connoiſſeurs conviendront ſans difficulté, je demande à quel égard le nom du *graveur* peut être cenſé rehauſſer le mérite d'une pierre *gravée*, qui outre l'antiquité, ne conſiſte que dans la beauté de la matiere, la correction du deſſein, & la perfection de la *gravure* ? D'ailleurs, quelle utilité peut-on tirer de la découverte du nom d'un *graveur* parfaitement inconnu dans l'hiſtoire ancienne ? Sur quoi il eſt bon d'obſerver qu'à l'exception de Pyrgotele, de Cronius Apollonide & de Dioſcoride, dont Pline fait mention, & dont les noms ſe trouvent encore ſur quelques pierres antiques qui nous reſtent, l'exiſtence de tous les autres dont les noms ſe liſent ſur les pierres, quelque conſidérable qu'en ſoit le nombre, n'eſt pas atteſtée par le témoignage de quelqu'auteur ancien. De plus, quant aux pierres mêmes des quatre artiſtes que je viens de nommer, celles de Dioſcoride par exemple, comment peut on s'aſſurer qu'elles ſoient réellement ſortier de la main de ce fameux *graveur* du temps d'Auguſte ? Le Baron de Stoſch en a publié juſqu'à ſept qui portent ce nom. M. Bracci en a ajouté ſix à ce nombre, ſans compter pluſieurs autres diſperſées dans divers cabinets, mais ſur leſquelles ce nom a été gravé peut être par une main moderne. Or quel nombre immenſe de pieces de ce genre devroit-on ſuppoſer être ſorti des mains d'un ſeul artiſte, ſi aujourd'hui il nous en reſte au moins treize pierres ? Il paroît donc que l'on ſeroit bien fondé à ſuppoſer qu'il y a eu pluſieurs *graveurs* nommés Dioſcorides, comme il y a eu pluſieurs ſculpteurs du nom de Socrate. M. Bracci ne s'y oppoſeroit certainement pas, lui qui prétend avoir reconu juſqu'à ſix différens *graveurs* du nom d'Anlus, nom que l'on trouve ſur diverſes pierres. D'ailleurs le nom de Dioſcorides peut avoir été ſuppoſé même par quelque graveur ancien qui, en attribuant ſon propre ouvrage à ce grand artiſte, aura cherché à lui donner plus de relief. Je pourois produire un aſſez grand nombre de preuves pour démontrer que cette ſupercherie, ſi commune de nos jours, étoit auſſi en uſage chez les anciens, mais je me borne au témoignage claſſique de Phedre qui dit que les artiſtes de ſon temps, pour faire valoir leurs ouvrages, oſoient y inſcrire les noms de Praxitele & de Myron. (*Lib. V, fabul. I.*) Ce que l'on pratiquoit pour les ſtatues, n'eſt il pas bien vrai ſemblable qu'on l'ait également pratiqué pour les pierres *gravées* ? Enfin, la paſſion pour les pierres qui portent le nom d'un *graveur* une fois connue, des fauſſaires n'auront pas manqué d'en profiter, & d'ajouter adroitement le nom de quelque ancien artiſte renomé, pour augmenter le prix d'une pierre antique. Cette fraude n'eſt que trop connue, & tout le monde ſait qu'elle n'a que trop bien réuſſi à divers *graveurs*. On a beau dire que les anciennes lettres ſont ſi fines, ſi délicates, ſi bien alignées, qu'on ne peut pas s'y méprendre ; mais ſi les Sirletti, les Natter, les Pichler, furent autrefois & ſavent encore ſi bien imiter l'antique dans les figures, que les connoiſſeurs les plus experts y ont été trompés ; peut-on douter qu'ils ne réuſſiſſent également dans l'imitation des anciennes lettres, quand ils s'y attacheront ? Je crois en avoir dit aſſez pour faire connoître aux amateurs trop prévenus, combien ils riſquent d'être les dupes de l'impoſture ancienne ou moderne, ou de s'égarer dans leurs jugemens ſur l'hiſtoire de l'art.

Voici enfin un dernier paſſage relatif à Dioſcorides ; c'eſt Winckelmann qui parle :

Le nom de Dioſcorides, ce célebre *graveur* de pierres fines, a donné occaſion à pluſieurs fauſſaiſes de tromper le public. Cette fourberie a même eu lieu, depuis peu, avec un camée nouvellement trouvé, repréſentant la tête de Caligula ; lequel eſt actuellement (en 1760) entre les mains de M. Jenkins, peintre anglois à Rome, & dont on a voulu rehauſſer par là le prix. Il eſt bon que ceux qui commencent à prendre le

goût des pierres *gravées*, ſachent que le nom des artiſtes, ſur les camées, y eſt pareillement travaillé en relief, & ne ſe trouve jamais *gravé* dans la pierre.

Environ deux mille ans avant notre ere, dit M. de Paw, les Égyptiens *gravoient* déja ſur preſque toutes les eſpeces de pierres fines: or il n'y a point d'apparence qu'on ait jamais réfléchi au temps qui a dû s'écouler pour que les hommes ſoient parvenus à ce point dans un art qui ne tient à aucun beſoin de la vie, mais ſimplement au luxe. Bochart croyoit avoir découvert, après bien des recherches, que l'on a commencé à ſe ſervir du *ſchamir*, qui eſt, ſelon lui, l'émeril: mais il y a bien de l'apparence que le *ſchamir* eſt la pierre ponce qu'on emploie à polir le marbre & les autres minéraux de ce genre; mais qu'on n'emploie point pour *graver*. Il a fallu faire bien des expériences, tantôt malheureuſes, tantôt inutiles, avant que de parvenir à connoître les propriétés de l'émeril, de la pierre naxiene & de la poudre de diamant; car c'eſt une erreur de dire que les anciens n'ont fait aucun uſage de la poudre de diamant, puiſque Pline en parle en termes non équivoques. Enſuite il a fallu faire bien des eſſais pour inventer cette machine qu'on nomme le *touret*, & ſans laquelle on ne ſauroit tracer des figures & des caracteres ſur des matieres ſi dures: on peut bien, ſans le touret, y creuſer, comme les Péruviens creuſoient dans les émeraudes; mais cette pratique n'a aucun raport à la *gravure* proprement dite, dans laquelle il faut ſe ſervir de ſcies & de bouteroles, dont on reconoît les traces ſur les antiques égyptiennes, comme Natter en convient lui même (*Traité de la maniere de graver en pierres fines*.). On reconoît auſſi très-bien ſur l'obéliſque de la Matarie, les traces de cet inſtrument, que les ſculpteurs grecs nommoient *teretron*, & que nous appelons *trépan*: c'eſt une eſpece de foret dont la pointe doit être faite d'un acier extrêmement fin; ſans quoi il s'émouſſeroit au premier éfort ſur le granit.

Quoique nous connoiſſions, dit le comte de Caylus (*Rec. I, pl. 6.*), un grand nombre de pierres égyptiennes *gravées* en creux, nous n'en avons preſque point de *gravées* en relief, que nous appelons camées. Cependant, par pluſieurs raiſons que fourniſſent les principes de l'art, ces deux ſortes de gravures ont toujours marché d'un pas égal, & auroient dû ſe multiplier dans la même proportion. Eſt ce par hazard qu'on a juſqu'à préſent trouvé plus des unes que des autres? ou devons nous croire que les camées faciles à être mutilés, n'étoient pas du goût des Égyptiens? Le temps poura réſoudre ce problême.

Il convient de mettre quelque reſtriction à ce que le comte de Caylus dit de l'extrême rareté des pierres égyptiennes, gravées en relief. Car il eſt certain qu'on en trouve pluſieurs, indépendament de celle dont il eſt queſtion dans Natter (*page 7.*): on en connoît même qui repréſentent des ſcarabées militaires, travaillés en relief ſur la partie convexe, & gravés encore une fois en creux ſur la partie plate. Le peu de penchant que les Égyptiens ont témoigné pour les bas reliefs en général, paroît avoir influé en ceci; puiſqu'on ne ſauroit dire qu'ils ont tellement multiplié les pierres gravées en creux, afin de les faire ſervir de cachets ou de ſceaux; car chez eux on ne ſcelloit pas les actes, dans leſquels Pline aſſure que l'écriture ſeule ſuffiſoit:

Non ſignat Oriens aut Ægyptus, litteris etiam tunc contenta ſolis. Il peut y avoir en quelques exceptions à cette regle.

La rareté des pierres *gravées* par les Perſes, a occaſioné les mépriſes de pluſieurs écrivains. Ne pouvant en comparer pluſieurs enſemble, ils les ont ſouvent confondues avec les *gravures* greques. Cette erreur eſt encore venue de l'ignorance où ils étoient ſur la maniere & le deſſein de cette nation. Parmi les pierres *gravées* des Perſes, conſervées dans la collection de Wilde, on a cru reconoître ſur une la fable d'Ariſtée, & l'on a fait ſur l'autre un roi parthe d'un roi perſe, ou d'un prêtre de cette nation. Mais aujourd'hui on les diſtingue parfaitement, depuis qu'on a étudié les beaux reſtes de Perſépolis; les Grecs ont deſſiné avec une nobleſſe, une ſimplicité & une élégance, que les autres peuples n'ont jamais connues; & comme chaque nation a ſon caractere particulier, dont elle s'eſt rarement départie, les *Étruſques* ont tendu leurs productions reconoiſſables par une ſéchereſſe & une affectation dans le détail des muſcles, qu'on peut regarder comme leur étant particulieres.

Les ouvrages admirables que nous ont laiſſé les *graveurs* de la Grece ſuffiſent pour nous faire juger de leur mérite; mais nous ne ſavons rien de leur hiſtoire, & le temps nous a enlevé cette inſtruction. C'eſt pourquoi Mariette n'a commencé qu'aux Romains ſon *hiſtoire des graveurs*. Nous ne pouvons mieux faire que de copier, ſur les arts, un écrivain qui étoit très-bon artiſte.

„ Dioſcoride, *dit il*, Solon & ces autres artiſtes du premier ordre, qui vinrent s'établir à Rome ſous Auguſte, y apporterent l'art de la *gravure* en pierres, & s'uniſſant à cette foule de grands hommes, qui, dans tous les talens, travailloient à immortaliſer cet heureux ſiecle, & à lui faire diſputer de célébrité avec celui d'Alexandre, ils firent revivre les Apollonides, les Cronices, & les Pyrgoteles. Des Romains, ou plutôt les eſclaves des perſones les plus qualifiées d'entr'eux, furent bientôt aſſociés à ces travaux, & l'art qu'ils cultivoient acquit un grand crédit & ſe ſoutint dans un état floriſſant juſqu'au regne de Septime-Sévere, & même juſque ſous les Gordiens. M. de Thoms poſſédoit une tête d'Antonin Pie, excellemment *gravée* en relief par un

grec nommé Maxalas; & l'on voit dans la collection de Crozar, qui a été echetée par le duc d'Orléans, régent, deux agates-onyx, dont le travail eſt digne des meilleurs maîtres, ſur leſquelles ſont repréſentées en creux les têtes de Gordien pere & de Gordien fils, ſurnomés Africains „.

„ Tous les regnes des empereurs ne furent pas également feconds en habiles *graveurs*; on a remarqué que ceux où il ſe fit un plus grand nombre & de plus belles *gravures*, furent conſtamment ceux qui ont produit les médailles les plus parfaites; d'où l'on pouvoit inférer, que comme il s'eſt vu dans ces derniers temps des *graveurs* en pierres fines, être en même temps *graveurs* de médailles, de même chez les anciens ces deux profeſſions, qui ont beaucoup de raport entr'elles, ont pu ſouvent ſe trouver réunies dans la même perſone. Ce qui doit paroître ſingulier, c'eſt qu'il n'y eût dans la langue latine aucun terme pour déſigner expreſſément les *graveurs* en pierres, tandis que tous les autres artiſtes y ſont tous diſtingués par des noms particuliers, ainſi qu'on peut le remarquer dans les écrits des anciens, & ſur-tout dans les inſcriptions. Le mot *gemmarius* & celui de *ſtaturarius ſigillariarius*, qu'on lit ſur quelques marbres, ne peuvent s'entendre que d'un marchand de pierres précieuſes, & d'un metteur en œuvre qui monte des cachets „.

„ L'art de la *gravure* étoit cependant aſſez eſtimé dans Rome, pour mériter entant qu'aucune autre profeſſion d'avoir un nom; & ſi on ne lui en connoît pas en latin, on doit ſuppoſer qu'étant venu tard dans cette ville, & n'étant preſque jamais ſorti des mains des Grecs, on y négligea de créer un nom appellatif pour ceux qui l'exerçoient; peut-être même leur conſerva-t-on celui qu'ils avoient apporté de leur pays (Δακτυλιογλύφοι). Le grec n'étoit point alors une langue étrangere aux Romains, tous ceux qui ſe piquoient de politeſſe affectoient de le parler. On faudra t-il dire que ces artiſtes ne firent point un corps particulier, & que confondus avec les orfevres ils en prirent le nom, en même temps qu'ils furent aggrégés à leur collége ou communauté? C'eſt le ſentiment vers lequel ſemble pencher Gori, & il le croit d'autant plus probable, que dans les inſcriptions qu'on a découvertes depuis peu d'années dans la chambre ſépulchrale des domeſtiques de l'impératrice Livie, on lit les noms d'*Agathopus* & d'*Epilynchanus*, deux de ſes affranchis, & que les noms de ces deux artiſtes, qui prenent dans ces inſcriptions la qualité d'orfevres, ſont ceux de deux excellens *graveurs*, qui ont réellement vécu dans le même temps, je veux dire, ſous Auguſte. Le premier eſt connu par une très belle tête d'un illuſtre romain, qu'on voit chez le grand-duc, & que quelques-uns ont cru être Pompée, & d'autres M. Brutus, le meurtrier de Céſar; le ſecond a exécuté en relief, dans le plus haut degré de perfection, une tête de Germanicus Céſar, qui ſe conſerve dans le cabinet de Strozzi, après avoir eparteau, ainſi que la précédente, à M. l'Abbé Andreini de Florence, ſi curieux de ces monumens antiques, & qui ſavoit ſi bien juger de leur valeur. Ce ſeroit abſolument le plus grand des hazards, s'il étoit poſſible qu'il ſe fût rencontré dans deux profeſſions différentes quatre hommes contemporains, & portant des noms auſſi ſemblables. On peut ajouter que Saint Auguſtin, parlant des orfevres, les qualifie d'*inſignitores gemmarum*, comme s'il eût voulu faire entendre que les pierres précieuſes acquéroient un nouveau luſtre entre leurs mains, par l'excellence du travail dont ils les enrichiſſoient, & ce travail pouvoit bien être celui de la *gravure* „.

„ Elle n'étoit point encore déchue de ſe premiere ſplendeur, lorſque le ſiége de l'empire ayant été transféré à Conſtentinople, & les arts étant repaſſés en Grece à la ſuite du prince, celui de la *gravure* n'éprouva pas un ſort moins funeſte que toutes les autres branches du deſſein; il déclina peu à peu, & il tomba enfin dans un entier dépériſſement. La chute du bon goût ſuivit de fort près celle de l'empire romain. Des ouvriers groſſiers & ignorans prirent la place des bons artiſtes, & ſemblerent ne plus travailler que pour accélérer la ruine des beaux arts. Ces gens, ſans talens, avoient une idée ſi imparfaite du vrai beau, leurs yeux étoient tellement fermés ſur les objets même les plus ſimples, qu'ils ſe propoſoient d'imiter, qu'ils ne pouvoient inſpirer que du dégoût pour des ouvrages qu'ils préſentoient ſous une face ſi déſavantageuſe „.

„ Cependant dans le temps même que ces ouvriers, je ne puis les appeler d'un autre nom, s'éloignoient à ſi grands pas de la perfection, le croiroit-on? ils ſe rendoient, ſans qu'on y prît garde, utiles & même néceſſaires à la poſtérité. On en conviendra ſi l'on fait attention que ces artiſans, en continuant d'opérer bien ou mal, perpétuoient les pratiques manuelles des anciens; pratiques dont la perte étoit ſans cela inévitable, & n'auroit pu que bien difficilement ſe réparer. En effet combien de travaux à eſſuyer, combien de découvertes à faire, ſi jamais ces pratiques avoient diſparu, & qu'on eût entrepris de les retrouver? D'ailleurs pouvoit-on ſe promettre que celles qui auroient été nouvélement inventées vaudroient celles qu'on n'avoir plus? Pour ne point ſortir de mon ſujet, la *gravure* ſur les pierres fines, une fois abandonée, ſeroit bientôt devenue un objet de la plus difficile exécution, & peut-être même un art impraticable. Que les regles du deſſein ſoient totalement oubliées, on peut ſuppoſer que tôt ou tard elles ſeront reſtituées dans leur pureté. L'imitation de la nature en eſt l'objet; & la nature étant conſtante dans la formation de toutes ſes productions, il ne faut, pour rétablir le mal, que rencontrer un génie ſenſible

au beau, un ſujet dont la mémoire ſoit heureuſe, & qui faiſiſſe & cende avec juſteſſe ce qu'il vioit. Mais il n'en eſt pas de même de la pratique des aets : elle conſiſte dans un certain exercce de la main, dans nne ſuite d'opérations, dans l'emploi & la foeme de qnelqnes ontils ſinguliers. Toutes ces choſes paroiſſent ſimples & faciles à ceux qni ſont dans nn exercice & nn nſage actuel, mais, quand on les a perdues de vue, ces mêmes choſes devienent pour tous un leeret, en quelqoe façon impenéteable „.

„ Si une tradition non interompue ne l'avoit enſeigné, aueoit-on imaginé, par exemple, que la *gravure* en pierres fines s'exécutoit ſue le tour, que le fee ſenl ne pouvoit mordre ſur la plupart de ces pierres, & qu'encore falloit-il, pour les entamer, que les ontils fuſſent ſingnlierement configurés, & que le diamant, ce coeps ſi dur & aoquel nulle autre pieere ne pent réſiſter, fît plus de la mnitié dn teavail? Pline (*lib.* 37. §. 15) l'avoit bien indiqué, & s'étoit expliqué avec ſa peécifion & ſon eazctitude ordinaire ; mais c'étoit ſi laconiqnement que, ſans l'inſpection des inſtrnmens, ſans une connoiſſance particoliere du méchaniſme de l'art, on n'auroit pu profiter peot être de ce que cet autenr avoit écrit, & il ſeroit reſté iniorelligible. Il eſt donc heureux que l'art de la *gravure* en pierres fines n'air ſoufert aucnne inteeruption, & qu'il y ait eu une ſusceſſion ſuivie de *graveurs*, qui ſe ſoient inſtruits les nns les autres, & qui ſe ſoient mis à la main les mêmes ontils „.

„ Ceux d'entr'eux qui abandoneecnt la Grece, dans le quinzieme ſiecle, & qui vinrent chercher un aſyle en Italie, pour ſe ſouſteaire aux Turcs, leurs nouveaux maîtres, y firent paroître poue la premiere fois quelques ouvrages qui, étant un peu mo.ns infoemes que les *gravures* qui s'y faiſoient journélement, ſervirent de prélude au renouvélement des arts qni ſe préparoit. Les pontificats de Martin V & de Paul II futent témoins de ces premiees eſſais. Mais Laurent de Medicis, le plus grand protecteue qns les arts aient rencontré, fut le peincipal moteue du grand changemenc qn'éprouva celui de la *gravure* ; ſa paſſion poor les pierres *gravées*, &, poue les camées, lui fit eecheeeher les meilleurs *graveurs* ; il les raſſembla auprès de ſa perſone, il leur diſtribua des ouvrages, il les anima par ſes bienfairs, & l'art de la *gravure* en pieeees fines commença ainſi à prendre une nouvele vie. Ce bel art ſe répandit bientôt dans toute l'Italie ; il paſſa les Alpes dans le ſeizieme ſiecle, & Coldoeé le cultiva avec un ſuccèt étonant ſous le regne d'Henei IV „.

Le cas partieulier que faiſoient les Romains des pierres *gravges*, l'nſage qu'ils en faiſoient dans leur parure, & les collections qu'ils en formoient à grands frais, pour les conſerver dans des cabinets, peuvent nons rendee eaiſon de la multitude qui s'en trouve encore dans les collections d'antiques. Les Romains en plaçoient dans leurs colliers (*Voyez* COLLIERS), ſur leurs chauſſures, & ils en formoient les agraſes de leoe manteau. La chlamyde d'nne ſtatue de Mercuee, conſervée à Rome par M. Jenkins, a pour agraſe une fibule ſur laquelle eſt *gravée* une tête de bélier.

Pompée conſeeva dans le capitole la collection de pierees qui avoit aparienn à Mitheidate, roi du Pont (*Plin.* 37. *c.* 5.). Jules-Céſar plaça de même ſix tableres de pierres *gravées* dans le temple de Vénus, dont il ſe diſoit deſcendee ; & Marcellus, ſon neveu, en conſacra une dans le petit temple d'Apollon, placé ſur le mont Palatin (*ibidem*). Ces collections étoient déſignées chez les Romains ſous le nom de *Dactyliotheca*, ou tréſor de bagues. On voit, par une loi du *digeſte*, que l'uſage de les ramaſſer & de les regarder comme des effets précieux, ſubſiſtoit encore ſous le regne de Juſtinien, c'eſt-à dire, au commencement du ſixieme ſiecle de notre ere, où le code fut compilé. Quoiqn'à cette époque les aets fuſſent totalement anéanris, quoique la *gravure* des pierres & des médailles de ce temps-là fût également barbare, on ne laiſſoit pas de faire encore un très-grand cas des pierres antiques ; bien que l'on négligeât entierement les peintures & les ſculptures des temps les plus floriſſans.

„ Les anciens *graveurs*, qoi en cela ont été ſuivis par les modernes, ne paroiſſent, dit M. Mariette, n'avoit excepté aucune des pierres fines & précienſes. Lorſque Pline (*lib.* 32. *c.* 1.) a fait obſerver que certaines pierres étoient ſi recomandables par elles mêmes, que ç'eût été nn meurtre de les faire ſervir à la *gravure*, je ſnis peeſuadé qu'il ne veut parler que de ces pierres ſingulieres, que l'éclat de leue couleur, la limpidité de leue ean, la régularité de leue foeme, & leur étendue, rendent d'un prix ineſtimable. La *gravure*, quelque parfaite qu'elle fût, leur aueoit nui en effet ; elle auroit détruit leur jeu, & leue auroit fait trop peedre de leur beauté naturele. Du reſte on rencontre tous les jours des *gravures* ſur des améthyſtes, des ſaphirs, des topazes, des chryſolithes ou péridots, des hyacinthes & des grenats. On en voit ſue des béryls ou aigues-marines, des prines d'émeeaudes & d'amethyſte, des opales, des turquoiſes, des malachites, des cornalines, des ſardoines, des calcédoines, des agates de toutes eouleors, des lapis on cyanées, des cailloux d'Égypte, & des hématites en quantité. Les jaſpes rouges, jaûnet, verts, de diverſes autres couleues, & en particuliee les jaſpes ſanguins, le jade, le cryſtal de roche ont auſſi ſervi de matieee pour la *gravure*, & je me ſouviens d'avoir vn d'aſſez belles émeeaudes, & même des rubis, qui étoient pareillement gravés. Mais de toutes les eſpeces de pierres, celles qu'on a toujours employees plus volontiees poue la *gravure* en creux, ſont les agates, les cornalines, les ſar-

doines, & les calcédoines; tandis que les différentes especes d'agate-onyx semblent avoir été réservées pour les reliefs „.

Les anciens ont employé même de ces pierres rares, appelées *hydrophanes*, que l'on ne connoît que depuis peu de temps, & dont le caractere distinctif est de perdre leur demi-transparence, ou d'en acquérir une (si elles n'en avoient pas) par leur séjour dans un fluide. Winckelmann écrivoit dans un temps où la minéralogie étoit encore imparfaite; c'est pourquoi il parle dans sa description des pierres du baron de Stosch (*IIe classe*, n°. 1523.) de ce phénomene, sans en proposer d'explication. „ On voit, dit-il, sur une sardoine de trois couleurs, Apollon debout, tenant de la main droite une branche de laurier, & de la gauche une lyre. Une étoile est placée devant lui. La pierre est particuliere en ce que le lit de dessous, qui est blanc, devient noir, en portant la bague au doigt, & que, dès qu'on ne la porte plus, il reprend insensiblement sa blancheur ordinaire „. Voici l'explication de ce phénomene: lorsque l'on porte la bague au doigt, elle est pénétrée par les particules aqueuses de la transpiration, & elle perd alors sa transparence, comme certaines pierres *hydrophanes*. Éloignée du doigt, la pierre seche & reprend sa transparence par l'évaporation du fluide.

Non seulement les artistes anciens n'employoient pour la *gravure* que des pierres d'une belle pâte, que nos ouvriers appelent *de vieille roche*; mais encore ils cherchoient à trouver des sujets qui fissent valoir & ressortir la couleur, ou les diverses couleurs, les accidens; on en fit enfin les différentes couleurs des pierres.

La tête du n°. 56, du duc d'Orléans, porte tous les caracteres de Proserpine, & sur-tout la nature de la pierre sur laquelle elle est gravée. Cette pierre est une agate noire, comme celle du cabinet du roi, qui présente une semblable tête. Le motif de préférence dans le choix des pierres n'est pas toujours sans fondement; on sait que les anciens en choisissoient souvent dont la nature fût analogue aux divinités ou aux personnes qu'ils vouloient représenter. Ainsi, l'on voit des *Neptunes* & des *Léandres* sur des aigues-marines, des *Bacchus* & des *Silenes* sur des améthystes, *Apollon* ou le *Soleil* sur des jaspes-héliotropes; or, le noir étant très-convenable à une divinité qu'on a confondue avec Diane & Hécate, à une divinité enfin enlevée par Pluton, il ne seroit pas étonant que l'on eût choisi une agate noire pour y *graver* une tête de Proserpine. L'Aurore, du même cabinet, est terminée par des coursiers qui sont exprimés sur l'agate par un lit de couleur noirâtre; son char & sa statue sont tirés du même lit. Cette couleur rembrunie est analogue à celle que les poëtes donnent, dans leurs descriptions, à cette divinité & à ses coursiers. De même le Marsyas du palais royal, prêt à être écorché, est sur un jaspe rouge, ainsi que plusieurs autres Marsyas de différens cabinets.

On a souvent demandé de quelles carrieres les anciens tiroient ces pierres fines, remarquables non seulement par leur beauté, leur finesse & leur pureté, mais encore par leur grandeur: qualités qui se rencontrent sur-tout dans les camées. Si nous n'avons plus de ces pierres, ce n'est pas qu'une famille trop suivie, dit M. Eckel, ait épuisé les carrieres: il faut dont qu'elles aient été situées dans des contrées qui ne sont plus fréquentées par les Européens. Rien de moins prouvé que l'opinion de Joannon de Saint Laurent (*Saggi di Cort. t. V. p. 59.*), qui suppose que ces carrieres se trouvoient sur le territoire soumis de nos jours à la domination des Turcs. Je croirois qu'il faut les chercher plus vers l'Orient & dans l'Inde même. C'est-là que Ctésias place ces hautes montagnes, d'où l'on tiroit les sardoines, les onyx, & d'autres pierres fines (*Apud Photium cod. LXXII. pag. m. 67.*). Il ajoute peu après (*pag. 69.*) que des montagnes situées dans le même pays, sous un ciel brûlant, fournissoient la sardoine. Pline vante aussi les sardoines de l'Inde distingnées par leur grandeur (*L. XXXVII. §. 23.*). Or il est certain que l'Inde, dans sa partie qui ouvre le passage par terre, est moins connue de nos jours qu'elle ne l'étoit autrefois; sur-tout quand après l'expédition d'Alexandre le Grand, ce prince eut établi dans les contrées voisines, telles que l'Hyrcanie, la Bactriane, la Perse, grand nombre de colonies greques qui joignoient au goût des arts la recherche des matieres sur lesquelles on exerçoit les arts. Le commerce des pierres fines une fois établi, comme elles étoient recherchées avec avidité pour des cachets, des camées, des coupes, des pateres, ou d'autres usages, elles devinrent communes chez les Grecs, ensuite chez les Romains, & même dans l'empire d'Orient; car sous les premiers empereurs de Constantinople, la communication avec l'Orient, par terre, étoit encore ouverte & sûre. Mais les sarasins s'étant rendus maîtres de ces contrées, & tout commerce avec l'Inde ayant été interrompu, par une suite nécessaire les carrieres de pierres fines commencerent à être négligées; le petit nombre de voyageurs, négocians, missionaires, ou autres, ne s'occupant que de leurs affaires particulieres, ou n'osant s'écarter de leur route pour visiter les carrieres qui s'en trouvoient éloignées.

De nos jours cette voie pour passer dans l'Inde est abandonée, sur tout depuis qu'on a découvert une route plus sûre par le cap de Bonne-Espérance. Mais cette partie de l'Inde que les Européens fréquentent aujourd'hui, située vers le Midi, & dans le voisinage de la mer, est très-éloignée de celle où j'ai dit qu'il falloit chercher les carrieres des anciens. Je propose cette conjecture pour inviter à des recherches plus profondes sur les carrieres de pierres fines des an-

ciens, les ſavans qui ont des ſecours particuliers.

Le Comte de Caylus (*Rec. d'Ant.* 11. pl. 40. n°. 1.) fait remarquer avec ſoin une tête de Jupiter Sérapis *gravée* en creux ſur un grenat ſurien, ornée du boiſſeau accompagné de deux rayons, comme on en voit ſur pluſieurs médailles, ou peut-être de deux cornes, différentes à la vérité de celles qui caractériſent Jupiter Ammon. Mais ce qui mérite une attention particuliere, c'eſt le beauté du travail, & la vérité avec laquelle cet ouvrage eſt rendu. L'exécution d'une tête de face eſt difficile au touret, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans cette occaſion le talent des grecs, quelque bien établie que ſoit leur ſupériorité dans les arts.

Il en eſt des ouvrages qui reſſortiſſent du deſſein, comme de tout ce qui émane de l'eſprit. Chaque production eſt marquée à un coin diſtinctif & particulier qui la fait reconoître. Il eſt auſſi facile, pour quelqu'un qui y eſt prépsré, de diſcerner ſi un tableau eſt italien ou flamand que de ſaiſir la différence qui exiſte entre une pierre *gravée* antique & une moderne. Les deux manieres ſont abſolument oppoſées, on ne ſauroit s'y méprendre. Ce ſont, ſelon Énéas Vico, des façons différentes de prononcer les plis des draperies; les cheveux, les oreilles, les mains, toutes les extrémités ont un caractere, qui dans l'une & dans l'autre maniere ne ſe reſſemblent point. Les attitudes, le compoſitions ne ſont plus les mêmes, les figores ont d'autres monvemens. Certaines grâces, une certaine délicateſſe dans le *faire*, ſont le propre de l'antique, & le moderne en eſt dépourvu.

„ Je ne doute point, dit Mariette, que les anciens ne ſuſſent très bien diſtinguer les ouvrages de chacun de leurs *graveurs*, ainſi que nous diſtinguons ceux de nos artiſtes modernes. Mais ce que nous poovons feire par raport à ceux-ci, il y auroit de le témérité à prétendre l'exécuter ſur les productions des anciens. L'éloignement des temps y met un obſtacle invincible. Je penſe donc qu'il nous doit ſuffire de ſevoir faire en gros le diſcuſſion des manieres qu'ont eues chez les anciens les différentes nations, comme nous faiſons celles des manieres générales de chacune de nos écoles; & nous devons regarder comme un connoiſſeur parfait & délicat celui qui ayant déja une idée complete du beau, ſera parvenu, par ſes réflexions & par une aſſidue contemplation des ouvrsges, à ſavoir ainſi diſcerner les manieres. On ne doit pss craindre de ſe tromper avec un tel connoiſſeur, car quoiqu'il ſoit vrai qu'il puiſſe ſe méprendre quelquefois, ſur-tout quand il eſt queſtion de juger des copies, qui ſouvent approchent de bien près des originaux; on ne le verra point tomber dans des écarts auſſi fréquens, que celui qui ſe contente de ces obſervations générales, dont quelques curieux (Baudelot entre autres), ont fait des regles, & qui, tout incertaines qu'elles ſont, méritent cependant d'être raportées „.

„ Ils commencent par éxaminer l'eſpece de la pierre. Si elle eſt orientale, ſi elle eſt parfaite dans ſa qualité, ſi c'eſt quelque pierre dont le carriere ſoit perdue, telle que les cornalines de la vieille roche; c'eſt, ſelon eux, un préjugé favorable pour l'entiquité de la *gravure*. Il eſt vrai que les anciens faiſoient choix des pierres les plus parfaits, quand ils en deſtinoient quelques-unes pour être *gravées*. Mais l'on a vu plus d'une fois nos *graveurs* éfacer d'ancienes mauvaiſes *gravures*, pour profiter d'une matiere précieuſe & rare, ou retoucher des antiques dont le traveil trop négligé ne répondoit ni au ſujet qui offroit quelque choſe de piquant, ni à la ſingularité de la matiere; & comme il ſe rencontre auſſi fort ſouvent de très-belles pierres toutes préperées, qui ont reçu la taille ancienement, & qui n'ont pas encore paſſé ſous le touret, il eſt aiſé de ſentir combien ce raiſonement eſt frivole & peu concluant. Cette façon de jugerſe raporte préciſément à celle d'un homme, qui pour décider de la bonté d'un tebleau, & du psys où il a été fait, conſulteroit le derriere de la toile, ou qui, pour s'aſſurer de l'originalité d'un deſſein, s'arrêteroit à conſidérer le papier qui y a été employé „.

„ Je me garderai bien néanmoins de dire que l'examen de la quelité d'une pierre *gravée* ſoit une choſe indifférente. Pour l'avoir négligé, ou l'avoir fait trop précipitament, des curieux qui étoient, à les entendre, fort expérimentés, ont pris quelquefois des *pates* de verre pour des pierres fines. Cependant cela ne demandoit que des ieux un peu attentifs. Le verre eſt une matiere poreuſe, &, ſans qu'il ſoit beſoin du ſecours de la loupe, le ſorface des pierres factices paroît toujours parſemées de petits points qui forment des inégalités, quelque ſoin qu'on ait pris à les polir. Le fond de le *gravure* eſt encore moins uni, attendu que l'outil qui a ſervi à donner le polimeur extérieur, n'a pu y atteindre „.

„ Le beau poli d'une pierre *gravée* eſt d'une plus grande importance qu'on ne ſe l'imagine. Il peut être quelquefois une preuve ſuffiſante de l'antiquité d'une *gravure*. Il ne faut pas croire que cette opération demande ſeulement de la petience, il eſt beſoin d'y apporter une dextérité dont peu de gens ſont capables. En général les anciens ont beaucoup mieux ſu donner le polimeut que les modernes. En poliſſant la ſuperficie extérieure de leurs pierres, ils ont eu l'adreſſe d'y conſerver certains traveux fins & peu enfoncés, qui deviennent précieux, & qui pouvoient très-aiſément diſparoître dans l'opération. Le fond de leurs *gravures* eſt outre cela d'un liſſe ſurprenant; il paroît même preſque inconcevable comment ils ont pu promener ainſi l'outil juſque dans les ſinuoſités les plus profondes & les plus entortillées de ces *gravures*, & y mettre le poli ſans en émouſſer les vives arrêtes. De là vient auſſi que

les empreintes de leurs pierres *gravées* ſont tout-à fait brillantes, tandis que celles des *gravures* modernes ont preſque toujours quelque choſe de terne & de mat „.

„ On peut juger qu'une pierre *gravée* eſt antique, lorſque le fond de la *gravure* eſt par-tout d'un poli bien égal & bien luiſant: mais ce ſeroit, à mon avis, une preuve encore plus certaine de ſon antiquité, ſi la ſurface extérieure d'une telle pierre étoit dépolie par le frotement; car les anciens gravoient pour l'uſage, & toute pierre qui a ſervi doit s'en reſſentir. Les pierres *gravées*, qui ſont les mieux conſervées, méritent aſſurément une préférence diſtinguée; mais ſeroit il juſte de rejeter, comme le voudroient quelques curieux trop délicats, toutes celles qui ſont rayées? Je penſe bien différemment, & j'eſtime qu'on doit faire plus de cas d'une pierre *gravée*, où le temps aura tracé quelque raie, que de ces autres *gravures* antiques, qui ayant ſoufert le dépoliment par vétuſté, ont été repolies récemment, pour leur rendre en apparence leur premier éclat. Ce nouveau travail, qui ne ſe peut faire qu'en diminuant l'épaiſſeur de la pierre, a dû néceſſairement altérer les contours de la *gravure*, qui venoient ſe terminer & mourir ſur le champ, ou la ſurface extérieure de cette pierre; ces contours ſont aſſmés, & ne tranchent point avec la même vivacité; les traits les plus légers ſont même preſque toujours éfacés, & par conſéquent le relief, lorſqu'on tire l'empreinte d'une telle *gravure*, n'eſt plus ce qu'il étoit autrefois, il a moins de ſaillie, & l'ouvrage demeure imparfait en plus d'un endroit. N'eſt il pas déſolant qu'une infinité de beaux morceaux aient été la victime de cette malheureuſe opération? On peut comparer ces pierres *gravées* repolies, à un vieux tableau que des brocanteurs ont écuré & froté, & qu'ils ont enſuite verni, pour trouver plus facilement des acheteurs & des dupes „.

„ Au reſte, ſi je n'ai pu retenir mon indignation contre ceux qui repoliſſent ainſi les pierres *gravées*, je dois rendre auſſi juſtice à un *graveur* intelligent, qui ayant rencontré le fragment d'une pierre *gravée*, y ajoute ou y éface avec diſcrétion quelque choſe, pour en former un ſujet complet, qui, par exemple, fait un buſte d'un reſte de figure qui étoit autrefois entiere, ainſi qu'il s'en voit quelques-uns. Ce n'eſt point vouloir en impoſer, c'eſt chercher à préſenter ſous un point de vue plus ſatisfaiſant un objet, qui, quoique beau en lui-même, cauſeroit quelque peine, ſi on le conſidéroit dans ſon état de ruine „.

„ Les pierres *gravées* de relief, ſont celles qui offrent plus fréquemment des occaſions de faire ces reſtaurations. Il eſt rare d'en trouver de bien entieres; mais il ne l'eſt pas moins d'en rencontrer qui rempliſſent toutes les conditions qu'exige un camée parfait. Une des principales, c'eſt que les couleurs ſoient diſtinctes; que celle qui peint un objet ne s'étende point ſur l'objet voiſin, & qu'il n'y ait dans cette diſtibution des couleurs aucune confuſion. Il faut de plus s'aſſurer ſi la couleur qui ſert de fond eſt véritablement celle de l'agate. Il ſe fait ſur cela bien des ſupercheries. J'ai vu des camées dont le champ étoit peint artificiélement, & d'autres qui, étant conſidérablement amincis, n'avoient de couleur que celle que leur donnoit la feuille appliquée deſſous; & quiconque n'en eſt pas prévenu peut aiſément s'y laiſſer ſurprendre, d'autant plus que cette couleur artificiele eſt ordinairement miſe avec beaucoup d'art „.

„ D'autres fois les parties de relief du camée ont été enlevées de deſſus leur fond, cernées exactement tout autour, & collées ſur un nouveau fond d'agate, & c'eſt de cette façon qu'ont été rétablis, même anciénement, quantité de camées qui étoient écornés, & qui par-là ont beaucoup perdu de leur prix. Il eſt aiſé de diſcerner les camées ainſi reſtaurés, lors même qu'ils l'ont été avec le plus de ſoin; car dans les camées qui ſont purs & entiers, le fond eſt toujours un peu inégal & un peu ondé, il n'eſt pas poſſible de l'unir davantage à l'outil; dans les autres, au contraire, ce même fond eſt très liſſe, & extrêmement bien dreſſé, parce que l'agate, ſur laquelle on a raporté le relief, a paſſé auparavant ſur la roue du lapidaire „.

„ Quelques curieux ont prétendu que les anciens n'ont jamais *gravé* que ſur des pierres de figure ovale ou ronde; & lorſqu'on leur en montre quelques unes d'une autre forme, telles que ſont des pierres carrées, ou à pans, ils ne balancent pas à dire que la *gravure* en eſt moderne, ce qui n'eſt pas toujours exactement vrai „.

„ Je trouverois qu'il y auroit encore moins de raiſon de ſoupçoner une *gravure* de n'être pas antique, parce qu'on trouveroit des plus grandes beautés on y remarqueroit quelques négligences qui ſe ſeroient gliſſées dans des parties acceſſoires; je ne ſai même ſi l'on n'en devroit pas conclure tout le contraire, d'autant que les *gravures* modernes ſont en général aſſez ſoignées, & que celles des anciens ont aſſez ſouvent le défaut qu'on vient de remarquer. Entre pluſieurs exemples, je m'arrêterai à celui que me fournit l'enlévement du *palladium* gravé par Dioſcuride. Le Diomede, qui eſt la maîtreſſe figure, réunit toutes les perfections; preſque tout le reſte eſt d'un travail ſi peu ſoigné, qu'à peine ſeroit il avoué par un ouvrier médiocre. Et qu'on ne s'imagine pas que ce ſoient ſeulement dans leurs *gravures* que les anciens paroiſſent s'être ainſi négligés, c'eſt juſque dans les ſtatues les plus acomplies. Les deux petits amours montés ſur un Dauphin, qui accompagnent la Vénus de Médicis, ſont groſſiérement travaillés, tandis que la ſtatue paſſe, avec raiſon, pour un chef-d'œuvre de l'art. Ces habiles gens auroient ils prétendu relever l'excellence de leurs productions par ces contraſtes, ou auroient-ils craint que l'œil, s'arrêtant ſur des objets étrangers,

gris, ne ſe portât pas aſſez entiérement ſur la principale figure ?„

„ A l'égard des ſujets, il y en a certainement quelques-uns qui dénotent à peu près le temps & le pays où les pierres, ſur leſquelles ils ont été repréſentés, ont été *gravées*. Un antiquaire peut s'en ſervir avec avantage, pour prouver l'antiquité d'une *gravure*, ou faire voir qu'elle eſt moderne; mais on conviendra qu'il y a bien encore de l'incertitude dans ce genre de diſcuſſion, qui d'ailleurs ne décide rien ſur le degré de mérite d'une *gravure*, & n'apprend point ſi c'eſt un original, ou une copie„.

„ Une pierre *gravée*, qui ſeroit encore enchâſſée dans ſon ancienne monture, une autre que je ſaurois, à n'en point douter, avoir été trouvée depuis peu à l'ouverture d'un tombeau, ou ſous d'anciens décombres qui n'avoient jamais été fouillés, mériteroient, ſelon moi, toute une autre créance, & je les recevrois ſans difficulté pour antiques. Je n'eſtimerois pas moins une pierre *gravée* qui viendroit de ces pays, où les arts ne ſont point relevés depuis leur chute; & peut-être prendrois-je, avec encore plus de confiance, celles qui auroient paſſé ſucceſſivement entre les mains des bons connoiſſeurs. Ce n'eſt pas que j'ajoute beaucoup de foi aux hiſtoires qu'on débite dans le commerce, & ſur-tout à ces prétendues filiations de certaines pierres *gravées*, qu'on voudroit prouver comme la généalogie d'une famille illuſtre: j'en connois le faux. Mais c'eſt que les pierres *gravées*, qui ſont apportées du levant, ne ſont pas ſuſceptibles d'altération, par le défaut d'ouvriers, comme le ſont celles que l'on découvre en Europe; & qu'il ne me paroît pas non plus vraiſemblable, que des hommes qui ont paſſé pour d'excellens connoiſſeurs, aient pu ſe tromper ſucceſſivement l'un après l'autre ſur ce qui a fait l'objet de leur curioſité, & qui a décidé de leur réputation.

„ On voit bien, quand je parle ainſi, qu'outre la certitude de l'antiquité, je demande que la choſe à laquelle je dois donner mon eſtime ſoit réellement belle. En un mot la connoiſſance du deſſein, jointe à celle des manieres & du travail, eſt le moyen le plus efficace, & ſans doute le ſeul, pour ſe former le goût & pour devenir un bon juge „. (*Baudelot*.)

Winekelmann, ce ſavant antiquaire qui a rendu juſtice aux connoiſſances de Mariette & à la juſteſſe de ſes obſervations ſur l'art de *graver* les pierres, ne penſoit cependant pas comme lui ſur le poli des pierres *gravées*. Mariette, comme on l'a vu plus haut, le croyoit inimitable, & il en a fait un caractere aſſuré pour diſtinguer l'antique du moderne; mais Winekelmann aſſure que *nos bons graveurs modernes entendent auſſi bien que les anciens la maniere de polir leurs ouvrages*.

Les pierres *gravées* offrent quelquefois pluſieurs *gravures* ſur leurs différentes faces. On voit aſſez ſouvent ſur une même pierre des *gravures* de ſiecles bien différens. Le cardinal Albani poſſédoit un beau camée avec deux têtes, ſur le revers duquel on avoit tracé de miſérables caracteres d'Abraxas. La belle Iſis des pierres du baron de Stoſch étoit dans le même cas. On y voyoit au revers une pyramide & des caracteres qui étoient du temps des Baſilidiens, c'eſt à-dire, ſous le regne d'Hadrien. L'envie de convertir en amuletes ces chefs-d'œuvre de la Grece, les portoit à les couvrir de leurs ridicules caracteres *taliſmaniques* & inſignifians.

Les pierres qui ſont *gravées* des deux côtés paroiſſoient très-ſuſpectes à Mariette. „ Il m'eſt, dit-il, plus d'une fois paſſé par les mains des agates, qui d'un côté préſentoient un relief, & de l'autre une *gravure* en creux; mais je ſai que l'examen de ces agates demande bien de la circonſpection: le plus ſouvent l'une des deux *gravures* eſt de travail moderne, & c'eſt aſſez ordinairement celle en creux. Crozat en poſſédoit une véritablement antique, où ſur chaque face, qui n'avoit pas trois lignes de diametre, étoit *gravée* en relief une tête de Bacchante extrêmement fine & pleine de feu; & l'on en trouvera pluſieurs exemples dans le recueil de Gorlée „.

La répétition des mêmes têtes, ou des mêmes ſujets, ſur des médailles & des pierres *gravées*, ou ſur des pierres *gravées* en creux & en relief, pouvant faire prendre ces pierres pour des copies modernes d'ouvrages anciens, nous allons faire parler ſur ce ſujet le comte de Caylus, cet antiquaire familier avec les procédés de tous les arts. (*Rec. d'antiq. IV. pl.* 48. *n°.* 4.)

„ Ce camée, exécuté ſur une agate de deux couleurs, & de grandeur de bague, repréſente la tête de Lyſimaque, telle qu'on la voit ſur les médailles. Le travail en eſt beau, & prouve ce que j'ai dit en pluſieurs occaſions, que les artiſtes grecs exécutoient preſque toujours en relief les têtes importantes & célebres, avant que de les travailler en creux; car j'ai vu cette même tête ſur des *gravures* en creux, & conſtament du même temps que ce camée. Cette magnificence, que l'on peut également remarquer pour les ſujets de compoſition, ne tombe que ſur la matiere & le ſurplus du travail; tout *graveur* en creux étant preſque toujours obligé de faire ſon modele en cire avant que d'employer le touret, & ce modele arrêté eſt beaucoup plus facile à ſuivre en relief qu'en creux. Auſſi le raport que l'on peut remarquer entre les camées du genre de ce numéro, & les médailles, me conduiroit à croire que les bons *graveurs* grecs étoient les monétaires des princes qui vivoient dans les temps heureux pour ces arts, c'eſt à-dire, pendant & après le ſiecle d'Alexandre. Leurs médailles préſentent en effet des travaux dans le même goût de grandeur & de perfection, enfin, tout auſſi complets que les plus belles pierres *gravées* de ce même temps „.

Tout ce que nous avons dit juſqu'ici ſur le travail des pierres *gravées*, ne ſauroit s'appliquer rigoureuſement aux pierres d'un grand volume. (On les trouvera décrites à l'article APOTHÉOSE.) Lorſque les figures paſſent deux pouces environ, les têtes ſeules offrent un beau travail; mais les autres parties ſont fort négligées, & il n'y a dans elles aucune fineſſe de touche (*Mariette.*) *Voyez* DIAMANT, GRENETIS.

GRAVURE ſur verre.

Pline a dit que les artiſtes de ſon temps tournoient le verre, & qu'ils le ciſeloient comme l'argent: *torno teritur, argenti modo cælatur.* Cette ciſelure n'eſt autre choſe que la *gravure* au tour, la même que celle des pierres. Le comte de Caylus a cité dans ſes recueils d'antiquités (*II. page 363. &c. &c.*) pluſieurs fragmens de verre antique *gravés*, & quelques uns entr'autres trouvés dans les fouilles de la fontaine de Nîmes.

GRAVURE en taille douce.

Nous donnerons ici un avis très-important pour ceux qui *gravent* ou font *graver* des monumens antiques, médailles, pierres gravées, ſtatues, &c. & qui préviendra les méprîſes involontaires échapées aux écrivains qui ont travaillé ſur les *gravures*, ſans avoir vu les originaux. Lorſqu'on fait copier en *gravure* une tête de profil, il eſt aſſez indifférent que ce profil vienne à droite ou à gauche, parce que les traits du viſage n'en ſont point altérés, & que la tête porte toujours le même caractere: mais s'il s'agit de reprodnire pluſieurs figures, dont les attitudes ſont indiquées d'une maniere préciſe, ou dont les attributs ne ſont point placés au hazard, la *gravure* dite *au miroir* devient néceſſaire & indiſpenſable. Un grand nombre d'antiquaires ont péché contre cette loi, & de là eſt venue la différence très ordinaire dans les deſcriptions du même objet faites par deux ou trois écrivains. L'un d'eux, aſſez heureux pour avoir ſous ſes yeux le monument qu'il a décrit, a placé dans la main droite ce que l'autre écrivain, forcé de travailler ſur une *gravure* qui retourne l'objet, ſi l'on n'a pris la précaution de *graver au miroir*, a placé dans la main gauche.

GRECE.

La *Grece*, en général n'étoit pas un bon pays. La Laconie contenoit beaucoup de bonnes terres; mais elles étoient difficiles à labourer, parce que le terrain eſt entrecoupé de vallées & de montagnes, ce qui rend de cantou de difficile accès en temps de guerre. La Meſſénie au contraire eſt arroſée; elle abondoit en excellens fromens & en bons pâturages. Le territoire de Corinthe étoit ſemblable à celui de la Laconie. L'Arcadie eſt pierreuſe, & parſemée de montagnes; cependant il y avoit de bons pâturages, propres principalement à nourir des ânes & des chevaux de haras. L'Attique étoit célebre pour ſon miel; le mont Himette en fourniſſoit d'excellent. Du reſte les Athéniens poſſédoient un terrain maigre & ingrat, qui ne faiſoit envie à perſone.

GRECS.

Hiſtoire des arts chez les Grecs. Dans cet article nous nous propoſons de donner une notice abrégée de l'hiſtoire des arts parmi les Grecs, c'eſt-à-dire, de leur naiſſance, de leurs progrès, & de leur décadence. Nous y joindrons, autant qu'il ſera poſſible, des indications ſur les moyens que les artiſtes de cette célebre nation ont employés pour parvenir au beau, & même au ſublime, dans tous les genres: nous faiſons gloire d'avouer que les obſervations que nous allons publier ne ſont, pour la plupart, que l'extrait des ouvrages ſuivans. 1°. *L'Hiſtoire de l'art chez les anciens*, par J. Winckelmann. Les ſavans conſidérent cet ouvrage comme les inſtitutes, le rudiment, ou plutôt comme l'analyſe de l'art. 2°. *Les Recueils d'antiquités égyptiennes, étruſques, greques & romaines, 7 vol. in* 4°. (A Paris, chez Duchеſne, 1756.). Le comte de Caylus, auteur de cet ouvrage, a rangé les monumens de l'antiquité ſuivant l'ordre chronologique: l'on y voit 1°. les eſſais des artiſtes de chaque nation; 2°. leurs progrès, leurs ſuccès & leurs triomphes; 3°. la décadence des arts y eſt prouvée par les monumens. Ces recueils ſont infiniment précieux, parce que le comte de Caylus y dévelope pluſieurs procédés ſinguliers des anciens, & parce qu'il a lui même gravé une partie de cet ouvrage. Quoiqu'il ſoit extraordinairement difficile d'exprimer les nuances qui diſtinguent le beau ſtyle des Grecs de leur ſtyle médiocre, que ce ſavant appeloit improprement le ſtyle des Romains, &c. cependant on peut dire que Caylus a preſque toujours réuſſi à le caractériſer & à le faire ſentir par le trait; 4°. nous avons tiré pluſieurs obſervations de l'origine *des loix, des arts & des ſciences*, par M. Goguet, (*3 vol. in* 4°. 1758. A Paris, chez Deſaint & Saillant.).

L'hiſtoire nous apprend que les arts naquirent en Égypte; l'architecture, la ſculpture, &c. ſe reſſentirent du caractere de grandeur, de nobleſſe & de ſimplicité qu'inſpiroient la morale, la religion & la politique chez ce peuple, dans le temps qu'il étoit gouverné par de vrais monarques. Les Étruſques s'inſtruiſirent auprès des Égyptiens; ils commencerent par être copiſtes, enſuite ils perfectionerent les détails en ſacrifiant une partie de la grandeur. Dans la ſuite les arts furent tranſportés dans la *Grece*: le ſavoir, joint à la plus noble élégance, conduiſit les artiſtes à la perfection. Sous l'empire d'Auguſte les arts s'établirent à Rome; les *Grecs* furent invités à les tranſporter dans cette terre étrangere, où ils dégénérerent: dans l'Italie & dans la Sicile les arts luterent pendant environ deux ſiecles contre la barbarie: la tranſlation du ſiége impérial dans Byzance les fit périr dans Rome, & les ranima un peu dans Conſtantinople, & dans les villes de la *Grece*. Les Turcs prirent Conſtantinople,

& pour lors les artiſtes *grecs*, fuyant l'oppreſſion, vinrent en Italie ranimer le génie ou reſſuſciter le bon goût : enfin l'Italie a ſervi pendant long-temps de modele à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Ruſſie, &c. Tel eſt le chemin que les arts & les ſciences ont parcouru, &c.

Après avoir indiqué la route des arts & des artiſtes, nous devons obſerver leurs progrès ſucceſſifs. L'hiſtoire des Égyptiens, des Étruſques, des *Grecs*, des Romains, des Lappons, &c. nous démontre, par le moyen des monumens, que dans tous les arts & chez tous les peuples, l'on a commencé par ſe borner au néceſſaire, enſuite l'artiſte a recherché le beau, il a tenté de parvenir au ſublime ; enfin il eſt tombé dans l'extrême en ſe précipitant du coloſſal dans la miniature, ou dans le groteſque ; en un mot, à force de ſurchsrget la nature de métaux, de pierreries & de fleurs, on l'a écraſée ſous le poids des ornemens meſquins.

Des obſervations générales deſcendons aux particulieres, qui concernent les *Grecs*. Quatre cents ans avant la guerre de Troye, l'Égypte étoit policée ; dès-lors le roi Séſoſtris employoit les artiſtes à fortifier des villes, à bâtir des temples ſuperbes, à élever des obéliſques, des pyramides, des ſtatues, &c. Mais pendant ce temps-là, & même juſqu'au regne de Codrus, roi d'Athènes, la férocité des mœurs des *Grecs* répondoit à la groſſiéreté de leur eſprit ; la plupart vivoient de glands, ou de fruits crus ; ils s'habilloient de peaux d'animaux ; ils couchoient ſur la terre, étendus ſur ces mêmes peaux : pluſieurs inſulaires de l'Archipel immoloient aux dieux leurs ennemis, les étrangers ou leurs enfans, &c. ; en un mot l'on ne trouvoit ni repos, ni ſûreté dans la *Grece*. Goguet (*l'origine des loix*) ajoute ces mots : *nous rapportons ces faits pour prouver combien les éloges que certains eſprits poétiques donnent aux temps héroïques de la Grece, ſont faux & déraiſonables ; il s'eſt paſſé bien des ſiecles avant que la plus grande partie de l'univers ſoit ſortie de cette funeſte ignorance, dont les vices & les excès les plus honteux ſont la ſuite inévitable.*

Winckelmann obſerve que l'art naquit beaucoup plutard chez les *Grecs* que chez les autres peuples orientaux : mais comme la *Grece* paroît être ſon terroir naturel, il y fit en peu de temps beaucoup de progrès. Pauſanias dit que les peuples de l'Archipel commencerent par adorer des cailloux, des troncs d'arbres, des pierres équarries ou arondies groſſiérement ; telles étoient la Junon adorée à Theſpis, la Diane adorée à Icare & à Patroa ; Jupiter Milichius, adoré à Corinthe, & Vénus, ſous la forme d'une colonne, adorée à Paphos ; Bacchus, les Grâces, les Amours même, étoient repréſentés par des colonnes ; & le nom de Κιων, c'eſt-à-dire, *colonne*, déſigna une ſtatue. À Sparte, Caſtor & Pollux étoient indiqués hiéroglyphiquement par deux morceaux de bois paralleles, liés par deux petites traverſes, ſemblables à la figure qui déſigne les gémeaux dans le zodiaque. Peu de temps après, les *Grecs* placerent des têtes ſur les pierres dont on vient de parler : on donna le nom de *ἑρμαῖ*, *hermes*, *termes*, ou *mercures* à ces pierres carrées qui ſervirent de limites & de divinité. Dans la ſuite, les *Grecs* mirent au centre de ces pierres carrées, ou de ces colonnes, des marques viſibles du ſexe de la divinité qu'elles repréſentoient. Peu après, Dédale ſépara la partie inférieure de la pierre, il y forma deux jambes. Dans les premiers temps, les ſtatuaires ne marquoient les traits du viſage, & même ceux des yeux, que par des lignes droites, ou par des traits aplatis & alongés. Winckelmann penſoit que les *Grecs* ont reçu plutôt l'art des Phéniciens que des Égyptiens, parce qu'avant le regne de Pſammétichus aucun étranger ne pouvoit aborder en Égypte, & qu'alors les *Grecs* commerçoient déja avec les Phéniciens.

Les Égyptiens, les Étruſques & les *Grecs* les plus anciens mirent des inſcriptions ſur la baſe ou ſur la poitrine, ou ſur la cuiſſe des figures. Myron mit ſon nom, en lettres d'argent incruſtées, ſur la cuiſſe d'Apollon. Les premieres figures des Égyptiens & des *Grecs* étoient roides comme les momies, ſans mouvemens ; les pieds étoient joints, & les bras collés ſur les hanches : dans la ſuite, on tâcha de marquer les muſcles ſur les parties du corps ; mais on les traça en ligne droite & en vives arêtes : peu après on donna un peu de mouvement aux bras & aux jambes. Diodore de Sicile remarqua que les Doriens conſervarent plus long-temps que les autres *Grecs* l'ancien ſtyle, ſans arondir les muſcles. Les hiſtoriens nous atteſtent que l'artiſte *grec* commança à travailler ſur l'argile, enſuite ſur le bois, l'ivoire, le bronze, la pierre, &c. Les *Grecs* employerent l'argile à colorier les ſtatues de leurs dieux, à faire des vaſes, & à modeler des figures : on peignit enſuite ces vaſes. Il nous reſte une aſſez grande quantité de vaſes *grecs*, même de ceux du ſtyle antique : leur forme eſt plus élégante que celle de nos porcelaines.

Les premieres ſtatues & les premieres maiſons des *Grecs* étoient de bois ; dans la ſuite l'on dora les ſtatues. Il paroît que dans les temps les plus reculés les *Grecs* ſculpterent l'ivoire. Homere parle ſouvent des gardes d'épée, & même des lits ornés de pieces d'ivoire. Ils compoſerent depuis les ſtatues de leurs dieux, partie en bois ou en métal, & partie en ivoire. Les *Grecs* des premiers ſiecles fabriquoient les ſtatues des mêmes pierres dont ils bâtiſſoient leurs maiſons. Ces peuples ne commencerent à travailler des figures entieres en marbre que dans la cinquantieme olympiade. On habilla quelquefois les ſtatues en les couvrant d'étoſe ordinaire, ou de métal ; enſuite l'on peignit les draperies de pierre, & les parties qui repréſentoient les chairs : pendant les jours de fête, on barbouilloit de rouge le viſage des ſtatues.

Pauſanias obſerve que l'on fit plutôt des ſtatues de bronze dans l'Italie que dans la *Grece* ; il dit que Rhœcos & Théodore de Samos furent les premiers qui modelerent & ciſelerent le bronze parmi les *Grecs*. Cependant long temps avant Créſus, roi de Lydie, on avoit fait à Samos trois figures de ſix aunes de hauteur, qui ſoutenoient un très grand vaſe ; le tout étoit de bronze : ce monument étoit le produit du dixieme du gain provenu de la navigation des Samiens à Tarteſſus, au delà des colonnes d'Hercule. Hérodote dit qu'après la mort de Piſiſtrate, les Athéniens firent faire la premier quadrige de bronze ; ils firent placer ce magnifique char au devant du temple de Pallas. Dans la ſuite les *grecs* érigerent dans les temples des ſtatues d'argent, & même d'or.

À l'égard de la gravure ſur la pierre, elle paroît être très-ancienne chez les *Grecs* : l'on obſerve que dans les premiers temps ils faiſoient des cachets avec du bois vermoulu. La gravure des cachets en pierre paroît être de la plus haute antiquité parmi les Égyptiens. Chez les anciens, au lieu de ſigner les actes, l'on imprimoit ſa note avec ſon cachet ; chacun avoit le ſien.

Après avoir indiqué l'origine de l'art & les matieres ſur leſquelles il s'exerça, Winckelmann recherche les cauſes des différences de l'art chez les différentes nations : il prouve que le climat influe ſur la conſtitution des peuples & ſur leur maniere de penſer. Il dit que l'inſpection des hommes & des animaux démontre l'influence générale du climat ſur le teille, la figure, la couleur, les paſſions, & ſur le langage. L'élégance des formes eſt proportionée à la pureté & à la chaleur du climat. La beauté ſublime, qui ne conſiſte pas ſeulement dans la douceur moëlleuſe d'une peau ſatinée, dans la couleur fleurie d'un teint de lis & de roſes, dans la langueur ſéduiſante des ieux humides, ou dans la vivacité piquante des ieux pleins d'un feu malin, mais qui conſiſte encore dans la proportion des traits, & dans leur aſſortiſſement le plus touchant ; cette beauté ſe trouve plus fréquemment dans les pays qui jouiſſent d'un ciel plus pur, plus fertile & plus ſerein. L'Italie renferme plus de belles perſones que la France : la Sicile, ou plutôt Malte, produit plus de belles femmes que l'Italie ; l'Ionie en voit plus naître dans ſon ſein que toutes les autres îles de la grande & de la petite *Grece* ; parce que le climat y eſt doux, que l'on y jouit d'un printemps perpétuel, que la température de l'air y eſt plus conſtante & plus ſoutenue que dans le reſte de la *Grece*, la figure y eſt par conſéquent moins altérée par les maladies.

Parmi les *Grecs* l'on ne voit point de perſones qui aient le nez écraſé : peu de perſones ont le nez aquilin ; l'ovale de leur tête eſt plus parfait que celui des Allemands & des Flamands. Dans les pays chauds la petite vérole altere moins les figures, elle y eſt moins dangereuſe ; il eſt rare même en Italie de voir des perſones dont le viſage ait été taché par cette maladie épidémique, que les anciens *Grecs* ne connoiſſoient point. Il étoit par conſéquent très-facile aux anciens *Grecs* de repréſenter la beauté. À l'égard de l'influence du climat ſur la façon de penſer des *Grecs*, on ne peut la méconnoître ; mais leurs âmes étoient modifiées par l'éducation & par le gouvernement particulier de chaque province de la *Grece*. Le tour de génie ſe manifeſte dans les productions des artiſtes, & les expreſſions ſont proportionelles au degré de chaleur du climat que l'on habite. Les *Grecs*, qui vivoient ſous un ciel & ſous un gouvernement tempérés, avoient des idées & une langue pittoreſques : leurs poëtes, depuis Homere, ne parlent pas ſeulement dans un ſens figuré ; mais ce qu'ils diſent eſt ordinairement la plus belle peinture de ce qu'ils penſent. La cadence, l'arangement des vers, la ſon particulier de chaque mot, tout fait image dans leur ſtyle ; le temps n'en a point terni le coloris : leur imagination n'étoit point outrée comme celle des autres peuples : leur ſens, agiſſant par des nerfs ſubtils & agiles ſur un cerveau délicatement tiſſu, leur faiſoient ſaiſir au premier abord les différentes qualités d'un objet, & les fixoient au beau par inſtinct, c'eſt-à dire, par goût naturel. Le langue *Grecque* ſe perfectiona parmi les colonies fixées dans l'Aſie mineure, qui jouiſſoient d'un ciel encore plus beau que celui du climat qu'elles avoient quité ; la langue y devint plus riche en voyeles, conſéquemment elle devint plus douce & plus harmonieuſe. Ce fut le même ciel de l'Ionie qui inſpira les poëtes ; la philoſophie *grecque* naquit & fit des progrès étonans dans le même climat ; le même pays enfanta les premiers hiſtorians, les Apelles, &c. Mais ce beau pays, l'Aſie ionique, n'ayant pu réſiſter à l'énorme puiſſance des Perſes, le trône des ſciences & des arts fut fixé dans Athènes, dès que l'on en eut expulſé les tyrans. Pour lors le gouvernement démocratique éleva l'âme de chaque citoyen, & la ville même, au deſſus de toutes les autres cités de la *Grece*. Le goût s'y rafina & s'y répandit généralement : le citoyen fit ſes éforts pour ſe diſtinguer par la théorie & par la pratique des arts & des ſciences ; il protégea les célebres artiſtes, & il les récompenſa. Les architectes s'illuſtrerent par l'invention des ordres d'architecture, & par la conſtruction d'édifices publics dont le goût égaloit la magnificence. Tous les arts acquirent un degré de perfection dans Athènes, & ils ſe répandirent enſuite dans les autres villes de la *Grece* : mais ils y furent modifiés par la conſtitution du gouvernement, par le climat, & par l'éducation particuliere. Les Theſſaliens, par exemple étoient d'excellens ſoldats dans les rencontres où il s'agiſſoit de combatre par petita troupe : les Étoliens au contraire étoient d'excellens militaires en bataille rangée. Les Crétois étoient incomparables pour l'embuſcade & pour les ſtratagêmes de guerre ;

mais ils étoient peu utiles dans les autres circonſtances. Pour adoucir les mœurs féroces des Arcadiens, qui ſe reſſentoient de la ſtérilité de leur climat, les loix forçoient chaque particulier à étudier la muſique juſqu'à l'âge de trente ans : les Arcadiens devinrent, par ce moyen, les plus polis & les plus ſinceres des *Grecs*. Les Cynathiens refuſerent conſtamment de ſuivre l'exemple des arcadiens, ils mépriſerent la muſique, & retomberent dans leur férocité naturele ; ils devinrent barbares, & furent en horreur à toute la *Grece*.

Le grand talent que les *Grecs* avoient pour l'art ſe retrouve aujourd'hui, en partie, parmi les habitans des plus belles contrées de l'Italie. L'imagination eſt, pour ainſi dire, le premier élément des talens ; cette imagination brillante caractériſe l'Italien, comme le jugement ſolide caractériſe l'Anglois ; celui-ci eſt né pour philoſopher, & non pour peindre ; j'ajoute, dit Winckelmann, que le françois, quoique habitant d'un climat plus chaud que les peuples de la Grande-Bretagne, ne parviendra peut-être, mal-gré ſes efforts, qu'à égaler les poëtes, les graveurs & les ſtatuaires du ſecond genre parmi les *Grecs*.

Winckelmann obſerve enſuite que ce n'eſt pas aſſez de connoître les matieres de l'art, les circonſtances qui influent ſur les arts, & d'obſerver les progrès de tous les arts chez les Égyptiens & chez les Étruſques ; ſi l'on veut parvenir à fixer ſes idées ſur le vrai beau, ſi l'on veut apprendre à juger de l'art & à l'exercer, il faut, outre cela, analyſer les monumens que nous ont laiſſés les *Grecs* dans le temps les plus heureux.

Les voyageurs de ce ſiecle préſument, avec raiſon, que ſi les *Grecs* modernes avoient leur ancien gouvernement, ſur le champ l'ignorance, la lâcheté diſparoîtroient, & l'on verroit renaître parmi eux l'héroïſme, le génie, les vertus, les talens, ſur tout ſi 1°. on rétabliſſoit les anciens ſpectacles public, dans leſquels chacun avoit droit de diſputer les couronnes dans les jeux d'exercice du corps, & dans ceux de l'exercice de l'eſprit ; ſi, 2°. l'on gravoit des inſcriptions, & ſi l'on élevoit des ſtatues aux vainqueurs & aux hommes de génie, conformément à l'ancien uſage de la *Grece* ; 3°. ſi l'on rétabliſſoit la mode de ſe rendre ſage & utile à ſa patrie, plutôt que devenir ſavant ou petit maître ; 4°. ſi le gouvernement, ceſſant d'être occupé du ſoin d'épuiſer les richeſſes nationales, s'occupoit ſérieuſement de l'éducation publique, & que, conformément au décret porté pendant la LXſe. olympiade, il fît raſſembler tous les morceaux diſperſés des plus grands poëtes & des ſublimes orateurs, pour en former un catéchiſme qui ſervît à inſtruire tous les enfans des vrais principes de la morale & de la politique ; 5°. ſi au lieu d'honorer la naiſſance & les richeſſes, on honoroit les artiſtes & les grands hommes dans tous les genres, & ſi l'on avoit ſoin de les placer à la tête du gouvernement, en leur diſant : reſſouvenez vous que Miltiade, Thémiſtocle, Ariſtide & Cimon s'éleverent peu à peu au rang de chefs & de ſauveurs de la *Grece*. Ces généraliſſimes n'étoient pas mieux nourris que les autres citoyens ; on ignoroit alors l'abus de ruiner les provinces pour élever, comme aujourd'hui, aux commandans, aux intendans, &c. des palais qui leur ſont ſouvent, dans les Indes, oublier ce qu'ils doivent à l'état & à l'humanité.

La ſculpture, & enſuite la peinture, ont été perfectionées avant l'architecture, parce que le ſtatuaire trouva ſes regles en contemplant la nature ; au lieu que l'architecte fut obligé de chercher les ſiennes dans la combinaiſon des proportions, &c. La ſculpture a précédé la peinture dans la *Grece*, ainſi que dans l'Égypte.

Pline croit que la peinture, chez les *Grecs*, ne remonte pas au delà de la guerre de Troye. Le Jupiter de Phidias, & la Junon de Policlete, c'eſt-à-dire, les deux plus parfaites ſtatues de l'antiquité, exiſtoient déja avant que les peintres *Grecs* ſuſſent placer le jour & les ombres dans les tableaux. Euphanor introduiſit dans les peintures la ſymmétrie & la perſpective du coloris. La peinture ſe perfectiona plutard & moins facilement que la ſculpture & la gravure, parce que les peuples préféroient les pierres gravées & les ſtatues aux tableaux ; parce que, pendant pluſieurs ſiecles, l'on ne permit point aux peintres de renfermer leurs ouvrages dans les temples. C'eſt par la même raiſon que chez les *Grecs* la poéſie parvint plutôt au ſublime que l'éloquence ; ce qui a fait dire à Cicéron (*de Orat. lib. I.* n°. 3.), que la *Grece* a produit plus de grands poëtes que de grands orateurs.

Winckelmann obſerve, ſur l'eſſence de l'art, que les meilleurs ſtatuaires & les meilleurs peintres de l'école romaine n'ont point eu une idée juſte du beau idéal, qui eſt infiniment ſupérieur au beau phyſique, c'eſt à dire, à la collection de toutes les beautés que l'on trouve éparſes ſur le globe terreſtre. Les modernes ſe bornent au beau phyſique, qui eſt toujours accompagné de défauts ; mais les *Grecs* ſe ſont élevés au beau idéal dans tous les genres. Par exemple, Michel-Ange a connu le beau de l'expreſſion, mais il n'a pas ſu contenir ſon ciſeau & ſon pinceau : l'expreſſion de ſes ouvrages dégénere en contorſions, il emploie de grands mouvemens pour opérer de petits effets. Les *Grecs* au contraire employoient peu de mouvement pour produire de grands effets. Raphaël a donné trop de tendreſſe & de molleſſe aux femmes qu'il a peintes ; les *Grecs* ont été plus retenus, même en repréſentant leur Vénus publique. Les figures de Bernini & de Rubens reſſemblent à des gens que le caprice de la fortune a élevés rapidement de la lie du peuple aux premiers honneurs. On reconoît la foibleſſe du ſtyle de Barocci à ſes nez écraſés & à ſes mauvaiſes draperies. Les mentons de Pierre de

Cortone ſont courts & aplatis en deſſous ; l'on ne voit aucun de ces défauts dans les ſtatues du grand *Grec*, c'eſt-à-dire, du *Grec* par excellence.

Les *Grecs* commencerent par copier ſervilement la belle nature : leurs premiers eſſais, dans le ſecond âge du bon goût, nous offrent des ſtatues dont la tête eſt emmanchée trop groſſe ; mais à force de voir de belles perſones dans les gymnaſes, dans les amphithéâtres, dans les bains, &c. où la nature paroiſſoit ſans voiles, ces *Grecs*, ſemblables à l'abeille, qui du butin des fleurs compoſe ſon miel, réunirent les traits les plus admirables à la bouche la plus parfaite, &c. Ils ſe compoſerent par ce moyen un type du beau dans le genre féminin. Nous pouvons découvrir leur ſecret à force de méditer ſur leurs ouvrages & de les meſurer. Dans Apollon, ils réunirent une partie des belles formes & des belles proportions de l'homme & de la femme la plus parfaite : la ſingularité du corps des prêtres de Cybele, que l'on réduiſoit au genre neutre par la caſtration, leur donnerent peut être cette idée, &c. Les *Grecs* repréſenterent Apollon jeune, parce que la douce fleur de la jeuneſſe eſt très propre à inſpirer l'amour & la tendreſſe, il paroît planer ſans toucher terre avec la plante des pieds ; la légéreté indique la nature ſpirituelle. Les *Grecs* donnerent à la figure de Faune une proportion mitoyenne entre celle d'Apollon & celle de l'homme le plus parfait : ils repréſenterent différemment Hercule homme & Hercule déifié ; ils ſavoient faire diſtinguer par le trait le héros du dieu. Une ſeule teinte de joie tendre dans le regard de Battus, qui eſt en bas-relief ſur les médailles de Cyrene, l'auroit transformé en Bacchus ; & ſi l'on y eût ajouté un trait de grandeur divine, l'on en auroit fait un Apollon. Le héros employoit plus de mouvement & d'action pour exécuter un projet, que la divinité repréſentée dans la même circonſtance.

La ſupériorité ſur les déeſſes, & la fierté, s'annoncent dans Junon par ſa haute taille, par des yeux bien ouverts & arqués, qui donnent à ſes regards toute la majeſté de la reine, qui veut également inſpirer l'amour & le reſpect. Pallas, cette vierge qui a vaincu l'amour même, a les yeux moins ouverts & moins arqués ; elle ne porte point la tête élevée, ſon regard eſt modeſte & baiſſé ; elle paroît occupée de quelque douce réflexion. Vénus a la paupiere inférieure plus élevée, ce qui lui donne de la douceur ; ſes yeux, moins ouverts, annoncent la tendreſſe & la langueur. Diane paroît uniquement occupée de la chaſſe, elle a tous les attraits de ſon ſexe ; mais elle paroît les ignorer ; ſa taille eſt plus légere & plus mince que celle de Junon, ou même que celle de Pallas. Nous avons raporté toutes ces obſervations pour mettre les lecteurs à portée de vérifier tout ce que nous avons dit ſur la maniere dont les *Grecs* caractériſoient les hommes, les héros, les demi-dieux, &c. Il eſt facile de s'en convaincre, en examinant les médailles & les pierres gravées par les *Grecs*, ou du moins leurs empreintes en ſoufre, en plâtre, &c. La forme des divinités eſt ſi conſtante chez tous les artiſtes des différentes villes de la *Grece*, de ſorte que l'on ſeroit quelquefois tenté de croire qu'elle avoit été preſcrite & déterminée par une loi.

Winckelmann fait obſerver, dans l'Apollon du Vatican qui décoche une fleche ſur le ſerpent Python, que le ſtatuaire, voulant repréſenter le plus beau des dieux, a eu ſoin de caracteriſer dans la figure le calme ou la tranquillité ; mais il n'a exprimé la colere de ce dieu que dans ſes narines, qu'il ſouleve un peu, & il a caractériſé ſon dédain pour le vil ſerpent, en ſoulevant un peu le milieu de la levre inférieure : il décoche le trait ſans employer la moitié de ſa force ; il paroît qu'il mépriſe aſſez ſon ennemi pour refuſer de lui faire face, & de chercher à acquérir, par ce moyen, plus de force & de facilité pour le percer. Ces obſervations démontrent que les *Grecs* étoient perſuadés que plus un mot de mouvemens & de contorſions dans les traits & dans les muſcles, plus on détruit la nobleſſe. Le grand homme geſticule peu, & s'affecte rarement ; un trait indique ſa paſſion : mais on voit en même temps les éforts qu'il fait pour la contenir & pour la modérer ſuivant les regles de la prudence, de la juſtice & de la décence. Les atitudes des dieux ſont conformes à leur dignité ; l'on n'a trouvé que deux divinités *greques*, avec les jambes croiſées, & les pieds poſés dans une atitude ruſtique : mais on préſume que le ſtatuaire a eu des raiſons pour agir ainſi. Ces obſervations démontrent encore combien il eſt dangereux pour un jeune artiſte de copier ſervilement les caracteres des paſſions, deſſinés par le fameux peintre François Charles le Brun : ce grand homme les a tracés dans leur excès le plus outré pour les rendre ſenſibles, même aux yeux des ignorans.

Nous déterminerons la beauté des parties des figures *greques* dans l'article PROPORTION ; nous y raporterons la nouvele méthode que Winckelmann a publiée relativement à la tête. À l'égard de la beauté des parties du corps, nous remarquerons en paſſant que le profil du viſage des ſtatues du grand *grec* conſiſte dans une ligne preſque droite, c'eſt-à-dire, très-doucement enfoncée dans l'aligneument du nez & du front : la grandeur & la nobleſſe ſont exprimées par le trait droit, & la tendreſſe eſt produite par des inflexions douces & légeres. Plus l'inflexion qui ſépare le nez du front eſt profonde, plus le profil eſt diſgracieux : la beauté des ſourcils conſiſte dans la fineſſe des poils : plus le trait eſt fin & peu courbé, plus l'œil annonce de calme & de tranquillité.

Chaque paſſion peut ſe caractériſer par le mou-

vement ou l'inflexion des ſourcils. Les *Grecs* ſavoient, comme nous, que les ieux qui ne ſont ni trop ſaillans, ni trop enfoncés, ni trop grands, ni trop petits, ſont les plus beaux : mais pour travailler dans le beau idéal, ils les tenoient un un peu au deſſous de ce que nous appelons, dans le beau phyſique, *à fleur de tête*; ils agiſſoient ainſi pour rendre l'os qui les couvre plus ſaillant, & l'œil de leurs ſtatues plus facile à diſtinguer par ſon ombre : dans quelques ſtatues, les *Grecs* mettoient les prunelles en argent ou en émail, & de couleur naturele. Dans la jeuneſſe le front doit être petit, il ſe perd ſous les cheveux qui le couvrent : un grand front libre & élevé convient à la vieilleſſe. L'œil doit avoir pour longueur le cinquieme du diametre moyen de l'ovale; le nez & la bouche ne doivent avoir que le même étendue : le nez doit être droit; l'alignement des narines & de la bouche parallele pour déſigner l'état de tranquillité; les levres teintes du plus bel incarnat : le levre inférieure plus pleine que le ſupérieure, pour amener la rondeur du menton : le menton ſans foſſete, car ſe beauté conſiſte dans la rondeur pleine de ſa forme voûtée, & la foſſete eſt un accident & une ſingularité de nature dans le menton & dans les joues. Les anciens ne donnoient l'air riant qu'aux ſatyres : cet air déſignoit l'amour de la débauche, l'intempérance dans les paſſions, en un mot la grôſſiéreté & le folie.

La fureur des hommes & du temps a laiſſé ſubſiſter peu de mains & de pieds parmi les ſtatues *greques*. Les mains de la Vénus de Médicis ſont modernes; la partie du bras au deſſous du coude de l'Apollon du Belvédere eſt auſſi une piece rapportée. La beauté d'une jeune main *greque* conſiſte dans une plénitude modérée, avec des traits à peine viſibles, ſemblables à des ombres douces; ſur les articulations des doigts, où doivent ſe former des foſſetes dans les mains pleines, l'art n'indique aucune jointure dans les articles, ſur tout il ne courbe point le dernier article des doigts, comme font les artiſtes modernes. Les anciens ne reſſerroient point leurs pieds comme nous; moins le pied eſt ſerré, plus il eſt dans ſa forme naturele. Dans les ſtatues antiques, les ongles ſont plus aplatis que dans les modernes. L'élévation d'une poitrine, régulièrement voûtée, étoit regardée comme une beauté dans les figures des hommes. Les anciens vouloient que le ſein des femmes fût reſſerré, terminé en pente douce, les mamelles petites & en pointe; c'eſt pourquoi ils mettoient de la pouſſiere du marbre de Naxus ſur le ſein des filles, pour empêcher qu'il ne s'enflât.

Winckelmann donne cette importante leçon aux artiſtes : „ Ne vous appliquez pas à découvrir „ les défauts & les imperfections dans les ouvra„ ges de l'art des anciens *Grecs*, apprenez auparavant à en connoître & à en ſaiſir les beau„ tés „. Nous n'entrerons pas dans de plus amples détails pour démontrer que les *Grecs* faiſoient tout par regle ou par principe. Veut-on connoître juſqu'où ils ont pouſſé l'allégorie? Conſultez les *peintures* de Philoſtrate, liſez les ouvrages de Pluterque, & ſur-tout ceux de Pline, parce qu'il entre dans des détails ſur tous les arts. Cicéron, dans le livre *de Oratore*, nous donne une idée des orateurs & des hiſtoriens *grecs*. L'*Hiſtoire univerſele*, traduite de l'anglois, peut faire connoître les loix, les mœurs & les uſages des *Grecs* : Vitruve nous donne une idée de leurs talens dans l'architecture; Longin nous a conſervé la théorie du ſublime de leurs écrivains. Pauſanias n'a parcouru qu'une partie de la *Grece*; mais il décrit les chefs d'œuvre qu'il y a vus en quantité; il y a obſervé 88 tableaux, 48 portraits, 2827 ſtatues; dans ce nombre prodigieux de merveilles, il renferme 33 figures coloſſales, dont trois étoient de bois, & les autres de bronze; 32 ſtatues équeſtres de grandeur naturele, & du même métal; 74 ſtatues moyenes de bois, une ſtatue de plâtre, deux de fer, dont l'une étoit formée par des plaques clouées; pluſieurs ſtatues en argent, & une en or, toutes les autres en marbre. Parmi ces 2827 ſtatues, Pauſenias avoue qu'il n'a trouvé qu'une ſeule copie. Ce fidele voyageur a vu dans le même pays 24 grands chars de bronze, atelés de deux ou de quatre chevaux de même-métal, &c.

Les artiſtes *grecs* ſe plaiſoient beaucoup à traiter le nu; cela n'empêchoit pas qu'ils ne drapaſſent quantité de figures, même celle de Vénus. Dans leurs gravures, ils travailloient les cheveux, les têtes, les mains, avec un ſoin extrême. Les greveurs copioient ſouvent les plus belles ſtatues, ils ſavoient donner à Jupiter un air de majeſté, un ton animé, plein d'eſprit & de vie. Dans Vénus on voit un travail doux, léger, peu enfoncé : on admire la nobleſſe, la ſimplicité de l'attitude, la juſteſſe, la préciſion, la fineſſe des touches, les méplats, les laiſſés, le coulant dans le contour, & un fini inimitable : l'on y admire encore la liaiſon de la tête & du cou, la poſition de la tête, & le poli extrême des ſurfaces.

Les temples de la *Grece*, les portiques des *forum* ou marchés, les places publiques, étoient remplies de ſtatues & de tableaux; chaque particulier avoit une petite chapelle, qui renfermoit les figures des dieux & des génies; en un mot la religion conſacroit & immortaliſoit les ouvrages des poëtes, des ſtatuaires, des muſiciens, ou plutôt des artiſtes dans tous les genres.

Les *Grecs* inventerent l'art de faire les voûtes, & l'art de gréfer; ils perfectionerent l'agriculture, la rhétorique, la légiſlation, la morale & la politique, comme les ouvrages d'Ariſtote le prouvent. La médecine doit tout à Hippocrate; & le militeire moderne peut s'inſtruire à fond des principes de ſon art dans Xénophon, Quinte Curce & Polybe, &c. &c. (V. A. L.).

Coſtumes des Grecs.

Quoique (*Anſel. Solerius de Pileo, &c. fol.* 166.) les *Grecs* ſoient repréſentés ſur la plupart des monumens la tête découverte, cependant dans leurs voyages, & ſur tout quand ils étoient expoſés au ſoleil, ils ſe ſervoient du *petaſe* ou bonet theſſalien. Ce chapeau, qu'on voit pendre ſur le dos à Zethus (*Monum. inediti*, n°. 85.), ſur un bas-relief de la villa Borgheſe, avoit un bord pour garantir le viſage; ce que le *pileus*, ou bonet ordinaire, ne faiſoit pas, puiſqu'il étoit ſans bord. (*Anſ. Solerius de pileo, fol.* 167.). On voit rarement ces coëffures aux ſtatues, excepté à celles de Mercure: Polignote avoit peint Neſtor (*Pauſan.*) avec un chapeau. Un vaſe de la villa Albani (*Monumenti ant. ined. tom. I. fig.* 65.), repréſente Théſée délivré par Hercule, portant le bonet pour marque de ſa liberté. Une médaille d'Auguſte, avec la figure d'Apollon jouant de la lyre, montre un chapeau jeté ſur le dos; peut-être ce dieu eſt il repréſenté gardant les troupeaux d'Admete? Le baron de Spanheim (notes ſur les Céſars de Julien, fol. 274.) a pris ce chapeau pour un bouclier, ſur une médaille. Philippe, pénultieme roi de Macédoine (*Theſaurus Brand. pars I. fol.* 248.), en porte ſur la tête un ſemblable; il eſt à cheval, & il paroît voyager. Ulyſſe porte communément un bonet de la forme de ceux qu'on donne à Caſtor & à Pollux. Tel étoit à peu près le chapeau ou bonet lacédémonien, nommé *cauſia*.

Les *Grecs* ne portoient pas les cheveux courts, auſſi généralement que les Romains. Les Spartiates, ſelon Plutarque (Vies des hommes illuſtres), les porterent longs, depuis la 50e. olympiade, avant laquelle (*Herodotus*, *lib. I. cap.* 7.) ils les coupoient en rond au deſſus des oreilles. Plutarque donne à entendre cependant que cet uſage remonte beaucoup plus haut, puiſque Lycurgue diſoit que les longs cheveux rendoient les beaux hommes plus beaux encore, & les laids encore plus hideux, ou d'un aſpect plus terrible. Auſſi les Lacédémoniens avoient ils grand ſoin de leurs cheveux; & dans les jours de bataille (*Pauſan. t. II. fol.* 374.) ils les arangeoient & les parfumoient. Du temps d'Alcibiade (Plutarque) ils ſe raſoient la barbe, en quoi ils admiroient cet athénien, qui ſe ſoumettoit ſi facilement à leurs uſages. Les autres *Grecs* portoient en général les cheveux moins longs que les Lacédémoniens, ſans le avoir abſolument courts; uſage qui a varié ſuivant les différentes circonſtances, puiſque les Argiens, ſi nous en croyons Hérodote (*lib. I. cap.* 7. *fol.* 20.), réſolurent, environ la 59e olympiade, de ne plus porter leurs cheveux juſqu'à ce qu'ils euſſent repris Tirea, place que les Lacédémoniens leur avoient enlevée. L'uſage chez les *Grecs* étoit de ſe couper les cheveux au ſortir de l'enfance, & de les conſacrer, comme fit Théſée (Plutarque, tom. I. fol. 12.), qui conſacra les ſiens à Apollon de Delphes. On les coupoit auſſi pour reconoître un bienfait reçu, comme Pelée promit (Iliade d'Homere liv. XXIII, v. 144.) les cheveux d'Achile au fleuve Sperchius, ſi ce fils chéri retournoit du ſiége de Troye. Ces cheveux conſacrés étoient mis dans un vaſe, ſur lequel on écrivoit le nom de la perſone à qui ils avoient appartenu, & le nom de celle qui les conſacroit. Selon Élien, (Hiſtoires diverſes, liv. 4. ch. 22. 9.), les Athéniens entrelâçoient dans leurs cheveux des cigales d'or, & d'autres ornemens du même métal, élevés en pointe ſur le ſommet de la tête; mais Élien en parle comme d'un luxe qui ne peut être pris pour l'uſage ordinaire. Au reſte, quoiqu'il y eût des barbiers du temps d'Alcibiade, il paroît cependant que les *Grecs* portoient la barbe plutôt courte que raſe.

Les monumens *Grecs* nous repréſentent communément les hommes, même les rois & les héros, couverts de la *chlamyde* ou *pallium*, avec le reſte du corps nu; l'uſage étoit ſans doute de paroître ainſi dans les exercices & dans les jeux publics. Ces peuples s'étoient tellement habitués aux beautés & aux grâces naturelles du corps, qu'ils faiſoient peu de cas des habillemens; ils ſe ſervoient cependant pour l'uſage ordinaire de différentes ſortes de vêtemens. La tunique étoit l'habit qu'on portoit immédiatement ſur le corps, avec certaines différences, ſuivant la qualité ou le choix particulier de chacun (Plaute, dans le *Pſeudolus*, acte 2. ſcène 4.). Les perſones de baſſe condition portoient la tunique fort étroite, ſans manches, & d'étofe groſſiere. Polignote (Panſanias, tom. 2, fol. 383.) avoit peint Elphenor vêtu, à la maniere des matelots, d'une tunique tiſſue de poil de bouc (ce que nous apprions *cilice*.). Au palais Farneſe il y a une ſtatue de payſan portant du gibier & habillé d'une tunique de peau; Zéthus & Amphion ſur le bas relief de la villa Borgheſe, cité plus haut, ont des tuniques ſans manches, d'une étofe légere. Agamemnon, ſur le beau vaſe de la villa Médicis, porte la tunique détachée de l'épaule gauche: ces tuniques ne deſcendent qu'à la hauteur du genou, & les manches (quand elles en ont) n'arivent pas juſqu'aux coudes. Les tuniques de Zéthus & d'Amphion ſont cependant plus longues; car, ſans les ceinturres, elles deſcendroient plus bas que les genoux; elles approchent de la longueur des robes, ou de la tunique *talaris*, appelée *ſtola* par les Romains: on voit cette derniere à Créon, roi de Corinthe, ſur un bas-relief de villa Borgheſe (*Admiranda Romæ, antiq. fol.* 61.): bas relief qui a été reſtauré de maniere à devenir méconnoiſſable, ſans l'expreſſion heureuſe qu'en a donnée Winckelmann (*Monument. ant. ined. tom.* 1. *fig.* 91. *tom.* 2. *fol.* 122.), d'après un autre bas-relief antique, contenant les mêmes figures. Cette longue tunique eſt parfaitement ſemblable à celle d'une des filles de

Niobé

Niobé, & paroît être la tunique royale. Les longues robes ioniennes (les images ou tableaux de Philoſtrate, fol. 676.) étoient de cette forme, ainſi que les habits clairs & tranſparens des Tarentins (Pollux cité par Beger. *Theſaur. Brand. pars I. fol.* 327.); mais ils étoient peu en uſage chez les *Grecs* & ils paroiſſent rarement ſur les monumens. C'étoit cependant l'habit ordinaire des rois & des magiſtrats; comme ſur les monumens, ils ſont le plus ſouvent placés dans des ſcènes militaires, ils ont la tunique courte, & pardeſſus une cuiraſſe. Hors de là ils portoient cette tunique longue; telle on la voit à Œdipe, roi de Thebes (*Monumenti ant. ined. tom. I. fig.* 103.), ſur le fragment d'une urne du palais Rondinini, avec cette différence que les manches ne viennent qu'à la moitié de la partie ſupérieure du bras.

Les ouvriers, artiſans, & gens de baſſe condition, n'avoient d'autre habillement que la tunique. Il eût été trop difficile de vaquer en travail avec le *pallium*: auſſi Lycurgue, voulant bannir tout ſuperflu des habillemens, & croyant la tunique ſuffiſante au beſoin du corps, avoit défendu (*Juſtini, hiſt. lib.* 3. *cap.* 3.) aux jeunes Lacédémoniens de porter en tout temps plus d'un habit, ou de ſe diſtinguer les uns les autres par plus ou moins de propreté. Pour le reſte de l'habillement civil ou militaire des *Grecs*, *voyez* Chaussure, Chlamida, Baudrier, Casque, Bouclier, Épée, Lance, Cuirassa, Bottine, Ceinture, Pallium, Esclave, &c. &c.

Les *greques* portoient ordinairement la *tunique*, la *robe*, la *palla*, ou le *manteau* ou le *pallium*, la *ceinture*, le *péplum*, le *ricinium*; &c. On conſultera ces différens articles, de même que ceux de la *chauſſure*, des *cheveux*, des *colliers*, des *bracelets*, des *boucles d'oreilles*, des *anneaux*, &c. &c.

GRÉES, elles étoient les deux filles aînées de Phorcus & de Céto, & ſœurs des Gorgones. Leurs cheveux blanchirent au moment de leur naiſſance, dit Héſiode (*Theogon.* 270); à cauſe de ces cheveux blancs, elles furent appelées *grées* ou γραιαι, qui ſignifie vieilles. Leurs noms particuliers étoient Péphrédo & Ényo. *Voyez* Tanagra.

GRÊFE des arbres. Héſiode & Homère les plus anciens écrivains grec, ne font aucune mention de cette pratique. Les Grecs ne l'inventerent que depuis eux, & peut-être la bornerent-ils à la vigne. Macrobe fait (*ſat.* l. 7.) honneur de ſon invention à Saturne, qui l'apporta, ſelon lui, en Italie: *Huic deo inſertiones ſurculorum pomorumque educationes, & omnium hujuſce modi fertilium tribuunt diſciplinas.* Lucrece, plus philoſophe, attribue cette découverte au hazard (*v.* 1363.). Pline & Théophraſte s'accordent avec lui.

Théophraſte dit qu'un oiſeau ayant avalé un fruit entier, le jeta enſuite dans le tronc d'un arbre creux, où mêlé avec quelques parties de l'arbre, qui étoient pourries, & arroſé par les pluies, il germa & produiſit dans cet arbre un autre arbre d'une eſpece différente. Les réflexions qu'occaſiona cet heureux hazard firent trouver l'art de *gréfer*, ſi l'on en croit Théophraſte. Pline dit qu'un laboureur voulant faire une paliſſade autour de ſa terre, & déſirant de la voir durer plus long temps, il s'étoit aviſé de coucher en terre, tout autour de ce champ, des troncs de liere, pour y enchâſſer l'extrémité inférieure des pieux de ſa paliſſade. Il le fit, & ces pieux s'étant eux-mêmes enfés & *grefés* dans ces troncs, devinrent de grands arbres; ce qui apprit l'art de *gréfer*.

GRÉFIER; ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ ΒΟΥΛΑΣ ΚΑΙ ΔΑΜΟΥ.

Gréfier du ſénat & du peuple.... Cet officier rédigeoit par écrit les décrets & actes publics, & faiſoit la lecture au ſénat & dans l'aſſemblée du peuple; on les conſervoit dans un dépôt dont il avoit la garde. La charge de *gréfier* étoit annuelle dans quelque ville de la province d'Aſie, & ſi conſidérable qu'elle étoit *éponyme*; c'eſt-à-dire que l'on comptoit les années par la ſuite de ces officiers.

GREGALIS miles, ſimple ſoldat.

GRÉGORIEN (calendrier). *Voyez* Calendrier Grégorien.

GRELOTS. Il eſt rare de voir des *grelots* ſur les monumens antiques. Le comte de Caylus a publié le deſſein d'un mime avec des *grelots* attaché aux jambes, placé dans une attitude dont on avoit, ſelon les apparences, été frapé dans quelques uns de ſes jeux. (*Caylus* 2. *pl.* 100. *n°.* 5.).

GRENADE. Ce fruit eſt quelquefois un attribut de Proſerpine, à cauſe des grains de *grenade* qu'elle mangea dans les enfers, lorſque Pluton l'enleva. *Voyez* Ascalapha & Prosarpine.

La *grenade*, Σίδη en grec, eſt une arme parlante, un type des médailles de *Sidé* en Pamphylie.

Pauſanias avoue qu'il ignoroit pour quelle raiſon la ſtatue du ſuteur Théogenes, placée à Olympie, tenoit une *grenade* & une pomme de pin. Harpocration (*verbo* Νίκη) appele Victoire une figure de femme ſans ailes, portant une *grenade* d'une main, & un caſque de l'autre.

La fleur de *grenade* étoit appelée *balauſtium*. *Voyez* ce mot relatif au type des médailles de Rhodes.

GRENAT. Les anciens ont employé pour leurs anneaux des *grenats* de toute eſpece, ſoit gravés, ſoit cabochons. Ils y ont même employé l'eſpece que nous nommons *ſurien Caylus*, *Rec. d'Antiq.* 3. *pl.* 86.), parce qu'il nous vient de Surian ou Syriam au Pégu.

GRÉNETIS des pierres étruſques.

» Il n'eſt pas difficile, dit Mariette, d'ajouter

ſur les pierres gravées de ces cercles & de ces bordures en forme de cordons (des *grénetis*), qui ſuivant le ſentiment de Gori (*Muſ. étruſc. pag.* 431.) caractériſent les pierres étruſques, & ſont un ſigne certain pour les reconoître. Cela n'empêche cependant pas que la remarque de ce ſavant ne ſoit curieuſe & réelle ; & ſi mon témoignage pouvoit ajouter quelque choſe à ſes preuves, je dirois que le peu de pierres étruſques, qui me ſont paſſées par les mains, avoient toutes en effet de ces bordures ; ce que je n'ai point encore vu ſur les gravures greques, non plus que ſur les romaines „.

„ Le champ de cette pierre, bordé par un *grénetis* à la maniere des étruſques, eſt rempli de feuilles de lotus, dont les naiſſances partent de la tige qui porte le divinité ; ce qui produit un effet agréable, & que je n'avois point encore vu dans les ouvrages égyptiens. Ce *grénetis*, qu'on ne voit pas ordinairement ſur les pierres de cette nation, prouve un fait certain ; c'eſt que dans les détails il ne peut y avoir ni regle, ni exception conſtante. Ainſi, pour concilier ce monument avec l'idée de Gori, qui donne en quelque ſorte le *grénetis* pour une preuve certaine du travail des Étruſques ; il faut reconoître que le ſcarabée dont il s'agit aura été travaillé en Égypte, & commandé par un étruſque, que le commerce y avoit conduit, & qui aura fait ajouter à l'ouvrage des ornemens à la mode de ſon pays „. (*Caylus* 3. *p.* 35.).

GRENIER. Par le mot *horreum*, les Romains ne déſignoient pas ſeulement des *greniers* à blé ; mais encore de veſtes bâtimens deſtinés à renfermer toute ſorte de meubles ou d'effets appartenans à différens particuliers, qui les y dépoſoient, parce que leurs logemens étoient trop bornés pour les contenir (*lib. VIII. C. de pignor. act.*) Ils déſignoient encore par le mot *horreum* les magaſins de blé, de chair ſalée & d'autres proviſions deſtinées aux ſoldats (*lib. II. C. d. t.*)

Les principaux *greniers* publics, ou *horrea* de Rome, étoient 1°. les *greniers* d'Anicetus, appelés auſſi *greniers* de Vargunteius & de Domitien, ſitués dans la XIIIe. région, qui renfermoient les blés apportés de Sicile, de Sardeigne, d'Attique & d'Égypte. 2°. Les *greniers* à Papyrus (*horrea chartaria*), qui étoient ſitués dans la IVe. région. 3°. Les *greniers* de Galba *horreum Galbianorum*, qui étoient placés dans la XIIIe. région. 4°. Dans la VIIIe. région on trouvoit les *greniers* bâtis par Germanicus & Agrippine, dont ils portoient les noms. 5°. Dioclétien agrandit les *greniers* du peuple romain, dont Boiſſard (*Topogr. Urb. Rom. tom. I. pag.* 16.) a cru reconoître les reſtes dans cent cinquante chambres creuſées dans le mont Teſtaceo, près des rives du Tibre.

GRENOUILLE. On voyoit une *grenouille* ſur le cachet de Mécene. Les rois d'Argos avoient pris autrefois le même animal pour leur ſymbole.

Les *grenouilles* ſculptées ſur le coffre de Cypſelus, au pied d'un palmier, repreſentoient le ſoin qu'avoit pris Neptune d'empêcher, par le croaſſement des *grenouilles*, que les meurtriers du petit Cypſelus ne vinſſent à le découvrir entendant ſes cris.

Une épigramme de l'Anthologie parle d'un voyageur qui fit ſculpter une *grenouille* de bronze ſur une colonne de même métal, en reconoiſſance de ce que le croaſſement des *grenouilles* lui avoit fait découvrir un metal, à l'inſtant où il alloit mourir de ſoif. *Voyez* BATRACHUS.

GRESSUS, pas de voyageur, meſure itinéraire des anciens Romains. *Voyez* GRADUS.

GRIFE. *GRYPHUS.* } Cléarque, dans Athénée (*l. X.*), définit ainſi le *grife*. C'eſt un propos embigu qu'on propoſe à quelqu'un, & qu'on lui ordone d'expliquer ou de réſoudre, avec promeſſe de récompenſe s'il répond bien ; mais ſous la condition de quelque peine s'il ne le trouve pas. Athénée & Julius Pollux (*L. VI. c.* 19.) diſent qu'il étoit d'uſage chez les anciens de propoſer pendant le repas des *grifes* à expliquer, & qu'on ſervoit un plat de quelque mets particulier à celui qui en devinoit le ſens, mais qu'on faiſoit boire un verre de ſaumure à celui qui n'en venoit point à bout. Athénée fait encore mention de quelques autres récompenſes, & de quelques peines. (*Bochart Hieroz, pag.* 55. *lib.* 4. *c.* 12.). Pollux ajoute que l'énigme & le *grife* différoient en ce que l'énigme étoit toujours gaie, au lieu que le *grife* étoit quelquefois ſérieux.

GRIFON ; animal fabuleux, qui par-devant reſſembloit à l'aigle, & par-derriere au lion, avec des oreilles droites, quatre pieds & une longue queue. Pluſieurs d'entre les anciens, comme Hérodote, Élien, Solin, ont cru que cette eſpece d'animal exiſtoit réellement dans la nature ; ils ont dit que, près des Ariſmaſpes, dans le pays du Nord, il y avoit des mines d'or qui étoient gardées par des *grifons* ; qu'on immoloit ſouvent des *grifons* dans les hécatombes. Mais tous les naturaliſtes conviennent aujourd'hui que les *grifons* n'ont jamais eu d'exiſtence que dans l'idée des poëtes. Virgile, parlant du mariage mal aſſorti de Mopſus & de Nyſe, dit qu'on uniroit plutôt des *grifons* avec des jumens ; il ne veut dire autre choſe ſinon qu'il ſe fera des unions de natures étrangeres.

Il paroît que le *grifon* étoit un hiéroglyphe des Égyptiens, auquel, ſuivant leur uſage, ils attachoient un ſens myſtique. L'union de l'aigle & du lion exprimoit ſoit la divinité, le vrai ſoleil de l'âme, ſoit le ſoleil céleſte, ſa grande rapidité, la force & la vigueur de ſes opérations. Ainſi ce hiéroglyphe déſignoit Oſiris ; c'eſt pourquoi on trouve auſſi ſur d'anciens monumens des

grifons atelés au char d'Apollon-Soleil. Peut-être encore les Égyptiens vouloient-ils exprimer, par ce ſymbole, la grande activité du ſoleil lorſqu'il eſt dans la conſtellation du lion. Le *grifon* n'eſt pas ſeulement le ſymbole d'Apollon, ou du Soleil, on le trouve quelquefois conſacré à Jupiter, & quelquefois même à Néméſis.

Les *grifons* n'ont pas toujours les mêmes têtes ſur les monumens. On en voit ſur un ſarcophage du capitole qui ont des têtes d'oiſeaux, de beliers, &c.; mais leur corps ailé eſt toujours celui d'un lion.

On les plaçoit ſur les tombeaux avec des candélabres, pour inſpirer aux paſſans du reſpect pour les ſépultures.

Ils tirent le char d'Apollon ſur une médaille de Commode, & ſur un bas-relief du capitole, où ce char ſymbolique eſt acompagné de ceux de Bacchus, de Mercure & de Diane.

GRIFON, ſur les médailles d'Abdere, d'Aſſus, de Caene, de Panticapæum, de Phocée en Ionie, de Smyrne, de Teos, de Cherſoneſe dans la Taurique.

On voit ſur une médaille d'Alexandrie en Troade, Apollon tenant ſa lyre, & porté dans les airs ſur un *grifon*, animal qui lui étoit conſacré. Peut-être le *grifon* étoit-il auſſi conſacré à Pan; car on l'a joint à ſa figure ſur une médaille d'or de Panticapæum.

GRILLES. *Voyez* CANCELLI.

GRIVES. Les anciens faiſoient ſi grand cas des *grives*, à cauſe de la délicateſſe de leur chair, qu'ils entretenoient des lieux propres à les engreiſſer, ainſi qu'on le pratique encore pour les ortolans & pour les cailles. Pourquoi les *grives*, ſi eſtimées des Romains, ſont elles ſi négligées maintenant? Nonnius, qui ſe fait cette queſtion (*de re cibaria*, *l. II. c.* 29.), répond que les *grives* étoient excellentes à Rome, à cauſe de l'art qu'on avoit inventé de les engraiſſer, & d'en rendre la chair plus délicate. On les nouriſſoit, dans des volieres, de figues pilées & mêlées avec de la farine de froment; on faiſoit du tout de petites boules qu'on leur jetoit. On leur donnoit auſſi quelquefois du millet, & il y avoit au milieu de la voliere une rigole, où couloit toujours l'eau la plus pure & le plus claire.

Varron (*de re ruſtic. III.* 5.), après avoir décrit la maniere d'engraiſſer les *grives*, ajoute qu'ainſi engraiſſées, elles étoient vendues juſqu'à trois deniers (environ 54 ſous) piece, lorſqu'il y avoit à Rome un triomphe ou quelque repas public. Nous voyons dans Martial (*III.* 51 *&* *III.* 47. 10.), que les Romains envoyoient en préſent à leurs amis des *grives* liées en forme de couronne:

Texta roſis fortaſſe tibi, vel divite nardo,
At mihi de turdis plexa corona placet.

GROMA.
GROMATIQUES. } *Voy.* Meſures gromatiques.
GRUMA.

Le *groma* ou *gruma*, étoit une eſpece de perche ou piece de bois d'environ vingt pieds, ſoutenue en équilibre par le milieu comme un fléau de balance, qui ſervoit chez les Romains à meſurer l'étendue d'un champ pour la diſtribution des tentes. Aux deux extrémités de cette machine, qu'on plantoit près de la tente du général, pendoient deux cordeaux, au bout deſquels étoient atachés des poids de plomb, qui ſervoient à niveler les logemens militaires; de là vient qu'on appela cette eſpece de ſcience *l'art gromatique*, terme qui s'eſt étendu depuis à toutes ſortes d'*arpentages*.

GRONDILES. *Voyez* LARES.

GROTESQUES. *Voyez* ARABESQUES & CARICATURE.

Nous ajouterons ici quelques réflexions qui ont été omiſes à l'article des *Arabeſques*.

„ Indépendament des cauſes générales qui ont arrêté les progrès des beaux arts chez tous les peuples de l'Orient, il ſemble, dit M. de Paw, que la mythologie des Égyptiens étoit fondée ſur des ſpéculations qui n'offroient pas beaucoup de reſſource, ni aux peintres, ni aux ſtatuaires, leſquels durent toujours recourir à des ſujets énigmatiques, myſtérieux, où peu de corps pouvoient reſter tels qu'ils ont été créés, & tels que nous les voyons. Il fallut mettre des têtes humaines ſur des troncs d'animaux, ou des têtes d'animaux ſur des corps humains, il fallut décompoſer les êtres, & multiplier les monſtres, ce qui fit qu'on ne conſulta plus la nature pour redreſſer les défauts du deſſein, & pour en adoucir la rudeſſe. On deſſinoit ſans modele des formes fantaſtiques, qui paroiſſent apartenir à un univers différent du nôtre. Voilà pourquoi Apulée & Ammien Marcellin, en parlant de certaines figures ſymboliques de l'ancienne Égypte, les ont nommées des *animaux d'un autre monde*. Il eſt clair que cette maniere de s'exprimer eſt une métaphore; cependant quelques commentateurs ont été aſſez dépourvus de ſens commun, pour en conclure que les Égyptiens connoiſſoient l'Amérique, qu'ils croyoient ſur-tout diſtinguer dans les termes qu'emploie Apulée pour décrire cette robe de toile peinte qu'on lui donna, lors de ſon initiation aux myſteres d'Iſis, (*Quæque tamen viſores, colore vario circumnotatis inſignibus animalibus; hinc dracones indici, inde Grypbes hyperborei, quos in ſpeciem pinnata alitis generat mundus alter. Lib.* XI.), & laquelle étoit toute couverte de repréſentations emblématiques dont les Égyptiens ne

pouvoient s'empêcher de faire un uſage continuel ; ils chargeoient même quelquefois tant de ſymboles ſur la tête des ſtatues, qu'elles en paroiſſent être auſſi accâblées que le ſont les Caryatides par le fardeau qu'elles tâchent de ſoutenir. Les artiſtes grecs, pour donner un air beaucoup plus impoſant, beaucoup plus majeſtueux aux divinités qui leur étoient venues originairement de l'Égypte, en déchargeant d'abord la tête, n'y laiſſerent ſubſiſter que le moins d'attributs qu'il leur fut poſſible, & n'employerent jamais des coëfures auſſi défavorables que celles que les ſtatuaires de Thebes de Memphis railloient ſouvent ſur des Oſiris, des Iſis & d'autres ſtatues, telles que le coloſſe de Memnon. Cette coëfure paroît avoir été un bonet tiſſu de feuilles de deux palmiers, différens de celui que les botaniſtes nomment communément *Phœnix*, & d'un autre plus rare, que la Thébaïde ſeule produit. (*Palma Thebaica, dichotoma, folio flabelliformi.*) „

Les *groteſques* peints ſur les murs d'une villa de Pompei ſont l'ouvrage le plus parfait que j'aie vu en ce genre, dit Winckelmann, non ſeulement des anciens, mais auſſi des modernes, ſans excepter les plus beaux morceaux de la loge de Raphaël, tant pour l'invention & l'élégance du deſſein, que pour l'exécution. On peut dire que ce ſont de véritables miniatures ; les veines du feuillage & des feſtons ſont indiquées de la maniere la plus délicate, & les couleurs en ſont auſſi fraîches & auſſi brillantes que ſi elles ne venoient que d'être employées. On en a choiſi quelques centaines de petits fragmens, qu'on fixe à Portici, avec du ſtuc ſur de l'ardoiſe, & qu'on eſt actuélement occupé à aſſortir le mieux qu'on peut. Généralement parlant, on peut dire que c'eſt à Pompei qu'on a trouvé les meilleures peintures qui ornent le cabinet de Portici ; telles ſont, entr'autres, celles des danſeuſes & des centaures, qui ſont peints ſur un fond noir.

„ Les Romains, dit le comte de Caylus (*Rec. d'antiq. II. pl.* 90.), ont ſouvent traité des ſujets *groteſques*. Raphaël & ſes éleves nous ont tranſmis les compoſitions de cette eſpece, qui ornoient les thermes de Titus. On en trouve ſur différens monumens, mais toujours rumains ; car il eſt à remarquer que les *chimeres* ou grylles des grecs ſont d'un genre plus grave, & n'ont point par conſéquent le même caractere. Je raporte ſous ces numéros deux pierres romaines très-mal travaillées, qu'on ne peut regarder que comme des plaiſanteries. L'une eſt ſur une améthiſte, & repréſente un lion dans un chsr, tiré par deux coqs. L'autre eſt ſur un jaſpe rouge. Un dauphin rient aſſez comiquement ſon fouet pour conduire le char ſur lequel il eſt monté, & auquel deux cheuilles ſont atelées. Tout me portoit confirmer, dans ces compoſitions bizâres, l'idée d'un amuſement, d'un caprice, d'une fantaiſie de graveur. J'aime mieux expliquer ainſi ce ſujet que de recourir à des allégories, où bien à des alluſions critiques ſur les gouvernemens ; celles-ci ne ſatisferoient point les lecteurs en proportion de la peine qu'elles m'auroient coûtée pour les imaginer. D'ailleurs, dans des matieres auſſi arbitraires, il eſt permis à tout le monde de ſe livrer à ſes idées particulieres „.

Il y a dans la collection de Stoſch plus de cinquante pierres chargées de *groteſques*. *Voyez* CHIMERES.

GROTOGONOS. *Voyez* ÆON.

GROTTE, *ou* GROTE. *Voyez* CAVERNE.

Les ſecours que toutes les ſciences reçoivent aujourd'hui de la Chimie & de l'étude de l'Hiſtoire Naturele, nous mettent à même de parler pertinemment des endroits appelés par les Grecs πλουτώνια, χαρώνια, & par les latins *plutonium*, *charonium*, ou plus généralement *oſtia ditis*. Strabon (*lib. XIV. pag. 636. lib. XIII. pag. 629. lib. XIV. pag. 649.*), fait mention de trois. Le premier étoit auprès de Tymbria en Carie ; le ſecond près d'Hiérapolis, vis-à-vis de Laodicée ; & le troiſieme entre Tralle & Nyſa, dans le bourg d'*Acharaca*, où étoit un bois & un temple conſacré à Pluton. Dans la Campanie, les environs du lac Averne avoient auſſi un *plutonium* auprès duquel Ulyſſe aborda & évoqua l'ombre de Tireſias. Mais le plus célebre étoit, ſans contredit, celui que décrit Élien (*Ælianus de animal. lib. XVI. cap.* 16.) dans le paſſage ſuivant. Nous le rapportons en entier, parce qu'il nous apprendra la cauſe naturele des ſenſations douloureuſes qu'on éprouvoit dans ces autres.

„ On trouve chez les Indiens d'Aria un antre
„ qui eſt très-profond, & partagé en pluſieurs
„ cavernes ſpacieuſes & inacceſſibles aux humains.
„ Les Indiens ne ſavent pas expliquer comment
„ il s'eſt formé, & je ne m'amuſerai pas (dit
„ toujours Élien) à chercher cette explication.
„ Ces peuples y amenent tous les ans plus de
„ trente mille animaux, tels que brebis, chevres,
„ bœufs & chevaux ; car ſi l'un d'eux a été fra-
„ pé en dormant d'une terreur panique, s'il a
„ aperçu un oiſeau de mauvais augure, ou quel-
„ qu'autre préſage funeſte, il cherche, ſelon ſes
„ facultés, à détourner le malheur dont il eſt
„ menacé, en précipitant des animaux dans ce
„ gouffre. Ceux ci s'y laiſſent conduire ſans être
„ liés, & ſemblent être entraînés par un attrait
„ inviſible. Arrivés ſur le bord de la caverne,
„ ils s'y précipitent ſans aucune répugnance. On
„ ne ſauroit les apercevoir après ce ſaut ; mais
„ on entend des bêlemens, des cris de chevres,
„ & des hennîſſemens. En quelque temps que
„ l'on approche l'oreille de l'intérieur de l'an-
„ tre, le bruit confus ſe fait toujours entendre ; car l'on ne ceſſe aucun jour d'y jeter des
„ animaux. Mais je ne ſai s'il eſt produit par
„ ceux qui y ont été récemment précipités ; ou
„ par d'autres „.

On reconnoît facilement dans ce récit les exhalaiſons méphitiques qui ſortoient des *plutonium*,

comme elles ſortent encore aujourd'hui de la grote du chien en Italie. Les Indiens regardoient la torpeur qu'elles produiſoient ſur les animaux, comme un attrait particulier qui les entraînoit vers la caverne. Strabon dit qu'auprès d'Hiérapole il y avoit des eaux thermales, caractere qui accompagne ordinairement ces ouvertures meurtrieres. D'ailleurs les hommes qui avoient ſubi la même opération que les prêtres de Cibele pouvoient ſeuls, ſelon ce géographe, en approcher ſans crainte, & regarder au dedans, avec la précaution de retenir leur haleine. C'étoit une charlatanerie des prêtres de Pluton; car tous ceux qui, en s'abſtenant de reſpirer, auroient fermé l'entrée de leurs poumons à l'air méphitique, pouvoient certainement jouir de ce même privilége. Pline (*lib. II. cap. 93.*) avoit entrevu cette propriété phyſique des *plutonium*, puiſqu'il s'en explique ainſi: „ *In Sinueſſano agro & Puteolano* „ *ſpiracula vocant, alii charoneas ſcrobes, morti* „ *ferum ſpiritum exhalantes*. „ Et Cicéron (*de Divin. 2. 36.*) avoit dit avant lui: „ *Quid enim?* „ *non videmus quam ſint varia terrarum genera?* „ *Ex quibus mortifera quædam pars eſt: ut &* „ *Ampſancti & in Aſia plutonia, quæ vide-* „ *mus* „.

Lucrece (*lib. VI. v. 762.*) nous apprend la raiſon pour laquelle on appeloit ces endroits méphitiques *janua ditis*.

„ *Janua ne his Orci potius regionibus eſſe*
„ *Credatur poſſe, hinc animas Acheruntis in oras*
„ *Ducere forte deos Manes inferne reamur* „.

On ſe ſervoit ſans doute de ces vapeurs pour étourdir & échauffer la pythie de Delphes. On plaçoit ſon ſiége, ſelon le ſcholiaſte de Lycophron, ſur une fente de rocher, d'où s'exhaloient des mouſetes que l'on croyoit ſortir du tertere. C'eſt pourquoi le poëte appele l'oracle de Delphes πλάσμα λάκκου, l'eſclave de Pluton. Peut-être auſſi Lycophron le qualifie-t-il de la ſorte, à cauſe de l'influence que le dieu des richeſſes avoit ſur ſes réponſes.

GROUPE.

Les *groupes* de figures antiques & iſolées ſont très-difficiles à trouver en bronze. On peut croire qu'un objet compoſé eſt plus facilement détruit: cependant il eſt certain que les anciens ont préféré les figures ſeules, & la prédilection en faveur de ces dernieres, eſt ſi marquée, qu'elle ne mérite point d'être diſcutée. Le grand nombre de morceaux que le comte de Caylus avoit raſſemblés, ſans en trouver de cette eſpece, pouroit ſeul ſervir de preuve à leur rareté.

GRUE (danſe de), ou (danſe de la).

Cette danſe, dit Julius Pollux (*l. IV. c. XIV.*), s'exécute par pluſieurs perſones qui marchent à la ſuite l'une de l'autre, & tiennent de chaque côté & à chaque bout ceux qui conduiſent la danſe. Elle fut inſtituée par Théſée, qui s'étant ſauvé de Crete, & ayant abordé à Délos, après avoir offert à la divinité de cette île un ſacrifice d'action de grâces, & l'avoir remercié des faveurs qu'il avoit obtenues d'Ariadne, forme, avec la jeuneſſe qu'il avoit délivrée du labyrinthe, une danſe qui étoit encore en uſage du temps de Plutarque (*vie de Théſée*), parmi les habitans de l'île de Délos. Les tours & les détours que l'on faiſoit en la danſant, étoient l'image de ceux que ce héros avoit été obligé de faire pour ſortir du labyrinthe.

On donnoit à cette danſe le nom de danſe de la *grue*, parce qu'on imitoit, en la danſant, le vol des *grues* qui vont en troupe, conduites ou précédées par une ſeule.

GRUES; leurs guerres contre les pygmées. *Voyez* PYGMÉES.

Les *grues* paſſoient pour des augures favorables, comme les aigles & les vautours.

GRUMENTUM, en Italie. ΓΡΥ.

M. Combe attribue à cette ville une médaille autonome de bronze du cabinet de Hunter, avec les lettres ci-deſſus.

GRONDILES. *Voyez* LARES.

GRYFONS. *Voyez* GRIFONS.

GRYLLE. *Voyez* CHIMERES & GROTESQUES.

GRYNÉE, ville de l'Éolide, dans l'Aſie mineure. Apollon y avoit un temple & un bois ſacré; c'eſt de là qu'il eſt ſurnomé *Gryneus* par les poëtes.

GUADALCANAR.

Les fameuſes mines d'argent de *Guadalcanar*, dans l'Andelouſie, dont les Carthaginois & les Romains tirerent des ſommes immenſes, ſe trouvent inondées aujourd'hui.

GUADALETHE, petite riviere qui ſe jete dans le golfe de Cadis, à l'oppoſite de cette ville: on croit que c'eſt de cette riviere que les anciens ont fait leur fleuve Léthé, ou fleuve d'oubli. *Voyez* LÉTHÉ.

GUBIO (tables de), *tabulæ Eugubinæ*. On trouva en 1544, à *Gubio*, ville du duché d'Urbin, dans l'ancienne Ombrie, deux tables de bronze, ſur leſquelles ſont gravées en lettres étruſques pluſieurs lignes. L'explication de ces deux tables a exercé inutilement la ſagacité des érudits. Elle exige une connoiſſance de la langue étruſque, que nous ſommes bien loin de poſſéder.

GUEDE, plante qu'on appele autrement *paſtel*. *Vitrum herba, iſatis, glaſtum*. Elle eſt de grand uſage chez les teinturiers, qui ſe ſervent du ſuc de cette herbe pour teindre en bleu-foncé. Les anciens Bretons s'en peignoient le viſage pour paroître plus terribles à la guerre, comme on voit dans Céſar.

Pline dit que les femmes en uſoient de même en certains ſacrifices.

GUERRE. Cherchez cet article dans le dictionnaire de l'art militaire & de l'économie diplomatique.

GUET (mot du). Il falloit qu'un ſoldat romain de la derniere cohorte pour l'infanterie, ou de la derniere *turme* pour la cavalerie, vînt tous les jours chez le tribun qui commandoit ce jour-là, prendre le *mot du guet* ſur une tablete ou *teſſere*. On écrivoit ſur cette tablete le nom du ſoldat qui venoit le prendre, & le lieu de ſon logement; ce ſoldat rendoit la tablete au chef de ſa troupe, & en préſence de témoins; ce chef remettoit ladite tablete au chef de la cohorte voiſine; & ainſi de main en main la tablete revenoit à la premiere cohorte placée près de la tente du tribun, auquel elle étoit raportée avant la nuit; par ce moyen, le tribun de jour étoit aſſuré que toute l'armée avoit le *mot du guet*; & ſi quelque tablete manquoit à être rendue, il étoit facile de ſavoir où elle étoit demeurée, & dans les mains de qui.

GUILLOCHÉ ſur le verre.

Le comte de Caylus (*Rec. II. p. 363.*) dit au ſujet d'un morceau de verre blanc trouvé dans les fouilles de la fontaine de Nîmes: „ Ce morceau de verre blanc, aſſez mince, eſt la plus grande portion d'une petite jate tournée en ovale. On aperçoit ſur ce petit monument, à des diſtances parfaitement égales, telles que le tour les peut produire, des ornemens aſſez mauvais, mais *guillochés*. Voilà, ſans doute, de quoi confondre bien des modernes, qui refuſent orgueilleuſement aux anciens des connoiſſances dont ils s'attribuent l'invention. Il faut leur acorder la gloire de la découverte, puiſque le ſecret étoit perdu; mais ſans rabaiſſer le mérite de ceux qui nous ont précédés, & qui ont été inventeurs avant nous; ces monumens de leur induſtrie ſeront placés dans le cabinet du roi, où les curieux pouront les examiner, & ſe convaincre de la vérité des faits „.

GUI DE CHÊNE, que les latins nommoient *viſcum*, eſt une plante paraſite. Comme dit Virgile, il s'atache au chêne dont il emprunte ſa ſéve & ſa verdure, ſans être produit d'aucune ſemence, & il charge de ſes fruits jaunes le corps de l'arbre qui le nourit. Un des plus ſolemnels actes de religion, chez les Druides, étoit celui de cueillir le *gui de chêne*. Voici comme Pline en parle: „ Les Druides n'ont rien de plus ſacré „ que le *gui* & le chêne qui le produit; ils choi„ ſiſſent des bois ſacrés qui ſoient de chêne, & „ ne font aucune cérémonie, ni acte de religion, „ qu'ils ne ſoient ornés des feuilles de cet arbre... „ Ils croyoient que tout ce qui naît ſur cet ar„ bre eſt envoyé du ciel, & que c'eſt une mar„ que que cet arbre a été choiſi de dieu. On ne „ trouve le *gui* que rarement; & quand on l'a „ trouvé, on va le chercher en grande cérémo„ nie: ils obſervent ſur toutes choſes que ce „ ſoit au ſixieme de la lune par laquelle ils com„ mencent leurs mois, leurs années & leurs ſie„ cles, qu'ils recomencent après la trentieme an„ née; parce que la lune commence au ſixieme „ jour d'être dans ſa force, ſans qu'elle ſoit pour„ tant arivée au milieu de ſon accroiſſement. Ils „ lui donnent un nom qui marque qu'il guérit „ de toutes ſortes de maux. Après avoir préparé „ le ſacrifice & le repas qui ſe doivent faire „ ſous un arbre, ils amenent pour le ſacrifice „ deux taureaux blancs, à qui on lie pour la „ premiere fois les deux cornes. Le prêtre vêtu „ de blanc, monte ſur l'arbre, coupe le *gui* avec „ une ſerpe d'or & le reçoit dans ſon habit „ blanc, après quoi il immole les victimes & prie „ les dieux que le préſent qu'il leur fait ſoit fa„ vorable à ceux à qui il l'a donné. Ils croient „ que les animaux ſtériles devienent féconds en „ buvant de l'eau de *gui*, & que c'eſt un pré„ ſervatif contre toutes ſortes de poiſons, tant il „ eſt vrai que bien des gens mettent leur religion „ en des choſes frivoles „. Pline ne dit rien du lieu où ſe pratiquoit cette cérémonie: on croit que c'étoit dans le pays Chartrain où étoit le principal collége des Druides, & pendant la tenue de l'aſſemblée générale des états. *Voyez* Agui *l'an neuf*.

GUNÉUS, pere de Laonome, mere d'Amphitrion. *Voyez* Amphitrion.

GUSTATIO, *GUSTATORIUM*, } premier ſervice d'un repas; mets ſervis les premiers.

GUTTONARII; eſpece de milice à cheval des Romains. Ce nom ne ſe donnoit pas ſeulement aux cavaliers, mais encore au cheval: voici d'où ce nom venoit, & ce qu'il ſignifioit. *Guttus* en latin eſt, comme nous allons le dire, un vaſe qui a une ouverture fort étroite, d'où la liqueur ne tombe que goute à goute & lentement. De là on avoit fait *guttonarius*, pour ſignifier un cheval qui va lentement & pas à pas; enſuite on donna ce nom au cavalier même. *Voyez* Végece (*lib. I, c. LVI. & l. IV. c. VI.*) & Saumaiſe (ſur Jule Capitolin, *pag.* 246 *&* 247.), qui obſerve, avec raiſon, que dans Végece, il faut lire *gottonarios* au lieu de *Cottonarios*, inſéré par les copiſtes.

GUTTURNIUM. *GUTTUS*. } *V.* Coturnium *Vas.*

GYARE, une des îles Cyclades. L'île de Délos ayant long-temps floté ſur la mer au gré des vents, diſent Virgile & Pétrone, Jupiter prit deux chaînes avec leſquelles il atacha Délos d'un côté à l'île de *Gyare*, & de l'autre à l'île de Myconе.

Elle eſt non ſeulement fort petite, mais en partie couverte de rochers; ce qui a fait dire à Juvénal (*Satyra X, v.* 170) *Gyara clauſus ſcopulis, parvaque Seripho*. Rome y reléguoit les criminels: c'eſt pourquoi nous liſons dans Tacite, que Lucius Piſon opina qu'il falloit interdire le feu & l'eau à Silanus & le reléguer dans l'île de *Gyaros*. On la nomme à préſent *Joura*. Elle n'a point changé de face; elle eſt auſſi ſauvage, auſſi déſerte, auſſi délaiſſée qu'autrefois.

GYAS; géant à cent mains, dont il eſt parlé dans quelques auteurs.

GYGÈS. Héſiode dans ſa théogonie, (v. 149 & *ſuiv.*) dit que *Gygès* étoit fils du ciel & de la terre. Il avoit, ſelon le poëte, cent mains & cinquante têtes. Il étoit puiſſant; il ſe brouilla avec ſon pere; Saturne irrité le lia & l'enferma ſous terre, mais Jupiter le délivra, & lui confia ainſi qu'à ſes freres Briarée & Cottus, la garde des Titans dans le Tartare. *Ibid. v. 668. & 734.*) Voſſius (*de Idolol. l. III. c. II.*) dit que ces trois freres ſont des vents, dont le nom (*Gygès*) vient de ce qu'ils étoient renfermés ſous terre; car γυγαιος ſignifie *obſcur*, *ténébreux*.

Gygès, devenu roi de Lydie, de ſimple berger du prince qu'il étoit, a fourni à Platon la matiere d'une fable que Cicéron (*lib. 3 de officiis*) raconte ainſi: La terre s'étant entr'ouverte par „ de grandes pluies, *Gygès* deſcendit dans cet „ abîme, où il trouva un cheval d'airain, qui „ avoit à chaque côté une eſpece de porte qu'il „ ouvrit. Il trouva dans ce cheval un corps mort „ d'une grandeur prodigieuſe, qui avoit à un „ doigt un anneau d'or. Il le prit & l'ayant mis à un des ſiens, il vint parmi les autres „ bergers. Lorſqu'il tournoit le chaton de ſon anneau vers le dedans de ſa main, il devenoit „ inviſible, & ne laiſſoit pas de voir tout le „ monde; & lorſqu'il remettoit le chaton en „ dehors, il redevenoit viſible comme auparavant. „ Cette commodité lui donna le moyen de s'inſinuer juſque dans le lit de la reine, de s'aider d'elle pour faire mourir ſon maître & ſon „ roi, & de ſe défaire de tous ceux qu'il crut „ lui pouvoir faire quelque obſtacle, & il vint „ à bout de tous ces attentats ſans être vu de „ perſone. Ainſi par le moyen de ſon anneau il „ parvint à la couronne de Lydie. Quand le ſage „ auroit un pareil anneau, ajoute Cicéron, il „ ne s'en ſerviroit jamais pour commettre aucune „ mauvaiſe action, parce que la vertu ne connoît & ne cherche point les ténebres. Il y en „ a qui diſent, continue-t-il, que ce que Platon rapporte dans cet endroit, n'eſt qu'une fable; comme s'il le donnoit pour vrai, & qu'il ſe mît „ en peine ſi la choſe eſt poſſible ou non. Cet „ anneau & cette aventure de *Gygès* ne tendent „ qu'à mettre la ſuppoſition dans toute ſa force: „ quand on demande à quelqu'un ce qu'il feroit, „ ſi, ſans être vu ni ſoupçoné de perſone, il „ pouvoit ſe contenter ſur tout ce que ſes paſſions peuvent lui inſpirer, & s'il ſe contiendroit ou non, ſûr que les hommes ni les dieux „ ne ſauroient jamais rien de ce qu'il auroit „ fait „. Il eſt vrai que *Gygès* détrôna Candaule ſon ſouverain, de concert avec la reine. On ajoute que le meurtre de Candaule ayant excité une ſédition parmi les Lydiens, les deux partis au lieu d'en venir aux mains, convinrent de s'en raporter à la déciſion de l'oracle de Delphes, qui ſe déclara pour *Gygès*. Il fit au temple de Delphes de grands préſens, qui, ſans doute, avoient précédé en partie & préparé la réponſe de l'oracle. Quand il ſe vit paiſible poſſeſſeur du trône, il envoya une ſeconde fois à l'oracle pour lui demander s'il y avoit un mortel plus heureux que lui: Apollon lui répondit qu'Aglaüs avoit été plus heureux que lui. Cet Aglaüs, au rapport de Pline, avoit cultivé toute ſa vie un champ aſſez médiocre, mais qu'il fourniſſoit à tous les beſoins de ſa famille.

GYMNASE, *gymnaſium*, édifice public chez les Grecs & les Romains, où ceux qui vouloient s'inſtruire & ſe perfectioner dans les exercices, trouvoient tous les ſecours néceſſaires. Ces lieux ſe nommoient *gymnaſes*, à cauſe de la nudité des athletes; & *paleſtres*, à cauſe de la lute qui étoit un des exercices qu'on y cultivoit le plus, & quelquefois chez les Romains *thermes*, parce que l'apartement des bains & des étuves en faiſoit une des parties principales.

Les différentes pieces qui compoſoient ces grands édifices, peuvent, ſuivant Burette, ſe réduire à douze principales, ſavoir: 1°. les portiques extérieurs où les philoſophes, les rhéteurs, les mathématiciens, les médecins & autres ſavans faiſoient des leçons publiques, diſputoient ou liſoient leurs ouvrages. 2°. *L'éphébeum*, où les jeunes gens s'aſſembloient de grand matin pour y apprendre les exercices dans le particulier & ſans ſpectateurs. 3°. Le *coryceum*, autrement nommé l'*apodyterium* ou le *gymnaſterion*, qui étoit une eſpece de garderobe où l'on quitoit ſes habits, ſoit pour les bains, ſoit pour les exercices. 4°. L'*elæotheſium*, l'*aliptérion* ou l'*unctuarium*, dans lequel on ſe faiſoit oindre d'huile avant les bains, la lute, le pancrace, &c. 5°. La paleſtre proprement dite, où l'on s'exerçoit à la lute, au pugilat, au pancrace, & autres exercices. 6°. Le *ſphæriſterium* ou jeu de paume, réſervé pour les exercices où l'on employoit une balle. 7°. Les grandes allées non pavées leſquelles occupoient le terrain compris entre les portiques & les murs qui entouroient tout l'édifice. 8°. Les xyſtes, (*xyſti*), qui étoient des portiques ſous leſquels les athletes s'exerçoient pendant l'hiver & dans le mauvais temps. 9°. D'autres xyſtes, (*xyſta*), qui étoient des allées découvertes, deſtinées pour l'été & pour le beau temps, dont les unes étoient toutes nues, & les autres plantées d'arbres. 10°. L'apartement des bains, compoſé de pluſieurs pieces. 11°. Le ſtade qui étoit un terrein ſpacieux, demi-circulaire, ſablé & entouré de gradins pour les ſpectateurs des exercices. 12°. Le grammaticion, qui étoit le lieu deſtiné à la garde des archives athlétiques.

Ces *gymnaſes* étoient gouvernés par pluſieurs officiers; tels étoient: 1°. le gymnaſiarque, ou le ſurintendant de toute la gymnaſtique. 2°. Le xyſtarque, ou celui qui préſidoit aux xyſtes & au

ſiade. 3°. Le gymnaſte ou le maître des exercices, qui en connoiſſoit les différentes qualités, & les accommodoit aux âges & aux diverſes complexions. 4°. Le *pædotriba*, ou prévôt de ſalle, employé à enſeigner méchaniquement les exercices, ſans en étudier les avantages pas raport à la ſanté. Sous ces quatre principaux officiers, dont on peut conſulter les articles ſervoit une foule de ſubalternes, dont les noms aſſez peu importans déſignoient les différentes fonctions.

Si l'on en croit Solon dans Lucien (*Anacharſ.*) & Cicéron (*de Orat.* l. II. n°. 8 & 12.) les Grecs ont été les premiers qui aient eu des *gymnaſes*, & entre les Grecs, les Lacédémoniens, après eux les Athéniens. Vitruve décrit fort au long (*l. XV*, c. *II.*) la maniere dont les *gymnaſes* étoient conſtruits & la forme qu'on leur donnoit.

GYMNASIARQUE; c'étoit le premier des officiers d'un gymnaſe, & celui qui en avoit la ſurintendance. *Gymnaſiarcha*; c'eſt lui que Plaute appele *gymnaſii præfectus*. (*Bacchid. act. III. ſcen. III*, *v.* 20.) Le *gymnaſiarque* régloit tout ce qui regardoit la police du *gymnaſe*; il avoit juriſdiction ſur les athletes & ſur tous les jeunes gens qui venoient y apprendre les exercices; il étoit le diſpenſateur des récompenſes & des châtimens; & pour marque de ſon pouvoir ſur ce dernier article, il avoit droit de porter une baguete, & d'en faire porter devant lui par des huiſſiers, toujours prêts à exécuter ſes ordres lorſqu'il s'agiſſoit de punir ceux qui contre-venoient aux loix athlétiques.

Il paroît même que cet officier exerçoit dans le gymnaſe une eſpece de ſacerdoce, & qu'il y prenoit ſoin des choſes ſacrées; car Pauſanias dit que le *gymnaſiarque* d'Olympie célébroit tous les ans l'anniverſaire d'Atrolus.

Les prérogatives du *gymnaſiarque* alloient juſqu'à lui permettre de célébrer des jeux en ſon nom; comme il eſt facile de le recueillir d'une ancienne inſcription publiée par Fulvius Urſinus où il eſt parlé de Baton, le *gymnaſiarque*, qui avoit donné des jeux gymniques en l'honeur d'Hercule & de Mercure, pour la ſanté du prince, & dans leſquels il avoit propoſé des prix pour les combatans. Plutarque, dans la vie de Marc-Antoine, nous repréſente ce romain au milieu d'Athénes, ſe dépouillant de toutes les marques de ſa dignité pour prendre l'habillement de *gymnaſiarque*, & en faire publiquement les fonctions. (*Académ. des belles lett. mém. tom. I*, *p.* 234.)

Le *gymnaſiarque* n'étoit pas réputé magiſtrat chez le Grecs. Il avoit ſous lui deux officiers qui l'aidoient dans le gouvernement du gymnaſe. Le premier s'appeloit xyſtarque, & l'autre gymnaſte. (*Voyez* ces mots.) Ceux-ci avoient encore ſous eux pluſieurs officiers ſubalternes, ou valets, pour le ſervice ou pour l'inſtruction de la jeuneſſe qu'on mettoit entre leurs mains. Le *gymnaſiarque* fourniſſoit l'huile néceſſaire pour la lute, l'un des jeux de la bacchanale.

Ce mot vient de γυμνάσιον, gymnaſe, lieu d'exercice & de ἀρχὴ, gouvernement; *gymnaſiarque*, celui qui a le gouvernement, l'intendance d'un gymnaſe.

Une inſcription de Paros (*Spon miſc. pag.* 335.) fait mention d'une Aurélia Leité *gymnaſiarque* ΑΤΡ. ΑΕΙΤΗΝ.... ΤΗΝ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΝ. Ce qui ſuppoſe qu'il y avoit dans la ville de Paros un lieu deſtiné à former les jeunes filles aux exercices du gymnaſe. Un marbre de Cizique, publié par le comte de Caylus (*II. page.* 210.), nous apprend qu'en cette ville les filles étoient exercées du moins à la conſe de chevaux, puiſque Julia Aurélia Ménélaïs, parut dans les jeux publics célébrés en l'honeur d'Hadrien, à la tête d'un eſcadron de filles, ΙΠΠΑΡΧΟΥΣΗΣ....

Dans ce même volume du comte de Caylus (*pl.* 37.), on voit un *gymnaſiarque* en fonction. Il paroît auſſi ſur des moſaïques dont Winkelmann a publié les deſſeins dans ſes *monumenti inediti* (nos. 197, 198.). Cet officier tient une bagnete, & il n'a d'autres vêtemens qu'une tunique fort ample, garnie de larges manches, ou rabatues ſur les bras, & ſerrée par une ceinture.

ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΙΑ, jeux qui étoient donnés par les *gymnaſiarques*. Il en eſt fait mention ſur une médaille de Salonin, frapée à Colybraſſus, ville de Cilicie, publiée par Pellerin.

GYMNASTE, l'un des officiers du gymnaſe, celui qui enſeignoit l'art gymnaſtique aux athletes, *Gymnaſta*. On déſignoit par différens noms les officiers du gymnaſe deſtinés à l'inſtruction des athletes; ils s'appeloient *epiſtatæ*, *pædotribæ*, *gymnaſtæ*, *aliptæ*, *jatraliptæ*. Les anciens anteurs emploient ſouvent ces termes indifféremment dans la même ſignification; cependant Galien établit une différence conſidérable entre le *gymnaſte* & le *pædotriba*. Le *gymnaſte* joignoit à la ſcience des exercices un diſcernement exact de toutes leurs propriétés pas raport à la ſanté; au lieu que le *pædotriba*, peu inquiet ſur ce dernier article, bornoit ſes connoiſſances au détail méchanique de ces exercices, & ſes ſoins à former de bons athletes. Néanmoins la plupart des anteurs confondent ces deux officiers; & Pollux entr'autres (*lib. III. c.* 30. *ſect. CLIV.*) appele pédotribe & *gymnaſte*, celui qui préſidoit au lieu d'exercice, & aux exercices mêmes. (*Acad. des belles lett. t. I*, *mém. p.* 235.) Quoique les termes *alipta* & *jatraliptæ* ne marquent originairement que ceux dont l'emploi étoit d'oindre les athletes, ils s'emploient auſſi pour les maîtres d'exercices, c'eſt-à-dire, pour les *gymnaſtes* & les *pædotribæ*. (*Cicéron. epiſt. ad. famil. lib. I. epiſt. 9*, *& ariſtotel. eth. ad. Nicloc. l. I*, *c. I.*) On ne doit pas croire que pour être bon *gymnaſte*, il fût néceſſaire d'avoir brillé dans les jeux publics;

car

car on en trouvoit pluſieurs de cette profeſſion, au raport de Galien, qui n'étoient que de très-médiocres athletes, &. qu'aucune victoire n'avoit illuſtrés. L'antiquité nous a conſervé les noms de pluſieurs de ces maîtres de paleſtre, que l'on trouvera dans l'agoniſtique de Dufaur. (*Lib. II, c. VI.*)

GYMNASTÉRION, (*littér. grec. & rom.*) apartement des gymnaſes, ſervant de garde robe où l'on quitoit ſes habits, ſoit pour les exercices, ſoit pour les bains, où l'on ſe rhabilloit enſuite. Il ſe nommoit auſſi *apodytérion* & *ſpoliarium*, car ces deux mots ont le même ſens. On conſtruiſit cette piece avec une grande magnificence, quand les bains reprirent faveur ſur la fin du regne de Néron; c'étoit dans les termes de Dioclétien, un ſalon octogone, de figure oblongue, dont chaque face formoit un demi-cercle, & dont la voûte étoit ſoutenue par pluſieurs rangs de colonnes d'une hauteur extraordinaire.

GYMNASTIQUE, l'art ou la ſcience des divers exercices du corps.

Les hommes acquérant la force & l'agilité de leur corps par divers exercices ſe ſont propoſés en les prenant différentes fins: d'abord ils ont eu en vue de pourvoir à leur ſûreté, & de ſe rendre plus propres aux fonctions de la guerre, en s'accoutumant à tous les mouvemens qui peuvent être de quelque utilité pour l'ataque ou pour la défenſe, & c'eſt ce qui a produit la *gymnaſtique* militaire. *Voyez* GYMNASTIQUE MILITAIRE.

Le ſoin qu'ils ont pris de leur ſanté, les a engagés à la fortifier par le ſecours des exercices les plus convenables, qu'ils ont aſſujétis à certaines loix, conformément aux avis & aux déciſions des médecins, & de là eſtinée la *gymnaſtique* médicinale. *Voyez* GYMNASTIQUE MÉDECINALE.

L'amour du plaiſir, & ſur-tout de celui qui eſt inſéparable des ſpectacles, joint au déſir de donner des preuves publiques de ſa force & de ſon agilité, en remportant un prix propoſé, mit en grande vogue une troiſieme eſpece de *gymnaſtique*, la plus fameuſe de toutes, la *gymnaſtique* athlétique. *Voy.* GYMNASTIQUE ATHLÉTIQUE.

On introduiſit même dans les cérémonies de la religion, c'eſt-à-dire, dans le culte divin & dans les honeurs funebres rendus aux mânes des défunts, la plupart de ces exercices qui n'avoient ſervi d'abord qu'à diſpoſer les hommes au métier de la guerre: or comme il étoit difficile de perfectioner tous ces exercices, ſans les aſſujétir à certaines loix, ou ſans les renfermer dans certaines régles; on forma de toutes ces choſes une ſcience fort étendue, à laquelle on donna le nom général de *gymnaſtique*, parce qu'elle enſeignoit tout ce qui concernoit les exercices du corps. Mais cette doctrine *gymnaſtique* ſe trouve éparſe en tant de livres différens d'antiquité, qu'on doit être fort redevable aux littérateurs modernes qui ſe ſont donné la peine de la raſſembler. C'eſt à l'exécution de cette entrepriſe qu'ont dignement concouru Mercurialis, Faber, Falconeri, Van-Dale, Meurſius & Burette: diſons un mot de leurs travaux.

Mercurialis (*Hieronymus*) a ſinguliérement aprofondi la *gymnaſtique* des Grecs & des Romains, ſur-tout la *gymnaſtique* médicinale.

Fabri, (*Petri*) *agoniſticor. lib. III.* peut ſervir de ſupplément à Mercurialis. On auroit tort de lui refuſer des lonanges du côté de l'érudition; ce n'eſt pas ce qui lui manque, mais le déſordre qui regne dans ſon traité, eſt capable de pouſſer à bout la patience des lecteurs les plus ſtudieux. L'ouvrage de Dufaur, de même que celui de Mercurialis, eſt inſéré dans le *tréſor des ant. greq. & rom.* de Grœvius & de Gronovius.

Falconeri (*Octavii*) *Notæ ad inſcrip. athleticas*. Ce ſavant antiquaire a recueilli avec tant de ſoin tous les monumens, les ſtatues & les inſcriptions décernées aux athletes, que ſon livre ne laiſſe preſque rien à déſirer en ce genre; on le trouve auſſi dans le *tréſor* de Gronovius, *tome VIII.*

Van-Dale a raſſemblé pluſieurs particularités très-curieuſes ſur la *gymneſtique*, & les officiers des gymnaſes, dans ſes *diſſert. antiq. mermer.*

Meurſius, dans ſon petit livre intitulé, *de orcheſtra, ſive de ſaltationibus veterum*, a ſurpaſſé tous les autres ſur l'orcheſtrique par l'exactitude du détail.

Enfin Burette a publié ſur la *gymnaſtique*, dans le recueil de l'académie des inſcriptions, des mémoires également exacts, profonds, méthodiques, agréables & en même temps ſi bien digérés, qu'ils peuvent tenir lieu de tous les écrivains qui l'ont précédé.

Cependant je ne prétends point aſſurer que ce ſujet ne fournit encore de quoi glaner amplement à des érudits & à des antiquaires de profeſſion, qui ſe dévoueroient à la nouvele recherche ſur les variétés & les circonſtances de tous les exercices *gymnaſtiques*, ſur la maniere dont les anciens les ont ſucceſſivement cultivés, & les divers uſages qu'ils en ont fait, ſoit pour la religion, ſoit pour la guerre, ſoit pour la ſanté, ſoit pour le ſimple divertiſſement: cette riche mine n'eſt point épuiſée; mais le goût de ces ſortes d'études a paſſé de mode, & c'eſt, je crois, pour long-temps. (D. J.)

GYMNASTIQUE ATHLÉTIQUE, art ou ſcience qui conſiſtoit à inſtruire dans les exercices des jeux publics, certains ſujets que leur inclination & les qualités avantageuſes de leur corps en rendoient capables.

L'on appeloit auſſi la *gymnaſtique athlétique* du nom *gymnique*, à cauſe de la nudité des athletes, & de celui d'*agoniſtique*, à cauſe des jeux, ἀγῶνες, qui en étoient le principal objet. La célébrité, la magnificence & le retour fréquent de ces jeux

établis dans les principales villes de la Grece, fut ce qui contribua le plus à mettre en crédit la *gymnaſtique athlétique*.

Platon ſe déclara le zélé défenſeur de cette eſpece de *gymnaſtique*; car après avoir marqué dans le huitieme livre des *loix*, de quelle importance il étoit pour la guerre, de cultiver la force & l'agilité du corps, ſoit pour éviter ou pour atteindre l'ennemi, ſoit pour remporter l'avantage lorſque l'on étoit aux priſes & que l'on combatoit corps à corps; il ajoute que dans une république bien policée, on doit y propoſer des prix pour tous les exercices qui ſervent à perfectioner l'art militaire, tels ſont ceux qui rendent le corps plus léger & plus propre à la courſe; il ajoute que l'on doit donner l'excluſion à ceux de ces exercices qui ſont abſolument inutiles à la guerre.

Solon ne blâmoit pas la *gymnaſtique athlétique* en elle-même, il trouvoit ſeulement, & avec raiſon, que l'engouement général pour les athletes entraînoit une dépenſe exceſſive, que les victoires de ces gens-là devenoient à charge au public, & que leurs couronnes étoient plus domageables à la patrie, qu'affligeantes pour les antagoniſtes vaincus.

Euripide ſe déclara, on ne ſait pourquoi, ſi peu favorable à la *gymnaſtique athlétique*, qu'il n'héſita pas de heurter, ſur ce point, dans une de ſes pieces ſatyriques, le goût dominant de toute la Grece; mais entre ceux qui ont décrié la *gymnaſtique athlétique*, il y en a peu qui l'aient attaquée auſſi vivement que Galien: cependant toutes ces réflexions portent plus ſur les défauts qui régnoient de ſon temps dans cet art, au ſujet du régime & de la conduite des athletes, que ſur l'art même, dont on tira de grands avantages avant qu'il eût dégénéré en extravagances & en folies. (D. J.)

GYMNASTIQUE MÉDECINALE. C'étoit cette partie de la *gymnaſtique* qui enſeignoit la méthode de conſerver & de rétablir la ſanté par le moyen de l'exercice.

Hérodicus de Lentini, autrefois Léontini en Sicile, né quelque temps avant Hippocrate & ſon contemporain, eſt déclaré par Platon l'inventeur de la *gymnaſtique médecinale*, fille de la *gymnaſtique* militaire. Hérodicus étoit médecin, & de plus maître d'une académie où la jeuneſſe venoit s'exercer pour les jeux publics qu'on célébroit en divers lieux de la Grece avec tant de ſolemnité.

Hérodicus ayant remarqué que les jeunes gens qu'il avoit ſous ſa conduite, & qui apprenoient ces exercices, étoient pour l'ordinaire d'une très forte ſanté, il imputa d'abord ce bonheur au continuel exercice qu'ils faiſoient; enſuite il pouſſa plus loin cette premiere réflexion, qui étoit fort naturele, & ſe perſuada qu'on pouvoit tirer beaucoup d'autres avantages de l'exercice, ſi on ſe propoſoit uniquement pour but l'acquiſition ou la conſervation de la ſanté.

Sur ces principes, il laiſſa la *gymnaſtique* militaire & celle des athletes, pour ne s'attacher qu'à la *gymnaſtique médicinale*, & pour donner là deſſus les regles & les préceptes qu'il jugea néceſſaires. Nous ne ſavons pas quelles étoient ces regles; mais il y a bien de l'apparence qu'elles regardoient d'un côté les différentes ſortes d'exercices que l'on pouvoit pratiquer pour la ſanté, & de l'autre les précautions dont il falloit uſer ſelon la différence des ſexes, des tempéramens, des âges, des climats, des ſaiſons, des maladies, &c. Hérodicus régloit encore ſans doute la maniere de ſe nourir ou de faire abſtinence, par raport aux différens exercices auxquels on ſe livroit; en ſorte que la *gymnaſtique* renfermoit la diététique, cette partie de la médecine auparavant inconnue; & qui fut depuis très-cultivée.

Hippocrate ſaiſit des idées ſi ſages, & ne manqua pas d'employer la *gymnaſtique* en diverſes maladies. Tous les médecins qui lui ſuccéderent goûterent tellement ce genre de médecine, qu'il n'y en eut aucun qui ne le regardât comme une partie eſſentiele de l'art. Nous n'avons plus les écrits que Dioclès, Praxagore, Philotime, Éraſiſtrate, Hérophille, Aſclépiade & pluſieurs autres avoient compoſés ſur cette matiere; mais ce qui s'en trouve dans Galien & dans les auteurs qui les citent, ſuffit pour juſtifier en quelle eſtime étoit la *gymnaſtique médicinale* parmi les anciens.

Les médecins n'étoient pas les ſeuls qui la recommandaſſent, tout le monde ſe convainquit ſi fort de l'utilité qu'on en retiroit, qu'il y avoit une infinité de gens qui paſſoient une partie de leur vie dans les lieux d'exercices qu'on appeloit *gymnaſes*; il eſt vrai néanmoins que ces lieux étoient autant deſtinés à la *gymnaſtique* athlétique qu'à la *gymnaſtique médicinale*. *Voyez* GYMNASE.

Les exercices qu'on y faiſoit, conſiſtoient à ſe promener dans des allées couvertes & découvertes, à joüer au palet, à la paume, au ballon, à lancer le javelot, à tirer de l'arc, à lutter, à ſauter, à danſer, à courir, à monter à cheval, &c.

Une partie de ces exercices étoit pratiquée par toutes ſortes de perſones pour la ſanté; mais les apartemens affectés à ce dernier uſage, étoient le lieu des bains, celui où l'on ſe déshabilloit, où l'on ſe faiſoit décraſſer, froter avec des inſtrumens faits exprès, & oindre avec certaines drogues, &c. Chacun uſoit de ces exercices comme il lui plaiſoit; les uns ne prenoient part qu'à un ſeul, pendant que d'autres s'occupoient ſucceſſivement de pluſieurs. Les gens de lettres commençoient par ouir les philoſophes & les ſavans qui s'y rendoient, ils joüoient enſuite à la paume, ou bien ils s'exerçoient de quelqu'autre maniere, & enfin ils entroient dans le bain. Il n'y a rien de plus naturel que cette eſpece de *médecine gymnaſtique*;

tout homme judicieux la doit préférer à celle qui conſiſte dans l'uſage des médicamens, parce que cette derniere eſt preſque toujours palliative, déſagréable & ſouvent dangereuſe.

Les Romains ne commencerent à bâtir des lieux d'exercices, que long-temps après les Grecs, mais ils les ſurpaſſerent de beaucoup, ſoit par le nombre, ſoit par la magnificence des bâtimens, comme on en peut juger par les inſcriptions des auteurs, & par les ruines qui ſubſiſtent encore: on en étoit ſi fort épris à Rome, que ſelon la remarque de Varron, quoique chacun eût le ſien, à peine étoit on content.

La *Gymnaſtique médecinale*, au temps de Varron, étoit déja tombée dans des minuties auſſi nombreuſes que frivoles; témoins les conſeils des trois livres intitulés du *régime*, attribués fauſſement à Hippocrate: ils ne roulent que ſur les différens temps propres à s'exercer; ils indiquent ſi ce doit être à jeun, ou après avoir pris de la nourriture, le matin ou le ſoir, à l'air, au ſoleil, ou à l'ombre; s'il faut être nu, ou s'il faut être habillé; quand il convient d'aller lentement, & quand il eſt néceſſaire d'aller vîte ou de courir. Ce même ouvrage traite de pluſieurs autres minuties, comme d'un jeu de main & de doigts, prétendu très-utile pour la ſanté, & qui s'appeloit *chironomie*: il eſt auſſi parlé d'une eſpece de ballon ſuſpendu qu'on nommoit *corycus*, & qu'on pouſſoit de toute ſa force avec ſes bras.

Mais comme les bains compoſoient principalement la *gymnaſtique médecinale*, auſſi-bien que la coutume de ſe faire frotter & de ſe faire oindre, il arriva que l'application des huiles, des onguens & des parfums liquides dont on ſe ſervoit, ſoit avant, ſoit après le bain, ſoit dans d'autres conjonctures, occupa chez les Romains, dans le temps de leur décadence, autant de perſonnes que les bains mêmes.

Ceux qui faiſoient profeſſion d'ordonner ces onguens ou ces huiles aux malades & aux gens ſains, s'appeloient *jatraliptæ*, c'eſt à-dire, *médecins des onguens*; ils avoient ſous leurs ordres des gens qu'on nommoit *unctores*, qui ne ſervoient qu'à oindre, & qu'il faut diſtinguer non ſeulement des *unguentarii*, ou vendeurs d'huile & d'onguens, mais encore des *clearii*, leſquels étoient des eſclaves qui portoient le pot à eſſence pour leurs maîtres, lorſqu'ils alloient au bain.

Après avoir oint, & avant qu'on oignît, on frottoit & on raclait la peau, ce qui étoit l'office des frotteurs, *fricatores*. Ils ſe ſervoient pour cela d'un inſtrument appelé *ſtrigil*, fait exprès pour décraſſer la peau, pour ôter les reſtes de l'huile, & même de la pouſſiere dont on ſe couvroit lorſqu'on vouloit lutter ou prendre quelqu'autre exercice. *Voyez* STRIGIL.

Ce n'eſt pas tout, les jatraliptes avoient encore ſous eux les gens qui ſe mêloient de manier doucement les jointures & les autres parties du corps pour les rendre plus ſouples; on nommoit ceux-ci *tractatores*. C'eſt de ces gens-là que parle Sénéque, lorſqu'il dit, indigné des abus qui ſe commettoient à cet égard: „ Faut-il que je donne „ mes jointures à amollir à ces efféminés? ou „ faut-il que je ſouffre que quelque femmelette, „ ou quelque homme changé en femme, m'étende mes doigts délicats? Pourquoi n'eſtimerai-je „ pas plus heureux un Mucius Scævola, qui manioit auſſi aiſément le feu avec ſa main, que „ s'il l'eût tendue à un de ceux qui profeſſent „ l'art de manier les jointures „? Ce qui mettoit Sénéque de mauvaiſe humeur contre cette eſpece de remedes, & contre ceux qui le pratiquoient, c'eſt qu'ils le faiſoient la plupart par mignardiſe & par délicateſſe.

Pour dire ici quelque choſe de plus honteux, les hommes employoient à cet uſage des femmes choiſies, que l'on appelloit *tractatrices*; je ne veux pour preuve de cette dépravation que l'épigramme de Martial contre un riche voluptueux de ſon temps.

Percurrit agili corpus arte tractatrix,
Manumque doctam ſpargit omnibus membris.
(*Lib. III. epigr.* 82.)

Enfin dans ce genre de luxe, comme les huiles, les onguens, les parfums liquides, ne pouvoient pas être commodément adminiſtrés ſans qu'on n'ôtât le poil; on épiloit induſtrieuſement avec des pinceles, des pierres ponces, & toutes ſortes de dépilatoires compoſés avec art: les hommes, qui ſervoient à cet office, étoient appelés *dropaciſtæ alipilarii*, & les femmes *picatrices* & *paratiltriæ*. Ainſi la médecine *gymnaſtique*, ſimple dans ſon origine, devint minutieuſe dans la pratique, & finit par dégénérer en raffinement de luxe, de molleſſe & de volupté. (*Article du chevalier* DE JAUCOURT).

GYMNASTIQUE MILITAIRE, ſcience des divers exercices du corps, relativement à l'art militaire.

Les principaux de ces exercices étoient le ſaut, le diſque, la lute, le jevelot, le pugilat, la courſe à pied & en chariot; tous ces exercices furent extrêmement cultivés, parce que donnant au corps de la force & de l'agilité, ils tendoient à rendre les hommes plus propres aux fonctions de la guerre; c'eſt pourquoi Salluſte loue Pompée de ce qu'il couroit, ſautoit & portoit un fardeau auſſi-bien qu'homme de ſon temps; en effet, de l'exercice, vient l'aiſance à tout faire & à tout ſouffrir; c'eſt l'école de la ſoupleſſe & de la vigueur. La ſouplaſſe rend l'homme expéditif dans l'action; la force éleve le courage au deſſus des douleurs, & met la patience à l'épreuve des beſoins.

La *gymnaſtique militaire* procuroit ces grands avantages, & entretenoit les forces de toutes les nations; elle fut établie chez les Grecs par les Lacédémoniens & les Crétois; ils ouvrirent à ce ſujet ces académies, ſi célebres dans le monde,

& qui, dans le ſiecle de Platon, ſe raportoient tout à l'art militaire. Du temps d'Épaminondas, le ſeul exercice de la lute contribua principalement à faire gâgner aux Thébains la bataille de Leuctres. C'étoit pour perfectioner ces exercices militaires, & pour exciter chez ceux qui les cultivoient une louable émulation, que dans les fêtes & les autres cérémonies ſolemnelles on célébroit des jeux publics, connus ſous le nom de *combats gymniques*, où les vainqueurs recevoient tant d'honneurs & de récompenſes.

Mais comme les coutumes les plus utiles s'alterent, il ariva que ce qui n'étoit qu'un aiguillon pour réveiller la valeur martiale, & pour diſpoſer les guerriers à ſe procurer des avantages ſolides, en gâgnant des victoires plus importantes, devint le pur objet des divertiſſemens publics auxquels les peuples acouroient en foule pour couroner les athletes, qui raportoient uniquement à ces jeux leurs talens, leur genre de vie, & leurs occupations les plus ſérieuſes.

Enfin, quand les Grecs n'eurent plus de vertus, les inſtitutions *gymnaſtiques* détruiſirent l'art militaire même; on ne deſcendit plus ſur l'arêne pour ſe formet à la guerre, mais pour ſe corrompre: du temps de Plutarque, les parcs où l'on ſe batoit à nu, & les combats de la lute, rendoient les jeunes gens lâches, les portoient à un amour infâme, & n'en faiſoient que des baladins. (D. J.)

GYMNICUS. Muratori (*6t4. 4. Theſ.*) raporte l'épitaphe d'un enfant mort dans les exercices du gymnaſe, *Gymnicus*:

SABINO IN FONTE GYMNICO DULCISSIMO,

QUI V. A. IIII M. III, D. III.

PARENTES.

GYMNIQUES (JEUX ou COMBATS). Les jeux ou combats *gymniques* étoient des exercices célebres chez les Grecs & les Romains. Ils prirent leur nom de la nudité des athletes, leſquels, pour être plus libres, s'exerçoient nus ou preſque nus.

Hercule, en inſtituant les jeux olympiques, impoſa aux athletes qui devoient y combatre la loi d'y paroître nus; la nature de la plupart des exercices uſités dans ces jeux, jointe à la chaleur du climat & de la ſaiſon où l'on tenoit ces ſortes d'aſſemblées, exigeoient néceſſairement cette nudité. Elle n'étoit cependant pas entiere; on avoit ſoin de cacher ce que la pudeur empêche de découvrir, & l'on employoit pour cela une eſpece de ceinture, de tablier, ou d'écharpe, dont on attribue l'invention à Paleſtre, fille de Mercure. Nous voyons cet uſage établi dès le temps d'Homere, qui appele ζῶμα cette ſorte de ceinture, dans la deſcription du pugilat d'Euriale & d'Épaus.

Mais vers la quinzieme olympiade, s'il en faut croire Denis d'Halicarnaſſe, les Lacédémoniens s'affranchirent de la ſervitude de l'écharpe; ce fut, au raport d'Euſtathe, l'aventure d'un certain Orſippe qui en amena l'occaſion. L'écharpe de cet athlete s'étant déliée, lorſqu'il diſputoit le prix de la courſe, ſes pieds s'y accrocherent, en ſorte qu'il ſe laiſſa romber, & ſe tua, ou du moins fut vaincu par ſon concurrent, (car on compte la choſe de deux façons.) Ce malheur donna lieu à un réglement, qui ordonoit qu'à l'avenir les athletes combatroient ſans écharpe, & ſacrifieroient la pudeur à leur commodité, en retranchant même ce reſte d'habillement. Acanthe le ſpartiate ſuivit le premier l'ordonance, & diſputa tout nu le prix de la courſe aux jeux olympiques: toutefois les autres peuples rejeterent cette coutume, & continuerent à ſe couvrir de l'écharpe dans la lute & dans le pugilat; ce qu'obſervoient encore les Romains du temps de Denis d'Halicarnaſſe. Cependant l'époque de l'entiere nudité des athletes, que cet auteur met à la quinzieme olympiade, eſt démentie par Thucydide, qui prétend qu'elle ne s'étoit introduite que quelques années avant le temps où il écrivoit l'hiſtoire de la guerre du Péloponeſe: or, l'on ſait que le commencement de cette guerre tombe vers le commencement de la 87e. olympiade.

Quoiqu'il en ſoit, la nudité des athletes n'étoit d'uſage que dans certains exercices, tels que la lute, le pugilat, le pancrace, & la courſe à pied; car il eſt prouvé par d'anciens monumens, que dans l'exercice du diſque, les diſcoboles portoient des tuniques; on ne ſe dépouilloit point pour la courſe des chars, non plus que pour l'exercice du javelot; & c'eſt pour cette raiſon, comme le remarque Euſtathe, qu'Homere, grand obſervateur des bienſéances, ne fait paroître Agamemnon aux jeux funebres de Patrocle, que dans cette derniere eſpece de combat, où ce prince n'étoit point obligé de déroger en quelque ſorte à ſa dignité, en quitant ſes habits.

Cependant, comme dans les gymnaſes deſtinés à former la jeuneſſe aux combats *gymniques*, les jeunes gens paroiſſoient d'ordinaire preſque nus; il y avoit des inſpecteurs, appelés *ſophroniſtes*, prépoſés pour veiller ſur eux, & les maintenir dans la pudeur.

Lycon, ſelon Pline, inſtitua les jeux *gymniques* en Arcadie, d'où ils ſe répandirent par-tout; firent ſucceſſivement les délices des Grecs & des Romains, & acompagnerent preſque toujours la célébration des grandes fêtes, ſur-tout celles des bacchanales.

Ces jeux ſe donnoient, avec magnificence quatre fois l'année, ſavoir, 1°. à Olympie, province d'Élide, & par cette raiſon, ils furent appelés *jeux olympiques*, établis en l'honeur de Jupiter-Olympien; 2°. dans l'Iſthme de Corinthe, d'où

ils prirent le nom de *jeux iſthmiens*, & furent dédiés à Neptune ; 3°. dans la forêt de Némée, à la gloire d'Hercule, & furent appelés *jeux néméens*. 4o. On les connut auſſi ſous le nom de *jeux pythiens*, en l'honneur d'Apollon, qui avoit tué le ſerpent Python. (*Voyez* ces mots.)

On y diſputoit le prix du pugilat, de la lute, de la courſe à pied, de la courſe des chars, de l'exercice du diſque & du javelot. Lucien nous a laiſſé de ces divers combats un tableau plaiſant, mais très-inſtructif, dans un de ſes dialogues, où il fait parler ainſi Anacharſis & Solon.

Anacharſis. „ À qui en veulent ces jeunes „ gens, de ſe mettre ſi peu en colere, & de ſe „ donner le croc en jambe, de ſe rouler dans la „ boue comme des pourceaux, tâchant de ſe ſuf„ foquer ; ils s'huiloient, ſe raſoient paiſiblement „ l'un l'autre : mais tout-à-coup baiſſant la tête, „ ils ſe ſont entre-choqués comme des béliers ; „ puis l'un élevant en l'air ſon compagnon, le „ laiſſe tomber à terre par une ſecouſſe violente ; „ & ſe jetant ſur lui, l'empêche de ſe relever, „ lui preſſant la gorge avec le coude, & le ſer„ rant ſi fort avec les jambes, que j'ai peur qu'il „ ne l'étouſe, quoique l'autre lui frape ſur l'é„ paule, pour le prier de le lâcher, comme ſe „ reconoiſſant vaincu. Il me ſemble qu'ils ne de„ vroient point s'enduire ainſi de boue, après s'ê„ tre huilés, & je ne puis m'empêcher de rire, „ quand je vois qu'ils eſquivent les mains de „ leurs compagnons comme des anguilles que „ l'on preſſe ; en voilà qui ſe roulent dans „ le ſable avant que de venir au combat, afin „ que leur adverſaire ait plus de priſe, & que „ la main ne coule pas ſur l'huile & ſur la „ ſueur „.

Solon. „ La difficulté qui ſe trouve à colleter „ un adverſaire, lorſque l'huile & la ſueur font „ gliſſer la main ſur la peau, met en état d'em„ porter ſans peine, dans l'occaſion, un bleſſé „ hors du combat, ou d'enlever un priſonier. „ Quant au ſable & à la pouſſiere dont on ſe „ frote, on le fait pour une raiſon toute différente, c'eſt à dire, pour donner plus de priſe, afin de s'accoutumer à eſquiver les mains „ d'un antagoniſte mal gré cet obſtacle ; outre que „ cela ſert non ſeulement à eſſuyer la ſueur & à „ décraſſer, mais encore à ſoutenir les forces, en „ s'oppoſant à la diſſipation des eſprits, & à fer„ mer l'entrée à l'air, en bouchant les pores qui „ ſont ouverts par la chaleur „.

Anacharſis. „ Que veulent dire ces autres qui „ ſont auſſi couverts de pouſſiere ? Ils s'embraſ„ ſent & ſe frapent l'un l'autre à coups de pied „ & de poing, ſans eſſayer de ſe renverſer com„ me les premiers, mais l'un crache ſes dents „ avec le ſable & le ſang, d'un coup qu'il a re„ çu dans la mâchoire, ſans que cet homme „ vêtu de pourpre, qui préſide à cet exerci„ ces, ſe mette en peine de les ſéparer ; ceux„ ci font voler la pouſſiere en ſautant en l'air, „ comme ceux qui diſputent le prix de la „ courſe.

Solon „. Ceux que tu vois dans la boue ou „ dans la pouſſiere, combatent à la lute ; les „ autres qui ſe frapent à coup de pied & de „ poing, au pancrace ; il y a encore d'autres exer„ cices que tu verras, comme le palet, le pugi„ lat, & tu ſauras que par-tout le vainqueur eſt „ couroné.

Mais avant que de parler de la couronne qu'obtenoit l'Athlete vainqueur, il importe d'expoſer avec quelque détail, la police, les loix, & les formalités qu'on obſervoit dans la célébration des jeux ſolemnels, qui intereſſoient ſi fort & des villes famcuſes à tous égards, & des peuples entiers.

Il ne ſuffiſoit pas aux athletes pour être admis à concourir dans ces jeux, d'avoir ſoigneuſement cultivé les divers exercices du corps, dès leur plus tendre jeuneſſe, & de s'être diſtingués dans les gymnaſes parmi leurs camarades ; il falloit encore, du moins parmi les Grecs, qu'ils ſubiſſent d'autres épreuves par raport à la naiſſance, aux mœurs, & à la condition ; car les eſclaves étoient exclus des *combats gymniques* ; les agonothetes, autrement dits les *hellanodiques*, prépoſés à l'examen des athletes, écrivoient ſur un régiſtre le nom & le pays de ceux qui s'enrôloient pour le gymnaſtique.

À l'ouverture des jeux, un héraut proclamoit publiquement les athletes qui devoient paroître dans chaque ſorte de combats ; & les faiſoit paſſer en revue devant le peuple, en publiant leurs noms à haute voix. On travailloit enſuite à régler par le ſort les rangs de ceux qui devoient combatre dans chaque eſpece de jeu, dans ceux où plus de deux concurrens pouvoient diſputer en même temps le prix prépoſé, tels que la courſe à pied, la courſe des chars, &c. Les champions ſe rangeoient dans l'ordre ſelon lequel on avoit tiré leurs noms ; mais dans la lute, le pugilat & le pancrace, où les athletes ne pouvoient combatre que deux à deux, on appairoit les combatans en les tirant au ſort d'une maniere différente ; c'eſt Lucien qui nous apprend encore toutes ces particularités.

Après avoir tiré les athletes au ſort, & les avoir animés à bien faire, on donnoit le ſignal des divers combats, dont l'aſſemblée formoit les *jeux gymniques*. C'étoit alors que les athletes entroient en lice, & qu'ils mettoient en œuvre pour remporter le prix, toute la force & la dextérité qu'ils avoient acquiſes dans leurs exercices. Il ne faut pas croire cependant qu'affranchis de toute ſervitude, ils fuſſent en droit de tout entreprendre pour ſe procurer la victoire, les hellanodiques & les autres magiſtrats, travailloient par des loix ſagement établies, à réfréner la licence des combatans, en baniſſant de ces ſortes de jeux

la fraude, l'artifice, & la violence outrée. Toutes les loix athlétiques, & toutes celles de la police des jeux, étoient observées d'autant plus exactement, que l'on punissoit avec sévérité ceux qui refusoient d'y obéir. C'étoit-là d'ordinaire la fonction des mastigophores. *Voyez* MASTIGOPHORES.

Il étoit défendu de gâgner ſes juges & ſes antagoniſtes par des préſens; & la violation de cette loi ſe puniſſoit par des amendes, dont on employoit l'argent à ériger des ſtatues en l'honneur des dieux.

Enfin, ces hommes dévoués au divertiſſement public, après avoir paſſé par diverſes épreuves laborieuſes & rebutantes, avant & pendant la célébration des jeux, recevoient à la fin les récompenſes qu'ils ſe propoſoient pour but, & dont l'attente étoit capable de les ſoutenir dans une carriere auſſi pénible.

Ces récompenſes étoient de plus d'une eſpece; les ſpectateurs célébroient d'abord la victoire des athletes, par des applaudiſſemens & des acclamations réitérés; on faiſoit proclamer par un héraut le nom des vainqueurs; on leur diſtribuoit les prix qu'ils avoient mérités, des eſclaves, des chevaux, des vaſes d'airain avec leurs trépieds, des coupes d'argent, des vêtemens, des armes, de l'argent monoyé; mais les prix les plus eſtimés conſiſtoient en palmes & en couronnes qu'on plaçoit ſur leurs têtes, aux jeux des ſpectateurs; & qu'on gardoit pour ces occaſions dans les tréſors des villes de la Grece.

On les conduiſoit enſuite en triomphe, vêtus d'une étoſe à fleurs dans tout le ſtade, & ce triomphe n'étoit que le préliminaire d'un autre encore plus glorieux, qui les attendoit dans leur patrie. Le vainqueur en y arivant, étoit reçu aux acclamations de ſes concitoyens, qui accouroient ſur ſes pas; décoré des marques de ſa victoire, & monté ſur un char à quatre chevaux, il entroit dans la ville par une brêche qu'on faiſoit exprès au rempart; on portoit des fleurs devant lui, & il étoit ſuivi d'un nombreux cortége qui honoroit cette pompe. Le triomphe de Néron à ſon retour de Grece, tel que le décrivent Suétone & Xiphilin, nous préſente une image complete de tout ce qui compoſoit la pompe de ces ſortes de triomphes athlétiques. La cérémonie ſe terminoit preſque toujours par des feſtins dont les uns ſe faiſoient aux dépens du public, les autres aux dépens des particuliers connus du vainqueur; enſuite ce vainqueur régaloit à ſon tour ſes parens & ſes amis. Alcibiade pouſſa plus loin la magnificence lorſqu'il remporta le premier, le ſecond, & le quatrieme prix de la courſe des chars aux jeux olympiques; car après s'être aquité des ſacrifices dûs à Jupiter-olympien, il traita toute l'aſſemblée. L'athlete Léophron en uſa de même, au raport d'Athénée. Empédocle d'Agrigente ayant vaincu aux mêmes jeux, & ne pouvant comme Pythagoricien, régaler le peuple, ni en viande, ni en poiſſon, il fit faire un bœuf avec une pâte compoſée de myrrhe, d'encens, & de toutes ſortes d'aromates, & le diſtribua par morceaux à tous ceux qui ſe préſenterent. Le feſtin donné par Scopas, vainqueur dans un des *jeux gymniques*, eſt devenu célebre par l'accident qui le termina, & dont Simonide fut miraculeuſement préſervé; cette hiſtoire nous a été tranſmiſe par Cicéron, Phedre, & Quintilien en particulier qui la raconte dans toute ſon étendue.

Ces couronnes, ces palmes, ces triomphes, ces acclamations & ces feſtins, qui donnoient d'abord un ſi grand relief à la victoire des athletes dans les *jeux gymniques*, n'étoient au fond que des honneurs paſſagers, dont le ſouvenir ſe ſeroit bientôt éfacé, ſi l'on n'en eût fait ſuccéder d'autres plus fixes, plus ſolides, & qui dureroient autant que la vie des vainqueurs: ces honneurs conſiſtoient en différens priviléges qu'on leur acordoit, & dont ils jouiſſoient paiſiblement à l'abri des loix, & ſous la protection des princes & des magiſtrats; l'un des plus honorables de ces priviléges étoit le droit de préſéance dans les jeux publics. Une telle préſéance étoit bien due à des hommes que les Grecs regardoient comme des dieux, à des hommes pour leſquels ils avoient une ſi grande conſidération, que c'étoit, dit Cicéron, quelque choſe de plus glorieux en Grece d'avoir vaincu dans les jeux olympiques, qu'à Rome d'avoir obtenu les honeurs du triomphe.

Un autre privilége des vainqueurs dans les *combats gymniques*, privilége où l'utile ſe trouvoit joint à l'honorable, celui d'être nouri le reſte de leurs jours aux dépens de leur patrie; ce droit leur étoit acquis de toute ancienneté: mais, dans la ſuite, leurs victoires ſe multipliant auſſi-bien que les jeux publics, cette dépenſe ſeroit devenue fort à charge à leurs compatriotes, ſi on ne l'eût reſſerrée dans les bornes de la modération; les empereurs conſerverent tous ces priviléges des vainqueurs aux *jeux gymniques*, & même les accrurent; Auguſte en montra l'exemple, ſuivant le témoignage de Suétone.

L'exemption de toute charge & de toute fonction civile n'étoit pas une de leurs moindres prérogatives; mais il falloit, pour l'obtenir, avoir été couronné au moins trois fois aux jeux ſacrés.

Le déſir d'immortaliſer les victoires des athletes remportées aux *jeux gymniques*, fit mettre en œuvre divers moyens qui conduiſoient naturélement à ce but: tels étoient les archives publiques, les écrits des poëtes, les ſtatues, les inſcriptions. La célebration des jeux finie, un des premiers ſoins des agonothetes étoit d'inſcrire ſur le regiſtre public le nom, le pays des vainqueurs, & l'eſpece de combat dont ils étoient ſortis victorieux. Leurs louanges devinrent chez les Grecs un des premiers ſujets de la poéſie lyrique; c'eſt ſur quoi roulent toutes les odes de Pindare, partagées

en quatre livres, chacon deſquels porte le nom des jeox où ſe ſont ſignalés les athletes dont les victoires ſont célébrées dans ces poêmes immortels.

Les peuples, non contens du ſecours qu'ils empruntoient des archives publiques & des poêtes pour perpétuer le ſouvenir des victoires des athletes dans les *jeux gymniques*, employerent, outre cela, toot l'art des ſculpteurs pour tranſmettre aux ſiecles à venir la figure & les traits de ces mêmes hommes, qo'ils regardoient avec tant d'admiration. On peut lire dans Pauſanias un dénombrement de toutes les ſtatues qui ſe voyoient de ſon temps à Olympie, & ces ſtatues ne devoient pas être plos grandes qne le natorel; on ornoit ces ſtatues d'inſcriptions, qui marqnoient le pays des athletes vainqueurs, repréſentés par ces ſtatues, le genre & le temps de leurs victoires, & le prix qu'ils avoient remporté. Octavio Falconeri a recueilli, poblié & éclairci par de ſavantes notes pluſieurs de ces inſcriptions qoi ſnbſiſtent encore.

Enfin, mal-gré la défenſe des agonothetes, on alla juſqu'à rendre des honeurs divins aux vainqueurs dans les *combats gymniques*, & cette eſpece de culte peut paſſer pour le comble de la gloire athlétique. On cite trois exemples tirés de l'hiſtoire: le premier, raporté par Hérodote, eſt de Philippe Crotoniate, vainqneur aux jeux olympiques, & le plos bel homme de ſon temps; les Égeſtains lui dreſſerent après ſa mort on monument ſuperbe, & lui ſacrifierent comme à un héros: le ſecond exemple, encore plus extraordinaire, eſt d'Euthime de Locres, excellent athlete pour le pugilat, lequel pendant ſa vie reçot les honeurs divins; Pline le naturaliſte raconte ce fait, *liv. VII. ch. lvij.* de ſon hiſtoire: le troiſieme exemple eſt celoi de l'athlete Théagene, qui, ao raport de Pauſanias, fot après ſa mort non ſeolement adoré par les Thaſiens, ſes comparriotes, mais par divers peoples tant grecs que barbarrs. Voilà quels étoient les fruits des *combats gymniques*, ces exercices à jamais célebres, & dont noos n'avons plus d'idée. (*Art. du chevalier* DE JAUCOURT.)

GYMNOPÉDIQUE, ou GYMNOPÉDIE. } La *gymnopédique*, dit Athénée (*lib. XIV. pag.* 630.), eſt aſſez ſemblable à la danſe tragique, nommée ἐμμέλεια, c'eſt-à-dire, noble & décente. On remarque dans tontes deux beaocoup de gravité & de nobleſſe. La *gymnopédique* ſe danſoit par deux chœurs, on deux troupes de danſeors nus, dont l'une étoit compoſée de jennes garçons, & l'autre d'hommes faits. Ceux qoi menoient la danſe, portoient ſur leurs têtes des couronnes de palmier, auxquelles on donnoit le nom de thyrrhéatiques, parce que cette fête étoit employée à célébrer one danſe inſtituée en mémoire de la victoire que les Lacédémoniens avoient remportée contre les Argiens à Thyrrhée, ville ſituée dans la Cynourie.

Ce mot eſt compoſé de γυμνὸς, *nu*, & de παῖς, *enfant*.

GYMNOSOPHISTES, philoſophes indiens, qni vivoient dans one grande retraite, faiſoient profeſſion de renoncer à tootes ſortes de volupiés, pour s'adoner à la contemplation des merveilles de la natore: ils ne ſe ſoucioient point d'habits, & alloient nus la plupart do temps, ce que ſignifie leur nom grec. Il eſt vrai qoe la chaleur exceſſive de leor pays pouvoit les y porter facilement. Ils croyoient la métempſoſe, faiſoient conſiſter le bonheur de l'homme, à mépriſer les biens de la fortune, & à ſe mettre au deſſus des plaiſirs; ſe glorifioient de donner des conſeils déſintéreſſés aux princes & aux magiſtrats; & lorſqu'ils devenoient vieux & infirmes, ils ſe brûloient eox-mêmes, pour éviter l'ignominie qu'ils trouvoient à ſe laiſſer accâbler par la maladie on par la vieilleſſe. C'eſt ainſi que Calanus ſe brûla lui-même devant Alexandre.

Il y avoit auſſi en Afrique & en Éthiopie des philoſophes dn même nom. Voici les notions que M. de Paw a recueillies ſur ceux d'Éthiopie. „ Les premiers *Gymnoſophiſtes* de l'Éthiopie ne paroiſſent avoir été que des prêtres errans, qu'on peut comparer à ces hommes qu'on rencontre aujourd'hui en Afriqoe, ſoos le nom de *Marabut*, mot qoi étant tradnit littéralement, ſignifie *enfant du roſeau ardent*: ſoit parce que ces charlatans brûlent quelqoefois leurs victimes avec des roſeaox, ſoit parce qu'ils ſe vantent de ſavoir cracher du feu; ce qu'ils font en tenant des étonpes alumées ſoos leur robe, comme on en vit on exemple en 1631; mais ce tour eſt ſi grôſſier, qu'il n'y a qoe drs negres qoi y poiſſent être trompés. On conçoit que, qoand on peuple n'a encore que drs ſacrificateors ambolans, il doit néceſſairement s'introdnire chez lui des ſoperſtitions très-variées, & qui ſouvent ſe contre-diſent les unes les autres, parce qoe les opinions ne ſont pas réduites en un corps de doctrine, & chaque jongleur tâche de faire valoir les ſienes. Le comte de Boulainvilliers dit que c'eſt principalement parmi une oation comme les Arabes paſteurs, qoe l'idée d'un Dieu créatenr a dû ſe conſerver longtemps dans toute ſa pureté. (*Vie de Mahomet*, *page* 147.) Mais le comte de Boulainvilliers ne connoiſſoit pas dn tont les anciens Arabes, ſur leſquels Sales noos a procuré des éclairciſſemens, qui démontrent que les notions de la divinité étoient extrêmement altérées parmi eox; & cela arive chez toos les peuples errans où chaque tribu & même chaque famille multiplie le nombre des fétiches & des manitoux, dont les animaux ſacrés de l'Égypte & de la Grece ſont des reſtes „.

„ Il eſt bien certain qne l'eſprit des *gymnoſophiſtes* ne commença à ſe développer que quand ils furent réunis en un corps ſédentaire, ou un

collége, qui avoit ſes principales habitations dans la péninſule du Méroé : alors ils s'appliquerent à l'étude, & mirent quelque ordre dans les hiéroglyphes éthiopiques, ſur leſquels le philoſophe Democrite avoit écrit un traité particulier, qui, par les plus grands malheurs, s'eſt entiérement perdu. (*Apud Laertium IX.*) Je ſuis auſſi éloigné qu'on peut l'être, d'ajouter la moindre foi à des éloges auſſi outrés que le ſont ceux que le romancier Philoſtrate prodigue aux *gymnoſophyſtes* (*in vita Apollonii, lib. VI. cap. VI.*) mais malgré cela, il eſt poſſible qu'en travaillant à rédiger leurs hiéroglyphes, ils aient inventé l'alphabet ſyllabique, dont on ſe ſert encore de nos jours dans la Nubie & l'Abyſſinie, & où il n'a sûrement pas été apporté d'ailleurs. Cette découverte étoit d'autant plus intéreſſante, que ſans cela, on n'eût pu parvenir à l'invention de l'alphabet littéral, qui paroît être dû aux Égyptiens; & c'eſt une véritable folie de la part de Platon, d'accuſer les prêtres de l'Égypte d'avoir fait un tort irréparable aux ſciences en inventant l'écriture; ce qui, ſuivant lui, a prodigieuſement affoibli, dans l'homme, la faculté mémorative; & Jules Ceſar ſemble avoir voulu appuier ce préjugé en parlant des Druides, qui n'apprirent jamais par cœur que des abſurdités „.

„ Quoiqu'on rencontre dans Diodore & dans Strabon quelques paſſages relatifs aux opinions qu'avoient les *gymnoſophiſtes* touchant la divinité, il faut convenir qu'il regne beaucoup d'obſcurité dans ces paſſages-là, qui ne paroiſſent être fondés que ſur des raports de quelques marchands grecs, qui vers le temps de Ptolémée Philadelphe commencerent à pénétrer fort avant dans le cœur de l'Afrique. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'eſt qu'ils reconoiſſoient l'exiſtence d'un Dieu créateur, incompréhenſible par ſa nature; mais ſenſible dans ſes ouvrages, qui leur paroiſſoient tous également animés par ſon eſprit. De cette doctrine découla le culte ſymbolique, qui eſt comme approprié au génie des Africains, dont l'imagination ardente devoit être fixée par des objets ſenſibles ou des fétiches, & dont l'inquiétude ſur l'avenir devoit être calmée d'une façon ou d'une autre par les augures qu'ils tiroient de ces fétiches mêmes „.

„ On ne ſauroit, faute de mémoires, entrer dans plus de détail touchant la doctrine particuliere du collége des *gymnoſophyſtes* du Méroé, qui finit de la maniere la plus funeſte, pour s'être conſtamment oppoſé aux progrès du deſpotiſme. On dit qu'un tyran, nommé Ergamene, qui doit avoir été contemporain de Ptolémée Philadelphe, & grec d'origine, fit maſſacrer en un jour tous les *gymnoſophiſtes*, ce qui jeta cette partie de l'Éthiopie dans une déſolation dont elle ne s'eſt plus relevée; on voit ſeulement les ruines d'*Axum* de *Pſelchès*, de *Napata*„.

GYNÉCÉE, logement deſtiné chez les Romains à mettre en réſerve les habits, hardes, linge, meubles & autres effets de la garde robe des empereurs, pour qu'ils puſſent s'en ſervir, lorſque les affaires les appelloient tantôt dans une province, tantôt dans une autre. Il y avoit de ces ſortes de logemens en pluſieurs villes des diverſes provinces, ſituées ſur de grandes routes.

Quoique le mot *gynæceum*, emprunté des Grecs par les Latins, ſignifie proprement un cabinet où les femmes ſerroient leurs habits précieux, bagues, joyaux, ornemens, &c., néanmoins il s'applique particuliérement à tous les endroits où l'on conſervoit les habits & ameublemens impériaux dans les villes principales.

Quantité de perſones, ſur tout des femmes, étoient logées dans ces ſortes de bâtimens, pour travailler à l'ameublement de l'empereur, ou à d'autres manufactures.

Les maîtres des garde-robes impériales de province ſe nommoient *procuratores gynæciorum*, parce qu'ils devoient avoir ſoin que rien ne manquât de ce qui concernoit le linge, vêtement, meubles & autres commodités néceſſaires aux ſervices domeſtiques des empereurs voyageans. Ils devoient auſſi tenir toujours prêts un grand nombre d'habits pour les ſoldats: enfin ils devoient avoir en magaſin des proviſions ſuffiſantes de toile à voiles pour les navires & vaiſſeaux de guerre, dont l'équipement ſeroit ordonné.

La notice de l'empire appele ces ſortes d'intendans *procuratores cynægiorum*, mais c'eſt par corruption du vrai mot; car dans les loix impériales, *cynægium* ſignifie un *chenil*, & ſelon Suidas, le lieu où on expoſoit aux jeux du peuple les bêtes féroces que les gouverneurs des provinces envoyoient à l'empereur pour les ſpectacles publics. Il n'y a donc point de doute qu'il ne faille lire *procuratores gynæciorum*, c'eſt-à-dire, *maîtres des garde robes impériales*: on comptoit quinze de ces maîtres dans l'empire d'Occident, dont il y en avoit ſix établis dans ſix villes ou cités des Gaules; & tous étoient ſubordonés à l'intendant général des finances, *ſub diſpoſitione comitis ſacrarum largitionum*. (D. J.)

GYNÉCIAIRE, ouvrier qui travaille dans le *gynécée*. Les hommes faiſoient les métiers de tiſſerand & de tailleur dans les *gynécées*; les femmes y filoient la laine & la ſoie que les hommes employoient à faire des étoffes.

Quelquefois on condamnoit les criminels à travailler dans le *gynécée* pour le prince, à peu près comme on les condamne aujourd'hui à ſervir ſur les galeres: du moins ce travail étoit une corvée que les princes exigeoient de leurs ſujets, hommes ou femmes.

GYNÉCOCRATUMÉNIENS, anciens peuples de la Scythie d'Europe, qui habitoient ſur les bords du Tanaïs, vers ſon embouchure. Ils furent ainſi nommés, dit Plinie (*VI. 7.*), parce qu'après un combat qu'ils perdirent contre les Amazones, ſur les bords du Thermodoon, ils furent obligés d'avoir commerce avec elles pour leur

leur donner des enfans, à condition que les mâles appartiendroient aux peres, & que les femeles resteroient aux Amazones. Ainsi ces peuples vouloient être sans femmes chez eux, comme les Amazones sans hommes: &, par l'accord qu'ils avoient fait avec ces héroïnes, ils avoient pourvu à la propagation de leur race. Ceux qui placent les Amazones en pays des fables, y renvoient, par la même raison, les *gynécocratuméniens*, dont le nom est formé de γυνὴ, femme, & de κρατέομαι *vaincu*.

GYNÉCONOMES, nom de magistrats à Athènes, qui avoient inspection sur les femmes.

Les *gynéconomes* étoient proprement les censeurs des femmes. Il y en avoit vingt. Ils s'informoient de la vie & des mœurs des Athéniennes, punissoient celles qui se comportoient mal, & qui sortoient des bornes de la pudeur & de la modestie qui convient à leur sexe. Ils exposoient dans un lieu public la liste de celles qu'ils avoient condemnées à quelque emende, ou à d'autres peines.

Ce mot vient de γυνὴ, *femme* (γυναικὸς, *de femme*) & de νόμος, *loi*.

GYNIDE, androgyne, ou hermaphrodite, qui a les deux sexes.

„ À Émese, en Syrie, dit Fleuri, les païens profanerent l'Église nouvélement bâtie, le dédiant à Bacchus, qu'ils nommoient *Gynide*, ou Androgyne, perce qu'ils lui donnoient les deux sexes, & ils y placerent son idole.

Ce mot vient de γυνὴ, *femme*; étant masculin, il signifie un homme qui est femme.

GYPSATI, nom qu'on donnoit aux esclaves exposés en vente dans les places publiques; non parce qu'ils avoient, comme l'ont dit quelques philologues, leurs chaussures frotées de blanc, ou de craie (c'est la signification du mot latin *gypsum*); mais parce que les esclaves exposés en vente, avoient les pieds nus & couverts de blanc ou de craie. Ceux que l'on faisoit venir de Bithynie ou de Cappadoce, pour être vendus à Rome, étoient exposés de cette maniere..... .... *Altera quos nudo traducit Gallia talo. Juven. sat. VII. l. III.*

Pline, Ovide, Properce, &c., expriment clairement cette coutume.

GYROMANTIE, sorte de divination, qui se pratiquoit en marchant en rond, ou en tournant autour d'un cercle, sur lequel il y avoit des lettres ou d'autres caracteres significatifs: à force de tourner, on s'étourdissoit jusqu'à se laisser tomber; & de l'assemblage des lettres qui se trouvoient à l'endroit sur lequel on tomboit, on tiroit des préseges pour l'avenir. — Ce mot est formé de γῦρος, *cercle*, & de μαντεία, *divination*.

GYRTON, en Thessalie. ΓΥΡΤΩΝΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un cheval qui se cabre.

GYTHIUM, en Laconie. ΓΥΘΕΑΤΩΝ.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frapées en l'honneur de Domne, de Caracalle, de Plautille, de Sept-Sévere, de Geta.

H H

HA VARRON (*de re ruſtica, lib. III. cap. I.*) appele l'*h*, *afflatus* caractere qui marque l'aſpiration. C'eſt pourquoi les Romains ont ſi ſouvent négligé de l'écrire ſur les monumens, dans les mots où elle remplaçoit l'eſprit rude des Grecs. Cette obſervation nous fournira une excuſe pour le déplacement apparent des mots d'origine greque, qui devroient être placés à l'*h*, & qui le ſont à la lettre ſuivante; c'eſt-à-dire, à celle qui portoit en grec l'eſprit rude.

Sur un poids de plomb d'Herculanum, le premiere lettre du mot HARRIS eſt coupée en deux parties ⊣, à le maniere du H grec diviſé, dont le jambage droit ⊢ déſignoit l'eſprit rude, de même que le gauche formoit l'eſprit doux ⊣.

H ſur les enſeignes militaires des Romeiu, déſignoit les *haſtaires* qui étoient ſuivis des *princes* dans l'ordre de bataille. Auſſi ſur un denier de la famille Valeria, ſur d'autres des familles Claudia & Cornelia, on voit grevées ſur des enſeignes de légion les deux lettres H & P, *haſtaires, & princes*.

H prit ſouvent la place de l'F chez les Romains, comme le dit Servius (*VII. Æneid. 695.*) *Faliſcos Haliſcus condidit. Hi autem immutato H in F Faliſci dicti ſunt; ſicut febris dicitur, quæ antea hebris dicebatur.* Ainſi *faba* fut dit pour *haba*, & *forreum pour horreum*. Les Eſpagnols modernes en ont uſé de même pour les mots qu'ils ont emprunté du latin.

H. Par la lettre H, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'art, liv. IV. chap. VII.*) gravée ſur le ſocle d'un Faune, au palais Altieri, l'on peut conjecturer que les ſtatues rengées dans un même endroit, portoient les marques de leur nombre, & que celle dont nous parlons, avoit été la huitieme. Un buſte, dont il eſt fait mention dans une inſcription greque, s'eſt trouvé marqué de la même lettre. L'inſcription nous fait voir que ce morceau étoit placé dans un temple de Sérapis, & la lettre nous montre que c'étoit le huitieme buſte. C'eſt ce que le traducteur de cette inſcription n'a pas remarqué; & de là il a regardé la lettre H comme ſuperflue (*Falcon. inſcr. Athlet. p. 17.*). Je crois que la lettre N, gravée ſur le tronc d'une Amazone dans le cabinet du Capitole, ſignifie cinquante, c'eſt-à-dire, que cette ſtatue étoit la cinquantieme dans l'endroit où elle étoit placée.

H fut une lettre numérale chez les écrivains latins du moyen âge, ſelon quelques grammairiens; & elle ſignifioit 200, ſuivent ce vers:

H quoque ducentos per ſe deſignat habendos.

Quand il y avoit un trait au deſſus, $\overline{H}$, elle ſignifioit deux cents mille.

H a été miſe autrefois pour *ch*. Ainſi de *Chlodoveus*, on a fait & écrit *Hludovicus* qui ſe trouve ſur toutes les anciennes monoies, & ſur les titres du IX & X^e. ſiecle; car c'eſt pour cette reiſon que l'on écrivoit *Hludovicus*, avec une *h*. Dans la ſuite le ſon de cette *h* s'étant fort afoibli, ou entiérement ſupprimé, on a auſſi retranché l'*h*, & l'on n'a plus écrit que *Ludovicus*. On trouve auſſi *Hlotaire*, comme *Hlouis*; ſur quoi il eſt bon de remarquer, dit le pere Lobineau, dans le gloſſ. de ſon hiſt. de Bret. que cette diverſité eſt venue de la différence de la prononciation: Ceux qui ne pouvoient prononcer la gutturale, par où ces deux mots commencent, ſubſtituoient un *c* à la place; mais ceux qui étoient accoutumés à la prononcer, l'écrivoient auſſi. Ceux qui ne pouvoient prononcer cette gutturale, l'ont enfin retranchée entiérement, & ont dit *Louis, Lotaire, &c.* Quelques ſavans ont conjecturé que cette *h* devoit être ſéparée du nom, & qu'elle ſignifioit ſeigneur, du latin, *Herus*, ou de l'allemand, *Hert*. Comme le *d* que les Eſpagnols mettent ſouvent devant les noms propres. D. Phelippe, pour dire, Don Philippe; mais comme elle ſe trouve auſſi au commencement des noms de pluſieurs villes, il eſt plus vrai-ſemblable que cette lettre n'étoit miſe à la tête des noms que pour marquer la rude prononciation des vieux François. (LE BLANC.) De plus, la prononciation de la gutturale devant l'*l*, eſt reſtée dans quelques cantons du diocèſe de S. Malo, où les payſans diſent une *hlef*, une *hloche*, une *hloiſtre*. On peut conjecturer de là, que les payſans de ces cantons, ne viennent point des anciens Celtes ou des enciens Armoriques; mais que ce ſont des Francs qui s'établirent dans ces quartiers.

On trouve auſſi l'*h* devant le *c*, *Hearolus*, *Hcalendæ*, pour *Karolus*, *Kalendæ*. Dans la ſuite on a retranché l'*h*, & le *k* ne s'écrit plus depuis aſſez long-temps, ſi ce n'eſt dans fort peu de mots. L'*h* devant un *c*, *hc* ſe trouve ſur-tout dans les chartres des Lombards.

H (*Diplomatique* .) Nous ne diviſons l'H qu'en deux ſéries de majuſcules & de minuſcules. Excepté la Ire. ſous-série, qui de la plus haute antiquité deſcend juſqu'aux plus bas temps, & les 6, 7 & 8e. à peu près du moyen âge, preſque toutes les autres ne deſcendent pas au deſſous du IXe ſiecle. Pluſieurs même ne peuvent être renvoyés ſi tard.

Ie. Série, 1o. à jambages tranchés, erondis ou en grife; 2o. non joints par la traverſe; 3o. H privée d'un côté; 4o. privée de traverſe; 5o. celle-ci détachée des jambages; 6o. H en N; 7o. courbée en voûte ou demi voûte par leur traverſe; 8o. à jambages inégaux; 9o. à traverſe excédante; 10o. H penchée vers le ganche; 11o. vers la droite; 12o. prolongation irréguliere des baſes & ſommets; 13o. courbures des côtés; 14o. de plus inégaux; 15o. H approchant du K; 16o. tortuoſité dans les jambages diſproportionés.

La IIe. grande ſérie, n'e rien de plus ancien qne le IVe ſiecle, duquel on peut raprocher quelques figures des quatre premieres ſous-ſéries, & de la 6e; les autres doivent être relégnées au moyen âge. La 5e. & le 9e. fourniſſent du pur gothique. Ie. ſous-ſérie. Les traits de jonction deſcendant plutôt qu'ils ne montent; 2e, montent plutôt qu'ils ne deſcendent; 3e, *h* tendant à ſe transformer en *b*; 4e, traverſle en cette lettre; 5e, aux deux jambages courbes; 6e, de niveau ſans baſe; 7e, côté droit excédant; 8e, à baſes & ſommets; 9e, en *n*; 10e, côté droit courbé en deſſous, & recourbé en deſſus; 11e, pur gothique.

HABILLEMENS longs.

Les Theſſaliens ſeuls chez les Grecs portoient des habits longs, comme le témoigne Strabon, (*lib.* 9.), à cenſe du froid qui régnoit dans leur pays. Les barbares en portoient généralement ſur les monumens des Grecs. Les Orientaux en portoient auſſi, & de ſemblables à ceux des Orientaux modernes; comme on peut le voir ſur un monument palmyrénien du capitole.

HABITS. *Voyez* pour les habits, chaque pays, chaque ſexe, chaque âge, & chaque ſorte d'*habit*.

HABITUS, ſurnom de la famille Viaia.

HACHE des faiſceaux. *Voyez* Faiſceaux.

Hache donala & des Amazones. *Voyez* Bipenne & Amazones.

Hache, arme des guerriers. Homere parle de cette arme, qu'il appele tantôt Ἀξίνη (*Iliad. N.* 612.), tantôt Πέλεκυς (*Iliad. O.* 711.).

Les ſoldats romains ne paroiſſent avoir porté des *haches* dans leur bagage, que pour faire des paliſſades, comme on le voit ſur la colonne trejane.

Les Scythes, ainſi que les Francs, décrits par Sidoine (*epiſt. IV.* 20.), & par Procope, portoient, pour arme, une *hache* de fer à deux tranchans, fort épaiſſe. En abordant l'ennemi, ils les lançoient avec tant de force, qu'elles briſoient les boucliers, tuoient les guerriers, & avec tant d'adreſſe, qu'ils atteignoient toujours leur but. (*Sidon. Carm. V.* v. 247.):

Excuſſiſſe citas veſtum per inane bipennes,
Et plaga præciſſe locum, clypeoſque rotare
Ludus. . . . . . .

Hachx, ſymbole de Jupiter-Labradéus chez les Cariens, au lieu de la foudre ou du ſceptre. *Voyez* Labradéus.

HADÉS, ou Haidés, nom que les Grecs donnoient à Pluton. *Voyez* Adés.

HADRIANI, en Bithynie, près de l'Olympe. ΑΔΡΙΑΝΕΩΝ & ΑΔΡΙΑΝΩΝ ΠΡΟΣ ΟΛΥΜΠΙΟΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze . . . . . *Pellerin*.

Cette ville a fait fraper, ſous l'autorité de ſes archontes, des médailles impériales greques en l'honeur de M. Aurele, de Sept. Sévere, de Caracalle, de Plautille, d'Alex. Sévere, de Domna, d'Hadrien, d'Antonin, de Géta, de Velérien.

HADRIANOPOLIS, en Thrace. ΑΔΡΙΑΝΟΠΟΛΙΤΩΝ.

On a des médailles impériales greques de cette ville, frapées ſous l'autorité de ſes gouverneurs, en l'honeur d'Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurele, de Fauſtine jeune, de Commode, de Criſpine, de Julia, de Caracalla, de Plautille, de Géta, de Valérien, de Gordien-Pie.

Ses médailles autonomes ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Hadrianopolis, en Bithynie. ΑΔΡΙΑΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.

On a des médailles impériales, avec l'ere de cette ville, frapées en l'honeur de Septime-Sévere, d'Hadrien, d'Alex. Sévere. *Voyez* Eras.

HADRIANOTHERA, en Bithynie. ΑΔΡΙΑΝΟΘΗΡΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze . . . . . *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Hadrien, d'Antinoüs, de Domna, de Philippe pere.

HADRIEN Nerva Trajanus Hadrianus, Augustus.

Ses médailles ſont:

C. en or; il y a des revers R. celui de l'an de Rome 874, eſt RRR.

RRR. en or grec; au revers la tête du roi Ssuromate.

C. en argent; quelques revers R.

R. en médailles greques d'argent.

RRR. au revers de Rheſcuporide, roi du Boſphore.

RR. en médaillons latins d'argent.
RR. en médaillons grecs d'argent.
C. en G. B. de coin romain. La ſuite des médailles d'*Hadrien* en G. B. eſt une des plus curieuſes de toutes les ſuites impériales. On y trouve cent revers rares; ſur la plupart deſquels ſont les noms des provinces de l'empire: auſſi y en a-t-il qui ſont RR & RRR.
C. en M. B. & RR. avec la tête d'Antonin.
C. en P. B.
RR. en G. B. de Colonies.
R. plutôt que C. en M. & P. B.
R. en G. B. grec.
C. en M. & P. B.
C. dans les médailles d'Égypte, beaucoup de médaillons de bronze.

Il y avoit dans la collection de d'Eunery, une médaille d'argent unique, reſtituée par *Hadrien*, en l'honneur de Trajan, après l'apothéoſe de ce prince. On trouve un médaillon d'argent d'*Hadrien*, qu'on lit communément de cette maniere; du côté de la tête: IMP. CÆS. AUGUSTUS. Au revers, HADRIANUS AUG. P. P. REN. qu'on prétend être une reſtitution faite par *Hadrien* en faveur d'Auguſte; mais cette explication n'eſt pas généralement avouée. Ce médaillon eſt RRR.

Winckelmann (*Hiſt. de l'Art. liv. VI. ch. VII.*) a obſervé que les grands médaillons de bronze, dont la vérité eſt reconue, ne commencent qu'à *Hadrien*. D'après ce principe, il déclare hardiment faux tous les médaillons de bronze, antérieurs à cette époque, placés dans le cabinet impérial de Vienne. Mais il cite avec admiration un des plus beaux médaillons d'*Hadrien*, qui ſe trouve dans le même cabinet. Ce morceau de bronze qui eſt creux, fut acheté d'un muletier des environs de Rome, qui s'en étoit ſervi long-temps, pour ſes mulets, en guiſe de ſonette.

Hadrien, ſucceſſeur de Trajan, fait époque dans l'hiſtoire de l'art; & voici ſon article extrait de Winckelmann (livre VI. chap. VII.). Sa vertu, moins ſolide que celle de ſon prédéceſſeur, ſe dément quelquefois; mais ſes grandes qualités & ſes rares talens lui ont mérité une place diſtinguée chez la poſtérité. Amateur & protecteur des arts, il en pratiquoit pluſieurs, & même, à ce qu'on a prétendu, il avoit fait une ſtatue. Auſſi Victor, vil flateur de ce ſiecle, prend il occaſion de là pour dire que cet empereur, conſidéré comme artiſte, pouvoit tenir ſa place à côté des ſtatuaires les plus célebres, tels que Polyclete & Euphranor.

À juger de ſon goût pour le vieux ſtyle dans ſa langue, il eſt à préſumer qu'il aura voulu ramener l'art aux mêmes principes. (*Spartian. Hadr.*). On ſait qu'il affectoit dans ſes écrits de s'éloigner du langage & du ſtyle des bons auteurs romains, & qu'il employoit plus volontiers les termes ſurannés & les tournures barbares d'Ennius, & des Écrivains des premiers temps. Son amour pour les arts & les lettres fut grand; mais ſon déſir de tout ſavoir & de tout voir fut ſans bornes. Cette curioſité fut la principale cauſe des grands voyages qu'il entreprit la ſixieme année de ſon regne dans toutes les provinces romaines; de ſorte qu'il ſe trouve des médailles de dix-ſept pays qu'il a parcourus. Il paſſa juſqu'en Arabie & en Égypte, pays qu'il étudia beaucoup, comme il le marque lui-même au Conſul *Sévérianus*.

Hadrien ſe fit une gloire d'approcher les arts du trône, & de relever en quelque ſorte le courage des Grecs; de maniere que la Grece, depuis la perte de ſa liberté, n'a pas eu de temps plus heureux que cette époque, ni d'ami plus puiſſant que cet empereur. Ce prince, ſe propoſant de rendre à la Grece ſon ancien luſtre, commença par la déclarer libre, & chercha à redoner aux villes grecques leur premiere ſplendeur. Dans cette vue non ſeulement il fit conſtruire à Athènes, comme Périclès, un grand nombre d'édifices, mais il fit décorer encore toutes les fameuſes villes de la Grece & de l'Aſie mineure de bâtimens publics, de temples, d'aqueducs & de bains. Le temple qu'il fit élever à Cyſique eſt rangé au nombre des ſept merveilles du monde; & il y a apparence que les vaſtes ruines qui, depuis tant de ſiecles, ſervent de matériaux aux habitans de cette ville, ſont des reſtes de ce temple.

Mais *Hadrien* montra une prédilection particuliere pour Athènes, ſoit parce que cette ville avoit été le ſiége des arts, ſoit parce qu'il y avoit vécu pluſieurs années, & qu'il y avoit rempli la charge d'archonte. Il rendit aux Athéniens l'île de Céphalonie (*Xiphii. Hadr.*), il acheva & conſacra le temple de Jupiter Olympien, qui étoit reſté imparfait depuis Piſiſtrate pendant l'eſpace de ſept cents ans. Il orna leur ville d'un édifice qui avoit pluſieurs ſtades de circuit. Il fit placer dans ce temple pluſieurs ſtatues d'or & d'ivoire, une figure de Jupiter de proportion coloſſale, auſſi d'or & d'ivoire. Chaque ville, pour ſignaler ſon zele, voulut élever dans ce temple une ſtatue à l'empereur. (*Pauſan. l. I. p. 42.*).

La paſſion d'*Hadrien* pour l'art produiſit des amateurs parmi les Grecs aiſés. Le ſeul Hérodes-Atticus, célebré par ſon éloquence, & encore plus par ſes richeſſes, fit élever des bâtimens & ériger des ſtatues dans différentes villes de la Grece. C'eſt lui qui fit conſtruire près d'Athènes, au bord de l'Ilyſſe, le magnifique ſtade de marbre, dont la grandeur fut telle qu'on y épuiſa preſque toute une carriere du mont Pentélicien. (*Ibid.*). Il décora encore Athènes & Corinthe de ſuperbes théâtres.

Le goût de l'empereur pour les bâtimens, & l'encouragement qu'il prodiguoit aux arts, ne ſe reſtreignoient pas aux ſeules villes de la Grece; celles d'Italie eurent également part à ſes libéralités.

À Rome *Hadrien* fit conſtruire, pour lui ſer-

vir de tombeau, un ſuperbe édifice connu anciénement ſous la dénomination de *moles Hadriani*, & aujourd'hui ſous celle du château S. Ange. Outre les différentes colonnades qui régnoient à l'entour, tout le bâtiment étoit revêtu de marbre blanc & décoré de ſtatues. Dans la ſuite des temps ce monument ſervit de citadelle, & dans la guerre des Goths, les Romains y étant aſſiégés, ſe défendirent avec des ſtatues qu'ils jeterent ſur leurs ennemis. *Voyez* HADRIANEUM.

Dans le grand nombre de monumens qu'*Hadrien* fit élever, le plus conſidérable étoit ſans contre dit l'immenſe édifice qu'il bâtit au bas de Tivoli, connu aujourd'hui ſous le nom de *villa Hadriana*, maiſon d'*Hadrien*, dont les débris embraſſent un circuit de près de dix milles d'Italie. Pour ſe former une idée de l'immenſité de cette conſtruction, il faut ſavoir qu'elle renfermoit preſque toute une ville, des temples, des paleſtres, & une infinité d'autres édifices, entre autres deux théâtres, dont l'un peut nous donner la meilleure notion de tous les édifices de ce genre. C'eſt le théâtre le plus entier qui nous ſoit reſté des anciens: on y voit encore le portique, les ſalles des acteurs, les eſcaliers par où l'on montoit au théâtre, la porte de la ſcène, les portiques latéraux de l'avant-ſcène, l'orcheſtre & la place des inſtrumens. Ce prince avoit imité dans ce palais tout ce que l'antiquité avoit eu de plus célebre: le lycée, l'académie, le prytanée, le portique, le temple de Theſſalie, & le pécile d'Athènes. Il y avoit même fait repréſenter les champs Élyſées, & le royaume de Pluton. Parmi ces nombreux édifices, celui qui attire principalement la curioſité des voyageurs, eſt la fameuſe *paleſtre*, ou le lieu des exercices; il y avoit des portiques en arcades, & une grande cour autour de laquelle régnoit une terraſſe des deux côtés. C'eſt là où l'on voit les chambres voûtées, qu'on appele communément les *cent chambres*, & qui ſervoient à loger les gardes prétoriennes; ces chambres ne communiquoient les unes avec les autres que par un corridor de bois pratiqué au dehors, qu'on pouvoit fermer & faire garder par une ſentinelle. Ces deux rangs de voûtes forment un angle, au ſommet duquel eſt une tour ronde, deſtinée ſans doute à loger les gardes du corps. Sous chacune de ces voûtes il y avoit deux demeures ſervant à loger les gens de guerre; dans l'une on voit encore le nom abrégé d'un ſoldat, écrit en noir, & groſſiérement, comme avec le doigt. La magnificence de ces bâtimens étoit telle qu'un très-grand baſſin, que l'on croit avoir été une naumachie, étoit toute revêtue de marbre jaune. En faiſant l'excavation de cet emplacement on a trouvé, outre pluſieurs ſquelettes de cerfs, une grande quantité de têtes de marbre, & d'autres pierres plus dures, dont pluſieurs avoient été briſées à coup de hache. Le cardinal de Polignac avoit acquis les meilleures de ces têtes.

Les ſtatues qu'on a tirées des fouilles de cette *villa*, depuis deux cents cinquante ans, ont enrichi tous les cabinets de l'Europe; & il y reſte cependant encore des découvertes à faire pour nos derniers neveux. Le cardinal Hyppolite d'Eſte, qui bâtit ſa *villa* ſur les débris de la maiſon de campagne de Mécene à Tivoli, la décora d'une infinité de ſtatues, trouvées dans la *villa Hadriana*. Le cardinal Alexandre Albani, en ayant fait l'acquiſition en différens temps, les fit tranſporter dans ſes maiſons; & c'eſt par lui qu'une grande partie de ces antiques eſt paſſée dans le cabinet du capitole.

Indépendament des meilleurs ouvrages en marbre qu'on a tirés de la *villa Hadriana*, & dont on aura ſouvent occaſion de parler dans ce dictionaire, on fera ici mention du fameux tableau en moſaïque, repréſentant une jâre pleine d'eau, ſur les bords de laquelle il y a quatre colombes, dont l'une vient boire.

Le ſiecle d'*Hadrien* ayant acquis plus de luſtre & plus de gloire par la culture des arts, que les temps des autres empereurs, il réſulte que l'art du deſſein de cette époque mérite un examen plus détaillé, & cela d'autant plus que nous devons conſidérer l'art, ſous ce prince, comme la derniere école, conſervée à peine pendant cinquante ans, après ſa mort. L'on ſe rapélera ici ce que nous avons dit ailleurs au ſujet des imitations Égyptiennes faites par *Hadrien*; mais pour l'intelligence parfaite de ces objets, nous ſommes obligés de répéter ici quelques articles.

On voit, par les productions de ce temps, qu'*Hadrien* avoit ſaiſi l'eſprit de l'art dans toute ſon étendue; & il y a grande apparence que ce prince a fait exécuter auſſi des ouvrages dans le goût étruſque. Quant aux ſtatues travaillées dans la maniere égyptiene, il en décora un temple de ſa *villa*, celui de tous les temples qui s'eſt le mieux conſervé. C'eſt apparemment cet édifice que Spartien appelle le *canopus*. Il faut que les figures faites dans le goût égyptien ſe ſoient trouvées par centaines dans cette *villa* d'*Hadrien*, puiſque, ſans compter celles qui ſont détruites, ni celles qui ſont encore enſévelies ſous les ruines du temple, ni pareillement celles qui ont été emportées à Rome, il en reſte encore une quantité ſi conſidérable. Par l'exécution de ces ouvrages *Hadrien* ramenoit, pour ainſi dire, aux élémens de l'art & au principe du deſſein, qui doit être d'autant plus exact & plus facile à être apprécié dans les figures égyptiennes, que les parties en ſont ſimples & les travaux peu chargés. En commençant par l'imitation la plus ſtricte, il ſemble s'être propoſé pour but d'avancer par gradation; puis, en ne quittant point les traces de cette imitation, en obſervant de quelle maniere l'ancien ſtyle a changé, & en ſe conformant dans la pratique au progrès conjectural que l'art auroit fait en Égypte, s'il n'avoit pas été limité par les loix. Car il ſe trouve à cette époque des

figures de granit rouge, dont la fabrique eſt entiérement dans l'ancien ſtyle des Égyptiens. Rien ne prouve mieux que ce ſont des imitations que les têtes des deux ſtatues de Tivoli qui ſont plus grandes que le naturel, & qui repréſentent le fameux Antinoüs. Au ſurplus, nous y remarquons des ſtatues qui dénotent le ſecond ſtyle des artiſtes de cette nation; le marbre noir dont elles ſont faites, eſt une preuve qu'elles ne tirent pas leur origine de l'Égypte. Enfin nous trouvons des figures en marbre noir, conçues à la vérité dans le ſtyle égyptien, mais exécutées de maniere que les mains, au lieu d'être appliquées au corps, ſont entiérement libres & en action. Le cabinet du capitole & la *villa Albani* renferment des morceaux de l'un & de l'autre genre. Il s'eſt conſervé au moins un auſſi grand nombre de ces ouvrages imités, que de ceux du véritable ſtyle grec, qu'*Hadrien* ſemble avoir voulu ramener à ſa premiere perfection.

L'énumération des ouvrages conçus dans le goût grec, doit commencer par les deux centaures en marbre noir, dont le cardinal Furietti avoit été le premier poſſeſſeur. Au décès de ce prélat, le Pape Clément XIII les acheta, avec la moſaïque des colombes, pour la ſomme de treize mille écus romains, & il réunit ces antiques au cabinet du capitole. On place ces ſtatues les premieres parmi les ouvrages grecs du ſiecle d'*Hadrien*, non pas qu'elles ſoient les meilleures productions de ce temps, mais plutôt par une raiſon contraire, & auſſi parce qu'on trouve gravés ſur les ſocles les noms des artiſtes grecs qui les firent, Ariſtéas & Papias d'Aphrodiſium. Ces morceaux, qui furent trouvés très-mutilés dans les ruines de la *villa Hadriana*, exigerent de grandes réparations.

Mais la gloire de l'art de ce ſiecle, ainſi que de tous les âges, ſera toujours les deux portraits d'Antinoüs: l'un eſt un buſte en demi-boſſe de la *villa* Albani, & l'autre eſt une tête coloſſale dans la *villa* Mondragone, au deſſus de Fraſcati. Ces deux morceaux ſe trouvent gravés dans les monumens de l'antiquité. (*Monum. ant. ined. n.* 179. 180.

On cite ordinairement, comme la plus belle production de l'art ſous *Hadrien*, la ſtatue nommée improprement l'Antinoüs de Belvédere, par la fauſſe idée où l'on eſt qu'elle repréſente le favori de cet empereur; mais tous ces caracteres indiquent qu'elle repréſente Méléagre. On la range, à juſte titre, parmi les ſtatues de la premiere claſſe, plus pour la beauté des parties, que pour la perfection du tout: les parties baſſes du corps, les jambes & les pieds, ſont bien inférieures de forme & d'exécution au reſte de la figure.

Parmi les portraits d'*Hadrien*, les plus beaux en marbre ſont une tête coloſſale du palais Borgheſe, & un buſte d'une belle conſervation qui ſe trouve au cabinet de Bevilacqua à Vérone; dans ce dernier morceau il eſt repréſenté encore jeune, & portant une barbe fort courte, avec cette particularité que ſes cheveux, au lieu d'être rangés en boucles & ajuſtés au deſſus du front, ſont tout plats. La plus belle tête de cet empereur, en pierres gravées, eſt un camée, qui fut jadis au cabinet Farneſe, & qui parvint enſuite entre les mains du comte de Thoms, gendre du célebre Boerhaave, mais qui ſe trouve aujourd'hui dans la collection du prince d'Orange.

HADRUMETUM, en Afrique. HAΔP.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

RRRR. en argent. *Eckhel.*

O. en or.

Devenue colonie romaine, elle a fait fraper des médailles impériales latines en l'honneur d'Auguſte avec Ceſar, & d'Auguſte ſeul.

HÆMUS. Les Romains appeloient de ce nom les victimes que l'on immoloit à Jupiter Fulminant, ſans que l'on en ſache l'origine (*Stat. Thebaid. l. IV.* 223.)

HÆREDIUM, petit champ, héritage médiocre.

HAGNO, une des nymphes nourices de Jupiter. *Voyez* LYCEUS.

H. A. I. R..... *Honore accepto impenſam* ou *impendium remiſſum*.

HAITON, roi d'Arménie.

Pellerin en a publié une médaille de bronze avec une légende arméniene.

HALCIONE, une des ſept filles d'Atlas, qui forment la conſtellation des Pleïades.

HALÉSUS, un des fils d'Agamemnon, effrayé de la triſte fin de ſon pere, & craignant qu'Égiſte & Clytemneſtre ne lui réſervaſſent le même ſort, s'enfuit en Italie avec quelques amis de ſon pere, & y bâtit la ville de Faliſques.

HALICARNASSE, ancienne ville d'Aſie, dans la Carie, dont elle étoit la capitale; on en rapporte la fondation à des Grecs venus d'Argos. Elle poſſédoit un port magnifique, de bonnes fortifications, & de grandes richeſſes: elle avoit été la réſidence des rois de Carie, & particuliérement de Mauſole, dont le fameux tombeau ſervit à lui donner un nouveau luſtre. On peut voir dans Arrien la difficulté qu'Alexandre trouva, lorſqu'il en fit le ſiége. Une médaille frapée ſous Géta, prouve par ſa légende, que ſous les Romains cette ville ſe gouverna par ſes propres loix, & jouit de ſa liberté. Elle a donné naiſſance à deux fameux hiſtoriens, qui ſeuls l'auroient immortaliſée, Hérodote & Denis.

Hérodote, le pere de l'hiſtoire profane, naquit l'an 404 avant Jéſus-Chriſt. Il mit tous ſes ſoins à apprendre dans ſes voyages l'hiſtoire des nations, & il en compoſa les neuf livres qui nous reſtent de lui. Les Grecs en firent tant de cas, lorſqu'il les récita dans l'aſſemblée des jeux olympiques, qu'ils lui donnerent les noms des neuf muſes. L'hiſtoire d'Hérodote eſt écrite en dialec-

Ile ionique. Son ſtyle eſt plein de charmes, de douceurs & de délicateſſe. Malgré les critiques qu'on a faites d'Hérodote, il eſt toujours conſtant que ſon ouvrage renferme ce que nous connoiſſons de plus certain ſur l'hiſtoire ancienne des différens peuples.

Denis, ſurnomé d'*Halicarnaſſe*, du nom de ſa patrie, eſt en même temps un des plus célebres hiſtoriens, & des plus judicieux critiques de l'antiquité; il vint à Rome après la bataille d'Actium, trente ans avant J. C., & y demeura vingt-deux ans, ſous le regne d'Auguſte. Il compoſe en grec l'hiſtoire des antiquités romaines, & les diſtribua en vingt livres, dont il ne nous reſte que les onze premiers; c'eſt un ouvrage que nous ne nous laſſons point de lire & de conſulter. Nous avons encore d'autres œuvres de Denis d'Halicarnaſſe; M. Hudſon en a procuré la meilleure édition en grec & en latin, à Oxford, 1704, *in-fol.* (D. J.)

HALICARNASSE, en Carie. ΑΛΙΚΑΡΝΑΣΣΕΩΝ. Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville, colonie d'Athènes, a fait graver, ſous l'autorité de ſes archontes, des médailles impériales greques en l'honneur de Sévere, de Caracalle, de Géta, de Maximin, de Gordien, d'Agrippine jeune, & de Commode.

HALICASTRUM. *Voyez* ALICA.

HALIE, une des cinquante Néréïdes; ſon nom eſt pris de l'élément qu'elle habite.

HALIES, fêtes qui ſe célébroient à Rhodes, en l'honneur du Soleil, le 24 du mois Gorpiæus; les hommes & les jeunes garçons y combattoient, & celui qui ſortoit victorieux, avoit pour récompenſe une couronne de peuplier. Athénée a fait mention des *halies* dans ſon treizieme livre. Ce mot eſt dérivé de ἅλμα, qui dans le dialecte dorique s'écrit pour ἅρπς, *ſoleil*.

HALIMEDE, une des cinquante Néréïdes; ſon nom ſignifie, qui a ſoin de la mer, qui fait ſes délices de la mer.

HALIMENE, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* MINE.

HALLIRHOÉ, une des maîtreſſes de Neptune, qui la rendit mere d'Iſis, ſelon Plutarque.

HALLIRHOTIUS, fils de Neptune. *Voyez* ALLYROTHIUS.

HALMUS. *Voyez* ANDREUS.

HALOA, les mêmes fêtes que les AIRES. *Voyez* ce mot.

HALONESUS, île. ΑΛΟ. Les médailles autonomes de cette île ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

HALORIE, dans l'Élide; il y avoit un temple dédié à Diane-Élenne, dont le ſacerdoce dépendoit des Arcadiens.

HALOURGIDES. *Voyez* ΑΛΟΥΡΓΙΔΕΣ.

HALTERES. Les *halteres* chez les Grecs étoient des maſſes peſantes de pierre, de plomb, ou d'autre métal dont ils ſe ſervoient dans leurs exercices.

Il paroît qu'il avoit deux ſortes d'*halteres*; les unes étoient des maſſes de plomb que les ſauteurs prenoient dans leurs mains pour s'aſſurer le corps & être plus fermes en ſautant; les autres étoient une eſpece de palet que l'on s'exerçoit à jeter.

Les *halteres*, ſelon Galien, ſe poſoient à terre, à environ trois pieds & demi de diſtance ſes unes des autres; la perſone qui vouloit s'exercer ſe plaçoit entre deux de ces maſſes, prenoit de la main droite celle qui étoit à ſa gauche, & de la gauche celle qui étoit à ſa droite, & les remettoit pluſieurs fois de ſuite à leur place, ſans remuer les pieds de l'endroit où elle les avoit d'abord poſés. On employoit cet exercice pour la cure de pluſieurs maladies.

Mercuriel en parle dans ſon *ars gymnaſtica*. Martial dit de cet exercice (XIV. 49.):

Quid pereunt ſtulto ſortes halteres lacerti?
Exercet melius vinea foſſa viros.

HAMA, inſtrument qui ſervoit à Rome dans les incendies. On n'en connoît que le nom. Étoit ce un croc, étoit-ce un vaſe à porter de l'eau?

HAMADRYADE, ſœur & femme d'Oxilus, ſelon Athénée (*lib. III.*) engendra huit filles, qui furent toutes nommées nymphes *Hamadryades*; mais elles n'étoient point de la même eſpece que celle de l'article ſuivant. Elles avoient toutes huit un nom particulier, que l'on impoſa enſuite aux arbres.

HAMADRYADES. C'étoient des nymphes dont le deſtin dépendoit de certains arbres avec leſquels elles naiſſoient & mouroient; ce qui les diſtinguoit de *dryades*, dont la vie n'étoit point attachée aux arbres. C'étoit principalement avec les chênes que les *hamadryades* avoient cette union, comme l'indique leur nom, compoſé de ἅμος, enſemble, & de ὅλος, un chêne. (*Servius in v. 62. eclog.* 10).

Quoique ces nymphes ne puſſent ſurvivre à leurs arbres, elles n'en étoient pas cependant abſolument inſéparables, puiſque, ſelon Homere, elles alloient par échappées ſacrifier à Vénus dans les cavernes avec les ſatyres; &, ſelon Séneque, elles quittoient leurs arbres pour venir entendre le chant d'Orphée. On dit qu'elles témoignerent quelquefois une extrême reconnoiſſance à ceux qui les garantirent de la mort (*Voyez* RŒCUS & PHOSPELEA); & que ceux qui n'eurent aucun égard aux humbles prieres qu'elles leur firent d'épargner les arbres dont elles dépendoient, en furent ſévérement punis: Péribée l'éprouva, au

raport d'Apollonius de Rhodes. (*Lib. II. Argon.*).

Mais il vaut mieux lire la maniere dont Ovide dépeint les complaintes & l'infortune de l'*hamadryade* que l'impie Éryſichton fit périr ; elle vivoit dans un vieux chêne reſpectable, qui, dit-il, ſurpaſſoit autant tous les autres arbres que ceux-ci ſurpaſſent l'herbe & les roſeaux. À peine Éryſichton lui eut-il porté un premier coup de hache, qu'on entendit pouſſer des gémiſſemens, & qu'on vit couler du ſang; le coup étant redoublé, l'*hamadryade* éleva fortement ſa voix : „ Je ſuis, dit-elle, une nymphe chérie de Cérès ; „ tu m'arrâches la vie, mais j'aurai au moins en „ mourant la conſolation de t'apprendre que je „ ſerai bientôt vengée „ :

Editus e medio ſonus eſt cum robore talis :
Nympha ſub hoc ego ſum, Cereri gratiſſima, ligno,
Quæ tibi factorum pœnas inſtare tuorum
Vaticinor moriens, noſtri ſolatia leti.

(*Metam. lib. VIII. v. 763.*)

Les *hamadryades* ne doivent donc pas être cenſées immortelles ; puiſqu'elles mouroient avec leurs arbres. Je ſai bien qu'Héſiode donne à leur vie une durée prodigieuſe dans un fragment cité par Plutarque, ſelon lequel, en prenant la ſuppuration la plus modérée des mythologiſtes, la carriere des *hamadryades* s'étendoit juſqu'à neuf cents trente-trois mille cent vingt ans ; mais ce calcul fabuleux ne s'acorde goere avec la durée des arbres, de ceux là même à qui Pline (*lib. XVI. c. 44*) donne la plus longue vie.

Cependant il n'a pas été difficiles aux anciens d'imaginer l'exiſtence de ces eſpeces de nymphes ; car ils concevoient des ſentimens de vénération & de religion pour les arbres qu'ils croyoient être fort vieux, & dont la grandeur extraordinaire leur paroiſſoit un ſigne de longue durée. Il étoit ſimple de paſſer de là juſqu'à croire que de tels arbres étoient la demeure d'une divinité. Alors on en fit une idole naturelle, je veux dire qu'on ſe perſuada que ſans le ſecour des conſécrations, qui faiſoient deſcendre dans les ſtatues la divinité à laquelle on les dédioit, une nymphe, une divinité, s'étoit concentrée dans ces arbres. Le chêne qu'Éryſichton coupa étoit vénéré pour ſa grandeur & pour ſa vieilleſſe. On l'orgoit comme un lieu ſacré ; on y appendoit les témoignages du bon ſuccès de ſa dévotion, & les monumens d'un vœu exaucé. Ovide nous l'apprend :

Stabat in his ingens annoſo robore quercus,
Una, nemus : vittæ mediam, memoreſque tabellæ,
Sertaque cingebant, voti argumenta potentis.

Les poëtes ont ſouvent confondu les *hamadryades* avec les nayades & les dryades. On trouve cette confuſion dans Properce (*lib. I. elg.* 20.), qui, en parlant des nymphes qui enleverent Hylas, les appele tantôt *hamadryades*, tantôt dryades ; c'étoient cependant les nymphes d'une fontaine. Ovide (*Faſt. IV.* 229), au contraire, appele quelquefois dryades les nymphes dont le deſtin dépendoit d'un arbre. *Voyez* DRYADES.

HAMAXIA, dans la Cilicie. AMAΞΙΩΝ. ΠΕ. M. Éckel attribue à cette ville une médaille de brouze, avec cette légende.

HAMMON. *Voyez* AMMON.

HANNIBALLIEN, neveu de Conſtantin, roi du Pont, de Cappadoce & d'Arménie.

FLAVIUS CLAUDIUS HANNIBALLIANUS REX.

Ses médailles ſont :

RRRR. en or.

Feu M. de Beauvau aſſuroit l'avoir vu dans le cabinet d'un ſouverain d'Allemagne.

O. en argent.

RRR. en P. B.

HARANGUE, diſcours qu'un hiſtorien, ou poëte met dans la bouche de ſes perſonages.

Les héros d'Homere haranguent ordinairement avant que de combattre.

L'uſage des *harangues* dans les hiſtoriens a de tout temps eu des partiſans & des cenſeurs ; ſelon ceux ci elles ſont peu vrai ſemblables, elles rompent le fil de la narration : comment a-t-on pu en avoir des copies fideles ? c'eſt une imagination des hiſtoriens, qui ſans égard à la différence des temps, ont prêté à tous leurs perſonages le même langage, & le même ſtyle ; comme ſi Romulus, par exemple avoit pu & dû parler auſſi poliment que Scipion. Voilà les objections qu'on fait contre les *harangues*, & ſur-tout contre les *harangues* directes.

Leurs défenſeurs prétendent au contraire qu'elles répandent de la variété dans l'hiſtoire, & que quelquefois on ne peut les retrancher ſans lui dérober une partie conſidérable des faits : „ Car, „ dit à ce ſujet l'abbé de Veriot, il faut qu'un „ hiſtorien remonte autant qu'il ſe peut, juſ„ qu'aux cauſes les plus cachées des événemens ; „ qu'il découvre les deſſeins des ennemis ; qu'il „ raporte les délibérations, & qu'il faſſe voir les „ différentes actions des hommes, leurs vues les „ plus ſecretes, & leurs intérêts les plus cachés. „ Or c'eſt à quoi ſervent les *harangues*, ſur-tout „ dans l'hiſtoire d'un état républicain. On ſait „ que dans la république romaine, par exemple, „ les réſolutions publiques dépendoient de la plu„ ralité de voix, & qu'elles étoient communé„ ment précédées des diſcours de ceux qui avoient „ droit de ſuffrage, & que ceux-ci apportoient „ preſque toujours dans l'aſſemblée des *harangues* „ préparées „. De même „ les généraux ren„ doient compte au ſénat aſſemblé, du détail de „ leurs

„ leurs exploits, & des harangues qu'ils avoient „ faites; les hiſtoriens ne pouvoient-ils pas avoir „ communication des unes & des autres?

Quoi qu'il en ſoit, l'uſage des *harangues* militaires paroît atteſté par toute l'antiquité: „ mais „ pour juger ſainement, dit Rollin, de cette „ coutume de haranguer les troupes, généralement employée chez les anciens, il faut ſe „ tranſporter dans les ſiecles où ils vivoient, & „ faire une attention particuliere à leurs mœurs, „ & à leurs uſages.

„ Les armées chez les Grecs, & chez les Romains, étoient compoſées des mêmes citoyens „ à qui dans la ville & en temps de paix, on „ avoit coutume de communiquer toutes les affaires, le général ne faiſoit dans la champ, ou „ ſur le champ de bataille, que ce qu'il auroit été obligé de faire dans le tribune aux *harangues*; il honoroit ſes troupes, attiroit leur „ confiance, intéreſſoit le ſoldat, réveilloit ou „ augmentoit ſon courage, le raſſuroit dans les „ entrepriſes périlleuſes, le conſoloit ou ranimoit „ ſa valeur après un échec, le flatoit même en „ lui faiſant confidence de ſes deſſeins, de ſes „ craintes, de ſes eſpérances. On a des exemples des effets merveilleux que produiſoit cet „ éloquence militaire „.

La difficulté eſt de comprendre comment un général pouvoit ſe faire entendre des troupes. Outre que chez les anciens les armées n'étoient pas toujours fort nombreuſes, toute l'armée étoit inſtruite du diſcours du général, à peu près comme dans la place publique à Rome & à Athènes le peuple étoit inſtruit des diſcours des orateurs.

Il ſuffiſoit que les plus anciens, les principaux des manipules & des chambrées ſe trouveſſent à la *harangue* dont enſuite ils rendoient compte aux autres; les ſoldats ſans armes, debout & preſſés occupoient peu de place; & d'ailleurs les anciens s'exerçoient dès la jeuneſſe à parler d'une voix forte, & diſtincte pour ſe faire entendre de la multitude dans les délibérations publiques.

Quand les armées étoient plus nombreuſes, que rangées en ordre de bataille, & prêtes à en venir aux mains, elles occupoient plus de terrain, le général monté à cheval, ou ſur un char, parcouroit les rangs, & diſoit quelques mots aux différens corps pour les animer, & ſon diſcours paſſoit de main en main. Quand les armées étoient compoſées de troupes de différentes nations, le prince ou le général ſe contentoit de parler ſa langue naturele aux corps qui s'entendoient, & il faiſoit annoncer aux autres ſes vues & ſes deſſeins par des truchemens; ou le général aſſembloit les officiers, après leur avoir expoſé ce qu'il ſouhaitoit qu'on dît aux troupes de ſa part, il les renvoyoit chacun dans leurs corps ou dans leurs compagnies, pour leur faire le raport de ce qu'ils avoient entendu, & pour les animer au combat.

Antiquités. Tome III.

Au reſte, cette coutume de haranguer les troupes a duré long-temps chez les Romains, comme le prouvent les allocutions militaires, repréſentées ſur les médailles. *Voyez* ALLOCUTIONS. On en trouve auſſi quelques exemples parmi les modernes, & l'on n'oubliera jamais celle que Henri IV fit à ſes troupes avant la bataille d'Ivri: „ Vous êtes François; voilà l'ennemi; je ſuis „ votre roi: ralliez-vous à mon panache blanc, „ vous le verrez toujours au chemin de l'honneur „ & de la gloire „.

Mais il eſt bon d'obſerver que dans les *harangues* directes que les hiſtoriens ont ſuppoſé avoir été prononcées en de pareilles occaſions, la plupart ſemblent plutôt avoir cherché l'occaſion de montrer leur eſprit & leur éloquence, que de nous tranſmettre ce qui y avoit été dit réellement.

Le maréchal de Villers nous fournit un exemple qui prouve plus lui ſeul pour ces harangues, que tous les raiſonemens poſſibles „. Ce qui me parut, dit-il, le plus important & le plus néceſſaire, fut d'établir une ſévere diſcipline dans l'armée, parce qu'il n'y a que l'ordre qui faſſe ſubſiſter dans le pays ennemi, lorſqu'on ne peut rien tirer de ſes propres magaſins. Or j'allois être dans ce cas. Je fis donc aſſembler les bataillons, & je parlai aux ſoldats, de maniere que le plupart me purent entendre. *Mes amis*, leur dis je, *j'ai traverſé l'empire, il y a trois ans; votre ſageſſe & votre bone diſcipline permettoient aux payſans d'apporter tout ce qui vous étoit néceſſaire; nous rentrons dans ce même empire; nous ne pouvons plus compter ſur nos magaſins: ſi vous brûlez, ſi vous faites fuir les peuples, vous mourrez de faim. Je vous ordone donc pour votre propre intérêt, & pour celui du roi d'être ſages, & vous voyez bien vous mêmes l'importance qu'il y a que vous le ſoyez. J'eſpere auſſi que vous comprendrez les bonnes raiſons que je vous dis. Je dois commencer par vous inſtruire; mais ſi ces raiſons ne vous contienent pas, la plus grande ſévérité ſera employée, & je ne me laſſerai pas de punir ceux qui s'écarteront de leurs deveirs.*

Ce diſcours fit impreſſion, & l'armée demeura dans une diſcipline ſi exacte, que l'on ne fut obligé à aucun exemple „. (Vie de Villars, tome I. pag. 424.)

HARENG. C'eſt une erreur de croire que ce ſoit le *halec* des Romains. Le *halec* étoit une eſpece de ſauce de toutes ſortes de poiſſons ſalés & mis en morceaux, & n'étoit le nom d'aucun poiſſon en particulier.

Le *hareng* n'a point été connu des anciens. Ce n'eſt ni le *halec*, ou *halex*, ni le *mœnis*, ni le *leucemanis*, ni le *guerres* de Pline. *Voyez* RONDELET, de *Piſci. Marin. l. V, c. XIII*; & *Voſſius*, *de Idol. l. IV, c. II.*

HARICOT, *phaſelus*, *faſeolus*; il ne réuſſit bien que dans une terre que l'on a laiſſé repoſer durant une année; il ſe plaît ſur-tout dans une

terre graſſe & reſſible. Les feuilles de ce légume ſont veinées, & ſes gouſſes, qui ſont longues, ſe mangent avec les ſemences. Voilà tout ce qui caractériſe la *faſeolus* dans Pline. (*Métr. de M. Pauſton.*) Galien (*de faculc. aliment. II.*) dit que les Romains mangeoient au commencement de leurs repas des *haricots* confits dans le vinaigre, & dans le *gerum*, pour aigniſer leur appétit. Ces *haricots* étoient appelés *faſelates*.

HARMAMAXA. *Voyez* ARMAMAXI.

HARMATIAS, nome d'un noma dactilique de la muſique greque, laveaté par le premier Olympe Phrygien.

Plutarque, dans ſon traité *de muſica*, dit que le nome *Harmatias* paroît avoir tiré ſon nom du mot *char*, Ἅρμα & dans ſon ſecond diſcours (*De fortuna vel virtute Alex. mag.*) il raporte que c'eſt en jouant le nome *Harmatias* qu'*Andigénite* le jouenr de *flûte* fit courir Alexandre aux armes; à en juger par ces deux traits, ce nome devoit être très-rapida. *Mattleſon*, célebre muſicien allemand, préteud qu'il étoit purement rhythmique, on qu'il n'avoit d'autre changement qua celui des longues & des breves.

HARMODIE, les Athéniens chantoient dans leurs feſtins nne chanſon à l'honeur d'Harmodius & d'Ariſtogiton, qui les avoient délivrés de la tyranuie d'Hyparqne, & ils la nommoient *Harmodie* du nom d'un drs vengeurs de la patria.

HARMONIE. A-t-elle été connne des anciens? *Voyez* ACCORDS.

HARMOSTE, nom de magiſtrat à Lacédémone. *Harmoſtes*. Il y avoit pluſieurs *Harmoſtes*. Leur office étoit de faira bâtir des citadelles, & de faire réparer les fortifications des villes. Ainſi nous ponrions les appeler intendans des fortifications, on commiſſaires généraux des fortifications. Ce mot eſt grec, & viant d'ἁρμόζω, *apto*, ἁρμοστὴς, *aptator*, *concinnator*.

HARMOSYNIENS, ἁρμόσυνοι, officiers de la police de Lacédemone. Ces officiers furent établis à Sparte pour la raiſon qne nous allons expoſer.

Lycurgne avoit en grand ſoin d'ordoner tont ce qni pouvoit rendra les hommes vigonreux, capables de ſupporter avec beaucoup de patience & de couraga, les plus grands travaux; mais à l'égard des femmes mariées, il ne leur avoit impoſé d'autre loi, que celle de porter un voile qnand elles iroient dans les rues, pour les diſtingoer des filles, qui avoient la liberté d'aller à viſage découvert.

Quelqne facile à obſerver qne fût cette loi, il y eut des frmmes qui na l'obſerverrnt que fort imparfaitement après la mott dn légiſlateur; en ſorte qn'il fallut alors commettre des magiſtrats ponr l'obſervation de ſon ordonanre, & on les appela *harmoſyniens*. On voit ces officiers déja nommés dans des inſcriptions, ſoixante on quatre-vingts ans après Lycurgue; il na faut pas les confondra avec les *harmoſtes*. *Voyez* HARMOSTES. (D. J.)

HARPAGE. *Voyez* ARPAGE.

HARPAGEIA & HARPAGIUM, lieu où étoit Ganymede, lors de ſon anlévement. *Voyez* GANIMEDE.

HARPALYCUS, roi des Amymaéens, dans la Thrace, fut pere d'Harpalyce. *Voyez* HARPALYCE.

HARPALYCE, la plus belle fille d'Argos: Clymenus ſon pera en devint amoureux, & tous les éforts qn'il fit pour vaincre catte paſſion, ne firent que l'augmenter. Il vint à bout de la ſatisfaire par le moyrn da la nonrice de ſa fille, qui l'introduiſit auprès d'elle, ſans qn'alle le conût. Clymenus avoit long-temps réſiſté à la marier: après y avoir cependant conſrnti avec beancoup de peine, & l'avoir laiſſé partir avec ſon nouvel époux, il s'en répentit bientôt, courut après eux, tua ſon gendra, & ramena ſa filla à Argos, pour en être ſeul le maître. Harpalyce, déſeſpérée de la mort de ſon mari, déteſtaur la paſſion de ſon pere, ſe porta aux plus grands excès; renouvelant la ſcène d'Atrée & de Térée, elle tua ſon jeune frere, & le donna à manger à Clymrnus. Il y en a qni diſeat qua ce fut le fils qn'alle avoit eu de Clymrnns, qni ſervit à cet horrible repas. Après quoi, ayant drmandé aux dieux d'être retirée de ca monde, elle fur changée en oiſeau. Ponr Clymenus il ſe tua de déſeſpoir.

HARPALYCE, fille d'Harpalycus, roi de Thrace, fut nonrie dn lait da jument, dit Hygin, & acontnmée de bonne heure an maniment des armes. Son pare ayant été ataqué par Néoptolrme, fils d'Achilles, fut bleſſé; & il auroit été perdu ſans reſſource, ſi Harpalyce ne fût venne à ſon ſecours: elle chargea ſi à propos l'ennrmi, qu'elle le mit en fnite. Son pere qn'elle avoit ſi heureuſement délivré de cette guarre étrangere, périr quelqne temps après dans noe guerre civile. Srs ſujets les chaſſarent avec ſa fille, & la tuerent à la fin. Ponr Harpalyce, elle ſa retira dans les bois, où elle exarca mille brigandages. Elle marchoit avec la viteſſe de la foudre; & qnand on couroit après elle ponr recouvrer les beſtianx qu'ella vanoit d'enlevar, on ne ponvoit point l'atteindre. Elle ne fut priſe que dans les filets qn'on lui tandit, comme pour la chaſſe dea cerfs. On la mit à mort; mais il en coûta cher à ſrs meurtriers: car auſſi-tôt il s'éleva nne diſpute dans le voiſinage, ponr ſavoir à qni étoit la bétail qu'elle avoit volé; on ſe battit; & il en demenra de part & d'autres pluſieurs ſur la place. Depuis ca temps, on établit pour coutnme qu'on s'aſſambleroit an tombean de cette fille, & qu'on y feroit des tournois en expiation de ſa morr. Virgile dit qne Vénns s'offrit aux ieux d'Énée, ſous l'air d'nne chaſſeuſe, telle qu'on repréſente la célebre Harpalyce, piqnant les flancs

d'un cheval, plus rapide que les flots de l'Hebre. (*Æneid. I.* 320.)

HARPALYCE, amante d'Iphicus, un des Argonautes, mourut du chagrin de s'en voir mépriſée. C'eſt d'elle qu'un certain cantique fut appalé *Harpalyce*.

HARPALYCE, nom d'une chanſon érotique, célebre dans la Grece, qu'on avoit faite ſur la mort d'une jeune fille nommée *Harpalyce*. Ariſtoxene nous apprend que mépriſée par Iphicus, un des Argonautes, qu'elle aimoit à la folie, elle ſécha de douleur, & mourut; qu'à l'occaſion de cet événement on inſtitua des jeux où les jeunes filles chantoient la chanſon nommée *harpalice*. Parthénius parle auſſi de cette chanſon, & de l'événement qui y donna lieu. Il y avoit une autre chanſon dans le même goût, eppelée *calyce* dont Stéſichore étoit auteur : cette Calycé rebutée par ſon amant ſe précipita dans la met. (D. J.)

HARPASA, en Carie. ΑΡΠΑCΗΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Antonin, de Sept. Sévere, de Gordien-Pie.

HARPASTUM, balle de cuir d'un médiocre volume, puiſque Clément d'Alexandrie (*Pædagog.* 3. 10.) l'appele σφαῖρα μικρά. C'étoit un exercice très-fatigant que le jeu de l'*harpaſtum*. Pluſieurs joueurs ſe raſſembloient pour y jouer, ſe lançoient & s'éforçoient enſuite de ſe l'arracher les uns aux autres. On y jouoit nu avec de ſimples caleçons, comme pour les autres exercices des athletes, témoin ce vers de Martial (VII. 66. 4.) :

Harpaſto quoque ſubligata ludit.

HARPAX, fils de Borée & de Chloris. Il ſuccéda au roi Hénochius. *Voyez* Borée.

HARPÉ, } nom donné à Mer-
HARPÉDOPHORUS, } cure, à cauſe de l'*harpé* dont il s'étoit ſervi pour tuer Argus.

L'*harpé* eſt gravée ſur les médailles des Argiens, ſur celles d'Iconium. On la voit dans la main de Perſée ſur une peinture d'Herculanum. Ce n'eſt point une épée courbée, ou un ſâbre, comme on l'a dit rant de fois. Mais c'eſt une épée droite, large vers la pointe, comme les épées & les poignards antiques, garnie d'un ſeul côté, & toujours près de la pointe, d'un crochet: ce qui fait reſſembler l'*harpé* à un croc de batelier. Perſée s'en ſervit pour couper la tête à Méduſe.

HARPIE, ſ. f. (L'h s'aſpire.)

Oiſeau fabuleux dont il n'eſt fait mention que chez les poëtes, qui lui donnent un viſage de femme, des pieds & des mains crochus. *Voyez* Virgile au troiſieme livre de l'Énéide. C'eſt une ſorte de monſtre fabuleux que les anciens regardoient comme une eſpece de génie. Les *harpies* étoient filles de l'Océan & de la Terre. De là vient qu'elles habitoient dans une île, dit Servius, tantôt ſur la mer & tantôt ſur la terre. Valérius Flaccus dit qu'elles étoient filles de Typhon. On les repréſentoit avec des ailes, des oreilles d'ours, un corps de vautour, un viſage de fille, & des mains ou des pieds crochus. Il y avoit trois *harpies*, Aëllo, Ocypété & Celeno, qu'Homere appele *Podargé*. Héſiode, dans ſa Théogonie (8. 267), n'en compte que deux, Aëllo & Ocypété, & il dit qu'elles ſont filles de Thaumas & d'Électre, qu'elles ont des ailes, qu'elles volent comme le vent, & avec la rapidité des oiſeaux. Le zéphire les rendit meres de Balius & de Xanthus, chevaux d'Achille. Phérécide raconte que les Boréades les chaſſerent de la mer Égée, de celle de Sicile, & les pourſuivirent juſqu'aux îles, qu'on nommoit *Plotæ*, ou, comme Homare, *Calynæ*, & que depuis on appela à cauſe de cela *Strophades*. Les *harpies* ſe retirerent dans une antre de l'île de Crete.

Selon Voſſius (*de Idol. l. III. c. 99. p. 631*), ce que les anciens ont dit des *harpies* ne convient à nul autre oiſeau, auſſi-bien qu'aux grandes chauve-ſouris, qui ſe voient au territoire de Darien, dans la Caſtille d'or, au nord de l'Amérique méridionale. Ces animaux tuent non ſeulement les volailles, mais les chiens & les chats, incommodent beaucoup les hommes par leurs piqnures; il dit même qu'elles ſucent leur ſang. Mais les anciens, comme Voſſius le remarque lui-même, ne connoiſſoient point ces oiſeaux; il ajoute que, par ces monſtres, ils n'ont entendu autre choſe que les vents; que c'eſt pour cela qu'ils ont dit qu'elles étoient filles d'Électre, qui l'étoit de l'Océan. C'eſt ce qu'en ont penſé les ſcholiaſtes d'Apollonius, d'Héſiode & Euſtathius. Leurs noms *Aëllo*, *Ocipété* & *Celeno* en ſont encore une preuve.

Ceux qui veulent interpréter les fâbles hiſtoriquement, diſent que c'étoient des concubines du roi Phinée, que Calaïs & Zétés, fils de Borée, c'eſt à-dire, d'un roi du Septentrion, chaſſerent de la cour.

On a écrit auſſi que l'on avoit nommé *harpies* (d'ἁρπάζω, j'enleve) des corſaires dont les incurſions troubloient le commerce & la navigation des états voiſins, & y cauſoient quelquefois la famine.

D'autres prétendent que ces *harpies* n'étoient autre choſe que des ſauterelles, qui ravageoient des contrées entieres; que le mot grec ἀκρίδες, eſt dérivé de l'hébreu *arbeh*, ſauterele; que Celeno, nom de la principale des *harpies*, ſignifie en ſyriaque *ſauterele*, & qu'Achaiuë, nom d'une autre d'où Héſiode a fait *Aëllo*, vient d'*achal*, manger, parce que les ſauterelles dévorent toute

la verdure. Ils ajoutent qu'elles furent chaſſées par les fils du Borée, c'eſt à dire, par les vents ſeptentrionaux, qui balayent en effet ces nuées de ſautereles; & enfin que ces inſectes cauſent la famine, la peſte, & inquietent ainſi les ſouverains même juſque dans leurs palais; caracteres qui conviennent aux *harpies*, qui déſoloient le roi de Thrace. L'auteur de l'*hiſtoire du ciel*, ſans s'éloigner abſolument de cette derniere opinion, y prête une nouvele face. „ Les trois „ lunes d'avril, de mai & de juin, dit-il, ſur- „ tout les deux dernieres, étant ſujetes à des „ vents orageux, qui renverſoient quelquefois les „ plants d'oliviers, & qui amenoient du fond de „ l'Afrique, & des bords de la Mer-Rouge, des „ ſautereles & des hannetons qui ravageoient & „ ſaliſſoient tout, les anciens Égyptiens donne- „ rent aux trois Iſis, qui annonçoient ces trois „ lunes, un viſage féminin; avec un corps & „ des ſerres d'oiſeaux carnaſſiers; les oiſeaux étant „ la clef ordinaire de la ſignification des vents, „ le nom de *harpies* qu'ils donnoient à ces vents „ ſignifioit les *ſautereles*, ou les inſectes rongeurs „ que ces vents faiſoient éclôre „. Il n'a fallu aux poëtes que de l'imagination pour transformer des ſautereles en monſtres; mais il faut bien de la ſagacité pour réduire des monſtres en ſautereles.

HARPINE, fut aimée du dieu Mars qui la rendit mere d'Œnomaüs, pere de la belle Hippodamie.

HARPOCRATE. Ce dieu égyptien fut inconnu aux Grecs avant le regne d'Alexandre. Aucun écrivain de cette nation ne parle d'*Harpocrate* avant *Eratoſthene*, qui fut ſurintendant de la bibliotheque d'Alexandrie, ſous le regne de Ptolomée Évergete, ou Ptolomée III. Hérodote, qui avoit viſité les plus célebres temples de l'Égypte, & qui a parlé ſi au long des divinités égyptienes, ne fait aucune mention d'*Harpocrate*; quoique ce dieu fût confondu ſouvent avec Horus, qui n'eſt pas oublié dans ſes écrits. Depuis que les Lagides occuperent le trône d'Égypte, on vit le culte d'*Harpocrate*, renfermé auparavant dans la haute Égypte, ſe répandre à Alexandrie, & de là dans tout l'Occident. Au temps où écrivoit le docte Varron (*Ling. latin. lib. IV.*), on le connoiſſoit à Rome, & Pline l'ancien atteſte qu'il voyoit (*lib. 33. cap. 3.*), les figures des dieux égyptiens, & d'*Harpocrate* en particulier, gravées ſur les bagues de ſes concitoyens. Les Grecs, en propageant le culte de cette divinité ſous le nom de Sigalion (formé de σιγάω, ſe taire), ahatgerent ſes figures de pluſieurs attributs, ou ſymboles inconnus aux anciens Égyptiens. Nous les en dépouillerons dans cet article, afin de donner les véritables notions de l'*Harpocrate* égyptien.

Jablonski (*Pantheon. egypti lib. 2. cap. 6.*) a prouvé que l'ancien nom d'*Harpocrate* étoit *Arphochrat*, qui veut dire en copte (idiôme des anciens Égyptiens) celui qui boite d'un pied, ou foible des pieds. C'eſt ainſi qu'Homere dépeint Vulcain (*Odyſſ. Θ. 330.*) qu'il oppoſe à Mars aux pieds ſains, de même que les prêtres égyptiens oppoſoient *Harpocrate* au dieu Ammon.

Les Égyptiens diſoient qu'*Harpocrate* étoit fils d'Oſiris & d'Iſis, de même qu'Horus: cette fraternité ſignifioit l'identité de perſone dans le langage ſacerdotal. De même qu'Horus étoit l'emblême du ſoleil au ſolſtice d'été, lorſqu'il avoit acquis toute ſa force; de même *Harpocrate*, boiteux d'un pied, c'eſt à dire, foible, étoit l'emblême du ſoleil nouveau né au ſolſtice d'hiver. Cette naiſſance du ſoleil étoit fixée à Rome (*Servius in VII. Æneid. 720.*) au XXV de décembre, *proprie ſol novus eſt octavo Kalendas januarias*; & l'on y voyoit ſa naiſſance inſerite à ce jour parmi les fêtes du calendrier, NATALIS SOLIS INVICTI. Toutes les fois que Plutarque parle d'*Harpocrate* (*libro de Iſ. & Oſir.*), il appelle toujours foible, enfant, très-enfant. Dans une inſcriptions (*Gruter. pag. 88. 13.*) latine c'eſt le *dieu enfant phoſphorus*, ou porte-lumiere, c'eſt-à-dire, lumiere naiſſante. Dans l'oracle de Clarus, c'eſt le tendre *Jao*, ἁβρὸς Ἰάω. Sur les pierres, les bronzes, & les autres monumens, il eſt repréſenté ſous la forme d'un enfant, & on le voit emmailloté ſur la table iſiaque. Comme Oſiris, emblême de la puiſſance ſolaire, étoit tantôt le mari, tantôt le fils d'Iſis, & que ce fils étoit *perdu*, *pleuré*, *retrouvé* & *célébré* par des chants de joie; on conçoit qu'*Harpocrate* étoit l'Oſiris retrouvé; & que dans ce ſens Oſiris a pu être appelé auſſi ἁβρὸς, foible ou tendre.

Plutarque dit pluſieurs fois que les Égyptiens croyoient que le ſoleil naiſſant, ou renouvelé, ſortoit, étoit formé des parties humides du globe de l'univers; c'eſt pourquoi *Harpocrate* étoit repréſenté ſous la figure d'un enfant aſſis ſur le lotus, plante qui aime les marais & les eaux ſtagnantes. De là vint auſſi que le lotus fut choiſi pour l'attribut d'*Harpocrate*.

Harpocrate fut mis au jour par Iſis avant le temps de la geſtation acompli, ſelon les traditions égyptienes (*Plutarch. de Iſ. & Oſir.*), & avec une grande foibleſſe dans les parties inférieures du corps; c'eſt pourquoi il ſembloit être reſté dans l'attitude où ſe trouvent les enfans dans le ſein maternel, c'eſt-à dire, avec les mains ou les doigts appliqués à la bouche, au viſage; ce qui vouloit dire en langage ſacerdotal que les forces du ſoleil, renouvelé au ſolſtice d'hiver, étoient ſi peu ſenſibles, que perſone ne pouvoit encore les apercevoir, ni parler. Les Grecs donnerent à cette attitude ordinaire d'*Harpocrate* une autre interprétation; ils la prirent pour le commandement du ſilence, & ils en formerent leur *Sigalion*, ou le dieu du ſilence.

Le ſéjour que fait dans le tropique du capricorne le ſoleil renouvelé, la lenteur de ſa marche dans l'alongement des jours, le firent repré-

ſenter boiteux, c'eſt-à-dire, avec les deux pieds joints enſemble, & paroiſſant ne former qu'une ſeule jambe.

Au reſte cette doctrine des Égyptiens ſur le ſoleil d'hiver ſe retrouvoit chez tous les anciens peuples, où le ſoleil étoit ſous différens noms, ſous divers emblêmes, l'objet de tous les cultes. Les Phrygiens (*Plutarch. de Iſ. & Oſir.*) croyoient que cet aſtre lumineux dormoit pendant l'hiver, veilloit pendant l'été, & ils célébroient ces deux états du ſoleil par des bacchanales. Les Paphlagoniens (*ibid.*) diſoient que le ſoleil étoit retenu dans des liens pendant l'hiver, qu'il ſe délioit & marchoit au printemps.

Venons actuélement aux traditions & aux repréſentations d'*Harpocrate* greques & romeines.

On voyoit des ſtatues de ce dieu dans pluſieurs temples & places publiques; il nous en reſte encore des empreintes par des gravures & des médailles ſur leſquelles il eſt repréſenté diverſement ſelon les divers attributs que les peuples lui donnoient.

On offroit à cette divinité les lentilles & les prémices des légumes; mais le lotus & le *perſea* lui étoient principalement conſacrés.

Sa ſtatue ſe trouvoit à l'entrée de la plupart des temples; ce qui vouloit dire, au ſentiment de Plutarque, qu'il falloit honorer les dieux par le ſilence; ou, ce qui revient au même, que les hommes n'ayant des dieux qu'une connoiſſance imparfaite, ils n'en devoient parler qu'avec reſpect.

On repréſentoit le plus ordinairement *Harpocrate* ſous la figure d'un jeune homme nu, couronné d'une mitre à l'égyptiene, tenant d'une main une corne d'abondance, de l'autre une fleur de lotus, & portant quelquefois la trouſſe ou le carquois.

Comme on le prenoit pour le ſoleil, cette corne d'abondance marquoit que c'eſt le ſoleil qui produit tous les fruits de la terre, & qui vivifie toute la nature; le carquois dénotoit ſes rayons, qui ſont comme des fleches qu'il décoche de toutes parts. La fleur de lotus eſt dédiée à cet aſtre lumineux, parce qu'elle paſſoit pour s'ouvrir à ſon lever, & ſe fermer à ſon coucher; le pavot l'acompagne quelquefois, comme un ſymbole de la fécondité. Mais que ſignifie la chouette qu'on voit tantôt au pied d'*Harpocrate*, & tantôt placée derriere le dieu? Cet oiſeau étant le type de la nuit, c'eſt, dit Cuper, le ſoleil qui tourne le dos à la nuit.

Quelques ſtatues repréſentent *Harpocrate* vêtu d'une longue robe tombant juſque ſur les talons, ayant ſur ſa tête rayonante une branche de *perſea* garnie de feuilles & de fruits. Comme les feuilles de cet arbriſſeau ont la forme d'une langue, & ſon fruit celle d'un cœur, les Égyptiens, ont Plutarque, ont voulu ſignifier par cet emblême le parfait acord qui doit être entre la langue & le cœur.

Les gravures & les médailles d'*Harpocrate* le repréſentent ordinairement avec les mêmes attributs qu'on lui voit dans les ſtatues antiques, le doigt ſur la bouche, la corne d'abondance, le lotus, le *perſea*, le pannier ſur la tête. Quelques unes de ces médailles portent ſur le revers l'empreinte du ſoleil, ou de la lune; & d'autres ont pluſieurs caracteres fantaſtiques des Baſilidiens, qui, mêlant les myſteres de la religion chrétiene avec les ſuperſtitions du paganiſme, regardoient ces ſortes de médailles comme des eſpeces de taliſmans.

Mais on fit, ſur tout chez les anciens, quantité de gravures d'*Harpocrate*, pour des bagues & des cachets. Nos Romains, dit Pline, commencent à porter dans leurs bagues *Harpocrate*, & d'autres dieux égyptiens. Leurs cachets avoient l'empreinte d'un *Harpocrate*, avec le doigt ſur la bouche, pour apprendre qu'il faut garder fidélement le ſecret des lettres; & l'on ne pouvoit trouver d'emblême plus convenable de ce devoir eſſentiel de la ſociété.

Varron parle ſuccintement d'*Harpocrate*, de crainte, ajoute-t il, de violer le ſilence qu'il recomende: mais Cuper n'a pas cru qu'il dût avoir les mêmes ſcrupules que le plus docte des Romains; il a au contraire publié le fruit de ſes recherches ſur cette divinité peïene, & n'a rien laiſſé à glaner après lui, en mettant au jour ſon ouvrage, intitulé *Harpocrates*. Nous y renvoyons les curieux, qui y trouveront une ſavante mythologie de cette divinité d'Égypte. La premiere édition eſt d'Amſterdam, en 1676, *in* 8°.; & la ſeconde, augmentée de nouveles découvertes, parut à Utrecht, en 1687, *in* 8°.

Le ſavant comte de Caylus a fait les réflexions ſuivantes, (*Rec. d'Antiq. I.* 29.) ſur deux figures d'*Harpocrate*. „ L'une & l'autre avoient au deſſus de l'oreille droite un ornement recourbé, deſcendant juſque ſur l'épaule, ayant la forme d'une anſe, ſemblable à celui qu'on voit ordinairement ſur ces ſortes de figures; mais il n'en paroît plus que la racine ſur la premiere, & il eſt à demi-rompu ſur la ſeconde. Les antiquaires ne ſe ſont guere expliqués ſur ce ſymbole, & Cuper même n'en a rien dit dans un ouvrage où il a raporté tout ce que les anciens nous apprenent ſur *Harpocrate* (*Gisbert. Cuper. Harpocrat. Traject. ad Rhenum*, 1687.) Ce ſilence m'a engagé à faire quelques recherches ſur ce ſujet, & je vais les expoſer en peu de mots „.

„ Il faut obſerver, 1°. que cet ornement ſe voit également ſur toutes les têtes d'*Harpocrate*: ce qui prouve qu'il eſt indépendant de l'eſpece de la coëfure. On doit remarquer en ſecond lieu, qu'il ne ſe trouve que ſur les figures d'*Harpocrate* & d'Horus, qui n'étoient qu'une ſeule & même divinité; d'où il ſuit qu'on peut le regarder comme un attribut qui leur étoit propre. J'avois d'abord penſé que cet attribut n'étoit autre choſe qu'un ſerpent mal formé & mal exécuté, attaché

à l'oreille d'Horus, comme pour lui inſpirer la prudence, dont cet animal eſt le ſymbole. Je m'étois fondé ſur un monument raporté dans le cabinet de Paul Petau (*Pl.* 22.) repréſentant une Iſis, avec un ſerpent qui s'approche de l'oreille droite du petit Horus, couché ſur les genoux de cette Déeſſe; mais je me ſuis bientôt aperçu que celui qui a deſſiné & gravé cette figure, avoit été trompé par une reſſemblance qu'il a cru voir entre cet animal & l'ornement que j'examine, & qui ſe trouve conſtamment le même, comme je l'ai déja dit, dans toutes les figures d'*Harpocrate* & d'Horus qui ſe rencontrent dans les cabinets. Il s'en préſente de mieux travaillées les unes que les autres, & dans celles qui ont été faites par de plus habiles artiſtes, l'ornement en queſtion n'a jamais fait naître l'idée d'un ſerpent. Accuſeroit-on les artiſtes Égyptiens de n'avoir pas ſû deſſiner ce reptile; eux qui étoient dans l'habitude de le traiter, & qui l'ont répété mille fois dans l'écriture hiéroglyphique? & ne vaut-il pas mieux douter de la fidélité du deſſinateur qu'a employé Petau? Les planches de ſon livre nous montreront que c'étoit un artiſte dont les talens étoient fort médiocres. Pour moi je prétends que cette ſorte d'ornement eſt un flocon de cheveux, qu'on laiſſoit pendre au côté droit de la tête & au deſſus de l'oreille d'Horus & d'*Harpocrate*. Je fonde ma premiere preuve ſur ce que l'ornement que j'explique eſt ſouvent formé comme une treſſe de cheveux liés & entrelâcés. On en verra un exemple ſenſible dans une figure d'*Harpocrate*, raportée par Caper (*Harpocr. p.* 26.) & dans quelques autres gravées dans l'ouvrage de Montfaucon. (Antiq. exp. tom. II. pl. 123.) Enfin ma derniere preuve, & la plus convaincante, c'eſt qu'il eſt démontré par une foule de témoignages, qu'*Harpocrate*, Horus & le ſoleil n'étoient qu'une même choſe dans le ſyſtême religieux des Égyptiens; en effet, Macrobe dit: „ Lorſqu'ils veu„ lent conſacrer une ſtatue au ſoleil, ils la repré„ ſentent la tête raſée, à l'exception du côté droit „ dont on laiſſe paroître les cheveux. Cette pe„ tite partie montre que le ſoleil ne ſe découvre „ jamais au même moment à l'univers entier; les „ cheveux coupés, & dont il ne reſte plus que „ la racine, prouvent que cet aſtre, après avoir diſ„ paru, a le pouvoir de renaître. (*Saturn. lib. I. „ c. XXI.*) „

„ Macrobe ajoute une autre interprétation à „ celle-ci: Je ne garantis la juſteſſe ni de l'une „ ni de l'autre; il me ſuffit qu'il ait atteſté l'uſage des Égyptiens, pour en conclure que cette eſpece de parure, dont la tête d'*Harpocrate* eſt ſi ſouvent ornée, n'eſt qu'une treſſe de cheveux „.

On voit ſur une agate-onyx de la collection de Stoſch, un buſte d'*Harpocrate*, poſté de face, emmailloté dans un filet, ayant le prétendu *perſea* ſur la tête & ſur la poitrine un globe, d'où ſortent deux ſerpens. La tête eſt raſée, à l'exception d'une petite touffe de cheveux au deſſus de l'oreille droite, & d'une treſſe qui tombe ſur l'épaule. Cette pierre eſt remarquable par cette ſingularité, car ce dieu ſe voit par tout ailleurs avec des cheveux. On ſait que les prêtres (*Rigalt. Not. ad. Oneirocr. Ardemidori p.* 123.) Égyptiens avoient la tête & les autres parties du corps raſées; mais perſone ne parle d'un pareil *Harpocrate*. (*Macrob. Saturn. lib. I. c. XXI. p.* 248.) Macrobe nous apprend que les Égyptiens repréſentoient le ſoleil avec la tête raſée, excepté au côté droit, où ils laiſſoient des cheveux, & c'eſt juſtement de ce côté où cette tête porte une treſſe. Une figure (*Recueil d'Antiq. tome II. pl. IV. n.* 1.) d'*Harpocrate*, publiée par monſieur le compte de *Caylus*, a la même particularité, & c'eſt ce qui pouroit apuier le ſentiment de *Cuperus* qui prétend qu'*Harpocrate* repréſentoit le ſoleil; il n'auroit donc pas autant de tort que le croyoit (*Hiſt. du Ciel. tom. I, p.* 95.) *Pluche*. Dans le cabinet d'un amateur à Rome, il y a un beau buſte de marbre d'un enfant de grandeur naturele, qui n'a pas la la tête entiérement raſée, mais qui a des boucles de cheveux ſeulement au côté droit; on pouroit préſumer que c'étoit un enfant dévoué à *Harpocrate*, ou au ſoleil. Cela eſt conforme à la mode des bas temps de porter les cheveux longs, (*Buonarr. Oſſerv. ſopra i veſri antichi, p.* 270.) d'un côté, & de les couper courts de l'autre; ce que faiſoient auſſi les Égyptiens. (*Hérodote, l.* 2. *p.* 73. *l.* 13. *édit. Steph. & Ammian Marcellin, l.* 22. *c. XI.*) Il y a auſſi pluſieurs *Harpocrates* qui portent une (*Cuperi Harpocr. p.* 32. 36. *Pococks Deſcr. of the Eart. tom. I. Tab. LXV.*) bulle au cou, en forme d'amulete, mais ici c'eſt un globe avec deux ſerpens; hiéroglyphe que l'on rencontre ſur quelques (*Begeri Brand. Theſ. tom. III. p.* 23. *Haym. Muſ. Bret. p.* 180.) médailles; celui-ci eſt un (*Plut. de Iſ. & Oſir. p.* 672. *édit. Henr. Steph.*) *Phylactérion* d'Iſis, autrement appelé, voix de la vérité. Le filet, dans lequel notre *Harpocrate* eſt emmailloté, n'eſt pas moins remarquable, il déſigne la délicateſſe de ſon enfance, ſelon Plutarque. La table iſiaque ſeule nous le repréſente ainſi, & *Kircher* l'y prend pour le dieu Orus „. Il eſt douteux qu'Horus ait auſſi le flocon de cheveux.

HARUIGA. } Ces deux mots, dont le premier
HARIGA. } ſe lit dans Donat, & le ſecond dans Feſtus, déſignent une victime dont on examinoit les viſceres adhérens.

HARUSPICES. *Voyez* ARUSPICES.

HASTA. Javelot romain, (Polybe, liv. 6. ch. 4.) il n'avoit qu'un doigt d'épaiſſeur, ſur quatre coudées & demie de long; on le lançoit de la main.

HASTAIRE, ſ. m. *Haſtatus*. Les *haſtaires* étoient des ſoldats de légion qui furent ſubſtitués aux vélites, quand on eut acordé le droit de bour-

geoiſie romaine à toute l'Italie. Les *haſtaires* formoient une infanterie formidable, compoſée de frondeurs & de gens de trsit, qui lançoient le dard & le javelot avec la main; c'eſt de là qu'ils furent nommés *haſtaires*.

Ils étoient ſi peſament armés, que nous avons bien de la peine à en concevoir la poſſibilité. Outre nn caſque d'airain on d'acier poli qu'ils portoient, ils avoient le corps revêtn d'nne cote de maille, ou d'une cuiraſſe, ſoit de cuivre, ſoit de fer, faite par écailles, comme celles d'un poiſſon, & ſi attiſtement travaillée, qu'elle obéiſſoit à tous les mouvemens du corps; les cuiſſes étoient couvertes de même, & les bras juſqu'au coude; le devant des jambes étoit pareillement défendu par une eſpece de botine d'un cuir très-fort.

Polybe nous apprend que ceux qui ne poſſédoient que quinze cents livres de biens, porterent d'abord ſur l'eſtomac nn plaſtron d'airain, de douze doigts de grandeur en carré, qui leur tenoit lieu de cuiraſſe; mais dans la ſuite, ils furent armés comme les autres.

Indépendament de cette armore, ils avoient un bouclier de qnatre pieds de haut, ſur deux & demi de large, dont ce même auteur fait une deſcriptiou bien détaillée. Il dit que ce bouclier étoit compoſé de deux ais d'un bois de peuplier fort léger; que ces deux ais étoient collés enſemble avec la colle de taureau; & qu'ils étoient couverts d'une groſſe toile collée de même, avec un cuir de veau par-deſſus; les bords étoient revêtus de fer, de même que le milieu qui s'élevoit en boſſe, pour ſoutenir les plus grands coups de pierres ou de traits.

Leurs armes offenſives étoient l'épée eſpagnole, ce ſont les termes de Polybe, tranchante des deux côtés, également propre pour fraper d'eſtoc & de taille; la lame de la pointe en étoit forte & roide; ils portoient cette épée pendue à un baudrier au côté droit, & un poignard au côté gauche, avec deux traits longs de trois coudées, dont l'un étoit un javelot, & l'autre un dard qu'on appeloit *haſta*, d'où ils avoient été nommés *haſtati*, ou *haſtaires*; car le mot *haſta* ne peut être expliqué, que par le nom de cette ſorte d'arme qui étoit un dard qu'on lançoit, & non pas une pique.

Le bois de cette eſpece de dard qu'on lançoit étoit carré auſſi bien que le fer qui étoit de la même longuer que le bois; il ne coupoit que par la pointe; c'eſt la différence qu'Appien met entre le dard & le javelot qu'il nous repréſente comme plus léger & plus foible; mais tous les deux ſe lançoient également avec la main. (D. J.)

HASTARIUM, place où les marchandiſes ſe vendoient à l'encan, ou ſous la *haſte* du préteur, comme l'on parloit à Rome. Elle en prit ſon nom.

HASTE pure (la), eſt un javelot ſans fer, ou plutôt un ancien ſceptre qui convient à toutes les déités, parce qu'il déſigne la bonté des dieux & la conduite de leur providence, également douce & efficace. Juſtin (*lib.* 43.) marque expreſſément que la coutume d'en donner à toutes les déités, vient de la ſuperſtition des anciens, qui avoient adoré le ſceptre comme les dieux mêmes; ſans doute, parce que les ſtatues n'étoient point alors auſſi communes qu'elles l'ont été depuis. On ne peut ſe perſuader, quoique ſes paroles le diſent, qu'ils les adoraſſent comme de véritables déités.

„ Un jour dit Winckelmann, que le cardinal Alexandre Albani faiſoit la revue de ſon magaſin d'anciens fragmens de marbre, auquel nous avions donné le nom de *cimetiere*, nous trouvâmes une ſtatue aſſiſe ſur un ſiége, ſur le ſocle duquel on liſoit ces lettres, EYPI.... Contre le dos du ſiége on avoit appliqué une mince bande de pierre portant les titres des dix tragédies d'Euripide, dont l'autre morceau avoit été jeté dans un coin du collége romain des Jéſuites. J'y courus vîte; & je trouvai que la grandeur & la forme du fragment, dont j'avois pris le deſſein, ſe raportoient parfaitement avec le morceau que je venois de découvrir. On prit donc ce morceau en échange contre quelques anciennes médailles d'argent des empereurs. Les anciens monumens ont ſouvent le ſort de ce voleur, qui laiſſa une oreille à Madrid & l'autre à Naples. Il n'y a ſur cette pierre que les noms de trente-ſept tragédies, que les anciens regardoient ſans doute comme les meilleures; & j'y ai trouvé les titres de cinq tragédies dont perſone n'a jamais parlé. Conſidérez à preſent vous-même combien une choſe aide à en trouver une autre, & vous en conclurez qu'il faut avoir tout vu quand on veut ſe faire paſſer pour antiquaire. On ne pouvoit reconoître cette ſtatue ſans avoir vu auparavant un des quatre tableau découverts, en dernier lieu, à Herculanum. (C'eſt le ſecond tableau des quatre dont la deſcription ſe trouve dans la ſixieme lettre à M. Bianconi.) Il y a des marques certaines que cette ſtatue a tenu à la main une *haſte pure*, ou ſceptre; quoiqu'il ſemble que cet ornement n'apartient qu'à un poëte qui, comme Homere, a joui de l'Apothéoſe. En voyant cette ſtatue, j'oſai néanmoins ſoutenir le contraire, & j'avançai pour preuve de mon ſentiment le poëte tragique de Portici; je citai de plus une épigramme greque, dans laquelle on donne à Euripide non ſeulement la *haſte*, mais encore le thyrſe. Qu'on change maintenant la *haſte* en thyrſe; qui n'étoit qu'une *haſte* entourée de lierre, & l'on aura un ſceptre ou bâton de commandement „.

Les déeſſes portoient auſſi la *haſte pure*. On voit ſur une pâte antique de Stoſch, une déeſſe avec une ſceptre long, *haſte*, ſans autre attribut qui la caractériſe. Les quatre déeſſes qui ſont avec Mars & Mercure ſur le côté d'un autel triangulaire de la villa Borgheſe, portent auſſi la *haſte pure*, & le diadême.

H. C. I. R.

Honore contentus impenſam, vel *impendium* remiſit. *Voyez* STATUES.

HEBDOMÉES, fêtes qui, ſelon Suidas & Proclus (*In Heſiodi diebus 768.*) ſe célébroient à Delphes, le ſeptieme jour de chaque mois lunaire, en l'honeur d'Apollon, ou ſeulement, ſelon Plutarque (*ſympoſ. VIII. queſt. I.*) & d'autres auteurs, le ſeptieme jour du mois βύσιος, qui étoit le premier mois du printemps.

Les habitans de Delphes diſoient βύσιος pour πύσιος, parce que dans leur dialecte, le β prenoit ſouvent la place du π; πύσιος eſt formé du prétérit parfait du πυθέσθαι, interroger, parce qu'on voit dans ce mois une entiere liberté d'interroger l'oracle.

Les Delphiens prétendoient qu'Apollon étoit né le ſeptieme jour de ce mois; c'eſt pour cela que ce dieu eſt ſurnomé par quelques écrivains *Hebdomagenes*, c'eſt-à-dire, *né le ſeptieme jour*; & c'étoit proprement ce jour-là qu'Apollon venoit à Delphes: comme pour y payer ſa fête, & qu'il ſe livroit dans la perſone de ſa prêtreſſe à tous ceux qui le conſultoient.

Ce jour célebre des *hebdomées* étoit appelé πολύφθοος, non parce qu'on mangeoit beaucoup de ces gâteaux faits de fromage & de fleur de froment, dits φθοΐς; mais parce qu'Apollon étoit fort importuné par la multitude de ceux qui venoient le conſulter.

Πολυφθοος ſignifie la même choſe que πολύπυθος.

La cérémonie des *hebdomées* conſiſtoit à porter des branches de laurier, & à chanter des hymnes en l'honeur du dieu; en même temps les ſacrifices faiſoient le principal devoir de ceux qui venoient ce jour-là conſulter l'oracle; car on n'entroit point dans le ſanctuaire qu'on n'eût ſacrifié; ſans cela, Apollon étoit ſourd, & la Pythie étoit muete.

HÉBÉ, déeſſe de la jeuneſſe, étoit fille de Jupiter & de Junon, ſelon Homere, Heſiode & Apollodore. Des écrivains poſtérieurs lui donnent une origine plus extraordinaire. Junon, diſent-ils, jalouſe de Jupiter, qui avoit produit tout ſeul la ſage Minerve, voulut produire à ſon tour de la même maniere, & mit au monde la belle *Hébé*. On raconte encore ſa naiſſance d'une autre maniere; invitée par Apollon à un feſtin dans le palais de Jupiter, Junon y mangea des laitues ſauvages, & devint ſur le champ enceinte ayant été ſtérile juſqu'à ce temps-là; elle accoucha d'*Hébé*. Jupiter, épris de ſa beauté, lui donna l'honorable fonction de ſervir à boire aux dieux & aux déeſſes; mais un jour qu'elle ſervoit les dieux dans un grand feſtin, elle le laiſſa tomber d'une maniere peu modeſte, & qui offendit la vue des dieux. Ce malheur fut le prétexte de ſa deſtitution. Jupiter, qui pouvoit avoir quelques inquiétudes ſur ſa naiſſance (*Voyez* JUNON), & qui d'ailleurs ſouhaitoit ardemment que Ganymede fût ſon échanſon, profita de cette conjoncture pour deſtituer *Hébé*, & pour la faire remplacer par ſon favori; Mais Junon la retint à ſon ſervice, & lui donna le ſoin d'ateler ſon char, comme on le voit dans Homere (*Iliad. lib. V.*). Hercule, déifié après ſa mort, étant monté au ciel, Jupiter lui donna *Hébé* en mariage; il eut, ſelon Apollodore, une fille nommée *Alexiare*, & un fils appelé *Anicetus*. A la priere d'Hercule, *Hébé* rajeunit Jolaüs. *Voyez* JOLAÜS. Elle a eu pluſieurs temples, un entr'autres à Corinthe, qui avoit le privilége des aſyles.

Son nom grec, Ἥβη, eſt le même que celui qui ſignifie *jeuneſſe*; c'eſt-là ſans doute le fondement de cette fable. Les Latins l'appelerent *Hebe* & *Juventa*. Pauſanias dit qu'elle porta auſſi le nom de Ganymade (*Corinthiac.*) *Voyez* HOMERE, XIe. liv. de l'Odyſſée, la Théogonie d'Héſiode vers 922e & 952e, Apollodore liv. I.

Entre toutes les repréſentations des déeſſes les plus rares, ſont celles d'*Hébé*. Deux ouvrages travaillés de relief nous offrent la partie ſupérieure de ſa figure; ſur l'un, qui repréſente la réconciliation d'Hercule, dans la villa Albani, on voit le nom à côté de la figure; ſur l'autre, qui eſt un grand baſſin de marbre dans la même villa, ſe trouve une figure parfaitement ſemblable à la précédente. Ce baſſin devoit paroître dans le troiſieme volume des monumens de l'antiquité, que le mort a empêché Winckelmann de publier. Mais ces marbres ne nous fourniſſent aucune idée particuliere d'*Hébé*, parce qu'on la voit ſans aucun attribut. La villa Borgheſe conſerve un troiſieme bas relief, où *Hébé* paroît proſternée, au moment qu'on lui ôte ſon emploi pour le donner à Ganymede (*Monum. antiq. ined.* n°. 16.), & quoiqu'elle ſoit repréſenté ſans aucun attribut, on la reconoît facilement par le ſujet traité ſur le marbre. Mais ici, *Hébé* ſe diſtingue des autres déeſſes par la forme de ſon vêtement, qui eſt relevé à la maniere des jeunes victimaires, nommés *Camilles*, & des jeunes garçons qui ſervoient à table.

Sur une pâte antique de la collection de Stoſch, paroît *Hébé* demi nue, & careſſant l'aigle de Jupiter. On l'y voit auſſi gravée ſur du cryſtal, debout tenant une patere qu'elle porte à la bouche; elle reſſemble à une autre *Hébé*, publiée par (*pierres grav. tom. I. pl. XLIV.*) *Gravelle*; avec cette différence que la nôtre tient la taſſe plus près de la bouche. On voit cette déeſſe ſur le revers d'une (*Triſtan. comment. tom. I. pag. 626.*) médaille de Marc-Aurele, verſant la patere ſur un autel, avec la légende JUVENTAS.

HÉBON. *Voyez* ÉBON.

HÉBREUX ou JUIFS.

Le dictionnaire de Théologie ayant omis cet article, qui ſembloit lui appartenir, je vais le placer ici. Mais je ne parlerai des *Hébreux* que relativement au coſtume, & ſeulement pour l'inſtruction des artiſtes.

Habillemens

Habillemens des Hébreux ou Juifs.

Les hommes avoient ordinairement la tête nue. Calmet (*Comment. tom. VI. fol.* 31) obſerve que le mot *bonet* ne ſe trouve pas même dans la langue hébraïque, ſinon pour ſignifier les bonets des prêtres ou des lévites. Lorſque les juifs vouloient ſe couvrir la tête, ils ſe ſervoient d'un pan de leur manteau; ils ne portoient pas les cheveux longs, puiſque c'étoit la diſtinction des Nazaréens, conſacrés au Seigneur. On ne ſauroit croire, avec Calmet, que les prêtres ſe coupaſſent les cheveux (Diſſertation ſur les habits des anciens Hébreux, tom. VI. fol. 31), & portaſſent continuélement le bonet. Quelques uns s'entouroient la tête (S. Matthieu, ch. 23. ℣. 5) d'une eſpece de bande, à la maniere des Babyloniens: c'étoit un ruban de la largeur du petit doigt; Selon Solérius (*Anſ. Solerius de pileo, f.* 16.), les juifs ont dans tous les temps porté la barbe.

Jacob fit pour Joſeph (*Geneſis, cap.* 37. ℣. 3.) une tunique de pluſieurs couleurs. Dans un autre paſſage ſes freres (*Geneſis, cap.* 37. ℣. 23) lui ôtent ſa tunique longue, de *pluſieurs couleurs*. Les juifs avoient des tuniques courtes & des longues, à longues manches; mais on ne peut aſſurer qu'ils les aient ornées de bandes deſcendant de chaque côté de la poitrine juſqu'en bas, comme l'a prétendu Bonnarotl (Oſſervazioni ſopra alcuni frammenti di vaſi antichi di vetro, fol. 87.); comme auſſi on repréſente ordinairement les apôtres ſur les anciens monumens du chriſtianiſme. Selon Calmet (Diſſert. ſur les habits, &c. t. 6. fol. 29.), l'ouverture de la tunique autour du cou étoit ronde, comme chez les Grecs. Les perſones diſtinguées portoient à la ville des tuniques longues: *Gardez vous*, dit le Seigneur (*Marc, ch.* 12. ℣ 38.), *des Docteurs de la loi, qui aiment à ſe promener avec de longues robes, & à être ſalués dans les places publiques*. Ces longues robes étoient communes aux nations orientales; elles étoient à Rome l'habillement des femmes, ſous le nom de *ſtola*.

On trouve dans Calmet (Diſſer. ſur les hab. tom. 6. fol. 29.) que les juifs, comme tous les peuples de l'Orient, ſe déshabilloient entiérement en ſe couchant.

Quelques commentateurs, fondés ſur ce paſſage de l'Écriture (Jérémie, ch. 13, ℣. 1.), où le Seigneur fit acheter une ceinture à Jérémie; & cet autre paſſage où Élyſée dit à Giéſi (*Reg. lib.* 4. *ap.* 4. ℣. 29.), *ceignez vos reins, prenez mon bâton en votre main, & allez vous-en*, croient que les Juifs alloient communément ſans ceinture; mais on comprend aiſément qu'on peut entendre cela comme on entend le paſſage d'Horace, qui dit *des voyageurs ceints plus haut, &c.* voulant dire leſtes & diſpos, parce qu'ordinairement ceux-là retrouſſoient leur tunique par-deſſus la ceinture, qu'ils portoient bien haute; au lieu que les gens, qui faiſoient tout à leur aiſe, portoient la tunique plus longue, & peut-être la ceinture ſur les hanches: il ſe peut faire cependant que dans la maiſon les Juifs n'aient point porté de ceinture.

Le *pallium* ou manteau avoit ceci de particulier, que par une loi de Moyſe (Deutéronome, ch. 22. ℣. 12.), il étoit ordonné de faire, avec de petits cordons, des houpes pour y coudre aux quatre coins: *Parlez aux enfans d'Iſraël*, dit le Seigneur (Nombres, ch. 15. ℣. 38*e*), *& dites-leur de faire des franges aux coins de leur manteau (pallium,) & d'y mettre des rubans de couleur d'hyacinthe*: c'eſt le bleu céleſte. La vulgate eſt ici contraire au texte hébreu, que Calmet a rendu par ces paroles: *Qu'ils faſſent des franges ſur les ailes de leurs habits ..... & qu'ils mettent ſur ces franges de l'aile un fil (ou ruban) de couleur d'hyacinthe*. Il eſt queſtions des quatre diviſions du manteau, ſur leſquelles il falloit placer les houpes; car on lit dans le Deutéronome (ch. 22. ℣. 12), *vous ferez des houpes aux quatre extrémités des habits*; ce qui ne ſe peut entendre que du manteau: il y avoit donc une frange ou un galon d'une couleur arbitraire qui en ſuivoit le bord, & aux quatre diviſions il y avoit des houpes de couleur d'hyacinthe. Calmet donne au *pallium* la forme d'un carré oblong; mais l'agrafe (Diſſert. ſur les hab. comm. tom. 6. fol. 31.) qu'il lui ſuppoſe ne convient qu'à la chlamyde, ou au ſagum; on voit cet habillement ſur les médailles de Veſpaſien & de Tite, avec la légende *JUDÆA CAPTA*, & les types d'un Juif & d'une juive, captifs auprès d'un palmier. Les Juifs ne ſe ſervoient point de caleçons, ou de haut-de-chauſſes, puiſque Dieu ordonne aux prêtres d'en porter (Exode, ch. 28. ℣. 42.) quand ils ſeroient en fonction.

Quelques auteurs ont dit que les Juifs ne portoient que rarement une chauſſure: il réſulte cependant des recherches de Calmet (Diſſert. ſur les hab. t. 6. fol. 33.), que les Juifs mettoient, du moins en voyage, des ſandales; l'évangile le dit auſſi expreſſément.

Les prophetes ne s'habilloient pas comme le reſte du peuple. Élie ſe couvroit de peaux (Calmet, préface générale ſur les prophetes, tom. 5. fol. 56.); Iſaïe portoit un ſac ou cilice; ils les ſerroient l'un & l'autre d'une ceinture de cuir. S. Jean (S. Matthieu, ch. 23. ℣. 4.) étoit vêtu d'une étoſe faite de poil de chameau, ou d'un cilice; il portoit une ceinture de cuir ſur les reins. Ces ſaints perſonages ne ſe coupoient ni la barbe ni les cheveux.

Vers le temps des Machabées pluſieurs ſectes commencerent à ſe diſtinguer parmi les Juifs; les Phariſiens, entr'autres, affecterent un extérieur impoſant. Moyſe, en exhortant le peuple juif (Deutéronome, ch. 6. ℣. 8.) à l'obſervation des commandemens de Dieu, avoit dit: *Vous les*

tierez comme une marque ſur votre main, vous les porterez ſur le front entre vos yeux; les Phariſiens priſent ces choſes à la lettre; ils portoient (S. Matthieu, ch. 23. V. 5.), du temps de Jéſus-Chriſt, des bandes de perchemin, que l'évangile appele *phylacteres*, ſur leſquelles étoit écrit quelque commandement de Dieu; ils les portoient plus larges, ces bandes, que le reſte des Juifs. Suivant Calmet (Diſſert. ſur les Phariſiens, commentat. tom. 7. fol. 272.) ils s'en entouroient le tête & les poignets, en guiſe de bracelets. Comme il a été obſervé plus haut que les Juifs ne ſe ſervoient pas de boucles, il leur ſuppoſer que ces bandes de parchemin ſe pleçoient à l'entour de la tête, en forme de diadême, uſage qu'ils pouvoient avoir pris des Babyloniens. Les Phariſiens ſe diſtinguoient encore par des houpes ou des franges plus larges attachées aux manteaux.

Les Juifs portoient, à la guerre & en voyage, le *ſagum* ou le *chlamyde*, comme les Grecs. *Voyez* les médailles citées plus haut, repréſentant un Hébreu captif. Alexandre (*Machab. lib. I. c.* 10. V. 89.) envoye une agrafe d'or à Jonathas; ce qui ſuppoſe l'uſage de la chlamyde, puiſque le *pallium* ne s'attachoit point avec une agrafe; d'ailleurs on lit dans le livre des Juges (*cap.* 3. V. 16.), *Aod ſe fit une dague à deux tranchans, &c..... & la ceignit ſous ſon ſagum*. Les ſeptante ont traduit *mandua*, habit dont les Perſes ſe ſervoient à la guerre; mais Calmet obſerve que l'original dit ſimplement *habit*, comme qui diroit habit de voyageur.

Dans le deuil, les Juifs ſe coupoient ou raſoient les cheveux & la barbe (Calmet, diſſert. ſur les habits des anciens Hébreux, t. 6. fol. 32.), & ils ſe couvroient de ſacs & de cilices, c'eſt-à-dire, d'un habit de groſſe laine, ou de poil de chameau ou de chèvre; ces cilices étoient noirs ou bruns: l'habillement de deuil ſe bornoit, ſuivant Calmet, à une ceinture groſſiere, placée ſur la tunique; mais il eſt plus vrai-ſemblable que l'Écriture, par l'expreſſion *ſe ceindre de ſacs*, a entendu couvrir, envelopper le corps, d'autant qu'elle veut parler d'un habillement de mortification, à quoi n'auroit guere ſervi une ſimple ceinture au deſſus de la tunique. On dit que Judith jeûnoit tous les jours, & portoit ſur ſes reins un cilice. Ce doit avoir été une eſpece de tunique étroite & très-rude, ceinte d'une corde, ou d'une bande de cuir: on le portoit par pénitence, ſans manteau & nus pieds; on ſe jetoit des cendres ſur la tête; on pouſſoit la mortification juſqu'à ſe faire des inciſions (*Levit. cap.* 21. V. 5.) dans le chair; cruauté que Dieu défendit aux prêtres.

Habillement des femmes Juives.

La rareté des monumens des Hébreux ne permet pas de grands détails ſur l'habillement des Juives. Comme les tuniques étoient à peu près les mêmes chez toutes les nations, on croit pouvoir aſſurer que celles des femmes juives étoient ſemblables à celles des Grecques; les Juives auſſi les portoient ſans manches, les climats qu'elles habitoient n'exigeant pas qu'on fût totalement couvert, & la corruption des mœurs n'y ayant pas encore introduit ces loix de bienſéance, qu'on fut obligé de garder dans la ſuite, avec une telle rigueur, qu'à peine le viſage put reſter découvert. Du temps des rois (*lib.* 2. *cap.* 15. V. 18.) les filles portoient de longues tuniques de diverſes couleurs; c'eſt ce que l'Écriture dit en particulier de la fille de David. Quelques médailles de Veſpaſien & de Tite, avec l'inſcription *Judæa capta*, repréſentent cette nation ſous l'emblême d'une femme vêtue d'une tunique à manches courtes. Une de ces médailles montre une ſeconde tunique à manches très-courtes, & par-deſſus une tunique longue, & à longues manches, qui eſt proprement la *ſtola* des Romains. La ceinture (zona) (Iſaïe, chap. 3. V. 18.) étoit d'une matiere riche, ſuivant l'expreſſion du prophete.

Les femmes ſe ſervoient du *pallium* (*Geneſis*, *cap.* 24. V. 65.), comme on le voit ſur ces médailles; ſa forme étoit ſemblable à celui des femmes Grecques. On trouve dans Iſaïe le détail des ajuſtemens des filles Juives à l'époque du plus grand luxe chez ce peuple (Iſaïe, ch. 3. V. 18 & ſuiv.) *En ce jour*, dit le prophete, *le Seigneur leur ôtera leurs chauſſures magnifiques, leurs croiſſans d'or, leurs colliers, leurs carcans, leurs braſſelets, leurs mitres, leurs rubans de cheveux, leurs anneaux de jambes, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfums, leurs pendans d'oreilles, leurs bagues, les pierreries qui leur pendent ſur le front, leurs habits à changer, leurs petits manteaux (palliola), leurs habits de lin, leurs aiguilles, leurs miroirs, leurs tuniques de grand prix, leurs bandeaux, leurs habillemens légers; & leur parfum ſera changé en puanteur, leur ceinture en une corde; à leurs cheveux friſés ſuccédera une tête nue ſans cheveux; à leurs bandes de corps un cilice*. Ézéchiel (ch. 16. V. 10 & ſuiv.) parle de la maniere ſuivante des filles de Jéruſalem: *Je vous ai donné des robes en broderie, & une chauſſure magnifique; je vous ai donné une ceinture du lin le plus beau, & je vous ai revêtu des habillemens les plus fins & les plus riches; je vous ai parée des ornemens les plus précieux; je vous ai mis des bracelets aux mains, & un collier autour du cou; je vous ai donné un ornement pour vous mettre ſur le front, & des pendans d'oreilles, & une couronne éclatante ſur votre tête; vous avez été parée d'or & d'argent, & vêtue de fin lin, & de robes en broderies de diverſes couleurs....*

Les interpretes ne ſont pas d'accord ſur la ſignification des termes effectés à ces divers ajuſtemens; il paroît cependant qu'ils ne différoient pas beaucoup de ceux des Grecs.

Les femmes ſe friſoient, ou bouclοient leurs cheveux ; elles avoient de plus une mitre pour ornement, c'étoit un ruban (Explicat. des textes difficiles de l'Écriture Sainte, tom. I, fol. 258.) ou quelque choſe de ſemblable, ſervant à orner ou à lier les cheveux. On ne rencontre nulle part, ſur les monumens d'aucune nation, cet ornement qui pendoit au nez, ou qui pendoit ſur le front ; quoiqu'il ſoit clairement énoncé dans l'hébreu, des interpretes croient (*Gaſp. Bartolini de inauribus veterum fol.* 14 *&* 15.) que cet ornement (*neſem*), qui pendoit ſur la partie ſupérieure de la bouche, deſcendoit du front ; d'autres (Calmet, ſur le *V.* 12. ch. 16 d'Ézéchiel) le mettent ſur le nez ; M. Lens croit qu'il étoit attaché près de la partie ſupérieure des oreilles, & qu'il traverſoit les joues entre le nez & la bouche, d'autant mieux que, ſelon quelques interpretes, c'étoit un ornement pour les oreilles & les narines.

Les pendans d'oreilles étoient ſans doute tels qu'ils ſont encore de nos jours, des eſpeces d'anneaux enrichis de quelques pierres précieuſes. Les couronnes, dans le ſens d'Ézéchiel, étoient ou un diadême, ou ſimplement une couronne de fleurs, dont les femmes ſe paroient les jours de fête. Jérémie (*cap.* 5. *V.* 16), dans ſes lamentations, fait alluſion à ces couronnes. Les carcans, colliers, ou filets de perles, approchoient ſans doute de la forme des colliers des Grecs, comme auſſi les bracelets, en obſervant cependant que la loi judaïque défendoit la repréſentation d'un animal quelconque.

Les tuniques (*ſindones*) de grand prix, étoient celles qui ſe portoient immédiatement ſur le corps. Les femmes Juives mettoient au deſſus une autre tunique plus riche encore, ou de différentes couleurs rayées, ou plutôt de couleurs changeantes. Ce que le prophete appele les habillemens les plus fins & les plus riches, ne ſauroit s'expliquer autrement qu'en attribuant aux femmes Juives ces ſortes d'étoffes fines & tranſparentes, qui, ſelon Sénèque & Horace, laiſſoient diſtinguer les membres du corps. Les bandes, dont parle le texte, paroiſſent diſtinguées de la ceinture. Ce pouroit être de ces bandes larges, qu'on portoit immédiatement ſur le corps pour avoir la taille plus fine & plus dégagée.

Les femmes n'avoient pas ordinairement la tête couverte, puiſque nous liſons qu'Abimélech (*Geneſis*, *cap.* 20. *V.* 16.), *ſachant que Sara étoit la femme d'Abraham, la lui rendit, & dit enſuite à Sara : J'ai donné mille pieces d'argent à Abraham, afin qu'en quelque lieu que vous alliez vous ayez toujours un voile ſur les yeux devant tous ceux avec qui vous ſerez.*

La chauſſure conſiſtoit dans des ſandales (*Cant. cap.* 7, *V.* 1. — *Judith*, *cap.* 10. *V.* 3.) liées avec des rubans, au travers deſquels on voyoit la blancheur du pied. Les interpretes ne ſont pas d'accord ſur la ſignification des croiſſans, que les femmes plaçoient ſur le cou-de-pied, ſelon quelques-uns, & qui ſervoient de boucles, ſelon Baudouin (*de calceo antiquo*, *fol.* 85.). Les anneaux, dit Buonarotl (Oſſervazioni ſopra alcuni frammenti di vaſi antichi di vetro, fol. 200.), étoient pour les jambes ce que les bracelets étoient aux bras ; ces ornemens étoient ordinairement d'or ou d'argent. Éliézer (*Geneſis*, *cap.* 24. *V.* 47.) fit préſent à Rebecca de pendans d'oreilles & d'anneaux. Au reſte, ces paſſages d'Iſaïe & d'Ézéchiel ont ſervi de matiere à pluſieurs de commentaires ſur la véritable ſignification du texte hébreu : recherche juſqu'à préſent infructueuſe ; le plus court ſera de chercher chez les Grecs, ou même chez les Romains, les parures analogues à celles des femmes Juives.

Habillemens des prêtres Juifs.

L'on interprete de différentes manieres les paroles de l'Écriture ſur l'habillement des prêtres Juifs. Selon Calmet, les prêtres en général ne pouvoient porter les cheveux dans toute leur longueur, ni les raſer, il falloit qu'ils couvriſſent ſimplement la peau, & dans leurs fonctions ſacerdotales, la tiare leur couvroit la tête. La tiare (*cidaris*) du grand prêtre étoit de fin lin, ou de coton, au devant il y avoit une lame d'or très-pur avec ces paroles : *la ſainteté eſt au ſeigneur* ; cette lame deſcendoit ſur le front, & étoit attachée à la tiare avec un ruban de couleur hyacinthe, ou bleu céleſte, ou violet ſombre, ſelon quelques interpretes. La tiare, ſuivant Joſeph, (hiſt. des Juifs, liv. III, ch. VIII.) étoit entourée d'une triple couronne d'or, ornée de petits calices qui finiſſoient là où commençoit la lame : ce bonet couvroit le derriere de la tête & les tempes autour des oreilles. L'autorité de Joſeph doit ſans doute prévaloir pour les choſes de ſon temps : il étoit prêtre lui-même, & avoit vu plus d'une fois le grand-pontife ; mais pour les temps antérieurs, il faut s'en tenir au ſentiment des interpretes plus conformes au texte original : d'autant plus qu'il paroît, que du temps de Joſeph, les Juifs avoient changé la forme primitive de l'habillement du grand-pontife.

Quant à la forme de la eldaria, ou bonet, quelques interpretes (*Voyez* Calmet, ſur l'Exode, chap. XXVIII, v. 4.) la ſuppoſent formée d'une bande de toile de ſeize aunes de longueur, repliée à l'entour de la tête, & formant par ſon enſemble une eſpece de bonet en guiſe de caſque ; c'eſt auſſi le ſentiment de Maimonides. D'autres veulent que ce bonet ait été enveloppé d'une autre toile, dont le bord ſe ſerroit par le moyen d'un ruban : c'eſt ainſi que Cunaeus le repréſente, à peu près de la forme d'un turbao. La tiare du grand-prêtre avoit, ſelon Calmet (ſur le v. 4. chap. XXVIII, de l'Exode) la forme de la tiare droite des rois de Perſe ; Saint Jérôme la compare à une demi ſphere : ces deux formes paroiſſent

aſſez vrai-ſemblables par le raport qu'elles ont avec des monumens connus, ceux de Perſepolis, quoique d'ailleurs étrangers à la nation. La lame d'or, ſuivent Calmet, avoit deux doigts de largeur; elle ſe prolongeoit ſur le front d'une oreille à l'autre, & s'atachoit par-derriere. On veut auſſi qu'il y ait eu un troiſieme ruban, qui, prenant au milieu de la lame, paſſoit par le revers & au deſſus de la tête pour aller rejoindre les autres extrémités.

Le grand-prêtre étoit vêtu d'une tunique de fin lin, avec des caleçons de même matiere qui deſcendoient juſqu'au bas des cuiſſes. La tunique reſſembloit à la tunique longue des Grecs, ou à la *ſtola* des Romains. On varie beaucoup ſur le tiſſu de cet habillement; les uns le croient rayé ou à loſanges, les autres greiné ou parſemé d'yeux comme la queue d'un paon, ou à petits enfoncemens ou creux. Elle n'avoit, ſuivant Calmet, d'autre différence avec la tunique des autres prêtres, qu'un tiſſu plus compact, ou plus ſerré. Cette tunique étoit ſerrée par une ceinture comme celle des autres prêtres.

Sur la tunique dont nous venons de parler, le grand-prêtre en mettoit une autre, que l'Écriture appele tunique de l'éphod, à cauſe que l'une n'alloit jamais ſans l'autre. Cette tunique étoit toute de couleur d'hyacinthe, avec un tiſſu pour ſervir de bord à l'entour du cou. Le bord d'en bas étoit orné tout au tour alternativement d'une grenade, couleur de hyacinthe, pourpre ou écarlate, & d'une ſonete. Cette tunique étoit ſans manche. Suivant Calmet, elle étoit toute d'une piece, ſans coutures, avec un ornement autour du cou, ſemblable aux collets égyptiens ou grecs. Cette tunique, ſi c'en étoit une, doit avoir approché de la *ſtola* romaine, excepté que celle-ci, beaucoup plus ouverte par-en-haut, retomboit ſur le bras, ce que celle du grand prêtre ne pouvoit faire; nous dirons notre ſentiment ſur cet article, après avoir expoſé ceux des interpretes.

Le grand prêtre portoit ſur cette ſeconde tunique un habillement appelé *Ephod* (Exode, ch. 28. v. 6.), qui étoit tiſſu *d'or, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate teints deux fois, & de fin lin retors*. L'éphod, ſuivent Joſeph (Hiſt. des Juifs, liv. 3. c. 8.), avoit ſe longueur d'une coudée; il étoit garni de manches, & reſſembloit à une tunique racourcie ou coupée. Calmet penſe que l'éphod, au temps de Joſeph, n'étoit plus comme autrefoir, une eſpece de ceinture large & ample, (Commentaire ſur le *V.* 7, ch. 25., Exod.) ſemblable à celle que l'on voit à quelques figures égyptiennes de la table iſiaque. Ces ceintures montent par-deſſus les épeules, vont ſe reprocher ſur le poitrine, & diſparoiſſent à l'extrémité d'un petit habit, qu'elles ſemblent ſoutenir ou envelopper. Selon Calmet, l'éphod n'avoit qu'une ceinture qui ſervoit à ceindre la robe ſupérieure, & d'une forme approchante du *Rediminculum*. L'éphod que portoient quelquefois les ſimples prêtres n'étoit que de lin. Nous avons parlé de ſa forme qui diſtinguoit celui du grand-prêtre; *il avoit deux ouvertures ſur les épaules, qui ſe réuniſſoient à ſes extrémités. Le ruban de l'éphod qui lui étoit ataché, & qui ſervoit à ceindre la robe, étoit de même riſſu & de même matiere que l'éphod même, & ne lui étoit point ataché d'ailleurs*. Calmet prétend que le nom d'*éphod* vient d'une racine qui ſignifie *lier, atacher, ceindre*; & conſéquemment il en fait une ceinture; mais il nous paroît que c'eſt parler improprement, que de dire qu'une ceinture a des rubans qui ſervent à ceindre; d'ailleurs, avoir ou laiſſer des ouvertures ſur les épeules, ne ſe dit pas d'une bande de médiocre largeur, qui ne fait que paſſer par-deſſus les épaules. On convint qu'une courte tunique, telle que la définit Joſeph, ou le manteau des Grecs, ou la cuiraſſe à laquelle Philon la compare, ne ſatisfont pas au texte de Moyſe. Calmet fait reſſembler l'éphod à des ceintures en uſage chez les Égyptiens: Il cite des figures de la table iſiaque; mais les figures de ce monument ſont ſi bizârement exécutées, qu'on ne conçoit pas de quelle forme ſont les habillemens qu'elles repréſentent; c'eſt à des monumens bien exécutés qu'il faudroit avoir à s'en raporter.

Si nous admétons le ſentiment de pluſieurs interpretes, (Calmet ſur le *V.* 4, ch. 28. Exod.) qui prenent le tunique de l'éphod, *mehil*, pour un manteau, ou un habit de deſſus, les ſtatues d'Iſis du eſpitole nous montreront la tunique de deſſous, l'habit de deſſus, nommé *tunique de l'éphod*, & l'éphod même, dont elle ſeroit ceinte, s'il y avoit des rubans. Ajoutez ces rubans aux deux bouts, qui der épaules deſcendent ſur la poitrine, & ces ſtatues ſeront un parfait modele de l'habillement du grand-prêtre. Nous prenons ſon habit de deſſus, qui ne monte que juſqu'à la poitrine, pour ce qu'on appeloit la tunique de l'éphod; il eſt vrai que le bord deſcend plus bas que le cou, mais cela ne contre-dit point les paroles du texte (*Exod. chap.* 28, *v.* 32.) *in cujus medio ſupra erit capitium & ora per gyrum ejus textilis*. De ſorte que pour achever la reſſemblance, il ne faudroit qu'un galon ou un tiſſu au bord ſupérieur, & des grenades & des ſonetes au bas.

L'éphod, qui vient ſur les épaules, eſt un manteau qui, par la façon de le mettre & de l'etecher, ne ſe trouve nullement contraire à ces paroles de l'Écriture (*Ibid. chap.* 28, *v.* 7): *Duas oras junctas habebit in utroque latere ſummitatum, ut in unum redeant*. Ajoutons eux deux bouts qui s'uniſſent ſur le poitrine, les rubans pour ceindre l'habit de deſſus à l'entour du corps. C'eſt de cette maniere que l'éphod (ſans être cependant une ceinture) ceignoit l'habit de deſſus par les rubans qui lui étoient atachés.

Les autres prêtres pouvoient porter ce manteau, *éphod*, ſur la tunique ſans avoir l'habit de

deſſus. Nous ne dirons rien de ſa longueur, elle pouvoit différer de celle des ſtatues nommées ci-deſſus. Revenons à celui du grand-pontife. Il y avoit à l'endroit des épaules deux pierres d'onyx (*Exod. c.* 28, *v.* 12.), une de chaque côté, enchâſſées en or, avec les noms des tribus d'Iſraël; quatre anneaux d'or atachés à l'éphod (*Ibid. c.* 28, *v.* 23.), répondoient aux quatre anneaux d'or placés aux quatre angles du *rational*, qui s'atachoit à l'éphod avec des rubans de couleur d'hyacinthe, afin que l'un ne pût être détaché de l'autre.

Le rational étoit tiſſu des mêmes matieres & teint des mêmes couleurs que l'éphod: il étoit double, & de la longueur d'une palme, en carré, enrichi de quatre rangs de pierres précieuſes. Il y avoit trois pierres à chaque rang; au premier une ſardoine, une topaze, une émeraude; au ſecond, un eſcarboucle, un ſaphir, & une pierre de jaſpe; au troiſieme, la ligure, l'agate & l'améthiſte; au quatrieme, une chryſolite, un onyx & un béril: chacune de ces pierres étoit enchâſſées dans l'or, & portoit le nom d'une tribu. Le rational s'atachoit par le haut avec de petites chaînes d'or, qui raprochoient ſes anneaux ſupérieurs de ceux de l'éphod, comme ceux d'enbas du rational s'atachoient aux anneaux d'enbas de l'éphod avec des rubans d'hyacinthe: tel eſt le ſentiment commun des commentateurs. Joſeph (hiſt. des Juifs, liv. 3, ch. 8.) veut qu'il y ait eu pour plus de ſolidité, deux chaînes aux angles ſupérieurs du rational, leſquelles paſſant au deſſus des épaules, alloient s'atacher ſur le dos, à un anneau placé au bord de l'éphod. Il prétend de plus, qu'une ceinture couſue au rational l'embraſſoit tout entier, & revenoit ſe nouer par-deſſus la couture, & de là laiſſoit floter ſes bouts ſur le devant du corps. Calmet (ſur les v. 7, 8, du ch. 8. du Lévitique) réfute encore ici Joſeph, & dit qu'il n'avoit point de ceinture au rational, mais que l'éphod ſervoit à ceindre la robe du même nom. Il croit le prouver par le texte original: (Lévit. cap. 8, v. 7, 8.) *Il revêtit le grand prêtre de ſa tunique de fin lin, & le ceignit avec ſa ceinture; il le revêtit par deſſus de la robe hyacinthe, mit l'éphod ſur la robe, & le ſerrant, il y mit le rational.* La vulgate porte, *le ſerrant avec la ceinture.*

Les commentateurs toujours contraires à l'hiſtorien juif, lui diſputent un fait eſſentiel. Joſeph dit (guerre des Juifs contre les Romains, *liv.* 5. *ch.* 15.) que le grand prêtre ne portoit qu'une fois l'an les habillemens décrits ci-deſſus, au jour de l'expiation ſolemnele. Les autres, au contraire en conveanut (Calmet ſur les v. 2, 4, ch. 16. Lévit.) que le grand prêtre n'entroit qu'une ſeule fois l'an dans le ſaint des ſaints, aſſurent qu'il étoit habillé alors comme les prêtres ordinaires; mais que hors ce jour, qui étoit celui de l'expiation ſolemnele, il paroiſſoit toujours dans le temple, revêtu de ſes habits pontificaux. Cunœus prétend même, que ſi, d'abord après la cérémonie de l'expiation, il ſe préſentoit quelque autre fonction à remplir par le grand-prêtre, il reprenoit auſſi-tôt l'éphod, le rational, & toutes les autres diſtinctions de ſa dignité. Il officioit nus pieds, comme les autres prêtres.

L'habillement de ceux-ci conſiſtoit dans une tiare (Exode, c. 28, v. 40, 42.) blanche de fin lin, une tunique, une ceinture, & des caleçons, auſſi blancs, & de fin lin. Joſeph (hiſt. des Juifs, liv. 3, ch. 8.) dit que la tiare étoit un turban ou grôs bonet, que cet hiſtorien compare à une épaiſſe couronne, enveloppée d'une coëffe de toile, ferrée autour de la tête. Selon Calmet (ſur le v. 4, c. 28, de l'Exode.) la tiare avoit la forme des boners qu'on voit à quelques figures égyptiennes, à l'exception des plumes; & elle étoit liée de la même maniere derriere la tête. Cette forme de caſque ou de bonet coupé comme la moitié d'un œuf, eſt bien plus vrai-ſemblable que celle d'un turban, dont l'uſage ne s'introduiſit chez les Turcs qu'après la priſe de Conſtantinople (Sagredo, *memorie iſtoriche de' Monarchi Ottomani*, fol. 22.) On peut douter que l'invention du turban ſoit d'une date antérieure.

Calmet n'eſt pas d'acord avec Joſeph, ſur la forme de la tunique des prêtres. Ce dernier veut (hiſt. des Juifs, liv. 3, ch. 8.) que la tunique ait eu une grande ouverture auprès du cou, reſſerrée devant & derriere avec des agrafes; & que toute la tunique fût longue & étroite, ainſi que les manches. Calmet ſoutient au contraire (ſur le v. 4, ch. 28. de l'Exode) qu'elle n'avoit d'ouverture autour du cou qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour paſſer la tête, comme la tunique, ou la *ſtola* des Romains, nom qui eſt approprié à la tunique des prêtres dans les paralipomenes, (*lib.* 1, *c.* 25, *v.* 27.)

La ceinture, ſuivant Joſeph, (hiſt. des Juifs, liv. 3, ch. 8.) ſe plaçoit ſur la poitrine, elle étoit large de quatre doigts, d'un tiſſu lâche, ornée de fleurs, & d'autres ornemens couleur d'hyacinthe, pourpre & écarlate, faiſant deux fois le tour du corps, ſe nouant par-devant, & tombant juſqu'aux pieds. Lorſque le prêtre rempliſſoit quelque fonction de ſon miniſtere, il jettoit le bout de cette ceinture ſur l'épaule gauche. Celle du grand-prêtre avoit, ſuivant quelques interpretes, de l'or mêlé à ſes ornemens, à la différence des autres prêtres, dont la ceinture n'étoit tiſſue que de lin ou de laine, de pluſieurs couleurs. Braunius, cité par Calmet, ſur le v. 4, ch. 28 de l'Exode, n'admet pas cette différence.

Cunœus, & pluſieurs autres écrivains diſent que le grand-prêtre portoit excluſivement la robe d'hyacinthe, le rational, la lame d'or au bonet, & l'éphod qui, ſuivant Calmet, (ſur le v. 7, chap. 25, Exode) étoit commun à tous les prêtres, car Samuel encore enfant, (*Reg. lib.* I,

c. 12. v. 18.) portoit l'éphod. Les quatre-vingts prêtres qui furent mis à mort par Doëg, (*Reg. lib. I*, c. 22. v. 18.) étoient revêtus de l'éphod. Devid parut avec l'éphod (*Reg. lib. 2*, ch. 6, v. 14) dans la cérémonie du transport de l'arche de la maison d'Obédédon dans le tabernacle de Sion. Buonaroti (*Osservazioni sopra alcuni frammenti di vasi antichi di vetro*, *fol.* 78) est porté à croire que David avoit pris l'éphod par humilité; c'étoit comme il croit, un petit manteau qui couvroit les deux épeules, & pouvoit quelquefois s'attacher sur la poitrine, & il n'y avoit pas de raison pour laquelle il dût beaucoup différer de celui du grand-pontife, sur-tout pour la forme.

Les Lévites n'avoient aucune distinction dans leur habillement. Dans l'année 62. de J. C (Calmet, dictionaire de la Bible.) on leur permit de porter la tunique.

Habillement des rois Juifs.

Il ne paroît pas non plus que les rois portassent des habillemens distinctifs. Les paralipomenes (*lib. I*, *c.* 25. *v.* 27.) leur attribuent la tunique courte, & le manteau de pourpre; cependant puisque les simples prêtres portoient l'éphod & la tunique longue, il est naturel de croire que les rois de Judée s'étoient approprié les mêmes distinctions. D'un autre côté cependant, on observera que les prêtres hors de l'enceinte du temple, étoient vtusé comme le reste du peuple, excepté le grand-prêtre.

Le diadême des rois Juifs étoit, à ce que l'on suppose, un bandeau blanc semblable à celui des Grecs.

Des armes, enseignes militaires, & chars des Juifs.

Selon Calmet, (dissertation sur la milice des anciens Hébreux, comment. tom. 3, fol. 525) les Juifs ne commencerent que sous David, à se servir d'armes défensives. Débora, dans son cantique, dit que parmi quarante mille soldats d'Israël, il n'y avoit ni bouclier, ni lance. Joseph (hist. des Juifs, liv. 2. c. 7.) raconte, qu'au passage de la mer rouge, les Israélites se couvrirent des armes égyptiennes, que les vagues de la mer avoient poussées en rivage; le nombre doit cependant en avoir été très-petit pour armer tout un peuple. L'armée de Goliath peut donner une idée de l'armure juive. Il *avoit en tête*, dit l'Écriture, (*Reg. lib. I*, *c.* 17. *v.* 5.) *un casque d'airain*; *il étoit revêtu d'une cuirasse à écailles*; *il avoit sur ses cuisses des cuissarts d'airain*; *un bouclier d'airain lui couvroit les épaules.*

Ailleurs David (*Reg. lib. I*, *cap.* 17. *v.* 38.) met sur sa tête un casque d'airain, & s'arme d'une cuirasse. L'airain étoit la matiere dont les peuples des temps anciens faisoient le plus communément usage. La forme des armes est plus difficile à déterminer: on aperçoit sur les médailles citées au commencement de cet article, un casque de forme ordinaire, des boucliers longs, des cuirasses semblables à celle des Grecs & des Romains: il en est de même des cuissarts. Au reste il n'est pas probable que toutes les cuirasses aient été d'airain comme celle de Goliath. Il est dit (*Reg. lib. II*, *c.* 20, *v.* 8) que Joab portoit à la guerre un habillement étroit, qui serroit le corps; ce qui ne peut s'entendre que d'une cuirasse de laine ou de coton, ou autre matiere souple, comme chez les Grecs.

Les Juifs portoient l'épée (*Reg. lib. II*, *c.* 18, *v.* 11.) suspendue à un baudrier (*cant. cantic.*, *lib. III*, *v.* 7,), elle pendoit sur la cuisse gauche, puisqu'Aod, (*Judicum*, *cap.* 3, *v.* 19.) pour faire un coup de main, le mit sur sa cuisse droite, sous son sagum. Calmet croit (Dissert. sur le milice des ancient Hébreux, comment. tom. III, fol. 529.) qu'ils portoient aussi l'épée atachée à une ceinture. La médaille romaine, representant un Hébreu captif, montre que ce peuple faisoit usage du sagum à la guerre. On etachoit un prix (*Judicum*, *c.* 20. *v.* 16.) chez les Juifs, à ce qu'un guerrier pût se servir de la main gauche, comme de la droite.

Dieu avoit ordoné à Moyse (Nombres, c. 10, v. 2.) de faire deux trompetes d'argent, pour convoquer le peuple, ou pour annoncer le départ. Calmet croit (Dissert. sur le milice des anciens Hébreux, comm. tom. III, fol. 527.) qu'ils se servoient aussi du cor, pour soner la charge ou la retreite; il ajoute que les trompetes étoient des instrumens secrés chez les Juifs: on en voit la forme, sur un bas-relief de l'arc de Titos. Les Juifs evoient pour instrumens de musique les cythares, les nablia ou le psaltérion, le tympanum, les sistres, les flûtes, les cymbales, & les hydraules, qui étoient sans doute des orgues à eau *Voy.* LAMPE, (*Fred. Adolphi Lampe*, *de cymbalis veterum*) & Calmet dans son commentaire.

Les Juifs connoissoient l'usage des chars de guerre, puisque Josias, roi de Juda, ayant été blessé dans une bataille contre Nechao, roi d'Égypte, fut transporté du char dans lequel il étoit, dans un autre qui le suivoit selon la coutume des rois.

Le premier étoit donc un char pour le combat; sans cela quelle nécessité y avoit-il de le transférer dans un autre, si le premier eût été propre au transport d'un blessé? On ignore du reste la forme qu'avoient ces chars; ils étoient probablement semblables à ceux des Grecs.

Le Seigneur avoit ordoné (Nombres, ch. 2, V. 2.) aux enfans d'Israël de camper autour du tabernacle par diverses bandes, chacune avec ses marques distinctives, & avec ses enseignes. Mais quelles étoient ces enseignes? Les auteurs hébreux

(Calmet, ſur le *V.* 2. ch. 2. des Nombres) raportent différentes figures, qu'ils prétendent avoir été appropriées à chaque tribu; mais Calmet révoque en doute ce récit des Rabbins (Diſſert. ſur la milice des anciens Hébreux, comment. t. 3. fol. 533.), & à juſte titre, vu la répugnance que les Juifs exprimerent à l'aſpect des aigles romaines & des trophées érigés par Hérode. Leurs enſeignées pouvoient être des pieces d'étoſes, diſtinguées entr'elles par la couleur. On veut même que la tribu de Juda ait eu un étendard vert; celle de Ruben un étendard rouge, Éphraïm un étendard couleur de chryſolite, ou jaûne-vert, & celle de Dan blanc & rouge; les autres tribus ſe rangeoient ſous les quatre principales. Il eſt dit que Joſué éleva ſon bouclier en haut d'une pique, pour donner le ſignal à ſes troupes lorſqu'il marchoit contre Haï: leurs enſeignes n'étoient probablement que de cette ſorte.

De l'architecture, des meubles, &c. des Juifs.

Les patriarches logeoient ſous des eſpeces de tentes (*Geneſis*, *cap.* 18. *V.* 1.) de bois, conſtruites de maniere à pouvoir être tranſportées d'un endroit à une autre. Les Juifs, en temps de guerre (Calmet, diſſert. ſur la milice des Hébreux, t. 3. fol. 534.), avoient des tentes de toiles ou de peaux. Dans la ſuite, ils éleverent des maiſons dans le goût oriental, avec des plates-formes ou terraſſes (*Regum*, *lib.* 1. *cap.* 9. *V.* 25.), ſur leſquelles on alloit prendre le frais, ou même coucher dans les plus grandes chaleurs; c'eſt pourquoi la loi avoit ordonné (Deutéronome, ch. 2. *V.* 8.) d'environer ces plates-formes d'un mur d'apui; l'eſcalier qui y conduiſoit (Diſſert. ſur les demeures des anciens Hébreux, par Calmet, t. 2. fol. 155.) étoit pratiqué ordinairement en dehors, comme on en voit encore en Italie; ces toits ſaillans de la même fabrique que ceux dont parle Diodore, & qu'il avoit obſervé dans l'île de Malte, garantiſſoient l'extérieur des maiſons, & une partie de la rue, du ſoleil & de la pluie, ſur-tout du ſoleil, dont les rayons tombent à plomb dans les pays méridionaux; de là l'utilité des portiques & colonnades, aſſez communs encore en Italie. Calmet croit que les rues des Juifs n'étoient point pavées; du reſte la conſtruction des maiſons doit avoir été très ſimple chez les Juifs, à en juger par ce qui nous reſte des Grecs & des Romains; les fenêtres des maiſons ſe fermoient avec des voiles ou des rideaux, au lieu de vitrages: Calmet (*Ibid.* tom. 2. fol. 156.) parle de ſérures aux portes; en quelques endroits des livres des Juifs ce ſont des verrous, qu'on levoit par-dehors à l'aide d'une corde qui paſſoit par un trou; de ſorte que la porte étant fermée par-dehors, ceux qui étoient en dedans ne pouvoient l'ouvrir.

Les anciens, & les orientaux en particulier, faiſoient peu d'uſage des cheminées, même dans les cuiſines; la fumée ſortoit par les fenêtres ou par la porte; dans les temps froids ils ſe chauffoient avec des braſiers (Calmet, diſſert. ſur les demeures des Hébreux, t. 2. fol. 154.), dans leſquels on brûloit des charbons ou des noyaux d'olives.

Les Juifs, ſuivant Calmet (Diſſert. ſur les dem. des Hébr. t. 2.), avoient des peintres & des ſculpteurs; mais leurs ouvrages ſe bornoient à repréſenter des fleurs, des feuilles, ou des choſes ſemblables, à cauſe de la défenſe faite dans l'Exode (ch. 20. *V.* 4.) *de former des images ou figures ſculptées de tout ce qui eſt en haut dans le ciel, & en bas ſur la terre, ſous la terre & dans les eaux.*

On doit ſe former une haute idée du temple de Salomon, bâti à l'époque où les arts, que les Juifs pouvoient pratiquer, avoient été portés auſſi loin qu'ils pouvoient l'être chez ce peuple. On ne dit pas qu'il fût d'une architecture greque, quoique les commentateurs en aient approché leur ſyſtême autant qu'il a été poſſible. Certainement les Grecs n'enſeignerent pas l'architecture aux ouvriers de Salomon; ce prince ſe ſervit des Tyriens pour conſtruire ſon temple, & ceux-ci avoient probablement tiré leurs principes de l'architecture égyptienne; ils devoient donc tenir du goût égyptien. Il en faut ſeulement retrancher les ſtatues & les figures d'animaux, ou de ſemblables ornemens, qui étoient défendus aux Juifs; cette défenſe étoit obſervée à la lettre, comme le prouve le ſoulévement (Joſeph, guerre des Juifs contre les Romains, liv. 2. ch. 21.) du peuple de Jéruſalem, à l'occaſion de l'aigle placé au deſſus de la porte du temple: entrepriſe qu'ils traiterent d'attentat contre les commandemens de Dieu. Auſſi ce peuple avoit-il réſolu de ſe laiſſer maſſacrer (*idem*, liv. 2. ch. 14.) plutôt que de ſouffrir dans ſa ville les enſeignes romaines, ou, comme parle Philon (Tillemont, hiſt. des empereurs, tom. 1, fol. 1062.) les boucliers avec les images de Tibere, que Pilate avoit fait entrer la nuit dans Jéruſalem; ſon mécontentement éclata de même contre les trophées d'armes (Joſeph, hiſtoire des Juifs, liv. 15, ch. 11.) qu'Hérode avoit fait poſer au deſſus de ſon théâtre.

Des repas & des bienſéances chez les Juifs.

L'hommage rendu par un inférieur à ſon ſupérieur avoit chez les Juifs quelque choſe d'humiliant, & deſcendoit juſqu'à une eſpece d'adoration. *Abraham* (*Geneſis*, *cap. XXIII. v.* 7.) *s'étant levé, adora les peuples de ce pays-là.* Les freres de Joſeph (*ibid. cap. L. v.* 18.) étant venus le trouver après la mort de leur pere, ſe proſternerent devant lui en l'adorant: c'étoit un excès de politeſſe orientale, mais qui différoit de la maniere d'adorer la divinité. Éliezer (*ibid.*

cap. XXIV. v. 26.), en adorant Dieu, s'inclina profondément; on élevoit auſſi les mains vers le ciel dans la priere (*ibid. cap. XVIII. v. 2. Lament. de Jérémie, chap. III. v. 41.*), comme on le pratiquoit auſſi dans la formule du ſerment. (*Gen. cap. XIX. v. 1. cap. XIV. v. 22.*) Abraham leve la main, & jure par le Seigneur le Dieu très haut.

Un autre uſage ſe remarque dans le paſſage ſuivant: *Abraham étant* (*ibid. cap. XXIV. v. 2.*) *fort avancé en âge, dit au plus ancien de ſes domeſtiques: mettez votre main ſous ma cuiſſe, afin que je vous faſſe jurer par le Seigneur le Dieu du ciel & de la terre.* Quelques interpretes ont expliqué différemment cette façon de jurer. Joab (*Regum, lib. I. cap. XX. v. 9.*), touchant le menton à Amaſa, en ſigne d'amitié, nous fait voir que cet acte de politeſſe n'étoit pas particulier aux Grecs.

L'on ſait qu'il étoit d'uſage chez les Juifs, de laver les pieds aux perſones qu'on recevoit dans ſa maiſon, & qui arivoient de quelque voyage; la propreté rendoit cet uſage néceſſaire chez un peuple qui ne portoit point de chauſſure capable de garantir de la pouſſiere. Du reſte, faire honneur à ſes hôtes dans un repas, c'étoit comme chez les Grecs en leur offrant des portions doubles (*Geneſis, cap. XLIII. v. 34.*). La place la plus diſtinguée, ſelon Calmet (Diſſertation ſur le manger des Hébreux, tom. V. fol. 256), étoit au haut bout de la table, au fond de la ſalle vers le mur. Saül (*Regum, lib. I. cap. IX. v. 22. cap. XX. v. 25.*) occupoit cette place d'honneur. David (*ibid. liv. III. cap. XI. v. 19.*), pour honorer Bethſabée, la fit aſſeoir à ſa droite. Il ſeroit difficile d'aſſigner l'époque où les Juifs adopterent l'uſage de manger couchés ſur des lits. Amos (Tobie, chap. XI. v. 4. Amos, chap. VI. v. 4.), Ézéchiel & l'hiſtoire de Tobie en font mention; cependant, ſous le regne de Salomon (Diſſertation ſur le manger de Hébreux, tom. V. fol. 256.) on ſe ſervoit encore des ſiéges.

Selon S. Luc (chap. VII. v. 36.), *un phariſien ayant prié Jéſus de manger chez lui, il entra en ſon logis & ſe mit à table; en même temps une femme de la ville, qui étoit de mauvaiſe vie, ayant ſu qu'il étoit à table chez ce phariſien, y vint avec un vaſe d'albâtre plein d'huile de parfum; & ſe tenant debout derriere lui à ſes pieds, elle commença à les arroſer de ſes larmes, & elle les eſſuyoit avec ſes cheveux; elle les baiſoit & y répandoit ce parfum.* Il eſt impoſſible de ſe tenir de bout derriere une perſone aſſiſe à table ſur un ſiége, & en même temps de toucher ſes pieds. Il faut donc ſe repréſenter Jéſus couché ſur un lit, apuié ſur le côté & ſur le coude gauche, avec la tête vers la table, & les pieds en dahors vers le bord du lit. Les apôtres étoient ſans doute couchés de la même maniere, lorſque le Seigneur leur lavoit les pieds (S. Jean, chap. XIII. v. 12.); dans cette hypotheſe, il auroit pu ſe remettre à table ſans que cette cérémonie eût dérangé perſone: on conçoit de même facilement la poſition du diſciple bien-aimé à la derniere cêne, où il s'apuioit ſur la poitrine de ſon maître.

Mariage des Hébreux.

On lit ſur le mariage des Juifs dans Tobie (ch. VII. v. 15.) que *Raguel prenant la main droite de ſa fille, la mit dans la main droite de Tobie, & lui dit, que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac, & le Dieu de Jacob ſoit avec vous; & ayant pris du papier, ils dreſſerent le contrat de mariage; après cela ils firent le feſtin, en béniſſant Dieu.*

Les patriarches étoient moins cérémonieux. (*Geneſis, cap. XXIX. v. 23.*) *Laban ayant célébré les noces, fit entrer le ſoir Lia, au lieu de Rachel, dans la chambre de Jacob.* Ailleurs (*Geneſis, cap. XXV. v. 67.*), *Iſaac fit entrer Rebecca dans la tente de ſa mere, & la prit pour femme* (Diſſert. ſur les mariages, tom. V. fol. 67.) La fiancée étoit acompagnée des filles de noces, & l'époux de jeunes hommes. Lorſque l'époux conduiſoit l'épouſe chez lui, ce qui ſe faiſoit avec grande pompe, au ſon des inſtrumens, & ordinairement la nuit, on chantoit l'épithalame; mais avant cela, les parens & les amis ſe raſſembloient, & paſſoient les ſept jours qui précédoient la conſommation du mariage en fêtes & en feſtins. Les commentateurs prétendent, mais ſans preuves ſuffiſantes, que les Juifs ſe couronnoient de fleurs.

Il ne paroît pas, au reſte, que le miniſtere des prêtres ait été requis chez les Hébreux dans la célébration du mariage. Il ſemble que la bénédiction du chef de famille, & l'intervention des parens ſuffiſoient.

Des funérailles des Juifs.

Les Hébreux enterroient les morts, ou les dépoſoient dans des cavernes, comme on le voit dans pluſieurs endroits de la Geneſe. Mais les Juifs éleverent des mauſolées ornés de colonnes, & même de portiques. La réſurrection du Lazare (S. Jean, chap. XI. v. 38. 44.) nous apprend que les morts avoient les pieds & les mains envelopés (on ne ſait ſi le reſte du corps l'étoit auſſi) à la maniere des Égyptiens. Les plus anciens monumens du chriſtianiſme (*Oſſervazioni ſopra alcuni frammenti di vaſi antichi, fol. 49.*) repréſentent Rachel, Jacob, le Lazare & pluſieurs autres Juifs morts, envelopés de bandes comme les momies d'Égypte. Dans le deuil les habits étoient d'une couleur noire & ſombre (Calmet, diſſert. ſur les funérailles des Hébreux, tom. V. fol. 241 & 248.), & d'une étoffe groſſiere. On ſe ſervoit de pleureuſes aux funérailles

les; il y avoit auſſi des joueurs de flûtes. (S. Matthieu, chap. IX. v. 23.)

Lorſque la Judée fut devenue province romaine ſous le regne d'Auguſte, on vit pluſieurs *Juifs* emmenés captifs à Rome, y acquérir la liberté. Le quartier au delà du Tybre, *tranſtiberina regio*, leur fut aſſigné pour ſéjour, parce que ce lieu, peu habité, étoit mal-ſain, & parce qu'il ſembloit étranger à la noble cité. Les Juifs y fabriquoient des alumetes & les colportoient dans les rues de Rome, pour les échanger avec des morceaux de verre briſés, qu'ils vendoient ſans doute aux verriers, comme on le pratique encore de nos jours. Martial nous apprend ces détails précieux pour l'hiſtoire des peuples (1. 42. 1.):

Urbanus tibi, Cæcili, videris.
Non es, crede mihi: quid ergo? Verna es.
Hoc quod Tranſtiberinus ambulator,
Qui pallentia ſulphurata fractis
Permutat vitreis.

Le ſoufre avec lequel ils fabriquoient les alumetes attaquoit peut-être leurs yeux; de là vint l'épithete *lippus*, chaſſieux, que Martial leur donne à tous (XII. 57. 13.):

A matre doctus nec rogare Judæus,
Nec ſulphuratæ lippus inſtitor mercis.

HÉCAERGUE ou HÉCAERGE, nymphe de la campagne & des bois, qui aimoit ſur-tout la chaſſe, & qui étoit ſi terrible pour les bêtes, qu'elle les atteignoit de loin, comme ſon nom grec le déſigne. On la diſoit ſœur de la déeſſe Opis, divinité favorable aux chaſſeurs.

Il paroît que c'eſt un ſurnom de Diane, priſe pour la lune, auſſi-bien que d'Apollon ou du ſoleil, que les poëtes appelent ſouvent Ἑκάεργος, parce qu'il darde ſes traits ou ſes rayons, & produit ſes effets en des lieux fort éloignés de lui.

HÉCALE. Jupiter avoit un temple à *Hécale*, bourg de l'Attique, & y étoit honoré ſous le nom de *Jupiter Hécale*, d'où ſes fêtes prirent le nom d'*hécaleſies*.

HÉCALESIES, fêtes qu'on célébroit à *Hécale*, bourg de l'Attique dans la tribu léontide, en l'honneur de Jupiter, qui avoit un temple dans ce lieu où il étoit adoré ſous le nom de *Jupiter-Hécale*. Spon nomme ce bourg *Ecali*, d'après la prononciation moderne & vicieuſe de quelques écoles.

HÉCATE. C'étoit proprement Proſerpine, conſidérée ſous le raport d'une puiſſance divine qui venge les crimes. On ſait que les Grecs placerent les enfers au centre de la terre, & y mirent le lieu des châtimens après la mort. Proſerpine, comme fille de la Terre, déſignant en général tout ce qui y eſt renfermé, & regardée comme l'épouſe de Pluton, préſidoit néceſſairement à la diſtribution des peines dues aux crimes. Quelques auteurs ſuppoſerent qu'il y avoit des antres dans la lune, dont le plus grand portoit le nom d'*Hécate*, & où les âmes des méchans ſubiſſoient différens (*Plut. de fac. in orb. lun. t. II. op. p.* 944.) tourmens. Les raports de cet aſtre avec la déeſſe ont ſans doute fait naître cette idée philoſophique, que le peuple ne paroît pas avoir adoptée.

Homere ne dit pas un ſeul mot d'*Hécate*, mais Héſiode, qui a vécu peu de temps avant, ou peu de temps après lui, parle de cette déeſſe dans pluſieurs endroits de ſa théogonie. On ne peut donc révoquer en doute l'ancienneté du culte d'*Hécate*, dont le nom pouroit venir d'ἑκάς, loin, ἑκαέργω, &c. par alluſion au ſéjour de cette déeſſe. Servius le dérive d'ἑκατόν, cent, à cauſe de ſes pouvoirs multipliés (*ad An. l. IV. col.* 855), ou ſelon d'autres, parce que, comme Proſerpine elle étoit le ſymbole de la multiplication des grains. (*Fulg. l. I. c. IX.*).

Il y a ſans doute quelque raport entre *atbor*, la nuit chez les Égyptiens, & *Hécate*, la déeſſe des ténebres (*Jablonsk. Panth. t. I. p.* 22.); mais l'identité de celle-ci avec Anubis eſt encore plus ſenſible. Plutarque aſſure que ce dernier étoit revêtu des mêmes pouvoirs qu'*Hécate* chez les Grecs. Ce dieu égyptien étoit également céleſte & infernal (*de Iſ. & Oſir.* §. 44): on le repréſentoit, comme cette déeſſe, avec une tête de chien, & on lui donnoit le nom d'*Hermanubis*, parce qu'il étoit le ſymbole des choſes céleſtes & infernales. On lui ſacrifioit, par la même raiſon, deux coqs de différentes couleurs (*de Iſ. & Oſir.* § 61.). Perſone n'ignore que les Grecs avoient conſacré cet animal à Mercure qui eut une partie des attributs d'Anubis, & le ſurnom de *Chthonien* (*Eurip. Alceſt* v. 743, *&c.*). Proſerpine étoit auſſi appelée *Chthonienne* (*Schol. Theocr. ad Idyll. II.* v. 12.), ou ſouterraine. Repréſentant Diane, elle étoit priſe pour une divinité céleſte, & ne différant point d'*Hécate*, pour la reine des enfers, la déeſſe invincible (*Soph. Œdip. col.* v. 1551.), &c. Les Égyptiens diſoient qu'Anubis étoit le gardien des dieux (*Diod. l. I.* §. 87. *Plut. de Iſ. & Oſir.* §. 14.), & les Grecs donnoient à *Hécate*, le titre de gardienne, φύλαξ. (*Schol. Theocr. ad Idyll. II.* v. 12.)

S. Épiphane nous apprend que *Tithrambo* étoit le nom qu'*Hécate* portoit chez les Égyptiens (*adv. Hæres., l. III. t. I p.* 1093). Hérodote, Diodore de Sicile, & les autres écrivains de l'antiquité, n'en font cependant aucune mention, ce qui me porte à croire que cette divinité ne fut connue en Égypte qu'après que les Grecs eurent fréquenté ce pays. Tithrambo dérive naturélement des mots coptes *Titra em bou*, *ira furens*, *furorem indens*, comme l'explique le ſavant Jablonski (*Panth. ægypt. t. I. p.* 105. & 106.). Le ſurnom de βριμώ que portoit Hécate, lequel déſigne la terreur & l'horreur dont elle pénétroit les hom-

mes (*Lycophr. v.* 1176. *& Tzetz. ſchol Apoll. ad l. III. v.* 860, 1210), confirme cette étymologie. Les traducteurs coptes du nouveau teſtament rendent le verbe paſſif ἐμβριμᾶσθαι, par le mot *ambon*, la colere, ou la fureur (*Jablonsk. panth. p.* 1005 6.); ce qui convient à une divinité vengereſſe des crimes comme *Hécate*, ſur laquelle les Égyptiens avoient adopté les idées des Grecs. Peut-être encore Trithrambo n'étoit elle, chez ce premier peuple, qu'un ſurnom, ou une épithete d'Iſis, qui faiſoit ſentir à ceux qui lui déplaiſoient tout le poids de ſon indignation (*Pſeudo Herm. Aſclep. p.* 99, *ed Elm.*). On peut conjecturer que Diodore a voulu faire mention de cette déeſſe, lorſqu'il parle du temple de la *ténébreuſe Hécate* (*Diod. l. I.* §. 96.), en Égypte. Ces deux mots n'auront été alors que la traduction littérale d'*Athor* ou de *Nephtys*. Les Grecs appeloient non ſeulement cette déeſſe *Brimo*, mais encore Cérès, parce que le pouvoir de celle ci s'étendoit juſqu'aux enfers, ou à cauſe de ſa colere contre Jupiter (*Clem. Alex. Protr. p.* 53.). Tzetzés prétend que *Brimo*, *Obrimo*, étoient des noms qui apartenoient également à Proſerpine, à la terre, & à la mort (*ad Heſiod. oper. v.* 544.). Ils auroient pu déſigner auſſi la redoutable Néméſis.

En ſéparant dans le culte public Proſerpine d'*Hécate*, les Grecs imaginerent pluſieurs généalogies de cette déeſſe. Celle qui paroît la plus ancienne la fait naître de Jupiter & de Cérès, qui l'envoya à la recherche de Proſerpine (*Schol. Theoc. ad Idyll. II. v.* 12.) Une ſeconde tradition, en donnant le même pere à *Hécate*, lui aſſigne pour mere Phétaia, fille d'Éolus, laquelle expoſa le fruit de ſes amours dans un carrefour. Le bouvier de Cérès l'y trouva & le nourit; c'eſt pourquoi ces endroits publics furent conſacrés à *Hécate* (*Ibid. ad v.* 36. *Tzetz. ad Lycophr. v.* 1178.), qui, ſelon d'autres étoit fille de Jupiter & de Junon (*Schol. Theoc. ad Idyll. II. v.* 12.), ou de Latone, au raport d'Euripide (*Phœnic. v.* 1108—9.).

Suivant Héſiode, le pouvoir d'*Hécate* s'étend ſur la terre & la mer, & dans le ciel. Elle accorde la prééminence dans les aſſemblées du peuple, la victoire aux guerriers, & le prix aux athletes. Elle eſt aſſiſe à côté des rois, lorſqu'ils rendent la juſtice. Elle exauce les priéres des cavaliers, des chaſſeurs, & des navigateurs. Enfin, diſpenſatrice des richeſſes, elle multiplie ou diminue les troupeaux à ſon gré (*Heſiod. Theog. v.* 416 50.) Tels ſont les principaux traits dont le poëte ſe ſert pour caractériſer la déeſſe: on conviendra ſans peine qu'ils ont peu de raport avec les attributs de celle des enfers. Il paroît même ne donner à *Hécate* que l'intendance ſur les habitans de la terre.

Cet ancien poëte ajoute que Jupiter ne priva *Hécate* d'aucune des prérogatives dont elle jouiſſoit ſous le regne des titans, c'eſt-à-dire, des Pélaſges, adorateurs du ciel & de la terre. Peut-être n'a-t-il voulu déſigner par-là autre choſe que la perpétuité du dogme des peines à venir, & chez les Grecs barbares, & chez les Grecs civiliſés. Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, l'ancienne *Hécate* n'eſt pas moins différente de la nouvele; ce qui n'a pas empêché quelque écrivains de donner à celle-ci une généalogie qui n'appartient qu'à la premiere. Valérius Flaccus, adoptant cette opinion erronée, déſigne très-impropremsut, par l'épithete de *Perſeia*, la nouvele *Hécate* (*Argon. l. VI. v.* 495.), que Diodore a faite, ſuivant les princes d'Évhemere, fille de Perſée, qui régnoit en Tauride, & femme d'Aétès, roi de Colchide, dont elle eut Circé & Médée (*Diod. l. IV.* §. 45.).

L'ancienne *Hécate* étoit repréſentée avec un ſeul viſage & un ſeul corps. Alcamene, qui floriſſoit vers l'an 440 avant Jéſus-Chriſt, fut le premier, ſelon Pauſanias, qui s'aviſa de faire une ſtatue de cette déeſſe, à trois viſages & à trois corps (*Corinth. c. XXX.*), adoſſés les uns contre les autres. On y mit enſuite ſix mains qui tenoient un glaive, des poignards, des fouets, des cordes, des torches, une couronne de laurier & une clef. On voyoit quelquefois ſur ſa tête un dragon (*Porph. ap. Euſeb. Præp. l. V. p.* 201.), & à ſes pieds un chien, dont elle prenoit la figure. Cet animal domeſtique étoit principalement conſacré à *Hécate* préſidente des carrefours, & à laquelle Lycophron donna le ſurnom de *cunophage*, mangeuſe-de-chiens (*Caſſand. v.* 77.). On les lui ſacrifioit (*Euſtath. ad Homer. Odiſſ. lib. III. p.* 1461. *Tzetz. ad Lycophr. l. C.*), & on employoit à Rome les ſuraillies de ces animaux à des purifications en ſon honneur (*Ovid. faſt. l. I. v.* 389.). Le mulet & le *mœna* étoient les poiſſons dont l'uſage étoit commun dans les ſacrifices de de cette déeſſe ſurnomée *Triglene*, parce que les Grecs appeloient le premier poiſſon *trigle*. (*Athen. l. V. v.* 325.).

Les ſtatues d'*Hécate* étoient placées aux carrefours & aux portes des maiſons (*Heſych. in v.* Ἑκάταια. *Ariſtophan. Veſpr. v.* 798), parce qu'elle étoit regardée comme la déeſſe des luſtrations (*Schol. Theocr. ad Idyll. II. v.* 36.). D'autres étoient élevées ſur les grands chemins, & dans de petites cellules, conformément à l'uſage général (*Vid. Valcken. ad Ammon. l. II. c. XIX.*). À chaque néoménie, les citoyens opulens expoſoient le ſoir un repas (*Schol. Ariſtophan. Plut. v.* 594), ou une offrande de différens mets à *Hécate*, qui paſſoit pour les avoir mangés; quoiqu'on ſût très bien qu'il avoit été la reſſource des indigens (*Schol. Ariſt. l. C. Plut. ſymp. tom. II. pag.* 708.). Il n'étoit pas permis à ceux qui préparoient ces repas d'en goûter dans leurs maiſons (*Plut. l. C.*). Outre le pain & pluſieurs autres comeſtibles (*Suidas in v.* Ἑκάτη), on offroit encore à la déeſſe des ſeches crues, & des œufs auxquels on ſuppoſoit la vertu expiatoire. Lucien

nous repréſente un Cynique dévorant avec avidité toutes ces eſpeces de mets (*Catapl.* §. 7.), à l'exception vraiſemblablement de petits chiens qui en faiſoient partie (*Plut. quæſt. Rom. tom. II. pag.* 280.). Le jour de ce ſinguller feſtin étoit appelé *triakas* (*Harpocr. in v.* τριακάς. *Athen. lib. VII. pag.* 325.); & tout ce qu'on y pratiquoit n'étoit qu'une eſpece d'expiation, ſuivant la remarque du ſavant Hemſterhuis (*Not. ad Lucian. tom. I. pag.* 230-31.).

Les hommes ont toujours fait venir les ſpectres des enfers; il étoit donc naturel qu'*Hécate* eût le pouvoir d'en faire paroître. On croyoit qu'ils étoient d'une grandeur prodigieuſe, & qu'ils avoient la tête de dragon (*Suid. in v.* Ἐκάτης.). Ils portoient en général le nom d'*Hécatéens* (*Schol. Apoll. l. III.* 860.), & le plus remarquable prenoit celui d'*Empouſe*. Ariſtophane en fait mention, & dit qu'il avoit le viſage éclatant de lumiere, & une cuiſſe d'airain (*Ran. v.* 296. 97. Selon d'autres, il n'avoit qu'un pied d'airain, & il changeoit de forme. Comme enfant des ténebres il paſſoit pour être de mauvais augure, & s'appeloit *Onopole*, dit l'*étymologicon magnum* ſur le mot Ἔμπουσα. La figure triforme de la déeſſe ſeſſiſoit ſeule pour diſſiper ces ſpectres, ou arrêter leur prétendue fureur (*Apul. metam. lib. XI. pag.* 224.). Au rapport de Sophron, cet effet pouvoit être encore produit par les hurlemens de petits chiens, qui redoutent, dit Théocrite, la preſence de la fontaine *Hécate*, lorſqu'elle marche au milieu des tombeaux, & parmi les flots d'un ſang noir. (*Idill. II. v.* 12-13.)

Cette déeſſe apparoiſſoit en ſonge à ceux qui l'invoquoient (*Porph. ap. Euſeb. præp. lib. V. p.* 200.) & ſe trouvoit forcée, par des paroles miſtérieuſes, à venir ſur la terre. (*Ibid. pag.* 193-94.) Attirée par les évocations de Médée, cette déeſſe nous eſt repréſentée la tête couronée de ſerpens, avec des branches de chêne, répandant autour d'elle une vive lumiere, & faiſant tout retentir des aboîmens des chiens infernaux, & des cris afreux des nymphes du Phaſe. (*Apoll. argon. lib. IV. v.* 1213-1219.) Phedre implore, dans Séneque le tragique, cette déeſſe triforme (*Hippol. v.* 411.) qui eſt toujours armée d'une torche ardente, d'un fouet, & d'un glaive, quand elle eſt forcée de ſe rendre viſible par la vertu des évocations magiques. (*Porph. ap. Euſeb. Præp. liv. V. pag.* 202.)

Lorſqu'elles avoient pour objet de ramener un amant infidele, ou de s'en venger, on ſe ſervoit d'un cercle chargé de figures & de caracteres myſtérieux, lequel portoit le nom d'*Hécate*. Doit-on enſuite être étoné ſi cette déeſſe étoit ſuppoſée prêter ſon miniſtere aux amours honteux (*Porph. ap. Euſeb. Præp lib. IV. p.* 174.), attribut qu'elle devoit à Iſis? Eudoxe demandoit pourquoi les choſes érotiques étoient du reſſort de cette derniere, & non de celui de Cérès. (*Plut. de Iſi. & Oſir.* §. 64.) Plutarque, qui raporte cette queſtion, n'y répond point. L'idée d'un pareil pouvoir auroit été aſſez incompatible avec celle qu'on avoit de la chaſteté de la déeſſe greque. C'eſt pourquoi on préféra de donner à *Hécate* le département relatif aux amours qui avoient beſoin du voile des ténebres auxquelles cette divinité préſidoit. Par la même raiſon elle avoit ſous ſa protection les plus célebres magiciennes, entr'autres celles de Theſſalie. Le dérèglement de leurs mœurs étoit preſque toujours le motif qui les déterminoit à prendre cette profeſſion odieuſe & illuſoire.

Lorſqu'un breuvage contenoit un poiſon mortel, il étoit conſacré à Proſerpine, ou *Hécate* (*Apul. l. X. p.* 214.), par le nom de laquelle les magiciens juroient. (*Schol. Apoll. ad. lib. IV. v.* 1020.) Dans la belle Idylle de Théocrite, intitulée l'*Enchantereſſe*, Simæthe prie cette déeſſe de ne point rendre ſes enchantemens inférieurs à ceux de Circé & de Médée. (*Théocr. Idyll. II. v.* 14 15.) *Hécate* avoit donné la connoiſſance de toutes les plantes de la terre & de la mer à cette derniere, qui s'en ſervoit pour apaiſer la violence des flammes, arrêter le cours des fleuves, & retarder celui des aſtres. (*Apoll. Argon. lib. III. v.* 529-33.) Tibulle voulant connoître le ſavoir d'une magicienne, aſſure qu'elle ſeule avoit en ſon pouvoir toutes les plantes vénimeuſes de Médée, & qu'elle paſſoit pour avoir dompté la férocité des chiens d'*Hécate*. (*Tibull. lib. I. eleg. II.*)

La lune étoit invoquée dans les enchantemens, conjointement avec *Hécate*, à cauſe des prétendues influences de cet aſtre ſur nos actions; mais encore parce que les anciens le regardoient comme le partage d'*Hécate*, céleſte & infernale. Diane étoit confondue avec elle par cette raiſon; ce qui engage le poëte Stace, en parlant d'Aulis, conſacrée à Diane de donner à cette ville l'épithete d'*Hécatée*. (*Achill. l. I. v.* 447.)

Tous les détails dans leſquels on vient d'entrer, nous découvrent ſuffiſamment pourquoi les nouveaux Platoniciens conſidéroient à la fois *Hécate* & Sérapis, comme les premiers d'entre les mauvais génies. En conſéquence on donnoit l'épithete de *contraire* (*Etym. magn. in v.* Ἀντία) à cette déeſſe, qui ſe plaiſoit à être invoquée ſous les noms de *taureau*, de *chienne* & de *lionne*. (*Porph. de abſt. lib. III.* §. 17.) L'ancienne *Hécate*, dont parle Héſiode, étoit bien différente: c'étoit une divinité bienfaiſante, chargée par Jupiter du ſoin de conſerver le jour aux enfans qui venoient de naître, & de pourvoir à leur nourriture. (*Theog. p.* 264. *ed. Heinſ.*) Elle fut remplacée dans cet emploi par la déeſſe Genetyllis, à qui les chiens étoient conſacrés, comme ils continuerent de l'être à la nouvelle *Hécate*. Ainſi, quoique les idées d'un peuple civiliſé, en ſe multipliant, fourniſſent, ſi j'oſe le dire, la matiere de pluſieurs divinités, cependant il arive qu'une por-

tion, plus ou moins conſidérable des attributs des anciens, paſſe aux nouveles, pour former à celle-ci un département ſéparé ; autrement, ſans ceſſe confondues avec les premieres, elles n'auroient eu, ni un crédit aſſuré, ni une exiſtence durable. (Article extrait des *Recherches ſur les myſteres du paganiſme* de M. le baron de Ste. Croix). *Voyez* DIANE.

HÉCATÉE, meſure attique ; c'eſt la ſixieme partie du médimne, qui contenoit 72 ſextiers.

HÉCATÉSIES, fêtes & ſacrifices en l'honneur d'*Hécate*. On les célébroit tous les mois à Athênes, qui étoit la ville de Grece, où l'on avoit le plus de vénération pour cette déeſſe : les Athéniens la regardoient comme la protectrice de leurs familles & de leurs enfans. En conſéquence de cette idée, ils célébroient réguliérement ſa fête avec un grand concours de peuple, & lui dreſſoient devant leurs maiſons des ſtatues appelées Ἑκάταια. À chaque nouvele lune, les gens riches donnoient un repas public dans les carrefours où la divinité étoit cenſée préſider, & ce repas ſe nommoit le repas d'*Hécate*, Ἑκάτης δεῖπνον (*Ariſtoph. in Pluto.*)

Ces repas publics étoient ſur-tout deſtinés pour les pauvres, & même dans les ſacrifices à *Hécate*, il y avoit toujours un certain nombre de pains & d'autres proviſions, que leur diſtribuoient les ſacrificateurs ; c'étoit de là principalement que les malheureux tiroient leur ſubſiſtance, au raport du ſcholiaſte d'Ariſtophane. On dreſſoit les tables, autant qu'il étoit poſſible dans les carrefours & les places où trois rues venoient aboutir, parce que ces rues étoient conſacrées à la déeſſe ſurnomée, par cette raiſon *Trivia* ; les ſacrifices qu'on lui offroit portoient auſſi le même nom.

Dans la plupart des autres ſacrifices une portion de la victime, outre ce que nos bouchers appelent *iſſues*, étoit réſervée par la nourriture des perſones incapables de travailler. Les Grecs & les Romains avoient des uſages admirables : ils avoient imaginé les moyens d'aider les familles indigentes ; leurs ſacrifices ſervoient tout enſemble à la religion, & au ſoutien de ceux qui ſe trouvoient dans le beſoin. (D. J.)

HECATOMBÆON, nom du premier mois de l'année des Athéniens : il étoit compoſé de trente jours, & il commençoit à la premiere nouvele lune après le ſolſtice d'été ; ce qui répond ſelon les uns au mois de ſeptembre, & ſelon d'autres, à la fin de notre mois de juin, ou au commencement de juillet. Les Béotiens appeloient ce mois *hyppodromus*, & les Macédoniens *loüs*.

L'auteur du grand étymologicon nous apprend que le premier mois des Athéniens ſe nommoit anciénement *chronius*, à cauſe des ſacrifices dits *chronia*, que l'on offroit alors à Saturne, mais que dans la ſuite des temps le mois *chronius* fut appelé *hécatombéon*, parce que les choſes grandes ſont dénotées par le mot *hécaton*, & que dans ce mois le ſoleil demeure davantage ſur l'horizon, & fait le plus grand jour de l'année.

Cependant j'aimerois mieux l'étymologie de Suidas & d'Harpocration qui prétendent que ce mois prit le nom d'*hécatombéon*, à cauſe du nombre d'hécatombes qu'on ſacrifioit à Athênes pendant ſon cours.

Au reſte, comme les mois des Grecs étoient lunaires, & qu'ils ne peuvent s'acorder avec les nôtres, j'eſtime qu'en traduiſant les anciens auteurs, il convient bien mieux de retenir les noms propres des mois des Athéniens, des Macédoniens & des autres nations en général, que de les exprimer par les mots des Romains que nous avons adoptés. *Voyez* MOIS DES GRECS. (D. J.)

HÉCATOMBE, ſ. f. C'eſt un ſacrifice de cent bœufs, ſelon la ſignification propre du mot ; mais la dépenſe de ce ſacrifice ayant bientôt paru trop forte, on ſe contenta d'immoler des animaux de moindre prix ; & il paroît par pluſieurs anciens auteurs qu'on appela toujours *hécatombe*, un ſacrifice de cent bêtes de même eſpece, comme cent chevres, cent moutons, cent agneaux, cent truies ; & ſi c'étoit un ſacrifice impérial, dit Capitolin, on immoloit par magnificence cent lions ; cent aigles, *& cætera hujuſmodi animalia centena ſacrificabantur*.

Ce ſacrifice de cent bêtes ſe faiſoit au même temps ſur cent autels de gazon, & par cent ſacrificateurs ; cependant on n'offroit de tels ſacrifices que dans des cas extraordinaires, lorſqu'un grand événement cauſoit quelque joie publique, ou une calamité générale. Lorſque la peſte ou la famine obligeoit de recourir aux dieux, les cent villes du Péloponeſe faiſoient enſemble un *hécatombe*, c'eſt-à-dire, qu'elles immoloient une victime pour chaque ville ; mais Conon, général des Athéniens, ayant remporté une victoire navale ſur les Spartiates, offrit lui ſeul une *hécatombe*. C'étoit, dit Athénée, une véritable *hécatombe*, & non pas de celles qui en portant „ fauſſement le nom „ ; ce qui prouva qu'on appeloit ſouvent une *hécatombe*, des ſacrifices où le nombre de cent victimes ne ſe trouvoit pas. L'hiſtoire romaine parle auſſi d'empereurs qui ont offert quelquefois des *hécatombes* ; par exemple Balbin, à la premiere nouvele qu'il reçut de la défaite du tyran Maximin, ordonna ſur la champ une *hécatombe*.

On tire communément l'origine du mot *hécatombe*, de ἑκατὸν cent, & de βοῦς bœuf ; d'autres dérivent ce mot de Ἑκατὸν cent, & de πούς pied ; & ſelon ceux-ci l'*hécatombe* de vingt-cinq bêtes à quatre pieds n'étoit pas moins une *hécatombe* ; d'autres enfin le dérivent ſimplement du mot Ἑκατόμβη, qui déſigne un ſacrifice ſomptueux. (D. J.)

Muratori raporte une inſcription (643. 1.) dans

laquelle il eſt ſeit mentiun d'une *hécatombe* offerte dans les entr'actes des ſpectacles, *hécatombes immolata inter ſpectacula*.

HÉCATOMBÉES, fête qu'on célébruit à Athênes, en l'huneur d'Apullun, dans le premier muis de l'ennée civile, eppelée de là *hécatombéon*. Les Athéniens ſurnomuient Apollun *hécatombée*; les habitens de le Carie & de l'île de Crete appeluient auſſi Jupiter de la même maniere, au raport d'Héſychius.

On célébroit des fêtes du même nom à Argos & à Égine, en l'huneur de Junon (*Schol. Pind. od.* 7. 8.) elles prenoient leur nom de l'*hécatombe* ufferte en ces jours.

Le num d'*hécatombée* déſignuit auſſi le ſacrifice qu'offruient enſemble cent viller de la Lscunie puue leur proſpérité (*Euſtath. Iliad. B.*)

HÉCATOMPÉDON, temple de Minerve à Athênes.

Parthénion étoit ſon num primitif, l'autre étoit reletif à ſun étendue. Spon, & plus récemment M. le Rui, académicien françuis, en unt pris la meſure très-exactement; ſa longueur, ſelon ce dereier, eſt de 221 pieds, ſur 94 de lergeur. Comment étoit-il dunc *hécatompédon* ou à 100 pieds? Il étuit *hécatompédon*, dit M. le Rui, à reiſon de ſa feçade, le principale partie de ces ſurtes d'édifices, celle qu'un vuyoit le premiere en y erivant, & celle uù les anciens mettoient la plus grende magnificence. Ces 94 pieds, & quelques pouces, meſure du châtelet de Perir, truvés par M. le Roi, donnent 100 pieds ertiques, parce que le pied ettique n'étoit que de 11 pouces, 4 lignes, & quelques points.

HÉCATOMPYLE, ville à cent portes, ſurnum de Thebes d'Égypte, qui la diſtinguoit de Thebes en Béotie.

HECATOMPHONIES, } fêtes que célé-
HECATOMPHONEUME, } bruient chez les Meſſéniens ceux qui evoient tué cent ennemis à le guerre. Ce mot eſt compoſé de E*κατὸν cent* & de *φονεύω, je tue*. Ils oſfruient eprès cet exploit un ſacrifice du même num. Pauſanias, (*lib. IV.*) rapurte d'Ariſtomene ou Ariſtumede de Corinthe, qu'il uffrit juſqu'à trois ſacrifices de ce genre; mais Plutarque révuque en doute cette triple *hécatomphonie*.

HÉCATONCHIRES, c'eſt le nom général qu'un dunnoit aux trois géens qui avulent cent mains, Brierée, Gygés & Cothir, *ἑκατὸν cent* & *χεὶρ main*.

HÉCATONSTYLON, portique à cent colonnes. On donna ce nom en particulier au grand portique du théâtre de Pompée à Rome, qui étuit placé ſur le mont Cœlius.

HÉCATONTARQUE, nom gree du centuriun, ou du commandant de cent hommes.

HECTEUS, *Sixieme*, modius, meſure greque de capacité.

Elle valuit en meſures de France $\frac{11}{1000}\frac{81}{000}$ de boiſſeeu.

Elle veloit en meſurer greques,
1 $\frac{5}{7}$ Téreton lacunicon;
uu, 8 ehœnix;
ou, 2 hémihectes;
ou, 16 xeſtés.

Voyez MESURES pour l'évalueticn de M. de Romé de l'Iſle.

HECTOR, fils de Priam & d'Hécube, paſſoit puur le plus fort & le plus vailleut des Truyens. Humere nuus donne une preuve de ſa force prodigieuſe; *Héctor* truuva devent la porte du camp des Grees, une grôſſe pierre, que deux hummes des plus robuſtes eurulent eu de la peine à lever de terre, pour la mettre ſur un chariot, il la leva ſeul très-facilement, la jete contre le milieu de le porte, qu'il enfunça avec un fracas horrible, & il fit tomber le monſtrueux rocher bien au delà du mur. C'eſt que Jupiter, ejuute le poëte, avuit rendu la pierre légere. Les oracles uvuient prédit que l'empire de Priam ne puuruit être détruit tant que vivroit le redoutable *Hector*. Pendant la retreite d'Achille, il porta le feu juſque dans les veiſſeaux ennemis, & tua Patrocle qui voulut s'oppoſer à ſes progrès. Le déſir de venger le murt de Patrocle, repele Achile eu cumbat. A la vue de ce terrible guerrier, Priam & Héeube tremblerent pour le vie de leur fils; ils lui firent les plus vives inſtances pour l'engager à éviter le combet d'Achille; meis il fut inexurable, & lié par ſon deſtin, dit Homere, il ateudit ſon rival. „ Alurs Jupiter preuant ſes baleu„ ces d'ur, met daur leurs beſſins les deux deſti„ nés d'*Hector* & d'Achille, & les élevant de ſa „ main tuute-puiſſente, il examine leur poidr; „ celle d'*Hector*, plus peſante, emporte le ba„ lance, & ſe précipite deus les enfers; & „ dès ce moment, Apollun ebandune ce prin„ ce „. Achille ôte dunc le vie à Hector, &, par une barbarie qui ſe reſſentoit des mœurs der temps héroïques, il atache à ſon char le eddâvre du vaincu, le traîne indignement pluſieurs fois autuur de la ville; & après evoir eſſouvi ſa veugeance & ſe crueuté ſur un ennemi mort, il vend le corps à Priem, qui vient en ſuppliant juſque dans ſa tente le lui demsnder, uu pluiôt l'eeheter par de rieches préſeus. Apullun, qui l'avuit pruégé de ſon vivant à la priere de Vénus, prit ſuin de ſon corps après ſe mort, & empêeha qu'il ne fut déchiré, ni même défiguré pser les mauvais traitemens d'Achille. Philoſtrate dit que les Truyens, eprès evoir rebâti leur ville, rendirent à ce hérus les honeurs divins: un le vuit repréſenté ſur leurs médailles (*Patin. Theſ. num. p.* 170.) monté ſur un char tiré par deux cheveux, tenant une pique d'une main, & de l'eutre le palladium.

Le purtrait d'*Hector* étoit ſort commun chez les Grecs & chez les Rumains, & les traits de ſon viſage & de tuute ſa figure devuient être bien

empreints dans leur imagination, s'il eſt vrai ce que raconte Plutarque, dans la vie d'Aratus : „ Qu'un jeune Lacédémonien reſſembloit ſi fort „ à *Hector*, que le bruit s'en étant répandu, on „ y accourut de tous côtés comme à un ſpecta„ cle, tant la figure & les traits du viſage d'*He„ ctor* étoient connus, même de la populace „. La foule étoit ſi grande, que le jeune homme fut jeté par terre & foulé aux pieds. C'étoit pluſieurs ſiecles après la priſe de Troye. *Voyez* ANDROMAQUE & CHÉVELURE.

On voit ſur une pâte antique de la collection de Stoſch, Andromaque qui engage *Hector* à ne pas ſortir de Troye; elle le conjure par ſon amour pour le petit Aſtyanax, leur fils, qu'elle lui préſente. Le même ſujet paroît ſur une ſardoine, & d'une gravure fort antique; Aſtyanax y eſt effrayé du mouvement du panache d'*Hector*, & il ſe jete dans le ſein de ſa nourice, ſelon le récit d'Homere. — Sur une cornaline paroît *Hector* ſortant de Troye, dont on voit une porte & trois tours; ſous la porte eſt Andromaque qui tient dans ſes bras ſon fils Aſtyanax, & *Hector* ayant la tête tournée vers eux s'éloigne à grands pas. Auprès des murs de la ville on voit en relief Achille qui traîne le corps d'Hector attaché à ſon char.

Enfin, ſur un jaſpe rouge de la même collection paroît *Hector* renverſé de ſon char par Achille, à la vue d'Andromaque, ſa femme, & du roi Priam, qui regardent le combat du haut des murs de Troye. Andromaque eſt repréſentée les mains levées vers le ciel, & Priam tend les bras à *Hector*. Le génie de Troye, repréſenté ſous la figure de Cybele, eſt aſſis au bas, la tête apuiée ſur la main, & déplorant la ruine prochaine de la ville. C'eſt Automédon qui conduit le char d'Achille. Le même ſujet & la même idée ſe voient (*Cauſæi Gem. Tav.* 119.) ſur une autre pierre gravée.

Hector traîné par Achille autour des murs de Troye eſt un ſujet que les artiſtes anciens ont répété ſouvent. On le voit parmi les autres actions d'Achille ſur un bas relief rond du Capitole, & au Muſéum Pio-Clémentin ſur un bel autel où ſont repréſentés l'origine & les commencemens de Rome, ainſi que pluſieurs traits des poëmes d'Homere.

Sur une pâte antique de Stoſch, Priam vient auprès d'Achille, & lui demande à genoux le corps d'*Hector*. Priam eſt reconoiſſable au bonet phrygien; & Achille eſt avec Automédon & Alcyme. C'étoit un des ſujets favoris des anciens ſculpteurs; car on le voit répété pluſieurs fois. Il eſt en bas-relief dans le palais de la *Villa Borgheſe*, ſur la Table Iliaque, & ſur (*Bellori ſepulcr. ant. Tav. LXXXII.*) l'urne ſépulcrale d'Alexandre-Sévere au Capitole, où on le voit avec le corps d'*Hector* attaché au char d'Achille.

Hector devroit être caractériſé ſur les monumens par un char à quatre chevaux; il étoit le ſeul des héros de cette guerre qui monta un quadrige. (*Philoſtr. heroic. p.* 682. *ad fin.*)

HECTOS, modios de terre, meſure olympique pour l'arpentage des terres.

Elle valoit en meſure de France, $\frac{5}{1000}$ d'arpent.

Elle valoit en meſures anciennes, 2 hémihectes;

ou, 128 héxapodes carrées;

ou, 4608 pieds olympiques carrés.

Voyez MESURES pour l'évaluation, de M. de Romé de l'Iſle.

HECTOS, modios de terre, meſure pythique pour l'arpentage.

Elle valoit 2 hémihectes;

ou, $3333\frac{1}{3}$ coudées médioeres carrées.

Voyez MESURES pour l'évaluation, de M. de Romé de l'Iſle.

HÉCUBE, fille de Céléis, roi de Thrace, & ſœur de Théano, prêtreſſe d'Apollon, épouſa Priam, roi de Troye, dont elle eut Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Polités, Antiphe, Hipponoüs, Polydore, Troïle, & quatre filles; Creüſe, Polixene, Laodice, Caſſandre. Ces enfans infortunés (Virgile en compte cinquante) périrent preſque tous ſous les yeux de leur mere, pendant le ſiége ou après la ruine de Troye. *Hécube*, dans le partage des eſclaves, échut à Ulyſſe. Lorſqu'on vient lui annoncer ſon ſort dans les Troyenes d'Euripide, elle jete de grands cris, en verſant des torrens de larmes; elle hait & mépriſe Uliſſe; elle l'a vu ramper à ſes pieds lorſque ce prince ayant été ſurpris à Troye, déguiſé en eſpion, ſupplia *Hécube* de le dérober à une mort certaine; & elle ſe voit enſuite deſtinée à être l'eſclave d'Ulyſſe; c'eſt le comble de l'infortune. Avant de quiter le rivage de Troye, elle a la douleur de voir périr Aſtyanax, ſon petit-fils, dont elle eſt obligée de faire les funérailles; elle eſt conduite enſuite chez Polymneſtor, roi de Thrace, à qui Priam avoit confié ſon fils Polydore; mais apprenant bientôt la mort funeſte de ce fils, tranſportée de rage contre Polymneſtor, auteur de ſa mort, elle demande à lui parler en ſecret; elle l'attire au milieu des femmes Troyenes, qui ſe jetent ſur lui avec des fuſeaux ou des aiguilles, & l'aveuglent, tandis qu'elle tue elle même les deux enfans du roi. Les gardes du prince étant accourus au bruit, traînent Hécube hors du palais & l'accâblent de pierres. On montroit encore du temps de Strabon le lieu de ſa ſépulture dans la Thrace; on l'appeloit le tombeau du chien. D'autres racontent ſa mort différemment. Ulyſſe partant *incognito* pour retourner à Itaque, laiſſa ſa captive dans le camp des Grecs. La malheureuſe princeſſe, qui préféroit la mort à la honte de l'eſclavage, ne ceſſa d'accâbler tous les Grecs d'injuries & de malédictions, pour obtenir la mort qu'elle ſouhaitoit: elle y réuſſit; les Grecs la lapiderent, & firent entir le bruit qu'elle avoit

été changée en chiene, pour marquer la rage & le déſeſpoir où ſes malheurs l'avoient réduite. On croit plus ordinairement qu' Ulyſſe fut l'auteur de la mort d'*Hécube ;* car étant arivé en Sicile, il fut tellement tourmenté de ſonges funeſtes, que pour apaiſer les dieux, il fit batir un petit temple à *Hécube*, près d'un temple d'Hécate. Il y a dans Euripide deux tragédies, dont *Hécube* eſt le principal ſujet ; l'une porte ſon nom, & l'autre eſt intitulée, *les Troyenes* : dans celle-el, c'eſt one reine privée de la courone & réduite à l'eſclavage avec les dames Troyenes, que les vainqueurs ſe partagent entr'eux au ſort pour les feire paſſer ſur leurs vaiſſeaux. Dens le premiere, c'eſt une princeſſe la plus malheureuſe qui fut jamais, puiſqu'outre l'eſclavage, elle a encore la douleur de voir égorger ſon fils Polydore & ſa fille Polixene. *Voy.* PARIS, POLYDORE, POLIXENE, &c.

Les plus ſages des artiſtes anciens avoient ſoin d'éviter la difformité, aiment mieux s'écarter de la vérité des treits que du ſoin de la beauté, comme on peut le remarquer entr'autres à une *Hécube* ſur un bas-relief des *monumens de l'antiquité* (Anthol. L. 4. c. 9. p. 317.) Cependant ſur la plupart des monumens cette reine infortunée paroît dans un âge décrépit. La ſtetue d'*Hécube* du cabinet du Capitole & on bas relief de l'abbaye de Grotta-Ferrata nous l'offrent avec on viſage filloné de rides, & un autre marbre de la Villa Pamphili, qui devoit peroître dans le troiſieme volume des mêmes *monumens*, nous la repréſente la peau flétrie & les mamelles pendantes : tandis que dans le premier monument que j'ei cité on voit cette reine malheoreuſe à peine ſur le retour de l'âge. La figure de la mere de Médée, traeée ſur on beau vaſe de terre euite de la collection d'Hemilton, veut être jugée avec cette modification, atendu que le mere n'y eſt pas repréſentée plus âgée que la fille. Le bas-relief de Grotta Ferrate dont nous venons de parler, nous offre *Hécube* traitée conformément à cette maxime. La tête eſt courbée vers la terre ; elle porte la main droite à ſon front, pour marquer l'excès de ſa triſteſſe, ce qui paroît être chez elle un mouvement machinal. Plongée dans une motne douleur, elle ſe tient auprès du corps défiguré de ſon fils ; elle ne verſe point de larmes, parce que les lermes ne coulent plus lorſqoe l'affliction touche au déſeſpoir : c'eſt alors que Séneque fait dire à Andromaque. — *Levia perpeſſæ fumus, ſi flenda patimur.*

Les femmes âgées portoient une eſpeee de bonet, dont le ſtatue du Capitole, connue ſous la fauſſe dénominetiou d'une *Præfica*, peut nous donner une idée. Winckelmann penſoit que cette ſtetne repréſentoit Hécube qui leve la tête comme ſi elle voyoit précipiter du haut des murs de Troye ſon petit fils Aſtyanex.

HÉGÉMONE, les Athéniens ne comptoient que deux Grâces, qu'ils nommoient *Auxo* & *Hégémone*.

HÉGÉMONE, ſurnom qu'on donnoit à Diane, dans l'Arcadie, où elle avoit un temple ſous ce nom, qui ſignifie *Conductrice*. Elle portoit des flambeeux, dit Pauſanias, comme pour montrer le chemin. On célébroit dans ce temple des fêtes en ſon honeur, eppelées HÉGÉMONIES.

HÉGÉTOR. *Voyez* AGANICE.

HÉGIRE (ere de l'). *Chronologie*.)

TABLE DES CARACTERES *des mois de l'*hégire, *tirée en partie de Gravius*.

NOMS DES MOIS ET NOMBRE DE LEURS JOURS.	FÉRIES INITIALES DES MOIS.						
Moharram, ou Muherrem..... 30 jours.	1	2	3	4	5	6	7
Séfer, ou Safar, ou Suphar..... 29 jours.	3	4	5	6	7	1	2
Rebie premier, ou Rabi el aooel, ou Rabiol-Envel..... } 30 jours.	4	5	6	7	1	2	3
Rabie 2e, ou Rabi el-ekher, ou Rabiul-Achir..... } 29 jours.	6	7	1	2	3	4	5

Noms des mois et nombre de leurs jours.	Férias initiales des mois.						
Giumadi 1, ou Dgioumadi el-aoulal, ou Gioumaasil Euvel. } 30 jours.	7	1	2	3	4	5	6
Giumadi 2e, ou Dgioumadi el-akher, ou Gioumaasil-Achir.. } 29 jours.	1	3	4	5	6	7	1
Redgeb, ou Régihab ..... 30 jours.	3	4	5	6	7	1	2
Schaban, ou Sahaben, ou Sahaaban ..... } 29 jours.	5	6	7	1	2	3	4
Ramadhan, ou Ramazan..... 30 jours.	6	7	1	2	3	4	5
Schoual, ou Schewal, ou Scherrail ..... } 29 jours.	1	2	3	4	5	6	7
Dzoulcaada, ou Dulkaiadath, ou Zilkaade ..... } 30 jours.	2	3	4	5	6	7	1
Dzouledgé, ou Dulkagiadath, ou Dulheggiah, ou Zihigge ..... 29 jours. Et dans l'année intercalaire ..... 30 jours.	4	5	6	7	1	2	3

L'ere dont ſe ſervent les Arabes & tous les Mahométans, ſe nomme *hégire* ou *fuite*. Elle a pour époque le jour où Mahomet s'enfuit de la Meque à Médine; & ce jour répond, ſuivant l'uſage civil, au vendredi 16 juillet de l'an de J. C. 622: mais les aſtronomes, & même quelques hiſtoriens la fixent au jeudi précédent 15 juillet; ce qui avance d'un jour toute la ſuite de l'*hégire*. C'eſt une obſervation qu'il ne faut point perdre de vue, en liſant les écrivains arabes.

Les années qui compoſent l'*hégire*, ſont des années lunaires, dont le commencement répond, tantôt à un point, tantôt à un autre de notre année ſolaire, plus longue, comme l'on ſait, de onze jours que l'année lunaire. Son cours ſe diviſe en cycles de 30 années, dont 19, appelées années communes, ſont de 354 jours; les 11 autres, nommées intercalaires ou abondantes, en compreneut un de plus. Celles-ci entre mêlées avec les premieres, ſont les 2, 5, 7, 10, 13, 16, 18, 21, 24, 26 & 29. Chaque année eſt partagée en 12 mois, qui ont alternativement 30 & 29 jours, excepté le dernier, qui dans les années intercalaires eſt de 30 jours. Dans notre *Table Chronologique*, ces années intercalaires ſont marquées d'un aſtériſque (*), pour les diſtinguer des années communes.

Les mois de l'*hégire* ſont compoſés, comme les nôtres, de ſemaines, dont chaque jour que nous appélerons férie, commence le ſoir après le ſoleil couché. Ainſi notre dimanche eſt la premiere férie de la ſemaine arabique, & notre ſamedi la ſeptieme.

Voici les vrais noms arabes de chaque jour de la ſemaine.

Youm

Youm el-ehad	le pramier jour	on dimanche.
Youm el-theni	le ſecond jour	on lundi.
Youm al-thaleth	la troiſieme jour	ou mardi.
Youm el-arbaa	le quatrieme jour	ou mereredi.
Youm al khamis	le cinquiame	ou jeûdi.
Youm el-dgioumae	le jour d'eſſemblée	ou vendredi.
Youm al-effabt	le jour du ſabbat	ou ſamadi.

Tels ſont les élémens de cette famauſe ere. Les eſtronomes ont des méthodas rûres & démoutrées, pour la feire câdrer perfaitemeut avee l'ere ehrétieue. Mais trop compliqnées & trop ebſtraites, elles ne penveut trouvar place iei où nous nous atachons principalameut à mettre las ehoſes à le portéa du commun des lecteurs. Nous nous contentous d'eu donner las réſultats dans notre *table* CHRONOLOGIQUE, où nous avons placé l'*Hégire* à le ſuite de l'ere de martyrs, evec le mois, la jour & la férie de notre année, dans leſqueis tomba le commencemaut de chaqne ennée erabique. Sur quoi il eſt à obſerver qne les eſtronomes arabes nomment caractere de l'ennéa on dn mois, le férie par où l'ennée ou le mois commeneant. Ainſi ehaque mois dans l'*Hégire*, euſſi bien qua chequa ennée, a ſon caractera; mais eomme notre *table* CHRONOLOGIQUE ne repréſeute qne le caractare de l'année, nous y ſuppléons iei par nne autre teble, où l'on voit le earectara da eheqna mois de tonta l'annéa, dont la cerectera eſt connu.

Rien de plus ſimple qua la ſyſtême ſur lequal eette tabla eſt dreſſée. Las douze moia dont l'aanée arabique aſt eompoſée, ſont alièrnetivement de trante & de vingt-nauf jours. Les darniers commeneant & finiſſent le même féria; les premiers y finiſſant le landemalu de la féria par où ils out commencé. Ainſi lorſque Muharram qui aſt de trante jours, commence la premieta férie ou le dimaneho, il finit la ſeconde férie ou le lundi; Séfer qui le ſuit n'eyant que vingt-neuf jonrs, commence & finit la troiſiame férie on le merdi; Rebi I qui viani après, ayeut trenta jours, commence le marcredi on quetrieme férie, & finit le einquiame férie ou le jaûdi; Rabi II qui aſt de vingt-neuf jours, commence & finit le vendredi ou ſixieme féria. Il an aſt de même des mois ſuivans.

Feiſous maintanuant l'affai de cette table, pour tronver daes notre calaudriar ſolaire perpétuel le commencement d'une ennée arabique donnéa, per esempia de l'an 891 de l'*Hégire*, dont la premier jour, ſuivant notre *table* CHRONOLOGIQUE, répond en 7 janvier de l'année chrétieue 1486. Le caractere da ceita année arabique eſt la férie 7, & la lettre dominicele de notre ennée 1486 eſt A. Je eherche daus les celeudriers qui eompoſent le CALENDRIER *ſolaire perpétuel*, celui qui porte le nom de eette *lettre*, & j'y tronve qu'en effet le 7 janvier tombe nu ſamedi: je jate enſuite les iaux ſur le colonne parpandiculaire, qui a 7 en iête dans la tabla des caracteres, & j'y vois que le mois *Séfer* e pour caractere 2, ou le deuxieme féria. Je eompte trente jours daus moa caleadriar A, depuis le 7 janvier, & j'arive à un lundi 6 février, qui eſt le jour initial de Séfar. Rabi I a pour earactere 3, ou troiſiema féria; comptant vingt-neuf jours depuis le 6 féviar, je trouva qne ea mois erebiqua commence le 7 mers, qui eſt affectivement un mardi. Le eeractare de Rabi II eſt 5, ou férie cinqnieme. C'eſt le jeûdi 6 avril, trentieme jour après le 7 mars. Dgionmadi I e pour eeractere 6, on férie ſixieme. Done c'eſt par la vendradi, 5 mai, vingt-neuvieme jour après le 6 avril, que ee mois débute. Le caractera Dgioumadi II, eſt férla 1: e'eſt par eonſéquent le dimanche, 4 juin, qui eſt ſon jour Initial, trentieme jour aptès le 5 mai. Redgeb e pour earactere le férie 2 ou le lundi, qui iombe la 3 juillet, vingt-neuf jours après le 4 juin. La férie querriema ou la mereredi, eeractériſe le mois Schaban, & ee jonr eſt le 2 eoût, trente jours eprés le 3 juillet. Ramadhan commeuce par le férie einquiama ou le jeûdi, qui eſt le trante-nn dn même mois d'août. Le premiar jour de Sehonel eſt la ſamedi, 30 ſeptembra, paree qne ca mois a pour caractara le férie ſeptiame. Le eerectere de Dzouleoada étani 1, ou féria premiere, le commencement de ce mois erive le dimanche, 29 octobre. Enfin Dzouledgé commence le mardi, 28 novembre, perce qu'il a ponr earactere le troiſieme férie, & que le trentieme jour après le 29 octobre, tombe un mardi. Ce douzieme mois a trrmiaé l'en de l'*Hégire* 891, le 27 décembre qui eſt le irentieme jour, y compris le 28 novembre, perca qua 891 eſt nne eunée intercelaire; & comma nous l'evons dit ci-devant, le darnier mois eraba aſt de viugt-neufs jours dans les ennées communas, & de treute pour les annéas intercalaires: au conſéquence l'an 892 a commaucé le 28 décembra, qui eſt nu jaûdi, ou féria 5, comme on le voit daus notre *table* CHRONOLOGIQUE. Voiià done touta l'ennée arabique 891, combinée avec l'an de J. C. 1486. Mais il n'erive pas toujours, & cela même eſt eſſez rere, qu'une anuée de l'*Hégire* commeuce & finiſſe deus le même année de J. C. lorſqu'elle s'étand ſur deux da nos années, il faut, après avoir épuiſé le CALENDRISR ſur iaquel on a commeucé l'opéraiion, paſſer eu ſuivant pour

l'achever, ſi la deuxieme des deux années chrétiennes dont il s'agit, eſt une année commune; mais ſi cette deuxieme année eſt biſſextile, alors il faut ſauter le calendrier qui ſuit immédiatement, & prendre celui qui vient après, comme nous le diſſons dans l'avertiſſement qui eſt à la tête de notre CALENDRIER *ſolaire perpétuel*; (*Voyez* ce mot). Par exemple la premiere année de l'*Hégire*, qui commence le 16 juillet, répondant aux années 622 & 623 de J. C. doit être ſupputée ſur les calandriers C & B, qui ſont propres à ces deux années communes. Mais la ſeconde année de cette même *Hégire*, qui commence le 5 juillet 623, & finit en 624, doit être ſupputée d'abord ſur le CALENDRIER B, enſuite ſur le CALENDRIER G, & non ſur le calendrier A; parce que l'année 624 eſt biſſextile.

Voilà ce que nous avions à dire de l'*Hégire*, pour ce qui concerne la vérification des dates. Ceux qui voudront s'inſtruire à fond ſur cette matiere, pourront conſulter le commentaire de Gravius ſur Ulug Beg, celui de Chriſtman, ſur Alfragam, le ſeptieme livre du P. Pétau, *De doctrina temporum*, le premier livre de la Chronologie réformée du P. Riccioli, & le quatrieme tome des élémens de mathématique de Wolfius.

(*Article extrait de l'art de vérifier les dates.*)

HEINDAL. *Voyez* ODIN.

HELA, c'eſt ainſi que les anciens Celtes, qui habitoient la Scandinavie, appeloient la déeſſe de la mort. Suivant leur mythologie, elle étoit fille de *Loke* ou du démon; elle habitoit un ſéjour appelé *niſtheim* ou *l'enfer*. Son palais étoit l'angoiſſe, ſa table la famine; ſes ſerviteurs l'attente & la lenteur; le ſeuil de ſa porte le danger; ſon lit, la maigreur & la maladie: elle étoit livide & ſes regards inſpiroient l'effroi.

Il paroît que c'eſt du mot *hélas*, que les Allemands ont emprunté le mot *hell*, dont ils ſe ſervent pour déſigner *l'enfer*. (*Introduction à l'hiſtoire de Danemarck, par M. Mallet*). *Voyez* ODIN.

HÉLAGABALE. *Voyez* ÉLAGABALE, véritable nom de cet empereur.

HELCIARII. } Les Romains appeloient *hel-*
HELCIUM. } *ciarii* les eſclaves & les mercenaires qui traînoient les bateaux avec des courroies, ou avec une corde de ſpart, appelée *helcium*. Les ouvriers, s'exhortoient au travail par un cri formé de la réunion de toutes les voix, & par des chants. Martial en parle (IV. 64.):

Quem (ſomnum) *nec rumpere nauticum celeuſma,*
Nec clamor valet helciariorum.

Apulée fait mention de l'*helcium* (Met. IX.) *jamque maxima diei parte tranſacta, defectum alioquin me, helcio ſparteo dimoto, nexu machinæ liberatum applicant præſepio.*

HÉLENE, étoit, ſelon la plus commune opinion, fille de Jupiter & de Léda, femme de Tyndare & ſœur de Clytemneſtre, de Caſtor & de Polux. Il y a peu de traits dans l'hiſtoire poétique ſur leſquels il y ait plus de variations que ſur l'origine de cette femme célebre. Un très grand nombre d'auteurs conviennent qu'elle étoit ſortie d'un œuf: mais quelle étoit l'origine de cet œuf? c'eſt ſur quoi l'on n'eſt pas d'acord. On a dit d'abord que cet œuf étoit tombé du ciel de la lune, & que les femmes de cette planete ſont des œufs, d'où il naît des hommes quinze fois plus grands que ceux qui habitent la terre. D'autres racontent que Jupiter devint amoureux de Néméſis, qui, pour ſe garantir des recherches importunes de ce Dieu, s'enfuit par mer & par terre, & ſe déguiſa en toute ſorte de forme; mais enfin, par une force majeure, Jupiter la rendit mere premiérement de Caſtor & de Pollux, enſuite d'*Hélene*. Pauſanias dit, que ſelon l'opinion commune, *Hélene* étoit fille de Jupiter & de Néméſis, & que Léda n'étoit que ſa nourice. Phidias, ſe conformant à cette tradition, repréſenta Léda de telle ſorte ſur la baſe de la ſtatue de Néméſis, qu'elle ſembloit amener *Hélene* à cette déeſſe. Pluſieurs ont écrit que Néméſis, aux approches de Jupiter, conçut un œuf, & que Léda ayant trouvé cet œuf, le couva & en fit éclôre Caſtor, Pollux & *Hélene*. On raconte encore que Jupiter ne pouvant attendrir Néméſis, fit prendre à Vénus la forme d'un aigle, & ſe métamorphoſa lui-même en cygne. Fuyant les pourſuites de l'aigle, il ſe réfugia dans les bras de Néméſis; elle le reçut, le careſſa & s'endormit. Le prétendu cygne profita du ſommeil, & Néméſis conçut un œuf; lorſqu'elle l'eut pondu, Mercure le prit, le porta à Lacédémone, le jeta dans le ſein de Léda; celle-ci l'échaufa & en fit ſortir *Hélene* qu'elle adopta pour ſa fille. Un grand nombre d'auteurs ne font aucune mention de Néméſis, & attribuent à Léda le commerce direct avec Jupiter déguiſé en cygne, ils y joignent les circonſtances dont on a parlé; d'autres attribuent à Jupiter deux métamorphoſes en cygne; l'une relative à Néméſis, & l'autre relative à Léda; & ils font entendre qu'*Hélene* naquit de Léda. Quelques-uns enfin, pour concilier ces deux opinions, ſuppoſent que Néméſis & Léda ſont la même perſone.

Il y a encore ſur cette fable d'autres variantes, dont on a parlé au mot *Caſtor*. Quoi qu'il en ſoit, la beauté d'*Hélene* fut regardée comme un prodige; elle fut auſſi célebre de ſon temps qu'elle l'eſt aujourd'hui. Mais ſi elle fut la plus belle des femmes, elle fut auſſi une des plus infideles. Sa beauté parut dans tout ſon éclat dès ſon enfance, & fit tant de bruit, que Théſée l'enleva du temple de Diane, où elle danſoit. Il

la mit ſous la conduite d'Éthra ſa mere, les confia toutes les deux à la garde d'un de ſes amis dans la ville d'Aphidnes, & s'en alla avec ſon ami Pirithoüs, travailler à l'enlévement de Proſerpine. Caſtor & Pollux, freres d'*Hélene*, entrerent ſur le champ à main armée dans l'Attique, pour redemander leur ſœur. Les Athéniens proteſterent qu'ils ignoroient l'endroit où elle étoit. Les Dioſcores peu ſatisfaits de cette réponſe, ſe préparoient à des hoſtilités, quand un certain Academus découvrit aux freres d'*Hélene* qu'elle étoit à Aphidnas. Ils amporterent la ville d'aſſaut, ramenerent *Hélene* à Lacédémone avec la mere de Théſée, qui ſuivit *Hélene* juſque dans Troye. *V.* Éthra.

Hélene ſe ratira enſuite à Argos, chez Clytemneſtre ſa ſœur; on aſſuroit qu'elle y étoit accouchée d'une fille, & que Clytemneſtre pour ſauver l'honeur de ſa ſœur, avoit fait croire à tout le monde, à Agamemnon même, qu'elle en étoit la mere. Quoiqu'il en ſoit, *Hélene* ſoutint, & l'on publia qu'elle étoit ſortie vierge des mains de Théſée. Elle eut le bonheur de voir s'acréditer un fait ſi peu croyable, & de ſe voir recherchée par une foule de prétendans. De retour à Lacédémone, *Hélene* courut un grand danger; mais un prodige la ſauva. Une grande peſte ravageoit la ville; l'oracle fit ſavoir qu'elle ceſſeroit, pourvu qu'on ſacrifiât tous les ans une fille de qualité. Le ſort tomba une fois ſur la belle *Hélene*; mais ſa beauté & les dieux la ſauverent; un aigle arracha la coutaau de la main, qui alloit la tuer.

Tyndare étoit fort embaraſſé du grand nombre de prétendans qui aſpiroient à la main d'*Hélene*, parce qu'il craignoit de s'attirer la vengeance de ceux à qui il ne la donneroit pas. Il ſuivit le conſeil d'Ulyſſe, & fit promettre à tous les prétendans qu'après que ſa fille auroit fait choix de l'un d'eux pour époux, ils ſe joindroient tous à cet époux pour le défendre contre ceux qui voudroient la lui diſputer. Ils jurerent ſur les entrailles d'un cheval, qui fut immolé à cet effet, & enterré dans le lieu même; ce fut-là, dit-on, le motif qui engagea toute la Grece à prendre les armes pour faire rendre à Ménélas ſa femme, enlevée par Pâris. *Voy.* Méason. *Hélene* fixa donc ſon choix ſur Ménélas. On a prétendu que Tyndare céda ſon royaume à ſon gendre; mais il paroît qu'il ne fit que le déſigner pour ſon ſucceſſeur: ainſi il n'eſt pas étonant qu'*Hélene* fût tant recherchée; car avec une beauté acomplie, elle apportoit une couronne en dot. Les commencemens de ſon mariage avec Ménélas furent tranquilles & heureux: mais *Hélene* étoit la plus belle femme du monde; Vénus avoit promis à Pâris de le récompenſer par la main de la plus belle femme de l'univers. Elle lui devoit donc celle d'*Hélene*. (*Voy.* Pâris). Pendant le voyage de Lacédémone à Troye, le vaiſſeau qui la portoit relâcha en Arcadie, où elle ſe laiſſa ſubornar par un nommé Péritanus. Pâris les ſurprit, & rendit Péritanus eunuque; de là vint qu'en Arcadie les hommes ainſi mutilés étoient appelés *Péritanes*. Arivée à Troye, elle ſe laiſſa encore ſéduire par Corythus, fils de Pâris & d'Œnone. *Voyez* Corythus. Achille ayant eu occaſion de la voir un jour ſur les murs de Troye, en devint amoureux; & l'on a même dit qu'il en eut un enfant. Enfin, on raporte un grand nombre d'actions honteuſes qui ternitent ſa réputation.

Après la mort de Pâris, qui ariva la dixieme année du ſiége de Troye, ſon frere Déiphobe remplit ſa place auprès d'*Hélene*, & il fut maſſacré par Ménélas, quand la ville fut priſe. *Voyez* Déiphobe. Ménélas ſe réconcilia, ſans beaucoup de peine, avec ſa femme, & la ramena chez lui fort humainement. On a même dit qu'il s'étoit perſuadé qu'elle ſéchoit de douleur dans la maiſon de Priam, & que c'étoit le principal motif qui pouſſoit ce mari débonaire à la conquête de Troye.

Après la mort de Ménélas, Nicoſtrata & Mégapenthe, bâtards de Ménélas, la chaſſerent de Lacédémone. Elle ſe ratira chez *Polixo*, dont les femmes la prudirent à un arbre. *Voyez* Polyxo, Dendritis. D'autres ont dit qu'elle ſe pendit elle-même, & que ſous le chêne qui lui ſervit de gibet, il croiſſoit une herbe, que l'on nomme *hélénéion*, donée de pluſieurs vertus ſingulieres; elle rendoit gueriſeurs ceux qui en mangeoient; elle embéliſſoit les femmes, & rendoit gais ceux qui en mettoient dans leur vin. Selon quelques écrivains, Thétis fit mourir *Hélene* pendant le retour des Grecs; ſelon d'autres, elle alla avec Ménélas dans la Cherſoneſe Taurique, pour chercher Oreſte; ils y furent immolés tous deux par Iphigénie. Les opinions ſont auſſi partagées ſur les enfans d'*Hélene*; les uns diſent qu'elle n'eut que des filles; d'autres aſſurent que Ménélas la rendit mere de quatre garçons; ils parlent même d'un autre qu'elle eut d'Achille. Elle eut de Ménélas la belle Hermione, & de Pâris une fille. Le pere vouloit qu'on la nommât *Alexandra*: la mere s'y oppoſa; ils déciderent au ſort lequel donneroit ce nom: *Hélene* gâgna, & nomma ſa fille comme elle; mais Hécube la fit mourir.

On a chanté le collier d'*Hélene*; il étoit d'or maſſif, & Vénus lui en avoit fait préſent. Ménélas ſe préparant à l'expédition de Troye, fut conſulter l'Oracle de Delphes avec Uliſſe; Apollon ordona de lui conſacrer ce collier, qui fut porté dans ſon temple. Quand les Phocéens pillerent ce temple, la femme à qui il échut n'en fut pas plutôt parée qu'elle ſe livra à la proſtitution.

On a parlé auſſi du népenthe apporté d'Égypte qui avoit la vertu de faire oublier le chagrin, & dont elle fit boire à Télémaque dans le temps qu'il étoit ſi inquiet & ſi affligé de l'abſence de ſon pere. *Voyez*. Népenthes.

Telles ſont les traditions communes ſur l'hiſtoi-

re d'Hélene : mais Hérodote & Euripide en ſuivent d'autres très-différentes.

Hérodote raconte qu'étant en Égypte, Il avoit demandé aux prêtres égyptiens ſi *Hélene* avoit été véritablement enlevée, & que ces prêtres lui avoient répondu que la vérité de ce fait avoit été confirmée à leurs anciens par Ménélas même ; que Pâris retournant avec elle avoit été jeté, par la tempête, ſur la côte d'Égypte, & conduit à Memphis devant Protée, qui lui reprocha fortement le crime & la lâche perfidie dont il s'étoit rendu coupable en enlevant la femme de ſon hôte, & avec elle tous les biens qu'il avoit trouvés dans ſa maiſon ; que Protée, en chaſſant Pâris de ſes états, avoit retenu *Hélene* avec toutes ſes richeſſes, pour les reſtituer à leur légitime poſſeſſeur ; que les Grecs avoient mené une grande armée devant Troye ; qu'avant de commencer les hoſtilités, ils avoient envoyé à Priam des ambaſſadeurs, du nombre deſquels étoit Ménélas, pour redemander *Hélene* ; que les Troyens avoient répondu que cette princeſſe étoit en Égypte chez le roi Protée ; que les Grecs prirent cette réponſe pour une dériſion ; mais qu'après la ville priſe, ils trouverent que la répoſe étoit vraie, & qu'*Hélene* étoit effectivement à Memphis ; que Ménélas y alla ſur le champ, & qu'elle lui fut rendue. À ce récit des prêtres égyptiens, Hérodote ajoute ces réflexions : „ Si *Hélene* avoit été à Troye, „ dit-il, les Troyens l'auroient rendue mal-gré „ Pâris, car Priam & tous les autres princes de „ ſa famille n'étoient pas aſſez fous pour hazarder la ruine du royaume, dans la ſeule vue de „ lui conſerver ſa maîtreſſe ; & quand même ils „ ſe ſeroient d'abord opiniâtrés à le retenir, ils „ auroient changé de ſentiment après leurs premieres pertes, & ſur-tout après la mort de „ deux ou trois fils de Priam, tués dans le combat. D'ailleurs, ce n'étoit pas Pâris qui devoit „ régner après Priam, mais Hector, & Hector „ n'auroit pas eu la complaiſance de ſe ſacrifier „ pour l'injuſtice de ſon frere. Mais les Troyens „ ne purent ni rendre Hélene, ni perſuader qu'ils „ ne l'avoient pas, le deſtin réglant de la ſorte „ les événemens, afin que Troye fût ſacagée & „ ruinée de fond en comble, & qu'elle apprît à „ tous les hommes que les grandes injuſtices entirent enfin de grandes punitions de la part „ des dieux „. À ce raiſonement d'Hérodote, on pourroit oppoſer ce que dit Homere de la belle *Hélene*, „ que les vieillards, conſeillers de „ Priam, n'eurent pas plutôt aperçu *Hélene*, „ que, frapés d'admiration, ils ſe dirent les uns „ aux autres : faut-il s'étoner que les Grecs & „ les Troyens ſouffrent tant de maux, & depuis „ ſi long-temps, pour une beauté ſi parfaite ? elle „ reſſemble véritablement aux déeſſes immortelles „.

Euripide nous préſente l'hiſtoire de cette princeſſe ſous un point de vue plus ſingulier : *Hélene* vertueuſe, c'eſt ce que l'on ne voit chez aucun autre auteur ancien. *Hélene*, dans l'acte premier de la tragédie qui porte ſon nom, „ proteſta que ce n'eſt point elle qui fut enlevée „ par le prince Troyen, mais un fantôme qui „ avoit ſa reſſemblance ; & cele, parce que Junon, piquée de voir Vénus remporter la palme de la beauté, voulut tromper Pâris par „ cette fauſſe apperence d'*Hélene*. Cette erreur, „ dit-elle, devint toutefois bien funeſte à la „ Grece & à la Phrygie, car il n'y a eu ni „ Phrygien, ni Grec qui ne eût voir *Hélene* „ dans Troya. Cependant des milliers d'hommes „ ont été les victimes d'une guerre de dix ans : „ Troye eſt devenue la proie des flemmes, & „ toute la Grece a été bouleverſée pour un „ fantôme „. Pleton ſambla avoir adopté la tradition d'Euripide, puiſqu'au livre neuvieme de ſa république, il compara les hommes qui courent après les plaiſirs vains & paſſagers aux Troyens qui combatoient, ſelon Stéſichore qu'il cite, pour le fantôme d'Helena, croyant poſſéder la vraie Hélena, qu'ils n'avoient pas. Cette fable venoit apparemment des Lacédémoniens, qui étoient intéreſſés à la faire croire, pour ſauver l'honeur d'*Hélene*, ſi décriée par toute la Grece, & de Ménélas, qui avoit eu la foibleſſe de ſe racomodar avec elle après l'avoir racouvrée. Mais comment ſe trouvoit elle donc en Égypte à l'inſu des Grecs & des Troyens ? Marcure, dit la poëte, enleve, par l'ordre de Junon, la reine de Sparte, tandis qu'alla enailloit des roſes, & la tranſporta dans l'île de Pheros en Égypte. Ménélas, après la ruine de Troya, s'en retournoit au Grece avec le fantôme d'*Hélene*, qu'il avoit enlevé aux Troyens, lorſque le tempête le jeta ſur la côte d'Égypte : il apprit qu'il y avoit au palais du roi une princeſſe greque, nommée *Hélene*, fille de Tyndare ; il reconoît ſa femme en la voyant, & *Hélene* la reconoît auſſi ; mais ne pouvant concevoir qu'il eût deux *Hélenes*, il ſe crut trompé par un ſonge. La véritable *Hélene* lui explique le ſecret de l'énigme ; mais il ne ſe contantoit pas de ce récit, lorſqu'un officier de ſa ſuite, criant au prodige, lui vint dire que vainement les Grecs ont eſſuyé tant de maux à Troye, qu'il n'y a plus d'*Hélene* pour Ménélas, qu'elle s'eſt évanouie dans les airs après avoir dit ces paroles : „ Grecs & Phrygiens, qui avez péri „ pour moi aux rives du Scamandre, que je „ plains votre illuſion ! Junon vous ebuſoit ; vous „ erûtes *Hélene* au pouvoir de Pâris ; il ne la „ poſſéda jamais ; pour moi je vois ma deſtinée „ remplie, & je retourne dans les airs dont je „ ſuis formée ; mais apprenez que la fille de Tyndare étoit innocente „. Ménélas, pleinement convaincu par ce récit, ſe rendit à l'évidance du prodige, & ne ſongea plus qu'aux moyens d'emmener à Sparta ſa vertueuſe épouſe. Tel eſt le ſujet de le tragédie d'*Hélene* dans Euripide.

C'eſt ſur ce fondement que les Lacédémoniens conſacrerent un temple à Hélene, où elle étoit

honorée comme déeſſe, dit Pauſanies. Hérodote ajoute qu'on l'invoquoit pour rendre beaux les enfans difformes. Une femme de Sperte, dit-il, extrêmement riche, étant aconchée d'une fille la plus leide de toutes les créatures, une perſone inconnue epparut à la nourice, qui lui conſeilla de la porter ſouvent dans le temple de la déeſſe *Hélene*; & elle devint ſi belle dans la ſuite, qu'Ariſton, roi de Sparte, en devint amoureux, & l'épouſa. Si ce prétendu miracle eût été bien avéré, & que l'officieuſe nourice n'eût pas changé l'enfant, le temple d'*Hélene* auroit été aſſurément le plus fréquenté de tous les temples de la Grece. Un autre miracle de la déeſſe *Hélene*, c'eſt qu'elle aveugla le poëte Stéſichore, qui avoit oſé médire d'elle dens ſes poëmes, & qu'elle lui rendit la vue dès qu'il eut chenté le palinodie. *Voyez* ACHILLE, DÉIPHOBE, MÉNÉLAS, PÂRIS, PROTÉE.

Iſocrate a fait un panégyrique d'*Hélene*, dans lequel il aſſure que non ſeulement elle obtint l'immortalité, mais qu'elle ecquit encore une puiſſance dans l'olympe aſſez grande pour faire placer au nombre des dieux Caſtor & Pollux, ſes freres.

Winckelmann croit reconoître l'arivée en Égypte d'*Hélene* & de Pâris ſur la belle moſaique de Paleſtine; mais M. l'abbé Barthélemy y reconoît l'arivée d'Hadrien dans la même contrée.

Columa admiroit comme une beauté d'*Hélene* ſes ſourcils qui étoient réunis.

Winckelmann a publié dans ſes *monumenti inediti* pluſieurs bas-reliefs & une peinture, dont les ſujets ſont les amours de Pâris & d'*Hélene*, & l'enlévement d'*Hélene* par Pâris. Il a trouvé dens la collection de Stoſch une pâte antique repréſentant l'enlévement d'*Hélene* par Théſée, aidé de ſon ami Pirithoüs, & une prime d'émeraude, ſur laquelle on voit Ulyſſe aſſis devant un baſſin deſtiné à lui laver les pieds, une femme agenouillée qui l'aide à ſe déchauſſer, & derriere celle-ci une autre femme debout. Comme Ulyſſe ne fait point ici le ſigne du ſilence à la femme agenouillée, on ne peut y reconoître la nourice frapée d'étonement à la vue de ſa cicatrice. On ſait qu'*Hélene* (*Odyſſ. Δ. verſ.* 252.) lava les pieds à Ulyſſe lorſqu'il ſe fut introduit dans Troye déguiſé en meudiant. D'ailleurs les deux femmes gravées ſur cette pierre ont un air noble qui les diſtingue d'une nourice & d'une vieille ſervante.

HÉLENA, femme de Conſtance-Chlore, mere de Conſtantin.

FLAVIA JULIA HELENA AUGUSTA.

Ses médailles ſont:

RRRR. en or, ou peut-être unique, au cabinet du roi.

O. en argent.

C. en P. B. latin.

HÉLENE, femme de Criſpe.

HELENA NOBILISSIMA FEMINA.

Ses médailles ſont:

O. en or, & en argent.

RRR. en P. B.; on n'en trouve que de cette forme.

HÉLENE, femme de Julien II.

FLAVIA JULIA HELENA AUGUSTA.

Ses médailles ſont:

O. en or; quoique Banduri en reporte une; mais elle n'eſt connue dans aucun cabinet.

O. en argent.

R. en P. B. qui eſt la ſeule grandeur où l'on trouve cette princeſſe avec le nom d'*Hélene*, ou avec le titre de ISIS FARIA.

HÉLÉNOPHORIES, fêtes célébrées à Athènes. Elles prenoient leur nom des corbeilles d'oſier, eppelées ἑλένη, dans leſquelles on portoit en grande pompe des choſes religieuſes, & cachées. (*Pollux X. 53 & Heſychius.*)

HÉLÉNUS, fils de Priam & d'Hécube, fut le ſeul des fils de ce prince qui ſurvécut à la ruine de ſa patrie. Il avoit appris de ſa ſœur Caſſandre l'art de la divination. Virgile lui fait prédire l'avenir en pluſieurs manieres; par le trépied où il s'aſſéoit à Buthrote, comme on faiſoit à Delphe & à Délos; par le laurier, c'eſt-à-dire, par la branche de laurier jetée dens le feu; par le connoiſſance des aſtres dans leſquels il ſavoit lire; & enfin, par l'intelligence du langage des oiſeaux, & par l'inſpection de leur vol: ce qui a fait dire à Homere qu'il fut le plus éclairé des augures. Pendant le ſiége de Troye, Ulyſſe ſurprit de nuit *Hélénus*, & l'emmena lié au camp des Grecs, comme un priſonier du premier ordre, & qui pouvoit leur être fort utile per ſon art. Entr'autres oracles *Hélénus* leur apprit que jamais ils ne détruiroient la ville de Troye, s'ils ne trouvoient le ſecret d'engager Philoctete à quiter ſon île & à ſe rendre au ſiége. Étant devenu l'eſclave de Pyrrhus, fils d'Achille, il ſut gâguer ſon amitié par des prédictions qui furent heureuſes pour ce prince: par exemple, il le détourna d'une navigation où périrent tous ceux qui s'y étoient engagés, comme il l'avoit prédit. Pyrrhus en reconoiſſance, non ſeulement céda à *Hélénus* la veuve d'Hector pour épouſe, mais encore il le déſigna pour ſon ſucceſſeur au royaume d'Épire. En effet, ce prince Troyen monta ſur le trône d'Achille; & Moloſſus, propre fils de Pyrrhus, ne régna qu'après la mort d'*Hélénus*, & en partageant encore ſes états avec le fils de ce prince. *Voyez Coſtrinus.*

Winckelmann reconoît *Hélénus* ſur une cornaline ſciée d'une ſcarabée Étruſque, faiſant partie de la collection de Stoſch. On y voit un homme ſans barbe, courbé, qui tient de ſes deux mains un objet mal exprimé. Il eſt placé ſur une eſpece de table ou d'autel, qu'il regarde avec attention. Quelques-uns le prenent pour Hercule offrant un gâteau. Winckelmann eſt d'un autre ſentiment; & voici ſes raiſons qui compléteront l'hiſtoire d'*Hélénus*.

On lit dans un poëme (*Falconnet Dif. ſur les Baſtyles, dans les mém. de l'Ac. des Inſcriptions. T. IV, pag.* 183. *A.*) ſur les pierres attribuées à Orphée, qu'Apollon donna au Troyen *Hélénus* une pierre qui avoit le don de le petole. *Hélénus* voulant eſſayer la vertu de cette pierre, s'abſtint pendant pluſieurs jours du lit conjugal, des bains, & de la chair des animeux. Enſuite il fit pluſieurs ſacrifices, il leve le pierre dans une fontaine, il l'envelopa ſoigneuſement, & le mit dans ſon ſein. Après cette préparation qui rendit la pierre animée, il fit ſemblant, pour l'exciter à parler, de vouloir la jeter; alors elle fit un cri ſemblable à celui d'un enfent qui déſire le lait de ſa nourice. *Hélénus* profitent de ce moment interrogee le pierre ſur ce qu'il vouloit ſavoir, & il en reçut des réponſes certaines; c'eſt au moyen de ces réponſes, qu'il prédit la ruine de Troye ſa patrie.

Qu'on ſe figure de voir ici *Hélénus*, ſon bâton à terre, qui lave cette pierre miraculenſe dans une fonteina, & on aure de cette meniere une autre explication qui peut très-bien convenir à notre gravure.

HÉLÉPOLE, machina militaire des anciens, propra à batre les murailles d'une ville aſſiégee.

Ce mot vient du Grec ἑλέπολις qui eſt compoſé des mots ἑλεῖν prendre, & πόλις, *ville*.

L'*hélépole* étoit une tour de bois compoſée de pluſieurs étages, garnis quelquefois de ponts qu'on abetoit ſur les murailles des villes & ſur les brêches, pour y feire paſſer les ſoldats dont cette machine étoit remplie.

Parmi les auteurs qui ont décrit l'*hélépole*, il y en a pluſieurs qui prétendent qu'il y avoit un bélier eu premier étege.

Diodore de Sicile & Pluterque, ont donné la deſcription de le fameuſe *hélépole* de Démétrius le Polioreete au ſiége de Rhodes. Voici celle de Diodore.

„ Démétrius eyant préparé quantité de matériaux de toute eſpece, fit faire une machine „ qu'on appele *hélépole*, qui ſurpaſſoit en grandeur toutes celles qui avoient paru avant lui. „ La baſe en étoit carrée, chaque face avoit „ cinquante coudées. Sa conſtruction étoit un „ aſſemblage de poutres équarries, liées avec du „ fer; des poutres diſtantes les unes des autres, „ d'environ une coudée, trevarſoient cette baſe „ par le milieu pour donner de l'aiſance à ceux „ qui devoient pouſſer la machine. Toute cette „ meſſe étoit miſe en mouvement par le moyen de „ huit roues proportionées au poids de la machina, dont les jantes étoient de deux coudées „ d'épaiſſeur, & armées de fortes bandes de fer. „ Aux encoignures il y avoit des poteaux d'égale „ longueur & hauts à peu près de cent coudées, „ tellement inclinés les uns vers les autres, que „ la machine étant à neuf étages, le premier avoit „ quarante-trois lits & le dernier n'en avoit que „ neuf „. (On croit que par ces lits il faut entendre les ſolives qui ſoutenoient le plancher de chaque étage; c'eſt le ſentiment de Folerd). „Trois „ côtés de la machina étoient couverts de lames „ de fer, afin que les feux lancés de la ville ne „ puſſent l'endomager. Chaque étage avoit des „ fenêtres ſur le devant d'une grandeur & d'une „ figure proportionée à le grôſſeur des treits de „ la machine. Au deſſus de chaque fenêtre étoit „ élavé un euvent, ou meniere de ridean fait de „ cuir, rembouré de laine, lequal s'abaiſſoit per „ une mechine, & contre lequel les traita lancés „ par les aſſiégés perdoient toute leur force. Chacun des éteges avoit deux larges échelles, l'une „ deſquelles ſervoit à porter aux ſoldats les munitions néceſſaires, & l'entra pour le retour. „ Pour éviter l'embetas & le confuſion, trois „ mille quetre cents hommes pouſſoient cette machine, les uns par-dedans, les autres per-dehors. C'étoit l'élite de toute l'armée pour la „ force & pour la vigueur; meis l'art avec lequel cette machine avoit été felte, facilitoit „ beeucoup le mouvement „.

Vegeca donne auſſi une ſorte de deſcription de ces eſpeces de tours, qu'on va joindre à celle de Démétrius. Ceux qui voudront connoître un plus grand détail ſur ces tours, & ſur les autres machines de guerre des anciens, pouront conſulter le *traité de l'ataque & de la défenſe des places des anciens*, par le chevelier Fulard.

„ Les tours, dit Vegece, ſont de grands bâtimens aſſemblés avec des poutres & des madriers; & revêtus avec ſoin de peaux crues ou „ de couvertures de laine, pour garantir un ſi „ grand ouvrage des feux des ennemis: leur largeur ſa proportione à le hauteur: quelquefois „ elles ont trente pied en carré, quelquefois quarante ou cinquante, mais leur hauteur excede les murs & les tours de pierra les plus élevés. Elles ſont montées avec art ſur pluſieurs „ roues, dont le jeu feit mouvoir ces prodigieuſes meſſes. La place eſt dans un danger évident „ quend la tour eſt une fois jointe aux murailles: ces étages ſe communiquenc en dedans par „ des échelas, & la tour renferme différentes „ machines pour batre la ville. Dans le bas étage „ aſt un bélier pour batre en bréche. Le milieu „ contient un pont fait de deux membrures, & „ garni d'un parapet de clayonage. Ce pont pouſſé en dehors ſe place tout-d'un-coup entre la „ tour & le haut du mur, & fait un paſſage aux „ ſoldats pour ſe jeter dans la place. Le haut de „ la tour aſt encore bordé de combatans armés „ de longs épieux, de fleches, de traits & de „ pierres pour nétoyer les remparts. Dès qu'on „ eſt venu là, une place eſt bientôt priſe; quelle „ reſſource reſta-t-il à des gens qui ſe confioient „ ſur la hautaur de leurs murailles, lorſqu'ils en „ voient tout-à-coup une plus haute ſur leur tête „?(Vegece, *traduction de Segrais*).

HÉLIADES, fils du ſoleil & de la nymphe

Rhodes. Ils étoient ſept (*lib.* 5.) que Diodore nomme Ochimus, Cercaphus, Macar, Actis, Tenagès, Triopas & Candalus. Ils ſe diſtinguerent par diverſes connoiſſances & ſur-tout dans l'aſtronomie & la navigation. Tenagès, le plus habile d'entr'eux périt par leur jalouſie. Ce crime ayant été découvert, les auteurs prirent la fuite. Actis réfugié en Égypte y bâtit la ville d'Héliopolis, en l'honeur de ſon pere le ſoleil, appelé en Grec *Helios*: & il enſeigna l'aſtronomie aux Égyptiens.

HÉLIADES, filles du Soleil & de Clymene, ſelon les poëtes. Elles furent, ajoutent ils, ſi ſenſiblement affligées de la mort de leur frere Phaéton que les Dieux touchés de pitié, les métamorphoſerent en peupliers, & leurs larmes en ambre jaûne, ſur les bords de l'Éridan.

Ovide (*Metam. lib.* 2 *&* 10.) nomme deux *Héliades*, Phaétuſe & Lampétie. Cette fable a été peut-être imaginée ſur ce que l'on trouve le long du Pô, beaucoup de peuplier, d'où découle une eſpece de gomme qui reſſemble à l'ambre jaûne.

HÉLIAQUE (lever *ou* coucher) d'une planete & d'une étoile. Le ſyſtême mytho-aſtronomique de M. Dupuis exige la connoiſſance de ce mot. En voici l'explication: le lever d'un aſtre eſt *héliaque*, lorſqu'il eſt aſſez éloigné des rayons du ſoleil, pour pouvoir être aperçu le matin avant le lever du ſoleil. De même le coucher d'un aſtre eſt *héliaque*, quand il s'approche tellement du ſoleil, que l'on commence à le perdre le ſoir dans les rayons de cette planete.

HÉLIAQUES, myſteres, fêtes & ſacrifices qu'on faiſoit en l'honeur du ſoleil que les Grecs nommoient *Helius*. Son culte paſſa des Perſes en Capadoce, en Grece & à Rome, où il devint très-célebre. Nous aurons beaucoup de choſes à en dire; mais nous les renvoyons aux articles *Mithras* & *Mithriaques*.

HÉLIASTE, membre du plus nombreux tribunal de la ville d'Athènes.

Le tribunal des *Héliaſtes* n'étoit pas ſeulement le plus nombreux d'Athènes, il étoit encore le plus important, puiſqu'il s'agiſſoit principalement dans ſes déciſions, ou d'interpréter les loix obſcures, ou de maintenir celles auxquelles on pouvoit donner quelque atteinte.

Les *Héliaſtes* étoient ainſi nommés, ſelon quelques uns, du mot ἀλίζω, *j'aſſemble en grand nombre*; & ſelon d'autres, de ἥλιος, *le ſoleil*, parce qu'ils tenoient leur tribunal dans un lieu découvert, qu'on nommoit Ἡλιαία.

Les Theſmothetes convoquoient l'aſſemblée des *Héliaſtes*, qui étoit de mille, & quelquefois de quinze cents juges. *Voyez* THESMOTHETES. Selon Harpocration, le premier de ces deux nombres ſe tiroit de deux autres tribunaux, & celui de quinze cents ſe tiroit de trois, ſelon Blanchard, de l'académie des Inſcriptions, des recherches duquel voici un extrait.

Les Theſmothetes, pour remplir le nombre de quinze cents, appeloient à ce tribunal ceux de chaque tribu qui étoient ſortis les derniers des fonctions qu'ils avoient exercées dans un autre tribunal. Il paroît que les aſſemblées des *Héliaſtes* n'étoient pas fréquentes, puiſqu'elles auroient interrompu le cours des affaires ordinaires & l'exercice des tribunaux réglés.

Les Theſmothetes faiſoient donner à chacun de ceux qui aſſiſtoient à ce tribunal trois oboles pour leur droit de préſence, ce qui revient à deux ſeſterces romains, ou une demi-drachme; c'eſt de là qu'Ariſtophane les appele en plaiſantant, *les confreres du Tribole*. Le fonds de cette dépenſe ſe tiroit du tréſor public.

Mais auſſi on condamnoit à l'amende les membres qui arivoient trop tard; & s'ils ſe préſentoient après que les orateurs avoient commencé à parler, ils n'étoient point admis.

L'aſſemblée ſe formoit après le lever du ſoleil, & finiſſoit à ſon coucher. Quand le froid empêchoit de la tenir en plein air, les juges avoient du feu; le roi indiquoit l'aſſemblée, & y aſſiſtoit; les Theſmothetes liſoient les noms de ceux qui devoient la compoſer, & chacun entroit & prenoit ſa place à meſure qu'il étoit appelé. Enſuite ſi les exégetes, dont la fonction étoit d'obſerver les prodiges & d'avoir ſoin des choſes ſacrées, ne s'oppoſoient point, on ouvroit l'audience. Ces officiers nommés *exégetes* ont été ſouvent corrompus par ceux qui etoient intéreſſés à ce qui devoit ſe traiter dans l'aſſemblée.

Le plus précieux monument qui nous reſte ſur le tribunal des *Héliaſtes*, eſt le ſerment que prêtoient ces juges entre les mains des Theſmothetes. Démoſthene nous l'a conſervé tout entier dans ſon oraiſon contre Timocrate: en voici la forme & quelques articles principaux.

„ Je déclare que je n'ai pas moins de trente „ ans.

„ Je jugerai ſelon les loix & les déciſions „ du peuple d'Athènes & du ſénat des cinq „ cents.

„ Je ne recevrai point de préſent dans la vue „ de l'exercice de ma fonction d'*Héliaſte*, in„ directement, ni indirectement, ni par ſurpri„ ſe, ni par aucune autre voie.

„ Je prêterai une égale attention à l'accuſateur „ & à l'accuſé, & je donnerai mon ſuffrage ſur „ ce qui aura été mis en conteſtation.

„ J'en jure par Jupiter, par Neptune & par „ Cérès; & ſi je viole quelqu'un de mes enga„ gemens, je les prie d'en faire tomber la puni„ tion ſur moi & ſur ma famille; je les conjure „ auſſi de m'accorder toutes ſortes de proſpérités, „ ſi je ſuis fidele à mes promeſſes „.

Il faut lire dans Démoſthene la ſuite de ce ſerment pour connoître avec quelle éloquence il en appliqne les principes à ſa cauſe. Mais il auroit été avantageux que cet orateur ou Pauſanias,

nous euſſent expliqué pourquoi dans ce ſerment on n'invoque point les autres tribunaux.

La maniere dont les juges y donnoient leurs ſuffrages nous eſt connue : il y avoit un piédeſtal ſur lequel étoit placé un tiſſu d'oſier, & par-deſſus deux urnes, l'une de cuivre & l'autre de bois ; au couvercle de ces urnes, étoit une lente garnie d'un carré-long, qui large par le haut, ſe rétréciſſoit par le bas.

L'urne de bois étoit celle où les juges jetoient les ſuffrages de la condamnation de l'accuſé ; celle de cuivre recevoit les ſuffrages portés pour l'abſolution.

C'eſt devant le tribunal des *Héliaſtes*, que fut traduite la célebre & généreuſe Phryné, dont les richeſſes étoient ſi grandes, qu'elle offrit de relever les murailles de Thebes abattues par Alexandre, ſi on vouloit lui faire l'honneur d'employer ſon nom dans une inſcription qui en conſervât la mémoire. Ses diſcours, ſes manieres, ſes careſſes qu'elle fit aux juges, & les larmes qu'elle répandit, la ſauverent de la peine que l'on croyoit méritée par la corruption qu'elle entretenoit, en ſéduiſant les perſones de tout âge.

Ce fut encore dans une aſſemblée des *Héliaſtes*, que Piſiſtrate vint ſe préſenter montrant les bleſſures qu'il s'étoit faites à lui-même & aux mulets qui traînoient ſon char. Il employa cette ruſe pour attendrir les juges contre ſes prétendus ennemis, qui jaloux, diſoit-il, de la bienveillance que lui portoit le peuple, parce qu'il ſoutenoit ſes intérêts, étoient venus l'attaquer pendant qu'il s'promenoit à la chaſſe. Il réuſſit dans ſon deſſein, & obtint des *Héliaſtes*, une garde, dont il ſe ſervit pour s'emparer de la ſouveraineté. Le pouvoir de ce tribunal paroît d'autant mieux dans cette conceſſion, que Solon, qui étoit préſent, fit de vains efforts pour l'empêcher.

HÉLICAON, fils d'Anthénor. *Voyez* LAODICE.

HÉLICE, ſurnom que les Grecs donnerent à Calliſtho, depuis qu'elle fut placée dans le ciel, parce que la conſtellation de la grande ourſe qu'elle forme, tourne toujours autour du pole, ſans jamais ſe coucher ; ce qui la fait nommer *Hélice* ou *Tournante*, du grec ἑλίσσω, je tourne.

HÉLICE, ville de l'Achaie, où Neptune avoit un temple très-fréquenté par les Grecs.

HÉLICON, montagne de Béotie, voiſine du Parnaſſe & du Cythéron ; elle étoit conſacrée à Apollon & aux Muſes. La fontaine Hypocrene en arroſoit le pied, & l'on y voyoit le tombeau d'Orphée. Elle s'appele aujourd'hui *Zagora* ou *Zagaya*. Elle eſt ſituée dans la Livadie ; & les poëtes qui l'invoquent & qu'elle inſpire, en ſont bien éloignés.

HÉLICONIADES, les Muſes ſont ainſi appelées à cauſe du mont *Hélicon*, où elles faiſoient leur ſéjour.

HÉLIE, une des ſœurs de Phaéton. *Voyez* HÉLIADES.

HÉLIÉE, place d'Athènes où ſe tenoit le tribunal des *héliaſtes*. *Voyez* ce mot. Son nom grec étoit Ἡλιαία.

HELIOCAMINUS, à la lettre, cheminée au ſoleil, eſpace ſbrité de tout côté, excepté de celui où donne le ſoleil, afin d'en recevoir les douces impreſſions pendant l'hiver. Il y en avoit un dans la maiſon de campagne de Pline le jeune.

HÉLIOCLÈS, roi inconnu.

Il y a au cabinet du roi un médaillon d'argent unique, avec la légende, ΗΛΙΟΚΛΕΟΥϹ ΒΑϹΙΛΕΟΥϹ ΔΙΚΑΙΟΥ, autour d'un Jupiter debout. L'autre côté eſt occupé par une tête ceinte d'un bandeau royal.

HÉLIOGABALE, traduction grecque du véritable nom ſyrien de l'empereur *Élagabale*.

HÉLIOPOLIS, ville ancienne de la baſſe Égypte, entre Alexandrie & Coptos. Ce nom lui fut donné à cauſe d'un fameux temple qui étoit dédié au ſoleil, dans lequel il y avoit un miroir placé de telle maniere, qu'il réfléchiſſoit pendant tout le jour les rayons de cet aſtre, de ſorte que tout le monde en étoit illuminé. Il y avoit dans ce temple un oracle fameux, dit Macrobe : lorſque Trajan eut formé le deſſein d'aller attaquer les Parthes, on le pria de conſulter l'oracle, d'*Héliopolis*, auquel il ne falloit qu'envoyer un billet cacheté. Trajan ne ſe fioit pas trop aux oracles ; il voulut auparavant éprouver celui-là. Il lui envoya un billet cacheté, dans lequel il n'y avoit rien ; on lui en renvoya autant. Trajan fut alors convaincu de la divinité de l'oracle. Il y envoya une ſeconde fois un billet cacheté, par lequel il demandoit au dieu s'il retourneroit à Rome après avoir mis fin à la guerre qu'il entreprenoit. Le dieu ordonna que l'on prît une vigne, qui étoit une offrande de ſon temple, qu'on la rompît en pluſieurs morceaux, & qu'on la portât à Trajan. L'événement, dit Macrobe, fut parfaitement conforme à cet oracle ; car Trajan mourut à cette guerre, & on raporte à Rome ſes os, qui avoient été repréſentés par la vigne rompue. Cette réponſe allégorique étoit ſi générale, dit Fontenelle, qu'elle ne pouvoit manquer d'être vraie ; car la vigne rompue convenoit à tous les cas où l'on pouvoit ſe trouver ; & ſans doute que les os de l'empereur raportés à Rome, ſur quoi on fit tomber l'explication de l'oracle, étoient la ſeule choſe à quoi l'oracle n'avoit pas penſé. Outre les réponſes par billet que le dieu d'*Héliopolis* rendoit, il ſavoit encore s'expliquer par ſignes, ſoit en remuant la tête, ſoit en marquant de la main le chemin qu'il vouloit tenir ; mais alors il vouloit être porté par les gens les plus qualifiés de la province, qui euſſent long-temps auparavant vécu en continence, & qui ſe euſſent fait raſer la tête.

Le taureau Mnévis avoit été long-temps adoré à *Héliopolis* ; mais Cambyſe brûla & abattit une partie du célebre temple du ſoleil. Les Ptolémées

la

la firent rétablir avec moins de magnificence, car Strabon y vit encore les traces de la fureur de Cambyſe.

HÉLIOPOLIS, dans l'Égypte. HAIOΠ.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale greque en l'honneur d'Hadrien, ſelon M. *Eckel*.

HÉLIOPOLIS, dans la Cœléſyrie, aujourd'hui BALBEK. *Voyez* ce mot.

COL. H. LEUG. H. *Colonia Heliopolis. Legio Heliopolis.*

COL. HEL. *Colonia Heliopolitanorum.*

C. G. IVL. H. A. P. *Colonia Gemella Julia Heliopolis Auguſta Pia.*

Cette colonie romaine a fait frapper des médailles latines en l'honneur d'Hadrien, de Sept.-Sévere, de Domna, de Caracalla, de Géta, de Macrin, des deux Philippes, d'Otacile, de Valérien, de Gallien, de Nerva, de Plautille, de Gordien.

HÉLIOS ou HÉLIUS, fils d'Hypérion & de Baſilée, fut noyé dans l'Éridan par les Titans, ſes oncles, ſelon Diodore. Baſilée, cherchant le long du fleuve le corps de ſon fils, s'endormit de laſſitude, & vit en ſonge *Hélius*, qui lui dit de ne point s'affliger de ſa mort, qu'il étoit admis au rang des dieux, & que la ſubſtance appelée autrefois dans le ciel le feu ſacré, s'appelleroit déſormais *Hélius*, ou le ſoleil. *Voyez* BASILÉE, HYPÉRION, SELENE.

HÉLIOTROPE, fleur qui ſuit, dit-on, le cours du ſoleil. *Voyez* CLYTIE.

HÉLIOTROPE, eſt auſſi un jaſpe vert, rayé de veines rouges. Pline dit que cette pierre demi-tranſparente étoit ainſi nommée à cauſe qu'étant jetée dans un vaiſſeau plein d'eau, les rayons du ſoleil qui y tombent ſemblent être de couleur de ſang, & que hors de l'eau elle repréſente l'image du ſoleil, & fait bien obſerver ſon éclipſe. On l'appele auſſi *jaſpe ſanguin*, à cauſe des taches de ſang dont elle eſt marquée; mais c'eſt improprement qu'on lui donne ce nom. L'*Héliotrope* eſt une pierre à demi-tranſparante; & le *jaſpe*, une pierre opaque. On en trouve dans les Indes, dans l'Éthiopie, dans l'Allemagne & dans la Bohême. Il y en a une à Bruges qui pourroit ſervir de tombeau. Les anciens lui attribuoient pluſieurs propriétés fabuleuſes, ſur-tout celle de rendre inviſibles ceux qui la portoient. La fameuſe bague de Gygès étoit ornée d'un *Héliotrope*.

HÉLLADARCHA, chef des Grecs. On trouve ce titre faſtueux ſur des inſcriptions greques depuis les Empereurs. Muratori (*Theſaur.* 561. 2.) en a publié deux où on lit *Hellardarcha Amphictyonum*, le premier des Amphyctions, & *Helladarcha & Pontifex perpetuus Græcorum*, Helladarque & Pontife perpétuel des Grecs.

HELLANODIQUES, officiers qui préſidoient aux jeux ſacrés d'Olympie, inſtitués lors du rétabliſſement de ces jeux par Iphitus. Leur fonction étoit de préſider aux jeux, de donner des avertiſſemens aux athletes avant que de les y admettre; de leur faire enſuite prêter ſerment qu'ils obſerveroient les loix uſitées dans ces jeux, d'en exclure ceux des combatans qui manquoient au rendez-vous général, & ſur-tout de diſtribuer les prix. On appeloit ſouvent de leurs déciſions au ſénat d'Olympie, & ſous les empereurs à l'Agonothete, ou ſurintendant des jeux. Ils entroient dans l'amphithéâtre avant le lever du ſoleil, & une de leurs fonctions étoit encore d'empêcher que les ſtatues qu'on érigeoit aux athletes ne ſurpaſſaſſent la grandeur naturele; de peur que le peuple, qui n'étoit que trop porté à décerner à ces athletes les honeurs divins, en voyant leurs ſtatues d'une taille plus qu'humaine, n'eût envie de les mettre à la place de celles des dieux.

HELLÉ, fille d'Athamas, roi de Thebes, & de Néphélé, fuyant la haine de ſa belle-mere avec ſon frere Phrixus, oſa ſe confier à la mer ſur ſon bélier à toiſon d'or, pour paſſer le detroit qui ſépare la Thrace de la Troade, & ſe rendre en Colchide. Quand elle ſe vit au milieu des eaux, elle fut ſi épouvantée de la grandeur du péril, qu'elle ſe laiſſa tomber dans la mer; elle rendit ce détroit célebre par ſon naufrage, & par le nom qu'elle lui donna de mer d'Hellé ou d'Helleſpont. *Voyez* PHRYXUS.

HELLEN, fils de Deucalion, régna dans la Phthiotide, partie de la Theſſalie, & donna ſon nom à la Grece, dont les peuples prirent toujours le nom d'*Hellenes*, quoique les Latins leur aient conſervé leur ancien nom.

HELLENES, c'eſt le nom que les Grecs ſe donnerent en leur propre langue; le ſingulier de ce nom eſt *Hellen*, un grec. Thucydide conclut du ſilence d'Homere qu'au temps de la guerre de Troye, les Grecs n'avoient point de nom général qui déſignât la nation greque priſe collectivement, & que celui d'*Hellenes*, employé depuis dans ce ſens, n'avoit point encore cette acception. Il ſe prenoit ſeulement pour les habitans du pays d'*Hellas*, ſoit que ce fût une contrée aux environs de Dodone & du fleuve Achéloüs, ou que ce fut un canton de Grece dans la Theſſalie, il n'importe, c'étoit un pays particulier de la Grece: en effet, Homere diſtingue exactement les Myrmidons, les *Hellenes* & les Achéens. Ainſi le fameux paſſage de Denis d'Halycarnaſſe, qui a tant exercé les critiques modernes, ſignifie tout ſimplement, *Argolica veruſtiora ſunt Helleniciis*, les Argiens ſont plus anciens que les *Hellenes*.

HELLÉNOTAMIENS, officiers d'Athènes, établis pour recevoir les taxes des villes tributaires.

HELLESPONT, fameux canal ou détroit qui ſépare l'Europe & l'Aſie, & qui eſt indifféremment nommé par les moderne, le *Bras de Saint Georges*, les *bouches de Conſtantinople*, le

détrois de Gallipeli, ou le *détroit des Dardanelles*

Les anciens l'appeloient *Helleſpont*, du nom de *Hellé*, fille d'Athmas, qui en le traverſant pour fuir dans la Colchide avec ſon frere Phryxus, chargés tous deux de la toiſon d'or, tomba malheureuſement dans cette mer, où elle périt. On y ariva par diverſes routes, après avoir laiſſé derriere ſoi, à droite ou à gauche, les îles Cyclades & Sporades, qui compoſent dans la mer Égée ce qu'on appele l'*Archipel*. Ce détroit eſt ſituée au 35 degré 4⅓ de *latitude*, & environ au 55 de *long.* toute ſa longueur eſt de 10 à 12 lieues, il n'en a guere plus d'une de largeur à ſon entrée, & dans toute la ſuite, il n'a qu'une demi lieue, tout au plus. À ſon couchant, que l'on a ſur la gauche en y entrant, on voit la Thrace partie de l'Europe, que ce détroit ſépare d'avec la Troade, province d'Aſie, qui eſt à ſon orient. Il a la Propontide au nord, avec tout l'Archipel au ſud. À l'entrée de ce paſſage à main droite, on trouve la promontoire Sigée, qu'on appele aujourd'hui *cap Gianizzari*; quand on a paſſé les châteaux neufs bâtit par Mahomet IV, on entre dans l'*Helleſpont*, dont ils ſont les portes; & de là juſqu'aux Dardanelles, il n'y a aucun veſtige d'antiquités conſidérables.

Comme cette mer a divers noms chez les modernes, elle en a eu auſſi pluſieurs chez les poëtes, auxquels celui de *Helleſpontus* ne convenoit pas toujours; Virgile (*Énéid. lib. I. v.* 385.), l'appele la mer de Phrygie, *Phrygium æquor*, parce qu'en effet ce détroit reſſerre la Phrygie à l'orient. Lucain (*liv. VI. v.* 55.) & Valerius Flacus (*liv. II. v.* 586.) l'appelent, l'un *Phryxæum pontum*, l'autre *Phryxea æquora*, la mer de Phryxus, nommant le frere pour la ſœur, parce que, ſelon la fable, elle étoit avec ſon frere Phryxus lorſqu'elle donna ſon nom à cette mer. Leur pere étoit Athamas, & de là vint auſſi à l'Helleſpont la dénomination de *mer Athamantide*.

Enfin, Auſone (*in Moſell. v.* 287 *&* 288.) emploie trois expreſſions différentes pour peindre l'*Helleſpont*:

Quis modo feſtiacum pelagus Nepheleidos helles
Æquor, Abydeni freta quis mirator Ephebi?

HELLESPONTIQUE, ſurnom de Priape. *Voyez* PRIAPE.

HELLOPES, peuple qui faiſoit partie des Perrhebes Épirotes, & dont on tiroit les miniſtres de Jupiter à Dodone; ce ſont les mêmes que les Salles & les Helles, quoique Pline en faſſe des peuples différens. On appeloit *Hella* ou *Siége* le temple de Jupiter à Dodone, de ſorte qu'il eſt vrai-ſemblable que le fertile canton qu'Héſiode nomme *Hellopie*, n'étoit autre choſe que les terres des environs de l'oracle ou de la dépendance de ſon ſiége.

HELLOTÉS, ou HELLOTIDE, ſurnom de la Minerve de Corinthe. Les Doriens ayant mis le feu à cette ville, *Hellotis*, prêtreſſe de Minerve, ſe réfugia dans le temple de la déeſſe, & y fut brûlée avec le temple. Quelque temps après, une peſte violente déſola tout le pays: on racourut à l'oracle, qui déclara que, pour faire ceſſer ce fléau, il falloit apaiſer les mânes de la prêtreſſe, & relever le temple de Minerve: l'un & l'autre furent exécutés; & pour conſacrer la mémoire d'*Hellotis*, les Corinthiens ſurnomerent leur déeſſe *Hellotés*, ou *Helloride*. Dans la ſuite, les Crétois ayant honoré Europe, comme une déeſſe, lui donnerent auſſi le nom d'*Hellotés*, & célébrerent en ſon honeur la même fête que les Corinthiens avoient conſacrée à Minerve. *Voyez* HELLOTIES.

À la vérité, le ſcholiaſte de Pindare ne dit point qu'*Hellotés* fut prêtreſſe de Minerve, il dit ſeulement que cette fille ſe ſauva avec ſa ſœur Eurytion, dans le temple de Minerve, où elles furent brûlées. Pluſieurs auteurs alleguent une autre raiſon du ſurnom d'*Hellotés*, attribué à Minerve. Ils diſent qu'il venoit d'un marais de ce nom, ſitué auprès de Marathon.

HELLOTIES, fête en l'honeur d'Europe - *Hellotés*, dans laquelle on portoit en pompe une courone de myrte, qui avoit vingt coudées de circonférence, avec les os d'Europe. Cette courone s'appeloit auſſi *Hellotis*.

Le nom de cette fête étoit formé du grec ἁλίσκω, *être enlevé*, à cauſe de l'enlévement d'Europe par Jupiter.

Il y avoit à Corinthe des fêtes du même nom *Voyez* HELLOTES.

HÉLOS, ancienne ville du Péloponeſe. Les Lacédémoniens s'en renditent maîtres ſous le regne de Soüs, & ils emmenerent ſes habitans eſclaves; ce ſont eux qu'on connoît ſous le nom de *Hélotes*, *Heilotes*, ou *Ilotes*, nom qu'on donna depuis à tous les eſclaves publics de Lacédémone, comme aux Meſſéniens, après que les Lacédémoniens les eurent enlevés de leur pays & privés de la liberté. *Voyez* ILOTES.

HÉLOTES. *Voyez* ILOTES.

HELPIDE. Ce mot eſt grec & ſignifie eſpérance. Ce nom eſt donné à la déeſſe Eſpérance dans une ancienne inſcription qui ſe voit dans Gruter (*p. CII. n°.* 2.):

GENIO GENTALIA SPET HELPIDIS.

Quoique l'origine greque de ce mot demande une aſpiration, ἐλπὶς, *eſpérance*, on l'écrit quelquefois ſans *h*.

HELVIA, famille romaine, dont on n'a des médailles que dans Goltzius.

HELVOLÆ. } Les Romains appeloient *helvola* une eſpece de raiſin mêlé de blancs & noirs, rouſſeâtres; & Varron (3. 2.) dérive ce nom
HELVUS. }

de leur couleur rouſſeâtre, eppelée *hilvus color*.

HÉMACURIES. *Voyez* AIMAKOYPIA.

HÉMATITE, mine de fer qui ne ſert eujourd'hui qu'eux doreurs pour faire des bruniſſoirs; eux peintres, ſous le nom de *ſanguine*, & eux forges pour en extraire le fer. Les eneiens l'eppeloient d'un nom formé de celui du ſang, αἷμα, à cauſe de ſa reſſemblance avec le ſeng caillé, on à cauſe de la propriété qu'elle poſſede, einſi que tous les ſtyptiques, mais plus foiblement, d'étancher le ſang.

Les anciens ont quelquefois employé l'*hématite* pour le gravure; & le comte de Caylus en a publié une (*Rec. d'Antiq. VI. pl.* 44. *no.* 2.), ſur lequelle il a écrit les réflexions ſuivantes.

„ Le gravure eſt exécutée ſur une *hématite*, pierre qu'on ne voit ordineirement employée que per les ſeuls Égyptiens. Elle étoit ſans doute commune dans leur peys; de plus, le couleur noire étoit de leur goût; nous en evons beencoup d'autres preuves. Cette metiere qui prend un très-beau poli, e donc été empruntée de l'Égypte, meis le treveil, le ſujet & les ettributs dont le tête eſt ecompagnée, ne peuvent convenir à ce pays. Il eſt impoſſible de mécnnnuître le tête de Genimede à le coupe, & à l'eigle volant, placés l'une & l'entre dans le champ, nun plus qu'à le diſpoſition des ſept étoiles qui déſignent nne conſtelletion; d'eilleurs le tête eſt jeune & belle, en même temps qu'elle eſt cœffée d'un caſque phrygien „.

„ Le deſſein de cet ouvrage eſt juſte & grend, meis un peu ſee; cependent je ne puis m'empêcher de le donner à un ertiſte grec, dont le talent, à le vérité, n'étoit pas d'un ordre ſupérieur, mais qui peut l'evoir travaillé en Égypte dans le temps des Ptolémées „.

Les gravures exécutées ſur des *hématites* ſont ſouvent des *abraxas* (*Voyez* ce mot) ou taliſmans, parce que l'on evoit conſacré à Mers le fer dont l'*hématite* eſt imprégnée.

HÉMÉRODROMES étoient chez les anciens des ſentinelles ou des gardes qui veilloient à le ſûreté des villes. Ils ſortnient le metin de la ville, quend on en nuvrnit les portes; pendent tout le jour ils rôdoient à l'entour, & ils s'evançoient même en loin dans la cempagne, pour obſerver ſi quelque corps d'ennemis n'epprochoit point pour le ſurprendre. C'eſt ce qne nous eppelons *bateurs d'eſtrade*.

Les *hémérodromes* étnient euſſi chez les enciens des courters qni ne merchoient qu'un jour, & qui dnunoient leurs dépêches à nu eutre qui couroit le jour ſuivent, & ainſi de même juſqu'au terme. *Voyez* COURIER.

Les enciens Grecs evnient pris les *hémérodromes* des Perſes, qni en ſurent les Inventeurs, comme il peroît per Hérodote. Angnſte fit le même choſe, ou du moins il établit des coureers, leſquels, s'ils ne ſe relevoient pas tous les jours, ſe relevoient au moins d'eſpece en eſpace, & ces eſpeces n'étoient pas grands.

Ce mot eſt formé de ἡμέρα, *jour*, & de δρόμος, *courſe*.

HÉMÉROSCOPIUM, enciene ville d'Eſpagne. Strabon la nomme *célebre*; & comme il ajoute qu'il y e ſur le promontoire nn temple conſecré à Diane d'Épheſe, cette remarque fait voir que c'eſt le même lieu qni fut enſuite nommé, à cauſe de ce temple, *Dianeum*, nujourd'hni *Denia*. Cette ville evoit été bâtie par une colonie des Meſſiliens.

HÉMICYCLE *de Béroſe*; c'étoit une plinthe inclinée, coupée en demi eercle, eonceve à l'extrémité ſupérieure, qui regardoit le ſeptentrion. Il y avoit un ſtyle s'élevant du milieu dont la pointe répondoit au centre de l'*hémicycle*, & repréſentoit le centre de la terre. Son ombre tomboit ſur la concavité de l'*hémicycle*, & repréſeerent l'eſpace qu'il y a d'un tropique à l'antre, merquoit non ſeulement les déclineiſons dn ſoleil, c'eſt à-dire, le jour des mois, meis euſſi les heures de chaque jour. *Voyez* PERRAULT *ſur Vitruve*, liv. IX. chap. IX. *Hémicycle* vient des deux mots grecs ἡμισυς, *demi*, & κύκλος, *cercle*.

Cette invention étnit due à nn homme très-célebre dans l'Aſtronomie, à Bérnſe, le femeux hiſtorieu de Babylone, qni vivoit du temps d'Alexandre, & eu commencement dn regne d'Antiochus Soter, ſurnomé *Théos*; il lni dédia ſun hiſtoire, lequelle eontenoit les obſervetions aſtronomiqnes de 480 ans. Il enſeigne cette ſcience à Cos, patrie d'Hippocrate, & de là ſe rendit à Athênes, où on éleve à ſa gloire, dans le gymnaſe, une ſtatue avee une langne d'or; meis il lui falloit plutôt élever une ſtetue tenent un *hémicycle*.

HEMICYCLUS, ſurnom de le femille FLAVIA.

HÉMIDANAKION, monoie d'Égypte & de l'Aſie. *Voyez* PONDION.

HÉMIHECTE, douzieme de terre, meſure olympique pour l'arpentege des terres.

Elle veloit en meſure de France $\frac{4\,0\,9}{1\,0\,0\,0}$ d'erpent, ſelon M. Pauſton.

Elle veloit 64 hexapodes carrées;

ou, 2304 pieds olympiques cerrés.

HÉMIHECTE, douzieme de terre, meſure pythiqne pour l'erpentage.

Elle veloit en meſure anciene $1666\frac{2}{3}$ coudées médiocres carrées.

HÉMIHECTE, tétremétron; *demi-ſixieme*, meſure greque de capacité.

Elle valoit $\frac{1}{1\,0}\frac{1}{0\,0}\frac{1}{0\,0}$ de boiſſeau, ſelon M. Peuſton.

Elle valoit en meſures greques 4 choenix, ou 8 xeſtés.

Pour l'éveluation de ees meſures faites per M. de Romé de l'Iſle. *Voyez* MESURES.

HÉMINE, vaiſſeau ſervant de meſure chez les Romains, & qui contenoit ſuivant l'opinion la plus vrai-ſemblable, dix onces de vin ou neuf onces d'huile; mais ſelon Fernel & Garaut, chef de notre cour des monoies, l'*hémine* romaine revient au demi ſetier de Paris, qui ne contient que huit onces de liqueur. Feſtus dit que l'*hémine* eſt ainſi nommée du Grec ἡμισυς, moitié, parce qu'elle eſt la moitié du ſetier romain, ce qui eſt confirmé par Aulugelle. (*lib. III, cap. IV.*)

Apulée déclare auſſi que la cotyle des Grecs & l'*hémine* romaine étoient ſynonymes, & que toutes deux ſe prenoient pour le demi ſetier, de ſorte qu'ils appeloient quelquefois l'*hémine*, la cotyle d'Italie. Les Grecs avoient coutume de mettre dans les temples les originaux de toutes les meſures liquides & ſolides, pour y avoir recours quand on voudroit les vérifier. Les Romains & les Juifs en uſoient de même, & nos légiſlateurs modernes ont adopté ce ſage réglement: l'on garde, par exemple, dans l'hôtel-de-ville de Paris, les étalons des meſures & des poids de cette capitale.

Arnaud a donné une diſſertation curieuſe ſur l'*Hémine*, on peut la conſulter; mais rien n'a répandu tant de lumieres ſur ce ſujet, que les ouvrages de divers ſavans du dernier ſiecle, entr'autres de ceux de Pelletier, Lancelot, Martenne & Mabillon, publiés à l'occaſion de l'*hémine* de vin que Saint Benoît ordone à ſes religieux par jour; car pour déterminer ce qu'il faut entendre par l'*hémine* de Saint Benoît, ſi c'étoit huit, dix ou douze onces, plus ou moins, on ſi c'étoit une meſure particuliere à ſon ordre; les habiles gens que je viens de nommer ont tellement épuiſé dans leurs conteſtation tout ce qui concerne l'*hémine* des anciens, qu'ils n'ont rien laiſſé à déſirer ni à glaner après eux.

HÉMINE, cotyle, tryblion, corboni, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte.

Elle valoit en meſure de France $\frac{1}{576}$ de boiſſeau, ſelon M. Pauſton.

HÉMINE, meſure de capacité des ſolides d'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* MINE.

HÉMINE, meſure de capacité pour les liqueurs des Romains. *Voyez* SEXUNX.

HÉMINE, *trulla*, livre d'huile, meſure de capacité pour les liqueurs des anciens romains.

Elle valoit $\frac{1}{576}$ de pinte de France, ſelon M. Pauſton.

Elle valoit en meſure du même peuple 2 quartarius;
ou, 4 acétabules;
ou, 6 cyathes;
ou, 24 ligules.

HÉMINE, *trulla*, meſure de capacité pour les grains, &c. des anciens Romains.

Elle valoit $\frac{1}{576}$ de pintes de France, ſelon M. Pauſton.

Elle valoit en meſure du même peuple 4 acétabules,
ou, 6 cyathes;
ou, 24 ligules.

HÉMIOPE (flûte); eſpece de flûte qui avoit des trous petits. Ce mot eſt formé de ἡμισυς, *demi*, & ὀπὴ, *trou*.

HÉMITHÉA, étoit fille de Cygnus & de Proclea, & ſœur de Ténés. Quand Ténés fut diſgracié par ſon pere, ſur la fauſſe accuſation de leur belle mere commune, (*Voyez* TENES.) *Hémithéa* fut ſi déſolée de la diſgrace de ſon frere, que Cygnus l'enferma dans le même coffre, ſur lequel il abandona ſon fils à la merci des flots: d'autres ont dit que c'étoit de ſon bon gré, qu'elle avoit voulu courir les mêmes riſques que ſon frere. Elle étoit fort belle; & quand Achille alla piller Ténédos, il en devint amoureux, & voulut la violer. Téné s'oppoſa au déshonneur de ſa ſœur, & fut tué; pour *Hémithéa*, les Dieux la garantirent de l'entrepriſe d'Achille, en la faiſant engloutir par la terre.

HÉMITHÉE, divinité de Caſtabala, ville de Cilicie, où elle étoit en ſinguliere vénération; on venoit de fort loin offrir des ſacrifices & des riches préſens dans ſon temple, parce qu'on croyoit que tous les malades qui y dormoient, ſe trouvoient guéris à leur reveil, & que pluſieurs y avoient été delivrés de maux prétendus incurables. On diſoit auſſi qu'elle préſidoit aux acouchemens difficiles & périlleux, & que les femmes qui avoient recours à elle, en étoient toujours ſoulagées. L'opinion de ſon pouvoir étoit ſi grande, non ſeulement chez les habitans de Caſtabala, mais dans toute l'Aſie mineure, que ſon temple, quoique renfermant de grandes richeſſes, étoit cependant ſans murailles & ſans gardes, & qu'il avoit toujours été reſpecté par les Perſes qui avoient pillé tous les autres temples de la Grece, & même par les brigands, pour qui il n'y a rien de ſacré. *Hémithée* ne portoit que le titre de demi-déeſſe, (ce que ſignifie ſon nom en Grec) & c'eſt la ſeule dont il ſoit parlé chez les mythologues: ſon premier nom étoit Malpadie.

HÉMON, fils de Créon, roi de Thebes, aimoit paſſionement Antigone, fille d'Œdipe, ayant appris que ſon pere avoit condamné à mort cette princeſſe, en haine de Polynice, à qui elle avoit rendu les devoirs de la ſépulture, il vint ſe jeter à ſes pieds, & le conjurer de révoquer ces ordres barbares. Mais n'ayant pu rien obtenir, il courut au lieu du ſupplice, & voyant, „ dit Sophocle, ſa chere Antigone attachée à un „ nœud fatal, qu'elle avoit formé elle-même de „ ſon voile, il pouſſe des cris lamentables en la „ tenant embraſſée, & fait mille imprécations „ contre la cruauté de ſon pere. Le roi arive & „ conjure ſon fils de s'éloigner; mais *Hémon* lui „ jetant un regard terrible, dédaigne ſes prieres: „ pour toute réponſe il tire ſon épée & s'avan„ ce, le roi fuit; *Hémon* tourne ſon courroux „ ſur lui-même, ſe perce, & embraſſant Antigo-

» ue, il répand entre ſes bras un torrent de ſang » & perd la vie. Ainſi l'amant & l'amante ont » été réunis ſous les auſpices de Platon; exem» ple terrible, ajoute le poëte, des ſuites funeſtes que traîna après ſoi l'injuſte courroux des » rois ».

HEMUS, fils de Borée & d'Orithie, devint roi de Thrace & épouſa Rhodope.

Ovide raconte cette fable en deux vers énergiques:

Nunc gelidos montes mortalia corpora quondam,
Nomina ſummorum ſibi qui tribuere deorum.

Le livre des *poiſſons* qu'on a attribué à Plutarque, parle de ce roi *Hemus* & de ſa femme Rhodope, qui prenoient les noms de Jupiter & de Junon. Peut être qu'effectivement ils périrent dans les montagnes de Thrace, où le peuple indigné de les voir s'égaler aux Dieux, les avoit obligés de ſe retirer. Les poëtes aſſignent ordinairement pour ſéjour à Mars le mont *Hemus*; c'eſt de ſon ſommet qu'il regarda la terre, & qu'il choiſit le théâtre de ſes ravages.

HENIOCHA, Junon étoit ainſi ſurnommée. Ceux qui conſultoient l'oracle de Trophonius, commençoient par ſacrifier à Jupiter roi, & à Junon *Heniocha*; c'eſt-à-dire, ſelon la force du mot Grec Ἡνίοχη, *cocher*, Junon conductrice.

HENNA en Sicile. *Voyez* ENNA.

HENNIL, idole des Vandales; elle étoit honorée dans tous les hameaux; on la repréſentoit ſous la forme d'un bâton, avec une main & un anneau de fer. Si le hameau étoit menacé de quelque danger, on la portoit en proceſſion & les peuples crioient, *reveille toi, Hennil, reveil le toi!*

HENRI, ſecond Empereur François à Conſtantinople.

Ses médailles manquent.

HÉPATOSCOPIE, genre de divination qui avoit lieu chez les anciens, par l'inſpection du foie des victimes dans les ſacrifices. Ce mot eſt compoſé de ἧπαρ, génitif de ἧπαρ, *foie*, & de σκοπέω, *je conſidere*.

Des victimes trouvées quelquefois ſans cœur ou ſans foie, viſceres qu'on avoit ſans doute l'art de faire diſparoître, donna lieu à une queſtion curieuſe de la part de ceux qui croyoient la réalité de la divination: ils demandoient quelle étoit la cauſe de ſi étranges phénomenes. La réponſe des aruſpices étoit que les Dieux même faiſoient ce miracle tout-d'un-coup, en anéantiſſant ces parties au moment du ſacrifice, pour le faire correſpondre aux conjonctures des temps, & pour donner des lumieres éclatantes au ſacrificateur. (D. J.)

HEPHÆSTIA, dans l'Île de Lemnos. ΗΦΑΙ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

HÉPHESTÉES. } *Voyez* ÉPHESTÉES.
HÉPHESTIÉES. }

HEPHŒSTITE, pierre rougeâtre dont les anciens faiſoient des miroirs concaves pour mettre le feu à des matieres combuſtibles: c'eſt pour cela qu'on l'appeloit *hephæſtite*, c'eſt-à-dire, pierre de feu ou de Vulcain. Toutes les pierres qui peuvent prendre un beau poli peuvent produire le même effet.

HÉPHESTUS, un des noms de Vulcain; en grec il ſignifie *brûlant*, ce qui convient au dieu du feu. *Voyez* CYCLOPES.

HEPTACORDE, lyre ou cythare à ſept cordes. Ce fut long-temps la plus en uſage & la plus célebre de toutes: néanmoins quoiqu'on y trouve les ſept voix de la muſique, l'octava y manquoit encore: Simonides l'y mit, ſelon Pline, en y ajoutant une huitieme corde, c'eſt-à-dire, en laiſſant un ton entier d'intervalle entre les deux tétracordes. Ainſi dans le ſyſtême de l'octacorde ou de l'octave chez les anciens, les ſons ſe trouverent dans la ſituation la plus favorable à une harmonie mâle, pleine de nobleſſe & de dignité, étant également éloignés du trop grave qui les rend ſourds, & du trop aigu qui les rend glapiſſans, plus foibles & moins perceptibles à l'oreille. Cependant cette noble muſique n'eut pas le bonheur de ſe ſoutenir, on vint à multiplier les ſons à l'aigu; car dans l'hendécacorde ou la onziame, & dans le dodécacorde ou la douzieme, on rendit le ſyſtême harmonique plus mou, plus efféminé, plus alongé, & c'eſt Melanippide que Plutarque accuſa d'avoir énervé la muſique par ſon invention des douze cordes.

Mais le caractere de la poéſie dithyrambique, ſhutée ſur les ſons & les modes les plus aigus, s'accordant merveilleuſement avec cette nouvele muſique, concoururent avec elle à décréditer & à faire mépriſer l'ancienne. (D. J.)

HÉRA } Les Grecs donnoient quelquefois ce
HERA. } ſurnom à Junon, quelquefois même ils ne la déſignoient que par ce ſeul nom qui ſignifie la maîtreſſe, la ſouveraine. En général on donnoit ce nom à toutes les déeſſes, comme un titre honorable. On le trouve aſſez ſouvent ſur les médailles, précédant les noms de Diane & d'Iſis.

HERACLAMMON, ſtatue ou figure, repréſentant tout-à-la fois Hercule & Jupiter Ammon, & ayant les attributs de ces deux dieux.

HÉRACLÉE, *ſ. m.*, nom d'un mois des habitans de Delphes & de Bythinie; c'étoit le cinquieme de l'année; & leur année commençant en octobre, il répondoit à notre février.

HÉRACLÉE, (*Géographie anc.*), nom commun à un ſi grand nombre de villes, que dans l'empire romain on en comptoit plus de trente ainſi nommées. Le culte d'Hercule, ce héros que les Grecs appeloient Ἡρακλῆς, étoit célebre au point que la plupart des lieux qui lui étoient

particuliérement conſacrés, portoient ſon nom. de là vient qu'il s'en trouve tant qui ſont appelés *Héraclée*, *Héracléopolis*, *Héracleum*, *Héracléotes*, & autres dont les noms ſont formés de celui d'*Hercule*. Mais je me contenterai de parler dans l'article ſuivant de la plus fameuſe *Héraclée*, de l'*Héraclée* du pont en Bythinie, auprès de laquelle étoit la preſqu'île Achéruſiade, d'où Hercule deſcendit aux enfers & en tira par force le Cerbere, ce chien terrible, dont le cou, diſent les poëtes, étoit entouré de couleuvres, & qui faiſoit des hurlemens affreux, quand quelqu'un vouloit s'échaper du ténare. (D. J.)

HÉRACLÉE DU PONT, *Héraclea pontica*, ville d'Aſie en Bythinie, ſur les fleuves Lycus & Hyppius. Les Miléſiens la fonderent, & les Mégariens y envoyerent enſuite une colonie. Tous les anciens, Diodore, Pauſanias, Xénophon, Euſtache, Arien, Denis le Périégete, Ptolémée, Strabon, Pomponius Méla, Pline & tant d'autres, parlent beaucoup de cette ville. En effet, au dire de Tournefort, elle devoit être une des plus belles de l'Orient, s'il en faut ſeulement juger par les ruines, & ſur-tout par les vieilles murailles bâties de gros quartiers de pierres qui étoient encore ſur les bords de la mer au commencement de ce ſiecle.

La médaille de *Julia Domna* que poſſede le roi de France, & dont le revers repréſente un Neptune, qui de ſa main droite tient un Dauphin & de la gauche un trident, marque bien la puiſſance que cette ville avoit ſur mer. Mais rien ne fait plus d'honneur à ſon ancienne marine, que la flote qu'elle envoya au ſecours de Ptolémée, après la mort de Lyſimaque, un des ſucceſſeurs d'Alexandre. Ce fut par ce ſecours que Ptolémée battit Antigonus. Il y avoit dans cette flote un vaiſſeau nommé le *Lion*, d'une beauté ſurprenante & d'une grandeur ſi prodigieuſe, qu'il contenoit plus de trois mille hommes d'équipage. L'hiſtoire eſt remplie d'autres traits qui prouvent la puiſſance des *Héracliens* ſur mer, & par conſéquent la bonté de leur port qui n'exiſte plus aujourd'hui.

La caverne par laquelle on a ſuppoſé qu'Hercule deſcendit aux enfers pour enlever le Cerbére, & que l'on montroit encore du temps de Xénophon, dans la péninſule d'Achéruſie, n'eſt plus reconoiſſable, quoiqu'elle eût deux ſtades, c'eſt-à-dire, deux cents cinquante pas de profondeur. Elle doit s'être abîmée depuis ce temps là; car il eſt certain qu'il y a eu une caverne de ce nom, laquelle a donné lieu à la fâbla du Cerbere, repréſenté ſur pluſieurs médailles.

Si Hercule n'a pas été le fondateur d'*Héraclée*, il y a du moins été en grande vénération: Pauſanias nous apprend qu'on y célébroit tous les travaux de ce héros. Lorſque Cotta eut pris la ville d'*Héraclée*, il y trouva dans le marché une ſtatue d'Hercule, dont tous les attributs étoient d'or pur. Pour marquer la fertilité de leurs campagnes, les *Héracliens* avoient fait fraper des médailles avec des épis & des cornes d'abondance: & pour exprimer la bonté des plantes médecinales que produiſoient les environs de leur ville, on avoit repréſenté ſur une médaille de Diadumenien, Eſculape appuié ſur un bâton autour duquel un ſerpent étoit entortillé.

Cette ville ne fut pas ſeulement libre dans ſon origine, mais recomandable par ſes colonies; elle ſe ſoutint avec éclat juſqu'au temps que les Romains ſe rendirent formidables en Aſie. Elle refuſa d'abord l'entrée de ſon port à l'armée de Mithridate; enſuite, à la perſuaſion d'Archélaüs, les *Héracliens* lui acorderent cinq galeres & couperent la gorge aux Romains qui ſe trouverent dans leur ville.

Lucullus ayant batu Mithridate, fit aſſiéger *Héraclée* par Cotta, qui l'ayant priſe par trahiſon & entiérement pillée, la réduiſit en cendres. Il en obtint le nom de *Pontique* à Rome; mais les richeſſes qu'il avoit acquiſes au ſac d'*Héraclée*, lui attirerent de fâcheuſes afaires. Un ſénateur lui dit: „ nous t'avions ordoné de prendre *Héraclée*, mais non pas de la détruire „. Le ſénat indigné renvoya tous les captifs, & rétablit les habitans dans la poſſeſſion de leurs biens; on leur permit l'uſage de leur port & la faculté de commercer. Britagoras n'oublia rien pour la repeupler & fit long temps ſa cour à Jules-Céſar, pour obtenir l'ancienne liberté de ſes citoyens, mais il ne put réuſſir. Auguſte après la bataille d'Actium, la mit dans le département de la province de Pont jointe à la Bythinie.

Héraclée vint enſuite à paſſer dans l'empire des Grecs; & lors de la décadence de cet empire, on lui donna le nom de *Péndérachi*, lequel, même ſuivant la prononciation, paroît un nom corrompu d'*Héraclée du Pont*. Théodore Laſcaris l'enleva à David Comnene, empereur de Trébizonde.

HÉRACLÉE, en Bithynie & dans le Pont ΗΡΑΚΛΕΙΑ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RR. en argent:

RRR. en bronze.

O. en or.

Les rois d'*Héraclée*, dont on a des médailles, ſont Timothée & Dionyſius. *Voyez* leurs articles.

Sous les Romains { ΗΡΑΚΛΕΙΑC / ΗΡΑΚΛΕΩΝ } ΕΝ ΠΟΝΤΩ & ΗΡΑΚΛΗΑC.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honneur de Sévere, de Domna, de Caracalla, de Macrin, de Diadumenien, d'Élagabale, de Maſa, de Gordien, de Gallien, de Saloninе.

Héraclée, en Lydie. ΗΡΑΚΛΕΩΝ & ΗΡΑΚΛΕΙΩΝ.

La médaille autonome de bronze, que M. *Pel-*

ferin a publiée, convient mieux, selon cet écrivain, à *Héraclée*, en Carie.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honneur d'Antonin, de Sévere, de Domna, d'Élagabale, de Maximin.

Héraclée, en Carie. HPAKΛEΩTΩN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Elles ressemblent, par leur fabrique, aux médailles d' *Aphrodisies*, en Carie.

Héraclée, dans la Cyrénaïque. HPAKΛEIA.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze..... *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

On les distingue des médailles frapées dans les autres *Héraclées*, par le monton de Barbarie, ou à grosse queue.

Héraclée, dans la Thrace. HPAKΛEΩTAN. MHTP.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honneur de Trajan, de Gordien Pie.

Héraclea *sintica*, en Macédoine. HP. Σ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze..... *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Le Σ qui a acompagné HP, suffit pour les distinguer des médailles frapées dans les autres *Héraclées*.

Héraclea *lyncestidis*, en Macédoine. HPAKΛEΩTΩN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en argent.

Ce sont des médaillons pareils à ceux de la Macédoine.

O. en or.

O. en argent.

Héraclée, en Acarnanie. HPAKΛEΩTAN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RR. en argent..... *Hunter.*

RRR. en bronze.

O. en or.

La terminaison ΩTAN les assure à l'Acarnanie.

Leur type ordinaire est un lion courant.

Héraclée, en Sicile.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

Héraclée, en Italie. HPAKΛHIΩN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

C. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Ses types ordinaires sont:

Hercule debout.

Hercule étouffant le lion de Némée.

Un lion courant.

On les distingue des médailles frapées dans les autres *Héraclées*, par la marque d'aspiration qui précede la légende.

HÉRACLÉES, fêtes que l'on célébroit en l'honneur d'Hercule, sur le mont Oëta, où étoit son tombeau; elles furent instituées par Méuétius, roi de Thebes.

HÉRACLÉONAS, 4e. fils d'Héraclius.

Heraclius Augustus.

On ne trouve point de médailles de ce prince, si ce n'est avec son pere, & avec Héraclius son frere.

HERACLEOPOLIS, dans l'Égypte. HPAK.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honneur d'Hadrien.

HÉRACLÈS; c'est le nom grec d'Hercule, par lequel on a voulu signifier que les travaux ordonés par Junon à Hercule, lui donnerent occasion d'acquérir de la gloire.

HÉRACLIDES, les descendans d'Hercule, par Alcée son fils, qu'il avoit eu de Malis. *Voyez* Hercule, Omphale. Eurysthée, roi d'Argos, non content de voir Hercule mort, voulut exterminer les restes d'un nom si odieux pour lui. Il poursuivit les enfans de ce héros de climats en climats, & jusque dans le sein de la Grece, c'est-à-dire, à Athènes; ils s'y étoient réfugiés autour d'un autel de Jupiter, pour contre-balancer Junon, qui animoit Eurysthée contre Hercule & sa race. Les Athéniens prirent leur défense, & Eurysthée fut la victime de la vengeance qu'il se préparoit à faire tomber sur eux. C'est ce qui fait le sujet d'une tragédie d'Euripide, qui a pour titre les Héraclides. Après la mort d'Eurysthée, les *Héraclides* allerent dans le Péloponese, & s'en rendirent maîtres; mais la peste ayant commencé à desoler leur armée, on consulta l'oracle de Delphes, qui leur répondit, qu'étant entrés trop tôt dans le pays, ils ne pouroient faire cesser le fléau que par une prompte retraite; ce qu'ils exécuterent aussi-tot. Y étant rentrés trois ans après, suivant l'interprétation qu'ils avoient faite de la réponse de l'oracle, qui leur avoit dit d'atendre le troisieme fruit, il furent repoussés par Atrée, & comprirent alors que le fou de l'oracle étoit qu'il falloit trois générations. En effet, ce ne fut qu'environ un siecle après que les *Héraclides* eurent été chassés du Péloponese par Eurysthée, qu'ils parvinrent à s'y établir, & l'enlever aux Pélopides. L'oracle qu'ils consulterent avant de s'embarquer, leur ordona de prendre pour chef de l'expédition une persone qui auroit trois yeux. Le borgne Oxilus, étolien de naissance, qu'ils trouverent en leur chemin monté sur son cheval, fut réputé être celui que les dieux avoient marqué pour les conduire, & ils le choisirent pour chef. Sous la conduite de ce borgne, qui ne manquoit ni de jugement, ni de courage, ils vinrent à bout de se rendre maîtres d'Argos, de Lacédémone, de Mycene & de Corin-

Digitized by Google

the. Ce rétabliſſement, qui fut une des principales époques de l'hiſtoire greque, changea toute la face de la Grece. Les Héraclides furent enſuite nommés Doriens. *Voyez* HERCULE, OXITUS.

Quelques chronologiſtes ne parlent avec Petau que de deux tentatives des *Héraclides*, pour rentrer dans leurs anciennes poſſeſſions: d'autres avec Scaliger en diſtinguent trois: d'autres en reconoiſſent un plus grand nombre. Mais comme ils ne ſont point d'acord enſemble ſur les époques de ces tentatives, nous allons tâcher de les fixer.

L'an 1313 avant Jéſus-Chriſt, & quarante-un ans avant la priſe de Troye, les *Héraclides* chaſſés de la Grece par Euryſthée, l'implacable ennemi d'Hercule & de toute ſa race, ſe réfugierent à Athènes. Théſée les ayant pris ſous ſa protection marcha contre ce prince. Hyllus, fils d'Hercule & de Déjanire, qui étoit à la tête de l'armée, vainquit Euryſthée, le tua, & paſſa dans le Péloponeſe avec ces troupes. Mais il fut obligé de ſe retirer promptement, à cauſe de la contagion qui déſoloit le pays: alors Atrée, fils de Pélops, régnoit à Argos & à Mycenes.

Hyllus étant revenu dans le Péloponeſe, la troiſieme année après ſa retraite, fut tué en combat ſingulier par Échémus, roi de Tégée, & les *Héraclides* ſe retirerent.

L'an 1257 avant Jéſus-Chriſt, & trente-cinq ans après la priſe de Troye, ils firent une nouvele entrepriſe ſur le Péloponeſe, ſous la conduite de Cléodæus, fils d'Hyllus. Cette entrepriſe ne réuſſit pas mieux que les deux précédentes. Cléodæus fut repouſſé par Oreſte, établi ſur le trône de ſon pere Agamemnon.

L'an 1222 avant Jéſus-Chriſt, & ſoixante ans après la priſe de Troye, les deſcendans d'Hercule formerent, ſans ſe décourager, une quatrieme tentative ſur le Péloponeſe, ayant à leur tête Ariſtomachus, fils de Cléodæus; mais ils échouerent encore, & leur chef périt au paſſage de l'Iſthme.

Enfin, 1202 ans avant Jéſus-Chriſt, & quatre-vingts ans après la priſe de Troye, les *Héraclides*, ſous la conduite des trois fils d'Ariſtomachus, firent une cinquieme entrepriſe, dans laquelle ils éprouverent la fortune auſſi favorable qu'ils l'avoient juſqu'alors éprouvée contraire.

Ce ne fut néanmoins qu'après pluſieurs années qu'ils parvinrent à dépoſſéder de divers royaumes les deſcendans de Pélops; ils s'emparerent premiérement de Lacédémone, & y formerent deux branches de rois régnans conjointement: enſuite ils ſe rendirent maîtres d'Argos, de Mycenes, de l'Élide & de Corinthe.

Leur droit ſur les royaumes de Mycenes & d'Argos étoit inconteſtable. Amphytrion, pere d'Hercule & petit-fils de Perſée, roi de ces deux pays, ayant eu le malheur de tuer, par mégarde, Électrion, ſon oncle & pere de ſa femme Alcmene, fut obligé de s'enfuir à Thebes. Ménélas, maître des états de ſon neveu fugitif, les tranſmit à ſon fils Euryſthée: celui-ci n'eut point d'enfant, & inſtitua pour héritier ſon oncle maternel Atrée, fils de Pélops & pere d'Agamemnon. De cette maniere la couronne étoit paſſée aux Pélopides, qui donnerent leur nom au Péloponeſe, appelé auparavant *Apié*.

La révolution produite par le ſuccès des *Héraclides*, changea preſque toute la face de la Grece. Juſque-là les habitans du Péloponeſe étoient diviſés généralement en Achéens & en Ioniens; les premiers poſſedoient les terres que les *Héraclides* aſſignerent aux Doréens & aux autres peuples qui les avoient acompagnés; les derniers habitoient la partie du Péloponeſe, nommée depuis l'*Achaïe*; ceux des Achéens qui deſcendoient d'Æolus, & que l'on chaſſa de Lacédémone, ſe retirerent d'abord en Thrace, & allerent enſuite s'établir dans le canton de l'Aſie mineure, qu'ils appelerent *Aeolide*, où ils fonderent Smyrne & onze autres colonies.

Les Achéens de Mycenes & d'Argos étant contraints d'abandoner leur pays, s'emparerent de celui des Ioniens. Ceux-ci, après s'être réfugiés à Athènes, vinrent, au bout de quelques années occuper cette côte de l'Aſie mineure, qui prit d'eux le nom d'*Ionie*; ils bâtirent, avec le temps Épheſe, Clazomene, Samos, & pluſieurs autres villes.

Le retour des *Héraclides* eſt le commencement de l'hiſtoire de Grece, dont elle fait une des principales époques; & ce qui précede leur établiſſement, doit être regardé comme les temps fabuleux que les Poëtes ont embéli. (D. J.)

HÉRACLIUS I.

HERACLIUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

R. en or.

RR. le revers où on lit *victori focas*; il apartient à Phocas.

RR. en argent.

RR. en médaillons de bronze.

C. dans les autres modules.

HÉRACLIUS-CONSTANTIN, fils d'Héraclius I.

HERACLIUS CONSTANTINUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

R. en or.

RR. en argent.

R. en B.; on le trouve avec la tête de ſon pere, & auſſi avec ſon pere & Héraclius ſon frere.

HERÆA, dans l'Arcadie. ΗΡΑΕΩΝ.

Cette ville a fait fraper une médaille impériale en l'honneur de Caracalla.

HÉRATÉLÉE, ſacrifice qu'on faiſoit chez les Grecs & les Romains le jour du mariage, à Junon qui préſide aux noces, *Junoni pronubæ*. Dans ce

ce ſacrifice on offroit à la déeſſe des cheveux de la nouvele mariée, & une victime dont on jetoit le fiel au pied de l'autel, pour marquer que les époux déſiroient de vivre toujours bien unis.

Héraclée ſe dérive, ſelon les uns, de Ἥρα Junon, & de τέλειος, parfaite, épithete qu'on a donnée à cette déeſſe; & ſelon d'autres, de Ἥρα Junon, & de γάμος, qui ſe diſoit dans les premiers temps de la langue greque, pour γάμος, *noces*; de ſorte que ſelon cette derniere étymologie, *Héraclée* ſignifie ſacrifice à Junon, qui préſide aux noces.

HÉRAULT, officier public chez les anciens, dont la fonction étoit de déclarer la guerre. Les Grecs, les Romains, & la plupart des autres peuples polis, ont eu de tels officiers ſous des noms différens, & qui jouiſſoient de droits & de priviléges plus ou moins étendus. Leurs perſonnes, dans l'exercice de leur charge, étoient réputées ſacrées par le droit des gens; car alors les nations civiliſées avoient coutume de dénoncer la guerre à leurs ennemis par un *héraut* public. Les Grecs les nommoient ὑπερμάχους, *conſervateurs de la paix*; & c'étoit un crime de léſe-majeſté, que de les inſulter dans leur miniſtere. L'enlévement du *héraut* de Philippe, fut une des raiſons qu'il allégua pour rompre la paix qu'il avoit jurée. Homere nous parle ſouvent dans l'Illade & l'Odyſſée des *héraults* grecs, & de leurs fonctions. Achille, ce guerrier jeune, bouillant, emporté, traita avec le plus grand reſpect les *héraults* que le deſpote, l'injuſte Agamemnon envoya dans ſa tente, pour lui enlever Briſéis qu'il aimoit, & que les Grecs lui avoient accordé comme la récompenſe de ſes travaux guerriers. Les *héraults* trembloient, à meſure qu'ils approchoient, pour la commiſſion dangereuſe qu'on leur avoit donnée. Achille s'en aperçut, & leur dit: „ Venez ſans crainte, envoyés des „ dieux; ce n'eſt pas vous qui m'offenſez, mais „ l'homme injuſte à qui vous obéiſſez „. Ce trait, & beaucoup d'autres, prouvent aſſez qu'on ne doit pas toujours dire d'Achille, *jura negat ſibi nata*. Les *héraults* portoient le nom de *féciaux* chez les Romains; ils étoient tirés des meilleures familles, & formoient un collége également illuſtre & conſidérable. *Voyez* FÉCIAL & GLADIATEUR mourant du capitole.

HÉRAULT, officier qui ſervoit dans les jeux athlétiques à proclamer les ſtatuts, les noms des combatans, des vainqueurs, & en général tous les ordres des Hellanodices.

Ces ſortes de *héraults* étoient conſacrés à Mercure, & faiſoient une partie de leurs proclamations en vers, dans la ſolemnité des jeux publics de la Grece. La voix forte les rendoit recommandables; on les éprouvoit à cet égard, de maniere qu'il y avoit entr'eux une eſpece de combat, à qui remporteroit le prix en ce genre, comme on l'apprend de pluſieurs paſſages de Lucien & de Démoſthene. Homere n'a point oublié de célébrer Stentor, dont la voix plus éclatante que l'airain, pouvoit ſervir de trompete, & ſe faiſoit entendre plus loin que celle de cinquante hommes des plus robuſtes. Tout étoit conſidéré chez les Grecs; tous les avantages du corps comme ceux de l'eſprit, avoient part aux honneurs & aux récompenſes.

HÉRAULT mourant du capitole. *Voyez* GLADIATEUR mourant (prétendu).

HERBARIA, ſive HERBATICA animalia in ludis, (654. 1. *Muratori Theſ.*). Vopiſcus rapporte dans la vie de l'empereur Probus, que l'on fit paroître & combattre dans un ſpectacle des dains, des ibis, des brebis, des bêtes ſauves, & d'autres animaux herbivores, *& cætera herbatica animalia*. Ces mots peuvent expliquer le mot corrompu *herburiarum*.

HERCAERGUE, fille de Borée & d'Orithye.

HERCEUS, ſurnom de Jupiter. Cette orthographe eſt plus exacte que *Erceus*, car ce mot grec Ἕρκος eſt écrit avec une aſpiration. Jupiter avoit ce ſurnom, parce que ſes autels, ſurtout dans les maiſons des princes, étoient à découvert dans un lieu enfermé de murailles, dit Harpocration. Il ajoute qu'un tel lieu étoit appelé Ἕρκος. Le poëme *in Ibin* attribué à Ovide & Lucain font mention de Jupiter *Herceus* (*Ovid.* 284):

Cui nihil Hercei profuit ara Jovis.

& Lucain (IX. 979):

Herceas, monſtrator ait, non reſpicit aras.

HERCULANUM. Ce n'eſt point la lave ou le torrent du feu produit par les pierres liquéfiées qui a inondé immédiatement *Herculanum*: cette ville commença à être couverte par la cendre ardente de la montagne, & enſuite par les torrens d'eau, qui outre la cendre ſous laquelle la ville fut immédiatement enſévelie, entraînoient dans leur cours & dépoſoient ſur cette ville toutes celles qui étoient déja tombées ſur la montagne. Les premieres cendres étoient d'une ſi grande chaleur, qu'elles embraſerent les poutres des maiſons, qu'on a trouvées converties en charbon; le blé & les fruits en devinrent tout noirs. Il faut que ces torrens n'aient pas dirigé leur cours ſur Pompeii & ſur Stabia, car dans ces deux endroits tout ſe trouve rempli d'une cendre légere, nommée *Papamonte*. D'ailleurs la lave ne pouvoit pas couler à une ſi grande diſtance; auſſi tout s'eſt-il mieux conſervé dans ces deux villes que dans celle d'*Herculanum*. Après que cette derniere eut diſparu ſous les cendres & eut été inondée par les eaux, des torrens de laves & de feu ſortirent de leurs ſources, & en coulant très-lentement, ils ſe répandirent peu à peu au deſſus, de façon qu'elle s'en trouve

couverte comme d'une croûte. Lors de l'éruption terrible de 1631, arivée à la ſuite d'un repos de cent ans, les cendres furent également acompagnées d'une lavaſſe.

On a lieu de conjecturer par le petit nombre de corps morts, que les habitans eurent le temps de prendre la fuite, car on n'a trouvé aucun ſquélete ni à Portici, ni à Reſina, ni à Pompeii; ce n'eſt qu'à Gragnano ou à Stabia qu'on a déconvert trois corps de femmes, dont l'une, qui étoit ſans doute la ſervante des deux autres, portoit vrai-ſemblablement une petit câſſete de bois qui s'eſt trouvée placée à ſes côtés; & qui, lorſqu'on a voulu y toucher, eſt tombée en ponſſiere. Les deux autrrs avoient des braceletz & des pendans d'oreille d'or, qu'on voit dans le cabinet. Voilà la raiſon pour laquelle on n'a découvert que quelques médailles d'or & quelques pierres gravées, & très-peu de meubles précieux, car les effets de quelque valeur avoient été retirés par les habitans avant leur fuite: auſſi les chambres de la plupart des maiſons ont elles paru preſque entiérement démeublées. On a trouvé dans un apartement un cofre de fer jeté en travers ſur le plancher: les travailleurs perſuadés qu'ils y trouveroient des effets conſidérables, & que cette découverte leur vaudroit une gratification, furent trompés, car le cofre étoit vide. La fuite des habitans de Pompeii fut très-précipitée: on en peut juger par la quantité des utenſiles peſans qu'on a déterrés loin des maiſons, & qui avoient probablement été abandonés en fuyant.

Les fouilles de cette derniere ville prouvent qu'elle avoit ſubi bien plus anciénement les éruptions du Véſuve: mais les anciens n'en avoient que des foibles idées, qui n'étoient établies que ſur les ſcories que la montagne leur préſentoit; cependant il leur auroit été poſſible de s'en mieux aſſurer. Strabon a jugé des embrâſemens de cette montagne par ſon terrain cendré & par des cavernes remplies de pierres de la même couleur, qui paroiſſoient avoir été calcinées. Diodore ne dit rien autre choſe, ſinon que l'on trouve ſur cette montagne des marques d'embrâſemens anciens. Et Pline, à qui l'éruption de cette montagne a coûté la vie, parle dans deux endroits du Véſuve, ſans faire mention de ſes feux; de ſorte qu'il paroît que la nature de cette montagne loi a été également inconnue. La preuve la plus forte en faveur de mon opinion eſt la terre brûlée, mêlée de ſcories, ſur laquelle toute la ville de Pompeii eſt bâtie, terre qui s'appele aujourd'hui *Terra di fuoco*.

Cet indice auroit dû ſuffire pour avertir ceux qui fouilloient la terre en ces endroits dans le deſſein d'y jeter les fondemens de quelques bâtimens, que le Véſuve y avoit fait autrefois des ravages. De plus, les rues ſoit d'*Herculanum*, ſoit de Pompeii, ſont pavées de grandes pierres de laves, qui ſe diſtinguent des autres cailloux & pierres durrs par un mélange particulier, & par de petites taches blanches, ſur un fond noir, tirant ſur le gris, & forment une ſorte de pierre qui ne paroît pas avoir été connue des anciens. On a tiré d'*Herculanum* une ſeule de ces pierres, pour la placer dans le cabinet de Portici; elle eſt large de deux palmes trois pouces, ſelon la meſure romaine. Le pere de la Torre, dans ſa deſcription du Véſuve, auroit pu citer avec utilité le pavé des laves qu'on trouve dans les villes abîmées; & ce témoignage ſeul lui auroit appris que la lave d'aujourd'hui n'eſt pas plus dure que celle des temps anciens: cet auteur (*Storia del Veſuvio*, c. 5, §. 128, page 98; & dans la Traduction françoiſe de ce livre, page 232.) raiſone bien, mais l'expérience le contredit ſouvent. Les morceaux de laves que l'on voit employés dans les bâtimens de Pompeii, prouvent encore qu'il y a eu des éruptions antérieures au regne de Titus. (Winckelmann).

Sur-tout le reſte *voyez* HERCULANUM dans le dictionaire de géographie ancienne, & CABARET dans celui-ci.

HERCULANUS nodus, nœud de la ceinture des nouveles mariées.

HERCULE: „Je voudrois ſavoir, dit Cicéron, quel eſt l'*Hercule* que nous adorons: „car ceux qui ont aprofondi ces hiſtoires peu „connues, nous aſſurent qu'il y en a eu plus „d'un. Le plus ancien, celui qui ſe batit contre Apollon, pour le trépied de Delphes, eſt „fils de Jupiter & de Lyſite; mais le ſecond „*Hercule* eſt l'Égyptien que l'on croit fils du „Nil, & qui paſſe pour l'auteur des letres „Phrygiennes; le troiſieme pour qui l'on fait „des offrandes funebres, eſt un des dactyles „d'Ida; le quatrieme fils de Jupiter & d'Aſtérie, ſeur de Latone, ſingulierement honoré par les Tyriens, qui prétendent que Carthage eſt ſa fille; le cinquieme nommé Bel, „que l'on adore dans les Indes; le ſixieme eſt „le nôtre, le fils d'Alcmene & de Jupiter, „mais de Jupiter troiſieme; car il y en a eu „pluſieurs „. Il eſt donc certain, d'après le témoignage de Cicéron & de pluſieurs auteurs de l'antiquité, qu'il y a eu pluſieurs *Hercules* beaucoup plus anciens que le fils d'Alcmene. On croit même que le nom d'*Hercule* n'étoit pas un nom propre, mais appellatif, qu'on donnoit aux fameux négocians qui alloient découvrir de nouveaux pays, & y conduire des colonies: s'y rendant ſouvent auſſi fameux par le ſoin qu'ils prenoient de les purger des bêtes farouches qui les infeſtoient, que par le commerce qu'ils y établiſſoient. Les Grecs ont chargé l'hiſtoire de l'*Hercule* de Thebes, des exploits de tous les autres, de ce grand nombre de voyages & d'expéditions dont parlent les poëtes, & de tant d'aventures, pour leſquelles la vie d'un ſeul homme ne ſuffiroit pas.

Le plus ancien *Hercule*, dit Cicéron, eſt celui qui ſe battit contre Apollon. En voici l'hiſtoire : *Hercule* étant allé conſulter l'oracle de Delphes, la prêtreſſe lui fit ſavoir que le Dieu n'étoit pas diſpoſé à répondre ce jour-là. *Hercule* qui n'étoit pas patient, s'emporta juſqu'à renverſer & mettre en pieces le trépied ſacré. Apollon offenſé de ce procédé, voulut tirer raiſon de l'inſulte qu'il avoit reçue dans ſon temple ; il en vint aux mains, dit-on ; avec *Hercule*, mais il fut vaincu.

L'*Hercule* le plus connu, celui qui étoit honoré chez les Grecs & les Romains, auquel ſe raportent preſque tous les anciens monumens, eſt le fils de Jupiter & d'Alcmene, femme d'Amphitrion, roi de Thebes. La nuit qu'il fut conçu, dura l'eſpace de trois nuits, ou même de neuf : mais l'ordre des temps ne fut pas pour cela dérangé, parce que les nuits ſuivantes en furent plus courtes en proportion. Le jour de ſa naiſſance le tonerre ſe fit entendre dans Thebes à coups redoublés, & l'on vit pluſieurs prodiges, qui annonçoient la gloire future du fils de Jupiter. *Voyez* l'hiſtoire de ſa naiſſance au mot *Alcmene*. On y a auſſi raporté l'hiſtoire des deux ſerpens envoyés dans ſon berceau. Junon adoucie par la preuve qu'il donna alors d'une force divine, & par les prieres de Pallas, conſentit même à lui donner de ſon lait pour le rendre immortel. Diodore raconte autrement cette derniere fable. Alcmene craignant la jalouſie de Junon, n'oſa s'avouer la mere d'*Hercule*, & l'expoſa au milieu d'un champ dès qu'il fut né. Minerve & Junon paſſerent bientôt par là ; & comme Minerve regardoit cet enfant avec des yeux d'admiration, elle conſeilla à Junon de lui donner à teter. Junon le fit ; mais l'enfant dont la force étoit déja prodigieuſe, lui preſſoit & lui tiroit ſi rudement le ſein, qu'elle ne put le ſoufrir ; & comme elle retira ſa mamelle avec éfort, il tomba du lait, qui forma dans le ciel ce qu'on nomme la voie lactée. Il y en a qui diſent que le lait qui la forma tomba de la bouche d'*Hercule*, qui avoit teté trop goulument. Ces fables ſuppoſoient que Junon étoit alors dans le ciel ; mais les Thébains montroient l'endroit, où, ſelon eux, Junon trompée par Jupiter, alaita *Hercule*. Minerve alors le prit & le porta chez Alcmene, comme chez une nourice à qui elle l'avoit recomandé. *Voyez* Alcmene, Eurystée, Galaxie. *Voyez* auſſi Laonome.

Le jeune *Hercule* eut pluſieurs maîtres, il apprit à tirer de l'arc de Rhadamante & d'Eurytе ; de Caſtor, à combatre tout armé : Chiron fut ſon maître en aſtronomie & en médecine ; Linus, ſelon Élien, lui enſeigna à joüer d'un inſtrument qui ſe touchoit avec l'archet ; & comme *Hercule* détonoit en touchant, Linus l'en reprit avec quelque ſévérité ; *Hercule*, peu docile, ne put ſoufrir la réprimande ; il jeta ſon inſtrument à la tête du chantre, & le tua du coup. Il devint d'une taille extraordinaire & d'une force de corps incroyable : on lui donnoit ſept pieds de haut, & trois rangs de dents. Un ancien mithologue dit qu'il étoit carré dans ſa taille, nerveux, noir, ayant le nez aquilin, les yeux bleuâtres, les cheveux plats & fort négligés. C'étoit auſſi un grand mangeur. (Voyez *Lépréas*). Un jour qu'il voyageoit avec ſon fils Hyllus, ayant grand faim tous les deux, il demanda des vivres à un laboureur qui conduiſoit une charue ; &, parce qu'il n'en obtint rien, il détacha un des bœufs de la charue, l'immola aux Dieux & le manges : pendant qu'il le mangeoit, le payſan proféra mille injures qui divertirent beaucoup *Hercule*. Quand on lui eut dreſſé un autel dans ce canton, il voulut que ce villageois fût ſon prêtre, & lui commanda de répéter ſes injures toutes les fois qu'on lui offriroit des ſacrifices ; car il n'avoit jamais, diſoit-il, mangé avec plus grand appétit ; & ſes Lindiens conſervrent depuis la méthode de l'injuriet dans les ſacrifices qu'ils lui offroient. On raconta un fait aſſez extraordinaire relatif à l'avidité avec laquelle il mangeoit ; car on prétend qu'il faiſoit mouvoir ſes oreilles. Cette faim canine l'acompagna juſque dans le ciel : de là vient que Callimaque exhorte Diane à prendre, non des lievres, mais des ſangliers & des taureaux, parce que Hercule n'avoit point perdu entre les Dieux la qualité de grand mangeur qu'il avoit eue parmi les hommes. Voyez Buphagus. Il devoit être un grand buveur, ſi on en juga par la grandeur de ſa coupe : il faſſoit deux hommes pour la porter ; quant à lui il n'avoit beſoin que d'une main, pour s'en ſervir lorſqu'il vouloit la vider. De là on appela *Herculeanus Scyphus*, coupe d'Hercule, le grand vaſe que l'on faiſoit vider à la ronde dans les feſtins joyeux.

Hercule étant devenu grand, ſe retira, dit Xénophon, en un lieu à l'écart, pour penſer à quel genre de vie il s'adoneroit : alors lui apparurent deux femmes de grande ſtature, dont l'une fort belle qui étoit la vertu, avoit un viſage majeſtueux & plein de dignité, la pudeur dans les yeux, la modeſtie dans tous ſes geſtes & la robe blanche. L'autre, qu'on appeloit la moleſſe ou la volupté, étoit dans un grand embonpoint & d'une couleur plus relevée ; ſes regards libres & ſes habits magnifiques, la faiſoient connoître pour ce qu'elle étoit. Chacune des deux tâcha de la gâgner par ſes promeſſes ; il ſe détermina enfin à ſuivre le parti de la vertu, qui chez les anciens étoit ſynonyme de la valeur. On voit ſur une médaille *Hercule* aſſis entre Minerve & Vénus ; l'une reconoiſſable à ſon caſque & à ſa pique, eſt l'image de la vertu ; l'autre précédée de Cupidon, eſt le ſymbole de la volupté. Ayant donc embraſſé de ſon propre choix, un genre de vie dur & laborieux, il alla ſe préſenter à Eurystée, ſous les ordres de qui il devoit entreprendre ſes combats & ſes travaux, par le ſort de ſa naiſ-

fance. Celui-ci excité par Junon, lui commande les choſes les plus dures & les plus difficiles; c'eſt ce qu'on appele les douze travaux d'Hercule.

Le premier eſt ſon combat avec le lion de Némée. Voyez Némée. Le ſecond, eſt le combat de l'hydre de Lerne. Voyez Lerne. 3°. Il prit le ſanglier d'Érymanthe. Voyez Érymanthe. 4°. Il atteignit à la courſe la biche aux pieds d'airain, dans la forêt de Ménale. Voyez Ménale. 5°. Il délivra l'Arcadie des oiſeaux du lac de Stymphale. Voyez Stymphale. 6°. Il dompta le taureau de l'île de Crete, que Neptune avoit envoyé contre Minos. 7°. Il enleva les cavales de Diomede, & le punit lui-même de ſa cruauté. Voyez Diomede. 8°. Il vainquit les Amazones, & leur enleva leur Reine. Voyez Hippolyte. 9°. Il nétoya les étables du roi Augias. Voyez Augias. 10°. Il combatit contre Géryon. Voyez Géryon. 11°. Il enleva les pommes d'or du jardin des Heſpérides. Voyez Heſpérides. 12°. Enfin il tira Théſée, des enfers. Voyez Théſée. On lui attribue pluſieurs autres actions mémorables, & ſes travaux ſe trouvent tellement multipliés dans les anciens auteurs, qu'il pourroit s'en trouver plus de cent cinquante. Tous les pays & preſque toutes les villes, ſurtout dans la Grece, avoient, quelque hiſtoire particuliere, & ſe faiſoient honeur d'avoir été le théâtre de quelque action merveilleuſe de ce héros. Voici la ſuite de ſes exploits & de ſes voyages. Quelques ſavans ont cru pouvoir ſe hazarder à leur aſſigner un ordre chronologique.

Il n'avoit que dix-huit ans quand il tua le lion de Némée. La même année il vainquit les Minyens, par-là il délivra les Thébains du tribut qu'ils payoient aux Minyens. Créon, roi de Thebes, récompenſa Hercule, en lui donnant en mariage Mégare ſa fille. *Voyez* Mégare.

Il s'embarqua enſuite avec les Argonautes; mais il étoit d'une maſſe ſi lourde, qu'il mettoit le vaiſſeau en danger de périr; & ſa voracité conſommoit tous les vivres deſtinés au voyage. Il débaraſſa de lui les voyageurs, en ſe faiſant mettre à terre ſur les côtes de Theſſalie.

Âgé de vingt-trois ans, les furies s'emparerent de lui, par l'ordre de l'implacable Junon; & dans un accès de fureur, il tua les enfans qu'il avoit eu de Mégare. Il fut délivré des furies par Médée, qui vint d'abord ſe réfugier à Thebes, après s'être vengée de l'infidélité de Jaſon.

Revenu dans ſon bon ſens il alla conſulter l'oracle, qui lui ordonna de ſe ſoumettre à Euryſtée.

Âgé de vingt-quatre ans, il commença ſes douze travaux, qu'il acomplit en onze ans, juſqu'à l'âge de trente trois ans.

Devenu amoureux d'Iole, fille d'Eurythe, roi d'Achaïe, il la demanda à ſon pere; il en eſſuya un refus, qui lui cauſa un ſecond accès de fureur dens lequel il tua Iphitus, frere d'Iole. Il alla chez preſque tous les princes du Péloponeſe, pour ſe faire expier de ce crime; mais inutilement. L'oracle lui conſeilla d'aller en Lydie, & de s'y faire vendre comme eſclave à la reine Omphale, veuve de Tmolus, qui régnoit dans ce pays; l'eſclavage devoit être de trois ans. Avant d'y paſſer il ſe fit expier par Théſée.

Arivé chez Omphale, il devint amoureux de Melis, eſclave de la princeſſe, & en eut un fils, qu'il nomma Alcée, du nom de ſon grand-pere. C'eſt de cet Alcée que deſcendoient les Héraclides, qui régnerent en Lydie pendant 505 ens, juſqu'à Gygés, qui détrôna Candaule. Ce fut pendant ſon eſclavage qu'il marche contre les Cercopes, peuple voiſin de la Lydie, qui avoient oſé ſe meſurer contre lui: leur témérité fut punie; ils furent métamorphoſés en pierres. *Voyez* Cercopes.

Au retour de cette expédition, il adreſſa ſes vœux à Omphale, de laquelle il eut Agelaüs, de qui deſcendoit Créſos.

Le temps de ſon eſclavage fini, il repaſſa en Grece & de là à Troye, où il délivra Héſione, & punit Laomédon. *Voyez* Héſione, Laomédon. C'eſt ici le lieu de placer une circonſtance particuliere de la délivrance d'Héſione; elle caractériſe le courage de ce héros. Il ſe jeta à corps perdu & armé de toutes pieces, dans la gueule du monſtre qui ſe diſpoſoit à dévorer Héſione. Il deſcendit juſqu'au fond des entrailles de l'animal & y reſta tout le temps, qu'il employa à le déchirer, juſqu'à ce qu'il ſe fût fait un paſſage pour ſortir. Dans cette aventure il ne perdit que ſes cheveux, que la chaleur du monſtre fit tomber.

Au retour de cette expédition, *Hercule* fit une deſcente dans l'île de Cos, dont il ſe rendit maître. Pendant ſon ſéjour dans cette île, il devint amoureux de la Galciope ou Chalciope, fille d'Eurypillus, & la rendit mere de Theſſalus, dont les fils ſe trouverent au ſiége de Troye.

De retour dans le Péloponeſe, il marcha contre les Molionides, les attaqua comme ils alloient aux jeux iſthmiques, & les tua. *Voyez* Molionides.

Après la défaite d'Augias, Hercule paſſe à Olympie, où il inſtitua les jeux Olympiques. *Voy.* Olympiques.

Après la fin de ces jeux il marcha à Pylos, dont Nélée étoit roi. Ce prince avoit refuſé de l'expier après le meurtre d'Iphitus. Pour s'en venger il ruina la ville de ce prince, le tua lui & tous ſes enfans, à l'exception de Neſtor. *Voyez* Nélée, Péryclymene.

De Pylos, il paſſa à Lacédémone, où Hippocoon avoit uſurpé le trône ſur Tyndare, mari de Léda. Il remit Tyndare ſur le trône, & voulut ſe mettre en poſſeſſion de celui de Tyrinthe; mais Euryſthée s'y oppoſa, & l'obligea de ſe retirer à Phénée, ville d'Arcadie, où il paſſa quatre ans.

Au bout de ce temps Euryſthée, qui ne pouvoit ſans inquiétude, le ſouffrir ſi près de lui, le fit ſortir du Péloponeſe, & paſſer en Ætolie. Oénée roi de Calydon, pour ſe l'attacher, lui donna en mariage Déjanire ſa fille, dont il eut Hyllus. De là il marcha contre Philante, roi des Theſphotes; il prit Éphyre, ſa capitale, & rendit Aſtioché, fille de ce prince, mere de Tlépoleme.

Hercule obligé de quiter Calydon, pour un meurtre involontaire, ne ſe trouva point à la fameuſe chaſſe du ſanglier. Il alla chercher une retraite chez Ceyx, roi de Trachine, avec ſa femme Déjanire, & ſon fils Hylus. Le roi le purifie du meurtre qui l'avoit obligé de ſortir de Calydon. C'eſt dans ce voyage qu'ariva l'hiſtoire de Neſſus. *Voyez* Déjanire.

Étant chez Ceyx, Hercule entreprit une guerre contre les Dryopes & les Lapithes, en faveur du roi des Doriens, qui lui céda le tiers de ſon royaume. Hercule s'y établit avec les ſiens; & de là eſt venu le nom de Doriens qu'on donna aux Héraclides, quand ils furent retournés dans le Péloponeſe.

Hercule demanda Aſtiamie en mariage à Orménius, roi des Pélaſges du mont Pélion, & lui déclara la guerre pour ſe venger de ſon refus. D'autres diſent qu'Hercule épouſa Aſtydamia, qui étoit fille d'Amintor. *Voyez* Astidamie, Lépréas.

Il ne pouvoit pardoner à Euryte, roi d'Achalie, le refus qu'il lui avoit fait autrefois de ſa fille Iole. Pour s'en venger il lui déclara la guerre, le tua avec ſes enfans, & emmena Iole priſoniere. Quoique cette princeſſe ne fût plus de la premiere jeuneſſe, puiſqu'il y avoit quinze ans qu'*Hercule* l'avoit demandée en mariage, ſon amour ſe raluma. Déjanire craignant d'être répudiée par ſon mari, qui depuis ſon exil de Calydon, ne trouvoit aucun avantage dans ce mariage; au lieu que celui d'Iole lui eût apporté des droits ſur le royaume d'Œchalie; Déjanire crut qu'il étoit temps d'employer la robe de Neſſus. *Hercule* empoiſoné par le ſang de Centaure, termina ſes jours comme on le dira ci après. Il étoit âgé de quarante neuf ans.

On n'a pas fait entrer dans cette ſuite pluſieurs autres exploits d'*Hercule* dont l'époque n'a pu être fixée. Telle eſt la défaite des Centaures. *Voyez* Centaures. La mort d'Anthée. *Voyez* Anthée; celles de Buſiris. *Voyez* Buſiris; celle d'Éryx. *Voyez* Eryx; celle de Lycus. *Voyez* Lycus; celle de Cacus; de plus il délivra Prométhée du l'aigle qui lui mangeoit le foie. Il ſoulagea Atlas, pendant quelque temps, du fardeau du ciel qu'il portoit ſur ſes épaules: on dit que ce fut pendant qu'Atlas alla lui cueillir les pommes du jardin des Heſpérides. Il ſépara d'un coup de maſſue, les deux montagnes, Calpé & Abyla qui empêcholent la jonction de l'océan avec la méditerranée, & planta ces deux fameuſes colonnes, qui ſont ſi connues par le *non plus ultra*. Il combatit contre la mort, & la vainquit, en lui arrachant Alceſte. Il deſcendit aux enfers, & entraîna Cerbere ſur la terre. *Voyez* Alceste. Il combatit & veinquit le fleuve Achéloüs. *Voyez* Achéloüs. Enfin, il alla juſqu'à combatre contre les Dieux mêmes. Homere dit que pour ſe venger des perſécutions de Junon, Hercule tira contre cette déeſſe une fleche à trois pointes, & la bleſſa au ſein; elle en reſſentit de ſi grandes douleurs, qu'il ſembloit qu'elles ne ſeroient jamais apaiſées. Le même poëte ajoute que Pluton fut bleſſé d'une fleche par *Hercule*, dans les enfers mêmes, & que ce Dieu fut obligé de monter au ciel, pour ſe faire guérir par le médecin des Dieux. Un jour qu'il ſe trouvoit fort incommodé des ardeurs du ſoleil, il ſe mit en colere contre cet aſtre, & tendit ſon arc pour tirer contre lui: le ſoleil admirant ſon courage, lui fit préſent d'une coupe d'or, ſur laquelle, dit Phérécides, il s'embarqua. Le mot grec Σκάφος, ſignifie une barque & une coupe. Enfin *Hercule* s'étant préſenté aux jeux Olympiques, pour diſputer le prix; & perſonne n'oſant ſe commettre avec lui, Jupiter lui même voulut lutter contre ſon fils, ſous la figure d'un athlete, l'avantage, après un long combat ayant été égal de part & d'autre, le Dieu ſe fit connoître, & félicita ſon fils ſur ſa force & ſur ſa valeur.

Ce héros ne fut pas moins vaillant dans les combats de Vénus. Le nombre de ſes femmes & de ſes concubines eſt infini: les plus connues ſont, *Aſtydamie*, *Aſtioché*, *Augé*, *Déjanire*, *Épicaſte*, *Iole*, *Mégare*, *Omphale* & *Parthénope*. N'oublions pas les cinquante filles de Teſpius, ou de Theſtius, qu'il rendit meres toutes dans la même nuit. *Voyez* Thespius. Quintus *Calaber* compte cette aventure pour la treizieme des travaux d'*Hercule*. On a remarqué que, comme ſes exploits l'attiroient, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, il avoit diſperſé des femmes en pluſieurs endroits du monde. Au reſte, il a eu avec de jeunes garçons, des liaiſons qui n'ont pas été à l'abri de toute critique. Lactance fait au païens un juſte reproche d'avoir mis au nombre de leurs Dieux, un homme qui avoit laiſſé des marques de ſa débauche par toute la terre. *Hercules.... totum orbem terræ, quem peragraſſe ac purgaſſe narrantur, ſtupris, libidinibus, adulteriis inquinavit? Nec mirum, cum eſſet adulterio genitus Alcmenæ. Quid tandem potuit in eo eſſe divini qui, ſuis ipſe vitiis mancipatus, & mares & fœminas, contra omnes leges, infamia, dedecore, flagitiis effecit?* (*Lactant. lib. I. caput* c.)

Le nombre de ſes enfans a dû être infini. Combien d'ailleurs lui en ſuppoſa-t-on, & combien ſe firent honeur, dans la ſuite, de deſcendre de ce héros? Il eut, de Mégare, pluſieurs enfans, qu'il tua lui même, avec leur mere, dans un de ces accès de fureor auxquels il étoit quelquefois ſujet. Junon, toujours ennemie déclarée d'*Hercule* dit Euripide, n'ayant pu venir à bout de le perdre par tous les travaux qu'elle avoit inſpiré à Euryſthée d'exiger de lui, ordona à une des Euménides de troubler le ſens de ce héros juſqu'à la fureur. Un jour qu'il offroit un ſacrifice à Jupiter-libérateur, au retour des enfers, il s'arrête tout à coup, ſes leoux roulent d'une maniere affreuſe & ſe rempliſſent de ſang: l'écume coule ſur ſa barbe, & avec un ſouris convulſif & forcé, il demande ſes armes. En ſe retirant de l'autel il s'imagine monter ſur ſon char; il paſſe dans un autre apertement de ſon palais; il croit être chez les Mégariens: un moment après à Corinthe, puis à Mycenes. Il ſe dépoutlie; il ſe bat en l'air; il ſe perſuade avoir remporté de grandes victoires. Son pere ſe préſente pour le rapeler à ſon bon ſens; mais *Hercule* le prend pour Euryſthée, & ſes propres enfans pour ceux de ſon ennemi: armé de ſon arc il les pourſuit; tout le monde fuit: on l'enferme dans un apartement; il ſe croit aux portes de Mycenes, il briſe tout, ſe fait un paſſage, & do même coup il tue ſa femme & ſes enfans: il court ſor ſon pere; mais Pallas l'arrête & le renverſe: il eſt enfin plongé dans un profond ſomeil; & pendant ce temps on le lie à un débris de colonne. À ſon reveil il revient à lui; & voyant autour de ſoi tous ces cadâvses, il eſt foudroyé par cette vue, & plus ancore en apprenant qu'il eſt l'uniqne auteur de ce carnage. Trop inſtruit de ſon malheur, il veut ſe donner la mort, il ſe livre à un repentir afteux; il ne penſe qu'au moyen da ſe délivrer de la vie. Cependant Théſée lui perſuade à la fin, que ce ſeroit donner un ſoupçon de lâcheté, que de qoiter la vie dans un accès de chagrin; il accepte l'aſyle que loi offre cet ami, & ſe retire à Athènes. Tel eſt le ſujet d'une tragédie greque d'Euripide, & d'une autre latine de Sénegue: toutes les deux ont pour titre *Hercule furieux*. Ces accès de fureur étoient peut-être une ſuite du mal cadue, anquel, quelques auteurs nous diſent qu'il étoit ſojet: on le faiſoit revenir en lui faiſant ſentir nne caille, dont l'odeor, au raport de Galien, eſt un remede utile à ce mal; ce qui a donné lieu à one fâble, qu'*Hercule* ayant été tué par Typhon, Iolas, ſon ami, lui rendit la vie avec une caille. C'eſt pourquoi les Phéniciens, au raport d'Athénée, offroient à *Hercule* des cailles en ſacrifices.

La mort d'Hercule fut un effet de la vengeance de Neſſus & de la jalouſie de Déjanire. Cette princeſſe inſtruite des nooveles amoors de ſon mari, lui envoya nne tunique teinte du ſang du Centaure, croyant ce préſent propre à l'empêcher d'aimer d'antres femmes; mais à peine ſe fot il revêtu de cette fatale robe, que le venin dont elle étoit infectée, fit ſentir ſon funeſte effet; & ſe gliſſant dans les veines, pénétra, en nn moment juſqu'à la moëlle des os. Il tâcha en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique: mais elle s'étoit collée ſur ſa peau, & comme incorporée à ſes membres; à meſure qo'il la déchiroit, il ſe déchiroit auſſi le peau & la chair. Dana cet état il pouſſe des cris éfroyables, & fait les plus terribles imprécations contre ſa perfide épouſe. Voyant tous ſes membres deſſéchées & ſa fin approcher, il éleve nn bûcher ſur le mont Oëta, y étend ſa peau de lion, ſe couche deſſus, met ſa maſſue ſous ſa tête, & ordone enſuite à Philoctete d'y mettre le fen, & de prendre ſoin de ſes cendres. *V.* Déjanire, Lycas, Nesaua, Philoctete. La mort d'Hercule a donné lieu à nne belle tragédie greque, intitulée, les *Trachiniens*, & à une antre de Sénegue, qui a pour titre, *Hercule ſur le mont Oëta*.

Dès que le bûcher fut alumé, la foudre, dit-on, tomba & rédnlſit le tout en cendres en nn inſtant, pour purifier ce qu'il y avoit de mortel dans Hercule. Jupiter l'enleva alors dans le ciel, & voulut l'aggréger au collége des grands Dieux: mais il refuſa cet honeur ſelon Diodore, diſant qne, comme il n'y avoit point de place vacante dana le collége, il ne devoit point y entrer, & qu'il ſeroit déraiſonable de dégrader quelqu'autre divinité, afin qu'il y fût introduit. Il ſe contenta donc du rang de demi-Dieu: cependant Atlas ſe reſſentit bientôt, dit Lucien, du poids de cette nouvele divinité. Philoctere ayant élevé un tombeau ſur les cendres de ſon ami, y vit bientôt offrir des ſacrifices au nouveau Dieu; les Thébains & les antres peuples de la Grece, témoins de ſes belles actions, lui éleverent des autels & des temples comme à nn demi-Dieu. Son culte fut porté à Rome, dans les Gaules, en Eſpagne: il s'étendit juſque dans la Taprobane, dit Pline. Il y avoit à Tyr un fort beau temple d'Hercule, où l'on voyoit nn pilier fait d'une ſeule émeraude, & un ſiége pour le Dieu, fabriqué d'une ſeule pierre préciense appelée *eufebés*. *Hercule* eut pluſieurs temples à Rome, entr'antres celoi qui étoit ſitné anprès du cirque; & celui qol étoit au marché aux bœufs: c'eſt dans ce dernier qo'il n'entroit jamais, ni chien, ni monches, dit Pline; & la raiſon qu'en donne fort ſérieuſement Solin, c'eſt qu'*Hercule* en avoit fait anciénement la priere au Dieu Myagrus, ou chaſſe-monches. Enfin on vantoit un fameux temple d'*Hercule* à Cadit, dans lequel, dit Strabon, on voyoit les fameuſes colonnes d'*Hercule*. La divinité n'y étoit repréſentée par aucune image, ni par aucune figure. Il n'étoit permis ni aux femmes, ni aux cochons d'y entrer. Celui qui ſacrifioit devoit être pur, chaſte, avoir la tête raſée, les pieds nus & des habits traînans.

Digitized by Google

Hercule eſt ordinairement repréſenté ſous la figure d'un homme fort & robuſte, avec une maſſue à la main, & couvert de la peau du lion de Némée; peau invulnérable, qui lui ſervoit de bouclier. Il a auſſi quelquefois l'arc & le carquois; mais rarement le trouve-t-on avec cette arme: il y a des monumens où il paroît avec la corne d'abondance ſous le bras; & cela, parce qu'il avoit coupé une corne à Achéloüs, qui, pour la ravoir lui fit préſent de la corne d'Amalthée. On le trouve aſſez ſouvent couronné de feuilles de peuplier blanc; parce qu'ayant fait la découverte de cet arbre en Theſprotie, dans le royaume d'Aidonnée, où il voyagea, il en apporta des plants dans la Grece, & affecta, depuis ce temps-là, dit Pauſanias, d'en porter des couronnes; c'eſt pour cela que le peuplier blanc lui étoit conſacré, & que Virgile appele cet arbre le peuplier d'Hercule. *Voyez* PEUPLIER. La maſſue d'*Hercule* étoit de bois d'olivier.

On donne à ce héros différens noms, dont chacun aura ſon explication particuliere. Les voici: Alcide, Amphitryoniades, Archégétes, Baraicus, Bibace ou buveur, Buphagus, Buraicus, Chaeops, Gynoſargés, Eudoxicellus, Érythréen, Fidius, Hippodete, Ideus, Indicanus, Magoſanus, Mauticlus, Mélampygus, Melchratés, Mélius, Muſagete, Myagrus, Ogmios, Pamphagus, Polyphagus, Prodicius, Promachus, Révélateur, Rhinocoluſtés, Sanctus, Sangus, Somnialis Thraſius, Tricoſus, Triveſperum, Tyrinthius Vialis ou Ductor & Deſcenſor, &c. Ses deſcendans ſe nommoient *Héraclides*. *Voyez* ce mot.

Hérodote place la naiſſance d'*Hercule* cent ans avant la priſe de Troye par les Grecs; c'eſt-à-dire, vers l'an 1382 avant l'ere chrétienne.

HRACULA-Égyptien. *Voyez* CHON & l'alinéa ſuivant:

Voici l'explication que donne de cette divinité M. Dupuis de Lizieux, d'après ſon ſyſtême Mytho-Aſtronomique.

Pluſieurs anciens Auteurs ont ſouvent confondu *Hercule* avec le ſoleil, quoiqu'il y eût une grande différence entre le ſoleil & le génie ſolaire, ou l'aſtre dans lequel l'âme du monde eſt ſuppoſée placer ſon énergie, lorſqu'elle imprime ſa force motrice à la ſphere du ſoleil; enfin, l'aſtre qui fixe l'époque la plus importante de ſon mouvement annuel. Ce principe eſt exprimé dans un paſſage très-formel d'Athénagoras, (pag. 180.) où il eſt clair que l'*Hercule* à qui on donne le titre de dieu du temps, eſt l'*Hercules Ophiucus* de nos ſpheres. Tant qu'on n'établira point cette diſtinction, jamais on n'expliquera les fables ſolaires. Il eſt vrai qu'on fit honneur au génie ſolaire des travaux du ſoleil dont il dirigeoit la marche; mais on ne peut pas réciproquement expliquer par le ſoleil tout ce qui eſt mis ſous le nom du génie ſolaire. Les anciens eux-mêmes nous ont quelquefois marqué cette diſtinction, & quelques-uns nous diſent, non pas qu'*Hercule* eſt le ſoleil, mais qu'il eſt l'intelligence qui conduit le ſoleil, & ſemble voyager avec lui dans le zodiaque. Les Égyptiens, nous dit Plutarque, *fabulantur Herculem in ſole poſitum una cum illo circumferri* (*de Iſid.*) Il en dit autant du génie connu ſous le nom d'Apollon: *Virtutem illam, quæ præeſt ſoli, dum circumfertur, Ægyptii Orum, Græci Apollinem vocant.* Apollon n'étoit donc pas le ſoleil, mais le génie ſolaire. Plutarque (*de Pythic. oracul. p.* 400.) fait dire par un des interlocuteurs: *Tu Apollinem a ſole alium cenſes? Omnino, inquam, ſicut luna a ſole differt. Verum luna, neque ſæpe, neque omnibus ſolem occultat. Sol autem fere apud homines omnes, ut ignoretur Apollo, effecit, ſenſu intelligentiam averterus ab eo quod eſt, ad id quod apparet.* Cette idée rentre abſolument dans la nôtre; nous prétendons qu'on doit diſtinguer Apollon, ou l'aſtre du génie, d'avec le ſoleil auquel il eſt uni, comme cauſe motrice de la ſphere ſolaire. C'eſt cette âme que Macrobe appele *Hercule*, ou le ſoleil; ce *ſpiritus qui aſtra intus alit, lucentemque globum lunæ*, &c. (Virgile, lib. VI.). Macrobe (*Somn. ſcip.* lib. 2. *c.* 16.) nous dit, *ſi vero ipſius mundanæ animæ motus requiras, cæleſtem volubilitatem & ſpherarum ſubjacentium impetus intuere, ortum occaſumve ſolis, curſus ſyderum vel recurſus quæ omnia animæ movente proveniunt.* L'âme du monde étoit donc cenſée agir ſur le ciel des fixes, imprimer le mouvement à toutes les ſpheres, & voyager ou circuler dans le zodiaque avec les planetes, & en particulier avec le ſoleil; voilà pourquoi dans l'hymne d'Orphée on dit à *Hercule* qu'il livre douze combats d'orient en occident, alluſion au mouvement des cieux. Voilà auſſi pourquoi Nigidius donne le nom d'Orus au cocher céleſte, le phaeton des anciens, qui étoit le génie ſolaire du printemps.

L'empereur Julien nous dit également, que le génie adoré à Édeſſe, ſous le nom de Mars Azizus, *erat ſolis anteambulo* (*oratio in ſolem*). Cette diſtinction une fois établie, nous conſidérerons non pas ſeulement le ſoleil, mais ſur-tout l'aſtre génie, celui qui guide ſa marche, & ſemble triompher des monſtres qui ſont ſur ſa route, & lui aplanir le chemin; auſſi Diodore fait-il d'*Hercule* le général des troupes d'Oſiris, ou de l'armée des cieux & des génies.

Premier travail d'Hercule.

Le premier animal qui ſe trouve à l'entrée de la carriere, ou de la diſtribution en douze ſignes, eſt le lion fameux connu ſous le nom de lion Néméen; Manilius l'appele *Nemæus* (liv. II. v. 621.); il ſemble que ce ſoit comme chef de cette diſtribution des douze ſignes, puiſqu'en grec πρῶτος, ſignifie *diſtribua*. Le paſſage du ſoleil dans ce ſigne, eſt une eſpece de triomphe ſur ce monſtre, & il le doit à *Hercule*, ou au génie moteur qui le guide; ce ſera donc ſon premier tri-

omphe ; c'eſt effectivement celui que la fable place à la tête de ſes travaux, & les anciens qui ont quelquefois varié ſur l'ordre des travaux de ce héros, mettent tous ſa victoire ſur le lion à la tête de ſes triomphes. Nous ſuivrons ici la ſucceſſion qu'a établie entr'eux Diodore de Sicile, & qui étoit celle des tableaux de la galerie Phénicienne ; c'eſt auſſi à peu près l'ordre dans lequel on les trouve dans un bas-relief qui repréſente l'apothéoſe d'*Hercule*, d'après la galerie Farneſe (*Antiq. expliqu. pl.* 141.).

Hercule porta toute ſa vie la peau de ce lion, qui lui ſervoit, dit-on, de bouclier dans les combats. On ſent, en effet, que l'attribut du premier ſigne devoit naturellement être celui du génie ſolaire, & la parure dont il fut toujours revêtu ; cet emblême deſignoit le point culminant de la route du ſoleil, & comme le trône de l'aſtre du jour. Auſſi les anciens donnoient-ils de préférence à ce ſigne le nom de *Domicilium ſolis*, & ils plaçoient le ſoleil, dans la diſtribution qu'ils faiſoient des planetes, dans les ſignes qui leur étoient conſacrés. Anaxagoras diſoit que le lion, dont triompha *Hercule*, étoit né dans la ſphere de la lune, & tous les Mythologues s'accordent à dire que c'eſt lui qui eſt dans le zôdiaque ; auſſi le ſigne céleſte qui y répond, s'appele-t-il encore *Leo nemæus*, *Herculeius*, ou *primus Herculis labor* (Cœſius, pag. 64).

Ce qui a trompé ceux qui ont voulu juſque ici expliquer les traditions anciennes, c'eſt qu'on leur a paru leur dire que ce monſtre avoit eu une exiſtence réelle, & que c'étoit en mémoire de cette victoire qu'il avoit été placé dans le ciel. Mais il eſt aiſé de voir que c'eſt l'expreſſion du langage allégorique, qui ayant perſonifié les ſignes aſtronomiques, leur laiſſe juſqu'au bout leur exiſtence factice. Il eſt évident que le ſigne du lion a une autre origine ; que cet emblême étoit connu des Égyptiens, des Perſes & des Indiens, bien des ſiecles avant l'époque où l'on fait vivre l'*Hercule* grec, ou le prétendu fils d'Alcmene. Ce héros, ſuivant les chronologies, auroit vécu, tout au plus 1300 ans avant l'ere chrétienne. Or, les fables que nous dévalopons ſuppoſent que le lion étoit ſigne ſolſtitial, & conſéquemment remontent, au moins, à l'an 2500. Enfin, pour que ce ſymbole fût un monument de la victoire du héros grec, il faudroit qu'avant la naiſſance du fils d'Alcmene, les aſtériſmes qui répondent au lion euſſent été marqués par un autre emblême, & euſſent eu un autre nom. Cependant nous voyons ce ſymbole aſtronomique parmi les monumens les plus anciens de l'Égypte ; nous le retrouvons dans le zôdiaque des Indiens ; ſon nom eſt celui d'un des douze ſignes chez les Perſes ; on ne ſoupçonera pas tous ces peuples d'avoir attendu la naiſſance du fils d'Alcmene pour avoir une aſtronomie, puiſque, ſuivant la fable même, l'aſtronomie étoit inventée avant *Hercule*, qui en reçut des leçons d'Atlas & de Chiron. Tel eſt donc le ſens de cette expreſſion familiere dans les allégories aſtronomiques ; *il fut placé dans les cieux* ; on auroit dû mettre, *il eſt dans les cieux* ; mais alors il n'y auroit point eu d'allégorie, ni de myſtere.

Second travail.

Le ſecond travail d'*Hercule*, répondant au ſigne de la Vierge, eſt ſon triomphe ſur l'hydre de Lerne ; elle avoit un ſeul corps & cent cous, & chacun de ces cous ſe terminoit par une tête de ſerpent, & à meſure qu'il en coupoit une, il en renaiſſoit une autre. C'eſt par le ſecours du feu qu'*Hercule* en triompha.

Le ſoleil, après avoir parcouru les étoiles du lion, arrive au ſigne de la vierge ; ſon entrée à ce ſigne étoit fixée par le coucher des dernieres étoiles de l'hydre, conſtellation céleſte, qui diſparoît dans les feux ſolaires. Voilà le phénomene aſtronomique qu'on a voulu chanter dans le ſecond triomphe d'*Hercule*, qui, à l'aide des feux, tua cette hydre redoutable. Le coucher héliaque de cette conſtellation étoit de longue durée ; les étoiles de la tête commençoient à diſparoître lorſque le ſoleil étoit vers le milieu de la conſtellation des gémeaux ; il falloit que le ſoleil parcourût le cancer, le lion & la vierge pour que les dernieres étoiles de la queue diſparuſſent à leur tour, ou que le coucher de cette longue conſtellation s'achevât entiérement. Lorſque le ſoleil approchoit du lion, les étoiles de la tête de l'hydre ſe levoient déja héliaquement & ſe dégageoient des rayons ſolaires avec le ſigne de l'écreviſſe ou du cancer ; de maniere que la tête renaiſſoit, tandis que les étoiles du corps ne faiſoient que périr, & que celles de la queue étoient viſibles ſur l'horizon. Cette circonſtance de l'apparition des premieres étoiles, avant le coucher des dernieres, ſembloit rendre la victoire impoſſible, & elle l'étoit effectivement, conſidérée ſous ce raport. Mais dans un autre ſens il l'avoit vaincue, quand toutes les étoiles s'étoient couchées héliaquement, & qu'elles avoient toutes ſucceſſivement diſparu, ce qui arivoit dans le ſecond mois, ou ſous la vierge, ſigne ſous lequel tombe ce travail. Comme la réproduction de la tête, ou le lever héliaque des premieres étoiles de l'hydre accompagnoit toujours le lever héliaque du cancer ou de l'écreviſſe, ſous lequel elle eſt placée ; on dit que ce héros fut tout gêné dans le combat par une écreviſſe qui lui piquoit le pied, & que cette écreviſſe fut placée au nombre des douze ſignes du zôdiaque ; il en fut de même de l'hydre d'*Hercule*, ou de celle qui eſt dans nos conſtellations.

Pluſieurs penſant, dit Cœſius (p. 273.), que l'hydre céleſte eſt celle dont triompha *Hercule* ; voilà pourquoi autrefois on la peignoit avec pluſieurs têtes. Le raport de cette conſtellation avec le ſigne de la vierge, ou le ſecond mois, à partir

tir du lion, juſtifie cette conjecture, comme nous venons de le voir. Quelques mythologues ajoutent que ces têtes étoient d'or, alluſion manifeſte aux étoiles, dont ce métal précieux étoit le ſymbole; c'eſt ainſi que le bélier céleſte eſt appelé le bélier à toiſon d'or.

Troiſieme travail.

Le troiſieme travail eſt le triomphe ſur les centaures, & la défaite du ſanglier d'Érymanthe qu'*Hercule* apporta vivant.

Le paſſage du ſoleil dans le troiſieme ſigne, auquel répond la balance, étoit marqué par le lever du ſoir de la grande ourſe, ce que les anciens appeloient l'*Aſcenſion* du ſoir. Il paroît que les Syriens au lieu d'une ourſe y peignoient un ſanglier, & que c'eſt-là le fameux ſanglier d'Érymanthe; le ſurnom d'Erymanthis eſt encore reſté à l'ourſe céleſte: *Erymanthides urſæ*, dit Ovide, (Triſt. Eleg. 3, v. 103. Eleg. 10, v. 15 & liv. III. Eleg. 4, &c.) Ce n'eſt pas cependant ſur cette ſeule dénomination que nous nous appuions. Kircher (*Édip.* tom. II. part. 2, p. 201.) nous donne une ſphere des orientaux, où le paſſage du ſoleil dans les ſignes, eſt marqué par des leverc & des couchers d'étoiles; & en parlant du cancer & du lion, avec leſquels ſe couche la grande ourſe, il nous dit qu'à la place de l'ourſe, on deſſinoit *porcum ferreum*. Nous ſommes donc fondés à ſubſtituer ici le ſanglier à la place de l'ourſe. On eſt obligé de faire la même ſubſtitution dans la fable phéniciene pour Adonis, que tue ce même ſanglier, & dans la fable indiene de Barhautar, l'une des transformations de Viſchnou.

L'hiſtoire des métamorphoſes de Viſchnou, & de ſes aventures particulierec, ſont des canevas de toutes les fables indienes. Ce dieu n'eſt autre choſe que l'âme du monde, ou la force qui entretient l'harmonie de l'univers. Chargé du gouvernement de notre monde, il ſe montre ſouvent ſous des formec viſibles, il ſe métamorphoſe comme le Jupiter des Grecs, qui dans l'ancienne théologie étoit l'âme du monde, ſuivant, Macrobe, *anima mundi, cujus omnia plena*; quelquefois on le confond avec l'univers, comme les Grecs, les Perſes, les Latins, confondoient Jupiter avec le ciel; quelquefois on le diſtingue de la matiere, comme l'âme du monde en eſt diſtinguée, quoique répandue dans toutes ſes parties. Pluſieurs paſſages du Baga Wadam ne permettent pas de douter que l'âme du monde ne ſoit le dogme fondamental de la religion des Indiens, dit l'Auteur de l'Ézour-Vedam (tom. 11. pag. 238); tout l'univers n'eſt que la forme de Viſchnou; ce dieu porte tout dans ſon ventre. Tout n'eſt que Viſchnou; il eſt tout ce qui a été, tout ce qui ſera (*Bag.* liv. I. pag. 23). On compte encore vingt métamorphoſes principales; dans celle-ci, ou dans ſa métamorphoſe en pore, il ſouleve la terre; c'eſt le chien de Typhon, ou du mauvais génie chez les Égyptiens, qui bouleverſe la nature. Dans le manuſcrit des métamorphoſes de la bibliotheque du roi, à la planche 138, on voit ce dieu au milieu du monde; il eſt placé au centre d'un cercle d'où s'échapent des flammes aux quatre points cardinaux, ou de 90 en 90 degrés.

Le lever du ſoir de la grande ourſe précédoit de peu de temps l'entrée du ſoleil au ſcorpion, qui déſignoit l'empire de Typhon; les anciens Égyptiens appeloient auſſi la grande ourſe le chien de Typhon, ſelon le témoignage de Plutarque (*de Iſide*). Hor-Apollo dit que les Égyptiens peignoient un pore pour déſigner un méchant homme; il étoit chez eux Typhon. Kircher y met un homme aux pieds de ſerpent.

La liaiſon de ce travail avec celui des centaures, eſt encore une nouvele preuve que le monſtre dompté par Hercule eſt le ſanglier, que les Syriens peignoient dans le ciel à la place de l'ourſe. En effet, c'eſt préciſément dans ce même mois, ou lorſque le ſoleil parcouroit le troiſieme ſigne répondant à la balance, que les étoiles du centaure céleſte, placées immédiatement ſous la balance, abſorbées alors dans les rayons ſolaires, ſe levoient coſmiquement avec le ſoleil, ou montoient ſur l'horizon avec lui. Parmi les divers noms que cette conſtellation du centaure porte encore dans les livres d'aſtronomie, celui de Pholos lui eſt reſté (*Caſius*, pag. 283). Or, nous allons voir Pholos dans l'hiſtoire d'*Hercule*.

Nous voyons que l'on peignoit autrefois le centaure tenant à la main une outre pleine de vin (*Germani Caſar*, pag. 103), c'eſt le ſymbole des vendanges qui ſe faiſoient au lever de cette conſtellation. Or, Diodore nous dit ſur ce troiſieme travail, ou ſur ce combat d'*Hercule* contre les centaures, que Pholos avoit acordé l'haſpitalité à *Hercule*; il ouvrit à ſon honeur un toneau de vin; l'odeur agréable de cette liqueur attira tous les centaures autour de la demeure de Pholos; ils ſe jeterent avec impétuoſité ſur cette boiſſon; Pholos tremblant ſe cacha; mais *Hercule* ſe défendit vigoureuſement contre les centaures, qui étoient armés de pins & de quartier de roches, comme l'on peint les géans. Néphele, ou la Nue, mere des centaures, combat contre lui en verſant des torrens de pluie; mal gré cela *Hercule* en triomphe; Pholos lui-même, ſon hôte, & Chiron, ſon ami, y périſſent, bleſſés de ſes traits, qui avoient été empoiſonés, par le ſang de l'hydre de Lerne: *ſanguine centauri Lernæa ſanguis echidnæ mixtus* (Ovid. faſt. liv. V. v. 405); l'une & l'autre furent placées dans les conſtellations (*Caſius*, pag. 286). Pour ſentir l'allégorie qui regne complétement dans toute cette fable, il ſuffit de placer le ſoleil dans les étoiles de la balance; pendant qu'il répond au premier degré de ce ſigne, le centaure eſt abſorbé dans les rayons ſolaires; lorſqu'il arive aux derniers degrés, le ſagittaire, autre centaure, qui porte

le nom de Chiron, s'y précipite auſſi, & cette apparence aſtronomique avoit lieu vers le milieu de ſeptembre, c'eſt-à-dire, vers la ſaiſon des vendanges, le commencement des pluies & le retour des nuages; voilà la mort de Pholos & de Chiron, dans le ſens de ces anciens fables.

Le nom de Chiron donné au ſagittaire, vient du mot grec χείρ, main ou ſigne de la main, parce que dans les anciens zôdiaques on peignoit dans ce ſigne, pour abréger, une main armées d'un trait. Quoi qu'il en ſoit de l'étymologie, il eſt certein que les deux centaures nommés dans le combat d'*Hercule* portent le nom de deux conſtellations, du centaure & du ſagittaire, appelés dans les livres d'aſtronomie ancienne, l'un Pholos, l'autre Chiron. On faiſoit de ce même Chiron le précepteur d'*Hercule*, parce qu'effectivement le lever héliaque de l'*Hercule* céleſte, ſa naiſſance ou ſon apparition entiere, n'a lieu que lorſque le ſoleil arive aux étoiles du ſagittaire; *Hercule* étoit encore enfant, ou ne faiſoit que de naître, pendant tout le temps que le ſoleil parcouroit le ſagittaire. Cette allégorie eſt ſans doute d'un autre poëme ſur le même héros, conſidéré ſous un autre raport. Nous ne la détaillerons pas, parce que nous n'enviſageons ici *Hercule*, que comme le vainqueur des centaures. La liaiſon de l'ourſe ou du ſanglier d'Érymanthe avec les centaures, a été perpétuée par les Arabes, qui peignent le centaure comme formé de l'aſſemblage d'une ourſe & d'un cheval, (*Caſius*, *pag.* 283).

Le quatrieme travail.

Le quatrieme travail d'*Hercule* répondant au ſigne du ſcorpion, eſt ſon triomphe ſur la biche aux cornes d'or (*Nonnus*, liv. XXV. v. 221), aux pieds d'airain, elle couroit avec la plus grande viteſſe; mais *Hercule* la fatigua à la courſe, & la prit au bord des eaux. (*Natalis comes*, *pag.* 675).

Plaçons donc, ſuivant notre méthode, le ſoleil aux premiers degrés du ſcorpion, & voyons quelles conſtellations paroiſſent à l'horizon le matin ou le ſoir, & ont pu donner lieu à la fâble de la biche. Il ſemble d'abord que ce travail ne puiſſe s'expliquer par la ſphere, puiſque parmi les conſtellations actuelles nous n'avons pas de biche. Mais les interpretes arabes placent une biche dans la conſtellation que nous nommons *caſſiopée*, & l'appelent encore *cerva* (*Caſius*, pag. 116). Or nous voyons que cette conſtellation, l'une des plus brillantes du ciel, ſe couchoit préciſément le matin, lorſque le ſoleil entroit au ſcorpion, & fixoit très-bien, par ſon coucher, le paſſage du ſoleil dans ce ſigne. Hygynus, en parlant de Caſſiopée, nous dit: *Hæc occidit ſcorpione oriente*. Elle deſcendoit au ſein des eaux vers le nord-oueſt, pendant le quatrieme mois, ou lorſque le ſoleil parcouroit le quatrieme ſigne, les cornes d'or qu'on donne à cette biche ſont encore une nouvele preuve de l'alluſion aux étoiles. C'eſt-elle qui eſt appelé Harnacaſſ dans la métamorphoſe de Viſchnou, en porc ou en barhauter.

Cinquieme travail.

Le cinquieme travail d'*Hercule* tombe ſous le ſigne du ſagittaire, & il conſiſtoit à chaſſer les oiſeaux du lac Stymphale, qui ravageoient les contrées voiſines. Pour y réuſſir, ce héros inventa une eſpece de tambour d'airain, dont le bruit les fit envoler.

Si nous obſervons quelles conſtellations marquoient par leur lever héliaque le paſſage du ſoleil, dans le ſigne du ſagittaire, ou le cinquieme mois, nous verrons que les plus apparentes ſont trois oiſeaux, le vautour, l'aigle & le cygne, tous trois au bord de la voie lactée, déſignée ici ſous le nom d'un lac ou d'une riviere, & que les Chinois appelent en effet la riviere. La premiere de ces trois conſtellations qui ſe leve eſt le vautour ou la lyre, déſignée par un double emblême, un oiſeau de proie & un inſtrument de muſique. Ce dernier ſymbole a donné lieu à l'allégorie qui ſuppoſe que ce fut au bruit d'un inſtrument qu'*Hercule* fit envoler les oiſeaux; mais on a pris le tambour de préférence à la lyre, pour rendre la choſe plus vrai-ſemblable, quoiqu'après tout on pouroit l'expliquer même par un inſtrument bruyant, puiſque cette conſtellation eſt appelée *Cymbalum* (*Caſius*, p. 186.) Les oiſeaux s'envolent, puiſqu'il eſt ici queſtion d'un lever ou d'une aſcenſion d'étoiles: dans le planiſphere égyptien du pere Kitchar, on trouve un oiſeau dans la diviſion du ſagittaire.

Dans le planiſphere de Bianchini, envoyé à l'académie des ſciences en 1708, on voit une ſuite d'animaux répondans à chaque ſigne, & qui n'ait que la ſuite des conſtellations extrazôdiacales, en aſpect avec les ſignes, ſoit à leur coucher, ſoit à leur lever; dans la eâſe du ſagittaire eſt un oiſeau. Dans un médaillon de Périnthe, frapé à l'honeur de Gordien, on voit le combat d'*Hercule* contre les oiſeaux du lac Stymphale (Méd. du cardin. Albani II. 70. n°. 1.) Les oiſeaux qui l'attaquent ſont au nombre préciſément égal à celui des trois conſtellations ou des trois oiſeaux qui s'élevent, lorſque le ſoleil parcourt le ſagittaire. *Hercule* y eſt repréſenté tenant un arc, ſymbole du ſagittaire. Parmi ces oiſeaux on en trouve qui ont le cou alongé & reſſemblent aſſez au cygne. *Fuerunt autem ibibus ſimiles Ægyptiis, ſed roſtro validiore, corpore majore* (*Natal. comes*, pag. 577.). Le nombre de ces oiſeaux, & la place de ce trevail, juſtifient notre explicetion.

Sixieme travail.

Le ſixieme travail, répondant au ſigne du capricorne, conſiſtoit à nétoyer l'étable d'Augies, qui étoit remplie d'un fumier infect. *Hercule* en vint à bout en y faiſant couler un fleuve.

Le paſſage du ſoleil dans le ſigne du capricorne, étoit marqué le ſoir par le coucher ſucceſſif des étoiles qui forment l'eau du verſeau; celui-ci eſt placé immédietement à l'horizon ſur le capricorne ou le bouc, emblême de la ſaleté & de l'infection, & il verſe l'eau de ſon urne dans le diviſion occupée par le capricorne. C'eſt cette epparence eſtronomique qui e été chantée dens le ſixieme travail. On diſoit de cet Augias qu'il étoit fils du ſoleil, & *Augée* ſignifie brillant. D'autres diſent qu'il étoit fils de Phorbas, nom du ſerpentaire, à la ſuite duquel il ſe leve, d'autres le font fils de Nyctée ou de la nuit, alluſion à l'hiver où les nuits ſont plus longues; d'autres enfin, le faiſoient fils de Neptune: or, dans Cæſius il porte le nom de *Neptunia proles*, & dans Horace, *Heſperiæ tyrannus undæ*.

Septieme travail.

Dans le ſeptieme travail, répondant au verſeau, on place le triomphe d'*Hercule* ſur un taureau furieux qui ravegeoit la Grece; on prétend que ce taureau eſt le même que celui dont Paſiphaé fut emoureuſe; d'autres diſent que c'étoit le monſtre qui fut le fruit de ſes amours.

En examinant le poſition du ciel le ſoir & le matin, lorſque le ſoleil perconroit le ſigne du verſeau, nous voyons une conſtellation, qui par ſon coucher put donner lieu à la fâble du taureau dompté. C'eſt le centeure, monſtre compoſé originairement du corps d'un toureau, & en partie de celui d'un homme. *Nonnus* donne aux centaures l'épithete *ταυρῶν ἀνταίων* (liv. V, v. 615): la partie poſtérieure ou celle qui étoit formée du corps du bœuf, par ſon coucher du matin fixoit le paſſage du ſoleil dens le verſeau, ou dans le ſigne qui répondoit au ſeptieme mois. Ce qui confirme encore cette conjecture, c'eſt que ceux qui placent ce traveil dans un entre ordre, tel que Philippe de Byzance, le mettent le troiſieme, c'eſt à dire, où nous plaçons ſon triomphe ſur le centaure. D'ailleurs, la tradition qui mêloit ce monſtre dans les amours de Paſiphaé, juſtifie notre ſuppoſition, puiſque le centaure ceſteſte eſt appelé minotaure, c'étoit le fruit dec emours de Paſiphaé (*Cæſius*, pag. 283). D'ailleurs le nom de taureau entroit dant la compoſition du nom du centaure, comme les parties de cet enimal dans le compoſition de cet emblême eſtronomique; de maniere que le ſagittaire lui-même, qui eſt un centaure, eſt appelé ſimplêment taureau daur Cæſius. Il ſuffit de ces reſſemblances, quand on a bien ſeiſi le génie des allégories, & ſuivi la ſucceſſion des entres triomphes, pour reconoître que c'eſt le coucher des étoiles du bœuf centaure qui a été déſigné dans le ſeptieme triomphe. Cette victoire tomboit au ſolſtice d'hiver, où pluſieurs peuples commençoient l'année & célébroient des fêtes. Diodore place ſous ce même ſigne, ou nuit au ſeptieme travail, la mort du vautour qui rongeoit le foie de Prométhée; c'eſt préciſément le coucher du veutour céleſte, placé à côté d'*Hercule*.

Huitieme travail.

Dans le huitieme treveil, répondant au ſigne des poiſſons, *Hercule* fut obligé d'amener de Thrace les cavales de Diomede, qui vomiſſoient des feux de leurs naiſeaux. *Hercule* les dompta & les emene à Euryſthée, qui les conduiſit ſur le mont Olympe (*Nat. comes*, 678).

Si nous plaçons le ſoleil dans les premiers degrés des poiſſons, ou en huitieme ſigne, nous verrons bientôt que les conſtellations qui précédoient le char de l'aſtre du jour, & qui echevoient de ſe lever héliaquement, étoient le grand & le petit cheval. Le premier eſt mieux connu ſous le nom de Pégaſe. L'allégorie eſt ſi frapeute, que je ne m'aracherai pas même à en développer toue les raporte. C'eſt le Kallenqui ou Kelki, ſur lequel monte Viſchnou dans ſa derniere métamorphoſe, en ſolſtice d'été, au coucher du matin de la lyre ou de la tortue, *chelys marina*, & au lever de Pégaſe le ſoir. En effet, Viſchnou ſe métamorphoſe en tortue, pour aller ſous terre chaſſer le malignité du mauvais génie, & ſous cette forme il ſoutient le terre avec le ſerpent. Lorſque Viſchnou paroît ſur le cheval, la tortue, diſent-ils, plonge dans le mer, & le ſerpent ploie ſous le fardeau, parce qu'il penche effectivement dans le couchant. Dans le manuſcrit des métemorphoſes, à la page 142, on voit Viſchnou dans ſon repos ſolſtitial, acompagné de deux lions.

Neuvieme travail.

Le neuvieme travail, qui tombe ſous le bélier, eſt le combat d'*Hercule* contre les Amazones; & c'eſt après le huitieme travail que pluſieurs auteurs placent le départ d'*Hercule* pour le conquête de la toiſon d'or, ou du bélier placé dans nos conſtellations. (*Lylio Giraldi*, tome I, p. 552): *Poſt hæc Hercules cum Argonautis in Colchos ad vellus aureum navigavit*. Pour exécuter ce travail, il paſſe en Bebrycie (*Natalis comes*, page 678). Quant aux Amazones, le but de cette expédition étoit de conquérir la ceinture d'une de ces héroïnes. *Hercule*, pour cet effet, traverſe le mer noire, & le peys des Cymmeriens: on lui refuſe le ceinture; pluſieurs Amazones périſſent; la derniere meurt vierge; alors le reine des Amazones, eppelée Ménalippe, lui

livre la ceinture ; le lieu du combat eſt Themiſcure, ſur les bords du Thermodon. De retour de cette expédition, ce héros délivre une femme expoſées à un monſtre marin, & tue le monſtre.

Si nous conſidérons les conſtellations qui ſe trouvent à l'horizon le ſoir & le matin, lorſque le ſoleil eſt arivé aux premieres étoiles do bélier, noos verrons que, ſoit le ſoir, ſoit le matin, ce ſont tontes les femmes de la ſphere, qui, par leur coucher ou leur lever, déterminoient cette époqoe aſtronomique, telles qu'Andromede, Caſſiopée, la Vierge, & la femme qui tenoit la balance dans les ancienes ſpheres. Les étoiles de la ceintore d'Andromede ſur-tout étoient en conjonction avec le ſoleil, ou, pour mieux dire, ſe couchoient coſmiquement & deſcendoient ſuos l'horizon avec cet aſtre ; c'eſt la fameoſe ceintore dont le héros devoit faire la conquête. Il paſſe la mer noire, & traretſe le pays des Cimmériens, expreſſion allégorique pour dire qu'*Hercule* alors étoit ſous l'horizon vers le nord, où les anciens plaçoient le pays des Cimmériens ; c'eſt auſſi une alluſion aox ténebres qni étoient ſuppoſées régner ſous le globe terreſtre.

Comme c'étoit, non pas à l'aurore, mais le ſoir, qu'arivoit cette conquête, on dit que c'étoit Mélanipps, (la femme aux cheveox noirs on la nuit) qui lui livra la ceinture. Le lieu du combat étoit Themiſcore oo Themiſcore, la vierge Thémis, parce que c'étoit au moment de l'aſcenſion de la balance oo de la femme porte-balance, que le ſoleil & la ceinture d'Andromede ſe conchuient. C'étoit près du fleuve Thermodon (*route de la chaleur*) le ſoleil regagnant alors l'équateur : ainſi l'allégorie éclate de tootes parts dans cette fâble. Cette même époque aſtronomiqoe étoit fixée le matin par le coocher de la vierge ; voilà pourqooi on ſuppoſe qu'une de ces héroïnes étoit morte vierge, & qo'elle avoit juré de l'être toujours. *Hercule*, à ſon tour, c'eſt-à-dire, le matin, délivre une femme expoſée à un monſtre marin ; c'eſt-à-dire, qoe le matin Andromede eſt tonte entiere levée héliaquement, randis que la baleine, qoi eſt au deſſus d'elle, eſt abſorbée dans les rayons ſolaires. On ſait qo'Andromede fut expoſée à un monſtre marin ; elle eſt repréſentée dans les ſpheres enchaînée, & s'appele encore, *Mulier devota peſti futura* ; & la conſtellation placée au deſſous, qui ſe couche avec elle, eſt la baleine céleſte, que pluſieurs auteurs prétendent être le monſtre auquel fut expoſée Héſiona (*Cæſius*, p. 227), que délivre ici *Hercule*.

Il n'eſt pas difficile d'apercevoir que ce ſont toutes ces apparences aſtronomiqoes réunies, qoi ont donné la naiſſance à la victoire ſur les Amazones. *Hercule* y triompholt de pluſieurs femmes ; mais *Hercule* ne devoit pas triompher de femmes timides ; il étoir naturel de lui oppoſer une armée d'héroïnes ; c'eſt la broderie poétique ; on ne pent eſpérer d'expliquer que les traits eſſentiels de ces allégories.

Dixieme travail.

Le dixieme trarail d'*Hercule* tombe ſoos le ſigne dn taureau. C'eſt la conqnête de *Gérion*, roi d'Eſpagne.

On peut l'expliquer de la même maniere que nous avons expliqué le triumphe d'*Hercule* ſur le lion, & dire qne c'eſt l'arivée do ſoleil au ſigne éqoinoxial dn taurean qn'on a vouln ici déſigner. Ovide dit qu'on célebroit ſous le taureau la fête des Argées ; & à cette occaſion il cite l'arivée d'*Hercule* en Italie, avec les Bœufs de Géryon, & attribue à un des Argiens de ſa ſuite, cet établiſſement (*faſt. lib. V. v.* 621.) Nous obſervons encore que l'entree du ſoleil au taureau, eſt annoncée le ſoir par le concher de la chevre & du cocher, & le lever entier d'*Hercule*. Cette chevre, dans notre ſyſtême, fournit les attributs de Pan & de Faune.

Or voicl ce que dit Plutarqne (*Parallel. p.* 315). *Hercules bovas Geryonis, per Italiam agens, hoſpitio Fauni regis, qui Mercurii filius fuit & patri hoſpites mactare ſolebat, exceptus eſt : is aggreſſus Herculem, ab ipſo trucidatus eſt.* Dans noire ſyſtême, Mercure eſt Perſée, dont le lerer eſt ſuivi de celni du Cocher ou de Faune. Cette même filiation a lieu quand on conſidere Perſée comme Saturne, & le Cocher comme Jupiter. Ce Faune à pieds de bouc eſt donc fils de Mercore, comme Jupiter Ægiochus, fils de Crone ; & il eſt toé, c'eſt-à dire, qu'il ſe couche an lever d'*Hercule*, lorſque le ſoleil gâgne le taureao, & ramene les vaches de Géryon, travail qoi tombe préciſément ſuns ce même ſigne, dans l'ordre des travaux d'*Hercule*.

Cependant les bœufs dont il eſt qneſtion dans le dixieme travail, peuvent être auſſi les ſepe étoiles de la grande ourſe, qoi ſe levoient le matin quand le ſoleil étoit dans le taureau, & qui par-là ponvoient déſigner cette époque. On ſait que les anciens appeloient ces étoiles les bœufs d'Icare ou du Boorès.

Noël le Comte dit qu'ils étoient gsrdés par un dragon, fils de Typhon & d'Échidna, tel préciſément qne le dragon céleſte, placé à côté de l'Ourſe, ou des bœufs d'Icare ; qu'ils étoient auſſi gardés par des chienr, ce qol eſt encore vrai des bœufs d'Icare, puiſqu'on peignit autrefois des chiens à côté de lui, *cum canibus venaticis pingitur*, dit Cæſius, (pag. 137.). Le conducteur de ces bœufs ſe cooche & deſcend ſous l'horizon daus ce moment, verr les régions même, où les anciens plaçoient l'Heſpérie.

On ne doit pas m'accoſer de faire ici un donble emploi de l'ourſe, d'abord comme ſanglier d'Érymanthe, enſuite comme bœof d'Icare : car il eſt certain qu'elle a eu cette double dénomination, & que le poëte l'ayant déja enviſagée dans

le premier ſens, l'a enſuite conſidérée ſous un ſecond raport, pour ne point ſe repéter. Peut-être auſſi que ſon triomphe ſur le ſanglier eſt d'un autre poême, d'autant plus qu'il eſt uni à ſa victoire des Centaures, & forme en quelque ſorte un double travail ſous un ſeul ſigne.

Onzieme travail.

Le ouzieme travail répond au ſigne des gémaux & nous préſeute le triomphe d'*Hercule* ſur le chien Cerbere; ce héros le charge de chaînes de fer, & le force de venir à la lumiere. L'hiſtoire de Théſée & de Pirithoüs ſe trouve liée à ce travail; *Hercule* obtient la permiſſion de les rameuer ſur la terre. Celle d'Orphée s'y trouve auſſi placée ainſi que ſa lyre enchantereſſe.

L'entrée du ſoleil au premier degré des gémeaux étoit fixée par le coucher héliaque du chien céleſte Procyon que les Arabes appelent Kebel, & qui diſparoiſſoit dans les flots de lumiere que epand l'eſtre du jour. Peu de jours après il ſe levoit, paſſoit au méridien, & ſe couchoit avec le ſoleil, & il ſembloit enchaîné à ſon char: il n'en fallut pas davantage pour chanter la victoire du géule ſur un chien mouſtrueux. Dans le même moment les derniéres étoiles de la lyre céleſte, appelée lyre d'Orphée, achevoient de ſe lever acroniquement ou le ſoir. L'hiſtoire d'Orphée & de ſa lyre, furma donc ici une épiſode agréable. Quant à Théſée & à Pirithoüs, Cæſius, (pag. 40), prétend qu'on les avoit placés dans le conſtellation des gémeaux; au moins il prouve qu'on y mit Théſée. Si cela eſt, la liaiſon de ce travail avec leur retour à l'horizon ſupérieur, eſt neturele, & l'allégorie s'explique d'elle-même. Au reſte, je ferai obſerver que le chien dont il eſt queſtion ici, n'eſt pas le chien ſymbolique repréſenté avec une triple tête de chien, de loup & de lion. Celui-ci étoit un emblême compoſé de la route du ſoleil dans les ſignes ſupérieurs. Ils n'ont de commun enſemble que le nom de Cerbere ou Kebel.

Le grand chien *Sirius* venoit auſſi de ſe précipiter, quelques jours auparavent, dans les feux ſolaires; mais Stace, (*Sylvarum*, *liv. III*, *n°.* 11, *verſ.* 112.), parlant d'Anubis, que nous démontrons être le même que le chien céleſte, qui en porte encore le nom en aſtronomie, l'appele *Janitor Latheus*.

Donc le Cerbere eſt un des deux chiens céleſtes qui ſont l'un près de l'autre, & appelés par les Arabes Kebel, par une inverſion de *Chelb*, chien. Le Cerbere étoit fils d'Échidna, & il étoit ſouvent peint avec les attributs du ſerpent, ou la tête hériſſée de ſerpens. Mais l'hydre de Lerne, qui s'appele Échidna, s'éleve au deſſus de ſa tête, & lui fournit ſans doute ces attributs ſymboliques. Dans le manuſcrit des métemorphoſes de Viſchnou (pag. 15.), on voit le dieu Calbairen, également avec le chien, debout à ſes pieds, & il tient de le main droite un ſerpent; des flammes s'élancent de ſa tête.

Ce qui a donné lieu à la deſcente eux enfers, c'eſt qu'alors *Hercule* approche de l'horizon inférieur, & que même ſa maſſue & ſon bras ſont couchés lorſque le ſoleil parcourt les derniers degrés des gémeaux, ou pendant ſon oezieme travail. Il revient enſuite ſur l'horizon, mais c'eſt à la fin du jour; de maniere qu'alors il eſt toute la nuit ſur l'horizon obſcur, ou dans la partie du ciel obſcurcie par l'ombre de la terre.

Douzieme travail.

Le dernier travail d'*Hercule* répondant au Cancer eſt ſon ſecond voyage en Heſpérie ou au couchant. Les uns diſent qu'il y fut cueillir des pommes d'or, & d'autres diſent qu'il enleva des brebis à toiſon d'or; & cette différence vient de l'équivoque du mot Grec, μῆλον, qui ſignifie *brebis* & *pomme*. Quoiqu'il en ſoit, elles étoient gardées par un dragon, & ce dragon eſt celui qui eſt au pole, & qui porte encore le nom de *Cuſtos heſperidum*.

Le voyage d'*Hercule* en Heſpérie s'explique ſimplement par l'arivée de la tête d'*Hercule* à l'horizon occidental ou au couchant, & par le coucher ſucceſſif des étoiles de la partie ſupérieure d'*Hercule*, qui ſe fait pendant que le ſoleil parcourt le Cancer, ou durant le douzieme mois.

Pline convient que le nom de jardin des Heſpérides vient, non pas des filles d'Heſpeus, mais du couchant; de là le nom d'Heſpérie, donné à à l'Eſpagne.

Nous ſommes aſſez de l'evis de Paléphate, qui croit que μῆλα ſignifie des brebis à toiſon d'or, & non des pommes; parce que ſi nous conſidérons l'aſpect du ſoir à l'entrée du ſoleil dans ce ſigne, nous verrons que comme l'arivée d'*Hercule* en Heſpérie, ou au couchant, fixoit le marin cette époque; le levee des étoiles de Céphée la déterminoit également le ſoir. Dans les ancienes ſpheres on peignoit à la place de Céphée, un berger avec un troupeau de brebis. *Ibi*, diſoit Cæſius (page 114), & Hydes, *fragmenta Azophi oſtendunt paſtorem cum ovibus & cane*. Cette conſtellation eſt exactement placée ſur le dragon, *Cuſtos heſperidum*, qu'on diſoit avoir été le gardieu des brebis dorées.

Nous avons démontré ailleurs, en expliquant le cycle des douze cuimeux, ſi fameux dans tout l'orient, que la brebis répondoit au cancer, & nous l'avons expliqué comme ici, par les brebis de Céphée. Il ſe leve acroniquement pendant tout ce mois, juſqu'à ce que le ſoleil arivé au dernier degré du ſigne du cancer, termine ſa courſe au levee du verſeau ou de ſon urne, en grec *Calpe*; nom que porte encore cette conſtellation, & que les enciens donnoient au terme de la courſe du génie ſolaire *Hercule*.

Apollodore dit auſſi qu'*Hercule* envoit aux extrémités de l'univers dans la coupe du ſoleil. Au reſte, cette coupe peut être auſſi bien la coupe céleſte, que l'urne ou le vaſe du verſeau; elles ont toutes deux le même nom, & toutes deux ont pu également bien déterminer cette apparence aſtronomique, & le terme de la courſe du génie ſolaire. En effet, lorſque le ſoleil parcouroit le cancer, & arivoit au lion, cette conſtellation diſparoiſſoit au couchant, le ſoir, en eſpect avec celle du verſeau qui ſe trouvoit à l'orient. On a donc pu également faire alluſion à cette coupe, *Celpe:* elle a cet avantage même ſur celle du verſeau, qu'elle s'appele encore *coupe d'Hercule* (*Cæſius*, peg. 274, & Macrobe). Cette même conſtellation ſe couche au ſolſtice d'été, avec les premieres étoiles du centaure céleſte, au lever du fleuve du verſeau. Or, la fable dit qu'*Hercule*, après avoir achevé ſes travaux, paſſe le fleuve Irene, & meurt revêtu de la robe du Centaure qu'il a tué, & dévoré de feux; alluſion aux chaleurs ſolſtitiales.

Travail d'Hercule enfant.

Je terminerai cette explication par celle d'un des travaux d'*Hercule* encore enfant, que l'on ne compte pas dans le nombre des douze travaux du héros, mais qui n'en eſt que plus propre à prouver l'origine aſtronomique des travaux d'*Hercule*.

Théocrite, dans ſon idylle ſur *Hercule* enfant, nous dit qu'à l'âge de dix mois, il triomphe de deux ſerpens, l'un mâle & l'autre femele, à l'heure de minuit, lorſque l'ourſe avoit paſſé le méridien, & qu'Orion venoit de ſe lever tout entier; une femme au lever du ſoleil, en jeta les cendres dans un fleuve en détournant la tête. La plupart de ces circonſtances ſemblent n'être qu'une broderie poétique, dont on ne croiroit pas pouvoir rendre compte dans l'analyſe d'une fable allégorique; cependant *Hercule* céleſte, ou l'*Ingeniculatus*, qui porte encore le nom d'*Hercule*, ſur nos ſpheres, remplit toutes les conditions de la fable de Théocrite. La neiſſance ou le lever héliaque de la conſtellation d'*Hercule*, commence lorſque le ſoleil eſt parvenu environ au vingt-cinquieme degré du ſcorpion. Alors on voit dans l'hémiſphere ſupérieur, l'hydre de Lerne déployée toute entiere, & une grande partie du ſerpent Ophiucus, qui eſt près d'Hercule; l'une eſt le ſerpent femele, l'autre le ſerpent mâle qui aſſiegent ſon berceau. Ces deux conſtellations ſont ſi étendues, & tellement diſpoſées ſur la ſphere, qu'il n'y a qu'une ſeule poſition où elles puiſſent être toutes deux dans l'hémiſphere inférieur ou ſous l'horizon; c'eſt ce qui arive lorſque le ſoleil eſt parvenu à 25 degrés environ du ſigne de la vierge, dix mois préciſément après le lever d'*Hercule*; à l'heure de minuit, la petite ourſe venoit de paſſer le méridien, & Orion venant de ſe lever, *Hercule* eſt alors preſqu'entier ſur l'horizon, ſa tête touche l'horizon occidentel; mais les deux ſerpens ſont deſſous, la queue de l'un touche l'horizon occidentel, la tête de l'autre le bord oriental, où il va paroître. Quelques minutes plutôt ou plutard, il y a toujours un de ces deux ſerpens ſur l'horizon, & le plus petit mouvement du globe à droite ou à gauche, ſuffit pour les y ramener. C'eſt donc à l'heure indiquée par Théocrite qu'*Hercule* triomphe de tous deux. La femme qui jete au lever de l'aurore les cendres de ce monſtre, dans un fleuve auquel elle tourne la tête; c'eſt la vierge dont la tête ſe leve alors héliaquement au coucher des premieres étoiles de l'éridan, auquel elle tourne le dos dans nos ſpheres. Il ſeroit impoſſible que les circonſtances les plus minutieuſes de cette fable, ſe rencontraſſent dans le triomphe de l'*Hercule* céleſte, ſur les deux ſerpens-conſtellations, ſi le récit de Théocrite n'étoit pas une ancienne fable aſtronomique.

Ainſi il n'eſt pas un ſeul travail qui réſiſte à l'explication aſtronomique, non ſeulement chaque explication iſolée prouve la vérité du principe que nous avons établi; mais la ſucceſſion même donne preſque la force de la démonſtration à chaque ſolution particuliere. L'application que nous faiſons de l'aſtronomie à l'explication des douze travaux d'*Hercule*, & le raport que nous ſuppoſons qu'ils ont avec les douze ſignes, n'eſt point une idée nouvele: mais n'ayant jamais été démontrée, ou l'avoit miſe au nombre des autres conjectures des anciens, ſur la fable ou l'hiſtoire allégorique de ce héros.

Le ſcholieſte d'Héſiode l'avoit dit en parlant du mariage d'*Hercule* avec Hébé ou la jeuneſſe; *bene prorſus & ſapienter de Hercule perhibetur quod Heben in uxorem duxerit;..... ubi enim ſol totum Zodiacum unius anni ſpatio permeando emiſitus eſt, jam tum veluti ad juventutis principium de nove reverſus in vere nobis apparet.* Mais l'équinoxe de printemps étoit alors au taureau céleſte, ſigne dans lequel on plaça Europe. Voilà pourquoi dans le beau marbre de Gori, on voit Hercole avec Hébé & Europe. Les autres perſonages ſont des ſatyres & des faunes, divinités à pieds de bouc, qui empruntoient leurs attributs de Pan ou de la chevre céleſte, qui fixoit alors par ſon coucher & ſon lever, l'équinoxe de printemps. Enfin, Euſebe, dans ſa *Préparation évangélique*, (liv. 3, chap. 11), s'exprime ainſi: *ſolem Heraclea, aut Herculem appellarunt, quem etiam duodecim certaminum labore defunctum eſſe fabulantur, cæleſtis orbis in duodecim ſigna diviſionem ſymbolo hoc declarare cupientes.* Toute la différence qu'il y a entre nous & ces auteurs, c'eſt 1°. qu'ils ont attribué au ſoleil ce que nous attribuons au génie ſolaire, qui étoit cenſé guider ſa marche & faire avec lui le tour du monde; & 2°. qu'ils ont conſervé cette tradition ancienne ſans le developer, & pene-

être ſans la bien comprendre ; au lieu que nous croyons avoir bien réſolu le problême.

Il eſt encore pluſieurs traditions qui confirment le rapport d'*Hercule* aux douze ſignes. On dit qu'il éleva douze autels aux douze grands Dieux, alluſion au génie protecteur des douze ſignes & des douze mois.

L'oracle de Delphe lui ordonne de ſe rendre à Tyrinthe, & ſervir douze ans Euriſthée ; ce nombre eſt allégorique ; *Hercule* acorde les honneurs néméens à trois cents ſoixante jeunes gens qui l'aiderent dans ſes travaux, & périrent pour lui. Ce nombre eſt celui de trois cents ſoixante degrés du cercle & des jours de l'année ſans épagomenes.

Voilà donc ce héros dont la plupart des rois de la Grece ſe diſoient deſcendus, comme les Péruviens ſe diſent enfans du ſoleil ; un héros dont on a fait la généalogie, & qui a dans l'hiſtoire une exiſtence réelle, qui ſe trouve n'être qu'une conſtellation, chantée plus de deux mille ans, avant Hérodote, & plus de douze cents ans avant l'âge où l'on fait vivre le fils d'Alcmene. On dira, ſi l'on veut, qu'il a exiſté un prince grec qui a porté ce nom ; cela peut être. Pluſieurs perſones ont cru que je voulois attaquer l'exiſtence des héros qui ont porté ſur la terre le même nom que les génies étoilés ; ce n'eſt pas-là mon deſſein. Je dis qu'on a confondu l'hiſtoire du ciel avec celle de la terre, & je cherche à démêler ce cahos ; cependant quand on parle d'*Hercule*, c'eſt toujours de celui dont nous venons d'expliquer les travaux, & c'eſt celui-là même qui ſe trouve nommé dans les généalogies des princes grecs, & dont le ſiecle eſt une époque chronologique. (*Fin de l'article de M. Dupuis*).

Hercule, ainſi que Mercure, préſidoit aux poids & aux meſures. On lui avoit donné ce département, à cauſe de ſon amour pour la juſtice. Les Étruſques avoient précédé les Romains dans cette attribution ; car on trouve au cabinet de Florence des poids antiques marqués d'une maſſue & de lettres étruſques.

La collection d'antiques de Ste. Genevieve, à Paris, en renferme trois ſemblables, publiés par du Molinet (*pag.* 49.)

Voici des inſcriptions latines qui atteſtent ce département d'*Hercule* (*Fabretti inſcript.* 528.) :

HERCULI PONDERUM
Q. ÆMILIUS. VILIANUS
S. TRES. CON. SII.

& la ſuivante :

SACRUM. HERCULI.
MAG. VICS. ANNI XI
A. A. MARCII. ATHENODOR
LIB. HILARUS. ET. BELLO.
N. LUCIUS. HERMEROS
ÆQUITAS. MAGISTER
PONDERA. AURARIA. ET.
ARGENTARIA
VICINIÆ. POSUERUNT
IDEM TUNTUS
ANNO. XIX
PRO. PARTE. IN
VIGUL. PROVICIN
UNA. CUM. MAGIST
CONTULERUNT.

(*Articles extraits de l'hiſtoire de l'art de Winckelmann*).

„ *Hercule* ſe trouve quelquefois repréſenté dans la plus belle jeuneſſe, & avec des traits qui font preſque douter de ſon ſexe : ſa beauté reſſemble à celle que la complaiſante Glycere exigeoit d'un jeune homme digne de ſes faveurs. (*Athen. Deipn. liv.* 13, *pag.* 605 *D.*). C'eſt ainſi qu'il eſt gravé ſur une cornaline du cabinet de Stoſch. (*Deſcription, &c. p.* 268.). Mais la plupart du temps ſon front s'éleve & prend une conſiſtance charnue, les os de ſes ieux ſe gonflent & s'arondiſſent, caractere qui dénote la force & les travaux du héros futur, au milieu des chagrins, qui comme dit le poëte, enflent le cœur. (*Il. Σ. v.* 550. 642) „.

„ Cette forme du front, ſur tout ſes cheveux courts & ramaſſés ſur le front, ſont des caracteres qui ſe trouvent à toutes les belles têtes d'*Hercule* de tous les âges ; ils nous offrent, outre la grôſſeur du cou, des marques ſymboliques de ſa force, & paroiſſent faire alluſion aux poils qui ſe trouvent entre les cornes du taureau. Ces cheveux ſont donc des traits caractériſtiques d'*Hercule*, qui nous font diſtinguer les têtes de ce héros de celle d'Iole, ſa maîtreſſe, couvertes pareillement d'une peau de lion, &

garnies d'une chévelure qui descend en boucles sur le front, ainsi qu'on la voit coëffée sur une pierre gravée du cabinet royal Farnese, de Naples, représentant une tête de cette jeune beauté, travaillée de grand relief. Ce même caractere fut une des raisons qui m'engagea autrefois à donner la vraie dénomination à une tête d'*Hercule* gravée en creux dans l'ancien cabinet de Stosch; tandis que cette tête n'étoit connue des antiquaires que sous le nom d'Iole. Ces mêmes traits caractéristiques se trouvent à une tête jeune couronée de lauriers, & gravée sur une cornaline par Allion, artiste grec; elle se voit au cabinet du grand duc à Florence, & représente pareillement un *Hercule* & non un Apollon, pour lequel on a voulu le faire passer (*Stosch. Pierres gr. pl.* 8). Une autre tête d'*Hercule* du même cabinet, sur une pierre gravée par Onésas, est également couronée de laurier; mais comme le haut de la tête y est défectueux, le front a été restauré sur la gravure en cuivre par des gens qui n'ont pas fait toutes ces observations. Il est certain que si les antiquaires adonnés à l'étude des médailles avoient fait, le mêmes réflexions, nous trouverions aujourd'hui l'image d'*Hercule* sur une infinité de médailles qui portent d'autres noms: tel que celui d'Alexandre ou de quelqu'autre roi. Combien n'y a-t-il pas de médailles qui représentent une tête jeune couronée de lauriers, qui portent le nom d'Alexandre le grand tandis qu'elles devroient porter celui d'*Hercule*?„

„ L'existence ou le suppression des nerfs & des muscles distinguent *Hercule*, obligé de déployer le force de son bras contre des monstres & des brigands, & éloigné encore du terme de ses travaux, d'*Hercule* purifié par le feu des parties grôssieres du corps & parvenu à la jouissance de la félicité des immortels. L'homme paroît dans l'*Hercule* Farnese, & le Dieu dans l'*Hercule* du Belvédere, ou dans le fameux Torse. Ces traits caractéristiques nous autorisent à juger si des statues rendues méconnoissables per la perte de la tête & des attributs, représentent un Dieu ou un homme. Plein de ces sublimes conceptions l'artiste élevoit son imagination du matériel à l'immatériel, & sa main créatrice produisoit des êtres, exempts des besoins de l'humanité, des figures qui représentoient l'homme dans une plus haute dignité, & qui sembloient être les types & les images des esprits pensens & des intelligences célestes„.

„ Parmi les héros de l'antiquité, celui qui se distingue par des oreilles de lutteur, c'est-à-dire, à rebords nerveux aplatis par les coups, c'est surtout *Hercule*, parce que dans les jeux qu'il institua lui-même à Élis, en l'honeur de Pélops, fils de Tantale, il gagna le prix comme Pancratiaste: il fut encore vainqueur aux jeux qu'Acaste, fils de Pélée célébra à Argos. De même Pollux est figuré avec de semblables oreilles, parce qu'il remporte la victoire comme Pancratiaste dans les premiers jeux pythiques de Delphes. Cette forme d'oreilles donnée à un jeune héros sur un grand bas-relief de la Villa Albani, m'a fait croire que cette figure représente Pollux, ainsi que je l'ai fait voir dans mes monumens de l'antiquité. On remarque encore de semblables oreilles à la statue de Pollux au Capitole, & à une petite figure du même héros, au palais Farnese. Il faut observer cependant que toutes les têtes d'*Hercule* ne paroissent pas avec des oreilles ainsi conformées: celles qui nous le représentent comme Pancratiaste, & par conséquent avec ce caractere, sont, parmi les statues, celles de bronze au capitole, & six autres de merbre: le premiere au Belvédere; le seconde à la Villa Médicis; la troisieme au palais Mattei; la quatrieme à la villa Borghese; la cinquieme à la villa Ludovisi; & la sixieme au jardin du palais Borghese. Entre les têtes d'*Hercule* avec des oreilles portant ces caracteres, je puis citer les suivantes: celles du capitole, du palais Berberini, de la villa Albani; mais la plus belle de toutes ces têtes est celle d'un Hermès du comte Fede, antique trouvée à Tivoli, dans les ruines de la villa Adriana. Les savans qui ont présidé à la publication des antiquités du cabinet d'Herculanum, auroient pu confirmer le véritable forme des oreilles des lutteurs, s'ils avoient voulu faire plus d'attention à celle des deux bustes d'*Hercule* de grandeur naturele & de bronze; attendu que ces têtes étoient assez reconnoissables par leur configuration & par leurs cheveux. N'ayent point fait attention à ces caracteres particuliers, ils nous ont donné de fausses notions de ces antiques, en faisant passer la premiere qui est dans l'adolescence pour un Marcellus, petit fils d'Auguste, (*Bronzi, Ercol. tav.* 49, 50), & la seconde qui est dans l'âge viril pour un Ptolémée Philadelphe (*Ibid. tav.* 66, 62) „.

„ À un *Hercule* du jardin Borghese, on voit l'extrémité des parties natureles exposer sur un soutien, qui est une baguete de marbre proprement travaillée & de l'épaisseur d'un tuyau de plume; cet *Hercule*, à cause de sa parfaite conservation, peut être rangé dans la classe des figures les plus rares de Rome: car il est presque entier, & il ne lui manque que les extrémités de deux doigts du pied, qui n'auroient pas souffert s'ils n'avoient pas débordé la plinthe.

„ Dans l'apertement des conservateurs du capitole, on voit un *Hercule* fort connu, plus grand que le naturel, qui conserve encore toute sa dorure antique „.

„ Je ne saurois passer sous silence une statue d'*Hercule* en marbre, placée au palais Pitti à Florence, & désignée par cette inscription qu'on lit sur le socle: ΑΤΣΙΠΠΟΣ ΕΠΟΙΕΙ, *Lysippe l'a fait*. Je ne ferois pas mention de cette antique, si un écrivain ne l'eût pas prônée comme un ouvrage de cet artiste. (*Maffei, Raccolt. di stat.*).

Ce

Ce n'eſt pas en doutant de l'antiquité de l'inſcription que je rejete ſon opinion : car ſuivant le témoignage de Fiſminio Vacca, cette inſcription s'y liſoit lorſque la ſtatue fut tirée des fouilles du mont Palatin. Mais l'on ſait que que ces fauſſes inſcriptions & ces ſupercheries ſe pratiquoient déja chez les anciens, ainſi que je l'ai fait voir. Maffei avoit fait d'ailleurs toutes ces remarques ſur l'inſcription dont nous parlons. Quoi qu'il en ſoit, deux raiſons ſans replique prouvent que cet *Hercule* ne ſauroit être de la main de Lyſippe ; d'abord le ſilence des anciens ſur les ouvrages de cet artiſte en marbre, enſuite le travail de la ſtatue même qui n'eſt rien moins que digne d'un Lyſippe „.

Une moſaïque du capitole offre *Hercule* demi-nu, filant avec une quenouille & un fuſeau, pendant qu'un petit amour joue de la flûte à pluſieurs tuyaux. Auprès de lui on voit un lion que des amours ont lié par les quatre pieds, & qu'ils conduiſent en leſſe. Cette allégorie ingénieuſe ſe trouve ſur pluſieurs pierres gravées ſous d'autres formes. Tantôt l'amour eſt porté ſur un lion ; tantôt il eſt placé ſur le dos d'*Hercule* qui plie ſous le fais, &c.

Une belle moſaïque de la villa Albani, repréſente *Hercule* délivrant Héſione expoſée à un monſtre marin, & la rendant à Télamon, ſon fiancé.

HERCULE *portant un enfant*.

„ On a cru trouver, dit Winckelmann, le portrait de l'empereur Commode, dans la figure de l'*Hercule* du Belvédere ; parce qu'il porte un enfant ſur ſa peau de lion. On a prétendu que cet enfant étoit celui que l'empereur avoit dans ſa chambre pour l'amuſer, le même qui ayant trouvé la liſte des proſcripts, & l'ayant laiſſé tomber par la fenêtre, donna lieu à la mort du tyran. (*Herodian. L.* 1, *c.* 53.). Ce qui a encore donné occaſion à cette fauſſe dénomination, c'eſt la peau de lion, dont Commode ſe trouve couvert, comme *Hercule*, ſur quelques-unes de ſes médailles. L'enfant porté par cette figure eſt le jeune Ajax, fils de Télamon. *Hercule* prit cet enfant dans ſes bras, & l'ayant mis ſur ſa peau de lion, il lui dit : „ Puiſſes-tu devenir un jour „ encore plus grand que ton pere ! „ (*Pind. hiſt. 6. v. 60.*). Dans le plâtre qu'on a tiré de cette ſtatue on a ſupprimé l'enfant, & l'on fait tenir à *Hercule*, au lieu du petit Ajax, les trois pommes des Heſpérides. Wright, qui répete dans ſon voyage tout ce que lui a dit ſon aveugle conducteur penſe que ce Commode n'eſt pas mauvais, mais qu'il montre une différence évidente entre le goût Grec & le goût Romain dans la ſculpture. (*Trav. p.* 267.). Ce jugement abſurde n'eſt fondé que ſur le nom qu'on a donné à la ſtatue ; d'après ſon raiſonement on auroit pu y trouver le ſtyle Égyptien, ſi on avoit pu donner à la figure le nom de Ptolémée. Quoi qu'il en ſoit, on peut être aſſuré que cet *Hercule* eſt l'ouvrage d'un des grands maîtres Grecs, & qu'il mérite une place parmi les plus beaux ouvrages de Rome. La tête de cette figure eſt ſans contredit la plus belle tête d'*Hercule*, & les cheveux y ſont traités dans la plus grande maniere, & travaillés comme ceux d'Apollon „.

Cette belle ſtatue antique du capitole a été reconnue depuis la mort de Winckelmann, pour HERCULE *portant ſon fils Télephe*. On a placé depuis peu d'années, à la villa Borgheſe, une ſemblable ſtatue trouvée dans les fauxbourgs de Rome, d'où elle avoit été tranſportée dans la villa d'Eſt à Tivoli. Cet Hercule de la villa Borgheſe, a de plus que celui du Vatican, une biche ſculptée dans le même morceau, à côté de lui, & levant la tête vers l'enfant qu'il porte. On ne peut méconnoître ici la biche nourice de Télephe, & le fils d'Augé. Une biche accompagnoit ſans doute auſſi l'*Hercule* du Vatican ; mais on n'a pu la retrouver, & ſon abſence a cauſé l'erreur de Winckelmann. (*Monum. inediti. Guatani, an.* 1788. *aprile.*).

HERCULE *en repos* (Torſe d') „ Je crois, dit Winckelmann, qu'il faut aſſigner pour époque le ſiecle d'Alexandre le Grand, à Apollonius d'Athêne, fils de Neſtor, ſculpteur du fameux Torſe du Belvédere, ou de la figure tronquée d'un *Hercule* en repos & déifié. Au moins le nom du ſtatuaire tracé ſur l'ouvrage me fait conjecturer qu'il a vécu quelque temps après Alexandre. Il eſt certain que la forme ω de l'oméga Ω dans le nom de cet artiſte, ne ſe trouve pas employée avant les temps de ce roi ; & les médailles des rois de Syrie ſont les premiers ouvrages dans leſquels on la remarque. Le plus ancien monument public où cette lettre paroiſſe ainſi figurée, eſt ce beau vaſe de bronze, entouré de cercles & conſervé au capitole. Suivant l'inſcription qu'on lit ſur le bord, il fut donné en préſent, par le fameux Mithridate Eupator, roi de Pont à un Gymnaſe : lieu qu'on avoit coutume de décorer de ces ſortes de vaſes. (*Polyb. L.* 5, *p.* 429. *B.*). Outre l'inſcription qui fait foi de ce que je viens de dire, on lit ſur le même vaſe en caracteres plus petits ὑπὲρ διαστάσεως, mots qu'on n'a pas entendu juſqu'ici, & qui ſignifient ſans doute : *ὑφάλυπον διάβαστε, conſerve-le net & brillant* : car le mot ὑφάλυπον eſt employé pour déſigner les harnois brillans de deux chevaux. (*Heſyſch.* φάλυπα, ὑφάλυπος) „.

„ Mutilée au dernier point, ſans tête, ſans bras & ſans jambes, cette ſtatue d'*Hercule*, telle qu'on la voit aujourd'hui, ſe préſente encore à ceux qui ſavent pénétrer les myſteres de l'art, dans un éclat qui décele ſa beauté primitive. Le maître de ce chef-d'œuvre nous offre dans ſon ouvrage le haut idéal d'un corps élevé au deſſus de l'homme, d'une conſtitution parvenue à tout le développement de l'âge fait, d'une nature exaltée juſqu'au degré qui caractériſe le contentement divin. *Hercule* paroît ici au moment où il s'eſt

purifié par le feu des parties grôſſieres de l'humanité, à l'inſtant qu'il a obtenu l'immortalité & une place parmi les Dieux: c'eſt ainſi que la peignit Artémon. (*Plin. liv.* 35, *c.* 40.). Il eſt repréſenté ſans beſoin de nourriture, & ſans être obligé de déployer davantage la force de ſon bras. Vous ne voyez d'apparent aucune veine: ſon corps eſt fait pour jouir & non pour ſe nourrir, ſon ventre eſt plein ſans être gros. A ce qu'on peut juger de ſon attitude, il eſt aſſis, le bras droit paſſé par-deſſus ſa tête, & repréſenté dans l'état de repos après tous ſes travaux. C'eſt ainſi qu'on le trouve figuré ſur les deux monumens antiques conſervés à la villa Albani: le premier eſt un grand baſſin de marbre; le ſecond eſt un fameux, bas relief, nommé la réconciliation & l'apothéôſe d'*Hercule*, avec cette inſcription: ΗΡΑΚΛΗΣ ΑΝΑΠΑΤΟΜΕΝΟΣ, *repos d'Hercule*. La diſpoſition de ſon corps, la tête dirigée en haut, la ſérénité peinte ſur ſa phyſionomie, donnent lieu de croire qu'il étoit occupé à repaſſer la ſucceſſion de ſes grands exploits. C'eſt ce que ſemble indiquer ſon dos, courbé pour ainſi dire ſous le poids de ſes hautes méditations. Sa poitrine puiſſamment élevée eſt encore cette poitrine contre laquelle il étouffa le géant Géryon: la force & la longueur de ſes cuiſſes nous repréſentent cet homme agile qui pourſuivit, qui atteignit le cerf aux pieds d'airain, & nous montrent ce héros infatigable, qui, traverſant des pays ſans nombre, porta ſes pas juſqu'aux confins de l'univers. Que l'artiſte admire dans les contours de ce corps, cette tranſition ſucceſſive d'une forme à l'autre, ces traits cadencés dont la marche ondoyante reſſemble aux vagues qui ſe hauſſent, qui ſe baiſſent les unes après les autres! Il trouvera qu'en deſſinant cet étonant morceau, on ne peut jamais s'aſſurer d'en avoir ſaiſi la juſteſſe: car la convexité dont on croit ſuivre la direction, s'écarte de ſa marche, & prenant une autre route, trompe l'œil & la main. Les os paroiſſent revêtus d'un épiderme nouri; les muſcles ſont gras ſans ſuperfluité: il n'y a point de figure qui ſoit auſſi bien *de chair* que celle-ci. L'on pourroit dire que cet *Hercule* approche encore plus du bel âge de l'art que l'Apollon même du Belvédere „.

„ Quelques perſones ont dit que cette figure repréſente *Hercule* filant, & je ne conçois pas où quelqu'un peut avoir pris que Raphaël y ait trouvé cette poſition (Batteux, cours de belles lettres, T. 1, p. *66.*). Il eſt d'autres mépriſes qui méritent à peine d'être relevées. Telle eſt celle de Florent le Comte (cabinet de ſingularités, &c. T. 1, p. 20), lorſqu'il nomme l'auteur du Torſe, Hérodote de Sicyone. Pauſanias fait mention d'un Hérodothe d'Olynthe; mais perſone ne connoît de ſtatuaire de ce nom, natif de Sicyone. Quant au Torſe d'une ſtatue de femme, qui doit être à Rome & ſurpaſſer en beauté toutes les autres ſtatues, ſelon la même écrivain, j'avoue qu'il m'eſt inconnu. Un autre écrivain dit (Desmontio, Del. ſculp. antiq. p. 12), que cet Apollonius eſt auſſi le maître du groupe du Taureau Farneſe, ce qui eſt abſolument faux „.

„ Rien n'eſt plus propre à faire ſentir les beautés de l'*Hercule* du Belvédere, que de le comparer avec d'autres figures de ce héros, ſurtout avec celle du fameux *Hercule* Farneſe, dont le maître eſt Glycon d'Athènes. Dans cette ſtatue *Hercule* eſt repréſenté ſe repoſant au milieu de ſes travaux. Le ſtatuaire a donné au héros des veines gonflées, des muſcles tendus, & élevés avec un renflement extraordinaire. Ici nous le voyons ſe repoſer, échauffé en quelque ſorte, & cherchant à reſpirer, après ſa courſe pénible, aux jardins des Heſpérides, dont il tient les pommes dans ſa main. Glycon ne s'eſt pas montré moins poëte qu'Apollonius, en s'élevant au deſſus des formes ordinaires de l'humanité, dans l'expreſſion des muſcles qui ſont rendus comme des collines preſſées: & l'artiſte s'eſt propoſé pour but d'exprimer l'élaſticité rapide des fibres, en reſſerrant les muſcles & en leur donnant une tenſion circulaire. C'eſt avec ce jugement raiſoné que cette figure veut être conſidérée, afin que le génie poétique du maître ne ſoit pas pris pour de l'enflure, & ſa force idéale pour une hardieſſe outrée: car vous pouvez ſuppoſer avec aſſurance cette intention à celui qui a été capable d'enfanter un pareil chef-d'œuvre „.

HERCULE conſtruiſant un trophée ſur les médailles des tyrans d'Héraclée dans le Pont.

—— Débout avec ſes attributs, ſur les médailles d'Héraclée en Italie, de Thermæ.

—— Étouffant un lion, ſur les médailles d'Héraclée en Italie, de Sueſſa, de Tarente.

—— Combattant l'hydre, Phæſtus.

—— Combattant les ſtymphalides, ſur celles de Stymphalus.

—— Aſſis ſur les médailles de Thaſus.

—— Armé du foudre ſur une médaille de Naxos.

HERCULES ruſticus, ou SILVAIN.

Cet *Hercule* étoit la même divinité que Silvain: c'eſt pourquoi les colléges de gladiateurs étoient dédiés à ce dernier. On voyoit dans le cabinet du cardinal Albani le daſſein d'un bas relief antique, ſur lequel *Hercule* étoit repréſenté debout auprès d'un autel. Silvain étoit placé de l'autre côté de l'autel; & il y avoit aux pieds du premier un cochon, qui étoit la victime ordinaire du ſecond. Leur identité ſemble établie évidemment par ce marbre, que Winckelmann a publié dans ſes *monumenti inediti*.

Quelquefois *Hercule* Silvain porte une couronne de pin, tient un arbre, ou arbriſſeau, & une faucille.

M. Carlo Antonini, architecte à Rome, poſſede une ſtatue d'*Hercule* debout, couvert de la dé-

peuille d'un lion, le bras gauche apuié ſur ſa maſſue. Cet *Hercule* a des oreilles de faune; ce qui convient bien à l'*Hercules ruſticus*. (*Monum. inédit Guattani*. 1787. *Agoſto*.)

HERCULE (*colonnes d'*). On entend préſentement par ce nom deux montagnes placées aux deux côtés du détroit de Gibraltar, ſavoir, *Calpé* en Eſpagne, & *Abila* en Afrique.

Les anciens ne s'accordent point ſur l'endroit où il falloit placer les *colonnes d'Hercule*, & ce ſont eux-mêmes qui nous l'apprenent. Les uns, dit Strabon, entendent par ces *colonnes* le détroit, ou ce qui reſſerre le détroit; d'autres *Gades*, d'autres des lieux ſitués au delà de *Gades*. Quelques-uns prenent Calpé & Abyla pour les *colonnes d'Hercule*; d'autres croient que ce ſont de petites îles voiſines de l'une & de l'autre montagne. D'autres enfin veulent que ces *colonnes* ne ſoient autre choſe, ſinon de *colonnes* de bronze de huit coudées, qui étoient à *Gades*, dans le temple d'*Hercule*: ce ſont, dit-on, celles que les Tyriens y trouverent. Ayant fini là leur navigation & ſacrifié à *Hercule*, ils eurent ſoin de publier que la terre & la mer ne s'étendoient pas plus loin. D'ailleurs c'eſt un ancien uſage que de pareils monumens, élevés de main d'homme, étant ruinés avec le temps, le nom demeure au lieu même où ils étoient. Voilà le précis des réflexions de Strabon ſur ce ſujet; & ce précis ſuffiroit pour prouver que cet auteur eſt un critique des plus judicieux indépendament de ſon mérite en Géographie.

HERCYNE, une des compagnes de Proſerpine, étoit fille du fameux Tropbonius; on l'honoroit à Lébadie, dit Pauſanias, & on lui conſacroit des ſtatues qui la repréſentoient tenant une ole ſur la main. (*Pauſan. l. IX.*)

HÉRÉDIE, meſure gromatique des anciens Romains.

Elle valoit un arpent & $\frac{1}{100}$ de France, ſelon M. Paucton.

Elle valoit en meſure du même peuple,

2 jugeres;
ou, 4 actes carrés;
ou, 24 onces de terre;
ou, 96 ſiciliques de terre;
ou, 120 actes ſimples;
ou, 144 ſextules de terre;
ou, 576 ſcrupules de terre;
ou, 57600 pieds romains carrés.

HÉRÉE, le premier mois des Grec de Bithinie. Il répond à notre mois d'octobre.

HERAE, ville du Péloponeſe, dans l'Arcadie, au bord de l'Alphée. Élien dit que l'on faiſoit dans ſon territoire une eſpece de vin qui rendoit les hommes inſenſées & les femmes fécondes.

HÉRÉENS (MONTS) de Sicile, nommés H'ρεα par Diodore de Sicile, qui en vante la beauté & la ſalubrité. (*lib. IV. cap. XXVI.*)

Cette chaîne de montagnes, ſuivant l'opinion la plus commune, s'étend dans la vallée de Demona; on les appele préſentement *monti ſori*, & celle où la Chryſa prend ſa ſource, ſe nomme *monte arteſino*.

La deſcription que Diodore fait de ces montagnes eſt confirmée par Fazel; ce ſont, dit ce moderne, les plus belles & les plus agréables du pays; elles ont des ſources en abondance, des vignes, des roſiers, des oliviers, & autres arbres domeſtiques, qui y conſervent toujours leur verdure. Preſque toutes les autres montagnes de Sicile, ſont nues, dégarnies, ou couvertes ſeulement de forêts & d'arbres ſauvages, mais celles-ci, ajoute-t-il, ſont entiérement différentes; c'eſt, ſelon lui, dans ces montagnes propres à être cultivées, que Daphnis, ſi célebre dans les poéſies bucoliques, naquit des amours de Mercure & d'une nymphe du canton; c'eſt ici que ce même Daphnis fut changé en rocher, pour avoir été inſenſible aux charmes d'une jeune bergere. Mais Carera, ou l'auteur *della antica Syracuſa illuſtrata*, place la naiſſance de Daphnis près de Raguſe, dans une vallée qui eſt arroſée des eaux de la *Lozo*.

Enfin, les auteurs placent les *monts hérées* aux environs de Syracuſe, font Daphnis ſyracuſain. Il paroît aſſez que chacun ſouhaite que le pays de ſa naiſſance lui ſoit commun avec celui du charmant poëte bucolique. (D. J.)

HÉRÉES, fêtes en l'honneur du ſanon, à Argos, à Samos, à Égine, en Élide, & dans pluſieurs autres villes de la Grece, ainſi appelées du nom grec, Ηρα, que portoit la femme de Jupiter. Voici la maniere dont on les célébroit à Argos.

Après avoir immolé cent bœufs à la déeſſe, tous les jeunes gens du lieu ſe diſputoient chaque année le prix propoſé. Au deſſus du théâtre il y avoit un endroit d'un abord difficile, où l'on clouoit un bouclier de maniere qu'il étoit très-difficile à arracher; celui qui y parvenoit, recevoit pour le prix de ſa victoire une couronne de myrte, & un bouclier d'airain; de là vint que le lieu s'appeloit *Aſpis*, c'eſt-à-dire, le *bouclier*. Ce prix ne regardoit pas ſeulement la jeuneſſe d'Argos, les étrangers étoient auſſi admis à y concourir comme il paroît par l'Ode VII. des olympiniques de Pindare, où Diagoras de l'île de Rhodes eſt loué d'avoir remporté le prix; „ le bouclier d'airain l'a connu „ dit Pindare, dans ſon ſtyle poétique.

HERRENNIA, famille romaine dont on a des médailles.

C. en argent.
O. en bronze.
O. en or.

Golzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

HÉRENNIEN, fils d'Odénat & de Zénobie.

HERENNIANUS AUGUSTUS.

On ne connoît de médailles du prince *Hérennien*, que celles qui ſont raportées par Urſinus & Goltzius, & qui ſont très-incertaines.

HERENNIUS, fils de Trajan Dece.

QUINTUS HERENNIUS ETRUSCUS MESSIUS DECIUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

RRRR. en or. Elle eſt au cabinet du roi, & étoit dans celui de Pellerin.

C. plutôt que R. en argent. Il y a des revers rares. Celles ſur leſquelles il porte le titre d'empereur, RR.

RRR. en médaillons latins d'argent.

R. en G. B. de coin romain. Le revers avec les inſtrumens des ſacrifices, RR.

RR. avec le titre d'empereur.

R. en M. B.

RR. en G. B. de Colonies.

R. en M. B.

RRR. en P. B.

RR. en G. B. grec.

RR. en M. B.

R. en P. B.

On ne connoît point de médaillons latins de B. de ce prince. Les Grecs ſont très rares.

HÉRÈS, divinité des héritiers. Lorſqu'il ſurvenoit à quelqu'un une ſucceſſion, il faiſoit un ſacrifice à cette déeſſe en actions de grâces. On la ſurnommoit *Martea*, & Feſtus la dit compagne de Mars, peut-être parce que ce dieu fait, plus qu'aucun autre, vaquer des ſucceſſions. C'eſt une divinité romaine, comme le nom le fait voir.

HÉRÉSIDES, nymphes atachées au ſervice de Junon, & dont la fonction principale étoit de parer le bain de la déeſſe.

Les *héréſides* étoient auſſi les prêtreſſes de Junon, à Argos; on les honoroit au point que les années de leur ſacerdoce ſervoient de dates dans les monumens publics.

HÉRILUS, roi de Préneſte, étoit fils de la déeſſe Féronie : il avoit reçu de ſa mere, par un prodige inoui, dit Virgile, trois âmes & trois armures; & pour lui ôter la vie, il falloit qu'il mourût trois fois. Évandre, roi d'Arcadie, lui arracha toutes les armes, & lui enleva ſa triple armure.

HERMÆUM, ſalle à manger du palais des Céſars, qui avoit pris ce nom de quelque ſtatue de Mercure, ſurnomé *Hermès*. Suétone en fait mention (Claud. c. 10.) *in diætam, cui nomen eſt hermæum, receſſerat*. Nardini (*Rom. vet. VI.* 13.) raporte l'épitaphe d'un eſclave, dreſſée par ſon frere, eſclave de l'empereur, ataché à l'*hermæum* :

SYMPHORO
TESSERARIO
SER. CÆSARIS
DE. DOMO. GELO
TIANS. FECIT
PHILODESPOTUS
SER. CÆSARIS
EX HERMAEO
FRATRI S. M.

HERMANUBIS, c'eſt-à-dire, Mercure-Anubis, divinité égyptiene, dont la ſtatue préſentoit un corps d'homme avec une tête de chien ou d'épervier : (ce ſont les ſymboles d'Anubis.) Il tient ordinairement un caducée, qui déſigne Mercure. Quelquefois l'*Hermanubis* eſt vêtu en ſénateur, tenant d'une main un caducée, & de l'autre un fillre. (Spon Rech. d'antiq. p. 111 & 112.) *Voyez* ANUBIS, HERMÈS.

HERMAPHRODITE ou ANDROGYNE, fils de Mercure & de Vénus, comme le porte ſon nom, fut élevé, dit Ovide, (*Meta. IV.* 347.) par les Naïades dans les antres du mont Ida : ſon viſage joignoit aux traits de ſon pere la beauté & les grâces de ſa mere. À l'âge de quinze, s'étant mis à voyager, il viſita les principales villes de la Lycie & de la Carie : un jour qu'il étoit fatigué, il s'arrêta près d'une fontaine, dont l'eau claire & paiſible l'invita à ſe baigner. La Naïade Salmacis, qui préſidoit à la fontaine, le vit, en devint amoureuſe; & n'ayant pu le rendre ſenſible, pria les dieux d'unir leurs deux corps de telle ſorte, que déſormais ils n'en fiſſent plus qu'un, où les deux ſexes ſeroient diſtingués. *Hermaphrodite* obtint auſſi des dieux, à ſon tour, que tous ceux qui ſe laveroient dans la même fontaine, deviendroient efféminés.

HERMAPHRODITES.

Les *hermaphrodites* anciens ſont ordinairement repréſentés avec un bras poſé ſur la tête, pour déſigner leur moleſſe.

„ On voit en Italie, dit le comte de Caylus, (*Rec. d'Antq. III. pl.* 29.) deux ſtatues d'*hermaphrodites* couchés; elles méritent leur réputation par l'excellence de leur travail; mais on ne pouroit prononcer ſur la préférence ſans les voir à côté l'une de l'autre : je ne crois pas qu'il y ait d'autres moyens pour comparer leurs beautés & leurs défauts. Celle que l'on conſerve à Rome dans la villa Borgheſe, a été plus ſouvent étudiée, par conſéquent elle eſt plus connue. On ſait qu'elle a été découverte au commencement du dernier ſiecle, auprès des Thermes de Dioclétien, lorſqu'on travailloit aux fondations de N. D. de la Victoire, & qu'il ne fut pas

poſſible de retrouver le pied & une partie de la jambe gauche, non plus que le tereſſe qui ſoutenoit la figure. Elle étoit abſolument détruite, ou du moins il en ſubſiſtoit très-peu. Le Bernin, quoique dans ſa premiere jeuneſſe, fut chargé de reſtaurer ce précieux reſte d'antiquité; il étoit déja célebre par les ouvrages qu'il avoit faits pour la maiſon Borgheſe. Cet artiſte ingénieux, toujours porté aux idées agréables, après avoir recherché ce qui convenoit le mieux à une ſtatue, qui ne devoit ſuſpirer que la volupté, ſe détermine à le repréſenter couchée ſur un matelas à notre uſage, la tête poſée ſur un couſſin rempli de plumes; & pour cacher le jolat de la jambe qu'il ajoutoit, il fit paſſer en cet endroit un bout de la draperie, ſur laquelle la figure étoit couchée: il envelope auſſi de la même draperie l'extrémité de l'autre pied, dont les doigts étoient détruits: il mit dans le treveil une vérité de touche capable de ſreper & d'en impoſer à tous ceux qui regardent cette belle ſtatue; mais, pour dire la vérité, il eſt fâcheux que le Bernin n'ait point eu pour guide, dans cette reſtauration, la figure d'*hermaphrodite* que l'on conſerve dans le galerie de Florence; il ſe ſeroit moins écarté du goût de l'antique, & n'en auroit eu que plus de mérite; il auroit placé ſa figure ſur un ſimple pavé de pierres; il ſe ſeroit contenté d'ajouter à la draperie, ſur laquelle elle étoit étendue, une peau de lion, qui ſervoit lieu de matelas aux anciens, même pour les gens les plus délicats; c'eſt dans cette diſpoſition que l'*hermaphrodite* qu'il a reſtauré étoit ſorti des mains de l'ancien ſculpteur. La ſtatue de Florence ne permet pas d'en douter; elle eſt entiere dans toutes ſes parties; & s'il faut s'en reporter au ſentiment de Gori, il eſt impoſſible de voir un ouvrage plus acompli. On trouve l'éloge qu'il a fait de ce beau monument dans les explications qui accompagnent la gravure de toutes les figures antiques de la galerie de Florence „.

„ Il ne ſeroit pas impoſſible qu'on ne découvrît encore une ſtatue ſemblable à celles dont je viens de parler, & d'un auſſi beau travail, car les anciens n'étoient pas difficiles ſur les répétitions. Quand un ſujet avoit réuſſi, les meilleurs artiſtes le multiplioient ſans aucun ſcrupule, & ſouvent ſans aucune différence. J'ai parlé de leur facilité à cet égard dans le premier volume de ce recueil, en rapportant l'enlévement du Palladium: à plus forte raiſon doivent-ils avoir répété les ſtatues, quand elles avoient pour objet des ſujets piquans. L'*hermaphrodite* étoit fait pour plaire à des hommes auſſi plongés dans la volupté que les grecs & les romains; ils y trouvoient un aſſemblage de ce que les deux ſexes offroient, chacun en particulier, de plus capable d'échauffer leurs idées. Mais quelque beauté que l'on trouve dans les ſtatues de ce genre, je ne crois pas qu'on doive les regarder comme des imitations ſimples d'un jeu de la nature; ce phénomene a été auſſi rare dans tous les temps, qu'il peut l'être aujourd'hui. Il eſt vrai que l'eſpoir du gain a pu engager les marchands d'eſclaves à faire des recherches, & que par ce moyen on a vu des *hermaphrodites* dans la Grece & dans l'Italie, plus communément qu'on ne peut en voir aujourd'hui; la différence des mœurs & de la religion engageroient même à les cacher à préſent plutôt qu'à les divulguer. Mais, phyſiquement parlant, on peut être perſuadé que ces créatures, ſorties de l'ordre établi par la nature, ſuivent indubitablement le genre des monſtres. Je ſuis d'autant plus porté à le croire, que celui que j'ai vu, jouiſſant d'une très-bonne ſanté, auroit été très-peu avantageux à deſſiner. Je crois donc que ces eſpeces de monſtres ne peuvent porter avec eux le caractere de la beauté, encore moins celui de l'élégance, dont on voit le réunion dans les figures d'hermaphrodites, dont j'ai parlé. Ces réflexions me perſuadent que les ſtatues dont il s'agit, ſont, en quelque ſorte, des figures d'invention, & le fruit du génie d'un artiſte du premier ordre; c'eſt-à-dire, que cet homme ſavant a pris dans pluſieurs modeles des deux ſexes & du même âge ce qui pouvoit plaire davantage; & qu'enfin, par une élégante réunion, il a voulu produire une figure ſingulierement voluptueuſe, telle que la nature ne l'avoit point produite, mais telle que les Grecs auroient déſiré de la trouver. Le fable même de Salmacis ne me paroît point avoir d'autre fondement, du moins elle rapele toutes ces idées „.

„ La quantité, de figures *hermaphrodites* que les monumens nous préſentent, me font croire, dit le comte de Caylus, (*Rec. d'antiq. V.* 220.) que les anciens n'ont pas toujours repréſenté les *androgynes* comme des effets ſinguliers de la nature, ou comme des effets de volupté. Le plus grand nombre de leurs figures avoit aſſez généralement rapport au culte, & ce culte étoit ſouvent chargé d'allégories. Un trait de l'ancienne hiſtoire des Saxons me paroît expliquer non ſeulement le genre, mais le nombre des *hermaphrodites* que les monumens nous préſentent. (*Faſti danici, ab Olao Worm. p.* 55. *&* 56.) *Frea, femme de Wooden, étoit regardée chez les Saxons comme Vénus chez les Romains; ils l'adoroient ſous la figure d'une* HERMAPHRODITE, *parce qu'elle n'étoit pas moins la déeſſe de l'un que de l'autre ſexe*. Ce paſſage m'a d'autant plus frapé, qu'il donne une explication vrai ſemblable & naturele de la répétition de ce genre de figure „.

Les artiſtes, dit Winckelmann, (*hiſt. de l'art IV.*) combinent les beautés & les propriétés des deux ſexes dans les figures des *hermaphrodites*, qui ſont des productions idéales, quoique je n'ignore pas qu'il y ait eu des *hermaphrodites*. Le rhéteur Philoſtrate nous apprend que le ſophiſte Favorien d'Arles, qui vivoit ſous l'empereur Hadrien, avoit été *hermaphrodite* (*Philoſt. Vit. philoſ. L. I. c.* 8.). Mais ſans examiner quelle a

été le conformation de ces créatures mixtes, on peut établir qur peu d'artiſtes ont eu occeſion d'en voir. Toutes les figures de cette nature ont un ſein de femme, avec les membres de la génération de notre ſexe; du reſte elles ſont femmes pour la teille & pour les traits du viſage. Le temps nous a conſervé pluſieurs *hermaphrodites*: outre les deux belles ſtatues couchées de le galerie de Florence, & celle qui eſt encore plus belle de le villa Borgheſe, on en voit une petite debout à le ville Albani, qui n'eſt pas moins belle, & dont le bras droit repoſe ſur ſa tête.

„ Pourquoi les anciens ont-ils tant célébré l'*hermaphrodite*; pourquoi les poëtes en ont-ils fait des deſcriptions ſi charmantes; pourquoi, enfin, les artiſtes l'ont-ils repréſenté ſous des formes ſi agréables & ſi propres à reveiller des ſentimens de volupté? M. le comte de Caylus e cru que c'étoit de leur part un excès de moleſſe, un rafinement de libertinage . . . . . Mais le fâble nous en offre une raiſon plus naturele. L'*hermaphrodite* eſt une pure invention des Grecs; & l'être de cette eſpece qui ſeroit produit per la nature devroit être regardé comme un monſtre. L'*hermaphrodite* conſidéré comme une fiction, & comme le fruit de l'imagination d'un peuple qui vouloit & ſavoit tout embélir, eſt dès lors l'être le plus parfait qu'il ſoit poſſible de concevoir. Pandore ne réuniſſoit que les perfections de ſon ſexe; l'*hermaphrodite* réunit toutes les perfections des deux ſexes. C'eſt le fruit des amours de Mercure & de Vénus, aieſi que l'indique l'étymologie du nom. Or, Vénus étoit la beauté par excellence: Mercure à ſa beauté perſonele joignoit l'eſprit, les connoiſſances & tous les taleus. Qu'on ſe forme l'idée d'un individu en qui toutes ces qualités ſe trouveut raſſemblées, & l'on aura celle de l'*hermaphrodite*, tel que les Grecs ont voulu le repréſenter; d'où l'on voit qu'il n'e rien de commun avec les Androgynes, êtres monſtrueux & rebutans qui ne ponvoient, ſans doute, faire naître une fiction ſi chermante. (*Pierres gravées du duc d'Orléans*, I. 108.) „

HERMAPOLLON, figure compoſée de Mercure & d'Apollon, repréſentant un jeune homme avec les ſymboles de l'une & de l'eutre divinité, le pétaſe & le caducée, la lyre & l'ara. *Voyez* HERMES.

HERMATHENES, figure qui repréſentoit, Mercure & Minerve, dont le nom grec eſt Aſhênes. On voit de ces figures ayant d'une part les habits, le caſque & l'égide de Mercure; & pour eaprimer Mercure, le coq ſous l'aigrete, les ailerons ſur le caſque, un ſein d'homme & la bourſe. Cicéron evoit fait venir de Grece une *Hermathene*, pour le placer dans ſon gymnaſe ou ſalle d'exercice. (*Atticum.* 1. 3.)

Triſtan (dans ſon T. I, p. 47.) e fait graver une médaille des Triumvirs, où ſont grevés d'un côté leurs trois têtes, & au revers une *hermathene*, devant laquelle eſt un autel entouré d'un ſerpent qui s'éleve au-deſſur, & derriere une aigle romaine ou légionaire. Cette *hermathene*, où, comme il parle, cette *hermathena* compreud en ſoi, ſelon Triſtan, le dieu Terme avec Minerve & Mercure; car c'eſt un terme, dont la partie ſupérieure repréſeute un buſte avec les attributs de ces deux divinités. Mais de ce que le buſte eſt poſé ſur un pied carré, tel que celui du dieu Terme, s'il faut dire, comme a cru Triſtan, qu'il y a trois divinités repréſentées, il y en aura toujours dans ces ſortes de figure, ou preſque toujours trois: car preſque tous les *hermès* ſous formés d'une tête ou d'un buſte orné des attributs de deux ou pluſieurs divinités, & poſé ſur un pied carré.

HERMÉE, ſ. m. Nom d'un mois des Thébains & des Béotiens: il evoit treute jours comme les autres mois, & répondoit au mois d'octobre; c'étoit le ſrcond mois de l'année chez ces pruples. Il étoit euſſi le ſecond chez ceux de Bithynie; mais dans leur calendrier il répondoit au mois de novembre.

HERMÉES, fêtes en l'honeur de Mercure, dont le nom grec étoit *hermès*; on les célébroit avec différeutes cérémonies dans le Péloponeſe, en Boétie, en Crete, & eilleurs. Pendant le célébration de ces fêtes dans l'île de Crete, les maîtres ſervoieut leurs eſcleves à table; cet uſage s'obſervoit égalemeur chez les Athéniens, chez les Babyloniens, & dans les ſaturnales des Romains. (D. J.)

HERMÉMITHRA, ſtatue de Mercure, qui portoit une tête de Mithre. *Voyez* MITHRA.

HERMÉRACLE, ſtatue compoſée de Mercure & d'Hercule, dont le nom grec étoit Héracle. C'eſt un Hercule, tenant d'une main la maſſue & de l'eutre la dépouille du lion, eyant la forme humaine juſqu'à la ceinture, & le reſte ſe termine en colonne carrée. On mettoit communément les *hermeracles* dans les académies ou lieux d'exercices, parce que Mercure & Hercule, c'eſt-à-dire, l'edreſſe & la force doivent préſider aux exercices de le jeuneſſe.

„ Ces deux ſtatues, dit le comte de Caylus, (*Rec. d'antiq.* 1. 217.) ſont terminées en gaînes, & dans l'une Hercule paroît avec le caducée, ce que je n'ai remarqué ſur eucun monument, & dont je vais me ſervir pour expliquer un paſſage de Cicéron, dans lequel l'oretenr romain demande à ſon emi Atticus des *Hercules-Mercures*. J'evois toujours penſé que par cette eapreſſion, il falloit entendre des ſtatues d'Hercule ſimplement terminées en gaînes; mais on voit par ce monument que ces ſtatues réuniſſoieus de plus les ſymboles de ces deux divinités „.

HERMÉROS, figure qui eſt moitié Mercure & moitié Cupidon; Spon a douné le figure d'un *hermeros* dans ſes recherches d'antiq. (*p.* 98.

fig. XIV.) C'eſt un jeune garçon dépeint comme on nous repréſente l'amour. Il tient une bourſe de la main droite & un caducée de la gauche, deux caracteres ſous leſquels on a coutume de déſigner Mercure. Spon dit au pluriel *herméroles*, ſuivant la déclinaiſon grecque. Pline, parlant des beaux ouvrages de ſculpteurs, fait mention des *herméroles* d'un certain Tariſeus.

Ce mot d'*herméros* a été ſouvent donné en ſurnom par les Romains & par les Grecs. Il y en a pluſieurs exemples dans les inſcriptions de Gruter. Spon (*Rech. d'antiq. p.* 119.) en raporte auſſi deux qu'il a trouvées à Rome & à Die.

HERMÈS, dieu ou triſmégiſte. *Voyez* MERCURE.

HERMÈS, *ſ. m.* Nom de certaines ſtatues antiques de Mercure, faites de marbre, & quelquefois de bronze, ſans bras & ſans pieds. *Hermès* eſt au propre le nom grec de Mercure, & ce nom paſſe à ces ſtatues.

Les Athéniens, & depuis, à leur exemple, les autres peuples de la Grece, repréſenterent ce dieu par une figure cubique, c'eſt-à-dire, carrée de tous les côtés, ſans pieds, ſans bras, & ſeulement avec la tête. Servius rend raiſon de cet uſage par une fable; des bergers, ſelon lui (*Énéid. VIII.* 138.), ayant un jour rencontré Mercure endormi ſur une montagne, lui couperent les pieds & les mains, pour ſe venger de quelque tort qu'il leur avoit fait; ce conte ſignifie peut être qu'ayant trouvé quelque ſtatue de ce dieu, ils la mutilerent de cette maniere, & en placerent le trone à la porte d'un temple. Suidas explique moralement (*voce* Ἑρμῆς) la coutume de figurer les ſtatues de Mercure carrées, ſans pieds & ſans bras, & de les placer aux veſtibules des temples & des maiſons; car, dit-il, comme on tenoit à Athènes Mercure pour le dieu de la parole & de la vérité, on faiſoit ſes ſtatues carrées & cubiques, pour indiquer que la vérité eſt toujours ſemblable à elle-même, de quelque côté qu'on la regarde.

Suidas parle des *hermès* comme s'ils étoient particuliers à la ville d'Athènes; c'eſt qu'ils avoient été inventés dans cette ville, & qu'ils s'y trouverent en plus grande quantité que par tout ailleurs. On comptoit au nombre des principaux *hermès* les Hipparchiens; Hipparchus, fils de Piſiſtrate, tyran d'Athènes, avoit érigé ceux-ci, non ſeulement dans la ville, mais dans tous les bourgs & villages de l'Attique, & avoit fait graver ſur chacun différentes ſentences morales, pour porter les hommes à la vertu.

On mit auſſi des *hermès* dans les carrefours & les grands chemins du pays, parce que Mercure, qui étoit le meſſager des dieux, préſidoit aux grands chemins, ce qui lui valut le ſurnom de *Trivius*, du mot *trivium*, qui ſignifie un *carrefour*, & celui de *Viacus*, du mot *via*, chemin, comme le prouvent quelques inſcriptions copiées dans Gruter.

Lorſqu'au lieu de la tête de Mercure, on mettoit la tête d'un autre dieu, comme de Minerve, d'Apollon, de Cupidon, d'Hercule, d'Harpocrate ou d'Anubis: alors le pilaſtre de renois un compoſé des deux divinités, dont on réuniſſoit les noms, & qu'on appeloit *hermathènes*, *hermapollon*, *herméros*, *hermétacle*, *herm'harpocrate*, *hermanubis*. *Voyez* tous ces mots.

On ne ſe contenta pas de repréſenter des dieux ſous ces formes de ſtatues, on érigea des *hermès* à la gloire des grands hommes, pour leſquels Athènes étoit paſſionée; le lyeée & le portique en étoient remplis. On y voyoit entr'autres l'*hermès* de Miltiade, avec ces mots *Miltiade athénien*, & on liſoit au deſſous deux vers.

Cet *hermès* ayant été depuis tranſporté à Rome, on y grava la diſtique ſuivant, qui en eſt la traduction.

Qui Perſas bello vicit Marathonis in arvis
Civibus ingratis, & patria interiit.

Les Athéniens ne priſoient pas moins les *hermès* des hommes illuſtres, que ceux des dieux mêmes; ils les taillolent comme ceux de Mercure, exactement carrés, avec des inſcriptions honorables, qui étoient auſſi gravées en lettres carrées. De là vient qu'ils nommoient un homme de mérite, un homme carré. Nous liſons dans Plutarque que ce fut un des principaux chefs d'accuſation contre Alcibiade, d'avoir mutilé dans une débauche d'autres *hermès* que ceux des dieux.

Cicéron, grand amateur de l'antiquité, ayant appris par les lettres d'Atticus, qui étoit à Athènes, qu'il y avoit trouvé de beaux *hermès*, dont il le vouloit régaler, le preſſe de lui tenir parole, par la réponſe qu'il lui fait. Voici ce qu'il lui écrit: (*Lettre 7, liv. 1.*) „ Vos *hermès* de marbre du mont Pentélique, avec leurs „ têtes de bronze, me réjouiſſent déja d'avance; „ c'eſt pourquoi vous m'obligerez beaucoup de „ me les envoyer avec les ſtatues & les autres „ curioſités qui ſeront de votre goût, & qui „ mériteront votre approbation, tout autant que „ vous en trouverez, & tout auſſi tôt que votre „ loiſir vous le permettra, ſur tout les ſtatues „ qui pourront convenir à mon académie & mon „ portique de Tuſculum; car je ſuis amoureux de toutes ces choſes. Me blâmera qui „ voudra, je me repoſe ſur vos ſoins pour ſatisfaire mon goût „. Liſez auſſi les lettres 5, 6 & 10.

On voit encore à Rome des *hermès* ou ſtatues carrées apportées de la Grece, qui ſoutiennent les têtes de pluſieurs poëtes philoſophes & capitaines illuſtres. On en a d'Homere, d'Ariſtote, de Platon, de Socrate, d'Hérodote, de Thucydi-

de, de Thémiſtocle & de pluſieurs autres. Fulvius Urſinus, Théodore Galle (*Gallæus*) & Henry Caniſius, ont fait graver ces antiques dans leurs portraits des hommes célebres de l'antiquité. Spon a auſſi trouvé dans ſes voyages de Grece ceux du philoſophe Xénocrate, de Théon, & de quelques autres dont il croit qu'aucun auteur n'a parlé. L'*hermès* de Mercure a des ailes à la tête; mais ceux qui ont de la barbe ſont des portraits de Priape; les femmes ſtériles d'entre le peuple, les ornoient de fleurs aux parties que la pudeur ne permet pas de découvrir, eſpérant par-là ſe procurer la fécondité qu'elles déſiroient.

Les romains emprunterent des grecs l'uſage des *hermès* qu'ils nommerent *termes*, & qu'ils placerent ſur les grands chemins dans des endroits dangereux *in triviis & quadriviis*, pour éviter aux voyageurs l'embarras de ſe tromper de route. Ces *hermès* romains étoient ordinairement carrés, ornés ſur le bas & le corps du pilaſtre d'inſcriptions qui inſtruiſoient les paſſans de villes où chaque chemin conduiſoit; le haut du pilaſtre étoit terminé par quelque figure d'un des dieux gardiens & protecteurs des chemins, c'eſt-à-dire, de Mercure ou d'Apollon, de Bacchus ou d'Hercule. Plaute les appele *lares viales*, & Varron *deos viacos*. Ces figures, ainſi que les pilaſtres qu'on faiſoit de bois, de pierre ou de marbre, étoient fort groſſiérement taillées. Il s'en trouvoit même pluſieurs que des villagois formoient à coups de hache, ſans art ni proportions; c'eſt ce qui a fait dire à Virgile:

Illi falce deus collitur, non arte politus.

De là vint qu'on comparoit à ces ſtatues informes les gens lourds & ſtupides; témoin ce vers de Juvénal.

Nil niſi cecropides, truncoque ſimillimus herma.

Un autre choſe rendoit encore la vue de ces *hermès* romains très vilaine, c'eſt qu'ordinairement dans les endroits où ces pilaſtres étoient dreſſés, les paſſans portoient des pierres par religion aux pieds de ces pilaſtres, pour les conſacrer aux dieux des chemins, & obtenir leur protection dans le cours de leurs voyages. Ces pierres ſont appelées par le Scholiaſte de Nicander, *pierres aſſemblées à l'honneur des divinités des voyageurs*.

On ne manquoit pas de pareils poteaux, non ſeulement dans les grands chemins d'Italie, mais auſſi dans toutes les provinces de l'empire. Camden, parlant de Mercure, nous dit: *ejus ſtatuæ quadratæ hermæ dictæ, olim ubique per viam erant diſpoſitæ*. Cela eſt ſi vrai que Surita, dans ſes *commentaires ſur l'itinéraire d'Antonin*, nous a conſervé une inſcription antique tirée de la ville de Zamora en Eſpagne, qui prouve que des particuliers même s'obligeoient, par des vœux, à ériger de tels pilaſtres. Voici cette inſcription:

DEO MEACUA. VIACO.

M. ATTILIUS AILONIA F. QUIRIN. SILO.

EX VOTO.

Il n'eſt pas inutile de remarquer à propos des *hermès*, que les grecs & les romains faiſoient ſouvent des ſtatues dont la tête ſe détachoit du reſte du corps, quoique l'une & l'autre fuſſent d'une même matiere; c'eſt en cela que conſiſtoit la mutilation dont Alcibiade fut accuſé, & dont il n'étoit que trop coupable. De cette maniere, les anciens, pour faire une nouvele ſtatue, ſe contentoient quelquefois de changer ſeulement la tête, en laiſſant ſubſiſter le corps. Nous liſons dans Suétone, qu'au lieu de briſer les ſtatues des empereurs, dont la mémoire étoit odieuſe, on en ôtoit les têtes, à la place deſquelles l'on mettoit celle du nouvel empereur. De-là vient, ſans doute, en partie, qu'on a trouvé depuis tant de têtes ſans corps, & de corps ſans têtes. Sur la maniere de changer & de fixer ces têtes d'*hermès*, *voyez* BUSTES.

Au reſte, ce n'eſt pas des romains, mais des grecs, que nous eſt venu l'uſage des *termes* que nous mettons aux portes & aux balcons de nos bâtimens, & dont nous décorons nos jardins publics. Il eſt vrai qu'en conſéquence, on devroit les nommer *hermès* plutôt que *termes*, quoique les *termes* que les romains appeloient *termini*, fuſſent des pierres carrées, auxquelles ils ajoutoient quelquefois une tête, néanmoins ils étoient employés pour ſervir de bornes, & non pour orner des bâtimens & des jardins; mais notre langue, par une crainte ſervile pour les aſpirations, a adopté le mot de *termes*, qui étoit le moins convenable.

La plus grande partie des têtes d'*Hermès*, ornées de longues barbes, paroiſſent être des copies d'un même original, qui étoit un Jupiter-Terme, & non un Platon, comme on l'a cru fauſſement. Dans la ſeule Villa Albani, on voit plus de vingt de ces têtes parfaitement ſemblables.

On voit dans le Muſéum Pio Clémentin, un Hermès antique à tête double: l'une eſt le portrait d'Héroduote, & l'autre repréſente la Muſe de l'hiſtoire.

HERM HARPOCRATE, ſtatue de Mercure, avec une tête d'Harpocrate. Elle a des pieds & des mains, puiſqu'elle a des ailes aux talons, ce qui déſigne Mercure, & puiſqu'elle met le doigt ſur la bouche, ſymbole d'Harpocrate. Elle eſt aſſiſe ſur une fleur de lotus, tenant d'une main un caducé & portant ſur ſa tête un fruit de pê-

cher,

cher, arbre conſacré à Harpocrate. On a peut-être voulu nous faire entendre, par cette figure, que le ſilence étoit quelquefois éloquent. (*Spon, Recherr. p.* 98, *fig.* 15).

HERMHÉRACLE. *Voyez* HERMÉRACLE.

HERMINIA, famille Romaine dont on n'a des médailles que dans Goltzius.

HERMION, divinité des anciens Germains : il avoit été un de leurs rois, & avoit mérité par ſa valeur & par ſa ſageſſe, d'être mis après ſa mort, au rang des Dieux de la Germanie. On voyoit ſa ſtatue dans preſque tous les temples de ces contrées. Il étoit repréſenté en homme de guerre tout couvert de fer, portant une lance à ſa main droite, une balance à ſa main gauche, & un lion ſur ſon bouclier.

HERMIONE, fille de Mars & de Vénus, épouſa Cadmus, roi de Thebes. On dit que le jour des noces les Dieux abandonerent le ciel, pour aſſiſter au mariage de la belle *Hermione* : Junon ſeule de toutes les Déeſſes, ne voulut point s'y trouver : elle haïſſoit cette famille depuis l'enlévement d'Europe. *Hermione* eut un fils nommé Polidore, & quatre filles, Ino, Agavé, Autonoë, & Sémele. Toute cette famille fut extrêmement malheureuſe ; c'eſt pourquoi on a imaginé cette fable, que Vulcain, pour ſe venger de l'infidélité de Vénus donna à *Hermione*, qu'elle avoit eue de mars, un habit teint de toutes ſortes de crimes, ce qui fit que tous leurs enfans furent des ſcélérats. *Hermione* & Cadmus, après avoir éprouvé beaucoup de malheurs par eux mêmes, & dans la perſone de leurs enfans, ſe virent changés en ſerpens. *Voyez* CADMUS.

HERMIONE, fille de Ménélas & d'Hélene, avoit été promiſe, dès ſon enfance, à Oreſte, fils d'Agamemnon, par Tyndare leur aïeul commun, qui, en l'abſence de Ménélas, prenoit ſoin de ſon royaume & de ſa famille. Ménélas n'en étoit point informé, & voulant reconoître les obligations qu'il avoit à un guerrier qui avoit combatu pour lui à Troie, promit ſa fille à Pyrrhus, fils d'Achille. Le prince de Theſſalie ne fut pas plutôt en Grece, que ſans avoir égard aux prieres d'Oreſte, & à l'amour de la princeſſe pour Agamemnon, il ſe fit livrer *Hermione* & l'emmena chez lui, en inſultant ſon rival. Juſques-là Euripide & Ovide ſont d'accord ; mais le dernier ajoute (*Héroid. VIII.*), qu'*Hermione* devenue l'épouſe de Pyrrhus, n'eut pour lui que de la haine, & ſoupira toujours pour ſon premier amant ; tandis que le poëte grec repréſente *Hermione* aimant ſon époux juſqu'à la jalouſie, & reprochant à la veuve d'Hector, devenue ſa captive, qu'elle lui avoit enlevé le cœur du roi : „ la „ noirceur du procédé va, dit-elle, juſqu'à em„ ployer des filtres, pour me rendre odieuſe à „ Pyrrhus. Ce filtre dont vous vous plaignez, „ lui répond Andromaque, c'eſt votre fierté ; „ Pyrrhus vous entend vanter ſans ceſſe la gloire „ de votre Lacédémone, rabaiſſer Scyros, relever vos richeſſes au deſſus des ſiennes, préférer Ménélas à Achille : hé ! le moyen de lui „ plaire à ce prix ? „ *Hermione* ne pouvant l'emporter ſur la veuve d'Hector, concerte avec Oreſte, pour ſe défaire de Pyrrhus ; après la mort duquel elle épouſe Oreſte, & lui porte en dot le royaume de Sparte. Racine, dans ſon Andromaque, repréſente bien différemment *Hermione* : la princeſſe, après avoir chargé Oreſte, dans un tranſport de douleur, de tuer Pyrrhus, s'en repent auſſi-tôt, déteſte le parricide, fait mille imprécations contre l'aſſaſſin, & ſe poignarde ſur le corps de ſon mari. Cette mort d'Hermione eſt-elle de l'invention d'un poëte, ou l'a-t-il trouvée chez quelque ancien auteur ? c'eſt ce que nous ignorons. *Voyez* à l'article PYRRHUS, des détails ſur *Hermione*, Oreſte & Pyrrhus.

HERMIONE, ville de l'Argolide, dans le Péloponeſe, qui avoit un fameux temple dédié à la terre. Strabon dit qu'à *Hermione* il y avoit un chemin fort court pour aller aux enfers ; & c'eſt pour cela, ajoute-t-il, que ceux du pays ne mettoient pas, dans la bouche de leurs morts, le *Naule*, ou prix du paſſage pour Charon. Pour ſes médailles voyez l'article ſuivant :

HERMIONE, dans le Péloponeſe. ΕΡΜΙΟΝΕΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Julia Domna, de Plautille.

HERMOCAPELUS, en Lydie. ΕΡΜΟΚΑΠΗΛΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RR. en bronze.

O. en ór.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Sept.-Séver, de Treb. Gallus, d'Hadrien.

HERMODE, divinité révérée par les anciens peuples du Nord, ou goths. Suivant leur Mythologie, *Hermode*, ſurnomé l'*Agile*, étoit fils d'Odin, le premier de leurs dieux ; il deſcendit aux enfers, pour en aller retirer *Balder* ſon frere qui avoit été tué. *Voyez* l'Edda, ou la Mythologie *celtique*.

HERMONTHIS, dans l'Égypte. ΕΡΜΩΝΘ.

On a des médailles impériales greques frapées dans cette ville en l'honeur d'Hadrien.

Le taureau ſacré, Onuphis, étoit adoré dans *Hermonthis*.

HERMOPAN, ſymbole de divinité, compoſé d'un Mercure & d'un Pan.

HERMOPAN, ſtatue compoſée d'un *Hermès* & d'un *Pan*. *Voyez* HERMÈS & PAN.

HERMOPOLIS, dans l'Égypte. ΕΡΜΟΠΟΛΙΤΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Hadrien.

HERMOSIRIS, ſtatue d'Oſiris & de Mercure, avec les attributs de ces deux divinités, une tête d'épervier, & un aigle à ſon côté, ſymbole d'Oſiris; un caducée à la main pour Mercure. *Voyez* OSIRIS.

HERMOTIMUS, citoyen de Clazomene, paſſa pour un grand magicien: on diſoit que ſon âme ſe ſéparoit de temps en temps de ſon corps, le laiſſant à demi-vivant, & qu'elle alloit voir ce qui ſe paſſoit en des pays fort éloignés, d'où elle revenoit bien vîte ranimer ſon corps, & annoncer à ſes concitoyens ce qu'elle avoit vu dans ſes voyages. Les Clazoméniens le croyoient ſans défiance, parce qu'il leur contoit des choſes qu'il ne pouvoit, ce me ſemble, ſavoir, ſans y avoir été préſent. Dans cette idée, ils le regarderent, pendant ſa vie, comme un homme chéri des dieux, & lui rendirent, après ſa mort, les honneurs divins. Il eut un temple à Clazomene, dans lequel les femmes n'oſoient entrer. (*Plin. VII.* 52.)

HERMOTYBIE, ou HERMOTYMAIQUE, nom d'une milice ancienne de l'Égypte. *Hermotybius*, ou *Hermotymbicus*. Le géographe Étienne les appele auſſi labaréens. Séſoſtris établit deux corps de milice, l'un appelé les calaſyriens, & l'autre, les *hermotybies*. Ceux-ci montoient à 160000. *Voyez* HÉRODOTE, liv. II. chap. CLXIV. CLXV.

HERMUPOLIS, dans la Lydie. ΕΡΜΟΥΠΟΛΕΙΤΩΝ.

Cette ville a fait graper des médailles impériales grecques en l'honneur du Tréboulen-Gallus.

HERMULES, deux petites ſtatues de Mercure, placées à Rome, dans le cirque, devant l'endroit d'où les chevaux partoient, ou plutôt où ils étoient retenus, juſqu'à ce que le ſignal de la courſe fût donné. Ces *hermules* ouvroient & fermoient la barriere par une chaîne qu'on faiſoit tomber à terre. Il y avoit auſſi des *hermules* dans les ſtades; ils y étoient même plus communs que dans les cirques.

HERNIE.

La cure de l'*hernia inteſtinalis*, avec la véritable diſtinction & la maniere de guérir les autres eſpeces de cette maladie, ſont exactement décrites par les anciens.

HÉRO, jeune prêtreſſe de Vénus, demeuroit à Seſtos, ville ſituée ſur les bords de l'Helleſpont, du côté de l'Europe. Vis-à-vis de Seſtos, ſur l'autre bord de la mer, étoit Abydos, du côté de l'Aſie, où demeuroit le jeune Léandre, qui aimoit paſſionément la prêtreſſe de Seſtos. Comme de preſſantes raiſons l'obligeoient de cacher ſon amour à ſes parens, il n'avoit d'autre moyen d'aller voir ſa maîtreſſe à Seſtos, qu'en hazardant de traverſer de nuit le détroit à la nage. (Or, le trajet étoit au moins de ſept ſtades, qui ſont 875 pas.) *Héro* prenoit ſoin de tenir un flambeau allumé toutes les nuits au haut d'une tour, pour lui ſervir de guide dans ſa route. Après diverſes entrevues, la mer devint ſi orageuſe, que ſept jours s'écoulerent, ſans qu'il la pût paſſer, comme il avoit accoutumé; enfin, l'impatience de revoir ſa maîtreſſe, ne lui permit pas d'attendre que la mer fût tout-à-fait calmée, il voulut la paſſer, lorſqu'elle étoit encore agitée; mais il manqua de force, & ſe noya malheureuſement. Les vagues pouſſerent ſon corps ſur le rivage de Seſtos, où il fut reconnu. *Héro*, au déſeſpoir de la mort de ſon amant, dont elle ſe reconnoiſſoit l'unique cauſe, ne voulut pas lui ſurvivre, & ſe précipita dans la mer, choiſiſſant le même genre de mort qui l'avoit privée de ce qu'elle avoit aimé. Les amours de *Héro* & Léandre ſont le ſujet d'un petit poëme grec fort eſtimé, qu'on attribue à Muſée. Un auteur moderne a prétendu prouver que cette hiſtoire de *Héro* étoit non ſeulement poſſible, mais réelle. Si le fait eſt vrai, Léandre devoit être bien vigoureux pour faire, à la nage, un ſi grand trajet toutes les fois qu'il vouloit voir ſa maîtreſſe. On le voit repréſenté ſur des médailles de Caracalla & d'Alexandre-Sévere, précédé par un amour volant avec un flambeau à la main, pour le guider, & qui ne lui étoit pas d'un moindre ſecours que le fanal que ſa maîtreſſe prenoit ſoin d'allumer ſur le haut de la tour où elle l'attendoit. Ovide ſuppoſe, dans ſes Héroïdes, que Léandre, n'ayant pu paſſer à la nage, pendant quelques jours, à cauſe que la mer étoit agitée, envoya par un eſquif une lettre à ſa maîtreſſe pour la tirer d'inquiétude; & que *Héro* lui répondit par la même voie, pour lui exprimer ſon impatience. *Voyez* LÉANDRE.

HÉRODE le Grand, roi de Judée. ΗΡΩΔΟΥ.

Ses médailles ſont:

C. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

HÉRODE Tétrarque, fils d'Hérode le Grand, roi de Judée.

Ses médailles ſont:

RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

HÉRODIEN.

HERODIANUS AUGUSTUS.

On ne croit pas qu'il y ait des médailles vraiment antiques d'*Hérodien*; Goltzius, Triſtan & Occo en ont publiées en or, & en P. B. latin, & d'Égypte, mais elles ſont regardées comme fauſſes.

HÉROÏDE, nom de l'une des trois fêtes que l'on célébroit à Delphes tous les neuf ans. Les deux autres ſe nommoient *Septerium* & *Charila*. Les cérémonies de l'*Héroïde* étoient des ſymboles qui repréſentoient différentes actions fabuleuſes; mais il n'y avoit que les Thyades qui euſſent l'intelligence de ces ſymboles. Ce que l'on

y voyoit de plus clair & de plus marqué, c'eſt que l'on y repréſentoit l'enlévement de Sémélé au ciel.

HÉROÏNE, ΗΡΩΙΣ. Les anciens donnoient le titre de *Héros*, ΗΡΩΣ, à ces hommes illuſtres par leurs vertus ou par leurs exploits, auxquels ils décernoient les honeurs divins. L'Empereur Hadrien n'eut pas honte de le faire donner à ſon favori Antinoüs. On l'acordoit aux morts qu'on vouloit honorer; les inſcriptions en donnent pluſieurs exemples. Le titre de Héros fut même décerné à des perſones vivantes qui étoient diſtinguées par leur naiſſance ou par leurs actions. Le ſénat de Thyatires proclama *héros* un Claudius Aurélius Proclus, en conſidération de la nobleſſe de ſon extraction, & des charges qu'il avoit exercées. (Spon, voy. T. III, pag. 513). Cet honeur fut auſſi déféré aux femmes; la ville de Mytilene fit graver ſur ſes monoies la tête de Julia Procla, avec le titre d'*Héroïne*, ΙΟΥ ΠΡΟΚΛΑΑΝ ΗΡΩΙΔΑ; la même ville fit graver ſur ſes monoies la tête d'une autre *Héroïne*, appelée Nauſicaa, ΝΑΥΣΙΚΑΑΝ ΗΡΩΙΔΑ. *Seguin, Select. Numiſm. édit.* 1684, *pag.* 74. Æ. 2 *e cim. D. Pelerin.* La ville de Cyzique aura décerné le titre d'*héroïne*, ΗΡΩΙΔΟΣ, qu'on lit Æ 3, *ex eod. cim.* ſur un marbre raporté par Fourmont à Julia Antelia Ménélaïs, par de ſemblables motifs.

HÉROÏQUES (Temps), temps fabuleux, où ont vécu les héros de la fable. Cette époque de la ruine de Troye, arivée environ l'an 1213, avant notre ere, eſt remarquable à cauſe de l'importance d'un grand événement célébré par les deux plus grands poëtes de la Greee & de l'Italie, & à cauſe qu'on peut raporter à cette date ce qu'il y a de plus remarquable dans les temps appelés fabuleux ou *Héroïques*: fabuleux, à cauſe des fables dont les hiſtoires de ce temps ſont envelopées; *Héroïques*, à cauſe de ceux que les poëte ont appelés les enfans des dieux & des héros. Leur vie n'eſt pas éloignée de cette priſe.

HÉROOPOLIS, en Égypte. ΗΡΩ.

L'abbé Bellei a publié une médaille de bronze de cette ville, on de ſon nome.

Le canal de Trajan, creuſé pour la communication du Nil & de la mer Rouge, finiſſoit à *Héroopolis*.

HÉROPHILE, nom de la Sybyle Érytréene; elle étoit fille d'une nymphe du mont Ida, & d'un berger de la contrée nommé Théodore. Quelques-uns ont dit qu'elle étoit fille de Japiter & de Lamire. Elle fut d'abord gardiene du temple d'Apollon-Smynthéus, dans la Troade: c'eſt elle qui interpréta le ſonge d'Hécube, en lui prédiſant les malheurs que cauſeroit, dans l'Aſie, l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein. *Voyez* PARIS. Elle paſſa une partie de ſa vie à Claros, de là à Samos, puis à Délos & à Delphes, & enfin elle revint au temple d'Apollon-Smynthéus, où elle mourut. Son tombeau ſubſiſtoit encore du temps de Pauſanias, dans le bois ſacré du temple.

HÉROS, autrement dit *ſémi-dieu*. On appeloit ainſi généralement tous les hommes illuſtres par leurs grandes actions, qui reconoiſſoient quelques dieux pour leurs ancêtres, ſoit qu'ils deſcendiſſent d'un dieu & d'une femme mortele, comme Hercule, Théſée, & tant d'autres; ou d'une déeſſe & d'un homme, tel qu'étoit le fils de Vénus & d'Anchiſe. Les Stoïciens leur aſſignoient pour demeure après la mort la vaſte étendue qui ſe trouve entre le ciel & la terre, ce qui fait dire à Lucain (*Pharſal. lib. IX.*):

Quodque patet terras inter, cœlique meatus
Semidei manes habitant.

Les Grecs après avoir fait mettre une colonne & d'autres ornemens ſur les tombes des *Héros*, établirent un culte pour les mânes des mêmes *Héros*, & même pour les héroïnes; car on acorda des honeurs héroïques à des femmes: Coronis, mere d'Eſculape; Alcmene, mere d'Hercule; Caſſandre, fille de Priam; Andromaque; Andromede; Hélene; Lstone, & quelques autres, jouirent de cette diſtinction.

Les tombeaux des *Héros* & héroïnes étoient entourées d'un petit bois ſacré acompagné d'autels; les parens & les amis alloient à des temps marqués, les aroſer de libations, & les charger d'offrande; & ces mêmes tombeaux jouiſſoient du droit d'aſyle; c'eſt-là ce qu'on appeloit *monumens héroïques*, ἥρῳον μνῆμα. Tel étoit le tombeau qu'Andromaque prit ſoin d'élever à ſon cher Hector, *libabat cineri Andromache*.

Les Romains érigerent à leur tour des ſtatues à ceux qu'ils regarderent comme des *Héros*; ils en avoient placé dans le cirque, revêtus de peaux de lions, de ſangliers d'ours, ou de renards ſauvages. Cette maniere de ſe vêtir ordinaire aux premiers *Héros*, dans le temps qu'on n'avoit point encore trouvé l'art de ſéparer la laine ou le poil des bêtes, fut conſacrée par la religion; de là vient qu'ils ſont repréſentés avec ces mêmes habillemens, dans les temples & ſur les médailles.

Diodore de Sicile nous apprend que les *Héros* ou les ſémi-dieux parvinrent enfin à tous les honeurs des dieux ſuprêmes, & qu'à Rome on célébroit une fête ſolemnele, dans laquelle on portoit les ſtatues des Dieux anciens & modernes.

Les Grecs nommoient ἥρῳα, les tombeaux qu'ils érigerent aux demi-Dieux, à ceux des *Héros* qui leur étoient chers, & les temples qu'ils bâtirent aux empereurs après leurs décès. Athénée, parlant des honeurs rendus aux maitreſſes de Démétrius, joint les ἥρῳα, avec les autels qu'on leur élevoit, & avec les hymnes ſacrées que l'on chantoit en leur louange. Enfin les particuliers appelerent du même nom, les monumens qu'ils

bâtirent aux perſones pour leſquelles ils avoient un reſpect & un dévoûment particulier.

On ſait que le mot *ἥρως* a une ſignification fort étendue dans la langue greque: 1°. il déſigne un homme qui pour ſa valeur ou pour ſes bienfaits, a été mis au rang des Dieux ou des demi-Dieux, après ſa mort. 2°. Il répond au *divus* des latins, titre donné aux Empereurs déifiés, & *ἡρῶον* répond à *diva*. Dans les médailles que les Grecs frapérent à l'honeur de l'infâme Antinoüs, pour marquer ſa conſécration, ils l'appelent indifféremment *ἥρως* & *θεὸς*. 3°. Le nom de *Héros* eſt ſouvent donné par les peres à leurs enfans décédés en bas âge, comme cela paroît par diverſes inſcriptions, recueillies par Gruter & Reineſius. 4°. Quelquefois ce nom déſigne ſimplement un homme conſidéré pour ſa valeur ou pour ſa dignité; Homere l'applique non ſeulement aux chefs des Grecs, mais aux Grecs en général. 5°. Enfin, pour dire quelque choſe de plus, le même poëte emploie le mot *ἥρως*, pour un domeſtique d'un des rivaux de Pénélope, & qui leur verſoit à boire; c'eſt dans l'odyſſée, liv. 2 vers 422. (D. J.).

On voit ſur un monument grec raporté par Spon (*Miſcellan.* p. 335.), dans une inſcription placée au milieu d'une courone, le titre de *Héros* donné à un athlete; il eſt vrai que l'on peut remarquer ce titre ſur pluſieurs autres monumens: on leur donnoit même aſſez communément ce nom honorable, & Virgile a ſuivi cet uſage. Le roi *Aceſte* adreſſant la parole à l'athlete *Entellus*, dit:

Entelle, heroum quondam fortiſſime fruſtra.

„ Comme les anciens, dit Winckelmann (*hiſt. de l'art. liv. IV, c. 2.*) s'étoient élevés par gradation de la beauté humaine, juſqu'à la beauté divine; ce dernier degré fut réſervé à la beauté par excellence. Dans la repréſentation de leurs *Héros*, c'eſt-à-dire, des hommes, à qui l'antiquité donnoit la plus haute dignité de notre nature, ils allerent juſqu'aux limites de la divinité, mais ſans paſſer outre & ſans en confondre la différence. Bacchus ſur les médailles de Cyrene, n'a beſoin que d'un regard de volupté pour repréſenter un Bacchus: un trait de grandeur divine en ſeroit un Apollon. Minos, ſur les médailles de Gnoſſus, ſans un regard de fierté qui décele un perſonage royal, reſſembleroit à un Jupiter plein de bonté & de clémence. Les artiſtes imprimoient à leurs *Héros* des formes *héroïques*, en relevant de certaines parties par des ſaillies au deſſus du naturel. Ils animoient les muſcles & leur donnoient une activité extraordinaire; dans les actions véhémentes ils mettoient en jeu tous les reſſorts de la nature. L'objet qu'ils ſe propoſoient par ces procédés, étoit d'y introduire toute la variété poſſible: qualité dans laquelle Myron a ſurpaſſé tous ſes devanciers. C'eſt ce qui ſe voit encore dans le prétendu gladiateur d'Agaſias, d'Épheſe, ſtatue conſervée à la villa Borgheſe: la phyſionomie de cette figure eſt faite d'après une certaine perſone dont on a tâché de ſaiſir la reſſemblance, & les muſcles grenus des côtés y ont plus de ſaillie, de mouvement & d'élaſticité que dans la nature. On en a un exemple encore plus frapant dans les mêmes muſcles de Laocoon, qui eſt une nature exaltée par l'idéal, lorſque nous comparons cette ſtatue, par raport à la même partie du corps, aux figures déifiées ou divines, tels que l'Hercule & l'Apollon du Belvédere. Dans le Laocoon, le mouvement de ces muſcles eſt porté au delà du vrai, juſqu'au poſſible: amoncelés comme des vagues, ils correſpondent l'un à l'autre pour exprimer la plus grande contention de ſes forces au milieu de la douleur & de la réſiſtance. Dans le Torſe ou dans l'Hercule déifié, ſes mêmes muſcles ſont d'une forme idéale de la plus haute beauté: élevés d'une maniere coulante, ils offrent un *cadencement* varié comme l'ondulation de la mer dans ſon calme. Dans l'Apollon, figure d'une beauté divine, les muſcles ſont de la plus grande délicateſſe: ſoufflés en ondes preſqu'imperceptibles, ils ſont plus ſenſibles au taſt qu'à la vue „.

„ Conſidérée ſous ces différens points de vûe, la beauté étoit toujours le principal objet des artiſtes. La poéſie & les poëtes les autoriſoient, dans la configuration des jeunes *Héros*, à laiſſer le ſpectateur indécis de quel ſexe étoient leurs figures principales, ſtratagême qu'ils pouvoient pratiquer dans la repréſentation d'un Achille, dont les charmes du corps furent tels, qu'ils reſta inconnu ſous l'habit de femme parmi les filles du roi Lycomede. C'eſt ainſi que paroît un *Héros* ſur un bas relief de la villa du Belvédere à Fraſcati. Ce même ſujet eſt encore repréſenté ſur un autre bas relief de la villa Pamfili. Un artiſte pouroit donner auſſi cette beauté problématique à Théſée, s'il avoit deſſein de repréſenter ce *Héros* déguiſé en fille lorſqu'il ſe rendit de Trézene à Athènes. Pauſanias nous apprend qu'il parut vêtu d'une longue robe qui deſcendoit juſqu'aux pieds, qu'il fut pris pour une belle fille par les ouvriers qui travailloient au temple d'Apollon, & qui s'étonoient de voir marcher ſeule dans la ville, une jeune beauté ſi accomplie. (*Pauſ. Lacon.*).

„ Il faut l'avouer, cette idée de la beauté & cette conſidération de l'âge, ont été également négligées par le peintre ancien qui a traité un des premiers exploits de ce *Héros*, dans un tableau conſervé à Herculanum. L'artiſte y a repréſenté Théſée d'une taille giganteſque, vainqueur du Minotaure en Crete, pendant que les jeunes garçons & les jeunes filles d'Athènes lui baiſent les mains & lui témoignent leur reconoiſſance. Le Pouſſin s'eſt encore plus écarté de la vérité & de la beauté du jeune âge, dans un

tableau où il a cepréſenté Théſée au moment où il leve la pierre ſous laquelle ſon pere avoit caché ſon épée avec un de ſes ſoullers, & où il trouve l'un & l'autre en préſence de ſa mere Éthra. Ce *Héros* n'avoit que ſeize ans, quand il donna cette premiere preuve de ſa force, & il paroît ici avec de la barbe, dans l'âge d'un homme fait, le corps privé de tous les arondiſſemens de la jeuneſſe. Je ne dirai rien des édifices, ni d'un arc de triomphe, qui ne s'acorde nullement avec le ſiecle de Théſée „.

Le jugement que Watelet porte des *Héros* & des demi-Dieux des anciens, ne paroît pas non plus être le réſultat de l'étude des ſtatues antiques. Cet écrivain ſemble vouloir établir, comme les caracteres de leur conformation, „ qu'ils „ ont les articulations des membres bien nouées, „ ſerrées, peu couvertes de chair, la tête petite, le cou nerveux, les épaules larges & hautes, la poitrine élevée, les hanches & le ventre petits, les cuiſſes muſelées, & les princi„ paux muſcles relevés & détachés, les jambes „ ſeches par en-bas, les pieds minces, & la plante des pieds creuſe „.

(*L'art de peindre. Réfl. ſur les proportions*).

Pour concluſion de cet article, je dirai qu'après avoir parcouru les degrés qui conduiſent des Dieux aux *Héros*, l'on peut remonter les mêmes degrés qui menent des *Héros* juſqu'aux Dieux. Le procédé par lequel on fait d'un *Héros* un Dieu, s'opere plus par ſuppreſſion que par addition; c'eſt-à-dire, il ſe fait en retranchant graduélement les angles trop équâris & trop prononcés par la nature, juſqu'à ce que la forme ſoit portée à une telle fineſſe d'exécution, qu'il paroiſſe que l'eſprit ſeul y a opéré.

En général les artiſtes grecs ont toujours repréſenté les *Héros* nus & ſans chauſſure. Sur la ſcêne ils paroiſſoient avec une maſſue & des cothurnes.

Héros pacifique. *Voyez* Daimaque.

HÉROSTRATE, marchand naucratien, inſtituteur de la couronne naucratite de Vénus.

HERSE.

Les anciens en plaçoient aux portes des villes & à l'entrée des ponts. Le dernier des *monumenti inediti* de Winckelmann nous en offre une dans le joli payſage antique qui y eſt repréſenté.

Les antiquaires ſe ſont peu occupés d'expliquer le véritable objet de l'attribut qu'Oſiris le plus ſouvent (rarement Iſis), tient par une longue corde, & qui pend ſur ſon épaule gauche, ou au milieu de ſon dos. Kircher, dans l'*Œdipus ægyptiacus*, *pag.* 490., dit que c'eſt le filet, à l'aide duquel Iſis pêcha Oſiris, que Typhon avoit jeté dans la mer. Le comte de Caylus a donné ſans héſiter le même nom de filet à cet attribut.

Nous avons remarqué comme une ſingularité frapante, que dans le grand nombre de figures égyptiennes renfermées dans les cabinets du roi & de Ste. Genevieve, celles qui ſont de terre cuite portent ſeules ce prétendu filet, excepté une figure de bronze du premier cabinet. La ſingularité diſparoîtroit, ſi l'on pouvoit démontrer rigoureuſement l'hypotheſe ſuivante, relative aux figures égyptiennes de terre cuite & de bronze. Elle ſuppoſe que les figures de terre cuite ont précédé de beaucoup en Égypte, quoiqu'on en ſoit aſſuré pour la Grece, les figures de bronze; & que ces dernieres inconnues aux anciens Égyptiens n'ont été fabriquées que peu de temps avant les Ptolémées, ou même ſous leurs regnes.

L'art de fondre les métaux paroît en effet avoir été peu pratiqué en Égypte avant cette époque; puiſqu'on ne trouve point de monoie que l'on puiſſe raporter aux ſiecles qui précedent celui d'Alexandre. Il paroît d'ailleurs aſſez conſtant, que les figures de terre cuite ſe trouvent ſeulement envelopées dans les bandeleres qui entourent les momies. Du moins celles qu'y trouverent & Peireſc, ce ſavant ſi digne de foi, & Nardi, connu par des commentaires ſur Lucrece, cité par Kircher, étoient-elles de cette matiere. On convient aſſez généralement, que les momies ont toutes été faites (ſi l'on excepte celles de Pietro della Valle, aujourd'hui du cabinet de Dreſde, ſur l'une deſquelles eſt écrit le mot grec ΕΥΤΥΧΕΙ.) dans les temps antérieurs à l'abolition des anciens uſages, & des pratiques religieuſes détruites par le ſrouche Cambyſe, ou au plutard, antérieurs aux Lagides.

Il y a donc apparence que les figures de terre cuite ſont les monumens des premieres traditions égyptiennes. Or, c'eſt toujours dans les mains d'Oſiris qu'elles placent le prétendu filet joint à la charue; ce n'eſt par conſéquent pas à Iſis qu'il faut raportee cet attribut; & dès lors il ne repréſente plus un filet.

Ce ne ſeroit tout-au-plus qu'à un petit nombre de figures qu'on pouroit le reconoître à la ſigneue pour un filet, parce qu'il y paroît carré ou trapézoïdal, & que ſon lien eſt fixé dans le milieu d'un de ſes côtés. Il déſignoit peut être alors la pêche dont on avoit attribué à Oſiris l'invention avec celle des autres arts. Mais ceux du plus grand nombre des figures ſont atachés par un angle; & à quelques unes cet attribut eſt compoſé de pluſieurs pieces longues & étroites, qui n'offrent aucune reſſemblance avec un filet. On voit d'ailleurs au cabinet de Portici, deux figures égyptiennes qui tienent cet attribut figuré en tablettes, & chargé d'Hiéroglyphes. Seroit-ce une *herſe* pour couvrir de terre les ſemences? Seroit ce un chariot, ou traîneau, employé pour ſoulee les blés; & les hiéroglyphes indiqueroient-ils des temps ou des ſaiſons relatives à ces pratiques? L'on ne peut oppoſer à cette double conjecture, que le défaut de preuves directes. Auſſi nous ne les donnons toutes deux, que comme de

ſimples aperçus qui lient de plus en plus à l'agriculture tous ces attributs portés par les figures égyptiennes.

HERSÉ, fille de Cécrops, roi & fondateur d'Athènes, revenant un jour du temple de Minerve, acompagnée des filles athéniennes, attire les leux de Mercure, & le rendit amoureux. Le dieu comptant ſur ſon mérite & ſur ſa bonne mine, ſe préſenta ſans déguiſement au palais de Cécrops, & demande *Herſé*, en mariage. Aglaure, ſœur d'*Herſé*, en conçut de la jalouſie, & empêcha Mercure d'entrer dans l'apartement de ſa ſœur: elle ſe mit ſur la porte, & proteſte qu'elle n'en ſortiroit point qu'il ne ſe fût retiré. Le dieu, après d'inutiles éforts pour la gâgner, la frapa de ſon caducée, & la changea en une ſtatue de pierre, dont la blancheur avoit été ternie par le venin de la jalouſie. *Herſé* eut un temple à Athènes après ſa mort. *Voyez* AGLAURE.

Apollodore (*lib. III.*) dit que Mercure reodit *Herſé* mere de Céphalus.

On voit dans le jardin du Palais Farneſe, à Rome, *Herſé* enlevée par Mercure.

HERSILE, femme de Romulus, fut choiſie par ce prince comme la plus conſidérable & la plus digne d'entre les Sabines qui avoient été enlevées par les Romains. Après ſa mort on lui donna le ſurnom d'*Horta*, parce qu'elle exhortoit les jeunes Romains à la vertu. Les Romains la joignirent dans le ciel à ſon mari, & lui rendirent les honeurs divins dans le temple de Quirinus. *Voyez* HORTA.

HERTA, ou HERTÉ, ou HERTHE, ou HERTUS, *ſ. f.* divinité que d'anciens peuples de Germanie, tels que les Semnons, les Neudinges, ou Thuringes, les Avions, les Angles, les Varins, les Endons, les Sardons & les Nuitons adoroient.

Tacite eſt le ſeul qui nous en inſtruiſe, & il pouroit bien lui-même avoir été mal informé; cependant ce qu'il en raporte eſt trop ſingulier pour le paſſer ſous ſilence. Il dit dans ſon livre *des mœurs des Germains* (*chap. XL.*), qu'il y avoit dans l'Océan (c'eſt apparemment la mer Baltique qu'il nomme ainſi) une île (on ſonpçone que c'eſt l'île de Rugen), où ſe tronvoit une forêt appelée *Caſtum*, au milieu de laquelle étoit un char conſacré à la déeſſe *Hertus*.

Le prêtre ſeul ſavoit le temps que la déeſſe qu'on y adoroit venoit dans ce lieu; quand il ſentoit la préſence de cette divinité, il atteloit des buffles à ce char, & le ſuivoit avec grande vénération; tout le temps que duroit cette cérémonie, étoient des jours de fête; toute guerre ceſſoit, toutes les armes ſe renfermoient; on ne reſpiroit que la paix & le repos, juſqu'à ce que le prêtre eût reconduit dans ſon temple la déeſſe. Alors on lavoit le char dans un lieu ſecret, & les étofes qui le couvroient, & la déeſſe elle-même; on ſa ſervoit pour cela d'eſclaves, qui étoient auſſi tôt après jetés & engloutis dans un lac voiſin.

Voſſius conjecture que cette déeſſe, *Hertus*, doit être Cybele; mais il eſt plus vrai ſemblable que c'eſt la Terre, au moins le nom y répond-il parfaitement. Les Allemands emploient encore le mot *herth*, pour ſignifier la terre, & les Anglois ont toujours dit *earth* dans le même ſens. La plupart des peuples s'etant imaginés n'avoir point d'autre origine qua la terre, les Germains pouroient bien l'avoir adorée, & pluſieurs raiſons concourent à le perſuader.

Il y a dans la plaine du comté de Salisbury, en Angleterre, des amâs de pierres circulaires, que pluſieurs ſavens croient avoir été un temple de la déeſſe *Herte*; on nomme ces pierres *ſtone henges*, c'eſt-à-dire, *pierres ſuſpendues*, parce qu'elles ſont miſes les unes ſur les autres, de maniere qu'elles paroiſſent être en l'air, telles qu'on ſuppoſe qu'étoit le temple de *Herte*. Mais cette ſuppoſition n'eſt au fond qu'un fruit de l'imagination, deſtiné de preuve.

On ignore parfaitement quel étoit l'uſage de cette eſpece de monument, que les anciens appeloient, en latin, *chorea gigantum*. Les curieux qui n'ont pas vu les *ſtone henges* de Salisbury, peuvent conſulter ſur leur nature & leur ancienne deſtination apparente les *antiquités britann.* de Cambden; ils en tronveront le deſſein dans cet auteur.

HÉSIODE.

Le poëte *Héſiode* eſt un des plus anciens qui nous ſoit parvenu: il étoit du bourg d'Aſcra, en Béotie. Il fut berger & enſuite prêtre des muſes. Pauſanias reporte que de ſon temps on voyoit encore ſes poéſies ſur des tables de plomb dans le templa des muſes, qu'il avoit deſſervi. Quelques uns font *Héſiode* plus ancien qu'Homere; d'autres diſent qu'ils étoient contemporains, mais Héſiode un peu plus jeune. Velléius le place 120 ans après le prince des poëtes.

HÉSIONE, fille de Laomédon, roi de Troye, ayant été expoſée à un monſtre marin, fut délivree par Hercule. Cet événement fait le ſujet d'une belle moſaïque de la villa Albani, ou l'on voit Hercule rendant *Héſione* à ſon fiancé Télamon, après avoir tué le monſtre. *Voyez* LAOMÉDON & TÉLAMON.

HESPER. *Voyez* HESPÉRUS.

HESPÉRIDES, filles d'Heſpérus ſelon les uns, & d'Atlas ſelon les autres.

Voici le récit de Paléphate: Heſpérus étoit un riche Miléſien qui vint s'établir dans la Carie. Il eut deux filles nommées *Heſpérides*, qui avoient de nombreux troupeaux de brebis, qu'on appeloit *brebis d'or*, à cauſe de leur beauté, ou plus vrai-ſemblablement, à cauſe du produit qu'elles en tiroient. Ces nymphes confierent la garde de leur troupeau à un berger nommé *Dracon*; mais Hercule paſſant par le pays qu'habitoient ces filles d'Heſpérus, enleva & le berger & le troupeau. Varon & Servius ont adopté ce récit ſimple & naturel.

Digitized by Google

D'autres écrivains en grand nombre, changent le berger des *Heſpérides* & leur troupeau, en fruits nommés *pommes d'or* par les Grecs, ſoit à cauſe de leur couleur, de leur goût excellent, ou de leur raport. Cette ſeconde opinion n'a pas moins de partiſans que la premiere; & il ſemble même que dans la ſuite des temps elle ſoit devenue, ſur-tout parmi les modernes, l'opinion dominante; au ſorte que les uns ont entendu par ces pommes d'or des coings, d'autres des oranges, & d'autres des citrons.

Diodore ne prend point de parti ſur le dernier article, parce que, (*lib.* 5.) dit il, le mot grec μῆλα, dont les anciens auteurs ſe ſont ſervis, peut ſignifier également des *pommes* ou des *brebis*; mais il entre dans des détails ſur l'hiſtoire même des *Heſpérides*. Si nous l'en croyons, Heſpérus & Atlas étoient deux freres qui poſſédoient de grandes richeſſes dans la partie la plus occidentale de l'Afrique. Heſpérus eut une fille appelé *Heſpérie*, qui donna ſon nom à toute la contrée; elle épouſa ſon oncle Atlas, & de ce mariage ſortirent ſept filles, qu'on appela tantôt *Heſpérides* du nom de leur mere, & de leur aïeul maternel, tantôt Atlantides, du nom de leur pere.

Elles faiſoient valoir ſoigneuſement un des troupeaux ou des fruits, dont elles tiroient de bons revenus. Comme elles étoient auſſi belles que ſages, leur mérite fit beaucoup de bruit dans le monde. Buſiris, roi d'Égypte, devint amoureux d'elles ſur leur réputation, & jugeant bien que ſur la ſienne il ne réuſſiroit pas dans ſa recherche, il envoya des pirates pour les enlever. Ceux-ci épierent le temps où elles ſe rejouiſſoient entr'elles dans un jardin, & exécuterent l'ordre du tyran. Au moment qu'ils s'en retournoient tout fiers de leur proie, Hercule qui revenoit de quelqu'une de ſes expéditions, les rencontra ſur le rivage, où ils étoient deſcendus pour prendre un repas. Il apprit de ces aimables filles leur aventure, tua les corſaires, mit les belles captives en liberté, & les ramena chez leur pere.

Atlas charmé de revoir ſes filles, fit préſent à leur libérateur de ces troupeaux ou de ces fruits, qui faiſoient leurs richeſſes. Hercule fort content de la réception d'Atlas, qui l'avoit même initié, pour ſurcroît de reconnoiſſance, dans les myſteres de l'aſtronomie, revint dans la Grece, & y porta les préſens dont ſon hôte l'avoit comblé.

Pline embraſſe l'opinion de ceux qui donnent des fruits & non des troupeaux aux *Heſpérides*, & paroît vouloir placer leurs jardins à Lixe, ville de Mauritanie: un bras de mer, dit-il, ſerpente autour de cette ville; & c'eſt ce bras de mer, qui a donné aux poëtes l'idée de leur affreux dragon.

Si l'on ſuit les autres hiſtoriens, on trouvera que ce qu'il y a d'inconteſtable touchant les *Heſpérides*, ſe réduit à ces trois ou quatre articles: qu'elles étoient ſœurs; qu'elles poſſédoient une ſorte de bien, dont elles étoient redevables à leurs ſoins & à la bonté de leur terroir qu'elles cultivoient; que leur demeure étoit bien gardée; & qu'enfin Hercule étant allé chez elles, il remporta dans la Grece de ces fruits, ou de ces troupeaux qui étoient d'un bon revenu.

Mais il faut voir ce que les poëtes ont fait de ce peu de matiere, & quelle forme ils ont ſu lui donner. Ils changent le lieu qu'habitoient les *Heſpérides* en un jardin magnifique & délicieux; l'or y brille de toutes parts; les fruits, les feuilles & les rameaux que portent ces arbres, ſont de ce précieux métal; Ovide nous en aſſure. (*Metam. IV.*).

Arborea frondes, auro radiante nitentes,
Ex auro ramos, ex auro poma ferebant.

Ces richeſſes ſont gardées par un horrible dragon qui a cent têtes, & qui pouſſe cent différentes ſortes de ſifflemens; auſſi les pommes ſur leſquelles il tient ſans ceſſe les yeux ouverts, charment la vue par leur beauté, & font ſur les cœurs des impreſſions dont il eſt impoſſible de ſe défendre. Lorſque Jupiter épouſa Junon, cette déeſſe lui porta de ces pommes en mariage, & ne crut pas pouvoir lui payer ſa dot plus magnifiquement. Ce fut avec une de ces pommes que la diſcorde mit la diviſion entre trois des plus grandes divinités du ciel, Junon, Vénus & Pallas; & par cette ſeule pomme, elle jeta le trouble dans tout l'olympe. Ce fut avec ces mêmes pommes qu'Hippomene adoucit la fiere Atalante, la rendit ſenſible à ſes vœux, & lui fit éprouver toutes les fureurs de l'amour.

Tandis que ces mêmes poëtes font des ces jardins un ſéjour raviſſant, ils font de celles qui l'habitent autant d'enchantereſſes; elles ont des voix admirables; elles temperent leurs travaux par des concerts divins; elles aiment à prendre toutes ſortes de figures & à étoner les yeux des ſpectateurs par des métamorphoſes également ſoudaines & merveilleuſes. Les argonautes arivent-ils auprés d'elles, Heſpéra devient un peuplier, Érythéis eſt un ormeau, Églé ſe change en ſaule.

Il ne reſtoit plus aux poëtes, pour rendre les *Heſpérides* reſpectables de tout point, que de les marquer au coin de la religion, & que d'en créer des divinités dans toutes les formes. Ces beaux génies n'y ont pas manqué; ils leur ont donné un temple; ils y ont joint une prêtreſſe, redoutable par l'empire ſouverain qu'elle exerce ſur toute la nature. C'eſt cette prêtreſſe qui garde elle-même les rameaux ſacrés, & qui nourrit le dragon de miel & de pavots. Elle commande aux noirs chagrins, & fait à ſon gré les envoyer dans les cœurs des mortels, ou les chaſſer de leur âme avec la même facilité; elle arrête le cours des fleuves; elle force les aſtres à retourner en arriè-

re ; elle contraint les morts à ſortir de leurs tombes; on entend la terre mugir ſous ſes pieds, & à ſon ordre on voit les ormeaux deſcendre des montagnes. Loin d'exagérer, je ne fais que rendre en mauvaiſe proſe la peinture qu'en fait Virgile en de très beaux vers:

Heſperidum templi cuſtos, epulaſque draconi
Quæ dabat, & ſacros ſervabat in arbore ramos,
Spargens humida mella, ſoporiferumque papaver;
Hæc ſe carminibus promittit ſolvere mentes,
Quas velit, aſt alias duras immittere curas:
Siſtere aquam fluviis, & vertere ſidera retro,
Nocturnoſque ciet manes; mugire videbis
Sub pedibus terram, & deſcendere montibus ornos.

C'eſt ainſi que les poëtes peuvent tout embélir, & que, grâce à leurs talens, ils trouvent dans les ſujets les plus ſtériles des ſources inépuiſables de merveilles.

Peu nous doit importer, ſi l'on remarque dans leurs embelliſſemens une infinité de différences. Ce ſont des choſes inſéparables des fictions de l'eſprit humain, & ce ſeroit une entrepriſe ridicule de vouloir les concilier. C'eſt aſſez que les poëtes conviennent enſemble que les *Heſpérides* ſont ſœurs; que leurs richeſſes conſiſtoient en pommes d'or; que ces pommes étoient gardées par un dragon; qu'Hercule trouva cependant le moyen d'en cueillir & d'en emporter dans la Grece. Mais, dira-t-on, ils ſont diviſés ſur preſque tous les autres faits; ils ne s'accordent, ni ſur la naiſſance de ces nymphes, ni ſur leur nombre, ni ſur la généalogie du dragon, ni ſur le lieu où les jardins des *Heſpérides* étoient ſitués, ni finalement ſur la maniere dont Hercule s'y prit pour avoir de leurs fruits. Tout cela eſt très vrai, mais ces variétés d'idées ne nuiſent à perſone; les fictions ingénieuſes ſeront celles auxquelles nous donnerons notre atache, ſans nous embaraſſer des autres.

Héſiode par exemple, veut (*Theogon.* 215, 275, 518). que les *Heſpérides* ſoient nées de la nuit; peut être donne-t-il une mere ſi laide à des filles ſi belles, parce qu'elles habitoient à l'extrémité de l'occident, où l'on faiſoit commencer l'empire de la nuit. Lorſque Chérécrate au contraire les fait filles de Phorcus & de Céto, deux divinités de la mer, cette derniere fiction nous déplait, parce que c'eſt une énigme inexplicable.

Quant au nombre des *Heſpérides*, les poëtes n'ont rien fait d'extraordinaire. La plupart ont ſuivi l'opinion commune qui en établit trois, Égle, Aréthuſe, Heſpéréthuſe. Quelques-uns en ajoutent une quatrieme, qui eſt Heſpéra; d'autres, une ſixieme, qui eſt Veſta; & ces derniers même n'ont point exagéré, puiſque Diodore de Sicile, hiſtorien, fait monter le nombre de ces nymphes juſqu'à ſept.

La généalogie du dragon nous eſt fort indifférente en elle-même, ſoit qu'on le ſuppoſe fils de la terre & de Pyſandre, ou de Typhon & d'Échidne avec Phérécide. Mais les couleurs dont quelques-uns peignent ce monſtre expirant, nous émeuvent & nous intéreſſent. Ce n'eſt pas une deſcription d'une mort ordinaire, qu'on lit dans Apollonius; c'eſt un tableau qu'on croit voir: „ le dragon, dit-il, percé des traits d'Hercule, „ eſt étendu au pied de l'arbre; l'extrémité de „ ſa queue remue encore, le reſte de ſon corps „ eſt ſans mouvement & ſans vie; les mouches „ s'aſſemblent par troupes ſur le noir cadâvre, „ ſucent le ſang qui coule des plaies, & le fiel „ amer de l'hydre de Lerne, dont les fleches ſont „ teintes. Les *Heſpérides* déſolées à ce triſte ſpectacle, ſe couvrent le viſage de leurs mains, „ & pouſſent des cris lamentables „...

En un mot, de telles deſcriptions nous affectent, tandis que nous ne ſommes point épris des prétendus myſteres qu'on prétend que ces fictions renferment, & des explications hiſtoriques, morales ou phyſiques qu'on nous en a données; encore moins pouvons-nous goûter les traces imaginaires que des auteurs, plus chrétiens que critiques, croient apercevoir dans ces fables de certaines vérités que contienent les livres ſacrés. L'un retrouve dans les pommes, ou dans les brebis des *Heſpérides*, Joſué qui pille les troupeaux & les fruits des Cananéens; l'autre ſe perſuade que le jardin des *Heſpérides*, leurs pommes & leur dragon, ont été faits d'après le paradis terreſtre. Non, non, les poëtes, en forgeant la fable de ces nymphes, n'ont point corrompu l'Écriture Sainte, qu'ils n'avoient pas le bonheur de connoître; ils n'ont point voulu nous cacher des myſteres, ni nous donner aucune inſtruction. C'eſt faire trop d'honeur à ces agréables artiſans de menſonges, que de leur prêter des intentions de cette eſpece; ils ſe ſont uniquement propoſés de nous amuſer, d'embélir leur ſujet, de donner carriere à leur enthouſiaſme, d'exciter l'admiration & la ſurpriſe, en un mot de peindre & de plaire, & l'on doit avouer qu'ils ont eu, pour la plupart, le ſecret de réuſſir. (*D. J.*)

Le chevalier de Jaucourt, quoique dégoûté des explications mythologiques, auroit certainement acordé ſon aſſentiment à celle qu'a donnée des *Heſpérides*, M. Dupuis, s'il eût pu la connoître: on la trouvera dans Hercule, à ſon douzieme travail.

HESPÉRIDES, (*Iſles des*). Île de la mer Atlantique; Pline (*Liv. VI, c. XXX*), n'en parle qu'avec incertitude; ce qu'il en dit ne convient point aux Canaries, encore moins aux Açores, ni aux Antilles; il met une journée de navigation depuis les îles *Heſpérides* au cap nommé *Heſperu-ceras*; il parcourt donc la côte occidentale d'Afrique: le cap qu'il nomme *Heſperu-ceras*, doit être le Cap-vert; les *Heſpérides* étoient, dit-il, à une journée en deçà *Heſperu-ceras*; ſeroient ce deux des îles du Sénégal? Quel fond peut-on

peut-on faire ſur des relations imparfaites, & dreſſées dans des temps où ces lieux n'étoient connus que par une tradition également obſcure & incertaine? (D. J.).

HESPÉRIE, nymphe du mont Ide. *Voyez* ÉSAQUE.

HESPÉRIE, mot originairement grec, qui ſignifie un pays occidental. Les Grecs eppelerent l'Italie *Heſpérie*, parce qu'elle étoit à leur couchant; & les Romains donnerent pour la même raiſon ce nom à l'Eſpagne, qu'on e eppelée grande *Heſpérie*.

Le mot letin, *Heſperus*, formé du grec Ἕσπερος, eſt le nom d'une étoile qui paroît du côté de l'Italie, par report à la Grece, & du côté de l'Eſpagne, per raport à l'Itelie.

Il y en a qui font venir le nom d'*Heſpérie*, quend on le donne à l'Itelie, du nom d'*Heſpérus*, lequel eyant été chaſſé de ſon royeume per ſon frere Atlas, vint en Italie, & y régne.

HESPÉRUS, HESPER, } fils de Japet, & frere d'Atlas, ayant été chaſſé par ſon frere du royaume de ſes peres, ſe retira en Italie, & donna à cette contrée le nom d'Heſpérie. Diodore dit qu'*Heſpérus* étant monté ſur le ſommet do mont Atlas, pour mieux contempler les aſtres, n'en revint point, & ne parut plus; ce qui fit croire qu'il avoit été changé en un aſtre, qu'on eppele *Heſpérus* ou *Veſper*, l'étoile du ſoir (*Diodor. lib. III.*), & le matin. *Lucifer*.

Quelques poëtes font l'aſtre *Heſpérus*, fils de Céphele & de l'Aurore. (*Hygin. aſtronom. c.* 42.)

Sur un autel rond de la villa Borgheſe (*no.* 21. *monum. inedit.*), on voit ce dieu ſous la figure d'un jeune homme qui porte un flambeau. Cet attribut eſt relatif à l'Aurore, ſa mere, qui l'eut pour fils du cheſſeur Céphale.

HESTIA. Quelques-uns donnoient ce nom à *Veſta*, c'étoit ſon nom grec, Ἑστία. D'autres l'appeloient HESTA, d'où l'on avoit formé le mot latin *Veſta*.

HESTIÉES, ſacrifices, ſolemnels qu'on feiſoit dans pluſieurs lieux de la Grece, & ſur-tout à Corinthe, en l'honeur de la fille de Saturne & de Rhéa, la déeſſe du feu, ou le feu même; car le nom Ἑστία, que les Grecs donnoient à cette divinité, ſignifie *feu*, foyer des maiſons, d'où les Letins ont fait celui de *Veſta*. *Voyez* VESTA.

HÉSUS. *Voyez* ÉSUS.

HÉSYCHIA; c'eſt le nom qu'on donnoit à Clazomene, aux prêtreſſes de la déeſſe Pallas, qui faiſoient toutes leurs fonctions dans un grand ſilence, d'où leur eſt venu ce nom.

HÉSYCHASTIQUE (*muſiq. des anc.*), ſorte de mélopée des Grecs, propre à calmer les paſſions.

HÉTÉRIARQUE, nom d'un officier dans l'empire grec. Il y avoit deux officiers qui portoient ce nom: l'un s'appeloit ſimplement *Hétériarque*, & l'autre le grand *Hétériarque*. L'*Hétériarque* étoit ſubordoné au grend *Hétériarque*. C'étoient les officiers qui commandoient les troupes des elliés. Ils avoient différentes fonctions à le cour euprès de l'empereur. Codin les décrit (*ch. V. n°.* 30, 31, 32, 37, *de officiis.*) *Voyez* auſſi du Cange, dans ſes notes ſur l'alexiede d'Anne Comnene (*p.* 227.)

Ce nom vient de Ἑταιρος, *ſocius*, & ἀρχὴ, *imperium*.

HETEROMASCALA. *Voyez* ETEROMASCHALA, article tranſpoſé par inadvertance.

HÊTRE, *fagus*, arbre conſacré à Jupiter, à neuſe de la fable de Dodone. Dens les grandes ſolemnités, on ornoit les autels de ce dieu avec des feoilles de *hêtre*.

HÉTRUSQUE. *Voyez* ÉTRUSQUE.

HEURES, en grec ὧραι, *filles* de Jupiter & de Thémis, ſelon Héſiode, (*Théogon.* 901.) qui en compte trois, Eunomie, Dicé, & Irene, c'eſt-à-dire, le bon ordre, la juſtice & la paix. Cette fiction ſignifioit, ſans doute, que le bon uſage des *heures* réglées entretient les loix, la juſtice & la concorde.

Homere nomme les *heures*, portieres du ciel & nous décrit ainſi leurs fonctions: „ Le ſoin „ des portes du ciel eſt commis aux *heures*; el- „ les veillent depuis le commencement des temps „ à le garde du palais de Jupiter; & lorqu'il faut „ ouvrir ou fermer ces portes d'éternele durée, „ elles écartent ou raprochent ſans peine le nuage „ épais qui leur ſert de beriere „. (*Iliad.* 5.)

Le poëte entend par le ciel cette grande région de l'eſpace éthéré, que les ſaiſons ſemblent gouverner; elles ouvrent le ciel, quand elle diſſipent les nuages; & elles le ferment, lorſque les exhalaiſſons de la terre ſe condenſent en nuées, & nous cachent la vue du ſoleil & des eſtres.

La mythologie greque ne reconut d'abord que les trois *heures*, dont nous avons donné les noms, parce qu'il n'y avoit que trois raiſons, le printemps, l'été & l'hiver; enſuite quand on leur ajouta l'autone & le ſolſtice d'hiver, ou ſe partie la plus froide, le mythologie créa deux nouveles *heures*, qu'elle eppela *Carpo*, & (*Pauſan Boot.*) *Thalotte*; elle les établit pour veiller aux fruits & aux fleurs; enfin, quand les Grecs partagerent le jour en douze parties égales, les poëtes multiplierent le nombre des *heures* juſqu'à douze, employées au ſervice de Jupiter, & les nommérent les *douze ſœurs*, nées gardienes des barieree du ciel, pour les ouvrir & les fermer à leur gré; ils leur commirent auſſi le ſoin de ramener Adonis de l'Achéron & de le rendre à Venus.

Les mêmes poëtes donnerent encore aux heures l'intendence de l'éducetion de Junon; & dans quelques ſtatues de cette déeſſe, on repréſente les heures au deſſus de ſa tête.

Elles étoient reconues pour des divinités dans la ville d'Athènes, où elles avoient un temple bâti en leur honeur per Amphiction. Les Athéniens

ſelon Athénée, leur offroient des ſacrifices, dans leſquels ils faiſoient bouillir la viande au lieu de la rôtir, ils adreſſoient des vœux à ces déeſſes, & les prioient de leur donner une chaleur modérée, afin qu'avec le ſecours des pluies, les fruits de la terre viniſſent plus doucement à maturité.

Le mot ὥρα,, déſignoit anciénement chez les Grecs, les ſaiſons; enſuite après l'invention des cadrans ſolaires, le même terme ſe prit auſſi pour ſignifier la meſure du temps que nous nommons *heure*.

Les *heures* ſont les compagnes des grâces; c'eſt-à-dire, elles ſont les déeſſes des ſaiſons & des beautés. Dans la plus haute antiquité de l'art, les *heures* n'étoient repréſentées, que par deux figures; enſuite elles étoient au nombre de trois, parce que l'année fut diviſée en trois ſaiſons, le printemps, l'autone & l'hiver. Les poëtes, ainſi que les artiſtes, les repréſentent communément danſantes, & ſur la plupart des monumens elles paroiſſent du même âge. Leur vêtement eſt ordinairement court, comme celui des danſeuſes, & ne deſcend que juſqu'aux genoux, leur tête eſt couronée de feuilles de palmier qui ſe redreſſent. C'eſt ainſi qu'on les trouve coëffées ſur une baſe triangulaire de la villa Albani, morceau raporté dans les monumens de l'antiquité (*Monum. Ant. ind. n.* 47). Par la ſuite des temps, lorſqu'on fixa quatre ſaiſons, l'art introduiſit à ſon tour quatre *heures*, ainſi qu'on peut le voir ſur une urne funéraire, de la même villa. Ici les *heures* ſont repréſentées dans différens âges & avec de longues draperies, mais ſans être couronées de feuilles de palmier; l'*heure* du printemps y eſt caractériſée par les traits naïfs d'une jeune fille ayant cette taille de jeuneſſe qu'une épigramme de l'anthologie appele la taille de l'*heure* du printemps (*Anthol. L.* 7. p. 474. *l.* 10). Les trois ſœurs de cette *heure* augmentent en âge par gradation. Le fameux bas-relief de la villa Borgheſe, nous offre, à la vérité, un plus grand nombre de figures danſantes, mais c'eſt parce qu'on y voit les *heures* accompagnées des grâces.

Les poëtes Grecs ont feint qu'elles préſidoient à l'éducation des enfans, & qu'elles régloient toute la vie des hommes; c'eſt pourquoi ils les font aſſiſter à toutes les noces célébrées dans la Mythologie.

Les Romains reconoiſſoient Hetſilie, la femme de Romulus, pour la ſeule divinité qui préſidât aux ſaiſons, & ils l'appeloient *hora V.* ce mot.

HEURES (emploi des) chez les Romains, *V.* VIE privée des Romains.

HEURESIS. On trouve ce mot dans le calendrier ruſtique au mois de novembre. Ce marbre antique eſt conſervé dans le palais Farneſe à Rome. Le mot grec εὕρεσις, découverte, fait conjecturer que l'on célébroit en ce jour la découverte de Proſerpine par Cérès.

HEXADRACHME, monoie anciene de l'Égypte & de l'Aſie.

Elle valoit 3 liv. $\frac{2}{3}$ monoie de France actuele, ſelon M. Pancton dans ſa *Métrologie*.

Elle valoit en monoie des mêmes pays 1 $\frac{1}{2}$ tétradrachme.

Voyez MONOIES, pour l'évaluation de M. de Romé de l'Iſle.

HEXADRACHME, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte.

Il valoit en poids de France $\frac{3\,456}{10\,000}$ de liv. ſelon M. Pancton.

Il valoit en poids des mêmes pays 1 $\frac{1}{2}$ tétradrachme;

ou, 6 drachmes.

Voyez POIDS, pour connoître l'évaluation de M. de Romé de l'Iſle.

HEXAPHORES, les anciens Grecs & Romains donnoient ce nom à une eſpece de litiere découverte, qui ſervoit à tranſporter dans la ville ou dans la campagne, les perſones opulentes; elles emploient à cet effet ſix porteurs, & c'eſt ce que déſigne le terme grec *hexaphore*. Les ſeigneurs qui mépriſoient le faſte ſe faiſoient porter par quatre eſclaves. Du temps de l'empereur Néron, l'on avoit inventé des chaiſes où l'on n'employoit que deux porteurs, elles étoient à peu près ſemblables à celles qui ſont en uſage dans l'Europe & dans la Chine.

Les *hexaphores* ne ſont aujourd'hui de mode que dans le Japon, à Siam, & dans l'Aſie. Les Romains donnoient auſſi le nom d'*hexaphore*, au magnifique lit funebre qui ſervoit à porter au bûcher les morts d'un rang diſtingué; ils donnoient le nom de *ſanda pila* au brancard ouvert, qui ſervoit à tranſporter les cadâvres des paovres: comme le *ſanda pila* n'étoit formé que de l'aſſemblage de quelques ais, on le brûloit avec le corps du défunt. Dans l'ouvrage qui a pour titre: *Roma ſotterranea di Abrahamo Boſio*: on trouve pluſieurs eſtampes qui repréſentent ſur les bas reliefs des ſépultures, les *hexaphores* ou lits funebres des anciens Romains qui vivoient dans l'opulence; ces meubles reſſembloient parfaitement à nos canapés, c'eſt-à-dire, à de petits lits à doſſier, garnis de ſangles, couverts d'un matelas. Dans quelques-uns des bas-reliefs qui repréſentent les *hexaphores*, les deux pied qui ſoutienent le côté où repoſe la tête du défunt, ont plus de hauteur que ceux qui ſoutienent ſes pieds. Le cadâvre paroît couché ſur un plan incliné. Il eſt probable que l'on portoit le corps dans le lit où il étoit expiré. Les Grecs modernes ont conſervé l'ancien uſage, ils ne couchent que ſur des canapés.

HEXAPODE *carrée*, meſure olympique pour l'arpentage des terres.

Elle valoit 36 pieds olympiques carrés.

HEXAPODE, meſure linéaire & itinéraire de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* ORGYE.

HIACINTHE. *Voyez* HYACINTE.

Digitized by Google

HIARBAS. *Voyez* JARBAS.

HIBOU, oiſeau de nuit conſacré à Minerve, comme un ſymbole de la vigilance, en ce qu'il veille pendans la nuit: Il paſſoit pour un oiſeau de mauvais augure. Dans Virgile, un *hibou* ſolitaire, perché ſur le toit du palais, éfraye Didon par ſes gémiſſemens funebres. Aſcalaphe fut changé en *hibou*, oiſeau qui n'annonce que des malheurs, dit Ovide.

Son apparition n'étoit funeſte que lorſqu'il chantoit. Mais s'il ſe taiſoit, elle étoit d'un bon augure. Servius (*Æn. IV. 4. 62.*) oous appreod cette puérile diſtinction: *nam non eſt mali ominis ſemper bubo, ſed quum canit.* C'eſt pourquoi l'apparition muete d'un *hibou* préſagea le ſceptre de Judée à Agrippa détenu en priſoo. *Voyez*. CHOUETE, oiſeau avec lequel on confond ordinairement le *hibou*.

HICETAS, tyran en Sicile.
Ses médailles ſont:
RRR. en or.
Unique en argent. . . . *Torremuſa*.
O. eo bronze.

HIDRE. *Voyez* HYDRE.

HIÉRA, appelée par d'autres Aſtioché, épouſa Télephe, roi de Miſie, combatit avec lui les Grecs qui alloient aſſiéger Troye, & fut tuée par Nirée. *Voyez* ASTIOCHÉ.

HIÉRA, une des îles vulcanies, aujourd'hui les îles de Lipari, où étoient les forges de Vulcain. *Voyez* VULCANIES.

HIÉRACIEN (*muſiq. des anc.*) nome ou chanson des Grecs, ſurnommé *Hiéracien*, à cauſe d'Hiéſax, diſciple d'Olympe. C'étoit auſſi un nom de *flûte*. (Pollux, *Onomaſt. liv. IV. chap. X.*)

HIÉRACOBOSCOS, prêtres d'Égypte, qui étoient chargés de nourir les éperviers conſacrés à Apollon ou au Soleil. *Voyez* ÉPERVIER.

Ce nom eſt formé des deux mots grecs ἱέραξ, *épervier*, & βόσκω, *je nourris*.

HIÉRAPOLIS, en Phrygie. ΙΕΡΑΠΟΛΕΙΤΩΝ & ΙΕΡΑΠΟΛΙC.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:
O. en or.
C. en bronze.
O. en argent.
Leurs types ordinaires ſont:
Bacchos.
Eſculape.
Un ſerpent.
Un Trépied.

Cette ville a fait fraper, ſous l'autorité de ſes préteurs, des médailles impériales greques en l'honeur d'Auguſte, de Tibere, de Néron, de Trajan, d'Antinoüs, de M. Aurele, de Fauſtine jeune, de Commode, de Sévere, de Plautille, d'Élagabale, d'Alex. Sévere, de Tranquilline, des deux Philippes, d'Otacilie, d'Othon, de Valerien.

Leur fabrique & les noms de magiſtrat les font diſtinguer aiſément des médailles d'*Hiérapolis* de Syrie.

HIÉRAPOLIS, en Cilicie. ΙΕΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Cette ville a fait frsper des médailles impériales greques en l'honeur de Diaduménien, d'Élagabale.

On les diſtingue des médailles frapées dans les autres *Hiérapolis* par le mot ΚΑΣΤΑΒΑ, ou par un type ſemblable à celui de Mégarſus, en Cilicie, c'eſt un fleuve tenant no oiſeau.

HIÉRAPOLIS, en Syrie. ΙΕΡΟΠΟΛΙΤΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Trajan, d'Antonin, de M. Aurele, de Vérus, de Caracalla, d'Élagabale, de Sévere, de Mamée, d'Alex. Sévere, des deux Philippes, de Commode.

Leur fabrique ſyriene & l'abſence des noms de magiſtrat, les diſtinguent des médailles frapées dans les autres *Hiérapolis*.

HIÉRAPYTNA, en Crete. ΙΕΡΑΠΥΤΝΙΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville ſont:
O. en or.
RR. en argent.
O. en brooze.
Leurs types ordinaires ſont:
Une chouete.
Uo palmier.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Caligola, de Néron.

HIÉRAX, jeune homme qui fut changé en épervier. Mercure, déguiſé en berger, ayant endormi Argus au ſon de ſa flûte, ſe préparoit à enlever la vache Io pendant le ſomeil de ſon gardien; mais *Hiérax*, dit la fable, ſurvint imprudemment, & réveilla Argus. Alors Mercure ne pouvant plus faire ſon vol en cachete, tua Argus, & changea *Hiérax* en épervier. Le nom grec de l'épervier, ἱέραξ, ſervit de fondement à cette métamorphoſe.

HIÉROCÆSAREA, en Lydie. ΙΕΡΟΚΑΙCΑΡΕΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Septime-Sévere & de Caracalla.

HIÉROCÉRYCE, chef des hérauts ſacrés dans les myſteres de Cérès, à Éleuſis. Sa fonction étoit d'écarter les profanes, & toutes les perſones exelues de la fête par les loix; d'avertir les initiés de ne prononcer que des paroles convenables

à l'objet de la cérémonie, ou de garder un silence respectueux ; enfin, de répéter les formules de l'initiation.

L'*Hiérocéryce* représentoit Mercure ayant des ailes sur le bonet, & la verge, le caducée à la main, en un mot, tout l'appareil que les poëtes donnent à ce dieu. Ce sacerdoce étoit perpétuel. La dignité d'*Hiérocéryce* apartenoit à une même famille ; c'étoit à celle des cérryces, descendue de Céryx, dernier fils d'Eumolpe, & qui par conséquent étoit une branche des Eumolpides, quoique ceux qui la composoient donnassent Mercure pour pere à Céryx ; mais c'étoit sans doute parce que ce dieu protégeoit la fonction de héraut, héréditaire dans leur famille. (D. J.)

HIÉROCORACES, *HIEROCORAICA*, } certains ministres de Mithras, c'est-à-dire, du soleil, que les Perses adoroient sous ce nom, portoient le nom d'*hiérocoraces*, qui signifie *corbeaux sacrés*, parce que ces prêtres du soleil portoient des vêtemens qui avoient quelque raport par leur couleur, ou d'une autre maniere, à ces oiseaux, dont les Grecs en conséquence leur donnerent le nom. *ἱερὸς*, *sacré*, & *κόραξ*, *corbeau*.

On lit dans Gruter (303. 2.) une inscription dans laquelle il est fait mention des *hierocoraica*, c'est-à dire, des mysteres de Mithras, célébrés avec tout cet appareil superstitieux. *Voyez* MITHRIAQUES.

HIÉROGLYPHES, premiers signes ou caracteres dont les hommes, & sur tout les Égyptiens, se sont servis autrefois pour exprimer leurs pensées sans le secours de la parole ; c'étoient ordinairement des animaux, des plantes, des pierres précieuses, quelquefois des instrumens & des outils qui servent au détail des arts, plus souvent encore diverses parties du corps humain. C'est dans ce dernier assemblage qu'on trouvoit une abondante moisson d'*hiéroglyphes*, & par le grand nombre des pieces dont est composée cette machine admirable, & par les attitudes différentes où ses pieces peuvent se trouver les unes à l'égard des autres : ce qui fournissoit des manieres toujours nouvelles de parler aux yeux & de peindre les pensées. Pour montrer, par exemple, que rien n'échape au Tout puissant, à celui qui écoute & qui voit tout, on représentoit des yeux & des oreilles sur les murs des temples, & principalement au frontispice. Pour écarter la foule des importuns de la maison d'un ministre ou d'un ambassadeur, on peignoit sur la porte un vieillard les yeux baissés & un doigt dans la bouche. Pour marquer un homme qui a beaucoup voyagé, & que ses voyages ont rendu plus savant & plus vertueux, on représentoit un pêcher chargé de fruits. Le secret de l'*hiéroglyphe* est fondé sur le caractere particulier de cet arbre qui réussit moins dans la Perse, qu'on peut regarder comme son pays natal, que dans les autres pays où il est transplanté.

Ce n'étoit pas seulement à de pareilles inscriptions que se bornoient les figures *hiéroglyphiques* : on s'en servoit encore pour composer des discours suivis & détaillés, pour les mieux graver dans la mémoire.

„ Aucune opération de l'esprit, dit le comte de Caylus, ne peut être comparée à celle de l'invention des signes qui présentent la parole aux yeux, & transmettent la pensée mal-gré la distance des lieux & l'intervalle des temps. On a trouvé chez les sauvages quelques opérations semblables ; mais elles étoient renfermées dans des bornes très-étroites, & ne s'étendoient qu'à un signalement grossier de guerriers allant en guerre, à des marques de nombre, ou bien à des reconoissances. Les quipos, ou les nœuds des Péruviens, méritent un peu plus d'éloges, puisqu'en effet ils avoient plus d'étendue & par conséquent une plus grande utilité ; cependant ils étoient fort inférieurs aux signes & aux *hyéroglyphes* des Égyptiens. On ne peut douter que ces caracteres n'aient été très-peu étendus lorsqu'ils ont commencé à paroître en Égypte ; mais cette découverte quoique simple & grossiérement pratiquée dans son origine, ne doit pas moins être regardée comme un prodige de l'esprit „.

„ Mal gré l'obscurité de l'histoire des Égyptiens, on voit clairement la route que l'écriture a suivie pour arriver à sa perfection, sans qu'il soit possible de démêler ni la date ni l'invention des *hiéroglyphes*, ni celle de leur progrès, car il est certain qu'ils en ont eu ; selon l'ordre de l'esprit humains, il ne peuvent avoir été inventés aussi composés ou plutôt aussi allégoriques qu'ils l'ont été dans la suite. Mal-gré cette augmentation, l'examen de ces mêmes signes démontre toujours l'extrême simplicité de leurs notions, lorsqu'ils faisoient usage d'une écriture qui n'étoit que le trait ou le dessein particulier d'un objet réel. En considérant cette maniere de communiquer sa pensée, il est aisé de concevoir que, si tout un peuple ne forme pas bien des caracteres dont la convention est simple : à plus forte raison, il ne dessinera pas correctement des figures qui doivent ressembler à des objets déterminés ; car tels étoient les commencemens de cette admirable invention. Par conséquent on peut croire que le dessein, rarement bien exécuté, fut très-aisément corrompu dans la main de tous ceux qui voulurent le pratiquer : & que par succession de temps, il ne conserva qu'une trace légere de sa premiere origine : alors il fallut apprendre à lire, c'est-à dire, à connoître ces traits, tandis qu'auparavant l'objet peignoit l'idée à tous les hommes, quelque différent que pût être leur langage. L'augmentation des connoissances exigea successivement plus de moyens pour l'expression & l'on s'aperçut aisément qu'il étoit impossible de faire concevoir par le moyen des *hiéroglyphes* simples, toutes les choses idéales ou dépendantes de l'esprit, nécessaires cependant à exprimer, comme le temps

préſent, le futur, le paſſé, &c. Les ſignes corrompus donnerent la facilité d'en imaginer, & par conſéquent l'écriture courante ſe perfectiona. Quand la plus légere réflexion ne nous apprendroit que l'uſage & les beſoins ont été ſuffiſans pour augmenter le nombre des caracteres, cette écriture étant une fois établie, la néceſſité dont elle étoit pour toutes les parties de la ſociété, & l'uſage continuélement répété par un très-grand nombre d'hommes, préſenterent, pour ainſi dire, ſans étude, & par la ſeule ſucceſſion du temps, les combinaiſons dont un art eſt ſuſceptible „.

„ L'établiſſement de la véritable écriture auroit dû naturélement détruire & effacer juſqu'au ſouvenir des *hiérogliphes*; mais les prêtres Égyptiens eurent grand ſoin de les conſerver pour l'interprétation des loix, le détail des faits hiſtoriques, & le culte des dieux. Par ce moyen ils devinrent les maîtres de toutes ces parties, renfermées dans des ſignes toujours ſuſceptibles de ſignifications differentes, ou d'applications très-arbitraires. On peut en juger par l'inſcription du temple de Minerve à Saïs, que Plutarque nous a conſervé. (d'Iſis & d'Oſiris, trad. d'Amyot.):

On voyoit, dit-il, *un petit enfant, un vieillard & un épervier, & tout auprès un poiſſon, & à la fin un hippopotame; ce qui ſignifioit, ſelon lui: ô vivans & paſſans, jeunes & vieux, dieu hait toute violente injuſtice: car, par l'épervier, ils repréſentent dieu; par le poiſſon, haine, abomination; & par l'hippopotame, toute impudence de mal faire.*

„ Le lecteur peut juger par cette inſcription, de l'ancienne maniere d'écrire, & du peu de confiance qu'on pouvoit prendre dans la lecture ou plutôt dans l'interprétation de ces ſortes de caracteres, principalement dans un pays où la chaleur du climat dilate, pour ainſi dire, les idées & porte les hommes à l'allegorie.

„ La controverſe qui s'eſt renouvelée depuis pluſieurs années en Europe, ou plutôt dans la France, à l'occaſion des Égyptiens, intéreſſe tous les ſavans & particuliérement les antiquaires. Elle doit au moins les engager à communiquer les monumens qu'ils poſſedent. Je n'avois pas regardé juſqu'ici les morceaux chargés de caracteres, ſous le point de vue d'utilité dont ils me paroiſſent aujourd'hui; je donnerai donc plus particuliérement que je n'ai fait, non ſeulement les caracteres de cette nation, mais je pourai quelquefois, m'étendre ſur ceux dont il ſeroit poſſible de douter. Il ſeroit peut-être avantageux d'étudier juſqu'aux *Abraxas*, quelques modernes qu'ils ſoient; car les Syriens étoient plus inſtruits que nous de ce qui concerne les Égyptiens: & le parti qu'on peut tirer du Copte, tout corrompu qu'il eſt, autoriſe cette opinion; d'ailleurs les caracteres phéniciens, ceux des anciens Grecs, ceux même des Arabes, & par conſéquent des Syriens; enfin toutes les écritures des trois parties du monde anciénement connu, dérivent en général de celle des Égyptiens; cette propoſition peut paroître trop étendue, mais on conviendra que l'écriture eſt la plus importante recherche à l'égard de l'Égypte, & qu'on ne peut percer l'obſcurité dont ſon écriture eſt voilée, que par la repréſentation multipliée des caracteres „. (*Caylus I.*, *pag.* 36.).

(L'ouvrage du célebre Zoega Danois ſur la langue égyptienne, & ſur les *hiéroglyphes*, éclaircira beaucoup cette matiere, qui embrouilla juſqu'à préſent, & diviſa les antiquaires. Ce grand ouvrage s'imprime à Rome par ordre & ſous les auſpices du Pape PIE VI.)

Pluſieurs anciens, dit le chevalier de Jaucourt, & preſque tous les modernes ont cru que les prêtres d'Égypte inventerent les *hiéroglyphes*, afin de cacher au peuple les profonds ſecrets de leur ſcience. Kircher en particulier a fait de cette erreur les fondemens de ſon grand *théâtre hiéroglyphique*, ouvrage dans lequel il n'a ceſſé de courir après l'ombre d'un ſonge. Tant s'en faut que les *hiéroglyphes* aient été imaginés par les prêtres égyptiens dans des vues *myſtérieuſes*, qu'au contraire c'eſt la pure néceſſité qui leur a donné naiſſance pour l'utilité publique; Warburthon l'a démontré par des preuves évidentes; où l'érudition & la philoſophie marchent d'un pas égal.

Les *hiéroglyphes* ont été d'uſage chez toutes les nations pour conſerver les penſées par des figures, & leur donner un être qui les tranſmît à la poſtérité. Un concours univerſel ne peut jamais être regardé comme une ſuite ſoit de l'imitation, ſoit du hazard ou de quelque événement imprévu. Il doit être, ſans doute, conſidéré comme la voix uniforme de la nature parlant aux conceptions groſſieres des humains.

Les Chinois dans l'orient, les Mexiquains dans l'occident, les Scythes dans le nord, les Indiens, les Phéniciens, les Éthiopiens, les Étruriens ont tous ſuivi la même maniere d'écrire, par peintures & par *hiéroglyphes*; & les Égyptiens n'ont pas eu vraiſemblablement une pratique différente des autres peuples.

En effet, ils employerent leurs *hiéroglyphes* à dévoiler nûment leurs loix, leurs réglemens, leurs uſages, leur hiſtoire; en un mot, tout ce qui avoit du raport aux matieres civiles. C'eſt ce qui paroît par les obéliſques, par le témoignage de Proclus, & par le détail qu'en fait Tacite dans ſes annales (*liv. II. ch. lx.*) au ſujet du voyage de Germanicus en Égypte. C'eſt ce que prouve encore la fameuſe inſcription du temple de Minerve à Saïs, dont il eſt tant parlé dans l'antiquité, raportée plus haut. Un enfant, un vieillard, un faucon, un poiſſon, un cheval marin ſervoient à exprimer cette ſentence morale: „ vous tous qui entrez dans le monde & qui

„ en ſortez, ſachez que les dieux haïſſent l'impu-
„ dence „. Ce *hiéroglyphe* étoit dans un temple public; tout le monde le liſoit, & l'entendoit à merveille.

Il nous reſte quelques monumens de ces premiers eſſais grôſſiers des caracteres Égyptiens dans les *hiéroglyphes* d'Horapollo. Cet auteur nous dit entr'autres faits, que ce peuple peignoit les deux pieds d'un homme dans l'eau, pour ſignifier un *foulon*, & une *fumée* qui s'élevoit dans les airs, pour deſigner du *feu*.

Ainſi, les beſoins ſecondés de l'induſtrie imaginerent l'art de s'exprimer: ils prirent en main le crayon ou le ciſeau, & traçant ſur le bois ou les pierres des figures auxquelles furent attachées des ſignifications particulieres, ils donnerent, en quelque façon, la vie à ce bois, à ces pierres, & parurent les avoir doué du don de la parole. La repréſentation d'un enfant, d'un vieillard, d'un animal, d'une plante, de la fumée, un ſerpent replié en cercle, un œil, une main, quelqu'autre partie du corps, un inſtrument propre à la guerre ou aux arts, devinrent autant d'expreſſions, d'images, ou, ſi l'on veut, autant de mots qui, mis à la ſuite l'un de l'autre, formerent un diſcours ſuivi.

Bientôt les Égyptiens prodiguerent ſur-tout les *hiéroglyphes*: leurs colonnes, leurs obéliſques, les murs de leurs temples, de leurs palais & de leurs ſépultures en furent ſurchargés. S'ils érigeoient une ſtatue à un homme illuſtre, des ſymboles tels que nous les avons indiqués, ou qui leur étoient analogues, taillés ſur la ſtatue même, en traçoient l'hiſtoire. De ſemblables caracteres peints ſur les momies, mettoient chaque famille en état de reconoître le corps de ſes ancêtres; tant de monumens devinrent les dépoſitaires des connoiſſances des Égyptiens.

Ils employerent la méthode *hiéroglyphique* de deux façons, ou en mettant la partie pour le tout, ou en ſubſtituant une choſe qui avoit des qualités ſemblables à la place d'un autre. La premiere eſpece forma l'*hiéroglyphe curiologique*, & la ſeconde l'*hiéroglyphe tropique*: la lune, par exemple étoit quelquefois repréſentée par un demi-cercle, & quelquefois par un cynocéphale. Le premier *hiéroglyphe* eſt *curiologique*, & le ſecond *tropique*; ces ſortes d'*hiéroglyphes* étoient d'uſage pour avertir; preſque tout le monde en connoiſſoit la ſignification dès la tendre enfance.

La méthode d'exprimer les *hiéroglyphes tropiques* par des propriétés ſimilaires, produiſit des *hiéroglyphes ſymboliques*, qui devinrent à la longue plus ou moins cachés, & plus ou moins difficiles à comprendre. Ainſi, l'on repréſenta l'Égypte par un crocodile & par un encenſoir allumé, avec un cœur deſſus. La ſimplicité de la premiere repréſentation donne un *hiéroglyphe ſymbolique* aſſez clair; & le rafinement de la derniere offre un *hiéroglyphe ſymbolique* vraiement énigmatique.

Mais auſſi-tôt que par de nouveles recherches, on s'aviſa de compoſer les *hiéroglyphes* d'un myſtérieux aſſemblage de choſes différentes, ou de leurs propriétés les moins connues, alors l'énigme devint inintelligible à la plus grande partie de la nation. Auſſi quand on eut inventé l'art de l'écriture, l'uſage des *hiéroglyphes* ſe perdit dans la ſociété, au point que le public en oublia la ſignification. Cependant les prêtres Égyptiens en cultiverent précieuſement la connoiſſance, parce que toute leur ſcience ſe trouvoit confiée à cette ſorte d'écriture. Les ſavans n'eurent pas de peine à la faire regarder comme propre à embelir les monumens publics, où l'on continua de l'employer; & les prêtres virent avec plaiſir, qu'inſenſiblement ils reſteroient ſeuls dépoſitaires d'une écriture qui conſervoit les ſecrets de la religion.

Voilà comment les *hiéroglyphes*, qui devinent leur naiſſance à la néceſſité, & dont tout le monde avoit l'intelligence dans les commencemens, ſe changerent en une étude pénible, que le peuple abandona pour l'écriture; tandis que les prêtres la cultiverent avec ſoin, & finirent par la rendre ſacrée. *Voyez* ÉCRITURE DES ÉGYPTIENS.

Mais je n'ai pas tout dit: les *hiéroglyphes* furent la ſource du culte que les Égyptiens rendirent aux animaux, & cette ſource jeta le peuple dans une eſpece d'idolatrie. L'hiſtoire de leurs grandes divinités, celle de leurs rois & de leurs legiſlateurs, ſe trouvoient peintes en *hiéroglyphes*, par des figures d'animaux &. autres repréſentations; le ſymbole de chaque dieu étoit bien connu par les peintures & les ſculptures que l'on voyoit dans les temples, & ſur les monumens conſacrés à la religion. Un pareil ſymbole préſentant donc à l'eſprit l'idée du dieu, & cette idée excitant des ſentimens religieux, il falloit naturélement que les Égyptiens, dans leurs prieres, ſe tournaſſent du côté de la marque qui ſervoit à le repréſenter.

Cela dut ſur-tout arriver depuis que les prêtres Égyptiens firent attribuer aux caracteres *hiéroglyphiques* une origine divine, afin de les rendre encore plus reſpectables. Ce préjugé qu'ils inculquerent dans les âmes, introduiſit néceſſairement une vénération relative pour ces figures ſymboliques; & cette vénération ne manqua pas de ſe changer en adoration directe, auſſi-tôt que le culte de l'animal vivant eut été reçu.

Enfin, quand les caracteres *hiéroglypiques* furent devenus ſacrés, les gens ſuperſtitieux les firent graver ſur des pierres précieuſes, & les porterent en façon d'amulete & de charmes. Cet abus n'eſt guere plus ancien que le culte du dieu Sérapis, établi ſous les Ptolémées. Certains chrétiens, natifs d'Égypte, qui avoient mêlé pluſieurs ſuperſtitions païenes avec le chriſtianiſme, ſont les premiers qui firent principalement connoître ces ſortes de pierres qu'on appele *abraxas*; il s'en trouve dans les cabinets des curieux, &

l'on y voit toutes ſortes de caracteres *hiéroglyphiques*.

Aux abraxas ont ſuccédé les taliſmans, eſpece de charmes, auxquels on attribue la même énergie, & pour leſquels on a aujourd'hui la plus grande eſtime dans tous les pays ſoumis à l'empire du grand ſeigneur, parce qu'on y a joint, comme aux *abraxas*, les rêveries de l'aſtrologie judiciaire.

Nous venons de parcourir avec rapidité tous les changemens arivés aux *hiéroglyphes* depuis leur origine juſqu'à leur dernier emploi; c'eſt un ſujet bien intéreſſant pour un philoſophe. Du ſubſtantif *hiéroglyphe*, on a fait l'adjectif *hiéroglyphique*. (D. J.)

Ce n'eſt point ici le lieu de dire ce qu'il faut raiſonnablement penſer des inſcriptions gravées ſur quelques obéliſques: on ſait, dit M. Paw, que Kircher a fait tous ſes éforts pour perſuader qu'elles ne renfermoient point des faits hiſtoriques, ni la narration de quelque événement. Mais Kircher a ignoré que ces inſcriptions ſont des choſes très-indifférentes, par raport à ce qui devoit conſtituer un obéliſque proprement dit; puiſqu'on en connoît juſqu'à trois de la premiere grandeur, qui étoient *purs*; c'eſt-à dire, ſans aucune apparence de caracteres ſur les quatre faces. Cependant nous ſavons indubitablement, qu'un de ces obéliſques purs a été dreſſé, pendant pluſieurs ſiecles, devant le temple du ſoleil, ſans qu'on puiſſe accuſer les prêtres, & les ſculpteurs d'avoir été trop ignorans pour y gravee des caracteres *hiéroglyphiques*, comme Hardouin l'inſinue ſi adroitement au ſujet d'une de ces aiguilles muetes, taillées par ordre du Pharaon Nectanebus. (*In Plin. Lib. 36, cap. XIV.*).

HIÉROGRAMMATÉE, ſubſt. maſc. Nom que les anciens Égyptiens donoient aux prêtres qui préſidoient à l'explication des myſteres de la religion & aux cérémonies.

Les *hiérogrammatées* inventoient & écrivoient des hiéroglyphes & les livres hiéroglyphiques, & ils les expliquoient, ainſi que toute la doctrine de la religion. Si l'on en croit Suidas, ils étoient auſſi devins; au moins il raporte qu'un *hiérogrammatée* prédit à un ancien roi d'Égypte, qu'il y auroit un Iſraélite plein de ſageſſe, de vertu & de gloire, qui humilieroit l'Égypte.

Ils étoient toujours auprès du roi pour l'aider de leurs lumieres & de leurs conſeils; ils ſe ſervoient pour cela de la connoiſſance qu'ils avoient des aſtres & des mouvemens du ciel, de l'intelligence des livres ſacrés, où ils s'inſtruiſoient eux-mêmes de ce qu'il y avoit à faire. Ils étoient exempts de toutes les charges de l'état, ils en étoient les premieres perſones, après le roi, & portoient même, ainſi que lui, un eſpece de ſceptre en forme de ſoc de charue. Ils tomberent dans le mépris ſous l'empire des Romains.

HIÉROMANTIE, ἱερομαντεία, nom général de toutes les ſortes de divinations qu'on tiroit des diverſes choſes préſentées aux dieux, & ſur-tout des victimes qu'on offroit en ſacrifice. D'abord on commença de tirer des préſages de leurs parties externes, de leurs mouvemens, enſuite de leurs entrailles, & autres parties internes; enfin de la flamme du bûcher dans lequel on les conſumoit. On en vint juſqu'à tirer des préſages de la farine, des gâteaux, de l'eau & du vin, &c.

HIÉROMÉNIE, ἱερομηνία, nom donné au mois dans lequel on célébroit les jeux Néméens; c'étoit le même mois que le Boédromion des Athéniens, qui répondoit au commencement de notre mois de ſeptembre.

HIÉROMNÉMON, ἱερομνήμων, c'eſt-à-dire, préſident des ſacrifices, ou gardien des archives ſacrées.

Les *hiéromnémons* étoient des députés que les villes de la Grece envoyoient aux Thermopyles, pour y prendre ſéance dans l'aſſemblée des amphictions, & y faire la fonction de gréfiers ſacrés. Ils étoient particuliérement chargés de tout ce qui avoit raport à la religion; c'étoient eux ſeuls qui payoient la dépenſe, & qui prenoient le ſoin des ſacrifices publics qu'on faiſoit pour la conſervation de toute la Grece en général. Auſſi la premiere attention de l'*hiéromnémon*, à ſon arivée aux Thermopyles, étoit d'offrir, conjointement avec les pylagores, un ſacrifice ſolemnel à Cérès, divinité tutélaire de ce lieu. Quand l'aſſemblée des amphictyons ſe tenoit à Delphes, Apollon Pythien & Minerve-la-prévoyante, recevoient à leur tour le même hommage des députés dont nous venons de parler.

Ordinairement chaque ville amphictionide n'envoyoit qu'un *hiéromnémon*, & un pylagore à l'aſſemblée; mais cette regle générale n'a pas laiſſé de ſouffrir quelquefois des exceptions; cependant il paroît que quelque nombre qu'ils fuſſent de députés, ils n'étoient comptés que pour deux voix par raport aux ſuffrages.

L'*hiéromnémon* qu'on devoit députer au conſeil des amphictions, s'éliſoit par le ſort; & le temps de ſa députation expiré, il étoit obligé, de même que les pylagores, de venir rendre un compte exact à ſes concitoyens, de tout ce qu'il avoit fait pendant la tenue de ces états généraux de la Grece. *Voyez* PYLAGORE.

Ce compte ſe rendoit verbalement & par des mémoires, d'abord au ſénat, & enſuite au peuple; le même uſage ſe pratiquoit à l'égard des autres ambaſſadeurs ou envoyés.

Une des prérogatives éminentes de la dignité des *hiéromnémons*, à l'aſſemblée des amphictions, étoit le droit dont ils jouiſſoient de recueillir les ſuffrages, & de prononcer enſuite les arrêts; ils avoient encore l'honneur de préſider à l'aſſemblée, parce qu'ils préſidoient aux ſacrifices du dieu, tant à Delphes qu'aux Thermopyles. Le nom de l'*hiéromnémon* étoit inſcrit à la tête des décrets des amphictyons, & l'on comptoit les an-

nées par les différens *hiéromnémons*, de même que les Romains comptoient les leurs par les différens conſulats. Les Byzantins comptoient auſſi leurs années par les magiſtrats qui portoient chez eux le nom d'*hiéromnémons*. Enfin, un grand privilége des *hiéromnémons*, c'eſt qu'à eux appartenoit le droit de convoquer l'aſſemblée générale des amphictyons, que les Grecs appeloient ἐκκλησία ἀμφικτυόνων; ils devoient rédiger par écrit tout ce qui ſe traitoit dans cette compagnie, & ils étoient les gardiens nés de ces actes importans. (D. J.).

HIÉRON I, roi de Sicile. ΙΕΡΩΝΟΣ.

Ses médailles ſont :

R. en or.

C. en bronze.

C. en argent.

HIÉRON II, roi de Sicile.

R. en bronze.

Unique..... en argent.... *Torrémuſa*.

O. en or.

HIERONIQUES, *HIERONICÆ*, } vainqueurs aux quatre grands jeux : les Pythiens, les Iſthmiens, les Néméens & les Olympiques. Vitruve (*Præfat.*) décrit les honneurs extraordinaires qu'on leur ſonduit à leur retour dans les villes qui les avoient vu naître : ils y entroient en triomphateurs, montés ſur un quadrige, & par une brèche faite aux murs de l'enceinte. Enfin ils étoient entretenus le reſte de leur vie aux dépens du tréſor public. Plutarque (*ſympoſ. II*, 5.) dit qu'on les faiſoit entrer par une brèche, afin de montrer qu'une ville pourvue d'auſſi vaillans défenſeurs n'avoit plus beſoin de murailles.

Néron jaloux de la gloire des athletes voulut partager celle des *hiéroniques*, & il l'obtint. De retour en Italie il entra dans Naples par une brèche & traîné par des chevaux blancs (*Sueton. Ner. c.* 24 & 25). Il fit plus ; voulant abolir la mémoire de tous les *hiéroniques*, & ne laiſſer fleuris que la ſienne, cet inſenſé fit abattre & traîner dans les cloaques toutes les ſtatues de ces vainqueurs.

HIÉRONYME, roi de Sicile. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΙΕΡΩΝΥΜΟΥ.

Ses médailles ſont :

RRR. en argent.

RRR. en bronze.

Unique.... en or.... *Torrémuſa*.

HIÉROPHANTE, ſub. maſ. ἱεροφάντης, *ſacrorum antiſtes*, ſouverain prêtre de Cérès chez les Athéniens.

L'*hiérophante* étoit à Athènes un prêtre d'un ordre très-diſtingué ; car il étoit prépoſé pour enſeigner les choſes ſacrées & les myſteres de Cérès, à ceux qui vouloient y être initiés ; & c'eſt de là qu'il prenoit ſon nom. On lui donnoit auſſi le titre de prophete ; il offroit les ſacrifices à Cérès, ou uniquement par rapport à elle ; il étoit encore le maître d'orner les ſtatues des autres dieux, & de les porter dans les cérémonies religieuſes. Il avoit ſous lui pluſieurs officiers qui l'aidoient dans ſon miniſtere, & qu'on nommoit *exégetes*, c'eſt-à-dire, *explicateurs des choſes ſacrées*.

Eumolpe fut le premier *hiérophante* que Cérès ſe choiſit elle-même pour la célébration de ſes myſteres, c'eſt-à-dire, que ce fut lui qui le premier y préſida & les enſeigna. Cet Eumolpe, ſelon Athénée, fut le chef d'une des plus célebres familles d'Athènes, qui ſeule eut la gloire de donner ſans interruption un *hiérophante* aux Éleuſiniens, tant que le temple de Cérès ſubſiſta parmi eux. La durée de ce ſacerdoce a été de douze cents ans ; & ce qui le rend encore plus mémurable pour la famille des Eumolpides, c'eſt que celui qui étoit une fois revêtu de la dignité d'*hiérophante*, étoit obligé de paſſer toute ſa vie dans le célibat, comme nous l'apprenons de Pauſanias dans les Corinthiaques, de l'ancien ſcholiaſte de Perſe, ſur la cinquieme ſatyre de ce poëte, & enfin de Saint Jérôme.

Ce mot *hiérophante* eſt compoſé de ἱερὸς, *ſacré*, & de φαίνω, *je montre, je mets en lumiere*.

Saint Jérôme dit que les *hiérophantes* ſe flattoient d'éteindre en eux les feux de l'impureté en buvant du ſuc de ciguë, ou même en ſe faiſant eunuques.

HIÉROPHANTES, ou HIÉROPHANTRES, étoient des femmes conſacrées au culte de Cérès, qui avoient des fonctions diſtinctes de celles des *hiérophantes* ; quelques auteurs les diſent femmes de ceux-ci ; mais comment s'accorderoit avec ce mariage l'obligation où ils étoient de vivre toujours dans le célibat ? Il y en a qui penſent qu'il leur étoit permis de ſe marier ; mais que les ſecondes noces leur étoient défendues, & que toute faute contre la chaſteté conjugale les excluoit pour jamais de leur miniſtere.

HIÉROSCOPIE, ſorte de divination, qui conſiſtoit à examiner tout ce qui ſe paſſoit pendant les ſacrifices & toutes les cérémonies de la religion, juſqu'aux moindres circonſtances, pour en tirer des préſages.

Ce mot eſt formé de ἱερὸς, *ſacré* & de σκοπέω, *je conſidere*.

HIGIE. *Voyez* HYGIE.

HIGYRON. *Voyez* ACHILLE.

HILAIRE & Phoebé, filles de Leucippus, frere de Tyndare, étant près d'épouſer Lynnée & Idas, prierent à leurs noces Caſtor & Pollux, leurs couſins germains. Mais ces princes en étant devenus eux-mêmes amoureux, les enleverent au milieu des réjouiſſances, & en eurent des enfans. (*Voyez* ANASCES). Les deux époux outragés, coururent aux armes & ſe battirent contre les deux freres. Caſtor tua Lynnée, mais Idas ôta la vie à Caſtor, & la perdit enſuite par les mains de Pollux. Quant aux deux femmes, elles reçurent après leur mort, les honneurs héroïques, ſans doute à cauſe qu'elles avoient été femmes de

de deux hétos. *Hilaire* eſt quelquefois nommée *Laira*.

Sur un bas-relief de la villa Medici à Rome, publié par Winckelmann (*Monum. inedit.* n°. 61), on voit Caſtor & Pollux enlevant les deux filles de Leucippe. Ce double rapt étoit ſculpté ſur un ſiége à Amycle (*Pauſan. lib.* 3.) par Bathyclès, qui fut un des plus anciens artiſtes de la Grece.

HILARIES, *hilaria*, fêtes qui ſe célébroient à Rome tous les ans avec beaucoup de pompe & de rejoniſſance, le huitieme avant les calendes d'avril, c'eſt-à-dire, le 25 mars, en l'honneur de la mere des dieux.

Pendant la durée de ces fêtes, qui étoit de pluſieurs jours, il y avoit trêve de tout deuil & cérémonies funebres. On promenoit Cybele par toute la ville, & chacun faiſoit marcher devant elle, en guiſe d'offrande, ce qu'il avoit de plus précieux. On s'habilloit comme on vouloit, & l'on prenoit les marques de telles dignités qu'on jugeoit à propos.

C'étoit proprement la Terre qu'on célébroit dans cette fête, ſous le nom de la mere des dieux; on lui rendoit tous ces honneurs, pour qu'elle reçut du ſoleil une chaleur modérée & des rayons favorables à la naiſſance des fruits. On avoit choiſi le commencement du printemps pour cette fête, parce qu'alors les jours commencent à être plus longs que les nuits, & que la nature eſt toute occupée de ſa pature & de ſon renouvelement.

Les Romains empruntererent cette fête des Grecs, qui la nommoient ἀνάθωσις, *renouvélement*, par oppoſition à la veille, κατάθωσις pendant laquelle ils revêtoient les apparences du deuil. Les Romains les imiterent encore en ce point, car ils paſſoient la veille de leurs *hilaries* en lamentations & autres marques de triſteſſe, d'où vient qu'ils nommoient ce jour-là un jour de ſang, *dies ſanguinis*.

Lorſque les Grecs furent ſoumis à l'empire des Romains, ils abandonerent l'ancien nom de leur fête pour prendre celui d'Ἱλάρια, comme il paroît par Photius, dans ſes extraits de la vie du philoſophe Iſidore.

HILARITAS, ou la gaité, perſonifiée par les Romains. *Voyez* GAITÉ & JOIE.

HILARODES. C'étoient chez les Grecs des poëtes qui chantoient des vers moins libres que les pieces ioniques, mais gaies & plaiſantes. Ils paroiſſoient vêtus d'un habit blanc, avec une couronne d'or; d'abord ils portoient des ſouliers pleins, enſuite ils ne prirent plus que la chauſſure appelée *crepida*, qui ne conſiſtoit qu'en une ſemelle, liée deſſus le pied avec des courroies. Les *hilarodes* ne chantoient pas ſeuls. Ils avoient un jeune enfant, ou une jeune fille, qui les accompagnoit en jouant de quelque inſtrument. On les introduiſit enſuite dans les tragédies, comme on introduiſit les magodes dans les comédies. Scaliger traite de ces poëtes au *liv. I. de ſa poétique*, *c.* 52. Les *hilarodes* furent dans la ſuite appelés Simodes, du nom d'un poëte nommé Simus, qui excella dans ce genre de poéſie.

Ce mot vient de ἱλαρὸς, *joyeux*, *agréable*, & d'ᾠδὴ, *chant*, *chanſon*.

HILARODIE, piece de vers, faite ou chantée par ceux qu'on nommoit *hilarodes*. Scaliger prétend que l'*hilarodie*, l'*hilaro-tragédie*, la *phlyacographie*, & la fable rhintonique, ſont les noms d'une même choſe.

HILARO-TRAGÉDIE, piece dramatique mêlée de tragique & de comique, ou de ſérieux & plaiſant, ou de ridicule. Scaliger, *poét. l. I. c. LIII.* prétend que l'*hilaro-tragédie* & l'*hilarodie* ſont la même choſe. D'autres ont cru que l'*hilaro-tragédie* étoit à peu près ce que nous appelons *tragi-comédie*, ou une tragédie dont la cataſtrophe eſt heureuſe, & fait paſſer le héros d'un état malheureux dans un état fortuné. D'autres enfin croient que c'étoit, comme nous l'avons dit, un mélange de tragique & de comique, de choſes ſérieuſes, & d'autres ridicules. Ce dernier ſentiment eſt le plus commun & le plus vraiſemblable. Suidas dit que Rhinton fut l'inventeur de ces ſortes de pieces. On les appela en effet *rhintonicæ fabulæ*. (Athénée, l. XIV.)

HILAS. *Voyez* HYLAS.

HILDÉRIC, roi des Vandales.

HILDERICUS REX.

Ses médailles ſont:

RRR. en argent.

O. en B.

O. en or.

HILÉIA, dans la Méſopotamie. IAHA:

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze . . . . *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

HILLUS, ou HELUS. *Voyez* HYLUS.

HILOTES. *Voyez* ILOTES.

HIMERE, fils de la nymphe Taygete & de Jupiter, dont elle eut encore Lacédémon, s'étant attiré la colere de Vénus, déshonora, pendant la nuit, Cléodice ſa propre ſœur, ſans le ſavoir. Le lendemain ayant connu ſon crime, il en eut une extrême affliction; & tranſporté de douleur, il ſe précipita dans la riviere de Maratou, qui fut nommée *Himere*, à cauſe de lui. Plutarque le géographe, qui raconte cette fable, en ajoute une autre auſſi puérile: ſavoir, qu'il naiſſoit dans cette riviere une pierre, appelée *thraſidile*, de la figure d'un caſque: ſi-tôt que l'on ſone de la trompete, cette pierre ſaute au rivage; mais elle ſe replonge dans l'eau dès qu'on vient à nommer les Italiens. La riviere d'*Himere* perdit encore ce nom par un autre accident ſemblable à celui d'*Himere*. *Voyez* EUROTAS.

HIMERE, en Sicile. HIMEPAION.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent. . . .

O. en or.
C. en bronze.
Leurs types ordinaires sont:
Un coq posé.
Une écrevisse de mer.
Le bœuf à tête humaine.
Trois grains de blé.

HIN, *dadix*, mesure de capacité pour les liquides de l'Asie & de l'Égypte.

Elle valoit en mesures de France 5 pintes & $\frac{4}{1000}$ selon M. Paucton.

Elle valoit en mesures anciennes des mêmes pays 12 piloc;
ou, $1\frac{1}{2}$ gomor;
ou, 2 conges sacrés;
ou, 3 cabs;
ou, 4 marès;
ou, 6 chénices;
ou, 12 log;
ou, 24 mines.

Hin, *dadix*, mesure de capacité pour les solides de l'Asie & de l'Égypte.

Elle valoit en mesure de France $\frac{4}{1000}$ de boisseau; selon M. Paucton.

Elle valoit en mesures anciennes des mêmes pays, 12 piloc;
ou; $1\frac{1}{2}$ gomor;
ou, 2 conges sacrés;
ou, 3 cabs;
ou, 4 marès;
ou, 6 chénices;
ou, 12 log;
ou, 24 hémines.

HINNUS, mulet, produit d'un cheval & d'une ânesse. (*Varron. de re rustic. lib. II. cap. VIII.*)

HIPHIALTES, ou ÉPIALTES, ou ÉPHIALTES; c'est ainsi que les poëtes grecs nommerent certaines divinités rustiques, qu'ils supposerent être des especes de génies qui venoient coucher avec les hommes & les femmes; *épialtes* est formé de ἐπίκειμαι, *je dors entre*. Les latins appelerent ces prétendus génies, *incubes*. *Voyez* INCUBES.

HIPPADES.

„ Le législateur d'Athènes ne se proposoit pas pour but l'égalité parfaite dans les biens-fonds, elle vouloit empêcher seulement la trop grande inégalité des fortunes. Solon n'ayant pas à Athènes autant d'autorité que Licurgue en avoit eu à Lacédémone, mais voulant cependant opposer un obstacle invincible à l'agrandissement des propriétés, sans porter de loi qui prescrivit l'égalité dans le partage des terres, se contenta de diviser le peuple en quatre classes. La premiere (selon Aristote II, *Politicon*, Plutarque & Pollux), étoit composée des *pentacosiomédimnes*, c'est-à-dire, de ceux qui possédoient cinq cents médimnes ou plethres de terre, soit en grains, soit en vignobles, soit en plants d'oliviers. La seconde classe étoit celle des *zeugites*, qui possédoient trois cents médimnes de terre. La troisieme étoit celle des *hippades*, qui jouissoient de deux cents plethres ou médimnes. Le quatrieme étoit celle des *thetes*, c'est-à-dire, des artisans & des salariés. Les citoyens des trois premieres classes avoient des priviléges particuliers; ils étoient regardés comme les nobles de la république, & pouvoient seuls prétendre aux magistratures & aux commandemens des armées, mais c'étoit à des conditions qui circonscrivent singuliérement l'agrandissement de leur propriété. Les *pentacosiomédimnes* étoient obligés de payer chaque année un talent au trésor public; ce qui faisoit douze drachmes par plethre. Les *zeugites* payoient un demi-talent, ou dix drachmes par plethre; & la contribution des *hippades* étoit de dix mines, faisant cinq drachmes par plethre; c'est à dire, que les *pentacosiomédimnes* jouissoient de $280\frac{1}{2}$ arpens, pour chacun desquels ils payoient au trésor 21 liv. 4 sous; que les *zeugites* possédoient $168\frac{1}{2}$ arpens, pour chacun desquels ils étoient taxés à 17 liv. 16 s. 7 den.; que les *hippades* possédoient $112\frac{1}{2}$ arpens, pour chacun desquels ils payoient seulement 8 liv. 18 s. 4 den. Les *thetes* ne pouvoient parvenir à aucune charge tant qu'ils demeuroient dans cette classe; mais ils étoient exempts de toute taxe; ils avoient le droit d'opiner dans les assemblées & dans les jugemens; ils pouvoient amasser des richesses par leur travail & leur économie, & dès-lors passer dans les classes supérieures, où ils jouissoient de toutes les prérogatives qui y étoient attachées „.

„ L'Attique ou les terres de la république d'Athènes, pouvoient contenir 389800 arpens, c'est à dire, environ la moitié de la Laconie. On lit dans Rollin (*tome IV, p.* 502.) que la seule ville d'Athènes étoit peuplée de soixante onze mille âmes; ce qui, réparti sur toute l'Attique, ne feroit trouver, pour la part de chaque individu, que cinq arpens & demi. Mais Athènes étoit une ville commerçante, qui avoit des ressources que n'avoit pas su se procurer Lacédémone. Avant ses guerres avec cette derniere république, elle avoit sur mer ou dans ses ports jusqu'à quatre cents galeres (*Xénophon. de Exped. Cyri, lib. VII.*); elle tiroit des provinces de sa domination, ou des pays éloignés qui étoient ses tributaires, jusqu'à mille talens, pour le moins, de revenu annuel. Athènes avoit de riches colonies, d'où elle pouvoit tirer beaucoup de subsistances pour l'entretien de ses citoyens: sans ces moyens, il paroîtroit impossible que son maigre territoire eût pu fournir aux besoins d'une si nombreuse population, vu sur-tout l'inégalité de fortune qui y étoit permise. En effet, on voit par le calcul que 1590 *pentacosiomédimnes* eurent seuls possédé toutes les terres de l'Attique, & eurent réduit tous les autres citoyens à l'état de mercenaires. Rien n'étoit donc plus sage que la loi de Solon, qui rendoit aux riches la possession des grands biens & des honneurs, onéreuse & presque insoutenable „.

„ Mais eſt-ce que les *thetes*, qui poſſédoient quelques terres ne payoient rien à l'état? Un citoyen, par exemple, pouvoit être propriétaire de cent quatre-vingt-dix médimnes de terre, & cependant il n'étoit que de la derniere claſſe; cet homme ne payoit il rien à l'état pour ſa propriété? c'eſt ce que je ne puis comprendre. Il eſt plus vrai-ſemblable que les hiſtoriens ne nous ont conſervé que quelque circonſtances des loix de Solon, par le moyen deſquelles on peut, par la réfléxion, en retrouver tout l'enſemble „. (*Métrologie de M. Pauſton*).

HIPPAGOGÆ, navires qui portoient les chevaux & les cavaliers à la ſuite des armées navales (*Liv. lib. XLIV.* 28). Aulu-Gelle les nomme *hippagines*. (*X.* 25.)

HIPPARINUS, Tyran en Sicile.

Ses médailles ſont:

O. en or.

O. en argent.

Uniqoe ..... en bronze .... *Torremuſa*.

HIPPARQUE, officier chez les Athéniens qui commandoit leur cavalerie; cette cavalerie au nombre de deux mille huit cents chevaux en temps de paix, étoit diviſée en deux corps, qui chacun commandé par un *hipparque*, comprenoit les cavaliers. Les *hipparques* avoient ſoin de les exercer pour les tenir toujours en haleine. On voit bien que le mot *hipparque* vient de ἵππος, *cheval*, & de ἄρχω, *je commande*. Nous appelons ἀρχὰς, dit Ariſtote, les hommes que leur miniſtere met en droit de prononcer des jugemens, & ce qui les caractériſe plus particuliérement, de donner, d'expédier des ordres; c'eſt pourquoi les premiers magiſtrats d'Athènes ſe nommoient *archontes*.

HIPPÉ, nom d'une fille du centaure Chiron. Un jour qu'*Hippé* craſſoit ſur le mont Pélion, on lui fit violence; elle conçut tant de crainte de l'indignation qu'auroit ſon pere en apprenant ſon malheur, que les dieux ayant pitié d'elle, la changerent en cavale, & la tranſporterent au ciel. Quelques-uns diſent qu'elle connoiſſoit & prédiſoit l'avenir. Le mot grec ἵππος, *cavale*, a probablement ſervi de fondement à cette fable.

HIPPIA. Minerve fut ſurnomée *Hippia*, c'eſt-à-dire, la cavaliere, parce qu'on la repréſentoit à cheval. C'eſt cette Minerve qu'on croyoit être fille de Neptune.

Les Arcadiens lui donnoient ce ſurnom, parce qu'ils lui attribuoient l'invention des quadriges.

HIPPIUM, l'arêne proprement dite dans les hippodromes, c'eſt-à-dire, l'eſpace entre la *ſpina* & les gradins de l'amphithéâtre.

HIPPIUS, Neptune fut ſurnomé *Hippius* ou Équeſtre, dit Diodore de Sicile (*liv. 6.*), parce qu'on attribuoit à ce dieu l'art de dompter les chevaux. Pauſanias raporte qu'auprès de Mantinée on voyoit un temple de Neptune *Hippius*, fort ancien, & où perſone n'entroit. L'empereur Hadrien fit bâtir tout autour un autre temple, qui renfermoit le vieux: c'étoit, diſoit-on, Agamede & Trophonius qui avoient conſtruit ce vieux temple, en joignant des poutres de bois de chêne les unes aux autres. Ils ne mirent point d'autre empêchement pour entrer dans le temple qu'une bande de laine, tendue à l'entrée; ſoit que cela parût ſuffiſant pour arrêter, au moins, ceux qui avoient de la religion, ſoit qu'on crût qu'il y avoit quelque vertu divine dans cette bande. On racontoit qu'Épite, fils d'Hippothoüs, ſans paſſer ni par-deſſus, ni par-deſſous la bande, mais l'ayant rompue, entra hardiment dans le temple: il fut à l'inſtant puni de ſa témérité & de ſon irréligion; un flot d'eau de mer qui lui tomba miraculeuſement ſur les yeux, lui fit perdre la vue.

HIPPIUS, c'eſt encore un ſurnom de Mars: ainſi Minerve, Neptune & Mars, ſont les trois ſeules grandes divinités que les auteurs nous repréſentent à cheval, & les ſeules qui fuſſent honorées ſous le nom d'équeſtre, dans la Grece & chez les Romains.

HIPPO, une des nymphes océanides.

HIPPOBOTE, prairie ſituée à l'iſſue des portes Caſpiennes. C'étoit un terrain bas & très-fertile. Tout y venoit bien, aux oliviers près, qui n'y croiſſoient qu'à peine, & qui étoient toujours maigres & ſans vigueur. Ce terroir étoit fort propre à nourir des chevaux, c'eſt pourquoi les rois perſes y avoient un haras de cinquante mille jumens. Quelques-uns diſent que c'étoit de là que ſortoient les chevaux appelés niſéens, qui étoient grands & fort beaux & qui ne ſervoient qu'aux rois ſeuls. *Voyez* STRABON, *L. XI.*

Ce nom vient d'ἵππος, cheval, & de βόσκω, je pais, je nourris. *Hippobotes* eſt un homme qui nourit des chevaux, & *hippobotum* un haras, un lieu où l'on nourit des chevaux.

HIPPOBOTE, faction qui eut pendant quelque temps l'adminiſtration du gouvernement de l'île d'Euboée, aujourd'hui Négrepont. Les *hippobotes* avoient l'adminiſtration du temps d'Alexandre *Voyez* STRABON, *liv. X.*

HIPPOCAMPE, c'eſt ainſi qu'on appele en *mithologie* les chevaux de Neptune & des autres divinités de la mer: cet animal eſt fabuleux. Pline fait mention, ſous ce nom, d'un petit animal qui n'a rien de commun avec le cheval; c'eſt un inſecte d'environ ſix pouces de longueur.

HIPPOCENTAURE, monſtre fabuleux qu'on feint avoir été demi homme & demi cheval; on donna ce ſurnom aux peuples de Theſſalie, qui entrepriren les premiers dans la Grece de monter à cheval; en ſorte que leurs voiſins crurent d'abord que l'homme & le cheval ne faiſoient qu'un même compoſé.

La fable dit que les centaures s'étant mêlés avec des cavales, engendrerent les *hippocentaures*, monſtres qui tenoient en même temps de la nature de l'homme & de celle du cheval; mais comme de pareils monſtres n'ont jamais exiſté, il aſt vrai-ſemblable que lorſque l'on parloit d'un

Theſſelien, on le nommoit *hippos* ou *cavalier* ; ces cavaliers dans le ſuite, pour montrer leur force & leur adreſſe, s'exercerent à ſe bettre contre des taureaux qu'ils perçoient de leurs javelots, ou ils les renverſoient en les prenant par les cornes. Pline nous apprend qoe non, ſeulement cet exercice étoit ordinsire aux Theſſsliens, qui en étoient les inventeurs, meis que Jules-Céſar en donna le premier ſpectacle aux Romains ; il y a donc bien de l'apparence qu'on ajouta, en parlant de ces Theſſaliens, au nom d'*ibppios* celui de centaures, & que de ces trois mots ἵππος, κρτῶν, ταῦρος, on compoſa celui d'*hippio centaure*, *cavalier perce-taureau*.

Enfin, ces cavaliers s'étant rendus redontables par leurs brigandages, ou n'en parla qne comme de monſtres, &, à l'eide de l'équivoque, on les nomme des *hippocentaures*, confondant ainſi le cavaliee avec le cheval qni le portoit. Les poëtes ſa firent cette idée ; on ſait qu'ils profitoient de tout, pour donnet du merveilleux au ſujet dont ils psrloient ; & rien certainement ne reſſembloit mieux aux monſtres, tels qu'ils les dépeignoient, qu'un homme à cheval. Des gens qui faiſoient pſſer les oranges pour des pommes d'or, les bergers déguiſés pour des fatyres, & les vaiſſeaux à voile pour des dragons ailés, ne devoient pas faire de difficnlté au temps où l'uſage de monter à cheval éroit nouveau, de traveſtir des cavaliers en *hippocentaures*. (D. J.)

Il y a des auteurs qui ont ſoutenu l'rxiſtence de pareils monſtres dans la neture. Pline aſſure avoir vu à Rome un *hippocentaure*, qu'on avoit apporté d'Égypte, ſous l'empire de Claude, & qui étoit embaumé dans du miel, à la mauiere de ce temps-là. Saint Jérôme raporte que Saint Anroine, allant viſiter Saint Paul l'hermite, dans le déſert de la Thébaïde, eencontra un *hippocentaure*, dour il doune la deſcription : & il ajoute qoe l'Afrique produit ſouvent de pareils monſtres ; mais cet animal eſt différent des *hippocentaures* dont parlent nos poëtes : & le Theſſalie n'en a jamais produit de tels.

HIPPOCOON evoit uſurpé le roysume de Lacédémone, ſur Tyndare ſon frere, marl de Léde. Hercule le tua & rétablit Tyndare. *Voyez* TYNDARE. En reconoiſſance de la neurrelité qne Jnnon garda dans cette qnetele, Hercole lui immola une chevre. *V.* ÉGOPHAGE. (*Pauſan. Laco.*).

HIPPOCRATIES, fêtes en l'honeur de Neptone cavalier, ἵππιος Ποσειδῶν, qui ſe célébroit chez les Arcadiens ; pendant ces fêtes les chevaux étoient exempts de tout trevail, & on les promenoit par les rues ou dsns les campagues, ſuperbement enharnachés, & ornés de guirlaudes & de fleurs. C'eſt les mêmes fêtes que les Romsins célébroient ſons le nom de *conſualia*. Leur nom eſt formé de ἵππος, *cheval*, & de κράτος, *force*.

HIPPOCRENE, fontaine du mont Hélicon en Béotie : on a dit que le cheval Pégaſe, ayant frapé du pied, avoit fait ſortir cette fontaine ; d'où elle prit ſon nom, qui ſignifie, fontaine du chevsl. Ce fut depuis la fonteine des moſes, qui furent elles-mêmes appelées *hippocrenes*. Suivanc l'hiſtoire anciene, cette fontaine fut découverte par Cadmus, qui avoit aporté aux Grecs les ſciences phéniciennes, d'où on a pu l'appeler le fontsine des muſes. *Voyez* AGANIPPE, MUSES, PÉGASE.

Pline (liv. IV. chap. VII.) décrivant les fontaines qui étoienr dsns le Béotie, nomme Œdipodie, Pfamsthé, Dircé, Épicrsne, Aréthuſe, *Hippocrene*, Aganippe & Gargaphie.

L'*hippocrene*, ſi vanté par les poëtes de tout pays, & dont il ſuffiſoit d'avoit bu pour faire d'excellens vers, éroit ſur le penchant de l'Hélicon ; cependanr Pauſanias, qui a décrit avec un détail extrême juſqu'aux moindres objets, & juſqu'aux plus petites ſtatues que les anciens avoient érigées ſur cette montagne, ne ſait aucune mention de l'*hippocrene* ; quoiqu'il parle de l'Aganippe, fontaine placée à la gauche de ceux qui alloient dans le bois ſolitsire, particulitérement conſacré aux muſes.

Ce nom eſt formé de ἵππος *cheval*, & de κρήνη, *fontaine*.

HIPPOCTONIUS, ſurnom donné à Hercule, pour avoir tué les chevaux furieux de Diomede. Il eſt formé de ἵππος *cheval*, & de κτείνω *je tue*.

HIPPODAMIE, fille d'Œnomaüs, roi de Piſe, en Élide, étant en âge d'être mariée, dit Lucien, ſon pere, qui la vit ſi belle, en fut épris comme tous les autres princes de la Grece, & déſirant conſerver ce tréſor, il s'eviſa d'un moyen auſſi criminel que ſon amoor. Il avoit le chsriot le plus léger, & les plus vîtes chevaux de rout le pays ; fsiſant donc ſemblant de chercher à ſa fille un mari qui fût digne d'elle, il la propoſa pour prix à celui qui pouroit le vaincre à la courſe ; mais avec cette coudition qu'il tueroit tous ceux ſur qui il euroit l'avantage. Il voulut même que ſa fille montât ſur le char de ſes amans, afin que ſa beauté les arrêtât & fût ceuſe de leur déſite. Par ces artifices il vainquit & tua juſqu'à trelze, de ces princes. Enfin, les dieux irrités des abominations de ce pere furieox, donnerent des chevaux immortels à Pélops, qui courut le quatorzieme, & qui demeurant victorieux par ce ſecours, devint poſſeſſeur de la belle *Hippodamie*.

Les poëtes ont ajonté ou changé diverſes circonſtsnces de l'hiſtoire d'*Hippodamie*, qu'on verra aux articles de CHRISIPPE, MYRTIL, ŒNOMAÜS, PÉLOPS.

HIPPODAMIE, maitreſſe d'Achille, étoit le même que Briſéïs. *Voyez* BRISÉÏS.

HIPPODAMIE, femme de Pirithoüs, étoit fille d'Adraſte. *Voyez* DÉIDAMIE.

HIPPODETE, ſurnom donné à Hercule, au raport de Pauſanias ; parce que l'armée des Oe-

chomeniens étant venue dans le pleine de Ténérus, en Béotie, pour combatre les Thébains, Hercule atacha leurs chevaux à leurs chars, les uns à la qocue des autres, & embaraſſa ſi bien, par cet artifice, toute la cavalerie des ennemis, que le lendemain ils ne purent s'en ſervir pour le combat. Ce mot eſt formé de ἵππος, *cheval*, & de δέω, *lié*.

HIPPODROMUS, journée de marche d'un cheval.

HIPPODROME, lieu deſtiné chez les Grecs aux courſes des chevaux, & dans lequel on diſputoit les prix. (ἵππος, *cheval*, & δρόμος, *courſe*.) Les Romains ne firent que latiniſer le mot grec *hippodromus*.

Hippodrome de Conſtantinople. Cirque commencé par l'empereur Sévere, achevé par Conſtantin, deſtiné aux courſes de chevaux, & qui ſubſiſte encore en partie aujourd'hui. C'eſt une grande place qui a cinq cents pas de long & cent vingt de large. On y voit encore cinq colonnes, au milieu deſquelles eſt un obéliſque de granit, remarquable par ſes caracteres hiéroglyphiques. Sur ſa baſe on reconoît l'empereur Théodoſe, acompagné de ſes deux fils Honorius & Arcadius. Les Turcs appelent cette place *atmeidan*, mot qui, dans leur langue, répond à celui d'*hippodrome*. *At* ſignifie cheval, & *meidan*, carriere.

Ce mot eſt grec, & vient de ἵππος, *cheval*, & de δρόμος *courſe*, du verbe inuſité, δρέμω, *je cours*.

HIPPODROME eſt auſſi le nom du ſeptieme mois des Béotiens, qui répondoit, pour le temps de l'année, au mois hécatombéon des Athéniens, c'eſt-à-dire, au mois de juin.

HIPPOLITE, (Cycle paſchal de St.) *Voyez* Cycle, &c.

HIPPOGRYPHE, animal fabuleux, ſymbole d'Apollon. C'étoit un grifon, dont le corps étoit terminé en cheval.

HIPPOLYTE, étoit fils de Théſée & de l'amazone Antiope, ou *Hippolyte*. Il étoit élevé à Trézene, ſous les ieux du ſage Pitthée, ſon biſaïeul. Quoique Théſée eût abandoné Ariane, dans l'île de Naxos, Deucalion, frere de cette princeſſe, ayans ſuccédé au trône de Crete, par la mort de Minos, ſon pere, ſe détermina, par des raiſons de politique, à donner Phedre, ſon autre ſœur, en mariage au même Théſée. Cette Princeſſe, qui deſcenduit du ſoleil, étoit, par cette raiſon, odieuſe à Vénus. *V.* Pasiphaé, Phedre, Vénus. *Hippolyte*, de ſon côté, élevé par Pitthée dans les principes d'une vertu auſtere, étoit ſage, prudent, chaſte, ennemi des voluptés. Uniquement occupé de la chaſſe, des courſes de chars & de chevaux, & de tous les autres exercices convenables aux perſones de ſon rang; Diane étoit de toutes les divinités celle qu'il honoroit le plus; il ne connoiſſoit l'Amour & Vénus que pour les mépriſer. La belle-mere & le beau-fils étoient donc pour Vénus deux objets de vengeance; & voici comment elle l'exerça. Peu de temps après l'arivée de Phedre à Athènes, *Hippolyte* s'y rendit pour la célébration des myſteres. Ce fut là que la jeune reine le vit pour la premiere fois, & qu'elle conçut pour lui cette paſſion, qui deviot ſi funeſte à l'un & l'autre. Phedre n'oſa demander au roi le retour du jeune prince à Athènes; mais, pour ſe donner une ſorte de conſolation de ſon abſence, elle fit bâtir un temple à Vénus, ſur une montagne voiſine de Trézene, où, ſous prétexte d'aller offrir ſes vœux à la déeſſe, elle avoit le plaiſir de voir *Hippolyte*, qui faiſoit ſes exercices dans la plaine voiſine; elle donna même à ce temple le nom d'*Hippolytion*; & la déeſſe, qui y étoit adorée, fut ſurnomée *Vénus la ſpéculatrice* ou *qui regarde*. Mais le plaiſir de voir de temps en temps, & de loin, l'objet aimé, étoit bien peu de choſe pour une amante auſſi paſſionée que l'étoit Phedre; d'un autre côté, comment oſer riſquer une déclaration à un homme du caractere d'*Hyppolyte*? Elle ne put cependent y réſiſter; elle choiſit, pour riſquer cet aveu fatal, le temps que Théſée étoit deſcendu aux enfers. Sa déclaration fut mal reçue; la princeſſe, déſeſpérée des mépris de ſon beau fils, réſolut d'éteindre, par ſa mort, une paſſion auſſi inutile que criminele, & ſa nourice lui inſpira l'afreux deſſein de ſe venger de la cruauté du jeune prince. Sur ces entrefaites, Phedre, ſachant que Théſée revenoit avec Hercule, qui l'avoit tiré des enfers, & craignant qu'il ne découvrît cette intrigue, ſe pendit, après avoir écrit une lettre, par laquelle elle apprenoit à Théſée qu'elle n'avoit pu ſurvivre à la honte d'avoir été déshonorée par *Hyppolyte*. D'autres diſent que Phedre eut la fermeté d'atendre ſon époux, de paroître devant lui dans le plus grand déſordre, tenant à la main l'épée d'Hyppolyte; pour marquer la violence qu'il avoit voulu lui faire. Théſée, abuſé par l'accuſation calomnieuſe de ſa femme, & ſans autre examen, fait mille imprécations contre ſon fils, l'abandone à la vengeance de Neptune, qui lui avoit promis de lui acorder les trois premieres grâces qu'il lui demanderoit; il ordone enſuite à ſon fils de quiter ſes états. Le jeune prince ſortoit à peine de Trézene, monté ſur ſon char, qu'un monſtre furieux s'élance de la mer, s'avance ſur le rivage, & pouſſe des mugiſſemens afreux. Les chevaux éfrayés mordent leur ſein, ne connoiſſent plus ni la main, ni la voix de leur maître; ils s'élancent au travers des rochers; le char ſe briſe, *Hippolyte* eſt renverſé & traîné par ſes chevaux avec les rênes, dans leſquelles il eſt embaraſſé; ſon corps, enfin, eſt déchiré, & ſa tête eſt briſée. C'eſt ainſi qu'il devient la victime de l'amour de Phedre, & de la crédulité de ſon pere.

„ Diodore raconte que Théſée, doutant de la „ vérité de l'accuſation, manda à ſon fils de ve„ nir ſe juſtifier d'un crime dont on l'accuſoit:

» le jeune prince, monté ſur ſon char, apprit » en chemin cette calomnie : il en eut l'eſprit ſi » troublé, & il jeta un ſi grand cri, que ſes » chevaux en furent effarouchés : ſon char fut » rompu ; & lui-même, s'étant embaraſſé dans » les rênes, fut traîné & tué malheureuſement » par les chevaux. Mais comme il avoit tou- » jours été irréprochable dans ſa conduite, les » Trézéniens lui rendirent les honneurs divins ». Ce fut dans un temple que Diomede lui fit bâ- tir : ce prince inſtitua un prêtre perpétuel pour avoir ſoin de ce nouveau dieu, & lui conſacra une fête annuelle. Les jeunes filles, avant de ſe marier, coupoient leurs cheveux, & les conſa- croient dans ſon temple, accompagnant leurs of- frandes de leurs larmes ſur le malheur de ſa mort. Dans la ſuite, les prêtres de ce temple publie- rent qu'*Hyppolyte* n'étoit pas mort entraîné par ſes chevaux, mais que les dieux l'avoient enlevé & placé dans le ciel parmi les conſtellations, où il formoit celle qu'on nomme *bouté*, ou le con- ducteur du chariot.

Du temps de Numa-Pompilius, il parut en Italie un faux *Hippolyte*, qui voulut paſſer pour le fils de Théſée ; il habitoit dans la forêt d'Ari cie, & ſe faiſoit nommer Virbius, comme qui diroit deux fois homme, publiant qu'Eſculape l'avoit reſſuſcité. *Voyez* VIRBIUS.

Le nom grec d'*Hippolyte* eſt formé de ἵππος, *cheval*, & de λύω, *je mets en pieces*.

HIPPOLYTE, un des géans qui firent la guerre à Jupiter : il fut tué par Mercure, armé du caſ- que de Pluton, dit Héſiode.

HIPPOLYTE, reine des Amazones. Euryſthée ayant commandé à Hercule de lui apporter le baudrier ou la ceinture de cette Amazone, le hé- ros alla chercher ces guerrieres, tua Mygdon & Amycus, freres d'*Hippolyte*, qui lui diſputoient le paſſage, défit les Amazones à Thémiſcire, & enleva leur reine, qu'il fit épouſer à ſon ami Théſée.

Elle ſe nommoit auſſi ANTIOPE. *Voyez* ce mot pour rendre l'article complet.

HIPPOLYTION ; c'eſt le nom du temple que Phedre fit bâtir ſur une montagne près de Tré- zene, en l'honneur de Vénus, auquel elle donna le nom d'*Hippolytion*, & où, ſous prétexte d'al- ler offrir ſes vœux à la déeſſe, elle avoit ſouvent occaſion de voir ſon amant, qui faiſoit ſes exer- cices dans la plaine voiſine. Dans la ſuite, on l'appela le temple de Vénus-ſpéculatrice, ou *qui regarde*.

HIPPOMANÉS, ſ. m. *Hiſt. nat.*, & *Litter.* ἱππομανὲς, de ἵππος, *cheval*, & de μαίνομαι, *être furieux*.

Ce mot ſignifie principalement deux choſes dans les écrits des anciens : 1°. une certaine liqueur qui coule des parties naturelles d'une jument en chaleur. *V.* Ariſtote, *Hiſt. anim. lib. VI. c. xxij.* & Pline, *liv. XXVIII., chap. xj.* 2°. une excroiſ- ſance de chair que les poulains nouveaux-nés ont quelquefois ſur le front, ſelon le même Pline, *liv. VIII. ch. xliij.*

Les anciens prétendent que ces deux ſortes d'*hippomanés* ont une vertu ſinguliere dans les philtres & autres compoſitions deſtinées à des ma- léfices ; que la cavale n'a pas plutôt mis bas ſon poulain, qu'elle lui mange cette excroiſſance char- nue, ſans quoi elle ne le voudroit pas nourir ; qu'enfin ſi elle donne le temps à quelqu'un d'em- porter ce morceau de chair, la ſeule odeur la fait devenir furieuſe.

Virgile a ſu tirer parti de ces contes, en par- lant des ſortiléges, auxquels la malheureuſe Di- don eut recours dans ſon déſeſpoir.

Quæritur, & naſcentis equi de fronte revulſus,
Et matri præreptus amor.
Æneid. lib. IV. v. 515.

Encore moins pouvoit-il oublier d'en faire men- tion dans ſes géorgiques ; mais c'eſt toujours a- vec cet art qu'il a d'ennoblir les plus petites choſes.

Hinc demum Hippomanes, *vero quod nomine dicunt*
Paſtores, lentum diſtillat ab inguine virus ;
Hippomanes, *quod ſæpe malæ legere novercæ,*
Miſcuerunt que herbas, & non innoxia verba.

Il paroît par Juvenal, *ſatyre VI*, que cette opinion étoit aſſez accréditée ; car ce poëte attri- bue la plupart des déſordres de Caligula, à une potion que ſa femme Céſonie lui avoit donnée, & dans laquelle elle avoit fait entrer l'*hippo- manés*.

Cependant Ovide ſe moque de toutes ces niai- ſeries dans les vers ſuivans.

Fallitur Æmonias quiſquis deſcendit ad artes,
Datque quod a teneri fronte revulſit equi.
Non faciunt ut vivat amor Medeides herbæ,
Mixtaque cum magicis verſa venena ſonis.
Sit procul omne nefas ; ut ametis, amabilis eſto !

Enfin le mot *hippomanés* ſignifie encore dans Théocrite une plante de l'Areadie, qui met en fureur les poulains & les jumens ; ici nos bota- niſtes recherchent qu'elle étoit cette plante, ſe ſont épuiſés en conjectures. Les uns ont penſé que c'étoit le cynocrambe ou apocynum, d'au- tres le ſuc de tithymale, & d'autres, avec An- guillard, le *ſtramonium*, *fructu ſpinoſo rotundo*, *ſemine nigricante* de Tournefort, que nos Fran- çois appellent *pomme épineuſe*.

Saumaiſe, qui ne veut point entendre parler de cette plante, aime mieux altérer le texte de Théocrite ; il ſoutient que ce poëte n'a point dit φυτὸν, mais χάλκον, & par χάλκον, il entend *la cavale de bronze* qui étoit auprès du temple de Jupiter Olympien. Cette cavale, au raport de

quelques écrivains, excitoit dans les chevaux les émotions de l'amour, comme ſi elle eut été vivante ; & cette vertu, diſoient-ils, lui étoit communiquée par l'*hippomanés* qu'on avoit mêlé avec le cuivre en la fondant. Bayle a très-bien réfuté Saumaiſe, dans ſa diſſertation ſur cette matiere.

Les ſages modernes ont entiérement abandoné les anciens ſur le prétendu *hippomanés*, comme plante, comme philtre, *veneficium amoris*, & comme excroiſſance ſur le front des poulains. La deſcription publiée par Raygerus en 1678, dans *les actes des curieux d'Allemagne ann.* 8, d'une ſubſtance charnue toute fraîche, tirée du front d'un poulain, que ſa mere avoit enſuite nourri, ne peut paſſer que pour un cas extraordinaire, un vrai jeu de la nature.

Mais, ſuivant M. Daubenton, l'*hippomanés* eſt une matiere ſemblable à de la gelée blanche qui ſe trouve conſtamment placée dans la cavité qui eſt entre l'amnios & l'allantoïde de la jument pleine ; il peut arriver aſſez ſouvent, que cette matiere vienne au dehors avec la tête du poulain, étant ordinairement à l'endroit le plus bas de la matrice. Cette matiere qui eſt flotante ſans aucune attache, doit tomber dans cet endroit, & paſſer au dehors auſſi-tôt que les membranes ſont déchirées ; la formation de l'*hippomanés*, ou de la liqueur contenue entre l'amnios & l'allantoïde, étant une fois découverte, il eſt aiſé de comprendre l'odeur forte d'urine qu'elle rend par l'évaporation, & le caractere du ſédiment de cette liqueur ; mais ne pouvant entrer dans de pareils détails, nous renvoyons les curieux au mémoire de ce phyſicien, qui ſe trouve dans le *Recueil de l'acad. des ſciences, an.* 1751. (*D. J.*)

HIPPOMÉDON, neveu d'Adraſte, & l'un des ſept chefs de la guerre de Thebes. *Voyez* ADRASTE.

HIPPOMENE, fils de Mégarée & d'Iphinoé, étoit petit-fils de Neptune. Il fut vainqueur & époux d'Atalante. *Voyez* ATALANTE.

HIPPONA, déeſſe romaine qui préſidoit aux écuries & aux haras. *Voyez* ÉPONA.

Plutarque (*Parall.*), Minnelus Felix (*p.* 260.), Apulée (*Met.* 3.), &c., font mention de cette divinité, créée depuis Alexandre.

HIPPONE, dans l'Afrique.

C. G. I. H. P. A. *Colonia Gemella Julia Hipponenſis Pia Auguſta* : c'eſt ainſi que Valllant avoit interprété ces ſignes. Il avoit en conſéquence attribué à cette colonie romaine des médailles impériales, frapées avec ces lettres en l'honneur de Marc Aurele, de Commode, de Caracalla, de Gordien Pia, de Philippe pere, de Gallien, de Valérien. M. l'abbé Belley les a reſtituées à Parium. *Voyez* PARIUM.

HIPPONIUM, en Italie, depuis Valentia, ΙΠΠΟΝΙΕΩΝ & ΕΙΠΩΝΙΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en argent..... *Hunter.*

RR. en bronze.

O. en or.

Leur type ordinaire eſt un vaſe.

HIPPONOME, femme d'Alcée, & mere d'Amphitrion. *Voyez* AMPHITRION.

HIPPONOUS. *Voyez* ADRASTE.

HIPPOPOTAME, cheval de riviere, comme ſon nom grec le ſignifie. Il ſe trouve en Afrique, & en particulier dans les contrées de la haute Égypte, & dans le Nil. C'eſt un amphibie qui paſſe le jour au fond des eaux ; & la nuit il va dans les campagnes voiſines manger les blés & les foins. Cet animal étoit regardé comme le ſymbole de Typhon à Hermopolis, ville d'Égypte, à cauſe de ſon naturel mal-faiſant ; cependant il étoit adoré à Papremis, autre ville d'Égypte (*Hérodot. l. II.*) Diſons, en paſſant, que l'*hippopotame* reſſemble bien plus au cochon, à l'exception des pieds, qu'à tout autre animal.

M. Scaurus (*Plin. liv. VIII*, *c.* 40.), fut le premier qui fit paroître à Rome un *hippopotame* dans les jeux de ſon édilité. Il avoit fait creuſer à ce deſſein un de ces canaux qu'on appeloit *euripe* où l'*hippopotame* nageoit avec cinq crocodiles. Scaurus fut Édile l'an de Rome 658. Dion a donc tort de dire (*lib.* 51.) que l'an 725 de Rome, Auguſte, dans ſon cinquieme conſulat, fit voir à Rome pour la premiere fois, un *hippopotame*, dans les jeux qu'il célébra en l'honneur de Jules Céſar.

Depuis ce temps on voit très-fréquemment cet animal ſur des médailles frapées en mémoire des jeux. Il ſeroit long & ennuyeux d'en donner le catalogue. On peut conſulter là-deſſus Spanheim (*de uſu & præſtantia Numiſmatum*, *diſſert.* 4. *p.* 172 & ſuiv.). Il ſuffit pour prouver l'excès de la dépenſe, ou pour mieux dire, de la folie des Romains par raport à leurs jeux, d'obſerver qu'Ammien-Marcellin & Thémiſtius, qui vivoient tous deux à la fin du quatrieme ſiecle, s'accordent à dire que de leur temps on ne trouvoit plus d'*hippopotame* en Égypte ; & qu'au raport des habitans du pays, ces animaux effarouchés par les chaſſeurs qui les pourſuivoient ſans ceſſe, pour fournir aux amphithéâtres, s'étoient réfugiés plus avant, chez les Blemmyes.

Cet animal, loin de venir aujourd'hui juſqu'à la hauteur du vieux Caire, ne deſcend pas même au deſſous des cataractes du Nil, & c'eſt par hazard qu'on en a vu un, qui s'étant égaré, ſuivit ce fleuve juſqu'à ſon embouchure, & ſe laiſſa prendre à Damiette. Il faut que dans l'antiquité les *hippopotames* aient été plus nombreux, & que leur race ſe ſoit éclaircie d'âge en âge, comme celle des tigres & des lions.

Les anciens employoient les dents de l'*hippopotame* aux mêmes uſages que celles des éléphans.

Pauſanias (*Arcadic.*) parle d'une ſtatue de Cybele, fabriquée par les Proconnéſiens, dont le viſage étoit taillé dans une dent d'*hippopotame*, au défaut d'ivoire. Elle étoit à Tyrinthe en Arcadie, du temps de cet écrivain.

HIPPOPOTAME (ou voit un) ſur les médailles de Syracuſe, de Lampſaque ; mais plus ſouvent ſur celles d'Égypte, où il eſt le ſymbole du Nil.

HIPPOTAS, noble troyen, pere d'Égeſte. *Voyez* ACESTE, CRINISUS, ÉGESTE.

HIPPOTHOÉ, fille de Meſtor & de Lyſidice, ayant été enlevée par Neptune, fut conduite dans les îles Eſchinades, où elle mit au monde Taphius. *Voyez* TAPHIUS.

HIPPOTHOÉ, nom de pluſieurs Néréides.

HIPPOTHORE. Plutarque au commencement des *conjugalia præcepta*, rapporte qu'il y avoit un mode, appelé *hippothore*, qui excitoit les étalons à couvrir les jumens.

HIPPOTHOUS, fils de Neptune & d'Alope. Alope, pour dérober à Cercyon, ſon pere, la connoiſſance de ſa foibleſſe, expoſa ſon fils, qui fut alaité par une jument, d'où il fut nommé *Hippothoüs*. Il eut pour fils Épite, & régna à Élenſis, après que Cercyon eût été tué par Théſée. *Voyez* ALOPE, CERCYON, HIPPIUS.

HIRIE, mere de Cygnus, ayant appris la mort de ſon fils, ſe précipita dans un étang, auquel elle donna ſon nom, & dont elle devint la divinité tutélaire.

HIRNEA, le même vaſe que la *cirnea*. *Voyez* ce mot.

HIRONDELE. On immoloit des *hirondeles* aux dieux Lares, parce qu'elles nichent dans les maiſons dont les Lares ſont les gardiens. L'*hirondele* étoit encore une victime ordinaire de Vénus. Progné fut changée en *hirondele*, & aime les maiſons par un reſte d'amour pour ſon fils, qu'elle cherche encore. *Voyez* PROGNÉ.

„ Quoique cette *hirondele*, dit le comte de Caylus (*Rec.* 3. *pl* 11. *no.* 1.), ſoit Égyptienne, j'ai peu vu de monumens de cette beauté & de cette conſervation, j'oſe même dire de cette élégance & de cette pureté de trait. Ce mérite joint à ſes autres ſingularités, rend ce bronze infiniment précieux. Pline dit (*lib. X*, *c.* 33.) que cet oiſeau étoit conſacré à Iſis, & je crois en trouver la raiſon dans la nature. C'eſt-là, pour l'ordinaire, qu'il faut chercher l'explication des idées les plus métaphyſiques. Les tableaux & les images qu'elle préſente, ont ſervi de matiere, ou, pour ainſi dire, de canevas aux fictions de l'eſprit. Le vol rapide, l'agitation de l'*hirondele*, & ſa maniere de planer ſur les eaux, ont fourni des images propres à exprimer les ſoins que prit la déeſſe, pour retrouver le corps d'Oſiris. C'eſt ainſi que l'*hirondele* devint l'emblême des courſes d'Iſis : & pour caractériſer davantage cet oiſeau ſacré, on lui donna enſuite la tête de la vierge, ſoit que ce fût celle de la déeſſe elle-même, ſoit qu'on voulût marquer l'âge, & peut être la ſaiſon où elle avoit entrepris ſes recherches. Je ne puis donner aucune raiſon du large ſerpent que l'oiſeau porte ſur ſon dos ; je ſai ſeulement qu'il étoit révéré en Égypte, qu'on le voit fréquemment ſur les monumens, qu'il eſt très-familier, & qu'on le nomme aujourd'hui en Égypte *thebam naſſer*. Celui-ci eſt couronné par un ornement terminé en forme de rétable, & qui peut avoir été deſtiné à porter quelque corps mobile, ou du moins qui n'étoit point attaché. La tête de femme que porte cette *hirondele* eſt coëffée ſimplement & ſagement, par un chaperon, dont les extrémités retombent ſur les épaules, & préſentent quelque différence avec les ornemens ordinaires. Cette coëffure eſt ſurmonté de la fleur du lotus, ou du moins de celle que nous nommons ainſi „.

* Cette même figure, ou cet aſſemblage d'un corps d'*hirondele* avec une tête de femme, paroît pluſieurs fois, mais ſans le ſerpent, ſur la table Iſiaque „.

„ La beauté du travail pouroit faire croire que ce morceau eſt de l'âge des Ptolémées, temps où les Grecs rendirent aux Égyptiens, avec uſure, ce qu'ils en avoient emprunté pluſieurs ſiecles auparavant ; mais l'auſtérité & la grandeur du trait, font juger qu'il a été fabriqué en Égypte. Le ſeul reproche qu'il ſoit poſſible de faire à l'artiſte qui l'a exécuté, regarde les jambes & les pieds rendus ſans mouvement, & plus forts qu'il ne convient à une *hirondele* ; mais on peut inférer de la beauté des autres parties, que l'artiſte n'a point commis cette faute ſans deſſein ; il faut au contraire l'attribuer au déſir de ſolidité qui a conduit les Égyptiens dans leurs plus ſimples opérations. Un trou placé ſous le ventre de cet oiſeau, permet de croire qu'il a été porté dans les fameuſes proceſſions de ce pays : les ſymboles paroiſſent avoir été multipliés à l'infini pour ces cérémonies. Cet antique avoit apartenu au docteur Méad „.

Le vol ou la *poſe des hirondeles* ſur certains lieux étoient regardés par les anciens comme un préſage funeſte. Elles annoncerent au départ de Darius pour ſon expédition contre les Scythes, les malheurs qui la terminerent. Poſées ſur la tente de Pyrrhus & ſur le navire d'Antoine, elles annoncerent leurs malheurs. Cependant Cicéron dit qu'une *hirondele*, ou une *chélidon* (traduction latine du nom grec de cet oiſeau), procura au déprédateur Verrès, & la préture de Rome, & celle de la Sicile. Mais c'eſt ici une alluſion maligne de l'orateur aux auſpices tirés du vol de la *chélidon*, & aux intrigues d'une femme, appelée *Chélidon*, que Verrès aimoit, & qui gouvernoit à Rome & à Syracuſe ſous le nom de cet indigne préteur. (*Verr.* 1. 40.)

Pline (X. 24.) raconte que Cæcina Volaterranus

ranus faiſant courir ſes quadriges dans le cirque, apportoit aux ſpectacles des *hirondeles*, pour les renvoyer à ſa maiſon porter des nouveles de ſa victoire à ſes emis. Il atachoit à ces *hirondeles* des fils d'une couleur convenue; & ces oiſeaux retournoient d'un voi rapide, dès qu'il les lâchoit, aux nids qu'elles avoient conſtruits ſur les toits de Volaterranus.

HIRPES & HIRPINS. On a confondu les *hirpis*, *hirpie*, avec les *hirpins*, *hirpini*. Varron & Servius, commentateurs de Virgile, ont donné occaſion à cette confuſion. Varron qui ne manquoit jamais les occaſions d'ataquer les ſuperſtitions, après avoir parlé d'un onguent, ajoute auſſi-tôt que les hirpins *hirpini*, s'en frotent la plante des pieds lorſqu'ils doivent marcher ſur le feu. Ce paſſage n'apprend point ce que c'étoit que ces hirpins qui marchoient ſur le feu: mais il y a des auteurs qui ont cru que Varron a voulu parler du peuple Samnite que l'on nommoit hirpins.

Virgile (Énéide XI, v. 785) dit qu'Apollon étoit le dieu du mont Soracte, & que pour l'honorer on marchoit ſur des charbons ardens; mais il ne nomme point ceux qui marchoient ainſi; on voit ſeulement qu'ils étoient voiſins du mont Soracte. Servius en commentant ce paſſage de Virgile, dit que c'étoient les *hirpins*, & ajoute que le mont Soracte eſt conſacré aux dieux infernaux; & qu'un jour qu'on y offroit un ſacrifice à Pluton, des loups vinrent en lever du milieu du feu, les entrailles de la victime. Les bergers en les pourſuivant s'engagerent dans un antre, d'où ſortoit une vapeur mortele. Il en réſulta une grande peſte, dont l'oracle ne leur promit la ceſſation qu'à la charge qu'ils imiteroient les loups, en ne vivant que de rapines: ils le firent, & de là ils furent appelés *hirpini ſorani*, c'eſt-à-dire, *loups de Pluton*: *hirpius* en langue ſabine ſignifiant loup, & Soranus étant le nom de Pluton ou du dieu de la mort.

Mais ſi l'on veut s'en raporter à Strabon & à Pline, il eſt clair que Servius a confondu les noms & l'hiſtoire des deux peuples différens. Strabon raporte qu'un peuple conduit par un loup, alla s'établir dans le pays des Samnites, & fut nommé *hirpini* du mot ſabin, *hirpus*, qui ſignifie *loup*. A l'égard de Pline, il aſſure que dans le pays des *hirpins*, il y a un lieu où l'on ne peut entrer ſans perdre la vie. Virgile (Énéide VII, v. 63) parlant du même lieu, dit qu'il en ſortoit une vapeur maligne, & que c'étoit un des ſoupiraux de l'enfer. Or, le mont Soracte, n'avoit rien de pareil; l'exhalaiſon qui en ſortoit n'étoit funeſte qu'aux oiſeaux ſeulement. Pline le dit en propres termes: ſi donc Servius a pris le Soracte pour une montagne conſacrée à Pluton, voiſine d'une caverne qui tuoit les hommes, c'eſt qu'il a confondu les *hirpins* avec les *hirpes*.

Au reſte, les *hirpes* étoient un petit nombre de familles, qui, tous les ans, lorſqu'on faiſoit un ſacrifice ſolemnel à Apollon, ſur le mont Soracte, ſe promenoient ſur les charbons ardens ſans ſe brûler; & ce talent leur avoit valu par un ſenatus-conſulte, l'exemption de porter les armes & de toutes les autres charges ou impoſitions publiques. Il y a auſſi des variations parmi les anciens, concernant la divinité à laquelle on offroit le ſacrifice où les *hirpes* ſe promenoient ſur le feu. *Voyez* FÉRONIE.

HIRTACUS. *Voyez* ASIUS.

HIRTIA, famille romaine, dont on a des médailles.

RRR. en or.

O. en argent.

O. en bronze.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

HISPALUS, ſurnom de la famille CORNELIA.

HISPANIENSIS, ſurnom de la famille FABIA.

HISTORIDE, fille de Tirésias. Quelques mythologues lui attribuent la ruſe qui fit accoucher Alcmene.

HISTRION, ſ. m. *Hiſt. rom.*, farceur, baladin d'Étrurie. On fit venir à Rome des *hiſtrions* de ce pays-là vers l'an 391, pour des jeux ſéculaires: Tite-Live nous l'apprend, *déc. lib. VII.*

Les Romains ne connoiſſoient que les jeux du cirque, quand on inſtitua ceux du théâtre, où des baladins, qu'on appela d'Étrurie, danſerent avec aſſez de gravité à la mode de leur pays & au ſon de la flûte, ſur un ſimple échafaud de planches. On nomma ces acteurs *hiſtrions*, parce qu'en langue toſcane un farceur s'appeloit *hiſter*, & ce nom reſta toujours depuis aux comédiens.

Ces *hiſtrions*, après avoir pendant quelque temps joint à leurs danſes toſcanes la récitation de vers aſſez groſſiers, & faits ſur le champ, comme pouroient être les vers Feſcennins, ſe formerent en troupes, & réciterent des pieces appelées *ſatyres*, qui avoient une muſique réguliere, au ſon des flûtes, & qui étoient acompagnées de danſes & de mouvemens convenables. Ces farces informes durerent encore 220 ans, juſqu'à l'an de Rome 514 que le poëte Andronicus fit jouer la premiere piece réglée, c'eſt-à-dire, qui eût un ſujet ſuivi; & ce ſpectacle ayant paru plus noble & plus parfait, on y accourut en foule. Ce ſont donc les *hiſtrions* d'Étrurie qui donnerent lieu à l'origine des pieces de théâtre de Rome; elles ſortirent des chœurs de danſeurs étruſques. (*D. J.*).

HIVER, *Icénograph.* Cette ſaiſon, ainſi que les autres, ſe voit caractériſée ſur les anciens monumens. C'eſt ordinairement chez les Grecs par des femmes, & chez les Romains par de jeunes hommes qui ont des ailes, que chaque ſaiſon eſt perſonifié, avec les attributs qui lui conviennent.

Sur un tombeau de marbre antique, découvert dans des ruines près d'Athènes, l'*hiver* eſt repré-

couté ſous la figure d'une femme, dont la tête eſt couverte avec un pan de ſa robe ; la génie qui eſt à côté d'elle, eſt bien habillé, & tient pour tout ſymbole un lievre, parce que la chaſſe eſt alors le ſeul exercice de la campagne. Sur d'autres monumens, l'*hiver* eſt déſigné par un jeune garçon, bien vêtu, bien chauſſé, portant ſur ſa tête une couronne de rameaux ſans feuilles, & tenant à la main des fruits ridés, ou des oiſeaux aquatiques, comme des oies, des canards, *&c.* *V.* Saisons.

Quelques modernes, qui ont cru faire des merveilles de s'éloigner de la ſimplicité de l'antique, repréſentent l'*hiver* ſous la figure d'un vieillard qui ſe chauffe ; ou d'un homme couvert de glaçons, avec la barbe & les cheveux d'une grande blancheur, & dormant dans une grote ; ou finalement, ſous la forme d'une femme vêtue d'habits doublés d'une peau de mouton, & aſſiſe auprès d'un grand feu. (*D. J.*)

Sur le beau bas-relief de la villa Albani, qui repréſente les noces de Thétis & de Pélée, on voit l'*hiver* drapé, portant un livre avec un oiſeau ; & traînant à ſa ſuite un ſanglier.

HLUDONIA. Muratori (inſc. 7. *Theſ.*) rapporta l'inſcription ſuivante :

D X M
HLUDONIA
SACRUM
C. TURBIUS.

Gruter (547. 1.) en rapporte une trouvée près de Nimegue, ſur laquelle on lit Lusdonia.

Il y avoit dans les environs de cette ville un endroit appelé *Luidonia*. C'eſt peut-être la même divinité topique que cette *Hludonia*.

HOC AGE V. Aga.

HOCHET. Ariſtote (*lib. VIII. Politic. cap. VI.*) en attribue l'invention à Archytas ; il l'appelle ὁ Ἀρχύτου πλαταγή, & il donne par métaphore ce nom à un grand babillard.

HODER. *V.* dans l'article Odin.

HOLOCAUSTE, ſacrifice dans lequel la victime étoit entiérement conſumée par le feu, ſans qu'il en reſtât rien. Dans les ſacrifices des dieux infernaux, on n'offroit que des *holocauſtes* ; on brûloit toute l'hoſtie, & on la conſumoit ſur l'autel, n'étant pas permis de rien manger des viandes immolées pour les morts. Les anciens, qui ſelon Héſiode & Hygin, faiſoient de grandes céſémonies aux ſacrifices, conſumoient les victimes entieres dans le feu : la dépenſe étoit trop grande pour que les pauvres puſſent ſacrifier ; & ce fut pour cela que Prométhée obtint de Jupiter qu'il fût permis de jeter une partie de la victime dans le feu, & de ſe nourir de l'autre. Pour donner lui même l'exemple, & établir une coutume pour les ſacrifices, il immola deux taureaux, jeta leur foie dans le feu : „ il ſépara d'abord les chairs „ d'avec les os, fit deux monceaux, & couvrit „ chacun des monceaux, de l'un des peaux, ſi „ habilement, que les deux monceaux paroiſſoient „ être deux taureaux. Il donna enſuite à Jupiter „ le choix des deux. Jupiter trompé par Promé- „ thée, croyant prendre un taureau pour ſa part, „ ne prit que les os ; & depuis ce temps la chair „ des victimes fut toujours miſe à part, pour „ nourrir ceux qui ſacrifioient, & les os qui étoient la part des dieux, étoient conſumés par le „ feu „ Malgré la bizarerie de cette fiction, il eſt certain qu'il y a eu des temps & des lieux où l'on brûloit la victime entiere, d'où vient le mot d'*holocauſte*. Compoſé d'ὅλος, *tout*, & de καίω, *je brûle*.

HOLOSERICA.
HOLOVERA. Le premier mot déſigne des vêtemens tiſſus de ſoie, ſans mélange ; & le ſecond des vêtemens, ou peut-être des *holoſerica* éteints en pourpre, ſans mélange d'autre couleur.

HOMER, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* Gomor.

HOMERE.

La vénération des anciens pour ce grand poëte ne ſe borna pas à l'eſtime qu'on eut pour lui, & aux éloges qu'on fit de ſes ouvrages ; elle alla juſqu'à lui élever des temples. Ptolémée, Philopator, roi d'Égypte, en érigea un très-magnifique, dans lequel il plaça la ſtatue d'*Homere*, & tout autour de cette ſtatue il mit les plans des villes qui ſe diſputoient l'honneur de l'avoir vu naître. Les habitans de Smyrne firent bâtir un grand portique carré, avec un temple dédié à *Homere*, renfermant ſa ſtatue. À Chio, on célébroit tous les cinq ans des jeux à l'honneur de ce poëte, & on frapoit des médailles pour conſerver la mémoire de ces jeux. On faiſoit la même choſe à Amaſtris, ville du Pont. Les Argiens, quand ils ſacrifioient, invitoient à leurs ſacrifices Apollon & *Homere*. Ils lui offrirent même des ſacrifices particuliers & lui érigerent dans leur ville une ſtatue de bronze. Ces honneurs rendus à Homere, donnerent à un ancien ſculpteur de Pryene, appelé Archélaüs, l'idée de faire en marbre l'apothéoſe de ce poëte. On y voit *Homere* aſſis ſur un ſiége, accompagné d'un marche-pied ; car c'étoit le ſiége que l'on donnoit aux dieux, comme on le voit dans l'Iliade : Junon promet au ſommeil un trône d'or qui ſera accompagné d'un marche-pied. Le poëte a le front ceint d'un bandeau qui eſt une marque de royauté ou de la divinité, comme étant roi ou dieu des poëtes. Aux deux côtés de ſa chaiſe ſont deux figures à genoux qui repréſentent l'Iliade & l'Odyſſée. Le poëte eſt précédé d'Apollon & des neuf Muſes, pour marquer que c'eſt par le ſecours des Muſes qu'*Homere* eſt arrivé à l'immortalité. Ce beau marbre qui eſt à Rome au palais Colonne, eſt expliqué au mot Apotuéôsa d'*Homere*.

Le monument que préſente ſa planche 68e. du tome IV. du Muſée capitolin, eſt un des plus intéreſſans pour ſa célébrité & l'érudition de l'éclairciſſement. Fabretti, Béger & Montfaucon, en ont fait l'objet de leurs recherches. L'éclairciſſement que M. Foggini donne ſur ce morceau de ſculpture, eſt digne de ſa célébrité. Le monument eſt à la mémoire d'*Homere* „. Les deux grands poëmes d'*Homere*, dit-il, „ qui ont été dans tous les temps, & chez toutes les nations cultivées, l'admiration & les délices des hommes de bon goût, furent auſſi la mine, d'où ceux qui profeſſoient autrefois les arts du deſſein, tiroient ordinairement les ſujets qu'ils vouloient repréſenter au moyen de la peinture, des marbres & des métaux; parce qu'ils croyoient que l'imagination d'*Homere* avoit tracé tous les myſteres de la divinité, indiqué les différentes coutumes de toutes les nations, donné l'idée de tous les arts néceſſaires à la ſociété humaine, & recueilli les principeles maximes de la philoſophie la plus parfaite. Telle fut l'idée de l'artiſte de ce célebre bas-relief; comme l'atteſte l'inſcription, qu'il y a gravée en grandes lettres, comme une invitation à la plus ſérieuſe contemplation de ce monument. Cette inſcription étoit compriſe dans un diſtique, dont le commencement manque avec toute la partie gauche de la ſculpture. Voici ce qui en reſte „:

. . . ΩΡΗΟΝ ΜΑΘΕ ΤΑΞΙΝ ΟΜΗΡΟΥ
ΟΦΡΑ ΔΑΕΙΣ ΠΑΣΗΣ ΜΕΤΡΟΝΕΧΗΣ
ΣΟΦΙΑΣ.

Sur ce monument ſont ſculptés les faits qu'*Homere* décrit dans l'Iliade, ils y ſont diſpoſés par ordre en autant de bandes qu'il y a de livres dans ce poëme. Dans l'origine, le monument étoit diviſé en trois par deux colonnes, dans leſquelles étoient brièvement indiqués, en petits caracteres, les faits de l'Iliade, exprimés ſur les bandes. Mais aujourd'hui l'on n'a point la colonne gauche, ni le morceau correſpondant. Archangelo Spagna, antiquaire romain, fut le premier poſſeſſeur de ce précieux monument: de chez lui il paſſa dans le Muſée Rocci, & enſuite les héritiers de cette famille en firent préſent à Clément XIII, qui depuis le plaça dans le Muſée Capitolin. Le bas-relief fut trouvé par hazard dans les ruines d'un édifice ſacré, ſitué ſur la voie Appienne, dans l'endroit appelé *le Fratocchie*, à environ dix milles de Rome, où étoit le village, appelé par les Romains *Bovillæ*, où avoit été auſſi trouvé l'autre célebre marbre repréſentant l'Apotéôsa *d'Homere* (*Voyez* ce mot), que l'on conſerve dans le palais Colonen, ainſi qu'un buſte coloſſal de l'empereur Claude, porté ſur les ailes d'un aigle. Si c'étoit dans ce lieu que fut placé, ſelon Tacite, le *ſacrarium*, dédié à la famille des Jules (etendu que Tibere y avoit conſacré la ſtatue d'Auguſte), Néron put bien y conſacrer ce buſte de Claude, qui eſt aujourd'hui en Eſpagne, & y ornee la niche ou tribune de bas-reliefs, repréſentant des ſujets tirés d'*Homere*, tant pour faire alluſion au génie de Claude par les vers d'*Homere*, que pour ſatisfaire ſon propre génie.

Homere (portrait d'). Pline dit expreſſement que dans le temps où il écrivoit, on n'avoit pas le véritable portrait d'*Homere*, & que les têtes données alors pour repréſenter ce grand poëte, étoient faites d'imagination (*lib. XXXV. cap. XI.*): *quin imo etiam, quæ non ſunt finguntur, pariuntque deſideria non traditi vultus, ſicut in Homero evenit*. Il attribue ailleurs (*lib. XXXV. c. VIII.*) l'invention de ces portraits ſuppoſés dans Rome, à Aſinius Pollion: *Aſinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus bibliothecam dicando, ingenia hominum, rem publicam fecit*.

HOMÉRIQUE. Qui eſt d'Homere, qui appartient à Homere. On appele ſorts *homériques* certeines divinetions, par laſquels on prétendoit qu'à l'ouverture des poéſies d'Homere, le vers qui ſe rencontroit étoit un oracle certain, & une réponſe à la queſtion que l'on agitoit. Les ſorts *Homériques* & Virgiliens ſuccéderent aux ſorts de Préneſte; & à ceux-là les chrétiens ont fait ſuccéder les ſorts tirés de l'Écriture Sainte.

HOMÉRISTES, nom des chanteurs à gages, qui alloient dans les rues, dans les maiſons & dans les feſtins chanter les vers d'Homere.

HOMICIDE, ſurnom donné à Vénus, parce que ce fut dans ſon temple que les femmes Theſſaliennes tuerent la courtiſane Laïs.

HOMME (On voit un)

—— nu, caſqué & armé, marchant avec viteſſe, ſur les médailles des Mamertins;

—— nu, armé, debout, ſur les médailles des Mamertins, des Opuntiens, des Locriens-Épicnémidiens;

—— nu, debout, tenant un cheval, ſur les médailles des premiers rois de Macédoine, des Mamertins, de Nucrinum.

—— nu, debout, tenant un raiſin & deux javelots, ſur les médailles de Meronée;

—— idem ſans javelots, ſur les médeilles d'Oſſet.

Homme nouveau, *novus homo*. (*Hiſt. rom.*) Les Romains appeloient *hommes nouveaux*, ceux qui commençoient leur nobleſſe, c'eſt-à-dire, ceux qui n'ayant aucune illuſtration par leurs ancêtres, commençoient les premiers à s'illuſtrer par leurs vertus; c'eſt cependant ce reproche d'*homme nouveau* que tant de gens firent à l'orateur de Rome, & entr'autres Catilina, lorſqu'il lui fut préféré pour la premiere magiſtrature: „ je ne „ prétends pas, dit Cicéron en plein ſénat, m'é-

„ tendre ſur les louanges de mes ancêtres, par „ cette ſeule raiſon qu'ils ont vécu ſans rechercher „ les applaudiſſemens de la renomée populaire, „ & ſans déſirer l'éclat des honeurs que vous „ conférez „.

Cicéron étoit donc un *homme nouveau*; il étoit ſans doute bien illuſtre par lui-même, & bien digne des premiers emplois, mais il n'étoit pas noble, il n'avoit pas le droit de faire porter à ſes funérailles les buſtes de cire de ſes aïeux: celui-là ſeul avoit ce droit dont les ancêtres étoient parvenus aux grandes charges; il étoit noble par ce titre, & rendoit nobles ſes deſcendans. Ceux qui avoient les images de leurs aïeux, pour me ſervir des termes d'Aſconius, étoient appelés nobles, *nobiles*; ceux qui n'avoient que les leurs, on les nommoit hommes nouveaux, *novi homines*; & ceux qui n'avoient ni les images de leurs ancêtres, ni les leurs, étoient appelés ignobles, *ignobiles*; ainſi la nobleſſe, le droit des images, *jus imaginum*, ſe trouvoit attaché aux charges, aux dignités; c'eſt pourquoi Caton le cenſeur, qu'on qualifioit comme Cicéron d'*homme nouveau*, répondit qu'il l'étoit quant aux dignités, mais que quant au mérite de ſes ancêtres, il pouvoit ſe dire très ancien. (D. J.)

HOMOGRAMME. On tiroit au ſort les athletes qui devoient combatre l'un contre l'autre. Les deux qui tiroient la même lettre de l'urne, combatoient enſemble & ſe nommoient *homogrammes*.

HOMONOÉ, ὁμόνοια, nom grec de la Concorde. *Voyez* PRAXIDICE.

HOMOPATORIES, ancienne fête ou aſſemblée chez les Athéniens. C'étoit le jour que ſe tenoit l'aſſemblée des peres dont les enfans devoient être reçus dans les curies.

Ce nom vient d'ὁμοῦ, enſemble, & de πατὴρ, pere; aſſemblée des peres.

HOMORIANUS Jupiter, traduction latine de ὅμορος, *terminalis*.

HOMULUS, ſurnom de la famille VALERIA.

HONEUR, vertu qui fut divinisée par les Romains.

Marcellus, dit Plutarque, voulant faire bâtir un temple à la Vertu & à l'*Honeur*, conſulta les pontifes ſur ce pieux deſſein; on lui répondit qu'un ſeul temple étoit trop petit pour deux ſi grandes divinités: il en fit donc conſtruire deux, mais proches l'un de l'autre, de maniere qu'on paſsât par celui de la Vertu, pour ariver à celui de l'*Honeur*, afin d'apprendre qu'on ne pouvoit acquérir le véritable honeur que par la pratique de la vertu. On ſacrifioit à l'*Honeur*, la tête découverte, comme on ſe découvre en préſence des perſones qu'on honore. Aux Ides de juillet, les chevaliers romains ſe raſſembloient dans le temple de l'*Honeur*, d'où ils ſe rendoient au capitole. L'*Honeur* eſt repréſenté ſur les médailles ſous la figure d'un homme qui tient une pique de la main droite, & une corne d'abondance de l'autre. Souvent au lieu de la pique c'eſt une branche d'olivier, ſymbole de la paix: c'eſt ainſi qu'il paroît ſur des médailles de Titus, prince qui mettoit ſon honeur à procurer la paix & l'abondance à l'empire.

On voit ſur les médailles conſulaires la tête de l'*Honeur*.

HONORIA, ſœur de Valentinien III.

JUSTA GRATA HONORIA AUGUSTA.

Ses médailles ſont:

RRRR. en or.

O. en argent & en B.

HONORIAQUE, eſpece de milice ancienne. Ce furent les *Honoriaques* qui introduiſirent les Vandales, les Alains, les Goths en Eſpagne. Didyme & Vérinien, freres, avoient défendu à leurs propres frais, & avec beaucoup de vigilance & de valeur, les paſſages des Pyrénées; mais ayant été tués, l'empereur Conſtant mit en garniſon dans ces paſſages les *Honoriaques*, qui non contens de les ouvrir à toutes les nations du Nord, qui ravageoient les Gaules, ſe joignirent à elles. (*Voyez* OROSIUS, *l. VII. c. XL.*)

HONORIUS, fils de Théodoſe I.

HONORIUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

C. en or.

Il y a au cabinet du roi un médaillon en or, plus grand que ceux d'Arcadius.

C. en argent.

RR. en médailles d'argent.

RR. en médaillons de bronze.

C. en M. & P. B.

HÔPITAUX.

Les Grecs ignorerent juſqu'au nom des *hôpitaux*. *Noſocomium* fut formé par les latins de Νοσοκομεῖον, mot ſi nouveau qu'on ne le trouve chez aucun ancien auteur grec, & que Saint Jérôme & Saint Iſidore ſont les premiers qui l'aient employé. On avoit, il eſt vrai, établi à Athènes dans le Prytanée une nourriture aſſurée à ceux qui avoient ſoufert pour la patrie, à leurs femmes & à leurs enfans; mais nous ne voyons point qu'ils y trouvaſſent un aſyle dans les maladies. Combien étoient-ils donc éloignés d'en offrir aux citoyens pauvres & à la claſſe des mercenaires! En parcourant les établiſſemens de Lycurgue, & voyant la nourriture commune aux premiers & derniers de la république, on croiroit que ce ſage légiſlateur ſe ſeroit occupé du ſort des malades & des infirmes. Cependant nous ne trouvons aucun veſtige d'un établiſſement ſemblable à Lacédémone, & les ilotes y étoient abandonés dans leurs maux. Un pareil ſort attendoit les éphores mêmes, qu'une fortune bornée n'avoit pas mis à l'abri des rigueurs de la pauvreté. Les autres villes de la Grece imiterent cet oubli des légiſlations afrique & lacédémonienne.

N'oublions cependant pas que dans un ſerment

ſolemnel qui nous eſt perveau tout entier, le pere de le médecine, Hippocrete jure entr'autres articles de viſiter route ſa vie les peuvres gratuitement. Deus l'enfence de la médecine, ſes ſuppôts étoient médecins, chirurgieus & apothicaires; il eſt probeble que par une conſéqueuce neturele de ce principe d'humanité, Hippocrate leur fourniſſoit égelement des remeds ſans eſpérer aucune rétributiou: exemple que nous nous applaudiſſons d'offrir encore dans nos clés.

L'ancieue Rome, je veux dire celle dont les eunales précedent la veuue du Meſſie, ne fut pas plus occupée que la Grece, à ſoulager les maux de l'humenité. Le ſege Nume oublia dans ſes luſtitutions religieuſes celle qui eſt ſens contre dit la plus agréable à l'Être ſuprême, le ſoin des melades & des infirmes. Servius employe ſe polltique uniquement à les claſſer, & non à les ſoulager. Les temps de la république paroiſſoient leur devoir être plus favorables: les fréquentes diſtributions de terres, les répertitions eboudantes des dépouilles enlevées eux enuemis, redouerent une nouvele exiſtence à cette pertie de le uation qu'on eppeloit *capite cenſi*, perce qu'ils n'offroient au ſervice de le patrie que leurs bras & leurs vies. Mais ce fut ſur les citoyens dans l'état de ſanté qu'on répendit les largeſſes & les gratificetions.

Les empereurs ne furent pas plus humeins; nous n'epprenons pes même de Gelien qu'il ait imité le déſintéreſſement d'Hippocrate, quoiqu'il ſe fît gloire d'ailleurs de le reconoître pour ſon maître & pour ſon modele. Peut-être s'eſt-il aquité de ce devoir; mais il ne nous en reſte aucun témoignege.

Certains beins ou *thermes* furent conſacrés eux psuvres par les empereurs, ainſi que des diſtributions de vivres & d'argent. Les riches, à leur exemple, affectoient de donner tous les jours à leurs clieus pauvres, ou crus tels, ce qu'on appeloit la *ſportula*, dont Juvénal nous entretient ſi ſouvent, & qui étoit à peu près de même nature que les diſtributions dont je viens de perler. Les deux vers ſuivans de ſe premiere ſatyre:

.... ſequiturque maritum
Languida vel prægnans uxor....

nous apprenent d'abord que ces cliens pauvres & malades n'avoient d'autres reſſources que cette modique *ſportula*, puiſque les maladies les plus aigues ne pouvoient les empêcher d'eccourir à ſa diſtributiou. Nous y voyons encore qu'aucun aſyle public ne leur étoit ouvert, & qu'ils étoient réduits, quoiqu'aux portes de la morr, à leur malheureuſe habitation plecée immédietement ſous les tuiles:

..... quem tegula ſola tuetur
A pluvia.....

ſéjour mortel pendent les chaleurs redoutables qu'éprouve Rome ſous le ſigne du lion, ou la conſtellation de *Procion*.

Il eſt donc conſtant que les Grecs & les Romeins, ces peuples les mieux policés de toute l'antiquité, n'ont point élevé de retreite aux malheureux. Ne nous hâtons cependant pes de les accuſer d'inhumanité, ou de berbsrie: les reproches doivent porter ſur le nature de leur conſtitution. Diviſés conſtement en libres & en eſclaves, ces deux peuples ne paroiſſoient occupés que de la premiere claſſe, & négligeoient abſolument la ſeconde, regardée comme la lie de l'eſpece humaine. Un eſclave dangereuſement melade étoit abandoné aux ſoins de ſes compagnons de ſervitude: ſon cedâvre ne recevoit pas même le ſépulture dans certeines occaſions; & on ſe contentoit de le jeter dans un puits, où il devenoit le proie des veutours. C'étoit ainſi que l'on en uſoit à Rome; & le colline des *Eſquilies*, blenchie, ſelon Horace, per le grand nombre d'oſſemens qu'y emâſſoient ces oiſeaux carnaciers, eſt encore un témoignage du peu de ſoin que prenoit cette capitale du monde de le ſépulture des peuvres.

Le pegsniſme n'inſpiroit aucun établiſſement charitable: des divinités qui ſe livroient des combats, ſe bleſſoient cruélement & s'abandonoient dans cet état de foibleſſe; une religion qui n'enſeignoit point la charité entre ſes proſélytes, qui ne blâmoit point l'inhumanité des maîtres envers leurs eſcleves, qui enfin ne mettoit eucune borne eu deſpotiſme, ne pouvoit inſpirer la pitié pour les eſclaves maledes. Les citoyens malheureux (car il en exiſta dans les plus beaux jours de Rome & d'Athènes) n'evoient d'autres reſſources dans leurs maux que la force du tempétement, ou les criſes de la nature.

La religion des peuples anciens n'éloignoit pas ſeule des malheureux, leur philoſophie contribuoit auſſi à cette barbarie. Le ſtoïciſme, cette ſecte qui ſe donnoit pour la réformatrice du paganiſme, & l'école des héros, étoit bien éloignée de rendre ſes ſectateurs favorables aux psuvres. La douleur n'étoit point un mal, ſelon elle, l'âme s'enduriſſoit à ſa vue, & tout chemin étoit fermé à la pitié. Occupés à s'étourdir eux mêmes ſur leurs maux, les diſciples de Zénon devenoient également inſenſibles à ceux de leurs concitoyens. D'un autre côté l'Épicurien plongé dans la moleſſe, & travaillant ſans ceſſe à repouſſer les impreſſions fâcheuſes que les malheurs & la triſteſſe pouvoient communiquer à ſon âme, n'evoit garde de penſer à ſoulager les malades: telles étoient cependant, à quelques légeres différences près, les deux ſectes qui partageoient les philoſophes grecs & romains.

Les dépotiſme qui anéantit les facultés dr l'âme, a produit tuujours les mêmes effets. Les vaſtes états du Mogol, les riches contrées dr l'Inde, la Chine ſi policée & en appsrruce ſi heureuſe, ignorent l'uſage des *hôpitaux*. Il eſt vral que les peuplrs qni croient à la métrmpſychôſe rn ont élrvé pour les animaux, lrs chiens & lrs puces: l'hommr ſeul a été oublié dans leurs établiſſrmrns. Par-tont où le ponvoir arbitrairr a étendn ſes brsnchrs, il a étouſſr la pitié & la générosité.

Il étoit réſervé à cette religion ſublime, qui regarde tous les hommes comme les membres d'nne même famille, & qui tient compte du plus léger ſecours donné aux malheureux, d'apprendre aux légiſlatanrs ce qu'on doit à l'humanité ſoufrante. À peine ſon flambeau a-t il diſſipé les ténebres du pagauiſme, que ſrs diſciples établiſſrut des ſoulagemens régles pour leurs freres infirmes & malades. La rigueur des perſécutions ne peut être un obſtaclr à leur zele; & en 258, nous voyons à Rome le chef des diacres, Laurent, aſſemblrr une grande quantité de malades & de pauvres que l'Égliſr de cette ville faiſoit ſubſiſter par ſrs aumôurs. Ce n'étoit cependant pas rncore un *hôpital*, ſelon l'idée que nous attachons à ce nom: car Prudence, qui nous a laiſſé un poëmr très-étendu ſur la vie du S. Diacre, ſon compatriote & preſque ſon contemporain, ne fait aucune meutlon de retraite commune pour les malades. Il dit au contraire poſitivement qu'il les raſſrmbla des différrns quartiers de Rome.

L'année 380, on 381 au plutard, vit en Occidrut le premier *hôpital* proprrment dit; & S. Jérôme nous apprend que *Fabiola*, dame romaine, illuſtre par ſa piétié, conſtruiſit pour la premirre fois, *primo omnium*, nn *hôpital*, νοσοκομεῖον (*Hieron. ad Oceanum de Fabiola*), c'eſt-à-dire, comme il l'explique lui-même, „ une mai„ ſon de compagne deſtinée à raſſemblrr les ma„ lades & les infirmes, qui étoient auparavant „ étendus ſur les places publiqurs, & à lrur four„ oir tous les ſrcours & les alimens néceſſaires „. Obſervons, avec ce pere, que cette illuſtre pénitente commençs l'emploi de ſes grands biens par le ſervice des psuvres. Nous pouvous remarquer encore que ce fut hors dr la ville, & dans un air pur, qu'elle plaça cet établiſſement, *villam languentium*.

En 330, l'empereur Conſtantin rhoiſit pour capitale de l'empire romain le ville de Byzance, & l'embélit d'édifires publics. Le prêtre Zotique, qui l'avoit ſuivi, établit ſous ſa protectiou un hoſpice pour les étrangers & les pélerins, qui commençoient dès-lors lrurs pieux voyages. Cet édifice fut conſtruit ſur le modele de l'hoſpice qu'Hircan avoit érigé le prrmier à Jérnſalem, 150 ans avant J. C. Ce prince cherchs, par cet établiſſement, à ſe laver aux ieux des Juifs du rrime dont il s'étoit ſouillé, en ouvrant & expoliant le tombeau de David. Pour ſanctifier les richeſſes qu'il en tira, il voulut les faire partager aux étraugers, que le zrle ou la curioſité amrnoirut en foule dans la capitale de la Judér. Prut-être n'étoit-il ouvert qu'au temps de pâque, fête que les Juifs ne devoient célébrer qu'à Jérnſalem. C'eſt de là, dit S. Iſidore daus ſes étymologies, que fut formé le nom de cet établiſſement, ξενοδοκεῖον, hoſpire pour les étraugers.

L'empsreur Juſtiniru conſtruiſit à Jérnſalem, en 530, le fameux *hôpital* de S. Jran, qui a ſervi de berceau à l'ordre militaire dra chevaliers de Malte. Cet exemple fnit ſuivl par ſes ſucceſſeurs avec tant d'émulatiou, qu'on voyoit à Conſtantinople, ſelon Ducange, daus ſon commeutaire ſue l'Hiſtoire Byzantiur, juſqu'à trente-cinq établiſſemeus de charité. Aucune eſpece d'hoſpice ou d'*hôpital* n'avoit été oubliée: les malades, les pauvres, les vieillards ſains ou iufirmes, les enfans pauvres, les orphelins, les étraugers, tout âge en uo mot, tout ſexe y tronvoient des ſoulagrmens & des remedes. Des hôtelrries gratuites y offroiant une retraite sûre & commode aux voyzgeurs, & préparoirut ces magnifiques caravanſerais, qui ſont l'objrt de l'admiration des Européens, acoutumés à des hotéleries mrſquines & très-diſpendieuſes.

Ces établiſſemens, admirables qui tenoient à l'eſſeuce de la religion chrétieue, étrndirrut ſon empire avec la plus grande rapidité. Ils firent déſertrr les temples des idoles pour courir aux Égliſes, dont la principale étoit acompagnée dans chaque ville d'hoſpices ou d'*hôpitaux*. Une lettre de l'empereur Julieo confirme ce que j'avance. On l'y voit occupé à rétablir le paganiſme, & à prendrr pour cat rffet les moyrns qn'il croyoit avoir été rmployés par les premiers chrétiens. „ Nous ne faiſous pas (écrit-il à Arſace, ſou„ verain pontife de Galatie) aſſez d'attention eux „ moyens qui out contribué le plus à étendre le „ chriſtianiſme, je veux dire l'humanité, les ſe„ cours envers les étraugers, & les ſoins empreſ„ ſés pour la ſépulture des morts..... Établiſ„ ſez donc dans les villes grand nombre d'Hoſ„ pices, pour y recevoir les étrangers, non ſeu„ lemeur ceux de notre religion, mais tous in„ diſtinctement: & s'ils out beſoin d'argent, que „ noe birnfaits leur en fourniſſent abondament „. Nous apprruons la même vérité de S. Auguſtio, qui dit que les hoſpices ont reçn des noms nouveaux..... mais qu'ils out pour baſe la vérité même de la religiou.

Les premiers rayons du chriſtianiſme éclairerent à Rome & dans l'Orient le fondation des premiers *hôpitaux*: ce fut aoſſi par ces religieux établiſſemeus que la piété des rois françoiſ commença à ſe ſigualer.

J'ai raſſemblé ici ſous leurs acceptions communes, les différens noms donnés aux *hôpitaux* dans l'Hiſtoire Byzantiue & les ancienes chartes.

Noſocomium. Receptaculum ægrotorum.

Xenodochium, *Xenon*, *Lobotrophium*. Peregrinorum & exterorum receptaculum.

Ptochium, *Ptochodochium*, *Ptochotrophium*. Pauperum & mendicantium hoſpitium.

Brephotrophium. Locus lufantium pauperum educationi dicatus.

Orphanotrophium. Locus orphanis ſacer.

Gerocomium, *Gerontocomium*. Locus in quo ſenes tum valetudine, tum ſenio confecti aluntur.

Pandochium. Diverſorium gratuitum, nunc *Caravanſerais*.

Morotrophium. Amentium & nepotum receptaculum.

HOPLITES, ſ. m. (*Hiſt. anc.*), nom que l'on donnoit à ceux qui, dans les jeux olympiques & les autres combats ſacrés, couroient armés. *Voyez* JEU. Ce mot eſt grec, ὁπλίτης, formé d'ὅπλον, *armure*.

Un des beaux ouvrages du fameux Parraſius étoit un tableau qui repréſentoit deux *hoplites*, dont l'un couroit & ſembloit ſuer à grôſſes goutes, & l'autre mettoit bas ſes armes & ſembloit tout eſſoufflé. Pline, *lib. XXXV*, *c. xx*, & Paſchal, *de coronis*, *lib. VI*, *cap. xiv*.

HOPLITRODOMES, ſ. m. (*Hiſt. anc.*) on appeloit ainſi les athletes qui couroient armés dans les jeux olympiques, & dont les armes étoient au moins le caſque, le bouclier & les botines. Pauſanias, *liv. II*, *des éliaques*, *ch. x*, dit que de ſon temps on voyoit encore à Olympie la ſtatue d'un *hoplitrodome*. Elle portoit, dit-il, un bouclier tout ſemblable au nôtre; elle avoit un caſque ſur la tête & des botines aux pieds. Théagenes leur donne auſſi la cuiraſſe, mais légere. La courſe des *hoplitrodomes* avoit toujours fait partie des jeux néméens; mais ils ne furent admis aux jeux olympiques que dans la ſoixante-cinquieme olympiade: ce fut Damarete qui remporta le premier prix. Cinq olympiades après, ils eurent entrée aux jeux pythiques, & Timenete fut le premier qui ſe diſtingua par la viteſſe de ſa courſe. Pindare fait auſſi mention de ces coureurs armés, & l'on en conjecture qu'ils avoient place aux jeux iſthmiques. Dans la ſuite les Éléens, ſelon Pauſanias, retrancherent de leurs jeux cette ſorte de courſe, & les autres Grecs en firent autant. (*Mém. de l'acad. tom. III.*)

HOPLOMAQUES, ſ. m. (*Hiſt. anc.*) étoient des eſpeces de gladiateurs qui combattoient armés de pied en cap, ou du moins du caſque & de la cuiraſſe.

Ce mot eſt compoſé de deux autres mots grecs, ὅπλον, *armes*, & μάχομαι, *je combats*.

HOPLODAMUS, un des chefs des géants. *Voyez* THAUMASIE.

HORA, déeſſe de la jeuneſſe chez les Romains. Junon avoit donné cette dignité à Herſilie, femme de Romulus. (*Ovid. met. XIV.* 851.) Quelques écrivains la confondent avec *Horta*. *Voyez* ce mot.

HORATIA, famille romaine dont on a des médailles.

RRRR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Le ſurnom de cette famille eſt COCLES.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

HORCIUS, ſurnom de Jupiter. „ Le Jupiter „ poſé dans le lieu où le ſénat d'Athènes s'aſſem- „ ble, dit Pauſanias, eſt de toutes les ſtatues de „ ce dieu celle qui inſpire aux perfides une plus „ grande terreur: on l'appele *Horcius*, comme „ qui diroit Jupiter qui préſide aux ſermens: il „ tient un foudre; c'eſt devant lui que les athle- „ tes, avec leurs peres, leurs freres & les maî- „ tres du gymnaſe, jurent ſur les membres dé- „ coupés d'un ſanglier immolé, qu'ils n'uſeront „ d'aucune ſupercherie dans la célébration des jeux „ olympiques. Les athletes jurent auſſi qu'ils ont „ employé dix mois entiers à s'exercer aux jeux „ dans leſquels ils doivent diſputer la palme. Ceux „ qui préſident au choix des jeunes garçons & „ des jeunes chevaux, jurent encore qu'ils en ont „ porté leur jugement ſelon l'équité, ſans s'être „ laiſſé corrompre par des préſens, & qu'ils gar- „ deront un ſecret inviolable ſur ce qui les „ a obligés de choiſir ou de rejeter tels ou „ tels „.

Horcius vient d'ἔρκος, jurement, ſerment.

HORDICALES ou HORDICIDES, fêtes qu'on célébroit à Rome, le 15 avril, en l'honneur de la terre, à qui on immoloit trente vaches pleines pour honorer ſa fécondité. Une partie de ces victimes étoit immolée dans le temple de Jupiter capitolin: ce fut d'abord les pontifes, enſuite ce fut la plus âgée des veſtales qui les brûla. Une famine qui arriva ſous le regne de Numa, donna occaſion à cette fête: le prince étant allé conſulter l'oracle de Faune, ſur le moyen de faire ceſſer ce fléau, reçut pour réponſe en ſonge, qu'il falloit appaiſer la terre par le ſacrifice d'une génifſe pleine: ce qu'ayant exécuté, la terre reprit ſa premiere fertilité.

HORDICIDIES vient du vieux mot *Horda*, qui ſignifie une vache pleine, & de *Cædo*, j'immole; c'étoient les mêmes fêtes que les *Fordicidies*. *Voyez* ce mot.

HORÉES, fêtes que l'on célébroit au commencement des quatre ſaiſons de l'année; & dans leſquelles on faiſoit un repas ſolemnel des fruits de la terre. *Voyez* HEURES.

HORIA, *HORIOLA*, } barque de pêcheur. (*Plaut. Rud. IV.* 2. 3.)

HOROLOGE. *Voyez* CADRAN & CLEPSYDRE, les ſeules *horloges* connues des anciens.

HORMISDATES, nom que les mages de Perſe donnoient au principe du bien.

HORMIUS, (*muſiq. des anc.*). On trouve dans quelques auteurs qu'on appeloit ainſi une

ſorte de mélodie des anciens, qui n'étoit que rythmique, ne changeant point de ton.

HORMUS, ce mot ſignifie en grec *collier*. C'étoit le nom d'une danſe, qui n'étoit formée que par une *ronde* mêlée d'hommes & de femmes. Elle fut inventée par Dédale, & exécutée par les jeunes gens que Théſée avoit délivré du labyrinthe de l'île de Crete. Euſtathe remarque (ſur le 18e. livre de l'Iliade) que l'*hormus* étoit alors exécuté par des hommes & des femmes qui danſoient ſéparément. Cette danſe ſubſiſtoit encore du temps de ce ſavant archevêque de Theſſalonique, & les matelots le danſoient fréquemment.

HOROLOGIARIUM, tour ou colonne ornée d'un cadran. Il en eſt fait mention dans l'inſcription ſuivante (*Gruter. p. 6. n. 6.*):

I. O. M. ET
IVNONI REGINÆ
PRO. SAL. IMP. M. AUR. ANTONINI
ET. IULIAE. AUG. MATRIS. AUG.
M. ULP. MUCIANUS. MIL. LEG. XIII. GEM.
HOROLOGIAR. TEMPLUM. A. SOLO.
DE. SUO. EX. VOTIS FECIT.

HORREA, magaſins publics, dépôts de grains & de vivres établis dans les cités & dans les manſions, pour diſtribuer aux ſoldats marchans ſur les chemins militaires de l'empire romain. Ils donnerent quelquefois leur nom aux villages qui les renfermoient. C'eſt pourquoi on rencontre dans l'itinéraire d'Antonin, & dans les fables de Peutinger, ces mots, *ad horrea*.

HORREUM, dans l'Épire. OPPI & OPPE.

Eckel attribue à cette ville une médaille d'argent, qui porte la premiere inſcription dans ſon recueil, & la ſeconde, dans le recueil de Pellerin. Ce dernier n'avoit oſé fixer le lieu de ſa fabrique.

HORTA, déeſſe de la jeuneſſe chez les Romains. On dit qu'elle exhortoit & portoit la jeuneſſe à la vertu. Son temple ne ſe fermoit jamais, pour marquer que la jeuneſſe avoit un beſoin continuel d'être excitée au bien & à la vertu. On appeloit la même déeſſe *Stimula*. Ces noms furent formés d'*Hortari*, exhorter & de *Stimulus*, aiguillon. *Voyez* HERSILIE.

HORTATOR remigum, le même que le *pausarius* & le *portiſculus*: officier qui commandoit les manœuvres des rameurs ſur les navires. Il étoit placé au milieu d'eux (*Polyb.* 1. 21.).

HORTENSIA. Goltzius ſeul a publié des médailles de cette famille romaine.

HORTENSIS, ſurnom de Vénus, qui préſidoit aux jardins, ainſi que Priape.

HORTORUM CULTURA (*AR.*). Gruter (601. 10.) rapporte l'épitaphe ſuivante d'un jardinier de Sextus Pompée.

SEX. POMPEIO. SALVIO. SEX. POM. A. PAN.
DICE. CEDRI. ITEM. AB. HORT. COLT. H. S. E.
SEX. POMPEIUS. METRODORUS. SEX. POMPEI.
TON. ROGO. PER. DEOS. STYGIOS. OSS. NOS TE.
QUISQUIS. ES. HOMMO. NON. VIOLES. NEN. TRAS. H. L.

HORUS, fils d'Oſiris & d'Iſis, fut, dit-on, le dernier des dieux qui régnerent en Égypte. Il fit la guerre au tyran Typhon, qui avoit fait périr Oſiris; & après l'avoir vaincu & tué de la main, il monta ſur le trône de ſon pere: mais il ſuccomba enſuite ſous la puiſſance des titans, qui le mirent à mort. Iſis, ſa mere, qui poſſédoit les ſecrets les plus rares de la médecine, celui même de rendre immortel, ayant trouvé le corps d'*Horus* dans le Nil, lui rendit la vie, & lui procura l'immortalité, en lui apprenant, ſelon Diodore, la médecine & l'art de la divination. Avec ces talens *Horus* ſe rendit célebre, & combla l'univers de ſes bienfaits.

Les figures d'*Horus* accompagnent ſouvent celles d'Iſis dans les monumens Égyptiens. Il eſt ordinairement repréſenté ſous la figure d'un jeune enfant, quelquefois emmailloté & couvert d'un habit bigarré en loſanges. Il tient de ſes deux mains un bâton, dont le bout eſt terminé par la tête d'un oiſeau & par un fouet.

Hérodote (*lib.* 2, *c.* 84.) dit expreſſément que les Grecs nommoient Apollon l'*Horus*, fils d'Oſiris; & que réciproquement (*ibid. c.* 156.) Apollon étoit appelé *Horus* chez les Égyptiens. Diodore, (*lib.* 1.) Plutarque, (*de Iſ. & Oſir.*) Élien, (*de animal. lib. X, c.* 4.) Macrobe, (*Saturn. I, c.* 21.), &c., &c. diſent la même choſe. Or étoit ſon nom Égyptien, & les Grecs le prononcerent Ὧρος.

Diodore (*lib.* 1.) fait *Horus* fils de Saturne & de Rhea, c'eſt-à-dire, ſelon l'interprétation de Jablonski, fils de Vulcain & de la nuit, frere par conſéquent d'Oſiris. On ſait que dans la théogonie Égyptienne, les divinités étoient fils, freres, peres & meres à la fois les uns des autres, ſous différens rapports.

Horus étoit le ſoleil conſidéré ſous un rapport particulier. Nous avons vu en effet que les Grecs le confondoient avec Apollon. De plus, l'épervier conſacré au ſoleil, ſymbole d'Apollon, de même qu'il l'étoit d'Oſiris, fut pris auſſi pour le ſymbole d'*Horus*.

À la vérité Plutarque (*loco citato*) dit qu'*Horus* étoit l'air, l'atmoſphere qui embraſſe tout le globe & qui le vivifie; de là vint peut être que l'on confondit *Horus* avec le Priape (Suidas, Πρίαπος) des Grecs, c'eſt-à-dire, avec le principe féconda[illegible] de la terre.

Muratori (110. 9. *Theſ. inſcr.*) a publié une inſcription dans laquelle il eſt auſſi confondu avec

Janus,

Janus, l'âme du ciel & de la terre : Sac. Titienus. Horus. Janus.

La véritable explication de le divinité appelée *Horus* la fait connoître pour la ſubſtance même du ſoleil, mais ſubſtance parvenue au plus haut degré de ſon énergie, c'eſt-à-dire, au ſolſtice d'été. Les Grecs nous le donnent à entendre en traduiſant dans leur théogonie, *Horus* par Apollon, ou par le ſoleil dans ſe plus grande ſplendeur.

Jablonski trouve dans la langue Copte l'étymologie du nom d'*Horus*, qui veut dire *Roi* ou *Seigneur*; ce qui convient parfaitement à la force & à la puiſſance du ſoleil d'été.

Fils d'Oſiris & d'Iſis, *Horus* & Harpocrate furent confondus enſemble. D'ailleurs on les diſoit nés tous deux avec le doigt index appliqué à la bouche. C'eſt pourquoi le premier étoit appelé le vieil *Horus*, & le ſecond le jeune *Horus*. C'eſt encore pour cela que les habitans de Buros, dans la baſſe Égypte, célébroient des fêtes communes à ces deux divinités.

Le ſigne du lion domine vers le ſolſtice d'été; c'eſt alors que le Nil inonde & fertiliſe l'Égypte; c'eſt alors qu'*Horus* brille ſous la forme du ſoleil. Auſſi des lions ſoutiennent-ils ſur la table le thrône d'*Horus*.

Winckelmann (*Monum. inedit.* n°. 74.) a publié un monument de bronze repréſentant Iſis qui allaite ſon fils *Horus*. Elle inſere ſon doigt dans la bouche du nouriſſon, pour lui tenir lieu de mamelon. Le Comte de Caylus a publié un ſemblable monument. On ne peut ſe méprendre ſur l'enfant; car il n'a point le flocon de cheveux placé du côté droit, qui diſtingue ordinairement Harpocrate.

Les rapports nombreux qui ſe trouvent entre *Horus* & Harpocrate, en ont fait le type des jumeaux céleſtes Caſtor & Pollux.

HOSIDIA, famille romaine dont on a des médailles.

RRR. en argent.
O. en bronze.
O. en or.

Le ſurnom de cette famille eſt Gata.

HOSIES de Delphes, c'étoit des miniſtres d'Apollon, au nombre de cinq, dont l'office étoit d'aſſiſter les devins, la pithye, & de ſacrifier avec eux. Cet office étoit à vie; on en faiſoit remonter l'origine à Deucalion. La victime qu'on immoloit à leur initiation s'appeloit Hoſioter. Leur nom *ὅσιοι* ſignifie *ſaints*.

HOSPITALIS, ſurnom de Jupiter, parce qu'il étoit regardé comme le dieu protecteur de l'hoſpitalité, & le vengeur des injures que l'on faiſoit aux hôtes. Les Athéniens honoroient particuliérement Jupiter ſous ce titre, parce qu'ils avoient beaucoup de conſidération pour les étrangers, & qu'ils obſervoient avec beaucoup de ſoin les droits de l'hoſpitalité. Boſſuet remarque que les Samaritains avoient conſacré leur temple de Garizim à Jupiter *Hoſpitalis*. Pendant la ſolemnité des Leſtiſternes à Rome, on exerçoit l'hoſpitalité envers toutes ſortes des gens, connus ou inconnus, étrangers ou amis; les maiſons des particuliers étoient ouvertes à tout le monde, & chacun avoit la liberté de ſe ſervir de tout ce qui étoit dedans, mais non pas de l'emporter.

HOSPITALITÉ. *L'hoſpitalité* eſt la vertu d'une grande âme, qui tient à tout l'univers par les liens de l'humanité. Les Stoïciens la regardoient comme un devoir inſpiré par dieu même. Il faut, diſoient-ils, faire du bien aux perſones qui viennent dans nos pays, moins par raport à elles que pour notre propre intérêt, pour celui de la vertu, & pour perfectioner dans notre âme les ſentimens humains, qui ne doivent point ſe borner aux lieiſons du ſang & de l'amitié, mais s'étendre à tous les mortels.

Je définis cette vertu, une libéralité exercée envers les étrangers, ſur-tout ſi on les reçoit dans ſa maiſon; la juſte meſure de cet eſpece de bénéfice dépend de ce qui contribue le plus à la grande fin que les hommes doivent avoir pour but, ſavoir aux ſecours réciproques, à la fidélité, au commerce dans les divers états, à la concorde & aux devoirs des membres d'une même ſociété civile.

De tout temps les hommes ont eu deſſein de voyager, de former des établiſſemens, de connoître les pays & les mœurs des autres peuples; mais comme les premiers voyageurs ne trouvoient point de lieu de retraite dans l'endroit où ils arivoient, ils étoient obligés de prier les habitans de les recevoir, & il s'en trouvoit d'aſſez charitables, pour leur donner un domicile, les ſoulager dans leurs fatigues, & leurs fournir les diverſes choſes dont ils avoient beſoin.

Les Égyptiens convaincus que les dieux mêmes prenoient ſouvent la forme de voyageurs, pour corriger l'injuſtice des hommes, réprimer leurs violences & leurs rapines, regarderent les devoirs de l'*hoſpitalité* comme étant les plus ſacrés & les plus inviolables: les voyages fréquens des ſages de la Grece en Égypte, l'accueil favorable qu'ils firent à Ménélas & à Hélene, du temps de la guerre de Troye, montrent aſſez combien ils s'occupoient de la pratique de cette vertu.

Les Éthiopiens n'étoient pas moins eſtimables à cet égard au raport d'Héliodore: & c'eſt ſans doute ce qu'Homere a voulu peindre, quand il nous dit que ce peuple recevoit les dieux, & les régaloit avec magnificence pendant pluſieurs jours.

Ce grand poëte ayant une fois établi l'excellence de l'*hoſpitalité* ſur l'opinion de ces prétendus voyages des dieux; & les autres poëtes de la Grece ayant à leur tour publié que Jupiter étoit venu ſur la terre, pour punir Lycaon qui égorgeoit ſes hôtes, il n'eſt pas étonant que les Grecs regardaſſent l'*hoſpitalité* comme la vertu la plus agréable aux dieux. Auſſi cette vertu étoit elle pouſſée ſi loin dans la Grece, qu'on fonda dans pluſieurs endroits des édifices publics

où tous les étrangers étoient admis. C'eſt un beau trait de la vie d'Alexandre, que l'édit par lequel il déclara que les gens de bien de tous les pays étoient parens les uns des autres, & qu'il n'y avoit que les méchans qui fuſſent exclus de cet honneur.

Les rois de Perſe retirerent de grands avantages de la réception favorable qu'ils firent à divers peuples, & ſur-tout aux Grecs, qui vinrent chercher dans leur empire une retraite contre la perſécution de leurs citoyens.

Mal-gré le caractere ſauvage & la pauvreté des anciens peuples de l'Italie l'*hoſpitalité* y fut connue dès les premiers temps. L'aſyle donné à Saturne par Janus, & à Énée par Latinus, en ſont des preuves ſuffiſantes. Élien même raporte qu'il y avoit une loi en Lucanie qui condamnoit à l'amende ceux qui auroient refuſé de loger les étrangers qui arivoient dans le pays après le ſoleil couché.

Mais les Romains qui ſuccéderent ſurpaſſerent toutes les autres nations dans la pratique de cette vertu, ils établirent, à l'imitation des Grecs, des lieux exprès pour loger les étrangers; ils nommerent ces lieux *hoſpitalia* ou *hoſpicia*, parce qu'ils donnoient aux étrangers le nom de *hoſpites*. Pendant la ſolemnité des Lectiſternes à Rome, on étoit obligé d'exercer l'*hoſpitalité* envers toutes ſortes de gens connus ou inconnus; les maiſons des particuliers étoient ouvertes à tout le monde, & chacun avoit la liberté de ſe ſervir de tout ce qu'il y trouvoit. L'ordonance des Achéens, par laquelle ils défendoient de recevoir dans leurs villes aucun Macédonien, eſt appelé dans Tite Live *une exécrable violation des droits de l'humanité*.

Les plus grandes maiſons tiroient leur principale gloire de ce que leurs palais étoient toujours ouverts aux étrangers; la famille des Marciens étoit unie par droit d'*hoſpitalité* avec Perſée, roi de Macédoine; & Jules-Céſar, ſans parler de tant d'autres Romains, étoit ataché par les mêmes nœuds à Nicomede, roi de Bithynie. „ Rien n'eſt plus beau, diſoit Cicéron, que de voir les maiſons des perſones illuſtres ouvertes à d'illuſtres hôtes, & la république eſt intéreſſée à maintenir cette ſorte de libéralité; rien même, ajoute-t-il, n'eſt plus utile, pour ceux qui veulent acquérir, par des voies légitimes, un grand crédit dans l'etat, que d'en avoir beaucoup au dehors „.

Il eſt aiſé de s'imaginer comment les habitans des autres villes & colonies romaines, prévenus de ces ſentimens, recevoient les étrangers à l'exemple de la capitale. Ils leur tendoient la main pour les conduire dans l'endroit qui leur étoit deſtiné; ils leurs lavoient les pieds, ils les menoient aux bains publics, aux jeux, aux ſpectacles, aux fêtes. En un mot, on n'oublioit rien de ce qui pouvoit plaire à l'hôte & adoucir ſa laſſitude.

Il n'étoit pas poſſible après cela que les Romains n'admiſſent les mêmes dieux que les Grecs pour protecteurs de l'*hoſpitalité*. Ils ne manquerent pas d'adjuger, en cette qualité, un des plus hauts rangs à Vénus, déeſſe de la tendreſſe & de l'amitié. Minerve, Hercule, Caſtor & Pollux jouirent auſſi du même honeur, & l'on n'eut garde d'en priver les dieux voyageurs, *dii viales*. Jupiter eut avec raiſon la premiere place; ils le déclarerent par excellence le dieu vengeur de l'*hoſpitalité*, & le ſurnomerent Jupiter hoſpitalier, *Jupiter hoſpitalis*. Cicéron écrivant à ſon frere Quintius, appele toujours Jupiter de ce beau nom; mais il faut voir avec quel art Virgile annoblit cette épithete dans l'Énéide.

Jupiter, hoſpitibus nem te dare jura loquuntur,
Hunc lætum, Tirriſque diem, Trojaque profectis
Eſſe velis, noſtroſque hujus meminiſſe minores.

Notre poéſie n'a point de telles reſſources ni de ſi belles images.

Les Germains, les Gaulois, les Celtibériens, les peuples Atlantiques, & preſque toutes les nations du monde, obſerverent auſſi régulierement les droits de l'*hoſpitalité*. C'étoit un ſacrilége chez les Germains, dit Tacite, de fermer ſa porte à quelque homme que ce fût, connu ou inconnu. Celui qui a exercé l'*hoſpitalité* envers un étranger, ajoute-t-il, va lui montrer une autre maiſon, où on l'exerce encore, & il y eſt reçu avec la même humanité. Les loix des Celtes puniſſoient beaucoup plus rigoureuſement le meurtre d'un étranger que celui d'un citoyen.

Les Indiens, ce peuple compatiſſant, allerent juſqu'à établir, & des hoſpices, & de magiſtrats particuliers pour leur fournir les choſes néceſſaires à la vie, & prendre ſoin des ſunérailles de de ceux qui mouroient dans leurs pays.

Je viens de prouver ſuffiſament, qu'autrefois l'*hoſpitalité* étoit exercée par preſque tous les peuples du monde; mais le lecteur ſera bien aiſe d'être inſtruit de quelques pratiques les plus univerſeles de cette vertu, & de l'étendue de ſes droits: il faut tâcher de contenter ſa curioſité.

Lorſqu'on étoit averti qu'un étranger arivoit, celui qui devoit le recevoir alloit au devant de lui, & après l'avoir ſalué, & lui avoir donné le nom de pere, de frere, & d'ami, plutôt ſelon ſon âge, que par raport à ſa qualité, il lui tendoit la main, le menoit dans ſa maiſon, le faiſoit aſſeoir, & lui préſentoit du pain, du vin & du ſel. Cette cérémonie étoit une eſpece de ſacrifice que l'on offroit à Jupiter hoſpitalier.

Les Orientaux avant le feſtin, lavoient les pieds à leurs hôtes. Les dames mêmes de la premiere diſtinction, parmi les anciens, prenoient ce ſoin à l'égard de leurs hôtes. Les filles de Cocalus, roi de Sicile, conduiſirent Dédale dans le

Digitized by Google

bain, au raport d'Athénée. Homere en fournit pluſieurs autres exemples, en parlant de Nauſicaa, de Polycaſte, & d'Hélene. Le bein étoit ſuivi de fêtes, où l'on n'épargnoit rien pour divertir les hôtes. les Perſes, pour leur plaire encore devantage, admétoient dans ces fêtes & leurs femmes & leurs filles.

La fête qui avoit commencé par des libations, finiſſoit de la même maniere, en invoquant les dieux protecteurs de l'*hoſpitalité*. Ce n'étoit ordinairement qu'après le repas, qu'on s'informoit du nom de ſes hôtes, & du ſujet de leur voyage, enſuite on les menoit dans l'apartement qu'on leur avoit préparé.

Il étoit de l'uſege & de la déceuce, de ne point laiſſer partir ces hôtes ſans leur faire de préſeus qu'on appeloit *xenia*; ceux qui les recevoient les gardoient ſoigneuſement, comme des gages d'une alliance conſacrée par la religion.

Pour laiſſer à le poſtérité une matqoe de l'*hoſpitalité* qu'on avoit contractée avec quelqu'uu, des femilles entieres & des villes mêmes formoient enſemble ce contrat. Ou rompoit one piece de mouoie, ou plus communément l'on ſcioit en deux un morçeau de bois on d'ivoire, dont chacun des contractans gardoit la moitié; c'eſt ce qui eſt appelé par les euciens, *teſſera hoſpitalitatis*, teſſere d'hoſpitalité. *Voyez* TESSÈRE DE L'HOSPITALITÉ.

On trouve eucore de ces *teſſeres* daus les cabinets des curieux, où les noms des deux amis ſont écrits; & lorſqne les villes acordoient l'*hoſpitalité* à quelqu'un, elles en faiſoient expédier un décret en forme, dont on lui délivroit copie,

Les droits de l'*hoſpitalité* étoient ſi ſacrés, qu'ou tegardoit le mentre d'un hôte comme le crime le plus irrémiſſible; & qnoiqu'il fût quelquefois involontaire, on croyoit qu'il ettiroit la veugeance de tous les dieux. Le droit de le guerre même ne détruiſoit point celui de l'*hoſpitalité*, parce qu'il étoit ceuſé éternel, à moins qu'ou u'y renonçât d'une maniere authentique. Une des cérémouies qui ſe pratiquoit en cette reucontre, étoit de briſer la marque, le teſſere de l'*hoſpitalité*, & de déuoncer à nn ami infidele qu'ou avoit rompu pour jamais evec lui. (*D. J.*)

HOSTIE, ſorte de victime qu'ou immoloit eux dieux. La choſe immolée s'appeloit *Hoſtie*, lorſqu'il s'agiſſoit (*Iſido.*) de petits animaux, comme brebis, oiſeaux; & ou l'appeloit victime lorſque c'étoit de grôs animaux, comme des taureaux. Aulugelle met eucore eette différence entre l'*Hoſtie* & la victime, que l'*Hoſtie* pouvoit être ſacrifiée indifféremment par tnutes ſortes de prêtres; mais que le victime ne le pouvoit être que par celui qui avoit vaincu l'ennemi. Ou a ſouvent confondu ces deux mots & pris l'uu pour l'autre. Il y avoit deux ſortes d'*hoſties* que l'ou offroit aux dieux; par les entrailles des uucs on chetchoit à connoître leur volonté, & des autres, on ſe contentoit d'offrir l'âme; à cauſe de cela elles étoient appelées des hoſties animales, *animales hoſtiæ*. Ou douuoit eucore différeus noms aux hoſties, ſuivent la maniere de les immoler, ou ſuivant les motifs du ſacrifice. Les *hoſties pures* étoient des egneaux & de petits cochons de dix jours. Les hoſties *bidentes*, celles de deux aus, qui étoit l'âge ordinaire où ou les prenoit pour les immoler, & auquel temps elles avoient deux dents plus élevées que les autres. Les hoſties *injuges*, celles qui u'avoieut jamais été ſous le joug ui dompiées. Les hoſties *précidanées* (de *præ* & de *cædo*, je tue devant) celles qu'on immoloit avant les grandes ſolemnités. Aulugelle appele une truie *précidanée*, celle que ſacrifioient à Cétès, par forme d'expiation, & avant la moiſſon, ceux qui u'avoient pas rendu exactement les derniers devoirs à quelqu'uu de leur famille, ou qui n'avoieut pas purifié le logis dans lequel il y avoit eu un mort: car la famille ne pouvoit être purifiée que par le ſacrifice que l'héritier étoit obligé d'offrir à Cérès ou à la Terre.

Les *hoſties ſuccidanées* (de *ſub* & de *cædo*, je tue enſuite) étoient eelles qu'on immoloit ſucceſſivement après d'autres, pour réitérer le ſacrifice, lorſque le premier n'avoit point été favoreble, ou qu'on avoit manqué à quelque cérémouie eſſentiele. C'eſt ce que fit Paul Émile ſur le point de livrer la bataille à Perſée, roi de Macédoine; il ſacrifie vingt taureaux à Hercule avant d'en trouver uu ſeul favorable; enfin le vingt uuieme promit la victoire, pourvu ſeulement qu'il ſe tînt ſur la défenſive. *Hoſties Cancres* ou *Caviaires* eelles que l'on ſacrifioit de ciuq aus en cinq aus pour le collége des pontifes, c'eſt à-dire, celles dont on sacrifioit le partie de la qneue appelée *Caviar*. Les *hoſties Ambiegnes* (*Ambo*, & *Agnus* agneau) ou *Ambegnes*, étoieut des brebis qui avoient eu deux agneaux d'une portée, & qu'on Immoloit à Juuou avec leurs petits. Les *Hoſties médiales*, étoieut celles qu'ou immoloit eu pleiu midi: *Hoſties* luſtrales, celles qu'on égotgeoit poor ſe purifier d'uu crime ou de quelque mauvaiſe action. Les hoſties luſtrales étoieut ordinairement le cochon & le bélier. *Voyez* AMBARVALES & AMAURBALES.

Ovide dérive le mot *hoſtie* de *hoſtes*, ennemis: *hoſtibus a victis hoſtia nomen habet*. D'autres écrivaius l'ont dérivé d'un ancien verbe latin *hoſtio*, je tue, je frape.

HOSTILES. *Voyez* LARES.

HOSTILIA, famille romaine dont ou a des médailles.

Les ſurnoms de cette famille ſont MANCINUS, SASERNA, TVRVLVS.

Goltzius en a publié quelques médailles, iucouues depuis lui.

HOSTILIEN, ſecond fils de Trajan Déce.

Caius Valens Hostilianus Messius Quintus Augustus.

Ses médailles ſont :

RRRR. en or.

Elle eſt au cabinet du roi, & étoit auſſi dans celui de Pellerin.

R. en argent ; avec la qualité d'empereur RR. —

R. en G. B. de coin romain ; il y a quelques revers RR. . . . . ſur-tout avec la qualité d'empereur.

RR. en M. B. Le revers qui a pour légende *Roma æterna*, eſt RRR.

RR. en G. B. de Colonies.

RR. en M. B. & RRR. avec la tête d'Hérennius & avec le ſien.

RR. en P. B.

RRR. en G. B. grec.

RR. en M. B.

RR. en P. B.

Les médaillons latins d'Hoſtilien ſont très-rares ; on en connoît auſſi un de la Colonie de Viminacium ; il n'y en a peut-être pas de Grecs.

HOSTILII. *Voyez* Lares.

HOSTILINA, déeſſe qu'on invoquoit pour la conſervation des blés, lorſque la barbe de l'épi & l'épi étoient de niveau : S. Auguſtin (*de civ. Dei.* 4. 8.) dit que ſon nom étoit dérivé du vieux mot latin *hoſtire*, égaler, être de niveau.

HOSTIS chez les Romains ne déſigna pas toujours un ennemi ; c'étoit dans les premiers temps un étranger. Varron (*de ling. lat.* 4. 2.) & Cicéron (*de offic.* 1. 52.) en ſont garans. De là vient que Pétrone (*bel. civil.* 10.) appele un bois étranger, *hoſtile lignum* ; & que ſouvent dans Plaute, *hoſtis* eſt mis par oppoſition à citoyen, ou naturel du pays.

HOSTIUS, & mieux *HOSTUS*, prénom qui ſignifioit, né en pays étranger.

HOUE. *Voyez* Ascia.

HOULETE. *Voyez* Pedum.

HOUPES ou GLANDS ; les anciens, dit Winckelmann, parlent de manteaux carrés en général : ce qui ne fait aucune difficulté, lorſqu'on n'entend par parler d'un drap coupé à pluſieurs angles droits, mais d'un manteau à quatre coins qui prenoit la forme carrée, d'après quatre petites houpes ou glands, quand on mettoit cet habillement. À la plupart des manteaux, ſoit aux ſtatues, ſoit aux figures de pierres gravées de l'un & l'autre ſexe, il n'y a que deux glands viſibles, les deux autres ſe trouvent cachés par le jet du manteau. Quelquefois on en voit trois comme à une Iſis, exécutée dans le ſtyle Étruſque, à un Eſculape de grandeur naturele, à Mercure ſur un des deux beaux candélabres de marbre du palais Barbérini. On voit les quatre *glands* aux quatre coins du manteau, à une des deux figures Étruſques reſſemblantes & de grandeur naturale, conſervées au même palais, ainſi qu'à la muſe de la tragédie ſur une urne funéreire. Il eſt évident que ces *glands* ne ſont point atachés à des angles ; le manteau ne peut pas avoir des coins, parce que s'il étoit coupé en carré, le jet des plis qui tombent de tous ſens ne pourroit pas être ondoyant.

HOYAU. Sur un camée, cité par Montfaucon, & ſur quelques médailles d'Albin & de Septime-Sévere, l'amour porte un *hoyau*, que quelques antiquaires ont pris pour une torche renverſée. Winckelmann croyoit que ce *hoyau* annonçoit les préludes d'une joûte, d'un combat ; parce que les jeunes athletes avoient coutume de remuer & d'égaliſer le ſâble de l'arène avec un *hoyau*, avant que de commencer les jeux. Il y avoit autrefois au capitole une ſtatue d'un jeune homme portant un *hoyau*. Égone, dans Théocrite, allant combatre à Olympie porte un *hoyau* (Σκαπάνιον), & emmene vingt moutons pour ſa nourriture. Sur une médaille de l'île de Chio, citée par Scaliger, on voit d'un côté un Sphynx & de l'autre un *hoyau* avec les mots ΛΑΜΠΡΟΣ ΧΙΟΣ. Scaliger croit que ce Lampros étoit un athlete célebre, & déſigné par le *hoyau*. *Voyez* Caprolus.

HUILE. „ Il n'eſt pas vrai, que, par une loi particuliere, dit M. Paw, il fût défendu à l'ordre ſacerdotal de faire entrer dans ſa nourriture des choſes, que l'Égypte ne produiſoit pas, ou qui n'y croiſſoient pas : ce qui prouva qu'une telle loi n'a jamais eu lieu, c'eſt l'importation très-conſidérable de l'*huile* d'olive, faite aux environs d'Athènes ; & dont on ſait que Platon amena un navire chargé en Égypte (*Plutarc. vita Solon.*) ; pour payer vrai-ſemblablement ceux d'entre les prêtres d'Héliopolis, qui lui communiqueroient des connoiſſances philoſophiques qu'il n'avoit pas au ſortir de ſon pays. Pour comprendre ceci, il faut obſerver que les Égyptiens ſe ſervoient de beaucoup d'eſpeces d'*huiles* factices : ils en tiroient de la graine de ſéſame, du ricin & du carthame ou le *Cnicus* des anciens : ils en tiroient de la graine de rave & même de la graine d'ortie, qu'ils cultivoient ségulièrement en plein champ, & c'eſt en quoi on pouroit bien, ſi l'on vouloit, les imiter en Europe ; car je ſuppoſe avec beaucoup de vrai-ſemblance qu'on ne l'a jamais eſſayé. Cependant les prêtres jugeoient toutes ces ſortes d'*huiles*, ſans même excepter celle de ſéſame, mal-ſaines pour eux, & ils n'en faiſoient, comme Porphyre le dit, preſque aucun uſage. Mais il n'en étoit point ainſi de l'huile d'olive, qu'on leur apportoit de la Judée & de l'Attique ; car le terrain de l'Égypte n'eſt pas du tout favorable aux oliviers, hormis dans de très petits cantons, à l'occident d'un lieu nommé aujourd'hui Beniſnef & à Abydus dans la Thébaïde. La ſemence de la grande ortie *Urtica urens*, *maxima*, *femine*

lini, renferme beaucoup d'*huile* qui eſt moins mauvaiſe que celle de navete, & ſur-tout que celles de ricin & de carthame, dont les Égyptiens ne ſe ſervoient que pour des uſages extérieurs. La plante qu'ils nommoient en leur propre langue *Selepſion*, ne differe pas d'une ortie qui croît en Europe.

HUILE DE MÉDIE, *Pharmac. anc.*, autrement dite *huile des Medes*, ou *huile de Médée*, en latin *oleum medicum*, nom que les anciens ont donné à une *huile* célebre, qui avoit la propriété de brûler dans l'eau, mal gré tout ce qu'on pouvoit faire pour l'éteindre. On l'appela *huile de Médie*, parce qu'on la recevoit de ce pays-là; d'autres la nommerent *huile de Médée*, parce qu'ils imaginerent que c'étoit avec cette *huile* que la fille d'Hécate avoit brûlé la couronne de ſa rivale.

Ammien Marcellin raconte que, ſi l'on trempe une fleche dans cette *huile*, & qu'on la tire avec un arc contre quelque corps inflammable; le tout prend feu immédiatement ſans poſſibilité de l'éteindre avec de l'eau.

Le poiſon de Phatos, *venenum Pharicum* de Nicandre, paſſoit pour être la même choſe que l'*huile de Médie*; & tout ce qu'il en dit convient parfaitement au récit que font d'autres auteurs, des propriétés de l'*huile de Médée*, de ſorte qu'on ne peut douter que ces deux liqueurs ne ſoient la même choſe.

Quelques-uns prétendent qu'on tiroit cette *huile* d'une plante; mais Pline aſſure poſitivement que c'étoit un minéral bitumineux, liquide, de la nature du naphte, ce qui eſt très-vraiſemblable, parce que les huiles minérales ſont les ſubſtances les plus inflammables que nous connoiſſions. Babylone eſt fameuſe chez pluſieurs auteurs, pour fournir cette liqueur; il eſt certain que le naphte s'y trouve abondament. Strabon dit qu'elle en produit deux eſpeces, l'une blanche & l'autre noire. La blanche étoit vrai-ſemblablement ce qu'on nommoit l'*huile de Médie* ou *de Médée*: mais on ne doit pas douter que les anciens n'aient extrêmement exagéré les effets, les proprietés & les vertus qu'ils lui ont attribués; l'hyperbole leur eſt familiere dans tous les récits qu'ils nous ont fait des choſes étrangeres à leur pays, en quoi nous les avons aſſez bien imités. (*D. J.*).

HUÎTRES. Les Grecs & les Romains étoient friands d'*huîtres*; & ils les mangeoient comme nous au commencement du repas (*Plutarc. Sympoſ.* 9. & *Senec. epiſt.* 108.). On les ouvroit ſur la table, *in ipſa menſa aperiuntur*, dit Séneque (*Epiſt.* 88).

Lucillius, qui écrivoit un ſiecle avant l'ere commune, dit qu'on payoit de ſon temps les *huîtres* juſqu'à mille *nummus* ou ſeſterce, 225 liv., ſelon M. Pauctun:

(Sat. XIII... *His itidem in cana oſtrea mille Nummis empta*.....

Les Romains préféroient les *huîtres* les plus grandes (*Juvénal. Sat. vj.* 302.).

Grandia quæ mediis jam noctibus oſtrea mordet.

Pour ſatisfaire ce luxe, ils créerent l'art de les engraiſſer & de les faire parquer. Pline (lx. 56.) raconte, d'après Varron, que Fulvius Hirpinus, en fut l'inventeur peu de temps avant la guerre de Pompée, qu'il engraiſſoit les coquillages avec du vin cuit en conſiſtance de miel, *ſapa*, & avec une eſpece de gâteau ou de pâte, *farte*.

Apicius avoit fait plus, il avoit trouvé l'art de conſerver long temps les *huîtres* fraîches; il en envoya de cette eſpece juſque chez les Parthes, à Trajan qui leur faiſoit la guerre. Son ſecret eſt encore ignoré.

Les Romains préférerent d'abord les *huîtres* de la méditérranée, celles des Dardanelles, du détroit de Cumes, de Brinde, de Tarente, celles de Veniſe, & entr'autres, celles du lac Lucrin, près de Baies. Mais ils en vinrent à ce rafinement de gourmandiſe, de les envoyer pêcher dans l'océan Atlantique, notament ſur les côtes de l'Armorique, aujourd'hui la Bretagne. (*Auſon. epiſt.* 13.):

Sunt & Aremorici qui laudent oſtrea ponti.

HUJUS DIEI (*Fortuna*); la fortune de ce jour. *Voyez* FORTUNE *de ce jour*.

HUMRA, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* GOMOR.

HUNE. *Voyez* COREITÆ.

HUNTER. Nous citerons ſouvent les médailles de la collection qu'avoit amaſſée avec diſcernement cet amateur anglois, & dont nous devons à M. Combe une ſavante & exacte deſcription imprimée à Londres en 1782, *in*-4°. Elle a ſur celle de Pellerin le mérite particulier d'annoncer le poids de chaque piece.

HUPPE, oiſeau.

La huppe étoit révérée par toute l'Égypte, & elle étoit placée ſouvent ſur le ſceptre d'Horus. Voyez-en la raiſon à l'article CHARRUE.

Cet oiſeau étoit le ſymbole de la joie (*Ælian. animal. lib.* 2. *c.* 16. & *lib.* 16. §. 3.) & de la piété, c'eſt-à dire, de l'amour filial.

HYACINTHE étoit un jeune prince de la ville d'Amicles, dans la Laconie: ſon pere Œbolus l'avoit fait élever avec beaucoup de ſoin. Il faiſoit les délices d'Apollon, qui abandonoit pour le ſuivre le ſéjour de Delphes. Un jour, vers midi, le jeune *Hyacinthe* voulant jouer au diſque avec Apollon, ils ſe déshabillerent l'un & l'au-

tre, & s'étant frotés avec de l'huile, Apollon jeta le premier ſon diſque avec tant d'adreſſe, qu'après qu'il ſe fût élevé juſque dans les nues, il retomba à plat ſur la terre. *Hyacinthe*, emporté par l'ardeur du jeu, courut pour le ramaſſer dans le temps qu'il tomboit; & le contre-coup l'ayant frapé au viſage, on le vit dans le moment couvert d'une pâleur mortele. Apolloo pâlit comme lui, courut pour le relever, eſſuya ſa plaie, & y appliqua les remedes & les herbes qui ont le plus de vertu; mais tout fut inutile, le coup étoit mortel; *Hyacinthe* laiſſe tomber ſa tête ſur ſes épaules, & rend le dernier ſoupir. Apollon en deſeſpoir d'avoir été la cauſe de ſa mort, lui dit en ſoupiraot: „ Que ne puis-je donner „ ma vie pour la vôtre, ou mourir avec vous; „ mais puiſque le deſtin s'y oppoſe, vous allez „ devenir une fleur qui portera gravées ſur ſes „ feuilles les marques de ma douleur. Un héros „ célebre (Ajax) ſera un jour changé en la „ même fleur, & oo y verra les premieres let„ tres de ſon nom „. Auſſi-tôt le ſang d'*Hyacinthe* forma uoe fleur qui éclatoit comme la pourpre (violete), ſur les feuilles de laquelle le dieu grava les expreſſions de ſa douleur: & on y voit encore cet *ai*, *ai*, qui marque nos regrets. On ajoute à ce récit une autre circonſtance, c'eſt que Borée aimoit auſſi *Hyacinthe*, & que jaloux de la préférence donnée par le jeune homme à Apolloo, il avoit détourné le diſque dont ils ſe ſervoient enſemble, & l'avoit fait tomber ſur la tête d'*Hyacinthe*. *Voyez* AJAX, *fils de Télamon*.

Ovide (*lib.* 10.) a décrit cette métamorphoſe. Nicandre & Colutus l'oot chantée auſſi; le premier *in Theriacis*, & le ſecond dans ſon poëme ſur le rapt d'Hélene.

Dans le collection de Stoſch, oo voit une agate-onyx, ſur laquelle paroît Apolloo aſſis, la lyre en main, & près de lui le bel *Hyacinthe*.

HYACINTHE, pierre précieuſe des ancieus. Ce n'étoit point l'*hyacinthe* moderne, pierre d'un rouge orangé; mais une variété d'améthyſte, car Pline & Théophraſte la décrivent d'un bleu-mêlé, ou violete.

HYACINTHÉES ou HYACINTHIES, fêtes qui ſe célebroient à Lacédémone pendant trois jours en l'honeur d'Apollon, auprès du tombeau du jeune *Hyacinthe*, ſur lequel Pauſanias dit qu'on voyoit la figure d'Apolloo, à qui s'adreſſoient les ſacrifices: mais les jeux furent inſtitués en l'honeur du jeune prince. Le premier & le troiſieme jour étoient employés à pleurer la mort d'*Hyacinthe*, & le ſecond à faire des rejouiſſaoces & des repas. Ceux qui célébroient ces fêtes ſe couronoient de lierre peodant les trois jours.

Cette fête étoit célébrée deos le mois héeatombée, à peu près en juin.

HYACINTHINUS color. Cette couleur des Romaios eſt comparée à la pourpre que nous ſavons avoir été de deux ſortes, rouge & violete. S. Jérôme (*in Ezech. c.* 16. *n°.* 30.) dit que cette couleur étoit celle du ciel & bleuâtre, *aerii & nubis coloris eſt*. On peut done croire que l'*hacinthinus color* étoit un bleu de ciel.

HYADES, filles d'Atles & d'Éthra, étoieot ſept ſœurs, que l'on nomme Endoxe, Ambroiſie, Prodice, Coronis, Phaeto, Poliſo & Thione. On dit que leur frere Hyas ayant été déchiré par une lione, elles plenrerent ſa mort avec tant de doulenr, que les dieux, touchés de compaſſion, les tranſportereot au ciel & les placerent ſur le froot du teureau, où elles plenrent encore. C'eſt à-dire, que cette conſtellation préſage la pluie, & par cette raiſon on a appelé *hyades* les étoiles qui la compoſent, du grec ὕειν, plenvoir: On dit eocore des *hyades* qu'elles furent nourices de Bacchus, & que eraignant la colere du Junon, qui avoit excité cootr'elles le tyran Lycurgne, Jupiter, pour les mettre en ſûreté, les tranſporta au ciel parmi les aſtres.

Voici l'explicatioo qu'a donnée de cette conſtellation fabuleuſe M. Rabaud de Saint-Etienne.

„ On verra à l'article d'Orion les violences qu'il exerça contre les *hyades* ſes voiſines. Un paſſage de Manilius (*Aſtronom.* 5.) prouve que, dans les peintures aſtrooomiques, on paroit les *hyades*, & qu'on leur peignoit les joues en ronge „.

(*Tertia Pleiades dotabit forma ſorores,*
Fœmineum rubro vultum ſuffuſa pyropo).

„ Les *hyades* annonçoient & donnoient la plnie; ou les appeloit les pluvieuſes *uades* en grec; on les peignoit verfaot des plenrs, allégorie très-oaturele, & qui fut employée également pour repréſenter l'aurore. Elles étoieot filles d'Atlas qni porte le ciel, c'eſt à-dire, de la cooſtellatioa du bouvier „.

„ Cet *Atlas*, fameux dans l'hiſtoire aneiene, doit être conſidéré ſous deux eſpects, comme conſtellation & comme montage: ſelon leut uſage, les peuples poſtérieurs les confondirent. La clef que j'ai donnée doit ſervir à expliquer toutes ces hiſtoires & à les débrouiller: raportez les chacune à ſa phyſique, la montague à la phyſique de la terre, la conſtellation à la phyſique du ciel. Atlas-montagne eſt cette chaîne de monts célebres qui a donné ſon nom à la mer Atlantique. Si dans l'hiſtoire d'Atlas, il y a quelque choſe qui tiene à la géographie de l'Afrique, c'eſt à la montagne qu'il faut le raporter; c'eſt ainſi qu'il eſt le pere de l'ile de Calypſo. Atlas-conſtellation, eſt celui qui a des raports, c'eſt-à-dire, des aventures avec les conſtellatious, avec les *hyades*, avec les pléiades, avec Hercole agenouillé, avec le dragon des heſpérides, avec leur jardin & leurs pommes, avec Perſée. C'eſt lui qui eſt le frere de l'aſtre *heſpérus*, oncle des heſpérides & pere des atlantides: ſes coloones ſont les deux poles; il porte le ciel ſur ſes épaules; qneod il étend ſes mains,

il va d'une mer à l'autre. Cet atlas eſt le bouvier. Il n'y a point eu de roi à qui il ait pu arriver de pareilles hiſtoires. L'atlas-montagne n'a été roi que comme tant d'autres montagnes célebres. Il eſt abſurde de dire que ç'ait été un aſtronome fameux ; qu'il étoit frere de Prométhée, qui vivoit en Aſie, & de Saturne, qui régna en Italie. En un mot, ce n'eſt que de la phyſique céleſte & terreſtre, & la clef que j'ai donnée a éclairci tout, & met chaque fait à ſa place. Les Grecs, dans leurs récits poſtérieurs, confondirent ces deux atlas, ce qui a formé une confuſion d'aventures & de généalogies ,, .

„ On dit encore que les *hyades* étoient les nourrices de Bacchus, parce que les pluies du printemps font croître & pouſſer la vigne. Elles étoient ſœurs de Phaéton ou du cocher qui ſe leve à peu près dans le même temps qu'elles ; & les larmes qu'elles verſent, viennent du regret que leur donne la mort de leur frere. Elles ont été pourſuivies long temps par un certain Lycurgue, & n'ont trouvé de refuge que chez Téthys. On n'a pas oublié qu'Orion leur avoit donné les mêmes inquiétudes, ce qui peut faire ſoupçonner que ces deux perſonages n'en ſont qu'un. En effet, & c'eſt ici une autre regle pour l'explication de ces hiſtoires, chaque perſonage a fourni à un très-grand nombre de fables dans chaque pays de la Grece. La géographie doit ſervir à les rendre chacune au peuple à qui elles appartiennent ,, .

HYAGNIS, pere de Marſyas, eſt regardé par quelques-uns comme l'inventeur du mode phrygien & du Lydien.

HYALE ; c'eſt le nom d'une des nymphes qui formoit la ſuite de Diane, lorſqu'elle fut aperçue dans le bain par Actéon : *Hyale* puiſoit l'eau dans les urnes, pour la répandre ſur la déeſſe.

HYALINUS color, vert d'eau, couleur du verre commun, appelé en grec ὕαλος. Servius expliquant la 334e. vers du IVe. livre des Géorgiques, la dit expreſſément ; *Hyalo, hoc eſt, vitro viridi nymphis apto*.

HYALOSTROTUM, pavé en moſaïque de verres diverſement colorés, mot formé de ὕαλος, *verre*, & de Στρωτὸς, *couvert*.

HYARBAS. *Voyez* IARBAS.

HYAS, frere des Hyades.

HYBLA major, en Sicile. ΤΒΛΑΣ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

HYBLA parva, ou *Megara*, autre ville de Sicile, ſur la côte orientale, dont on voit encore les ruines au bord de la mer. Les coteaux qui l'environent le long du petit fleuve Alabus, ſont couverts en tout temps de fleurs, de plantes odoriférantes, de thym & de ſerpolet, d'où les abeilles tirent encore aujourd'hui le miel le plus exquis : ce qui porte à croire que le miel d'*Hybla*, ſi vanté par les anciens, étoit recueilli près d'*Hybla* la petite.

HYBRISTIQUES, fêtes qui ſe célébroient à Argos, en l'honneur des femmes qui avoient pris les armes, & ſauvé la ville aſſiégée par les Lacédémoniens. Ceux-ci eurent la honte d'être repouſſés par les ſeules femmes d'Argos, d'où la fête a pris ſon nom. Ὕβρις ſignifia *inſulte*, *affront*.

HYDAR, troiſieme mois de l'année éthiopienne il a trente jours, & commence le 18 d'octobre.

HYDÉE. *Voyez* ASTÉRIE.

HYDATOSCOPIE. *Voyez* HYDROMANTIE.

HYDRAULÆ, *HYDRAULICA*, *HYDRAULIS*, } mots formés d'ὕδωρ, *Eau*, & d'αὐλὸς, *flûte ou tuyau*. Le premier déſigne le muſicien qui jouoit de l'orgue hydraulique déſigné par le ſecond mot. Le troiſieme déſigne une flûte à eau. Auroit-elle été ſemblable à ces vaſes de terre remplies d'eau ſuivant de certaines proportions, dans leſquels les enfans ſouflent par un petit tuyau, ou par un trou, pour former divers ſons ? *Voyez* ORGUE *hydraulique*.

HYDRE DE LERNE, monſtre épouvantable, né de Typhon & d'Échidne, ſelon Héſiode, qui lui donne pluſieurs têtes. Quand on en coupoit une, on en voyoit autant renaître qu'il en reſtoit après celle-là, à moins qu'on n'appliquât le feu à la plaie. La venin de ce monſtre étoit ſi ſubtil, qu'une fleche qui en étoit trempée, donnoit infailliblement la mort. Cette *hydre* faiſoit un ravage épouvantable dans les campagnes, & ſur les troupeaux des environs du marais de Lerne. Hercule monta ſur un char pour la combattre ; Iolas lui ſervit de cocher. Un cancre vint au ſecours de l'*hydre* ; Hercule écraſa le cancre & tua l'*hydre*. On dit qu'Euriſthée ne voulut pas recevoir ce combat pour un des douze travaux auxquels les dieux avoient aſſujéti Hercule, parce qu'Iolas l'avoit aidé à en venir à bout. Après que le monſtre fut tué, Hercule trempa des fleches dans ſon ſang, pour en rendre les bleſſures mortelles, comme il l'éprouva par celles qu'elles firent à Neſſus, à Philoctete & à Chiron. *Voyez* dans les travaux d'HERCULE l'explication aſtronomique de ce travail donnée par M. Dupuis.

Sur le beau baſſin de marbre blanc qui repréſente à la villa Albani les travaux d'Hercule, on voit l'*hydre* de Lerne ſous la figure d'un ſerpent à neuf têtes. (*Monum. inedit. n°. 64 & 65.*) Simonide (*Schol. Heſiod. Theogon. p. 257.*) lui en donna cinquante, & d'autres cent. Sur d'autres monumens, l'*hydre* porte une belle tête de femme, qui s'éleve au milieu de pluſieurs têtes de ſerpens : ce qui ſemble faire alluſion à l'explication que donnoit Platon de ce travail d'Her-

Digitized by Google

enle. Il croyoit que l'*hydre* étoit une belle courtiſane.

HYDRE femele, conſtellation méridionale, appelée *ſerpens aquaticus*, *afina*, *coluber*, échidna ou vipere. Cette conſtellation s'étend au deſſus du lion, de la vierge & de la balance: elle a une étoile remarquable appelée le *cœur de l'hydre*; en arabe, alphard. L'hydre a une origine commune avec les deux conſtellations de la coupe & du corbeau, au raport d'Ovide, qui annonce leur lever acronique au 14 février (*Faſt. lib.* 2.):

Dixit, & antiqui monumenta perennia facti,
Anguis, avis, crater, ſidera juncta micant.

Apollon voulant faire un ſacrifice à Jupiter, envoye, dit-on, le corbeau avec une coupe pour apporter de l'eau. Il s'arrêta ſur un figuier pour attendre la maturité du fruit; enſuite pour excuſer ſon retardement, il prit un ſerpent qu'il accuſa de lui avoir fait obſtacle lorſqu'il vouloit puiſer de l'eau. Mais Apollon pour punir le corbeau, changea ſon plumage de blanc en noir, plaça le corbeau vis-à-vis de la coupe, & chargea le ſerpent d'empêcher le corbeau de boire.

On a prétendu auſſi que c'étoit l'*hydre* de Lerne tuée par Hercule.

HYDRELA, en Cerie. ΥΔΡΗΛΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze..... *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

HYDRIA, c'étoit un vaſe percé de tous côtés, qui repréſentoit le dieu de l'eau en Égypte. Les prêtres le rempliſſoient d'eau à certains jours, l'ornoient avec beaucoup de magnificence, & le poſoient enſuite ſur une eſpece de théâtre public; alors tout le monde ſe proſternoit devant le vaſe, les mains élevées vers le ciel, dit Vitruve, & rendoit grâces aux dieux des biens que cet élément leur procuroit. Le but de cette cérémonie étoit d'apprendre aux Égyptiens que l'eau étoit le principe de toutes choſes, & qu'elle avoit donné le mouvement & la vie à tout ce qui reſpire. *Voyez* CANOPE, divinité repréſentée par ce vaſe.

HYDRIADES. *Voyez* ÉPHYDRIADES.

HYDRIAPHORES, Ὑδριαφόροι, *porte-cruches*, ſurnom des femmes étrangeres qui réſidoient à Athènes. On les obligeoit dans la proceſſion des Pſuathénées, à porter des paraſols & des cruches pleines d'eau, pour garantir de l'ardeur du ſoleil & pour rafraîchir les femmes & les filles des citoyens qui formoient cette marche ſacrée.

HYDROGARUM, ragoût ou mélange (comme le nom l'indique) de la ſaumure appelée *garum* & d'eau. Ce ragoût étoit mis au rang des mets les plus recherchés & les plus friands. Lampride reproche à Élagabale d'avoir le premier des généraux romains ſervi de l'*hydrogarum* aux ſoldats: luxe que Sévere Alexandre ſupptima bientôt après.

HYDROMANTIE; c'eſt une des quatre eſpeces générales de divination, dans laquelle on faiſoit uſage de l'eau. On la pratiquoit de deux manieres, ou en rempliſſant un baſſin d'eau & ſuſpendant un anneau à un fil qu'on tenoit avec un doigt pendant qu'on proféroit quelques paroles, & ſuivant que cet anneau frapoit les bords du baſſin, on en tiroit des préſages. L'*hydromantie* ſe faiſoit même en évoquant les eſprits qu'on croyoit voir au fond du baſſin. Cette ſeconde eſpece étoit ſouvent pratiquée par Numa-Pompilius; la premiere étoit en uſage chez les Grecs, & Pythagore y avoit grande foi.

HYDROPHORIES, fête ou cérémonie funebre qui s'obſervoit à Athènes & chez les Éginetes, en mémoire de ceux qui avoient péri dans le déluge de Deucalion & d'Ogygès. Ce nom formé de ὕδωρ, *eau*, & de φέρω, *je porte* ou *j'emporte*, déſigne une fête commémorative de ceux qui ont été emportés par les eaux.

HYDROSCOPE, inſtrument qui étoit autrefois en uſage: c'étoit une eſpece d'horloge d'eau, compoſée d'un tuyau en forme de cylindre, au bout duquel il y avoit un cône: ſur le tuyau on meſuroit le temps par des marques faites pour cela. Synéſius décrit l'*hydroſcope* dans une de ſes lettres.

Ce mot vient de ὕδωρ, *eau*, & de σκοπέω, *je conſidere*.

HYDRUNTUM, en Italie. ΥΔΡ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

HYELA, en Italie. *Voyez* VELIA.

HYENE, quadrupede reſſemblant au loup, mais qui en diffère par le caractere unique d'avoir quatre doigts aux pates de derriere & à celles de devant.

L'an mil de Rome, aux jeux ſéculaires que donna l'empereur Philippe, & qui durerent dix jours, comme on le conjecture par les médailles, il parut le ſixieme jour une *hyene*, animal célebre en Égypte par ſa cruauté, mais qui juſqu'alors n'avoit point été connu dans l'Europe. On peut voir la figure de cet animal ſur une médaille de cet empereur, qui a pour inſcription du côté de la tête IMP. CAES. IVL. PHILIPPVS. AVG. COS. III. & au revers SECVLARES AVGG. & dans l'exergue VI. (*Voyez MEZZABACCA*, p. 346; Pegi, à l'an 247, n. X; & *SPANHEIM*, t. 2, p. 207). Ce dernier auteur en a auſſi fait graver la figure à l'endroit cité. Il lui donne une tête de dogue, des oreilles courtes & triangulaires, une queue de lion, des pieds de même, & le poil tout moucheté comme un tigre.

tigre. Il prétend encore que c'eſt une hyene qui eſt marquée ſur le revers de quelques médailles de Gallien, dont les inſcriptions ſont LIBERO P. CONS. AVG. Il dit que l'*hyene* eſt ſemblable à un loup, mais moins haute ſur ſes jambes, & qu'elle a le corps auſſi long & tout tacheté de marques noires. Il y a encore d'autres remarques ſur cet animal. Jules Capitolin (dans la vie de Gordien III, c. 33.) dit qu'on tue juſqu'à dix *hyenes* dans les jeux ſéculaires de Philippe, dont nous avons parlé. Bochart, & après lui Ludolf (dans ſon commentaire ſur ſon hiſtoire d'Éthiopie, L. I, n. XXXI.), ſoutiennent que le *Tſeboa* des Hébreux eſt l'*hyene*. (*Voyez* l'HIÉROÏCON, p. 1, L. III. c. 11).

Monconis aſſure, dans ſon voyage d'Égypte, qu'il y vit les reſtes d'une idole ancienne de ce pays là, dont la tête ſeule, dit Spon, avoit vingt-ſix pieds de haut. C'étoit la repréſentation d'une *hyene*, ou peut être d'un ſphinx, dont les ſtatues étoient fort communes en Égypte. Cette idole étoit placée ſur une voûte, par laquelle les Prêtres païens pouvoient entrer dans le vide de la ſtatue, & répondre à ceux qui conſultoient l'oracle, y ayant même dans la tête un trou où un homme pouvoit demeurer ſans être vu (*Spon. Rech. d'antiq. pag.* 497; voyages de Monconis, P. I, p. 193). Mais il ne parle point de tête; il dit que l'idole a vingt-ſix pieds de haut, & ſa coëffure, qui fait une partie de l'épaiſſeur de ſa tête, quinze pieds: c'eſt tout ce qu'il en dit; il en donne le *fig. p.* 183, *fig.* 26.

On dit que ce nom hyene vient du grec ὗαινα, dérivé de ὗς, un *porc*, parce que le dos de cet animal eſt hériſſé de poils ſemblables aux ſoies d'un porc.

HYENES. *Voyez* MITHRIAQUES.

HYÉTIUS, Lucien dit que les Athéniens honoroient Jupiter ſous ce nom, qui ſignifie pluvieux, & ſous lequel ils lui avoient élevé un autel ſur le mont Hymette, du grec ὕειν, *pluir*. *Voyez* PLUVIEUX.

HYES, Υης, *pluvieux*, ſurnom de Bacchos, que les uns dérivent de *Hye*, ſurnom de ſa mere Sémélé, & d'autres de la ſaiſon pluvieuſe, où arrivoient ſes fêtes.

HYGIÉ, HYGIÉE, *HYGIEA*, } fille d'Eſculape & d'Épione, ou Lampétie. Orphée la dit femme & non fille d'Eſculape. Elle étoit honorée chez les Grecs comme la déeſſe de la ſanté. Elle avoit dans un temple de ſon pere à Sycione une ſtatue preſqu'entiérement couverte d'un voile, à laquelle les femmes de cette ville dédioient leurs chévelures. On voit ſur d'anciens monumens cette déeſſe couronée de laurier, tenant de ſa main droite un bâton de commandement. Sur ſon ſein, eſt un grand dragon à pluſieurs contours, qui avance ſa tête pour aller boire dans une patere ou coupe qu'elle tient de la main gauche; elle porte la couronne & le ſceptre comme reine de la médecine. On trouve un grand nombre de ſtatues de cette déeſſe, parce que les perſones riches qui guériſſoient de grandes maladies, où elles avoient invoqué *Hygiea*, lui érigeoient des ſtatues en mémoire de leur convaleſcence. Les Grecs donnerent quelquefois le nom d'*Hygiea* à Minerve, & l'honorerent ſous ce titre. Les Romains, qui adopterent toutes les divinités des nations étrangeres, ne manquerent pas de recevoir dans leur ville la déeſſe de la ſanté, & de lui ériger un temple comme à celle de qui dépendoit le ſalut de l'empire. Υγιεια, *ſanté*, eſt le mot qui a donné lieu à créer la divinité appelée *Hygée* ou *Hygie*.

C'eſt la même divinité que *Salus* & que *Minerva Medica*. Auſſi porte-t-elle un calque ſur un des beaux candelâbres de marbre du palais Barberini de Rome.

Elle eſt toujours reconoiſſable au ſerpent qui l'acompagne, ou qu'elle tient, ou auquel elle donne à manger. On la trouve ſouvent ſeule ſur les médailles & les marbres du capitole. Mais elle acompagne ordinairement Eſculape & Teleſphore.

Hygiée ſert de type aux médailles de Sala.

HYLAS, fils de Throdamante, roi de Myſie, s'atacha dès l'enfance à Hercule, & l'acompagna dans l'expédition de la Colchide. Les Argonautes étant arivés ſur les côtes de la Troade, envoyerent à terre le jeune prince avec ſes compagnons, pour chercher de l'eau. Les nymphes du lieu épriſes de ſa beauté l'enleverent, en ſorte qu'il ne reparut plus. Hercule qui l'aimoit tendrement, deſcendit à terre pour l'aller chercher; & l'appelant vainement, il fit retentir tout le rivage du nom d'*Hylas*, mille fois répété, dit Virgile.

On voit ce beau jeune homme tenant un vaſe, & arrêté par des nymphes, ſur un baſrelief du capitole, dédié aux fontaines & aux nymphes.

Souvent on trouve ſur les ſarcophages des anciens *Hylas* enlevé par les naïades (*Fabret. inſcript. c.* 6, *p.* 432); ſujet qu'on voit repréſenté au palais Albani, dans une ſorte de moſaique, eppelée par les Italiens *Commeſſo* (Ciampini *Vet. Monum. T.* 1, *T.* 24.) & compoſée de pierres colorées. C'eſt à ce trait de la fable que ſe raporte cette inſcription peu connue qu'on voit ſur la face d'une colonne feiée en deux, à la maiſon Caponi à Rome; nous n'en citerons que le vers qui a raport en ſujet:

ΗΡΠΑCΑΝ ac ΤΕΡΠΝΗΝ
ΝΑΙΑΔΕC ΟΥ ΘΑΝΑΤΟC.

Dulcem hanc rapuerunt nymphae, non mors.

Hylas ſur les médailles.

On voit ce jeune infortuné tenant une cruche, ſur une médaille de Cius, en Bithynie, frapée en l'honeur de Sévere Alexandre.

HYLLUS ou HYLUS, fils d'Hercule & de Déjanire, fut élevé chez Celx, roi de Trachine, à qui Hercule avoit confié ſa femme & ſes enfans, tandis qu'il étoit occupé à ſes fameux travaux. Après plus d'une année d'abſence de ce héros, Déjanire inquiete conſeilla à ſon fils d'aller chercher les traces de ſon pere, pour recueillir au moins quelques nouveles de ſa deſtinée. *Hyllus* va à Cénée, où il trouve Hercule occupé à bâtir un temple à Jupiter, & à tracer le deſſein d'un bois ſacré: mais il eut le chagrin d'y ariver dans le moment où Hercule venoit de ſe revêtir de la fatale robe de Déjanire, & il fut chargé de porter à ſa mere les imprécations que le héros fit contr'elle. Mais inſtruit de la funeſte erreur où le Centaure avoit fait tomber Déjanire, il excuſa ſa mere auprès d'Hercule. Ce héros ſentant que ſa derniere heure approchoit, ordona à *Hyllus* de le porter ſur le mont Oeta, de le placer ſur un bûcher, d'y mettre le feu de ſes mains, & enfin d'épouſer Iole, ſous peine d'imprécations éterneles. *Hyllus* après la mort de ſon pere ſe retira chez Épalius, roi des Doriens, qui le reçut favorablement & l'adopta même en reconoiſſance des obligations qu'il avoit à Harcule, par qui il avoit été rétabli dans ſes états. Mais Euriſthée, ennemi irréconciliable d'Hercole & de ſa poſtérité, craignant qu'*Hyllus* ne fût bientôt en état de venger ſon pere, vint le troubler dans ſa retraite, & l'obligea d'avoir recours à Théſée, roi d'Athènes. Ce prince parent & ami d'Hercule, prit hautement le parti des Héraclides, leur donna un établiſſement dans l'Attique, engagea les Athéniens dans leur querele; & lorſqu'Euriſthée vint le redemander à la tête d'une armée, *Hyllus* commandant les troupes Athéniens, lui livra bataille, le vainquit, le tua de ſa propre main, lui coupa la tête & l'envoya à Alemene. Cependant la guerre continua toujours entre les Héraclides & les Pélipodes, avec différens ſuccès, qui faiſoient craindre qu'elle ne durât long-temps. Alors le jeune Héraclide, pour la faire finir, envoya aux ennemis un cartel de défi, offrant de ſe batre contre quiconque ſe préſenteroit; à condition que s'il demeuroit victorieux, Atrée, chef des Pélopides, lui céderoit le trône; & que s'il étoit vaincu, les Héraclides ne pouroient rentrer dans le Péloponeſe que cent ans après. *Hyllus* fut tué dans le combat, & ſes ſucceſſeurs ſe virent obligés de tenir le traité. *Voyez* Héraclides, Ioes.

HYLONOME. *Voyez* Cyllare.

HYMÉE, chanſon des meûniers chez les anciens Grecs, dite autrement *épiaulie*.

HYMEN ou HYMENÉE, étoit chez les Grecs le dieu qui préſidoit plus particuliérement aux mariages; ſon nom même ſignifia dans la ſuite le mariage même, & il dérivoit du mot ὁμοναῖν, qui ſignifie *demeurer enſemble, ou avoir le même ſentiment*. C'étoit un jeune homme d'Athènes, d'une extrême beauté, mais fort pauvre & d'une origine obſcure. Dans cet âge où un garçon peut aiſément paſſer pour fille, il devint amoureux d'une jeune Athénienne; mais comme elle étoit d'une naiſſance plus relevée que la ſiene, il n'oſoit lui déclarer ſa paſſion, & ſe contentoit de la ſuivre par-tout où elle alloit. Un jour que les dames d'Athènes devoient célébrer ſur le bord de la mer, la fête de Cérès, où ſa maitreſſe devoit être, il ſe traveſtit en fille, & quoiqu'inconnu, ſa beauté & ſon air modeſte le firent receevoir dans la troupe religieuſe. Cependant quelques corſaires ayant fait une deſcente ſubite à l'endroit où étoit l'aſſemblée, enleverent toute la troupe, & la tranſporterent ſur un rivage éloigné, où après avoir débarqué leur priſe, ils ſe livrerent à la joie & à la débauche de la table. Accâblés de vin & de ſomeil, ils s'endormirent. *Hyménée* ſecondé de ſes femmes, égorge tous les pirates, retourne ſeul à Athènes, déclare dans une aſſemblée du peuple, ce qu'il eſt, & ce qui lui eſt arivé, & promet, ſi on veut lui donner en mariage celle des filles enlevées qu'il aimoit, de faire revenir toutes les autres. Sa propoſition eſt acceptée; il épouſe ſa maitreſſe, & ce mariage fut ſi fortuné, que dans tous ceux qui furent célébrés depuis, on invoqua toujours le nom d'*Hyménée*, dont les Grecs firent depuis un dieu, & en l'honeur duquel ils célebrerent des fêtes appelées *Hyménées*. Dans la ſuite les poëtes créerent une généalogie à ce dieu, les uns le faiſant naître d'Uranie, d'autres d'Apollon & de Calliope, ou de Bacchus & de Vénus.

On repréſentoit toujours l'hymen ſous la figure d'un jeune homme couroné de fleurs, ſur-tout de roſes & de marjolaine, tenant de la main droite un flambeau, de la gauche un voile de couleur jaûne & portant une chauſſure jaûne. Cette couleur étoit autrefois particuliérement affectée aux noces: car on lit dans Pline que le voile de l'épouſée étoit jaûne. *Voyez* Talassius.

Sous un bas-relief de la ville d'Albani (*manum. inedit. n°.* 111.) qui repréſente les noces de Thétis & de Pélée, on voit l'*Hyménée* ſous la figure d'un jeune homme, avec une longue chévelure relevée ſur la tête & couroné de fleurs.

HYMETTIUS, ſurnom de Jupiter, pris du mont Hymette, dans le voiſinage d'Athènes, ſur lequel ce dieu avoit un temple. On a dit que les abeilles du mont Hymette avoient nouri Jupiter enfant, & qu'en récompenſe ce dieu leur avoit acordé le privilége de faire le miel le plus délicat de tout le pays.

HYMNE, *de Caſtor*. Les Lacédémoniens, en allant au combat, jouoient ſur la flute un air qu'ils appeloient *Caſtoreum melos*. Quelques auteurs prétendent que ce fut Caſtor lui-même qui

l'inventa, & que c'eſt d'où lui vient ſon nom ; d'autres veulent que Minerve ait inventé l'hymne de Caſtor, & que cet air ait ſervi au commencement à danſer la pyrrhique.

HYMNES. Ce mot eſt toujours maſculin, lorſqu'il s'agit d'*hymnes* autres que les *hymnes* d'Égliſe. *Voyez* cet article dans le dictionaire de Grammaire & de Littérature.

HYMNIA, ſurnom de Diane, ſous lequel elle étoit invoquée dans un temple en Arcadie. Une vierge fut long temps ſa prêtreſſe ; mais Ariſtocrate lui ayant fait violence, on mit une femme mariée à ſa place. Diane-*Hymnia*, avoit encore ſous ce nom un temple dans le territoire d'Orchomene : il étoit deſſervi par un prêtre marié, qui ne communiquoit point avec les autres humains. (*Pauſan.*)

HYMNODE. } *Voyez* le dictionaire de
HYMNOGRAPHIE. } Grammaire & de Littérature.

HYMNOLOGUS, Gruter (645. 4.) raporte une inſcription dans laquelle il eſt fait mention d'un chantre, ou *hymnologue*.

HYONNE, femme d'Éleuſius, & mere de Triptoleme, eut part aux honeurs que l'on rendit à ſon fils.

HYPÆPA, en Lydie. ΥΠΑΙΠΗΝΩΝ.

Les médailles autonumes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper ſous l'autorité de ſes magiſtrats, qui étoient quelquefois préteurs, des médailles impériales greques en l'honeur d'Auguſte, d'Antonin, de Fauſtine jeune, de Criſpine, de Sept-Sévere, de Domna, de Caracalla, de Géta, d'Élagabale, de Gordien Pie, de Tranquilline, de Deee, d'Étruſcille, de Valérien, de Saloninе, de Gallien, de Néron, de Commode.

HYPÆTRÆ. *Voyez* HYPETRES.

HYPAR. Les Grecs exprimoient par ce nom les deux marques ſenſibles de la préſence des dieux ; car l'opinion des païens étoit que les dieux ſe manifeſtoient aux hommes, ou par le ſonge, ou par quelque réalité, ſoit en ſe montrant eux mêmes, ſoit en donnant des preuves ſenſibles de leur préſence par quelque merveille ; lorſque, par exemple, Émilia, veſtale, accuſée d'avoir, par ſa faute, laiſſé éteindre le feu perpétuel, invoqua Veſta, & jeta ſa robe de lin ſur un autel, où il n'y avoit que de la cendre froide, priant la déeſſe que s'il n'y avoit point de ſa faute, elle fit en ſorte que ſa robe s'enflâmât dans le moment, ce qui ariva ſelon ſa priere, dit Denis d'Halycarnaſſe : cet auteur étoit ſi perſuadé que les dieux ſe montroient en ces deux manieres, qu'il traite d'athées les philoſophes qui le nioient : ſi pourtant, ajoute-t-il, on peut donner le nom de philoſophes à ceux qui ſe moquent de ces apparitions des dieux arivées, ou chez les grecs ou chez les barbares, & qui tournent en ridicule toutes les hiſtoires de cette nature, prétendant que ce ne ſont que de vaines fictions, & qu'aucun des dieux ne ſe mêle de ce qui ſe paſſe parmi les hommes. Cicéron, qui n'étoit pas des plus crédules, après avoir raporté pluſieurs exemples des dieux qui s'étoient montrés en l'une & l'autre maniere, dit, vers la fin du ſecond livre de la nature des dieux : ces apparitions fréquentes des dieux prouvent qu'ils veillent, & ſur les villes & ſur chaque particulier : cela ſe prouve auſſi par la connoiſſance des choſes futures que pluſieurs reçoivent, ſoit en ſonge, ſoit en veillant. *Voyez* AORASIE.

Le mot *hypar*, ὕπαρ, eſt gree, & ſignifie *apparition réelle*.

HYPATA. Dans la Theſſalie. Les médailles des Æniaues, ont été frapées vrai-ſemblablement dans cette ville.

HYPÉRASIUS, roi de Pellene, dans l'Achaie, fut pere d'Amphion l'Argonaute.

HYPERBÉRÉTÉE, douzieme mois des Macédoniens & de quelques Grecs d'Aſie, comme d'Épheſe, de Pergame, &c. On croit qu'il répond à notre mois de ſeptembre. Ce même nom eſt auſſi celui du douzieme mois des autres Grecs d'Aſie, comme ceux de Smyrne, d'Antioche, de Tyr, de Gaze, &c. des Syro-Macédoniens, &c. Mais dans leur calendrier, il répond à notre mois d'octobre, parce qu'ils ne commençoient leur année qu'au mois qui répond à celui d'octobre : les Sidoniens, les Lyciens commençoient leur année à peu près comme nous ; ainſi le mois d'*hyperbérétée*, qui étoit le douzieme, répond ſelon leur calendrier à notre mois de décembre. *Voyez* le P. Petau, Scaliger, Uſſerius, Noris, Valois, &c.

HYPERBOLÉIEN, nome, ou chant du même caractere que l'*Hexharmonien*. *Voyez* ce mot.

HYPERBORÉEN, ſurnom d'Apollon. Diodore dit que les *Hyperboréens* étoient des peuples qui habitoient au delà du vent Borée, pour dire très-ſeptentrionaux (ὑπὲρ, *au delà* & de Βορέας, *Borée*). Il y a là une île, dit-il, auſſi grande que la Sicile : les habitans croient que c'eſt le lieu de la naiſſance de Latone ; & de là vient que ces inſulaires révérent particuliérement Apollon ſon fils. Ils ſont tous, pour ainſi dire, prêtres de ce dieu ; car ils chantent continuélement des hymnes en ſon honeur. Ils lui ont conſacré dans leur île un grand terrain, au milieu duquel eſt un temple ſuperbe, de forme ronde, toujours rempli de riches offrandes. Leur ville même eſt conſacrée à ce dieu, & elle eſt pleine de muſiciens & de joueurs d'inſtrumens, qui célebrent tous les jours ſes vertus & ſes bienfaits. Ils ſont perſuadés qu'Apollon deſcend dans leur île tous les dix neuf ans, meſure du cycle lunaire : ; : dieu lui même joue de la lyre & danſe toutes les nuits, l'année de ſon appari-

tion, depuis l'équinoxe du printemps juſqu'au lever des pléiades, comme s'il ſe réjouiſſoit des honneurs qu'on lui rend. Enfin les *Hyperboréens* remoignoient leur vénération pour Apollon, en envoyant régulièrement tous les ans à Délos, les offrandes qu'ils lui feiſoient des prémices de leurs fruits. Au commencement c'étoit deux ou trois vierges choiſies, acompagnées per cent jeunes gens d'un courage & d'une vertu éprouvée qui portoient ces offrandes; mais les droits de l'hoſpitalité ayant été violés une fois dans le perſone de ces étrangeres, on prit le perti de faire paſſer ces offrandes comme de main en main, juſqu'à Delos, per l'entremiſe des peuples qui ſe trouvoient ſur le chemin, depuis leur pays juſqu'à Delos. Les Grecs croyoient auſſi que ce dieu étoit venu du pays des *Hyperboréens*, au ſecours de Delphes, dans le temps que cette ville fut aſſiégée par les Gaulois.

HYPERCHIRIA, ὑπερχειρία, *ſoumiſe* ou *adoucie*. On avoit donné ce ſurnom à Junon, & on lui avoit élevé un temple, ſous cette invocation, dens la Laconie, epiès un débordement de l'Eurotet.

HYPERDIAIÉUXIS, eſt un raport du vieux Bacchius, l'intervalle entier du diapaſon entre deux tétrecordes. Telle eſt la diſjonction qui regne entre les tétreeordes hypaton & hyperboléon. *Voyez* TÉTRACORDE.

HYPERDORIEN, ou *Hyxolydien*, mode de muſique ainſi nommé, parce que ſa fondamentele étoit une quarte au deſſus de celle du mode Dorien. On en attribuoit l'invention à Pythoclide.

HYPÉRENOR, l'un de ces hommes qui naquirent des dents de dragons ſemées par Cadmus. *Orgueilleux* s'exprime en grec per ὑπερήφανος. *Voyez* CADMUS.

HYPERÉOLIEN, le pénultieme à l'aigu des quinze modes de la muſique des Grecs; ce mode non plus que l'hyperlydien qui le ſuit, n'étoit pas ſi eneien que les autres. Ariſtoxene n'en fait aucune mention, & Ptolémée qui n'en edmétoit que ſept le retrenche avec pluſieurs autres. Ce mode portoit le nom d'*Hypeocolien*, parce que ſe fondamentale étoit une querte au deſſus de celle du mode éolien, dont il tiroit ſon origine.

HYPERESIA, dens l'Achaïe. Goltzius ſeul e ettribué des médailles impériales greques à cete ville.

HYPERHYPATE. Boëce, dans ſon traité *de muſica*, appele einſi le corde ejoutée aux deux tétrecordes, pour former l'énéacorde, ou ſyſtême de neuf cordes eomplet, elle étoit immédietement eu deſſus de l'*Hypate*, & c'eſt l'origine de ſon nom. Il paroît au reſte que l'*hyperhypaté* & le proſlambenomene étoit une ſeule & même corde, einſi que le prétend Wallis, dans ſon *appendice* aux harmoniques de Ptolémée. *Voyez* PROSLAMBANOMENOS.

HYPERIASTIEN ou MYXOLYDIEN AIGU, c'eſt le nom qu'Enelyde & pluſieurs anciens donnent eo mode de le muſique greque, appelé *hyperionien* par d'entres auteurs. *Voyez* HYPERIONIEN.

HYPERION, fils d'Uranus, & frere eadet de Seturne, épouſe ſa ſœur Baſilée, dont il eut un fils & nne fille, Helios & Séléné, tous deux admirebles par leur vertu & leur beauté: ce qui attire ſur *Hyperion* le jalouſie des autres tirans. Ils réſolurent d'égorger *Hyperion*, & de noyer dans l'Éridan, ſon fils Hélius, qui n'étoit encore qu'enfent. *Voyez* BASILÉE, HELIAS, SÉLÉNÉ, THIA, TITAN.

HYPERIONIEN, nn des modes de la muſique des Grecs, appelé auſſi per quelques uns *hyperiaſtien & mixolidien aigu*.

Ce mode avoit ſe fondamentele, une quarte au deſſus de l'Ionien, dont il tiroit ſon origine; & c'eſt le douzieme mode du grave à l'aigo, ſelon le dénombrement d'Alypius. *Voyez* MODE.

HYPERIPNÉ, fille d'Arcas, & femme d'Endymion. *Voyez* ÉNDYMION.

HYPERLYDIEN, le plus aigu des quinze modes des Grecs, dont on trouve le dénombrement dans Alypius. Ce mode non plus que ſon voiſin l'hypéréolien, n'étoit pas ſi ancien que les treize eutres; Ariſtoxene, qui les nomme tous, ne fait eucune mention de ces deux-là. Celui dont il eſt ici queſtion s'appeloit *hyperlydien*, parce que ſe fondamentale étoit nne quarte au deſſus de celle du mode lydien, dont il tiroit ſon origine.

HYPERMESE, la même corde qu'on nomme ordinairement *lychanos-hypaton*. *Voyez* LYCHANOS.

HTPERMIXOLYDIEN, mode de la muſique greque. *Voyez* HYPERPHRYGIEN.

HYPERMNESTRE, une des cinquante filles de Danaüs, fut la ſeule qui eut horreur d'exécuter l'ordre cruel de ſon pere, & qui ſe diſpenſe de garder le ſerment qu'elle evoit fait de tuer ſon époux le premiere nuit de ſes noces. Au lieu de porter le poignard dans le ſein de Lyncée, elle lui donne le moyen de s'évader. Danaüs qui vouloit exterminer toute le race de ſon frere, entra dans nne grende colere contre *Hypermneſtre*, le fit traîner cruélement en priſon & vouloit la faire mourir comme rebelle à ſes ordres. Mais le peuple prit ſon parti, & obligea le pere de la gendre à Lyncée. *Hypermneſtre*, en mémoire de ſa délivrance, fit bâtir un temple à la déeſſe de la Perſuaſion. Ovide, dens ſa quatorzieme héroïde, ſuppoſe qu'*Hypermneſtre*, chargée de chaînes, écrit à ſon époux, pour lui merquer ce qu'elle ſoufre, & le preſſant beſoin qu'elle a de ſon ſecours.

HYPERMNESTRE, une des filles de Teſtius, mere d'Amphiaréüs. *Voyez* AMPHIARAÜS.

HYPERPHRYGIEN, eppelé auſſi par Euclyde *Hypermixlidien*, eſt en muſique le plus aigu des treize modes d'Ariſtoxene, feiſant le diapaſon evec l'hypodorien le plus grave de tous.

HYPERTHUSE, une des heſpérides. *Voyez* HESPÉRIDES.

HYPERTHYRON, mot formé de ὑπὲρ, *deſſus*, & de θύρα, *porte*; table que l'on met en forme de friſe ſur les jambages des portes & au deſſus des linteeux des fenêtres dans l'ordre dorique.

HYPERTONIDE, Pollux ſemble indiquer (*Onomaſt. Liv. IV, cap. 9.*) qu'il y evoit entrefois un mode *hypertonide*.

HYPETHRES; on eppeloit ainſi certains temples des enciens, qui evoient en dehors deux rangs de colonnes tout eutour, & entant en dedans; meis tout le milieu étoit déconvert comme nos cloîtres. Vitruve dit que le temple de Jupiter-olympien à Athênes, étoit de cette forme. Et Pauſanias nomme un temple de Junon qui étoit ſitué ſur le chemin de Phaleres à Athênes, où il n'y evoit ni toit, ni portes. Comme Jupiter & Junon ſont pris ſouvent pour l'eir & le ciel, il convient, diſoit-on, que leurs temples ſoient à découvert. Strabon nous eppreud une particularité ſur les *hypethres*, ſavoir qu'ils étoient remplis de ſtetues de différentes divinités. L'*hypethre* du temple de la Junon de Samos, étoit remplis de ſtetues d'excellens ouvriers, dont trois coloſſales de Myron. Marc-Antoine les enleve toutes trois; mais Auguſte en reſtitue deux, ſavoir celle de Minerve, celle d'Hercule, & n'en garde qu'une, qui étoit celle de Jupiter, pour la mettre dens un petit temple qu'il fit bâtir ſur le capitole.

HYPHI, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* ÉPHA.

HYPHIALTES ou ÉPHIALTES, nom que les Grecs donnoient à certaines divinités ruſtiques; elles epparoiſſoient en ſonges, & les Latins les appeloient Incubes. *V.* INCUBES.

HYPOCAUSTE, mot formé de ὑπὸ, *deſſous*, & de καίω, *j'échauſe*; fourneau ſouterrein qui ſervoit à échauſer les bains & les apartemens chez les Grecs & les Romeins. Voyez en la deſcription au mot CHEMINÉE.

HYPODIAZEUXIS dans le muſique des Grecs, eſt eu seport du vieux Bacchius, l'intervelle de quinte, qui ſe trouve entre deux tétrecordes, ſéparés par un troiſieme tétracorde & par une diſjonction; ainſi il y a *hypodiazeuxis*, entre les tétracordes hypaton & diezeugmenon, & entre les tétracordes ſynnemenom & hyperboleon. *Voyez* TÉTRACORDE.

HYPODORIEN, le plus greve de tous les modes de l'encicne muſique. Euclide dit que c'eſt le plus aigu; meis comme il eſt contre-dit per tous les eutres eneurs, & qu'il ſe contre dit lui-même un moment après, on duit croire que c'eſt une feute de copiſte ou d'impreſſion.

Le mode *hypodrien* a ſe fondamentale une quarte au deſſous de celle du mode dotien, dont il tire ſon origine. *Voyez* MODE.

HYPOÉOLIEN, mode qu'Euclide eppele auſſi *hypolydien grave*. Il tire ſon origine du mode éolien, dont le fondamentele eſt une querte au deſſus de la ſiene. *V.* MODE.

HYPOGÉE, tombeau ſous terre. Les Grecs epres avoir perdu l'uſage de brûler les corps des morts, les enterrerens ſous terre dans des cercueils qu'ils nommerent *hypogées*, & qui étoient ſemblables aux ceveaux qu'on voyoit autrefois communément dans nos Égliſes. Chaque corps chez les Grees avoit ſa place dans ces ſortes de monumens ſéparés, qui s'élevoient en forme de voûte.

Les *hypogées* des premiers Romains éroient au rez de cheuſſée, & n'occupoient point autant de profondeur que ceux de Grece, parce qu'on n'y enfermoit que les urnes qui contenoient les cendres des morts; meis dans la ſuite, les grandes richeſſes des particuliers les porterent à imiter en ce point la magnificence des Grecs, & bientôt ils la ſurpaſſerent à tous égards.

Non contens de bâtir à leur imitetion des tombeeux ſouterrains compoſés de pluſieurs epartemens, dans chacun deſquels il y avoit un grand nombre de niches pour placer des urnes ſépulcrales, ils ornerent encore ces eperiemens ſouterrains de peintures à freſque, de moſaïques, de figures de relief en marbre, & d'autres décorations d'une richeſſe & d'une dépenſe infinimcnt plus conſidérable que celle des plus belles ſépultures élevées ſur terre. On a eu lieu de le connoître par les *hypogées* qu'on a déconverts de temps en temps, en fouillant des ruines auprès de Rome.

Ce mot eſt formé d'ὑπὸ, deſſous, & de γῆ, terre. Vitruve a appliqué ce terme abuſivement à toutes les parties d'un bâtiment, qui ſont ſous terre, comme les caves, les ſelliers, les gerdemangers, &c. Mais ce n'étoit point là le ſens du mot *hypogée* dans ſon origine. (D. J.)

HYPOGLOTTIDE, ſ. f. couronne de laurier d'Alexandrie, qui étoit très-odorant. On voit la figure d'un *hypoglottide*, ſur une médeille de la ville de Myrine, en Troade, qui couronne la célebre amezone de ce nom, dont il eſt parlé dans Athénée, dans Strabon, & ſur tout dans Diodore de Sicile. Triſtan a tâché d'expliquer cette médaille, mais il ne paroît pas qu'il ait réuſſi. (D. J.).

HYPOÏASTIEN, un des modes de l'ancienne muſique. *Voyez hypoïonien*.

HYPOÏONIEN, *Muſique*, le ſecond en grave des modes de l'anciene muſique qu'Euclide appele auſſi *hypoïaſtien* & *hypophrygien* grave. Sa fondamentele étoit une querte en deſſous du mode ionien. *V.* MODE.

Euclide diſtingue deux modes hypolidiens; ſavoir l'aign dont nous venons de parlet, & le

grave qui eſt le même que l'*hypéolien*. *Voyez* ce mot.

Quelques-uns attribuent l'invention du mode *hypolydien* à Polymeſtre, d'autres à Damon l'Athénien.

HYPOPHRYGIEN, mode qui tiroit ſon origine du Phrygien, dont la fondamentale étoit une quarte au deſſus de la ſiene.

HYPOPODIUM, ou *Scabillum*, marche-pied des Romains.

HYPOPROPHETES. On appeloit ainſi les ſubdélégués des devins, c'eſt-à-dire, de ceux qui publioient les oracles; les *hypoprophetes* faiſoient leurs fonctions en leur abſence.

HYPORCHEME, ſ. m. on appeloit ainſi chez les Grecs une ſorte de poéſie, faite non ſeulement pour être chantée & jouée ſur la flûte & ſur la cythare, mais encore pour être danſée au ſon des voix & des inſtrumens. C'eſt un chant acompagné de danſe, dit Proclus: or, cette danſe, ſelon Athénée, étoit une imitation ou une repréſentation des choſes même exprimées par les paroles que l'on chantoit. Lucien ſemble inſinuer que les *hyporchemes* ſe danſoient le plus ordinairement au ſon de la lyre ou de la cythare; auſſi étoit-ce, comme l'aſſure Athénée (*lib. XIV, cap.* 7), une des trois eſpeces de poéſie lyrique, ſur le chant deſquelles on danſoit, & cette danſe *hyporchémétique*, continue-t-il, avoit beaucoup de raport avec la danſe comique appelée *cordax*, l'une & l'autre étant enjouée & badine. *Voyez* CORDAX.

Cependant s'il en faut croire le rhéteur Ménandre, l'*hyporcheme*, ainſi que le péan, étoit conſacré au culte d'Apollon, & en ce cas-là, ſans doute, la danſe devenoit plus ſérieuſe. Elle ſe faiſoit, dit l'auteur du grand étymologique, autour de l'autel de la divinité, pendant que le feu conſumoit la victime. Sur quoi il eſt bon de remarquer d'après Athénée (*lib. XIV, cap.* 6), qu'anciénement les poëtes eux-mêmes enſeignoient ces danſes à ceux qui devoient les exécuter, leur preſcrivoient les geſtes convenables à l'expreſſion de la poéſie, & ne leur permettoient pas de s'écarter du caractere noble & mâle qui devoit régner dans ces ſortes de danſes. On peut conſulter ſur ce point Meurſius, dans ſon traité intitulé *orcheſtra*. Du reſte, Plutarque dans ſon traité de la muſique, dit qu'il y avoit de la différence entre les péans & les *hyporchemes*. Sur quoi il prend à témoin Pindare, qui a cultivé l'un & l'autre genre de poéſie. Mais comme nous n'avons rien aujourd'hui de ce poëte, ni en l'un ni en l'autre genre, nous ne pouvons fixer cette différence, ni le nombre, ni la qualité des pieds qui entroient dans la poéſie *hyporchématique*; on conjecture ſeulement que les vers étoient de meſure inégale, & que le pyrrhique y dominoit. (Note de Burette, *ſur le traité de la muſique de Plutarque. Mém. de l'acad. des belles lettres, tom. X.*) (D. J.).

HYPOSCENE ou HYPOSCÉNION. C'étoit chez les Grecs une enceinte de colonnes autour du *legeum*, où les mimes & les joueurs d'inſtrumens ſe tenoient ordinairement. *ὑπὸ*, *ſous*, & *σκηνὴ*, *tente*.

HYPOSTASE archique. *V.* CORYBANTES.

HYPOTÉÂTRALE. Il paroît qu'il y avoit une eſpece de flûte nommée *hypotéâtrale*, parce que ſuivant toutes les apparences, elle ſervoit principalement pour le théâtre.

HIPOTRETE, ſorte de flûte des anciens, dont Athénée ne nous raporte que le nom.

HIPPA, une des nourices de Bacchus, ſelon le faux Orphée.

HYPPANIUS, roi inconnu.

Ses médailles avec ΥΠΠΑΝΟΥ, ſont:

RRRR. en or.

Q. en argent.

O. en bronze.

HYPPOPHORBE. Les Lybiens, au raport de Pollux, avoient inventé une eſpece de flûte nommée *hyppophorbe*, parce qu'elle rendoit un ſon aigre très aigu, & reſſemblant au hennîſſement d'un cheval. L'*hyppophorbe* ſe faiſoit de lautier dépouillé de ſon écorce & de ſa moëlle, & ſervoit à ceux qui regardoient les chevaux dans les pâturages.

HYPPOSÉUS, roi des Lapithes, pere de Cyrene. *Voyez* CYRENE.

HYPPOTÉS, petit-fils d'Hercule, tua à Nanpacte, le devin Arnus, qu'il prit pour un eſpion des Pélopides. Apollon, pour venger la mort d'un de ſes miniſtres, envoya la peſte dans l'armée des Héraclides: l'oracle conſulté, dit que pour faire ceſſer ce fléau, il falloit exiler le meurtrier, & célébrer des jeux funebres en l'honneur du devin. *Hyppotés* obéit à l'oracle, ſe bannit lui-même, & donna à ſon fils Alethès, le commandement de l'armée avec laquelle celui-ci s'empara de Cotinthe.

HYPSÆUS, ſurnom de la famille PLAUTIA.

HYPSÉLIS, dans l'Égypte. ΥΨΗΛΙ.

Cette ville a fait graver des médailles impériales greques en l'honneur d'Hadrien.

HYPSIPYLE étoit fille de Thoas, roi de l'île de Lemnos & de Myrine. La fable dit que les femmes de Lemnos ayant manqué de reſpect à Vénus, & négligé ſes autels, cette déeſſe, pour les en punir, les avoit toutes rendues d'une odeur ſi inſupportable, que leurs maris les avoient abandonées pour leurs eſclaves. *Voy.* LEMNOS. Les Lemniciennes, piquées de cet affront, firent un complot entr'elles, contre tous les hommes de leur île, & égorgerent pendant une nuit, tous ceux qu'elles trouverent. Il n'y eut qu'*Hypſipyle* qui conſerva la vie au roi ſon pere, qu'elle fit d'abord cacher dans le temple de Bacchus, & enſuite ſauver ſecrétement dans l'île de Chio. Après le maſſacre des hommes elle fut élue reine de Lemnos. Quelque temps après, les Ar-

gonautes faiſant route vers la Colchide, relâcherent dans cette île. Jaſon, leur chef, épris des charmes de la reine, qui, probablement, n'avoit point été compriſe dans la vengeance de Vénus, de même qu'elle n'avoit point pris de part au crime des Lemniades, s'arrêta deux ans à ſa cour, dans les bras de l'amour. Au bout de ce temps *Hypſipyle* le laiſſa partir pour la conquête de la toiſon d'or, à condition qu'à ſon retour, il repaſſeroit chez elle avant de rentrer dans la Grece: mais Jaſon ſéduit par Médée, ne ſe ſouvint plus d'*Hypſipyle*, ni des enfans qu'il en avoit eus, au nombre deſquels on compte entr'autres Eunée. C'eſt cette ingratitude qu'Ovide fait reprocher à Jaſon, par *Hypſipyle*, dans la ſixieme de ſes héroïdes, où elle exprime ſi vivement ſon déſeſpoir, & la bonté d'un oubli ſi étrange & ſi peu mérité. Cette princeſſe eut un autre chagrin qui lui fit peut-être oublier le premier. Les dames de Lemnos ayant appris que le roi Thoas étoit plein de vie, & qu'il régnoit dans l'île de Chio, par les ſoins de ſa fille, conçurent tant de haine contre *Hypſipyle*, qu'elles l'obligerent de deſcendre du trône, & de ſortir même de l'île. On dit que cette malheureuſe reine s'étant cachée ſur les bords de la mer, y fut enlevée par des piraates, & vendue à Lycurgue, roi de Theſſalie, qui la fit nourrice de ſon fils. Un jour ayant laiſſé ſon nourriſſon aux pieds d'un arbre, pour aller montrer une fontaine à des étrangers, elle le trouva au retour, tué par un ſerpent. Lycurgue voulut la faire mourir; mais Adraſte & les Argiens, pour qui elle avoit abandonné l'enfant, prirent ſa défenſe & lui ſauverent la vie. *Voyez* ARCHÉMORE, LEMNOS, NÉMÉENS, POLIXO.

HYPSISTUS, ſelon Sanchoniathon, demeurant aux environs de Biblos, eut pour femme Bérath, dont il eut un fils, nommé *Uranus*, & une fille, qui porta le nom de *Gé*. C'eſt le nom de ces deux enfans, dit cet auteur, que les Grecs ont donné au Ciel & à la Terre. *Hypſiſtus* étant mort à la chaſſe on l'honora comme un dieu, & on lui fit des libations & des ſacrifices; il fut regardé dans la ſuite chez les Phéniciens, comme le pere ou le premier des dieux.

Ὕψιστος ſignifie très-haut. *Voyez* URANUS, Gé.

HYPSURANIUS étoit, ſelon Sanchoniathon, fils des premiers géants; il habita Tyr, & inventa l'art de conſtruire des cabanes de roſeaux & de joncs, & l'uſage du papyrus. Après ſa mort, ſes enfans lui conſacrerent des morceaux informes de bois & de pierre, qu'ils adorerent & ils établirent des fêtes annuelles en ſon honneur.

HYRCANIS, en Lydie. ΥΡΚΑΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze. . . . *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper, ſous l'autorité de ſes préteurs, des médailles impériales greques en l'honneur de Commode, de Maxime, des deux Philippes, d'Otacilie.

HYRGALÆA, dont on ignore la ſituation.

On a quelques médailles impériales greques de cette ville, ſelon le P. Hardouin.

HYRIÉUS, pere d'Orion. Jupiter, Neptune & Mercure, voyageant ſur la terre, logerent chez *Hyriéus*, & furent ſi contens de la réception qu'il leur fit, qu'ils lui demanderent ce qu'il ſouhaitoit le plus au monde, promettant de le lui accorder. *Hyriéus* leur témoigna qu'étant ſans enfans, il ne déſiroit rien tant que d'en avoir; & peu de temps après naquit Orion. *Voyez* ORION.

HYRTÉUS fit faire un édifice pour renfermer ſes tréſors, par Agamede & Trophonius. *Voyez* AGAMEDE.

HYRMINE, mere d'un des perſonages connus ſous le nom d'Actor. *Voyez* ACTOR.

HYRPACE, fille de Borée & de Chloris. *V.* BORÉE.

HYSGINUS color. Le mélange de la pourpre terreſtre & de la pourpre marine, c'eſt-à-dire, du rouge & du violet, produiſoit, ſelon Pline (IX. 41.), la nuance appelée *hyſginus color*. C'étoit probablement le *cramoiſi*.

HYSIUS, ſurnom donné à Apollon, à cauſe d'un temple qu'il avoit à *Hyſia* en Béotie, où il rendoit des oracles. Il y avoit un puits dont l'eau mettoit, diſoit on, le prêtre en état de donner des réponſes ſûres, lorſqu'il en avoit bu.

HYSTÉRIES, fêtes d'Argos, conſacrées à Vénus, dans leſquelles on lui immoloit des cochons, appelés ὗς. (*Athen. Deipn. lib. III.*)

HYSTÉROLITE, pierre ainſi nommée, parce qu'elle repréſente d'une maniere aſſez diſtincte l'extérieur des parties ſexuelles des femmes. Ce ſont des empreintes de la coquille bivalve, appelée *bucardite*, ou cœur de bœuf.

Falconnet croyoit que l'*hyſtérolite* eſt la même pierre que celle que les anciens appeloient *pierre de la mere des dieux*, & qu'ils croyoient tombée du ciel; elle étoit d'une grandeur médiocre, d'une couleur noire, & l'on y voyoit une apparence de bouche. Ce ſavant académicien ajoute que, peut-être par raport à une reſſemblance qui n'eſt guere éloignée de celle de la bouche, le culte de cette pierre fut imaginé; & on ne crut point trouver de ſymbole plus convenable que cette pierre ainſi figurée, pour repréſenter une déeſſe qui, ſelon les poëtes étoit la mere des dieux & des hommes, & qui, ſelon les philoſophes, étoit la nature même, ſource féconde de tout ce qui paroît dans l'univers. *Voyez* les Mém. de l'Acad. royale des Inſcriptions & Belles Lettres, tom. VI, pag. 258.

HYSTÉROPOTMES, ſ. m. On nommoit ainſi chez les Grecs les perſones qui revenoient

chez leurs parens après un ſi long voyage dans les pays étrangers, qu'on les avoit cru mortes. On ne leur permettoit d'aſſiſter à la célébration d'aucune cérémonie religieuſe, qu'après leur purification, qui conſiſtoit dans une ſorte d'enveloppement de robe de femme, afin que de cette maniere ils paruſſent comme de nouveaux nés. (*Heſychius.*)

I

Sur la diſtinction de l'I voyele & de l'I conſone, *voyez* l'J après tous les articles de l'I voyele.

Chez quelques auteurs I étoit une lettre numérale qui ſignifioit cent ſuivant ce vers:

I. C. *Cempar erit, & centum ſignificabit.*

Mais ce qu'il y a de prouvé, c'eſt qu'I ſignifie un dans le nombre romain ordinaire, & étant répété, il déſigne autant d'unités qu'il eſt répété de fois: I, un; II, deux; III, trois; IIII, quatre. On ne le multiplie pas davantage; car cinq s'exprime par un V. Si la lettre numérale I eſt placée devant V, ou X, elle indique qu'il faut ôter un de cinq ou de dix. Ainſi IV ſignifie quatre, & IX ſignifie neuf; XIV, quatorze; XIX, dix neuf. On ne place jamais l'I en ce ſens avant une lettre numérale de plus grande valeur que lui, tel que C, D, L, M. Ainſi 49 n'eſt point IL, mais XLIX.

Les anciens ont dit *decumus* pour *decimus*, *eptumus* pour *optimus*, *maxumus*, pour *maximus*, *poſtumus* pour *poſtimus*.

Pourquoi les inſcriptions romaines renferment-elles tant d'I, qui ſurpaſſent en hauteur les autres lettres des mêmes lignes? Les grammairiens répondent qu'on les employa pour diſtinguer les I longs & douteux des brefs, pour tenir lieu de deux I; pour déſigner les I, qui devoient être écrits, & même prononcés *ei*. Mais le cardinal Norris, (ſuivi de pluſieurs ſavans) eſt d'un avis contraire. Il ne diſconvient pas à la vérité que l'I alongé n'en remplace ſouvent deux. Cependant ne voit-on pas auſſi quelquefois deux grands I, à côté l'un de l'autre? & vit-on jamais quatre petits *i*, ſe ſuivre en latin? les deux grands I ne leur ſont donc pas ſubſtitués. Quoique l'I ſoit ſimple & bref, il ne laiſſe pas d'être exprimé plus d'une fois par un I de taille gigantesque. Ces I ſemblent donc avoir été abandonés au caprice des anciens écrivains, graveurs & ſculpteurs. Il eſt pourtant aſſez vrai-ſemblable, qu'ils furent d'abord aſtreints à des regles, dont ils ne s'écarterent que par ignorance, ou parce qu'ils ſuivoient une prononciation vicieuſe. Ainſi les grammairiens & les antiquaires, pourroient bien avoir raiſon: pourvu qu'on attribue à différens temps, à différens lieus, & à différentes circonſtances, cette variété d'uſages.

Dans les anciens manuſcrits on ſuppſime un *i* dans *reicere*, & autres mots ſemblables; parce qu'ordinairement l'*i* étoit double entre deux voyeles, comme dans *troia* pour *troija*, *ajacem* pour *adjacem*, *maia* pour *maija*, *traiani* pour *traijani*,

Ou les ſupprimoit auſſi ſouvent dans les génitifs des inſcriptions de la proſe & des vers: ainſi *ſeptimi*, *aureli*, &c. pour *ſeptimii*, *aurelii*; *nec cura peculi* pour *peculii*, dans Virgile, &c.

Les marbres, bronzes, manuſcrits, diplômes, où des points ſont régulièrement placés ſur les *i*, datent d'avant le XIVe. ſiecle. Si ces monumens ſont originaux, ils doivent paſſer pour ſuſpects ou ſuppoſés, ſelon qu'ils s'éloigneront plus ou moins de ce terme. Mais s'ils ne ſont que des copies figurées, ces points doivent être enviſagés comme des fautes des écrivains ou de graveurs, peu attentifs ou peu inſtruits. Les points ſur les *i* n'ont commencé tout au plutôt, que vers la fin du XIVe. ſiecle. Peu à peu on les a ſubſtitués aux accens formés juſqu'alors en lignes obliques & courbes. Il ne les remplacerent encore conſtament, que pendant le cours du XVIe. ſiecle. *Voyez* PONCTUATION.

I. (*Nouv. Diplom.*). La premiere ſérie de l'I lui conſerve ſa figure droite, ou du moins en approche. Premiere ſous ſérie, I incliné avant B. C. 2e. terminé en rond, deux ſiecles avant ſa naiſſance; de plus en loſange, en creux, en griſe, &c. Juſqu'au gothique; 3e. horizontal, perpendiculaire; même durée: 4e. en crochet; 5e. en pyramide ou pointe, moyen & bas âge.

La IIe. lui prête la figure du T droit ou renverſé, du Γ ſoit contourné, ſoit naturel. 1e. En T, durant les cinq premiers ſiecles; 2e. en Γ ou ⅂, même âge, en ⊥, avant J. C. & un peu après.

La IIIe. emprunte la figure de l'L, & ſe rapporte généralement aux quatre premiers ſiecles. Premiere ſous-ſérie, baſe ou traverſe en ⌣; 2e. ſeulement courbée en deſſous; 3e relevée en engle; 4e. en ligne droite; 5e. courbée en deſſus.

La IVe. ſérie d'une plus grande antiquité; transforme les I en L. & S, C, F, Y, Z, & ſe ſubdiviſe conſéquemment en cinq ſous-ſéries.

La Ve. diviſion en forme d'J conſone, ne peut fixer ſon âge que par ſes ſous-ſéries; premiere, coupée par une bâre médiane, ſe ſéfere aux

trois premiers ſiecles ; 2°. ſans traverſe depuis la plus haute antiquité juſqu'au bas temps ; 3°. gothique.

Le VIe. ſulte enchérit ſur toutes les autres, par ſes irrégularités. Preſque tous ſes caracteres ſont poſtérieurs au XIIe. ſiecle : 1o. baſe maſſivement gothique ; 2° un ou deux points ſur les I, &c. 3o. plus ou moins tranchés ; 4° bouts en griſe ou évaſés ; 5o. I en *z* ; 6°. I, bizârres & monſtrueux.

Pour compléter l'article de le lettre I, voyez le dictionaire de grammaire & de littérature.

IA, nom de le derniere des filles d'Atles. Arnobe (L. V.) raporte que les fâbles diſoient qu'elle couvrit de laine Hercule mourant. Elle fut métamorphoſée en violete. Ἰὰ, en grec ſignifie *violete*.

IACATIT, nom du ſixieme mois de l'année des Éthiopiens & des Coptes ; il répond au mois de février. On l'appele auſſi *Jachathtih*, *Jacatith*, & quelquefois *Lécabit* ; meis ce dernier mot n'eſt pas le véritable nom de ce mois. On lit mal *Lécatith* dans Kircher.

JACATRA. *Voyez* BATAVIA.

JACCHAGOGUES, nom qu'on donnoit à ceux qui portoient le ſtatue de Bacchus dans les fêtes Éleuſienes.

IACCHUS. Le jeune *Iacchus* étoit très-célebre dans les myſteres. On le repréſentoit à la mamelle, (*Suid.* Ἴακχος) ; & ſi nous en croyons Bochard, ſon nom ne ſignifioit en Phénicien autre choſe *qu'un enfant qui tete* (Chanaan, L. 1, C. XVIII, p. 480). Quelques gsemmairiens grecs (*Suid. & Etym. magn. iſt voce* Ἴακχος), dont Freret adopte l'opinion, dérivent le mot d'*Iacchus* des cris *Iacché*, *Iacché*, que les initiés & les Bachantes pouſſoient à differentes reptiſes, leſquels venoient du verbe ἰαχεῖν, élever la voix & faire grand bruit „.

„ Saumaiſe, qui avoit tout lu, prétend avoir trouvé dens un auteur ancien, qu'*Iacchus* étoit appelé κύριος (*Salm. ad Inſc. her. Attic. & Reg. p. 92, de anno Climat. p. 566. 67.*). Les Grecs donnoient en général aux dieux-enfans, ce nom (*Callim.* hymn. in del. v. 211. 14. *Apollon.* Argon. L. I, v. 508 ; L. II, v. 709 ; L. III, v. 118, &c.), qui convient particuliérement à Bacchus, fils de Jupiter & de Proſerpine, lequel n'avoit rien de commun evec Dioniſius ou Bacchus, fils de ce même dieu & de Sémélé. Euripide introduit, dans une de ſes pieces, le devin Tirésias, qui eppele avec raiſon, l'enfant de cette derniere, un nouveau génie (ὁ Διόνυσον ὁ νεὸς). En effet, ſon culte n'avoit été introduit par Mélampus, que vers l'an 170 avant la priſe de Troye (acad. des inſcr. T. III, p. 248) ; c'eſt-à dire, poſtérieurement à celui de Bacchus, que Cicéron & Diodore de Sicile, font fils de Jupiter & de Proſerpine (*Cic.* de Nat. Deor. L. III, §. 21, 23 ; *Diod.* L. III, §. 63.), le même à qui l'on donnoit encore pour mere, Cérès (*Diod.* L. III, §. 62). Cette déeſſe ſurnomée Éleuſinie, eſt repréſentée par Sophocle, tenant dans ſon ſein ce jeune dieu (*Antigon.* v. 1232 & 1233.). *Démétrius* étoit auſſi, par le même raiſon, un ſurnom de Bacchus. Cette etitude de Cérès e déterminé Lucrece è lui donner l'épithete de *Mammoſa* (*& Mammoſa Ceres eſt ipſa ab* IACCHO. L. IV, v. 1161. Vid. *Arnob.* contr. Gent. L. III, p. 47). Plutarque nous apprend que le nom des meres d'*Iacchus* étoit un myſtete, & qu'on comptoit dans ce nombre la bonne déeſſe (*Vit. Cæſar. p.* 109, *T. IV, & Bryan.*), qui ne différoit pas de la mere de Proſerpine. Mal-gré ces contradictions apparentes, doat la ſource eſt l'anciene identité de pluſieurs divinités, ou la parfaite reſſemblance de quelques uns de leurs principaux ettributs, il n'en ſere pas moins certain que l'*Iacchus* d'Éleuſis étoit très-différent du Bacchus Thébain „.

„ Dans la comédie d'Ariſtophane, intitolée les *Grenouilles*, ce dernier dieu eſt ſuppoſé rencontrer le cœur des femmes initiés aux myſteres de Cérès, qui chsnte l'hymne en l'honeur d'*Iacchus*, dans lequel il n'y e rien qui ait le moindre raport au Bacchus Thébain. Celui-ci éconte même fort tranquillement ces femmes, ſans prendre la moindre part à leur chant. (*Ariſtoph.* Ran. v. 326, &c. id. v. 401, &c.) Fréret en conclut très-bien, que Sacchus n'avoit rien de commun avec *Iacchus* (Acad. des Inſcr. T. XXIII, pag. 256.), qu'on couronoit de myrte (*Ariſtoph.* Ran. v. 333.). Claudien, en lui donnant une couronne de lierre (de rapt. Proſerp. L. I, v. 16, 17.), bleſſe le coſtume & confond ce jeune dieu avec Bacchus ; erreur dont la plupert des écrivains qui ont parlé de celui-ci, n'ont pas ſu ſe garantir „.

„ Arrien nous aſſure que l'*Iacchus* miſtique, que les Athéniens célébroient dans leurs hymnes, eſt Bacchus, fils de Proſerpine, & non Bacchus Thébain (*Arr.* de exped. Ales. L. II. C. XVI.). Cicéron fait dire au ſtoïcien Balbus, que ce dernier fils de Sémélé, n'étoit pas celui que leurs ancêtres révétoient, conjointement aveo Cérès & Proſerpine, & qu'on pouvoit connoître par les myſteres. L'orateur romain donne à ce jeune dieu pour pere, Jupiter Arcadien (De nat. Deor. L. III, §. 21) ; ce qui déſigne que le culte d'*Iacchus* remontoit à la même époque dans l'Arcadie, que celui de Cérès dont il étoit inséparable. Pindate appele, par cette raiſon, *Iacchus*, l'aſſiſtant, ou ſi j'oſe m'exprimer einſi, l'aſſeſſeur de cette déeſſe (Iſthm. Od. VII), & Strebon, ſon génie, & le conducteur des myſteres (Géogr. L. X, pag. 322, *Clém. Alex.* protr. pag. 54.). On croyoit qu'il avoit enſeigné aux hommes à labourer avec des bœufs ; c'eſt pourquoi il étoit repréſenté quelquefois avec des cornes. (*Diod.* L. III, §. 63) „.

„ Ce Bacchus, fils de Cérès, ſelon Diodore, ou plutôt de Proſerpine, ſuivant la tradition générale, adoptée par l'auteur du livre des récogni-

tions, ayant été mis en piece par les titans, fut rapelé à la vie par la premiere de ces déesses. (*Diod.* L. III, §. 62. *Clem. Alex. Proſt.* p. 15.). Cette fable, qui faiſoit originairement partie de l'hiſtoire d'*Iacchus*, étoit enſuite entrée dans celle de Bacchus Thébain, depuis qu'Onomacrite avoit imaginé d'y introduire les titans (*Pauſan.* Arcad. C. XXVII). Il eſt facile de s'apercevoir que le corps d'Oſiris déchiré par Typhon, avoit donné lieu à cette ancienne tradition„.

„ L'enfant de Proſerpine, déſigné par l'épithete de *Chronien* ou infernal, avoit été mis au nombre des divinités des enfers (*Artemid. Harpocr. in* v. Ἄνακ.), parce qu'il ſervit de guide pour y deſcendre, à Cérès, qui avoit appris à Éleuſis l'union de ſa fille unique avec Pluton. Cette épithete paroît encore convenir à *Iacchus*, honoré chez les Thébains, ſous le nom de *Zagrée*, que les poëtes lui donnent en le faiſant naître également de Proſerpine (*Schol. Pind.* Iſthm. Od. VII. Callim. fragm. ap. Etym. magn. in v. Ἰακχ. cit.) À la lettre ce mot ſignifie un grand chaſſeur (*Etym. magn. in v.* Ζαγρεύς. *Heſych.* in h. v.), & par une métaphore ordinaire, un homme fort & agile; ce qui démontre l'identité d'Iacchus-Zagrée, avec Bacchus *Æſymnete*, ce dernier ſurnom déſignant auſſi un jeune homme vigoureux. On célébroit tous les ans à Patras, dans l'Achaïe, la fête de ce Bacchus; & la nuit qui la précédoit, le prêtre de ce dieu apportoit un coffre, dans lequel on gardoit ſa ſtatue. Tous les enfans du pays, après avoir dépoſé leur couronne d'épis de blé, aux pieds de Diane, & s'être lavés dans le fleuve Méilichus, alloient avec d'autres couronnes de lierre, au temple de Bacchus Æſymnete (*Pauſan.* Achaïe, c. 20). Pauſanias, qui nous apprend ces détails, obſerve que cette derniere cérémonie n'étoit pas fort ancienne; je crois qu'elle remonte au temps où les Grecs confondirent Bacchus Æſymnete, ou *Iacchus*, avec le fils de Sémélé, dont le lierre étoit le ſymbole particulier„.

„ Quoique les Crétois fiſſent jouer à Jaſion, dans leurs myſteres, le rôle d'*Iacchus*, il paroît néanmoins qu'ils donnoient encore à ce dernier, le nom d'Eubule, ſelon eux, fils de Cérès (Diod. L. V, §. 76). L'auteur des hymnes fauſſement attribuées à Orphée, après avoir appelé *Eubule*, celui qui accompagna cette déeſſe aux enfers, lui donne enſuite le nom de Bacchus *Theſmophore*, (hymn. XL, XLI, v. 1—4); ce qui ne convient qu'à *Iacchus*; ainſi que l'épithete d'*Iſomaſtor*, égal à ſa mere Cérès (*Heſych.* in h. v.), dont il partageoit les attributs„.

„ Si le jeune *Iacchus* n'eſt point le Bacchus Thébain, quelle peut être ſon origine? Il ſemble d'abord que le coffre dont on vient de parler, & cette mutilation totale attribuée aux titans, prouveroit ſon raport intime avec Oſiris, le prototype du véritable Bacchus... Mais on doit ſe rapeler que les Grecs appliquoient à pluſieurs divinités, ce qui concerne l'époux d'Iſis, & qu'ils ont ſouvent tout confondu. Horus, fils de cette déeſſe, fut d'ailleurs comme ſon pere, mis en pieces; fable allégorique, dont Plutarque ſe contente de faire mention, ſans oſer l'expliquer, en aſſurant ſeulement qu'il eſt très difficile d'en pénétrer le ſens (*De Iſ. & Oſir.* §. 20.).

„ Diodore nous dit qu'Horus fut maſſacré par les titans, & reſſuſcité enſuite par ſa mere Iſis, qui lui apprit la médecine (*Diod.* L. 1, §. 25). Ceci n'eſt qu'une fable greque, appliquée maladroitement, ſuivant le ſyſtême d'Évhémere, à l'ancienne théologie des Égyptiens; puiſque les titans leur étoient inconnus (*Pauſan.* Arcad. C. XXXVII). Cependant il n'eſt pas moins certain qu'Horus eſt ſuppoſé avoir eu le même ſort qu'*Iacchus*, dont les attributs conviennent parfaitement à ce fils d'Iſis, le ſymbole du monde, viſible & ſurnomée par cette raiſon, *Kaimin*, c'eſt-à-dire, viſible (*Plut.* de Iſis & Oſir. §. 56.)„.

(Article tiré des *recherches ſur les myſteres du Paganiſme*, de M. le baron de Sainte-Croix).

IACRA, une des Néréides dans Héſiode.

JAETIA, en Sicile. IAITOT.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

JAKSHABAT, nom du douzieme & dernier mois de l'année des Tartares orientaux, & de ceux dont les terres ſont partie de l'empire de la Chine, des Igméens & des Cataïens. Il répond au mois de novembre. On l'appele auſſi *Jaeſchaban*.

Ce nom dans la langue des Tartares orientaux veut dire *roſalis ſbabat*, c'eſt-à-dire, *ſchabat*, pendant lequel il y a beaucoup de pluie ou de roſée.

IALÉMOS, c'eſt le dieu qui préſidoit chez les Grecs aux funérailles, & en général à tous les devoirs funebres qu'on rendoit aux morts.

On donnoit le même nom aux chanſons lugubres: *Voyez* NENIE.

IALMENUS, fils du dieu Mars & de la belle Aſtioché, commandoit avec Aſcalaphe les Béotiens d'Orchomene au ſiége de Troye. *Voyez* ASTIOCHÉ.

IAMBÉ, nom d'une fille de Pan & de la déeſſe Écho; attachée au ſervice de Métenire. Elle avoit l'humeur agréable & divertiſſante. Voyant Cérès accablée de triſteſſe pour la perte de ſa fille, elle fut charmer ſa douleur, & la faire rire par des contes plaiſans qu'elle lui fit en vers *iambes*, qui ont pris d'elle ce nom. *Voyez Nicandre* (*Alexipharm.*)

IAMBE. Pollux (*Onomaſt. liv. IV. ch. IX.*) met le *iambe* au nombre des modes propres aux petits jouenis de cithare. *Voyez* PYTHIQUES.

Le *iambe* étoit auſſi la troiſieme partie du nome pythien, ſuivant le même auteur. Suivant

Strabon, le *iambe* compoſoit, avec le dactyle, la quatrieme partie de ce même nome. *Voyez* PYTHIEN.

IAMBIDES, nome ou mode, à l'uſage de ceux que Pollux appele *petits joueurs de cithare*. (*Onomaſt. liv. IV. chap. IX.*) *Voyez* PYTHIQUE.

IAMBIQUES. Il y avoit dans la muſique des anciens deux ſortes de vers *iambiques*, dont on ne faiſoit que réciter les uns au ſon des inſtrumens, au lieu que les autres ſe chantoient. On ne comprend pas bien quel effet devoit produire l'acompagnement des inſtrumens ſur une ſimple réciration; & tout ce qu'on en peut conclure raiſonablement, c'eſt que la plus ſimple maniere de prononcer la poéſie greque, ou du moins l'*iambique*; ſe faiſoit par des ſons appréciables, harmoniques, & tenoit encore beaucoup de l'intonation du chant.

IAMBYCE. Parmi les inſtrumens à cordes des anciens dont parle Pollux, on en trouve un nommé *iambyce*; & Muſonius, *de luxu græcorum*, dit que c'étoit une eſpece de cithare triangulaire inventée par Ibicus.

IAMIDES. Il y avoit dans la Grece deux familles qui étoient ſpécialement deſtinées aux fonctions d'augures, celle des *Iamides* & celle des *Clytides*. Pindare fait mention dans ſes odes des *Iamides*.

IAMUS. } *Voyez* JANUS.
IANES. }

IANESSA, une des Néréides.

IANIRE, nom d'une nymphe Océanide & d'une Néréide, qui, ſelon Homere, jouoit avec Proſerpine quand elle fut enlevée.

IANISQUE, fils d'Eſculape & de Lampétie. Le ſcholiaſte d'Ariſtophane (*in Pluto. v. 701.*) eſt le ſeul écrivain qui en faſſe mention.

IANTHE, femme de Crete, épouſa Iphis; & le jour même de ſes noces elle fut changée en homme, dit Ovide. *Voyez* IPHIS.

IANTHE, une des nymphes Océanides.

IANTHINÆ veſtes, étoffes couleur de violete. (*Plin. lib. XXI. cap. VI & VIII.*)

IAO, nom de dieu; c'eſt le même nom que le *Jehova* des Juifs, que les Grecs prononcoient *Iao*, Ἰαὼ. (*Diodor. ſicul. lib. I.*) Les gnoſtiques l'employoient ordinairement, & ils l'ont placé ſouvent ſur les *abraxas* & autres pierres gravées de leur temps. On le lit dans le fameux oracle de Claros, raporté par Macrobe (*Saturn. I. 17.*). Il y eſt appelé *tendre* ou *foible*, par alluſion au ſoleil d'hiver, ou ſoleil naiſſant. *Voyez* HARPOCRATE.

IAOR ou IARO. *Voyez* IZOR.

IAPIS, fils d'Iaſus, fut dans ſa premiere jeuneſſe l'objet de la tendreſſe d'Apollon, dit Virgile; & ce dieu lui offrit dès-lors tous ſes dons, ſon arc, ſes fleches, ſa lyre & ſa ſcience augurale. Mais *Iapis*, dans le déſir de prolonger les jours de ſon pere infirme, aima mieux qu'Apollon lui fit connoître les vertus ſalutaires des plantes, & qu'il lui apprît à guérir les maladies des hommes.

C'eſt le médecin que le poëte introduit pour guérir Énée d'une bleſſure qu'il avoit reçue dans un combat contre les Latins.

IARBAS, roi de Gétulie, étoit fils de Jupiter-Ammon, ſelon Virgile, & d'une nymphe du pays des Garamanthes. Il avoit élevé dans ſes états, à l'auteur de ſa naiſſance, cent temples magnifiques & cent autels, ſur leſquels on immoloit nuit & jour des victimes. Ce prince irrité du refus que Didon avoit fait de l'épouſer, déclara la guerre aux Carthaginois; ceux-ci pour avoir la paix, voulurent obliger leur reine à cette alliance; mais la mort de Didon mit fin à la guerre & aux eſpérances de *Iarbas*. *Voyez* DIDON.

IAPIX, fils de Dédale, donna ce nom à ce canton de l'Italie méridionale, qui formoit proprement l'ancienne Ponille & la Meſſapie.

IAPIX, vent de l'Oueſt-nord-oueſt, quand il ſouffle de la pointe orientale de l'Italie. On l'a confondu mal-à-propos, & Dacier entr'autres, avec le *corus* des Latins, & l'*argeſtes* des Grecs. Le vent régionaire, nommé *iapix*, étoit favorable à ceux qui s'embarquoient à Brindes pour la Grece, ou pour l'Égypte, parce qu'il ſouffloit toujours en poupe juſqu'au deſſous du Péloponeſe; voilà pourquoi Horace, liv. I, ode III, le ſouhaite au vaiſſeau qui devoit porter Virgile ſur les côtes de l'Attique:

Ventorumque regat pater:
Obſtrictis aliis, præter iapyga,
Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium, finibus Atticis
Reddas incolumem, precor,
Et ſervos animæ dimidium meæ.

IAR ou IIAR, mois des Hébreux, qui répond à notre mois d'avril. Il étoit le huitieme de l'année civile, & le ſecond de l'année ſainte, & n'avoit que vingt neuf jours.

JARDAN, roi de Lydie, pere d'Iole, maîtreſſe d'Hercule. *Voyez* IOLE.

IARIBOLOS, divinité palmyrénienne, dont le nom ſe lit dans les inſcriptions des ruines de Palmyre. Elle avoit, ſelon les apparences, les mêmes attributs que le dieu Lunus des Phéniciens, je veux dire une couronne ſur la tête, & un croiſſant derriere les épaules; car *iarè* ſignifie le *mois* auquel la lune préſide. *Iaribolus* n'eſt peut être que *baal* ou *bélus*, ou le ſoleil qui tourne en différentes manieres. La difficulté d'exprimer les mots orientaux en caracteres grecs, a fait donner ces divers noms au ſoleil. *Iaribolus* a été la principale divinité des Phéniciens & des Palmyréniens; de ce mot *baal* ou de *bélus* ont été formés *malak belus*, *aglibolus*, *iaribolus*, & autres ſemblables qu'on trouve dans les inſcriptions de Palmyre.

IASION, fil de Jupiter & d'Électre, une des Atlentides, eut les bonnes grâces de Cybele, qui le rendit pere de Curibas. Comme *Iaſion* perfectione l'agriculture, dont Cérès avoit, dit-on, appris l'uſage aux Grecs, le fable a ſuppoſé qu'il étoit devenu amoureux de Cérès, & qu'ayant voulu attenter à ſon honeur, il avoit été frapé d'un coup de foudre. Hygin reconte que *Iaſion* épouſa légitimement Cérès, & qu'il en eut Plutus le dieu des richeſſes. Il fut mis au reng des dieux après ſa mort comme fils de Jupiter & comme mari de deux déeſſes. *Voyez* PLUTUS.

Quelques écrivains attribuent ſa mort à d'autres cauſes, les uns à l'envie de Jupiter, d'autres à la vengeance de ce dieu dont *Iaſion* avoit outragé la ſtatue. *Voyez* CURETES.

IASIS, une des nymphes ioniides. *Voyez* IONIDES.

IASIUS, le même qu'*Iaſion*. *Voyez* ce mot.

IASO, fille d'Eſculape & d'Épione, fut honorée comme une des divinités de la Médecine : elle préſidoit à la maladie, comme ſa ſœur Hygiée préſidoit à la ſanté. Son nom vient du mot Ἰάομαι, ἄκομαι, *je guérir*, *ſuis*, *guériſon*.

IASTIEN, mode appelé *ionien* par la plupart des écrivains grecs. Ariſtoxene & Alypius l'appelent *iaſtien*.

IASUS, pere d'Athalante. *Voyez* ATHALANTE.

IASUS, IASSUS, en Carie. IACCEΩN & IA, & IAΣEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze..... *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait graper des médailles impériales greques en l'honeur de Domitien, de M. Aurele, de Vérus, de Gordien Pie.

IATICUS, roi de Galatie. IATIKO.

Ses médailles ſont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

IATRALEPTE, IATRALIPTE, IATROLIPTE, dans ſa premiere ſignification, étoit un officier particulier du gymnaſe, dont l'emploi ſe bornoit à oindre les athletes ; on le nommoit autrement *aliptes*, alipte.

Enſuite le mot *iatrolipte* déſigne un médecin qui traitoit les maladies par les frictions huileuſes, un médecin oignant, ἰατραλείπτης, mot compoſé de ἰατρὸς, médecin, & de ἀλείφω, *je oins* ; cette méthode de traitement s'appela ἰατρολειπτική, iatroliptique. Ce fut au report de Pline (*liv. XXIX. chap.* I.) Prodicus, natif de Sélymbria, & diſciple d'Eſculape, qui mit ce genre de médecine en uſage.

On ſait que dans le temps des Romains l'application des huiles, des onguens, des parfums liquides, dont on ſe ſervoit avant & après le bain, occupoit un grand nombre de perſonnes. Alors, ceux qui enſeignoient l'art d'adminiſtrer ces onguens, ou ces huiles, aux gens en ſanté, ſe firent à leur tour appeler *iatroliptes*, & établirent ſous eux, en hommes & en femmes, des manieurs & des manieuſes de jointures pour aſſouplir les membres, *tractatores* & *tractatrices*.

Muratori (*Theſ. inſcr.* 884. 4.) raporte une inſcription dans laquelle il eſt fait mention de l'officier qui étoit chargé de ce ſoin auprès des jeunes enfens que l'empereur faiſoit élever près de lui : voici le nom de ſa charge, MAGISTER IATROLIPTA PUERORUM EMINENTIUM CÆS. NOSTRI.

IBIS. Tous les *Ibis* ont le bec courbé ; ce ſont des eſpeces de *courlis* ; Belon en a décrit deux eſpeces, l'une blanche, l'autre noire (page 199 & 200) ; la premiere eſt, ſelon lui, répandue par toute l'Égypte ; la noire ne ſe trouve que vers *Peluſium*, aux embouchures du Nil. Cet éclairciſſement m'a paru d'autant plus néceſſaire que les modernes croient ordinairement que l'*ibis* eſt une cicogne.

Les *ibis* ſont en Égypte d'une utilité ſi reconnue qu'il fut & ſera toujours reconu néceſſaire de les mettre ſous la protection particuliere des loix, dans un peys, qui, ſens eux, ne ſeroit abſolument pas habitable. Les Turcs, ne permettent à qui que ce ſoit de tuer les *ibis*, que les Grecs & les Romains épargnerent tout de même. De quelque religion que puiſſent être ceux qui dans la ſuite poſſéderont cette contrée, on les verra toujours reſpecter des animaux qui ont été ſurnumés avec raiſon, les purificateurs de l'Égypte.

En publiant une momie d'*ibis*, le comte de Caylus dit (*Rec. 6. pl.* 11. n°. 2.). „ Elle a été travaillée avec autent de ſoin qu'aucune de celles d'hommes & de femmes que j'ai examinées. Je ferai remarquer que cet oiſeau, n'a eu dans ſon embaumement, aucune partie reployée, & qu'il a été placé dans toute ſon étendue, c'eſt à dire, poſé ſur ſes pieds & la tête droite, comme on les voit par le gravure ; en un mot, qu'il a été diſpoſé & arangé, comme on eût fait le corps le plus recomandable de l'Égypte. On auroit peine à ſe perſueder que les attentions ou les ſuperſtitions euſſent été pouſſées à un ſi grand excès ; on ſoupçone aiſément d'exagération le récit des hiſtoriens, quand les faits qu'ils raportent s'éloignent autent des vrai-ſemblances. On ne ſera donc pes ſurpris du plaiſir avec lequel j'ai trouvé, che M. le duc de Sully, cette preuve ſi convaincante & ſi bien conſervée de la folie de l'eſprit humain, & de la ſincéeité de ſes hiſtoriens „.

„ Cette momie n'a jamais été ouverte, & n'a pas éprouvé la moindre altération : le bec de l'oiſeau ainſi que la tête, ne ſont point enfermés dans les bandeleres ; ils ont été enduits de bitu-

fit alors tous ſes efforts pour engager ſon gendre à demeurer avec lui, mais inutilement. Fruſtré de l'eſpérance de le fléchir, il ſe tourna du côté de ſa fille, la conjura de ne point l'abandoner; & au moment, qu'il la vit partir de Sparte pour s'embarquer, il redoubla ſes inſtances, & ſe mit à ſuivre ſon chsr. Ulyſſe laſſé enfin de ſes importunités, dit à ſa femme qu'elle pouvoit opter entre ſon pere & ſon mari, & qu'il la laiſſoit la maîtreſſe, oo de venir avec lui à Ithaque, ou de retourner avec ſon pere. Pénélope rougit à ce diſcours, & ne répondit qu'en ſe couvrant le viſage d'un voile. *Icarius* qui entendit ce langage muet, la laiſſa aller avec ſon époux, mais touché de l'ambaras où il l'avoit vue, il conſacra une ſtatue à la pudeur, dans l'endroit même où Pénélope avoit mis un voile ſur ſa tête. *Voyez* PÉNÉLOPE.

On lit cette fâble allégorique dans l'Odyſſée & dans l'héroïde d'Ovide, écrite par Pénélope à Ulyſſe.

ICARRA; en Sicile.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

O. en or.

O. en argent.

Ueique ..... en bronze .... *Torremuſa.*

ICARUS, île. IKAP.

Les médailles autonomes de cette île ſont:

RRRR. en argent ..... *Pellerin.*

O. en or.

O. en bronze.

ICELE, fils du ſumeil, frere de Morphée & de Phantaſe, ſelon Ovide. Il avoit la propriété de ſe changer en toutes ſortes de formes parfaitement reſſemblantes; (ce que ſignifie ſon nom Ἴκελος, ſemblable, d'εἰκω, je reſſemble.). Les dieux l'appeloient *Icele*, dit le poëte, & les hommes Phobétor. *Voyez* MORPHÉE, PHOBETOR, SOMEIL. (*Ovidi. métam. lib. XI. v. 639.*).

ICHNEUMON, quadrupede commun en Égypte, où il eſt d'une grande utilité. Il eſt de la groſſeur du chat, couvert d'un poil rude comme celui d'un loup; il a le grouin d'un pourceau, & la queue longue & épaiſſe, proche du corps: on l'aprivoiſe comme les chiens & les chats. C'eſt aujourd'hui la mangooſte des naturaliſtes. Les habitans d'*Héraclépolis* lui rendoient les honneurs divins, comme à un être bienfaiſant; parce que ce petit animal cherche ſans ceſſe les œufs des crocodiles pour les caſſer; „ & ce qu'il y a „ de merveilleux, dit Diodore, c'eſt qu'il ne les „ mange point, & paroît ainſi condamné par la „ nature, à un travail qui n'eſt utile qu'à l'homme. S'il ne prenoit ce ſoin là, le fleuve ſeroit „ inacceſſible aux hommes, par la multitude des „ crocodiles dont ſes bords ſeroient aſſiégés. L'*Ichneumon* tue les crocodiles eux-mêmes, par „ une ruſe tout-à-fait ſinguliere, & que l'on a„ roit de la peine à croire. Pendant que le cro„ codile dort ſur le rivage, la gueule ouverte, „ l'*Ichneumon* s'étant roulé dans la boue, ſe jete „ tout d'un coup dans ſon corps: là il lui dévore „ les entrailles, & ſort enſuite ſans danger, du „ ventre de l'animal qu'il laiſſe mort „. Ce récit de Diodore eſt fabuleux; voyez les naturaliſtes modernes, pour le réduire à ſa juſte valeur.

L'*ichneumon* étoit conſacré à Latone & à Lucine.

Son nom grec étoit formé d'ἰχνεύω, *chercher.*

ICHNUPHIS, } *Voyez* CNEPH.
ICHONUPHIS, }

ICMIN. *Voyez* ESMUN.

ICHNÉE, ſurnom donné à Thémis, déeſſe de la juſtice, & à Néméſis, déeſſe vengereſſe des crimes. Le mot grec ἴχνος, *veſtige*, déſigne celui qui marche ſur les traces d'un autre; parce que ces deux déeſſes, ſelon les poëtes, ſuivent les traces des coupables & ne les abandonent jamais.

ICHOR étoit le ſang qui couloit dans les veines des dieux. *Voyez* DIEU.

ICHTHYOMANCE, ou ICHTHYOMANTIE, ſ. f. Divination qui ſe fait en conſidérant les entrailles des poiſſons. On ſaiſoit ſur les poiſſons à peu près les mêmes obſervations que l'on avoit coutume de faire ſur les autres victimes. Athénée (*lib.* 2.) dit qu'il y avoit en Lycie aſſez près de la mer, une fontaine conſacrée à Apollon, & appelée *Dina*, où ceux qui vouloient conſulter l'oracle du dieu, offroient aux poiſſons qui venoient de la mer, les prémices des victimes atachées à des broches de bois, & qu'un prêtre ſaiſi obſervoit attentivement ce qui ſe paſſoit pour en tirer augure. Le même auteur a écrit qu'un croyoit trouver des préſages dans la nature, la forme, le mouvement & la nouriture des poiſſons de la fontaine Phellus. Pline (L. 32, C. 11.) raporte qu'à Myra, en Lycie, on jouoit de la flûte à trois repriſes, pour faire approcher les poiſſons de la fontaine d'Apollon appelée *Curius*; que ces poiſſons ne manquoient pas de venir, & que tantôt ils dévoroient la viande qu'on leur jetoit, ce que les conſultans prenoient en bonne part; mais que ſouvent ils la repouſſoient avec leur queue, ce qu'on regardoit comme un préſage funeſte. Polydamas & Tirésias, à la guerre de Troye, eurent recours à l'*Ichthyomantie*. On prétend qu'Aquilée en fit auſſi uſage. (Bullengerus, *de ratione divinat. L. 3, C. 20.*).

Ce mot vient d'ἰχθύς, *poiſſon* & de μαντία, *divination*.

ICHTHYON. Quelques anciens aſtronomes appelent *Ichthyon* le troiſieme mois de l'année, lequel répond ſelon eux, au ſigne des poiſſons. *Voyez* Scaliger, le pere Pétau, Uſſérius, le Moine.

Les Achéens appeloient le douzieme mois du nom d'*ichthys*, qui veut dire en grec *poiſſon*; ce mois ſelon quelques uns, répond à celui de décembre.

Le nom *ichthys* eſt grec, ἰχθύς, *poiſſon*, & ce-

lui d'*ichthyon* en eſt formé; Il ſignifie mois des poiſſons. Quelques auteurs écrivent *iclys* & *iclyon*, mais contre toute analogie.

IXΘYC, ſur les tombeaux.

Au haut & au côté gauche d'une inſcription peinte ſur un morceau de verre, & publiée par le ſénateur Buonarotti, on voit le mot grec IXΘYC, poiſſon. Il eſt compoſé de cinq lettres qui, priſes ſéparément, forment ces noms: *Ieσοῦς Χριστὸς, Θεοῦ Υἱὸς, Σωτὴρ*: Jéſus-Chriſt, fils de Dieu, notre Sauveur. Le mot *ἰχθὺς*, eſt un ſymbole que les premiers chrétiens faiſoient graver ſur leurs cachets, leurs anneaux, ſur les lampes, les tombeaux & les urnes ſépulcrales avec la figure d'un poiſſon. Cet uſage faiſoit alluſion aux eaux du baptême, où les fideles ſont régénérés; comme le poiſſon eſt engendré dans l'eau & ne peut vivre hors cet élément. Auſſi Tertullien appele-t-il les chrétiens petits poiſſons. *Nos piſciculi ſecundum ἰχθὺν noſtrum Jeſum Chriſtum in quo naſcimur*. La piété des premiers chrétiens leur faiſoit encore voir dans le poiſſon une figure ſenſible de notre Seigneur Jéſus-Chriſt, qui a chaſſé le démon & rendu la vue au genre humain; comme ce grand & myſtérieux poiſſon, dont le jeune Tobie ſe ſervit par ordre de l'ange, chaſſa le démon, & rendit la vue au ſaint vieillard Tobie. (*Nouvele Diplomatique*.)

ICHTON. *Voyez* CNEPH.

ICIDIEN, ſurnom des dieux Lâres ou Pénates. Servius dit que les dieux *icidiens* étoient freres, ou du moins il les appele freres, *divos fratres*.

Ce mot vient du grec Οἰκιδιὸς, qui ſignifie *domeſtique*, & qui eſt dérivé de οἶκος, *maiſon*. Ainſi il y a une faute dans Solin, au chapitre II, où on lit *Igidiorum* pour *Icidiorum*. *Voyez* Arnobe & Saumaiſe ſur Solin, page 64

ICONIQUE (ſtatue). On nommoit ainſi dans la Grece les ſtatues que l'on élevoit en l'honneur de ceux qui avoient été trois fois vainqueurs aux jeux ſacrés. On meſuroit exactement ces ſtatues ſur leur taille & ſur leurs membres, & on les appela *ſtatues iconiques*, parce qu'elles étoient cenſées devoir repréſenter plus parfaitement qu'aucune autre, la reſſemblance de ceux pour qui elles étoient faites.

ICONIUM, en Lycaonie. EIKONIEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.... *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

Ses types ſont relatifs à Perſée.

Cette ville devenue Colonie romaine, a fait frapper quelques medailles impériales latines & grecques en l'honneur de Gallien, de Néron avec Poppée, de Gordien Pie.

Eckel lui a reſtitué une médaille de bronze autonome, que Pellerin avoit attribuée à *Conium*.

ICONOLOGIE, ſ. f. ſcience qui apprend à diſtinguer les figures & les repréſentations des hommes & des dieux.

Elle aſſigne à chacun les attributs qui lui ſont propres, & qui ſervent à le différencier. Ainſi elle repréſente Saturne en vieillard avec une faux; Jupiter armé d'une foudre, avec un aigle à ſes côtés; Neptune avec un trident, monté ſur un char tiré par des chevaux marins; Pluton avec une fourche à deux dents, & traîné ſur un char atalé de quatre chevaux noirs; Cupidon ou l'amour avec des fleches, un carquois, un flambeau, & quelquefois un bandeau ſur les yeux; Apollon, tantôt avec un arc & des fleches, & tantôt avec une lyre; Mercure, un caducée en main, coëffé d'un chapeau ailé avec des talonieres ailées; Mars armé de toutes pieces, avec un coq qui lui étoit conſacré; Bacchus couronné de lierre, armé d'un thyrſe, & couvert d'une peau de tigre, avec des tigres à ſon char, qui eſt ſuivi de bacchantes; Hercule revêtu d'une peau de lion, & tenant en main une maſſue; Junon portée ſur des nuages avec un paon à ſes côtés; Vénus ſur un char tiré par des cygnes ou par des pigeons; Pallas le caſque en tête apuiée ſur ſon bouclier, & à ſes côtés la chouette qui lui étoit conſacrée; Diane habillée en chaſſereſſe, l'arc & les fleches en main; Cérès, une garbe & une faucille en main.. Les anciens ayant multiplié leurs divinités à l'infini, les poëtes & les peintres après eux s'exercerent à revêtir d'une figure apparente des êtres purement chimériques, ou à donner un aſpect de corps aux attributs divins, aux ſaiſons, aux fleuves, aux provinces, aux ſciences, aux arts, aux vertus, aux vices, aux paſſions, aux maladies, &c. On donna à la prudence un miroir entortillé d'un ſerpent, ſymbole de cette vertu; à la juſtice une épée & une balance; à la fortune un bandeau & une roue; à l'occaſion un toupet de cheveux ſur le devant de ſa tête, qui eſt chauve par-derriere; des couronnes de roſeau & des urnes à tous les fleuves; à l'Europe une couronne fermée, un ſceptre & un cheval; à l'Aſie, une caſſolette de parfums, &c. &c.

Pluſieurs auteurs ont donné des traités d'*iconologie*, les plus connus ſont Debie & Ripa.

Les traités *iconologiques* que nous venons de citer & quelques autres moins connus, ont donné trop d'extenſion à l'*Iconologie*, & ils trompent tous les jours les meilleurs artiſtes. De crainte de reproduire les mêmes erreurs, nous n'avons cité que les monumens antiques, ou les écrivains anciens, lorſque nous avons décrit des êtres allégoriques, ou leurs attributs. On les trouvera répandus dans ce dictionaire chacun à ſon article reſpectif.

ICOSIPROTE, ſ. m., nom de dignité, qui ſignifie vingt premier.

On diſoit un *Icoſiprote*, comme nous diſons un cent ſuiſſe.

ICOSIPROTIE, ſ. f. dignité d'Icoſiprote. C'étoit

toit une dignité chez les Grecs modernes ; il en eſt parlé au Digeſte au titre *de muneribi. & honor. l. fin. myſt. Voyez* les notes de Budée.

Ces mots ſont compoſés de δύοκαι, *vingt*, & de πρῶτος, *premier*.

ICTON. *Voyez* CREPH.

IDA, montagne de l'Aſie mineure, au pied de laquelle étoit bâtie la fameuſe ville de Troye. Diodore dit que c'eſt, ſans contredit, la plus haute montagne qui ſoit ſur les bords de l'Helleſpont. Elle renferme un autre qui ſemble fait exprès pour recevoir des divinités, & où l'on dit que Pâris jugea les trois déeſſes qui diſputoient entr'elles le prix de la beauté. Horace l'appele l'*Ida* aquatique, parce qu'il eſt la ſource de pluſieurs rivieres.

IDA, montagne de Crete, au milieu de l'Iſle appelée aujourd'hui *monte Giove*, ou montagne de Jupiter, à cauſe de la tradition fabuleuſe ſelon laquelle Jupiter y eſt né & y a été élevé. On aſſure que les forêts de cette montagne, ayant été embraſées par le feu du ciel, peu de temps après le déluge de Deucalion, les Dactyles, habitans de cette montagne, qui avoient vu couler le fer par la grande force du feu, apprirent dès-lors l'uſage de fondre les métaux. Diodore regarde cela comme une fable, ſans doute, puiſqu'il dit que c'eſt la mere des dieux qui leur apprit, ſur le mont *Ida* ce ſecret utile aux hommes.

Le nom *Ida* de ces deux hautes montagnes ; eſt dérivé du grec ἰδεῖν, *voir* ; & il convient parfaitement à la grande étendue de pays que l'on découvre de leurs ſommets.

IDÆA mater. Voyez IDÉE.

IDALIE, ville de l'Iſle de Cypre, conſacrée à la déeſſe Vénus. Il y avoit tout auprès un bois ſacré que la déeſſe honoroit ſouvent de ſa préſence, dit Virgile ; c'eſt-là qu'elle tranſporta le jeune Aſcagne endormi, pendant que Cupidon, ſous la figure du fils d'Énée, vint offrir à Didon les préſens des Troyens.

IDAS, ADRASTÉE, } nymphes de l'Iſle de Crete,

que l'on met au nombre des nourices de Jupiter ; elles étoient, dit-on, filles de Mélliſſus. *Voyez* MÉLISSES.

IDAS, fils d'Apharée, roi de Meſſenie, & d'Arene, ſœur utérine de ſon pere (*Voy.* APHARÉE, GORGOPHONE), étoit petit-fils d'Éole par ſon pere ; & comme parent de Jaſon, il fut un de ceux qui le ſuivirent dans ſon expédition de la Colchide. Il fut auſſi un des chaſſeurs de Calydon. Homere dit qu'il étoit le plus brave de tous les hommes, & ſi brave, qu'il oſa prendre ſes armes contre Apollon même, qui lui avoit enlevé ſa femme, la belle Marpeſſe, fille d'Événus. Il tua Caſtor, pour lui avoir de même enlevé une autre femme, Phœbé, fille de Leucippus ; mais il fut tué enſuite lui-même par Pollux. *Voyez* CASTOR, HILAIRE, LINCÉE.

IDÉE, ou *IDEA*, ou IDÉENE, ſurnom de Cybele, qui étoit honoré particuliérement ſur le mont Ida. On la trouve quelquefois nommée *Idea magna mater*. On célebre tous les ans, dit Denis d'Halicarnaſſe, la fête ſacrée de la mere *Idéene* par des ſacrifices & par des jeux. *Voyez* CYBELE, PALATINE.

Quelques-uns veulent qu'*Idée* ſoit une divinité particuliere, mere des arts, & qui ſeroit la même que la nature.

IDÉA, fille de Dardanus, ſeconde femme de Phinée. *Voyez* PHINÉE.

IDÉEN. Jupiter prit ce ſurnom du mont Ida, en Crete, où il avoit été nourri, & où étoit diſoit-on, ſon tombeau.

IDÉENE (mere). *Voyez* IDÉE.

IDÉENS, ſurnom des Dactyles. On appela *Idéens* Dactyle, dit Strabon, les premiers qui habiterent au pied du mont Ida, & on donna le même nom à tous ceux qui deſcendirent de ces premiers *Idéens*. *Voyez* DACTYLES.

IDES, (*les*) ſ. f. plur., *calendrier romain*, *idus*, *uum*, ce terme étoit d'uſage chez les Romains pour compter & diſtinguer certains jours du mois ; on ſe ſert encore de cette méthode dans la chancélerie romaine, & dans le calendrier du bréviaire.

Les *ides* venoient le treizieme jour de chaque mois, excepté dans le mois de mars, de mai, de juillet & d'octobre, où elles tomboient le quinzieme, parce que ces quatre mois avoient ſix jours devant les nones, & les autres en avoient ſeulement quatre.

On donnoit huit jours aux *ides* ; ainſi le huitieme dans les mois de mars, mai, juillet & octobre, & le ſixieme dans les huit autres, on comptoit le huitieme avant les *ides*, & de même en diminuant juſqu'au douze ou au quatorze, qu'on appeloit la *veille des ides* parce que les *ides* venoient le treize ou le quinze, ſelon les différens mois.

Ceux qui veulent employer cette maniere de dater, doivent encore ſavoir que les *ides* commencent le lendemain du jour des nones, & ſe reſſouvenir qu'elles durent huit jours : or les nones de janvier étant le cinquieme dudit mois, on datera le ſixieme de janvier, *octavo idus januarii*, huit jours avant les *ides* de janvier ; l'onzieme janvier ſe datera *tertio idus*, le troiſieme jour avant les *ides* ; & le treizieme *idibus januarii*, le jour des *ides* de janvier ; ſi c'eſt dans le mois de mai, de juillet & d'octobre, où le jour des nones n'eſt que le ſept, on ne commence à compter avant les *ides* que le huitieme jour de ces quatre mois, à cauſe que celui des *ides* n'eſt que le quinze.

Pour trouver aiſément le jour qui marque les dates des *ides* dont ſe ſert la chancélerie romaine, comme nous l'avons dit ci-deſſus, il faut compter combien il y a de jours depuis la date juſqu'au treize, ou au quinze du mois que tombent

les *ides*, ſelon le nom du mois en y ajoutant une unité, & l'on aura le jour de la date. Par exemple, ſi la lettre eſt datée *quinto idus januarii*, c'eſt à dire, le cinquieme jour avant les *ides* de janvier, joignez une unité au treize qui eſt le jour des ides de ce mois, vous aurez quatorze, ôtez-en cinq, il reſtera neuf; ainſi le cinquieme avant les *ides* eſt le neuf de janvier. Si la lettre eſt datées *quinto idus julii*, qui eſt un mois où le jour des *ides* tombe le quinze, joignez une unité à quinze, vous aurez ſeize: ôtez en cinq il reſte onze; ainſi le cinquieme avant les *ides* de juillet, c'eſt le onzieme dudit mois.

On obſervera la même méthode quand on voudra employer cette ſorte de date; par exemple ſi j'écris le neuf juillet, depuis le neuf juſqu'à ſeize il y a ſept jours, ainſi je date *ſeptimo idus juli*, le ſeptieme jour avant les *ides* de juillet. *Voyez* Antoine Aubriot, *principes de compter les kalendes, ides & nones*.

Le mot *ides* vient du latin *idus*, que pluſieurs dérivent de l'ancien Toſcan *iduare*, qui ſignifioit *diviſer*, parce que les *ides* partageoient les mois en deux parties preſqu'égales. D'autres tirent ce mot d'*idulium*, qui étoit le nom de la victime qu'on offroit à Jupiter le jour des *ides*; mais peut-être auſſi qu'on a donné à la victime le nom du jour qu'elle étoit immolée. Quoi qu'il en ſoit, la raiſon pour laquelle chaque mois a huit *ides*, c'eſt que le ſacrifice ſe faiſoit toujours neuf jours après les nones, le jour des nones étant compris dans le nombre de neuf.

Enfin, pour omettre peu de choſe en littérature ſur ce ſujet, nous ajouterons que les *ides* de mais étoient conſacrées à Mercure; les *ides* de mars paſſerent pour un jour malheureux, depuis que Céſar eut été tué ce jour-là; le temps d'après les *ides* de juin étoit réputé favorable aux noces. Les *ides* d'août étoient conſacrées à Diane, & les eſclaves les chômoient auſſi comme une fête. Aux *ides* de ſeptembre on prenoit les augures pour faire les magiſtrats, qui entroient en charge autrefois aux *ides* de mai, & puis aux *ides* de mars, qui furent tranſportés finalement aux *ides* de ſeptembre. (*D. J.*)

IDÉUS, fils de Teſtius, & frere d'Althée, ſelon Hygin, fut tué par Méléagre, ſon neveu, pour avoir voulu arracher à Atalante les dépouilles du ſanglier de Calydon. *Voyez* MELÉAGRE. C'étoit auſſi un des ſurnoms d'Hercule.

IDMON, célebre devin d'Argos, qu'on diſoit à cauſe de cela fils d'Apollon, ayant prévu par les principes de ſon art, qu'il périroit dans le voyage de la Colchide, s'il ſuivoit Jaſon, préféra la gloire au plaiſir de vivre. Il mourut en effet d'une bleſſure qu'il reçut à la chaſſe d'un ſanglier dans la Thrace.

Les Argonautes eurent ſoin de lui faire en ce pays de magnifiques funérailles. (*Orphei Argon.*)

IDOLON. *Voyez* OMARES.

IDOMÉNÉE, roi de Crete, fils de Deucalion, & petit-fils de Minos II, conduiſit au ſiége de Troye les troupes de Crete, avec une flote de quatre-vingts vaiſſeaux, & s'y diſtingua par quelques actions d'éclat. C'étoit Mérion qui conduiſoit ſon char. Après la priſe de Troye, *Idoménée*, chargé des dépouilles troyenes, retournoit en Crete, lorſqu'il fut aſſailli d'une tempête qui penſa le faire périr. Dans le preſſant danger où il ſe trouva, il fit vœu à Neptune, de lui immoler, s'il retournoit dans ſon royaume, la premiere choſe qui ſe préſenteroit à lui ſur le rivage de Crete. La tempête ceſſa, & il ariva heureuſement au port, où ſon fils, averti de l'arivée du roi, fut le premier objet qui parut devant lui. On peut s'imaginer aiſément la ſurpriſe, & en même temps la douleur d'*Idoménée* en le voyant. En vain les ſentimens de pere combatirent en ſa faveur, il réſolut d'immoler ſon fils au dieu de la mer. Quelques anciens prétendent que cela fut exécuté. D'autres croient avec plus de raiſon, que le peuple prenant la défenſe du jeune prince, le retira des mains du pere. Quoi qu'il en ſoit, les Crétois ſe ſouleverent généralement contre lui, l'obligerent de quiter ſes états, & de ſe retirer ſur les côtes de la Grande-Heſpérie, où il fonda Salente. Il fit obſerver dans ſa nouvele ville les ſages loix de Minos, ſon triſaïeul, & mérita de ſes nouveaux ſujets les honeurs héroïques après ſa mort.

Diodore ne fait aucune mention de ce vœu d'*Idoménée*; il dit, au contraire, que ce prince, après la priſe de Troye, revint heureuſement dans ſes états, où ſes ſujets honorerent ſes cendres par un magnifique tombeau dans la ville de Gnoſſe, & lui rendirent même des honeurs divins, puiſque dans les guerres qu'ils avoient à ſoutenir, ils l'invoquoient comme leur protecteur. Or, ſi le vœu d'*Idoménée* étoit réel, comment les Crétois auroient-ils honoré un prince qu'ils auroient chaſſé auparavant, comme furieux?

IDOTÉE. *Voyez* EIDOTHÉE.

IDOTHÉE, un des Méliſſes. *V.* MÉLISSES.

IDOUTHOS, eſpece de flûte greque, dont Pollux fait mention.

IDRIÉUS, roi de Carie. ΙΔΡΙΕΩΣ.

Ses médailles ſont:

RRR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

IDUARII. Gruter (478. 9. *Theſ.*) raporte une inſcription, dans laquelle on lit ces mots: IDUARIA DUO. P. Pithou (*Advers. II.* 4.) croit qu'ils déſignent des officiers qui étoient chargés de retirer aux *ides* de chaque mois les intérêts des ſommes que les villes ou les corporations plaçoient dans le commerce. *Voyez* KALENDARII.

IDULIA, *IDULIS*, } Aux *ides* de chaque mois, on

offroit à Jupiter, dans Rome, des ſacrifices appelés *idulia*. Une brebis, appelée à cauſe de cela *idulis*, en étoit la victime ordinaire. (*Varro. de ling. lat. IV.* 8. *Macrob. ſaturn. I.* 15. *Feſtus.*)

IDUNA. *Voyez* ODIN.

IDYIA, fille de l'Océan. Aétès, roi de la Colchide, épouſa par le conſeil des dieux la charmante *Idya*, dont il eut Médée (*Héſiod.*)

Cicéron donne le même nom à la mere de Médée, qu'Ovide appele *Ipſée*.

IÉOR, ou IARO, ou IAOR, *fleuve* en langue copte, le Nil, fleuve par excellence pour les Égyptiens, dont il paroît que le copte étoit la langue primitive.

IÉRA, une des Néréides.

IEPA ſur les médailles & les marbres. *Voyez* VILLES *ſacrées*.

IEPOΓPAMMATETΣ. *V.* HIÉROGRAMMATÉE.

IÉROPHORE, ſ. m. qui porte les choſes ſacrées, qui a la charge de les porter, qui eſt deſtiné à cela. C'étoit un office chez les Grecs. Dans les cérémonies de religion, les *iérophores* portoient les ſtatues des dieux, & les autres choſes ſacrées. On donna un jour à Gronovius une ſtatue qui repréſentoit un de ces payſans de Saxe, qui tirent des métaux de la terre, & qui les portent dans les villes. Il prit cette ſtatue pour une antique reſpectable, il prétendit que c'étoit un prêtre des anciens Germains, qui portoit le vaiſſeau d'Iſis, & du nombre de ceux que les Grecs appeloient *iérophores*. C'eſt ce qui l'engagea à en donner la deſcription dans ſon tréſor des antiquités greques.

IÉROPHYLAX, ſ. m. nom d'office dans l'Égliſe greque.

Hiérophylax. Ce nom ſignifie garde des choſes ſacrées. C'étoit un office religieux chez les Grecs.

IÉROSCOPIE, inſpection des choſes ſacrées; divination par l'inſpection des choſes qu'on offroit aux dieux, des victimes, de leurs entrailles, &c. C'eſt proprement l'art des aruſpices.

IEUX. *Voyez* YEUX.

IGNISPICIUM, nom latin de la *Pyromantie*. *Voyez* ce mot.

ILAPINASTE, ſurnom que l'on donnoit à Jupiter dans l'île de Cypre: les Cypriots l'appeloient ainſi parce qu'ils honoroient ce dieu par de grands & magnifiques feſtins, que l'on appele en grec, ἱλαπίναι.

ILIA. *Voyez* RHEA *ſylvia*.

ILIA, } jeux ſacrés vonés par Alexandre, &
IAIA, } établis par Lyſimaque en Troade.

ILERDA, en Eſpagne.

Les medailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Devenue municipe, elle a fait fraper en l'honneur d'Auguſte des médailles avec cette légende.

MVN. ILERDA..... *Municipium Ilerda*.

ÎLES aux environs de l'Angleterre. Démétrius, voyageur, raconte dans Plutarque, que la plupart des *îles*, qui ſont vers l'Angleterre, ſont déſertes & conſacrées à des démons & à des héros; qu'ayant été envoyé par l'empereur pour les reconoître, il aborda à une de celles qui étoient habitées; que peu de temps après qu'il y fut arivé, il y eut une tempête & des tonerres éfroyables, qui firent dire qu'aſſurément quelqu'un des principaux démons venoit de mourir, parce que leur mort étoit toujours acompagnée de quelque choſe de funeſte. À cela, Démétrius ajoute que l'une de ces *îles*, eſt la priſon de Saturne, qui y eſt gardé par Briarée, & enſéveli dans un ſomeil perpétuel, ce qui rend le géant aſſez inutile pour ſa garde; & qu'il eſt environé d'une infinité de démons, qui ſont à ſes pieds comme ſes eſclaves.

ÎLES (Médailles des).

L'uſage de ne mettre ſur les monoies que les premieres lettres du nom des lieux où elles étoient frapées, étoit plus communément ſuivi dans les *îles* que par-tout ailleurs. Les villes greques, & les *îles* en particulier, avoient auſſi coutume de marquer ſur leurs monoies les principales productions de leur territoire. De là vient qu'on y voit ſouvent des épis, des raiſins & des vaſes; car on fabriquoit une grande quantité de poteries dans les îles ainſi que dans la Grande-Grece.

ILIADE, ſ. f le premier des poëmes d'Homere, le plus parfait de tous ceux qu'il a compoſés. Ce nom vient du mot grec Ἰλιάς, qui eſt formé d'Ἴλιον, *ilium*, nom de cette fameuſe ville que les Grecs tinrent aſſiégée pendant dix ans, & qu'ils ruinerent enfin à cauſe de l'enlévement d'Hélene. Cet enlévement a fourni le fonds de l'ouvrage, dont le véritable ſujet eſt la colere d'Achille. L'*iliade* eſt un poëme où Homere, pour faire concevoir aux Grecs diviſés en pluſieurs petits états combien il leur importoit d'être unis & de conſerver la bonne intelligence entr'eux, leur remet devant les yeux les maux que cauſa à leurs ancêtres, la colere d'Achille, ſa méſintelligence avec Agamemnon, & les avantages qu'ils retirerent de leur réunion. L'*iliade* eſt en vingt-quatre livres, que l'on déſigne par les vingt quatre lettres de l'alphabet grec. Pline (liv. VII. Ch. 21.) parle d'une *iliade* écrite ſur une membrane ſi petite & ſi déliée, qu'elle pouvoit tenir dans une coque de noix.

La petite *iliade* étoit un poëme de Leſchès, poëte de l'île de Lesbos, dans laquelle il décrivoit la priſe de Troye. On appeloit encore ainſi une tragédie dont le ſujet étoit tiré de ce poëme.

Il y avoit auſſi une petite *iliade* compoſée par Homere; Hérodote en raporte les deux premiers vers dans la vie d'Homere, il dit que ce poëte l'avoit ainſi nommée par comparaiſon avec ſa grande *iliade*. *Voyez* à l'APOTHÉOSE d'HOMERE la maniere dont étoit perſonifiée & caractériſée l'*Iliade*.

ILIAQUE (table). On déſigne ſous ce nom, au cabinet du capitole, un ſtagment de bas-relief antique d'un pied carré de ſurface. Cette table publiée à Rome par Fabretti en 1683, a été en 1719 inſérée dans l'antiquité expliquée de Montfaucon (à la fin de la ſeconde partie du tome IV), & gravée de la grandeur de l'original. Un chanoine de la maiſon de Spagna, chaſſant ſur la voie Appiene, non loin de Rome, près d'Albano, découvrit ce fragment; preſqu'au même endroit appelé *Fratocchie*, anciénement *ad Bovillas*, (où l'empereur Claude avoit une maiſon de campagne), avoit été déconverte peu de temps auparavant l'*apothéoſe* d'Homere du palais Colonna. A la mort du chanoine, la table *iliaque* paſſa par ſucceſſion à la maiſon Spada, qui en fit préſent au capitole.

„ Elle eſt compoſée, dit Montfaucon, de cette matiere ou ſtuc, que Vitruve (7. 3.) appele *teſtoria*, qu'on faiſoit avec de la chaux & du ſâble piléa dans des mortiers; dont les Grecs, dit le même auteur, compoſoient un maſtich ſi dur qu'on les détachoit des vieilles murailles pour en faire des tables, ſur leſquelles on voyoit des figures en boſſe. Cette table contient la guerre de Troye repréſentée aſſez groſſiérement avec des inſcriptions grecques à chaque fait particulier, qui font connoître ce que les bas-reliefs repréſentent: cette table eſt mutilée; l'un des côtés eſt perdu: ce côté perdu contenoit un pilaſtre chargé d'écriture comme celui qui reſte, & douze petits tableaux qui renfermoient la ſuite de la premiere partie de l'hiſtoire de Troye, depuis la retraite d'Achille, qui eſt repréſentée dans la bande d'en-haut; en ſorte que chaque tableau contenoit l'hiſtoire d'un des livres de l'iliade, & étoit marqué des lettres numérales A, B, Γ, de même que la ſeconde partie de cette hiſtoire eſt continuée dans les douze tableaux qui reſtent en commençant par le bas & finiſſant par le haut, où ſont repréſentées les funérailles d'Hector, qui finiſſent l'iliade d'Homere. Le milieu de la planche contient le ſac de Troye, décrit par Stéſichore, comme porte l'inſcription; & la bande d'en-bas contient la ſuite de la guerre de Troye, depuis l'iliade d'Homere, ſelon Arctinus Miléſien; & Leſchès Pyrrhæus, auteur de la petite iliade, comme nous apprend une autre inſcription de la même table „.

Fabretti a fait ſur cette table une fort longue diſſertation, qu'on peut appeler un commentaire ſur l'iliade. Beger qui a expliqué cette table après lui, a ſuivi preſque par-tout Fabretti, & a ajouté quelques monumens qui regardent l'hiſtoire de Troye, dont la plupart ſe trouvent diſperſés dans l'ouvrage de Montfaucon. Ce n'eſt pas notre intention de donner ici un commentaire ſur l'iliade. C'eſt pourquoi nous nous contenterons d'indiquer les endroits imités, & de donner une ſimple narration des faits repréſentés ſur la table *iliaque* „.

Chryſés devant le temple d'Apollon Sminthée, fait des imprécations contre les Grecs qui ne vouloient pas lui rendre ſa fille: deux hommes menent un taureau pour le ſacrifice. — La peſte envoyée ſur le camp des Grecs eſt déſignée par une femme, on peut être par un homme couché, qui a un chien à ſes pieds. Les Grecs ſont aſſemblés pour délibérer ſur ce fléau qui les afflige. — Achille donne ſon avis. — Calchas fait ſa fonction de devin. — Agamemnon veut prendre Briſéïs priſoniere d'Achille, en la place de Chryſéïs qu'il rend. Achille en colere tire ſon épée. — Pallas l'arrête. — Neſtor tâche d'apaiſer la querele. — Hécatombe menée par Ulyſſe pour apaiſer Apollon. — Chryſeïs rendue à ſon pere Chryſés. — Temple d'Apollon. — Thétis prie Jupiter de punir les Grecs, qui en avoient mal uſé avec ſon fils. — Mérione rue Acamas. — Idoménée tue Othrionée. — Aſius lui tourne le dos. — Énée tue Apharée. — Ajax porte un coup de lance à Polydamas: celui-ci évite le coup qui perce Archelocus. Le graveur s'eſt ici trompé, mettant Ajax Locrien au lieu d'Ajax Télamonien, comme dit Homere. — Neptune excite Ajax au combat. — Apollon encourage Hector. — Énée, Pâris & Helenus, ſont ici repréſentés à l'attaque des vaiſſeaux des Grecs. Il paroît que le ſculpteur a erré ici comme en pluſieurs autres endroits. — Hector attaque les vaiſſeaux des Grecs. — Ajax tue Caletor, Teucer tue Clitus. — Ambaſſade à Achille, pour le porter à ſecourir les Grecs. Le ſculpteur met ici Patrocle, Phenix & Diomede; quoiqu'il ſoit certain que Diomede ne fut pas de cette ambaſſade. — Patrocle qui ſe retiroit après avoir été bleſſé par Euphorbe, eſt tué par Hector. — Automédon ſe retire avec les chevaux d'Achille. — Hector ſur ſon char veut enlever le corps de Patrocle. — Ajax lui réſiſte. — On croit que c'eſt Ménélas qui releve le corps de Patrocle, car il n'y a point d'écriture à ce tableau. — Ménélas & Mérione mettent le corps de Patrocle ſur le char. Achille, Phénix, un Myrmidon & deux femmes autour du corps de Patrocle. — Thétis prie Vulcain de faire de nouveles armes pour Achille. — Vulcain aſſis fait fabriquer ces armes. — Les cyclopes les forgent. — Thétis parle à Achille ſon fils, auquel elle vient d'apporter les armes. — Le bouclier d'Achille porté. — Achille ſur ſon chair. — Automédon conduit les chevaux. — On ne ſait qui eſt le perſonage qui ſe tient devant le char d'Achille. Fabretti croit que c'eſt Minerve: cependant il paroît être un homme. — Neptune ſauve Énée des mains d'A-

chille. — Pluſieurs combats d'Achille, qui tue tous ceux qui lui tiennent tête. — Fabretti reconnoît enſuite Hector qui vient combattre contre Achille; on n'y voit que deux hommes qui s'embraſſent. Il n'y a point d'écriture ici. — Le Scamandre tient un homme par la jambe. — Achille entraîné par les eaux, ſauvé par Neptune. Achille chaſſant les Troyens qui ſe ſauvent dans la ville. — Hector entend Achille. — Achille combat contre Hector. — Achille prend par le caſque Hector, qu'il vient de tuer. — Achille traîne derriere ſon char le corps d'Hector. — Patrocle ſur le bûcher: on croit qu'Achille met ſur lui ſes cheveux qu'il vient de couper. — Jeux funéraires & courſe de chevaux en l'honneur de Patrocle. — Eumele fils d'Admete court avec les autres; ſon char verſé, & il eſt couché par terre. — Fabretti croit que celui qui ſe tient auprès du bûcher la pique à la main, eſt Phénix. Mercure conduit Priam à la tente d'Achille, pour racheter le corps d'Hector. — Achille le lui accorde. — Automédon & Alcimus prenent les préſens que Priam a apportés pour racheter le corps de ſon fils. — Achille & ſes gens levent le corps d'Hector pour le mettre ſur ſon char; mais ce char ne paroît pas ici.

Je ne vois pas, dit Monfaucon, que cette table *iliaque* nous apprene grand choſe: les figures y ſont ſi petites, qu'on n'y peut bien remarquer ni la forme, ni des habits, ni des armes. (Elles n'ont que ſix à huit lignes de hauteur). Le baſrelief eſt d'ailleurs fait avec tant de négligence, qu'étant de l'iliade même, il s'éloigne cependant aſſez ſouvent de la narration d'Homere; nous avons remarqué quelques endroits où il s'en éloigne poſitivement, & il y en a encore bien d'autres: de ſorte que s'il falloit faire un commentaire, j'aimerois mieux le faire ſur Homere même que ſur cette table. Après les ſujets décrits juſqu'ici, s'éleve une colonne écrite en grec, dont voici le ſens.

„ Les Grecs font un mur & un foſſé pour défendre les navires. Ils combatent contre les „ Troyens qui les défont, les pourſuivent & „ paſſent la nuit auprès des navires. Les princi„ paux d'entre les Grecs envoient une ambaſſade „ à Achille. Agamemnon offre, pour ſe reconci„ lier, pluſieurs préſens, & Briſéis qu'il lui avoit „ ôtée. Ulyſſe, Phénix & Ajax portent la paro„ role. Achille rejete les préſens, & refuſe de „ ſecourir les Grecs. Les chefs de l'armée après „ ce refus d'Achille, envoient Ulyſſe & Diome„ de, pour reconnoître le camp des ennemis. „ Ceux-ci rencontrent Dolon, qu'Hector envoyoit „ comme eſpion vers le camp des Grecs: ils ap„ prenent de lui tout l'ordre de l'armée, & la „ garde qu'on y faiſoit. Ils tuent Dolon, & en„ ſuite Rhéſus, roi des Thraces, avec pluſieurs „ autres, & emmenent ſes jumens au camp des „ Grecs. Le jour étant arivé, le combat reco„ mença. Les plus braves de ceux qui défen„ doient ces navires inexpugnables, étoient Aga„ memnon, Diomede, Ulyſſe, Machaon, Eury„ pyle. Patrocle envoyé par Achille, apprend de „ Neſtor les afaires des Grecs. Hector rompt les „ portes des Grecs, & vient attaquer les navires. „ Pendant le fort du combat Achille apprend de „ Patrocle le mauvais état des Grecs, & voyant „ le navire de Protéſilas en feu, il envoie les „ Myrmidons commandés par Patrocle, à qui il „ donne ſes chevaux & ſes armes. Les Troyens „ voyant arriver ce ſecours, prenent la fuite. Pa„ trocle tue un grand nombre d'hommes; entr'au„ tres Sarpedon, fils de Jupiter, & pourſuit les „ autres juſqu'aux murs de la ville. Hector „ le tue & prend ſes armes. On combat de „ part & d'autre à qui emportera ſon cadâvre. „ (La terreur ſeule de la voix d'Achille fait re„ tirer les Troyens). Thétis prie Vulcain de fa„ briquer des armes: il les fait de bon cœur. Les „ Grecs emportent le corps de Patrocle aux na„ vires, Thétis ayant apporté les armes, Agame„ non rend Briſéïe à Achille, (qui pourſuit les „ Troyens ſur le fleuve Scamandre). Il com„ bat contre Hector & le tue, il recouvre ſes „ armes, atache le cadâvre d'Hector à ſon char, „ le traîne par la campagne juſqu'aux navires, „ & rend à Patrocle les devoirs de la ſépulture. „ Priam vient au navire d'Achille, rachete le „ corps d'Hector, l'emporte à la ville. Les „ Troyens font ſes funérailles & lui érigent un „ tombeau „.

Revenons à la ſuite de l'Iliade qu'Homere n'a pouſſée que juſqu'aux funérailles d'Hector & qui eſt ſculptée ſur la table *iliaque*. *Le ſac de Troie écrit par Stéſichore, Troyen*: Le nom πρωτὸς *Treicus* qui vient après paroît avoir été le titre de ſon livre. — *L'iliade ſelon Homere; l'Éthiopide ſelon Arctinus Miléſien*: ſon livre s'appeloit Éthiopide, des Éthiopiens qui vinrent ſous la conduite de Memnon, au ſecours de Troye. — *La petite iliade faite par Leſchès Pyrrhéen*. On ne convenoit pas ci-devant de l'auteur de la petite iliade. Cette table ſemble déterminer à croire que c'eſt Leſchès. — La table étant rompue, il ne reſte qu'une derniere ſyllabe ΚΗΣ, qui eſt à ce qu'on croit la fin du mot ΠΟΔΑΡΚΗΣ, *Podarces* tué par Penthéſilée; on voit la même Penthéſilée tuée par Achille. — Achille tue Therſite. — Antiloque tué par Memnon. Memnon tué par Achille, défendu par Ajax & par Ulyſſe. — Deuil ſur le corps d'Achille. — Muſe qui vient pleurer ſur le corps d'Achille. — Sépulcre d'Achille. — Ajax Telamon en furie. — Le tombeau d'Ajax qui ſe tua lui-même. — On croit que celui qui tombe eſt Nirée. — Eurypyle tué par Néoptoleme, fils d'Achille. — Ulyſſe & Diomede volent le Palladium. — Le cheval de bois mené par les Troyens & Phrygiens; Priam à la tête de ceux qui le conduiſent. Sinon mené les mains liées derriere le dos. Caſſandre fait en vain ſes prédi-

ctions trop vraies. — Le cheval de bois dans Troye, on n'y monte que par une échele, & l'on en deſcend de même. — Le temple de Minerve. — Ajax Oilée tire par les cheveux Caſſandre, qui tend les mains vers le temple de Minerve. — On croit enſuite voir Coræbus, tué par Diomede ou Sémélé. — Néoptoleme, après avoir tué Polités, fils de Priam, rue ſur un autel Priam lui-même, qui embraſſoit ſon fils. — Démophoon & Achamas, fils de Théſée, trouvent Éthra leur grande mere, qui étoit comme en eſclavage ſous Helene. — Énée eſt ici repréſenté deux fois : une fois avec ſon pere, tenant tous deux les dieux pénates dans une eſpece de petite chapelle. — Dans l'autre image Énée porte ſur les épaules Anchyſe ſon pere, qui tient la niche des pénates : Énée tient de l'autre main le petit Aſcanius ; Mercure conduit la troupe. — Le ſépulcre d'Hector. Au tour du ſépulcre ſont Talthybie, Héraut qui fait des prédictions ordinaires ; Andromaque qui tient ſon fils Aſtianax ; Caſſandre qui pleure ; Helenus de l'autre côté du ſépulcre ; Hécube & Polyxene, Andromaque encore ; Helenus qui parle à Ulyſſe. — Néoptoleme immole Polyxene auprès du ſepulcre d'Achille, en préſence d'Ulyſſe & de Calchas. — La flote des Grecs près du promontoire de Sigée, avec une tour qui la défendoit. — Énée s'embarque avec ſon pere qui porte les dieux pénates, & Miſene qui porte le gouvernail.

Il eſt difficile de dire quelque choſe de certain ſur le temps où cette table a été faite. Fabretti croit qu'elle eſt poſtérieure à l'Énéide de Virgile, ce que je croirois auſſi volontiers. Une choſe qui pouroit faire juger qu'elle a été faite ſous les premiers Empereurs, c'eſt que l'E, le Σ, & l'Ω, y ſont en cette forme, qui fut bientôt changée après l'établiſſement de l'empire romain, comme Montfaucon l'a fait voir dans ſa paléographie greque.

ILICET, mot formé des deux *ire licet*, on peut ſe retirer. Ce mot étoit la formule avec laquelle les huiſſiers terminoient les audiences, & les pleureuſes renvoyoient les gens du deuil.

ILION. *Voyez* ILIUM.

ILIONE, une des filles de Priam, fut mariée par ſon pere au cruel Polymneſtor, roi de Thrace. Priam, pendant la guerre de Troye, avoit envoyé à ſon gendre le jeune Polydore, pour le mettre en ſûreté. Polymneſtor l'ayant fait périr ſecrétement, *Ilione*, ſœur de ce jeune prince, en mourut de regret. Hygin raconte différemment cette hiſtoire. *Ilione*, dit-il, ayant reçu ſon frere encore au berceau, & connoiſſant la méchanceté de ſon mari, fit paſſer Diphile, fils du tyran, pour ſon frere, & éleva Polydore comme ſon fils : en ſorte que Polymneſtor ayant voulu faire mourir le prince troyen, n'ôta la vie qu'à ſon fils. Dans la ſuite, *Ilione* ayant été répudiée par ſon mari, à la perſuaſion des Grecs, elle découvrit le myſtere à Polydore, devenu grand ; & trouva en lui un vengeur. *Voyez* POLYDORE.

ILIPA, en Eſpagne.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ILISSIDES, ou ILISSIADES, ſurnom des muſes, pris du fleuve *Iliſſus*, dans l'Attique, dont les eaux étoient réputées ſacrées chez les Grecs par un ſtatut de religion, *ſacro inſtituto*, dit Maxime de Tyr.

Les Athéniens avoient conſacré un autel aux muſes ſur les bords de l'*Iliſſus* ; c'étoit-là auſſi que ſe pratiquoit la luſtration dans les petits myſteres.

ILISSUS. *Voyez* l'article précédent.

ILITHYE, fille de Junon, & ſœur d'Hébé, preſidoit, comme ſa mere, aux acouchemens : les femmes, dans les douleurs de l'enfantement, lui conſacroient des haſtes, & lui promettoient de ſacrifier des vaches, ſi elles étoient heureuſement délivrées. Cette déeſſe avoit à Rome un temple, dans lequel on portoit une piece de monoie à la naiſſance, à la mort de chaque perſone, & lorſqu'on prenoit la robe virile. Servius Tullius avoit établi cet uſage, pour avoir un exact dénombrement de tous les citoyens & habitans de Rome. *Voyez* LEVANA.

Le nom d'*Ilithye* étoit formé d'εἰλεῖσθαι, *naître*. Sur les médailles latines elle eſt appelée *Juno Lucina*, ou *Lucina*, parce que les Romains tranſportoient à Junon-Lucine les fonctions d'*Ilithye*, que les Grecs attribuoient à Diane ou à Bubaſte. *Voyez* BUBASTE.

ILIUM, }
ILION, } nom de la citadele de Troye, qui
ILIOS, }

fut bâtie par Ilius quatrieme roi de Troye. Les poëtes mettent aſſez indifféremment le nom d'*Ilion* pour celui de Troye. *Ilion* eſt la premiere ville qui ait porté le nom de Néocore. *Voyez* NEOCORE.

ILIUM, dans la Troade. ΙΛΙΕΩΝ & ΙΛΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RR. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Caligula, de Claude, de Néron, d'Hadrien, de M. Aurele, de Fauſtine jeune, de Verus, de Commode, de Sévere, de Domna, de Caracalla, de Geta, de Gordien Pie, de Gallien, de Criſpine, de Diaduménien, de Salonine.

ILLERGAVONIA, en Eſpagne.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

M. H. I. ILLERGAVONIA. DERT. *Municipium Hibera Julia Illergavonia Dertoſanorum.*

Devenue municipe, elle a fait fraper des médailles latines en l'honeur de Tibere, avec la légende précédente.

ILLICI, en Eſpague.

C. I. SL. A. *Colonia immunis Illice Auguſta.*

C. C. IL. A. *Colonia Cæſarea Illice Auguſta.*

Cette Colonie romaine a fait fraper des médailles latines en l'honeur d'Auguſte, & de Tibere.

ILLUSTRE, étoit autrefois dans l'empire romain un titre qu'on donnoit aux gens d'un certain rang *Inluſtris*, *illuſtris*. On donna d'abord le titre d'illuſtre aux chevaliers les plus diſtingués qui avoient droit de porter le *latus clavus*. Enſuite on appela *illuſtres* ceux qui tenoient le premier rang entre ceux que l'on appeloit *honorati*; c'eſt-à dire, aux préfets du prétoire, aux préfets de Rome, aux tréſoriers, aux maîtres des ſoldats, aux maîtres des offices, aux comtes des afaires privées, aux comtes des domeſtiques, &c. comme l'ont ſouvent montré Briſſonnet, Pancirolle, le P. Sirmond & Jean Selden, *de Titul. honor.*

Il y avoit différens degrés ou ordres parmi les *illuſtres*; & comme on diſtingue en Eſpagne des grands de la premiere & de la ſeconde claſſe; il y avoit auſſi des *illuſtres* qu'on nommoit grands, *majores illuſtres*; & d'autres qu'on nommoit petits, *illuſtres minores*; par exemple le préfet du prétoire étoit d'un rang au deſſus du maître des offices, quoiqu'ils fuſſent tous deux *illuſtres*. (*Voyez* Cujas, *L. ult. de dignitat. C. L.* 52.). La Nouvele de Valentinien, *tit. de honoratis*, diſtingua juſqu'à cinq degrés d'*illuſtres*, entre leſquels les premiers de tous ſont appelés *illuſtres adminiſtrateurs*. (*Voyez* encore Cojas *L.* 1, *de primicerio & ſecondicerio & notariis*, *C. L.* 50, & le Lexicon de droit de Calvin). Les Grecs des bas ſiecles ont auſſi dit ἐνδοξος, comme on peut le voir dans Suicer.

Nos rois de la premiere, & même de la ſeconde race, ſe trouvoient honorés du titre d'illuſtre: *Vir illuſtris* ou *illuſter*: c'étoit le titre qu'ils prenoient dans leurs chartes, & celui qu'ils regardoient comme le plus diſtingué. Voyez les diplomes raportés par Doublet dans ſon hiſt. de S. Denis, par le P. Mabillon, dans la diplomatique, & par Ducange. Ce titre commença lorſque Clovis I reçut de l'empereur Anaſtaſe les honeurs conſulaires, auxquels le titre d'*illuſtre* étoit ataché. Dans la ſuite les maires du palais qui avoient uſurpé l'autorité royale, s'arrogerent auſſi la même qualification, qui fut dédaignée par Charlemagne devenu Empereur, & abandonée aux grands ſeigneurs.

ILLYRIEN. Euſtarhe, dans ſes notes ſur Denis le géographe (v. 385, de l'édition de Robert Étienne) dit que les *Illyriens* avoient pris leur nom d'*Illyrius*, fils de Cadmus & d'Harmonie. Les *Illyriens* avoient parmi eux une fable qui diſoit que des gens venus de Thebes en cette contrée, après une grande vieilleſſe furent changés en ſerpens, parce que Cadmus avoit tué un dragon qui gardoit une fontaine. Euſtathe qui raporte cette fable, en conclut que les *Illyriens* étoient originairement Grecs, que c'étoit une colonie venue de Grece, mais qui avoit perdu la politeſſe greque, & y étoit devenue barbare.

Les *Illyriens* avoient la réputation d'être de grands buveurs. — Ils rendoient un culte particulier à Belenus ou au Soleil. Tous les neuf ans ils précipitoient ſolemnélement quatre chevaux dans la mer, en l'honeur de Neptune-Hippius. (*Feſtus in hoc verbo*).

ILOTES, ſ. m. pl. *Hiſt. anc.*, nom des eſclaves chez les Lacédémoniens. Quand ceux-ci commencerent à s'emparer du Péloponeſe, ils trouverent beaucoup de réſiſtance de la part des naturels du pays, mais ſur tout des habitans d'Élos qui, après s'être ſoumiſe, ſe révolta contr'eux. Les Spartiates aſſiégerent cette place, la prirent à diſcrétion, & pour faire un exemple de ſévérité, en réduiſirent en eſclavage les habitans, eux & tous leurs deſcendans à perpétuité. Les *Ilotes*, ou comme d'autres les appelent, les *Helotes* étoient donc à Lacédémone des eſclaves publics, employés aux miniſteres les plus vils & les plus pénibles, & traités avec une extrême rigueur; mais les magiſtrats les acordoient quelquefois aux particuliers, à condition de les rendre à la ville quand elle les redemanderoit. On les employoit à la culture des terres & aux autres travaux de la campagne. Dans des beſoins preſſans on s'en ſervoit à la guerre, & pluſieurs y ont mérité leur liberté par leur ſervice. Dans les commencemens on avoit fixé leur nombre, de peur qu'en ſe multipliant ils ne fuſſent tentés de ſe révolter; & par cette raiſon l'on expoſoit les enfans qui naiſſoient d'eux au delà du nombre fixé; mais cette loi inhumaine dura peu; du reſte on en uſoit très-rigoureuſement avec les *Ilotes*; on les fuſtigeoit cruélement & ſans raiſon en certain temps de l'année, ſeulement pour leur faire ſentir le poids de la ſervitude; on alloit même juſqu'à les tuer quand ils devenoient trop gras, & on mettoit leurs maîtres à l'amende, comme les ayant trop bien nouris, & trop peu chargés de travaux. Par une autre bizarerie auſſi condamnable, on les obligeoit à s'enivrer à certains jours de fêtes, afin que les enfans fuſſent par ce ſpectacle détournés du vice de l'ivrognerie. Quelques-uns de ces *Ilotes* étoient pourtant employés à des occupations plus honêtes, comme à conduire les enfans aux écoles publiques ou aux gymnaſes, & à les ramener. Ceux-ci étoient des eſpeces d'affranchis qui ne joniſſoient pas néanmoins de tous les priviléges des perſones libres, quoique par leur bonne conduite ils puſſent ariver à ce degré de liberté; puiſque Lyſandre, Callicratidas, Gylippe, étoient *Ilotes* de naiſſance, & qu'en conſidération de leur valeur on leur avoit acordé la liberté.

Digitized by Google

ILUS, quatrieme roi de Troye, étoit fils de Tros & de la nymphe Callyrhoé. C'eſt lui qui fit bâtir le citadelle d'Ilion, & qui chaſſa Tantale de ſon royaume. Il eut pour freres Ganimede & Aſſaracus; & pour fils Laomédon. *Voyez* GANIMEDE.

IULUS, le jeune Aſcagne, fils d'Énée, porta auſſi le nom d'*Ilus*, tandis qu'Ilion ſubſiſta: mais après ſa ruine il changea le nom d'*Ilus*, en celui d'*Iulus*.

IMAGES (droit d'), *jus imaginum*. Les antiquaires ſe ſervent du mot *images* pour deſigner les portraits des ancêtres & des empereurs ſculptés ou peints, auxquels les Grecs & les Romains rendoient une eſpece de culte, pour leſquels ils avoient une vénération particuliere. Nous ne parlons point ici des *ſtatues* qui auront leur article particulier.

Excepté quelques *images* ſculptées ſur des urnes ſépulcrales, nous avons peu de monumens grecs de cette eſpece. Les écrivains de cette nation nous apprenent cependant que l'on conſervoit chez elle les *images* des hommes célebres & des aïeux chéris.

Les Romains nous fourniront plus de détails ſur cet objet. Ils conſervoient avec grand ſoin les *images* de leurs ancêtres, & les faiſoient porter dans leurs pompes funebres & dans leurs triomphes. Mais cet honeur, c'eſt à dire, le droit de faire peindre ou ſculpter ſon portrait, *jus imaginis*, ou le droit de faire porter celles de ſes ancêtres, *jus imaginum*, n'appartenoit pas indiſtinctement à tous les citoyens. Il falloit pour en jouir avoir exercé une des magiſtratures curules, l'édilité, la préture ou le conſulat. Cicéron le dit expreſſément (*Verr.* 5.), en parlant de lui même: *ego me ab ædilitatem mihi delatam adeptum eſſe intelligo, antiquiorem in ſenatu ſententiæ dicendæ locum, togam prætextam, ſellam eurulem, jus imaginis ad memoriam poſteritatemque prodendam*. Il étoit d'uſage de remercier le peuple de cette faveur, par un diſcours d'apparat, dans lequel on raportoit les ſervices ou les belles actions, par leſquelles ſes ancêtres s'étoient rendus recomandables. Cicéron nous l'apprend encore (*Agrar.* 2. 1.): *eſt hoc in more poſitum, ut ii qui beneficia veſtro imagines familiæ ſuæ conſecuti ſunt, eam primam habeant contionem, qua gratiam beneficii veſtri cum ſuorum laude conjungant*.

Ces *images* étoient le plus ſouvent de cire, quelquefois de marbre, & même ornées de perles. Pline (37. 2.) fait mention des perles dont étoit entourée l'*image* de Pompée: *imago Cn. Pompeii e margaritis*. Mais ce luxe ne commença à devenir général que ſous les empereurs. Ce fut alors qu'un ſimple avocat, Aemilius, fit élever dans l'*atrium* ou veſtibule de ſa maiſon, une ſtatue équeſtre en ſon honeur (*Juven. ſat.* VIII. 125.) L'*atrium* des familles qui avoient long-temps occupé les grandes magiſtratures, étoit embaraſſé de la quantité d'*images* enfumées qu'il renfermoit: *atriaque immodicis*, dit Martial (12. 90. 5.), *arcbat imaginibus*. Ces *images* étoient enfumées par le vétuſté & par le foyer qui étoit toujours alumé dans l'*atrium* en l'honeur des dieux lares. Pour les en préſerver on les renfermoit quelquefois dans des armoires. Dans les jours de ſolemnité & de joie on tiroit les *images* de leurs niches, on les couronoit de laurier & on les revêtoit des habits qui caractériſoient leurs magiſtratures. Polybe (VI. 53.) dit qu'on leur mettoit des toges à toutes, mais des toges prétextes aux *images* des conſulaires ou des anciens préteurs; des toges ornées de pourpre à celles des cenſeurs, & enfin des toges brodées en or, à celles des triomphateurs. Les eſclaves ſurnomés *atrienſes*, avoient ſoin de nétoyer les *images*, de les parer aux jours de fête, & de les porter aux funérailles des membres de la même famille. On les y portoit ordinairement placées ſur de petits lits ou brancards, & quelquefois fichées ſur des piques (*Sili. ital.* X. 567.). Mais on briſoit les *images* de ceux dont on condamnoit la mémoire, ou on ne les laiſſoit pas paroître aux funérailles de leurs deſcendans. C'eſt ainſi qu'un empereur jaloux & barbare, empêchant de porter à un convoi les *images* de Brutus & de Caſſius, ſervit plus à les rapeler au ſouvenir des aſſiſtans, que s'il ne les avoit point proſcrites: *ſed prafulgebant*, dit énergiquement Tacite, *Caſſius atque Brutus hoc ipſo, quod effigies illorum non viſebantur*.

Les *images* des empereurs avec leurs noms attachées aux enſeignes militaires, placées ſolemnélement dans les endroits publics, & portées en pompe, étoient des témoignages par leſquels le peuple & l'armée les reconoiſſoient pour ſouverains. Lorſqu'au contraire ils vouloient les dégrader, ils briſoient leurs images, en renfermoient les débris dans les bones & les précipitoient dans les ſleuves & les cloaques. Pour les autres détails. *Voyez* STATUES.

On plaçoit dans les bibliotheques publiques & particulieres les *images* ou les ſtatues des écrivains célebres; & on deſſinoit leurs portraits au commencement de leurs ouvrages. Mille paſſages garantiſſent le premier uſage; & le ſecond eſt conſtaté par ce diſtique de Martial (XIV. 186.):

Quam brevis immenſum cepit membrana Maronem!
Ipſius vultus prima tabella gerit.

Les Romains faiſoient graver ſur leurs anneaux les *images* de leurs amis. Les diſciples d'Épicure ne ſe contentoient pas des ſes *images* placées dans leurs chambres *cubiculaires*, & auxquelles ils rendoient une eſpece de culte; mais ils les portoient gravées ſur leurs anneaux & même ſur leurs coupes, *ſed etiam in poculis*, dit Cicéron (*de fin.* V. 1.). Ovide diſoit auſſi (*Triſt.* 1. 6. 5.):

Hæc

Hæc tibi diſſimulas, ſentis tamen, optime, dici,
In digito qui me ſerſque reverſque tuo:
Effigiemque meam fulvo complexus in auro
Cara relegati, qua potes, ora vides.

Claude ne permit pas indiſtinctement à tous ſes ſujets de porter ſon *image* ſur leurs bagues, mais ſeulement à ceux qui avoient les entrées de ſa chambre, *admiſſionum jus*. Veſpaſian abolit cette vile diſtinction qui étoit devenue à charge à ceux qui l'obtenoient, & qui ſervoit de fondement aux accuſations des délateurs. Car ce fut un crime capital ſous Tibere (*Suet.* 58. 3.), que de porter aux lieux ſecrets, ou dans les maiſons de proſtitution l'*image* de l'empereur gravée ſur ſon anneau; & même de prendre avec la main qui en étoit ornée le vaſe néceſſaire pour le ſoulagement des beſoins naturels (*Senec. de benef.* 3. 26.).

On plaçoit à la poupe des navires les *images* de certaines divinités, ou de certains animaux, & c'étoit ce que l'on déſignoit par ces mots, *tutela navis*.

Les Grecs & les Romains offroient dans les temples des dieux, non ſeulement leurs propres *images*, mais encore celles des autres hommes. (*Diogen. vit. Plat.*) Mithridate, fils de Rodobate, dédia aux muſes la ſtatue de Platon. (*Denis d'Halycarn.*). Romulus dédia à Vulcain des quadriges d'or & ſa propre *image*. (*Tacit. Annal.* 3. 64.). Jule dédia à Anguie, près du théâtre, l'*image* de Marcellus.

IMAGINES (*ad*), *IMAGINARIUS*, } porte-enſeignes. *V.* ENSEIGNES.

IMAGUNCULÆ.

„ Huit têtes de femmes rempliſſant ces quatre planches, dit Caylus, (*Rec. d'antiq.* T. 190.) Elles ſont de terre cuite, & ont chacune depuis douze juſqu'à quinze lignes de hauteur: celle que l'on voit au *n°.* 1. eſt plus grande environ du double. Cette quantité de têtes de la même maniere, à peu près du même volume, trouvées toutes en Égypte, & qui n'ont aucun attribut de divinité, me perſuade qu'elles pouvoient être quelques-unes de ces poupées dont Cicéron, dans ſes lettres à Atticus, parle, comme de portraits de dames romaines, tels que l'on en avoit trouvé pluſieurs dans les équipages de quelques jeunes gens. Voici ſes paroles. „ On y trouve les portraits de cinq de nos dames. „ (*Lettre VI. trad. de Mongault.*) Le traducteur donna dans ſa note à ces portraits les noms „ d'*imagunculæ*, de *pla-* „ *gunculæ*, petites poupées de cire qui repréſen- „ toient les perſones au naturel, & dont on ſe „ ſervoit dans les enchantemens „. Ce dernier trait d'une ſuperſtition reçue chez les Romains augmentoit le mérite de la confiance, & par conſéquent celui de la faveur que ces dames accordoient à leurs amans. Mais il ne s'agit point ici de ces ſortes de réflexions. Je n'ignore pas que ces poupées ou buſtes ou ſtatues antiques étoient ordinairement de cire; mais il ſe pouvoit auſſi que pour les rendre plus durables & les préſerver d'un grand nombre d'inconvéniens, on les eût fait de terre, par la raiſon qu'on avoit la reſſource de la cuite, pour garantir ces figures des accidens inévitables à celles de cire. Je n'inſiſte point ſur cette conjecture, de quelque vrai-ſemblance qu'elle puiſſe être accompagnée; mais j'ajouterai qu'il ne paroît en aucun endroit que les anciens aient jamais conſacré la peinture à cette conſolation des amans dans l'abſence „.

IMBRASIA, ſurnom de Junon, pris du fleuve Imbraſus, de l'île de Samos, dans lequel les prêtres de cette déeſſe alloient quelquefois laver ſa ſtatue; auſſi les eaux de l'Imbraſus étoient tenues pour ſacrées (*Plin. lib. V. cap. XXXI.*)

IMBRICES. Voyez APPLAUDISSEMENS.

IMBRIUS, fils de Mentor, & mari de Médéſicaſte.

IMBRUS, en Carie. ΙΜΒΡΟΥ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze . . . . *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Leur fabrique & leur légende ſuffiſent pour les diſtinguer des médailles frapées dans l'île d'*Imbrus*.

IMBRUS, île. ΙΜΒΡΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette île ſont:

RRR. en bronze . . . . *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

I. M. D. *Idæa Matri Deum.*

IMÉROS, ou le déſir, fut diviniſé, chez les Grecs; on trouve ſon nom avec ceux d'Éros & de Pothos, qui ſignifient amour & ſouhait: tous les trois ſont repréſentés ſous la figure de trois cupidons, ou trois amours.

Le nom *Iméros* eſt formé de ἱμείρω, *je déſire*.

IMMENTE. *Voyez* CESTE.

IMITATIONS *égyptiennes*.

„ L'égalité, dit Caylus, (*Rec. d'antiq. IV. pl.* 19. *n°.* 1.) ou plutôt la répétition de la maniere d'opérer dans les arts, préſente un tableau qui ſe retrace continuellement aux yeux de l'antiquaire. Depuis la découverte de la Chine, l'Europe n'a que trop ſouvent copié les magots & l'architecture de ce pays, ſi cette façon de bâtir mérite de porter ce nom: cette petite nouveauté pouroit trouver ſa place dans les modes; mais elle a été malheureuſement entretenue par la pareſſe & l'ignorance des artiſtes, qui par ce moyen compoſant ſans étude & ſans réflexion. Cependant il faut convenir que cet écart du goût vrai, eſt une *imitation* des anciens, ou plutôt une répétition dépendante du méchaniſme des têtes. En effet, on remarque qu'après la décadence des grandes écoles de la Grece, le prétendu goût Égyptien

ſa répandit en Italie & peut-être même dans la Grece, depuis la conquête que les Romains firent de ce pays. Les payſages, les vues & les architectures qu'on a trouvées à *Herculanum*, ont augmenté les preuves de ce fait. Il eſt même très-vrai-ſemblable que le genre bizâre, toujours plus facile que l'ornement raiſonable, mais un peu plus épuré qu'il n'a paru dans ces derniers temps, a été la ſource des groteſques & des arabesques qui ont paſſé juſqu'à nous. Ce n'eſt pas que les Égyptiens & les Chinois n'aient fait de bons ouvrages. La grandeur & la ſolidité des premiers les a rendus comparables aux géans de la fâble; & j'ai vu quelques têtes faites d'après nature, exécutées à la Chine, qui n'étoient dépourvues ni de raiſon ni de beauté: il ſeroit même étonant que cela ne fût pas; la nature eſt également belle dans toutes les parties du monde. Un génie heureux ſait & la lire & la rendre à travers tous les nuages de la mode. Quoi qu'il en ſoit les Romains ont adopté à l'égard des Égyptiens, une maniere facile, légere, ou plutôt négligée, que nous avons répétée, & que nous répéterons encore à l'égard des Chinois. Il eſt vrai que les anciens ont pouſſé ce goût plus loin que nous, c'eſt-à-dire, que nous en avons moins abuſé. Nous n'avons *imité* la Chine que ſur des corps légers, & des matieres d'une médiocre durée. Les Romains au contraire ont peint des freſques. Ils ont oublié leur pays pour repréſenter les aſpects de l'Égypte. Ils ont plus fait; ils ont exécuté des bas-reliefs ſur le marbre, comme on peut le voir ſur la plinte de la ſtatue du Nil. Ce mauvais goût avoit fait dès-lors une ſi foible impreſſion en Italie, que les hommes y ſont repréſentés informes, boudinés & ſans aucun ſentiment de nature. Un ouvrage de ce genre & de cette importance, auroit ſuffi pour la preuve de ce que je viens d'avancer; mais le morceau de terre cuite, ou plutôt le modele que préſente ce n°. prouve une répétition de ce même abus. Le goût, la compoſition & le travail ont tant de raport avec les bas reliefs de la ſtatue du Nil, que j'ai eu beſoin de la confrontation pour croire que cette barque & ces deux Égyptiens n'étoient pas abſolument conformes à une partie de cette plinte. Mais le bas-relief de ce n°. préſente des différences; il eſt même d'une plus petite proportion. Indépendament de tous les raports de goût, de travail & de compoſition, on ne peut douter que ce modele n'ait été fait dans l'intention de repréſenter le Nil. Les pieds des *ibis* que le fragment a conſervés, caractériſent abſolument les bords de ce fleuve. (*Largeur ſept pouces: plus grande hauteur cinq pouces ſix lignes.*).

Voyez à la fin de l'article ÉGYPTIENS & de celui d'HADRIEN, le dévelopement & les preuves qu'a données Winckelmann, de cette opinion du ſavant Caylus.

I. M. M. *Idæa Matris magna*.

IMMOLARE, ſe diſoit proprement de l'action de répandre ſur la tête de la victime un mélange de farine & de ſel appelé *mola ſalſa*. Ce mot avoit conſéquemment raport à celui qui offroit le ſacrifice & non au prêtre ou au victimaire.

IMMORTALITÉ de l'âme. Winckelmann a publié dans ſes *monumenti inediti*, n°. 170, une allégorie facile à entendre, & dans laquelle l'*âme* eſt repréſentée par un papillon, ſon ſymbole ordinaire. C'eſt une pâte antique du baron de Stoſch. On y voit Platon aſſis tenant un livre, & méditant profondément à la vue d'une tête de mort, ſur laquelle eſt poſé un papillon. Il eſt difficile de méconoître ici l'immortalité de l'*âme*.

IMPERATOR: on voyoit dans la cour du capitole une ſtatue de Jupiter, ſurnomé *Imperator*, qui avoit été apporté de la Macédoine par T. Quintius Flaminius; elle avoit ſans doute été conſacré par quelque général d'armée, à la ſuite d'une victoire, dont l'honeur étoit reporté à Jupiter.

IMPERATOR, titre que les ſoldats déféroient par des acclamations à leur général, après quelque victoire ſignalée. Il ne le gardoit que juſqu'à ſon triomphe; mais Jules Céſar l'ayant retenu en s'emparant de l'empire, il devint le nom propre de ſes ſucceſſeurs, & déſigna la ſouveraine puiſſance.

IMPÉRATRICE, femme de l'empereur. Le ſénat immédiatement après l'élection de l'empereur donnoit le nom d'*Auguſte*, *Auguſta*, à ſa femme & à ſes filles. Entre les marques d'honeur atachées à leurs perſones, une des principales étoit, de faire porter devant elles du feu dans un braſier, & des faiſceaux entourés de lauriers, pour les diſtinguer de ceux des principaux magiſtrats de l'empire. Cependant comme pluſieurs *impératrices* ont joué un fort petit rôle dans le monde, ou ſont reſtées peu de temps ſur le trône: les plus habiles antiquaires ſe trouvent embaraſſés, pour ranger quelques médailles ſingulieres d'*impératrices*, dont on ne connoît ni le ſexe ni les actions, & dont les noms manquent le plus ſouvent dans l'hiſtoire. Fauſtine & Lucille ſont les ſeules qui nées de peres empereurs n'ont dû qu'à elles mêmes leur grandeur, & le rang qu'ont obtenu leurs maris.

Les *Impératrices* romaines paroiſſent ſouvent ſur les médailles, ſous la forme de quelque divinité & avec ſes attributs; de même que Cléopâtre, s'étoit fait repréſenter en Iſis, & en portoit le nom.

IMPÉRIALES (Médailles). Les antiquaires appelent de ce nom les médailles des empereurs romains (auxquelles on en joint par convenance quelques autres en petit nombre), depuis Jules-Céſar juſqu'aux derniers Paléologues. — Les *impériales* latines ſont ſuite aux *conſulaires*, & même elles ſe mêlent enſemble juſqu'aux fils d'Auguſte. — On peut y joindre, ſi l'on n'eſt pas

fort riche en médailles, les *impériales* greques, d'Égypte, ou de Colonies, qui finiſſent à Dioclétien.

Parmi les *Impériales*, dit Jobert, on diſtingue le haut & le bas Empire: & quoiqu'à l'égard de ce qu'on appele moderne, toutes les médailles des empereurs juſqu'aux Paléologues, paſſent pour antiques, encore qu'elles deſcendent juſqu'au quinzieme ſiecle; les curieux n'eſtiment que celles du haut empire, qui finit ſelon eux au temps des trente tyrans, & commence à Jules-Céſar, ou à Auguſte; en ſorte qu'il renferme tout l'eſpace de temps, environ depuis l'an 700 de Rome, 54 ans avant J. C., juſqu'à l'an 1010 de Rome, ou environ, & de J. C. environ 260.

Le bas empire comprend près de 1200 ans, ſi l'on veut aller juſqu'à la ruine de l'empire de Conſtantinople, qui ariva en l'an 1453, où les Turcs s'en rendirent maîtres; de ſorte qu'on ne reconut plus que l'empire d'occident dens tout le monde chrétien. Ainſi l'on y peut trouver deux différens âges; le premier depuis l'empire d'Aurélien ou de Claude le Gothique, juqu'à Héraclius, qui eſt d'environ 350 ans. Le ſecond depuis Héraclius, juſqu'aux Paléologues, qui eſt de plus de huit cents ans.

Rien, dit la Baſtie, n'eſt moins vrai que cette aſſertion de Jobert, ſur tout quand on termine le haut empire aux trente tyrans: ce ſeroit autre choſe ſi on ne le terminoit qu'à Conſtantin: encore ſeroit-on obligé d'avouer, que depuis ce prince juſqu'à Théodoſe, on trouve de fort belles médailles en tous métaux, quoique peut-être on n'en trouve pas en toute grandeur dans chaque métal. C'eſt donc ſeulement des médailles de Théodoſe & des empereurs qui ſuivent, qu'on peut dire avec quelque vrai-ſemblance, que les curieux ne les eſtiment guere. Mais ce mot de *curieux* eſt fort équivoque, & mériteroit qu'on en fixât la ſignification. En effet, ſi par ce terme on entend tout homme qui fait une collection de médailles, l'homme de lettres ſe trouve confondu avec l'homme, purement homme de goût, qui ne cherche & n'eſtime dans les médailles que les beautés de la gravure entique. Rien ne diſtingue plus le vrai ſavant de celui qui ne cherche qu'à le paroître, & que ſes richeſſes mettent en état de ſatisfaire ſa vanité; puiſque l'un & l'autre ramaſſent des medeilles, quoique dans des vues bien différentes; auſſi leurs cabinets ne ſe reſſembleront point, & l'homme ſtudieux qui ne trevaille que pour s'inſtruire, recueillera avec ſoin des choſes qui ſeront négligées par celui qui cherche plutôt à flater ſon amour propre ou ſon goût, qu'à former ſon eſprit & à perfectioner ſes connoiſſances.

Ordre dans lequel on peut diſpoſer les médailles impériales qui exiſtent, & celles que l'on peut découvrir.

Pompée.
Jules-Céſar.
Sexte Pompée.
Brutus.
Caſſius.
Lépide.
Marc Antoine.
Marc-Antoine *fils*.
Cléopâtre.
Alexandre, *fils de Cléopâtre & d'Antoine.*
Céſarion, *fils de Cléopâtre & de Jules-Céſar.*
Caius-Antonius, *frere du Triumvir.*
Lucius-Antonius, *frere des deux précédens.*
Auguſte.
Livie, *épouſe d'Auguſte.*
Agrippa, *gendre d'Auguſte.*
Julie, *fille d'Auguſte.*
Caius-Céſar, *fils adoptif d'Auguſte.*
Lucius-Céſar, *fils adoptif d'Auguſte.*
Agrippa le jeune, *fils adoptif d'Auguſte.*
Tibere.
Druſus, *fils de Tibere.*
Druſus, *frere de Tibere.*
Antonia, *épouſe de Druſus, frere de Tibere.*
Germanicus, *neveu de Tibere.*
Agrippine, *la mere, femme de Germanicus.*
Néron & Druſus, Céſars, *fils de Germanicus.*
Caligula, *fils de Germanicus.*
Céſonie, *épouſe de Caligula.*
Julie Druſille, } *ſœurs de Caligula.*
Julie Liville, }
Claude I.
Meſſaline, *épouſe de Claude.*
Agrippine, *la jeune, mere de Néron.*
Britannicus, *fils de Claude.*
Claudia, *fille de Claude.*
Néron.
Octavie, *épouſe de Néron.*
Poppée, *épouſe de Néron.*
Meſſaline, *épouſe de Néron.*
Claudia, *fille de Néron.*
Clodius Macer, tyran d'Afrique, ſous Néron.
Galba.
Othon.

Vitellius :
Vitellius, *pere de l'empereur*.
Veſpaſien.
Domitille, *épouſe de Veſpaſien*.
Titus.
Julie, *fille de Titus*.
Domitien.
Domitia, *épouſe de Domitien*.
Veſpaſien *le jeune*.
Nerva.
Trajan.
Plotine, *épouſe de Trajan*.
Marciana, *ſœur de Trajan*.
Matidie, *niece de Trajan*.
Hadrien.
Antinoüs, *favori d'Hadrien*.
Sabine, *épouſe d'Hadrien*.
Ælius.
Antonin.
Fauſtine *mere*.
Galere Antonin, *fils d'Antonin*.
Marc Aurele.
Fauſtine *jeune*.
Annius Vérus, *frere de Commode* :
Vérus.
Lucille, *épouſe de Vérus*.
Commode.
Criſpine, *épouſe de Commode*.
Pertinax.
Titiane *épouſe de Pertinax*.
Julien I, *ou* Didius Julianus.
Manlia Scantilla, *épouſe de Julien I*.
Didia Clara, *fille de Julien I*.
Peſcennius Niger, tyran.
Plautiane, *épouſe de Niger*.
Albin.
Septime-Sévere.
Julie Domna, *épouſe de Septime-Sévere* :
Antonin Caracalla.
Plautille, *épouſe de Caracalla*.
Géta, *frere de Caracalla*.
Macrin.
Diadumenien, *fils de Macrin* :
Élagabale.
Julia Paula, *femme d'Élagabale*.
Aquilia Sévéra, *femme d'Élagabale* ;
Annia Fauſtina, *femme d'Élagabale*.
Soémias, *mere d'Élagabale*.
Mæſa, *aïeule d'Élagabale*.
Sévere-Alexandre.
Memmia, *épouſe de Sévere-Alexandre* ;
Orbiana, *épouſe de Sévere Alexandre*.
Mamée, *mere de Sévere Alexandre*.
Uranius Antoninus, tyran.
Maximin I.
Pauline, *épouſe de Maximin I*.
Maxime.
Gordien d'Afrique, *pere* :
Gordien d'Afrique, *fils*.
Balbin.
Papien.
Gordien Pie.
Tranquilline, *femme de Gordien-Pie* :
Philippe, *pere*.
Otacilia Sévéra, *épouſe de Philippe, pere*.
Philippe, *fils*.
Marin.
Pacatien.
Trajan Déce.
Étruſcille, *femme de Trajan Dece* ;
Hérennius, *fils de Trajan Dece*.
Hoſtilien, *fils de Trajan Dece*.
Perpenna, *tyran*.
Trébonianus Gallus.
Voluſien, *fils de Gallus*.
Émilien.
Valérien.
Mariniana, *épouſe de Valérien* :
Gallien, *fils de Valérien*.
Salonine, *épouſe de Gallien*.
Valérien, *jeune*.
Cornélia Supera, *femme de Valérien jeune* :
Salonin, *fils de Gallien*.
Jules Gallien, *fils de Gallien*.
Salonin Gallien, *fils de Gallien* (s'il a exiſté.)
Sulpicius Antoninus, tyran.
Cyriade, tyran.
Ingénuus, tyran :
Macrien, *pere*, *tyran* :
Macrien, *jeune*, *tyran*.
Quiétus, *fils de Macrien*, *tyran*.
Piſon, *tyran*.

Valens, *tyran*.
Baliſte, *tyran*.
Régillien, *tyran*.
Alexandre Émilien, *tyran ſous Gallien*.
Trébellien, *tyran*.
Celſus, *tyran*.
Saturninus, *tyran*.
Odénet, *céſar & empereur*.
Hérodien, *fils d'Odénat, Auguſte*.
Zénobie, *épouſe d'Odénat, Auguſte*.
Hérennien, *fils d'Odénat, Auguſte*.
Timolaüs, *fils d'Odénat, Auguſte*.
Méonius, *couſin d'Odénat, Auguſte*.
Poſtume, *tyran*.
Donate, *peut-être épouſe de Poſtume*.
Poſtume *jeune*, *tyran*.
Lælien, *tyran*.
Lollien *tyran*.
Victorin pere, *tyran*.
Victorin fils, *tyran*.
Victorine, *mere de Victorin pere*.
Marius, *tyran*.
Auréole, *tyran*.
Claude II, *ou le gothique*.
Cenſorin, *tyran*.
Quintillus, *frere de Claude gothique*.
Aurélien.
Sévérine, *femme d'Aurélien*.
Vabalathe, 3e *fils de Zénobie, Auguſte*.
Firmius, *tyran*.
Tétricus, *tyran*.
Tétricus jeune, *tyran*.
Septimius, *tyran*.
Tacite.
Florien, *frere de Tacite*.
Probus.
Saturnin, *tyran*.
Proculus, *tyran*.
Bonoſus, *tyran*.
Carus.
Magnia Urbica, *femme de Carus*.
Numérien, *fils de Carus*.
Carinus, *fils de Carus*.
Nigrine, *femme de Carinus*.
Nigrinien, *fils de Carinus*?
Julien, *tyran en Italie*.
Dioclétien.
Meximien-Hercule.
Conſtance I, *ou* Chlore.
Hélene, *épouſe de Conſtance-Chlore*.
Théodora, *épouſe de Conſtance-Chlore*.
Galere-Maximien.
Valérie, *femme de Galere-Maximien*.
Achillée, *tyran en Égypte*.
Amend, *tyran dans les Gaules*.
Ælien, *tyran*.
Careuſius, *tyran en Angleterre*.
Orinna, *femme de Careuſius* (ſi elle a exiſté.)
Allectus, *tyran*.
Domitius-Domitianus, *tyran*.
Sévere II.
Maximin Deza II.
Mexence, *tyran*.
Romulus, *fils de Maxence*.
Alexandre, *tyran*.
Licinius *jeune*.
Conſtantia, *femme de Licinius*?
Licinius.
Valérius Velens Céſar.
Martinien, *tyran*.
Conſtantin I.
Fauſte, *femme de Conſtantin*.
Criſpe, *fils de Conſtantin*.
Hélene, *femme de Criſpe*.
Fauſte II.
Delmatius, *neveu de Conſtantin*.
Hanniballien, *neveu de Conſtantin*.
Conſtantin *jeune* II.
Conſtant, *fils de Conſtantin*.
Saturnin III, *tyran ſous Conſtant*?
Conſtance II, *fils de Conſtantin*.
Euſébie, *épouſe de Conſtance II*.
Népotien, *tyran*.
Vétranion, *tyran*.
Magnence, *tyran*.
Décence, *frere de Magnence*.
Déſidérius, *frere de Magnence*?
Gallus, *fils de Conſtance*.
Conſtentine, *femme d'Hannibalien*.
Sylvein, *tyran*.
Julien II.
Hélene, *femme de Julien II*.
Jovien.
Valentinien I.

Sévéra, *femme de Valentinien I.*
Juſtine, *femme de Valentinien I.*
Valens, *frere de Valentinien I.*
Dominica, *femme de Valens.*
Procope, *tyran ſous Valens.*
Gratien, *fils de Valentinien I.*
Conſtantia, *femme de Gratien.*
Valentinien II.
Théodoſe I.
Flacille, *femme de Théodoſe I.*
Maxime, *tyran.*
Victor, *tyran, fils de Maxime.*
Eugene, *tyran.*
Arcadius, *fils aîné de Theodoſe I.*
Eudocie, *épouſe d'Arcadius.*
Honorius, *fils de Théodoſe I.*
Marie, *femme d'Honorius.*
Conſtance III.
Placidie, *fille de Théodoſe I.*
Conſtantin III, *tyran ſous Honorius.*
Conſtant, *fils du tyran Conſtantin.*
Jovin, *tyran.*
Sébaſtien, *frere de Jovin.*
Attale, *tyran.*
Théodoſe II, ou *le jeune.*
Eudoxie, *épouſe de Théodoſe II.*
Jean, *tyran.*
Valentinien III.
Eudoxie II, *femme de Valentinien III.*
Honoria, *ſœur de Valentinien III.*
Attila, roi des Huns. (On le place quelquefois avec les impériales.)
Pétrone Maxime, *tyran ſous Théodoſe II.*
Marcien.
Pulchérie, *épouſe de Marcien.*
Avite, *tyran.*
Léon I.
Vérine, *femme de Léon I.*
Majorien.
Sévere III.
Anthémius.
Olybrius.
Glycérius.
Léon *le jeune.*
Zénon.
Jules Népos.
Romulus Auguſtulus.

Baſiliſcus.
Zénonide, *épouſe de Baſiliſcus.*
Anaſtaſe I, ou *Dicore.*
Théodoric, *roi d'Italie.* (On le place quelquefois avec les impériales.)
Juſtin I.
Euſémie, *épouſe de Juſtin I.*
Vitalien.
Hildéric, *roi des Vandales.* (On le place quelquefois avec les impériales.)
Juſtinien.
Athalaric, *roi d'Italie*
Théodat, *roi d'Italie.*
Witigès, *roi d'Italie.*
Baduéla, *roi d'Italie.*
Théias, *roi d'Italie.*
Théodebert, *roi des François*
} On les place quelquefois avec les impériales.
Juſtin II.
Tibere II, ou Tibere-Conſtantin.
Mauriee.
Phocas, ou Focas.
Héraclius.
Héraclius-Conſtantin.
Héraeléonas.
Tibere III.
Conſtant II.
Conſtantin IV, ou *Pogonat.*
Juſtinien II, ou *Rhinotmétus.*
Tibere IV.
Léonee.
Tibere V, ou *Abſimare.*
Filépique, ou *Bardanes.*
Anaſtaſe II.
Théodoſe III.
Léon III, ou *l'Iſaurien.*
Conſtantin V, ou *Copronyme.*
Artavaſde.
Nicéphore, *fils d'Artavaſde.*
Léon IV, ou *Ghazare.*
Conſtantin VI.
Irene, *femme de Léon Chazare.*
Nicéphore I.
Staurace.
Michel I, ou *Rhangabé.*
Léon V, ou l'*Arménien.*
Conſtantin VII.
Michel II, ou *le Begue.*

Théophile.
Théodota, Despuna, *épouſe de Théophile.*
Michel III.
Baſile.
Conſtantin VIII.
Léon VI, ou *le Philoſophe.*
Alexandre.
Romain I, ou *Lécapene.*
Chriſtophe.
Étienne.
Conſtantin IX.
Conſtantin X, ou *Porphyrogénete.*
Zoé Carbonopſine, *femme de Lon VI.*
Romain II.
Théophanon, *femme de Romain II.*
Nicéphore II, ou *Phocas.*
Jean Zimiſcès.
Baſile II.
Conſtantin XI.
Romain III, ou *Argyre.*
Michel IV, ou *le Paphlagonien.*
Michel V, ou *Calafate.*
Conſtantin XII, ou *Monomaque.*
Zoé II, *femme de Romain Argyre.*
Théodora, *ſœur de Zoé II.*
Michel VI, ou *Stratiotique.*
Iſaac Comnene I.
Conſtantin XIII, ou *Ducas.*
Romain IV, ou *Diogene*
Michel VII, ou *Ducas.*
Conſtantin Ducas, ou *Porphyrogénete.*
Nicéphore III, ou *Botoniate.*
Alexis I. *Comnene.*
Jean II. *Comnene, Porphyrogénete.*
Manuël I. *Comnene.*
Alexis II. *Comnene.*
Androuic I. *Comnene.*
Iſaac II. *Lange.*
Alexie III. *Lange.*
Alexis IV. *Lange.*
Alexis V. *Ducas.*
Beudouin I.
Henri.
Pierre de Courtenai.
Robert de Courtenai.
Baudouin II.
Théodoſe I. *Laſcaris.*
Théodore II. *Lange.*
Jean III. *Ducas Vatace.*
Théodore III. *Laſcaris le jeune.*
Jean IV. *Laſcaris.*
Michel VIII. *Paléologue.*
Andronic II. *Paléologue.*
Michel IX. *Paléologue.*
Andronic III. *Paléologue.*
Jean V. *Paléologue.*
Jean VI. *Cantacuzene.*
Matthieu. *Cantacuzene.*
Andronic IV. *Paléologue.*
Manuël II. *Paléologue.*
Jean VII. *Paléologue.*
Jean VIII. *Paléologue.*
Conſtantin XIV. *Paléologue, dernier empereur de Conſtantinople.*

À chaque article particulier du dictionaire relatif à ce catalogue, on trouvera l'exiſtence des médailles *impériales*, leur matiere, leur rareté, & la langue qu'elles parlent. Beauvais nous en a fourni la plus grande partie. Je n'y ai pas joint, comme lui, les prix de cheque médaille, à cauſe du changement perpétuel dont ils ſont ſuſceptibles, & parce que ces connoiſſances mercantiles ſont au deſſous de la dignité des gens de lettres. Elles doivent être abandonées aux *brocanteurs*.

IMPERIOSUS, ſurnom de la famille *Manlia*. Il fut donné pour la premiere fois à L. Manlius créé dictateur l'an de Rome 390, à cauſe de la ſévérité qu'il mit dans les levées des jeunes ſoldats romains.

IMPERIUM. Ce mot qu'on ne peut rendre en françois que par une périphraſe, & qu'on trouve ſi ſouvent dans les auteurs latins, mérite une explicarion. Il faut ſavoir que, lorſqu'il regarde le conſul ou le préteur qu'on envoyoit gouvernet les proviuces, ce conſul ou préteur parroit avec deux ſortes de puiſſauce, dont l'une ſe nommoit *poteſtas*, & l'autre *imperium*; la premiere étoit le droit de juriſdiction ſur les perſones; droit qui étoit déféré par un décret du ſénat. Mais la ſeconde ſe conféroit par une loi que le peuple aſſemblé faiſoit exprès. Cette derniere puiſſauce conſiſtoit dans un pouvoir ſuprême donné au conſul ou au préteur ſur les gens de guerre; en ſorte qu'alors ils avoient ſur le militaire pouvoir de vie & de mort, ſans appel; qu'ils conduiſoient les armées où ils vouloient, & faiſoient à leur gré la paix ou la guerre. Cette grande prérogative ſe nommoit en un ſeul mot *imperium*, prérogative dont le peuple romain retint toujours à lui la collation, la continuation ou prorogation. Quand c'étoient des magiſtrats

ordinaires qu'il falloit envoyer dans les provinces, le peuple assemblé par curies, leur conféroit ou leur refusoit le pouvoir nommé *imperium*. De même si c'étoit à quelque personne privée que le gouvernement d'une province fût acordé, par la recomandation de son rare mérite, le peuple s'assembloit par tribus, pour lui conférer la puissance nommé *imperium*. Il résulte de là que *Potestas senatus consulto, Imperium lege deferebatur*. (D. J.)

IMPETRITUM, mot relatif aux augures, & propre à leur jargon mystérieux. On le trouve dans Plaute (*Asin.* 2. 1. 2.):

Impetritum, inauguratum est, quovis admittunt aves.

IMPLIA, } chaussure faite de spart. (*Plin.*
EMPLIAIA } 19. 2.)

IMPLÆVIATA vestis. }
IMPLUVIATUS color. } Les Romains appe-
IMPLUVIUM. }

loient *impluvium* & *compluvium* les cours des bâtimens, des endroits découverts, où la pluie tomboit sur le pavé. L'eau de pluie chargée de la poussiere & de la fumée qu'elle avoit enlevées aux toits, formoit dans l'*impluvium* un amas d'eau rousseâtre ou noirâtre, d'où cette couleur obscure prit son nom latin, *color impluviatus*, & d'où les manteaux de la même couleur prirent aussi les noms d'*impluvium* & d'*impluviata vestis*. Nonius (*XVI* 3.) nous l'apprend: *impluviatus color*, dit-il, *quasi fumato stillicidio impletus, qui est Mutinensis, quem nunc dicimus*.

IMPORCITOR, nom que les anciens Romains donnoient à un dieu de la campagne & de l'agriculture. C'étoit celui qui présidoit à la troisieme façon, ou au troisieme labour que l'on donnoit aux champs, c'est-à-dire, au labour qu'on leur donnoit après avoir semé le grain. Alors on labouroit la terre en sillons élevés, qu'on appeloit *porcæ*, c'est pourquoi on donnoit à ce dieu le nom d'*Imporcitor*. Le flamine de Cérès invoquoit le dieu *Imporcitor* dans le sacrifice qu'il faisoit à Cérès & à la Terre. *Voyez* Saumaise sur Solin, p. 724 & suiv.

IMPÔT. Je ne dirai rien des *Impôts* des Grecs & des barbares, parce que cette matiere n'est pas assez éclaircie, à cause du défaut de monumens. *Voyez* cependant quelques aperçus aux articles Babylone, Egypte, Espagne, Hippades pour l'Attique, Laconie, Gaules, Italie, Fertilité des terres.

Les Romains établirent d'abord une distinction entre *tributum* & *vectigal*. Le premier étoit l'*impôt* paye par les possesseurs de terres, *rationes*, & il étoit payé doublement, comme capitation, & comme *impôt* territorial. Le second renfermoit seulement les droits imposés sur les marchandises. Spartien (*c.* 7.) dit d'Antonin. *Pie: rationes omnium provinciarum apprime scivit, & vectigalium*. C'est ainsi que les Grecs distinguoient φόρος & τέλος. Mais cette distinction se perdit par la suite, & l'on employa indistinctement les mots *tributum* & *vectigal*. Je me servirai aussi de celui d'*impôt* pour les désigner tous les deux.

Les premiers rois de Rome exigerent de chacun de leurs sujets un *impôt* égal. Servius Tullius établit le *cens*, c'est-à-dire (*Voyez* Monoie des Romains sous Servius), le recensement des biens de chaque citoyen, & il proportiona l'*impôt* à la richesse réelle. Tarquin le superbe détruisit le cens, & fit payer également tous les citoyens. (*Dionys. lib. IV.*) Les consuls P. Valérius & T. Lucrétius rétablirent le cens & les *impôts* proportionels, qui subsisterent jusqu'à l'année 586. Alors Æmilius Paulus déposa dans le trésor public une si grande masse de richesses enlevées à Persée, roi de Macédoine, que l'on déchargea le peuple romain de toute espece d'*impôts*; exemption dont il joui pendant un assez long temps: *omni Macedonum gaza*, dit Cicéron (*de offic.* 2. 22.), *quæ fuit maxima, potius est Paulus: tantum in ærarium pecuniæ invexit, ut unius imperatoris præda finem attulerit tributorum*. Ces *impôts* étoient divisés en *tributum ordinarium*, *impôt* ordinaire, & *tributum temerarium*, *impôt* extraordinaire. Festus définit le dernier, un *impôt* tel que celui qui fut imposé après la prise de Rome par les Gaulois, tel que l'apport de tout l'or & de tout l'argent, orfévri & monoyé, fait au trésor public par le peuple & le sénat, l'an 543, sous le consulat de Valérius Lævinus & de M. Claudius Marcellus, pendant la seconde guerre punique. On en tenoit registre, & l'on en remettoit la valeur à chaque contribuable dans des temps plus heureux.

Les principaux *impôts* de Rome furent pendant long-temps ceux des terres à blé & des vignes, *decimæ*, ceux des pâturages, *scriptura*, & ceux des marchandises, *portorium*. (*Voyez* Dixieme, Péages & Scriptura.)

Les rois, puis le sénat, les empereurs enfin (*Polyb. lib. VI. XI. & XV.*) établirent & fixerent les *impôts*; jamais le peuple ni les magistrats, hors les censeurs, n'eurent ce droit. C'étoit à Rome seulement, & à l'enchere, devant une haste fichée au milieu du *forum* auprès de l'affiche des *impôts* mise depuis plusieurs jours, que l'on afermoit les *impôts*. (*Cicer. cont. Rull.* 1. 3. & 21.) On faisoit ces encheres dans le mois de mars, qui avoit été long-temps le premier de l'année (*Macrob. Saturn.* 1. 12.); elles étoient pour cinq ans, ou pour un lustre, durée des fonctions des censeurs. (*Cicer. Attic. VI.* 2.) Les fermiers, *publicani*, payoient à cette époque; mais les contribuables étoient forcés d'acquiter leur dette à trois époques dans chaque année, aux calendes de Janvier, de Mai & à celle de Septembre,

Septembre, qui étoient désignées à cause de cela par les mots *ad finem indictionis*.

Vectigal ædilitium, charges imposées par les édiles sur les provinces, pour subvenir aux frais des jeux & de l'entretien du *forum*, & d'autres édifices publics de Rome. (*Cicer. Quint. frat.* 1. 1. & *Famil.* 8. 9. & *Attic.* 5. 21. & 6. 2.)

Vectigal pro aere, *impôt* sur l'air que l'on respiroit, sorte de capitation instituée par Michel Paphlagonien. (*Cedrenus*.)

Vectigal ex agrorum fructibus. *V.* DIXIEME.

Vectigal anfarii. *V.* ANFARIUM.

Vectigal ex aquæductibus, ou *formæ*, ou *hortorum* (*Polyb. VI.*), *impôt* payé par ceux à qui les censeurs & ensuite les empereurs permettoient de *dériver* une partie de l'eau des aqueducs publics, pour arroser leurs champs ou leurs jardins.

Vectigal ex arboribus. *V.* plus bas *vectigal picariarum*.

Vectigal artium, *impôt* mis par Alexandre-Sévere sur les marchands & les ouvriers; ce que nous appelons aujourd'hui *industrie*. (*Lamprid.* c. 24.) Constantin ayant reculé de quatre ans l'époque du paiement de cet *impôt*, de sorte qu'on ne le paya plus que tous les cinq ans, il fut appelé *lustralis collatio*.

Vectigal pro cadavere. *V.* PÉAGES.

Vectigal pro cloacis. *V.* CLOACARIUM.

Vectigal pro columnis. *V.* COLUMNARIUM.

Vectigal pro aduliis, *impôt* sur les comestibles, créé dans Rome par Caligula. (*Suet.* c. 40. n°. 3.)

Vectigal epidemeticum. *V.* VECTIGAL PRÆTORIUM.

Vectigal fœni, contribution de fourrage pour l'entretien des écuries des empereurs ou des troupes, imposée en nature ou en argent sur les pâturages & les prairies.

Vectigal fumarium, καπνικὸν, *impôt* sur les cheminées, mis par Nicéphore. (*Zonar.* *Cedrenus*.)

Vectigal hortorum. *V.* VECTIGAL EX AQUÆDUCTIBUS.

Vectigal ex lacubus, *impôt* mis sur la pêche des lacs & des étangs. Festus fait mention de celui du lac Locrio, affermé par les censeurs.

Vectigal ex latrinis publicis, ferme des latrines publiques louées au profit du fisc. (*Juven. Sat.* 3. 38.)

Vectigal macelli, le même que le *Vectigal portorium*, ou le *vectigal pro aduliis*.

Vectigal a meretricibus. Caligula exigea le premier (*Suet.* c. 40. n°. 6.) une contribution des femmes de mauvaise vie, & des hommes qui vivoient de cet infâme commerce. Cet *impôt* duroit encore sous Constantin. (*Zosim.* 2. 38.)

Vectigal ex metallis, *impôt* mis en nature ou en argent sur les carrieres, & sur les mines. Cet *impôt* établi pour l'Italie, y fut aboli lorsque les Romains eurent acquis des provinces qui pouvoient le supporter. 1°. L'Espagne le payoit pour ses forges & ses mines d'argent (*Liv. lib.* 34. 21.); 2°. l'Afrique le payoit pour ses marbres de Libye & de Numidie; 3°. la Macédoine pour ses mines d'or, d'argent & de fer; 4°. l'Illyrie, 5°. la Trace, 6°. le Grande-Bretagne (*Tacit. Agricol.* c. 12. n°. 8.) le payoient pour les mêmes produits que le Macédoine. 7°. La Sardaigne le payoit aussi pour ses mines d'argent (*Sidon.* c. 5. n° 49.):

Sardinia argentum, naves Hispania dicit.

Vectigal pecorum, animaux que telle ou telle province de l'empire devoit fournir à Rome. Les Lucaniens & les Brutiens fournissoient des cochons (*Cassiod. Var. XI.* 39.), de même que les Samnites & les Campaniens (*l. III. C. Th. de Suar. pecuar.* & *novell.* 15. *Valentinian.*) L'erménie fournissoit des bestiaux & certeines provinces des chevaux pour la cavalerie. (*Probi ap. Vopisc.* c. *XV.*)

Vectigal picariarum, *impôt* mis sur les arbres qui fournissoient les gommes & les résines.

Vectigal in pontibus. } *Voyez* PÉAGES.
Vectigal portorii. }

Vectigal prætorium (*Cicer. ad Attic.* 5. 21.), *impôt* que payoient les provinces aux préteurs, pour être dispensées de loger les gens de guerre pendant l'hiver. Il fut appelé aussi *epidemeticum*. (*C. Just. de metallis & epidemet.*)

Vectigal salis, *impôt* sur les salines. *V.* SALINES.

Vectigal siliquaticum. *V.* SILIQUATICUM.

Vectigal pro solo, ou *solarium*, cens imposé sur les fonds publics concédés pour des édifices particuliers.

Vectigal tyrocinii, soldats exigés d'une province ou des particuliers, en nature ou en argent. La *milice* de France.

Vectigal venalitium. *Voyez* VENALITIUM.

Vectigal vini, vin exigé des pays de vignobles, 1°. en Italie de la Campanie & de la Toscane (*Sidon. c. V.* n°. 46. & *Symmach. epist. IX.* 125.); 2°. en Afrique (*l. uls. §. 20. ff. de muner. & honor.*); 3°. dans la Panonie (*Claud. de laud. Stilich.* 2. 199.); 4°. dans les Cyclades, dans les Boétiques, dans les Gaules. (*Colum. Præfat.* 2. *de re rustic.*)

Vectigal pro umbra, expression poétique de Pline (XII. 2.), pour désigner un terrein fertile, payant l'*impôt* & consacré par un riche propriétaire à ne porter que des arbres à ombrage.

Vectigal urinæ. Vespasien mit un *impôt* sur les urines, c'est à dire, qu'il fit vendre à son profit aux foulons, pour dégraisser les draps, l'urine que les passans déposoient dans des vases placés à cet effet aux coins des rues.

IMPRÉCATION, c'est à-dire, malédiction. Ce terme dans l'acception commune, désigne pro-

prement des vœux formés par la colere ou par la haine.

On appele de ce mot les expreſſions emportées, qui le déſir de la vengeance nous arrache, lorſque nous ſentant trop foibles pour nuire par nous-mêmes à ce que nous haiſſons, nous oſons réclamer le ſecours de la divinité, & l'inviter à épouſer nos ſentimens.

Mais il s'agit ici des *imprécations* ſingulieres des anciens, que leur religion & la croyance des peuples autoriſoient. Ce ſujet vraiment curieux pour un littérateur philoſophe, a fait la matiere de pluſieurs ſavans mémoires inſérés dans le recueil de l'académie des belles lettres: il en faut détacher les généralités les plus importantes & les mieux aſſorties au plan de cet ouvrage.

Commençons par diſtinguer les *imprécations* des anciens, en *imprécations* publiques, en *imprécations* des particuliers, & en imprécations contre ſoi-même, lorſqu'on ſe dévouoit pour la patrie; mais nous ne dirons rien de ces dernieres, parce que nous en avons déja traité à l'*article* DÉVOUMENT, (*Hiſt. & Littér.*).

J'entends par *imprécations* publiques, celles que l'autorité publique ordonoit en certains cas chez les Grecs, chez les Romains, & chez quelques autres peuples.

Les citoyens impies, les oppreſſeurs de la liberté & les ennemis de l'état, furent l'objet le plus ordinaire de ces ſortes d'*imprécations*. Alcibiade en ſubit la peine, pour avoir mutilé les ſtatues de Mercure, & pour avoir profané les myſteres ſacrés de Cérès.

Dès que les Athéniens eurent ſecoué le joug des Piſiſtratides, un décret du ſénat ordonna des *imprécations* contre Piſiſtrate & ſes deſcendans. Un pareil décret en ordonna de plus fortes contre Philippe, roi de Macédoine. Tite-Live nous en a conſervé la teneur que voici:

Le peuple, dit il, obtint du ſénat un décret, qui portoit que les ſtatues qu'on avoit élevées à ce prince, ſeroient renverſées; que ſon nom & ceux de ſes ancêtres de l'un & de l'autre ſexe, ſeroient effacés; que les fêtes établies en ſon honneur ſeroient réputées profanes, & les jours où on les célébroit, des jours malheureux, que les lieux où l'on avoit placé quelque monument à ſa gloire, ſeroient déclarés des lieux exécrables; enfin, que les prêtres dans toutes leurs prieres publiques pour les Athéniens & pour leurs alliés, ſeroient obligés de joindre des malédictions contre la perſone & la famille de Philippe. On inſéra depuis dans le décret, que tout ce qui pouroit être imaginé pour flétrir le nom du roi de Macédoine, ſeroit avoué & adopté par le peuple d'Athènes; & que ſi quelqu'un oſoit s'y oppoſer, il ſeroit tenu pour ennemi de l'état.

Eſchine nous apprend que les Amphictions s'obligerent par une amere *imprécation*, non ſeulement à ne jamais cultiver, mais même à ne jamais permettre qu'on cultivât les terres des Cyrrhéens & des Acracallides, qui avoient profané le temple de Delphes, & s'étoient gorgés du butin des offrandes dont l'avoit enrichi la piété des peuples: voici les propres termes de l'*imprécation*, ils ſont bien curieux:

„ Si quelqu'un, ſoit particulier, ſoit ville, ſoit nation entiere, viole cet engagement, qu'on les déteſte comme criminels de léſe-majeſté divine envers Apollon, Latone, Diane & Minerve; que leurs terres ne donnent point de fruits, que leurs femmes n'enfantent pas des hommes, mais des monſtres; que leurs troupeaux ne produiſent que des maſſes contraires à l'ordre de la nature; que ſans ceſſe de tels gens ſuccombent dans toute expédition de guerre, dans tout jugement de tribunal, dans toute délibération du peuple, qu'eux, leur famille & leur race, périſſent par une extermination totale; qu'enfin aucune victime de leur part ne trouve grâce devant les quatre divinités offenſées, & qu'à jamais elles rejetent de ſemblables ſacrifices „.

Comme toutes les *imprécations* avoient pour but d'attirer la colere des dieux ſur la tête de celui contre qui on les prononçoit, les divinités, qui dans la mythologie préſidoient à la vengeance, entre leſquelles les furies tenoient le premier rang, étoient celles qu'on invoquoit le plus généralement dans les *imprécations*.

Les vœux qu'on leur adreſſoit ſont appelés indiſtinctement, *execrationes*, *execrationum carmen*, *diræ*, *deprecationes*, *devotiones*, *verba feralia*, termes qui marquent qu'on ne les invoquoit que pour en obtenir quelque choſe de funeſte; & afin de répandre une ſorte d'horreur ſur les ſacrifices qui faiſoient partie de la cérémonie, on les offroit ces ſacrifices, non ſur des autels élevés, mais dans des foſſés profondes que l'on creuſoit exprès.

Le premier but de ces prieres vengereſſes étoit de mettre les divinités infernales en poſſeſſion du coupable, qu'on leur abandonoit; c'eſt ce qu'on entendoit par les deux mots *devovere diris*. Ceux qui avoient été ainſi dévoués étoient regardés comme des ennemis publics, & comme des hommes exécrables. Bans de la ſociété, ils n'avoient plus de part aux aſperſions qui ſe faiſoient avec les tiſons ſacrés trempés dans le ſang des victimes. Ils n'avoient plus la liberté d'offrir des libations dans les temples, ni d'aſſiſter aux aſſemblées du peuple. Chaſſés de leur patrie ils n'y étoient pas même reçus après leur mort: on ne vouloit pas que leurs oſſemens fuſſent confondus avec ceux des citoyens, ni que la terre natale qu'ils avoient déshonorée, ſervît à les couvrir; à moins que ſur des preuves bien authentiques de leur innocence, ils ne fuſſent réhabilités. La réhabilitation ſe faiſoit en immolant quelques victimes à l'honneur des mêmes dieux, dont on avoit imploré l'aſſiſtance par les *imprécations*.

Mais les meurtriers, les aſſaſſins, les parrici-

des, ne pouvoient jamais ſe flater de cet avantage. C'eſt ainſi que le déclare Œdipe dans Sophocle, lorſqu'il prononce ſes violentes *imprécations* contre le meurtrier de Laïus. „ Je défends, dit-il, qu'en aucun lieu de mes états, ce malheureux ſoit reçu dans les ſacrifices & dans les compagnies: je défends qu'on ait rien de commun avec lui, pas même la participation de l'eau luſtrale; & j'ordonne qu'on le baniſſe comme un monſtre, de toutes les maiſons où il ſe refugiera. Puiſſe le criminel éprouver l'effet des malédictions dont je l'accable aujourd'hui! Qu'il traîne une vie miſérable, ſans feu, ſans lieu, ſans ſecours, & ſans eſpoir d'être jamais rehabilité „.

Les *imprécations* furent originairement établies par le concours de la religion & de la politique, pour exclure de la ſociété & de la participation aux avantages qui y ſont attachés, ceux qui ſeroient capables d'en détruire l'ordre & l'adminiſtration. On regarda les *imprécations* comme une ſuite naturele du droit commun dont jouit tout gouvernement, de pouvoir retrancher de ſon ſein, les membres qui le bouleverſent & les ſujets rebelles.

On peut ajouter, à la décharge des *imprécations* des anciens, qu'elles n'étoient pas toujours mêlées de formalités odieuſes, & qu'elles varioient ſuivant la nature du crime qui y donnoit lieu, & ſuivant l'idée que les peuples en avoient. Lorſque les Crétois, chez qui la dépravation des mœurs étoit regardée comme la ſource de tous les déſordres, chaſſoient de leur île un citoyen corrompu, ils ne formoient contre lui d'autre vœu, ſinon qu'il fût obligé de paſſer ſa vie hors de ſa patrie, dans la compagnie de gens qui lui reſſemblaſſent; *imprécation* bien digne d'un peuple qui avoit eu Minos pour légiſlateur.

L'uſage des *imprécations* paſſa des Grecs chez les Romains; elles s'étoient gliſſées à Rome dès la naiſſance de la république, & elles y ſubſiſterent dans les temps poſtérieurs. Valerius Publicola, autoriſé par le peuple, dévoua aux dieux infernaux la vie & les biens de quiconque oſeroit aſpirer à la royauté. Craſſus, ce romain ſi fameux par ſes richeſſes, ayant formé le deſſein d'aller conquérir le pays des Parthes, ſurmonta, par la faveur de Pompée, l'oppoſition que les pontifes mettoient à cette entrepriſe; mais le tribun Atteius s'étant fait apporter, dans l'endroit par où Craſſus devoit paſſer, un réchaud plein de feu, y jeta quelques parfums, fit des aſperſions, & prononça une formule conçue en termes ſi éfrayans, qu'on la nomma *carmen deſperatum*.

Telles étoient la plupart des *imprécations* particulieres; je les définis, des prieres qu'on adreſſe à un être ſuprême, pour l'engager à ſe porter vengeur des injures dont ſa protection n'a pas garanti, & dont on eſt hors d'état de ſe venger.

Rien n'eſt plus naturel à la foibleſſe accablée, que d'implorer l'aſſiſtance d'un pouvoir ſupérieur à ceux qui l'oppriment. Les hommes, dans tous les temps, ont adreſſé leurs vœux aux dieux protecteur de l'humanité. L'idée de tirer vengeance des maux qu'on a ſouferts par la malice ou la violence des autres, eſt une idée pleine de douceur & de conſolation. Les malheureux ne déſirent guere moins la vengeance de leurs calamités que la protection des dieux pour la conſervation de leur repos. Ils ſe ſont toujours adreſſés à la juſtice divine, pour la punition des offenſes dont ils ne peuvent ſe flater d'obtenir la ſatisfaction d'une autre maniere. Les vœux commencent où l'eſpoir vient à ceſſer.

Il eſt beaucoup parlé, dans l'antiquité, des *imprécations* célebres dont l'effet a rempli également de terreur & de pitié, les théâtres de la Grece, & quelquefois les nôtres. Il eſt vrai que c'eſt par le canal des poëtes que la connoiſſance de ces *imprécations* eſt parvenue juſqu'à nous; mais il n'eſt pas moins vrai que les poëtes ſont les hiſtoriens des temps les plus éloignés, & les témoins d'une vieille tradition dont le ſouvenir, quand ils écrivoient, n'étoit pas encore éfacé de la mémoire des hommes.

Or, de toutes les *imprécations* dont les écrits des poëtes ſont remplis, les plus remarquables ont été celles que les peres irrités ont faites contre leurs enfans.

Il faut d'abord obſerver que ſoit qu'elles euſſent leur fondement légitime dans quelque grand outrage, ſoit qu'elles ne fuſſent que le produit d'un eſprit troublé par des ſoupçons injuſtes, l'événement n'en étoit pas moins funeſte à ceux qui en étoient frapés.

Pour découvrir la cauſe de cette opinion reçue chez les anciens, il faut remonter aux temps du monde qui ont précédé l'établiſſement des états. Alors un pere de famille, maître abſolu de la deſtinée de ſes enfans, ne voyoit rien au deſſus de lui que les dieux. Il en étoit en quelque ſorte l'image vivante; & comme les peres, par leur ſageſſe, s'attiroient de leurs enfans l'admiration & le reſpect qui en eſt inſéparable, de même, par leur tendreſſe & par leurs ſoins, ils en avoient le cœur & l'atachement. Les enfans ne voyoient donc, après les dieux, rien qui fût ſi bon ni ſi grand que les auteurs de leur naiſſance; auſſi, de toute ancienneté, le reſpect dû aux peres par leurs enfans, marche à côté du culte des dieux.

Les Furies nées ſelon Héſiode, du ſang d'un pere outragé par ſon fils, de Célus mutilé par Saturne, étoient les miniſtres infatigables des vengeances paternele. C'étoit à elles que les peres, dans l'excès de leur colere, adreſſoient les *imprécations* contre leur propre ſang; & s'ils appeloient quelque autre divinité à leur vengeance, les Furies étoient toujours prêtes à ſe joindre à

elles, pour exécuter leurs ordres. Althée, dit Homere, frapoit à genoux la terre avec les mains, lorsqu'elle proféroit son *imprécation* contre son fils Méléagre, & demandoit aux dieux des enfers & à Proserpine la mort de cet infortuné; la Furie, qui erre dans les ténebres, entendit du fond du Tartare ſa funeſte priere.

L'effet même des *imprécations* paternelles ſur des enfans innocens, ne ſe révoquoit point en doute, parce que le pere étoit regardé comme le ſouverain ſeigneur de ſa famille. La politique fortifia dans l'eſprit des hommes une opinion d'où dépendoit le repos de l'ordre public.

Entre les *imprécations* prononcées par un pere avec juſtice, perſone ne peut oublier celle d'Œdipe contre Étéocle & Polinice, qui leur fut ſi fatale. C'eſt le principal point de vue des *phéniciennes* d'Eurypide, & de la tragédie d'Eſchyle, intitulée *les ſept devant Thebes*.

On ne ſe reſſouvient pas moins des *imprécations* de Théſée qui, tout injuſtes qu'elles étoient, donnerent la mort à Hippolite ſon fils vertueux, & à lui une douleur mortele. C'eſt encore le ſujet de la tragédie d'Euripide, qui a pour titre *Hippolite*.

En général, les Romains croyoient que les *imprécations* avoient une telle force, qu'aucun de ceux contre qui elles avoient été faites, n'en pouvoit éviter l'effet. C'eſt en profitant de cette opinion ſuperſtitieuſe, qu'Horace, dans une ode ſatyrique contre la magicienne Canidie, lui dit: „ vos maléfices ne changeront point le cours de la juſtice des dieux; mais mes *imprécations* vont attirer ſur vous la colere du ciel, & nul ſacrifice n'en pourra détourner l'accompliſſement „.

Dira deteſtatio
Nulla expiatur victima. Ode V. lib. V.

Je ne dois pas oublier de remarquer que les anciens, à la priſe & à la deſtruction des villes qui leur avoient coûté beaucoup de ſang, prononcerent quelquefois des *imprécations* contre quiconque oſeroit les rétablir.

Quelques-uns croient que ce fut la principale raiſon pour laquelle Troye ne put jamais ſe relever de ſes cendres; les Grecs l'ayant dévouée à une chute éternele & irréparable.

Mais tous les peuples s'accorderent à lancer des *imprécations* contre les violateurs des ſépulcres, qui par-tout étoient des lieux réputés ſacrés. On chargeoit les tombeaux de diverſes formules terribles: que le violateur meure le dernier de ſa race, qu'il s'attire l'indignation des dieux, qu'il ſoit privé de la ſépulture, qu'il ſoit précipité dans le tartare, qu'il voie les oſſemens des ſiens déterrés & diſperſés, que les myſteres d'Iſis troublent à jamais ſon repos, que ſes deſcendans ſoient réduits au même état qu'il éprouve.

Enfin, les *imprécations* furent en uſage chez les Gaulois, mais il n'appartenoit qu'aux druides de les prononcer, & la déſobéiſſance à leurs déciſions étoit, au raport de Céſar, *de bello Gallico*, lib. VI. p. 220, *edit. variorum*, le cas le plus ordinaire où ils les employaſſent. On en peut croire Céſar ſur ſa parole, il avoit vu ce qu'il avançoit, & s'il ne l'avoit pas vu, on pourroit l'en croire encore. (*D. J.*)

En voici quelques-unes priſes de Gruter:

MITEM ISIDEM IRATAM HABEAT
SVORVM OSSA ERVTA ATQVE DISPERSA
VIDEAT.
(*Pag. cccIV. 5.*)

LAESERIS HVNC TVMVLVM SI QVISQVIS IN
TARTARA PERGAS.
ATQVE EXPERS TVMVLI LAESERIS HVNC
TVMVLVM.
(*Pag. DCLXII. 10.*)

QVISQVIS EVM LAESIT SIC CVM SVIS VALEAT.
(*Pag. DCCX. 10.*)

ILLI DEOS IRATOS QVOS OMNES COLVNT.
(*Pag. DCCCXVI. 7.*)

HABEBIT SACRA ISSDIS ILLIVS QVI TATE
IRATA.
(*Pag. DCCCCXVII.*)

MANES IRATOS HABEAT.
(*Pag. DCCCCXXII. 3.*)

MANIVM NVMINA IRATA SVNTO.
(*Ex Boiſſardo Tom. III. Part. V. p. 53.*)

Mabillon recueillit dans ſon voyage d'Italie pluſieurs inſcriptions antiques qui renferment des *imprécations*. En voici trois, dont les deux premieres ſont païenes, & la troiſieme apartient à l'ere chrétienne.

C. TVLLIVS. C. L.
BARNÆVS
OSSA EIVS. SI QVIS
QVOVIOLARIT. A DEIS
SVPEROS. NON. RECIPIATVR.

Cette inſcription fut découverte à Rome, hors la porte Aurélienne, qu'on nomme aujourd'hui la porte de *S. Pancrace*.

L. CÆCILIUS. L.
ET D. L. FLORUS.
VIXIT ANNOS. XVI.
ET MENSIBUS. VII. QUI
HIC MIXERIT. AUT
CACARIT. HABEAT.
DEOS SUPEROS. ET
INFEROS. IRATOS.

Le marbre ſur lequel on lit cette inſcription, fut trouvé au même endroit en 1603. Le C. tourné à gauche ſignifie *Caia*.

MALA. PEREAT. INSEPULTUS.
JACEAT. NON. RESURGAT.
CUM JUDA. PARTEM. HABEAT.
SI QUIS. SEPULCRUM
HUNC. VIOLAVIT.

Cette inſcription a été trouvée à Rome ſur le chemin de Nomento.

IMPRÉCATIONS, ſ. f. plur. *diræ*, ce ſont les déeſſes impitoyables que l'on nommoit *Furies* ſur la terre, *Euménides* aux enfers, & *Imprécations* dans le ciel, dit Servius ſur le *quatrieme livre de l'Énéide*.

Quelques-uns croient que leur nom latin *diræ* vient du grec δειναὶ, qui ſignifie *terribles*.

Incinctæ igni
Incedunt cum ardentibus tædis.

On les invoquoit toujours dans toutes les prieres qu'on faiſoit contre ſes ennemis, ou contre les ſcélérats.

Ces prétendues déeſſes vengereſſes avoient, outre leurs temples & leurs bois ſacrés, des libations qui leur étoient propres, & dans leſquelles on n'employoit que l'eau & le miel, ſans aucun mélange de vin. On ne parloit qu'avec une horreur religieuſe de ces divinités infernales & céleſtes. On évitoit de prononcer leurs deux noms d'*Imprécations* & de *Furies*, & on leur ſubſtituoit celui d'*Euménides*, qui n'offroit rien d'affreux. *Voyez* EUMÉNIDES.

Enfin, comme on tremble toujours à l'aſpect de la main qui va nous frapper, auſſi n'y avoit-il rien qui portât avec ſoi plus d'épouvante que le caractere des Furies, dont Héraclite diſoit qu'elles arrêteroient le ſoleil même, s'il vouloit ſe détourner de ſa route; mais il ne s'agit pas ici de s'étendre davantage, le lecteur peut conſulter leur article, où l'on eſt entré dans de grands détails. (*D. J.*)

IMPRIMERIE. „ Les treits, dit Caylus (*Rec. III. pag.* 370.), gravés ſur le bronze & chargés de couleur, auroient inſtruit les anciens du moyen de multiplier les gravures par l'impreſſion, ou pour mieux dire, de la répétition d'un ſeul travail exécuté ſur les métaux: opération qu'ils ont ignorée. Il eſt vrai que la ſéchereſſe du *papirus* ſur lequel ils écrivoient, ne convenoit point à l'*impreſſion*, ni à l'*imprimerie*; que cette matiere n'avoit pas l'avantage de notre papier, que l'on met, par le moyen de l'eau ſimple, en état d'approcher intimement & avec ſoupleſſe de la ſurface grevée, & de recevoir la couleur des traits les plus délicats ou les plus déliés.

IMPUDENCE. L'*impudence*, ainſi que l'injure ou l'outrage, eurent dans la ville d'Athènes un temple commun, dont voici l'hiſtoire en peu de mots. Il y avoit à l'aréopage deux eſpeces de maſſes d'argent taillées en ſiéges, ſur leſquelles on faiſoit aſſeoir l'accuſateur & l'accuſé. L'une de ces deux maſſes étoit conſacrée à l'*injure*, & l'autre à l'*impudence*. Cette ébauche de culte fut perfectionnée par Épiménides, qui commença par élever à ces deux eſpeces de divinités allégoriques des autels dans les formes; & bientôt après, il leur bâtit un temple, dont Cicéron parle ainſi dans ſon IIe. livre des loix: *illud vitioſum Athenis, quod Cylonis ſcelere expiato, Epimenide Cretenſi ſuadente, fecerunt contumeliæ fanum & impudentiæ.*

Virtutes, ajoute l'orateur romain, *non vitia conſecrare decet*. Sans doute qu'il faut conſacrer les vertus & non pas les vices; mais, quoi qu'en diſe Cicéron, ce que les athéniens firent ici, ne s'écartoit point des principes; ils en rempliſſoient parfaitement l'idée, leur temple dédié à l'outrage & à l'*impudence* n'indiquoit point qu'ils honoraſſent ces deux vices, il déſignoit tout au contraire qu'ils les déteſtoient. C'eſt ainſi que les Grecs & les Romains ſacrifierent à la peur, à la fievre, à la tempête, aux dieux des enfers; ils n'invoquoient en un mot toutes les divinités nuiſibles, & ne leur rendoient un culte que pour les détourner de nuire. Au reſte, le temple dont il s'agit préſentement, répondoit à celui qu'Oreſte avoit conſacré aux furies, qui en l'amenant à Athènes, lui procurerent la protection de Minerve, comme nous l'apprenons de Pauſanias. (*In Attic.*) (D. J.)

INACHIDES. *Voyez* INACHUS.

INACHUS, fils de l'Océan, fonda le royaume d'Argos, & fut le chef de la race des Inachides, dont huit régnerent après lui. Pauſanias raporte une fable des Grecs ſur *Inachus*. Ce prince ayant fait creuſer un lit au fleuve Amphiloque, lui donna ſon nom: *Inachus*, avec trois autres fleuves du pays, Photonie, Aſtérion & Céphiſe, furent pris pour arbitres entre Junon & Neptune, qui ſe diſputoient à qui devoit avoir cette contrée dans ſon empire. Le différent fut jugé en faveur de Junon: Neptune en eut du reſſenti-

ment ; & pour ſe venger, il mit les quatre fleuves à ſec, & ne leur permit d'avoir de l'eau que dans la ſaiſon où les pluies ſont abondantes. La vengeance du dieu eſt fondée ſur ce qu'eu effet les quatre fleuves, dont il eſt ici queſtion, ne ſont que de médiocres ruiſſeaux, qui ſont preſque à ſec toute l'année. *Inachus* fut pere de Phoronée & d'*Io*, & donna à ſes ſucceſſeurs le nom d'Inachider. Après ſa mort, on publia qu'il étoit devenu la divinité tutélaire du fleuve qui portoit ſon nom.

INACHUS, petit fleuve de Péloponeſe, dans l'Argolide, dont parle Virgile (*Æn. liv. VII.*); il paſſoit à Argos, & ſe jetoit dans le golfe voiſin ; il prit ce nom d'*Inachus*, qui fonda le royaume d'Argos, le plus ancien de la Grece : il étoit étranger, & on a lieu de croire qu'il venoit de Phénicie ; ſes deſcendans jouirent longtemps de ce royaume, juſqu'à ce qu'ils en furent dépouillés par Danaüs, venu d'Égypte. Io étoit ſa fille. Le fleuve auquel *Inachus* avoit donné ſon nom, eut un ſort ſingulier, il fut entiérement deſſéché, ſelon les anciens, de maniere qu'on n'en voyoit aucun veſtige à Argos. Lucien obſerve à cette occaſion, que les fleuves mêmes ſont ſujets à la deſtinée qui fait diſparoître les hommes & les villes. On voit cependant encore aujourd'hui dans la place d'Argos, un petit fleuve, ſous le nom de Planizza, qui ſe perd dans un marécage, près de la mer.

INARCULUM, boguette de grenadier courbée en forme de couronne que portoit ſur la tête en ſacrifiant la flamine de Jupiter, ſurnomée *Reine*. (*Feſtus.*)

INARIMÉ, petite île de la mer Tyrrhénienne, aujourd'hui Iſchia, dans la mer de Toſcane, vis-à-vis de Cumes. Virgile dit que les rochers d'*Inarime*, ſont entaſſés par l'ordre de Jupiter ſur le corps du géant Typhoée. (*Æneid.* 9. 715.)

Les latins y ont tranſporté la fable de Tiphoée que les Grecs avoient placée en Aſie, & en ont gratifié cette île, à cauſe que ſon nom a quelque analogie avec celui des montagnes de Syrie ou de Cilicie.

INAUGURATION étoit la cérémonie que l'on faiſoit à Rome, pour donner aux pontifes, aux prêtres, & à tous autres officiers de la religion, le pouvoir d'exercer leurs fonctions. La portion principale de cette cérémonie étoit de conſulter les *augures*. On employoit en général le mot *inaugurare*, pour dire *conſulter* les dieux par le vol des oiſeaux ; & en particulier, pour dire *conſacrer*. On l'appliquoit auſſi à la conſécration des temples, des lieux ſacrés, des tombeaux, &c. ; parce que l'obſervation des *augures* étoit le préliminaire néceſſaire. *Voyez* DÉDICACE.

INCENDIES. Le ſoin de veiller aux *incendies* dans Rome, & de les arrêter, regardoit avant Auguſte les triumvirs *nocturnes*, les édiles & les tribuns du peuple. Cet empereur créa des compagnies pour veiller à cet objet, & on les appela *cohortes vigilum*. *Voyez* VIGILES.

INCERARE genua deorum. Juvénal (*ſat. X.* 53.) déſigne par cette expreſſion l'uſage où étoient les anciens d'écrire leurs demandes ou leurs vœux ſur des tablettes cachetées avec de la *cire*, & de les dépoſer ſur les genoux des divinités aſſiſes, afin d'en obtenir l'acompliſſement.

INCINARIUM. *Voyez* CINERARIUS.

INCITATUS, nom du cheval auquel l'imbécille Caligula prodigua des honneurs ſi ridicules.

INCITEGA, ἐγχυδόκη, eſpece de large ſoucoupe ſur laquelle on plaçoit les crateres, ou grands vaſes pleins de vin, de peur que la liqueur qui s'écouleroit le long des parois ne ſe répandît ſur les tables.

INCITI, les échecs, ou *calculi*, ou *latrunculi* preſſés de tout côté, & dans l'impoſſibilité de ſe mouvoir.

INCOMBUSTIBLE. *Voyez* AMIANTE.

Grégoire de Tours parle de certaines marmites de bois qu'on faiſoit de ſon temps, qui ne duroient pas moins que des marmites de fer ſur le feu. Sylla entreprit autrefois de brûler une tour de bois que défendoit Archelaüs, un des lieutenans de Mithridate, & il n'en put jamais venir à bout, à cauſe qu'elle étoit enduite d'alun. C'eſt Antugele qui nous a conſervé cette hiſtoire, & il dit qu'elle eſt priſe du dix-neuvieme livre des annales de Q. Claudius Quadrigarius, ancien hiſtorien romain, duquel Tite Live a beaucoup profité. C'eſt encore d'eau d'alun que ſe ſervent ceux qui manient hardiment les charbons, les bâtes de fer rouge, & qui font fondre de la cire d'Eſpagne ſur leur langue.

INCOMMA, meſure de bois qui ſervoit, dans les camps des Romains, à meſurer les ſoldats.

INCONNU (dieu) : Les Athéniens avoient un autel dédié au dieu *inconnu*. Non ſeulement Pauſanias dans ſes attiques, mais S. Luc, dans les actes des apôtres, le témoigne expreſſément. On raporte différemment les raiſons que les Athéniens eurent d'honorer ce dieu *inconnu*. Les uns diſent que Philippide ayant été envoyé vers les Lacédémoniens pour traiter avec eux d'un ſecours contre les Perſes, il lui apparut un ſpectre qui ſe plaignit de n'avoir point d'autel à Athènes, tandis qu'on y en érigeoit à tous les autres dieux. Il promit même que ſi on lui décernoit un culte & des honneurs divins, il ſecourroit les Athéniens. Quelque temps après, ils remporterent une victoire ; on l'attribua au dieu *inconnu*, & on lui bâtit un temple & un autel.

D'autres diſent que, dans un temps de peſte, les Athéniens s'étant inutilement adreſſés à tous les dieux qu'ils connoiſſoient, ſans en recevoir de ſoulagement ; ils crurent que ce fléau leur étoit envoyé par un dieu qu'ils ne connoiſſoient pas, & lui dédierent un temple avec cette inſcription : aux dieux d'Aſie, d'Europe & de Lybie, & au dieu *inconnu* & étranger. Tertullien

(contre Marcion, liv. 5. chap. 9.) qu'il y avoit à Rome un ſemblable temple.

Lilius Giraldus a écrit que les Arabes ſe défiant de leurs dieux ordinaires, avoient dédié des autels au dieu *inconnu*. *Voyez* DIEUX *inconnus*, ÉPIMÉNIDE.

INCREMENTA, ſeul ou avec le mot *liberalitatis*, déſigne une augmentation de largeſſes faites au peuple.

INCRUSTATION, *Archit. rom.*, en latin *incruſtatio*, ou *tectorium opus*, dans Vitruve; ſorte d'enduit dont les murs, les planchers, les toits, les pavés, les friſes & autres parties des temples, des palais & des bâtimens, étoient couverts comme un pain l'eſt de croûte.

On diſtinguoit chez les Romains quatre ſortes d'*incruſtations* principales, qui compoſoient ce genre d'ornement, & dont le lecteur ne ſera pas fâché d'être inſtruit.

La premiere eſpece ſe faiſoit d'un ſimple enduit de mortier; ſi c'étoit de chaux, les architectes romains qui ne s'en ſervoient qu'à blanchir, le nommoient *albarium opus*; s'il y avoit du ſâblon, de l'arêne mêlée avec de la chaux, *arenatum*; & ſi c'étoit du marbre battu & pulveriſé, *marmoratum*: c'eſt de telles *incruſtations* que Pline parle *liv. XXXVI, chap. XXIII*, quand il dit: *Tectorium, niſi ter arenato, & bis marmorato in dictum eſt, non ſatis ſplendoris habet*. Voilà la ſeule *incruſtation* connue dans le ſiecle des Curtius & des Fabricius; mais cette ſimplicité ne dura pas long-temps.

La ſeconde eſpece d'*incruſtation* qui ſuivit de près, s'exécutoit avec des feuilles de marbre appliquées ſur le ſurface des murs. Les maiſons des grands en furent parées ſur la fin de la république. Cornelius Nepos veut que Mamurre, chevalier romain, ſurintendant des architectes de Jules-Céſar dans les Gaules, ſoit le premier qui revêtit ſa maiſon du mont Cœlius de feuilles de marbre ſciées en grandes & minces tables. Lépide & Lucullus l'ayant imité, cette invention parut merveilleuſement par d'autres citoyens également riches & curieux, & fut tout per les empereurs.

On ne ſe contenta plus d'expoſer à la vue le marbre en œuvre, on commença ſous Claude à le peindre ou à le teindre, & ſous Néron à le couvrir d'or & à le mettre en compartimens de couleurs, qu'on diverſifioit, pommeloit, mouchetoit, & ſur leſquels on faiſoit des figures de toutes ſortes de fleurs, de plantes & d'animaux. C'eſt ce que Pline, *liv. XXXV, chap. I*, nous apprend dans ſon ſtyle pittoreſque: *Nunc vero pictura in totum marmoribus pulſa jam quidem & auro: nec tantum ut parietes toti operiantur, verum & interraſo marmore, vermiculatiſque ad effigies rerum & animalium cruſtis. Non placent jam abaci; nec ſpatia montis in cubiculo deliteſcunt. Capimus & lapidem pingere. Hoc Claudii principatu inventum: Neronis vero, maculas quæ non eſſent, cruſtis inferendo, unitatem variare, ut ovatus eſſet Numidicus, ut purpura diſtingueretur Synnadicus, qualiter illos naſci optarent delicia. Montium hæc ſubſidia deficientium &c.*

Pline veut dire, dans ce bel endroit, que les eſprits des Romains de ce temps-là étoient tellement portés par la luxe à ce genre de recherches, qu'ils ne goûtoient plus les grandes tables de marbre carrées (*abacos*), ni celles qui décoroient leurs apartemens, ſi elles n'étoient peintes ou teintes de couleurs étrangeres. Les marbres de Numidie & de Synnade en Phrygie, qui étoient les plus précieux de tous, ne leur paroiſſoient plus aſſez beaux, à cauſe de leur ſimplicité. Il falloit marqueter, diaprer, jaſpee de pluſieurs couleurs ceux que la nature avoit produits d'une ſeule. Il falloit que le marbre numidien fût chargé d'or, & le ſynnadien teint en pourpre: *ut ovatus eſſet numidicus, ut purpura diſtingueretur ſynnadicus*; on ſous-entend *lapis*, qui précede un peu plus haut. Du Pinet transformant, comme un autre Deucalion, des pierres en des hommes, a pris les deux mots *numidicus* & *ſynnadicus* pour deux citoyens romains, l'un décoré du triomphe qu'on appeloit *ovatio*, & l'autre revêtu de pourpre.

Les marbres numidien & ſynnadien ſont les mêmes que Stace appela *lybicum, phrygiumque ſilicem*, dont la maiſon de Stella Violantilla étoit toute *incruſtée*, ainſi que de marbre vert de Lacédémone.

Hic lybicus phrygiuſque ſilex; hic dura Laconum
Saxa virent.

Le marbre de Numidie, *ovatus*, ſignifie *auratus*, chargé d'or, parce qu'on doroit le marbre avec du blanc-d'œuf, comme on dore le bois avec de l'or en couleur.

Pour ce qui eſt de la teinture des marbres, cet art étoit déjà monté à une telle perfection, que les ouvriers de Tyr & de Lacédémone, ſi ſupérieurs dans la teinture de la pourpre, portoient envie à la beauté & à l'éclat de la couleur purpurine qu'on donnoit aux marbres. C'eſt Stace qui nous en aſſure encore.

Rupeſque nitent, quas purpura ſæpe
Oebalis, & Tyrii moderator livet aheni.

Le troiſieme genre d'*incruſtation* dont les Romains décoroient leurs bâtimens en dedans & en dehors, s'exécutoit avec de l'or ou de l'argent pur. Cette ſorte d'*incruſtation* ſe pratiquoit en deux manieres; ſavoir, ou par ſimples feuilles d'or ou d'argent battu, ou par lames ſolides de l'un & de l'autre métal. Les Romains firent des dépenſes inconcevables en ce genre.

Le dorure en feuilles du temple de Jupiter capitolin, par Domitien, coûta ſeule plus de douze mille talens, c'eſt-à-dire, plus de trente-ſix

millions de nos livres. Plutarque, après avoir parlé de cette dorure somptueuse du capitole, ajoute : si quelqu'un s'en étone, qu'il visite les galeries, les basiliques, les bains des concubines de Domitien, il trouvera bien de quoi s'émerveiller davantage.

La mode s'établit chez les particuliers de faire dorer les murs, les planchers & les chapiteaux des colonnes de leurs maisons. *Laquearia, quæ nunc, & in privatis domibus auro teguntur, e templo capitolino, transiere in cameras, in parietes quoque, qui jam & ipsi, tanquam vasa, inaurantur*, nous dit Pline, *lib. XXXIII, cap. III.*

C'étoit une chose ordinaire à Rome du temps de Properce, de bâtir avec le marbre de Ténare, & d'avoir des planchers d'ivoire sur des poutres dorées. Les deux vers suivans l'indiquent :

Quod non Tænariis domus est mihi fulta metallis,
Nec camera auratas inter eburna trabes.
PROPERT. Eleg. 5.

L'autre *incrustation* d'or consistoit en lames solides de ce métal, pressées par les mains des orfevres & appliquées aux poutres, lambris, solives des maisons, portes des temple, & maçonerie d'amphithéâtres. Ces lames d'or sont désignées dans les auteurs par ces mots, *crassum vel solidum aurum*, pour les distinguer des feuillas d'or batu, qu'ils nommoient *bracteæ*, & qui servoient aux simples dorures : il faut bien que cet usage d'*incrustation* de lames d'or fût commun sous l'empire de Domitien, puisque Stace parlant du temps où l'ancienne frugalité régnoit encore, dit dans *sa Thébaïde, liv. I.*

Et nondum crasso laquearia fulta metallo,
Montibus aut late Graiis effulta nitebant
Atria.

Lucain nous assure que les poutres du palais de Cléopâtre avoient été couvertes de ces *incrustations* de lames d'or ; ce qu'il met au rang des superfluités des siecles les plus corrompus, qui les eussent à peine soufertes dans un temple.

Ipse locus templi (quod vix corruptior ætas
Exstruat) instar erat; laqueataque tecta ferebant
Divitias, crassumque *trabes absconderat* aurum.

Toutefois rien ne ressemble en ce genre à la magnificence presque incroyable que déploya Néron, en faisant revêtir intérieurement de lames d'or tout le théâtre de Pompée, lorsque Tiridate, roi d'Arménie, vint le voir à Rome, & même pour n'y demeurer qu'un seul jour : aussi ce jour, tant à cause de la dorure de ce théâtre, que pour la somptuosité de tous les vases & autres ornemens dont on l'enrichit, fut appelé le *jour d'or*. *Claudii successor Nero, Pompeii theatrum operuit auro in unum diem*, quòd Tiridati, *regi Armeniæ ostenderet*, dit Pline, *lib. XXXIII, cap. III.* Ce n'est donc pas ridiculement que le poëte Asconius, parlant de la ville de Rome, la caractérise en ces termes :

Prima urbs inter divum domos, aurea *Roma.*

Quant aux lames d'argent, Sénequ nous raconte que les femmes de son siecle avoient leurs bains pavés d'argent pur, en sorte que le métal employé pour la table, leur servoit aussi de marche-pied. Argento *feminæ lavantur, & nisi argentea sint folia, fastidiunt, eademque materia & probris serviat, & cibis.*

On en étoit venu jusqu'à enchâsser, dans le parquetage des appartemens, des perles & des pierres précieuses. *Eo deliciarum pervenimus, ut nisi* gemmas *calcare nolimus.* Et Pline dit à ce sujet qu'il ne s'agissoit plus de vanter des vases & des coupes enrichies de pierreries, puisque l'on marchoit sur des bijoux que l'on portoit auparavant seulement aux doigts.

Stace n'a point oublié ce trait de luxe effréné, lorsque décrivant une maison de campagne appartenante à Manlius Vopiscus, il ajoute :

Vidi artes, veterumque manus, variisque metalla
Viva modis : labor est, auri memorare figuras :
Aut ebur, aut dignas digitis contingere gemmas
Dum vagor aspectu, visuque per omnia ducor
Calcabam, nec opimus opes.
Lib. sylvar. Manlii Vopisci.

Le quatrieme genre d'*incrustations*, sur lequel je serai court, consistoit en ouvrages de marqueterie & de mosaïque *opera tessellata, musiva, lithostrata, & ceroslrata*, dont on décoroit aussi les palais & les maisons particulieres. Dans ces sortes d'*incrustations*, différentes en forme & en metiere, on employoit aux ouvrages deux sortes d'émaux, les uns & les autres faits sur tables d'or, de cuivre ou autre métal, propres à recevoir couleurs & figures par le feu. Quand ces émaux étoient de pieces ou tablas carrées, on les appeloit *abaci*, quand elles étoient rondes, on les nommoit *specula & orbes.*

Un homme se croyoit pauvre si tous les appartemens de sa maison, chambres & cabinets, ne reluisoient d'émaux ronds ou carrés, d'un travail exquis, si les marbres d'Alexandrie ne brilloient d'*incrustations* numidiennes, & si la marqueterie n'étoit si parfaite qu'on la prît pour une vraie peinture.

Mais que Sénequ avoit raison d'apprécier en sage toutes ces sortes d'ornemens à leur veleur réelle ! c'est un beau morceau que celui de l'*épître 115*, dans laquelle il fait la réflexion suivante : „ Semblables, dit-il, à des enfans, & plus ridicules qu'eux, nous nous laissons entraîner à des recherches de fantaisie, avec une passion aussi coûteuse

coûteuſe qu'extravagante. Les enfans ſe plaiſent à amaſſer, à manier de petits cailloux polis qu'ils trouvent ſur le bord de la mer; nous, hommes faits, nous ſommes ſous de taches & de variétés de couleurs artificieles, que nous formons ſur des colonnes de marbre, amenées à grands frais des lieux arides de l'Égypte, ou des déſerts d'Afrique pour ſoutenir quelque galerie. Nous admirons de vieux murs que nous avons enduits de feuilles de marbre, ſachant bien le peu de prix de ce qu'elles cachent, & ne nous occupant que du ſoin de tromper nos yeux, plutôt que d'éclairer notre eſprit. En *incruſtant* de dorures les planchers, les plafonds & les toits de nos maiſons, nous nous repaiſſons de ces illuſions menſongeres, quoique nous n'ignorions pas que ſous cet or il n'y a que du bois ſale, vermoulu, pourri, & qu'il ſuffiſoit de changer contre du bois durable & proprement travaillé „. (*D. J.*)

À la ſuite de cet article je vais parler de quelques *incruſtations* ou damaſquinures exécutées ſur des objets d'un moindre volume & ſur des matieres précieuſes.

Métaux incruſtés.

„ Les métaux, dit Caylus (*Rec. V. pag. 6.*) *incruſtés*, pour former les yeux, ou pour indiquer les parures, entraînent pluſieurs pratiques fines & délicates pour leur exécution. Indépendament de leur magnificence prouvée par ces *incruſtations*, l'exactitude du creux, celle du métal, ou de la matiere *incruſtée*, ſont des opérations, à la perfection deſquelles on eſt long-temps ſans pouvoir ariver, principalement quand aucun exemple étranger ne conduit à l'imitation. À l'égard de ces travaux délicats & recherchés, je ne citerai dans le nombre de ceux que je poſſede qu'un taureau-Apis, dont la fonte eſt admirable, mais quoique ſa taille, ou plutôt ſa proportion ſoit aſſez conſidérable, je ne l'ai point fait graver, par la raiſon que ſes quatre jambes ſont rompues, & qu'il ne préſente aucune autre ſingularité que les *incruſtations* d'or & d'argent mêlés enſemble, pour enrichir la parure du cou, & le triangle qu'il porte ſur le front „.

„ La premiere planche du quatrieme volume préſente un prêtre fort chargé d'*incruſtations*, ſoit pour ſa parure, ſoit pour les caracteres dont il eſt orné; elles ne ſont exécutées qu'en argent; mais la fineſſe des hiéroglyphes augmente le mérite du travail & de la préciſion „.

„ Le volume cinquieme fait voir (*Pl. XVIII. n°. 4. & 5.*) un autre prêtre qui porte des braſſelets formé par une *incruſtation* en or. Ce monument prouve que cette parure, qu'on ne trouve pas communément ſur les figures qui ſont parvenues juſqu'à nous, étoit en uſage chez les Égyptiens: & l'on peut préſumer qu'elle les engageoit à de grandes dépenſes. On trouve les *incruſtations* plus fréquemment employées pour former le globe des yeux: cette prétendue parure adoptée par des nations plus éclairées dans les parties du goût, eſt donc venue des Égyptiens; mais ce peuple ſage, non plus que les Grecs, n'a pas fait, généralement parlant, le contre-ſens d'y marquer des prunelles. Il eſt fréquent ſur les ouvrages romains, & pluſieurs modernes ont adopté ce procédé qui, je l'avoue, me paroîtra toujours ridicule „.

Parmi les figures qu'on fait remarquer aux étrangers à Portici, on diſtingue ſur-tout une petite Pallas & une Vénus, chacune de la hauteur d'un palme (7 ou 8 pouces), ou environ. La premiere tient une patere de la main droite, & ſa lance de la gauche: les ongles des mains & des pieds, les boucles de ſon caſque, & une bande ſur le bord de ſon vêtement, ſont *incruſtés* en argent avec beaucoup d'art. La Vénus a des braſſelets d'or à ſes bras & à ſes jambes, formés avec des filets de ce métal. Pauſanias (*lib. I.*) parle d'une ſtatue avec des ongles d'argent. Hérode-Atticus fit élever à Corinthe un quadrige dont les courſiers étoient dorés & avoient des ſabots d'ivoire. (*Ibid. lib. II.*). Le diadême de l'Apollon-Sauroctonon de la villa Albani eſt d'argent. Les baſes de pluſieurs ſtatues du cabinet de Portici, ſont *incruſtées* du même métal.

„ Ces deux morceaux de bronze, dit Caylus (*Rec. II. pl. 124 n°. 1.*), préſentent une ſingularité que je n'avois point encore remarquée ſur ces ſortes d'antiquités. Tous les vides d'un trait à l'autre ont été remplis d'une couleur graſſiere, verte ou rouge, qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Il eſt vrai-ſemblable que les Romains n'employoient ces ſortes d'embelliſſemens que dans leurs colonies de la Gaule, peut-être même dans le temps que les ermes ayant perdu leur premiere ſimplicité, reçurent des ornemens, que le luxe ſut augmenter ſucceſſivement. En tout cas je n'en ai point vu de ſemblables, ni de ce genre de décoration dans les monumens que les autres pays nous fourniſſent. Il faut cependant convenir que l'uſage de ces couleurs, introduites pour l'ornement des bronzes, a été plus étendu que je ne l'avois ſoupçonné; car M. Louis Giraldi m'a envoyé de Rome, depuis que ces morceaux ſont gravés, deux petites plaques de bronze, de forme circulaire, abſolument ſemblables pour le travail, les couleurs, & leur diſtribution. Il les regarde comme les couvercles de boîtes deſtinées à renfermer des parfums „.

Marbre incruſté.

„ L'état, dit Caylus (*rec. I. 220.*) où ſe trouvent ces eſpeces de gravures ſur marbre, me perſuade que tous ces vaſes n'ont été faits que pour recevoir des *incruſtations* de métaux que l'avarice a détruites. Pour s'en former une idée, il ſuffira d'examiner un vaſe de marbre à peu près de même grandeur, poſſédé autrefois par le cardinal Ma-

zatin, & conſervé aujourd'hui dans le garde-meuble du roi, parmi un très-grand nombre de richeſſes en ce genre. Les *incruſtations* qui y ſeſtent encore, car il y en a en quelques unes d'emportées, ſont d'or & d'argent: elles repréſentent des divinités de la mer. Les figures de l'urne dont il s'agit ici étant du double plus grandes que ces dernieres, doivent faire juger quelle étoit anciénement la beauté de ce morceau, & l'opulence du pere qui avoit conſacré ce vaſe à la mémoire de ſa fille. L'ornement courant dont j'ai déja parlé, & qui eſt renfermé dans une bande, conſerve encore des reſtes de dorures appliquées dans le champ: ce qui me perſuade que ces *incruſtations* pouvoient être d'or, nouvele preuve du degré d'habileté que les Romains avoient pour la préparation de leurs dorures & de leur couleur, qui parmi eux faiſoient partie d'un luxe qui n'avoit point de bornes ,, .

Verre incruſté.

Deux morceaux (*Caylus*, *rec. I.* 252) de verre bleu ſontrun d'une couche de matiere blanche, l'un & l'autre très-peu épais, ſont *incruſtés* d'or. Leur travail n'eſt pas tout-à fait le même. L'un eſt d'un genre d'ornement plus épais, & l'or eſt d'une ſeule piece. Je ne crois pas que ce morceau ait été fabriqué autrement qu'en appliquant la feuille d'or ſonte découpée avec un emporte piece ſur le verre encore chaud & preſqu'en fuſion. Cette feuille doit toujours avoir été d'une certaine épaiſſeur, pour recevoir le poliment quand les matieres ſont refroidies. L'or du ſecond a dû être appliqué de la même façon, mais la fineſſe des filets, & l'eſpece d'émail coloré que l'on voit encore dans les côtes des feuilles, ſont des objets dignes des curieux ,, .

Pierres gravées incruſtées.

„ On voit, dit Mariette, des agates ou d'autres pierres fines, ſur laſquelles des têtes ou des figures en baſſe taille & ciſelées en or ont été raportées & *incruſtées*, de façon qu'à la différence près de la matiere, elles ſont à peu près le même effet que les véritables camées. On en voit une à Florence. C'eſt un Apollon vainqueur du ſerpent Pithon, ou bien quelque chaſſeur qui ſe repoſe, apulé comme un tronc d'arbre; & la figure qui eſt debout eſt d'un deſſein correct & élégant. Je ne crois pas qu'avant cette pierre, citée avec éloge par le chevalier Maffei, & raportée depuis dans le *Muſæum Florentinum*, (*tom.* 1., *tab.* 66. *no.* 1.), on en eût produit aucune de la même eſpece dans d'autres livres ,, .

„ Mais, depuis environ un an (en 1750), un Italien a diſtribué à Paris pluſieurs pierres ſemblablement *incruſtées*; &, comme il en avoit nombre, & qu'elles étoient toutes trop bien conſervées pour n'être pas ſuſpectes, bien des gens ont cru que c'étoient des pierres modernes. On a déja remarqué que pluſieurs têtes qui s'y voyoient repréſentées ſe retrouvoient préciſément les mêmes, trait pour trait, ſur des médailles. C'eſt déja un grand préjugé contr'elles; car perſone n'ignore combien il eſt aiſé de prendre des empreintes avec des feuilles d'or, tant ſur les médailles que ſur les pierres gravées. L'or eſt un métal extrêmement ductile; &, s'il eſt appliqué mince ſur un relief ou dans un creux, l'empreinte qui ſe formera aura la même néteté que ſi elle avoit été faite avec la cire. Il ne s'agit plus après cela que de découper cette empreinte ſur ſes bords, que de la maſtiquer, comme les orfevres font leurs ouvrages de ciſeluse, pour lui donner de la conſiſtance, & que de l'aſſujétir dans la pierre, après avoir creuſé cette pierre, ou fait un ſillon ſuivant le contour du relief qu'on a deſſein d'y *incruſter*; opérations qui ne demandent que de l'adreſſe. J'ajouterai que je crois avoir remarqué dans quelques-uns de ces reliefs, des touches & des coups de ciſelet & de buſin, donnés après coup, ſoit pour réparer quelque défaut, ſoit pour mettre dans le travail cette vivacité d'outil, & ces arêtes tranchantes, qu'une empreinte, quelque bien faite qu'elle ſoit, ne peut avoir ,, . (*Traité des pierres gravées*, *I*, *pag.* 89.)

Caylus étoit du même avis que Masiette. Il dit (*Rec. I.*, 167.): „ Cette eſpece de camée, de la grandeur d'une bague, eſt ſur un jaſpe noir, dont la couleur eſt très-égale, & dans lequel on a creuſé tout l'eſpace que doit occuper la figure, en ſuivant exactement le trait & le contous, pour y *incruſter* enſuite cette même figure de bas-reliefs en or. Il eſt fort aiſé d'imiter ce travail, dont les recueils contienent peu d'exemples; & les plus habiles connoiſſeurs peuvent alors y être trompés, ſans qu'on doive leur reprocher une erreur auſſi ſimple; car quelle difficulté trouveroit-on à mouler de l'or ſur une pierre antique, dont l'empreinte ſera d'autant mieux rendue, que cet or ne doit pas être fort épais? Je demande enſuite ſi nos meilleurs ouvriers, qui ont porté l'art de mettre en œuvre au plus haut degré d'exactitude & de préciſion, auront beaucoup de peine à exécuter ce genre d'*incruſtation*, & à établir ſolidement dans le creux préparé ſur la pierre, la figure qu'ils voudront y mettre; & cette figure, par les raiſons que j'ai déja dites aura le tour, la compoſition & quelques détails de l'antique. Rien de plus facile. Voici les paroles du chevalier Maffei, (*Pl. XCVI*, *vol. III.*) à l'occaſion d'un morceau de ce même travail: *Apollo in cammeo d'oro*, *incaſtrato in Nicolo*. Après ce titre, il ajoute, dans la deſcription de la planche: *La novità, e la perfezione di ſimil lavoro m'hanno conſigliato a collocare queſto bel cammeo fra le noſtre ſtampe, quantunque non porti ſeco alcun ſimbolo particolare*: On en trouvera des morceaux raportés dans le *Muſeum Florentinum*; & je viens de relire ce que

Mariette a écrit ſur ce recueil, dans ſon *traité des pierres gravées*, *pag.* 989. On ne peut rien y ajouter „.

INCUBARE Jovi, ou *pellibus victimarum*, coucher dans le temple de Jupiter Capitolin, (*ſerv. in Æneid. VII.* 88.), ou ſur les peaux des victimes immolées pour obtenir par des ſonges des réponſes des oracles, ou des dieux : uſage des Grecs & des Romains. *Voyez* AMPHIARAÜS.

INCUBATION ARTIFICIELE. „ Il faut parler, dit M. Paw, (*Recherches ſur les Égyptiens*, 160) de l'*incubation artificiele*, telle que les Égyptiens l'ont pratiquée anciénement, & telle que les Chinois la pratiquent aujourd'hui. On ne trouve pas, que je ſache, dans l'hiſtoire, d'autres nations qui aient fait uſage de ce procédé ſingulier, ſoit qu'elles n'aient pu en aprofondir les principes, ſoit que leur climat s'y ſoit oppoſé, comme celui du Nord de l'Europe ſemble s'y oppoſer effectivement; & c'eſt-là une difficulté qu'on n'eût pu ſurmonter par l'adreſſe des Égyptiens que M. de Maillet propoſoit, dit-on, d'envoyer en France, pour y donner des leçons, & corriger l'imperfection de la méthode de Réaumur. C'eſt l'invincible attachement pour leur patrie qui a vraiſemblablement empêché ce voyage de quelques payſans des environs du Caire; mais je crois qu'ils ne ſeroient jamais parvenus à diminuer la mortalité parmi les pouſſins, ni à prévenir la corruption ou l'avortement d'un grand nombre d'œufs expoſés à la chaleur des four, des lampes ou du fumier. Ces hommes, tranſplantés ſous un autre ciel, auroient vu leur routine ſe déconcerter, auroient voulu avoir recours au thermometre, ſeroient tombés dans tous les embaras dont on vouloit ſortir, & auroient dit pour excuſe, qu'ils n'avoient pas avec eux leur ſcheic. On ſait qu'en Égypte, les ſcheics arabes commencent par ſe déshabiller tout nus, ſe couchent ſur les fours, au moment qu'on les échauſe, & récitent dans cette attitude une priere pour laquelle le peuple paye ces charlatans, qui lui font accroire que ſans eux on n'amène pas les pouſſins à terme „.

„ Il y a lieu d'être ſurpris que les anciens prêtres de l'Égypte, qui avoient d'ailleurs des connoiſſances aſſez étendues ſur une infinité de choſes, aient manqué de ſagacité en un point eſſentiel. Ils n'avoient pas découvert la méthode des fours, & ne paroiſſent pas même en avoir ſoupçonné la poſſibilité, comme il eſt aiſé de le démontrer. Ariſtote, le plus ancien auteur qui ait parlé de la maniere de faire éclôre les œufs en Égypte, dit qu'on n'employoit que la chaleur du fumier. (*Hiſtoria animalium, lib. VI, cap.* 2, *init.*) Antigone, qui vivoit pluſieurs ſiecles après Ariſtote, dit la même choſe. (*Hiſtoria mirab. collectanea, cap.* 104, *pag.* 80.) Pline, qui écrivoit après Antigone, dit auſſi la même choſe. (*Hiſt. nat., lib. X, cap.* 54.) Pline a traduit mot pour mot les expreſſions d'Ariſtote. Enfin l'empereur Hadrien, qui avoit parcouru toute l'Égypte, & examiné ſes ſingularités avec attention, s'exprime en ces termes, dans ſa lettre à Servien: Je ne ſouhaite autre „ choſe aux Égyptiens, ſinon qu'ils continuent à „ ſe nourrir de leurs poulets qu'ils font éclôre „ d'une maniere que j'aurois honte de vous conter „ *pudet dicere* „. (*Vopiſcus in Saturn.*) Tous ces témoignages réunis prouvent que la méthode des fours a été inconnue dans ce payt, juſqu'à l'an 133 de notre ere, & peut être encore longtemps après; mais j'ignore quand & comment on eſt parvenu à la découvrir. Si les Égyptiens avoient eu de telles machines, ils n'auroient pas manqué de les montrer à l'empereur Hadrien, qui marqua tant d'horreur pour les poulets nés dans le fumier: quoique je ne prétende pas inſinuer qu'il y ait quelque ombre de bon ſens dans les expreſſions qu'emploie ce prince, qui venoit d'élever ſur la rive orientale du Nil un temple au profane Antinoüs; & voilà en qu'il auroit dû avoir honte de conter; car le culte des animaux valoit encore beaucoup mieux que ce culte-là „.

„ Il ſe peut que les prêtres, attachés opiniâtrement aux anciennes obſervations recueillies ſur la maniere dont les œufs d'autruches & de crocodiles dépoſés dans le ſable venoient à éclôre, ne s'étoient pas mis en peine de faire des recherches & des expériences ultérieures. Cependant ce qui prouve que leur procédé n'étoit pas le meilleur, c'eſt qu'on l'a entiérement abandoné aujourd'hui en Égypte; ce qui ne ſeroit jamais arivé, s'il n'eût renfermé plus de difficulté dans la pratique que celui des fours „.

„ Comme, par une conſtitution particuliere du régime diététique, les Pharaons, les grands-officiers de la couronne, & les perſones attachées à la claſſe ſacerdotale ſe nouriſſoient principalement de chair d'oie, il avoit bien fallu chercher un moyen pour multiplier cette eſpece de volailles, dont on détruiſoit un nombre étonant, & même pour les ſacrifices. Ce qui révolta un peu les Romains, lorſqu'on établi à Rome le culte d'Oſiris & d'Iſis, qui exigeoit pour ſes premieres victimes les gardiens du capitole „.

Nec defenſa juvant Capitolia, quominus anſer
Dat ſonum in lances, Inachi lauta, tuas.

„ Tout cela avoit engagé les Égyptiens, comme Diodore l'obſerve, à faire éclôre artificiélement les œufs d'oies; & l'on pouvoit s'imaginer que cette *incubation* réuſſiroit moins mal dans le nord de l'Europe, que celle qu'on y a eſſayée ſur les œufs de poules, qui ſont ſujetes à beaucoup de maladies, & dont les petits ont à chaque inſtant beſoin d'être réchaufés „.

„ Il y a eu en Égypte des villages & des bourgades entieres qui ont contracté le nom de *Chenoboſcion* (qui éleve des oies), & où l'on ne nouriſſoit que des troupeaux d'oies, ſuivant une mé-

thode particuliere, qu'on prétend s'être conſervée parmi les Juifs. Les prêtres ont eu des raiſons qui nous ſont inconnues, pour donner la préférence à ces oiſeaux dans leur régime; mais, dès qu'ils préſentoient la moindre apperence de quelque maladie épidémique, ils renonçoient à cet aliment, y faiſoient renoncer auſſi le ſouverein, & ne ſe nouriſſoient plus alors que de pigeons, comme on peut s'en convaincre par ce paſſage d'Orus Apollon: *Purum autem columba animal eſſe videtur. Si quidem cum aeris conſtitutio peſtilens eſt, omniaque tam animata, quam inanimata ea afficiuntur, quotquot hec veſcuntur animali, ſoli ab hac lue immunes ſervantur. Ideoque eo tempore Ægyptiorum regi in cibo ſumendo nihil aliud præter columbas apponitur, idemque iis, qui, quod Diis miniſtrent, puri caſtique permanent.* (Hieroglyph., lib. 2, cap. 57.) Cette ancienne coutume de ſe nourir de pigeons eſt encore fort en vogue de nos jours en Égypte; auſſi y trouve-t-on plus qu'en aucun autre pays un nombre prodigieux de colombiers, que les Turcs comptent parmi les plus grandes richeſſes de cette contrée. On peut conſulter là deſſus les voyages de Bruyn, (chap. 34.) Pour ce qui eſt des tourtereles, il y en a en Égypte; mais il étoit anciénement défendu aux prêtres d'en manger „.

INCUBES, eſpece de génies, qu'on croyoit coucher avec les femmes, d'où leur vient leur nom (*Incubare*, coucher). Les Grecs les appeloient *Ephialtes*. C'eſt auſſi un ſurnom qu'on donnoit aux dieux faunes & aux ſatyres, à qui l'on attribuoit le talent d'abuſer les hommes, en prenant différentes figures. On compte les *Incubes* parmi les dieux ruſtiques.

INCUSES, (*Médailles*). Les médailles incuſes n'ont probablement jamais été contre-faites, & on peut les regarder toutes comme des pieces ſûrement antiques. Celles que nous appelons ainſi ſont des médailles qui ont la même tête en relief d'un côté, & en creux de l'autre. Ce défaut provient de la précipitation du monoyeur, qui, avant de retirer la médaille qu'on venoit de fraper, remettoit un nouveau flan, qui, trouvant en deſſus le carré, & en deſſous le médaille qu'on n'avoit pas retirée, marquoit des deux côtés la même tête, en relief & en creux, mais toujours frapée plus imparfaitement du côté du creux; l'effort étant beaucoup plus foible du côté de la médaille que de celui du carré. Ces médailles, qui ſont rares, ne ſervent dans les cabinets que pour la curioſité. Il y en a d'or & d'argent, & quelques unes de bronze, ſur tout en moyen. On doute qu'il y en ait en grand bronze. On trouve quelquefois des têtes rares de cette façon: telle eſt un Pertinax d'argent, qui étoit autrefois dans le cabinet de M. de Pont Carré.

INDENIATÆ. } *Voyez* CIROGRAPHE.
INDENTURÆ. }

INDICANT, ſurnom donné à Hercule. „ On avoit dérobé une coupe d'or très-peſante, dans le temple d'Hercule, dit Cicéron, (au premier livre de la divination), & Hercule étant apparu en ſonge au poëte Sophocle, lui indiqua celui qui l'avoit volée. Sophocle, pourtant n'en dit rien alors; il eut même encore une fois une ſemblable viſion, ſans rien déclarer; mais le même ſonge étant revenu pour la troiſieme fois, il en alla rendre compte à l'aréopage. Auſſi-tôt on fit arrêter celui que Sophocle avoit nommé; on le mit à la queſtion; il confeſſa le vol; il rendit la coupe, & ce temple fut appelé depuis, le temple d'Hercule *Indiquant* „.

INDICEA, INAEI, ſurnom de Stratonicée, dans la Carie. *Voy.* ce mot.

Pelletin a publié une médaille autonome de bronze, avec le légende ci-deſſus. On en a une impériale greque, frapée en l'honeur de Trajan.

INDICTION, ſ. f. L'*Indiction* eſt en chronologie un cycle de quinze années juliennes acomplies. Ce terme a d'abord ſignifié un tribut que les Romains percevoient toutes les années dans les provinces, ſous le nom *indictio tributaria*. Il eſt vrai-ſemblable que ce tribut étoit levé pour la ſubſiſtance des ſoldats, & particuliérement de ceux qui avoient ſervi pendant quinze ans la république. Quoi qu'il en ſoit, lorſque l'empire romain changea de face ſous les derniers empereurs, on conſerva le terme *indictio*, mais on l'employa ſimplement pour marquer un eſpace de quinze années. On chercheroit inutilement le temps où l'on a commencé à ſe ſervir de l'*indiction* dans ce dernier ſens; on l'ignorera toujours. Ceux qui diſent que Conſtantin, après avoir aboli les jeux ſéculaires, & vaincu Maxence, introduiſit l'époque de l'*indiction* au mois de ſeptembre 312, devinent ſans doute, puiſqu'ils ne peuvent pas en raporter la preuve.

On n'a pas mieux démêlé l'origine & le commencement de l'*indiction* romaine, ou, ſi l'on veut, pontificale; ce ſecond point d'hiſtoire eſt encore un des plus obſcurs. Mabillon s'eſt donné des peines inutiles pour l'éclaircir; & Ducange n'a pas été plus heureux dans ſon gloſſaire. Ce qu'on ſait de vrai, c'eſt que les Papes, dans le huitieme ſiecle, commencerent à dater leurs actes par l'année de l'*indiction*, qui fut fixée au premier janvier 313 de l'an de J. C. Auparavant ils datoient par les années des empereurs; & enfin ils les ont datés par les années de leur pontificat, comme le prouve le ſynode que le Pape Jean XV tint en 1098.

Il eſt certain qu'on ne peut faire remonter plus haut l'uſage de l'*indiction*, qu'au temps de l'empereur Conſtantin, ni deſcendre plus bas que celui de Conſtance. Les premiers exemples qu'on en trouve dans le code Théodoſien, ſont du regne de ce dernier, mort en 361. S. Athanaſe eſt le premier auteur eccléſiaſtique qui ait employé le date de l'*indiction*. Dans ces premiers temps, il n'eſt pas aiſé de fixer les années pour les *indi-*

ctions, parce que tous les auteurs ne leur assignent pas la même époque. Quelques-uns mettent la premiere *indiction* en 312, le plus grand nombre en 313, d'autres en 314, & il s'en trouve enfin qui la placent en 315. Dans notre *table* CHRONOLOGIQUE, nous suivons l'opinion la plus commune, en faisant partir l'*indiction* de l'an 313, & comptant 1 à cette année, 2 à la suivante, & ainsi de suite, jusqu'en 328, qu'on recommence la même opération.

On distingue communément trois sortes d'*indictions*. La premiere est celle de Constantinople : elle commence avec le mois de septembre. Les empereurs grecs s'en servoient ; & on l'a aussi connue en France, comme on peut le voir au mot *indictio*, dans la nouvele édition du glossaire de Ducange. Nous avons nous-mêmes rapporté, à l'article des années de Jésus-Christ, la date d'une charte du roi Henri I, où l'*indiction* se prend du premier de septembre. Plusieurs diplômes de nos rois offrent le même commencement.

La seconde sorte d'*indiction*, plus commune parmi nous & en Angleterre, est l'impériale, ou constantinisne, parce qu'on en attribue l'établissement à Constantin. On la nomme aussi césarisene, à cause de l'usage qu'en ont fait les empereurs d'occident. Son commencement est fixé au 24 septembre. On peut voir la preuve de cette *indiction* dans le glossaire qui vient d'être cité. Elles sont claires & en bon nombre.

La troisieme sorte d'*indiction* commençoit au 25 décembre, ou au premier janvier, selon que l'un ou l'autre de ces deux jours étoit pris pour le premier de l'année. Les Papes, sur-tout depuis Grégoire VII, l'ont souvent employée dans leurs bulles; c'est la raison pour laquelle on la nomme romaine ou pontificale. Elle n'a pas été inconnue en France; on en trouve des vestiges dans nos anciens écrivains, & dans les diplômes des empereurs Carloviagiens. C'étoit même presque la seule qu'on suivît en Dauphiné, dans le quatorzieme siecle.

Outre ces trois manieres de compter l'*indiction*, il s'en trouve une quatrieme dans les registres du parlement de Paris. Celle-ci prend l'*indiction* du mois d'octobre. Au n°. XXXV de la liasse d'acords du parlement, de la S.-Martin 1446, on voit une transaction entre l'évêque & le chapitre de Clermont, datée du 9 & du 13 décembre 1446, *indictione decima sumpta mense octobri*.

Dans le nouveau traité de diplomatique, (*t. V, p.* 238; *n.* 5.) on observe que le Pape Grégoire VII introduisit une nouvele sorte d'*indiction*, qu'il faisoit commencer en 25 mars. On prétend de plus, (*ibid. p.* 266, *n.* 3) apercevoir une sixieme espece d'*indiction*, dont on place le commencement à pâque. Cette opinion est appuiée sur les dates de deux priviléges du Pape Innocent II. Le premier porte : *Datum apud Campilium — III. Non. Martii, indict. XV, incarn. Dom. anno* 1138; *pontif. vero D. Inn. PP. anno* 9. Il est certain que l'*indiction* XV, selon les cinq manieres de la commencer, rapportées ci-dessus, appartient à l'an 1137. Est-ce une nouvele espece d'*indiction* employée dans ces deux bulles? est-ce plutôt une faute du chancelier? c'est ce que nous n'osons décider.

Au reste les méprises sur la date de l'*indiction* ne seroient point particulieres au Pape Innocent II. Baluze & Mabillon remarquent que, pendant toute la durée de l'an 1207, dixieme du pontificat d'Innocent III, le chancelier de ce Pape met constament dans les bulles la neuvieme *indiction* pour la dixieme. L'erreur, ajoute-t-on, ne fut pas renfermée seulement dans les originaux; elle passa dans le registre même de ce Pape. Ce mécompte cependant ne porte aucun préjudice à l'authenticité des pieces où il se rencontre. En général, tous les savans conviennent qu'il y a un grand nombre d'actes vrais, dont l'*indiction* est fautive, ou très-embarassante.

De même on voit qu'au treizieme siecle, tous les actes du chapitre de l'abbaye de Corbie, sont datés d'*indictions*, dont les révolutions sont supputées collectivement, comme celles des olympiades. Nous n'en citerons qu'un seul exemple, tiré d'un acte capitulaire de l'an 1172, dont voici les dates : *Actum & peractum anno Incarnati Verbi M. C. LXXII, Domini vero papæ Alexandri tertii anno XIII, domini autem Ludovici regis nostri unctionis anno XXXV.... indictione LXXIX, anno V, XVII Kal. maii, vigilia paschæ, in Corbeiensi capitulo, B. Petri apostoli*. Au lieu de compter l'*indiction* V, en 5572, on supputte toutes les *indictions* révolues depuis la premiere année de J. C. Or, en 1172 ans, sont comprises 78 révolutions avec 5 années; ce qui ne revient qu'à l'an 5 de la 79e *indiction*. (*Nouv. tr. de diplom. t. IV, p.* 679. — *Art. de vérifier les dates*).

INDICTÆ. } *Voyez* FÉRIES.
INDICTIVES. }

INDIGENE ou *autochthone*. *Voyez ce mot.*

INDIGETAMENTA, hymnes en l'honneur des dieux. Quelques-uns prétendent que c'étoient particuliérement les hymnes à l'honneur des dieux indigetes. Servius; (*in Georg. s.* 21. dit qu'on appeloit *Indigetamenta* les livres des pontifes qui contenoient les origines & les noms des dieux, les rites des dédicaces & des fêtes, &c. *Indigetare* signifie invoquer sous un nom particulier.

INDIGETE. Le Jupiter *Indigete*, chez les Romains, étoit Énée. Ce prince ayant perdu la vie dans un combat contre Mézence; comme son corps ne se trouva pas, parce qu'il étoit apparemment tombé dans le fleuve Numicus, près duquel s'étoit donné la bataille, on dit que Vénus, après l'avoir purifié dans les eaux de ce fleuve, l'avoit mis au rang des dieux. On lui éleva un tombeau sur les bords du fleuve; monu-

ment qui ſubſiſtoit encore du temps de Tite Live, & on lui offrit dans la ſuite des ſacrifices, ſous le nom de Jupiter *Indigete* de. Dans ce ſens, le mot d'*Indigete* vient de *in diis ago*, (je ſuis parmi les dieux.)

Il y avoit d'autres dieux *Indigetes*, auxquels les Romains donnoient ce nom; ſavoir tous les héros de l'Italie, qu'ils avoient eux mêmes diviniſés, tels que Faune, Veſta, Romulus ou Quirinus, Jules-Céſar, &c. Minerve, à Athènes, & Didon, à Chartage, avoient auſſi le ſurnom d'*Indigetes*, ſelon Servius. Alors le mot vient d'*inde genitus*, ou *in loco degens*, qui eſt né dans le pays, ou qui y a demeuré.

INDIGO. Les anciens n'ont point connu l'origine de l'*indigo*. Pline dit que c'eſt une écume de roſeaux, qui s'atache à une eſpece de limon, qui eſt noir quand on le broie, & qui fait un beau brun mêlé de pourpre, quand on le délaye. Dioſcoride dit que c'eſt une pierre; mais aujourd'hui nous ſavons non ſeulement que l'*indigo* eſt un ſecule, ou un ſuc épaiſſi, qu'on tire aux Indes, par artifice, de la tige & des feuilles de l'*indigotier*; mais nous ſommes encore très-inſtruits de la manœuvre de l'opération.

INDULGENCE. Cette vertu eſt repréſentée, dans une médaille de Gordien, par une femme aſſiſe entre un bœuf & un taureau; peut-être pour marquer que l'*indulgence* adoucit les eſprits les plus brutaux. Dans une médaille de Gallien, l'*indulgence* eſt marquée par une femme aſſiſe, qui rend la main droite, & qui tient un ſceptre de gauche.

INDULGENTIÆ tributorum. *Voy.* Remise des impôts.

INFERIÆ, mot latin conſacré, qu'on ne peut rendre en françois que par une longue périphraſe. Les *inféries* étoient des ſacrifices ou offrandes que les anciens faiſoient pour les morts, ſur leurs tombeaux. A la coutume barbare d'immoler en ſacrifice des priſoniers de guerre ſur la tombe des grands capitaines, comme fit Achille ſur celle de Patrocle, ſuccéda, chez les Romains, l'uſage de faire batre des gladiateurs autour du bûcher, en l'honeur du défunt; & ces victimes humaines ſe nommoient *inferiæ*.

On appeloit du même nom le ſacrifice des animaux pour les morts. On égorgeoit une bête noire, on répandoit ſon ſang ſur la tombe, on y verſoit des coupes de vin & de lait chaud, on y jetoit des fleurs de pavots rouges; on finiſſoit cette cérémonie par luer & par invoquer les mânes du défunt.

INFERNALES (divinités). *Voyez* Dieux des enfers.

INFESTI ſpectatores, ſpectateurs qui vouloient le mort d'un gladiateur, & qui exprimoient ce ſentiment barbare en montrant le pouce droit tenverſé, ou dirigé vers la terre, *infeſtum pollicem*; *converſum pollicem*.

INFIBULATION. La *fibula* étoit un inſtrument de chirurgie, une eſpece de boucle ou d'anneau, dont les anciens ſe ſervoient dans une opération particuliere, par laquelle ils ſe propoſoient d'empêcher les jeunes homme d'avoir commerce avec des femmes, lorſqu'on penſoit que cela ſeroit contraire à leur ſanté ou à la beauté de leur voix. Celſe décrit cette opération à la fin du chap. XXV du liv. VII, ſous ce titre: *Infibulandi ratio*. Voici la traduction de cet article: „.... On boucle quelquefois les jeunes gens, „ pour leur conſerver la ſanté. Cele ſe fait de la „ maniere ſuivante: On tire le prépuce, & l'on „ marque à gauche & à droite, avec de l'encre, „ l'endroit qu'on veut percer; enſuite on laiſſe re„ tomber le prépuce. Si les marques ſe trouvent „ vis-à-vis le gland, c'eſt une preuve qu'on a trop „ pris de prépuce; alors il faut faire les marques „ plus bas: ſi elles ſe trouvent au deſſous du „ gland, c'eſt à cet endroit qu'on doit placer la „ boucle; c'eſt-là qu'il faut percer le prépu„ ce, avec une aiguille enfilée d'un fil. On „ noue enſuite les deux bouts de ce fil; on „ le remue tous les jours, juſqu'à ce que les „ cicatrices des trous ſoient affermies. Pour lors on „ ôte la fil, & l'on y paſſe une boucle, qui ſe„ ra d'autant meilleure, qu'elle ſera plus lé„ gere „. Celſe ajoute, que l'*infibulation* eſt du nombre des opérations ſuperflues, plutôt que du nombre des néceſſaires. *Sed hoc quidem ſæpius inter ſupervacua quam inter neceſſaria eſt*. On a conſervé cette opération dans l'art vétérinaire, pour empêcher l'accouplement du cheval avec la jument; mais c'eſt à la jument qu'on fait porter l'anneau. Fabrice d'Aquapendente, dans ſes leçons de chirurgie, montroit à ſes auditeurs une boucle dont les anciens ſe ſervoient pour l'*infibulation* des jeunes hommes. Il l'avoit eue, diſoit-il, d'un ſavant antiquaire. C'étoit ſans doute une *fibule*, ou agrafe ordinaire des vêtemens, à laquelle on attribuoit cet uſage ſans aucun fondement.

On voit dans le cabinet de Kircher, au collége romain à Rome, une figure de bronze, laquelle reſſemble parfaitement un chanteur, qui ſemble lui-même charmé des ſons qu'il tire de ſa lyre, & dont le prépuce eſt *infibulé* avec un anneau. Il y avoit anciénement, du moins du temps des empereurs romains, des chanteurs caſtrats; & l'on ſait que Plautien fit opérer, en une ſeule fois, la caſtration ſur cent jeunes garçons & ſur un grand nombre de citoyens romains mariés, pour ſervir de chanteurs à Plautille, ſa fille, femme de Caracalla. Mais en général cependant, on ſe contentoit d'*infibuler* les chanteurs avec un anneau, de la maniere qu'eſt repréſentée la figure en queſtion, & cela pour le même objet que celui pour lequel on ſe ſervoit de la caſtration, ſavoir de rendre la voix plus belle. *Monum. ant.* de Winckelmann.)

INFULA, INFULE. Feſtus dit que les *infules* étoient des filamens de laine, des franges de laine dont on ornoit les prêtres & les victimes, même les temples. Pluſieurs confondent les *infules* avec la mitre, la tiare, ou le bonet que portoient les prêtres. Il y avoit cependant beaucoup de différence. L'*infule* étoit proprement une bandelete, ou bande de laine blanche qui couvroit la partie de la tête où il y a des cheveux juſqu'aux tempes, & de laquelle tomboient de chaque côté deux cordons, *vittæ*, pour la lier; ce qui fait que l'on confond ſouvent le mot *vittæ*, cordons, avec *infulæ*. L'*infule* étoit aux prêtres ce qu'étoit le bandeau royal, la marque de leur dignité & de leur autorité. La différence entre le bandeau royal, ou le diadême & l'*infule*, eſt que le diadême étoit plat & large, & l'*infule* étoit entortillée & ronde. *Voyez* ſur les *infules* Paſchal, *de coronis*, ch. dern. du IVe. liv.; Barthius ſur Stace, Theb. liv. II. pag. 319 & ſuivantes; Saumaiſe ſur Solin, 370.

Dans les auteurs eccléſiaſtiques on donne quelquefois le nom d'*infule* à l'habit des prêtres, que nous nommons chaſubie. *Voy.* Ducange dans ſon gloſſaire au mot *infula*.

L'*infula*, ſelon (*in verſ.* 538. *lib. X. Eneid.*) Servius, étoit une bande en maniere de diadême, & de laquelle pendoient de chaque côté des rubans; elle étoit le plus ſouvent large, mêlée de blanc & de pourpre, & tortillée. La tête d'Hiéron porte ſur les médailles un diadême ſemblable. Il faut croire, d'après un grand nombre de monumens, que la différence entre l'*infula* & le diadême conſiſtoit en ce que la premiere n'étoit point comme le diadême, d'une largeur égale dans toute ſa longueur. L'*infula* étoit terminée & liée derriere la tête par des eſpeces de rubans. Il eſt cependant vrai qu'Alexandre Théopator (*Theſaur. Brand. pars I. fol.* 108.) l'eſt repréſenté ſur une pierre antique, ayant un diadême lié par derriere avec des rubans moins larges. Cela revient à la définition de Juſtin, qui nomme *infula* (*Juſtin. lib. II. cap. X. fol.* 489.) le bandeau royal des rois orientaux qui étoient venus à la rencontre d'Alexandre en Syrie; quoiqu'ailleurs (*lib. XLIII. cap. III. fol.* 479.) il ſe ſerve du mot de diadême en parlant des marques de la royauté. Selon Bernecccrus (ſur le premier paſſage), le ſens de Juſtin eſt, que l'*infula*, quoique propre aux prêtres & aux victimes, étoit cependant quelquefois attribuée au rois. Un anonyme (explication de pluſieurs textes de l'Écriture ſainte, tom. I. fol. 81.) prend le diadême, l'*infula* & les *vitta* (qu'il appele toutes mitres) pour des marques de ſupplians.

A la vérité, il n'y avoit pas grande différence entre le diadême & l'*infula*; mais après le paſſage de Servius, on peut conjecturer que les rois orientaux, dont parle Juſtin, avoient pris l'*infula* comme plus convenable que le diadême à leur ſituation vis-à-vis d'Alexandre. En effet, il étoit facile de les confondre, puiſque le porte-torche, ou dadooque, office conſidérable à Athènes, qui portoit l'*infula* (*Plut. tom. III fol.* 348.), avoit été pris pour un roi par un barbare après la bataille de Marathon.

INFUNDIBULUM, vaſe dont on ſe ſervoit pour verſer l'huile dans les lampes. Il étoit fait en forme de nacelle, & s'appeloit *infundibulum*. Un pareil vaſe, qui reſſemble à celui d'Herculanum, ſe trouve dans le cabinet du collége romain, & a été gravé dans la deſcription qu'on a donnée de ce cabinet. (*Bonan. Muſ. Kirch. claſ. I. tab.* 4. n°. 10.)

INGÉNIEUR. *Mechanicus*, eſt pris ſubſtantivement par Suétone dans ce ſens.

INGÉNU (*ingenuus*). On ſe ſert de ce mot en parlant d'antiquités romaines, pour déſigner ceux qui étoient nés de parens libres, honêtes, nobles, *ingénus*. Rien n'empêchoit les affranchis de s'unir par le mariage avec les familles *ingénues*; mais il ne leur étoit pas permis de s'allier avec celles des ſénateurs. (*Monteſq.*) Chez les Romains les hommes étoient libres, ou eſclaves. Les hommes libres étoient *ingénus*, ou affranchis. Les *ingénus* étoient ceux qui n'avoient jamais été dans une juſte & légitime ſervitude. Les affranchis étoient ceux qui avoient été tirés de cette ſervitude par leur maître.

INGÉNU déſignoit encore celui qui étoit originaire d'un pays, comme on peut le voir par l'article ſuivant.

Ce mot vient du latin *ingenuus*, du verbe *ingigno*. On diſoit autrefois *geno* pour *gigno*. *Ingenuus* parmi les latins étoit celui qui n'étoit point étranger, qui étoit de condition libre, qui étoit originaire du pays. C'eſt en ce ſens que Lucrece appele *fontes ingenuos*, des ſources qui ne viennent point d'un pays étranger. Iſidore dit, que ceux-là *dicuntur ingenui, qui habent libertatem in genere, non in facto*. Il appele *ingénus* ceux qui naiſſent libres, & qui n'ont que faire d'acquérir la liberté.

INGENUUS, tyran ſous Gallien.

D. Lælius Ingenuus Pius Felix Auguſtus.

Les médailles d'*Ingenuus* ſont citées par Goltzius & par d'autres antiquaires; mais on ne les connoît plus aujourd'hui.

INJECTIO, INJECTION, nom d'un impôt que mit autrefois Juſtinien, pour ceux qui mouroient de peſte, ou de faim, dans un temps de contagion, ou de diſete. Ceux qui n'étoient pas attaqués du mal, ou qui n'en mouroient point, & qui reſtoient après qu'il avoit teſté, payoient l'*injection* pour les morts. *Voyez* les anecdotes, ou hiſtoire ſecrete de Procope, & Ducange dans ſon Gloſſaire.

Digitized by Google

INITALES, ou INITAUX, nom que l'on connoit autrefois aux myſteres de Cérès, parce que pour y aſſiſter, il falloit auparavant y être initié & conſacré par des cérémonies particulieres. *Voyez* CÉRÉALES.

Ce mot vient du latin *initiare*, initier, introduire, conſacrer. On trouve *initalia* dans la vie de Marc-Aurele par Capitolin.

INITIALES (lettres).

Les antiquaires appelent ainſi les *ſigles*, ou les premieres lettres d'un mot, qui ſont miſes pour le mot entier, ou dans les inſcriptions, ou ſur des médailles. P. P. *pater patriæ*, P. F. A. *Pius, Felix, Auguſtus*. On diſtingue les lettres *initiales* des abbreviations, auxquelles on joint pluſieurs lettres, *Tr. pot.* qui exprime *Tribunitia poteſtate*; *Aug.* qui exprime *Auguſtus*.

Si l'on avoit toujours ponctué les lettres *initiales*, il ſeroit aiſé de les connoître, & de diſtinguer quand il en faut joindre quelques-unes pour le même mot; mais parce qu'on a négligé ſouvent de le faire, particuliérement dans le bas empire & dans les petites médailles, on n'y trouve pas la même facilité, & il entre ſouvent bien de l'arbitraire dans le déchiffrement de ces lettres.

Les antiquaires diſent auſſi ſubſt. les *initiales*: voilà les deux *initiales* parfaitement expliquées.

INITIATION. } *Voyez* MYSTERES.
INITIÉ. }

(*Extrait d'un mémoire de M. Dupuis de l'académie des inſcriptions.*)

Les téletes ou *initiations* ont été un des moyens que la philoſophie a employés pour civiliſer les ſociétés & perfectionner l'homme. Ce n'étoit point, comme on l'a dit, une cérémonie deſtinée à rapeler l'ancien état des hommes avant la civiliſation, ou le ſouvenir d'une découverte précieuſe à l'humanité, telle que celle du blé; ou des principes d'une bonne légiſlation; c'étoit encore moins de ſimples luſtrations & l'obſervation de quelques pratiques religieuſes. Ceux qui les ont enviſagées ſous ce point de vue, ont pris l'acceſſoire pour le principal, & ont regardé comme acceſſoire ce qui étoit le premier & preſque l'unique but de ces inſtitutions. Le véritable eſprit de ces établiſſemens religieux étoit tout entier politique; & l'*initiation* étoit un des grands ſecrets de la légiſlation, qui ſentit toute l'inſuffiſance des meilleures loix pour conduire les hommes, & le beſoin de les fortifier par la morale, & la morale elle-même par la religion. Originairement les *initiations* furent le complément des loix & une école de perfection pour l'homme ſocial. Le nom même de télete renferme cette idée; leur union avec les loix eſt confirmée par leur but commun, par la tradition qui en fait remonter l'origine à la même ſource....

Ceux qui attribuoient à Orphée l'établiſſement des myſteres d'Éleuſis, lui attribuoient auſſi les theſmophories, comme on peut le voir dans Théodoret. L'*initiation* d'Éleuſis & la cérémonie des thémoſphories, ſembloient avoir une union ſi étroite, qu'on crut devoir les raporter à la même ſource & au même but, à la civiliſation. Car Orphée, comme Cérès, paſſe pour avoir civiliſé les hommes. L'origine de cette union doit être cherchée en Égypte, la mere patrie de toutes les *initiations* & de tous les myſteres. On ne peut ſe diſſimuler que les myſteres de Cérès ne ſoient une copie de ceux d'Oſiris & d'Iſis, comme l'a judicieuſement obſervé le même Théodoret; puiſque ſuivant Hérodote lui-même, l'Iſis des Égyptiens eſt la Cérès des Grecs; & que ce furent les filles de Danaüs qui apporterent d'Égypte en Grece les theſmophories. Plutarque & Lactance ont auſſi reconu l'identité de ces divinités & les reſſemblances de ces fables.

On voit donc qu'en Égypte le même divinité qui avoit donné des loix avoit auſſi établi les myſteres, & que la légiſlation & la religion partoient de la même ſource; effectivement on ne peut guere douter que les Égyptiens, qui ont acordé tant d'importance à la religion dans le ſyſtême politique, ne l'aient pas fait pour le bien de la légiſlation; & peut-être eſt-ce à ce titre que l'Égypte a été l'école de tous les légiſlateurs anciens.

Auſſi le plupart des légiſlateurs ont-ils cru devoir faire apuier leurs loix du ſuffrage de la divinité, & faire croire au peuple que les dieux eux-mêmes les avoient dictées. Minos en Crete ſe renferme dans un autel ſacré pour y compoſer ſon code de loix, qu'il dit tenir de Jupiter lui même. Solon fait venir de Crete Épiménide, qui avoit la réputation d'être un homme fort aimé des dieux, & profondément ſavant dans les choſes divines, ſur tout pour ce qui concerne l'inſpiration, & les cérémonies les plus myſtérieuſes & les plus cachées. Ce fut lui qui, à l'aide de la religion, fraya le chemin à Solon pour publier ſes loix, & diſpoſa le peuple à les recevoir.

Lycurgue, avant d'exécuter ſon plan de légiſlation, va conſulter Apollon à Delphes, & ſe fait rendre cet oracle fameux qui le déclare l'ami des dieux & dieu plutôt qu'homme.

Numa, chez les Romains, feignit d'avoir un commerce ſecret avec la déeſſe Égérie, & d'être dirigé par elle dans la confection du code de loix qu'il donne à ce peuple féroce & ſauvage. C'étoit un moyen de tous les légiſlateurs qui, comme l'obſerve très-judicieuſement Plutarque, crurent que, pour mieux faire recevoir leurs loix, il falloit s'apuier de l'autorité des dieux, ſeule capable de ſoumettre ceux en faveur de qui ils faiſoient cette feinte. Diodore de Sicile (liv. 1. c. 94.) avoit fait la même remarque. Il cite l'exemple de Ménès en Égypte, de Minos en

Crete

Crete, de Lycurgue à Sparte, de Zathrantès chez les Arimaſpes, de Zamolxis chez les Getes; & il dit que le motif qui détermina ces législateurs à uſer de ce moyen, eſt la perſuaſion où ils étoient que le peuple, ſubjugué par la majeſté de ceux qu'on ſuppoſoit être les inventeurs de ces loix, en deviendroit un obſervateur plus religieux. Diodore avoit parfaitement bien ſaiſi le génie de ces anciens législateurs.

INJURE. Les anciens en firent une déeſſe. *Ate*. Les Grecs la nommoient *Ate*, de *ἀτάω ἀτῶ*, *noceo*, *lædo*. *Héſiode*, dans ſa Théogonie (*v.* 230.) le fait fille d'Éride, c'eſt-à-dire, de la querele ou de la chicane, & dit qu'elle étoit ſœur de la Dyſnomie, c'eſt-à-dire, de la déſobéiſſance aux loix, & de même génie, de mêmes mœurs qu'elle. Homere (*Iliad. V.* ou *l. XX. v.* 19.) dit qu'elle étoit fille de Jupiter; qu'elle nuiſoit à tous les hommes, qu'elle avoit nui à ſon propre pere, le grand Jupiter; qu'elle avoit les pieds fort tendres, fort légers; qu'elle marchoit ſur la tête des hommes ſans toucher jamais la terre.

INO, fille de Cadmus & d'Hermione, épouſa Athamas, roi de Thebes en ſecondes noces, après la mort de Thémiſto. Les uns diſent que celle ci mourut ſans enfans, & qu'*Ino* n'épouſa Athamas qu'après ſon veuvage. D'autres diſent que Themiſto ne fut que la ſeconde femme d'Athamas; qu'il l'épouſa après avoir répudié *Ino*; qu'il en eut deux fils, qu'*Ino* fit périr de la maniere qu'on le dira au mot *Thémiſto*. À ce compte, Athamas auroit eu trois femmes. D'autres ne lui en donnent que deux, *Ino* & Néphélé, & diſent qu'il répudia *Ino* pour épouſer Néphélé; qu'ayant enſuite repris *Ino*, celle ci perſécuta Phrixus & Hellé, fils de ſa rivale, & qu'ils ſe garantirent de la mort qu'elle vouloit leur donner, comme on le dira au mot *Néphélé*. Quoi qu'il en ſoit, elle eut deux fils d'Athamas, Léarque & Mélicerte. Elle traita les enfans de Néphélé en vrale marâtre, & cherche à les faire périr, parce que, par leur droit de primogéniture, ils devoient ſuccéder à leur pere, à l'excluſion des enfans d'*Ino*. Pour réuſſir plus ſûrement dans ſon entrepriſe, elle la couvrit du voile de la religion. La ville de Thebes étoit déſolée par une cruele famine, dont on prétend qu'elle étoit elle-même la cauſe ayant empoiſonné le grain qui avoit été ſemé l'année précedente; ou, ſelon Hygin, l'ayant fait mettre dans de l'eau bouillante pour en brûler le germe. On ne manquoit jamais dans les calamités publiques de conſulter l'oracle; les prêtres étoient gâgués par la reine; & leur réponſe fut que, pour faire ceſſer la déſolation, il falloit immoler aux dieux les enfans de Néphélé: ceux-ci évlterent, par une prompte fuite, le barbare ſacrifice que l'on vouloit faire de leurs perſones. *Voyez* NÉPHÉLÉ, PHRIXUS.

Athemas ayant découvert les cruels artifices de ſa femme, fut ſi fort tranſporté de colere contr'elle, qu'il tua Léarque, un de ſes fils, & pour-

ſuivit la mere juſqu'à la mer, où elle ſe précipita avec Mélicerte, ſon autre fils.

Ovide a chanté cette fable dans ſes métamorphoſes. Junon, dit-il, irritée de ce qu'après la mort de Semele, *Ino*, ſa ſœur, avoit oſé ſe charger de l'éducation du petit Bacchus, jura de s'en venger. Elle deſcendit aux enfers, engagea les Furies à s'emparer d'Athamas; elles lui troublerent tellement le ſens, qu'il prit ſon palais pour une forêt, ſa femme & ſes enfans pour des bêtes féroces; & dans cette manie, il écraſa contre un mur le petit Léarque ſon fils. *Ino*, à cette vue, ſaiſie elle-même d'un violent tranſport, qui tenoit de la fureur, ſort tout échevelée, tenant entre ſes bras ſon autre fils, & ve ſe précipiter dans la mer avec lui. Mais Panope, ſuivie des cent nymphes ſes ſœurs, reçut dans ſes bras la mere & l'enfant, & les conduiſit ſous les eaux juſqu'en Italie. L'implacable Junon les y pourſuivit, & anima contr'eux les bacchantes. La malheureuſe *Ino* alloit ſuccomber ſous les coups de ces furieuſes, lorſqu'Hercule, qui revenoit d'Eſpagne, entendit ſes cris, & la délivra de leurs mains. Elle alla enſuite conſulter la célebre Carmente, pour ſavoir quelle devoit être ſa deſtinée & celle de ſon fils. Carmente, remplie de l'eſprit d'Apollon, lui annonça qu'après les peines qu'elle avoit eſſuyées, elle alloit devenir une divinité de la mer, ſous le nom de Leucothoé, pour les Grecs, & de Matuta pour les Romains. En effet, Neptune, à la priere de Vénus, dont elle étoit petite fille, reçut la mere & le fils au nombre des divinités de ſon empire. *Voyez* LEUCOTHOÉ, MATUTA, PALÉMON, PORTUMNUS.

Tzetzès (*in Lycophr.*) nous apprend que le roi Siſyphe avoit établi à Corinthe des jeux & des ſacrifices annuels en l'honneur d'*Ino*, appelés INΩΑ. Le même culte lui étoit rendu à Mégare (*Pauſan. Attica*), premier endroit où elle fut ſurnommée Leucothoé, & où ſon corps fut jeté par les flots de la mer. — Pauſanias dit encore, qu'on rendoit un culte à *Ino* dans le Laconie, où on lui avoit conſacré un étang. Chaque année, à cette époque, on jettoit dans le lac des gâteaux de fleur de froment, & l'on tiroit un bon augure de leur ſubmerſion. C'en étoit au contraire un fort mauvais lorſqu'ils ſurnageoient.

Ino précipitant Mélicerte dans la mer, ſert de type à quelques médailles de Corinthe, devenue Colonie romaine.

IN PACE & *TE IN PACE*. Mabillon a obſervé que ces deux formules ne ſe trouvent que ſur les tombeaux des Chrétiens des premiers ſiecles, & ſur ceux des Juifs; ce qui annonceroit qu'elles ont été priſes dans leurs livres ſacrés. Cependant quelques antiquaires ont prétendu, ſans vrai-ſemblance, trouver la premiere ſur une médaille de Salonine, femme de Gallien, où l'on voit au revers une femme aſſiſe tenant un rameau d'olivier, & une haſte, avec ces mots,

Aug. in pace. Mais on regarde comme ironiques les médailles & les mots, de mêmes que *Gallienæ Augustæ*. Voici des exemples des deux formules.

DOMITIANAE FORTVNATAE
VENEMERENTI TE IN PACE.

Dans la *Roma ſubterranea*.

IAE. FORTUNATÆ
ENTI. TE. IN. PACE.

Dan les jardins Peretti.

SEPTIMVS. QVI. VIXIT
ANNIS. XI. MENSES. V.
DIES XII. ORAS. VI. TE. IN PA
CE.

Du cimetiere de Calépodius ſur la voie Aurélienne.

Ici eſt gravée une colombe ſur un rameau. MATERNA Ici un tonneau.
TE HIN PACE

Dans le cimetiere de Priſcilla.

VICTORA TE IN PACE
MATER FILIÆ FECIT.

Dans le cimetiere de Ste. Hélene.

INSCRIBERE ædes mercede, mettre un écriteau pour annoncer qu'une maiſon eſt à louer. (*Plaut. Heaut.* I. 1. 92.) *Voyez* en un exemple au mot CABARET.

INSCRIPTIO, marque, flétriſſure. Chez les Grecs on voit les Samiens, au raport de Plutarque, imprimer une chouette ſur le front des Athéniens qu'ils avoient faits priſonniers de guerre.

Platon ordona que ceux qui auroient commis quelque ſacrilége, ſeroient marqués au viſage & à la main, & enſuite fouetés & bannis. Eumolpe, dans Pétrone, couvre le viſage de ſon eſclave fugitif de pluſieurs caracteres qui faiſoient connoître ſes diverſes fautes. Cette pratique eut lieu chez les Romains juſqu'au temps de l'empereur Conſtantin, qui défendit aux juges de faire imprimer ſur le viſage aucune lettre qui marquât le crime commis par un coupable; permettant néanmoins d'imprimer cette lettre ſur la main ou ſur la jambe.

Il falloit un très-petit nombre de gardes pour conduire des milliers d'eſclaves, à cauſe des *marques* inéfaçables que l'on imprimoit ſur leurs viſages & que l'on doubloit lorſqu'ils avoient fui. C'étoit ces infortunés que Plaute appeloit, par un jeu de mots aſſez froid, *des hommes lettrés*. (*Caſ. II. 6. 49.*)

Si hic literatus me finat.

Les eſclaves ne pouvoient détruire ces ſtigmates que l'on avoit crenſés ſur leur front avec un fer chaud & remplis enſuite avec une liqueur noire préparée pour cette opération. Il leur étoit auſſi difficile de les dérober aux yeux du public; parce qu'ils ſe ſeroient trahi ſeulement en voilant leur viſage. Perſone ne les auroit recueillis dans leur fuite, les officiers publics les auroient empriſonés & renvoyés à leurs maîtres; de ſorte qu'il étoit moralement impoſſible qu'un eſclave ſtigmatiſé pût ſe dérober long-temps aux fers, ou à l'atelier auquel ſon maître l'avoit finé.

Les loix romaines marquoient du même ſceau de réprobation les criminels condamnés aux carrieres, *ad metalla*. Les ſtigmates faiſoient partie de cette peine. Ce fut auſſi ce qui excita l'indignation publique contre Caligula, lorſqu'on vit ce cruel empereur condamner aux carrieres, contre l'uſage & les termes exprès des loix, des hommes d'une naiſſance diſtinguée, & faire imprimer ſur leur front les ſtigmates funeſtes *multos honeſti ordinis deformatos prius ſtigmatum notis, ad metalla, ad munitiones viarum & ad beſtias condemnavit*. Une foule de martyrs ſubit la même flétriſſure. On trouve à la vérité une loi de Conſtantin qui la défendit; parce que la religion chrétienne qu'il avoit embraſſée regardoit le viſage de l'homme comme formé à l'image de la divinité. (*Cod. Théod. lib. 2. de pœnit. lege ſi quis in metallum, &c.*) L'empereur Théophile la renouvela cependant dans la perſécution qu'il ſuſcita contre les défenſeurs de la ſainteté des images. Il pouſſa même l'excès de cruauté juſqu'à faire graver ſur le viſage des martyrs, Théodoſe & Théophane, douze vers (*Zonar. liber. III*) que je raporterois ſi je ne craignois d'affoiblir l'indignation qu'excitoit un ſupplice auſſi barbare, par le ridicule ataché à l'ineptie de ces pitoyables iambes.

INSCRIPTION. Caracteres gravés ſur le marbre ou ſur le bronze, pour tranſmettre à la poſtérité la mémoire de quelque événement.

La maniere la plus ordinaire chez les anciens peuples du monde de conſerver le ſouvenir des faits qu'ils regardoient comme mémorables, étoit l'uſage des monumens matériels. On ſe contenta, dans les ſiecles groſſiers, pour y parvenir, de dreſſer en colonnades des morceaux de pierres. Quand Jacob & Laban ſe réconcilierent, dit la Geneſe (*chap. xxxj, verſ.* 45), le premier prit une pierre qu'il érigea en forme de colonne, pour ſervir de témoignage de cette réconciliation; les freres de Laban prirent à leur tour des pierres & en firent un monceau. Jacob & Laban donnerent chacun en leur langue, à cet amas de pierres, le nom de *monceau du témoignage*, parce que ce monceau de pierres devoit

reſter pour témoignage ſolemnel du traité d'amitié qu'ils contractoient enſemble.

Xénophon raporte dans l'hiſtoire de la fameuſe retraite des dix mille, que les ſoldats ayant vu le Pont-Euxin, après avoir eſſuyé beaucoup de fatigues & de dangers, éleverent une grande pile de pierres, pour marquer leur joie & pour laiſſer des veſtiges de leurs voyages.

Cependant ces pierres n'avoient rien qui montrât qu'elles ſignifioient quelque choſe, que leur poſition & leur ſituation. Elles remettoient bien devant les yeux quelque événement, mais on avoit beſoin de le mémoire pour ſe repeler cet événement.

Dans la ſuite, on fit ſeulément parler ces pierres mêmes, premiérement en leur donnant des figures qui repréſentoient des dieux, des hommes, des batailles, & en faiſant des bas-reliefs où ces choſes étoient dépaintes; ſecondement en gravant deſſus des caracteres ou des lettres qui contenoient des *inſcriptions* de noms.

Cette coutume de graver ſur les pierres ſe pratique de toute ancienneté chez les Phéniciens & les Égyptiens, d'où les Grecs en emprunterent l'uſage, pour perpétuer la mémoire des événemens de leur nation. Ainſi, dans la citadelle d'Athènes, il y avoit, ſu raport de Thucydide (*liv. VII*), des colonnes où étoit marquée l'injuſtice des tyrans qui avoient uſurpé l'autorité ſouveraine. Hérodote (*liv. VII*) nous apprend que, par le décret des Amphictions, on érigea un amas de pierres avec une épitaphe en l'honneur de ceux qui avoient été tués aux Thermopyles.

On fit plus avec le temps; on écrivit ſur des colonnes & des tables les loix religieuſes & les ordonnances civiles. Chez les Juifs le décalogue & le deuteronome furent inſcrits ſur des pierres enduites de chaux.

Théopompe prétend que les Corybantes inventerent l'art de dreſſer des colonnes pour y écrire les loix; Sans examiner s'il a tort ou raiſon, on peut dire que cette coutume prit faveur chez tous les peuples de la Grece, excepté les Lacédémoniens, chez leſquels Lycurgue n'avoit pas voulu permettre que l'on écrivît ſes loix, afin que l'on fût contraint de les ſavoir par cœur.

Enfin, l'on grava ſur le marbre, le bronze, le cuivre & le bois l'hiſtoire du pays, le culte des dieux, les principes des ſciences, les traités de paix, les guerres, les alliances, les époques, les conquêtes, en un mot tous les faits mémorables ou inſtructifs. Porphyre nous parle des *inſcriptions* que les Crétois poſſédoient, & dans leſquelles ſe liſoit la cérémonie des ſacrifices des corybantes. Évhémérus, ſu raport de Lactance, avoit tiré ſon hiſtoire de Jupiter & des autres dieux, des *inſcriptions* qui ſe trouvoient dans les temples, & principalement dans celui de Jupiter triphylien. Pline raconte que les aſtronomes de Babylone écrivoient leurs obſervations ſur des briques, & ſe ſervoient de matieres dures & ſolides pour conſerver les opérations des arts. Aremneſtus, fils de Pythagore, ſelon le témoignage de Porphyre, dédia au temple de Junon, une lame d'airain, ſur laquelle il avoit gravé les principes des ſciences qu'il avoit cultivées. Ce monument, dit Malchus, avoit deux coudées de diametre, & contenoit ſept ſciences écrites. Pythagore, ſelon l'opinion de pluſieurs ſavans, apprit la philoſophie des *inſcriptions* gravées en Égypte ſur des colonnes de marbre. Il eſt dit, dans le dialogue de Platon, intitulé *Hipparque*, que le fils de Piſiſtrate fit graver ſur des colonnes de pierres des préceptes utiles aux laboureurs.

Nume, ſecond roi de Rome, écrivit les cérémonies de ſa religion ſur des tables de chêne. Quand Tarquin révoqua les loix de Tullius, il fit ôter du *forum* toutes les tables ſur leſquelles elles avoient été écrites. On grevoit ſur de pareilles tables, & quelquefois ſur des colonnes, les traités & les alliances. Romulus montra l'exemple; il avoit fait graver ſur une colonne le traité d'alliance qu'il contracta avec les Véiens; Tullius, celui qu'il fit avec les Sabins, & Tarquin, celui qu'il eut le bonheur de négocier avec les Latins.

Sous les empereurs, on formoit les monumens publics de lames de plomb gravées, dont on compoſoit des volumes en les roulant. L'acte de pacification, conclu entre les Romains & les Juifs, fut écrit ſur des lames de cuivre, afin, dit Pline, que le peuple eût chez lui de quoi le faire ſouvenir de la paix qu'il venoit d'obtenir. Tite-Live raporte qu'Annibal dédia un autel ſur lequel il fit graver, en langue punique & greque, le deſcription de ſes heureux exploits.

Thucydide ne parle que des colonnes de Grece, qui ſe trouvoient dans les plaines d'Olinthe, dans l'Iſthme, dans l'Attique, dans Athènes, dans la Laconie, dans Ampélie, & par-tout ailleurs, ſur leſquelles colonnes les traités de paix & d'alliance étoient grevés. Les Meſſéniens, dans les conteſtations qu'ils eurent avec les Lacédémoniens touchant le temple de Diane-Liménitide, produiſirent l'ancien partage du Péloponeſe, ſtipulé entre les deſcendans d'Hercule, & prouverent par des monumens encore grevés ſur les pierres & ſur l'airain, que le champ dans lequel le temple avoit été bâti, étoit échu à leur roi. Que dis-je? toute l'hiſtoire, toutes les révolutions de la Grece, étoient grevées ſur des pierres ou des colonnes; témoin les plus anciennes & les plus importantes époques des Grecs; monument incomparable, & dont rien n'égale le prix.

En un mot, le nombre des *inſcriptions* de la Grece & de Rome, ſur des pierres, ſur des marbres, ſur des médailles, ſur des monoies, ſur des tables de bois & d'airain, eſt preſque infini, & l'on ne peut douter que ce ne ſoient les plus

certains & les plus fideles monumens de leur hiſtoire. Auſſi, parmi toutes les *inſcriptions* qui ſont parvenues juſqu'à nous, ce ſont celles de ces deux peuples qui nous intéreſſent davantage, & qui ſont les plus dignes de nos regards. Les Grecs cherchant eux-mêmes toutes ſortes de moyens pour mettre leurs *inſcriptions* à l'abri des injures du temps, en écrivirent quelquefois les caracteres ſur la ſurface inférieure d'un marbre, & ſe ſervirent d'autres blocs de marbre qu'ils avançoient par-deſſus pour le couvrir & le conſerver.

Mais outre que les *inſcriptions* de ces deux peuples ſont autant de monumens qui répendent le plus grande lumiere ſur leur hiſtoire, la nobleſſe des penſées, le pureté du ſtyle, la briéveté, la ſimplicité, le clarté qui regnent, concourent encore à nous les rendre précieuſes, car c'eſt dans ce goût-là que les *inſcriptions* devroient être faites. La pompe & le multitude des paroles y ſeroient employérs ridiculement. Il eſt abſurde de faire une déclametion ſur une ſtatue & autour d'une médeille, lorſqu'il s'agit d'actions, qui étant grandes en elles-mêmes, & dignes de paſſer à le poſtérité, n'ont pas beſoin d'être exagérés.

Quend Alexandre, après le bataille du Granique, ent conſecré une partie des dépouilles de ſa victoire eu temple de Minerve à Athênes, on y mit en grec pour toute *inſcription* : *Alexander Philippi filius, & Græci, præter Lacedemonios, de barbaris Aſiaticis.*

Au bas du tebleau de Polygnote, qui repréſentoit le ville de Troye, il y evoit ſeulemeut deux vers de Simonide, qui diſoient : „ Polygnote de Thaſe, fils d'Aglaophon, a fait ce tebleeu, qui repréſenta la priſe de Troye „. Voilà quelles étoient les *inſcriptions* des Grecs. On n'y cherchoit ni alluſions, ni jeux de mots, ni brillans d'aucune eſpece. Le poête ne s'amuſe pas ici à vanter l'ouvrage de Polygnote; eet ouvrage ſe recomandoit aſſez per lui-même. Il ſe contente de nous apprendre le nom du peintre, le nom de la ville d'où il étoit, & celui du ſon pere, pour faire honeur à ce pere d'evoir eu un tel fils, & à le ville d'avoir eu un tel citoyen.

Les Romains éleverent une ſtatue de bronze à Cornélie, ſur laquelle étoit cette *inſcription* : „ Cornélie, mere des Graeques „. On ne pouvoit pes faire ni plus noblement, ni en moins de termes, l'éloge de Cornélie & l'éloge des Graeques.

Cette briéveté d'*inſcriptions* ſe portoit également ſur les médailles, où l'on ne mettoit que la dete de l'action figurée, l'archontat, le conſulet ſous lequel elle avoit été frapée, ou en deux mots, le ſujet de le médaille.

D'ailleurs les langues greque & latine ont une énergie qu'il eſt difficile d'imiter dans nos langues vivantes, du moins dans la langue françoiſe, quoi qu'en diſe Charpentier. La langue latine ſemble faite pour les *inſcriptions*, à cauſe de ſes ablatifs abſolus; en lieu que le langue françoiſe traîne & langait per ſes gérondifs incommodes, & par ſes verbes auxilieires auxquels elle eſt indiſpenſablement aſſujétie, & qui ſont toujours les mêmes. Ajoutez, qu'ayant beſoin pour plaire, d'être ſoutenue, elle, n'edmet point le ſimplicité majeſtueuſe du grec & du letin.

Leurs épitaphes, eſpeces d'*inſcriptions*, ſe reſſentoient de cette noble ſimplicité de penſées & d'expreſſions dont on vient de faire l'éloge. Après quelque grande bataille, l'uſage d'Athênes étoit de graver une épitaphe générale pour tous ceux qui y avoient péri. On connoît celle qu'Eurypide mit ſur la tombe des Athenims tués en Sicile : „ Ici giſſent ces breves ſoldats qui ont batu huit fois les Syrecuſains, entant de fois que les dieux ont été neutres „.

De là vient que depuis la renaiſſance des lettres, les ſavans n'ont ceſſé de les reſſembler de toutes perts. Le recueil qu'ils en ont donné, contient déja quelques centaines de volumes de prix, & feit une des principales breuches de la profonde érudition.

En effet, de tout temps les *inſcriptions* ont été précieuſes eux peuples éclairés. Lors du renouvélement des ſciences dens la Grece, Acaſilaüs, natif d'Argos, publie avant la guerre des Perſes, un grand ouvrage, pour expliquer les *inſcriptions* qu'on avoit trouvées ſur de vieilles tebles d'airain en creuſant la terre. Nos antiqueires imitent eet illuſtre gree, & tâchent de deviner le ſens des *inſcriptions* qu'ils découvrent, & dont la vérité n'eſt pas ſuſpecte. Je m'exprime ainſi, parce que toutes les *inſcriptions* qu'on lit dans pluſieurs ouvrages, ne ſont, ni du même titre, ni de la même valeur.

Cependant, puiſque bien des gens les regardent encore comme des monumens hiſtoriques, dont l'autorité doit aller de peir evec celle des médailles qu'on poſſede, il eſt importent de diſcuter juſqu'où ce ſentiment peut être vrai.

Un de nos antiquaires, M. le baron de la Baſtie, qui eſt entré dans cet examen, a prouvé judicieuſement qu'on doit mettre une très-grande différence entre les *inſcriptions* qui exiſtent & celles qu'on ne ſauroit retrouver; entre les *inſcriptions* que les auteurs éclairés ont copiées fidélement eux-mêmes ſur l'original en marbre & en bronze, & celles qui ont été extraites de pluſieurs collections manuſcrites, qui n'indiquent ni le lieu, ni le temps où on les a trouvées; & enfin, qui ne ſont venues à nous que de copie en copie, ſens qu'il y en ait qu'on puiſſe dire avoir été priſes ſur l'original.

On ſait que vers la fin du XVe. ſiecle, & au commencement du XVIe, il y eut des ſavens qui, pour s'emuſer aux dépens des curieux d'antiquités, ſe divertirent à compoſer des *inſcriptions* en ſtyle lapidaire, & en firent courir les copies, comme s'ils les avoient tirées des monumens anti-

ques, qu'on découvroit alors encore plus fréquemment qu'aujourd'hui.

Un peu de critique auroit bientôt dévoilé la tromperie; car nous voyons par un des dialogues d'Antonio Auguſtino, & par une épigramme de Sannazar, que tous les ſavans n'en furent pas la dupe; mais ils ne furent pas non plus tous en garde contre cette eſpece de fraude, & un grand nombre de ces fauſſes *inſcriptions* ont eu malheureuſement place dans les différens recueils qu'on a publiés depuis.

Mazzocchi & Smétius ont cité pluſieurs de ces *inſcriptions* fictives ſans ſe douter de leur fauſſeté. Fulvio Urſini, quoique fort habile d'ailleurs, en a ſouvent fourni à Gruter, qui étoient entiérement fauſſes, & qu'il lui donnoit pour avoir été trouvées à Rome même. Antonio Auguſtino, que je citois tout-à-l'heure, ſavant & habile critique, en eſt convenu de bonne foi, & à eu l'honnêteté d'en avertir le public. Cependant le P. André Schott, Jéſuite d'Anvers, avoit ramaſſé ſans choix & ſans diſcernement toutes celles qu'on lui avoit communiquées d'Eſpagne, & il eſt preſque le ſeul garant que Gruter ait cité pour les *inſcriptions* de ce pays-là, qui ſont dans ſon ouvrage.

Outre les *inſcriptions* abſolument fauſſes & faites à plaiſir, il s'en trouve un grand nombre dans les recueils, qui ont été défigurées par l'ignorance, ou par la précipitation de ceux qui les ont copiées: de ſecondes copies, comme il arive tous les jours, ont multiplié les fautes des premieres, & les troiſiemes copies en ont comblé la meſure.

Ces réflexions ne doivent cependant pas nous porter à rejetter légérement & ſans de bonnes raiſons l'autorité des *inſcriptions* en général, mais ſeulement à ne la recevoir cette autorité, qu'après un mûr examen, lorſqu'il eſt queſtion de conſtater un fait hiſtorique ſur lequel les ſentimens ſont partagés. Les regles d'une critique exacte & judicieuſe doivent toujours nous ſervir de flambeau dans les diſcuſſions littéraires. (D. J.)

INSCRIPTIONS. Adrien Auzout rétablit l'inſcription de l'arc de triomphe de Septime-Sévere, poſé ſur la pente du capitole, par l'inſpection des trous percés pour chaque lettre, dont il en rétablit trente-deux, comme a fait M. Séguier à Nîmes. On lui doit encore l'inſcription entiere de la pierre milliaire de Saqueneſ, ſur le grand chemin de Langres, en 1680.

Les Romains étoient ſi curieux d'*inſcriptions*, & ſur tout d'épithaphes, qu'ils en mettoient ſur les plus ſimples monumens. La plupart des teſſeres antiques ont ſervi à imprimer des *inſcriptions* ſur les vaſes de terre cuite. — Ceux qui n'étoient pas aſſez riches pour avoir un petit cippe élevé ſur leur ſépulture & chargé d'une épitaphe, en gravoient une ſur une brique, ou même ſur un morceau informe de terre cuite. On en voit un ſemblable dans le cabinet de Ste. Geneviève, ſur lequel on ne lit que ces mots:

FABRICIAE QVIETAE.

Vers le milieu de ce ſiecle, on trouva à Rome, près de la voie Appiene, dans une vigne des PP. Somaſques, pluſieurs débris d'anciennes ſculptures. La ſimplicité du travail, le beau ſtyle des inſcriptions, la belle forme des caracteres, le défaut ordinaire de ſurnom dans les épitaphes des ingénus & des affranchis, les firent reconnître pour des reſtes du temps de la république. On trouva dans ces débris une grande quantité de petites *fioles* appelées ſi improprement *lacrymatoires*; elles n'étoient pas de verre, comme on les voit ordinairement, mais de terre cuite: matiere ſi commune qu'elle annonce des morts de la derniere claſſe. Sur ces petites fioles ſont gravés grôſſiérement, avec un couteau ou un ſtylet, des noms d'hommes & de femmes, auxquels eſt joint un quantieme du mois. Ces noms ſont ils ceux des morts, & les jours ceux de leur trépas; ou plutôt ſeroient-ce les noms des parens qui ont fait ſur les ſépultures des libations d'huile odoriférante, avec les petites bouteilles de terre cuite?

Pour ce qui regarde la maniere de lire les *inſcriptions*, on conſultera les articles ABRÉVIATIONS, ARITHMÉTIQUE, NOTES, SIGLES, PONCTUATION, ÉCRITURE, &c.

Il ſeroit difficile de donner des regles générales ſur le ſtyle lapidaire, ou des *inſcriptions*. Le plus court moyen de s'en inſtruire, eſt de lire les recueils d'*inſcriptions* antiques, l'hiſtoire métallique des Papes, & particuliérement l'hiſtoire métallique de Louis XIV. Cependant on peut dire généralement que le ſtyle lapidaire tient le milieu entre le vers & la proſe. Il ne faut pas qu'il ſoit ni trop froid, ni trop brillant. Cicéron ſemble en avoir voulu tracer les regles, lorſqu'il a dit: *Accedat oportet oratio varia, vehemens, plena animi, plena ſpiritus. Omnium ſententiarum gravitate, omnium verborum ponderibus eſt utendum.* —— „ Les *inſcriptions*, dit Boileau, doivent être courtes, ſimples & familieres. La pompe & la multitude des paroles ne valent rien „. Ce précepte de Boileau eſt trop excluſif; il détruiroit tous les charmes du ſtyle lapidaire. Il faut le modérer & le réduire à ſa juſte valeur.

Quant à la maniere d'écrire ou de graver les *inſcriptions*, Fabretti, chanoine de S. Pierre de Rome, dans le troiſieme chapitre de ſon recueil d'anciennes *inſcriptions*, publié à Rome en 1699, remarque que les anciens *mettoient des points à la fin de chaque mot, mais preſque jamais au bout des lignes*, & qu'ils en mettoient même quelquefois après chaque ſyllabe. Entre les mots des *inſcriptions*, non ſeulement on trouve des points, mais ils coupent encore un même mot, comme *ad. finibus, ob. venerit, dum. taxat.* C'eſt ce qu'on a remarqué ſur un table d'airain, large de dix pieds & demi & haute de cinq & demi, découverte à

dix-huit milles de Plaiſance, en 1747, au lieu où étoit la ville *Veleiacium*, dont parle Pline, *liv. 7, cap. 49.*

Inscriptions gravées ſous les portraits & ſur les marbres antiques. Fulvio Urſini an mis ſous tous les portraits antiques qu'il publia, & ſur le plus léger rapſochement. Winckelmann les a diſcutées pous la plupart; on verra ces diſcuſſions à chaque article des hommes célebres à qui l'on a attribué ces portraits, & à l'article de chacun des monumens antiques qui portent une *inſcription*. Je me contenterai ſeulement de faire obſerver ici, en général, que Pline ſe plaignoit déja, de ſon temps, de ce que les marchand gravoient les noms des artiſtes anciens célebres ſur des marbres modernes, afin d'en ſehauſſer le prix. C'eſt ainſi que les premiers chrétiens ſe ſervirent, pour graver leuss épitaphes, du revers de pierres chargées d'*inſcriptions* romaines; mais ceci fut l'effet de l'ignorance, de l'*inhabileté*, & non de l'envie de tromper.

Inscriptions des médailles. Les antiquaires nomment ainſi les lettres ou les mots qui tiennent lieu de revers, & qui chargent le champ de la médaille au lieu de figures, qui forment en un mots les types de revers. Ils appelent *légendes* les mots qui ſont gravés autour de la médaille, & qui ſervent à expliques les figuses gravées dans le champ.

On trouve pluſieurs médailles greques & latines, qui n'ont pour revers que des *inſcriptions*, c'eſt-à-dire, que des lettres, telles que S. C. *Senatus conſulto*, ou Δ. Ε. Δημαρχικῆς Ἐξουσίας, renfermées dans une courone. Il y en a d'autres dont les inſcriptions ſont, des eſpeces d'époques, comme dans M. Aurele. *Primi decennales Coſ. III.* Dans Auguſte, *Imp. Caſ. Aug. ludi ſæculares.* Dans le bas-empire, *Votis, V.XXX. &c.*

Quelquefois de grands événemens y ſont marqués, comme *Victoria Germanica Imp. VI. Coſ. III*, dans Marc Aurele; *ſignis Parthicis receptis. S. P. Q. R.* dans Auguſte; *Victoria Parthica Maxima* dans Septime Sévere.

D'autres expriment des titres d'honeur acordés au prince, comme *S. P. Q. R. Optimo Principi* dans Trajan & dans Antonin Pie. *Aſſertori publicæ libertatis* dans Veſpaſien. D'autses *inſcriptions* ſont des marques de la reconoiſſance du ſénat & du peuple, comme dans Veſpaſien, *libertate P. R. reſtituta ex S. C.* Dans Galba, *S. P. Q. R. Ob cives ſervatos.* Dans Auguſte, *Salus generis humani, &c.*

Quelques-unes de ces *inſcriptions* ne regardent que des bienfaits particuliers acordés en certains temps, un à certains lieux, avec des vœux adreſſée aux dieux pous le rétabliſſement ou pour la conſervation de la ſanté des princes. Telles ſont ſous Auguſte les médailles ſuivantes gravées par l'adulation: *Jovi optimo Maximo. S. P. Q. R. Vota ſuſcepta pro ſalute Imperat. Cæſaris Aug. quod per eum Reſp. in ampliore atque tranquilliore ſtatu eſt. Jovi vota ſuſcepta, pro ſalute Cæſ. Aug. S. P. Q. R. Imperatoris Cæſari, quod vix munita ſint, ex ea pecunia, quam is ad ærarium detulit.*

Parmi ces médailles poſtérieures au temps où les empesaurs de Conſtantinople quiterent la langue latine pour reprendre la greque dans leurs *inſcriptions*, il s'en trouve qui pourroient embaraſſer un nouveau curieux; telle eſt le ΙϹ ΧϹ ΝΙΚΑΙΗ ϹΟΤϹ ΧΡΙϹΤΟϹ ΝΙΚΑ, *Jeſus-Chriſtus vincit;* & le ΚΥΡΙΕ ΒΟΗΘΕΙ ΑΛΕΞΙΩΙ *Domine, Adeſto Alexio*, ΔΕϹΠΟΤΗΠΟΡΦΥΡΟΓΕΝΝΗΤΩΙ. On trouve dans les médailles d'Héraclius, *Deus adjuva Romanis;* & c'eſt ce qu'ils ont voulu exprimer en grec par le Basileus, & que l'on auroit peine à deviner lorſque ce mot eſt écrit pas les ſeules lettres initiales; car le moyen de ſavoir que C. LEON. PAMULΘ ſur la médaille de Conſtantin Copronyme, ſignifie *Conſtantinus Leoni perpetuo Auguſto, multos annos*, ſi M. du Cange ne l'avoit heureuſement deviné. Les plus ſavans ont été arrêtés par ΚΕΒΟΗΕ ΔΥΛΟϹΟΥ. ΚΥΡΙΕ ΒΟΗΘΕΙ ΔΟΥΛΩ ϹΟΥ *Domine Adeſto ſervo tuo*, faute de connoître les *inſcriptions* dont nous parlons.

Ces ſortes d'*inſcriptions* peuvent s'appeler des *acclamations* ou des *bénédictions*, qui conſiſtent à ſouhaiter à l'empereur la vie, la ſanté, la victoire. Telle eſt celle qu'on voit dans conſtantin, *plura natalitia feliciter.* Celle de Conſtans, *Felicia decennalia.* Celle de Théophile, Θεοφιλε ΓΥΑΟΥϹΤΕ ϹΥΝΙΚΑϹ. Celle de Baduela, BADUELA FLEUREAS ZEMPER. Cela nous fait ſouvenis d'une belle médaille d'Antonin-Pie, qui peut avoir place parmi ces acclamations; *ſenatus populuſque romanus, annum novum, fauſtum, felicem, optimo principi Pio.* C'eſt ainſi que l'on doit expliquer ces lettres initiales, *S. P. Q. R. Au N. F. F. optimo principi Pio.*

Je ne dois point oublier ici celle de Conſtantin, qui a donné ſujet à tant de fauſſes conjectuses; elle poste du côté de la tête *Imp. C. Conſtantinus P. F. Auguſt.* du côté du revers, *Conſtantino. P. Auguſt.* BAPNAT. Car pour n'avois pas seconnu que l'A étoit un R à demi éfacée, on a voulu que ce fût la mémoire du baptême de Conſtantin, au lieu qu'il faut lire *Bono Rei Publicæ Nato.* Le P. Hardouin a ſenti plus heureuſement que d'autres cette vérité.

Je crois qu'on s'apesçoit aſſez du goût différent des anciens & des modernes pour les *inſcriptions*. Les anciens n'ont point imaginé que les médailles fuſſent propres à porter des *inſcriptions*, à moins que ces *inſcriptions*, ne fuſſent extrêmement courtes & expreſſives. Ils ont réſervé les plus longues pour les édifices publics, pour les colonnes, pour les ares de triomphe, pour les tombeaux; mais les modernes en général, ſur-tout les Allemands & les Hollandois, chargent les revers de toutes leurs médailles de lon-

gues *inſcriptions*, qui n'ont rien, ni de la majeſté, ni de la briéveté romaine. On ne peut faire ce reproche aux médailles que l'académie des belles lettres a faites en l'honneur & à la gloire de Louis XIV.

Quelquefois même dans les *inſcriptions* des médailles antiques, on ne trouve que le ſimple nom des magiſtrats, comme dans Jules, *L. Æmilius, Q. F. Buca IIII. Vir. A. A. A. F. F.* dans Agrippa *M. Agrippa Coſ. deſignatus*.

INSITOR. Ce nom qui eſt purement latin, & qui vient d'*inſerere*, gréfer, étoit le nom d'un dieu de la campagne chez les Romains. Le dieu *inſitor* préſidoit aux ſemailles. Le *flamen dialis*, ou flamine de Jupiter, faiſoit mention du dieu *Inſitor*, dans l'hymne qu'il chantoit ou récitoit dans le ſacrifice qu'il faiſoit à Cérès ou à la terre. (*Voyez* Seumeiſe, ſur Solin, p. 714.) L'académie des Belles Lettres a décidé qu'il falloit retenir ces noms latins dans notre langue, & ne les point traduire, & ſes académiciens le pratiquent dans leurs diſſertations.

INSOLATIO, pratique qui entroit dans le régime de vie des Grecs & des Romains. Elle conſiſtoit à ſe coucher pendant un certain eſpace de temps, expoſé aux rayons du ſoleil: *eſtate, ſi quid otii*, dit Pline, de ſon oncle, *jacebat in ſole*; ou à ſe promener nu au ſoleil, *in ſole, ſi caret vento, ambulat nudus*. *Plin.* 3. 5. 10. & 3. 1. 8.)

INSPECTEUR. Il y avoit chez les Romains des *inſpecteurs* qu'on nommoit *perequatores*, égaleurs, ſelon Cujas. On leur donnoit ces noms parce qu'ils conſidéroient, examinoient la qualité & la valeur des biens & des effets de chaque citoyen, qu'enſuite ils repartiſſoient également ſur chaque particulier les impôts à raiſon de la quantité & de la qualité des fonds qu'il poſſédoit; & qu'ils rendoient les impôts proportionels. C'en étoit les eſſéeurs ou eſſeyeurs. *Voyez* le code Juſtinien, *liv. II, t.* 58 *de cens &c.*

INSPECTEUR des ſtatues, des colonnes & autres monumens publics. *V. CENTURIO nitentium terum.*

INSTITA, bordure couſue autour & au bas des ſtoles.

C'étoient auſſi des bandes ou bandelettes détachées des habits, telles que celles dont Auguſte entouroit ſes cuiſſes; telles que celles dont les femmes & les hommes entouroient une ſemelle, le pied & la jambe juſqu'au mollet, pour former cet entrelas que nous appelons cothurne. *Duas inſtitas*, dit Pétrone. (C. 20), *ancilla protulit de ſuis; alteraque pedes noſtros alligavit, altera manus.*

INSTITOR. Ce mot ſe trouve dans Horace, Ovide, Properce, Sénèque & Quintilien. Il ſignifioit deux choſes: premiérement, il déſignoit une eſpece de revendeur à gages, à qui des lingers ou des tailleurs donnoient du linge & des habits à vendre dans les rues ou dans les maiſons, & Sénèque le prend dans ce ſens. *Inſitor* ſignifioit auſſi un commis, un ſecteur aiſé, ſoit qu'il eût la direction d'un magaſin, ſoit qu'il voyageât en divers pays pour le commerce, les poëtes prenent ordinairement ce mot dans ce dernier ſens. Comme il y avoit à Rome de ces ſecteurs très-riches, très-bien mis, très-bien nippés, on les appeloit autrement *pretioſi emptores*, & les courtiſanes s'en accommodoient ſouvent mieux que des grands ſeigneurs. *Dedecorum pretioſus emptor. Horace*. Enfin, Quintilien emploie ingénieuſement le mot *inſitor* au figuré, & l'applique à l'éloquence, *eloquentiæ inſitor*. (D. J.)

INSTRUMENTO (*ab*). On trouve dans Muratori, *abinſtum. auxiliatior Aug. inſtrumentis auguſtorum noſtrorum*: ces titres déſigneroient-ils des ſcribes chargés de tranſcrire les ordonances des empereurs? Mais alors que ſignifieroit *auxiliario*?

INSTRUMENS de chirurgie. Quoique les modernes réclament l'avantage ſur les anciens relativement à la variété de ces inſtrumens; il eſt néanmoins évident que ceux ci connoiſſoient tous ceux qui leur étoient néceſſaires; il eſt même très-probable, d'après les écrits d'Oribaſius & de pluſieurs autres anciens écrivains, qu'ils en avoient une grande variété. La découverte d'Herculanum a donné à cette opinion le dernier degré de certitude; en rendant aux jeux des curieux plus de deux mille inſtrumens de chirurgie que le lave avoit enterrés avec cette ancienne ville.

INSULA. Île dans une ville, maiſon ou groupe de maiſons iſolé & entouré de rues.

INSULARII. INSULAIRES. } Les Romains appeloient *inſulaires* les eſclaves qui gardoient les maiſons iſolées qui faiſoient une île. On appeloit auſſi *inſulaires* ceux qui faiſoient payer les loyers des maiſons. (*V.* Caſaubon ſur Suétone, Jules-Céſ. C. 47). On appeloit encore *inſulaires* de miſérables eſcleves, tranſportés dans quelque île, & qu'on employoit pour toujours aux ouvrages publics. *Voy.* la loi 17, §. *de panis.*, & Laurent Pignorius, *comment. de ſervis teſt.* Popma, *lib. de operis ſervor.*

INSURRECTION. On nommoit ainſi le droit de ſoulévement accordé aux citoyens de Crete, lorſque la magiſtrature abuſoit de ſe puiſſance & tranſgreſſoit les loix. Alors, il étoit permis au peuple de ſe ſoulever, de chaſſer ſes magiſtrats coupables, de les obliger de rentrer dans la condition privée, d'en nommer d'autres à leur place.

Une inſtitution pareille qui permettoit la rébellion pour empêcher l'abus du pouvoir, ſem-

INTERMEDE. *Voyez* DIDUNIA.

INTERMELIUM, endroit de la huitieme région, qui nous eſt tout-à-fait inconnu. Ce mot ſe trouve dans Tite Live; mais au lieu d'*intermelio*, il y en a qui liſent *indemelio*.

INTERMONTIUM, vallée peu profonde, ſituée entre deux hauteurs, au mont Capitolin. Les hauteurs étoient plantées de chênes. C'étoit un lieu ſacré, Romulus voulut que ce fût un aſyle pour les coupables. Quelques ſavans placent l'*intermontium* à l'endroit où l'on voit le cheval de Marc-Antonin, d'autres au pied du roc Tarpéien.

INTERPOLATION. Choſes ajoutées poſtérieurement à un ancien manuſcrit. Les copiſtes ont défiguré pluſieurs pieces anciennes, & les ont interpolées, en y ajoutant des choſes de leur temps. Pour établir une *interpolation*, Ruinard donne ces cinq regles. Il faut 1°. que la piece ou le paſſage que l'on veut donner pour ancien, ait l'air de l'antiquité qu'on prétend lui attribuer. 2°. Que l'on ait de bonnes preuves que cette piece a été *interpolée* ou retouchée. 3°. Que les *interpolations*, ou changemens que l'on prétend y avoir été faits, conviennent au temps de l'interpolateur. 4°. Que ces interpolations ou changemens ne touchent point au fond de la piece, & ne ſoient point ſi fréquens qu'elle en ſoit toute défigurée.... Il faut enfin que les reſtitutions que l'on fait reviennent parfaitement au reſte de la piece. (*Apologie de la Miſſ. de S. Maur, p.* 97.)

INTERREX, ſénateur romain qui étoit revêtu par élection, & pour cinq jours, de l'autorité ſuprême, pendant la vacance du trône; & ſous la république, dans le cas de quelque anarchie, au défaut d'un dictateur.

Ce nom eſt proprement latin, mais il faut s'en ſervir dans notre langue, puiſque nous n'en avons aucun qui lui réponde; gouverneur, régent, & même entre roi, ne rendent point le nom *interrex*, & ne peuvent le rendre, à rendu la différence de nos gouvernemens avec celui de Rome.

Toutes les fois que, dans les commencemens de cette ville, l'élection d'un roi ne ſe faiſoit pas ſur le champ & qu'il y avoit un *interregne*, le pouvoir ceſſoit entre les mains des ſénateurs, qui choiſiſſoient un chef pour gouverner l'état avec toutes les marques de la dignité royale; on appeloit le patricien qui en étoit honoré *interrex*. C'étoit lui qui aſſembloit le peuple pour procéder à l'élection d'un nouveau roi; mais ſa charge ne duroit que cinq jours, au bout deſquels on en déclaroit un autre, ſi la vacance du trône n'étoit pas remplie. On diſoit, déclarer l'*interrex*, plutôt qu'élire: le mot conſacré étoit *prodere intertegem*.

Il eſt vrai cependant que les hiſtoriens ne ſont point d'accord ſur la maniere dont les ſénateurs diſtribuerent entr'eux l'exercice de l'autorité ſuprême, dans l'*interregne* qui ſubſiſta une année entiere après la mort de Romulus. Denis d'Halicarnaſſe aſſure que chaque ſénateur fut *interrex* cinq jours de ſuite. Tite-Live marque que les ſénateurs s'étant partagés en dixaines, chaque dixaine commandoit alternativement durant cinq jours; mais qu'il n'y en avoit qu'un de ces dix qui portât les marques de la ſouveraineté, & qui fît marcher devant lui les licteurs avec les haches & les faiſceaux.

Le commandement de l'armée, après la mort de Romulus, fut prolongé pour un an aux conſuls, & le ſénat nomma pour premier *interrex* Cn. Claudius, fils d'Appius.

Après l'établiſſement de la république ſous les conſuls, quoiqu'il n'y eût plus de roi, on garda le nom & la fonction d'*interrex*; car lorſque les magiſtrats étoient abſens, morts, qu'ils ne pouvoient tenir les comices, qu'ils avoient abdiqué, qu'il y avoit eu quelque défaut dans leur élection, ou qu'en un mot l'état ſe trouvoit dans une eſpece d'anarchie, qui ne demandoit pas néanmoins qu'on vînt à créer un dictateur, on déclaroit un *interrex* pris du nombre des patriciens; ſa fonction ne duroit, comme ſous la royauté, que cinq jours, au bout deſquels on en créoit un autre.

Il convoquoit le ſénat par ſon pouvoir, faiſoit aſſembler le peuple pour l'élection des conſuls ou des tribuns militaires lorſqu'ils avoient lieu, & veilloit à ce qu'on y procédât dans les regles. Pendant le temps de ſa charge, tous les magiſtrats, excepté les tribuns du peuple, dépoſoient leur autorité. En effet, il arriva que l'an 700 de la fondation de Rome, ils s'oppoſerent ſi fortement à l'élection des conſuls, que l'*interrex* ne pouvant les y contraindre, on fut obligé de déclarer Pompée dictateur: c'eſt là, je penſe, la derniere fois qu'il eſt parlé de cette magiſtrature proviſoire dans l'hiſtoire romaine. Elle tomba d'elle-même avec la république, quand les empereurs ſe rendirent maîtres de tout le gouvernement. (D. J.)

INTERULA, *ſubucula*, *intuſium*, χιτωνίσκος, ὑποκάμισον, ἐπωμίδιον, & dans les bas ſiecles *camiſia*. Tous ces mots déſignent une tunique courte, placée immédiatement ſur la peau, comme la chemiſe des modernes, & ſous la tunique. *Voyez* CHEMISE. *Subacula* & *interula* déſignoient celle des hommes, & *intuſium* celle des femmes, ſelon Manuce. (*Quæſt. per epiſt.* 3. 2.)

INTESTINUM. } Les Romains appeloient
INTESTINARIUS. } *inteſtinarii*, loteſtinaires, certains ouvriers. C'étoient ceux qui faiſoient des ouvrages pour le dedans des maiſons & des appartemens appelés *opus inteſtinum*. Budé & d'autres ſavans ont cru que ces ouvrages étoient ce que nous appelons de la boiſerie, de la menuiſerie. Ainſi ils *inteſtinaires* étoient des menuiſiers. Sanmaiſe eſt du même ſentiment que Budé. Voyez-le ſur Solin, pag. 1034 & 1040, & la 2e. loi du code Théo-

doſieu, de *Excuſ. Artiſ.* Godefroi ſur cette loi, Vitruve L. IV. c. 4. L. V. c. L. VI. c. 2. 8. Pline L. XVI. c. 42. où il eſt parlé des ouvrages de ces artiſtes & de leurs différentes eſpeces.

INTRITUM, eſpece de ſauce à l'ail, ragoût des moiſſoneurs.

INTUSIUM, ou *interula*. Varron appele de ce nom la tunique que les femmes portoient ſur la peau, comme les modernes portent la chemiſe. *Voyez* ce mot. (*Ling. lat. IV.* 30.)

INVICTA. *Voyez* LIMAÇON.

INVICTUS. } C'eſt un des ſurnoms de
INVINCIBLE. } Jupiter : les Romains célébroient une fête aux Ides de juin, en l'honneur de Jupiter *invincible*.

INVITATOR, } office d'un domeſtique à
INVITATEUR, } Rome. Il paroît, par une inſcription rapportée par Grævius, p. DXCVIII, no. 6, que cet office n'étoit pas des moins conſidérables, puiſqu'on le donnoit à des affranchis ; elle porte AGATOPUS AUGG. LIB. INVITATOR, &c. Les *invitateurs* étoient ceux qui alloient inviter les conviés au repas que l'on donnoit. *Voyez* Pline, L. XXXV. c. 10, où il parle des *invitateurs* de Ptolémée, qu'il appele *vocatores*.

IO, fille du fleuve Inachus, ſortant un jour de chez ſon pere, fut ſurpriſe par Jupiter qui, pour l'empêcher de fuir, couvrit la terre d'un nuage épais qui ſe répandit autour d'*Io*. Junon étonée de voir la terre couverte de ténebres dans un temps ſerein, deſcendit ſur la terre & diſſipa les nuages. Jupiter, qui avoit prévu l'arivée de ſon épouſe, avoit changé *Io* en une génifſe qoi, même ſous cette forme, conſervoit encore de la beauté. Junon ne pot encore s'empêcher de l'admirer ; & feignant d'ignorer ce qui s'étoit paſſé, elle demanda à qui appartenoit la génifſe, & de quel troupeau elle étoit. Jupiter, pour terminer toutes ſes demandes, lui dit que la terre venoit de la produire. Junon la voulut avoir, & la donna à garder à Argus, qui avoit cent yeux. Ce ſurveillant la laiſſoit paître pendant le jour ; la nuit, il l'enfermoit & la tenoit attachée. Elle vint une fois paître ſur les bords do fleuve Inachus ſon pere qui charmé de ſa beauté, lui arracha de l'herbe : elle baiſa les mains qui la lui préſentoient, laiſſa couler quelques larmes, & au défaut de la parole qu'elle n'avoit plus, elle traça avec le pied, ſur le ſable, ſon nom & ſes malheurs. Jupiter ne pouvant plus ſupporter les maux auxquels il voyoit *Io* expoſée, envoya Mercure pour tuer Argus. À cette mort, la colere de Junon rédoubla ; la malheureuſe *Io* en reſſentit de nouveaux effets ; à ſes yeux ſe préſente une horrible furie qui, jetant l'épouvante dans ſon eſprit & le trouble dans ſon cœur, la fit errer par toute la terre. Elle arriva enfin ſur les bords du Nil, où, accâblée de fatigue & de laſſitude, elle ſe coucha ſur le ſable, & pria Jupiter de terminer ſes tourmens. Junon s'apaiſa à la priere de ſon mari ; *Io* reprit ſa premiere figure, mit au monde Épaphus, & devint même déeſſe ſous le nom d'Iſis.

C'eſt ainſi qu'Ovide raconte la fable d'*Io*, au premier livre de ſes métamorphoſes. On trouve, dans les poëtes grecs, quelques autres circonſtances. Junon, pour venger la mort d'Argus, envoya, dit on, à la vache *Io* une mouche qui, la piquant ſans ceſſe de ſon aiguillon, la mettoit en fureur. Agitée d'une étrange ſorte, *Io* traverſa à la nage la mer qu'on appela depuis Ionique (de ſon nom) ; elle alla en Illyrie, paſſa le mont Hémus, d'où elle deſcendit dans la Thrace. La mer arrêtoit auſſi peu ſes courſes que les montagnes. Le golfe de Thrace ſe trouvant ſur ſa route, elle le franchit comme la mer Ionienne : ce golfe prit de là le nom de Boſphore, qui veut dire le trajet de la vache. Elle alla enſuite en Scythie, de là en Europe & enſuite en Aſie, & enfin ſur les bords du Nil.

Eſchile, dans la tragédie de Prométhée, fait ariver *Io* en Scythie, au lieu où Prométhée étoit enchaîné ſur ſon rocher. Prométhée, comme dieu, la reconnoît ; elle en eſt étonée ; elle l'interroge ſur la durée de ſes maux : après pluſieurs difficultés, il lui révele les autres voyages auxquels la jalouſe Junon l'a condamnée, & fixe ſon établiſſement en Égypte, où elle aura, de Jupiter, Épaphus, dont la domination s'étendra auſſi loin que le Nil. À ce diſcours, un nouvel accès de fureur ſaiſit *Io*, & lui fait continuer ſes courſes. *Voyez* AAGUS, ÉPAPHUS, IAIS.

Marſham (*Canon Ægyptiac. Sec.* 1.) a montré le premier que l'*Io* des Grecs avoit été formée ſur l'Iſis des Égyptiens, & ſur l'Aſtarte des Phéniciens.

Jablonski (*Panth. Ægypt. lib.* 3. t. 1.) a porté cette opinion à la démonſtration, en rapelant que le nom copte, ou ancien égyptien, de la lune (dont Iſis étoit le ſymbole) étoit *Iob*. Hérodote avoit dit expreſſément (*lib.* 1. *cap.* 1. *&* 5.) que l'*Io* des Argiens étoit la même divinité que l'Iſis des Égyptiens. Les cornes de bœuf que porte Iſis ont ſervi de fondement à la métamorphoſe d'*Io* en vache. Enfin, les Argiens, qui étoient d'origine égyptienne, avoient dans leur temple une vache, „ image d'Io ou „ de la Lune, dit Euſtathe (*in Dionyſ. Periege-* „ *ten. verſ.* 94.) ; car la Lune eſt appelée *Io* „ dans leur idiôme „. Jean Malala (*Chronograph. pag.* 27.) dit auſſi que les Argiens donnoient encore de ſon temps, à la Lune le nom myſtique & ſecret d'*Io*. *Voyez* ARGIENS.

IΩ. } Ce mot étoit, chez le Grecs & les
IO. } Latins, une eſpece d'interjection. On peut le comparer à notre oh ! — Les Baccantes, dans les orgyes, crioient fréquemment *Io Bacche*. — Les Romains crioient auſſi *Io Saturnalia*, pendant les ſaturnales (*Mart. XI.* 2.).

Clamant ecce mei IO Saturnalia verſus. — Les

ſoldats, dans les triomphes, faiſoient retentir les airs du cri *Io triumphe*. (*Tibull.* 2. 6. 521.)

Ipſe gerens laurus, lauro devinctus agreſti
Miles, Io, magna voce, triumphe, canet.

IO BACCHUS. Chanſons à l'honneur de Bacchus, que les anciens chantoient dans les fêtes & dans les ſacrifices. On répétoit ſouvent dans ces chanſons les mots *Io* & *Bacchus*, & c'eſt d'où leur vient le nom *Io Bacchus*.

IOH. *Voyez* Io.

IOL, dans la Mauritanie. On a des médailles impériales latines de cette ville, frapées en l'honneur d'Auguſte, de Julie, de Tibere, avec le nom de la ville en caracteres puniques. — *Pellerin.*

IOLAS, fils d'Iphiclus, & neveu d'Hercule, fut le compagnon de ſes travaux, il lui ſervit de cocher dans le combat contre l'hydre de Lerne. Ovide le fait aſſiſter à la chaſſe de Calydon, & Hygin le nomme parmi les Argonautes. Dans les jeux que Jaſon fit célébrer pour la mort de Pélias, il remporta le prix de la courſe du char à quatre chevaux. Hercule ayant épouſé Mégare, fille de Créon, roi de Thebes, & s'étant enſuite perſuadé, d'après quelques préſages, que ſon mariage avec cette princeſſe pouroit lui être funeſte, il la fit épouſer à ſon neveu *Iolas*. Après la mort d'Hercule *Iolas* voulut venger les maux qu'Euriſthée avoit fait ſoufrir à ce héros; il ſe mit à la tête des Héraclides, qu'il conduiſit à Athènes pour les mettre ſous la protection des fils de Thésée; quoique dans une extrême vieilleſſe, il voulut commander l'armée des Athéniens contre Euriſthée; mais quand il eut pris ſes armes, il ſe trouva ſi accablé de leur poids, joint à celui de ſes années, qu'il fallut le ſoutenir pour le conduire au champ de bataille. À peine fut-il en préſence des ennemis, que les dieux lui rendirent les forces de ſa premiere jeuneſſe. Voici comment Euripide (dans ſes Héraclides, act. 3) raporte ce prodige: „ *Iolas* „ paſſoit proche de Pallene, lieu conſacré à Mi„ nerve; il aperçoit le char du roi d'Argos: „ incontinent il invoque Jupiter & la déeſſe „ Hébé; il les prie de le rajeunir pour un jour, „ afin de venger Hercule. Prodige incroyable! „ On voit à l'inſtant deux aſtres s'arrêter ſur le „ char d'*Iolas*, & le couvrir d'un nuage épais. „ C'étoient, diſent les ſages, Hercule lui-mê„ me, & ſon épouſe Hébé. Le nuage ſe diſſi„ pe, & l'on voit *Iolas* en ſortir ſous la forme „ d'un jeune homme plein de vigueur & de feu. „ Il vole vers Euriſthée, il le rencontre aux ro„ chers de Scyron; il le ſaiſit dans ſon char & „ l'emmene en ſon camp chargé de chaînes „. Les Grecs éleverent à ce prince des monumens héroïques & célébrerent des jeux en ſon honneur. Il eut même un autel à Athènes. *Voyez* IOLÉE.

IOLAS, autre parent d'Hercule. Ce héros le tua, ſelon Euripide, dans un accès de fureur qui lui prit au retour des enfers. *Iolas* avoit été auſſi un des Argonautes. *Voyez* HERCULE.

IOLCHOS, ville maritime de la Theſſalie, ſur la côte de l'Archipel, au pied du mont Pélion; elle fut célebre par la naiſſance de Jaſon, par l'aſſemblée qui s'y fit de l'élite des princes de la Grece, pour aller à la conquête de la toiſon d'or, & par la célébration des jeux funebres après la mort de Pélias.

IOLE, fille de Jardan, roi de Lydie, ou, ſelon Ovide, d'Eurytus, roi d'Œchalie, fut demandée en mariage par Hercule, il ne put l'obtenir. Ce refus le jeta dans un tel accès de fureur, qu'il lui fit tuer Iphitus, frere d'*Iole*. Il courut inutilement preſque toute la Grece, pour ſe faire expier de ce meurtre: il le fut enfin par Théſée. Il fut diſtrait de cet amour pendant quinze ans, ſoit par ſes expéditions, ſoit par d'autres amours. Mais il conſervoit toujours le reſſentiment du refus qu'il avoit eſſuyé. Il arive au bout de ce temps, tue le roi avec tous ſes enfans, & emmene *Iole* priſoniere, ſon amour ſe réveille; Déjanire qui étoit alors ſa femme devient jalouſe, & cette jalouſie cauſa la mort d'Hercule. *Voyez* DÉJANIRE, HERCULE.

Iole eſt ſouvent repréſentée ſur les pierres gravées; elle y paroît quelquefois revêtue de la dépouille d'un lion. De là eſt venue l'erreur de quelques antiquaires qui ont pris pour *Iole* quelques têtes d'Hercule jeune. *Voyez* HERCULE.

Voici la notice des plus belles pierres de Stoſch ſur leſquelles paroît *Iole*. „ Têtes acolées d'Hercule & d'*Iole*, avec le nom du graveur, ΚΑΠΠΟΥ. L'original de cette pâte de verre eſt dans le muſéum de Florence. — *Iole* debout ſur une calcédoine, revêtue de la peau de lion & portant la maſſue, telle qu'on la voit ſur d'autres pierres gravées. M. Fontenu (*mém. de l'acad. des inſcript. t. VII, p. 61*) veut que cette figure déguiſé en Hercule repréſente la muſe Thalie qui préſide aux jeux comiques, à cauſe de la maſſue que celle ci tient dans quelques bas-reliefs. On voit ſur une pâte antique le même ſujet. Sur un pâte de verre dont l'original eſt dans le cabinet de ſa majeſté impériale, à Florence. (*Muſ. Flor. tom. II, tab. v. Stoſch, pierre grav. pl. LXVIII.*) Hercule eſt aſſis embraſſant *Iole* qui eſt nue, debout devant lui, avec le nom du graveur ΤΕΥΚΡΟΥ. Une ſeconde pâte de verre offre le même ſujet. Sur une pâte antique, Hercule coëfé en femme embraſſe *Iole* coëfée avec la peau de lion, ſur le reſte de laquelle ils ſont tous deux couchés. Le même ſujet dans le même attitude ſe trouve ſur une cornaline, dans le cabinet de l'empereur à Vienne. Stoſch avoit encore, ſur une cornaline, une copie de cette pâte. Et ſur une pâte de verre le même ſujet avec la différence qu'on n'y trou-

ve plus la même coëfure, & qu'au deſſus des deux amans eſt la maſſue attribut d'Hercule„.

IOLÉES, c'eſt le nom des fêtes ou des jeux que les Athéniens avoient conſacré à *Iolas*, compagnon d'Hercule. Les Thébains lui rendirent les mêmes honneurs.

ION, fils d'Apollon & de Créüſe, fille d'Érechthée, roi d'Athènes. Creüſe ſéduite par Apollon, mit en monde un fils à l'inſu de ſon pere, & abandona l'enfant dans la même grote qui avoit été témoin de ſon malheur. Mais elle eut le précaution de le mettre dans une corbeille fermée avec quelques ornemens qu'elle avoit. Mercure, à la priere d'Apollon, tira le fils, de Créüſe hors de le grote où elle l'avoit caché, & le tranſporta eu temple de Delphes. Apollon inſpira en même temps à le prêtreſſe de la pitié pour l'enfant, de maniere qu'elle prit ſoin de nourir ce pupille. Il crut ſous les ieux de ſa libératrice & à l'ombre des eutels, ſens que, ni lui, ni elle euſſent aucune lumiere ſur ceux dont il avoit reçu le jour. L'eſtime qu'il s'acquit parmi lea Delphiens, les engagea à le faire le dépoſiteire des tréſors du temple. Cependant la mere Créüſe avoit épouſé Xuthus. Le deſſein d'Apollon étoit de faire paſſer le fils qu'il avoit eu de Créüſe pour véritable fils de Xuthus, & de lui procurer la gloire d'être un jour le fondateur de l'Ionie. Xuthus chagrin de n'avoir point d'enfans, vient conſulter l'oracle de Delphes qui lui répond: „le premiere perſone que tu rencontre„ras à la ſortie du temple eſt ton fils„. Le prince ravi d'avoir un fils qu'il ne connoiſſoit pas ne ſonge point dens ſon tranſport, à demander à l'oracle de quelle femme il a eu cet enfant; il ſe ſouvient alors d'avoir eu un amour avant ſon hymen, dans un voyage qu'il avoit fait à Delphes aux fêtes de Bacchus. Il ſort à l'inſtant du temple, rencontre le jeune miniſtre d'Apollon, & l'aborde en lui donnant le nom de fils: le date de ſes anciens amours s'acordoit aſſez avec l'âge du jeune homme, qui conſent avec plaiſir de reconoître pour ſon pere le roi d'Athènes. Xuthus le nomme *Ion*, par allégorie à la rencontre qu'il en a faite à l'iſſue du temple (parce que cet enfant s'eſt offert le premier à la vue de Xuthus ſortant du temple). Créüſe inſtruite de l'action de Xuthus, la regarde comme une trahiſon, comme un artifice concerté pour placer le fils de quelque eſclave aimée ſur le trône des Érechtides: elle ſe propoſe de faire empoiſoner *Ion*, & charge du crime un vieillard ſon confident. Lorſqu'on apporta la coupe empoiſonée, *Ion* étoit occupé à faire des ſacrifices & un feſtin, pour célébrer ſe neiſſance; au lieo de boire la liqueur, il en fait une libation aux dieux. Une colombe qui ſe trouvoit par hazerd dans la tente d'*Ion* eut à peine trempé ſon bec dans le vin répandu par terre, qu'elle tombe étendue aux pieds des ſpectateurs. On reconoît le crime, & l'échanſon arrêté en accuſe Créüſe. *Ion*, à la tête des conviés, court à l'inſtant aux miniſtres du temple, en demandant juſtice, & tona d'une voix condamnent la reine à être précipitée du haut d'un rocher. Créüſe à cette nouvele ſe réfugie vers l'eutel du dieu qu'elle embraſſe. *Ion* vrut l'en faire retirer, lorſque la prêtreſſe, envoyée per Apollon, peroît evec un petit berceau qui étoit celui où elle avoit autre fois trouvé *Ion* ſur la porte du temple. Créüſe reconoît auſſi-tôt le berceau; & quitant tout-à-coup ſon aſyle, elle court embraſſer *Ion* qu'elle nomme ſon fils. Les ornemens qui étoient renfermés dens le berceau, achevent la reconoiſſance, par le détail que la mere en fait à ſon fils, ſans les avoir vus. Mais *Ion*, en trouvant ſa mere qu'il cherchoit, perd le pere qu'il evoit trouvé; car Créüſe lui avoue qu'elle l'a en d'Apollon, & que ce dieu, en le donnant pour fils à Xuthus, n'avoit pas dit qu'il lût iſſu de ce roi. Minerve vient les tirer de ce nouvel embarras, en ordonent à Créüſe de placer *Ion* ſur le ſrône, comme le rejeton des Érechtides, & en lui conſeillant de ne point dire à ſon mari qu'elle eſt mere de ce jeune prince, de peur de tirer ce bon roi d'une erreur qui lui eſt agréable. Cette fâble fait le ſujet d'une tragédie d'Euripide, dont le titre eſt *Ion*.

Selon les hiſtoriens grecs *Ion* étoit véritablement fils de Xuthus & de Créüſe; il rendit de grands ſervices à ſon aïeul Érechtée, dans la guerre contre lea Éleuſiniens, & devint enſuite ſi puiſſant dans Athènes que quelques uns le croient ſucceſſeur de ce prince; quoique ſon nom ne ſe trouve pes dans la ſuite des rois d'Athènes. D'autres croient qu'après avoir été marié, & avoir eu des enfans à Athènes, il paſſa en Italie, & que c'eſt le même qoe Janus. *Voyez* JANUS. La poſtérité d'*Ion* fut nombreuſe, & l'Attique ſe trouvant dans la ſuite ſurchargée d'habitans, on envoya la famille d'*Ion* dens l'Aſie mineure, où elle ſe diviſa en pluſieurs coloniea, à qui l'on donna le nom commun d'*Ioniens*.

ION. Pline décrit une pierre précieuſe de couleur violete, cleire & rarement foncée, venant des Indes, à laquelle il donne ce nom formé du mot grec *ἴον*, *violete*. La légéreté de la teinte fait reconoître dans une deſcription auſſi vague, le ſaphir préférablement à l'améthyſte.

IONIDES. Nymphes près d'Héraclée en Élide; il y a, dit Pauſanies, une fontaine qui tombe dans le fleuve Cythérus, ſur le bord de laquelle eſt un temple conſacrée à des nymphes qui ont chacune leur nom particulier; car on les nomme, Caliphaé, Synalaxis, Pégé & Ieſis; ce qui n'empêche pas qu'on ne les appele d'un nom général, les nymphes *Ionides*.

IONIEN. Le mode *ionien* étoit, en comptant du grave à l'aigu, le ſecond des cinq modes moyens de la muſique des Grecs. Euclyde l'appele encore *phrygien grave*. Pollux (*Onomaſt. liv. IV. chap. X.*) parle d'one harmonie *ioniene* propre aux flûtes. *Voyez* DORIEN.

IONIQUE (la tranſmigration) étoit une époque célebre. C'eſt la retraite des colonies athéniennes, qui, après la mort de Codrus, s'en allerent ſous la conduite de Nélée ſon fils, établir le douze villes de l'Ionie d'Aſie. Ces colonies furent fondées, ſelon Éraioſthene, cinquante ans après le retour des Héraclides, &, ſelon le chevalier Marsham, ſoixante-dix-ſept après la priſe de Troye, & cinquante-ſept après le retour des Héraclides. Les marbres d'Arondel parlent de cette *tranſmigration*.

IONOPOLIS, dans la Paphlagonie. ΙΩΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.

On a des médailles impériales greques de cette ville frapées en l'honneur de Vérus.

IOPAS, roi d'Afrique; Virgile en fait un des amans de Didon, & lui donne le mérite d'être habile dans la muſique.

IOS, île. ΙΗΤΩΝ.

Les médailles autonnmer de cette île ſont :

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

On y voit ordinairement la tête d'Homere, dont le tombeau étoit dans cette île.

IOXUS, né de Périgone & de Déjonéa, fils d'Eurytus, roi de Theſſalie, fut chef d'une colonia qui s'établit en Carie, d'où ſont venus les *Ioxides*, qui, de pere en fils, dit Pauſanias, ont conſervé la coutume de n'arracher & de ne brûler jamais, ni les aſperges, ni les roſeaux; mais d'avoir au contraire pour ces plantes une eſpece de religion, & une vénération particuliere; on n'en dit pas la raiſon.

IPHIANASSE, fille de Proëtus, roi des Argiens, étant venue avec ſes ſœurs Lyſippe & Iphinoé dans un temple de Junon, fit paroître auſſi bien que ſes ſœurs quelque mépris pour cette déeſſe, en préférant la maiſon & les richeſſes de leur pere, au temple de Junon & à ſes ornemens, ou, ſelon Hygin, en préférant leur beauté à celle de Junon. La déeſſe irritée de l'inſolence de ces filles, leur troubla tellement l'eſprit, qu'elles s'imaginerent toutes trois être devenues vaches, & ſe mirent à courir la campagne. Une maladie ſi ſinguliere affligea le roi leur pere, qui eut recours à toutes ſortes d'expédiens pour guérir ſes filles, juſqu'à promettre la troiſieme partie de ſon royaume, & une des princeſſes en mariage à celui qui ſeroit aſſez heureux pour faire ceſſer cette maladie. Mélampus, fameux médecin, à qui Apollon avoit auſſi accordé le don de deviner, ſe préſenta au roi, & lui promit une prompte guériſon aux conditions qui avoient été offertes. Il commença par apaiſer la déeſſe par un grand nombre de ſacrifices; & après avoir ôté cette premiere cauſe du mal, il vint aiſément à bout du reſte : en ſorte qu'il devint gendre du roi en épouſant *Iphianaſſe*. *Voyez* MÉLAMPUS, PROÉTIDES.

IPHIANASSE, une des quatre filles d'Agamemnon, ſelon Sophocle dans ſon Électre. Homere ne fait mention que de cette princeſſe, & dit que ſur la fin du ſiége de Troye, le roi de Mycenes, pour apaiſer la colere d'Achille, lui envoya en mariage ſa fille *Iphianaſſe*. Ce poëte ne dit rien, ni d'Iphigénie, ni de ſes deux autres ſœurs Électre & Chryſothémis.

IPHICLUS, fils de Philacus, prince de Theſſalie, ayant vécu long-temps avec ſa femme Aſtioché, ſans en avoir d'enfans, conſulta le devin Mélampus, le même qui avoit guéri Iphianaſſe, ſur les moyens de rendre ſa femme féconde, le devin lui conſeilla d'enfoncer un couteau dans un arbre conſacré à Jupiter, & de l'y laiſſer rouiller : de détremper enſuite cette rouille dans du vin, & d'en avaler pendant dix jours. Le remede opéra à merveille; *Iphiclus* devint pere de pluſieurs enfans, entr'autres de Protéſilas, le premier des Grecs qui fut tué au ſiége de Troye. *Iphiclus* fut un des Argonautes, c'eſt lui qui remporta le prix de la courſe à pied aux jeux funebres que Jaſon fit célébrer pour la mort de Pélias. *Voyez* MÉLAMPUS.

IPHICLUS, fils d'Amphytrion & d'Alcmene, fut frere jumeau d'Hercule. Dans la premiere expédition d'Hercule contre les Éléens, il fut bleſſé à mort par les fils d'Actor, & enterré à Phénéon en Élide. Les Phénéates l'honorerent tous les ans vers ſon tombeau, comme un héros; il fut pere d'Iolas. *Voyez* ACTOR, ALCMENE, IPHICLÈS.

IPHICLUS, fils de Teſtius & frere d'Althée mere de Méléagre, eſt auſſi compté parmi les Argonautes.

IPHIDAMAS, fils de Buſiris. *Voyez* BUSIRIS.

IPHIGÉNIE, ſuivant pluſieurs anciens auteurs cités par Pauſanias & par Plutarque, étoit fille de Théſée & d'Hélene. Lorſque cette derniere princeſſe fut retirée, par ſes freres, des mains de ſon premier raviſſeur, on prétend qu'elle étoit enceinte, & qu'elle alla accoucher à Argos d'*Iphigénie*. Clytemneſtre ſœur d'Hélene, & déja femme d'Agamemnon, pour ſauver l'honneur de ſa ſœur, fit paſſer *Iphigénie* pour ſa fille, & la fit élever en cette qualité à la cour d'Argos. Agamemnon qui avoit découvert dans la ſuite cette tromperie, ſans oſer la divulguer, ne fut pas fâché de trouver un prétexte de ſe défaire de cette fille ſuppoſée, lorſqu'il fut queſtion du ſacrifice d'*Iphigénie*. Ces auteurs prétendent juſtifier ainſi la facilité avec laquelle Agamemnon conſentit à la mort de cette princeſſe; peut être même que l'oracle d'Aulide avoit été préparé de concert entre le roi & Calchas.

D'autres écrivains anciens diſtinguent deux *Iphigénies*, l'une fille d'Hélene & l'autre de Clytemneſtre. C'eſt l'opinion la plus commune, & que Racine a ſuivie dans la belle tragédie d'*Iphigénie* où il introduit la fille d'Hélene ſous le nom d'Ériphile, qu'il ſuppoſa avoir été enlavée de Lesbos par Achille, & qui devient la victime de Diane, à la place d'*Iphigénie*.

Iphigénie, fille d'Agamemnon & de Clytemneſtre, a fourni le ſujet de deux tragédies à Euripide: l'une ſous le titre d'*Iphigénie en Aulide*, & l'autre d'*Iphigénie en Tauride*. Voici le plan hiſtorique de la premiere.

Un calme opiniâtre arrêtant trop long-temps l'armée des Grecs au port d'Aulide, Calchas conſulté ſur les moyens d'apaiſer les dieux, répondit qu'il falloit immoler à Diane, divinité tutélaire d'Aulide, *Iphigénie* fille d'Agamemnon; qu'à ce prix ſeul les Grecs auroient les vents favorables, & l'avantage de renverſer Troye. Le roi d'Argos, après avoir long temps balancé entre la tendreſſe paternele & la gloire qui lui reviendroit de l'expédition de Troye, conſentit enfin à ſacrifier ſa fille aux intérêts de toute la Grece aſſemblée. La difficulté étoit de tirer *Iphigénie* d'Argos, & des mains de Clytemneſtre. Agamemnon écrivit à la reine d'envoyer au plutôt la fille en Aulide, pour la donner en mariage à Achille, qui ne vouloit partir pour Troye qu'en qualité d'époux d'*Iphigénie*. Clytemneſtre n'héſite pas de partir avec ſa fille, dans la vue de cet hymen. Mais elle eſt à peine arivée au camp des Grecs, qu'elle y apprend le fatal myſtere. Auſſi tôt elle a recours à Achille & implore ſa protection pour la vie de ſa prétendue épouſe. Quant à *Iphigénie* le poëte la repréſente d'abord frapée d'horreur à la vue du ſort qu'on lui prépare: elle court demander grâce à ſon pere, met tout en uſage pour le fléchir, les éforts de Clytemneſtre, ſes raiſons perſoneles, ſes larmes, ſes attraits: enſuite elle penſe à s'ſufuir avec ſa mere. Mais bientôt après avoir réfléchi ſur la gloire dont ſeroit ſuivi ſon trépas, elle s'avance d'un pas ferme au pied de l'autel, & préſente hardiment ſon ſein au ſacrificateur. Celui-ci prend le glaive, il invoque les dieux: il frape: tous entendent le coup, mais la victime diſparoît ſans qu'on aperçoive aucune trace de ſa retraite. On voit étendue par terre & palpitante, une biche d'une grandeur extraordinaire & d'une rare beauté: l'autel eſt arofé de ſon ſang; l'on attribue ce fait à Diane. Pour *Iphigénie*, elle s'eſt envolée vers les dieux, dit Agamemnon à la reine, qui craignoit que ce prodige n'eût été inventé pour ſauver ſes regrets. *Voyez* MÉNÉLAS.

Depuis Euripide, trois célebres auteurs ont traité le même ſujet tragique avec beaucoup de ſuccès; l'un italien, c'eſt Louis Dolce, en 1766, & les deux autres françois, ſavoir, Rotrou en 1649, & le célebre Racine en 1675. L'auteur italien n'a preſque fait que rendre les penſées du poëte grec en beaux vers italiens. Quant aux deux poëtes françois, ils ſe ſont écartés de leur original, toutes les fois que les mœurs des Grecs ne s'acordoient pas avec les nôtres, ce qui arive aſſez fréquemment. Racine, qui a cru ne pouvoir pas faire mourir *Iphigénie*, ni la ſauver par un prodige fait dire à Calchas, pour le dénoûment de la piece, que c'eſt la fille d'Hélene, Ériphile, qui ſous un nom emprunté, eſt l'*Iphigénie* que demande Diane. Quelques auteurs ont dit qu'Achille fut effectivement aimé d'*Iphigénie*, & que, dès avant qu'il fût queſtion de l'immoler, elle avoit ſacrifié à ce héros ſa virginité. *Voyez* ACHILLE.

D'anciens mythologues diſent qu'au moment du ſacrifice, *Iphigénie* fut changée en ourſe, d'autres en génniſſe, ou en une vieille femme. Lucrece veut qu'on ait effectivement répandu le ſang de cette princeſſe; qu'elle fut immolée à la ſuperſtition des ſoldats, & à la politique d'un prince qui craignoit de perdre le commandement d'une belle armée. Mais l'opinion la plus ſuivie, eſt qu'Agamemnon, meuſcé du courroux de la déeſſe, réſolut véritablement d'immoler ſa fille, & que tout étant prêt pour le ſacrifice, les ſoldats s'y oppoſerent tous; de maniere que Calchas, qui appréhendoit une ſédition, inſinua que Diane pouvoit être apaiſée par la conſécration d'*Iphigénie*, qu'on envoya en effet dans la Tauride, pour lui ſervir de prêtreſſe. Dictis de Crete, ne veut pas même qu'Agamemnon y ait conſenti; il dit qu'Uliſſe partit ſecrétement de l'armée, ſans conſulter Agamemnon; qu'il contre-fit des lettres de ce prince à Clytemneſtre, avec ordre d'envoyer au camp des Grecs la jeune princeſſe, & que l'y ayant conduite ſecrétement, il alloit, de concert avec Calchas, l'immoler à la déeſſe, lorſqu'il fut éfrayé par quelque prodige, peut être auſſi par les menaces d'Achille, qui découvrit le myſtere. La princeſſe fut alors envoyée dans la Tauride. *Voyez* ORILOCHIA.

Iphigénie en Tauride, autre tragédie d'Euripide, dont le ſujet eſt une ſuite du premier. Cette princeſſe, enlevée de l'autel par Diane, eſt tranſportée en Tauride, dans la Scythie, où régnoit la barbare coutume de ſacrifier les étrangers à la déeſſe qui y préſide: on l'établit prêtreſſe du temple c'eſt elle qui initie les victimes, qui les prépare au ſacrifice: d'autres mains les égorgent. Aucun des Grecs ne ſavoit le ſort d'*Iphigénie*: tout le monde la croyoit morte en Aulide par le glaive de Calchas. Quelques années après, Oreſte ſon frere voulant ſe délivrer des pourſuites des Furies, reçoit ordre d'Apollon d'aller en Tauride, enlever la ſtatue de Diane, qu'on croyoit être deſcendue du ciel, & de l'apporter dans l'Attique. Il eſt pris avec ſon ami Pylade; on veut les immoler, ſuivant la barbare coutume de ce pays. *Iphigénie*, ſachant qu'ils étoient d'Argos, s'informe d'eux de l'état de ſa famille, offre de délivrer l'un des deux de la mort, & de le renvoyer dans ſa patrie, s'il veut ſe charger d'une lettre pour ſon frere Oreſte. À ce nom la reconoiſſance ſe fait: ils conviennent de ſe ſauver enſemble: *Iphigénie* trompe Thoas, roi de la Tauride, ſous le prétexte d'une prétendue expiation des victimes qu'elle doit faire ſur le bord de la mer; elle s'embarque avec Oreſte & Pylade, qui emportent la ſtatue de Diane. *Voyez* CHRYSÈS.

Iphigénie, près d'immoler Oreſte, eſt repréſentée ſur un bas relief du palais. Aecaramboni à Rome (*Monum. ined. Winchelmann.*). Sur un autre de la villa Albani, publié dans le même ouvrage elle s'embarque avec ſon frere, emportant la ſtatue de Diane, après la mort de Thoas.

Iphigénie reconoiſſant Oreſte, eſt le ſujet d'une peinture d'Herculanum.

IPHIMÉDIE, fille de Triopas, ou de Canache & de Neptune, ayent épouſé Aloüs, devint ſenſible aux ſéductions de Neptune, & allant ſouvent ſur les bords de la mer, pour s'entretenir avec ſon amant, elle devint mere des deux géans Aloïdes. Un jour qu'elle célébroit les orgyes avec ſa fille & les bacchantes, elles furent toutes enlevées par des Traces, & partagées entr'eux ſuivant le ſort. *Iphimédie* échut à un des favoris du roi, & Pancharis ſa fille au roi même.

IPHINOÉ, fille de Niſus & femme de Mégaréus. *Voyez* MÉGARÉUS.

IPHINOÉ. *Voyez* IPHIANASSE.

IPHIS, née fille, devint garçon au temps de ſon mariage. Dans la ville de Pheſte, près de Gnoſſe, dit Ovide (*Métam. liv. 9.*), demeuroit Ligdus, homme pauvre & d'une naiſſance obſcure, mais cependant d'une honête famille. Cet homme voyant ſa femme groſſe, lui dit que ſi elle accouchoit d'une fille, il ne vouloit pas l'élever, parce qu'il n'en avoit pas les moyens; il ordonna même de la faire périr. Téléthuſe, ſa femme, n'accouche cependant que d'une fille, qu'elle fit paſſer pour garçon auprès de ſon mari, & qu'elle éleva publiquement ſous ce nom. Ce myſtere demeura long temps caché, parce qu'*Iphis* (c'eſt le nom de l'enfant) avoit dans le viſage tous les agrémens des deux ſexes. À l'âge de treize ans, ſon pere le deſtina à Iſanthe, la plus belle fille de la ville. Sa mere, qui ſavoit l'impoſſibilité de ce mariage, ne chercha qu'à l'éloigner: une maladie ſeinte, un ſonge prétendu, un préſage funeſte, tout lui ſervoit de raiſon pour le différer. À la fin, ayant épuiſé tous les prétextes, & le jour du mariage étant arrêté, elle alla la veille, avec ſa fille, dans le temple d'Iſis, implorer le ſecours de la déeſſe, pour ſe tirer de l'embaras où elle ſe trouvoit. *Iphis* en ſortant du temple, s'aperçut qu'elle marchoit avec plus de force qu'à l'ordinaire: ſon teint commença à perdre ſa grande blancheur, & prit une couleur plus mâle: ſes forces augmenterent, ſes cheveux s'accourcirent, & elle ſentit, dans toute ſa perſone, une vigueur qui démentoit ſon ſexe. Enfin elle reconnut qu'elle étoit homme. Charmé de ce changement, *Iphis* rentra dans le temple pour offrir à la déeſſe un ſacrifice d'actions de grâce, & y laiſſa cette inſcription: *Iphis garçon acomplit les vœux qu'il avoit faits étant fille*. Le lendemain le mariage fut célébré, au grand contentement des parties.

IPHIS, pere d'Étéoclus, un des chefs des Argiens qui avoient été tués devant Thebes, & d'Évadné, femme de Capanée, ayant appris que ſa fille s'étoit échapée ſecretement, dans le deſſein de mourir ſur le corps de ſon époux, court après elle, & l'aperçoit ſur la pointe d'un roc: il l'invite tendrement à revenir à lui; mais Évadné, ſans lui répondre, ſe précipite, à la vue de ſon pere, ſur le bûcher de ſon mari. *Iphis* déſeſpéré de la mort de ſes deux enfans, veut ſe donner le mort: ſon petit-fils Hénélus l'en empêche, & lui promet de venger leur mort ſur les Thébains. *Voyez* ÉTÉOCLUS, ÉVADNÉ.

IPHIS, amant d'Anaxarete. *V.* ANAXARETE.

IPHITUS, roi d'Élide, contemporain de Licurgue, fut le reſtaurateur des jeux olympiques. La Greee gémiſſoit de ſon temps, déchirée par des guerres inteſtines, & déſolée en même temps par la peſte. *Iphitus* alla à Delphes, pour conſulter l'oracle ſur des maux ſi preſſans: il lui fut répondu par la Pythie, que le renouvélement des jeux olympiques ſetoit le ſalut de la Greee. Auſſitôt *Iphitus* ordona un ſacrifice à Hercule, pour apaiſer ce dieu, que les Éléens croyoient leur être contraire, & rétablit les jeux olympiques qu'on avoit intertompu depuis pluſieurs années. Le ſtatue d'*Iphitus* étoit placée auprès de celle de Jupiter olympien, ornée d'une courone que poſoit ſur ſa tête la déeſſe *Écéchiris*, qui préſidoit à la ceſſation d'armes. Dans le temple de Junon, à Élis on conſervoit le palet d'*Iphitus*, ſur lequel étoient écrites, en rond, les loix des jeux olympiques, avec les priviléges dont ils étoient acompagnés. *Voyez* OLYMPIQUES.

IPHITUS, frere d'Iole. *Voyez* IOLE.

IPORA, en Eſpagne.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

IPSULLICES, médaillons ou plaques de métal (*Bracteæ*), repréſentant des hommes ou des femmes que les magiciens vouloient rendre amoureux par la force de leurs charmes. On ne trouve ce mot que dans Feſtus. (*Voſſ. lex. étymol.*)

IRÉNARQUE, officier de guerre dans l'empire gree, dont la fonction étoit de maintenir la paix, le repos, la tranquillité & la ſûreté dans les provinces.

Ce mot eſt grec, εἰρηνάρχης, compoſé de εἰρήνη, *paix*, & de ἄρχος, *prince*, ou de ἀρχή, *commandement*.

Dans le code de Juſtinien, il eſt dit que les *irénarques* ſont envoyés dans les provinces pour y maintenir la tranquillité & la paix; ce qu'ils faiſoient en puniſſant les crimes, & en faiſant obſerver les loix.

Il y avoit encore un autre *irénarque* dans les villes, pour y procurer & y conſerver la concorde entre les citoyens, y éteindre les diſſenſions. On l'appeloit autrefois *préfet de la ville*. *V.* PRÉFET.

Les empereurs Theodoſe & Honorius ſoppri-

mererent les charges d'*Irénarques*, parce qu'abusant de leur pouvoir, ils vexoient les peuples, au lieu de maintenir entr'eux le bon ordre.

IRENE, fille de Jupiter & de Thémis; c'étoit une des trois Saisons. *Voyez* HEURES.

Ce nom en grec est celui de la paix, Εἰρήνη:

IRENE, femme de Léon Chazare.

IRENE AUGUSTA.

Ses médailles sont:

RRR. en or.

O. en argent & en B.

RENE, île. IP.

Les médailles autonomes de cette île sont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un trident.

IRENOPOLIS, dans la Cilicie. ΕΙΡΗΝΟΠΟΛΙΤΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, avec son épnque, en l'honeur de Caracalla, de Gordien, de Treb. Gallus, de Valérie, d'Alex. Sévere.

RÉSIONE, σίσιμον, attribut ordinaire des supp'ians. C'étoit chez les Athéniens en particulier, un rameau d'olivier entortillé de laine, avec des fruits atachés tout au tour; on le portoit dans plusieurs fêtes; les anciens auteurs en parlent beaucoup & citent les vers que l'on chantoit en le portant. *Voyez* Meursius *de festis græc. lib. V.* (D. J.)

IRIPPO, en Espagne. IRIPPO.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

IRIS, fille de Thaumas & d'Électra, étoit la messagere des dieux, & principalement de Junon, comme Mercure l'étoit de Jupiter. On la représente sous la figure d'une jeune persone avec des ailes brillantes de mille couleurs, toujours assise auprès du trône de Junon, & toute prête à esécuter ses ordres. Son emploi le plus important étoit de couper le cheveu fatal des femmes qui alloient mourir, comme Mercure étoit chargé de faire sortir des corps les âmes des hommes près de mourir. C'est ainsi que dans Virgile (*Énéid. l.* 4, *v.* 699) Junon voyant Didon luter contre la mort, après s'être poignardée, envoya *Iris* du haut de l'Olympe, pour dégager son âme des lieus de son corps, en lui coupant le cheveu que Proserpine n'avoit pas voulu couper; parce que cette mort n'étoit pas naturele. *Iris* dans ses momens de repos, avoit soin de l'aparrement de sa maitresse, de l'habiller; & lorsque Junon revenoit des enfers dans l'Olyme, c'étoit *Iris* qui la purifioit avec des parfums. *Iris* est une divinité purement physique, prise pour l'arc-en-ciel; on la fait fille de Thaumas, dont le nom tiré du grec, signifie *admirer*, pour marquer qu'il n'y avoit rien de plus admirable que cet arc formé par les goutes d'eau d'un nuage opposé au soleil. On nomme sa mere Électra, qui signifie *splendeur du soleil*; parce qu'il faut en effet pour former ce météore, que le soleil luise dans un temps disposé à la pluie. Comme Junon est la déesse de l'air, *Iris* en est la messagere, pour annoncer ses volontés; parce que l'arc en ciel nous annonce les changemens de l'air.

Le mot, ἴειν, *parler*, *annoncer*, est peut-être le fondement le plus vrai-semblable de cette création poétique.

IRIS est, selon Hésiode, l'une des trois harpies, sœur d'Aëllo & d'Ocypete. *Voyez* HARPYES.

IRIS (pierre d'), nom donné par Pline & par d'autres naturalistes au cristal, lorsqu'étant feuilleté il produit les effets du prisme, c'est-à-dire, les différentes couleurs de l'arc en-ciel. Il paroît que cette pierre ne differe en rien du cristal de roche ordinaire. Wallerius donne le nom d'*iris chalcedonica* à une espece de chalcédoine de trois couleurs, & qui en regardant le soleil au travers fait voir les nuances d'un arc-en-ciel. Cette pierre se trouve en orient, elle a une teinte ou jaunâtre ou pourpre. Quelques auteurs ont encore donné le nom d'*iris* à l'espece de cristal de roche qui s'appele *fausse topaze*, & ils l'ont nommée *iris citrina* ou *subcitrina*. Wormius appele le cristal noir, *iris anthracini coloris*. Enfin il y a des auteurs qui donnent le nom d'*Iris* à une pierre orientale qui est de la couleur du petit lait, mêlé d'une teinte légere de bleu céleste, appelée communément *girasol*.

IRMINSUL (*Hist. Germ.*). Dieu des anciens Saxons. On ignore si ce dieu étoit celui de la guerre, l'Arès des Grecs, le Mars des Latins, ou si c'étoit le fameux *Irmin*, que les Romains appelerent Arminius, vainqueur de Varus, & le vengeur de la liberté germanique.

Il est étonant que Schedius qui a fait un traité assez ample sur les dieux des Germains, n'ait point parlé d'*Irminsul*; & c'est peut-être ce qui a déterminé Meibom à publier sur cette divinité, une dissertation, intitulée *Irminsula Saxonica*. Je ne puis faire usage de son érudition mal digérée; je dois aux lecteurs des faits simples & beaucoup de laconisme.

Dans cette partie de l'ancienne Germanie, qui étoit habitée par les Saxons Westphaliens, près de la riviere de Dimele, s'élevoit une haute montagne, sur laquelle étoit le temple d'*Irminsul*, dans une bourgade nommée *Héresberg* ou *Héresburg*. Ce temple n'étoit pas sans doute recomandable par l'architecture, ni par la statue du dieu, placée sur une colonne, mais il l'étoit beaucoup par la vénération des peuples qui l'avoient enrichi par leurs offrandes.

On ne trouve dans les anciens auteurs aucune particularité touchant la figure de ce dieu; car tout ce qu'en débite Krantzius, écrivain moderne, n'est apuié d'aucune autorité: l'abbé d'Erperg,

perg, qui vivoit dans le XIIIe. ſiecle, 300 ans avant Krantzios, nous aſſure que les anciens Saxons n'adoroient que des arbres & des fontaines, & que leur dieu *Irminſul* n'étoit lui-même qu'un tronc d'arbre dépouillé de ſes branches. Adam de Breme & Beatus Rhenanus, nous donnent la même idée de cette divinité, puiſqu'ils l'appelent *columnam ligneam ſub divo poſitam*.

Si l'on connoiſſoit la figure de cette idole, & les ornemens qui l'accompagnoient, il ſeroit plus aiſé de découvrir quel dieu la ſtatue repréſentoit; mais faute de lumieres à cet égard, on s'eſt jeté dans de ſimples conjectures. Suivant ceux qui penſent que *Irmin* ou *Hermès* ſont la même choſe, *Irminſul* déſigne la ſtatue d'Hermès ou de Mercure. D'autres prétendent que Héresburg étant auſſi nommé *Marsburg*, qui veut dire le *fort de Mars*, il eſt vrai-ſemblable que les anciens Saxons, peuple très belliqueux, adoroient ſous le nom d'*Irminſul* le dieu de la guerre. Enfin le plus grand nombre regardant *Irminſul* comme un dieu indigete, ſe ſont perſuadés que c'eſt le même que le fameux Arminius, général des Chéruſques, qui briſa les fers de la Germanie, défit trois légions romaines, & obligea Varus à ſe paſſer ſon épée au travers du corps. Velléius Paterculus qui raconte ce fait, ajoute que toute la nation compoſa des vers à la louange d'Arminius, ſon libérateur. Elle put donc bien, après ſa mort, en faire un dieu, dans un temps ſur tout où on élevoit volontiers à ce rang ceux qui s'étoient illuſtrés par des actions éclatantes.

Quoi qu'il en ſoit, *Irminſul* avoit ſes prêtres & ſes prêtreſſes dont les fonctions étoient partagées. Aventin raporte que dans les fêtes qu'on célébroit à l'honneur de ce dieu, la nobleſſe du pays s'y trouvoit à cheval, armée de toutes pieces, & qu'après quelques cavalcades autour de l'idole, chacun ſe jetoit à genoux & offrois ſes préſens aux prêtres du temple. Meibom ajoute que ces prêtres étoient en même temps les magiſtrats de la nation, les exécuteurs de la juſtice, & que c'étoit devant eux qu'on examinoit la conduite de ceux qui avoient ſervi dans la derniere guerre.

Charlemagne ayant pris Héresbourg en 772, raſa le temple du pays, & fit bâtir ſur ſes ruines une chapelle qui a été conſacrée dans la ſuite par le Pape Paul III. Il fit encore enterrer près du Véſer la colonne ſur laquelle la ſtatue d'*Irminſul* étoit poſée; cette colonne fut déterrée par Louis le Débonaire, ſucceſſeur de Charlemagne, & tranſportée dans l'Égliſe d'*Hildesheim*, où elle ſervit à ſoutenir un chandelier à pluſieurs branches.

IRRÉGULARITÉS des maiſons de Pompéii, obſervées par Winckelmann. „ Je dois dire que ni les maiſons mêmes, ni les chambres n'avoient aucune ſymmétrie; ce dont je ne puis pas concevoir la raiſon. On ne peut pas dire que de pareilles bâtiſſes aient été faites au hazard, puiſque les lignes du pavé en moſaïque des chambres forment des équerres parfaits, ce qui rendoit cette *irrégularité* des chambres encore plus viſible. Ce défaut de ſymmétrie je l'ai remarqué auſſi à d'autres anciens édifices, & entr'autres aux ruines du théâtre d'Albano, dont les arches ne ſont pas d'une égale largeur, & il y a quelques chapiteaux ſur leſquels ne porte point l'entablement, qu'ils devroient cependant ſoutenir. On remarque auſſi au *forum* du temple de Sérapis, à Ponzzolo, que ſon aire n'occupe point une meſure réguliere, & cela ſans aucune cauſe, puiſque rien n'empêchoit d'y donner une parfaite ſymmétrie. Enfin, j'ai obſervé que le plancher en moſaïque des chambres, deſcendoit par un talus aſſez rapide vers le ſeuil de la porte „.

IRRHÉSIA, Île. IPP.

Les médailles autonomes de cette île ſont:

RRRR. en bronze . . . . . *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

IRUS, étoit un mendiant du pays d'Ithaque, qui ſuivoit les amans de Pénélope. Il y avoit, dit Homere (*Odyſſ. l.* 18.), à la porte du palais, un mendiant qui avoit accoutumé de demander ſon pain dans Ithaque, & qui, par ſon horrible gloutonerie, s'étoit rendu fort célebre; car il mangeoit toujours, & étoit toujours affamé. Cependant, quoiqu'il fût d'une taille énorme, il n'avoit ni force, ni courage. Son véritable nom étoit Arnéa; mais on l'appeloit *Irus* (du mot ἴρμι, *porter la parole*), parce qu'il faiſoit tous les meſſages dont on le chargeoit. Il voulut chaſſer Ulyſſe, qui étoit auſſi à la porte du palais, déguiſé en mendiant, & le provoqua à un combat ſinguller en préſence des princes & de Télémaque. Ulyſſe accepta le défi, quoiqu'il parût tout caſſé de vieilleſſe; & du premier coup qu'il donna à *Irus*, il lui briſa la mâchoire & l'étendit par terre tout couvert de ſang. C'eſt cet *Irus* qui a donné lieu au proverbe, *plus pauvre qu'Irus*.

IRYNGE, fut fille de Pan & d'Écho.

ISAAC COMNENE I. du nom d'Iſaac.

Isaacius Augustus.

Ses médailles ſont:

RRR. en or, ſur leſquelles on ne trouve que le même type au revers.

O. en argent & en B.

Isaac II. Lange.

Isaacius Augustus.

Ses médailles ſont:

RRR. en or.

RRR. en argent.

R. en M. & P. B.

ISAURIE. On ſe ſert de ce nom pour déſigner une contrée de la Galatie dans l'Aſie mineure. Ses rois ou princes, dont nous avons des médailles, ſont Polémon & Teucer. *Voyez* ces mots.

ISAURIEN (Léon l'). Léon *Iſaurien*, ou *Iſaurique*, vivoit au VIIIe. ſiecle. Il commença à régner l'an de J. C. 717. *Voyez* LÉON III.

ISAURIQUE; ce mot n'eſt en uſage qu'en parlant de certaines perſones auxquelles il a été donné pour ſurnom *Iſauricus*. Servilius fut ſurnomé *Iſaurique*, à cauſe de la conquête qu'il fit de l'*Iſaurie*. *Iſauricus* devint un ſurnom de la famille SERVILIA.

ISAURIQUE, *Iſauricum*, tribut que les empereurs payoient chaque année aux *Iſauriens*: c'étoit des ſommes d'argent, ou des préſens que les empereurs faiſoient donner à ces peuples pour empêcher leurs courſes ſur les terres de l'empire.

ISAURUS, dans l'Iſaurie. ΙCΑΤΡΩΝ.

On a des médailles impériales greques de cette ville, frapées en l'honeur de Géta & d'Élagabale.

ISCHENIES. *Voyez* ISCHENIUS.

ISCHENIUS, petit-fils de Mercure, en l'honeur duquel on célébroit à Olympie les fêtes appelées *iſchénies*. Héſichius fait mention de ces fêtes. Elles avoient pour but de célébrer le héros *Iſchenius*, qui dans un temps de famine ſe dévoua pour ſon pays.

ISÉES. *Voyez* ISIAQUES.

ISÉLASTIQUES (jeux). *Iſelaſtica certamina*, jeux publics des Grecs & des Romains, après leſquels les athletes vainqueurs avoient droit d'entrer en triomphe, non par la porte, mais par une brêche dans la ville de leur naiſſance: ce mot dérive du grec ἰσελάυνω, *être conduit en triomphe*; de là vient qu'on ſurnomoit les athletes qui avoient obtenu cet honeur, *athletes iſélaſtiques*.

Ils jouiſſoient encore de toute ancienneté du privilége d'être nourris le reſte de leurs jours au dépens de la patrie. Toutefois dans la ſuite leurs victoires ſe multipliant auſſi-bien que les jeux, on fut obligé de reſſerrer dans les bornes de la médiocrité cette dépenſe qui devenoit fort à charge à l'état. Solon, par cette conſidération, réduiſit la penſion d'un athlete vainqueur aux jeux olympiques, à 500 drachmes; celle d'un vainqueur aux jeux iſthmiques, à 100 drachmes, & ainſi des autres proportionélement.

Les empereurs romains conſerverent ces ſortes de grâces aux athletes; mais Trajan leur eut à peine confirmé ce privilége en faveur de quelques jeux inſtitués ailleurs qu'à Olympie, qu'il s'éleva deux difficultés, ſur leſquelles Pline le jeune ſe vit obligé de conſulter le prince. Il s'agiſſoit de ſavoir, 1°. ſi les athletes *iſélaſtiques* jouiroient de leurs privilèges à compter du jour de leur victoire, ou du jour de leur triomphe; 2°. ſi ces mêmes privilèges leur étoient acquis par une victoire remportée dans des jeux qui n'étoient point encore *iſélaſtiques*, mais qui l'étoient devenus depuis.

Trajan répondit en ces termes à ces deux queſtions: *Iſelaſticum tunc primum mihi videtur incipere debere, quum quis in civitatem ſuam ipſe ἐλήλυθεν. Obſonia eorum certaminum, quæ iſelaſtica non fuerunt, retro non debentur*; c'eſt-à dire, que les athletes victorieux ne jouiroient de leur penſion que du jour de leur entrée triomphale dans leur patrie, & ſeulement pour la victoire remportée dans les jeux actuélement *iſélaſtiques*. Remarquez que Trajan ne dit point *j'entends*, *je veux*, *j'ordone*, mais *il me ſemble* que telle choſe doit être ainſi, *mihi videtur*: il décide en philoſophe qui craint de ſe tromper. (D. J.)

ISEUM, *ISIUM*, } petit temple d'Iſis. On en voyoit un à Roma dans la neuvieme région, & un autre ſurnomé *Metellinum* ſur le mont Cœlius.

ISIAQUE (*Table*), ou TABLE BEMBINE. „ Le premier, dit Caylus (*Rec. d'Ant. VII. pl.* 12.), qui ait fait déſiner & graver la table *iſiaque*, eſt Æneas Vicus de Parme; il en publia l'eſtampe à Veniſe en 1559, & la dédia à l'empereur Ferdinand I. Il y en eut une ſeconde édition en 1600, donnée également à Veniſe par Jacques Franco; mais la gravure d'Æneas Vicus a été l'original de toutes celles qui ont paru depuis. Une inſcription, qu'on voit en tête, apprend que ce monument apartenoit alors à Torquato, fils de Pierre Bembo, d'où lui vint le nom de *table Bembine*. Le pere l'avoit reçu en préſent du Pape Paul III. Pignorius a donné une explication de cette *table*; & Jean-George de Herwart de Hohemburg l'a reproduite dans l'ouvrage intitulé *Theſaurus hieroglyphicorum*. La gravure du monument eſt à la contre-épreuve. Pignorius, après avoir dit que cette *table* avoit été donnée, par Paul III, à Pierre Bembo, ajoute que d'autres perſones aſſuroient qu'elle avoit été achetée, après le ſac de Rome, d'un ſérurier qui la vendit aſſez cher au même Bembo. Montfaucon prétend qu'après ſa mort, arivée en 1547, Torquato Bembo ſon fils la vendit, & ce fut vrai-ſemblablement au duc de Mantoue; car ce prince l'avoit placée dans la galerie de ſes tableaux, où elle étoit encore dans le temps que Pignorius écrivoit; mais lorſque Mantoue fut ſacagée par les impériaux en 1630, elle diſparut, & quelque diligence que l'on pût faire, il fut impoſſible de la retrouver. Enfin, ſans que l'on puiſſe ſavoir de quelle façon elle y eſt parvenue, on la voit aujourd'hui à Turin, dans le tréſor des archives, où elle eſt expoſée à la vue des curieux „.

„ Pignorius fait avec raiſon l'éloge de l'eſtampe d'Æneas Vicus, & de ſon exactitude pour les proportions & pour le goût; il ne s'en eſt pas écarté dans la copie qu'il en a donnée „.

„ On peut compter ſur la préciſion des détails que je vais raporter; ils m'ont été envoyés de Turin avec toute la politeſſe poſſible, par M. le chevalier Chauvelin, notre ambaſſadeur à cette cour. Cette *table* de bronze a trois pieds dix pouces trois lignes de longueur, & deux pieds trois pou-

ces neuf lignes de largeur. L'épaiſſeur du deſſus de la table eſt de cinq lignes & demie, & celle du bord, ou de la tranche dont elle eſt environnée, eſt de trois lignes. Cette tranche a deux pouces moins une ligne de hauteur, & ſon pourtour eſt de douze pieds quatre pouces. La proportion des figures, des hiéroglyphes & des ornemens, eſt exactement conforme à celle d'Ænéas Vicus, que Pignorius a ſuivie: mais comme on n'a pas toujours les livres à ſa diſpoſition, & que ceux qui traitent de l'antiquité ſont rares & très-chers, je vais donner le détail des meſures du monument, pour mettre le lecteur au fait, ſans avoir la peine de recourir à ces différens ouvrages „.

„ Les figures repréſentées ſur la face de cette *table*, ſont renfermées en cinq eſpeces de tableaux que ſépare une petite friſe qui leur ſert d'encâdrement, & qui, dans toute ſa continuité, porte huit lignes de largeur, tant dans les parties où elle eſt remplie d'hiéroglyphes, que dans celle où il regne un ornement courant. La diviſion qui occupe la partie ſupérieure de la table eſt de ſept pouces de hauteur, & de trois pieds huit pouces ſix lignes de longueur. Celle qui occupe le milieu a dix pouces ſept lignes de hauteur, ſur deux pieds quatre pouces trois lignes de largeur. En conſéquence, les figures dont elle eſt ornée ont quatre lignes de plus dans leur hauteur. Cette diviſion eſt ſéparée à ſes deux extrémités, par deux tableaux: le premier, où l'on remarque le taureau Apis, porte ſix pouces huit lignes de largeur; le ſecond, placé à l'autre extrémité, a ſept pouces de largeur. La diviſion inférieure eſt de la même longueur que la ſupérieure, & ſa hauteur eſt de ſept pouces deux lignes „.

„ La table eſt d'un cuivre rouge, dont le fond eſt devenu couleur de marron, & dont la teinte eſt inégale; les parties que la gravure exprime en noir ſont couvertes, dans l'original, par une eſpece de vernis tirant ſur cette couleur. Les figures ſont gravées avec très-peu de profondeur, c'eſt-à-dire, d'un peu moins d'une ligne; elles ſont plus foncées en couleur que le champ, & le plus grand nombre de leur contour eſt marqué par filets d'argent incruſtés. La gravure en indique un grand nombre, principalement autour des coëffures. Les baſes ſur leſquelles les figures ſont aſſiſes ou poſées, & qu'Ænéas Vicus a laiſſées en blanc, ont été arrachées; elles étoient d'argent. Ces incruſtations ou ces ouvrages de marqueterie ne laiſſent voir aucune apparence de ſoudure, & ce genre de travail ne peut être mieux exécuté „.

„ Voici ce que l'on m'a mandé par raport au diſſons de cette *table*, c'eſt à-dire, à la tranche & aux traverſes percées qu'on y remarque. La *table* reçoit ſur chacune de ſes quatre faces, qui ſont coupées à angles droits, des bandes du même métal, qui, beaucoup moins épaiſſes que le deſſus de la *table*, viennent s'appliquer carrément, & ſe réuniſſant aux quatre angles de la *table*, la ſont paroître épaiſſe de deux pouces. Il étoit néceſſaire qu'elle fût montée anciénement ſur un pied ſéparé; on voit même les tenons qui l'y tenoient aſſujétie; ils ſont corps avec les bandes qui circulent au pourtour de la *table*, & y ſont adhérens; ils ſe replient & ſe prolongent en deſſous, & parallélement avec la plaque au deſſous de la *table*. Ils ſont percés de trous par où paſſoient les clous ou vis qui lioient chaque montant du pied avec la partie ſupérieure de la *table*, de façon à pouvoir la rendre ſtable & d'un uſage commode „.

„ Voilà ce que j'ai compris de la deſcription que l'on m'a envoyée. J'avoue que le dernier article me paroîtroit obſcur & ſuſpect du côté de l'antiquité. Ces traverſes, ces tenons, ces vis pour porter & arrêter la *table* ſur un pied, me donnent du ſoupçon, à cauſe de ces formes & de ces agencemens qui ne ſont nullement dans le goût égyptien, ni même dans celui d'aucune ancienne nation, je ne dis pas pour les *tables* de cette matiere, mais pour toutes celles qui étoient à leur uſage. Auſſi je regarderois volontiers ces ouvrages placés ſous le deſſous de la *table*, comme ayant été ajoutés dans un temps poſtérieur, & faiſant tort à un des plus beaux monumens que le temps nous ait conſervé. Je décideroiſ avec plus de hardieſſe, ſi je parlois après l'avoir examinée „.

„ J'ajouterai, par raport à la copie que je préſente, que je n'ai point ſuivi les proportions de celle qu'Ænéas Vicus a donnée; la grandeur des figures égales à celles de l'original auroit obligé de diviſer les planches. Cette néceſſité fatigue le lecteur, & détruit l'agrément & l'utilité qu'on retire quand la vue embraſſe toute la compoſition. J'ai donc copié la réduction de Jacques Franco, qui préſente à la fois la *table* & la tranche. C'eſt auſſi le parti qu'on a pris dans l'*antiquité expliquée*; mais dans une plus grande proportion que celle dont j'acompagne ce mémoire. Au reſte, on peut compter ſur la fidélité de toutes les gravures que je viens de citer, à la réſerve de celle de Montfaucon. Indépendament de pluſieurs détails ſur leſquels lui ou ſon graveur ont erré, il a, contre la vérité, placé ſur des plinthes les neuf premieres figures de la diviſion ſupérieure „.

„ Iſis eſt la divinité principale & l'objet dominant de ce précieux reſte de l'antiquité, & l'on ne peut mettre en doute qu'il ne lui ſoit conſacré. Cette déeſſe occupe, avec une ſuite diſtinguée, le plus grand des trois eſpaces qui diviſent la ſurface de cette *table*. La proportion augmentée des figures, ainſi que la richeſſe des ornemens, concourent à prouver la ſupériorité de ce groupe. C'eſt donc avec raiſon que le nom de *table iſiaque*, pour déſigner tout le monument, l'a emporté ſur celui de *Bembine*, que les auteurs lui ont donné quelquefois à

cauſe du *Bembo*, ſon premier poſſeſſeur moderne ,,.

„ Ce monument ne me paroît pas remonter fort haut chez les Égyptiens. La ſéparation des bras & des jambes, & par conſéquent l'augmentation de mouvement & d'action en ſont la preuve. C'eſt donc un monument des temps poſtérieurs, mais qui conſerve le mémoire des anciens uſages auxquels les Égyptiens ont toujours été fort attachés ,,.

„ La deſcription que je donne ici eſt d'après la gravure d'Énéas Vicus. Quelque reconnue que puiſſe être l'exactitude de cet artiſte, qui travailloit ſous les ieux de Bembo, on ſent aiſément qu'il y a pluſieurs points ſur leſquels je ne puis rien affirmer ,,.

„ Cette incertitude raiſonable ne m'empêche pas d'être perſuadé que cette *table*, conſtamment fabriquée en Égypte, a été portée en Italie, lorſque les Romains admirent cet ancien culte, c'eſt-à dire, vers la fin de la république. Ce tranſport avoit, ſelon les apparences, l'objet de fixer les cérémonies religieuſes qu'on vouloit pratiquer, & celui de prévenir leur altération ,,.

Nous avouons, diſoit Montfaucon, que nous n'en pouvons pas pénétrer les ſens myſtérieux; nous ne comprenons pas ce qu'exprime chaque action ou ſcêne particuliere, encore moins les raports qu'une ſcêne peut avoir avec l'autre. Pignorius, homme habile & ſenſé, avoue qu'il ne peut comprendre le deſſein général de cette *table*, ni pénétrer dans ſes myſteres; & que s'il vouloit hazarder quelques conjectures là-deſſus, on pourroit fort bien lui nier qu'il fût entré dans la penſée de celui qui l'a compoſée, peut-être depuis pluſieurs milliers d'années. Il s'eſt contenté de dire ſur chaque figure ce que l'antiquité nous en apprend. Et comme nous l'avions déja fait dans l'hiſtoire des dieux de l'Égypte, où l'on trouvera bien des choſes qui avoient échapé à Pignorius, nous avons paſſé légérement ſur cette *table*, nous contentant de raporter ſimplement ce qu'elle repréſente. C'étoient des myſteres qu'on ne pénétroit qu'après avoir été long temps initié par les prêtres Égyptiens.

Kirker, plus hardi, a tout expliqué; il a cru avoir trouvé les ſens les plus cachés de la *table*: ce ſont, dit-il, les véritables; il n'en ſeut point chercher d'autres après ceux-là. C'eſt ce qu'il exprime ainſi dans ſon titre, pag. 89. *Véritable & naturele interprétation de la table iſiaque*. Voici le plan de ſon commentaire: Les Égyptiens, dit-il, conſidéroient la divinité en deux manieres, ou comme un entendement éternel regardé en lui-même, & ſéparé de tout commerce avec les choſes matérieles, jouiſſant dans ſa divinité d'un bonheur ineffable; ou comme ayant raport aux choſes créées qu'il gouverne, ſe tenant toujours dans ſon centre, d'où, par le miniſtere des génies & des ſubſtances ſecondes, il anime & donne la fécondité aux choſes de ce monde, qu'il ſoutient de ſa puiſſance. Ils admétoient une triple puiſſance en Dieu, & une divinité triforme en une ſubſtance, comme ils l'avoient appris de Mercure Triſmégiſte, de laquelle dépendoient toutes choſes; elle étoit comme un ſceau imprimé ſur les différentes claſſes des choſes de ce monde, tant ſenſibles qu'inſenſibles. C'eſt ſur ce plan qu'ile firent cette *table*, dit Kirker; & c'eſt ſur le même plan qu'il a fait un commenteire d'une grande longueur, d'un détail prodigieux, & d'une obſcurité qui ne cede guere à celle de la *table* même. Ceux qui voudront ſe donner la peine de le lire, le trouveront peut-être tout-à-fait original, & douteront infailliblement que jamais Égyptien eût penſé comme lui.

Shuckford, dans ſon hiſtoire du monde, la juge des premiers temps, & croit qu'elle a été gravée avant que les Égyptiens adoraſſent des figures d'hommes ou de femmes.

Warburthon penſe, au contraire, que cette *table* a été faite pour les perſones etacheés à Rome au culte d'Iſis. Il eſt perſuadé que l'ouvrier a deſigné le culte rendu aux animaux, qui étoit ſi peu connu des étrangers, par la poſture la plus remarquable d'adoration, tandis qu'il n'a marqué que par des actes d'offrandes & de ſacrifices, le culte que les Égyptiens rendoient à leurs grands dieux héroïques, & qui n'étoit pas différent de celui des Romains. En un mot, il regarde la *table iſiaque* comme le plus moderne des monumens Égyptiens; ce qu'il croit qu'on peut juſtifier par le mélange que l'on y trouve de toutes les eſpeces de caracteres hiéroglyphiques.

Je ne puis m'empêcher, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'Art. liv. 2. ch. 1.*), de combatre une opinion de Warburthon (*Eſſai ſur les hiérogl. pag. 294.*). Il croit que la fameuſe *table iſiaque* eſt un ouvrage fait à Rome. Cette opinion eſt tout-à fait deſtituée de fondement, & il paroît ne l'avoir adoptée que parce qu'elle cadre avec ſon ſyſtême. Quoiqu'il en ſoit, ce monument a tous les caracteres de l'ancien ſtyle. Les hiéroglyphes qui s'y trouvent, & qui ne ſe rencontrent ſur aucun des ouvrages imités par les Romains, fourniſſent des raiſons pour ſoutenir ſon antiquité, & pour réfuter l'opinion de Werburthon.

„ Pline attribue, dit Paw, aux Égyptiens une maniere particuliere de peindre ſur l'argent; & ſi l'on prenoit ſes expreſſions à la ſigueur, il ſeroit fort difficile de les bien développer. Auſſi a-t-on cru qu'il s'agiſſoit d'une eſpece d'émail, ou bien d'une eſpece de vernis qu'on répandoit ſur les vaſes de ce métal, à peu près comme cette pâte noirâtre dont eſt enduite la *table iſiaque*, où on a enſuite incruſté des lames d'argent ſur un fond de cuivre. Mais la *table iſiaque* eſt un ouvrage exécuté en Italie, qui n'eſt égyptien que par le ſujet qu'il renferme, & qui eſt du douzieme ſiecle.

Jablonski, ſi ſavant dans les antiquités égyptiennes, a donné une explication nouvele & in-

géaieuſe de ce monument. Il aſſure qu'il eſt du temps de Caracalla ou des Antonins. C'eſt ſelon lui, un calendrier de fêtes Égyptiennes ajuſté à l'année romaine. Les Égyptiens établis à Rome l'ont fabriqué pour ne pas perdre l'ordre établi par leur ancienne religion. On peut voir ſes conjectures dans les *Mélanges de Berlin* (*tom. 6. pag. 139. & tom. 7. pag. 373.*)

Je me réfere, ſur l'antiquité de la *table iſiaque* au ſentiment de Winckelmann, & je ne ferai, ſur ce précieux monument, que des réflexions générales. D'abord on y voit beaucoup plus de figures avec des formes humaines, qu'avec des têtes d'animaux. Enſuite on n'y remarque qu'un ſeul ſiſtre; encore eſt-il placé ſur la bordure. Enfin trois ſeuls perſonages y portent, fixée ſur le menton, la plante Perſée. *Voyez* ISIAQUES.

ISIAQUES (MYSTERES & PRÊTRES). Le puple d'Égypte, preſſé par la tyrannie des Ptolémées, ſe vit contraint, ſous leur regne, d'admettre des divinités étrangeres & d'altérer ſon ancien culte (*Macrob. lib. 1. c. 7.*). Il eut alors des myſteres nouveaux, auxquels on ne pouvoit ſe faire initier que chargé de chaînes, avec des anneaux aux narines, la barbe longue & des habits craſſeux. Conſacrées à Saturne (*S. Epiph.* Lib. III. c. XI. p. 1092.) ces cérémonies faiſoient alluſion aux mœurs des premiers hommes, avant l'établiſſement de la ſociété. Non ſeulement toutes les fureurs & l'indécence des bacchanales & des fêtes de Cotytto s'introduiſirent à Memphis & à Héliopolis; mais elles pénétrerent encore juſque dans les ſanctuaires d'Horus & d'Harpocrate (*Ibid.*). Le deſpotiſme extravagant des empereurs romains n'épargna pas davantage la religion des Égyptiens, qui furent forcés de recevoir Antinoüs comme un dieu, & d'inventer en ſon honneur des myſteres (*S. Epiph.* L. C.), dans leſquels on devoit ſans doute être inſtruit ſi cet infâme & malheureux favori d'Hadrien s'étoit noyé dans le Nil, ou s'il étoit mort victime de la ſuperſtition de ce prince. (*Dion. Caſſ.* L. LIX. §. 2.)

Quoique les Égyptiens, pour ne pas confondre enſemble l'ancien & le nouveau culte, euſſent d'abord relégué toutes les divinités de celui-ci hors des villes (*Macrob. Saturn.* L. I. c. VII.), ils ne purent néanmoins dans la ſuite réſiſter à la ſéduction de l'exemple, & à l'autorité de leurs rois. Leur ſéjour à Alexandrie fit donner aux rits mélangés le nom d'*Alexandrins*, leſquels ſe répandirent bientôt dans tout l'empire romain. Corinthe, qui en faiſoit alors partie, les adopta; & il eſt impoſſible de les méconnoître dans les détails qu'Apulée nous a donnés des myſteres d'*Iſis* Pélagique ou Maritime. Elle avoit un temple dans cette ville (*Pauſan. Corinth.* c. IV.), où l'on célébroit, au printemps, ſa fête avec beaucoup de pompe.

Elle commençoit par une purification générale, où l'on ſe lavoit dans la mer, en y plongeant ſept fois la tête (*Apul. Metamorph.* L. XI. t. I. Op. p. 223. *Ed. Altenburg.*). Il paroît qu'enſuite on faiſoit une invocation à la déeſſe repréſentée comme la lune, avec un cercle lumineux, une robe de couleur changeante, une mante ou grand voile noir parſemé d'étoiles, qui environnoit cet aſtre dans ſon plein. *Iſis* ayant à la main droite un ſiſtre d'airain, à ſa gauche un vaſe d'or dont un aſpic formoit l'anſe, étoit encore couronnée de fleurs, & couverte de fruits. À ſes côtés l'on voyoit deux ſerpens, repréſentant aſſez bien les ſillons ſur leſquels s'étendoient quelques épis de blé.

L'ablution dont je viens de parler, cérémonie préparatoire & eſſentielle à ces myſteres (*Tertull. de bapt.* c. V. p. 226.), ſe pratiquoit avant le lever du ſoleil; & dès que cet aſtre étoit ſur l'horizon (*Apul. Metam.* L. XI. p. 227.), la ſtatue de la déeſſe, & tout ſon cortége, ſe mettoit en marche dans l'ordre ſuivant. D'abord paroiſſoit une multitude de perſones, les unes en habits de ſoldat & de gladiateur, en équipage de chaſſeur, d'oiſeleur, de pêcheur; d'autres avec l'appareil de la magiſtrature; celui-ci repréſentoit, par ſon ajuſtement & ſa démarche, une femme; celui-là s'enveloppoit du manteau de philoſophe, il en avoit les ſandales & la barbe, qu'Apulée compare à celle d'un bouc. L'attention des ſpectateurs ſe portoit enſuite ſur un ours, acoutré comme une matrone, & aſſis ſur une eſpece de chaiſe. Un ſinge vêtu d'une robe, coëffé d'un bonet phrygien, & tenant une coupe d'or, paſſoit pour Ganimede; un âne avec des ailes, acompagné d'un vieillard, annonçoit Pégaſe & Bellérophon. Tout cela ſervoit d'amuſement au peuple, pendant que la pompe ſacré de la déeſſe s'avançoit.

Elle étoit précédée d'une troupe de femmes, les unes couronées de fleurs, & les autres occupées du ſoin d'en parſemer le chemin par où devoit paſſer la ſtatue d'Iſis. Quelques-unes portoient des miroirs atachés ſur leurs épaules, & deſtinés à faire apercevoir à la déeſſe tous ceux qui la ſuivoient. C'étoient des perſones des deux ſexes, avec des flambeaux de cire ou de poix réſine & des lampes; un chœur de jeunes gens qui chantoient des hymnes, enfin la foule des initiés. Les hommes, avoient la tête raſe, & les femmes leurs cheveux plés dans un bonet. Les prêtres en robe longue, & chargés de figures ſymboliques, marchoient tous au ſon de la flûte ſacrée & du ſiſtre.

Le premier de ces miniſtres portoit une lampe d'or faite en forme de barque; le ſecond ſoutenoit avec ſes deux mains de petits autels appelés des *ſecours*, & regardés comme les ſymboles de la providence; le troiſieme tenoit le caducée de Mercure, avec une palme à feuilles d'or; le quatrieme montroit au peuple l'emblême de la juſtice, une main gauche avec les doigts étendus, & étoit encore chargé d'un vaſe en forme de

mamelle, d'où découloit du lait; le cinquieme & le ſixieme étoient obligés de porter, l'un le van myſtique d'or, & rempli de rameaux du même metal & l'autre une cruche.

Des miniſtres inférieurs, *ſacrorum geruli* (*Apul.* L. XI. p. 274.) repréſentant les hiérapholes de l'ancienne Égypte, & même de ſimples initiés qui devoient repréſenter les *panages* d'Éleuſis, s'avançoient avec les figures bizares des divinités égyptiennes. Ici c'étoit une tête de chien; là une tête droite, ayant une partie du viſage dorée, & l'autre moitié de couleur noire; ſuivoit immédiatement un prêtre traînant, par les pieds de devant, une vache, ſymbole de la déeſſe qui nourrit tout. Bientôt après on apercevoit la ciſte myſtique, près de laquelle une perſone portoit dans ſon ſein, dit Apulée, l'adorable image de la divinité ſuprême, dont la forme n'avoit rien de reſſemblant, ſoit aux hommes, ſoit aux oiſeaux, mais étoit digne de reſpect & d'admiration, par ſa ſingularité & l'art avec lequel on l'avoit faite. C'étoit ſelon lui, la marque ineffable des profonds & ſublimes myſteres. Cette maniere de s'exprimer me paroît déſigner le *phallus* renfermé dans une petite orne, dont cet écrivain donne tout de ſuite la deſcription, comme s'il vouloit éviter de parler de ce qu'elle contenoit. L'orifice de ce vaſe d'or & orné d'hiéroglyphes formoit un tuyau qui ſe recourboit à l'entour, & l'anſe étoit couverte d'un dragon, dont la tête écaillée, ſembloit s'élancer en avant.

Apulée ſe garde bien encore de faire mention de la cérémonie du pin, parce qu'elle étoit très-myſtérieuſe; elle conſiſtoit à couper le milieu de cet arbre, & à lui donner la forme d'une ſtatue d'Oſiris, qu'on enterroit enſuite avec pompe. (*Arnob. contr. gent. p.* 17). Quoiqu'on en ignore le jour, il eſt néanmoins vraiſemblable qu'il précédoit celui de la proceſſion dont il faut achever la deſcription.

Elle arrivoit dans l'ordre qu'on vient de raporter, au bord de la mer, où ſe faiſoit la principale cérémonie, celle de la conſécration d'un navire artiſtement conſtruit avec du bois de citronier (notre cyprès blanc) & purifié ſuivant l'uſage. De toutes parts on y voyoit des caracteres hiéroglyphiques, & ſur les voiles, le ſujet des vœux des navigateurs. La pouppe en étoit remarquable par une oie qu'on y avoit ſculptée. Les profanes comme les initiés, avec des vans remplis d'aromates, & d'autres choſes néceſſaires aux ſacrifices, s'avançoient à l'envi & les verſoient dans ce bâtiment, qui, chargé de toutes les offrandes profitoit d'un vent favorable pour s'éloigner du rivage.

Dès qu'on avoit perdu de vue ce vaiſſeau ſacré, les prêtres & leur ſuite revenoient au temple dans le même ordre qu'auparavant, & les initiés entroient dans le ſanctuaire où les ſtatues des dieux étoient remiſes à leur place. Le grammatiſte ou hiérogrammatiſte qui tenoit le troiſieme rang dans l'ordre ſacerdotal, ayant autour de lui les miniſtres inférieurs, les paſtophores, & s'étant mis dans un endroit élevé du temple, prenoit à la main un livre, & récitoit tout haut les prieres pour la proſpérité de l'empereur, pour le ſénat, les chevaliers & le peuple romain; elles étoient terminées par des vœux en faveur de tous les navigateurs. Après cela, l'aſſemblée étoit renvoyée par la formule ordinaire.

Comme dans tous les autres myſteres les cérémonies de l'initiation ſe pratiquoient la nuit, quand quelqu'un vouloit y participer, il falloit qu'il en obtînt la permiſſion du grand prêtre. Enſuite il choiſiſſoit un autre membre de l'ordre ſacerdotal pour ſon myſtagogue, & fixoit la ſomme qu'il étoit réſolu d'employer aux frais de ſa réception. Les prêtres ne manquoient pas d'en profiter, & outre cela leur chef exigeoit des préſens particuliers. L'initié obſervoit d'abord pendant dix jours une continence rigoureuſe, & s'abſtenoit alors du vin & de la chair. Avant qu'il fît ſon ſacrifice, l'hiérophante tiroit du ſanctuaire certains livres en caracteres hiéroglyphiques, & où étoient encore des lignes tracées en différentes manieres, & formant des nœuds ou des roues. Sans doute que ces objets fourniſſoient une ample matiere à diverſes interprétations, & aux leçons qu'on donnoit au récipiendaire. Je crois auſſi qu'on lui expliquoit une partie de la fameuſe *table iſiaque*, qui nous repréſente nos anciennes fêtes d'Iſis, mais celles qu'on célébroit en ſon honneur dans l'Italie, où ce monument a été découvert. Peut-être étoit-elle expoſée dans les temples de cette déeſſe, comme les bas-reliefs mithriaques l'étoient dans l'antre conſacré à Mithra. Un examen réfléchi de cette table, montre que tout n'y eſt pas conforme à l'ancien égyptianiſme; elle n'appartient donc qu'aux nouveaux rites *iſiaques*.

Après le ſacrifice le récipiendaire étoit purifié & lavé dans des bains particuliers; on le plaçoit enſuite, vêtu d'une robe neuve de lin, devant l'image de la déeſſe, & dans l'intérieur du ſanctuaire. C'eſt-là où il entendoit des choſes qu'il ne lui étoit plus permis de révéler. Il y avoit encore d'autres cérémonies; mais Apulée ne nous les déſigne que d'une maniere obſcure & énigmatique. „ Je me ſuis approché, dit il, des confins „ de la mort. Ayant foulé aux pied le ſeuil de „ Proſerpine, j'en ſuis revenu à travers tous les „ élémens. Au milieu de la nuit, le ſoleil me „ parut briller d'une lumiere éclatante. J'ai été „ en préſence des dieux ſupérieurs & inférieurs, „ & je les ai adorés de fort près „. (*Apul. métam. l.* IX, *p.* 240.)

Le lendemain au point du jour, l'initié ſortoit du ſanctuaire, vêtu de douze robes ſacrées, & venoit s'aſſeoir ſur un ſiége élevé au milieu du temple & en face de la ſtatue d'*Iſis*; il y prenoit un magnifique manteau traînant juſqu'à terre, & parſemé des figures de dragons, de griffons &

d'autres animaux. Les prêtres donnoient à cet habillement le nom d'olympique, parce qu'il étoit le ſigne des épreuves auxquelles on s'étoit ſoumis avec courage, & ſans y ſuccomber. Le nouvel adepte tenoit à la main droite un grand flambeau, & avoit une couronne de palmier dont les feuilles formoient une eſpece de *gloire* autour de ſa tête. Le reſte de la journée ſe paſſoit dans la joie & en feſtins, ceux-ci même duroient trois jours conſécutifs, & ſe terminoient toujours par des ſacrifices & des actions de grâces.

Apulée n'a pas manqué de nous raporter la priere de ce genre qu'il fit, ſous le nom de Lucius, à *Iſis*. On ne peut douter qu'il ne s'y ſoit conformé aux formules uſitées en pareil cas. Il s'adreſſe ainſi à cette déeſſe: „ Toi que les „ dieux céleſtes honorent, que les divinités infer„ nales redoutent; déeſſe qui imprimes le mou„ vement à notre globe, qui éclaires le ſoleil, „ gouvernes l'univers, & foules aux pieds le tar„ tare, les aſtres t'obéiſſent; tu rejouis tous les „ dieux; tu regles l'ordre des ſaiſons; les élé„ mens te ſont aſſervis; les vents ne ſoufflent & „ les nuages ne s'aſſemblent qu'à ton gré; les „ ſemences ne peuvent germer ni croître ſans „ toi, &c... „. *Iſis* avoit dit elle-même en apparoiſſant à Lucius: „ me voici, la nature, „ mere de toutes choſes, ſouveraine de tous les „ élémens, l'origine des ſiecles, la premiere des „ divinités, la reine des mânes, la plus ancienne „ habitante des cieux, l'image uniforme des dieux „ & des déeſſes. Les voûtes éclatantes du ciel, „ les vents ſalutaires de la mer, & le déplorable „ ſilence des enfers, reconnoiſſent mon pouvoir „ abſolu. Je ſuis la ſeule divinité révérée dans „ l'univers ſous pluſieurs formes, avec diverſes „ cérémonies, & ſous différens noms. Les Phry„ giens m'appellent la mere des dieux; les Cyprio„ tes, Vénus paphienne; les Athéniens, Minerve „ cécropienne; les habitans d'Éleuſis, l'ancienne Cé„ rès... Les Égyptiens, recommandables par l'an„ tiquité de leur doctrine, ſont les ſeuls qui m'ho„ norent d'un véritable culte, & qui me donnent „ mon vrai nom: *la reine* Isis „. (*Apul. metam. l. XI, p.* 226). Dans ce langage d'un polythéiſme, la nature déifiée, le ſyſtême de l'âme du monde, en un mot le ſpinoſiſme. Si l'on y cherchoit le dogme de l'unité de dieu, en prenant à la lettre quelques expreſſions iſolées, ce ſeroit vouloir s'éloigner du véritable ſens d'un texte très-clair. Quoique les principes de la ſecte de l'auteur, l'éclectiſme, ſemble en général y répugner, cependant il étoit trop conforme à l'ancienne doctrine égyptienne, pour qu'on n'osât s'en écarter dans les myſteres *iſiaques*. Tout le diſcours d'*Iſis* n'eſt en effet qu'une explication ou ſimple commentaire de ces mots: *je ſuis tout ce qui a été, eſt & ſera*, de la fameuſe inſcription gravée en caracteres hiéroglyphiques ſur la porte du temple de la déeſſe à Saïs (*Jambl. de myſt.* §. *VIII*, *c.* 1,) & dont nous avons deux traductions grecques. (*Ap. Plut. de. Iſ. & Oſir. Procl in Tim. Plat. p.* 30). D'ailleurs ceux qui ont prétendu qu'Apulée fait enſeigner ici aux initiés le dogme de l'unité, n'ont pas ſans doute remarqué un autre paſſage du même ouvrage de cet écrivain où Oſiris eſt mis fort au deſſus de toutes les divinités. Conſequemment *Iſis* ne pouvoit-être la premiere, encore moins la ſeule.

On enſeignoit dans les myſteres *iſiaques* une autre doctrine, celle qui concernoit la vie future. Lorſque Lucius dit qu'il ariva aux confins de la mort, & foula aux pieds le ſeuil de Proſerpine, n'eſt-ce pas une allégorie aſſez claire, ſur les craintes dont il s'imaginoit être débaraſſé par ſon initiation? Mais toute difficulté s'évanouit par ces promeſſes que lui fait *Iſis*: „ Tu vivras „ heureux, tu ſeras plein de gloire ſous ma pro„ tection. Quand ayant atteint le terme ordinaire „ de la vie tu deſcendras aux enfers, là tu ha„ biteras les champs élyſées.... Si par ton zele „ pour moi culte, & par une chaſteté inviolable, „ tu mérites mes faveurs, tu ſauras qu'il eſt en „ mon pouvoir de prolonger tes jours au delà du „ temps que le deſtin a preſcrit „. (*Ibid. p.* 227). À l'eſpoir de jouir après la mort d'une félicité aſſurée, ſe joignoit donc celui d'une vie longue & heureuſe, ſur lequel il n'eſt jamais difficile de tromper les hommes, parce que leur bonheur conſiſte à céder à la force de cette illuſion.

Non ſeulement *Iſis* étoit regardée comme ayant le pouvoir d'arrêter l'exécution des arrêts des parques, de détourner les malignes influences des aſtres, de calmer les orages de la fortune, mais encore de diſſiper ceux de la mer, & de faire échaper les navigateurs aux périls dont elle les menace. (*Ibid. p.* 226, 241, *&c.*) C'eſt pourquoi on conſacroit à la déeſſe un navire, & on célébroit ſa fête dès que les tempêtes qui regnent pendant l'hiver, ne ſe faiſoient plus ſentir, & que les flots, devenus paiſibles, permettoient aux bâtimens d'appareiller. Perſone n'ignore que l'heureuſe poſition de Corinthe l'avoit rendue le centre du commerce maritime de la Grece; il n'eſt donc point étonant qu'elle fût celui du culte d'*Iſis*, protectrice de la navigation. Quoique les Égyptiens ne puſſent ſoufrir la navigation autant par goût que par principe religieux, cela ne les empêchoit pas néanmoins de faire honeur de ſa découverte à cette déeſſe en lui attribuant l'invention des voiles (*Hygin*, *fab. CCLXXVII*), & la conſtruction du premier navire. (*Fulgent. l. I*, *c. XXV*).

Il eſt aſſez probable que le culte d'*Iſis* paſſa de Corinthe à Rome, puiſque cette déeſſe portoit auſſi le ſurnom de Pélagique (*inſcrip. ap. Grut. p.* 313 *no.* 58) dans cette derniere ville où ſon origine remontoit au tems de Sylla. (*Apul. l. XI, p.* 246). Comme toutes les divinités égyptiennes, *Iſis* y fut d'abord ſupportée avec peine (*Ma-*

crob. Saturn. l. I, c. VII), entuite chaſſée avec Sérapis du capitole, mal-gré les rumeurs du peuple ſous le conſulat de Piſon & de Gabinius, l'an 58 avant J. C. Elle ne revint que pan de temps avaut les guerres civiles dans cette capitale du monde où ſes myſteres s'établirent alors, & eurent de nombreux partiſans. Appien raconte que l'édile Voluſius cherchant à éviter la proſcription des triumvirs, emprunta d'nu *iſiaque* ſa robe de lin & ſon maſque à tête de chieu. Dans cet équipage il ſe rendit par les chemins ordinaires, un ſiſtre à la main, demandant l'aumône, auprès de jeune Pompée. (*Appian. de bell. civil. l. IV, t. II, éd. var. p. 99,109*). Si les ieux, comme le remarque très bien Fréret (*Acad. des inſcript. t. XVI, p. 276*), n'avoient pas été acoutumés à voir des hommes daus le bizâre ajuſtemeut, rien n'étoit plus propre à faire arrêter Voluſius par les premiers qui l'euſſent rencontré.

Virgile parle avec tant de mépris des divinités égyptiennes, que ſon ancien commentateur, Servius, penſe que leor culte ne fut introduit, ou, ſi l'on veut rétabli à Rome, qu'après le regne d'Auguſte. Sous les ſucceſſeurs de ce prince la ſuperſtition ſemblant croître avec la dépravation générale des mœurs, les myſteres d'*Iſis* eurent beaucoup de vogne; & au temps de Domitien, ils n'étoient plus que ceux de la débauche. (*Juven. ſat. VI, v.* 488.). C'étoit daus les jardins du temple même de cette déeſſe que les adultetes ſe commettoienr, & les femmes a y proſtituoien* ſans crainte. En falloit-il davantage pour mériter à eette cérémonie la protection de Commode & de Caracalla? On y vit le premier la tête raſe, avec la figure d'Anubis ſur les épaules, & ſe ſervant de ſon muſeau de chien pour aſſomer les aſſiſtans. D'autres fois il forçoit les malheureux initiés de ſe fraper la poitrine juſqu'à courir un danger éminent de mort. (*Æl. Lemprid. hiſt. Auguſt. t. I, p. 499*). On ignore ſi Caracalla fut moins inhumain dans les mêmes cérémonies; il y porta auſſi la ſtatue d'Anubis; mais il ſurpaſſa Commode par ſa magnificence, en élevant des temples à *Iſis*. (*Æl. Spartian. Ibid. pag.* 728).

Le plus célebre de ces édifices étoit celui du champ de Mars, où ſe faiſoient les cérémonies de l'initiation à laquelle on ſe préparoit, pendant dix jours, par l'abſtinence de la chair & une continence rigoureuſe. L'une & l'autre étoient néceſſaires aux myſteres d'Oſiris (*Apul. métam. l. XI, p.* 243), remarquables par quelques pratiques différentes de celles des myſteres d'*Iſis*, quoique le culte de ces deux divinités fût réuni. Les thyrſes, les branches de lierre, étoient conſacrés ſpécialement à la premiere, & portés par les initiés, à ces cérémonies myſtérieuſes. Comme la réception des initiés rendoit beaucoup d'argent aux prêtres, il n'eſt point étonant, non ſeulement qu'on trouvât dans le même temple deux ſortes de myſteres, mais encore qu'on s'y fît initier juſqu'à trois fois. C'étoit à la derniere initiation, à cauſe de la vertu prétendue de ce nombre, qu'on promettoit aux adeptes une félicité inaltérable. (*ibid.*) L'aſſemblée étoit enſuite congédiée avec cette formule: *quod felix itaque id fauſtum ſalutareque tibi ſit*. (*Ibid.*)

(*L'article précédent eſt tiré des Recherches ſur les myſteres du paganiſme, de M. de Sainte Croix*).

Les *iſiaques* chantoient les louanges d'Iſis, au lever du ſoleil, lorſqu'ils ouvroient ſon temple, ce qu'ils appeloient *ouverture*, & ils ſaluoient la déeſſe. Enſuite ils demandoient l'aumône tout le jour, & revenoient à la huitieme heure; ils adoroient alors nne ſeconde fois debout la ſtatue d'Iſis, l'accommodoient & la couvroient, puis ils fermoient ſon temple. Telles étoient la vie & les fonctions des *iſiaques*. Ces *Iſiaques* reſſembloient aux Galles, de même qu'Iſis étoit Cybele. Ils ne ſe couvroient les pieds qu'avec des écorces fines du roſeau appelé *papyrus*; c'eſt pour cela que Prudence & d'autres ont dit qu'ils alloient nus pieds. Il y a une ſtatue antique à Rome, qui repréſente nn *Iſiaque* avec une beſace & une clochete à la main, ſoit que ces prêtres s'en ſerviſſent en demandant l'aumône, ſoit qu'elle fût d'uſage dans leurs ſacrifices, comme Lucien l'a dit. Les *Iſiaques* ne ſe revêtoient que de robes de lin, parce qu'Iſis avoir appris aux hommes à cultiver & à travailler le lin. Ils ne mangeoient ni cochon, ni mouton, & ne ſaloient jamais leurs viandes, afin d'être plus chaſtes. Ils mêloient beaucoup d'eau dans leur vin, & ſe raſoient la tête.

„ Il eſt bon, dit M. Paw, de faire quelques conſidérations ſur le prétendu zele à faire des proſélytes, qu'on attribue aux Égyptiens, parce qu'on trouve dans différentes contrées nne infinité de temples où le ſervice divin ſe faiſoit préciſément ſuivant les rits *iſiaques* par des prêtres raſés, vêtus de lin, & dont la probité étoit très-ſuſpecte. Mais jamais les véritables Égyptiens ne ſe ſoncietenr de faire des proſélytes; & ce ſont des Grees aſiatiques qui ont porté le culte d'Iſis dans les îles de l'Archipel, à Cotinthe, à Tithoré, & daus quelques villes d'Italie, où l'on recevoit les néophytes ſans les ſoumettre à la circonciſion, qu'on regardoit en Égypte comme une opération indiſpenſable. Quelques temples d'Iſis, tels que celui de Bologne, peuvent avoir joui de revenus fixes, parce qu'ils étoient fondés par des familles romaines, ou par de riches afranchis; mais la plupart des autres n'étoient deſſervis que par des prêtres mendians, qui heurroient aux portes avec leurs ſiſtres, & qui faiſoient croire au vulgaire qu'il n'y avoir point de différence entre commettre un énorme ſacrilége, & leur refuſer l'aumône.

Ecquis

Ecquis ita eſt audax, ut limine cogat abire
Jactantem Pharia tinnula ſiſtra manu?

OVID. de Pont. I.

Ce mal vint bientôt à ſon comble, ſans que la police, qui vouloit l'arrêter au moins à Rome & en Italie, ait pu y réuſſir; parce que le ſénat & les empereurs employerent d'auſſi mauvais moyens pour extirper les *iſiaques* que pour extirper les aſtrologues.

Au reſte, nous ne voulons pas nier abſolument que ſous le regne des Ptolémées il ne ſe ſoit mêlé de temps en temps parmi ces vagabonds, & même parmi les Galles de vrais Égyptiens, que la pauvreté perſécutoit chez eux, & qui étoient des gens de la lie du peuple.

Il eſt encore queſtion chez les anciens & ſurtout chez Apulée de petits carêmes égyptiens, qui n'étoient que de dix jours; & dont la principale rigueur conſiſtoit en ce qu'il n'étoit pas permis alors de coucher avec ſa femme: ce qui excita de grandes plaintes en Italie, lorſque le culte d'Iſis y fut porté mal-gré toutes les précautions du ſénat. Il nous eſt reſté ſur ce ſujet une élégie très-remarquable de Properce, qui n'uſe pas, comme on l'a cru, d'une licence purement poétique, lorſqu'il menace la déeſſe *Iſis* de la faire chaſſer de Rome: car enfin elle en avoit été chaſſée plus d'une fois, comme on l'a vu par les révolutions arivées à ſon temple tant de fois relevé de deſſous ſes ruines:

Triſtia tam redeunt iterum ſolemnia nobis.
Cynthia jam noctes eſt operata decem.

. . . . . .

Quæ dea jam cupidos toties diviſit amantes,
Quæcumque illa fuit, ſemper amata fuit. &c.

„ Comme les Romains, d'ailleurs ſi tolérans envers les cultes les plus abſurdes, apportés en Italie par des fanatiques errans ou par des peuples vaincus, ont très-ſouvent perſécuté la religion égyptienne avec fureur, ou a cru qu'ils y avoient été engagés par les déſordres, dont le temple d'*Iſis* à Rome fut accuſé long temps avant Décius Mundus & Pauline; mais il paroît par un paſſage du 42.me livre de Dion, que les aruſpices & les ſacrificateurs des divinité indigenes, excitoient ſous main la perſécution; & comme de tels hommes étoient incapables de donner de bons conſeils, les Romains ſe rendirent véritablement ridicules en ſuivant leur avis: car quoi de plus ridicule que de voir ce temple d'*Iſis* à Rome, démoli juſqu'aux fondemens par arrêt du ſénat, & de le retrouver bientôt après relevé? il fut de la ſorte alternativement abatu & reconſtruit huit ou neuf fois; ce changement y attira un concours extraordinaire de peuple, & occaſiona en grande partie cette ſolitude affreuſe qui régnoit autour des autres dieux de la capitale, ſi négligés dans leurs temples, que, ſuivant l'expreſſion de Properce, les araignées y filoient paiſiblement leur toile: *velavit aranea fanum* (*lib. II. eleg. V.*). Ces choſes n'étoient pas ſur un autre pied, lorſque St. Jérôme vint à Rome: *fuligine, aranearum telis omnia Romæ templa cooperta ſunt*, dit-il. Preuve que les Romains étoient très-peu atachés à leur religion „.

ISICUM, ΙΣΙΚΙΟΝ, } boyaux farcis, andouilles, ſaucifſes. On les appeloit auſſi *eſiciata*. Les anciens en mettoient dans le corps des oiſeaux qu'ils ſervoient dans les repas, tels que les oies & les poules:

Eminet impletus pullorum carnibus anſer,
Et varias menſæ torridus ambit opes.
Inguinibus nam portat olus, ventriſque ſoluti
Traditur e medio eſiciata nitens.

Apicius (*de re coquin. 2.*) parle d'une vulve de trule farcie comme une andouille, *vulvulæ eſiciatæ*. Lampride (*cap. XIX.*) dit qu'Élagabale fit ſervir le premier des boudins farcis de poiſſons, de crabes & d'autres cruſtacées. Cependant les livres attribués à Apicius, que l'on croit avoir écrit ſous Tibere, en font mention.

ISINDUS, en Camphylie. ΙΣΙΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze. *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

ISIS étoit avec Oſiris le plus grande divinité des Égyptiens. C'étoit à la fois ſa ſœur, ſon épouſe & la mere, mais ſous des raports différens. Plutarque nous donne la clef de cette allégoire aſtronomique (*de Iſid. & Oſiride*), en nous diſant qu'*Iſis* & *Oſiris* étoient la lune & le ſoleil, qu'ils gouvernoient tout l'univers, en nourriſſoient toutes les ſubſtances, & qu'enfin ils préſidoient à la génération de tous les êtres. Sous ce raport ils étoient frere & ſœur. Dans les premiers temps les Égyptiens rendirent un culte particulier au ſoleil & à la lune ſous leurs noms ordinaires ou vulgaires. Mais les prêtres envelopperent bientôt de ténebres ce culte, & ils déguiſerent juſqu'aux noms de ſes objets. Le ſoleil & la lune devinrent Oſiris & *Iſis*. Celle-ci prit même le nom égyptien (ou Copte) de la lune, *Joh* ou *Pi-Joh*. C'eſt ſur ce léger fondement qu'Hérodote (*lib. I. cap. V.*) a trouvé une reſſemblance & même l'identité entre l'*Iſis* égyptiene & Io, fille d'Inachus. (*Voyez* Io.)

Les Égyptiens voyant que la fertilité de leur

pays dépendoit des débordemens du Nil, & que ceux-ci dépendans des pluies du ſolſtice d'été, acompagnoient les premiers phaſes de la lune après cette époque, attribuerent d'abord à cet aſtre la vertu fécondante, ou génératrice, & enſuite à *Iſis* ſon ſimbole mythologique. De la variété des phaſes vinrent les cornes de vache dont *Iſis* eſt ſi ſouvent coëffée; de la vertu fécondante vint ſa reſſemblance avec Cérès des Grecs. Les Égyptiens reconoiſſant deux principes fécondans de l'univers, le chaud & l'humide, reconnurent pour les premieres divinités Oſiris ou le ſoleil, qui produit la chaleur pendant le jour, & *Iſis* ou la lune, qui produit, ſelon l'opinion des anciens, l'humidité pendant la nuit. Cette humidité, toujours ſelon les Égyptiens, enfloit le Nil dans les montagnes de l'Éthiopie, & le faiſoit déborder ſur l'Égypte deſſéchée, brûlée par les feux du printemps & des tropiques. De là vinrent *les larmes d'Iſis* tant déſirées par ce peuple ſuperſtitieux, tant invoquées dans les myſteres, & tant célébrées dans les écrits des Grecs qui connurent l'Égypte: de là vinrent encore les attributs ordinaires d'*Iſis* (*Servius in Æneid. 8. verſ. 596.*), le ſiſtre qui exprime par ſes ſinuoſités celles du débordement, & le vaſe ou ſeau qui déſigne la rentrée du fleuve dans ſon lit, ou dans un ſeul canal.

Telle fut l'*Iſis* céleſte; mais Oſiris étant deſcendu du ciel planétaire pour devenir le fleuve nourricier de l'Égypte, *Iſis* devint auſſi terreſtre, & ce fut alors la terre elle-même (*Macrob. Saturn. 1. 21.*) que le Nil fécondoit; ce fut l'épouſe d'Oſiris; ce fut la déeſſe dont la vache, inſtrument du laboorage, devint le ſymbole; ce fut enfin une divinité ſemblable à Cérès des Grecs. Mais l'*Iſis*-terreſtre ne repréſenta pas la terre entiere (*Plutarch. de Iſid. & Oſir.*), ni même toute la terre de l'Égypte; elle repréſenta ſeulement cette portion de terre que le Nil traverſoit & rendoit féconde. Les contrées ſeches & ſtériles de l'Égypte, dont le Nil n'approchoit jamais, furent repréſentées par Hephthys. *Voyez* ce mot.

La ſuperſtition ne ſe repoſe jamais; elle crée toujours de nouveaux fantômes. *Iſis* fut non ſeulement la lune, mais encore la collection de tous les êtres ſublunaires, ou plutot l'âme du monde, la φύσις des Grecs (*Saturn. 1. cap. 20 & 21.*): cette nature qui a toutes les formes, ΦΥCIC ΠΑΝΑΙΟΛΟC ΠΑΝΤ. ΜΗΤ. & qui eſt mere de tout, comme l'appele une inſcription dans Gruter (XXVI. 7.): cette nature mytionyme, ou à mille noms. *Iſis* étant la nature univerſele, la mere des êtres, fut auſſi la mere d'Oſiris ou du ſoleil. C'étoit la doctrine qu'enſeignerent au temps des Ptolémées ſur *Iſis* les prêtres d'Égypte; c'eſt à-dire, que voulant ſe raprocher des Grecs, ils emprunterent les opinions des Pythagoriciens, des Platoniciens & des Stoïciens ſur la nature, ſur l'âme du monde, & ils les appliquerent à *Iſis*. De là vint que ces mêmes Grec crurent reconoître leur Minerve dans *Iſis*, ſurnomée *Neith*, leur Diane dans *Iſis*, ſurnomée *Bubaſte*, leur Latone dans *Iſis*, ſurnomée *Buto*, leur Hécate dans *Iſis*, ſurnomée *Tithrambo*, &c., &c. *Voyez* tous les articles des divinités égyptiennes femeles.

Après avoir débrouillé, à l'aide de Jablonski, le cahos des fables égyptiennes ſur *Iſis*, je vais raporter les fables greques qui ont raport à la même divinité.

Plutarque dit qu'elle étoit fille de Saturne & de Rhéa, & qu'elle eut pour frere & pour ami Oſiris. Il ajoute, ſuivant une tradition extravagante, qu'*Iſis* & Oſiris conçus dans le même ſein, s'étoient mariés dans le ventre de leur mere, & qu'*Iſis* en naiſſant étoit déja groſſe d'un fils. *Voyez* Aruerta. Ils régnerent en Égypte, vivant dans une parfaite union, s'appliquant l'un & l'autre à polir leurs ſujets, à leur enſeigner l'agriculture, & les autres arts néceſſaires à la vie. Oſiris ayant perdu la vie par les embûches de Tiphon ſon frere, *Iſis*, après l'avoir long temps pleuré, lui fit de magnifiques funérailles, vengea ſa mort en pourſuivant le tyran, & après l'avoir fait périr, elle gouverna l'Égypte durant la minorité de ſon fils Horus. Après ſa mort, les Égyptiens l'adorerent avec ſon mari; & parce qu'ils s'étoient appliqués pendant leur vie à enſeigner l'agriculture, le bœuf & la vache devinrent leurs ſymboles: on inſtitua des fêtes en leur honeur, dont une des principales cérémonies étoit l'apparition du bœuf Apis. On publia enſuite que les âmes d'*Iſis* & d'Oſiris étoient allées habiter dans le ſoleil & dans la lune, puiſqu'ils étoient devenus ces aſtres bienfaiſans; en ſorte qu'on confondoit leur culte avec celui du ſoleil & de la lune. Les Égyptiens célebroient la fête d'*Iſis*, dans le temps qu'ils la croyoient occupée à pleurer la mort d'Oſiris, c'étoit le temps que l'eau du Nil commençoit à monter; ce qui leur faiſoit dire que le Nil, après s'être groſſi des larmes d'*Iſis*, inonde & fertiliſe leurs terres.

Iſis paſſa enſuite pour être la déeſſe univerſele, à laquelle on donnoit différens noms, ſuivant ſes différens attributs. Écoutons Apolée, qui fait ainſi parler cette déeſſe: „ Je ſuis la nature, „ mere de toutes choſes, maitreſſe des élémens, „ le commencement des ſiecles, la ſouveraine „ des dieux, la reine des mânes, la premiere „ des natures céleſtes, la face uniforme des dieux „ & des déeſſes; c'eſt moi qui gouverne la ſubli- „ mité lumineuſe des cieux, les vents ſalutaires „ des mers, le ſilence lugubre des enfers. Ma „ divinité unique, mais à pluſieurs formes, eſt „ honorée avec différentes cérémonies & ſous dif- „ férens noms. Les Phéniciens m'appelent la pef- „ ſinuntiene, mere des dieux; ceux de Crete, „ Diane, Dictynne; les Siciliens, Proſerpine Hy-

„ giene ; les Éleuſiniens, l'ancienne Cérès ; d'au„ tres, Junon, d'autres, Bellone, quelques-uns „ Hécate. Il y en a auſſi qui m'appelent Rha„ mnuſia ; mais les Égyptiens m'honorent avec „ des cérémonies qui me ſont propres & m'ap„ pelent de mon véritable nom, la reine *Iſis* „. On a trouvé une ancienne inſcription qui confirme l'idée d'Apulée, la voici :

Déeſſe Iſis qui eſt une & toutes choſes.

Les Grecs qui vouloient ramener toute l'antiquité à leur propre hiſtoire, ont prétendu qu'*Iſis* étoit la même qu'Io, fille d'Inachus, quoique leurs fables ne ſe reſſemblent en rien ; c'eſt pour cela qu'on trouve quelques ſtatues d'*Iſis* avec des cornes de vache, quoiqu'on les prene auſſi pour les cornes ou le croiſſant de la lune. *Voyez* Io.

Iſis étoit ſur-tout honorée à Bubaſte, à Copte & à Alexandrie. „ À Copte, dir Élien (*Hiſt. des animaux liv. X. ch. XXIII.*), on honore „ la déeſſe *Iſis* en bien des manieres : une en„ tr'autres eſt le culte que lui rendent les fem„ mes qui pleurent la perte de leurs maris, de „ leurs enfans & de leurs freres. Quoique le „ pays ſoit plein de grands ſcorpions, dont la „ piquure donne promptement la mort, & eſt „ ſans remede, & que les Égyptiens ſoient fort „ attentifs à les éviter ; ces pleureuſes d'*Iſis*, „ quoiqu'elles couchent à plate terre, qu'elles „ marchent pieds nus, & même, pour ainſi dire, „ ſur ces ſcorpions pernicieux, n'en ſoufrent ja„ mais de mal. Ceux de Copte honorent auſſi „ les chevres, diſant que la déeſſe *Iſis* en fait „ ſes délices ; mais ils mangent les chevreuils „. Un homme étant entré dans le temple d'*Iſis*, à Copte, pour ſavoir ce qui ſe paſſoit dans les myſteres de cette déeſſe, & en rendre compte au gouverneur ; il en fut en effet témoin, s'acquita de ſa commiſſion ; mais il mourut auſſi-tôt après, dit Pauſanias, qui ajoute à cette occaſion : Il ſemble qu'Homere ait eu raiſon de dire que l'homme ne voit point les dieux impunément. Les Romains adopterent avec beaucoup de répugnance le culte d'*Iſis* : il fut long-temps proſcrit à Rome, peut-être à cauſe de ſes figures bizares ; mais après qu'il eut forcé les obſtacles, il s'y établit ſi bien, qu'un grand nombre de lieux publics prit le nom d'*Iſis*. Il eſt vrai qu'on donna à ſes ſtatues une forme plus ſupportable.

Le ſymbole le plus familier d'*Iſis*, eſt le ſiſtre qu'on lui met à la main. L'uſage du ſiſtre, dans les myſteres d'*Iſis*, étoit auſſi général que celui de Cybele, & avoit le même but, celui de faire du bruit dans les temples & dans les proceſſions ; ces ſiſtres rendoient un ſon à peu près ſemblable à celui des caſtagnetes.

Ajoutons enfin, que le culte d'*Iſis* paſſa d'Égypte juſque dans les Gaules. On croit même que la ville de Paris en a pris ſon nom (*ad Iſidis*, près du temple d'*Iſis*), & qu'il y avoit à Iſſi, près de Paris, un temple d'*Iſis*, comme pluſieurs monumens en font foi.

Pour les détails du culte d'*Iſis*, *voyez* Isiaques.

Les feuilles dont *Iſis* eſt ordinairement couronnée, ſont des feuilles de *muſa*, eſpece d'arbre fort commun aux environs de Damiette, & que Théophraſte a mis dans la claſſe des palmiers. Si c'eſt de cet arbre qu'on a dit (*Horus Apoll. hierog. lib. I. c. XXIII.*), qu'il pouſſoit une ſeule branche à chaque innaiſon, & que les Égyptiens l'employoient dans leur écriture ſymbolique, on ne doit pas être ſurpris que ſes feuilles ſoient entrées dans la parure d'*Iſis*, divinité qui n'étoit pas différente de la lune. À l'égard des cornes, Hérodote raporte que les Égyptiens repréſentoient cette déeſſe avec des cornes de bœuf, de la même maniere que les Grecs repréſentoient Io ; & Plutarque dit que Mercure mit une tête de bœuf ſur celle d'*Iſis*, à la place du diadême qu'Horus venoit de lui ôter. Mais comme il ne faut pas beaucoup s'arrêter à ces ſortes de traditions, je penſerois plutôt que les cornes de bœuf ayant été dans les plus anciens temps l'emblême de la puiſſance, elles entroient dans le nombre des attributs qui caractériſoient les princes & les dieux ; & je me fonde ſur un paſſage de Sanchoniaton, où il eſt dit, qu'Aſtarte mit ſur ſa tête *la marque de la royauté*, c'eſt-à-dire, une tête de taureau.

„ On doit, dit Winckelmann, aſſigner une haute antiquité aux deux grandes ſtatues de femmes conſervées au cabinet du capitole ; ces ſtatues ſont apparemment d'*Iſis*, quoiqu'elles n'aient pas de cornes ſur la tête : Les cornes de cette déeſſe indiquent les phaſes de la lune, ainſi que nous le voyons par une de ces figures en bronze, exécutée dans le ſtyle égyptien le plus ancien „.

„ Quelques figures de femmes, ou, pour mieux dire, quelques images d'*Iſis*, portent ſur la tête une parure qui reſſemble à un tour de cheveux poſtiches ; mais à la plupart de ces figures, & ſur-tout à la grande *Iſis* du capitole, ce tour paroît compoſé de plumes. Ce qui donne le plus de vrai ſemblance à cette conjecture, c'eſt une *Iſis* que j'ai inſéré dans mes monumens de l'antiquité ; on voit ſur ſa coëffure une poule de Numidie, dont les ailes ſe rabatent ſur les côtés, & dont la queue deſcend par derriere „.

„ Le vêtement des deux *Iſis* greques eſt garni de franges, ainſi que le ſont les manteaux des rois captifs ; par-là, à ce qu'il paroît, on a voulu déſigner une divinité dont le culte étoit venu des pays étrangers. Cette ſorte de vêtement, appelé *gauſapium*, étoit garni de filets : dès qu'il fut introduit à Rome, les femmes en porterent l'hiver. Après cette remarque, j'ai obſervé toutes les figures d'*Iſis* par raport à l'habillement, & j'ai découvert que toutes, ſans exception, por-

tent le mantrau de cette déeſſe. C'eſt au moyen de ce caractere que j'ai reconu pour une *Iſis* le torſe d'une ſtatue coloſſale, placée contre le palais de Vruiſe à Rome, & appelée par le peuple la *Donna Lucretia*. C'eſt ainſi qu'eſt ajuſtée encore une belle *Iſis* de bronze, de la hauteur d'une palme, conſervée au cabinet d'Hereulanum. Il en eſt de même de deux ou trois figurrs plus petites de cette déeſſe du même cabinrt. Toutrs ces figures ont les attributs de la Fortune „.

Pour compléter l'article d'*Iſis*, je vais donner la deſcription de quelques-unes des pierres gravées de Stoſch, relatives à ecrte déeſſe.... Sur una pâte de verre dont l'original étoit au collége de St. Ignace de Rome, on voit nne belle tête d'*Iſis*. L'ornement qui eſt autour du cou, & qui deſcend juſqu'à la gorge, eſt une eſpece de mantrlet ou mantille, compoſée de pluſieurs rangs de globules faits comme des prrles, ainſi qu'on en voit à quelques momies. Un des plus beaux (*Venuti*, *Collect. Manum. tab. III.*) canopes de baſalte du cardinal Alexandre Albani, a nne mantille ſemblable; on croit y diſtinguer au premier rang le fruit du *Perſea*, dont le bas reſſemble à nn cœur, au ſecond, les feuilles de cet arbre qui avoient la figure d'une langue, & au troiſieme, une file de globules.

Sur une pâte antique, tête d'*Iſis* en face, avec des cornes.

Sur nne ſardoine, tête d'*Iſis* en face, coëffée d'une peau de vache, avec nne maſſue au côté droit, & au gauche nne corne d'abondance.

Sur nne ſardoine, tête d'*Iſis* en face, coëffée comme la précédenic, & trois étoiles autour. Cette conſtrllation étoit appelée (*Horapollo Hier. lib. I. c. III.*) *Sothys* par les Égyptiens, & *Aſtrokynos* par les grees; c'étoit la canicule.

Sur nne ſardoine, tête d'*Iſis* jointe à nne tête de vache.

Sur une agate-onyx on voit nne femme aſſiſe tenanr de la droite un papillon. Elle a au deſſus de ſa robe one écharpe de plumes qui lui couvre les jambes. Il y avoit à Rome, au ſiecle paſſé, un fragment égyptien qui repréſrntoit nne *Iſis*, avec des ailes atachées à ſes hanches, qui étant pliées la couvroient juſqu'aux jambrs. Une (*Pignor. lit.* 2.) *Iſis* de la table Iſiaque a la même eſprce d'ailes d'nne longueur à lui couvrir même les pieds.

Sur nne calcédoine, en forme de ſcarabée, paroît *Iſis* debout tenant un ſerpent dans la main droite; Apulée (*Metam. l. XI. p.* 360.), dans ſa viſiun, la repréſrnte avec cet attribut.

Sur une pâte de verre, *Iſis* debour en face tient un ſiſtre de la main droite, & de la gauche nne cruche, qui déſigne le vaſe rempli d'eau qu'on portoit devant toutes les proceſſions (*Apuleius Metam. l. XI. l. C.*) qu'on faiſoit en ſon honnrur. Ce vaſe porté par *Iſis*, ſe nomme en latin (*Serv. ad l. VIII. Æneid. p.* 550.) *cymbium* ou *ſiſtella*. Le même ſujet s'y voit encore ſur nne cornaline & ſur nne prime d'émérande.

Sur une cornaline, *Iſis* debout tient de la main droite nn ſiſtre, avec la cruche ſuſpendue au bras gauche, & de cette main nne patere d'où s'éleve un ſerpent.

Sur nne cornaline, *Iſis* debout tient de la main droite un ſiſtre & un timon, & de la gauche une corne d'abondance. Il n'eſt pas ordinaire de trouver le timon pour attribut d'*Iſis*; mais comme on voit ſur un médaillon (*Buonarotti Oſſerv. Sopra Alcuni medaglioni, p.* 225.) de l'empereur Maerin des Némrſis avec le timon, & que Néméſis eſt coëffée avec des plumes d'oiſeau de Numidie, à la maniere d'*Iſis*, le timon peut encore convenir à *Iſis*.

Sur une cornaline, *Iſis-Pharia* debout tenant des deux mains nne voile de vaiſſeau.

Sur nne cornaline, *Iſis* aſſiſe tenant ſon fils Horus dans ſrs bras, comme on la voit ſur le revers (*Triſtan, tom. I. p.* 510. *Patin Num. Imp. p.* 197) d'une médaille d'Hadrien, & ſur une autre pierre gravée. (*Pignor. tab. I. Iſiac. pl.* 34.) Mais ce qui fait le prix de la nôtre, c'eſt qu'*Iſis* eſt dans l'attitude de mettre le doigt dans la bouche d'Horus, pour (*Plutarch de Iſ. & Oſ. p.* 636. *edit. Euz. Stephani.*) l'alaiter ainſi, au lieu de lui donner la mamelle; ce qui eſt conforme à la tradition. Sur un jaſpe rouge on voit le même ſujet.

Sur une cornaline, *Iſis* paroît à cheval ſur un chien. La bête inconnue au P. Monfaucon (*Ant. expl. tom. II. p.* 284.), dans nne médaille qu'il ne cite point, ſur laquelle on voyoit *Iſis* à cheval, peut donc être nn chien, animal qui étoit particuliérement conſacré à *Iſis*. Les chiens (*Diod. Sic. lib. I. p.* 78. *A.*) précédoient l'image de cette déeſſe dans les proceſſions ſolemneles. Cette pierre eſt d'une belle gravure.

Sur une pâte de verre, Jupiter-Sérapis eſt aſſis dans une barque, & derriere lui eſt la Fortune qui a auſſi nn boiſſeau ſur la tête comme Sérapis. Devant Jupiter on voit une tête, & *Iſis* debout qui gouverne le vaiſſeau; car c'étoit-là (*Lucian. Dial. Deor. III. p.* 208.) la fonction de cette déeſſe. L'original (*Muſeum Florent. tom. I. tab. LVII. C.*) de cette gravure eſt dans le cabinet de Florence.

Sur une pâte de verre, Mercure debout, parle avec une femme drapée & voilée, aſſiſe ſur nn roehrr, & derriere laquelle on aperçoit une branche d'arbre avec quelques feuilles. On pouroit croire que c'eſt ici nne intrigue galante de Mercure, peut être avec Acacallis, fille de Minos roi de Crete, (ſelon le ſcholiaſte d'Apollonius) de même qu'avec Rhéa, & qu'avec Herſé, fille de Cecrops roi d'Athènes.

Mais comme le voile ne convient pas à une jeune fille, & qu'il convient mieux aux matrones & aux déeſſes, on prut auſſi croire que la femme aſſiſe eſt *Iſis*; ce qui devient d'autant plus

probable, que Mercure, ſelon la tradition, étoit le conſeiller & le premier miniſtre d'*Iſis* (*Diod. Sic. L.* 1. *p.* 25. *lin.* 26.) pendant ſon gouvernement en Égypte, comme il l'avoit été d'Oſiris auparavant. Sur le tombeau d'*Iſis* il y avoit une colonne, avec cette inſcription: *Je ſuis Iſis, la reine de tout le pays, inſtruite par Mercure*, &c. Or ſelon cette idée comme les feuilles, que l'on voit au bout de la branche qui eſt derriere la femme voilée, reſſemblent aſſez à celles du lierre, ce ſeroit-là encore de quoi apuier notre conjecture, dit Winckelmann, puiſqu'Oſiris, mari d'*Iſis*, avoit découvert ou introduit cette plante en Égypte. (*Diod. Sic. Lib.* 1. *p.* 23. *ad fin.*)

Iſis-Athenodoria, ſtatue d'*Iſis*, faite par Athénodore, un des ſculpteurs du ſublime groupe de Laocoon, étoit placée dans la douzieme région de Rome, ſelon Victor.

Iſis Atrypha (*Muratori Theſ. inſcr.* 73. 1., qui fait la joie: épithete relative aux larmes d'*Iſis*.

Iſis-Myrionyma, à mille noms.

Iſis Patricia, monument d'*Iſis*, placé dans la cinquieme région de Rome. Nous n'en connoiſſons que le nom.

Iſis-Pelagia, qui préſide à la navigation. Elle avoit à Corinthe un temple ſous cette dénomination. (*Pauſan. Corinth.*)

Iſis-Pharia, de Pharos, île ſituée en Égypte, vis-à vis Alexandrie.

La troiſieme région de Rome portoit le nom d'*Iſis*.

Iſia eſt le nom d'un des cinq jours que les Coptes ont ajouté à leur année, pour la faire de trois cents ſoixante cinq jours: le quatrieme des cinq jours qu'ils ont ajoutés, s'appele *Iſis*. *Voyez* le P. Kirker, Fabricius, &c. Selon l'Aſtrologie des Égyptiens, *Iſis* eſt la divinité qui préſide au ſigne du mois Parthénape, qui eſt le premier de l'année des Égyptiens, & qui répond au mois de Septembre. *Voyez* Welſchius, Kirker, &c.

Isis (fête du vaiſſeau d'). *Voyez* Isiaques.

ISITERIES. *Voyez* Eisiteries.

ISLES. *Voyez* Îles.

ISMENE, ſœur d'Antigone, & des deux freres ennemis Étéocle & Polinice, naquit d'Œdipe & de Jocaſte. Dans l'Antigone de Sophocle, *Ismene* n'oſe contre venir aux ordres du roi, en entreprenant d'enſévelir Polinice; mais lorſqu'elle apprend que ſa ſœur, pour l'avoir entrepris, eſt condamnée à mort par le tyran, elle vient prendre part à ſon malheur, & ſe déclare complice. L'action eſt trop belle, dit-elle, pour la déſavouer. Mais Antigone ne veut pas lui céder la gloire du crime & du ſupplice, & déclare au roi, qu'*Iſmene* n'y a aucune part. *Voyez* Antigone.

ISMÉNIAS. *Voyez* Thebes.

ISMÉNIDES, nymphes du fleuve Iſménus. *Voyez* Isménus.

ISMÉNIE, ſurnom de Minerve; il y avoit à Thebes deux temples de Minerve; dans l'un elle s'appeloit Minerve *Iſménie*, à cauſe du fleuve Iſménus, ſur le bord duquel étoit ce temple.

ISMÉNIEN, ſurnom d'Apollon, qui lui venoit du fleuve Iſménus.

ISMÉNIUS, fils d'Apollon & de Mélie, reçut de ſon pere le don de deviner: comme il étoit né ſur les bords du fleuve Ladon dans la Béotie, il donna ſon nom à ce fleuve, qui ſe nomma depuis *Iſménius*, ou *Iſménus*. *Voyez* Mélie.

Plutarque le géographe donne une autre origine au nom de ce fleuve. *Voyez* Isménus.

ISMÉNUS, fleuve de la Béotie, qui couloit auprès de Thebes. On l'appeloit auparavant pied de Cadmus; voici à quelle occaſion. Cadmus, ayant tué à coup de fleches le dragon qui gardoit la fontaine, & craignant que l'eau n'en fût empoiſonée, parcourut le pays pour en chercher une autre dont il pût boire ſans danger: étant arivé à l'antre corcyréen par le ſecours de Pallas, il enfonça le pied droit dans le limon, & quand il l'en eut retiré, il en ſortit une riviere qu'on appela le pied de Cadmus. Peu de temps après, *Iſménus*, l'aîné des enfans de Niobé, voulant ſe délivrer des douleurs violentes que lui cauſoient les plaies faites par les fleches d'Apollon, ſe jeta dans le fleuve du pied de Cadmus, qui, depuis cet événement, porta le nom de ce jeune prince.

Iaménus, fils d'Amphion & de Niobé. *Voyez* l'article précédent.

ISOLINA. *Voyez* Monolinum.

ISOPSEPHE, adj. On appele vers *iſopſephes*, les vers conſtruits de maniere que la ſomme des lettres numérales du premier diſtique, produiſe le même nombre que celle du ſecond. Les Grecs n'avoient point d'autres chifres que les lettres de leur alphabet. A ſignifie un, B. deux, Γ. trois, ainſi du reſte. Ils appeloient mots *iſopſephes*, ceux dont les lettres calculées produiſent le même nombre; ils avoient de même des vers qu'ils appeloient *iſopſephes* pour les mêmes raiſons. Les anciens grammairiens avoient découvert pluſieurs vers *iſoſephes* dans Homere; mais c'étoit le hazard ſeul qui les avoit produits. Un certain Léonide s'aviſa d'en faire exprès, & il compoſa des épigrammes dont les deux premiers vers étoient *iſopſephes* aux deux ſecouds. Quand l'épigramme n'étoit compoſée que de deux vers, & qu'on ne pouvoit par conſéquent oppoſer diſtique à diſtique; pour lors on oppoſoit vers à vers; c'eſt ce que Huet a remarqué dans l'épigramme du XIIe chapitre du VIe livre de l'Anthologie, commençant par ces mots: Ἐ*ις πρῶ ἐνα*, qui n'eſt compoſée que de deux vers, & dont chacun forme le nombre de 4111. Ce mot vient de *ἴσος*, *aqualis*, & de *ψῆφος*, *calculus*.

ISSA, île ſur les côtes de l'Illyria,

M. Neumann lui attribue quelques médailles, ſur leſquelles on lit IΣ & Σ.

Issa dans l'île de Lesbos.

M. Neumann a publié une médaille de bronze de cette ville, avec une étoile pour type.

Issa, nymphe que Mercure rendit mere du devin Prylis. *Voyez* Cadmus ou Cadmilus.

ISSÉ, fille de Macarée, ſe laiſſa ſéduire par Apollon déguiſé en berger.

ISSÉDONS, peuples voiſins des Hyperboréens, dit Hérodote; ils n'avoient qu'un œil. Quand quelqu'un d'entr'eux, dit le même auteur, a perdu ſon pere, tous ſes parens lui amenent beaucoup de bétail; & après avoir coupé en morceaux le cadâvre, ils mêlent les chairs avec celle des animaux, & les ſervent dans le feſtin: réſervant ſeulement la tête du mort, qu'ils enchâſſent dans de l'or, & font une idole à laquelle ils offrent tous les ans des ſacrifices ſolemnels. Ces peuples devoient donc avoir une prodigieuſe multitude de dieux, ſi chaque chef de famille étoit ainſi honoré.

Ils n'avoient qu'un œil, c'eſt-à-dire, que les grands froids de leur pays faiſoient qu'ils avoient preſque toujours ſur le viſage une eſpece de maſque qui n'avoit qu'une ouverture pour les yeux; ou bien on a voulu marquer par là que ces peuples, voiſins du pole, étant la moitié de l'année dans les ténebres, n'avoient que la moitié de la lumiere dont joniſſent les autres hommes.

ISTER. C'eſt un des noms du Danube; car ce fleuve, chez les anciens, n'avoit pas le même nom vers ſa ſource & dans la partie baſſe de ſon cours. Né dans cette partie de la forêt Hercinie, qu'on appele la *forêt noire*, il coula rapidement entre la Germanie au nord, la Rhétie, les Noriques & la Pannonie au ſud: mais parvenu à l'extrémité de la Mœſie & à l'entrée de la Dace qu'on appeloit *Ripenſis*, il trouve ſur ſon chemin une bâre de roches qui reſſerre ſon lit & le traverſe; ce qui cauſe une chute ou caſcade dans ſes eaux. C'eſt de là que le Danube prend le nom d'*Iſter*, qu'il conſerve juſqu'à la mer.

C'eſt un peu au deſſous de cette caſcade que Trajan fit conſtruire un pont pour s'aſſurer en tout temps le paſſage du fleuve & l'entrée dans la Dace. On en voit encore le reſte à l'entrée de la Bulgarie, entre Ferislau & Swérin; il étoit de vingt arches, larges de cent-vingt pieds romains. La longueur du pont étoit de cinq cents vingt toiſes, c'eſt à dire, que le Danube, en cet endroit, eſt ſept fois plus large que la Seine à Paris ſous le Pont royal. L'*Iſter*, qui ſe jettoit autrefois par ſept embouchures dans le Pont-Euxin, n'en a plus que deux aujourd'hui. Ce grand fleuve reçoit plus de ſoixante rivieres dans ſon cours. Mal gré ſa rapidité, il eſt glacé preſque tous les hivers. C'eſt à la faveur des glaces que les Daces & les Sarmates paſſoient le fleuve pour ravager les provinces ſituées au midi.

ISTHME *DE CORINTHE*. Les Corinthiens diſoient, au raport de Pauſanias, que le Soleil & Neptune avoient eu une diſpute au ſujet de leur pays, pour ſavoir à qui il devoit appartenir. Briarée, choiſi pour juge de ce différent, adjugea l'*iſthme* à Neptune, & le promontoire qui commande la ville, au Soleil. Depuis ce temps-là Neptune demeura en poſſeſſion de l'*iſthme*. Pluſieurs empereurs romains *entreprirent de percer, pour la commodité de la navigation, cet iſthme*, qui n'a que ſix milles de large; mais on n'en put jamais venir à bout: ce qui donna lieu au proverbe: *iſthmum fodere*, percer l'iſthme, pour déſigner une choſe impoſſible.

ISTHMIENS (Jeux). *Voyez* Isthmiques.

ISTHMIQUES, ou ISTHMIENS. Les jeux iſthmiques étoient les troiſiemes des quatre ſortes de jeux ou combats ſacrés ſi célebres dans la Grece. Ils ont pris leur nom de l'*iſthme* de Corinthe, où ils ſe célébroient. On diſoit qu'ils avoient été inſtitués par Siſyphe en l'honeur de Mélicerte, dont le corps avoit été porté par un dauphin, ou plutôt jeté par les flots ſur le rivage de l'iſthme. Plutarque, dans la vie de Théſée, en attribue la premiere inſtitution à Théſée, qui voulut en cela imiter Hercule, par qui les jeux olympiens avoient été établis. Il les conſacra à Neptune dont il ſe vantoit d'être fils, comme au dieu qui préſidoit particuliérement ſur l'*iſthme*.

Ces jeux ſe célébroient régulièrement tous les trois ans en été, & ils étoient regardés comme ſacrés, de ſorte qu'on n'oſa pas même les diſcontinuer, après que la ville de Corinthe eut été détruite par Mummius; mais on donna aux Sycioniens la charge de les continuer. Le concours y étoit ſi grand, qu'il n'y avoit que les principaux membres des villes de la Grece qui puſſent y avoir place. Athénas n'avoit d'eſpace qu'autant que le voile du navire qu'elle envoyoit à l'*iſthme* en pouvoit couvrir. Les Éléens étoient les ſeuls de tous les Grecs qui n'y aſſiſtoient pas, pour éviter les malhaurs que pouroient leur cauſer les imprécations que Molione, femme d'Actor, avoit faites contre ceux de cette nation qui viendroient à ces jeux. *Voyez* Molione.

Les Romains y furent admis dans la ſuite, & les célébrerent avec tant de pompe & d'appareil, qu'outre les exercices ordinaires de la courſe, du pugilat, de la muſique & de la poéſie, on y donnoit le ſpectacle de la chaſſe, dans laquelle on faiſoit paroître les animaux les plus rares. Ce qui augmentoit encore la célébrité de ces jeux, c'eſt qu'ils ſervoient d'époque aux Corinthiens & aux habitans de l'iſthme.

Les vainqueurs à ces jeux étoient couronés de branches de pin, puiſque on les couronoit d'ache, comme les vainqueurs aux jeux néméens, avec cette différence que ceux des jeux néméens étoient couronés d'ache verte, au lieu que ceux des jeux

Iſthmiques l'étoient d'ache ſeche. Dans la ſuite on ajouta à la courone une ſomme d'argent, qui fut fixée par Solon à cent drachmes, ou quarante livres de notre monoie. Les Romains ne s'en tinrent pas là, & aſſignerent aux vainqueurs de plus riches préſens. Pindare a compoſé pluſieurs odes à l'honeur des vainqueurs dans les jeux *Iſthmiques*: c'eſt pour cela que l'on a intitulé le quatrieme livre de ſes odes, *Iſthmia*, les Iſthmienes.

ISTHMION, coiffure des femmes greques. (Suidas *Ἰσθμια*.) Il différoit de l'*ὄμος*, en ce qu'il n'avoit point de pendeloque, comme ce dernier.

ISTIÆA, en Euboée. ΙΣΤΙΑΙΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires ſont:

Un taureau entier, ou à mi-corps, ou ſa tête ſeule. — Un raiſin. — Une femme aſſiſe ſur la prone d'un vaiſſeau, tenant un voile.

ISTROPOLIS, en Moéſie. ΙΣΤΡΙΗ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en or.

R. en argent.

O. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont:

Deux têtes humaines dont l'une eſt renverſée. — Un aigle poſé ſur un dauphin.

ISTRUS, dans le Pont. ΙCΤΡΙΗΝΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Caracalla, d'Alex. Sévere.

ITA. Ce mot commençoit les ſermens des Romains: *Ita me dii ament .... Ita mihi deos velim propitios ..... Ita ſim felix ..... Ita vivam, &c.*

ITALICA, en Eſpagne.

MYN. ITAL. *Municipium Italica.*

Ce municipe a fait fraper des médailles latines en l'honeur d'Auguſte, de Livie, de Tibere, de Druſus, de Germanicus.

Il fut la patrie de Trajan, d'Hadrien, de Théodoſe le vieux. On en voit les ruines près de Séville.

ITALIE ancienne. „ Pour juger, dit M. Pauſton dans ſa *métrologie*, de la fertilité de cette ancienne terre, parcourrons en les différentes contrées, commençons par l'*Iſtrie*. Le terrain de cette Cherſoneſe eſt inégal & hériſſé de collines & de monticules qui produiſent abondament du vin, de l'huile & des fruits; mais le froment & les légumes n'y réuſſiſſent pas excepté dans le territoire de Piſcino & d'Humago. Le Mont majeur abonde en plantes médicinales, qui y attirent beaucoup d'herboriſtes étrangers. L'Iſtrie a des mines de ſel. Ses golfes ſont remplis de poiſſons. Elle a des bois propres pour la conſtruction des vaiſſeaux, des carrieres de bonnes pierres & d'un marbre fort recherché en *Italie* „.

„ Dans le canton des *Carnes* on jouit d'une douce & agréable température, l'air eſt bon & ſalubre. Les plaines ſont vaſtes, arroſées par une infinité de ruiſſeaux & de rivieres; elles ſont fertiles en toutes ſortes de grains. Ses prairies charment la vue. Ses pâturages produiſent des herbes très-agréables aux troupeaux. Ses vignobles fourniſſent des vins vigoureux & excellens; Pline (*lib. XIV, c. VI*) les a fort célébrés. Ses forêts procurent du bois & du gibier abondament. Dans les montagnes on trouve des métaux, différentes ſortes de marbres, des pierres précieuſes. La côte maritime eſt couronée d'un grand nombre de ports „.

„ La *Vénétie* poſſede pluſieurs villes riches & bien bâties. Elle a des plaines charmantes, & extrêmement fertiles en blés, en toutes ſortes de grains & de fruits. Il y a des fontaines d'eaux chaudes & froides très utiles aux malades. Le pays, entrecoupé de rivieres & de lacs, contient de riches mines de métaux. L'air y eſt ſain, doux & tempéré. En un mot, la Vénétie a été partagée avec tant de profuſion des dons de la nature, qu'on peut la regarder comme un des meilleurs cantons de l'*Italie*.

„ La partie ſeptentrionale de la *Gaule ciſalpine* ou *togate*, appelée depuis *Lombardie tranſpadane*, a des plaines vaſtes & riches en moiſſons de blé & de toutes ſortes de grains. Les vendanges ne rendent nulle part une plus grande abondance d'excellens vins. Les rivieres & les lacs y ſont profonds & navigables; on y prend une grande quantité de poiſſons délicieux. La partie méridionale de la Gaule togate, c'eſt-à-dire, la *Lombardie ciſpadane*, eſt un des pays du monde le plus agréable; il eſt auſſi libéral dans la quantité de ſes productions, que varié dans les eſpeces de ſes fruits. Ses collines chargées de vignes, de figuiers, d'oliviers & d'autres arbres, préſentent le coup d'œil le plus riant. Ses plaines couvertes de froment, d'orge, de féves, & d'autres grains & légumes, ne ſont pas un moindre plaiſir. Les villes y ſont belles, opulentes & très peuplées. En un mot, s'il en faut croire Sigonius, il ſeroit difficile de trouver ailleurs un pays plus fertile & naturélement plus fécond en toutes les choſes néceſſaires à la ſubſiſtance de l'homme. Auſſi Tacite appele-t-il la Gaule ciſalpine, *Florentiſſimum Italiæ latus*, & Cicéron (*Philipp. III*), *Florem Italiæ, firmamentum imperii romani, ornamentum dignitatis*. Strabon parle de la fertilité des plaines de la Gaule ciſalpine, de la fécondité & de la beauté de ſes collines. On y recueille, dit-il, du vin en abondance, comme on peut le conſtater par la grandeur énorme des tonneaux qu'on y fabrique, & qu'on prendroit pour des maiſons. Columelle (*lib. III, cap. III*) dit qu'on a vu des vignobles dans la Gaule, dont un jugere rendoit autrefois juſqu'à ſix cents urnes de vin. Soit que l'écrivain veuille parler de la Gaule ciſalpine, comme il eſt probable; ou

Digitized by Google

de la Gaule tranſalpine, c'eſt à très-peu près ſoixante muids; chacun de deux cents quatre-vingt-huit pintes, meſure de Paris, par arpent de France „.

„ La *Ligurie* étoit un mauvais canton d'Italie. Preſque tout l'intérieur de cette côte, qui forme aujourd'hui les états de la ſeigneurie de Gènes eſt montagneux, pierreux, arida, & ſe refuſe aux productions néceſſaires à la vie de l'homme; cependant il fournit d'excellens vins & quantité d'olives. Ce pays eſt rempli de forêts, dont on tire des bois pour la conſtruction des vaiſſeaux „.

„ L'*Etrurie* ou la *Toſcane*, eſt un pays de plaines ſur la côte maritime: l'intérieur eſt parſemé de montagnes; mais par tout il eſt agréable, & il n'eſt pas de canton en *Italie* qui jouiſſe d'une plus grande fertilité. Ses vaſtes plaines ſont extraordinairement fertiles en toutes ſortes de productions; ſes vallées charmantes, ſes montagnes & ſes collines ſont couvertes de villages & de maiſons de campagne dont les jardins ſont plantés d'arbres, principalement d'orangers, de citroniers qui y ſont de la plus grande beauté. Les vignobles y ſont très multipliés, & produiſent des vins dont on fait grand cas. On pêche beaucoup de poiſſon dans ſes fleuves & dans ſes lacs „.

„ Le *Latium* qui ſervit de berceau au peuple romain, eſt fertile, ſelon Strabon, & produit des fruits de toute ſorte, excepté vers le rivage de la mer où le terrain eſt pierreux. Il y a auſſi des marais d'eaux croupiſſantes qui corrompent la pureté de l'air, tels que les Pontins. Le Latium produiſoit les vins de Cécube, ſi eſtimés des anciens; ceux de Setina & de Labica. Les vendanges en *Italie* tenoient du prodige. Au rapport de Pline (*lib. XIV, cap. IV*) on a vu des vignes produire juſqu'à dix culléus de vin par jugere, c'eſt 40 muids par arpent. Selon Caton & Varron, cités par Columelle (*lib. III, cap. III*), un jugere de vigne produiſoit, dans les anciens temps, juſqu'à ſix cents urnes de vin, qui feroient ſoixante muids par arpent. Columelle ajoute qu'on en a vu des exemples tant en *Italie* que dans la Gaule. Dans les vignobles de Senèque ſitués près de la ville de Rome, un jugere, au rapport du même écrivain, rendoit huit culléus, faiſant environ trente-deux muids par arpent. Le même auteur dit encore qu'une vigne qu'il avoit plantée lui-même, lui rapporta, la ſeconde année depuis la plantation, cent amphores de vin par jugere, c'eſt environ vingt muids par arpent. L'on peut au moins compter ſur vingt amphores ou un culléus par jugere, ajoute Columelle; c'eſt environ quatre muids par arpent. Mais il conſeilla d'arracher la vigne qui produit moins de trois culléus par jugere, c'eſt-à-dire, douze muids par arpent. Dans la culture actuelle des vignes en France, un arpent (je ne ſais à quelle meſure) raporte communément, dit on dans la *Maiſon ruſtique*, dix ou douze muids de vin au moins par année, l'une portant l'autre, ce qui revient aſſez au calcul de Columelle, ſi pourtant il s'agit ici de l'arpent de France, comme il eſt vrai-ſemblable „.

„ Une grande partie de l'*Ombrie* eſt occupée par les monts Apennins, ſon terrain eſt par conſéquent fort inégal, & varié dans ſes productions: Ici, ce ſont de hautes montagnes; là, des collines plantées de vignes, d'oliviers, de figuiers & d'autres arbres qui produiſent des fruits en grande quantité; ailleurs ce ſont de belles plaines d'une fertilité admirable „.

„ Le *Picenum*, ſuivant le témoignage de Tite-Live (*lib. XXIII*), eſt fertile en tout; cependant il produit plus de fruits que de grains. Pline a parlé avantageuſement des vins de la ville d'Ancône „.

„ On lit dans Strabon, que tout le canton des Sabins eſt merveilleuſement fertile en vignes & en oliviers. Il y croît beaucoup de gland qui ſert à nourir les beſtiaux; il y a de bons pâturages. Martial a célébré les jardins & les potagers de Nurſia & d'Amiterne, dans le canton des Veſtins.

„ *Nos Amiternis ager felicibus educat hortis:*
„ *Nurſinas poteris parcius eſſe rapas* „.

„ Le *Samnium* jouit d'un air très ſain; il eſt extrêmement peuplé. C'eſt un beau & bon pays vers la mer; mais dans le milieu des terres, il eſt hériſſé des montagnes; il y croît du ſafran en quantité, & il nourit des troupeaux innombrables „.

„ La *Campanie*, ainſi nommée du mot *campus*, qui ſignifie plaine, & appelée encore aujourd'hui *Terra di Lavoro*, Terre de Labour, eſt un pays où la nature ſemble avoir pris plaiſir à raſſembler tout ce qu'elle a répandu ailleurs de délices, d'agrémens & de félicité. C'eſt vraiment le jardin & le paradis de l'*Italie*, tant y eſt étonnante la fertilité des terres. On y découvre des plaines auſſi fécondes que vaſtes; des collines bien expoſées, qui produiſent une quantité prodigieuſe de fruits; des bois charmans, qui répandent une odeur exquiſe; de belles fontaines dont les eaux bienfaiſantes contribuent à la ſanté; & combien d'autres choſes? En un mot, la Campanie procure avec une ſorte de prodigalité tout ce qui peut rendre la vie des hommes heureuſe, &, ſelon Strabon, ſurpaſſe tous les autres cantons de l'*Italie*. Le froment y eſt de la meilleure qualité, & on dit qu'en pluſieurs endroits on fait deux récoltes de zéa, une de panis, & quelquefois une d'herbes potagères, le tout dans la même année. Ce pays produit le vin de Falerne, de Calene, de Statana & de Sorrento. Le territoire de Venafre abonde en excellentes olives. Florus (*lib. 1. hiſt. Rom. cap. XVI.*) peint le bonheur de la Campanie avec des couleurs encore plus vives. C'eſt, dit il, la contrée la plus belle,

le, non ſeulement de l'*Italie*, mais de la terre entiere. Il n'en eſt point qui jouiſſe d'un ciel plus pur & plus ſerein, qui ſoit plus fécondé, qui ſoit plus abordable du côté de la mer. Deux fois l'année les plaines y ſont émaillées de fleurs. On diroit que Bacchus & Cérès s'y diſputent la palme & la victoire. C'eſt-là qu'on voit les célebres ports de Caïete & de Miſene, les bains chauds de Baïes. Là ſont les lacs Luerin & Averne, dont les digues ſervent comme d'un boulevard inſurmontable à la mer. Là, couronés de pampres & de grapes, s'élevent le mont Gaurus, le Falernus, le Maſſicus & le Véſuve, le plus beau de tous, qui vomit des flammes comme l'Étna. Près de la mer ſont les villes de Formies, de Cumes, de Naples, d'Herculanum, de Pompéii, & par deſſus toutes celles-là, Capoue, miſe autrefois en parallele avec les deux plus grandes villes du monde, Rome & Carthage. Denis d'Halicarnaſſe (*lib.* 1.) atteſte, comme témoin oculaire, que chaque année, dans la Campanie, on faiſoit trois récoltes, une au printemps, une autre l'été, & la troiſieme l'automne „.

„ L'*Apulie Daunie*, aujourd'hui *Puglia piana*, a d'amples plaines très-fertiles en froment & en autres ſortes de grains. L'*Apulie Peucétie*, à préſent la terre de Bari, eſt encore un pays très fertile, & qui peut le diſputer aux autres parties de l'*Italie* pour l'abondance des grains & des fruits. L'*Iapygie* jouit d'un bon air & d'un beau ciel, excepté le long de la côte maritime, depuis Brindes juſqu'à Hydronte, où regnent des marais. Le terroir y eſt gras & fertile. Il y avoit un grand nombre de villes au temps de Strabon. Les anciens ont parlé avec éloge du ſel, du miel, des noix, des laines, des porreaux des figues, des châtaignes & de la pourpre de Tarente „.

„ Selon Tite-Live (*lib. IX.*), toute la *Lucanie* eſt montagneuſe; c'eſt une terre pierreuſe. Au reſte, ce pays eſt rempli de bois & de forêts. Il y a de nombreux troupeaux de bœufs; il en eſt fait mention dans le poëte Lucilius:

Quum neque Lucanis oriundi montibu' Tauri
Ducere pro telo validis cervicibu' poſſent.

C'eſt dans les plaines de Thurium, autrement Sybaris en Lucanie, & ſur la frontiere du Brutium, que l'on recueille la manne qui y découle l'été des troncs & des feuilles des arbres. Le vin de ce canton étoit en réputation parmi les anciens. La récolte des blés n'étoit nulle part plus belle. Varron (*lib. I. de re ruſtic. c. XLVII.*) dit que les terres y rendoient cent pour un. On y jouit d'un printemps perpétuel. On lit dans Pline (*lib. XVI. cap. XXI.*) que, de la ville même de Sybaris, on voyoit un chêne qui ne perdoit jamais ſon feuillage ni ſa verdure. Suivant Strabon, cette ville étoit ſi peuplée, qu'elle mena trois mille hommes de troupes contre les habitans de Crotone; mais cette grande proſpérité ne fut pas de longue durée, car, ſoixante-dix ans après, elle fut détruite par les Crotoniates. Le territoire de la ville de Métaponte, ſituée au nord de cette derniere, étoit également très-fertile „.

„ Enfin le *Brutium*, aujourd'hui la Calabre, jouit d'une fertilité étonante. Tout ce qui eſt néceſſaire pour paſſer la vie agréablement & délicieuſement, s'y trouve dans la plus grande abondance, froment, orge, toutes ſortes de grains, vins de toute eſpece, huile, ſucre, manne, miel, cire, ſel, figues, pommes, oranges, citrons, limons & autres fruits délicieux, mines d'or & d'argent, laine, coton, ſafran, ſoie, lin & mille autres choſes. Le pays eſt aroſé & safraîchi par un grand nombre de rivieres & de fontaines. Il a des ſources d'eau chaude, de bons pâturages, des montagnes parées de beaux arbres & de fruits, des collines graſſes, des bois épais, des vallées très-fécondes, une population nombreuſe.

„ Telle étoit la nature de l'*Italie*, & il ſemble que ſes heureux habitans ne devoient portée envie au bonheur d'aucun peuple du monde: auſſi furent-ils dans l'abondance, quelque nombreux qu'ils fuſſent, tant que l'agriculture fut en honeur parmi eux, & que les terres furent labourées par les propriétaires, & notament par les premiers & les plus grands hommes de la république. Dans la ſuite, l'avarice, le luxe & l'injuſtice firent évanouir la proſpérité de cette belle région. Rome ne trouva plus dans ſon ſein des blés ſuffiſament pour la nourriture de ſes citoyens. La Sicile, uſurpée ſur ces anciens poſſeſſeurs, devint le grenier & la mere nourice du peuple romain. Cette île, avec la Sardaigne, ne put encore remplir le vide des moiſſons de l'*Italie*. Rome peuplée d'un peſle nombre de riches voluptueux qui avoient ſu s'approprier toutes les priires poſſeſſions, ſe crut obligée, pour ſubſiſter, d'engloutir encore les richeſſes de l'Afrique, de l'Égypte, de l'Aſie & de toute l'Europe. Dans la guerre contre Philippe, les ambaſſadeurs de Carthage fournirent un million de modins de froment, cinq cents mille d'orge. Ceux de Maſiniſſa en donnerent autant. Voilà donc d'une part deux millions de modins, ou cent vingt neuf mille ſetiers de blé, & de l'autre un million de modius, ou ſoixante-quatre mille cinq cents ſetiers d'orge, dont le peuple romain a beſoin pour l'entretien de ſes armées, & que l'on tire de l'étranger; c'eſt pour la ſubſiſtance annuele de 77,440 hommes. On peut juger par-là du dépériſſement des terres qui ariva par degrés, à proportion de l'agrandiſſement de la puiſſance romaine „. *Article extrait de la Métrologie de M. Paucton.*

ITALIENS. L'influence du climat, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'art. liv. 1. c. 3.*), fait que,

dans les belles provinces de l'*Italie*, on voit rarement, ſur les viſages des habitans, de ces traits indécis & équivoques qu'on rencontre fréquemment ſur ceux des ultramontains. Les traits qui caractériſent les *Italiens* ſont nobles ou ſpirituels; la forme de leur viſage eſt ordinairement grande & décidée, & les parties ſont dans un bel accord avec le tout. Cette beauté de la forme y eſt frapante juſque dans la derniere claſſe des habitans: ſouvent la tête d'un homme du peuple pourroit figurer avec grâce dans le tableau d'hiſtoire le plus ſublime. Rien de plus pittoreſque ſur-tout que les têtes des vieillards. Il ne ſeroit pas non plus difficile de trouver, parmi les femmes de baſſe condition, un modele pour une Junon. La partie citérieure de l'*Italie*, qui jouit plus que les autres provinces des influences d'un ciel doux, produit des hommes caractériſés par la fierté & la grandeur des formes. La beauté ſtatuaire des habitans de ces contrées doit fraper les yeux de tout le monde. Ceux ſur tout qui offrent le mieux le développement de la taille & la force du corps, ce ſont les pêcheurs & les mariniers, gens qui travaillent à demi-nus au bord de la mer. C'eſt peut-être là ce qui donna lieu à la fable des titans, de ces hommes puiſſans qui combatirent contre les dieux dans les champs phlégréens près de Pouzzole, non loin de Naples. À l'égard de la Sicile, on aſſure que c'eſt à l'ancienne Éryx, où étoit le fameux temple de Vénus, qu'on trouve encore aujourd'hui les plus belles femmes.

ITALIQUE (*Droit*). *V.* LATIN (Droit).

En confondant le droit *italique* avec le droit du pays latin, le P. Hardouin a été obligé d'oppoſer le droit *italique* au droit de bourgeoiſie romaine, & de ſoutenir en conſéquence que ceux qui jouiſſoient du droit *italique* n'étoient point citoyens romains, & ne pouvoient prétendre aux magiſtratures ni aux grandes charges de l'état. Il auroit évité toutes ces fautes, s'il eût examiné avec ſoin ce que c'étoit que le droit *italique*, & en quel temps on avoit commencé d'en faire uſage; nous allons diſcuter ces deux points d'après les remarques du baron de la Baſtie; il en réſultera évidemment, ou que le droit *italique* n'étoit accordé qu'à des villes qui jouiſſoient déja du droit de bourgeoiſie romaine; ou que le droit de bourgeoiſie romaine étoit inſéparable du droit *italique*; en ſorte que les peuples qui obtenoient ce dernier privilége, étoient auſſi, dans le même temps, admis dans le nombre des citoyens romains.

L'ambition des peuples latins fut toujours d'établir une parfaite égalité entr'eux & les Romains. Sous le conſulat de P. Décius & de T. Manlius (*Tite-Live*. L. VIII. c. 4. 5.) excités par un de leurs préteurs nommé L. Annius, ils oſerent demander d'être admis à former un ſeul corps de nation avec les Romains, en ſorte que le ſénat fût à l'avenir compoſé d'un nombre égal de Romains & de Latins, & que l'un des conſuls fût toujours latin, comme l'autre continueroit d'être romain. Les Romains rejeterent avec hauteur cette propoſition, & leur refus fut le ſignal d'une ſanglante guerre entre les deux peuples. L. Camillus qui la termina, après avoir ſoumis toutes les places du *Latium*, les unes par force & les autres par compoſition (*Id. ibid. c.* 14. 15), propoſa au ſénat deux partis pour mettre fin aux révoltes fréquentes des Latins; le premier fut de les exterminer entiérement; l'autre, pour lequel il avoit plus de penchant, étoit de leur accorder le droit de bourgeoiſie. Le ſénat ne voulut point ſtatuer ſur le ſort des Latins en général; mais il ordonna qu'on lui rendit compte de ce qui concernoit chaque ville latine en particulier, afin de leur faire à chacune le traitement qu'elles lui paroîtroient mériter. En conſéquence, il accorda le droit de bourgeoiſie à preſque toutes ces villes, mais aux unes en entier, aux autres avec des reſtrictions. Le *Latium* ne s'étendoit alors que depuis le Tybre juſqu'à *Circeii*: on y ajouta peu après tout le pays qui va juſqu'à *Sinueſſe*; & en donnant aux peuples qui l'habitoient le droit du *pays latin* ſeulement, on l'appela *Latium novum*. Dans la ſuite, le même droit fut accordé aux Campaniens, aux Samnites, aux Péligniens & aux autres peuples voiſins de l'Apennin.

Mais tous ces peuples, & les autres alliés des Romains en Italie, ne ſe contentant pas du droit *latin*, après diverſes tentatives inutiles pour obtenir, de l'agrément du ſénat, le droit de bourgeoiſie romaine, prirent enfin les armes pour forcer les Romains à le leur accorder. *Petebant enim*, dit Velléius Paterculus (*Vell. Paterc.* L. II, c. 15.), *eam civitatem cujus imperium armis tuebantur, & quod duplex ſuorum militum numero, in id faſtigium prevenerat*. Cette révolte, connue ſous le nom de guerre ſociale ou marſique, commença l'an de Rome 664, ſous le conſulat de L. Julius Céſar & de P. Rutelius Lupus. Elle enleva, ſuivant Velléius, trois cents mille hommes de la jeuneſſe d'Italie, & pour la termiuer, il fallut que les Romains approuvaſſent la loi dont L. Céſar étoit auteur, & par laquelle le droit de bourgeoiſie étoit accordé à toute l'Italie en deçà du Pô, par rapoſt à Rome (*Pigh. Ann.* T. III. p. 226.).

Les peuples qui habitoient au delà du Pô témoignerent alors quelque mécontentement de ce qu'on ne leur accordoit aucune marque de diſtinction; & pour apaiſer leurs murmures, Cn. Pompée, pere du grand Pompée, établit dans l'Italie *tranſpadane* des colonies latines, l'an de Rome 705. Jules-Céſar, qui avoit toujours favoriſé les Gaulois habitans de cette partie de l'Italie pendant le temps de ſa premiere dictature, leur accorda auſſi le droit de bourgeoiſie (*V. Pigh. Ann. t. III. p.* 433.). Par-là toute l'Italie ne fit plus qu'un ſeul corps de nation & un ſeul peuple. Il n'y eut plus de magiſtrat ordinaire chargé d'en gouverner quelque partie; plus de proconſul, de

préteur ni de propréteur, excepté dans les temps de guerre, & même alors l'autorité de ces magiſtrats ne devoit s'étendre que ſur les troupes & ſur ce qui avoit raport au militaire, car tout étoit Romain en Italie.

Peu après, Auguſte (*V. Sigon. de Ant. jur. ital. L. I. c. 21.*) conſidérant que les revenus qu'on tiroit des provinces ſuffiſoient pour fournir à toutes les dépenſes de l'état, acorda à toute l'Italie l'exemption des tributs qu'il avoit impoſés ſur les provinces, & qui ſe levoient tant par tête que ſur les biens, *tributum capitis & ſoli*. C'eſt dans ce privilége, qu'on nommetoit anjourd'hoi *exemption de taille & de capitation*, que conſiſtoit principalement le *droit italique* (*V. Paſſ. tar. Tit. Dig. de Cenſib.*). On l'appeloit ainſi à cauſe que ceux à qui on l'acordoit, jouiſſoient des mêmes franchiſes que les habitans de l'Italie. Or, comme le *droit italique* n'a commencé à être connu qu'après l'incorporation, pour ainſi dire, de toute l'Italie avec Rome par les loix julienes, il eſt évident qu'on n'a pas pu l'acorder à aucune ville, ſans que les habitans de cette ville fuſſent déja, ou devinſſent dans le même temps citoyens romains, & par conſeqoent euſſent droit de ſuffrage dans les comices, & fuſſent en état de parvenir aux emplois & aux honeurs réſervés aux citoyens romains. En effet, quand le *droit italique* commença de s'introdoire, toute l'Italie jouiſſoit du bénéfice des loix julienes; & on voit qu'alors chaque ville étoit atachée à one tribu, dans laquelle ſes citoyens donnoient leur ſuffrage. Ainſi Padoue étoit de la tribu Fabia (*Urſat. Mon. Pat. p. 5. 6. 12. 45. 42. &c.*), Vicence de la tribu Menenia (*Grut.* CCCXXVI. 8. CCCCXXI. 9.), Ateſté de la tribu Romilia (DXXXVI. 5.), Vérone de la tribu Publilia (*Onuphr. Ant. ver. L. II. c. 33.*), Breſce de la tribu Fabia (CCCVII. 2. CCCXLIV. 12. CCCLVIII. 2. &c.), Torrone de la tribu Pomptina (DXXXVI. 10.), Verceil de la tribu Anienſis (*ibid.* & DLXIV. 8.), Milan & Côme de la tribu Oufentina (MXXVIII. 10.), Bologne de la tribu Lemonia (*Marm. Fels.* p. 118); il en eſt de même des autres villes d'Italie, comme on peut s'en convaincre par les inſcriptions anciennes qui ſe préſentent à chaque page des recueils de Gruter, de Fabretti & de Doni.

Dans toutes ces villes les citoyens, à l'exemple des habitans de Rome, furent diviſés en différens ordres: les moins riches compoſoient ce qu'on appele le petit peuple, *plebs*: ceux qui avoient cent mille ſeſterces de bien, devenoient décurions dans leur patrie; & ceux dont le patrimoine alloit juſqu'à quatre cents mille ſeſterces, pouvoient entrer dans l'ordre de chevaliers romains. On ſe contentera, pour proover cette aſſertion, de aporter un paſſage de Pline le jeune, qui écrit à Romanus Firmus ſon compatriote & ſon ami (*Plin. L. I. epiſt. 19.*): *Eſſe autem tibi centum millium cenſum ſatis indicat, quod apud nos decurio es; igitur ut te non decurione ſolum, verum etiam equite romano perfruamur, offero tibi ad implendas equeſtres facultates, trecenta millia nummum*. Ces citoyens de différentes villes, que leurs facultés mettoient au rang des chevaliers Romains, devenoient enſuite queſteurs, édilles, tribuns du peuple, préteurs & conſuls, de même que s'ils fuſſent nés à Rome: en voici uo exemple tiré du même Pline. Un de ſes amis, nommé Junios Maurieus, l'avoit prié de chercher un mari à ſa mere; Pline lui propoſe Minicius Aelianus, & lui parle ainſi de ſa naiſſance (*lb. L. I. epiſt. 14.*). *Patria eſt ei Brixia..... pater Minicius Macrinus equeſtris ordinis princeps, quia nihil altius voluit, allectus enim a divo Veſpaſiano inter prætorios, honeſtam quietem, huic noſtræ ambitioni dicam, an dignitati prætulit*; venant enſuite à Minicius même, il ajoute: *quæſturam, tribunatum, prætoram honeſtiſſime percucurrit, ac jam pro ſe tibi neceſſitatem ambiendi remiſit*. Ce paſſage n'a pas beſoin de réflexions; on ſent aſſez, en le liſant, que la porte des honeurs étoit ouverte à ceux qui avoient pris naiſſance dans les différentes villes de l'Italie, comme à ceux qui étoient nés dans Rome même. Le célebre Thraſea Pætus étoit de Padooe; A. Cæcina, né à Vicence, fut queſteur de Galba en Eſpagne, & peu après lieutenant de Vitellius; Pline l'ancien, né à Vérone, étoit dans l'ordre des chevaliers; il devint d'abord intendant de l'empereur, *procurator Auguſti*, dans la Berique, & enſuite commandant de la flote qui ſe tenoit au port de Miſene. Pline le jeune qui fut queſteur, tribun, préteur & conſul, étoit né à Côme; Aruntius Stella, Padouan, parvint ao conſulat ſous Trajan (*Grut.* CCCCLVI. 1.); Vibius Criſpus, né à Verceil, ſuivant l'auteur du dialogue ſur les orateurs (*Dial. de Orat. c. 8.*), étoit ſénateur, comme on peut le voir dans Tacite (*Tacit. Hiſt. II. c. 10. & IV. c. 41. 43.*). Lorſque, ſous Claude, on agita la queſtion ſi on acorderoit aux principaux d'entre les Gaulois tranſalpins le droit de bourgeoiſie avec toutes ſes prérogatives, & ſi on les admétroit dans le ſénat; ceux qui s'oppoſoient à cette propoſition objectoient entr'autres choſes (*Id. Ann. XI. 23.*), *an parum quod Veneti & Inſubres curiam irruperint?* Or, les Vénetes & les ſubriens occupoient l'extrémité de l'Italie vers les Alpes; & puiſqu'ils rempliſſoient le ſénat du temps de Claude, il eſt évident qu'avant le regne de ce prioce, les autres peuples, beaucoup plus voiſins de Rome, avoient déja le droit d'aſſiſter aux comices, d'y donner leur voix, & de brigues les emplois & les honeurs; en un mot, qu'ils étoient pleinement citoyens romains.

Il faot donc reconoître qu'oo n'a pu acorder à aucune ville le droit *italique*, c'eſt à dire, qu'on n'a pu l'égaler aux villes qui étoient en Italie, ſans qu'on ne lui eût donné précédemment, ou qu'on ne lui donnât en même temps le droit des citoyens romains, *jus civitatis*. En effet on ne

fauroit citer une ſeule ville jouiſſant du droit *italique*, dont les habitans ne fuſſent pas en même temps citoyens romains. Philippes & Stobi, dans la Macédoine, jouiſſoient du droit *italique*, ſuivant le J. C. Paul (*L. 8. de Cenſib.*): *in provincia Macedonia . . . Philippenſes, Stobenſes juris italici ſunt.* Or, *Stobi* eſt appelé par Pline l'ancien (*Plin.* L. IV c. 10.) *oppidum civium romanorum*; & à l'égard des Philippiens, ils étoient ſi bien en poſſeſſion du droit de bourgeoiſie, qu'on leur avoit aſſigné la tribu *Voltinia* pour y donner leurs ſuffrages. Nous l'apprenons de deux inſcriptions de Gruter, dans la premiere deſquelles on lit (*Grut.* DLXIV. 3.):

VALERIUS C. F. VOLTINIA
PHILIPIS,

& dans l'autre (*ibid.* DLXX. 10.),

NICIUS. Q. F. VOL. PHILIP.

Tyr, dans la Phénicie, jouiſſoit auſſi du droit *italique*, ſelon Ulpien (*L. 8. Dig. ub. ſupr.*), & ce juriſconſulte, qui y étoit né, obtint lui-même à Rome toutes les dignités où un particulier pouvoit parvenir, & mourut préfet du prétoire.

Quant à ce qui regarde les colonies, il étoit d'uſage, même avant le temps où toute l'Italie fut comme incorporée à Rome, de ne point accorder indifféremment à toutes celles qu'on établiſſoit, le droit de cité ou de bourgeoiſie, pour ne pas avilir le nom de citoyen romain. On fut encore plus retenu ſur cet article, quand on commença d'envoyer des colonies & de créer des municipes hors de l'Italie; & le plus grand nombre des villes de province, qui devinrent colonies ou municipes, n'obtinrent que le droit du payt *latin*, non tel qu'il étoit après que le *Latium* & l'Italie entiere eurent acquis le droit de citoyens romains, mais tel qu'il avoit été dans ſon origine, & par cette raiſon il eſt preſque toujours appelé dans Pline, *jus Latii veteris*. Par-là on diſtinguoit ces colonies & ces municipes du reſte des villes de provinces; & ſans trop multiplier le nombre des citoyens romains, on facilitoit aux principaux habitans les moyens de le devenir, puiſqu'il ſuffiſoit, pour cela, qu'ils euſſent rempli les magiſtratures de la ville dans laquelle ils étoient nés. Il y eut auſſi des colonies & des municipes de citoyens romains dans les provinces, quoique leur nombre fût beaucoup au-deſſous de celui des colonies latines. Mais comme les revenus de l'état auroient ſouffert une diminution trop conſidérable, ſi on avoit accordé aux habitans de ces colonies & municipes les exemptions dont jouiſſoit toute l'Italie; le titre de citoyen romain ſe bornoit, par rapport à eux, au droit de donner leurs ſuffrages dans les comices, & de pouvoir prétendre aux dignités de l'état; & il n'empêchoit pas qu'ils ne payaſſent les tributs impoſés ſur la perſonne & ſur les biens des habitans des provinces.

Enfin, quand on vouloit décorer de plus grands priviléges quelque colonie ou quelque municipe, on les égaloit en tout aux villes de l'Italie, en leur acordant l'exemption appelée *droit italique*. Cette faveur n'étoit pas bien commune, puiſque les juriſconſultes n'ont guere connu plus de trente villes qui en aient joui (*tot. Tit. Dig. de Cenſib.*). Or, ce privilége eût été le moins déſirable de tous, ſi ceux qui l'obtenoient, n'étant pas au nombre des citoyens romains, euſſent été par conſéquent incapables de poſſéder les charges de l'état. Mais bien loin que cela fût ainſi, nous apprenons par une infinité d'inſcriptions recueillies par Spon (*Spon Antiquit. de Lyon*, paſſim) & par Chorier (*Chorier Antiquit. de Vien.* paſſim.) que Lyon & Vienne qui, ſuivant les juriſconſultes, jouiſſoient du *droit italique*, donnoient leur ſuffrage dans la tribu *Veltinia*; ce qui prouve que leurs habitans étoient citoyens romains. De plus, ces deux villes avoient déja fourni pluſieurs ſénateurs à Rome du temps de l'empereur Claude, comme on le voit par ces deux paſſages de l'harangue de ce prince au ſénat, gravée ſur deux tables de bronze, que l'on conſerve dans l'hôtel-de-ville à Lyon (*Grut.* DII.): *Ornatiſſima ecce coloniæ Vienneſium quam longa jam tempora ſenatores huic curiæ ſonfert . . . . ut Lugduno habere nos noſtri ordinis viros non pœnitet.*

ITALIQUE, ſorte de danſe théatrale inventée par Pylade & Bathylle, ſous le regne d'Auguſte.

Ces deux pantomimes, ſi célebres dans l'hiſtoire romaine, formerent, au rapport d'Athénée, de l'union des trois danſes, qui juſqu'alors avoient été en poſſeſſion du théatre, c'eſt-à-dire, de la danſe tragique, de la comique & de la ſatyrique, une eſpece particuliere qu'on nomma *danſe italique* ou *danſe de pantomimes*, parce que ces danſeurs faiſoient profeſſion de peindre, par leurs geſtes, par leurs attitudes & par leurs mouvemens, toutes les actions des hommes. Cette nouvele danſe théatrale enchanta les Romains, devint leur paſſion favorite, & ne tomba qu'avec l'empire.

ITANUS, en Crete. ETANUM.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

R. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Leur type ordinaire eſt un aigle poſé retournant la tête.

ITER, *actus* & *via* différoient en ce qu'*iter* n'étoit qu'un ſentier de deux pieds romains praticable aux hommes ſeuls; *actus* en avoit quatre & ſervoit auſſi aux bêtes de ſomme; *via* enfin en avoit huit & ſervoit aux chars.

ITERATUS. Gruter (338. 9.) rapporte une épitaphe dans laquelle on lit ces mots:

MILITAVIT . ANN. XXVIII. ITERATUS, VIXIT. ANN. LXXX.

Ils désignent un soldat qui avoit servi pendant un temps double de celui qui constituoit la milice romaine.

ITAQUE, petite île de la mer Ionienne près de Céphalonie. Homere l'a rendue célebre dans son poëme de l'Odyssée, où il fait naître & régner Ulysse dans cette île, qui n'est aujourd'hui qu'un écueil habité par quelques pauvres pêcheurs.

ITAQUE, île. ΙΘΑ & ΙΘΑΚΩΝ.

M. Combe lui attribue une médaille autonome de bronze avec la premiere légende, & pour revers une tête barbue, coëffée d'un bonet pareil à celui d'Ulysse.

Neumann en a publié une autre de bronze avec la même tête d'Ulysse, la seconde légende est un coq posé.

ITHOMATE, surnom de Jupiter, sous lequel il étoit honoré par les peuples de la Messénie, à cause d'un temple qu'il avoit sur le mont *Ithôme* près de Messine. Ces peuples qui tiroient vanité de ce que Jupiter avoit été élevé sur cette montagne, lui consacrerent un culte particulier, une fête annuele qu'on appeloit la fête *ithomée*. La façon dont on l'honoroit le jour de sa fête est assez singuliere: toute la journée se passoit à porter de l'eau, depuis la ville qui étoit en bas de la montagne, jusqu'au sommet où étoit bâti ce temple dans lequel on avoit construit un vaste réservoir pour contenir cette eau, qui étoit à l'usage des ministres du temple. Aristomene, citoyen de Messene, sacrifia trois cents hommes à Jupiter-Ithomate. *Voyez* NEDA.

ITHÔME étoit, selon les Messéniens, l'une des nourices de Jupiter; Néde étoit l'autre. *Ithôme* étoit le nom de la montagne sur laquelle on voyoit le temple de Jupiter; & Néda étoit le nom d'une fontaine au pied de cette montagne, où l'on prenoit tous les jours de l'eau qu'on portoit dans le temple. (*Pausanias lib. IV. 33.*)

ITHYMBE (*musiq. des anc.*) chanson à l'honeur de Bacchus. L'air de cette chanson étoit encore l'air d'une danse, nommée aussi *ithymbe*, de même que le musicien qui l'exécutoit.

ITHYPHALLE, espece de bulle en forme de cœur, que l'on pendoit au cou des enfans & des vestales à laquelle on attribuoit plusieurs vertus. Pline dit (*l. XXVIII. c. V.*) que l'*ithyphalle* étoit un préservatif pour les enfans & pour les empereurs mêmes; que les vestales le mettoient au nombre des choses sacrées, & l'adoroient comme dieu; qu'on le suspendoit au dessous des chariots de ceux qui triomphoient, & qu'il les défendoit contre l'envie. Cette amulete étoit une représentation du membre viril. On en promenoit de monstrueux dans les bacchanales & dans les mysteres. Les Grecs & les Égyptiens grecs donnerent aussi ce nom à Priape.

ITHYPHALLI chez les Romains, bouffons obscènes qui portoient des tuniques traînantes, comme l'on en donnoit souvent à Priape, dont ils représentoient les luxurieuses orgies.

ITHYPHALLOPHORES, ministres des orgies, qui dans les courses de bacchantes s'habilloient en femmes, contre-faisant des personnes ivres, & chantant en l'honeur de Bacchus des cantiques dignes de leurs fonctions.

ITIA, famille romaine dont on a des médailles:

RRR. en argent.
O. en bronze.
O. en or.

ITINÉRAIRE (l') d'Antonin marque tous les grands chemins romains dans l'empire, & toutes les stations des armées romaines. Il fut fait par ordre de l'empereur Antonin le pieux, comme le raporte Luitprand; mais il est fort défectueux par les fautes que les copistes y ont laissé glisser.

On appele aussi *itinéraire* un écrit dans lequel on indiquoit la route que l'on doit suivre dans un voyage, & les lieux par lesquels il faut passer.

Une colonne *itinéraire* est une colonne à pan, posée dans un carrefour sur un grand chemin, où elle indique les routes différentes par les inscriptions gravées sur ses pans. Celles des Romains sont appelées ordinairement colonnes *milliaires*, à cause des milles dont le nombre étoit gravé sur ces monumens.

ITONIA, surnom de Minerve, sous lequel elle eut à Coronée, dans la Béotie, un temple qui lui étoit commun avec Pluton, peut être pour montrer que Minerve est la source de tous les biens par la prudence & par l'industrie. Ce surnom de Minerve venoit d'Itone en Béotie, où elle étoit particuliérement honorée.

ITYLE, fils de Zéthus & d'Aëdn, fut tué par le jalouse rage de sa mere. *Voyez* AÉDO. *Voyez* aussi PANDARÉE.

ITYS, fils de Térée, roi de Thrace & de Progné, fut massacré par sa propre mere, qui le fit manger à son mari, pour venger l'injure qui avoit été faite à sa sœur Philomele. *Voyez* PANDARÉE, PHILOMELE, PROGNÉ.

ΙΥΓΞ, ἴυγξ, *junx*. Cet oiseau étoit, selon Pindare, le principal ingrédient du philtre donné par Vénus à Jason, pour l'introduire auprès de Médée, & pour inspirer de l'amour à cette magicienne. On le voit sur une cornaline de Stosch, & sur une pierre gravée du cabinet de Florence, auprès de Jason.

Cet oiseau avoit été, selon la fable, une fille de Pan & de Pitho, ou d'Écho, qui ayant inspiré à Jupiter de la passion pour Io, fut métamorphosée par Junon. Devenu ensuite l'oiseau favori

de Vénus, il conserva toujours son caractere complaisant & facile, & il servit aux philtres amoureux.

IULE, nom du premier des mois des anciens habitans de l'île de Cypre, sur-tout de ceux de Paphos *Julus*, *Julius*. Il commençoit le 24 du mois de décembre, & s'étendoit bien avant dans le mois de Janvier. Ce mot vient du grec ἴουλος; on trouve quelquefois ἴολος.

IULE, nom d'une piece de vers que les anciens Grec, & ensuite les Romains à leur imitation, chantoient pendant la moisson à l'honneur de Cérès & de Bacchus, pour se les rendre propices. Ce nom vient de ἶουλος ou ἶολος, qui signifia une gerbe. On appeloit aussi cette hymne démétrule ou démétrinle, c'est-à-dire, *Jule* de Cérès. *Voyez* le scholiaste d'Apollonius, (liv. I, Athénée, XIV.) On disoit *Ule*, ou *Jule*.

IULIS, dans l'île de Céos. ΙΟΥΛΙΕΩΝ. Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est une abeille.

Le P. Froelich en a publié une médaille impériale de Marc Aurele, avec la légende ΙΟΥΛΙΕΩΝ.

IULO, s. f. nom de Cérès. *Ulo*, ou *Iulo*. Ce nom lui venoit de l'hymne appelée *Iule*, ou de l'ἴουλος & ἴολος, qui signifia gerbe de blé. On disoit *Ulo*, ou *Julo*.

IULIUS. } *Voyez* ASCAGNE.
IULE. }

IVOIRE. „ Les Grecs, dit Winckelmann (*hist. de l'art. liv.* I, *c.* 2), travaillerent l'*ivoire* dès la plus haute antiquité. Homere parle de poignées & de fourreaux d'épée, de lits, & d'une infinité d'autres choses faites de cette matiere (*Pausan. l.* I, *p.* 30; *Casaub. ad Spartian. p.* 20, *E*). Les chaises curules des premiers rois, & ensuite des premiers magistrats de Rome, étoient pareillement d'*ivoire*. (*Dionys. Halic. Ant. Rom. l. III, p.* 187, *l.* 25; *l. IV, p.* 257, *l.* 29); & chaque romain, élevé à la dignité à laquelle étoit attaché l'honneur de la chaise en avoit une particuliere en *ivoire* (*Liv. l.* 5. *c.* 41). C'étoit sur des chaises semblables qu'étoit assis le sénat en corps, quand un orateur prononçoit de dessus les tribunes, dans une place de l'ancienne Rome, l'oraison funebre de quelques illustres romains. (*Polyb. l. VI, p.* 495, *in. ult.*) Les lyres des anciens étoient d'*ivoire* (*Dionys. Haliac. l. VII, p* 458, *l.* 39). Il en étoit de même de plusieurs meubles; & Séneque, dans sa maison de Rome, avoit cinq cents tables de bois de cédre, montées sur des pieds d'*ivoire* (*Xiphil. Ner. p* 152, *l.* 9). Dans la Grece il y avoit plus de cent statues d'ivoire & d'or, la plupart fabriquées dans les temps le plus reculés de l'art, & plus grandes que le naturel. Un petit bourg en Arcadie possedoit un bel Esculape en *ivoire* (*Strab. géogr. l. VIII, p.* 337, *D.*), & un temple bâti sur la route de Pellene, en Achaïe, renfermoit une Pallas de la même matiere (*Pausan. l. VII, p.* 594, *l.* 29). A Cyzique, au royaume de Pont, il y avoit un temple où les jointures des pierres étoient ornées de moulures d'or, dont l'intérieur étoit décoré d'un Jupiter d'*ivoire* couronné par un Apollon de marbre (*Plin. l. XXXVI, c.* 22). Il y avoit à Tivoli un Hercule semblable. (*Propert. l. IV, El.* 7, *v.* 82). Dans l'île de Malte, l'on conservoit quelques statues, représentant des victoires & datant des premiers temps de l'art, mais très-artistement faites. (*Cic. Verr. IV. c. XLVI.*) Hérodes-Atticus, célebre par son éloquence & par ses richesses sous les regnes de Trajan & des Antonins, fit placer dans le temple de Neptune, à Corinthe, un char attelé de quatre chevaux tout dorés, à la réserve de la corne qui étoit d'*ivoire*. (*Pausan. l. II. p.* 113. *l. C.*) Parmi tant de découvertes qu'on a faites, il ne s'est trouvé aucun vestige de statues d'*ivoire*, à l'exception de quelques petites figures, parce que les dents des éléphans, ainsi que celles des autres animaux, se calcinent sous terre. Cependant un particulier à Rome, conserve une dent de loup, sur laquelle sont sculptés les douze grands dieux, parce que la dent de cet animal est la seule qui ne se calcine pas dans la terre. Il y avoit à Tyrinthe, en Arcadie, une Cybele d'or, dont le visage étoit fait de dents d'hippopotame. (*Pausan. lib. VIII. pag.* 694. *lib. XXXII.*) Quant à l'exécution des statues composées de differentes matieres, il paroît que l'on commençoit par finir la tête, & que de là on passoit aux autres parties, ce que nous pouvons inférer du récit que nous fait Pausanias de la statue d'un Jupiter de Mégare; dont le visage étoit d'or & d'*ivoire*. Cette statue ne fut pas achevée à cause des guerres du Péloponnese, qui en interrompirent l'exécution; elle n'eut de fini que le visage; le reste du corps fut modelé en plâtre & en terre cuite. (*Pausan. lib. I. p.* 97. *l. IX.*) Rien de plus curieux en ce genre qu'une petite figure d'enfant en *ivoire*, de la hauteur d'un palme romain, & jadis entiérement dorée, qui se trouve dans le cabinet de M. d'Hamilton, ancien ministre plénipotentiaire du roi d'Angleterre, à Naples „.

„ Il s'est conservé en divers lieux des tableres d'*ivoire* plus connues sous le nom de *diptiques*, parce qu'elles n'étoient composées que de deux feuilles. Les autres prenoient la dénomination de triples, de quadruples, de quintuples (*Martial. lib. XIV. epigram.*), suivant le nombre des feuilles dont elles étoient garnies.

„ On en voit une à six feuilles dans la planche 194°. de l'*antiquité expliquée*. Les couleurs verte, jaune & de pourpre furent celles dont on affecta le plus de peindre leur couverture, quand elles ne consistoient qu'en feuilles de vélin. Mais on y employa souvent une matiere plus solide, telle que l'*ivoire*, le buis, le citron, & même l'ardoise. (*Hugo de prima scribendi origine*, *p.*

94.) C'eſt au moins le ſentiment de Raderus, cité par le P. Hugue, dans ſon ancienne origine de l'écriture. Les tabletes (*Voſſius de art. gram. lib. I. cap. XXXVIII.*) toutes nues & ſans enduit ſe nommoient *ſchedæ*. En général, on appeloit (*Pollucis onomaſticon*) polyptyques ces ſortes de tabletes, lorſqu'elles étoient compoſées de plus de deux feuilles „.

„ Si les tabletes n'étoient enduites ni de cire, ni de craie, ni de plâtre (*Martial. epigram.* 5. *lib.* 14. *Palæograph. p.* 56.), le plume ou le pinceau tenoient lieu de burin ou de ſtyle : Les livres d'*ivoire* dont parlent le juriſconſulte Ulpien (*Dig. lib.* 32. *lege* 52.) & le poëte Martial, devoient être écrits de la ſorte. On ne peut douter qu'il n'en fût de même de certains ſénatus-conſultes.

Du temps de Voplſque (*Vop. in Tacit. p.* 664. *&* 665. *hiſt. aug. tom. III.*) on en voyoit un ſouſcrit de la main de l'empereur Tacite. Le livre d'*ivoire* ſur lequel il l'avoit ſigné étoit au nombre de ceux d'une bibliotheque publique de Rome. C'étoit une diſtinction acordée aux empereurs romains, que tous les arrêts du ſénat qui les concernoient fuſſent inſcrits ſur des livres de cette nature. Notre encre ne ſeroit pas auſſi propre à écrire ſur l'*ivoire* que celle des anciens. Les drogues dont elle ſe faiſoit, étoient fort différentes de celles qui entrent dans la nôtre. Cependant (*Pomp. lib. II. de orig. juriſ.*) nous n'aſſurons pas que les XII tables, & l'*ivoire* expoſés à Rome devant la tribune aux harangues, ne fuſſent pas plutôt grevées qu'écrits avec l'encre. (*Nouvelle Diplomatique.*)

IXION, roi des Lapythes en Theſſalie, devoit le jour à Jupiter & à la nymphe Mélete. Selon Diodore, ſon pere s'appeloit Antion; & ſelon Hygin, Léonte. Il établit ſa demeure à Leriſſe, aux environs du mont Pélion. Ayant épouſé Dia, fille de Déjonée, il la rendit mere de Pirithous. C'étoit alors la coutume, lorſqu'on épouſoit une fille, qu'au lieu d'en recevoir une dot, l'époux faiſoit de grands avantages à la fille qu'il vouloit épouſer, & de riches préſens aux pere & mere, pour l'obtenir. Déjonée ayant ſouvent ſollicité ſon gendre d'acomplir les promeſſes qu'il lui avoit données en épouſant ſa fille, & voyant qu'il ne faiſoit que l'amuſer par de belles paroles, lui fit un jour enlever ſes jumens qui paiſſoient à la campagne. *Ixion*, piqué au vif de cet affront, feignit de vouloir entrer en accommodement avec lui, & l'invita à un feſtin. Déjonée ſe rendit à Lariſſe, y fut reçu avec beaucoup de magnificence; mais *Ixion* ayant fait creuſer à l'entrée de la ſalle où l'on devoit manger, une foſſe où l'on avoit jeté beaucoup de bois & de charbons ardens Déjonée, à qu'il donnoit le pas par l'honneur, y tomba & y perdit la vie. Tout le monde eut horreur de ce crime; & comme il étoit alors ſans exemple, on n'avoit point de formulaire pour l'expier. En vain *Ixion* ſollicite tous les princes de la Grece, perſone ne voulut même lui acorder les droits de l'hoſpitalité : il erra long-temps ſans trouver aucun aſyle.

Jupiter voyant ſon fils abandoné de tout le monde, eut pitié de lui, le reçut dans le ciel, le purifia, & lui permit même de manger à la table des dieux. Un bien-fait ſi ſignalé ne ſervit qu'à faire un ingrat & un téméraire. Touché des charmes de la reine du ciel, *Ixion* eut l'inſolence de lui déclarer ſa paſſion. La ſévere Junon, offenſée de ſe témérité, s'en plaignit à Jupiter qui n'en parut pas irrité, regardant *Ixion* comme un inſenſé, à qui le nectar & l'ambroſie avoient troublé la reſon. Lucien (*dans ſon dial. des Dieux.*) dit que le dieu propoſa même à Junon un moyen de ſatisfaire *Ixion* ſans bleſſer l'honneur de la déeſſe. Je ſuis d'avis, dit-il, de former une nuée qui ait votre reſſemblence, & de l'abandoner à *Ixion*. Comment, dit Junon, ce ſeroit le récompenſer au lieu de le punir; & de plus, tout l'afront retomberoit ſur moi, parce qu'il croiroit m'embraſſer, & pourroit même s'en vanter. Si cela arive, répond Jupiter, je le précipiterai dans les enfers. En effet, *Ixion* adreſſa ſes vœux à la feuſſe Junon, & ſe vanta enſuite hautement d'avoir déshonoré le ſouverain des dieux; à ce dernier treit, la colere de Jupiter s'aluma contre le perfide; il le frapa d'un coup de foudre & le précipita dans le tartare, où Mercure, par ſon ordre, l'atacha à une roue environée de ſerpens, qui devoit tourner ſans relâche. Pindare (*Pith.* 2). dit qu'*Ixion*, en tournant continuélement ſur ſa roue rapide, crie ſans ceſſe aux mortels, qu'ils ſoient toujours diſpoſés à témoigner leur reconoiſſance à leurs bienfaiteurs, pour les grâces qu'ils en ont reçues.

Lorſque Proſerpine fit ſon entrée au royaume de Pluton, *Ixion* fut délié pour la premiere fois, dit Ovide.

Du commerce d'*Ixion* avec la nuée, ou avec Néphélé, nequirent les Centaures. *Voyez* CENTAURES.

IXION, prince du ſang des Héraclides, régne à Corinthe, après la mort de ſon pere Alétès.

IYNX, oiſeau. *Voyez* l'article avant IULE.

J

„ LES anciens grammairiens romains diſtinguerent la valeur de l'J conſone de celle de l'I voyele. Sur la dénomination qu'ils leur donnoient, & ſur l'application qu'ils en faiſoient, ils étoient parfaitement d'acord avec nous; mais nous ne convenons point avec eux ſur la maniere de prononcer leurs J conſones', & ſur le figure que nous leur aſſignons maintenant. Leur prononciation étoit conforme à celle du ſecond J conſone de notre langue, ſemblable à celui des Italiens & de quelques autres nations. Nous avons coutume de le rendre par un Y ou par un I. Mais la valeur des diverſes ſortes d'I ne doit pas nous arrêter: nous ne devons nous occuper que de leur figure. Si l'I perpendiculaire eſt de tous les temps, l'J à queue étoit employé pluſieurs ſiecles avant la fin de le république romaine „.

„ Comme nombres, l'I court & l'J à queue ſe trouvent ſouvent réunis, au ſiecle de Charlemagne & même avant lui. Dès le ſixieme ſiecle, on diroit quelquefois qu'on affectoit de mettre l'J au commencement des mots; mais bientôt on s'aperçoit que cela ſe fait ſans deſſein. Aux onzieme & douzieme, ſur-tout en Écoſſe, on vit ſouvent l'J au commencement des phraſes, des noms propres & de lieux. On continua d'en uſer de la ſorte durant les ſiecles ſuivans, quoique peut être un peu moins fréquemment, juſqu'au quinzieme. Alors on s'aviſa de le marquer en général au commencement des mots: cette pratique paroît aſſez ſuivie dans quelques imprimés & manuſcrits; mais c'eſt ſans conſéquence pour les autres „.

„ L'uſage de diſtinguer les figures de l'J conſone d'avec celles de l'I voyele eſt ſi récent, qu'on ne peut pas aſſurer qu'il ſoit généralement reçu dans tous les pays. Il n'étoit pas établi en France au milieu du dernier ſiecle: il ne l'étoit pas généralement en Allemagne, ni même en Eſpagne, il y a cinquante ans „.

„ Le P. des Moleres, au ſeptieme tome de ſes mémoires de littérature, a publié une *diſſertation* de l'abbé Papillon ſur l'J & l'V conſones. Ce fut, nous dit cet abbé, Jacques Pelletier du Mans qui, dans ſa grammaire françoiſe imprimée en 1550 à Paris, plaça l'J à la tête des mots qui commencent par cette conſone. Dans la poetique du même Pelletier, imprimée en 1555 à Lyon, l'J conſone eſt conſtamment diſtingué de l'I voyele. L'abbé Papillon ne devoit donc pas recourir à la grammaire latine de Ramus ou le Ramée, pour fixer l'époque de l'J conſone, en tant que diſtingue de l'I; puiſqu'il ne peut la faire remonter au delà de la date du privilége de cette grammaire, donné l'an 1557; d'autant plus que l'arithmétique du même, de 1555, ne ſuit point cette orthographe. Ramus l'avoit exigée de ſon imprimeur. Après la mort de l'un & de l'autre, les héritiers de Vechel furent exacts à remplir leurs engagemens dans les impreſſions des ouvrages de Ramus; mais ils n'étendirent point la nouvele orthographe à ceux des autres auteurs. Gilles Beys, imprimeur de Paris, la ſuivit en 1584, dans le commentaire de Mignault ſur les épîtres d'Horace. En 1599, ou peu après, Guillaume le Gagneur publia ſa techeographie, où non ſeulement toutes les planches en grand nombre obſervent exactement l'orthographe de l'J conſone; mais il ſe déclare encore expreſſément en ſa faveur. „ Quant à cet J, dit-il, que nous faiſons „ toujours ſervir de conſone, & qui prend ſon „ origine de G, je n'en ferai autre deſcription, „ & me contenterai d'en repréſenter ſeulement la „ forme, *j*, *je*, *ju* „.

„ La diſtinction de l'J conſone fut obſervée preſque par-tout, dans l'hiſtoire des plantes rares de Cluſius, imprimée à Anvers en 1601. On en peut voir un germe de la diſtinction des J & V conſones d'avec les voyeles, quant à la figure, dans une édition du *catholicon* de Jean de Gênes, en 1460. Mais ſi l'on n'en a point d'autre preuve que le texte cité p. 220 des mémoires de littérature, on peut attribuer cette orthographe au hazard, plutôt qu'à quelque deſſein de la perfectioner. Il n'eſt pas de même de l'uſage qu'en ont fait nos auteurs & nos imprimeurs; mais ce furent plutôt des tentatives de leur part qu'une pratique ſoutenue „.

„ Les Hollandois ne tarderent pas à s'y conformer aſſez exactement. Ils ont daté ſur nous, à cet égard, de plus d'un demi-ſiecle. Il eſt vrai qu'ils n'employoient pas encore alors d'J majuſcule; ils ne le firent qu'au temps où nous commençames à ſuivre tout de bon un exemple que nous leur avions donné. Il n'y a pas cent ans que nous tenions encore à l'ancienne mode, & pas quatre-vingts que la nouvele a chaſſé nous pris ſa place. „ Lorſqu'il fut queſtion de diſtin„ guer les *i* & les *u* conſones & voyeles, il ne „ ſe trouva pas un ſeul ouvrier en état d'en gra„ ver paſſablement les poinçons (*Diction. Encycl.*

„ t. 2. *p.* 682.) „. L'auteur parle d'après Fournier le jeune.

Cellarius dans ſon ortographe latine, & le célebre Fabricius ont encore réclamé de nos jours, fort ſérieuſement, en faveur de l'ancienne mode; mais la nouvele fait tous les jours, en Allemagne, des progrès ſenſibles. Nous voyons un même imprimeur, à Nuremberg, employer en 1745 la vieille ortographe, & en 1747 la nouvele. Nous n'entrerons point dans le détail des villes qui s'attachent à l'une, préférablement à l'autre. Il y a plus de quatre-vingts ans, que la *bibliotheque de l'empereur*, par Lambecius, a été imprimée à Vienne avec des *J* & des *V* conſones, bien diſtinguées des voyeles „. (*Nouvele diplomatique*.)

JADE. On trouve, dans des tombeaux gaulois, des morceaux de *jade*, pierre très-dure, taillés en haches & en ciſeaux. C'étoient les outils des peuples qui ne ſavoient pas travailler le fer. On en trouve de pareils chez les ſauvages de la mer du ſud.

JAILLISSANTES (eaux). On ne ſauroit douter que les Romains n'aient été verſés dans l'art de faire des jets-d'eau. Le ſeul poëte Manilius ſuffit pour le prouver, ſans qu'on ſe donne la peine de parcourir les anciens auteurs, dont la plupart font mention des machines hydrauliques & de leurs uſages.

Manilius (*lib.* 4. *verſ.* 259.) dit que le Verſeau préſide aux travaux hydrauliques, & notamment aux eaux *jailliſſantes*:

Ipſaque converſis aſpergere fluctibus aſtra.

Ovide dit de la fontaine par laquelle l'eau de l'aqueduc d'Appius s'écouloit au *forum* de Céſar:

Appius expreſſis aera pulſat aquis.

JAIS ou JAYET. Cette tête de *jayet*, dit Caylus (*Rec. IV. pl.* 12.), ſe joint aux autres preuves ſans nombre que les monumens nous donnent, de la préférence que les Égyptiens avoient accordée aux matieres noires. La matiere du *jayet* qui réſiſte difficilement à tous les accidens deſtructifs, m'a engagé à raporter cette tête, peut-être plus encore que le plaiſir de poſſéder la repréſentation d'un ſimple égyptien. Ces ſortes de monumens ne ſe trouvent pas communément. Le travail de celui-ci eſt très-fin & même très-agréable, quoiqu'égyptien; auſſi je l'ai fait deſſiner de face & de profil.

JAMBAGES des portes. Les anciens rendoient une ſorte de culte aux *jambages* des portes des temples; ils y appendoient les armes & les dépouilles priſes aux ennemis. Ils les baiſoient en ſigne de reſpect (*Æneid.* 2. 490.):

Amplexaque tenent poſtes, & oſcula figunt.

Des chefs de pirates paſſant par *Linternum*, où s'étoit retiré Scipion l'Africain, allerent ſaluer ce grand homme. Arrivés à ſa maiſon, ils ſalucrent avec reſpect les *jambages* de la porte, comme ils auroient fait, dit Valere-Maxime, à un autel ſacré & à un temple auguſte.

Mais, dans la douleur, les anciens frapoient de la tête contre les *jambages* des portes ſacrées (*Tibul.* t. 5. 42.):

Et miſerum ſacro tundere poſte caput.

A Rome, les nouveles mariées frotoient avec de la graiſſe, & eſſuyoient avec de la leine les *jambages* de la porte, qui leur donnoit entrée chez leur époux. *Voyez* ANTAPAGMENTA.

JAMBES (Armure des). *Voyez* BOTTINES.

M. de Nom a raporté de Sicile deux armures des *jambes*. Elles ſont de bronze, & reſſemblent parfaitement aux botines de carton que l'on met devant les cheminées aux *jambes*, pour les préſerver du feu.

On voit ces *botines* ſur un bas-relief du capitole, où les Cyclopes forgent des armes.

JAMBES (Beauté des). *Voyez* GENOU. Les anciens avoient toujours les jambes nues. Les femmes ſeules portoient au-deſſus des chevilles une eſpece d'anneau, de bande ou de bracelet. On en voit ſur des vaſes étruſques, & ſes femmes de l'Orient en portent de ſemblables.

JAMBES croiſées. „ On ne trouve, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'art. l. IV. c. III.*), aucune divinité de l'âge mûr qui ait les *jambes* croiſées. Une pareille poſition auroit été jugée également indécente chez un orateur. (*Plutarch. Conſol. ad Apoll. pag.* 194. *l. X.*) Les Pythagoriciens regardoient même comme peu décente l'action de croiſer la jambe droite ſur la gauche, quand on étoit aſſis. (*Id. trap. τὸν λόγον, p.* 78. *l. XVII. vers. fovum.*) D'après cela, je ne crois pas qu'une ſtatue de bronze de la ville d'Élis, qui s'apuioit des deux mains ſur une pique, & qui avoit les deux *jambes* poſées l'une ſur l'autre, repréſentât un Neptune, comme on voulut le faire accroire à Pauſanias. (*Pauſan. l. VI. pag.* 517. *l. XIII.*) Les interpretes n'ont pas bien entendu cette façon de s'exprimer: *τὸν ἕτερον τῶν ποδῶν ἐπιβαίνοντα τῷ ἑτέρῳ*, en la rendant en latin par *pedem pede premere*, mettre un pied ſur l'autre; ils auroient dû la traduire par *deculſatis pedibus*, ce qui s'appele en françois, *jambes croiſées*.

„ Apollon & Bacchus ſeuls ſont figurés ainſi dans quelques ſtatues, pour exprimer dans le premier la premiere jeuneſſe, & dans le ſecond la douce moleſſe. Une ſtatue d'Apollon du capitole (*Muſ. cap. t. III. tav.* 15.), & quelques figures ſemblables de la villa Médicis, ainſi que la plus belle de toutes les ſtatues du palais Farneſe, & un tableau du cabinet d'Herculanum, nous offrent ce dieu avec les jambes croiſées. (*Pius*

Etc. t. II. tav. 17.) De toutes les figures de Mercure, je n'en connois qu'une seule qui ait cette position, savoir, la statue de la galerie du grand-duc, à Florence, statue sur laquelle le Mercure de bronze du palais Farnese a été formé & moulé. Cette attitude est singulièrement propre à un Méléagre & à un Pâris, comme le prouve la statue de ce dernier du palais Lancellotti. Au palais Farnese on voit un Mercure de bronze, de grandeur naturele, dans cette même position; mais il faut savoir aussi que c'est un ouvrage moderne „.

„ Parmi les déesses je n'en connois pas une qui soit ainsi posée, & cette attitude leur conviendroit encore moins qu'aux dieux. De là je ne voudrois pas décider de l'antiquité d'une médaille de l'empereur Aurélien, représentant la Providence debout, les *jambes* croisées. (*Tristan. com. hist. t. III. p.* 183.) A l'égard des nymphes, cette position pouroit, à la rigueur, leur convenir; on voit ainsi posée une nymphe, de grandeur naturele, à la villa Albani. (*Ciamp. vet. monum. t. I. tav.* 24.) D'après ces observations, je crois être en droit de douter de l'antiquité d'une pierre gravée, qui représente debout une Minerve, nommée vulgairement *Medica*, tenant une baguete entortillée d'un serpent, & ayant une *jambe* croisée sur l'autre. Je crois mon doute d'autant mieux fondé, que cette figura est representée la mamelle droite découverte, ce qui ne se trouve à aucune Pallas; remarque que j'ai faite à l'occasion d'une figure semblable, sur une pierre gravée qui m'a été montrée comme un ouvrage antique (*la Chausse, Muf.*), & j'ai démontré le contraire par la raison que je viens d'allégoer. (*Montf. Diar. p.* 122) „.

„ Cette attitude étoit aussi jugée convenable aux personnes affligées. Telle étoit la position des guerriers rangés autour du corps d'Antiloque, fils de Nestor, ἀγαλίζοντες τὸν νεκρὸν, & plongés dans la douleur de la mort de ce capitaine, dans un tableau décrit par Philostrate. (*Philost. l. II. icon.* 7. *p.* 821.) C'est dans cette même attitude qu'Antiloque annonce à Achille la mort de Patrocle, sur un bas-relief du palais Mattei, ainsi que sur un camée, deux antiques que j'ai publiées dans mes monumens. (*Monum. ant. inedi n°.* 129. 130.) Un tableau d'Herculanum nous offre encore la même position (*Pit. Etc. t. V. tav.*) „.

JAMBON. Caton (*de re ruft. c.* 163.) nous apprend la maniere dont les Romains préparoient les *jambons*. Ils les saloient, les exposoient pendant deux jours à la fumée. Ensuite ils les frotoient d'huile mêlée de vinaigre, & les suspendoient pour les garder. Les uns les servoient au commencement du repas, pour exciter l'appétit; & d'autres à la fin, pour aiguiser la soif.

JANA, c'étoit le premier nom de Diane, qu'on appeloit au commencement *Dea Jana*, & per abbréviation *D. Jana*; ensuite on n'en a plus fait qu'un seul mot, *Diana*. Varron (*de re ruft. t.* 37.) appele la lune *Jana crescens*. De même le soleil a été appelé *divos Janos* (*Voſſius de idolol* 2. *c.* 16 & 25.).

JANE. *Voyez* JANA.

JANES. *Voyez* JANUS.

JANICULE. Une des collines de Rome, quoiqu'il ne soit pas compris dans le nombre des sept qui ont fait donner à cette capitale le nom de la ville aux sept montagnes, *urbs septicollis*.

Le *Janicule* avoit tiré sa dénomination de Janus qui y demeuroit, vis-à-vis du capitole, lequel étoit alors occupé par Saturne; ils possédoient chacun une petite ville; & quoique ni l'une ni l'autre ne subsistassent plus après la guerre de Troye, Virgile n'a pas laissé d'orner l'Énéide de cette tradition populaire. Voyez, dit Évandre au héros troyen, ces deux villes dont les murs sont renversés; leurs ruines même vous rapelent le regne de deux anciens monarques; celle-ci fut bâtie par Janus, & celle-là par Saturne: l'une fut nommée *Janicule*, & l'autre fut appelée *Saturnie*.

Hæc duo præterea disjectis oppida muris,
Reliquias, veterumque vides monimenta virorum.
Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit urbem;
Janiculum *huic*, *illi fuerat Saturnia nomen.*
Éneid. liv. VIII, v. 355.

Cette opposition de deux villes, donna lieu au nom d'*Antipolis*, dont Pline se sert pour désigner le *Janicule*. Ancus Martius le joignit à la ville de Rome par un pont qu'il fit bâtir sur le Tibre. Name Pompilius y fut enterré, selon Denis d'Halicarnasse, Tite Live, Pline & Solin. Eusebe dans sa chronique y met aussi la sépulture du poëte Stace; Victor place au *Janicule* les jardins de Géte, que le Nardini & le Donati croient avoir été construits près de la porte Septimiene.

On posoit au *Janicule* un corps de garde dans le temps des comices, & on y montoit la garde pour la sûreté de la ville & de la riviere qui coule au bas. Aujourd'hui cette colline comprend sous elle le Vatican, & se termine à l'Église de *Santo-Spirito in Saſſia*. On l'appele communément *Monterio*, à cause de la couleur de son sable qui est jaunâtre; c'est un des endroits de Rome des moins habités.

Pour ce qui regarde le pont du *Janicule*, que les Romains appeloient *pons Janiculenſis*, Antonin l'avois rebâti en marbre. Il se rompit par la suite des temps & demeura dans un triste état de décombres, jusqu'à ce que Sixte IV en ait construit un autre à la place; c'est de là que lui vient son nom moderne, *ponte Siſto* (*D. J.*).

JANO (*ab*), *Voyez* A JANO.

JANUAL, gâteau que les Romains offroient à *Janus* dans ſes fêtes. Il étoit fait de farine nouvele, de ſel nouveau, d'encens & de vin.

JANUALE. } On donne ce nom à une des
JANUALIS. } portes de Rome, celle qui eſt ſur le mont Viminal, à l'occaſion d'un prétendu miracle arrivé à cette porte par la protection de Janus. Macrobe & Ovide raportent que les Sabins, faiſant le ſiége de Rome, avoient déje atteint la porte qui eſt ſur le mont Viminal. Cette porte que l'on avoit bien fermée aux approches de l'ennemi, s'ouvrit tout-à-coup d'elle-même juſqu'à trois fois ſans qu'on pût venir à bout de le fermer; c'eſt que la jalouſe Junon, dit Ovide, en avoit enlevé les ſérures & tout ce qui ſervoit à la fermer. Les Sabins inſtruits de ce prodige, & pouſſés par la fille de Saturne, accoururent en foule à cette porte pour s'en ſaiſir; mais Janus protecteur des Romains, fit ſortir à l'inſtant de ſon temple une ſi grande quantité d'eau bouillante, qu'il y eut pluſieurs des ennemis engloutis ou brûlés, & le reſte fut obligé de prendre la fuite. C'eſt pour cela ajoute Macrobe, que le ſénat ordonna qu'à l'avenir les portes du temple de *Janus* fuſſent ouvertes en temps de guerre, pour marquer que Janus étoit ſorti de ſon temple pour aller au ſecours de la ville & de l'empire. Nous verrons plus bas d'autres raiſons de cet uſage.

JANUALES, fête de *Janus*, qui ſe célébroit le premier janvier, par des danſes & autres marques de rejouiſſance publique. En ce jour on prenoit ſes plus beaux habits pour aller au capitole faire des ſacrifices à Jupiter, les nouveaux conſuls en habit de cérémonie, marchant à la tête du peuple. En ce jour, comme aujourd'hui, on ſe faiſoit d'heureux ſouhaits les uns aux autres & l'on avoit grande attention de ne rien faire qui ne fût de bon augure, dit Ovide, pour le reſte de l'année. On offroit à *Janus* des dattes, des figues & du miel; la douceur de ces fruits faiſoit tirer de bons préſages pour l'année.

JANUALIS, *Voyez* JANUALE.

JANVIER, mois que les Romains dédierent à *Janus*, & que Numa mit en ſolſtice d'hiver.

Quoique les calendes de ces mois fuſſent ſous la protection de Junon, comme tous les premiers jours des autres mois, celui-ci ſe trouvoit conſacré particuliérement au dieu *Janus*, à qui l'on offroit ce jour-là le gâteau nommé *janual*, ainſi que des dattes, des figues & du miel, fruits dont la douceur faiſoit tirer d'heureux pronoſtics pour le cours de l'année. *Voyez* JANUAL & JANUALES.

Ce même jour tous les artiſtes & artiſans ébauchoient la matiere de leurs ouvrages; dans l'opinion que pour avoir une année favorable, il falloit avoir de l'amour pour le travail. C'eſt, dit Ovide, le dieu Janus qui le preſcrivit en ces termes:

Tempora commiſſi naſcentia rebus agendis,
Totus ab auſpicio ne foret annus iners.

Les conſuls déſignés prenoient poſſeſſion ce jour-là de leur dignité, depuis le conſulat de Quintus Fulvius Nobilior, & de Titus Annius Luſcus, l'an de la fondation de Rome 601. Ils montoient au capitole acompagnés d'une grande foule de peuple, tous habillés de neuf; & là, au milieu des parfums, ils immoloient à Jupiter capitolin deux taureaux blancs, qui n'avoient pas été mis ſous le joug.

Les flamines feiſoient des vœux pendant ce ſacrifice pour la proſpérité de l'empire & le ſalut de l'empereur, après lui avoir prété le ſerment de fidélité. Ces vœux & ce ſerment étoient faits pareillement par tous les autres magiſtrats. Tacite nous dit dans ſes annales, *liv. XVI*, qu'on fit un crime à Thraſea d'avoir manqué de ſe trouver au ſerment & aux vœux de la magiſtrature, pour le ſalut de l'empereur. Ovide vous dira plus diſtinctement toutes ces cérémonies.

Dans ce même jour les Romains ſe ſouhaitoient une heureuſe année; & prenoient garde de laiſſer échaper aucun propos qui fût de mauvais augure. Enfin les amis avoient ſoin d'envoyer des préſens à leurs amis, qu'on appeloit *ſtrenæ*, des étrennes. *Voyez* ÉTRENNES.

Parcourons maintenant les autres jours de ce mois, & ſes diverſes fêtes.

Le ſecond jour étoit eſtimé malheureux pour la guerre, & appelé par cette raiſon *dies ater*, jour funeſte.

Le troiſieme & le quatrieme étoient jours comitieux.

Le cinquieme jour des nones étoit jour plaidoyable.

Le ſixieme paſſoit pour malheureux.

Le ſeptieme, on célébroit le venue d'Iſis chez les Romains.

Le huitieme étoit jour d'aſſemblée.

Le neuvieme des ides de ce mois, on fêtoit les agoneles en l'honeur de Janus.

Le dixieme étoit un jour mi-parti, marqué ainſi dans l'ancien calendrier, F. N.

L'onzieme on le iij des ides arivoient les *carmentales* pour honorer la déeſſe Carmenta, mere d'Évandre. *Voyez* CARMENTALES. On célébroit ce même jour le dédicace du temple de Juturne dans le champ de Mars.

Le douzieme étoit jour d'aſſemblée, quelquefois on y faiſoit la fête des compitales, ou des carrefours.

Le treizieme, jour des ides, conſacré à Jupiter, ſe marquoit dans le calendrier, par ces deux lettres, N. P. *Ne faſtus prima parte dici*, pour dire qu'il étoit ſeulement fête le ma-

tin ; on ſacrifioit au ſouverain des dieux une brebis appelée *ovis idulis*.

Le quatorzieme, ſemblable au dixieme, étoit coupé moitié fête, moitié jour ouvrier.

Le quinzieme on ſolemniſoit pour la ſeconde fois les carmentales, nommées par cette raiſon *carmentalia ſecunda*.

Au ſeizieme arivoit la dédicace de ce grand & ſuperbe temple de la Concorde, qui fut voué, & dédié par Camille, & que Livia, Druſilla décora de pluſieurs ſtatues, & d'un autel magnifique.

Depuis le ſeize juſqu'au premier *février*, étoient des jours comitiaux, ou d'aſſemblée, ſi vous en exceptez le dix-ſept, où l'on donnoit des *jeux palatins* ; le vingt-quatre, où l'on célébroit les féries ſémentines pour les ſemailles ; le vingt-ſept, où l'on fêtoit la dédicace du temple de Caſtor & de Pollux à l'étang de Juturna, ſœur de Turnus ; le vingt-neuvieme, où ſe donnoient les *équiries*, *equiria*, c'eſt à dire, les jeux de courſes de chevaux dans le champ de Mars ; & finalement le trentieme, qui étoit la fête de la paix, où l'on ſacrifioit une victime blanche, & où l'on brûloit quantité d'encens.

Dans ce mois de *janvier*, que les Grecs appeloient Γαμηλιὼν, ils ſolemniſoient la fête des gamélies, en l'honeur de Junon, fête inſtituée par Cecrops, au dire de Favorin. *Voyez* GAMÉLIES.

Les Ioniens célébroient auſſi dans ce mois les lénées (*Voyez* LÉNÉES), & les Égyptiens fêtoient la ſortie d'Iſis de Phénicie.

JANVIER étoit perſonifié ſous la figure d'un conſul qui jete ſur le foyer d'un autel, des grains d'encens en l'honeur de Janus & des Lâres. Près de l'autel eſt un coq qui marque que le ſacrifice s'eſt fait le matin du premier jour de janvier. Auſone a expliqué cela en quatre vers, dont voici le ſens : „ Ce mois eſt conſacré à Janus ; „ voyez comme l'encens brûle ſur les autels pour „ honorer les dieux Lâres ; c'eſt le commence „ ment de l'année & des ſiecles : en ce mois les „ hommes que la pourpre diſtingue ſont écrits „ dans les faſtes „. Il parle là des conſuls qui entroient en magiſtrature au commencement de janvier.

JANUS, le plus ancien roi d'Italie dont l'hiſtoire faſſe mention, étoit originaire d'Athènes. Aurelius Victor raporte que Créüſe, fille d'Érechtée roi d'Athènes, d'une grande beauté, fut ſurpriſe par Apollon, & en eut un fils qu'elles fit nourir & élever à Delphes. Tout cela ſe paſſa à l'inſu d'Érechtée : il donna ſa fille en mariage à Xiphée, qui, n'en pouvant avoir des enfans alla conſulter l'oracle, & demanda comment il pouroit faire pour devenir pere. Le dieu lui répondit qu'il falloit qu'il adoptât le premier enfant qu'il rencontreroit le lendemain. Le premier qu'il trouva fut *Janus*, fils de Créüſe, qu'il adopta (*Voyez* JON.). *Janus* étant devenu grand, équipa une flote, aborda en Italie, y fit des conquêtes, & bâtit une ville qu'il appela de ſon nom, *Janicule*. Dans le temps de ſon regne, Saturne, chaſſé du ciel, ſe réfugia en Italie : *Janus* le reçut humainement & l'aſſocia même à ſa royauté ; ce qu'on a repréſenté par une tête à deux faces, pour faire voir que la puiſſance royale étoit partagée entre ces deux princes, & que l'état étoit gouverné par les conſeils de l'un & de l'autre. On aſſure que Saturne, par reconoiſſance, dona *Janus* d'une rare prudence, qui rendoit le paſſé & l'avenir tonjuurs préſens à ſes ieux ; ce qu'on croit encore exprimé par les deux viſages. Le regne de *Janus* fut toujours pacifique, ce qui le fit regarder depuis comme le dieu de la paix. C'eſt ſous ce titre que Numa lui fit bâtir un temple qui reſtoit ouvert pendant la guerre, & qu'on fermoit pendant la paix. De là cette inſcription que l'on voit au revers de pluſieurs médailles de Néron, avec le temple de *Janus* : *pace terra marique parta*, *Janum clauſit* ; & cette inſcription trouvée à Mérida en Eſpagne. *Imp. Cæſar. divi. F. Auguſtus. Pont. Max. Cos. XI. Tribunic. Pot. X. Imp. IX. orb. mari. & terra. pacato. templo. Jani. clauſo. &c.* De là les ſurnoms de *Patulcius* & de *Cluſius*, comme qui diroit l'*ouvert* & le *fermé*.

Il paroît, par le plus grand nombre des inſcriptions, que ce temple ſe nommoit tout court *Janus* ; *Janum clauſit*. Horace l'appele *Janum Quirini*, c'eſt-à dire, *Janum Romuli* ; ce qui ne pouvoit pas s'appliquer aux autres temples que *Janus* avoit à Rome, & dont nous parlerons tout-à-l'heure.

On remarque que ce temple fut fermé deux fois depuis la fondation de Rome juſqu'au regne d'Auguſte, & huit fois pendant tout le cours de la royauté, de la république & de l'empire. La premiere fois qu'on le ferma, fut ſous le regne de Numa, l'inſtituteur de cette cérémunie ; la ſeconde fuis à la fin de la premiere guerre punique, l'an 519 de Rome ; la truiſieme fois après la bataille d'Actium, qui rendit Auguſte le maître du monde, l'an 725 de Rome ; la quatrieme fois cinq ans après au retour de la guerre des Cantabres en Eſpagne, l'an 730 ; la cinquieme fois ſous le regne du même empereur, l'an 744 de Rome, environ cinq ans avant la naiſſance de Jéſus Chriſt, & la paix générale qui régnoit alors dans l'empire romain, dura douze ans ; la ſixieme fois ſous Néron, l'an 811 ; la ſeptieme fois ſous Veſpaſien, l'an 824 ; la huitieme fuis enfin, ſous Gordien le jeune, à peu près vers l'an 994 de Rome.

Il n'eſt pas bien sûr que les premiers empereurs chrétiens aient obſervé cette cérémonie. Il eſt vrai qu'Ammien Marcellin, dans ſon *Hiſt. liv. XVI*, *ch. x.* ſemble dire poſitivement que Conſtance II, après ſes victoires, vint à Rome l'an 1105 de ſa fondation, & ferma le temple de Janus, *concluſo Jani templo*, *ſtratiſque hoſtibus cunctis* : mais comme on aſſure que ce paſſage ſe

lit différemment dans les manuscrits, & assez obscurément, il faudroit encore quelque autre autorité pour rendre le fait plus certain.

Ovide, au premier livre des fastes, fait raconter à *Janus* son histoire: „ Les anciens, dit-il, „ m'appeloient Chaos, voyez combien je suis „ vieux..... Lorsque les quatre élémens, qui „ jusqu'alors avoient été confondus, furent sépa- „ rés, & que chacun eut pris sa place, alors, „ d'une masse informe que j'étois, je pris la fi- „ gure d'un dieu. J'ai encore quelques restes de „ mon ancienne confusion; car on voit, en ma „ personne, la même chose par-devant que par- „ derrière; apprenez la raison de ce double visa- „ ge, afin que vous connoissiez & ma puissance „ & mon emploi. J'exerce mon empire sur tout „ ce que vous voyez, sur le ciel & sur l'air, „ sur la terre comme sur la mer, tout s'ouvre ou „ se ferme quand je le veux. C'est moi seul „ qui garde la vaste étendue de l'univers; „ & j'ai seul le pouvoir de faire tour- „ ner le monde sur ses deux poles. Lorsqu'il me „ plaît de donner la paix & de la faire sortir de „ mon temple, aussi tôt elle va se répandre par- „ tout. Mais si je n'ai fermé les portes, la guer- „ re s'allumera par tout, & la terre sera inondée „ de sang. Je préside aux portes du ciel, & je les „ garde, de concert avec les heures qui s'écou- „ lent lentement. Le jour, & Jupiter même qui „ en est l'auteur, ne vont & ne viennent que par „ mon moyen; c'est de là que l'on m'a appelé „ *Janus*.... Mais voici pourquoi j'ai deux visa- „ ges: toute porte a deux faces, l'une au dehors „ & l'autre au dedans: la première regarde le „ peuple, la seconde l'entrée de la maison; & „ comme celui qui garde la porte voit ceux qui „ entrent & qui sortent; de même moi qui suis „ portier du ciel, j'observe en même temps „ l'orient & l'occident, & j'ai le pouvoir de le „ faire des deux côtés à la fois, sans faire aucun „ mouvement, craignant de perdre le temps en „ tournant la tête, ou qu'il n'échape quelque „ chose à ma vue..... Mais pourquoi (lui de- „ mande le poëte) ferme-t-on votre temple en „ temps de paix, & pourquoi l'ouvre-t-on en „ temps de guerre? J'ouvre les portes de mon temple „ en temps de guerre (répond le dieu,) pour le re- „ tour des soldats romains, quand ils sont une „ fois partis pour la guerre; & je le ferme en „ temps de paix, afin que la paix y étant une „ fois rentrée, elle n'en sorte plus..... (Voyez „ une autre raison de cette institution au mot „ JANUALIS.). Enfin pourquoi, avant de faire „ des sacrifices aux dieux, ou de leur adresser ses „ prières, faut-il que ce soit par vous, ô *Janus*! „ que l'on commence? C'est afin (dit-il) que, „ comme je garde les portes du ciel, vous puis- „ siez, par mon moyen, trouver un accès favo- „ rable auprès des dieux à qui vous vous adres- „ sez.

Macrobe rend une autre raison plus historique, pourquoi on invoquoit *Janus* le premier dans les sacrifices; c'est qu'il fut le premier qui bâtit des temples, & qui institua des rites sacrés. „ Le „ saint nom de *Janus*, continue le mythologue, „ marque qu'il préside sur toutes les portes, qui „ s'appellent *janux*. On le représente tenant „ d'une main une clef, & de l'autre une verge, „ pour marquer qu'il est le gardien des portes, „ & qu'il préside aux chemins. Quelques-uns pré- „ tendent que *Janus* est le soleil, & qu'il est re- „ présenté double, comme le maître de l'une & „ de l'autre porte du ciel; parce qu'il ouvre le „ jour en se levant, & la ferme en se couchant. „ Ses statues représentent souvent, de la main „ droite, le nombre trois cents; & de la gau- „ che, celui de soixante & cinq, pour signifier „ la longueur de l'année; la plus grande marque „ de la puissance du soleil. D'autres veulent que „ *Janus* soit le monde ou le ciel, & qu'il soit „ ainsi appelé, *ab eundo*, parce qu'il va, & que „ le monde va toujours en tournant perpétuelle- „ ment. De là vient que les phéniciens expri- „ ment cette divinité par un dragon qui se tour- „ ne en cercle, & qui mord & dévore sa queue, „ pour marquer que le monde se nourrit, se sou- „ tient & se tourne au lui-même..... Dans le „ culte que nous rendons à ce dieu, nous invo- „ quons *Janus geminus*, *Janus pater*, *Janus Juno- „ nius*, *Janus Consivius*, *Janus Quirinus*, *Janus „ Patulcius & Clusivius*. „ Tous ces noms sont expliqués dans leurs articles.

Plutarque, dans ses questions romaines, rapor- te deux opinions différentes sur les deux têtes adossées de *Janus*. C'est, dit-il, ou parce que ce prince étant Grec & natif de Perrhabe, il vint en Italie s'établir parmi des barbares, & changea de langue & de genre de vie; ou parce qu'il per- suada aux Italiens, peuples féroces & sauvages de changer de mœurs, de s'appliquer à l'agricul- ture, & de se policer.

Il y avoit à Rome plusieurs temples de *Janus*; les uns de *Janus bifrons* ou à deux faces; d'autres de *Janus quadrifrons* ou à quatre faces. Les temples de *Janus quadrifrons* étoient aussi à quatre faces égales, avec une porte & trois fe- nêtres à chaque face: les quatre côtés & les qua- tre portes marquoient sans doute les quatre saisons de l'année: & les trois fenêtres de chaque côté, les trois mois de chaque saison: ce sont les douze mois de l'année. Varron dit qu'on avoit érigé à *Janus* douze autels, par rapport aux douze mois. Ces autels étoient hors de Rome, au delà de la por- te du Janicule. Ovide nous apprend encore une particularité sur Janus, savoir que, sur la revers de ses monoies, on voyoit un navire, ou sim- plement une proue de navire. C'étoit, dit ce poëte, en mémoire de l'arrivée de Saturne en Italie sur un vaisseau. *Voyez* CAMUS, HORAS, &c.

PROBLÊME MYTHOLOGIQUE SUR JANUS

PAR M. DUPUIS.

La nature & les fonctions d'une divinité mythologique, qui a ſon ſiège dans les conſtellations, étant données, déterminer le lieu qu'elle occupe dans le ciel?

Nous avons cette ſatisfaction dans notre travail, de pouvoir réduire ſouvent à la marche rigoureuſe des géometres, la nouvele maniere de procéder à la ſolution des énigmes mythologiques, d'après les principes phyſiques & aſtronomiques, & d'après la théorie ſur le feu principe & ſur l'âme univerſele. Nous allons en faire l'eſſai ſur le premier dieu de la Mythologie romaine, le fameux *Janus*, qui régna ſur le Latium, & donna l'hoſpitalité à Saturne, ou au dieu du temps. Nous examinerons d'abord ſa nature & ſes fonctions; & nous déterminerons enſuite ſon lieu dans le ciel.

Voici ce que Marcus Meſſala, qui avoit été cinquante ans augure, & qui avoit ſur ce dieu des idées plus juſtes que le ſimple peuple, nous dit de *Janus*: il eſt le dieu „*qui cuncta fingit, eademque regit, aquæ terræque vim ac naturam gravem atque pronam in profundam dilabentem, ignis atque animæ levem immenſum, in ſublime fugientem copulavit circumdato cœlo, quæ vis cœli maxima duas vis diſpares colligavit.* (Macrob. ſat. l. 1. Cap. 9.) Cette idée ſur *Janus*, conſidéré comme dieu qui fait ce que fait le feu Éther démiourgique de la Théologie d'Orphée, lequel donne une forme régulière au cahos, eſt confirmée par Ovide. (*Faſt. l. I. v.* 103.) Voici ce qu'il fait dire à *Janus*:

„*Me chaos antiqui, nam res ſum priſca, vocabant...*
„*Lucidus hic aer, & quæ tria corpora reſtant,*
„*Ignis, aquæ, tellus, unus acervus erant.*
„*Ut ſemel hæc rerum ſeceſſit lite ſuarum,*
„*Inque novas abiit maſſa ſoluta domos:*
„*Altum flamma petit: propior locus aura cepit.*
„*Sederunt medio terra, fretumque loco.*
„*Tunc ego qui fueram globus, & ſine imagine moles,*
„*In faciem redii, membraque membra deo.*

Nous ajouterons à ce témoignage celui d'un auteur, connu ſous le nom de Béroſe, qui, quoiqu'il ne ſoit pas de la plus grande autorité, a conſervé cependant des traditions précieuſes, & s'accorde parfaitement ici avec Ovide & Meſſala, ſur *Janus*, qu'il confond avec le Deucalion des Scythes, peut-être à cauſe du vaiſſeau qui les caractériſe tous deux. Il l'appele *chaos* & *ſemen mundi*: il lui donne pour femme la Terre, épouſe du ciel dans toutes les Théogonies. Il dit (*l. III.*) que ce fut lui qui „*docuit aſtrorum „ curſus, & diſtinxit annum ad curſum ſolis, & „ duodecim menſes ad motum lunæ...*“; qu'il „ régna ſur l'Italie, & qu'on l'y honore ſous le „ nom de chaos, *cœlum*, & *ſemen mundi*, *patrem deorum majorum*, & *minorum*, *animam „ mundi moventem cœlos. Illum ſignant in ſcriptis curſu ſolis & motu lunæ & ſceptro domini ..... Duabuſque clavibus*, &c.“

Il n'eſt pas difficile de reconoître dans ce génie céleſte, aux mains duquel on remet le ſceptre & les clefs du temps, dans ce dieu, âme du ciel & du monde, le *Janus*, dont les deux auteurs nommés ci-deſſus nous ont défini la nature. Le titre de pere qu'il lui donne, apartenoit à *Janus*, *quaſi deorum deum*, dit Macrobe (*ſat. l. I. c. IX.*) citant les vers ſalines les plus anciens. Sa liaiſon avec la révolution du monde, & avec le ſoleil, & l'année dans Béroſe, eſt auſſi confirmée par Macrobe: „*Alii Janum mundum, id „ eſt, cœlum eſſe voluerunt*, & Arnobe (*contra „ gentes l. III. p.* 117.) *Janus quem quidam ex „ vobis mundum, annum alii, ſolem nonnulli eſſe „ prodidere*“. Le même Arnobe fait *Janus*, fils du Ciel: „*Janum quem ferunt Cœlo procreatum regnaſſe in Italia primum*“.

La nature de *Janus* eſt donc la même que celle de la force démiourgique, qui agit dans le monde viſible, que celle de ce feu principe, générateur des corps, qui ment la ſphere, circule dans les cieux, & brille dans tous les aſtres, & ſpécialement dans le ſoleil, enfin l'agent univerſel des formes régulieres du cahos. En le plaçant dans le ciel, dont les uns le font fils, ou avec lequel les autres le confondent, en le formant de la même ſubſtance que le ſoleil, nous ne nous écarterons point des principes théologiques de l'antiquité.

Examinons maintenant quelle fonction il rempliſſoit dans l'ordre du monde, & quel étoit ſon rang dans la république des dieux. — *Janus* ouvroit la marche des révolutions céleſtes, étoit placé aux portes de l'Olympe, étoit le chef du temps & de l'année, & donnoit l'impulſion au ſyſtême harmonique du monde. — Il étoit le pere de l'année:

Jane biceps, anni tacite labentis origo.

OVIDII *faſt.* I. *v.* 64.

Principium des, Jane, licet velocibus annis,
Et revoces vultu ſæcula longa tuo.

MARTIALIS *epigr. l. VIII.*

Il préſidoit avec les ſaiſons & les heures aux portes du ciel; & cette fonction lui fit donner le nom de *janitor*, ou portier du ciel:

Præſideo foribus cœli, cum mitibus horis;
Inde vocor Janus.

Il en avoit les clefs, „*cum clavi figuratur*“,

dit Macrobe (*Sat. l. I. c. IX.*). Ovide (*Fast. l. I. v. 99.*) le représente de même :

„ *Ille tenens dextræ baculum, clavemque sinistra* „.

Personne n'entroit au ciel, s'il n'en ouvroit la porte.

Ovide lui demande pourquoi dans tous les sacrifices faits aux autres dieux, il recevoit toujours les primices de l'encens :

„ *Cur quamvis aliorum numina placem,*
„ *Jane, tibi primo thura, merumque fero?* (*V. 171.*)

Janus répond :

„ *Ut possis aditum per me qui limina servo,*
„ *Ad quoscumque velis, ingnit, habere deos.*

Il étoit comme le chef de l'harmonie universelle.

„ *Quidquid ubique vides, cœlum, mare, nubila, terras,*
„ *Omnia sunt nostra clausa, patentque manu.*
„ *Me penes est unum vasti custodia mundi,*
„ *Et jus vertendi cardinis omne meum est.*

Comme l'année solaire & ses divisions recevoient de lui leur impulsion, il eut tout le cortége symbolique du génie du temps.

On mettoit à ses pieds douze autels représentatifs les douze mois de l'année, dont il faisoit l'ouverture. (*Sat. l. I. c. IX.*) „ *Varro libro* „ *quinto rerum divinarum scribit*, dit Macrobe, „ *Jano duodecim aras pro totidem mensibus dedicatas* „. Il présentoit dans ses mains le nombre 365 égal à celui des jours de l'année. (*Ibid.*) „ *Simulachrum ejus plerumque fingitur manu dextera trecentorum & sinistra sexaginta & quinque numerum retinens ad demonstrandam anni dimensionem* „. Pline en dit autant. (*Pline l. XXXIV. c. VII.*) „ *Ut per significationem hanc anni temporis & ævi se denos indicaret* „. On mettoit souvent aussi près de lui un seul autel à quatre faces, pour désigner, dit Plutarque (*Plut. Quæst. rom.*), les quatre saisons de l'année; quelquefois on désignoit la même chose, en donnant à sa statue quatre visages, dont les différens âges exprimoient ceux du temps.

Tous ces attributs symboliques du temps, & leur explication se trouvent dans un passage de Suidas, sur *Janus*, dont voici la traduction latine : „ *Jannarii simulachrum est quadriforme, ob* „ *quatuor anni conversiones. Alii fingunt dextra* „ *manu clavim gestantem, ut principem temporis* „ *& apertorem anni & janitorem; alii dextra* „ *ejus numerum 300, in sinistra 65 tenentem,* „ *ut qui sit annus* „. Longin, dit-il, lui donne le nom d'*Æonarius*, c'est-à-dire, de pere des siecles & du temps.

Le premier des douze mois fut spécialement sous son inspection, & emprunta de lui son nom. Le commencement de tous les autres lui fut également consacré comme au pere du temps & de ses divisions. Numa, dit Macrobe (liv. I. chap. XIII.), donna au premier mois le nom de *Janus*. „ *Et primum anni esse voluit, tanquam bi-* „ *cipitis dei mensem*; & ailleurs (chap. IX.), „ *non solum Januarii mensis, sed omnium men-* „ *sium ingressus tenet* „.

Il ne nous reste plus rien à désirer, pour connoître la nature & les fonctions de *Janus* dans l'administration universelle du monde. Il s'agit maintenant avec ces données, de déterminer le lieu qu'il occupe sur la voûte céleste, parmi la foule des génies brillans qui la peuplent, & forment le cortége du Dieu Soleil, qui s'avance toujours escorté de douze grandes intelligences qui président aux douze divisions de sa marche.

Janus doit se trouver à la tête, & au point où commence la révolution des cieux, & qui ouvre la marche du temps qui circule dans le zodiaque; & effectivement il s'y trouve.

Pour nous en assurer, plaçons la sphere telle qu'elle s'offroit aux yeux de Numa, lorsqu'il régla son année, & nous verrons que *Janus* est le premier astre qui monte sur l'horizon, & ramene la nouvele période.

Le commencement de l'année romaine fut fixé par Numa peu de jours après le solstice d'hiver, & à l'heure de minuit, comme on peut le voir dans Plutarque (Quest. romaines, pag. 284.), & dans Macrobe (Saturn. liv. I. ch. III.).

Or, le capricorne dans lequel étoit alors le soleil, étant mis sous l'horizon, au méridien inférieur, si nous considérons l'état du ciel en ce moment, & si nous tirons en quelque sorte l'horoscope de l'année, en regardant quel signe monte à l'Orient, nous trouverons que c'est la vierge, le bouvier & le vaisseau céleste. Les vers d'Aratus nomment le vaisseau parmi les constellations qui se levent avec les extrémités de la vierge. Nous trouvons déjà là un des emblêmes astronomiques qui caractérisent *Janus*, la barque céleste, qui est aussi inséparable de lui que la soif les clefs. Tout le monde sait que la monoie romaine portoit d'un côté l'empreinte de *Janus* à deux têtes, & de l'autre celle de sa barque : „ *cum primus ære Janus signaret*, dit Macrobe „ (l. I. ch. VII.), *servavit ut ex una quidem* „ *parte sui capitis effigies, ex altera vero navis* „ *exprimeretur* „. De là l'expression des enfans dans leur jeu, „ *aut capita, aut navia* „.

Ovide pareillement demande à *Janus* l'origine de l'usage de marquer ainsi la monoie :

„ ..... *Cur navalis in ære*
„ *Altera signata est, altera forma biceps?* (*Fast. l. I. v. 229.*)

Ces auteurs s'accordent à dire que ce vaisseau étoit celui dans lequel Saturne, dieu du temps, étoit arivé en Italie ; allusion manifeste à l'arivée de l'année qu'annonçoit le lever de cette constellation, & laquelle d'ailleurs commençoit dans le signe du capricorne, domicile de la planete de Saturne, où étoit alors le soleil. Dans la sphere des Décans, raportée par Scaliger, on voit vers le 23me degré de la vierge un génie porté dans un vaisseau : „ *vir navicula navigans* „.

Il nous reste à trouver le navigateur, ou l'homme à qui l'on attribuoit la barque. Voyons ce que disent les anciens auteurs, des étoiles de la constellation de la vierge, ou de celles qui en sont voisines, telles que le bouvier, connu sous le nom d'Icare. Plutarque nous dit que parmi les étoiles qui brillent dans cette bande du ciel, est l'étoile *Janus*, avec ses freres Hymnus, Faustus, & Félix. Il les fait petits fils du bouvier ou d'Icare, par sa fille Érigonne ou la vierge. Il le place peu loin de l'étoile appelée vendangeuse, & dit de *Janus* en particulier : „ *Janus prior* „ *stella orions ante pedes virginis* „. (*Parallel. p.* 307).

Ainsi toute la partie du ciel qui se trouve border circulairement l'horizon à l'instant précis où la révolution commence, se trouve liée à l'histoire & à la généalogie de *Janus*, qui lui-même part le premier, & s'avance avec le vaisseau sur l'horizon. Peut-on douter après cela que ce ne soit là le génie lumineux qui ouvre la marche de l'année, ramene la nouvele révolution, ouvre les portes de l'Olympe, dont il tient les clefs ; & donne une espece d'impulsion au système universel du monde ? Il a dû être dans la sphere céleste, puisque c'est lui qui en dirige le mouvement. Il a dû être à la porte des dieux ; à l'orient, au moment où le temps mesuré par le soleil va commencer. Il s'y trouve ; il s'élance dans les cieux ; & traîne à sa suite l'ordre duodécimal des génies qui forment le cortege du dieu-lumiere, au moment où le temps se renouvele. Son vaisseau, son pere Icare, & sa mere l'acompagnent. Peut-on croire que le hazard ait ainsi arangé les choses ?

Et si l'on voit évidemment du dessein ; convenons que toute son histoire est allégorique & liée au système astronomique. Les noms seuls de ses freres achevent de démontrer l'allégorie. *Faustus* & *Felix* étoient les deux mots consacrés pour les vœux chez les Romains : *quod Faustum ; Felixque sit*. *Hymnos*, signifie chant ; & rentre ici dans le sens de vœux exprimés dans les chants ; de maniere que tout se réduit à peu près à ceci : „ je la souhaite bonne & heureuse „. Et l'on sait que les anciens Romains faisoient en ce jour-là des souhaits & des vœux de bonne année, comme nous le dit Ovide. (*Fast. l. I.* ; *v.* 175).

„ *At cum læta suis dicuntur verba Kalendis*,
„ *Et damus æternas, accipimusque preces* „.

Tout ici est personifié, ainsi le fut Janus ; ainsi le fut l'année elle même sous le nom d'*Anna Perenna*. Tel étoit le goût de toute l'antiquité religieuse.

Ainsi le dieu aux clefs & à la barque, le plus ancien génie qui ait été consacré par les Romains, comme premiere divinité tutélaire ; celui dont ils unirent le culte à celui du temps & du dieu-lumiere qui circule dans les douze signes, dont *Janus* ouvroit la marche, est un être céleste qui brille dans les astres, & nullement un bon prince qui ait régné autrefois dans le Latium. Ceci est la fable qui masquoit toujours l'idée théologique, dont les prêtres avoient seuls le secret. Ils étoient chargés de rédiger le calendrier, & l'ordre des fêtes dont la succession étoit marquée par des levers & des couchers d'étoiles, comme le prouvent les fastes d'Ovide.

À la tête des constellations dut être placé celle qui fixoit la premiere fête, celle de *Janus* ou du dieu qui ouvroit la marche de l'année. On titoit, pour ainsi dire, l'horoscope de l'année, qui, suivant Firmicus (*l. II, c.* 30), *ab horoscopo semper sumit exordium*, & l'horoscope lui-même, suivant le même auteur (*l. II, c.* 18), *ab orientali parte primus exurgit*. Il étoit, *totius genituræ fundamentum, cardo primus, totius genituræ compago atque substantia, quæ reliquis aditum præbet*. Ce fut sur ces principes que les pontifes astrologues composerent le sheme de l'année, & formerent la parure symbolique du génie *Chronocrator*, qui en commençoit la marche. Comme les révolutions célestes sont connues & réglées, la méthode géométrique a pu être employée pour décomposer cette fable, puisqu'elle l'a été pour la composer. On voit donc encore ici une nouvele preuve de la nécessité indispensable d'appliquer la clef astronomique à la mythologie ancienne ; & que sans elle le sanctuaire des dieux est fermé pour nous. La mythologie dans son origine est l'ouvrage de la science la plus profonde, la science seule l'expliquera. (*Cet article est de M. Dupuis.*)

JANUS. Les latins ont donné quelquefois le nom de *Janus* à de grandes arcades fort exhaussées, qui traversent une rue d'un côté à l'autre, comme des arcs-de-triomphe, & sous lesquelles on passe. Ces *Jani* étoient pour la plupart incrustés & ornés de statues ; Suétone & Publius Victor le disent expressément. Il y avoit plusieurs de ces sortes d'arcades, dites *Jani*, dans différentes rues de Rome. Le *forum foul*, cette place qui formoit le quartier des banquiers, des marchands & des usuriers, avoit trois *Jani* ou arcades, au raport de Tite-Live (liv. XLI.), savoir, une à chaque bout, & une troisieme au milieu : *forum porticibus, tabernisque claudendum, & Janos tres faciendos locavere* ; ce sont les paroles de cet historien qui signifient que Flaccus enferma la place romaine de portiques,

tiques, de boutiques, & y fit faire trois *Janus*. Le troiſieme de ces *Janus*, nommé *Janus medius*, étoit célebre; Horace en parle dans une de ſes ſatyres, & Cicéron en pluſieurs endroits de ſes offices. Le *Janus medius*, dit ce dernier dans ſa VIe Philipique, eſt ſous la protection d'Antoine.

JANUS. On voit ſa tête à deux viſages ſur les as romains, & ſur les médailles de Lampſaque, de Rheginm.

JAPET fils d'Uranus, & frere de Saturne, ayant épouſé, dit Héſiode, la belle Climene, fille de l'Océan, en eut Atlas, Ménétius, Prométhée & Épiméthée. Diodore dit qu'il ſe maria avec la nymphe Aſie; & au lieu de Ménétius, il lui donne pour ſecond fils, Heſpérus ou Veſpérus. Ce fut, ajoute-t-il, un homme puiſſant dans la Theſſalie, peu ſociable, & plus recomandable par ſes quatre fils, que par ſon propre mérite. Les Grecs le reconoiſſoient pour l'auteur & le chef de leur race, & croyoient qu'il n'y avoit rien de plus ancien que lui. C'eſt pourquoi ni leur hiſtoire, ni leurs traditions ne remontoient point au deſſus de lui. De là vient auſſi qu'on appeloit *japets*, des vieillards décrépits qui commençoient à radoter, comme on le voit dans Héſychius & Suidas. *Voyez* TITAN.

JARDINAGE. On ne peut douter que ce ne ſoit une occupation très-noble, dont les Grecs & les Romains faiſoient leurs délices. Pline (*Hiſt. nat. liv. XVIII. chap. III.*) nous le fait ſi bien connoître par ces mots, *imperatorum olim manibus colebantur agri*. Les philoſophes les plus diſtingués ont ſuivi leur exemple, & nous liſons dans Goltzius, *de eruditis hortorum cultoribus diſſertatio* (Lubec, 1706.), qu'Épicure, Théophraſte, Démocrite, Platon, Caton, Cicéron, Columelle, Paladius, Varron, & pluſieurs autres hommes célebres ont aimé le jardinage.

JARDINIER de la villa Négroni, à Rome. Cette villa renferme une ſtatue qui repréſente un vainqueur du cirque. On a de la peine à reconoître cette figure aujourd'hui, parce qu'en la reſtaurant on en a fait un *jardinier*, à cauſe d'un couteau antique, recourbé en forme de ſerpete, qui eſt attaché à ſa ceinture, & que le vainqueur, repréſenté ſur ce bas-relief, portoit de cette façon. Par la même mauvaiſe raiſon on lui a fait tenir une houe de *jardinier*.

JARDINIER. *Voyez Hortorum culturâ* (*ab*).

JARDINS de Babylone, l'une des ſept merveilles du monde. On peut bien mettre au nombre des fables de l'antiquité ces *jardins* ſuſpendus, ſi renomés parmi les Grecs. Ils étoient, dit-on, ſoutenus par des colonnes de pierres: ſur ces pierres étoient des poutres de bois de palmier, qui ne pourrit jamais à la pluie, & qui, bien loin de plier ſous le poids, s'éleve toujours & monte en haut, plus il eſt chargé. Ces poutres étoient aſſez près l'une de l'autre, & ſoutenoient un grand poids de terre: dans l'eſpace qui étoit entre les poutres, s'inſéroient les racines des arbres du *jardin*. Cette terre ainſi ſuſpendue en l'air, étoit ſi profonde, que pluſieurs ſortes d'arbres y venoient fort grands; les plantes les légumes, & toutes ſortes de fruits s'y trouvoient abondament. Ces *jardins* étoient aroſés par des canaux, dont quelques-uns qui venoient de lieux plus élevés, étoient tout droits; d'autres ſe formoient de l'eau tirée avec des pompes & d'autres machines.

JARDINS d'Adonis. *Voyez* ADONIS.

JARDINS. Les rois de Perſe ſe plaiſoient fort à briller par la ſplendeur de leurs *jardins*; & les ſatrapes, à l'imitation de leurs maîtres, en avoient dans les provinces de leur diſtrict, d'une étendue prodigieuſe, clos de murs en forme de parcs, dans leſquels ils enfermoient toutes ſortes de bêtes pour la chaſſe. Xénophon nous parle de la beauté des *jardins* que Pharnabaſe fit à Daſcyle.

Ammien Marcellin raporte que ceux des Romains, dans le temps de leur opulence, étoient, pour me ſervir de ſes expreſſions, *inſtar villarum, quibus vivaria includi ſolebant*. On priſoit entr'autres, pour leur magnificence, les *jardins* de Pompée, de Lucullus & de Mécene. Ils n'offroient pas ſeulement en ſpectacle au milieu de Rome, des terres labourables, des viviers, des vergers, des potagers, des parterres, mais de ſuperbes palais, & de grands lieux de plaiſance, ou maiſons champêtres faites pour s'y repoſer agréablement du tumulte des afaires. *Jam quidem* (dit Pline, liv. XXIX. ch. IV.), *hortorum nomine, in ipſa urbe, delicias, agros, villaſque poſſident*. Le même goût continue de régner dans Rome moderne.

Ce fut C. Marius, dont il reſte quelques lettres à Cicéron, & qu'on nommoit par excellence l'*ami d'Auguſte*, qui enſeigna le premier aux Romains le raffinement du *jardinage*, l'art de gréfer & de multiplier quelques uns des fruits étrangers des plus recherchés & des plus curieux. Il introduiſit auſſi la méthode de tailler les arbres & les bosquets dans ſes formes régulieres. Il paſſa la fin de ſes jours dans un de ces lieux de plaiſance de Rome, dont nous venons de parler, où il employoit ſon temps & ſes études au progrès des plantations, auſſi-bien qu'à raffines ſur la delicateſſe d'une vie ſplendide & luxurieuſe, qui étoit le goût général de ſon ſiecle. Enfin, il écrivit ſur les *jardins* & l'agriculture pluſieurs livres mentionés par Columelle & autres auteurs de la *vie ruſtique*, qui parurent après lui.

Le mot *hortus* déſignoit chez les Romains un *jardin* potager; mais *horti* déſignoit une maiſon de campagne, des boſquets, des fontaines, &c.

Les *jardins* d'Agrippa étoient ſitués entre le

Panthéon & l'Égliſe de St. André. Il les légue au peuple dans ſon teſtament.

Les *jardins* d'Agrippine, femme de Germanicus, étoient ſitués entre la Baſilique de St. Pierre & le Tybre. Seneque (*de ira* 3. 18.), & Philon (*legat. ad Caium*) en font mention.

Les *jardins* des Argiens, ou plutôt des Lergiens, comme on le lit dans la notice de l'empire, étoient ſitués dans la VIIe région eppelé *via lata*.

Les *jardins* de Ceius & de Lucius, fils edoptifs d'Auguſte, étoient ſitués ſur la colline des Eſquilies.

Les *jardins* de Domitia, appelés depuis les *jardins* de Commode, étoient ſitués ſur le mont Cœlius, près de la maiſon de Laterans, qui eſt enjourd'hui la Baſilique de S. Jean de Latran.

Les *jardins* de Domitien, qui evoient apartenu à Domitia, ſon épouſe, étoient ſitués dans le XIVe. région eu delà du Tybre.

Les *jardins* de la maiſon dorée de Néron, etoient ſitués ſur les eſquilies, vis à-vis le Palatium.

Les *jardins* d'Élagabale étoient ſitués près de la Porte-majeure, jadis Nævia, non loin de *ſpes vetus*.

Les *jardins* de Céſar étoient ſitués près du Tybre; il les légue en peuple romain.

Les *jardins* des Lamiens, ſi chéris de Celigula, étoient ſitués ſur les Eſquilies, près de Ste. Marie-majeure.

Les *jardins* de Lucullus, ſi célebres dans l'antiquité romaine, étoient ſitués ſur le mont Pincio, à le place de le villa Médici & de la Trinité du Mont.

Les *jardins* de Mécene étoient ſitués à l'endroit où l'on e trouvé le monument appelé *trophées de Marius*.

Les *jardins* de Néron étoient ceux d'Agrippine ſe mere.

Les *jardins* des Palleriens étoient ſitués près de la Porte-majeure & de Ste. Croix de Jéruſelem.

Les fameux *jardins* de Salluſte étoient ſitués ſur le Quirinal, vers la porte Salare.

Les *jardins* de le *Spes vetus* étoient ſitués auprès de le porte majeure.

Les *jardins* de Tarquin le Superbe étoient placés aur les eſquilies.

JARDINS. Les *jardins* étoient en Grece ſous la protection de Vénus; ce que prouvent ſes ſurnoms grecs, Ἐπιτρόπη & Ζηλήτρια. (*Plutarch. Amat.*) Les Romains avoient mis auſſi leurs *jardins* ſont la protection de cette déeſſe. (*Varr. de l. lat. l. l. V, & Plin. l. XIX, c. XIX.*)

On lui joignit enſuite Vertumne, Priape, Flore & Pomone.

JASON étoit fils d'Éſon, roi d'Iolchos & d'Alcimede. Il fut perſécuté dès ſa naiſſance, parce que l'oracle avoit prédit que l'uſurpateur du trône ſeroit chaſſé par un fils d'Éſon; c'eſt pourquoi dès que le prince fut né, ſon pere fit courir le bruit que l'enfant étoit dangereuſement malade: peu de jours après il publie ſa mort; & fit tous les apprêts des funérailles, pendant que le mere le porta ſecrétement ſur le mont Pélion, où Chiron, l'homme le plus ſage & le plus habile de ſon temps, prit ſoin de ſon éducation, & lui apprit les ſciences dont il faiſoit lui même profeſſion, ſur-tout le médecine; ce qui fit donner au jeune prince le nom de *Jaſon*, au lieu de celui de Diomede qu'il evoit reçu en naiſſant. *Voyez* IASO.

Jaſon, à l'âge de vingt ans, voulant quiter ſa retraite, alle conſulter l'oracle, qui lui ordona de ſe vêtir à la maniere des Magnéſiens, de joindre à cet habillement une peau de léopard, ſemblable à celle que portoit Chiron, de ſe munir de deux lances, & d'aller, en cet équipage, à la cour d'Iolchos, ce qu'il exécuta. En ſon chemin, il ſe trouva erêté par le fleuve ou le torrent Anaure, qui étoit débordé. Il rencontra heureuſement ſur le bord une vieille femme, c'étoit Junon, qui lui offrit de le porter ſur ſes épaules. Dans le trajet, *Jaſon* perdit un de ſes ſouliers (Diodore raporte cette circonſtence, parce que l'oracle, qui avoit prédit à Pélias qu'un prince du ſang des Éolides le détrôneroit, avoit ajonté qu'il ſe gardât d'un homme qui paroîtroit devant lui un pied nu & l'autre chauſſé.) Pour prix de ſa complaiſance, Junon, après avoir repris ſe figure naturele, lui ecorde ſes faveurs. *Voyez* JUNON.

Jaſon, arivé à Iolchos, atire l'attention de tout le peuple, par ſa bonne mine & par ſon équipage extraordinaire; il ſe fait connoître pour fils d'Éſon, & demande hardiment à ſon oncle, la couronne qu'il a uſurpée. Pélias qui étoit haï des peuples, ayant remarqué l'intérêt qu'on avoit pris au jeune prince, n'oſa rien entreprendre contre lui; il ne refuſa pas même ouvertement ſa demande; mais il chercha à éluder & à éloigner ſon neveu d'Iolchos, en lui propoſant une expédition glorieuſe, mais pleine de danger. „ Fatigué depuis long-temps par des ſonges éfrayans, „ lui dit Pélias, j'ai fait conſulter l'oracle d'A„ pollon, & j'ai appris qu'il falloit néceſſaire„ ment apaiſer les mânes de Phryxus deſcendant „ d'Eolus, cruélement maſſacré dans la Colchi„ de, & le ramener dans la Grece; mais mon „ grand âge eſt un obſtacle à un ſi long voyage. „ Vous qui êtes dans la fleur de le jeuneſſe, vous „ êtes en état de l'entre prendre; votre devoir vous „ y engage, la gloire vous y appele: vous ſatisferez „ par-là à un devoir dont je ne puis m'equiter; „ & je jure par Jupiter, de qui vous & moi „ nous tirons notre origine, que dès que vous „ ſerez de retour, je vous placerai ſur le trône „ qui vous apartient „. *Jaſon* étoit dans l'âge où l'on aime la gloire, il ſaiſit avidement l'occaſion d'en acquérir; ſon expédition prochaine eſt an-

nonçée dans la Grece ; l'élite de la jeune nobleſſe accourt à Iolchos pour acompagner *Jaſon*.

Lorſque tout fut prêt pour le voyage, *Jaſon*, avant de mettre à la voile, ordona un ſacrifice ſolemnel au dieu autens de ſa race, & à toutes les divinités qu'il crut pouvoir être favorables à ſon entrepriſe. Chacun, dit Apollonius, s'empreſſa à apporter des pierres pour élever ſur le rivage un autel que l'on couvrit de branches d'olivier. Après les ablutions ordinaires, le prêtre répandit deſſus de la fleur de farine mêlée avec du miel & de l'huile, & immola deux bœufs aux dieux en l'honneur deſquels ſe faiſoit le ſacrifice. Jupiter, dit Pindare, promit, par la voix du tonerre, ſon ſecours à cette troupe de héros qui s'embarque après le ſacrifice. Telle eſt l'origine de l'expédition des Argonautes ; leur navigation fournit diverſes aventures, dont on verra le détail aux articles Amycus, Cyzicus, Harpias, Hypsipyle, Lamnos, Phinée, Symplegades.

Il s'agiſſoit d'ariver à Colchos, & de ravir à Aëtes, roi de Colchide, la toiſon d'or que Phryxus y avoit laiſſée : elle étoit gardée par des taureaux à gueules enflamées, & par un horrible dragon. Les poëtes diſent que Junon & Minerve, qui chériſſoient *Jaſon*, convinrent enſemble qu'il falloit rendre Médée amoureuſe de ce prince, afin que, par l'art des enchantemens qu'elle poſſédoit parfaitement, elle le tirât des périls où il alloit être expoſé. Cependant *Jaſon* & Médée ſe rencontrerent hors de la ville, près du temple d'Hécate, où ils étoient allés l'un & l'autre implorer le ſecours de la déeſſe ; Médée, qui prenoit déja un tendre intérêt à *Jaſon*, lui promet toutes ſortes de ſecours, s'il veut lui donner ſa foi. Après des ſermens mutuels, ils ſe ſéparent, & Médée va préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour ſauver ſon amant.

Le roi lui avoit dit que, pour avoir la riche toiſon, il devoit d'abord mettre ſous le joug deux taureaux, préſent de Vulcain, qui avoient les pieds & les cornes d'airain, & qui vomiſſoient des tourbillons de feu & de flamme, les atacher à une charue de diamant, & leur faire défricher quatre arpens d'un champ conſacré à Mars, qui n'avoit jamais été labouré, pour y ſemer les dents d'un dragon, d'où il devoit ſortir des hommes armés, qu'il falloit tous exterminer, ſans qu'il en reſtât un ſeul ; enfin tuer le monſtre qui veilloit ſans ceſſe à la conſervation de ce précieux dépôt, & exécuter tous ces travaux en un jour. *Jaſon*, ſûr du ſecours de Médée, accepta tout ; & le lendemain on s'aſſembla hors de la ville, dans le champ de Mars ; le roi d'un côté, acompagné d'une foule de ſes ſujets, accourut à ce ſpectacle ; de l'autre, le chef des Argonautes avec tous ſes compagnons, conſternés à la vue du danger auquel il alloit s'expoſer. On lâche les taureaux, dont la vue ſeule fait frémir les ſpectateurs. *Jaſon* les aprivoiſe, les met ſous le joug, laboure le champ, y ſeme les dents du dragon de Mars ; & lorſqu'il en voit ſortir des combatans, il lance une pierre au milieu d'eux, ce qui les met ſi fort en fureur, qu'ils s'entretuent les uns les autres : il va chercher le monſtre qui gardoit la toiſon d'or ; l'aſſoupit avec les herbes enchantées & un breuvage préparé, que ſon amante lui avoit donnés ; lui ôte la vie, & enleve le précieux dépôt. *Voyez* Aasyrthe, Aëtes, Médée, Trépied de Jason.

Jaſon, avec les Argonautes, reviut heureuſement à Iolchos, avec la gloire d'avoir réuſſi dans une entrepriſe où il devoit naturélement périr. Cependant Pélias ne ſe preſſoit pas d'acomplir ſa promeſſe, & retenoit toujours la couronne qu'il avoit uſurpée. Médée trouva encore le moyen de débaraſſer ſon époux de cet ennemi ; en feignant d'avoir un ſecret pour rajeunir Pélias qui étoit extrêmement vieux, elle engagea les filles du roi à égorger leur pere, ſous la belle eſpérance de le voir renaître. Ce crime de Médée ne rendit pas à *Jaſon* ſa couronne : Acaſte, fils de Pélias, s'en empara, & contraignit ſon rivel d'abandoner la Theſſalie, & de ſe retirer à Corinthe avec la princeſſe de Colchide. Ils trouverent, en cette ville, des amis & une fortune tranquille ; ils y vécurent dix ans dans la plus parfaite union, dont deux enfans furent le fruit, juſqu'à ce qu'elle fut troublée par l'infidélité de *Jaſon*. Ce prince, oubliant les obligations qu'il avoit à ſon épouſe, & les ſermens qu'il lui avoit faits, devint amoureux de Glaucé, fille du roi de Corinthe, l'épouſa, & répudia Médée. La vengeance ſuivit de près l'injure : la rivale, le roi ſon pere, & les deux enfans de *Jaſon* & de Médée en furent les victimes. *Voyez* Créon, Glaucé, Ménéa.

Jaſon, après la retraite de Médée & la mort du roi de Corinthe, ſon protecteur, mena une vie errante, ſans avoir d'établiſſement fixe. Médée lui avoit prédit, au raport d'Euripide, qu'après avoir aſſez vécu pour ſentir tout le poids de ſon infortune, il périroit accablé ſous les débris du vaiſſeau des Argonautes ; ce qui lui arriva en effet. Un jour qu'il ſe repoſoit ſur le bord de la mer, à l'abri de ce vaiſſeau qu'on avoit tiré à ſec, une poutre détachée lui fracaſſa la tête. Après ſa mort, il fut honoré comme un héros à qui on conſacra des ſtatues, & d'autres monumens héroïques.

„ L'hiſtoire de la Toiſon d'or, dit M. Rebaud de Saint Étienne, eſt connue de tout le monde : l'antiquité la trouva ſi brillante, qu'elle multiplia les poëmes qui la chantoient. (Il nous en reſte trois : ceux d'Onomacrite, d'Apollonius de Rhodes, & de Valerius Flaccus). Une toiſon d'or ravie par *Phryxus*, & gardée ſoigneuſement en Colchide, eſt l'objet de cette guerre fameuſe où *Jaſon*, à la tête de cinquante-deux guerriers, monta ſur un navire déſormais célebre, cingla vers la Colchide, enleva la toiſon à l'aide de

Médée, & revint en Theſſalie chargé de cette dépouille précieuſe. Je ne m'arrête pas à réfuter toutes les explications qu'on a données de cette hiſtoire; il ſuffira d'en établir une plus ſimple & plus vraie; mais toutes ces explications prouvent du moins que ce récit paroiſſoit fabuleux, & que c'étoit à regret, & comme mal gré ſoi, qu'on le regardoit comme une hiſtoire „.

„ Celle-ci étoit une des plus importantes de l'aſtronomie, parce qu'elle avoit raport à la premiere des conſtellations, en bélier qui ouvroit l'année. Ses voyages méritoient en effet d'être obſervés; & ſi quelque choſe pouvoit exciter le verve poétique, c'étoit la juſte impatience de voir ariver le printemps, d'être délivré des frimats „.

„ Quand enſuite le bélier a percouru preſque toute ſa carriere dans le ciel, & que le ſoleil eſt près d'entrer dans le ſigne du lion, la canicule eſt élevée au méridien & déſole les campagnes. Alors la vue du ſigne du bélier ne fait plus l'objet du déſir du laboureur; il ſoupire après le lever de ſignes plus favorables, & languit que le bélier diſparoiſſe & ſoit immolé. Il diſparoît en effet quand la vierge eſt toute entiere ſur ſon dos cette ſœur chérie qui doit le ſuivre. Dans ce voyage nouveau du bélier, où le point du départ eſt l'occident, il eſt évident que c'eſt à l'orient qu'il doit reparoître. Cet orient pour les Grecs, étoit la *Phrygie*, pays oriental de la mer Égée, & la *Colchide*, dernier terme de la mer Méditerranée à l'orient (les anciens appeloient la Colchide, l'extrémité du monde).

Ilicet extremi non littore ſolis Iberus
Condidit alta domos, & ſidera ſuſtulit aſtris.
(*Vad. Fl. Argon., l. III, v. 730*).

Cette mer s'étend en effet depuis le détroit de Gibralter juſqu'à l'embouchure du Phâſe: ce ſont-là des *termes*, des *colonnes*, au delà deſquelles ne peut aller le navigateur. Si les étoiles ſe couchent dans la mer atlantique, elles ſe levent dans la mer de Phrygie pour les habitans du Péloponeſe; pour ceux de la Theſſalie & de la Thrace, elles ſe levent aux extrémités du Pont-Euxin „.

„ Ces notions aſtronomiques, qui ſont de la plus grande ſimplicité, & dont l'obſervation tient aux temps primitifs, furent écrites par les peuples de ces temps d'une maniere figurée. Ils diſoient que les moiſſons eyent péri, l'oracle dit à Athamas, roi de Béotie, qu'il falloit immoler un des enfans, de *Néphélé* ou *Nuée*, l'une de ſes femmes. On déſignoit par-là le *bélier*, fils d'une petite *Nuée*, qui eſt ſur ſon dos, comme j'ai déja obſervé que le *centaure* étoit fils d'une *Nuée* qui eſt au méridien en même temps que lui: *Phryxus* ou le *Phrygien* étoit le nom de ce fils de la *Nuée*. Sa mere, avertie par *Crios* (*crios* eſt le nom du bélier en grec) de l'avis de l'oracle, prend le parti de ſouſtreire ſes enfens, le *jeune vierge* & *Phryxus*, à la cruauté d'Athamas; elle les met ſur le dos d'un *bélier*, & leur conſeille d'aller en Colchide auprès d'Aétas leur oncle, *fils du ſoleil*. Le bélier part, emportant *Phryxus* & le *vierge*, connue ſous le nom d'Hellé, après avoir parcouru le mer Égée, le Vierge, laſſée de cette courſe, ne put réſiſter à la fatigue, *& tomba dans la mer*; mais *Phryxus* eriva en Colchide; ſon premier ſoin fut de ſacrifier ſon bélier à Jupiter, & ſe toiſon fut ſuſpendue à un chêne ou un hêtre, dans un bois conſacré au dieu Mers. (J'ai déja dit que Jupiter préſidoit au ſigne du bélier, parce qu'il déſignoit le ſoleil du printemps: voilà pourquoi Jupiter Ammon étoit peint avec des cornes de bélier; Mers préſidoit au ſigne du ſcorpion, après le coucher duquel le bélier ſe leve)? Je ne m'arrête plus à faire voir que ces hiſtoires, purement aſtronomiques, n'ont pu eriver ſur la terre, & que ces voyages, pris à la lettre, ſeroient de la plus grande abſurdité „.

„ Ce voyage aſtronomique eſt décrit par les anciens en termes ſi clairs, qu'il eſt étonant qu'on n'y ait pas fait attention. „ Lorſque le bélier, „ dit Hygin, ſe couche avec les autres ſignes, „ le lion & la vierge occupent le ciel; alors la „ balance ſe leve, & ils parcourent le firmament „ après que le bélier s'eſt couché. Et quand ceux- „ ci ſe couchent à leur tour, le bélier, en ſe „ levant, vient redoner la lumiere „. *Cum autem cum reliquis ſignis ipſe aries occidit, & exortus eſt leo, virgo; tum chelæ exoriuntur, & in ſuperiore hemiſphærio, ariete occidente, vehuntur. Quæ cum occiderent, rurſus aries exortus efficiet lucem.* (*Hygin, de circul. l. IV*). Ce retour du bélier, & ſon empire dans le ciel, ſont einſi décrits par Manilius: „ Le bélier, partegeant également les conſtellations lorſqu'il eſt en milieu du ciel, dans la „ ſaiſon modérée du printemps, redone dre forces „ à la mer, à cette mer qu'il avoit ſubjuguée, „ lorſqu'après la chute de le vierge, il verſe des „ pleurs en ſe voyant déchargé d'un ſi précieux „ fardeau, & conduiſit ſon frere ſur le ri- „ vage „.

„ Lorſque Phryxus ent immolé ſon bélier à Jupiter dens le ſigne du bélier, Mercure, dit-on, convertit ſe toiſon en or; mais plus ſouvent cet animal eſt eppelé le béliee à la toiſon d'or (*Chryſomallos, vervex aureus*). C'eſt ainſi que le taureau evoit des cornes d'or & des pieds d'airein; que l'aigle portoit dans ſes ſerres des armes d'or; & que le baleine ou le gorgone evoit des écailles de fer „.

„ Il y avoit cependent dans le voyege céleſte du bélier une circonſtance importante qui, par le nombre & le grandeur des conſtallations qui en ſont le ſujet, forme une des plus brillantes hiſtoires aſtronomiques que l'entiquité nous ait tranſmiſes; c'eſt le lever du nevire *Argo*.

„ Quand le bélier eſt ſorti du méridien & qu'il a cédé le place au taureau, le navire Argo ſe leve

& ſemble ſe mettre à la pourſuite de l'animal fugitif. Il le ſuit à la trace; il prend la même route, & le terme de ſa courſe eſt également la Colchide. Cette courſe doit durer *deux mois*. Ce fut dans le temps, diſent les anciens, où le printemps finit & où les Pléiades ſe levent le matin, que les Argonautes s'embarquerent (*Nat. comes. voce Argo*); & c'eſt en effet l'époque la plus favoreble pour la navigetion, ſelon Héſiode & Aratus. Le navire ainſi placé ſur la ſphere, étoit donc un ſymbole très-ſignificatif „.

„ Cependant le vaiſſeau ne pouvoit tout ſeul conquérir la *Toiſon d'or* qu'il pourſuivoit; il falloit un pilote; il avoit beſoin du ſecours des vents; il devoit être monté par des guerriers, & ces guerriers devoient avoir un capitaine. Le veiſſeau & le voyege étent allégoriques, les héros devoient être de la même nature „.

„ D'abord ce fut *Minerve* qui en donna le deſſein; ce fut *Argus* qui le conſtruiſit; il fut fait dans le port de *Pagaze* ou *Chantier*, & ſon premier pilote fut *Lyncée*: on ne pouvoit mieux choiſir, car *Lynrée* avoit des ieux de *lynx*; il voyoit le fond des enfers & diſtinguoit les objets de cent trente mille pas; on aſſure même qu'il vit la nouvele lune dens le ſigne du bélier: circonſtance purement aſtronomique, & relative à l'objet du voyage dens lequel le bélier étoit le but des obſervations. On dit auſſi que *Typhis* étoit un des pilotes; & ce choix étoit très-bon encore, car la ville de *Typha* paſſoit pour fournir les meilleurs matelots de la Grece „.

„ Quant aux vents néceſſaires à le navigation, ils ne pouvoient leur manquer. *Calaïs* & *Zéthès*, Argonautes célebres, fils de *Borée* & du vent du nord, furent les premiers à s'embarquer & ils ramoient eux deux côtés du vaiſſeen; & quend un fut erivé chez *Phinée*, on prit les deux autres vents qui menquoient & qui étoient les propres neveux de *Calaïs* & de *Zéthès*; avec de telles précautions que ne devoit on pas eſpérer? En cas que le veiſſeeu eût beſoin d'être redoubé, on embarqua le célebre *Nauphlius* ou le *fabricateur des navires*. Enfin, ce voyege ayant lieu dans le firmament, quelques uns mettent *Aſtérius*, ou le firmament lui-même, eu nombre des Argoneutes; il fut eoſſi du voyage: il étoit fils de *Cométés* ou le *chévelu*, attribut donné aux cometes, & même eux étoiles. Voilà déja les noms allégoriques de quelques uns des Argonautes „.

„ Toute la jeuneſſe des princes grecs s'empreſſa pour entrer dens cette expédition; & parmi ces princes il y en e pluſieurs que nous evons déja vu être conſtellations. *Caſtor* & *Pollux*, qui ſont évidemment les deux *gémeaux*; *Eſculape*, qui étoit le *ſerpentaire* (*Bayeri Uranom. Cæſii cæl. aſtr. poet.*) *Amphiaraüs*, que nous avons vu être le cocher; *Jolas* autre cocher qui avoit aſſiſté à la chaſſe de Calydon, qui étoit le cocher & le compegnon d'Hercule; dans des jeux célébrés par les Argoneutes, il remporta le prix à la courſe du *char*. Parmi ces guerriers étoit encore *Télamon*, qui eſt le même qu'*Atlas* ou le *bouvier*. (*Bayer Uranom.*); *Périclymene*, prince tué depuis par Hercule, lorſque pour échaper au héros, il ſe transforme en *aigle*, & s'envola dans le ciel: ruſe inutile! Il ne put éviter ſes treits vainqueurs; & l'on voit encore permi les aſtres, cet *aigle* infortuné avec la fleche qui le perce; c'eſt le dédomegement que lui ont donné les dieux touchés de ſon infortune „.

„ Là étoit encore *Théſée*, dont tous les trevaux pareils à ceux d'Hercule, annoncent qu'il étoit l'Hercule des Athéniens (*Vide Bayeri Uranom.*) & *Phirithoüs* ſon compagnon & ſon ami. *Philoctete*, compegnon d'Hercule, étoit un des plus braves des Argonautes. Célebre per ſon arc & ſes fleches, perſone n'ignore ſes malheurs, & comment une *fleche* lui étent tombée ſur le pied il fut mis hors de ſervice. Si l'on veut bien ſe rapeler ce que j'ei dit; en racontent le cheſſe du ſanglier, du *ſagittaire*, ſur le pied duquel tombe le fleche qui le bleſſe, on verra que Philoctete eſt le ſagittaire lui même. En effet, on ne peut rien faire dans le ciel ſens ſon arc redoutable; & dans le ſiége aſtronomique de Troye on eut encore beſoin de lui „.

„ *Hylas* ou le *Verſeau*, petit fils d'*Orion*, & ſon voiſin dens le firmement, fut encore un des guerriers qui s'embarquerent. On ne ſeit que trop comment ce malheureux Argonaute, jeune & d'une figure chermante, chergé de *fournir de l'eau* à ſes compegnons, fut en puiſer avec la cruche qu'il tient encore. Il tomba dans les ondes, ſoit que ſe cruche l'entraînât, ſoit que les nymphes, épriſes de ſa beauté, ſe tireſſent à elles. Hercule, qui l'aimoit, quita ſes compagnons pour chercher *Hylas*, & les Argonentes ne les virent plus ni l'un ni l'eutre. Mais ſi vous regardez le planiſphere, vous verrez qu'à peine le navire *Argo* eſt-il monté de quelques degrés dens le ciel, que le *Verſeau* diſparoît, & après lui Hercule; ils n'aſſiſterent donc pas à la conquête de la toiſon; ils étoient ſortis du vaiſſeau „.

„ Je n'entre point dans le détail des autres Argonautes; ce détail me méneroit trop loin. D'eilleurs, il y en a pluſieurs dont nous n'avons que les noms; les poëtes ou les hiſtoriens n'en parlent qu'une fois, & il eſt impoſſible d'éteblir, à leur ſujet, des conjectures ſolides. Mais eu milieu de ces êtres allégoriques, que ſeroient, je vous prie, des êtres réels? (Permi les Argonautes étoient les peres de pluſieurs des princes qui ont aſſiégé Troye: Admete, Pélée, Laërte, Anée, Méléagre, &c. chacun d'eux demanderoit une longue ſuite d'explications. Mais dans une expédition céleſte, il ne peut y evoir des perſonages hiſtoriques.) À tant de héros il falloit un chef: il y avoit une toiſon à ramener de l'orient; cette toiſon, c'eſt celle du bélier porteur de *Phry-*

nus; le héros qui la pourſuit doit être aſtronomique auſſi, & nous devons le trouver dans le planiſphere. Pour que l'explication que je donne ſoit exacte, on doit exiger que les héros vainqueur du bélier ſoit une des conſtellations qui ſe levent quand le bélier ſe couche; eat on a vu que, dans le ſtyle allégorique, le conſtellation qui naît eſt le meurtrier ou le vainqueur de celle qui diſparaît de deſſus l'horizon „.

„ Deux conſtellations ſe levent lors du coucher du bélier; c'eſt *Hercule agenouillé* & *le Serpentaire* un des deux eſt phyſiquement le conquérant de la toiſon. Quelques anciens ont dit, en effet, qu'Hercule avoit été le chef des Argonautes; mais le plus grand nombre s'accorde à dire que cette brave jeuneſſe ayent prié Hercule de conduire l'expédition, ce heros le refuſa, & qu'il nomma lui même *Jaſon* comme celui qui avoit été indiqué par l'oracle. Il faut donc abſolument que le Serpentaire ſe mette à la pourſuite du bélier juſqu'en Colchide, & qu'il ne diſparoiſſe pas de deſſus l'horizon, que le bélier n'y ſoit remonté; c'eſt la tâche qu'il doit remplir. Il faut enſuite que le *Serpentaire* ſoit *Jaſon* lui-même „.

„ D'abord on donne ce nom au ſerpentaire, au raport de Céſius (*Coel. Aſtr. poet. XIII, pag.* 146.); & dans le grand nombre de noms que porte cette conſtellation, ainſi que toutes les autres, elle eſt appelée auſſi *Jaſon*. Comme elle a fourni à beaucoup d'autres fables, qu'il n'eſt pas à préſent de mon ſujet de raporter, il y en a qui ſont relatives à la médecine, parce que cette conſtellation, avec ſon ſerpent ou ſes ſerpens, portoit le nom d'*Eſculape*, ainſi que je l'ai déja obſervé. Le nom du *Jaſon* ſignifie préciſément le *médecin*. Enfin on ajoute qu'il avoit appris la médecine du centaure *Chiron* (ἰάομαι *iáomai*, ſignifie *je guéris*.). *Chiron* avoit auſſi enſeigné la médecine à Eſculape. *Nonnus*, parlant du combat des conſtellations contre le volcan Typhée, dit „ Le brillant Ophiucus lance ſon dard de ſes „ mains qui chaſſent les maux; il ſecoue le „ dos de ſes ſerpens nourris de feu (*Dionyſ. L.* „ *I.*) „. On voit ici que le double ſerpent d'Ophiucus a donné lieu de dire quelquefois qu'il y en avoit deux. Eſculape eut quatre enfans, *Jaſe*, *Hygiée*, *Égle* & *Panacée* (tous ces noms ſont relatifs à la médecine) „.

„ Le ſerpent d'Ophiucus avoit donné lieu auſſi à des fables aſtronomiques; à celle de *Cadmus*, qui cherche par-tout ſa ſœne *Europe*, & qui ne la trouve que dans le région du *Bœuf*, en Béotie, lorſque, ſelon l'oracle, il voit un bœuf agenouillé, comme eſt en effet celui du planiſphere. *Cadmus* eut, comme *Jaſon*, un ſerpent à combatre; comme lui, il en fut vainqueus, & il en ſeme les dents, dont il ſortit des hommes armés. Mais le ſerpentaire eſt auſſi nommé *Cadmus* (*Cæſius. ibid.*) „.

„ C'eſt en effet un terrible combet que celui du ſerpent & de l'homme qui le tient. Il y a une hiſtoire où le ſerpent eſt le vainqueur, c'eſt celle de *Laocoon*, autre nom du ſerpentaire (*ibid.*): & je ne puis m'empêcher de dire ici d'avance, que comme les Aſiatiques & les Grecs avoient également des fables aſtronomiques, le ſujet de la guerre de Troye n'eſt que le combat des héros qu'honoroient les Grecs, contre ceux qu'honoroient les habitans de l'Aſie mineure. Les guerriers de la Grece & ceux de l'Aſie ſont les uns & les autres dans le planiſphere „.

„ L'homme qui porte un ſerpent étoit donc *Eſculape*; l'homme qui combat un ſerpent étoit *Jaſon*. Mais, outre ce ſerpent, il y en avoit un qui gardoit la toiſon, & qu'il falloit abſolument ſubjuguer, c'eſt-à-dire, faire dormir, faire coucher avant que d'eriver au bur de la courſe; c'eſt celui que combatit Hercule dans un de ſes travaux, celui qui acompagne le navire, en un mot, l'*hydre céleſte*. Les anciens diſent que ce ſerpent étoit auſſi long qu'un vaiſſeau à cinquante rames; en effet, il eſt de la même longueur que le navire *Argo*, ſur lequel il eſt placé. Il gardoit la toiſon; mais dans les figures faites d'après Aratus & Germanicus (édit. d'Alde Manuce. M. I D.), il eſt dépeint grimpant ſur un arbre dont il garde les fruits; le ſerpent eſt appelé *arborem conſcendens*. Cet arbre portoit des fruits d'or; c'eſt-là que ſe tenoit le fameux remeau d'or qu'il falloit cueillir dans les initiations, avant que d'entrer en enfer; car j'ai déja obſervé que le pole auſtral déſigne le tartare; & Virgile met les centaures & l'hydre de Lerne à la porte des enfers „.

„ Les anciens qui avoient fait du planiſphere un théâtre fidele de toutes les ſcènes qu'exécutent les conſtellations, avoient parfaitement déſigné l'objet de cette courſe; car au ſommet de l'arbre, ils avoient dépeint la *toiſon d'or* que le navire alloit chercher. Apollonius & Valerius Flaccus, qui nous ont tranſmis ces poëmes, le diſent poſitivement. „ Jaſon & Médée, dit Apollonius, „ ſortirent du vaiſſeau; ils ſe rendirent dans le „ bocage où étoit la couche du bélier; c'eſt-là „ qu'il fléchit les genoux, lorqu'il eut tranſporté „ ſur ſon dos le fils d'Athamas . . .; ils s'avancerent „ par un ſentier étroit, juſque vers la forêt ſacrée, „ cherchant ce hêtre immenſe auquel étoit ſuſpendue la toiſon, ſemblable à une nuée que le „ ſoleil levant empourpre de ſes rayons „. (*Apollon. Argon. IV. v.* 154 *& ſeq. L. II. v.* 1248 *&* 1270. *& Valerius Flaccus.*) Sur le dos du ſerpent étoit la *coupe médicinale*, ou de *Médée*, d'où devoit découler la liqueur deſtinée à aſſoupir le dragon; & cette coupe s'y voit encore „.

„ Voilà donc quelques-unes des conſtellations qui entrent dans l'hiſtoire de *Jaſon*, parfaitement déſignées; le *bélier* qu'il va chercher, la *toiſon* qu'il doit conquérir, le *ſerpent* qu'il doit endormir, & le *fleuve* même qu'il doit traverſer avant ſon départ, le *fleuve céleſte* qui ſe couche un peu

après que le ſerpentaire s'eſt levé, & dans lequel ce héros n'a pas le temps de mettre les deux pieds „.

„ Voici maintenant l'hiſtoire céleſte du ſerpentaire. Quand le bélier s'eſt plongé dans les ondes pour prendre la route de la Colchide, le ſerpentaire, chargé de le ramener, ſe leve dans le firmament: le fleuve céleſte eſt près de diſparoître, le ſerpentaire le traverſe aiſément; il s'embarque ſur la navire, il ſurmonte les taureaux céleſtes & les force de labourer; il s'avance enſuite vers l'arbre ſacré; aidé de la coupe de Médée, il endort le dragon énorme, & enleve la toiſon. À peine la queue de l'hydre a-t-elle diſparu, que le bélier reparoît à l'orient; il ſort des mers de la Colchide, & l'aventure eſt terminée „.

„ J'ai donné une deſcription exacte de la marche de cette conſtellation: on va voir que l'hiſtoire de *Jaſon* lui eſt parfaitement conforme. Un oracle avoit annoncé à Pélias, qui avoit détrôné Éſon roi de Theſſalie, qu'il le ſeroit lui même par un deſcendant d'Éolus: il conjecturа que cette prédiction ne pouvoit regarder que les enfans d'Éſon même; en ſorte qu'Alcimede ſa femme ayant acouché, il fit enlever le petit Dolomede (*l'habile médecin*, celui qui guérit avec adreſſe), nommé depuis *Jaſon*; il le mit ſur un mauvais *vaiſſeau*, & l'expoſa à la mer: mais ſes parens le ſauverent; ils le cacherent dans l'antre de *Chiron*, aux ſoins duquel l'éducation du jeune prince fut confiée. Cette circonſtance eſt purement aſtronomique, car le Serpentaire & Chiron ſont enſemble dans la partie cachée du ciel. Ils ſont également enſemble dans la partie lumineuſe, & nous verrons qu'il ſervit encore à *Jaſon* pendant ſon voyage „.

„ Cependant, le jeune prince devenu grand, & inſtruit par Chiron dans l'art de la médecine, fut appelé *Jaſon*, ou le *médecin*. Il ſortit de l'antre, & ſe trouvant ſur les bords du fleuve Anaure, il y laboura. Le fleuve Anaure eſt le fleuve céleſte, qui n'eſt pas encore couché quand le Serpentaire ſe leve. Il eſt appelé Anaure, parce qu'il y avoit une riviere de ce nom, où l'on mettoit le lieu de la ſcène. D'autres ont dit que c'étoit le fleuve Évene; & cette circonſtance eſt indifférente. On ne voit pas trop ce que fait ici la circonſtance du labour, qui ſemble ne pas tenir aux autres aventures: mais les anciens ne diſoient rien inutilement dans ces hiſtoires; & quand on ne pourroit pas expliquer ce fait particulier, il ne s'enſuivroit pas que l'explication des autres faits fût mauvaiſe „.

„ Quoi qu'il en ſoit, *Jaſon laboura*. Enſuite il s'achémina à la cour de Pélias. Chemin faiſant, il eut beſoin de traverſer le fleuve Anaure; il ne ſavoit comment faire; il trouva Junon déguiſée en vieille, qui le prit ſur ſes épaules & le porta. D'autres diſent que ce fut lui qui porta Junon ſur ſon dos. Mais de quelque maniere qu'on prene cette fable, c'eſt une fable; & comme elle ne peut être qu'aſtronomique, & que Junon eſt la *lune*, cette circonſtance tient à un aſpect obſervé de la *vieille lune*, à l'époque où le fleuve va diſparoître, & où il faut le traverſer. (Dans les peintures qu'on traçoit des dieux aſtronomiques, on obſervoit de leur donner des attributs relatifs à leur âge; on changeoit ces attributs; on habilloit & on déshabilloit les ſtatues. Cérès, après la porte de Proſerpine, c'eſt à dire, en hiver, étoit habillée de noir. Apollon & Bacchus ont été peints quelquefois avec une barbe. La lune étoit peinte une ou trois; elle étoit, ſelon ſon âge, ou vierge, ou amante, ou matrone, ou ſage femme „.)

„ Cependant *Jaſon*, ne mit qu'un pied dans le fleuve, car il n'eut pas le temps de les y mettre tous deux, & le fleuve eſt couché avant que les deux jambes du ſerpentaire ſoient ſur l'horizon: il perdit à cette occaſion un de ſes ſouliers; & ſe préſenta dans cet état à la cour de Pélias. Or, l'oracle avoit averti Pelias de ſe défier de quelqu'un qui ſe préſenteroit à lui un pied chauſſé & l'autre nu. Le roi frapé, comme on peut croire, de l'apparition de *Jaſon*, ſi conforme à la menace de l'oracle, chercha à ſe défaire de lui, en ordonant d'aller chercher la toiſon d'or „.

„ Alors fut conſtruit le vaiſſeau. Les Argonautes dont j'ai parlé, s'embarquerent, c'eſt-à-dire, que les principales conſtellations qui font le voyage céleſte en même temps que le ſerpentaire, s'embarquent avec lui. Chiron leur fit connoître les aſtres & leur enſeigna la route qu'ils devoient tenir: & voilà pourquoi l'on dit que Chiron étoit inventeur de l'Aſtronomie, circonſtance fabuleuſe, ſur laquelle le grand Newton avoit fondé ſa chronologie. Le centaure Chiron paſſoit pour avoir enſeigné la chirurgie, parce que ſon nom ſignifie l'art de la *main*, qui s'appele *cheir* en grec. La main armée d'une fleche fut long-temps le ſymbole du Sagittaire, appelé auſſi la main. Il eſt à cheval, il avoit enſeigné l'équitation; il eſt chaſſeur, on lui devoit la ſcience de tirer de l'arc, & il avoit mené Achille à la chaſſe. Il ſe leve avec le navire, il fut de l'expédition, & enſeigna la route aux Argonautes. Je paſſe les circonſtances du voyage, auxquelles je dois revenir, & je ſuis *Jaſon* à la cour d'Aétus, auquel il commença par demander la toiſon „.

„ Le ſerpentaire eſt placée perpendiculairement ſur la ſigne du ſcorpion, & eſt portée par lui; & lorſque le ſoleil eſt dans ſon dernier ſigne, c'eſt l'annonce du labourage. Celui qui étoit porté par le ſcorpion, ſur le dos duquel ſont apuiés les pieds du ſerpentaire, cet homme, dis-je, étoit le laboureur, & annonçoit les travaux de la ſaiſon „.

„ Dans les calendriers anciens où la balance n'exiſtoit pas, & où le ſcorpion occupoit deux

places, il ſuivoit immédiatement la vierge comme le labourage ſuccede aux moiſſons. La vierge porte un épi à la main, ſigne parlant qu'il eſt aiſé de reconoître. On l'appela *Cérès*, & c'étoit elle qoi avoit fait don aux humains du *blé* & de la *charue*. On la dépeignit, comme chacun ſait portée ſur un char; c'étoit le char aratoire, & il étoit atelé de *deux ſerpens* „.

„ *Cérès* fit préſent de ce char, comme on fait encore, à Triptoleme ſon fils, qui étoit dépeint porté ſur ſa charue & traîné par les deux ſerpens. *Triptoleme* étoit le laboureur, le ſerpentaire des Athéniens, & l'on célébroit ſes fêtes à Éleuſis. Être porté par le ſcorpion, ou être porté par le char aratoire, étoit la même choſe. On voit donc ici deux ſymboles anciens, celui de *Cérès*, portant des épis, & traîné ſur le char atelé des deux ſerpens d'*Ophiucus*; & celui d'Ophiueus ou du ſerpentaire, porté ſur le dos du ſcorpion, & traîné par deux ſerpens. Cela ſignifioit que les époques, d'abord de la moiſſon, & enſuite du labourage, étoient arivées „.

„ Cependant il y a lieu de croire que le ſcorpion avoit été auparavant figuré par une charue; premiérement, pour les raiſons que je viens de dire, & enſuite parce que le nom oriental du ſcorpion déſigne auſſi l'action de déchirer, de labourer la terre. Les Hébreux l'appeloient & les Arabes l'appelent encore *Hacrab*, qui vient de la racine *hacrab*, déraciner, déchirer. Manilius qui s'eſt fort étendu à raconter les influences des conſtellations, tranſmiſes par les anciens, & qui ſont toujours tirées du nom de ces conſtellations & de leur ſens, dit que ceux qui naiſſent ſous la conſtellation du ſcorpion, s'adoneront à la charue & qu'ils ſeront laboureurs; & il arache cette influence à la queue du ſcorpion, qui déſigne auſſi le coutre de la charue. Celui qui naît ſous le ſigne du ſcorpion, au moment où les étoiles de ſa queue brillent dans le firmament, celui-là accroîtra le nombre des villes, & ſoumettant des taureaux au joug, il tracera l'enceinte des cités, ou bien il renverſera les villes mêmes, il les réduira en champs labourables, & voiturera les récoltes dans les greniers. En ſtyle aſtronomique, cela ſignifie qoe le ſcorpion eſt l'annonce du labourage, & qu'il en eſt l'inſtrument. Le ſigne aſtronomique dont nous nous ſervous encore pour déſigner le ſcorpion, & qui ne reſſemble en aucune maniere à cet animal, reſſemble beaucoup plus à une charue montée ſur ſes roues, & terminée par un coutre. C'eſt le ſigne primitif rédoit au ſimple trait, comme le verſeau, le poiſſons, le lion, les gémeaux, &c. Scaliger & les autres ſavans qui ont fait des recherches à cet égard, me paroiſſent avoir mal expliqué ce ſigne abrégé du ſcorpion „.

„ Une autre hiſtoire compoſée à propos du ſerpentaire, prouvera évidemment que cette conſtellation étoit l'annonce du labourage. On racontoit que *Cérès* s'étoit rendue amoureuſe d'un homme nommé *Jaſion*, dont on voit déja que le nom reſſemble beaucoup à celui de *Jaſon*, s'il n'eſt pas le même. Cérès lui acorda ſes faveurs dans un champ défriché & labouré trois fois; & de ce commerce naquirent deux freres, *Plutus* ou le dieu des richeſſes, *Philomélus*, celui qui aime les troupeaux. L'injuſte Plutus prenoit tous les biens pour lui, & n'en faiſoit point part à ſon frere; alors Philomélus s'adona à la culture des troupeaux; il acheta deux bœufs, il les fit labourer; & Cérès enchantée des ſuccès de ſon fils, le plaça parmi les aſtres, ſous le nom du *bouvier*; cette conſtellation étoit en effet le ſymbole & l'annonce de la moiſſon, comme je le prouverai évidemment à la fin de cet article. On voit par cette hiſtoire de Philomélus, fils d'Iaſion, une parenté allégorique entre le bouvier & le ſerpentaire. Le bouvier étoit le moiſſoneur, & le ſerpentaire qui le ſuit étoit celui qui labour, & auquel le moiſſoneur ordoue de batre les grains, d'ateler des taureaux & de labourer la terre ſous le ſigne du ſcorpion. Auſſi cette même hiſtoire courinue ſur le même ton. Iaſion reçur Cadmus chez lui dans l'île de Samothrace, au moment ou Cadmus alloit épouſer ſa ſœur Hermioue. Toos les dieux aſſiſterent aux noces & lui firent des préſens; Cérès lui donna du blé, ces épis qu'elle tient à la main, afin que Iaſion le ſemât. Mais *Jaſon*, *Jaſion*, & même *Jaſus*, frere de Dardanur, ne ſont autre choſe que le ſerpentaire „.

„ Nous voyons donc ici l'explication de la fable de *Jaſon* & de celle de Cadmus. Quelque ſoin que je prene de l'abréger, je ne puis me diſpenſer de donner les détails néceſſaires; & comme c'eſt encore ici une clef de l'explication de beaucoup d'autres hiſtoires greques, je dois en dire aſſez pour que l'on y trouve les regles qui peuvent ſervir à les débroullier „.

„ Avant que *Jaſon* pût conquérir la toiſon, il avoit d'autres travaux aſtronomiques à remplir. *Æetas* le lui ſignifia en ces termes pleins de courage, & que dictoit une fureur ſecrete: „ pourquoi m'adreſſes-tu, ô *Jaſon*, de ſi longs diſcours? Si vous êtes en effet de la race des „ dieux, & qu'égaux à moi en valeur, vous „ ſuyez venus tenter des avenrures, je te livrerai „ la toiſon d'or, pourvu que tu te ſoumettes aux „ épreuves néceſſaires; car je ne ſuis point jaloux „ des héros tels que vous me dépeignez le maître de la Grece. Le combat auquel j'expoſerai „ ton courage, quelque périlleux qu'il ſoit, eſt „ un exploit que je fais moi-même. J'ai dans le „ champ de Mars deux taureaux aux pieds d'airain, & dont les naſeaux ſoufflent la flamme. „ Je les ſoumets au joug, & je les fais labourer „ quatre arpens dans un champ conſacré au dieu „ Mars. Ce que je ſeme n'eſt point le froment „ de Cérès, mais les dents d'un ſerpent horrible; „ elles ſortent de la terre ſous la forme de guerriers armés; je me jete au milieu d'eux avec „ ma lance, & je les mets en pieces. Tous ces

travaux

„ travaux ſont l'ouvrage d'un ſeul jour : le matin „ j'atele les taureaux, & le ſoir ma moiſſon eſt „ faite. Si tu acheves en un jour cet exploit, je te „ livre la toiſon ; ſinon, n'eſpere rien de moi ; „ il ſeroit indigne d'un homme de cœur de cé„ der à un homme moins brave que lui „. (*Apollon. Argon. l. III, v. 401, & ſeq.*) Cette pompe de paroles ne doit plus nous étoner, depuis que nous connoiſſons le génie des anciens ; puiſque l'aſtronomie & l'agriculture étoient miſes en poëmes épiques, il falloit bien que des héros poétiques parlaſſent un langage digne d'eux. L'ordre donné à *Jaſon* a évidemment raport au laboorage : les taureaux qu'il doit atteler ſont les *bœufs* céleſtes, ceux qui traînent le char ſeptentrional ; les bœufs d'Icare, qui eſt auſſi le bouvier ; les bœufs d'Hercule que ce héros embarqua avec lui ; les bœufs du ſoleil qu'oſerent arequer les compagnons d'Ulyſſe. Ils ont des pieds d'airain, comme la biche céleſte & comme le taureau ; comme celui-ci ils ſouflent la flamme, emblême de la lumiere que répandent les conſtellations. Les dents de la conſtellation *azimech*, dont il va être queſtion, de cette lance entourée de gerbes & ſurmontée de ſerpens, ces dents ſont le blé lui-même qui tombe ſous le fléau ; & ces guerriers armés, au milieu deſquels *Æetas* faiſoit voler ſa lance pour les exterminer, ſont les blés qui tombent ſous le fléau du moiſſoneur. Et cette derniere explication que je donne, n'eſt pas plus arbitraire que les autres. Heſiode parlaoi dans ſa Théogonie (*Théog. v.* 183.) de la mutilation allegorique du ciel avec une faux miſe dans la main de Saturne, dit que le ſang du ciel devint fécond ; que la terre reçut ces gouttes précieuſes, & qu'au bout d'un certain temps, elle produiſit les vaillantes *Érinnys*, c'eſt un des noms de Cérès, les géans armés de lances, c'eſt-à-dire, les epis de blé & les nymphes des fruits, connues ſous le nom de *Mélies* „.

„ *Jaſon* ou le ſerpentaire, ayant reçu l'ordre de dompter les taureaux & de labourer, obéit : il alla dans le champ de Mars, car ce dieu préſide à la conſtellation du ſcorpion ; il courut après les bœufs, les atteignit, les mit ſous le joug, labour, ſema les dents, & tua tous les guerriers armés de lances. „ C'eſt ainſi, dit *Apollonius*, „ que lorſque Jupiter répand du ciel des orages, „ les plantes qui fleuriſſoient dans un verger, ſont „ renverſées ſur la terre : la triſteſſe & la dou„ leur s'emparent de leur cultivateur paiſible, qui „ voit tous ſes travaux perdus : tel fut le chagrin „ qui remplit le cœur d'*Aétas*. (*Apoll. Argon. l. III. v.* 1398.) „.

„ Voilà de grands exploits ; mais il reſtoit encore une autre conſtellation à vaincre, c'eſt le dragon, qui a toujours les yeux ouverts, & qui grimpant ſur l'arbre où la toiſon eſt ſuſpendue, épouvante tous ceux qui oſeroient en approcher. J'ai fait voir en détail que ce dragon eſt l'hydre céleſte, dernier travail du ſerpentaire, qui voit enfin le bélier monter derriere lui ſur l'horizon „.

„ Le bouvier eſt placé perpendiculairement au deſſus de la vierge ; celle-ci tient dans ſa main un épi, & anciénement elle tenoit des épis. Le bouvier tient une faux, & à ſes pieds eſt une conſtellation appelée la chévelure de Bérenice, mais qui repréſentoit autrefois un faiſceau d'épis autour d'une lance. (*Bayer. Uranom. Cæſii Cæl. Aſtr. Poet. X. p.* 138.) Son nom étoit *Azimech*, & c'eſt auſſi celui qui eſt donné au faiſceau d'epis que tenoit la vierge, ou la lune, annonce des moiſſons. Cette lance, entourée d'épis, étoit un ſigne très-expreſſif de l'époque des moiſſons, au moment où le ſoleil eſt dans la maiſon de la vierge „.

„ Le bouvier tient de l'autre main un bâton qui lui ſert à piquer ſes bœufs, mais dont la forme & les noms ſont très-différens : comme moiſſoneur, le *bâton recourbé* ou *briſé*, le *colorobon* étoit un fléau, annonce de la moiſſon, & de l'exécution que devoit faire le moiſſoneur ſur les épis qui étoient à ſes pieds. C'étoit l'opération que faiſoit Aétas, quand il ſe jetoit avec ſa *lance* au milieu des guerriers armés, & les tuoit juſqu'au dernier. Il impoſa cette tâche à *Jaſon* „.

„ Enfin, cette même figure d'Azimech, ces gerbes qui entourent une lance, cette figure, dis-je, eſt peinte ſingliérement, au raport de Bayer, ſur la ſphere des Turcs. On voit ſortir, dit-il, *un faiſceau de feuillages, ou de je ne ſai quelles herbes, d'autour d'une lance qui porte des chiens ou des ſerpens*. C'eſt ici la raiſon de la fable des géans armés, qui étoient nés des dents ſemées d'un ſerpent, & que combattirent *Jaſon* & *Cadmus*, les exécuteurs de la moiſſon ; car les grains qui tomboient ſous le fléau, étoient nés des dents de ces ſerpens „.

„ Au reſte, la lance *azimech* fut auſſi appelée *quenouille*, & c'eſt à cette *quenouille* que fila l'Hercule céleſte. Elle eſt appelée la *quenouille*, le fuſeau, la filaſſe „.

(*Article de M. Rabaud de St. Étienne.*)

JASON. On voit à Verſailles ſa ſtatue appelée fauſſement Cincinnatus. *Voyez* CINCINNATUS.

Un bas-relief du palais Borgheſe, repréſente *Jaſon* domptant les taureaux aux pieds de bronze.

JASPE, pierre étincelante, opaque. L'opacité le diſtingue de l'agate. Les moindres accidens & les moindres couleurs des *jaſpes* leur ont fait donner des noms différens par les anciens naturaliſtes ; c'eſt ainſi qu'ils ont nommé *lapis pantherius*, ou *pierre de panthere*, un *jaſpe* jaunâtre moucheté de rouge. Pline donne le nom de *grammias* à un *jaſpe*, dans lequel on voyoit des taches ou des veines blanches ; ſans parler d'une infinité d'autres noms qui ont été donnés aux *jaſpes* en faiſant de différences qui ne ſont qu'ac-

cidenteles, & qui ne chengent rien à la nature des pierres.

Le *jaſpe ſanguin* eſt vert, & rempli de teches rouges comme du ſang; on l'apele ſouvent *jaſpe-héliotrope*.

Le *jaſpe floride*, ou *fleuri*, eſt de pluſieurs conleurs diſſerentes.

Le *lapis lazuli* eſt un vrei *jaſpe* d'un bleu plus ou moins vif, parſemé de petits points brillans comme de l'or. *Voyez* LAPIS.

Le caillou d'Égypte eſt un vrei *jaſpe* d'une couleur brune, dans lequel on voit des accidens noirâtres tout-à fair ſinguliers. C'eſt une mine de fer herborisée, aſſez pauvre.

Le caillou de Rennes, ou pavé de Rennes, eſt auſſi un vrai *jaſpe* jaunâire, ou d'un brun clair & rougeâtre.

JASPE-*agate*, eſpece d'agate, dans laquelle ſe trouvent quelques parties entiérement opaques, & qui ſont du *jaſpe*.

JASPE-*camée*, pierre précieuſe, demi-tranſparente, connue ſur-tout des lapidaires italiens, mais qu'on ne voit guere parmi nous. Il eſt rare de la trouver grande; elle eſt compoſée de zônes ou de couches aſſez larges, d'un beau blanc & d'un beau vert, qui reſſemble à celui de quelques *jaſpes*. On trouve, dit-on, cette pierre dans les Indes orientales, & dans quelques endroits de l'Amérique; les Italiens en ſont fort curieux, ils la nomment *jaſpi-cames*, & s'en ſervent comme des autres *camées*, pour y graver des figures en relief, ou en creux, & pour contre-faire des antiques.

JASPE-*onyx*. Quelques naturelliſtes donnent ce nom à une eſpece de *jaſpe*, dans lequel il ſe trouve des raches ou des veines tranſperentes, & de la couleur de la coroe ou des ongles, telle que l'onyx; cela vient de ce que la partie colorante, qui a donné l'opaeité à la pierre, n'a pas également pénétré par tout.

JAVELOT. On voit dans Homere, Agamemnon armé de deux *javelots* ſemblables à de grandes fleches, qui ſe lançoient de la main. La pointe en étoit srès afilée, & quelquefois en forme d'hameçon.

Le *javelot* étoit l'arme particuliere des vélites, ou troupes légeres des Romains. Il avoit pour l'ordinaire deux coudées de long & un doigt de grôſſeur. La pointe étoit longue d'un grand palme, & ſi aménuiſée, dit Polybe, qu'au premier coup elle ſe fauſſoit; ce qui empêchoit les ennemis de les renvoyer.

JAVELOT, eſpece de dard qu'on lançoit contre un but dans les jeux agonoſtiques; & celui qui le lançoit le plus près du but étoit victorieux. Le *javelot* dont ſe ſervoient les penthathles, ſe nomma ἀκοντιον chez les Grecs, & l'exercice s'appeloit ἀκόντιον; c'étoit un des cinq qui compoſoient le penthathle, ſuivant l'opinion la plus commune; les quatre autres étoient la courſe, le ſaut, le diſque & la lute.

JAÛNE (couleur). Cette couleur étoit eppelée *croceus*, loeſqu'elle étoit extraite du ſafran. Sous le nom *Flavus* elle déſignoit le *jaûne paille*, d'où Cérès étoit ſurnomée *Flava*, & Apollon aux blonds eheveux, *Flavus Apollo*. Sous les noms *Luteus* & *Melinus* elle déſignoit le *jaûne* des œufs & des pommes, μήλινον χρῶμα.

JEAN, tyran ſous Théodoſe II.

JOANNES AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

RR. en or, rares en quinaires.

RRR. en ergent.

RRRR. en P. B. on uniqne dans le collection de d'Ennery.

JEAN ZIMISCÈS.

JOANNES ZIMISCES AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

O. en or, & en ergent.

C. dans les trois modules de B.

Ce prince fit mettre ſur tontes ſes monoies le figure de Jéſus-Chriſt, avec le nom d'EMMANUEL; au revers de ce monoies, il y a pour inſcription *Jeſus Chriſtus, rex regnum*.

JEAN II. Comnene, dit Porphyrogénete.

JOANNES PORPHYROGENITUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

RR. en or.

RR. en argent.

R. en M. B.

R. en P. B.

JEAN III. (Ducas Vatace.)

JOANNES AUGUSTUS.

Les médailles de ſon regne manquent.

JEAN IV. Laſearis.

JOANNES LASCARIS AUGUSTUS.

Ses médailles manqnent.

JEAN V. PALÉOLOGUE.

JOANNES PALÆOLOGUS AUGUSTUS.

Les médailles de ce regne manquent.

JEAN VI. CANTACUZÈNE.

JOANNES CANTAC ZENUS AUGUSTUS.

Ses médailles ne ſont point connues.

JEAN VII. PALÉOLOGUE.

JOANNES PALÆOLOGUS AUGUSTUS.

Comme il n'y a point de médailles de Manuel II, on n'en tronve pas non plus de Jean VII.

JEAN VIII. PALÉOLOGUE.

JOANNES PALÆOLOGUS AUGUSTUS.

On connoît un grand médaillon d'or de Jean VIII, & un de bronze, que le P. Banduri a tiré de l'ouvrage de Dueange.

JECORUS, eruſpice qui exeminoit le foie, *jecur*.

JÉHUD, ou JÉHOUD, fils de Saturne & de le nymphe Anobret, ſelon Porphyre. Saturne, régnant en Phénicie, dit-il, ent un fils de la nymphe Anobret, auquel il donna le nom de JÉHUD, qui, en langue phénicienne, ſignifie uniqne. Dans une guerre très-dengereuſe, que ce prince fut obligé de ſontenir, ayant convert ſon fils *Jéhud* des ornemens royeux, il l'immole ſur

ou autel qu'il avoit élevé exprès. (*Euſeb. Præp. Ev. l. I.*)

JENTACULUM, déjeûner des Romains, repas léger qu'ils faiſoient entre le lever du ſoleil & midi, avec du pain, des dattes, des raiſins ſecs, du miel ou des fruits confits au miel. Voiſque remarque de l'empereur Tacite (*cap. II.*) qu'il ne *déjeûnoit* qu'avec du pain ſec, *panem niſi ſiccum*. Martial dit (*8. 67.*) d'un homme qui venoit *déjeûner* à la cinquieme heure du jour, vers nos dix heures & demie, qu'il venoit trop-tôt pour dîner, & trop tard pour *déjeûner*. Pour le *déjeûner* des Grecs, *voyez* ACRATISMA.

JÉSUS CHRIST (années de). *Voyez* ANNÉES de J. C.

JETON, ſ. m. *litt. anc. & mod.* J'appele de ce nom tout ce qui ſervoit chez les anciens à faire des calculs ſans écriture, comme petites pierres, noyaux, coquillages, & autres choſes de ce genre.

L'on a donné dans le recueil de l'acad. des belles lettres, l'extrait d'un mémoire inſtructif dont je vais profiter, ſur l'origine & l'uſage des *jetons*. Ils ſont peut être auſſi anciens que l'arithmétique même, pourvu qu'on ne les prene pas pour ces pieces de métal fabriquées en guiſe de monoie, qui ſont aujourd'hui ſi communes. Des petites pierres, des coquillages, des noyaux, ſuffiſoient au calcul journalier de gens qui mépriſoient, ou qui ne connoiſſoient pas l'or & l'argent. C'eſt ainſi qu'en uſent encore aujourd'hui la plupart des nations ſauvages; & la maniere de ſe ſervir de ces coquillages ou de ces petites pierres, eſt au fond trop ſimple, & trop naturele pour n'être pas de la premiere antiquité.

Les Égyptiens, ces grands maîtres des arts & des ſciences, employoient cette ſorte de calcul pour ſoulager leur mémoire. Hérodote nous dit, qu'outre la maniere de compter avec des caracteres, ils ſe ſervoient auſſi de petites pierres d'une même couleur, comme faiſoient les Grecs; avec cette différence que ceux-ci plaçoient & leurs *jetons* & leurs chifres, de la gauche à la droite, & ceux-là de la droite à la gauche. Chez les Grecs, ces petites pierres qui étoient plates, polies & arondies, s'appeloient ψῆφοι; & l'art de s'en ſervir dans les calculs, ψηφοφορία. Ils avoient encore l'uſage de l'ἄβαξ, en latin *abacus*. *Voyez* ABAQUE.

Ces petites pierres que je dis avoir été nommées ψῆφοι par le Grecs, furent appelées *calculi* par les Romains. Ce qui porte à croire que ceux-ci s'en ſervirent long temps, c'eſt que le mot *lapillus* eſt quelquefois ſynonyme à celui de *calculus*. *Voyez* CALCULI.

Lorſque le luxe s'introduiſit à Rome, on commença à employer des *jetons* d'ivoire; c'eſt pourquoi Juvénal dit (*ſat. XI.* v. 131.):

. . . . . *Adeo nulla uncia nobis*
Eſt eboris nec Teſſellæ, nec calculus ex hac
Materia . . . . . .

Ces expreſſions qui tenoient lieu de proverbes, prouvent que chez les Romains la maniere de compter avec des *jetons* étoit très-ordinaire: de là ces mots *ponere calculos*, pour déſigner une ſuite de raiſons; *hic calculus accedat*, pour ſignifier une nouvele preuve ajoutée à pluſieurs autres; *calculum detrahere*, lorſqu'il s'agiſſoit de la ſuppreſſion de quelques articles; *voluptatum calculos ſubducere*, calculer, conſidérer par déduction la valeur des voluptés; & mille autres qui faiſoient alluſion à l'addition ou à la ſouſtraction des *jetons* dans les comptes.

C'étoit la premiere arithmétique qu'on apprenoit aux enfans, de quelque condition qu'ils fuſſent. Capitolin parlant de la jeuneſſe de Pertinax, dit, *puer calculo imbutus*. Tertullien appele ceux qui apprenoient cet art aux enfans, *primi numerorum arenarii*; les juriſconſultes les nommoient *calculones*, lorſqu'ils étoient ou eſcleves, ou nouvélement afranchis; & lorſqu'ils étoient d'une condition plus relevée, on leur donnoit le nom de *calculatores* ou *numerarii*. Ordinairement il y avoit un de ces maîtres pour chaque maiſon conſidérable, & le titre de ſa charge étoit *a calculis*, *a rationibus*.

On ſe ſervoit de ces ſortes de *jetons* faits avec de petites pierres blanches ou noires, ſoit pour les ſcrutins, ſoit pour ſpécifier les jours heureux ou malheureux. De là vinrent ces phraſes *ſignare*, *notare aliquid albo nigrove lapillo*, *ſeu calculo*, *calculum album adjicere errori alterius*, approuver l'erreur d'une perſone.

Mais les *jetons*, outre la couleur, avoient d'autres marques de valeur, comme des caracteres ou des chifres peints, imprimés, gravés; tels étoient ceux dont la pratique avoit été établie par les loix pour la liberté des ſuffrages, dans les aſſemblées du peuple & du ſénat. Ces mêmes *jetons* ſervoient auſſi dans les calculs, puiſque l'expreſſion *omnium calculis*, pour déſigner l'unanimité des *ſuffrages*, eſt tirée du premier emploi de ces ſortes de *jetons*, dont la matiere étoit de bois mince, poli, & froté de cire de la même couleur, comme Cicéron nous l'apprend.

On en voit la forme dans quelques médailles de la famille Caſſia; & la maniere dont on les jetoit dans les urnes pour le ſcrutin, eſt exprimée dans celles de la famille Licinia. Les lettres gravées ſur ces *jetons*, étoient *V. R. uti rogas*, & *A. antique*. Les premieres marquoient l'approbation de la loi, & la derniere ſignifioit qu'on la rejetoit. Enfin, les juges qui devoient opiner dans les cauſes capitales, en avoient de marqués à la lettre *A* pour l'abſolution, *abſolvo*; à la lettre C pour la condamnation, *condemne*; & à celles-ci *N. L. non liquet*, pour en plus amplement informé.

Il y avoit encore une autre eſpece de bulletins, qu'on peut ranger au nombre des *jetons*. C'étoit ceux dont on ſe ſervoit dans les jeux publics, & par leſquels on décidoit du rang auquel

les athletes devoient combatre. Si par exemple ils étoient vingt, on jetoit dans une urne d'argent vingt de ces pieces, dont chaque dixaine étoit marquée de numéros depuis 1 juſqu'à 10; chacun de ceux qui tiroient, étoit obligé de combatre contre celui qui avoit le même numéro. Ces derniers *jetons* étoient nommés *calculi athletici*.

Si nous paſſons maintenant aux véritables *jetons*, ainſi nommés proprement dans notre langue, leſquels ſont d'or, d'argent, ou de quelque autre métal, c'eſt je crois en France que nous en trouverons l'origine, encore n'y remonte-t-elle pas au delà du XIVe ſiecle. On n'oſeroit en fixer l'époque au regne de Charles VII, quoique ce ſoit le nom de ce prince, avec les armes de France, qui ſe voit ſur le plus ancien *jeton* d'argent du cabinet du roi.

Les noms qu'on leur donna d'abord, & qu'ils portent ſur une de leurs faces, ſont ceux de *getoirs*, *jetoirs*, *geteurs*, *gicts*, *gets*, & *gietons*, & depuis plus d'un ſiecle & demi, celui de *jetons*. Or il paroît que tous ces noms, ou pour parler plus juſte, ce nom, varié ſeulement par les changemens arivés dans la langue & dans l'orthographe, devoit ſon étymologie à l'action de compter, ou de jeter, *a jactu*, comme le penſe Ménage.

Les *jetons* les plus anciens de cette derniere eſpece, que Saumaiſe a latiniſé en les nommant *jacti*, ou *jactones*, n'offroient dans leurs inſcriptions que le ſujet pour lequel ils avoient été faits, ſavoir pour les comptes, pour les finances. On lit ſur quelques-uns de ceux qui ont été frapés ſous le regne de Carles VIII, *entendez bien & loyaument aux comptes*; ſous Anne de Bretagne, *gardez-vous de mès-compter*; ſous Louis XII, *calculi ad numerandum reg. juſſu, Lud. XII*; & ſous quelques rois ſuivans, *qui bien jétera, ſon compte trouvera*.

L'uſage des *jetons* pour calculer, étoit ſi fort établi, que nos rois en faiſoient fabriquer des bourſes pour être diſtribuées aux officiers de leur maiſon qui étoient chargés des états des comptes, aux perſones qui avoient le maniment des deniers publics.

La nature de ces comptes s'exprimoit ainſi dans les légendes, *pour l'écurie de la royne*, ſous Anne de Bretagne, *pour l'extraordinaire de la guerre*, ſous François I; *pro pluteo domini Delpheni*, ſous François II. Quelquefois ces légendes portoient le nom des cours à l'uſage deſquelles ces *jetons* étoient deſtinés: *pour les gens des comptes de Bretagne, getoire aux gens de finances*; *pro camera computorum Breſſiæ*. Quelquefois enfin, on y lit le nom des officiers même à qui on les deſtinoit. Ainſi nous en avons ſur leſquels ſe trouvent ceux de Raoul de Refuge, maître des comptes des Charles VII; de Jean de Saint Amadour, maître d'hôtel de Louis XII; de Thomas Boyer, général des finances ſous Charles VIII; de Jean Teſtu, conſeiller & argentier de François I; & d'Antoine de Corbie, contrôleur ſous Henri II.

JETS d'eau. *Voyez* JAILLISSANTES.

JEU. Les anciens connoiſſoient différens *jeux*, entre autres les dés inventés par les Lydiens, ſelon Hérodote, pour ſe délaſſer pendant une affreuſe famine, qui ne leur permettoit de prendre de la nouriture qu'une fois en deux jours. Philoſtrate dit que Palamedes inventa une ſorte de *jeu* de dames, les échecs & les dés. On appeloit *talus* ou *tali*, le jeu des oſſelets; il y en avoit de bronze (*Iſtor. univerſ. di Monſignor Bianchini, fol.* 163). Dans le temple des grâces, en Élide, une d'elles portoit un oſſelet; chaque face de l'oſſelet exprimoit un nombre; celui qui revenoit en haut le plus difficilement, s'appeloit Vénus, & avoit le plus de valeur. Le *Trochus* (*Horat. Ode* 24, *lib.* 3), jeu grec, qui enſuite paſſa à Rome, étoit un cercle de bronze, d'environ quatre pieds de diametre qu'on faiſoit rouler avec une baguete. (*Monum. antiq. ined. t. II, fol.* 257. *Horat. Ode* 18, *lib.* 3). Ce cercle étoit quelquefois garni de petits anneaux qui faiſoient du bruit dans la courſe. On trouve *le trochus* ſur pluſieurs monumens, entr'autres ſur un bas-relief de Villa Albani. (*Monum. antiq. t. I. fig.* 594).

Les Lacédémoniens furent les ſeuls qui bannirent entiérement le *jeu* de leur république. On raconte que Chilon, un de leurs citoyen, ayant été envoyé pour conclure un traité d'alliance avec les Coriuthiens, il fut tellement indigné de trouver les magiſtrats, les femmes, les vieux & les jeunes capitaines tous occupés au *jeu*, qu'il s'en retourna promptement, en diſant que ce ſeroit ternir la gloire de Lacédémone, qui venoit de fonder Byzance que de s'allier à un peuple de joueurs.

Il ne faut pas s'étoner de voir les Corinthiens paſſionés d'un plaiſir qui communément regne dans les états, à propotion de l'oiſiveté, du luxe & des richeſſes. Ce fut pour arrêter, en quelque maniere la même fureur, que les loix romaines ne permirent de jouer que juſqu'à une certaine ſomme, mais ces loix n'eurent point d'exécution, puiſque parmi les excès que Juvénal reproche aux Romains, celui de mettre tout ſon bien au hazard du *jeu*, eſt marqué préciſément dans ſa premiere ſatyre. (*verſ.* 88).

. . . . . *Alea quando*
Hos animos? Neque enim loculis comitantibus itur
Ad caſum tabulæ, poſita ſed luditur arca.

La frénéſie des *jeux* de hazard a-t-elle jamais été plus grande? Car ne vous figurez pas qu'on ſe contente de riſquer, dans ces académies de *jeux*, ce qu'on a par occaſion d'argent ſur ſoi; on y fait porter exprès des caſſetes pleines d'or pour les jouer en un coup de dé.

Ce qui paroît plus ſinguliér, c'eſt que les Germains mêmes goûterent ſi fortement les *jeux* de hazard, qu'après avoir joué tout leur bien, dit Taeite, ils finiſſoient par ſe jouer eux-mêmes, & riſquoient de perdre, *noviſſimo jactu*, pour me ſervir de l'expreſſion, leur perſone & leur liberté. Si nous regardons aujourd'hui les dettes du *jeu* comme les plus ſacrées de toutes, c'eſt peut-être un hériage qui nous vient de l'ancienne exactitude des Germains à remplir ces ſortes d'engagemens (D. J.)

JEÛNES. On trouve des jeûnes établis de toute antiquité chez les Phéniciens, les Aſſyriens, les Égyptiens, & les Perſans.

Chez les Athéniens il y avoit pluſieurs fêtes, entr'autres celle d'Éleuſine, & des Theſmophories, dont l'obſervation étoit accompagnée de *jeûnes*, particuliérement pour les femmes, qui paſſoient un jour entier dans un équipage lugubre, ſans prendre aucune nourriture. Plutarque appele cette jeûnée la plus triſte des Teſmophories: ceux qui vouloient ſe faire initier dans les myſteres de Cibele, étoient obligés de *jeûner* dix jours; s'il en faut croire Apulée, Jupiter, Cérès, & les autres divinités du paganiſme, exigeoient le même devoir des ceux qui rendoient leurs oracles; comme auſſi de ceux qui ſe préſentoient pour les conſulter; & lorſqu'il s'agiſſoit de ſe purifier, de quelque maniere que ce fût, c'étoit un préliminaire indiſpenſable.

Les Romains, plus ſuperſtitieux que les Grecs, pouſſerent encore plus loin l'uſage des *jeûnes*; Numa Pompilius lui-même obſervoit des *jeûnes* périodiques, avant les ſacrifices qu'il offroit chaque année pour le bien de la terre. Nous liſons dans Tite-Live, que les décemvirs ayant conſulté par ordre du ſénat les livres de la Sybille, à l'occaſion de pluſieurs prodiges arivés coup ſur coup, ils déclarerent que pour en arrêter les ſuites, il falluit fixer un *jeûne* public en l'honeur de Cérès, & l'obſerver de cinq en cinq ans: il paroît auſſi qu'il y avoit à Rome des *jeûnes* réglés en l'honeur de Jupiter.

Quand on refléchit ſur une pratique ſi généralement répandue, on vient à comprendre qu'elle s'eſt établie d'elle même, & que les peuples s'y ſont d'abord abandonés naturélement. Dans les afflictions particulieres, un pere, une mere, un enfant chéri, venant à mourir dans une famille, toute la maiſon étoit en deuil, tout le monde s'empreſſoit à lui rendre les derniers devoirs: on le pleuroit; on lavoit ſon corps; on l'embaumoit; on lui faiſoit des obſeques conformes à ſon rang: dans ces occaſions on ne penſoit guere à manger, on *jeûnoit* ſans s'en appercevoir.

De même dans les déſolations publiques, quand un état étoit affligé d'une ſéchereſſe extraordinaire, de pluies exceſſives, de guerres cruelles, de maladies contagieuſes, en un mot de ces fléaux où la force & l'induſtrie ne peuvent rien; on s'abandone aux larmes; on met les déſolations qu'on éprouve ſur la colere des dieux qu'on a forgés; on s'humilie devant eux; on leur offre les mortifications de l'abſtinence; les malheurs ceſſent; on attribue la cauſe aux larmes & aux *jeûnes*, & on continue d'y recourir dans des conjonctures ſemblables.

Ainſi, les hommes affligés des calamités particulieres ou publiques, ſe ſont livrés à la triſteſſe. Ils ont cru qu'en macérant leur corps, quand leur âme étoit déſolée, ils pouvoient émouvoir la miſéricorde de leurs dieux ou de leurs idoles: cette idée ſaiſiſſant tous les peuples, leur a inſpiré le deuil, les vœux, les prieres, les ſacrifices, les mortifications & l'abſtinence. (D. J.)

JEUNESSE. Les divinités qui préſidoient à la *jeuneſſe*, étoient Hébé & *Horta*: les Romains y ajouterent encore une déeſſe, *juventa* ou *jeuneſſe*, qui préſidoit à la *jeuneſſe* depuis que les enfans avoient pris la robe appelée *prétexte*. Cette divinité fut honorée long-temps dans le capitole. Auprès du temple de Minerve, dit Tite-Live (*lib. XXXVI.*), étoit l'hôtel de la *jeuneſſe*, & ſur cet autel de la *jeuneſſe*, un tableau de Proſerpine. Enſuite, au temps de la ſeconde guerre punique, Livius Salinator lui voua un temple, qu'il bâtit étant cenſeur; la dédicace en fut faite quelques années après, au raport de Pline. On inſtitua auſſi alors les jeux de la *jeuneſſe*, qui ſe célébrerent lorſque ce temple fut dédié: mais on ne trouve pas qu'ils aient été continués dans la ſuite.

JEUNESSE (jeux de la). *Voyez* l'article précédent.

JEUNESSE (prince de la). *Voyez* PRINCE.

JEUNESSE (têtes de), nu têtes de JEUNES perſonages. „ Les gens peu connoiſſeurs admirent, dit Winckelmann (*Hiſtoire de l'art, liv. IV. ch. II.*), en général, plus l'art dans une figure où les muſcles & les os ſont fortement prononcés, que dans une taille de *jeuneſſe*, où toutes les parties ſont traitées avec le moëlleux de la nature. Les pierres gravées & leurs empreintes nous fourniſſent des preuves frapantes de ce que j'avance: il eſt certain que les artiſtes modernes ont infiniment mieux réuſſi à copier de belles têtes de vieilleſſe que de belles têtes de *jeuneſſe*. À la premiere inſpection un connoiſſeur pouroit bien héſiter à prononcer ſur l'antiquité d'une tête de vieillard en pierres gravées, tandis qu'il décidera avec plus de confiance ſur la copie d'une tête idéale de *jeuneſſe*. Quoique les meilleurs artiſtes modernes ſe ſoient éforcés de rendre exactement la fameuſe Médiſe du cabinet de Strozzi à Rome, qui n'eſt pas une figure de la plus haute beauté, cependant un antiquaire éclairé diſtinguera toujours l'original des copies. La même remarque a lieu par raport à la Pallas d'Aſpaſius, que Natter & d'autres ont gravée dans la même grandeur que l'original. Du reſte, il faut obſer-

ver que je ne parle que du ſentiment & de la formation de la beauté dans le ſens le plus ſtrict, & que je ne dis rien de la ſcience du deſſein & de l'exécution. Par raport au dernier point, il eſt certain qu'on peut mettre plus de ſavoir dans les figures fortes que dans les figures délicates ».

JEUNESSE. Le *jeuneſſe* de Rome eut pendant long temps un grand reſpect pour les vieillards. (*Valer. Max.* 2. 1.) Lorſque des jeunes gens étoient invités à un feſtin, ils s'informoient ſoigneuſement ſi quelque vieillard devoit être du nombre des convives, afin de ne pas prendre des places honorables, qu'ils auroient été obligés de lui céder. Après le repas ils ſe levoient de table les premiers, & reconduiſoient les vieillards à leurs maiſons.

Sous le nom de *juniores*, le *jeuneſſe*, Servius Tullius comprit tous ceux qui avoient moins de quarante ans; c'étoient eux qui devoient combattre hors des murs de Rome. Ce nom s'applique à tous les citoyens romains âgés de moins de quarante ans, ſoit qu'ils fuſſent habitans de Rome, ſoit de la campagne de Rome, ſoit du Latium, ſoit de l'Italie entiere, ſoit enfin qu'ils habitaſſent des contrées ſituées hors de l'Italie. De là vint cette expreſſion de Tite-Live, qui dit en parlant de la guerre contre Perſée: *multitudinem juniorum ingentem ex foris & conciliabulis eſſe conſcriptam.*

Les jeunes gens de Rome ne buvoient point de vin avant l'âge de 35 ans. Ils ne ſe raſoient qu'à l'âge de 20 ans environ.

JEUX, ſ. m., *Antiq. greq. & rom.* ſortes de ſpectacles publics qu'ont eu la plupart des peuples pour ſe délaſſer, ou pour honorer leurs dieux; mais puiſque parmi tant de nations nous ne connoiſſons guere que les *jeux* des Grecs & des Romains, nous nous retrancherons à en parler uniquement dans cet article.

La religion conſacre chez eux ces ſortes de ſpectacles; on n'en connoiſſoit point qui ne fût dédié à quelque dieu en particulier, ou même à pluſieurs enſemble; il y avoit un arrêt du ſenat romain qui le portoit expreſſément. On commençoit toujours à les ſolemniſer par des ſacrifices & autres cérémonies religieuſes; en un mot, leur inſtitution avoit pour motif apparent la religion, ou quelque vœux devoir.

Les *jeux* publics des Grecs ſe diviſoient en deux eſpeces différentes, les uns étoient compris ſous le nom de *gymniques*, & les autres ſous le nom de *ſcéniques*. Les *jeux* gymniques comprenoient tous les exercices du corps, la courſe à pied, à cheval, en char, la lute, le ſaut, le javelot, le diſque, le pugilat, en un mot le pentathle; & le lieu où l'on s'exerçoit, & où l'on faiſoit ces *jeux*, ſe nommoit *Gymnaſe*, *Paleſtre*, *Stade*, &c. ſelon la qualité des *jeux*. *Voyez* GYMNIQUES, GYMNASE, PALESTRE, STADE, &c.

À l'égard des *jeux ſcéniques* ou les repréſentoit ſur un théâtre, ou ſur la ſcène, qui eſt priſe pour le théâtre entier. *Voyez* SCÈNE.

Les *jeux* de muſique & de poéſie n'avoient point de lieux particuliers pour leurs repréſentations.

Dans tous ces *jeux* il y avoit des juges pour décider de la victoire; mais avec cette différence que dans les combats tranquilles, où il ne s'agiſſoit que des ouvrages d'eſprit, du chant de la muſique, les juges étoient aſſis lorſqu'ils diſtribuoient les prix; & dans les combats violens & dangereux, les juges prononçoient debout: nous ignorons la raiſon de cette différence. Pour ce qui regarde l'ordre, les loix, les ſtatuts de ces derniers combats, on en trouvera le détail au mot GYMNIQUES.

Toutes ces choſes ſuppoſées connues, nous nous contenterons de remarquer, que parmi tant de *jeux*, les olympiques, les pythiens, les néméens & les iſthmiens ne ſortiront jamais de la mémoire des hommes, tant que les écrits de l'antiquité ſubſiſteront.

Dans les quatre *jeux* ſolemnels qu'on vient de nommer; dans ces *jeux* qu'on faiſoit avec tant d'éclat, & qui attiroient de tous les endroits de la terre une ſi prodigieuſe multitude de ſpectateurs & de combatans; dans ces *jeux*, dis-je, à qui ſeuls nous devons les odes immortelles de Pindare, on ne donnoit pour toute récompenſe qu'une ſimple couronne d'herbe: elle étoit d'olivier ſauvage aux *jeux* olympiques; de laurier aux *jeux* pythiques, d'ache vert aux *jeux* néméens, & d'ache ſec aux *jeux* iſthmiques. La Grece voulut apprendre à ſes enfans que l'honneur devoit être l'unique but de leurs actions.

Auſſi liſons-nous dans Hérodote, que durant la guerre de Perſe, Tigrane entendant parler de ce qui conſtituoit le prix des *jeux* ſi fameux de la Grece, il ſe tourna vers Mardonius, & s'écria, frapé d'étonement: „ ciel avec quels hommes nous avez-vous mis aux mains! inſenſibles à l'intérêt, ils ne combatent que pour la gloire „. *Voyez* donc JEUX OLYMPIQUES, PYTHIENS, NÉMÉENS, ISTHMIENS.

Il y avoit quantité d'autres *jeux* paſſagers, qu'on célebroit dans la Grece; tels ſont dans Homere ceux qui furent faits aux funérailles de Patrocle; & dans Virgile, ceux qu'Énée fit donner pour le jour de l'anniverſaire de ſon pere Anchiſe. Mais ce n'étoient-là que des *jeux* privés; des *jeux* où l'on prodiguoit pour prix des enthraſſes, des boucliers, des caſques, des épées, des vaſes, des coupes d'or, des eſclaves. On n'y diſtribuoit point de couronnes d'ache, d'olivier, de laurier; elles étoient réſervées pour de plus grands triomphes.

Les *jeux* romains ne ſont pas moins fameux que ceux des Grecs, & ils furent portés à un point incroyable de grandeur & de magnificence. On les diſtingua par le lieu où ils étoient célébrés, ou

par la qualité du dieu à qui on les avoit dédiés. Les premiers étoient compris ſous le nom de *jeux circenſes* & de *jeux ſcéniques*, parce que les uns étoient célebrés dans le cirque, & les autres ſur la ſcêne. A l'égard des *jeux* conſacrés aux dieux, on les diviſoit en *jeux ſacrés*, en *jeux votifs*, parce qu'ils ſe feiſoient pour demander quelque grâce aux dieux; en *jeux funebres* & en *jeux divertiſſans*, comme étoient, par exemple, les *jeux compitaux*. *Voyez* CIRCENSES, FUNEBRES, SACRÉS, VOTIFS.

Les rois réglerent les *jeux romains* pendant le temps de la royauté; mais après qu'ils eurent été chaſſés de Rome, dès que la république eut pris une forme réguliere, les conſuls & les préteurs préſiderent aux *jeux circenſes*, *apollinaires*, & *ſéculaires*. Les édiles plébéiens eurent la direction des *jeux plébéiens*, le préteur, ou les édiles curules, celle des *jeux* dédiés à Cérès, à Apollon, à Jupiter, à Cybele, & aux autres grands dieux, ſous le titre de *jeux mégalêſiens*. *Voyez* APOLLINAIRES, JEUX CÉRÉAUX, CAPITOLINS, MÉGALESIENS.

Dans ce nombre de ſpectacles publics, il y en avoit que l'on appeloit ſpécialement *jeux romains*, & que l'on diviſoit en grands, *magni*, & très-grands, *maximi*.

Le ſénat & le peuple ayant été réunis l'an 387, par l'adreſſe & l'habileté de Camille, la joie fut ſi vive dans tous les ordres, que pour marquer aux dieux leur reconoiſſance, de la tranquillité dont ils eſpéroient jouir, le ſénat ordonna que l'on fît de grands *jeux* à l'honneur des dieux, & qu'on les ſolemniſât pendant quatre jours, au lieu qu'auparavant les *jeux* publics n'avoient eu lieu que pendant trois jours, & ce fut par ce changement qu'on appela *ludi maximi* les *jeux* qu'on nommoit auparavant *ludi magni*.

On célebroit chez les Romains des *jeux*, non ſeulement à l'honneur des divinités qui habitoient le ciel, mais même à l'honneur de celles qui régnoient dans les enfers; les *jeux* inſtitués pour honorer les dieux infernaux, étoient de trois ſortes connus ſous le nom de *taurillia*, *Compitalia*, & *Terentini ludi*. *Voyez* TAURILIENS, *jeux* COMPITALES & TÉRENTINS.

Les *jeux ſcéniques* comprenoient toutes les repréſentations qui ſe faiſoient ſur la ſcêne. Elles conſiſtoient en tragédies, comédies, ſatyres qu'on repréſentoit ſur le théâtre en l'honneur de Bacchus, de Vénus & d'Apollon. Pour rendre ces divertiſſemens plus agréables, on les préludoit par des danſeurs de corde, des voltigeurs, & autres ſpectacles pareils; enſuite on introduiſit ſur la ſcêne les mimes & les pantomimes, dont les Romains s'enchantetent dans les temps où la corruption chaſſa les mœurs & la vertu. *Voyez* SCÉNIQUES, SCHÉNOBATE, MIME & PANTOMIME.

Les *jeux ſcéniques* n'avoient point de temps marqués, non plus que ceux que les conſuls & les empereurs donnoient au peuple pour gâgner ſa bienveillance, & qu'on célébroit dans un amphithéâtre environé de loges & de balcons; ils donnoient auſſi des combats d'hommes ou d'animaux. Ces *jeux* étoient appelés *agonales*, & quand on couroit dans le cirque, *équeſtres* ou *curules*, les premiers étoient conſacrés à Mars & à Diane; les autres à Neptune & au Soleil. *Voyez* AGONALES, ÉQUESTRES, CIRQUE, &c.

Les *jeux ſéculaires* en particulier ne ſe célébroient que de cent ans en cent ans. *Voyez* SÉCULAIRES, *jeux*.

On peut ajouter ici les *jeux Actiaques*, *Auguſtaux* & *Palatins*, qu'on célébroit à l'honneur d'Auguſte; les Néroniens à l'honneur de Néron, ainſi que les *jeux* à l'honneur de Commode, d'Hadrien, d'Antinoüs, & tant d'autres imaginés ſur les mêmes modeles. *Voyez Jeux* ACTIAQUES, AUGUSTAUX, NÉRONIENS, PALATINS.

Enfin, lorſque les Romains devinrent maîtres du monde, ils accordetent des *jeux* à la plupart des villes qui en demanderent; on trouve les noms dans les marbres d'Arondel, & dans une inſcription ancienne érigée à Mégare, dont parle Spon dans *ſon voyage de Grece*.

Comme les édiles au ſortir de charge donnoient toujours des *jeux* publics au peuple romain, ce fut entre Lucullus, Scaurus, Lentulus, Hortenſius, C. Antonius & Muræna, à qui porteroit le plus loin le magnificence; l'un avoit fait couvrir le ciel des théâtres de voiles azurés; l'autre avoit couvert l'amphithéâtre de tuiles de cuivre ſurdorées, &c. Mais Céſar les ſurpaſſe tous dans les *jeux* funebres qu'il fit célébrer à la mémoire de ſon pere; non content de donner les vaſes, & toute la fourniture de théâtre en argent; il fit paver l'arêne entiere de lames d'argent, de ſorte, dit Pline, „ qu'on vit pour la premiere fois les bêtes marcher & combattre ſur ce métal „. Cet excès de dépenſe de Céſar étoit proportioné à ſon excès d'ambition; les édiles, qui l'avoient précédé, n'aſpiroient qu'au conſulat, & Céſar aſpiroit à l'empire.

C'en eſt aſſez ſur les *jeux* de la Grece & de Rome, conſidérés d'une vue générale; mais comme ils ſont une branche très-étendue de la littérature, le lecteur trouvera dans cet ouvrage les détails qui concernent chacun de ces *jeux*, ſous leurs noms reſpectifs: voici la liſte des principaux, dont il importe de conſulter les articles.

ACTIAQUES, APOLLINAIRES, AUGUSTAUX, CAPITOLINS, CÉRÉAUX, CIRCENSES, JEUX DE CASTOR ET DE POLLUX, COMPITALES, CONSUALES, FLORAUX, FUNEBRES, GYMNIQUES, ISELASTIQUES, ISTHMIENS, JEUX DE LA LIBERTÉ, LUCULLIENS, MARTIAUX, MÉGALÉSIENS, NÉMÉENS, NERONIENS, OLYMPIQUES, PALATINS, PANHELLÉNIENS, PANATHENÉES, PLÉBÉIENS, PYRRHIQUES, PYTHIENS, ROMAINS, SACRÉS,

Scéniques, Séculaires, Taurilliens, Térentins, Troyens, Votifs, & quelques autres, dont les noms échapent à ma mémoire. (D. J.)

Voici quelques jeux oubliés à leurs articles reſpectifs. — Les *jeux apollinaires* (*Macrob. ſat.* I. 17) furent établis à Rome & célebrés la premiere fois par les décemvirs, l'an de Rome 542. On les ouvroit en ſacrifiant à Apollon un bœuf, deux chevres blanches & à Latone une vache qui avoient tous les cornes dorés. Les *jeux* étoient annuels, & ſe célebroient le troiſieme jour avant le nones de juillet dans le cirque; les quindécemvirs en avoient le ſoin.

Les *jeux* appelés *Aſtyci*, ont été mal lus; leur véritable nom étoit ſelon Grævius (*in Sueton.*), *iſelaſtici*. *V.* Isélastiques.

Les *jeux de Caſtor & de Pollux*. Voici l'origine de ces *jeux* que l'on célebroit à Rome tous les ans. A. Poſthumius, dictateur, voyant les afaires des Romains dans un état déplorable, s'engagea par un vœu ſolemnel, au cas que la victoire les rétablit, à faire repréſenter des *jeux* magnifiques en l'honneur de *Caſtor & de Pollux*. Le ſuccès de cette guerre ayant été favorable, le ſénat, pour remplir le vœu de Poſthumius ordona qu'on célebroit chaque année, pendant huit jours, les *jeux* que le dictateur avoit voués. Ces *jeux* étoient précédés du ſpectacle des gladiateurs. Les magiſtrats accompagnés de ceux de leurs enfans qui approchoient de l'âge de puberté, & ſuivis d'une nombreuſe cavalcade, portoient les ſtatues ou les images des dieux en proceſſion depuis le capitole juſque au grand cirque.

Les *jeux* appelés *caſtrenſes* étoient célébrés dans les camps par les ſoldats, pour entretenir leur vigueur & leur courage.

Le *jeux* appelés *inſtaurativi*, *jeux* interrompus & rétablis.

Les *jeux* appelés *luſtrales* étoient célébrés le VII des kalendes d'avril, en l'honneur de Mars; ils portoient encore le nom de *Rubigalia*. On y faiſoit le *luſtre*, ou la purification & la conſécration des trompetes, des armes & des enſeignes militaires.

Les *jeux* appelés *miſcelli* par Suétone (*in Caligul.*) étoient mêlés de toute eſpece de ſpectacles, combats d'athletes, de gladiateurs, de muſiciens, pieces de théâtre, &c.

Les *jeux de naiſſance* étoient célébrés pour honorer la mémoire de quelque perſonage illuſtre, en fêtant le jour de ſa naiſſance. „ Hadrien, dit „ Spartien (*cap.* 7), donna, pour célébrer l'an„ niverſaire de ſa naiſſance, des combats de gla„ diateurs pendant ſix jours, & des chaſſes de „ plus de mille bêtes fauves ou ſauvages „. Le 8 des ides de février on célebroit les *jeux de naiſſance* d'Alexandre le grand; le 4 des ides de juillet ceux de Jules Céſar; le 9 des kalendes de janvier, ceux de Titus; le 4 des kal. de décembre, ceux de Nerva; le 6 des kal. de novembre, ceux d'Hadrien, aux kal. d'avril, ceux d'Antonin; le 3 des ides d'avril, ceux du Céſar Vérus; le 18 des kal. de décembre, ceux de Séptime Sévere; le 13 des kal. de janvier, ceux de Gordien; le 4 des kal. de février, ceux de Conſtantin; le 7 des ides d'août, ceux de Conſtantin le jeune.

Le *jeux* appelés *novendiales* étoient ainſi appelés parce qu'on les célebroit le neuvieme jour après les funérailles. Comme on les célebroit en l'honneur des morts, les ſpectateurs étoient couronés de peuplier & portoient des habits de couleur rouſſe, dit Servius.

Les *jeux* appelés *piſcatorii* étoient, dit Feſtus (qui ſeul en fait mention), célebrés par le préteur de la ville au delà du Tybre au mois de juin, en faveur des pêcheurs du Tybre qui ne vendoient pas leur poiſſon dans le *macellum*, mais dans la place de Vulcain; où l'on offroit à ce dieu de petits poiſſons tels que les donne le fleuve.

Les *jeux* des *pontifes* étoient ceux que donnoient les pontifes à leur avénement au pontificat.

Les *jeux* des *queſteurs* étoient donnés par ces officiers au commencement de leur queſture.

Les *jeux* des *prêtres* étoient donnés dans les provinces par les nouveaux initiés au ſacerdoce.

Les *jeux* appelés *taurii* étoient célébrés tous les ans à l'honneur des dieux infernaux, & dans le cirque de Flaminius ſitué hors de Rome, parce qu'il n'étoit pas permis d'évoquer dans la ville les divinités infernales. Ils avoient été inſtitués ſous le regne de Tarquin le ſuperbe pour faire ceſſer une maladie épidémique dont les femmes enceintes étoient attaquées, & dont on attribuoit la cauſe à l'infaction cauſée par les cadâvres des *taureaux* immolés aux dieux, ou à de la chair de taureau corrompu dont on s'étoit nouri.

Voilà les *jeux* qui nous ont été conſervés par les écrivains & les anciens calendriers. Mais les médailles nous en ont fait connoître pluſieurs autres que nous allons citer.

Sur les médailles les *jeux* publics qui ne ſont marqués ordinairement que par des vaſes, d'où il ſort des palmes, ou des couronnes, ne ſe diſtinguent que par la légende qui contient ordinairement ou le nom de celui qui les a inſtitués, ou de celui en l'honneur duquel on les célébroit. Ainſi l'on apprend que Neron fut l'auteur des *jeux* qui devoient être célébrés à Rome de cinq en cinq ans, par la médaille où on lit, *certamen quinquennale Romæ conſtitutum*, par la légende du revers de la médaille de Caracalla;

. . . . . .

ΜΗΤΡΟΠΟΛ. ΑΝΚΤΡΑC. ΑCΚΛΗΠΙΑ. CΩΤΗΡΙΑ. ICΘ. ΠΥΘΙΑ.

L'on apprend qu'à Ancyre en Galatie on célébroit en l'honeur d'Eſculape les mêmes *jeux* qui ſe célébroient dans l'iſthme de Corinthe en l'honeur d'Apollon.

On trouve auſſi les *jeux* marqués ſur les médailles latines avec le temps qu'ils ont été célébrés. Nous avons ſur la médaille de Memmius AED. CERIALIA PRIMUS FECIT. Nous trouvons ſurtout les jeux ſéculaires qui ſe célébroient à la fin de chaque ſiecle, marqués avec grand ſoin ſur les médailles; *Ludos sec. lares fecit*, dans celles de Domitien; *Sæculares Aug.* ou *Augg.* dans Philippe, &c. Les types en ſont fort différens; tantôt ils expriment des ſacrifices, tantôt des combats, tantôt des animaux extraordinaires dont on donnoit la ſpectacle au peuple dans ces *jeux*.

Les *jeux* appelés *Agonothesia*, parce que l'*Agonothete* les donnoit à ſes frais.

Les *jeux* d'*Alexandre*, inſtitués en ſon honeur.

Les *jeux* d'*Antonin*; de même.

Les *jeux* d'*Aſclépius* ou d'*Eſculape*. *Voyez* Asclépius.

Les *jeux* d'*Aſie*, ou communs à toutes les villes d'Aſie.

Les *jeux* d'*Attalus*, roi de Pergame, établis en ſon honeur.

Les *jeux* *Chryſantins*. *Voyez* ce mot.

Les *jeux* *Dyſaria*, établis en Arabie en l'honeur de Bacchus. *Voyez* Dysarès.

Les *jeux* appelés *Enmonideia*. *Voyez* ce mot.

Les *jeux* appelés *Epinicia*. *Voyez* ce mot.

Les *jeux* appelés *Epheſia*, établis à l'honeur de Diane d'Éphèſe.

Les *jeux* *Eugamia*. *Voyez* ce mot.

Les *jeux* appelés *Gamelia*, célébrés en l'honeur de Junon-*Gamelia*. *Voyez* ce mot.

Les *jeux* appelés *Gordianea* en l'honeur de Gordien.

Les *jeux* appelés *Gymnaſiarchia*, célébrés aux dépens du Gymnaſiarque.

Les *jeux* appelés *Helia*, célébrés en l'honeur du ſoleil.

Les *jeux* appelés *Heraia*. *Voyez* Herées.

Les *jeux* appelés *Coraia*. *Voyez* Dorée.

Les *jeux* appelés *Latonia*, célébrés en l'honeur de Latone.

Les *jeux* appelés *Naumachia*, où l'on repréſentoit un combat naval.

Les *jeux* appelés *Panionia*, célébrés à *Panionium*, près de Prienne, par la fédération de treize villes d'Ionie.

Les *jeux* appelés *Philadelphia*, ou des freres unis, établis en l'honeur de Caracalla & de Géta.

Les *jeux* appelés *Semalia*, établis en l'honeur de Jupiter-*Prodigialis*.

Les *jeux* appelés *Theogamia*, les *Severæa*, les *Cabiræa*, les *Demetria*, ſe trouvent à leurs articles.

Sur un jaſpe noir de Stoſch, on voit Cupidon debout tenant une palme des deux mains, ou Cupidon-*Agonothete*, c'eſt-à-dire, qui préſide aux *jeux* & diſtribue les prix. Les Theſpieus (*Pauſan. l. IX. p. 770, l. XVIII.*) célébroient des *jeux* en l'honeur de l'Amour, & il y concouroit des poëtes, des muſiciens & des Athletes.

JEUX DES ENFANS DE ROME.

Tous les enfans ont des *jeux* qui ne ſont pas indifférens, pour faire connoître l'eſprit des nations. Les *jeux* de nos enfans ſont ceux de la toupie, de eligne-muſette, de colin-maillard, &c. Les enfans de Rome repréſentoient dans leurs *jeux* des tournois ſacrés, des commandemens d'armes, des triomphes des empereurs, & autres grands objets. Nous liſons dans Suétone, que Néron dit à ſes gens de jeter dans la mer ſon beau-fils Rufinus Criſpinus, fils de Poppée, encore enfant, *quia ferebatur ducatus & imperia ludere*.

Un de leurs principaux *jeux* étoit de repréſenter un jugement dans toutes les formes, ce qu'ils appeloient *judicia ludere*. Il y avoit des juges, des accuſateurs, des défenſeurs & des licteurs pour mettre en priſon celui qui ſeroit condamné.

Plutarque, dans la vie de Caton d'Utique, nous raconte qu'un de ces enfans, après le jugement, fut livré à un garçon plus grand que lui, qui le mena dans une petite chambre où il l'enferma. L'enfant eut peur & appela à ſa défenſe Caton, qui étoit du *jeu*; alors Caton ſe fit jour à travers ſes camarades, délivra ſon client, l'emmena chez lui, où tous les autres enfans le ſuivirent.

Ce Caton, depuis ſi grand homme, tenoit déja dans Rome le premier rang parmi les enfans de ſon âge, quand Sylla donna le tournois ſacré des enfans à cheval; il nomma Sextus, neveu du grand Pompée, pour un capitaine des deux bandes; mais tous les enfans ſe mirent à crier qu'ils ne courroient point. Sylla leur demanda quel camarade ils vouloient donc avoir à leur tête; alors tous répondirent à la fois *Caton*; & Sextus lui céda volontairement cet honeur, comme au plus digne. (D. J.)

JOBATE, roi de Lycie. *V.* Bellerophon.

JOCASTE, fille de Créon, roi de Thebes, & femme de Laïus, fut mere d'Œdipe, qu'elle épouſa depuis ſans le connoître, & dont elle eut deux fils & deux filles, Étéocle, Polynice, Antigona & Iſmena. *Jocaſte* ſe pend de déſeſpoir dans Sophocle, auſſi-tôt qu'elle a découvert le fatal myſtere de la naiſſance de ſon ſecond époux; mais dans Euripide, elle ſurvit à ſa douleur; elle demeure dans Thebes après l'exil d'Œdipe: lorſque ſes deux fils veulent ſe faire la guerre pour

la royauté, elle obtient d'eux une treve, durant laquelle elle travaille à les reconcilier; & ce n'eſt qu'après avoir été témoin de la mort des deux princes, que *Jocaſte* ſe donne la mort avec l'épée qui étoit entrée dans le corps d'Étéocle, & tombe entre ſes deux fils, qu'elle tient embraſſés. Selon Homere & Pauſanias, qui eſtent d'autres anciens auteurs, l'inceſte de *Jocaſte* & d'Œdipe n'eut point de ſuite, parce qu'il fut auſſi-tôt découvert. *Voyez* Œdipe, Epicaste.

JOCATOR ſcenicorum. Ce nom qui ſe lit dans une inſcription rapportée par Muratori (*Theſ. inſc.* 660. 2.), eſt ſans doute celui d'un bouffon de théâtre.

JODAME, mere de Deucalion, fut aimée de Jupiter, qui la rendit mere de ce prince & de Thébé.

JODUTTE, idole des Saxons; ce fut d'abord une ſtatue que Lothaire, duc de Saxe, avoit fait placer aux environs de la forêt de Weps, après la victoire qu'il remporta en 1115, ſur Henri V. Cette ſtatue étoit un homme tenant de la main droite une maſſue, & de la gauche un bouclier rouge, & aſſiſe ſur un cheval blanc.

JOIE, *Lætitia*; elle ſe trouve perſonifiée ſur les médailles: c'eſt une femme qui tient de la main droite une couronne, & de la gauche un gouvernail, ou une pique, ou une ancre. La *joie* publique (*lætitia temporum*) eſt exprimée par les jeux publics, les courſes de chevaux, les naomachies, & les combats des animaux, ſpectacle qu'on donnoit au peuple en ſigne de *joie* publique. La *joie* paroît ne différer de la *gaité* (*hilaritas*) qu'en ce qu'elle pénetre & ſaiſit davantage l'âme, & qu'elle eſt comme une gaité renforcée. *Voyez* Gaité.

JONATHAN, roi de Judée.

Les médailles ſur leſquelles ſon nom eſt gravé en caracteres ſamaritains entre les rais d'une roue; au revers une ancre avec ces mots, ΒΑΣΙ. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, ſont:

R. en bronze.

Ses médailles incertaines, avec des légendes ſamaritaines, ſont:

R. en bronze.

JONCS pour écrire. *Voyez* Calamus.

C'eſt à tort que les artiſtes donnent à Neptune une couronne de *joncs*. On ne lui en voit une pareille ſur aucun monument antique. La couronne de *joncs* ne convient qu'aux Tritons & autres divinités ſubalternes des mers. (*Monum. inedit. tom. II. p. 47.*)

JOU, étoit chez les Celtes le nom de Jupiter, dont *Jovis* eſt le génitif. Les Celtes appeloient ce dieu *jou*, c'eſt à dire, le jeune, pour marquer que ce dieu ne vieillit jamais. Le mont *jou*, dans les Alpes, que les Latins appeloient *mons Jovis*, lui étoit conſacré, & il prouve que c'étoit le nom de Jupiter. Le jour de la ſemaine qui porte ſon nom, *dies Jovis*, jeûdi, ſe prononce encore dans toutes les provinces méridionales de France, *Dijou*. Enfin, c'eſt ſous ce nom de *Jou*, que le ſouverain des dieux étoit autrefois connu & honoré dans les Gaules.

JOPPÉ, en Paleſtine. ΙΟΠΗ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze..... *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

JOTAPATÆ, dans la Judée.

Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales greques à cette ville.

JOTAPÉ, reine de Commagene. ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΙΟΤΑΠΗ.

Ses médailles ſont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

JOTAPE, dans la Cilicie.

On a quelques médailles impériales greques de cette ville, ſelon le P. Hardouin.

JOUES des caſques. *Voyez* Casque.

JOUEUR de lyre. *Voyez* Citharoedus.

Joueurs de gobelets. *Voyez* Acetabulatti, Charlatan & Pilani.

JOUG des chars. *Voyez* Char.

Jouo. Les Romains appeloient *jugum*, *joug*, un aſſemblage de trois piques ou javelines, dont deux étoient plantées en terre debout, ſurmontées d'une troiſieme, attachée en travers au haut des deux autres; elles formoient une eſpece de baie de porte plus baſſe que la hauteur d'un homme ordinaire, afin d'obliger les vaincus qu'on y faiſoit paſſer preſque nus l'un après l'autre, de ſe baiſſer; ce qui marquoit l'entiere ſoumiſſion: & cela s'appeloit *mittere ſub jugum*.

Tous les peuples voiſins de Rome avoient le même uſage. C'étoit le comble des déshonneurs dont ſe ſervoit le vainqueur, pour faire ſentir le poids de la victoire à ceux qui avoient ſuccombé: les Romains ont rarement éprouvé cette honte, & l'ont aſſez fait éprouver à leurs ennemis.

Cependant ils l'éprouverent dans la guerre contre les Samnites, lorſque le conſul Spurius Poſthumius, pour ſauver les troupes de la république, enfermées par ſa faute aux defilés des fourches caudines, qu'on nomme aujourd'hui *ſtretta d'arpaia*, conſentit de ſubir lui-même cette infamie avec toute ſon armée. Il eſt vrai que de retour à Rome, il opina dans le ſénat pour qu'on le renvoyât pieds & poings liés, pour mettre à couvert la foi publique du traité honteux qu'il avoit conclu. Son avis fut ſuivi; mais les Samnites ne voulurent point recevoir le malheureux conſul.

Denis d'Halicarnaſſe raporte (*liv. III.*) que les pontifes à qui Tullios Hoſtilius avoit renvoyé le jugement d'Horace, accuſé du meurtre de ſa ſœur, commencerent à purifier la ville par des ſacrifices, & après pluſieurs expiations, ils firent paſſer Horace ſous le *joug*: c'eſt une coutume,

dit-il, parmi les Romains, d'en uſer ainſi envers les ennemis vaincus, après quoi on les renvoie chez eux. (D. J.)

JOVIA. *Voyez* Jovius.

JOVIEN.

Flavius Jovianus Augustus.

Ses médailles ſont:

RRR. en or; il y a quelques revers plus rares.

R. en argent.

Celle où on lit au revers, *Victoria Auguſta*, eſt RR.

RR. en médaillon de B.

R. en M. B.

C. en P. B.

JOVIN, tyran ſous Honorius.

Jovinus Augustus.

Ses médailles ſont:

RRR. en or.

R. en argent.

O. en bronze.

On voit avec étonnement que la plupart des médailles de *Jovin* & de Sébaſtien paroiſſent avoir été fabriquées à Conſtantinople, pendant que Théodoſe II, qui régnoit alors dans cette ville, n'avoit aucune relation avec ces tyrans; car ceux-ci devoient être ſes ennemis, comme ils l'étoient d'Honorius ſon oncle, contre lequel ils s'étoient révoltés. À moins qu'on ne veuille expliquer ces lettres, COMOB, placées ſur leurs médailles, par les mots *Comes Obſtata Moneta Obryzo*. C'eſt ici une conjecture de Beauvais, qui n'a pas pu prendre ſur lui, de ne pas expliquer un mot peut-être barbare.

JOUJOUX. *Voyez* Crepundia.

JOVIUS, ſurnom donné à Hercule, parce qu'il étoit fils de Jupiter.

Dioclétien portoit le même ſurnom, & de là fut appelée *Jovia*, la partie de la Dalmatie, Spalatro, où il ſe retira après avoir abdiqué l'empire.

JOUR (commencement du). Le *jour* civil eſt déterminé par raport à ſon commencement, & à ſa fin, ſelon l'uſage de chaque nation. Les Égyptiens le commençoient à minuit. Les Chaldéens au lever du ſoleil. Les Juifs & les Athéniens à ſon coucher. Les aſtronomes le commencent à midi. Dans l'uſage ordinaire moderne il commence à minuit, c'eſt le *jour* naturel, civil & eccléſiaſtique.

Les Babyloniens commençoient le *jour* d'un orient à l'autre. Les Italiens l'ont déterminé d'un occident à l'autre, & comptent la premiere heure au ſoleil couchant. Les marins comptent le *jour* comme les aſtronomes depuis un midi juſqu'à l'autre.

Jour *civil des Romains*. Le *jour* civil des Romains étoit diviſé en pluſieurs parties, auxquelles ils donnoient différens noms. La premiere partie étoit *media nox*, minuit: après cela venoient *mediæ noctis inclinatio*, *gallicinium* le chant du coq; *conticinium*, qui étoit le temps le plus calme de la nuit; *diluculum*, la pointe du jour; & *mane*, le matin qui durait juſqu'à midi. Après midi, étoit *meridiei inclinatio*, que nous appelons vulgairement *la relevée*; *ſolis occaſus*, le coucher du ſoleil; après cela étoient *ſuprema tempeſtas*, *veſper*, *crepuſculum*, *concubium*, le temps où l'on ſe couche, & *nox intempeſta* qui duroit juſqu'à minuit. On diviſoit auſſi la nuit en quatre parties que les Romains appeloient *veilles*, *excubiæ* ou *vigiliæ*. *V.* Nuit.

Parmi ces jours il y en avoit qu'on appeloit *feſti*, & d'autres *profeſti*: ceux-là étoient conſacrés aux dieux, ſoit pour faire des ſacrifices, ſoit pour célébrer des jeux en leur honneur. Ces *jours* de fêtes s'appelloient *feriæ*; il y en avoit de publiques & de particulieres. *V.* Fêtes *des Romains*.

Les *jours* qu'on nommoit *profeſti*, étoient ceux dans leſquels il étoit permis de vaquer aux affaires publiques & particulieres; on les partageoit en *jours faſtes* & *néfaſtes*; les faſtes étoient ceux où le préteur pouvoit prononcer ces trois mots *do*, *dico*, *addico*, c'eſt-à-dire, les *jours* où il étoit permis de rendre la juſtice. Les *jours* néfaſtes étoient ceux où il ne pouvoit l'exercer, comme dans les féries & dans les temps de la vendange & de la moiſſon. Il y avoit auſſi des *jours* appelés *interciſi* & *endoterciſi*, dans leſquels on pouvoit rendre la juſtice à certaines heures ſeulement. On les trouva marqués dans les faſtes par ces lettres *FP* & *NP* qui ſignifient *faſtus prior*, & *nefaſtus prior*. Quelques-uns confondent mal-à-propos les *jours* néfaſtes avec ces *jours* où l'on ſe faiſoit un ſcrupule de travailler, à cauſe de quelque malheur arrivé à pareil *jour*, comme celui de la bataille d'Allia. Il eſt cependant vrai qu'on a donné le nom de *néfaſtes* à ces *jours* malheureux.

Les Romains avoient encore d'autres *jours* qui avoient différens noms, comme ceux qu'on appelloit *comitiales*, pendant leſquels on tenoit les comices & les *jours* de marchés appelés *nundinæ* ou *novendinæ*, parce qu'ils revenoient tous les neuf jours. Les habitans de la campagne venoient à la ville ces *jours* de marché pour y porter des denrées; pour y recevoir des loix & même pour y travailler à leurs procès depuis la loi *hortenſia*; car juſque là ces *jours* avoient été néfaſtes.

Les *jours* qu'on nommoit *præliares*, étoient ceux où il étoit permis de répéter ſon bien & d'attaquer ſes adverſaires; les *jours* qui leur étoient oppoſés s'appeloient *non præliares*: c'étoit, par exemple, les *jours* noirs & funeſtes, *dies atri*, qui arrivoient tous les lendemains des kalendes, des ides & des nones de chaque mois: car le peuple s'imaginoit ridiculement qu'il y avoit quelque choſe de funeſte dans le mot *poſt* qui ſervoit à exprimer ce que nous appe-

lons *le lendemain*. Ainſi tous les *jours* malheureux ſe nommoient chez les Romains comme chez les Grecs, des *jours noirs*. Les *jours* heureux au contraire étoient appelés *blancs* chez ces deux peuples.

On ne pouvoit dans ces *jours* malheureux, travailler publiquement à aucune afaire: cependant on doit les diſtinguer des *jours* néfaſtes: car les féries étoient des *jours* néfaſtes & non des *jours* malheureux. Les *jours* appelés *inominales* étoient tous les quatriemes *jours* avant les kalandes, les ides & les nones de chaque mois, & quelques féries.

On trouve dans le droit romain des *jours* qu'on nomme *comperendini*, qui étoient ceux où l'on aſſignoit ſon adverſaire à comparoître pour le ſur-lendemain de la premiere audience: d'autres appelés *ſtati* qui étoient pour terminer ſes afaires avec l'étranger, & d'autres enfin qui portoient le nom de *juſti*; c'eſt-à-dire, trente *jours* complets, acordés par une loi des douze tables à celui qui avoit avoué ſon crime ou à celui qui avoit été condamné, afin de lui donner la facilité de trouver la ſomme d'argent qu'il étoit obligé de payer ou de ſatisfaire de quelqu'autre maniere à la ſentence du juge (*D. J.*).

Jour, *Iconolog.* Les anciens qui repréſentoient en figure tout ce qu'ils croyoient pouvoir en être ſuſceptible, donnerent une image au *jour* conſidéré en lui même, & ſans aucun raport ni à l'année, ni au mois, ni à la ſemaine dont il fait partie. Athénée, dans la deſcription d'une magnifique pompe d'Antiochus Épiphane, dit qu'on y voyoit des ſtatues de toutes les ſortes, juſqu'à celles du *jour* & de la nuit, de l'aurore & du midi.

Comme le nom grec du *jour* eſt féminin, le *jour* étoit peint en femme, & non ſeulement le *jour*, mais auſſi ſes parties étoient auſſi perſonifiées ſuivant leur genre.

Le crépuſcule,

Tempus,

Quod tu nec tenebras nec poſſis dicere lucem,

Sed cum luce tamen, dubia confinia noctis:

le crépuſcule, dis je, étoit peint en jeune garçon qui tenoit une torche, & qui avoit un grand voile étendu ſur la tête, mais un peu reculé en arriere; voilà ce qui déſignoit que le crépuſcule participoit à la lumiere & aux ténebres, au *jour* & à la nuit, & c'eſt auſſi ce que ſignifie la torche qu'il tenoit à la main; car au point du *jour* il fait un peu clair, mais ſi peu qu'on a encore beſoin d'un flambeau qui éclaire.

L'aurore aux doigts de roſe, *& croceo velamine fulgens*, ſe peignoit en femme ayant un grand voile & étant traînée dans un char à deux chevaux; le voile qu'elle portoit ſur ſa tête étoit fort reculé en arriere, ce qui marque que la clarté du *jour* eſt aſſez grande & que l'obſcurité de la nuit ſe diſſipe.

Le midi, *quum medio ſol aureus ſplendet olympo*, étoit auſſi peint en femme, à cauſe qu'il eſt du genre féminin dans la langue grecque.

Le ſoir ou le veſper, *infuſcans terras croceo jam noctis amictu*, étoit peint en homme qui tenoit le voile ſur ſa tête, mais un peu en arriere, parce que l'obſcurité de la nuit ne ſe répand qu'inſenſiblement, & laiſſe aſſez long temps de la clarté pour ſe conduire encore.

Enfin le crépuſcule du ſoir étoit repréſenté comme celui du matin, par un petit garçon qui porte un voile ſur la tête; mais il n'a point de flambeau; il lui ſeroit inutile, puiſqu'il va ſe perdre dans les ténebres de la nuit; il tient de ſes deux petites mains les rênes d'un des chevaux du char de Diane, priſe pour la lune, & qui court ſe précipiter auſſi dans les ondes de l'océan: *heſperias abiturus in undas*. (*D. J.*)

Jour *heureux & malheureux*. Quelque ridicule que ſoit l'idée qu'il y ait dans la nature des *jours* plus *heureux* ou plus *malheureux* les uns que les autres, il n'en eſt pas moins vrai que de tamps immémorial, les plus célebres nations du monde, les Chaldéens, les Égyptiens, les Grecs, & les Romains, ont également donné dans cette opinion ſuperſtitieuſe, dont tout l'orient eſt encore convaincu.

Les rois d'Égypte, ſelon Plutarque, n'expédioient aucune afaire le troiſieme *jour* de la ſemaine, parce que c'étoit le jour funeſte de la naiſſance de Typhon. Les Juifs pouſſerent ſi loin leur extravagance à cet égard, que Moyſe mit leurs recherches au rang des divinations dont dieu leur défendoit la pratique.

Si je paſſe aux Grecs, je trouve chez eux la liſte de leurs *jours* apophrades ou malheureux, ce qui a fait dire plaſamment à Lucien, en parlant d'un fâcheux de mauvaiſe rencontre, qu'il reſſembloit à un apophrade. Le jeûdi paſſoit tellement pour un apophrade chez les Athéniens, que cette ſuperſtition ſeule fit long-temps différer les aſſemblées du peuple qui tomboient ce *jour-là*. Le poëme d'Héſiode ſur les travaux ruſtiques, écrit dans le onzieme ſiecle avant J. C. fait une eſpece de calendrier des *jours heureux* où il importe de former certaines entrepriſes, & de ceux où il convient de s'en abſtenir; il met ſur tout dans ce nombre le cinquieme *jour* de chaque mois, parce qu'ajoute-t-il, ce *jour*-là les furies infernales ſe promenent ſur la terre. Virgile a ſaiſi cette fiction d'Héſiode, pour en parer ſes géorgiques. „ „ N'entreprenez rien, dit il, le cinquieme *jour* „ du mois, c'eſt celui de la naiſſance de Plu„ ton & des Euménides; en ce *jour* la terre en„ fanta Japat, le géant Cée, le cruel Tiphée, „ en un mot, toute la race impie de ces mor„ tels qui conſpirerent contre les dieux„. Mais Héſiode, pour conſoler ſon Pays, mit au rang

des *jours heureux* le ſeptieme, le huitieme, le neuvieme, le onzieme & le douzieme de chaque mois.

Les Romains nous font aſſez voir par leur calendrier la ferme créance qu'ils avoient de la diſtinction des *jours*. Ils marquerent de blanc les *jours* heureux, & de noir ceux qu'ils réputoient malheureux; tous les lendemains des kalendes, des nones & des ides, étoient de cette derniere claſſe. L'hiſtoire nous en a conſervé l'époque & la raiſon.

L'an de Rome 363, les tribuns militaires voyant que la république recevoit toujours quelque échec, requirent qu'on en recherchât la cauſe. Le ſénat ayant mandé le devin L. Aquinius, il répondit que lorſque les Romains avoient combattu contre les Gaulois, près du fleuve Alia, avec un ſuccès ſi funeſte, on avoit fait aux dieux des ſacrifices le lendemain des ides de juillet, & qu'à Crémere les Fabiens furent tous tués, pour avoir combattu le même *jour*; ſur cette réponſe, le ſénat, de l'avis du collége des pontifes, défendit de rien entrepsendre à l'avenir contre les ennemis le lendemain de kalendes, des nones & des ides; chacun de ces *jours* fut nommé *jour funeſte*: *dies atra*, *nefandus*, *inauſpicatus*, *inominalis*, *ægyptiacus dies*.

Vitellius ayant pris poſſeſſion du ſouverain pontificat le quinzieme des kalendes d'août, & ayant ce même *jour* fait publier de nouvelles ordonnances, elles furent mal reçues du peuple, diſent Suétone & Tacite, parce que tel *jour* étoient arrivés les déſaſtres de Crémere & d'Allia.

Il y avoit quelques autres *jours* eſtimés *malheureux* par les Romains; tels étoient le *jour* du ſacrifice aux mânes, celui des lémuries, des féries latines & des ſaturnales, le lendemain des volcanales, le quatrieme avant les nones d'octobre, le ſixieme des ides de novembre, les nones de juillet, appelées caprotines, le quatrieme avant les nones d'août, à cauſe de la défaite de Cannes & les ides de mars, par les amis de Jules-Céſar.

On juge bien qu'outre ces *jours*-là il y en avoit d'autres que chacun eſtimoit malheureux par rapport à ſoi-même. Auguſte n'entreprenoit rien d'important le *jour* des nones; & pluſieurs particuliers avoient une folie pareille ſur le quatrieme des kalendes, des nones & des ides.

Pluſieurs obſervations hiſtoriques, ſuperſtitieuſement recueillies, ont contribué à favoriſer, avec tant d'autres erreurs, celles des *jours* heureux & malheureux. Joſeph remarque que le temple de Salomon avoit été brûlé par les Babyloniens le 8 ſeptembre, & qu'il le fut une ſeconde fois au même *jour* & au même mois par Titus. Æmilius Probus débite que Timoléon le corinthien gâgna toutes les victoires le jour de ſa naiſſance.

Aux exemples tirés de l'antiquité, on en joint d'autres puiſés dans l'hiſtoire moderne. On prétend que Charles-Quint fut comblé de toutes ſes proſpérités le *jour* de St. Matthias. Henri III, nous dit-on, fut élu roi de Pologne, enſuite roi de France, le *jour* de la pentecôte qui étoit auſſi celui de ſa naiſſance. Le pape Sixte V, aimoit le mercredi ſur tous les jours de la ſemaine, parce qu'il prétendoit que c'étoit le *jour* de ſa naiſſance, de ſa promotion au cardinalat, de ſon élection à la papauté, & de ſon couronement. Louis XIII aſſuroit que tout lui réuſſiſſoit le vendredi. Henri VII, roi d'Angleterre, étoit attaché au ſamedi, comme au *jour* de tous ſes bonheurs qu'il avoit éprouvés.

Mais rien ne ſeroit ſi facile que d'apporter encore un plus grand nombre de faits qui prouveroient l'indifférence des *jours* pour la bonne ou mauvaiſe fortune, s'il s'agiſſoit de combattre par des exemples des préventions ſuperſtitieuſes, contraires au bon ſens & à la raiſon. On remarqua, dit Dion Caſſius (*l. XLII.*), que Pompée fut aſſaſſiné en Égypte le même *jour* qu'il avoit autrefois triomphé des Pirates & de Mithridate, & l'on ajoutoit encore que c'étoit celui de ſa naiſſance. Le même jour, dit Guichardin, que Léon X fut ſacré avec une pompe merveilleuſe, il avoit été fait miſérablement priſonnier un an auparavant. Reconoiſſons donc avec un ancien, qu'une même journée nous peut être également mere & marâtre, & que ceux conſéquemment qui ſe ſont muqués du choix ſuperſtitieux de certains *jours*, ont eu par-là un grand avantage pour le ſuccès de leurs entrepriſes ſur ceux qui ont été aſſez crédules pour s'y aſſujétir.

Alexandre le grand, bien inſtruit ſur ce point par Ariſtote ſon précepteur, ſe moqua ſpirituellement de quelques uns de ſes capitaines qui lui repréſentoient ſur le bord du Granique, que jamais les rois de Macédoine ne mettoient leurs armées en campagne au mois de juin, & qu'il devoit craindre le mauvais augure qu'on pouvoit tirer, s'il négligeoit de ſuivre l'ancien uſage. „ Il faut bien y remédier, répondit-il en ſouriant; & j'ordone auſſi pour cela que ce juin, que l'on craint tant, ſoit nommé le ſecond mois de mai „. „ Il fut encore inſiſte ſi adroitement auprès de la ſibylle du temple de Delphes, qui lui refuſoit de conſulter le dieu un *jour* réputé malheureux, qu'elle lui dit enfin, en cédant à ſes inſtances, qu'il vouloit faire paroître juſque ſur le ſeuil du temple de Delphes qu'il étoit invincible. „ Cet oracle me ſuffit, répartit gaiment Alexandre; je n'en puis recevoir de plus clairs, ni de plus favorables „.

C'eſt ſur ce même ton que Lucullus répondit à ceux qui tâchoient de le diſſuader de combattre contre Tigranes aux nones d'octobre, parce qu'à pareil *jour* l'armée de Cépion fut taillée en pieces par les Cimbres; & moi, dit-il, je vais le rendre de bon augure pour les Romains „. Il attaqua le roi d'Arménie & le vainquit.

Dion de Syracuſe ſe conduiſit de même vis-à-

vis de Denis de Syracuſe; il lui livra la bataille le *jour* d'une éclipſe de lune, qui étoit réputé un *jour* funeſte, & remporta la victoire.

Jour de l'an, *Hiſt. anc.* on premier jour de l'année, a fort varié chez différens peuples par raport ao temps de ſa célébration; mais il a toojours été en grande vénération.

Chez les Romains le premier & le dernier *jours* de l'an étoient conſacrés à Janus; de là vint, diſoit-on, qu'on le repréſente avec deux viſages.

C'eſt des Romains que nous tenons cette coutume ſi ancienne des complimens du noovel an. Avant qoe ce jour fût écoulé, ils ſe faiſoient viſite les ons les autres, & ſe dunnoient des préſens acompagoés de vœux réciproqoes. Lucien parle de cette coutume comme très-ancienne, & la raporta ao temps de Numa. *Voyez* Étrennes, Vœux, Anée, *&c.*

Ovide a cette même cérémonie en voe daos le commencement de ſes faſtes:

Poſtera lux oritur, linguiſque animiſque favete:
Nunc dicenda bono ſunt bona verba die.

Et Pline plos expréſſement, *LXXVII. chap. I. Primum anni incipientis diem latis precationibus invicem fauſtum ominantur.*

Journée des Romains. *Voyez* Vie privée des Romains.

Jours Alcyoniens, *Hiſt. anc.* phraſe que l'on trouve ſouveot dans les anteurs pour exprimer un temps de paix & de tranquillité.

Cette expreſſion tire ſon origine d'un oiſeau de mer, que les naturaliſtes appelent *alcyon*, & qui, ſelon eux, fait ſon nid vers le ſolſtice d'hiver, pendant lequel le temps eſt ordinairement calme & tranquille.

Les *jours alcyoniens*, ſuivant l'ancienne tradition, arivent ſept jours avant & ſept jours après le ſolſtice d'hiver; qoelqoes-uns appelent ce temps-là l'*été de S. Martin*; & le calme qui regoe dans cette ſaiſon engage les *alcyons* à faire leur nid & à couver leurs œufs dans les rochers qui ſont au bord de la mer.

Columelle appeloit auſſi *jours alcyoniens* le temps qui commence au 8 des kalendes de mars, parce qu'on obſerve qu'il régna pour lors un grand calme ſur l'océan atlantique.

Jours de la ſemaine & du mois pour chartres. *Voyez* Dates (gloſſaire des).

JUBA, roi de Mauritanie; il y en a eu trois de ce nom. Minutius Félix dit que les Mores honorent *Juba* comme ou dieux. Il faut obſerver qne les Mores regardoient tous leurs rois comme des dieux.

Juba le pere, *roi de Mauritanie.*

Rex Juba.

Ses médailles entrent dans la ſuite des empereurs, & ſont:

RRRR. en or, dans le cabinet du roi.

RR. en argent.

Il y a au revers on temple.

On en voit quelques-unes eo bronze dans le cabioet du roi, & il s'eu trouvoit trois dans celui de Pellerin. Les légendes ſont en caracteres puniques.

Juba le jeune.

Rex Juba.

Ses médailles ſont:

O. en or & en bronze.

RRR. en argent. On en trouve environ qoarante avec des revers différens dans les cabinets du roi & de Pellerin.

RRR. en argent, avec la tête de Cléopâtre la jeune, ſa femme. Elles ſont également rares en bronze avec la tête de cette princeſſe.

Pellerio en a publié qoelqoes-unes.

JUBAR, étoile appelée *Lucifer* au matin, & *Heſperus* le ſoir. Varron (*de ling. latin. VI.* 4.) dit que les Romains l'appeloient *Jubar*, parce qu'elle étoit *jubata*, c'eſt-à dire, parce que ſes rayons ſe dévelopoieor comme la crinière d'un lion. Feſtus dit expreſſément que *Jubar* étoit le φωσφόρος & le ἕωσφορος des Grecs.

JUBILO. Muratori raporte (101. 4. *Theſ.*) l'inſcription ſuivante.

JUBILO.

SACRUM

V. S. L. M.

Jubilus étoit-il une divioité qui préſidât à la joie, comme *Volupia* au plaiſir, *Pavor* à la peur, &c.

JUDÉE (fertilité de la).

„ Autrefois la Judée étoit, dit M. Pauctun, dans ſa *Métrologie*, une terre excellente, arroſée par des ruiſſeaux de lait & de miel, comme parle l'Écriture. Ce pays produiſoit avec une abondance qui tenoit du prodige, des grains, des olives, des dattes, du miel, du baume, toutes ſortes d'autres fruits délicieux. Les troupeaux de bœufs & de moutons y étoieot iooombrables. Cette grande fertilité de la Terre ſainte, eſt atteſtée par tous les écrivains de l'antiquité tant ſacrée que profanes „.

„ Strabon écrit (*lib. XVI. p.* 519.) que les vallées ſitoées ſur les bords du Joordain, ſoot extrêmement fertiles, & qu'elles prodoiſent toutes les choſes néceſſaires à la vie. Les terres des environs du port de Joppé étoient d'ooe fécondité ſi merveilleuſe, que la petite ville de Jamnia & les villages voiſins pouvoient fournir quarante mille hommes en état de porter les armes. J'obſerve qu'entre Joppé & Jamnia il y avoit une ville appelée Gadara, Gazara: ne faudroit-il pas eotendre du territoire de cette ville ce qu'on lit daos Varron, que les terres de *Gadara* rendoient cent pour un? Les plaines de Jéricho, arroſées

Digitized by Google

par les eaux du Jourdain, produiſoient abondamment toutes les choſe néceſſaires aux beſoins de l'homme : elles étoient très peuplées ; mais il n'en étoit pas de même des environs de Jéruſalem ; le terrain en eſt ſec & pierreux à la diſtance de 60 ſtades de la ville. On lit dans la Geneſe (*c. XXVI. v.* 12 & 13) que la famine ayant obligé Iſaac d'aller s'établir aux environs de Gérare dans le pays des Philiſtins, il y fit labourer & ſemer une portion de terre qu'on lui avoit cédée, & que dès la même année il recueillit le centuple de la ſemence qu'il y avoit répandue. D'année en année la terre ſe bonifioit entre ſes mains, & devenoit plus fertile, en ſorte que ſes riches moiſſons attiroient chez lui une bonne partie de l'or & de l'argent du pays : *ſevit autem Iſaac in terra illa, & invenit in ipſo anno centuplum* „.

„ Il ne faut donc pas regarder comme une hyperbole ou une exagération ce qu'on lit dans S. Matthieu (*cap. XIII. v.* 8.), que du blé ſemé dans la bonne terre, l'un rapdit cent pour un, l'autre ſoixante, & l'autre trente. La parabole de Jéſus-Chriſt eſt priſe dans la nature même du ſol de la Judée : les meilleures terres y rendoient cent pour un, les médiocres ſoixante, & celles de moindre qualité trente ſeulement „.

„ Si l'on admet que les terres de la Paleſtine, bien cultivées, rendoient ſoixante pour un, il s'enſuivra qu'un arpent de terre, meſure de France, ſuffiſoit dans ce pays pour procurer le ſubſiſtence à douze perſones en leur donnant à chacune trente boiſſeaux de blé, meſure de Paris, pour leur conſommation annuale. Selon Hécatée d'Abdere, cité par Joſephe, dans ſon diſcours contre Appion, le royaume de Juda contenoit trois millions d'aroures d'une terre excellente & très-fertile. Ce nombre d'aroures ne revient qu'à 454200 arpens, & ne doit pas comprendre toute l'etendue de la tribu de Juda, mais ſeulement ce qu'il y avoit de meilleures terres. Sur les cartes de d'Anville, la Terre ſainte entiere comprendroit en moins cinq millions d'arpens, en ſorte que le terrain aſſigné dans Juda par Hécatée, en ſeroit la onzieme partie. Si donc on employoit ſeulement le quart des terres de la Paleſtine à la culture du blé, on trouvera que le population pouvoit y monter juſqu'à quinze millions d'habitans, & dans la tribu de Juda, en particulier ſur les bonnes terres dont nous venons de faire mention, 1 362,600 hommes. L'on conviendra que cela devoit être en effet, ou bien l'on ne pourra jamais concilier l'obſervance de la loi de Moyſe avec l'étonnante population du peuple juif „.

„ On ſait qu'il étoit défendu à ce peuple de faire aucuns travaux de la campagne chaque ſeptieme année, qui étoit l'année ſabbatique. On n'enſemençoit donc point les terres la ſixieme année, parce qu'il auroit fallu récolter le ſeptieme, ce qui n'étoit par permis ; par la même raiſon, on n'enſemençoit point non plus les terres le ſeptieme année ; ce n'étoit que la huitieme qu'on les labouroit, & on ne faiſoit la recolte que le neuvieme, en ſorte qu'il falloit que le récolte de la ſixieme année ſervit à la ſubſiſtance des habitans durant trois ans ; à moins qu'on n'eût la prévoyance de conſerver une partie du blé des années précédantes. Ce que je dis ici, eſt contenu mot pour mot dans le XXVe chapitre du Lévitique, où on lit ces paroles : la ſeptieme année ſera le ſabbat de la terre ; l'année du repos du Seigneur : vous ne ſémerez point vos champs, vous ne taillerez point vos vignes. „ Que ſi vous dites, que mangerons-nous le ſeptieme année, ſi nous ne ſemons point, ſi nous ne recueillons point de fruits ? La ſixieme année je vous donnerai ma bénédiction, & la terre vous produira des fruits pour trois ans : vous ſémerez le huitieme année ; vous vous nourirez des anciens fruits juſqu'à la neuvieme, que vous en récolterez de nouveau „. Je ne ſai ſi cette loi a toujours été obſervée par le Juifs ; mais on voit dans Joſephe (*Antiq. Jud. lib. XI. cap. VIII.*) qu'elle l'étoit encore en temps d'Alexandre le Grand & du grand prêtre Jaddus „.

„ Pertant donc de cette loi, on trouvera que la Terre ſainte entiere n'aura pu ſonfrir qu'une population de cinq millions d'abitans ; mais on y en trouve davantage. D'après le dénombrement fait per Moyſe même (*Numer. XXV.*), le nombre des hommes en état de porter les armes, & âgés au moins de vingt ans, ſe monta à 601, 730, ſans compter les femmes, les enfans & les eſcleves, & ſans comprendre la tribu de Lévi, dont le nombre des mâles, depuis l'âge d'un mois, étoit de 23000. Dans le dénombrement fait per Joſué, le nombre des combatens étoit de 603,550, & les mâles de la famille de Lévi, de 22000 : d'où il ſuit que ſous Moyſe, le population des Iſraélites pouvoit être de 2,452,920 hommes, femmes, ou enfans, & ſous Joſué, de 2,458,200. On lit dans le ſecond livre des rois (*cap. XXIV.*), que ſous le regne de David, on comptoit dans le tribu de Jude 50,000 hommes en état de porter les armes, & 800,000 dans las autres ; ce qui ſuppoſe dans Juda une population de deux millions d'hommes ; dans les autres tribus une population de trois millions deux cents mille, & dans les douze tribus réunies, une population de cinq millions deux cents mille hommes. Mais on voit par le premier livre des Paralipomenes (*c. XXI.*), que la population étoit plus grande, puiſqu'on compte 470,000 hommes en etet de porter les armes dans la ſeule tribu de Juda, & 3,100,000 dans les autres tribus, non compris celles de Lévi & de Benjamin. La population étoit donc de 1 880,000 hommes dans Juda, de 4,400,000 dans les autres tribus, ſans comprendre Lévi & Benjamin ; & en total 6,280,000 âmes dans onze tribus ſeulement. Suivant l'hiſtorien Joſephe, par

le dénombrement que fit faire David, on trouva dans la tribu de Juda quatre cents mille hommes en état de porter les armes, & neuf cents mille dans les autres tribus, ſans compter Lévi & Benjamin, qui ne furent point compriſes dans ce dénombrement, ce qui ſuppoſe toujours au moins 1,600, 000 âmes dans Juda, & 3,200,000 dans onze des treize tribus „.

„ Mais ce n'eſt pas tout encore, il étoit reſté un grand nombre de Chananéens au milieu des Juifs, dont une partie avoit été forcée d'embraſſer la religion de ces derniers. Salomon fit faire le dénombrement de ces nouveaux convertis (11. *Parah. cap. II. v.* 17.), & il s'en trouva 153,600 en état de ſupporter les travaux les plus rudes; ce qui fait encore une augmentation de plus de 102,000 âmes, en comprenant les femmes & les enfans. Ainſi l'on peut aſſurer d'après ces autorités que la population de la Terre-ſainte étoit à cette époque de ſix à ſept millions. Sous les regnes d'Abia & de Jéroboam, on compta (11. *Paral. XIII.* 3.), dans Juda & Benjamin, quatre cents mille combatans, & dans Iſraël, huit cents mille. Sous le regne d'Aſa, on trouva (11. *Paral. XIV.* 8.) trois cents mille combatans dans Juda, & dena cents quatre-vingts mille dans Benjamin, ce qui ſuppoſe dans ces deux tribus une population de 2,320,000 âmes „.

„ On voit par le ſecond livre des paralipomenes (*cap. XVII.*) que Joſaphat, roi de Juda, avoit 1,160,000 hommes en état de combattre, outre les troupes qu'il avoit dans les places fortes; c'eſt une population de 4 640,000 âmes dans ce petit royaume. Sous Amalias, on ne compta que 300,000 combatans (*cap. XXV. v.* 5.) & ſous Oſias *cap. XXVI.* 13.) 307500 „.

„ Pour juger de cette population, il faut la comparer à celle d'un état connu. On compte en France vingt ou vingt-deux millions d'habitans. A raiſon de 6a millions dans toute la Terre ſainte, la France ſeroit peuplée de cent vingt millions d'habitans. Accoutumés, dans le ſiecle où nous vivons, à n'entendre parler que de populations peu conſidérables, nous avons peine à croire celle des Juifs; cependant rien n'eſt plus facile à comprendre. Dans l'antiquité, les terres rendoient en certains pays deux ou trois cents pour un, dans d'autres, cent ou cent cinquante; dans d'autres, cinquante ou ſoixante. Si la Fraure rendoit ſoixante pour un, & que chaque année on pût mettre en culture de blé vingt-cinq millions d'arpens, ce royaume pouroit ſupportee une population de quatre cents ſeize millions d'habitans au moins „.

„ Si la population des Juis étoit grande, elle n'étoit pas néanmoins exceſſive pour la fertilité du pays; il y avoit encore un grand ſuperflu de fruits: ce qui le prouve, c'eſt le luxe & la profuſion de la cour de Salomon. Nous n'entrerons pas dans le détail étonant du comeſtible de la maiſon de ce prince, ni des envois de blé, d'orge, de vin, d'huile qui furent exportés à Tyr; il nous ſuffira de remarquer que ces exportations ſeules, jointes à la conſommation de ſoixante-quatre mille chevaux que Salomon nourriſſoit dans ſes écuries, ſoit pour le ſervice de ſa cour, ſoit pour celui de ſes armées, faiſoient dans ſon état un vide de ſubſiſtances pour plus d'un million d'hommes. En voilà bien aſſez pour montrer que cet heureux pays produiſoit des fruits bien au delà de ce qu'il en falloit pour nourir le peuple immenſe qui l'habitoit. Nous pourions cependant faire obſarver encore, que dans l'étendue que nous avons donnée à la Terre-ſainte, nous avons compris la Phénicie & le pays des Philiſtins, qui, quoique deſtinés à faire partie de la Terre promiſe, n'ont cependant jamais été en la poſſeſſion du peuple juif, & que par conſéquent les Philiſtins, les Sidoniens, les Tyriens, &c. devroient encore être ajoutés à la population des Iſraëlites. Il s'enſuit de tout ce que nous avons dit juſqu'ici, que chaque habitant de la Paleſtine titoit tout ce qui étoit néceſſaire pour ſa ſubſiſtance d'une étendue de terrain moindre qu'un arpent de France „.

On a quelque peine, dit Pluche (*Concord. Géog. a. p.* 322.), à acorder les prodigieux dénombremens que l'Écriture nous raporte des habitans des royaumes de Juda & d'Iſraël, avec l'état de langueur & de miſere dans lequel les voyageurs nous les repréſentent aujourd'hui „.

„ L'indifférence du gouvernement des Turcs pour la population, & le triſte état des habitans de leurs pays conquis; l'avarice des officiers qui en ont l'intendance; la vente des permiſſions qu'ils acordent aux monopoleurs & aux coureurs arabes, ont découragé & fait fuir les habitans. La terre ſans culture n'a plus rien de floriſſant. Les terres ſont négligées. Les villes ſont devenues ou des villages miſérables, ou des amas de ruines. Les habitans ſont ou des Grecs ruinés & fugitifs, ou des Arabes ſans goût pour l'agriculture, ou de pauvres Syriens qui n'oſent rien entreprendre, de peur d'être pillés par les corps de voleurs qui vont & vienent, ou par les officiers même prépoſés pour les défendre „.

„ Autrefois tout y étoit en valeur, juſqu'au plus haut des montagnes, par le ſoin qu'on prenoit d'en couper tous les penchans en différentes terraſſes, d'en varier les productions ſelon les aſpects, & de cultiver le tout à la charue ou à la pioche. Les Hébreux fourniſſoient Tyr & Sidon de blé, de menus grains, de lin, de chanvre & de fruits: Ils portoient ou envoyoient aux Égyptiens de grandes proviſions d'huile & de vin. Aujourd'hui la terre eſt la même; mais les habitans manquent à la terre, & le courage aux habitans.

„ C'étoient les pâturages & les beſtiaux qui, par des engrais, produiſoient à la Terre-ſainte & aux régions voiſines cette heureuſe fécondité, qui en faiſoit des états puiſſans dans une petite étendue de terres. Les Iſraëlites & tous les peu-

ples

ples du voiſinage furent bergers de profeſſion dès les premiers temps. Qu'on parcoure la bible, on verra toujours les Hébreux, à commencer par Abraham, faire conſiſter la meilleure partie de leurs richeſſes dans la nourriture des bœufs, des moutons & des chevres; ils ne négligerent jamais cette lucrative occupation, pas même durant leur ſervitude en Égypte. (*Métrologie de M. Pauſton.*),,

Judéa (*Numiſmat.*).

Les rois, ou ſouverains de la *Judéa*, dont on a des médailles, ſont:

Jonathan. —

— *Médailles incertaines avec des légendes ſamaritaines.*

— Antigone, *fils d'Ariſtobule.*

— Zénodore. —

— Hérode *le grand.* —

— Hérode, *Tétrarque.* —

— Agrippa I. —

— Agrippa II. —

Voyez leurs articles.

Ce royaume, réduit en province romaine, a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Auguſte, de Titus, de Domitien, de Tibere avec Julie (*Eckhel*), de Britannicus. — La légende eſt IOYΔAIAC.

La *Judée*, perſonifiée ſur les monumens, eſt reconoiſſable au palmier qui l'avoiſine, ou qu'elle porte. Cet arbre étoit ſon ſymbole, ainſi que de la Phénicie.

Juoée (Bitume de). *Voyez* Asphalte.

JUDEX, ſurnom de la famille Vettia.

JUGA, ſelon Feſtus,
JUGALIS, ſelon Servius,
JUGATINA, ſelon S. Auguſtin, } noms que

l'on donnoit à Junon, en qualité de déeſſe qui préſidoit aux mariages. Ce nom vient de *jugum*, joug, par alluſion, non au joug que l'on a prétendu mal-à-propos avoir été placé, en effet, ſur les deux épous dans la cérémonie des noces, mais parce qu'elle uniſſoit ſous le même joug les perſones qui ſe marioient. Junon-*Juga* avoit un autel dans une rue de Rome, qu'on appeloit, à cauſe de cela, *Vicus Jugatius.*

JUGATINUS; il y avoit deux dieux de ce nom, dont l'un préſidoit aux mariages, & l'autre au ſommet des montagnes qu'on appele en latin *Juga*. Saint Auguſtin eſt le ſeul qui faſſe mention de ces deux divinités, dans ſon quatrieme livre de la Cité de Dieu, d'après un texte de Varron, que nous avons perdu.

JUGATIO, impôt établi ſur le nombre des animaux employés à la culture des terres, ſur le nombre des *jougs*. (*lib. I. cap. X. tit. XLVIII.*) Il étoit de quatre ſiliques.

JUGE de table. *Voyez ARBITER bibendi.*

JUGE.
JUGEMENT.
JUGER. } *V.* le Dict. de Juriſprudence.

JUGEMENT de *Pâris*. *Voyez* Paris.

JUGERE,
JUGERUM, } ſ. m. meſure romaine pour les terres; c'étoit originairement la grandeur du terrain qu'une paire de bœufs atelés pouvoit labourer en un jour. On dit encore en Auvergne, dans le même ſens, un *joug de terre.*

Le *jugere* faiſoit la moitié d'une *hérédie*; l'hérédie contenoit quatre actes carrés: l'acte carré, *actus quadratus*, avoit cent vingt pieds de long. Quintilien (*lib. I. cap. IX.*) lui donne auſſi la même longueur, & cent vingt pieds en largeur. Enfin, Iſidore (*lib. XV. cap. XV.*) confirme la même choſe en ces termes: *actus duplicatus* jugerum *facit*; jugerum *autem conſtat longitudine pedum* CCXL. *latitudine* CXX.

Voilà donc l'étendue du *jugere* trouvée; & pour l'évaluer exactement, il ne faudroit pas dire le *jugere* eſt un demi de nos arpens, parce que notre arpent differe ſuivant les différentes provinces. Le raport du *jugera* des Romains à l'acre d'Angleterre, eſt comme 10,000 à 16,097. (D. J.)

Le *jugere* valoit $\frac{1}{2}\frac{2}{5}\frac{5}{0}$ d'arpens de roi, ſelon M. Pauſton.

Il valoit en meſures anciennes,

2 actes carrés;
ou, 12 onces de terre;
ou, 48 ſiciliques de terre;
ou, 60 actes ſimples;
ou, 72 ſextules de terre;
ou, 288 ſcrupules de terre;
ou, 28800 pieds romains carrés:

Jugere, meſure pythique pour l'arpentage. *V.* Médimne.

Juoere, meſure olympique pour l'arpentage. *Voyez* Plethre.

Voyez Mesures pour l'évaluation de *M.* de Liſle.

JUGES DES ENFERS.

Platon dit qu'avant le regne de Jupiter, il y avoit une loi établie de tout temps, qu'au ſortir de la vie, les hommes fuſſent jugés pour recevoir la récompenſe ou le chatiment de leurs bonnes ou mauvaiſes actions. Mais comme ce jugement ſe rendoit à l'inſtant même qui précédoit la mort, il étoit ſujet à de grandes injuſtices: les princes qui avoient été avares & cruels, paroiſſant devant leurs juges avec toute la pompe & tout l'appareil de leur puiſſance, les éblouiſſoient & ſe faiſoient encore redouter; en ſorte qu'ils paſſoient ſans peine dans l'heureux ſejour des juſtes. Les gens de bien, au contraire, pauvres & ſans appui, étoient encore expoſés à la calomnie & condamnés comme coupables. La fable ajoute que, ſur les plaintes réitérées qu'on en porta à Jupiter, il changea la forme de ce jugement; le temps en fut fixé au moment même qui ſuit la mort. Radamante & Éaque, tous deux fils de Jupiter, furent établis *juges*; le premier pour les Aſiatiques; l'autre pour les Européens; & Minos au deſſus d'eux, pour décider

en cas d'obſcurité & d'incertitude. Leur tribunal eſt placé dans un endroit appelé *le champ de la vérité*, parce que le menſonge & la calomnie n'en peuvent approcher: il aboutit d'un côté au tartare, & de l'autre aux champs élyſées. Là, comparoît un prince, dès qu'il a rendu le dernier ſoupir, dépouillé de toute ſa grandeur, reduit à lui ſeul, ſans défenſe & ſans protection, muet & tremblant pour lui-même, après avoir fait trembler toute la terre. S'il eſt trouvé coupable de crimes qui ſoient d'un genre à pouvoir être expiés, il eſt relégué dans le tartare pour un temps ſeulement, & avec aſſurance d'en ſortir quand il aura été ſuffiſamment putifié. Telles ſont les idées qu'un philoſophe païen avoit ſur l'autre vie.

L'idée de ce jugement, après la mort, avoit été empruntée par les Grecs d'une ancienne coutume des Égyptiens racontée par Diodore. „Quand „ un homme eſt mort en Égypte, on va, dit-il, „ annoncer le jour des funérailles, premiérement „ aux juges, & enſuite à toute la famille & à „ tous les amis du mort: auſſi-tôt quarante juges „ s'aſſemblent, & vont s'aſſeoir dans leur tribu„ nal qui eſt au delà d'un lac, avant de faire „ paſſer le lac au mort. La loi permet à tout le „ monde de venir faire ſes plaintes contre le „ mort. Si quelqu'un le convaine d'avoir mal „ vécu, les juges portent la ſentence, & privent „ le mort de la ſépulture qu'on lui avoit préparée. Mais ſi celui qui a intenté l'accuſation ne „ la prouve pas, il eſt ſujet à de grandes peines. Quand aucun accuſateur ne ſe préſente, „ ou que ceux qui ſe ſont préſentés ſont con„ vaincus eux-mêmes de calomnie, tous les pa„ rens quittent le deuil, louent le défunt, ſans „ parler néanmoins de ſa race, parce que tous „ les Égyptiens ſe croient nobles; & enfin ils „ prient les dieux infernaux de le recevoir „ dans le ſéjour des bienheureux. Alors tou„ te l'aſſiſtance félicite le mort de ce qu'il „ doit paſſer l'éternité dans la paix & dans la „ gloire.

JUIFS. *Voyez* HÉBREUX.

JUILLET. Ce mot vient du latin *Julius*. Marc-Antoine, dans ſon conſulat, ordonna que ce mois, qui s'appeloit auparavant *Quintilis*, porteroit dorénavant le nom de *Julius*, parce qu'il étoit celui de la naiſſance de Jules-Céſar. On l'appeloit *Quintilis*, parce qu'il étoit le cinquieme mois de l'année, laquelle ne commençoit qu'en mars dans le premier calendrier, établi aſſez groſſiérement par Romulus. Détaillons la diſtribution de ce mois.

Chez les Romains, le jour des calendes du mois de *Juillet*, étoit celui auquel finiſſoient & commençoient les baux des maiſons de Rome. C'eſt ce que nous apprenons d'une épigramme aſſez piquante de Martial, *épigramm. xxxvii. 12.*

An 3 des nones, ou au cinquieme du même mois, tomboit la fête appelée *Poplifugia*, en mémoire de la retraite du peuple ſur le mont Aventin, après que les Gaulois eurent pris la ville de Rome.

La veille des nones, ou le ſixieme du mois, on faiſoit cette fête de la fortune féminine, qui avoit été fondée par la femme & la mere de Coriolan, quand elles eurent obtenu de lui la paix & le ſalut de la patrie.

Le lendemain des nones, ou le huitieme du mois, ſe célébroit la fête de la déeſſe Vitula. *V.* VITÉLA.

Le IV des ides, ou le douzieme du mois, ſe fêtoit du temps des empereurs, à cauſe de la naiſſance de Jules Céſar.

La veille des ides, ou le quatorze du mois, on commençoit les mercuriales, qui duroient ſix jours.

Les ides, ou le quinze du mois, étoit particuliérement conſacré à Caſtor & Pollux, & l'on donnoit ce jour-là des jeux & des combats ſolemnels.

Le XVI des calendes d'août, ou le dix ſept *Juillet*, paſſoit pour un jour funeſte, à cauſe de la bataille d'Allia.

Le X des calendes, ou le vingt-trois *juillet*, ſe célébroient les jeux de Neptune, & les femmes enceintes ſacrifioient à la déeſſe Opigena.

Le XXIV on faiſoit les feſtins des pontifes.

Le VIII des calendes ou le vingt cinq du mois on célébroit les funérales; & le même jour arrivoient les ambarvales.

Le vingt-huit on faiſoit un ſacrifice de vin & de miel à Cérès; & le reſte du mois on égorgeoit quelques chiens roux à la canicule, pour détourner les trop grandes chaleurs qui regnent dans cette ſaiſon.

Enfin, c'étoit en *juillet* qu'on donnoit les jeux apollinaires, ceux du cirque & les minervales.

Les Grecs nommerent ce mois Μεταγειτνιὼν, à cauſe de la fête appelée *métagitnie*, qu'ils conſacrerent en l'honneur d'Apollon. Ils célébroient auſſi dans le même mois la fête d'Adonis, favori de Vénus. *V.* ADONYS.

Les Syracuſains faiſoient le vingt-quatre de ce mois une fête qu'ils nommoient *aſinaire*, en mémoire de la victoire qu'Euriclès, préteur de Syracuſe, avoit remportée ſur les Athéniens.

Le mois de *juillet* étoit cenſé ſous la protection de Jupiter. Il eſt perſonifié dans Auſone ſous la figure d'un homme nu, qui a ſes membres hâles par le ſoleil: il a les cheveux roux, liés de tiges de blé & d'épis; il tient dans un panier des mûres, fruit qui paroît ſous le ſigne du lion.

JUIN. En latin *junius*, que quelques-uns dérivent de Junon, *a Junone*: Ovide le croit ainſi, car il fait dire à cette déeſſe:

Junius a noſtrâ nomine nomen habet.

Le premier jour de *juin*, les Romains faiſoient quatre fêtes, l'une à Mars hors de la ville, parce qu'en ce jour F. Quintius, duumvir des ſacrifices, lui avoit dédié un temple hors de la porte capene. La ſeconde fête regardoit *Carna*, en mémoire du temple que Junius Brutus lui conſacra ſur le mont Célius après avoir chaſſé Tarquin. La troiſieme fête ſe faiſoit à la gloire de Junon, ſurnomée *moneta*, pour acomplie un vœu qu'avoit fait Camille de lui bâtir un temple. La quatrieme fête étoit conſacrée à la tempête, & fut inſtituée du temps de la ſeconde guerre punique. Parcourons les autres jours de *juin*.

Le iij des nones étoit dédié à Bellone, & le jour ſuivant à Hercule dans le cirque.

Le jour des nones ou le cinquieme du mois, on ſacrifioit au dieu Fidius, à qui les Romains bâtirent un temple ſur le mont Quirinal.

Le vij des ides, ou le ſeptieme du mois, les pêcheurs faiſoient les jeux piſcatoriens au delà du Tibre.

Le vj des ides, ou le huitieme du mois, étoit la fête de la déeſſe *Mens*, c'eſt-à dire, de la déeſſe de l'entendement. Ce jour-là on ſacrifioit ſolemnélement à cette déeſſe dans le capitole, où Otacilius Craſſus, préteur lors de la ſeconde guerre punique, lui dédia un temple, après la défaite du conſul C. Flaminius au lac de Thraſimene.

Le v des ides, on le neuvieme du mois les veſtales chômoient la fête de leur divinité.

Le iv des ides, ou le dixieme du mois, étoit la fête des Matutales, en l'honeur de la déeſſe Matuta, que les Grecs appeloient *Leucothoé*. Le même jour étoit dédié à la fortune.

Le iij des ides, ou le onzieme du mois tomboit la fête de la *concorde*.

Le xiij, qui étoit le jour des ides, arivoit la fête de Jupiter, *invictus*, ou l'invincible, à qui l'empereur Auguſte crut devoir dédier un temple, en mémoire des victoires qu'il avoit remportées. On célébroit ce même jour la fête de *Minerve* appelée *quinquatrus minores*, qui étoit la fête des ménétriers.

Le xvij des calendes de juillet, ou le quinze du mois de *juin*, on tranſportoit les immondices du temple de Veſta dans le Tibre, & cette cérémonie donnoit lieu à une fête particuliere.

Le xie des calendes, ou le dix-huitieme du mois on faiſoit la fête de la dédicace du temple de Pallas ſur le mont Aventin.

Le xij des calendes, ou le vingt de *juin*, venoit la fête du dieu *Summanus*, en mémoire de la dédicace du temple, faite en ſon honeur pendant la guerre de Pyrrhus.

Le x des calendes, ou le vingt-deux du mois, paſſoit pour un jour funeſte, parce que Titus Fleminius fut vaincu ce jour-là par les Carthaginois.

Le viij des calendes, ou le vingt-quatre, étoit la fortune *forte*. Ce jour-là Syphax fut défait par Maſſiniſſa, & le même jour fut appelé *dies fortis fortuna*, parce que Sereius lui avoit dédié un temple hors de la ville, au delà du Tibre. Les artiſans & les eſclaves couronés de fleurs, alloient ſe promener en bateaux ſur la riviere, ſe régaler & ſe divertir.

Le v des calendes on le vingt ſept du mois, ſe conſacroit à Jupiter *ſtator*.

Le iv des calendes, où le vingt huit du mois venoit la fête des dieux *Lares*.

Le iij des calendes, ou le vingt-neuf du mois, étoit voué à Quirinus ou à Romulus, pour la dédicace de ſon temple au mont Quirinal.

Le dernier jour de *juin* étoit conſacré à Hercule & aux muſes.

Les jeux olympiques, ſi fameux dans toute la Grece, commençoient au mois de *juin*. Les Athéniens, qui le nommoient Ἑκατομβαιὼν, le ſolemniſoient par la fête des hécatombes, & enſuite par la fête des iſtéries. Le huitieme du même mois ils célébroient le mémoire de l'entrée de Théſée dans leur capitale, & le douzieme ils célébroient les chronies en l'honeur de Saturne.

Les Béotiens faiſoient vers le même temps les jeux de l'hippodromie ou de courſes de chevaux; mais la plus illuſtre des fêtes de la Grece étoit celle des grandes panathénées, qui avoit lieu tous les cinq ans, qui étoit indiquée au 28 *juin*. *Voyez* PANATHÉNÉES.

Voici comme Auſone perſonifie ce mois dont Mercure étoit la divinité tutélaire: „ *Juin*, dit-il, va tout nu, nous montre du doigt un horloge ſolaire, pour ſignifier que le ſoleil commence à deſcendre. Il porte une torche ardente & flamboyante pour marquer les chaleurs de la ſaiſon qui donne la maturité aux fruits de la terre. Derriere lui eſt une faucille; cela veut dire qu'on commence dans ce mois à ſe diſpoſer à la moiſſon. Enfin on voit à ſes pieds une corbeille remplie des plus beaux fruits qui viennent au printemps dans les pays chauds „.

JUJUBIER *ſauvage*. *Voyez* LOTUS.

JULES-CÉSAR (médailles & monumens de). *Voyez* CÉSAR.

JULES-CÉSAR (Cycle de). *Voyez* CYCLE.

JULES-CÉSAR (année de). *Voyez* ANNÉE.

JULES-NÉPOS, avant Romulus & Anaſtaſe I.

Flavius Julius Nepos Augustus,
Ses médailles ſont:
RRR. en or, de la forme ordinaire.
Moins rares en quinaires.
RRR. en argent.
O. en B.

JULIA, *Géog. anc.*, prénom de villes ou colonies romaines.

Quand Jules-César eut détruit la liberté de sa patrie, & qu'il eut usurpé l'autorité des consuls & du sénat, il ariva que plusieurs lieux joignirent son nom à celui qu'ils avoient déja, soit parce qu'il y envoya des colonies pour les repeupler, soit parce qu'ils reçurent d'autres marques de sa bienveillance, ou qu'ils espérerent de se la procurer par ce témoignage de leur dévoûment ou de leur flaterie.

Quoi qu'on en pense, on ne voit que villes & colonies qui firent gloire de porter le nom de *Julia*, ou simple, sans une autre dénomination, ainsi que *Julia* (Juliers) en Germanie, *Julia* aujourd'hui Fidence ou Borgo San Donino en Italie; ou composé, ainsi que *Juliopolis* en Bithynie, *Juliobriga* dans la Terragonoise, *Juliodunum* (Loudun) dans la Celtique, *Juliomagus* (Angers), *Julia Bona* (Vienne) en Autriche; ou joint avec quelque épithete, ou quelque qualité particuliere; comme *Julia Fama* en Estramadan, *Julia Campestris*, *Rabba* dans la Mauritanie Tingitane, *Julia-Nova* dans le royaume de Naples, *Julia Concordia*, *Julia-restituta*, *Segeda* dans la Bétique, *Julia traducta*, *Tingi*, dans la Mauritanie; ou réuni simplement avec les anciens noms des villes, par exemple, *colonia Julia Berytus*, *colonia Julia Accitana*, *colonia Julia Sinope*, &c.

Les colonies romaines, & quantité d'autres villes, ne se firent pas moins d'honeur du titre d'*Augusta* que de celui de *Julia*. Les habitans de ces villes étoient persuadés qu'ils ne pouvoient mieux marquer à Auguste leur reconoissance & la vénération qu'ils avoient pour son nom, qu'en l'adoptant: il fut même consacré en quelque sorte à désigner la capitale & le chef-lieu de quantité de peuples particuliers; de là l'*Augusta Taurinorum*, *Augusta Trevirorum*, *Vindelicorum*, *Suessionum*, *Veromanduorum*, &c.

Plusieurs colonies prenoient, même conjointement, la qualité de *Julia* avec celle d'*Augusta*; rien de plus ordinaire que de lire sur les médailles, *colonia Julia*, *Augusta*, *Berytus*; *colonia Julia Augusta Apamea*; *Colonia Julia Augusto Pella*; *colonia Julia Augusta Heliopolis*, & tant d'autres; les unes, parce qu'Auguste les avoit fondées en exécution des dernieres volontés de Jules-César, ou augmentées par de nouveles bandes de soldats vétérans; les autres, à cause qu'il les avoit confirmées dans leurs anciens droits & priviléges, ou qu'il leur en avoit acordé de nouveaux.

On trouve aussi, par les mêmes raisons, quelques villes nommées *Justinopolis*, de l'empereur Justin; on en trouve encore un plus grand nombre nommées *Justiniana*, de l'empereur Justinien; ce prince bâtit de nouveles villes, en répara d'autres & construisit des fortereſſes, qui porterent son nom; mais plusieurs ne le garderent pas longtemps. (D. J.)

JULIA GENS, *Antiq. rom.*, la premiere maison de Rome. La famille *Julia* prétendoit tirer son origine de Julus, fils d'Énée, par lui conséquemment de la déesse Vénus. On trouve des médailles de cette famille, qui ont au revers Énée, portant Anchise sur le bras gauche, tenant de sa main droite le palladium, & marchant à grands pas comme un homme qui fuit. Le fils de Julus vint à succéder à son pere dans le souverain sacerdoce, & transmit à sa famille cette premiere dignité de la religion, dont les empereurs romains ne manquerent pas de s'emparer, comme succédant aux droits des Jules; car ils prirent tous le titre de *souverain pontife*, & ce fut un grand coup de politique, *primum arcanum imperii*. *Voyez* PONTIFE. (D. J.)

Les médailles de cette famille sont:

R. en or.

C. en argent.

R. en bronze.

Les surnoms de cette famille sont CÆSAR, LEPIDUS, BURRUS.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

JULIA tribus. *Voyez* TRIBU.

JULIA, dans la Phrygie. IOTAIEΩN.

Cette ville a fait frapper, sous l'autorité de ses archontes, des médailles impériales grecques en l'honeur de Poppée, de M. Aurele, de Faustine jeune, de Valérien, de Cornelia Supera, d'Agrippine jeune, de Domna.

JULIAS, en Palestine. IOTAIA.

Pellerin lui a attribué une médaille autonome de bronze.

Mais M. Eckhel restitue cette médaille à Julie, niece de Tibere, & la croit impériale.

JULIE, fille d'Auguste.

Ses médailles sont:

O. en or & en argent.

RRR. en M. B. avec les légendes en caracteres africains, dans le cabinet de Pellerin.

RRR. en P. B. grec.

On n'en connoît point de coin romain, ni de colonies.

Il y a un médaillon d'or de coin moderne, au revers duquel est la déesse *Pietas*. Il est dans le cabinet de Ste. Genevieve.

JULIE, fille de Titus.

JULIA AUGUSTA DIVI TITI FILIA.

Ses médailles sont:

RRRR. en or.

RR. en argent.

Il y a des revers rares; celui de la consécration est RRR.

RRR. en médaillons d'argent; Pellerin en a publié un.

R. en G. B.

Sa tête y manque; on n'y voit que la consécration.

R. plutôt que C. en M. B.

O. de Colonies.

RRR. en P. B. grec.

On voit dans le tréſor de l'abbaye de S. Denis en France une belle tête de *Julie*, grevée par Évodus ſur une aigue marine.

JULIE DOMNA, épouſe de Septime-Sévere.

Julia Domna Pia Felix Augusta Augusta.

Ses médailles ſont :

R. en or.

RRR. avec les têtes de Caracalla & de Géta.

C. en argent ; avec les têtes de ſes enfans, ou de Septime-Sévere, elles ſont RR.

R. en médailles greques d'argent.

C. en G. B. de coin romain. Il y a un grand nombre de revers reres :

RRR. en G. B. de Colonies.

R. en M. & P. B.

R. en G. B. gree.

C. en M. & P. B. & RR. en M. B. en revers de Caracalla.

RR. en G. B. d'Égypte.

Il y a des médaillons latins & grecs de *Julie*, qui ſont fort rares.

JULIEN I, ou Didier-Julien.

Marcus Didius Severus Julianus Augustus.

Ses médailles ſont :

RRR. en or.

RRR. en ergent.

R. en G. B.

Il y a une médaille de ce genre dans le cabinet du roi, qui a pour légende au revers, *Juno regina.*

RRR. en M. B.

O. de colonies latines ou greques.

On elte une médeille de bronze de ce prince, ſur laquelle il porte le nom de Commode.

JULIEN, tyran en Italie, ſous Carinus.

Marcus Aurelius Julianus Augustus.

Ses médeilles ſont :

RRRR. en or.

Au cabinet du Roi.

RRRR. en argent.

Il y en a deux au cabinet du roi.

RRRR. en P. B.

Il y en a trois dans le même cabinet.

JULIEN II, neveu de Conſtantin, ſucceſſeur de Conſtence.

Flavius Claudius Julianus Cæsar poſtea Augustus.

Ses médeilles ſont :

R. en or ; quelques revers ſont RR.

RRRR. en médaillons d'or.

Il y en a un au cabinet du roi.

C. en argent ; il y a des revers RR.

RRR. en médaillons du même métal.

Il s'en trouve eu cabinet du roi.

RR. en médaillons de bronze.

C. en M. & P. B.

JULIENE (Ere).

„ L'ere *Juliene*, qui précede de 45 ens notre ere vulgaire, a pour époque la réformation du calendrier romain faite par Jules-Céſar. Depuis Numa, le dérangement de l'année étoit parvenu, par degrés, au point que les mois d'hiver tomboient en autone, ceux du printemps en hiver, & ainſi des entres. Pour remédier à ce déſordre, Jules-Céſer, par conſeil de Soſigene, fameux aſtronome, ordone, 1°. que l'année de Rome 708, ſeroit compoſée de quatorze mois, faiſant enſemble la ſomme de 422 jours (c'eſt ce qu'on nomma l'année de confuſion) ; 2°. que pour la ſuite, l'année ſeroit compoſée de 365 jours, auxquels on ajouteroit tous les quatre ans, après le 6 des calendes de mers, ou 24 de février, un jour de plus ; ce qui fit nommer cette année biſſextile, par la reiſon, comme nous le diſons à l'article du cycle ſolaire, qu'on doubloit alors le 6 des calendes de Mars. L'année 709 de Rome, fut la premiere qui procéda ſuivant cette réformation, & cette année fut biſſextile. Mais après la mort de Céſar, la forme qu'il avoit donnée à l'année, fut mal entendue par ceux qui étoient chargés de la direction du calendrier romain. Au lieu d'intercaler dans la quatrieme année ſeulement, ils intercalerent dans la troiſieme ; en ſorte que dans les trente ſix premieres années qui s'écoulerent depuis la réformation, il y eut douze intercalations au lieu de neuf, & qu'ainſi l'année de Rome reçula de trois jours ſur l'ennée *Juliene*. Au bout de ces trente-ſix ans, on s'aperçut de cette différence. Pour remédier, & regagner les trois jour que l'année romaine avoit perdus, Auguſte ordona qu'on omettroit les trois premieres intercalations à faire dans les années ſuivantes, c'eſt-à-dire, en 41, 45, 49 de l'ere *Juliene*, & par cette omiſſion ces trois jours étant regagnés au mois de février 49, le premier mers romain de cette année recomençe avec le premier mers *Julien* „.

Pour avoir l'année *Juliene*, qui répond à une année chrétiene propoſée, il faut ajouter le nombre 45 à l'année chrétiene dont il s'agit „.

(*Extrait de l'art de vérifier les dates.*)

JULIENE (Période). *Voyez* Période.

JULIENS. Les luperces, les plus anciens prêtres de Rome, étoient diviſés en trois colléges, des fabiens, des quintiliens & des *juliens*. *Voyez* Luperces.

JULIOPOLIS, dans la Bithynie. ΙΟΥΛΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Trajan, de Commode, de Domna, de Caracalla, de Géta, de Paula, de Sévere, de Maximin, de Maxime, de Gordien-Pie.

JUMENT. Les anciens préféroient pour les courſes de char les *jumens* aux chevaux (*Ælian. hiſt. v. lib. V. 6.*). Servius (*Georgic.* I. 59.) le dit expreſſément, & il cite les *jumens* de l'Épire qu'on employoit aux jeux olympiques de préférence aux autres courſiers.

JUNIA, famille romaine dont on a des médailles.

RR. en or.

C. en argent.
R. en bronze.
Les surnoms de cette famille sont :
Albinus, *Brutus*, *Bubsio*, *Callaicus*, *Pera*, *Silanus*.
Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.
JUNIANUS, surnom de la famille Lucinia.
JUNIA TORQUATA, vestale d'une vertu digne des anciens temps, dit Tacite (*virgo priscæ sanctimoniæ*), fut honorée après sa mort, d'un monument public, sur lequel on la qualifia de céleste patrone. Cajus Silanus son frere, proconsul d'Asie, ayant été accusé de malversation & de péculat, ne fut pas puni en considération des vertus de sa sœur.
JUNIORES. *Voyez* Jeunesse
JUNON. Les Égyptiens n'ont point connu cette divinité, selon le témoignage précis de leur plus ancien historien, de celui qui a le mieux connu la religion égyptienne, d'Hérodote enfin (*lib. II. cap. L.*). De sorte que tous les passages des écrivains grecs postérieurs, dans lesquels il est fait mention d'une *Junon* égyptienne, doivent être entendus ou d'Athor, ou de Bubaste, ou d'Ilithye, ou de la Vénus Égyptienne, la même divinité qu'Athor. (*Voyez* ces articles).
Manethon (*apud Porphyr. de Abst. lib. II*), Diodore de Sicile (*initio ubi de Geneſi Oſiridis*), & Horapollo (*Hieroglyph lib. I. cap. II*) ont fait cette confusion, dont on verra la réfutation aux articles indiqués ci-dessus. Je vais donc passer à l'histoire fabuleuse de *Junon* chez les Grecs, les Romains, &c.
JUNON, sœur & femme de Jupiter, étoit fille de Saturne & de Rhée. Tout le monde sait que Saturne craignant que ses enfans ne la chassassent un jour du trône, avoit résolu de les dévorer tous. Il ne fit pas plus de grâce aux filles qu'aux mâles. Quand *Junon* vint au monde, il avoit dévoré ses deux sœur aînés Vesta & Cérès : *Junon* eut le même sort ; mais on fit prendre à Saturne un breuvage qui lui fit rendre tous les enfans qu'il avoit eu la cruauté de dévorer. C'est ainsi que *Junon* revint au monde. On ne s'accorde pas sur le lieu où elle fut élevée. Les uns disent à Samos. Les habitans de cette ville soutenoient qu'elle étoit née chez eux, sous un arbrisseau qu'on montroit encore du temps de Pausanias. Le temple où on l'y adoroit étoit fort ancien : l'île fut même nommée *Parthenia*, parce que *Junon* y avoit été élevée. Ce fut aussi là que ses noces avec Jupiter furent célébrées ; c'est pourquoi elle étoit représentée dans son temple, comme une fille qu'on épouse, & l'anniversaire de sa fête se célébroit comme des noces. D'autres disent qu'elle fut élevée dans l'océan. Elle l'assure elle-même à Vénus quand elle va emprunter son ceste. Jupiter étoit favorable aux Troyens que *Junon* vouloit perdre : il étoit sur le mont Ida prêt à les secourir contre les Grecs & contre Neptune même qui combattoit pour ceux-ci : *Junon* voulut le distraire en lui donnant d'autres occupations, elle se para de tous les ornemens les plus propres à réveiller la tendresse de son époux ; mais pour être plus sûre de réussir elle y voulut joindre le ceste de Vénus. (*Voyez* Ceste). Elle la pria de lui donner la faculté d'inspirer cet amour & ces désirs dont elle se servoit pour dompter les dieux & les hommes. „ Je vais, dit elle, trouver l'Océan & Thé„ tys, qui, dans leur palais, m'ont nourie & „ élevée avec tant de soin, & je vais les trou„ ver pour faire cesser le différent qui les tient „ brouillés depuis long-temps „. Quand elle eut obtenu ce qu'elle souhaitoit, elle se rendit sur le mont Ida auprès de son mari, qui, surpris de tant d'éclat, lui demanda la raison : elle lui donna le même prétexte qu'elle avoit allégué à Vénus ; mais le dieu, epris de tant de charmes, l'arrêta, & pour dérober ses transports aux ieux des dieux & des hommes il s'enveloppa, avec sa femme, d'un nuage si épais que le soleil même ne pouvoit pas le pénétrer. La terre de son côté, pour rendre le lieu plus agréable & plus commode, poussa des herbes & des fleurs. Elle devoit donc, suivant elle même, son éducation à l'Océan & à Thétys. Les Argiens de leur côté soutenoient que les trois filles du fleuve Astérion avoient nourri Junon : elles se nommoient Eubée, Porsynna, & Aerée ou Acrona. Le nom d'Eubea fut donné à la montagne sur laquelle le temple de *Junon* étoit bâti. Eupolème fut l'architecte de ce temple, & Phoronée, fils du fleuve Inachus, en fut le fondateur. On voyoit dans le vestibule les statues de tous les prêtres de la déesse : c'étoit à Argos une dignité très-considérable (*Voyez* Chrysis). Enfin il y en a qui prétendent que le soin de son éducatioo fut confié aux heures. (*Voyez* Heures).
On n'est pas plus d'acord sur les circonstances de l'union de *Junon* avec Jupiter, que sur le lieu de son éducation. Les uns disent qu'elle aima Jupiter avant d'être sa femme, & qu'ils avoient eu ensemble de grandes privautés avant le mariage, & à l'insu de leurs parens. D'autres assurent qu'elle résista long temps aux importunités de ce dieu, son frere ; & qu'un jour qu'il la poursuivoit avec beaucoup d'ardeur elle se réfugia dans l'antre d'un certain Achille, dont les discours l'attendrirent tellement en faveur de Jupiter, qu'elle se rendit sur le champ. (*Voyez* Achille). D'autres racontent qu'un jour *Junon*, après une longue promenade, s'éloigna de ses compagnes & se coucha sur l'herbe, en un bel endroit de la montagne Thomax dans le Péloponese. Jupiter qui la vit dans cette situation, en fut épris ; il se déguisa en coucou, & suscitant un froid extrême dans l'air, tout tremblant & tout gelé il s'alla jeter entre les bras de la déesse, qui par pitié le réchaufa. Il reprit alors sa forme ordi-

Digitized by Google

maire, lui promit de l'épouſer, & en obtint ce qu'il voulut: de là vint que les Aegiens firent poſer, ſur le ſceptre de la déeſſe, la figure d'un coucou en or. Jupiter épouſa enſuite la déeſſe dans les formes, & leurs noces furent célébrées ſur le territoire des Gnoſſiens, près du fleuve Thérene, où du temps de Diodore, on voyoit encore un temple entretenu par des prêtres du pays. Pour rendre ces noces plus ſolemneles, Jupitee ordona à Mercure d'y inviter tous les dieux, tous les hommes, & tous le animaux. Tout s'y rendit, excepté la nymphe Chélonée qui en fut punie. (*Voyez* CHÉLONÉ, TORTOE). Le lendemain de ſon mariage elle s'alla laver daos une fontaine qui eſt entre le Tigre & l'Euphrate, dont les eaux eurent depuis une odeur ſi egréable que l'air d'alentour étoit embaumé.

Jupiter & *Junon* ne s'acorderent preſque jamais: cette déeſſe étoit une prude acâriatre, hautaine, jalouſe, & vindicative; c'étoient des querelles & des guerres perpétueles. Son mari, qui lui dounoit de fréqoens ſujets de jalouſie, la batoit & la maltraitoit de toutes les manieres. Homece raconte que quand Jupitee ſe fut aperço du préjudice que les Teoyens avoient ſoufert de la diſtraction que *Junon* lui avoit cauſée pendant que Neptune ſe batoit contr'eux, & ayant deviné le motif qui avoit engagé ſa femme à redoubler ſes charmes la menaça du fouet, & lui demanda ſi elle avoit oublié le temps où il lui avoit attaché une enclume à chaque pied, & l'avoit laiſſé pendre entre le ciel & la terre, tandis que les dieux s'éforcerent en vain de le délivrer; car il précipitoit du ciel en teere tous ceux qu'il ſaiſiſſoit. *Junon* reçut le réprimande avec ſoumiſſion, ſe diſculpa par de faux ſermens, & promit de ſe couformer aux déſirs de ſon mari. On raconte diverſemeot la punition que Jupiter rapela ici à ſa femme: On dit que Vulcain voulant conuoître ceus à qui il devoit la vie, & que *Junon* s'obſtinoit à lui cacher, fabriqua un ſiége conſtruit de façon que, quand on y étoit une fois aſſis, on ne pouvoit plus s'en détacher. *Junon* en fit l'eſſai, & Vulcain ſeſuſa de l'en tirer, juſqu'à ce qu'on lui eût révélé le ſecret de ſa naiſſauce, & qu'on l'eût admis au nombre der dieux. D'autres diſent que Vulcain voulant ſe venger de *Junon*, lui euvoya un trône d'oe, auquel elle ſe trouva liée dès qu'elle s'y fut placée. Bacchus fut le ſeul qoi pût réſoodre Vulcain à retourner dans le ciel, encore fallut-il qu'il l'enivrât pour l'engager à ce voyage. On voyoit à Athènes un tableau qui repréſentoit Bacchus ramenant Vulcain au ciel; & à Lacédémone un ouvrage de ſculpture qui repréſentoit le même Vulcain déliant *Junon*. *Voyez* VULCAIN.

Enfin, d'autres racontent le diſgrace de cette reine des dieux de la maniere dont on vient de voir, que Jupiter la lui rapela, & diſeut que la chaîne dont il lui lia ler maius étoit d'or. Il alla enfin juſqu'à le répudier & à la chaſſer du ciel. Elle ſe retire à Stymphale. Jupiter voulut ſe racomoder avec elle, mais elle réſiſta longtemps. Enfin, il fit contir le bruit qu'il alloit ſe merier eeec Platée, fille d'Aſope, & cette nouvele fit plus d'impreſſion ſur le cœur de le déeſſe, que tontes les prieres de Jupiter: elle retourna au plus vîte prendre ſa place. Cette réconciliation ſe fit par les conſeils & par l'entremiſe du mont Cythéron; d'où *Junon* fut nommée *Cythéronia*. *Voyez* CYTHÉRON, PLATÉE.

Le penchant que Jupiter avoit pour les belles déeſſes & pour les belles morteles, excita ſouvent la jalouſie & la haine de *Junon*: mais auſſi elle donnoit ſouvent occaſion à la colere de ſon mari par ſa mauvaiſe humeur, par ſa méchanceté, & par ſes inteigues galantes. Le dépit qu'elle eut de voir Épaphus, fils de ſon mari & d'Io, gratifié d'un coyaume, la porte à conſpirer contre ſon mari, & à lui ſuſciter la guerre des titans. Une eotre fois elle conſpira evec d'autres dieux, pour détrôuer ſon meri & le mettre de liens; mais Théiys la Néeéide amene eu ſec ours de Jupiter le formidable Briarée, dont la ſeule préſance arrêta les pernicieux deſſeins de *Junon* & de ſes adhérens. Quant à ſes intriguer emourenſer, elle avoit eu des complaiſances poue le géent Eurymédon, avant même d'être épouſe de Jupipiter. Le dieu s'eperçur après les noces, que daus pen de jours elle alloit être mere d'un enfant qui ne ſeroit pas de lui. *Junon* jura qu'elle avoit conçu d'elle-même: il le crut; mais il ne laiſſe pas de déchaegee ſa colere ſue l'enfant, ſour d'autres prétexies (*Voyez* PROMÉTHÉE), & de précipiter le géant daur les enfers.

Junon eut de ſon mariage avec Jupiter, trois enfans, Mars, Vulcain & Hebé. On e dit qu'ils étoient veuns naturéiement; mais d'autres aſſurent que Jupiter n'eut aucune part à leur naiſſance. Elle lui fit acroire qu'elle avoit conçu Mars par le ſimple attouchement d'une fleur que Flore lui evoit indiquée. *Voyez* MARS.

Elle devint enceinte de Vulcain, ſens autre ſecours que celui du vent. Elle devint mere d'Hébé ſimplement pour avoir mangé des laitues avec beaucoup d'appétit. *Voyez* HEBÉ.

Fâchée de ce que ſoo mari avoit enfanté Minerve ſans aucun ſecours de ſa femme, elle invoqua le ciel, la terre & tous les dieux infernaux pour avoir un fils ſans l'aide de Jupitee, elle frapa la terre, la fit trembler, prit ce tremblement pour un bon augure, ſe tint ſéparée de ſon mari pendant un an, au bout duquel elle eut un fils qui ne reſſembloit ni eux hommes, ni aux dieux: ce fut Typhon. *Voyez* TYPHON.

Elle eut encore une fille dont on ignore le pere; ce fut Ilythie. Ces conceptions myſtérieuſes n'empêcherent pas qu'elle eût du lait ſuivant le cours ordinaire de la nature; elle donna même le ſein à l'un des fils naturels de Jupiter. *Voyez* HERCULE.

On e dit auſſi que cette déeſſe dégnifée en vieil-

lr, ſe trouva arrêtée par un fort mauvais temps au paſſage d'une riviere; que Jaſon la prit ſur ſes épaules, & la paſſa; qu'il perdit même un de ſes ſouliers en rendant ce bon office; que pour le récompenſer, elle lui acorda ſes faveurs: on a ajouté que Jaſon ne s'appeçut qu'il avoit eu les bonnes grâces de *Junon*, qu'à la frayeur dont elle fut ſaiſie au bruit du tonerre, qui étoit la voix de Jupiter qui la rapeloit: d'autres ont dit que Jaſon ne devoit uniquement ſa bonne fortune qu'aux charmes dont la nature l'avoit pourvu, & auxquels *Junon* ne put réſiſter. Enfin, pluſieurs auteurs diſent que l'Iſle de Samos étoit fameuſe par les débauches de cette déeſſe, qui s'y retiroit pour ſe livrer à la proſtitution. Il faut avouer cependant qu'elle ſe tira avec honeur de l'aventure d'Ixion. *Voyez* IXION.

On ne voit pas que Jupiter ſe ſoit plaint des infidélités de ſa femme, quoiqu'il eſſuyât ſouvent des reproches de ſa part ſur ſes fréquentes galanteries avec des mortelles. *Junon* étoit ſans doute plus adroite que lui à cacher ſes intrigues; d'ailleurs elle avoit un ſecret admirable pour en déguiſer les effets; il lui ſuffiſoit de ſe laver dans la fontaine de Canathe, auprès de Nauplie, que l'on appele aujourd'hui Napolie de Romanie, pour recouvrer ſa virginité: avec ce beau ſecret, elle pouvoit tromper ſon mari autant qu'elle jugeoit à propos. Avec tout cela, on dit qu'elle haiſſoit en général toutes les femmes galantes; & c'eſt pour cette raiſon, ajoute-t-on, que Numa leur défendit à toutes, ſans exception, de paroître jamais dans les temples de *Junon*.

Si, comme le croyoient les anciens, la vie heureuſe & tranquille étoit l'apanage des dieux, on peut dire que *Junon*, la plus grande des déeſſes, étoit celle qui y avoit le moins de part; ſes emplois & ſon caractere lui donnoient ſans ceſſe les occupations les plus fatigantes & les plus déſagréables. Elle préſidoit aux mariages, à toutes les cérémonies & à tous les événemens qui les précédoient, les acompagnoient & les ſuivoient. Elle s'appeloit *Interduca*, *Iterduca*, ou *Domiduca*, parce qu'elle acompagnoit la mariée, lorſqu'elle ſe rendoit à la maiſon de ſon mari. Elle s'appeloit *Unxia*, parce qu'elle préſidoit à la cérémonie que faiſoit la femme en graiſſant la porte de la maiſon de ſon mari avant que d'y entrer. Mais *Junon* ne s'arrêtoit pas à la porte de la chambre nuptiale; ſon ſecours étoit encore néceſſaire dans le nuptial; elle y entroit ſous le nom de *Dea mater prema*, de *Dea pertunda*, acompagnée du dieu *pater ſubigus*. Cette déeſſe préſidoit encore aux acouchemens.

Elle préſidoit encore aux empires, aux royaumes & aux richeſſes: c'eſt auſſi ce qu'elle offrit à Pâris, s'il vouloit lui adjuger le prix de la beauté. Elle prenoit un ſoin particulier des ornemens des femmes; c'eſt pour cela que dans ſes portraits ſes cheveux paroiſſoient élégamment ajuſtés. On diſoit, comme une eſpece de proverbe, que les coëffeuſes préſentoient le miroir à *Junon*. Que de ſoins! que de détails à la fois! À ces fatigues joignons la néceſſité où elle ſe vit réduite de perſécuter les maîtreſſes & les enfans de ſon mari, pour chercher du ſoulagement à la jalouſie qui la dévoroit. Sa ſenſibilité, à cet égard, rendoit ſon tourment plus inſupportable; & l'obligeoit à remuer ſans ceſſe la mer & la terre pour ſe procurer le plaiſir de la vengeance. Elle n'y oublioit rien, ne ſe donnoit aucun repos; mais elle ne goûtoit jamais la ſatisfaction d'avoir réuſſi pleinement. Tous les ſoins qu'elle prit pour punir Io, toutes les fatigues qu'elle ſe donna, aboutirent à faire une déeſſe de cette concubine de Jupiter. Calyſto eut le même ſort; & toute la vengeance que *Junon* en put tirer, fut d'empêcher que ce nouvel aſtre n'allât avec les autres ſe coucher dans la mer; encore fallut-il, pour cela, que cette ſouveraine des dieux ſuppliât l'Océan & Thétis. Pour punir une des filles de Cadmus, elle eſt obligée de deſcendre aux enfers, & de s'abaiſſer juſqu'à implorer le ſecours des furies. *Voyez* INO.

Elle prit à tâche de perſécuter Hercule; qu'y gâgna-t-elle? Des fatigues, & la honte de voir ſon ennemi placé au nombre des dieux.

La ſatisfaction de voir périr Troye fut une très-petite conſolation des tourmens qu'elle avoit ſouferts, & des mortifications qu'elle avoit eſſuyées pendant la longue réſiſtance des Troyens, & elle ſe vit bientôt obligée à s'agiter de nouveau pour perſécuter Énée & l'empêcher d'aborder en Italie. Elle n'y épargna rien, elle alla s'humilier devant Éole pour lui demander une tempête; une autre fois elle ſe plaça ſur une nuée très-froide, & s'expoſa à l'inclémence de l'air, pendant un combat du parti qu'elle protégeoit, contre le parti qu'elle haiſſoit, & tout cela aboutir à voir placer Énée au rang des dieux, & ſa poſtérité régner ſur tout l'univers. Si elle eut un moment de ſatisfaction, ce fut quand elle perſécuta la nymphe Thalie, maîtreſſe de Jupiter. Le ſeul moyen d'échaper qui reſtât à cette nymphe, fut d'être engloutie dans les entrailles de la terre; mais quand le terme fut venu, elle ne laiſſa pas d'acoucher des deux enfans dont elle étoit enceinte, qui devinrent enſuite deux divinités fameuſes. (*V.* PALICES).

Il ne faut pas mettre au nombre des moindres diſgraces dont la vie de *Junon* fut traverſée, le malheur qu'elle eut de perdre ſa cauſe dans une diſpute de beauté, dont la déciſion étoit commiſe à un ſimple mortel; car le reſſentiment qu'elle en témoigna contre Pâris ſon juge, & contre toute ſa parenté fut très violent, ſuivi de mille fatigues & de mortifications pour elle. Ce fut ſans doute une bleſſure plus cuiſante que celle qu'elle reçut d'Hercule au côté droit du ſein: elle y fut d'autant plus ſenſible qu'elle étoit femme & eſſentiélement belle. (*Voyez* PÂRIS). Ce n'eſt-là qu'un échantillon de l'hiſtoire de cette déeſſe, mais

mais il ſuffit pour faire voir que *Junon* étoit une des plus malheureuſes perſones qui fuſſent dans l'univers, & qu'elle pouvoit auſſi bien fournir l'image d'une extrême infortune, que les Prométhées, les Siſyphes, les Ixions, les Tantales, les Danaïdes, & les autres fameux ſcélérat livrés aux ſupplices infernaux. Le titre pompeux de reine du ciel, un beau trône, le ſceptre, le diadème, tout cela ne la garantiſſoit pas d'un ſupplice continuel.

Au reſte ſon culte étoit extrêmement répandu; elle fut fort honorée à Carthage, où elle tenoit en dépôt ſon char & ſes armes. Elle l'étoit encore beaucoup à Olympie; ſeize femmes de cette ville étoient prépoſées aux jeux que l'on célébroit tous les ans en l'honneur de *Junon*. Trois claſſes de jeunes filles y diſputoient le prix de la courſe, deſcendoient dans la carriere des jeux olympiques, la fourniſſoient preſque toute entiere: les victorieuſes recevoient une couronne d'olivier. Les mêmes femmes brodoient une eſpece de voile ou de robe nommée *peplus* qu'elles conſacroient à *Junon* tous les ans. Voici comment Pauſanias décrit la ſtatue de *Junon*. En entrant dans le temple on voit la ſtatue de cette déeſſe d'une grandeur extraordinaire toute d'or & d'ivoire; elle a ſur la tête une couronne au deſſus de laquelle ſont les grâces & les heures; elle tient d'une main une grenade, & de l'autre un ſceptre au bout duquel eſt un coucou. On voyoit dans le temple l'hiſtoire de Cléobis & Biton. *Voyez* BITON, CLEOBIS. *Junon* ne fut d'abord repréſentée à Argos que par une ſimple colonne; car toutes les premieres ſtatues des dieux n'étoient que des pierres informes. Il n'y avoit rien de plus reſpecté dans la Grece que les prêtreſſes de la Junon d'Argos; & leur ſacerdoce ſervit à marquer les principales époques de l'hiſtoire grecque. Ces prêtreſſes avoient ſoin de lui faire des couronnes d'une certaine herbe qui venoit dans le fleuve Aſtérion ſur les bords duquel étoit le temple; elles couvroient auſſi ſon autel des mêmes herbes. L'eau dont elles ſe ſervoient pour les ſacrifices & les miſteres ſecrets, ſe puiſoit dans la fontaine Éleuthérie, qui étoit peu éloignée du temple, & il n'étoit pas permis d'en puiſer ailleurs. Stace parlant de la *Junon* d'Argos, dit qu'elle lançoit le tonerre, mais il eſt le ſeul des anciens qui ait donné le tonerre à cette déeſſe. La *Junon* de Samos paroiſſoit dans ſon temple avec un voile ſur la tête: auſſi étoit-elle appelée *Junon* la reine. Du reſte elle étoit couverte d'un grand voile depuis la tête juſqu'aux pieds. *Voyez* ADMETE, fille d'Eurythée.

La vénération des Romains pour cette déeſſe étoit ſi grande qu'il y avoit des femmes qui honoroient *Junon* en faiſant ſemblant de la peigner & en lui tenant le miroir: mais il y en avoit d'autres qui la reſpectoient fort peu; car elles alloient s'aſſeoir dans le capitole auprès de ſon mari dont elles s'imaginoient être les maitreſſes. *Junon* partageoit les honeurs du capitole avec Jupiter & Minerve, & elle y étoit adorée ſous l'épithete de *Moneta*. Pendant la guerre des Arunces il ſurvint un grand tremblement de terre, & *Junon* avertit les Romains qu'il falloit immoler une truie pleine: on fit vœu de lui ériger un temple dans le lieu même où avoit été la maiſon de Manlius; ce qui fut exécuté quelque temps après. On ſurnoma cette *Junon Moneta*, de *monere*, à cauſe de de l'avis qu'elle avoit donné. Cicéron obſerve que depuis cet avertiſſement elle n'avoit jamais plus averti de rien. Outre ce temple qui étoit au capitole, elle en avoit un ſur le mont Aventin. Camille ſe préparant à donner l'aſſaut aux Véïens, offrit la dîme du butin à Apollon, & pria *Junon* la protectrice des aſſiégés, de les quiter pour ſe rendre à Rome, où on lui bâtiroit un temple digne d'elle. Après le pillage on travailla à la tranſlation des deux. Quelqu'un demanda à la ſtatue de *Junon* ſi elle vouloit venir à Rome; elle fit un ſigne affirmatif; on prétend même qu'elle prononça *oui*. Elle fut tranſportée ſans aucune peine, on eût dit qu'elle ſe donnoit du mouvement pour ſuivre les vainqueurs. Camille lui érigea & lui conſacra un temple ſur le mont Aventin, comme il l'avoit promis; & c'eſt à cette époque que pluſieurs auteurs fixent la protection que *Junon* ne ceſſa d'accorder aux Romains. Elle avoit encore un autre temple à Rome, au marché aux herbes. Il fut conſacré par Caïus Cornélius Céthégus, en qualité de cenſeur. Elle étoit encore adorée à Rome ſous le ſurnom de Caprotine. *Voyez* ce mot.

Enfin, on trouvoit par-tout dans la Grece & dans l'Aſie des temples, des chapelles ou des autels dédiés à cette déeſſe; & dans les lieux conſidérables il y en avoit pluſieurs. Son culte ne s'étoit pas renfermé dans l'Europe ſeule; on a déja vu qu'il exiſtoit à Carthage; il avoit pénétré dans l'Aſie, ſur-tout dans la Syrie & dans l'Égypte. De toutes les divinités du paganiſme il n'y en avoit point dont le culte fut plus ſolemnel & plus généralement répandu que celui de *Junon*. L'hiſtoire des prodiges qu'elle avoit opérés & des vengeances qu'elle avoit tirées des perſones qui avoient oſé la mépriſer, ou même ſe comparer à elle, avoit inſpiré tant de crainte & de reſpect qu'on n'oublioit rien pour l'apaiſer & pour la fléchir quand on croyoit l'avoir offenſée. On ne convient pas du nombre de ſes enfans. Héſiode lui en donne quatre, ſavoir, Hébé, Vénus, Lucine, & Vulcain; d'autres y joignent Mars & Typhon. On y ajoute encore Illithye & Argé. Voyez ces mots, & ce que l'on a dit plus haut ſur ſes enfans.

Voici la plupart des ſurnoms donnés à Junon *par les anciens écrivains. Leur explication tirée d'une diſſertation de M. Leblond (couronée à l'Académie des Inſcriptions en 1771), fournira tous les détails néceſſaires pour rendre complete l'hiſtoire de cette déeſſe.*

Il ne devoit point paroître indécent aux anciens de donner une femme à Jupiter, & surtout une déesse qui jouissoit de l'immortalité, après avoir prêté à ce dieu des foiblesses honteuses pour des femmes mortelles. Aussi celle qu'ils lui choisirent étoit-elle digne de lui, son origine étoit aussi relevée que la sienne, puisqu'elle étoit sa propre sœur. C'étoit là du moins l'opinion du peuple sur Jupiter, dont ils se formoient une idée qu'il leur auroit été difficile d'analyser, & sur *Junon* sa prétendue femme, qu'ils ne connoissoient pas davantage.

Mais ceux qui prétendoient avoir une plus grande connoissance des choses religieuses, voyoient en cela un mystere & une allégorie tout à fait ingénieuse selon eux. Jupiter étoit le ciel supérieur, la région du feu, l'éther, une substance subtile répandue dans toute la nature, & qui l'animoit. La proximité de l'air avec l'éther leur fit imaginer que l'air étoit son épouse; d'où quelques-uns ont cru que *Junon* fut appelée Ἥρα à cause de la conformité de ce nom avec celui d'Ἀήρ. En effet, nous avons beaucoup d'exemples qui prouvent que cette opinion avoit été adoptée par les poëtes. Orphée, dans un hymne en l'honneur de *Junon*, identifie cette déesse avec l'air; il lui donne l'empire sur les vents & sur la pluie; il dit que les mortels tiennent d'elle seule la faculté de respirer, & il raporte à sa puissance & à sa bienfaisance comme à une cause premiere tous les effets de l'air. C'est *Junon*, dans l'Énéide, qui excite Éole & qui lui donne des ordres pour perdre la flote troyene C'est elle qui envoie Iris vers Didon, pour diminuer la violence de ses douleurs en avançant la mort de cette princesse infortunée.

Plusieurs autres écrivains donnent à *Junon* l'épithete d'aérienne (*Martian. Capell. &c.*), *aeria*. C'est peut-être pour cette raison qu'on la voit sur des médailles, portée au milieu des airs sur un char tiré par des paons. (*Triſtan. t. I. p.* 589.) C'est aussi, sans doute, ce qui a fourni à l'Albane l'idée de représenter l'air par l'allégorie de cette déesse (*les quatre élémens*) portée ainsi dans un char tiré par des paons.

Quelle que soit l'étymologie du nom de *Junon*, il est certain, selon la mythologie, que cette déesse étoit fille de Saturne & de Rhée, sœur & épouse de Jupiter; elle échapa, ainsi que lui, à la cruauté de Saturne leur pere. En cette qualité de fille de Saturne, *Junon* est une des plus anciennes déesses, comme le dit Homere.

Et ce privilége d'ancienneté dont les femmes mortelles sont si peu jalouses, *Junon* savoit bien s'en prévaloir, parce qu'il lui donnoit en même temps la prééminence.

Aſt ego quæ divum incedo regina, Jovisque
Et ſoror & conjux.

Aussi, une des épithetes que les poëtes lui donnent le plus souvent, est celle de fille de Saturne, & de *reine* du ciel & des dieux:

Nec minus interea extremam Saturnia bello
Imponit regina manum.

Le titre de reine des cieux convenoit très bien à la sœur & à l'épouse de Jupiter, qui en étoit le roi. Aucune autre déesse, Vénus même la plus belle, n'osa jamais le réclamer; & parmi les mortels il ne se trouva persone d'assez injuste pour lui contester un droit qui lui étoit si justement acquis. C'est son attribut essentiel: il est si inséparable de son existence, que la plupart des écrivains le joignent souvent avec ses autres attributs, & nous venons d'en voir un exemple dans le passage cité de Virgile. Le même poëte ne le lui épargne point toutes les fois qu'il en trouve l'occasion. C'est avec la soumission d'un sujet respectueux devant sa souveraine qu'il représente Éole recevant les ordres de la reine des cieux:

Tuus o regina, quid optes,
Explorare labor: mihi juſſa capeſſere fas eſt.

& il la considere toujours sous ce même raport, quand il lui donne ailleurs le surnom de *regia*:

. . . . . *Tum regia Juno*
Acta furore gravi . . . . . .

Ce culte pouvoit bien avoir été emprunté de l'Italie. En effet, il paroît avoir pris naissance chez les Étrusques. *Junon* étoit adorée sous le titre de *reine*, à Véies, avant même que ce culte lui fut déféré à Rome, & il paroît qu'on ne l'admit dans cette ville, qu'avec la statue de la déesse que Camille y fit transporter après la prise de Véies.

Outre la célébrité du temple de *Junon* sur le mont Aventin, on lui en éleva encore dans d'autres lieux de la ville. L'histoire nous apprend que le consul Æmilius (*Liv. lib. XXXIX.* 2.) lui en voua un pendant la guerre des Liguriens, & qu'il en fit la dédicace huit ans après.

Cependant le costume du *Junon*-reine est assez constant & ne varie guere; elle paroît toujours la même sur les médailles du haut & du bas empire, c'est-à-dire, debout, la tête voilée, vêtue d'une robe blanche, une haste ou un sceptre, & le paon assez souvent à ses pieds; elle porte le sceptre, symbole de la royauté, & la patere, attribut que les anciens donnoient ordinairement aux dieux, soit pour signifier qu'ils recevoient avec plaisir des libations en leur honneur, soit pour marquer que la meilleure maniere de se les rendre favorables étoit de leur offrir des sacrifices.

De même que Jupiter étoit représenté sur plusieurs revers des médailles des empereurs, *Junon*-reine l'étoit sur la plupart de celles des impéra-

trices par une flaterie intolérable, qui faiſoit égaler ces princeſſes à la reine du ciel. C'eſt ainſi qu'on la voit ſur les médailles de Sabine, de Fauſtine mere, de Fauſtine ſa fille, de Lucille, de Manlia Scantilla, de Julia Domna, de Salonine, de Séverina, de Magnia Urbica, de Cornelia Supera, & de pluſieurs autres.

Il y avoit une telle analogie entre certains attributs de Jupiter & ceux de *Junon*, que dès que l'on acordoit quelques prérogatives à l'un, il falloit néceſſairement que l'autre les partageât. Il n'eſt donc point étonant de voir ſouvent les mêmes noms donnés à ces deux divinités. Jupiter ayant été ſurnomé *Opt. Maximus*, & ſa ſouveraine puiſſence une fois reconne, ç'auroit été connoître bien peu le caractere de la déeſſe qu'on lui donnoit pour épouſe, que de la priver de la part qu'elle pouvoit prétendre à cet eſprit de domination & de grandeur, auquel les perſones de ſon ſexe, même parmi les femmes morteles, ne ſont point du tout inſenſibles. C'étoit un moyen de la conſoler un peu des petits dégoûts & des autres privations atachées à ſa qualité de reine.

Hélénus, dans Virgile (*Æneid. III. v. 437.*), lui donne le titre de *magna*, de *domina potens*.

Junonis magnæ primum prece numen adora;
Junoni cane vota libens, dominamque potentem
Supplicibus ſupera donis.

Virgile, en racontant l'acompliſſement de la prédiction d'Hélénus, & l'exécution du ſacrifice de la laie blanche avec tout ſon troupeau, donne à la déeſſe l'épithete de *Maxima* par excellence.

Quam pius Æneas tibi enim, tibi maxima Juno
Mactat, ſacra ferens & cum grege ſiſtit ad aram.
(*Æneid. VIII. v. 84.*)

Et cette épithete n'eſt point de la fantaiſie du poëte, puiſqu'elle eſt fondée ſur la qualité de ſœur & d'épouſe du maître des dieux, & ſur l'analogie avec celle de *Maximus* que portoit Jupiter; auſſi eſt elle en quelque ſorte conſacrée dans l'Énéide, où on la trouve plus d'une fois. (*Ibid. IV. v. 371 & X. v. 685.*)

Quand Virgile fait dire à *Junon* qu'elle eſt la reine des dieux, il ſe ſert d'une expreſſion heureuſe, & qui eſt en même temps bien remarquable par l'air de majeſté, de grandeur & de gravité qui la caractériſe: *divum incedo regina*. Ce ſont-là, par exemple, de ces tours latins dont notre langue ne peut rendre ni la force, ni l'idée. Cette gravité majeſtueuſe de la démarche de *Junon*, a été exprimée par un autre auteur dans ce vers (*Sidon.*):

June gravis, prudens Pallas, turrita Cibele.

& cet attribut étoit tellement propre à la déeſſe, que cela eſt paſſé en proverbe: Βαδίζειν Ἥρας ἱματιαγωγίαν.

Les artiſtes doivent avoir grand attention de ſaiſir cette démarche grave, & cette contenance majeſtueuſe dans leurs figures de *Junon*, ſur-tout s'ils ont à repréſenter cette déeſſe comme la reine des cieux. Il leur ſeroit plus important, & peut-être plus difficile, de rendre avec le ciſeau, ou le pinceau, l'idée de Virgile, que de couvrir *Junon* de perles, comme on en voit, & que de la charger confuſément de vains ornemens placés ſans goût, & qui apartienent plutôt à une reine de théâtre qu'à la ſœur & à l'épouſe de Jupiter. *Junon*-reine, comme je l'ai déja remarqué, eſt toujours voilée ſur les médailles; c'eſt ainſi qu'elle paroît ſur une ſtatue du capitole, ſur deux bas-reliefs raportés par Bartoli.

L'apothéoſe des empereurs étoit célébrée avec la plus grande pompe; & le ſénat faiſoit fraper des médailles pour en perpétuer la mémoire. Sur le revers de ces médailles, qui repréſentent la tête d'un empereur ou d'une Impératrice, on voit le bûcher ou l'aigle, avec la légende CONSECRATIO. Le paon, & quelquefois l'aigle, eſt ſur celles des Impératrices, avec la même légende. Souvent l'Impératrice y eſt repréſentée portée par un paon qui l'enleve dans les airs. (Médailles de Fauſtine, &c.) On ne ſe contente pas de lui donner pour attribut l'oiſeau de *Junon*, elle eſt encore figurée comme cette déeſſe, & vêtue d'une robe longue, avec un ſceptre ou la haſte qu'elle tient de la main droite, & la tête voilée, ce qui prouveroit aſſez que le voile étoit regardé comme un des ſymboles de la divinité. (*Æ. I. cabinet de Pellerin.*) Il eſt remarquable ſur une médaille de conſécration de Fauſtine la jeune; un aigle qui traverſe les airs, porte l'Impératrice qui tient de la droite le ſceptre, & de la gauche tient un voile parſemé d'étoiles & voltigeant au deſſus de ſa tête.

En général, on ne verra guere de monumens ſur leſquels *Junon* ne paroiſſe avec beaucoup de décence, elle n'a même jamais la gorge découverte.

Si l'on remonte à l'origine de la haine que *Junon* portoit aux Troyens, il ne ſera pas difficile d'en découvrir la cauſe, & il y avoit autant de fondement que l'on en peut exiger. Un Troyen, conſtitué juge de la beauté entre trois déeſſes, en avoit préféré une à *Junon*, Pâris avoit donné la pomme à Vénus. Quelle femme mortele ſeroit inſenſible à une pareille préférence, ſeroit il poſſible que jamais elle oubliât le mépris fait de ſa beauté? Auſſi ce jugement trop ſincere laiſſa-t-il dans l'âme de la reine des déeſſes une plaie profonde:

. . . . . *Manet alta mente repoſtum*
Judicium Paridis . . . . . .

Un outrage bien plus ſanglant encore, au lieu d'adoucir cette bleſſure, ne fit que l'accroître davantage; le penchant criminel de Jupiter pour un jeune troyen, l'emploi de verſer le nectar dont ce dieu chargea Ganymede à l'excluſion d'Hébé, fille de *Junon*, étoit un de ces affronts qu'il étoit impoſſible de pardoner:

. . . . . *Spretæque injuria formæ,*
Et genus inviſum, & rapti Ganymedis honores.

De plus, les Troyens tiroient leur origine de Dardanus, fils de Jupiter & d'Électre; la beauté de *Junon* avoit auſſi été mépriſée par Antigone, fille de Laomédon, pourquoi elle fut changée en cigogne. Toutes ces raiſons étoient plus que ſuffiſantes pour autoriſer l'indignation de la déeſſe. Elle avoit outre cela un prétexte qui pouvoit couvrir ſa haine perſonele contre les Troyens, c'eſt qu'elle préſidoit aux mariages, comme nous le verrons bientôt: pouvoit-elle donc voir de ſens froid l'outrage fait par le fils de Priam à Ménélas, dans le raviſſement d'Hélene, contre tous les droits de l'hoſpitalité? Si une femme en colere eſt à redouter, & ſe porte aux plus violens excès:

Furens quid fœmina poſſit.

C'eſt donc avec juſtice que les poëtes (*Æneid. l. v.* 283. *Val. Flacc. Argon. lib. VI. v.* 595.) l'ont ſurnomée *Aſpera* pour marquer la dureté de ſon caractere, dureté que Callimaque a très-bien exprimée par l'épithete de Βαρύθυμος.

Si la paſſion de la haine étoit grande dans *Junon*, celle de la jalouſie ne l'étoit guere moins, & ces deux paſſions réunies dans une grande déeſſe, étoient capables d'occaſioner les plus grands ravages, & de lui faire bouleverſer la terre & les cieux. Elle pardonoit bien moins à une mortele d'avoir ſu plaire à Jupiter ſon époux, qu'elle ne paſſoit aux Troyens leurs petits ſuccès & leurs vues d'établiſſement en Italie.

C'eſt avec la douleur la plus amere qu'elle ſe plaint d'être réduite au titre ſeulement honorifique de ſœur de Jupiter, & de ſe voir préférer des rivales indignes d'elle:

Soror tonantis (hoc enim ſolum mihi
Nomen reliquum eſt) ſemper alienum Jovem,
&c.
(*Senec. Hercul. fur. act. 1. v.* 1.)

Elle faiſoit reſſentir les affets de ſa jalouſie à des femmes qui étoient le plus ſouvent ſurpriſes, ou qui n'étoient tout au plus coupables que de condeſcendance & de ſoumiſſion pour les ordres de Jupiter, & elle ſe vengeoit de l'infidélité de ſon mari ſur l'objet de ſes amours. La métamorphoſe d'Io (*Ovid. metam. lib. I.*) en génifſe ne put la ſouſtraire à la pourſuite de la déeſſe jalouſe, elle la fit garder par Argus aux cent ieux, & la rendit furieuſe en lui envoyant un taon qui la tourmentoit ſans ceſſe.

On connoît les violences auxquelles elle s'eſt portée contre Califto, qu'elle maltraita juſqu'à la prendre par les cheveux & la renverſer par terre (*Ovid. met. liv. I.* 477.):

. . . . *Arreptam prenſis a fronte capillis*
Stravit humi pronam. . . . . . .

Elle va porter ſes plaintes à Théthys & à l'Océan contre le maître des dieux, après qu'elle a vu placée parmi les aſtres cette même Califto qu'elle avoit changée en ourſe. (*Ibid.*). „ Une „ autre, leur dit-elle, regne en ma place. Eh! „ qui craindra déſormais d'offenſer *Junon* „?

On croiroit que c'eſt l'ambition qui la tourmente, tandis que c'eſt la jalouſie qui la dévore; ſes perſécutions envers la nymphe Thalie & les autres maîtreſſes de Jupiter, en ſont une preuve bien complete. Ce n'eſt donc pas mal plus ſans raiſon que Callimaque donne à *Junon* l'épithete de ζηλήμων.

C'étoit par une ſuite de cette jalouſie opiniâtre qu'elle voyoit d'un mauvais œil les fruits qui réſultoient des commerces clandeſtins de Jupiter. Tous ces enfans illégitimes étoient un monument ſubſiſtant de la honte de ſon époux, qui réjailliſſoit ſur elle.

Tous ces motifs, l'intérêt que *Junon* prend aux mariages auxquels elle préſide, la naiſſance des enfans, leur éducation qu'elle protege, peut-être d'autres raiſons particulieres faiſoient qu'elle s'oppoſoit de tout ſon pouvoir à la fécondité & aux couches des moreles honorées de la protection ſpéciale de Jupiter, comme elle fit par raport à Alcmene: ſi malgré ces précautions elle ne pouvoit réuſſir dans ſes deſſeins, malheur au nouveau né. Quoiqu'il n'eût pu prendre aucune part à tout ce qui s'étoit paſſé, ſon innocence n'étoit pas capable de le juſtifier aux jeux d'une déeſſe irritée, il étoit ſûr de mériter toute ſa haine. Un poëte repréſente Hercule encore en bute à cette averſion après ſon apothéoſe. De là vint l'épithete *Torva*, qui eſt donnée à *Junon* par Ovide (*Ovid. metam. lib. IV.*), & qui eſt très-bien rendue & même expliquée par celle de μενεδῶσα qu'on lit ailleurs.

L'indignation de la déeſſe lui faiſoit inventer toutes ſortes d'artifices; elle n'épargnoit rien pour détruire la cauſe, ou pour anéantir les effets de pareils amours. C'eſt ainſi qu'elle envoya à Hercule, encore au berceau, deux ſerpens que cet enfant, doué dès-lors d'une force extraordinaire, eut le bonheur d'étouſer.

Théocrite s exprimé par le ſeul mot de πολυμήχανος, l'eſprit artificieux de *Junon*.

Elle fut la ſeule qui ſa rejouit du malheur arrivé à la famille de Cadmus, dans la punition d'Actéon ſon petit-fils. La haine qo'elle avoit conçne contra Enrope, lui faiſoit haïr toute ſa poſtérité.

Enfin, on connoît la méchancté avec lequelle elle prit la figure de Béroé, nonrice de Sémelé, ponr inſpirer à cette princeſſe un conſeil pernicieux.

Je ne raporterai point les antres peines dont elle affligea les victimes de ſa jalonſie, je ne parlerai point de Tirésias, qu'elle rendit avengle, de la nymphe Écho, qn'elle métamorphoſa en voix, des filles de Prætns, qu'elle frepa d'une fureur uiérine, ni de milla anrres effets de ſa colera. Son mauvais caractere eſt aſſez connu, & il juſtifie bien les ſurnoms odieux que les poëtes lni ont donnés ponr peindre ce caractera vindicatif. Ils ſont puiſés dans la naiure. Il n'y a jamais en de *Junon*; mais s'il an aût exiſté nne, elle auroit ſans doute réaliſé tontes les ſuppoſitions des poëtes. Il ſemble qn'Ovide ait voulu peindre la déeſſe en grand, & réunir tonies ſes autres épithetes déſavantegeuſes dans celle d'*Iniqua*, dont il la qualifie. (*Metam. lib. VII.*)

Dira lues populis, ira Junonis iniquæ.

Virgile s'an eſt auſſi ſervi ponr exprimer les iravaux que cette déeſſa ſuſcita malicienſement à Hercula :

. . . . . *Ut duros mille labores*
Rege ſub Euryſthæo, fatis Junonis iniquæ
Pertulerit.

Junon favoriſoit avec autant de bonté les penples qui étoient ſoos ſa protection, qu'elle poorſuivoit avec acharnement ceux à qui elle étoit oppoſes. Elle aimoit les Carthaginois; Argos, Sparte, Mycenes, Samos étoient l'objet de ſes complaiſances. Jaſon éprouva plus d'une fois les effet de ſa bienfeiſence, & elle protégea de toot ſon pouvoir l'infortnnée Didon. C'eſt-là le ſeul moyen qua je tronva de laver la contradiction que l'on aperçoit d'abord entre les ſurnoms odieux qui vienent d'être donnés à la déeſſe, & d'aotres qui lui ſont tout-à-fait oppoſés; celni d'*Iniqua*, par exampla, & celui de *Bona* employés par le même poëte. La circonſtance eſt changée, *Junon* n'eſt plus méchante, quend elle n'y a plus d'intérêt, alle donne eo contraire des preuves de ſa bonté aux peuples qui l'invoquent comme leur divinité tntélaire; & c'eſt à ce titra que Didon la prie de lui être favorable (*Ænid. I. v.* 738.):

Adſit lætitiæ Bacchus dator, & bona Juno.

Nous trouvons dans les anteurs pluſieurs autres épitheres de *Junon*, dont l'interprétetion eſt très-evanisgeuſe, & préſente en général l'idée d'nne divinité bienfaiſante: telles ſont celles de χρυσὴ, de Καλὴ, & de φερέσβοια.

Ovide l'ppele *Sancta*:

Sancta Jovem Juno, nata ſine matre Minerva,
Officio doluit non eguiſſe ſuo.
(*Faſt. li. V. v.* 231.)

Enfin, ſur ne inſcription on lit la titre de *Pia* donné à cette déeſſe. (*Gruter. pag. XXV. n°.* 1.)

Il eſt difficile d'exprimer en notre langne le mot *Pia*, ainſi qne le mot grec εὐσὶς, qui eſt formé dn mot latin *Pius*, & qni eſt una des épithetes de Jupiter. On peot dire néanmoins, qne tontes les fois qu'il a été donné à une divinité, c'étoit pour déſigner ſa bonté & ſa bienveillsnce.

L'eſtime qne l'on faiſoit des grands ieux, & les ſoins que les femmes greques avoient de les feire paroître tels, a engagé Homere à donner de grands lenx à *Junon*. (*Iliad Δ. v.* 50.) Cet c'eſt ainſi qu'on doit rendre βοῶπις per les *ieux grands*, les *beaux ieux*. Héſychius l'explique de cette meniere βοῶπις, μεγαλόφθαλμος, ὠιόφθαλμος, contre l'interprétation de certeins ignorans, qui, ponr jeter dn ridisnle ſur la plus grand des poëtes, & ſur nn auteur infintment au deſſus de leur capacité, ont voulu donner à ce mot un ſens tout-à-feit ignoble. À l'evantage d'avoir de grands ieux, *Junon* joignoit celui de les avoir bleus, ce qui eſt exprimé par l'épithete de Γλαυκῶπις qni lui eſt donnée.

Les artiſtes qui repréſenteront *Junon*, auront done ſoin, ſi les circoaſtances le permettent, de ſe conformer à la deſcription qu'en fait Homere, & de lni donner de *grands ieux bleus*, *de beaux cheveux & des bras arondis avec grâce & d'une blancheur éclatante*, comme l'a dépeinte le poëte.

On vouloit déſigner ſur les médailles l'empereur ou l'impératrice vivante ſous le nom d'*Auguſtus* ou d'*Auguſta*, joint à celui d'un dieu ou d'une déeſſe, que l'on repréſentoit ſouvent avec les différentes légendes, *Apollo*, *Mars*, *Mercurius Auguſtus*. *Vénus*, *Cérès*, *Diana*, *Minerva Auguſta*. On connoît les médeilles de Commode, où cet empereur eſt repréſenté lui-même avec les attributs d'Hercule, & la légende *Hercvli Romano*. Les légendes *Ivno Avgvsta* & *Ivnoni Avgvstæ* qu'on lit ſur beaucoup de médeilles d'impératrices, doivent donc ſe raporter à ces princeſſes. C'eſt ainſi qu'il faut auſſi expliquer nne inſcription, ſur lequelle on lit : *Ivnoni Av-*

Ævitas. (*Muratori inſcript. tom. I. p. XIV. n°. 8.*)

Ou repréſentoit auſſi la déeſſe *Junon*, avec la légende *Juno victrix* : elle eſt alors figurée de différentes manieres, toujours debout & tenant une haſte de la gauche, quelquefois avec un bouclier ; mais portant de la droite tantôt une palme, d'autrefois un caſque, & ſouvent tenant la patere.

Junon a été appelée Τρόπαια par Lycophron, parce qu'on lui dédioit des trophées, ainſi qu'à Jupiter, qui avoit été ſurnomé pour cette raiſon *Tropæuchus*. Et l'épithete d'ἐπλόμια, qu'on lit dans le même auteur, eſt également relative à quelque fonction militaire de la déeſſe ; elle étoit honorée ſous ce titre en Élide.

Quant à l'épithete de *Martialis*, qui eſt ſouvent répétée ſur les médailles, & principalement ſur celles du Voluſien & de Trébonien Galle, elle lui a peut-être été donnée pour la même raiſon que celle de *Victrix* ; car on ne la trouve que ſur des médailles. La déeſſe y eſt ordinairement repréſentée debout ou aſſiſe dans un temple de forme ronde, à deux colonnes, tenant de la droite quelque choſe d'inconnu que quelques-uns ont cru être des épis, & d'autres des tenailles, mais qui eſt néceſſairement quelque inſtrument militaire.

„ Une déeſſe portant des tenailles, eſt, dit Winckelmann, un ſujet mythologique fort étrange ; on la trouve dans la villa Borgheſe, ſur un grand autel triangulaire de matiere étruſque, & elle eſt tournée vers Minerve. On pourroit croire qu'il y a eu deux Minerve, & que celle dont je parle, eſt la Minerves, qui accorda (*Epigr. græc. ap. Spanhem obſ. in callim. p. 644.*) ſes faveurs à Vulcain. Mais la déeſſe avec les tenailles paroît plutôt être une *Junon*, qui, ſelon un auteur grec (*Codin. de orig. Conſtant. pag. 44. edit. Lugd. 1596. 8.*) du moyen âge, fut repréſentée ainſi ; & cela ſe trouve encore confirmé par une médaille (*Triſtan. commentar. hiſt. t. II. pag. 668.*), où on voit *Junon* aſſiſe avec des tenailles en main, & l'inſcription *Juno Martialis*. Cette déeſſe, avec le même épithete ſur des médailles, tient peut être auſſi des tenailles qu'on a pris pour des épis de blé plutôt que pour cet attribut ſi peu commun. Cette *Junon* aura été oppoſée à une autre qui avoit le ſurnom de *Placida* (*Boiſſard. topogr. t. II. pag. 128.*); comme il y avoit un Jupiter (*Caſaub. not. in Spartian. p. 110. C.*) *Serenus*. L'auteur grec cité ſe ſert du mot ψαλὶς, qui ſignifie auſſi bien des ciſeaux de tailleur (*Gloſſ. Cyrill.*), que de barbier (*Poll. Onom. l. X. ſect. CXL.*) d'où dérive le verbe ψαλίζω, *raſer*, mais il paroît auſſi ſignifier des tenailles, comme ici. (*Poll. Onom. l. IV. ſect. CXXXI.*) Dans la langue latine il y a de même peu de différence entre ciſeaux & tenailles (*Iſid. orig. l. XX. c. XIII. p. 1324.*) ; pluſieurs même ſont d'opinion qu'il n'y en a aucune ; & ſoutiennent que le même mot (*Charif. inſtit. gram. l. I. p. 72.*) ſignifie indifféremment l'un & l'autre ; & en effet les tenailles, dans la main de *Junon*, ont été priſes pour des ciſeaux „.

Perſone n'ignore que pour ſe venger de ce que Jupiter avoit produit Minerve de ſon cerveau, *Junon* lui fit voir qu'elle pouvoit enfanter ſans ſon ſecours, & qu'elle conçut le dieu Mars par l'attouchement d'une fleur que Flore lui indiqua *Faſt. l. V. v. 255*).

L'épithete de *Martialis* peut encore convenir à *Junon* ſous ce raport, de même que l'on a donné celle de *Junonius* à Mars pour le même eventure (*Auſon. Eclog. ad uſ. Delph. p. 422.*):

..... *Junonie Mavors*,
Ut redeas, referaſque exordia prima, cieris.

Les femmes célébroient avec autant de cérémonie que les hommes le jour anniverſaire de leur naiſſance en l'honneur de *Junon* ; ceux-là étoient vêtus de blanc, & celles-ci avoient des habits rouges, ayant ſoin chacun de paroître devant leurs dieux tutélaires vêtus du même habillement & de la même couleur qu'ils leur ſuppoſoient. *Junon*, en cette qualité, étoit repréſentée ſous la forme d'une jeune fille avec un manteau de pourpre, comme il paroît par ces vers de Tibulle (*Tibull. lib. IV. Eleg. ad Junonem*):

Annue purpureaque veni pellucida palla :
Ter dea fit libo, ter, dea caſta, mero.

Les femmes juroient auſſi par leur *Junon*, comme on le voit dans Pétrone (*in ſatyric.*): *Junonem meam iratam habeam ſi meminerim, &c.*

Et Tibulle donnant des préceptes pour ſe garantir des enchantemens trompeurs de certaines femmes, dit que leurs plus tendres careſſes, leurs diſcours les plus ſéduiſans, ne doivent nullement exciter la confiance, quand même elles jureroient par leurs yeux & par leur *Junon* :

Etſi perque ſuos fallax juravit ocellos,
Junonemque ſuam .....
(*Lib. III. Eleg. XIV.*)

L'épithete caractériſtique de *Junon*, préſidant aux mariages, eſt celle de *Pronuba*. Le mariage étoit cenſé valide, quand on avoit imploré ſon aſſiſtance, & qu'on l'avoit priſe à témoin des engagemens que les époux vouloient contracter. „ Notre union eſt légitime, dit Hypſipyle à Jaſon (*Ovid. epiſt. Hypſipyl. Jaſon.*), elle a été conſacrée par le preſence de *Junon*, qui préſide aux mariages „.

Non ego ſum furtim tibi cognita : Pronuba Juno
Adfuit .....

Le culte de *Junon*, surnomée *Prenuba*, étoit établi à Samos, où elle étoit adorée d'une maniere particuliere. La plupart des médailles de cette ville ont pour type la déesse debout en face, quelquefois au milieu d'un temple à quatre colonnes avec un grand voile, le *tutulus* sur la tête, tenant une patere de chacune de ses mains soutenues sur des autels, & ayant pour attribut un paon à ses pieds de chaque côté.

Apulée a formé du mot grec Ζυγία celui de *zygia*, qu'il emploie dans la priere de Psyché à *Junon*: *quam cunctus oriens Zygiam veneratur*. Les latins lui donnerent le surnom de *Juga* dans le même sens: quelques auteurs ont dérivé ce mot d'un joug que l'on mettoit, selon eux, sur le cou des nouveaux époux dans la cérémonie du mariage; mais leur témoignage ne paroît pas assez bien fondé.

Il est évident que l'on doit plutôt entendre ces deux passages métaphoriquement, que de leur donner un sens naturel. L'épithete de *Juga* vient donc plus vrai semblablement, comme le dit Festus, *a conjunctione maris & feminæ*. La déesse avoit un autel & étoit adorée sous ce titre (*Ol. Borrich. antiq. urb. Rom. Marlian. de urb. Rom. script.*) dans un lieu de la ville qui donna à la rue le nom de *vicus jugarius*.

L'union des époux à laquelle *Junon* présidoit, lui a fait donner aussi par Martianus Capella l'épithete de *Socigena* (*de nup. Philolog.*). Les Grecs lui donnerent encore le surnom de γαμηλία dérivé, de γαμέω, *j'épouse*. Selon Tournefort (Voyag. de Levant, t. I. p. 422.) *Junon* portoit une couronne de touchet & de ces fleurs que nous appelons *immortelles*; ou en couvroit une petite corbeille fort légere placée sur le haut de la tête; c'est peut-être de là, ajoute ce savant voyageur, que sont venues les couronnes que l'on met encore dans le Levant sur la tête des nouveaux mariés, & la mode n'en est pas entiérement passée parmi nous. Tournefort (*Athen. l. 15. p. 678.*) cite un passage d'Athénée où cet auteur appele Ηλιάδα la couronne dont les peuples de Laconie ornoient *Junon*. C'est vrai-semblablement pour cette raison qu'elle a été surnomée Ἀνθεία, épithete qui ne se trouve que dans Pausanias (*Corinth.*), & que l'on peut traduire en françois par *Junon couronée de fleurs*. On voyoit son temple dans la ville d'Argos, à la droite & près celui de Latone.

Il suffit de faire remarquer que la condoite de la nouvele épouse, dans la maison de son mari futur, se faisoit avec beaucoup de solemnité; & c'est de là que vient l'expression latine *uxorem ducere*, qui signifie se *marier*. On réclamoit la protection de *Junon* pour cette cérémonie, & on invoquoit la déesse sous le nom d'*Iterduca* & de *Domiduca*. *Iterducam & Domiducam mortales puellæ debent in nuptias convocare ut eorum & itinera protegas, & in optatas domos ducas*.

Dans l'intention d'éviter les enchantemens magiques & d'autres maléfices, la mariée faisoit à la porte du mari une onction avec de la graisse de loup. *Massurius*, dit Pline (*Plin. l. XXXVIII. cap. IX.*) *palmam lupino adipi dedisse antiquos tradit. Ideo novas nuptias illo perungere postes solitas, ni quid mali medicamenti inferretur*. *Junon* étoit invoquée dans cette onction sous un nom qui marquoit la part que l'on croyoit qu'elle y prenoit, *Unxia*.

Il restoit encore à faire au mari une opération préalable, c'étoit de dénouer la ceinture virginale de son épouse. *Junon* n'étoit point oubliée dans ce moment critique, les jeunes filles qui en espéroient dans cette circonstance une influence favorable, l'invoquoient encore sous le nom de *Cinxia*. (*Martian. Capell. ibid.*) *Cinxiam mortales puellæ debent in nuptias convocare, ut cingulum ponentes in thalamis non relinquas*.

Junon fut en conséquence regardée comme la déesse qui présidoit aux accouchemens, au moins chez les latins; car les grecs attribuoient cet office à Diane, qu'ils nommoient pour cela φερέσπονδος. Mais Diane n'étoit pas la seule divinité admise par les grecs pour présider aux accouchemens, ils en reconnurent encore une autre qu'ils nommerent Εἰλείθυια (*Vid. Hesiod. Theogon.*), dont on a fait quelquefois une divinité particuliere, & que l'on a d'autres fois regardée comme la fille de *Junon*; Pindare (*Nem. Od. VII.*) l'invoque sous ce rapport.

Les latins confondirent cette déesse Ilythie, fille de *Junon* avec *Junon* elle-même; car le mot grec εἰλείθυια est toujours rendu par celui de *Lucina*, & on sait que ces peuples ne mettoient aucune différence entre *Junon* & Lucine, & que, selon eux, le mot de *Lucina* étoit l'épithete de celui de *Junon* (*de nat. deor. lib. II.*). *Itaque & apud græcos*, dit Cicéron, *Dianam eamque Lucinam, eamque Luciferam. Sic apud nos Junonem Lucinam in pariendo invocant*. On a pu attacher une autre idée au mot *Lucina*, & le considérer comme le nom d'une divinité particuliere, à laquelle seule appartenoit la fonction d'assister les femmes dans les douleurs de l'enfantement; & en ce cas, on auroit pris seulement le signe pour la chose signifiée.

Il peut se faire aussi, que sans rien diminuer des droits de *Junon*, on l'ait invoquée seulement sous le nom qui les indiquoit.

. . . . . *Magno*
Lucinam ad nexos partus clamore vocabam.

Nous considérons ici le mot *Lucina* comme l'épithete & un surnom de cette déesse, qui lui est donné par plusieurs auteurs & par Térence, qui introduit la courtisane Glycérium l'implorant dans les douleurs sous ce titre (*in Andr. act. III. scen. I.*):

Juno Lucina fer opem, ſerva me, obſecro.

Junon-Ilithie avoit un temple dans la ville d'Athènes, dont parlent Platon (*de leg.*), & Pauſanias (*Pauſ. in Attic.*)

Le temple de *Junon*-Lucine étoit à Rome ſur les eſquilies, comme il paroît par un paſſage de Varron: *Ciſpius Mons . . . . . apud eadem Junonis Lucinæ.*

La quantité de monumens qui exiſtent encore de *Juno Lucina*, ſont aſſez voir combien étoit grande la vénération que l'on avoit pour elle en Italie. Gruter, Muratori, Reineſius & d'autres auteurs en ont publié une grande partie.

Junon-Lucine eſt repréſentée ſur les médailles de la même maniere à peu près que ſur les monumens chargés d'inſcriptions; c'eſt ainſi qu'on la voit ſur une médaille d'or de Fauſtine la jeune (Cab. de M. Pellerin), où elle eſt aſſiſe tenant de la main droite un enfant, avec un autre qui eſt devant elle lui tendant les bras, de la gauche une haſte, & un marche-pied ſous les pieds.

Junon étant bien reconue pour la déeſſe qui préſidoit aux acouchemens, il eſt aiſé d'expliquer les autres noms relatifs à cet office qui lui ont été donnés. Le ſurnom de *Patulcia*, par exemple, n'eſt rien autre choſe qu'une dépendance & une confirmation de celui de *Lucina*. L'aſſiſtance de *Junon* envers les femmes enceintes étant bien conſtatée, on la chargea de tous les ſoins qui pouvoient en dépendre; on crut qu'elle ne négligeoit rien de tout ce qui tenoit à la diſpoſition phyſique des femmes pour la formation du fœtus, ſa nutrition & ſa production; c'eſt cette production à laquelle on s'imaginoit qu'elle préparoit les voies en accélérant l'acouchement, & en diminuant les douleurs, qui la fait appeler *Patulcia*, ſurnom dont l'étymologie n'eſt pas bien connue; mais qui a la même ſignification que s'il venoit du verbe *pandere: a pandenda genitalis meatus.*

C'eſt toujours par une ſuite des ſecours que *Junon* procuroit aux femmes, qu'elle a été ſurnomée *Egeria; a partu egerendo*, ſelon Feſtus: & *Opigena; quod opem præberet*, ſelon le même auteur.

Les acouchemens étant quelquefois ſuivis d'accidens fâcheux, on eut encore recours à l'aſſiſtance de *Junon*, & les femmes l'imploroient dans ces circonſtances ſous un titre qui marquoit le ſecours qu'elles en attendoient, c'eſt celui de *Fluonia*; Feſtus en donne la raiſon: *Fluoniam Junonem mulieres celebrant, quod eam ſanguinis fluorem in conceptu retinere putabant.* Ce qui ne ſouffre point d'autre interprétation.

Junon reçut les ſurnoms de *Manſalis*, de *Kalendaris* & de *Novella* pour d'autres raiſons tout-à-fait différentes. Elle fut ſurnommée *Kalendaris* dans la plus haute antiquité par les Laurentes avant la fondation d'Albe, parce que ces peuples lui avoient conſacré les calendes de chaque mois, depuis le mois de mars juſqu'à celui de décembre inclusivement, de même qu'ils avoient conſacré les ides à Jupiter: *idus omnes Jovi*, dit Macrobe (*Saturn. lib. I. cap. XV.*), *ita kalendas Junoni tributas, & Varronis & Pontificalis affirmat auctoritas; quod etiam Laurentes patriis religionibus ſervant; qui & cognomen deæ ex ceremoniis addiderunt, Kalendarem Junonem vocantes, ſed & omnibus kalendis a menſe martio ad decembrem huic deæ ſupplicant.*

Ovide fait auſſi mention de cet uſage dans ſes faſtes (*Ovid. faſt. I.*):

Vendicat Auſonias Junonis cura kalendas.

Je n'inſiſterai pas davantage ſur quelques autres épithetes de *Junon*, qui ont raport aux mariages & à leurs ſuites. Celles de *Matrona* & de *Populonia* lui ſont données par pluſieurs auteurs (*Martian. Capell. Senec. Tryphiod.*), & elle eſt ſurnomée φατρίμβρομος, parce qu'elle étoit cenſée donner la vie aux hommes, & *Februalis* en tant qu'elle préſidoit à la cérémonie de la purification des femmes acouchées.

Voici la raiſon qui a fait donner le paon pour attribut à *Junon*, ainſi que l'aigle à Jupiter. L'île de Samos eſt le premier pays où l'on ait découvert des paons ſelon le témoignage d'Athénée (*Athen. lib. XIV. p. 655. Jul. Pollux*) & d'autres auteurs, & c'eſt de cette île qu'ils furent tranſportés dans d'autres pays; de même que les coqs la furent de la Perſe. C'eſt pourquoi Antiphane, cité par Athénée, dit qu'Héliopolis fournit des phénix, Athènes, des chouettes, l'île de Cypre, de belles colombes, & que l'on trouve à Samos des paons, eſpece d'oiſeau qui l'emporte ſur tous les autres par la variété de ſes couleurs, & par l'or qui eſt répandu ſur ſes plumes. Il n'eſt donc pas étonant que les Samiens aient conſacré cet oiſeau à *Junon*, qu'ils prétendoient avoir pris naiſſance chez eux, qu'ils l'aient donné pour attribut à la reine des cieux, déeſſe des richeſſes, & qu'ils l'aient figuré ſur leurs monoies. Le paon n'eſt pas le ſeul oiſeau qui ait été donné pour attribut à cette déeſſe ſelon M. de Buffon (Hiſt. des oiſeaux, in-12°. tom. II. pag. 120.) „ les poëtes, dit ce ſavant „ naturaliſte, ont dédié l'aigle à Jupiter, & le „ dne à *Junon*; c'eſt en effet l'aigle de la nuit, „ & le roi de cette tribu d'oiſeaux qui craignent la „ lumiere du jour, & ne volent que quand elle „ s'éteint „.

L'île de Samos paſſoit, comme nous l'avons vu, pour le lieu de la naiſſance de *Junon*. L'itinéraire d'Antonin le marque poſitivement à cet article, on y lit:

INSULA SAMOS IN MARI AEGEO
IN HAC IVNO NATA EST.

Il n'eſt pas ſi aiſé de concilier ce que dit Pauſanies de la naiſſance de *Junon* dans l'Iſle de Samos, avec ce que le même auteur raporte ailleurs de ſon éducation dans la ville de Stymphale en Arcadie. (*Pauſ. Arcad.*) C'étoit une tradition parmi les peuples de ce pays que Temenus habitoit l'ancienne ville de Stymphale, qu'il y éleva *Junon*, & qu'il lui bâtit enſuite trois temples ſous différens noms ſuivant les trois états où il l'avoit vue: le premier étoit appelé de *Junon* vierge, Παρθένος; le ſecond le temple de *Junon* mariée, Τελεία; & le troiſieme le temple de *Junon* veuve, χήρα. Le dernier lui fut élevé lorſqu'elle demeura à Stymphale où elle s'étoit retirée après ſon divorce. (*Pauſan. Beot.*) Selon le même auteur *Junon* étoit auſſi honorée ſous les noms de Τελεία & de Νυμφευομένη à Platée en Beotie.

On raconte qu'un jour *Junon* étant irritée contre Jupiter, ſans que l'on ſache pourquoi, s'étoit retirée en Eubée, & que Jupiter n'ayant pu le fléchir d'aucune maniere vint trouver Citheron qui régnoit alors à Platée. C'étoit l'homme le plus ſage de ſon temps; il conſeilla au dieu de faire faire une ſtatue de bois, de l'habiller en femme, de le prômener ſur un char dans le ville, & de répandre le bruit que c'étoit Platée, fille d'Aſopus qu'il alloit épouſer. Jupiter ſuivit ce conſeil. Auſſi tôt *Junon* en étant informée ſe rend à Platée, s'approche du char, & dans ſa colere, voulant déchirer les habits de la mariée, elle s'aperçoit que c'eſt une ſtatue. Elle pardona aiſément à Jupiter cette petite tromperie; & elle ſe reconcilia avec lui. En mémoire de cet événement on célébroit dans le pays une fête appelée les *dédales*, parce qu'anciénement toutes les ſtatues de bois étoient nommés dédales.

Le culte de *Junon* dans l'Eubée n'eſt vrai-ſemblablement fondé ſur d'autres principes que ſur la retraite prétendue de la déeſſe dans cette île; encore les auteurs en parlent-ils rarement.

Il n'y a aucune ville, non ſeulement dans la Grece, mais encore dans le reſte du monde qui ſe ſoit ſignalée par le culte qu'elle rendoit à *Junon* d'une maniere plus particuliere que celle d'Argos. Homere ne fait point mention de Samos parmi les villes qu'il dit être chéries préférablement par *Junon*; il en cite trois autres principales dont la premiere eſt Argos. (*Iliad. S. v.* 51).

Les Argiens prétendoient que la déeſſe avoit pris naiſſance chez eux, que le trois filles de la riviere Aſtérion l'avoient nourie, & que ce fut une d'elle nommée Eubée qui donne ſon nom à la montagne ſur laquelle fut bâti le temple de *Junon* dont Eupoleme, natif d'Argos, fut l'architecte. Ce temple nommé Ἡραῖον étoit ſitué au pied du mont Eubée, à peu près à égale diſtance d'Argos & de Mycenes, & les peuples de l'une & de l'autre ville s'y rendoient en commun pour célébrer les fêtes de *Junon*.

Pauſanias (*Corinth.*) fait le deſcription de la ſtatue de la déeſſe telle qu'on la voyoit dans ſon temple. En y entrant, dit-il, on y voit ſur ſon trône la ſtatue de *Junon* toute d'or & d'ivoire, & d'une grandeur extraordineire; elle porte une courone ſur laquelle on voit en relief les grâces & les heures. D'une mein *Junon* tient une grenade, & de l'autre un ſceptre ſurmonté d'un couceu. Quant à la grenade c'eſt un myſtere que je paſſe ſous ſilence, continue l'hiſtorien; mais pour le couceu qui eſt au haut de ſon ſceptre, on dit que c'eſt le ſymbole de la métemorphoſe de Jupiter qui étant amoureux de la jeune déeſſe, prit la figure de cet oiſeau afin qu'elle s'en amuſât. Cet ouvrage étoit de la main de Polyclete, fameux ſculpteur d'Argos. Mycenes étoit auſſi chérie de *Junon*; néanmoins Argos avoit la prééminence, & c'eſt pour cela que les auteurs latins ont donné à *Junon* le ſurnom d'*Argiva* & quelquefois celui d'*Argolica* comme Sénéque: *& te ſororem cunctis pollentis viri Argolica Juno*. Muratori a publié une Inſcription ſur laquelle on lit celui d'*Argeia* qui ſignifie la même choſe:

IUNONI ARGEIAE
C. BLANDUS PROCOS.

(*Muratori, inſcrip. tom. I, p. XIV, n°. 7.*)

On a pluſieurs médailles ſur leſquelles on lit, ΑΡΓΕΙΩΝ ΗΡΑ, ou ΗΡΑ ΑΡΓΕΙΑ; mais la déeſſe n'y eſt point du tout repréſentée ſuivant la deſcription de Pauſanias.

Entre les villes qui étoient ſous le protection immédiate de *Junon* (*Iliad. S. v.* 51) Homere compte auſſi celle de Sparte. Les Lacédémoniens avoient pour cette déeſſe une vénération particuliere, & nous liſons dans Pauſanias (*Eliac.* 2) l'épithete de lacédémoniene donnée à *Junon* Ἥρα Λακεδαιμονία. Ils étoient les ſeuls des Grecs qui l'honoraſſent ſous le titre d'Ἀγοραία, ſurnom qui venoit du ſacrifice de chevres qu'ils faiſoient. Ce fut Hercule, dit Pauſanias, qui lui éleva un temple, & qui le premier lui immola des chevres, parce qu'il n'avoit trouvé aucun obſtacle de la part de la déeſſe dans ſon combet contre Hippocoon & ſes enfens. Le héros, en reconoiſſance de ce qu'elle ne s'étoit point oppoſée à ſes deſſeins, comme elle avoit coutume de le faire, lui offrir un ſacrifice des premiers animaux qu'il trouva ſous ſa main, & c'étoit des chevres.

Le culte de Jupiter Ammon fut tranſporté de Libye dans différens pays de la Grece & particuliérement à Olympie; les Éléens faiſoient des

libations en ſon honneur, & il étoit invoqué dans le Prytanée. De là vint à *Junon* ſa ſœur le ſurnom d'*Ammoniene*, non que ſon culte ait été apporté de Libye en Grece, ainſi que celui de Jupiter; mais parce que la déeſſe ayant été honorée dans le Prytanée d'Olympie où Jupiter portoit le ſurnom d'Ammun, l'on crut que *Junon* devoit porter le même nom par conformité, & parce qu'elle participoit aux mêmes honneurs. Elle fut donc nommée Ammoniene, Ἥρα Ἀμμωνία, comme le raporte Pauſanias. (*Eliac.* 1).

Les Grecs reçurent ſur le culte des dieux quelques idées, des peuples plus anciens qu'eux. Si l'on en croit Strabon (*lib. V, p.* 166) ils donnerent le nom de *Junon* ou plutôt de Ἥρα à la déeſſe que les Étruſques nommoient *Cupra*, Τὴν Ἥραν ἰκέτιν Κύπραν καλοῦσι. Nous n'avons point aſſez de détails ſur la religion de ces derniers peuples pour ſavoir quelle idée ils ſe formoient de cette déeſſe. On ſait ſeulement qu'il y avoit dans le Picenum une ville maritime du nom de *Cupra*, dans laquelle Strabon dit qu'étoit bâti le temple de la déeſſe qui portoit ce nom. Le mot *Cupra* ne devroit pas être par conſéquent regardé comme un ſurnom de *Junon*; mais comme un ſynonyme employé chez les Étruſques pour exprimer la déeſſe que les Grecs nommoient Ἥρα de même que les Syriens employoient celui de Marnas, & les Égyptiens celui de Sérapis pour déſigner la divinité que les Grecs nommoient Ζεὺς & les Latins Jupiter.

Il y a également diverſité d'opinion ſur l'étimologie du ſurnom de *Lacinia* ſous lequel *Junon* étoit adorée en Italie & ſur l'occaſion de la fondation du temple. Les uns diſent (*Servius in Æneid. lib. III, v.* 552) que le roi Lacinius le fit bâtir en l'honneur de *Junon*, parce qu'elle haïſſoit Hercule, qu'il n'avoit pas voulu recevoir chez lui. D'autres diſent que c'eſt au contraire Hercule qui l'a bâti en l'honneur de la déeſſe qu'il ſurnoma *Lacinia*, après avoir fait une punition exemplaire du voleur Lacinius. Le ſentiment qui me paroît le plus vrai-ſemblable eſt celui qui dérive l'épithete *Lacinia* du Promontoire *Lacinium* dans la partie de l'Italie nommée le Bruttium; ce qui juſtifieroit auſſi Tite-Live contre Valere Maxime dans la poſition que le premier donne du temple de *Junon* laciniene près de Crotone.

Aucune ville du Latium ne ſignala autant ſon zele & ſon reſpect envers *Junon* que celle de *Lanuvium*. On ignore quel fut le fondateur du temple qui la rendit ſi illuſtre; on ſoupçone néanmoins qu'il étoit auſſi ancien que la ville même; & comme l'époque de la fondation de Lanuvium eſt incertaine, celle du temple de la déeſſe n'eſt pas plus connue. On pourroit peut-être la raporter à Diomede originaire de Grece. Quelques-uns ont cru qu'il avoit conſacré dans cette ville un temple à *Junon* ſous le titre de *Sospita*, parce qu'il y étoit abordé heureuſement, après avoir eſſuyé mille dangers ſur mer & de la part de tous les peuples par les pays deſquels il avoit été obligé de paſſer. Au dedans du temple on voyoit la ſtatue de la déeſſe repréſentée d'un jeune âge & d'une figure très-agréable avec un habillement particulier. Elle étoit debout, la tête couverte d'une peau de chevre avec ſes cornes, armée d'une haſte, tenant de l'autre main un bouclier, & ſa chauſſure étoit recourbée pardevant à peu près comme nos patins. On ne peut rien ajouter à la deſcription qu'en fait Cicéron. (*Cic. de nat. deor. lib. I. c.* 29). Elle paroît ainſi ſur pluſieurs médailles conſulaires & impériales. Une inſcription trouvée dans ſes ruines à Lanuvium, & publiée par Spanheim (*de præſt. & uſu p.* 83. *Fabretti. c.* 9) nous apprend que Jupiter étoit adoré dans le même temple ſous le titre de *ſiſpes* ou de *ſoſpes*.

Les Romains & les Latins firent alliance ſous le conſulat de L. Furius Camillus & de C. Mænius; c'eſt alors que la coutume fut établie, que dès que les conſuls romains entroient en charge, entr'autres cérémonies auxquelles ils étoient obligés, ils iroient offrir des ſacrifices à *Junon* ſurnomée *ſoſpita* dans ſon temple de Lanuvium; ce que Cicéron exprime très-clairement (*Pro Murena*) quand il dit: *nolite a ſacris patriis Junonis Soſpitæ, cui omnes conſules facere neceſſe eſt domeſticum, & ſuum conſulem potiſſimum avellere*.

On connoît une autre épithete de *Junon* qui ſignifie à peu près le même choſe & que l'on peut regarder comme ſynonyme de *ſoſpita*, c'eſt celle de *conſervatrix* qu'on lit ſur une médaille de Julia Mamæa, au revers de laquelle la déeſſe eſt aſſiſe (*Harduin, fol. p.* 810) ayant le paon à ſes pieds avec la legende *IUNO CONSERVATRIX*, & ſur une de Salonine au revers de laquelle *Junon* paroît debout tenant de la droite une patere & de la gauche une haſte (*Band. p.* 252), avec le paon à ſes pieds & la légende *IVNO CONSERVAT.*

Cette épithete ſe lit auſſi ſur une inſcription avec celle de *placida*, & elle paroît bien ici ſe raporter au ſecours qu'elle acordoit aux femmes dans les acouchemens & aux ſuites fâcheuſes dont elle les préſervoit (*Gruter xxv*, n°. 2).

Que les Sabins aient emprunté de leurs voiſins le culte de *Junon*, ou qu'ils le lui aient déféré d'eux-mêmes, il n'eſt pas moins certain que la déeſſe étoit en grande vénération chez ces peuples. Ils l'honoroient ſous le titre de *curis* ou *quiris*, ſurnom que quelques auteurs & entr'autres Plutarque (*Quæſt. rom.*) ont cru ſurmé d'un terme de la langue des Sabins qui ſignifioit une haſte, d'où ils prétendent auſſi que le dieu Mars a été appelé Quirinus. Cette étimologie pourroit bien avoir quelque fondement. (On connoît une inſcription ſur laquelle le titre

de *Quiris* eſt donné à Junon). Mais il paroît plus vrai-ſemblable que ſi elle a été adorée ſous ce titre par les Sabins, comme il y a lieu de le croire, elle tiroit pluiôt ce nom de la ville capitale de ces peuples qui s'appeloit; Κυρις, & que le véritable ſurnom de la déeſſe étoit Κυριτια. C'eſt ce qu'Étienne (*Stephan. de urbib.*) fait entendre par l'explication qu'il en donne à ce mot.

D'où l'on peut conclure que les ſurnoms de *Curis* & de *Quiris* ne ſont que des diminutifs ou des orthographes variées de celui de Κυριτια, & que ſon origine eſt Κυρις, nom de la métropole des Sabins.

Quant au ſurnom *Feronia*, Strabon dit qu'au pied du mont Soracte étoit une ville nommée *Feronia*, & qu'on y adoroit une déeſſe du même nom. Ce pays étant limitrophe de celui des Sabins qui honoroient déjà *Junon* ſous le nom de *Curis*, & qui avoient un temple conſacré à la déeſſe *Feronia*, lequel leur étoit commun avec les Latins, cette déeſſe pouroit bien être *Junon*; ou plutôt le mot de *Feronia* ſeroit un ſurnom de *Junon* qu'on auroit employé ſeul, comme on fit ailleurs celui de *Lucina*.

Junon fut honorée à Rome ſous les noms de *Soteria* ou de vengereſſe des ſœurs relativement au crime d'Horace, & de *Moneta*, c'eſt-à-dire, de la dunneuſe d'avis. Il y avoit un temple de *Junon Moneta*; ou bien il faudroit dire qu'il vouа ſeulement un temple à *Junon*, & que dans la ſuite cette déeſſe reçut le ſurnom de *Moneta*, à cauſe de l'avis qu'elle dunna dans ce temple, de ſacrifier une truite pleine, afin de faire ceſſer un tremblement de terre.

Suidas donne une origine différente au temple qui fut bâti par les Romains à *Junon*, & une autre étymologie du ſurnom de *Moneta*. Les Romains, dit cet auteur, manquant d'argent dans la guerre contre Pyrrhus & les Tarentins, firent un vœu à *Junon*; la déeſſe leur répondit que ſi pour défendre leur droit, ils combatoient avec courage, l'argent ne leur manqueroit point. Sur quoi les Romains ayant obtenu le ſuccès, ils honorerent *Junon* ſous le titre de *Moneta*, & ils ordonerent que déſormais un fraperoit la monoie dans ſon temple. C'étoit en effet près de ce temple qu'étoient les maiſons des monétaires appelés *triumvirs*.

Il y a des auteurs qui dérivent le nom latin de *Junon a Juvando, quaſi Juvaret*. En la conſidérant comme l'air qui donne le mouvement & la vie aux hommes, ou bien ſous le raport du ſecours qu'elle procure aux femmes dans les douleurs de l'enfantement, cette étymologie eſt également raiſonable. Je ne crois cependant pas qu'elle ſoit bien sûre; & ſi l'on veut dériver le mot *Juno* du verbe *Juvare*, ſeulement parce que l'un & l'autre commencent par la même ſyllabe, j'aimerois mieux le dériver de celui de Jupiter qui ne vient pas lui même de *Juvare*. Il ſemble que le nom Ἥρα, qui doit venir de la même racine que Ἥρως, étoit un ancien ſynonyme de Δέσποινα, *dame* ou *maîtreſſe*, titre d'honeur de pluſieurs divinités greques.

Le paon, l'oiſeau favori de *Junon*, ne ſe trouva jamais auprès d'aucune autre déeſſe. L'épervier & l'oiſon lui étoient auſſi conſacrés, & acompagnent quelquefois ſes ſtatues. On ne lui ſacrifioit point de vaches, parce que dans la guerre des géans contre les dieux, *Junon* s'étoit cachée en Égypte ſous la figure d'une vache. Le dictame, le pavot & la grenade étoient les plantes que les Grecs lui offroient, & dont ils ornoient ſes autels & ſes images. La victime la plus ordinaire qu'on lui immoloit, étoit l'agneau femele: cependant au premier jour de chaque mois on lui immoloit à Rome une truie.

Panfile & Aleman, deux anciens poëtes cités par Athénée, diſent qu'à Sparte un voyoit *Junon* coëffée avec le πολος, tel que Cérès le porte ordinairement.

Elle paroît auſſi coëffée ſur une médaille des Argiens, publiée par Haym.

Junon, indépendament de ſon *diadême* relevé en pointe au milieu, eſt reconnoiſſable ſur les monumens à ſes grands yeux & à ſa bouche impérieuſe: traits qui caractériſent bien cette déeſſe, qu'on l'a reconnue à un ſimple profil qui étoit reſté d'une tête de femme, débris d'un bas-relief du cabinet de Strozzi. La plus belle tête de cette déeſſe, de grandeur coloſſale, ſe trouve à la villa Ludoviſi; on voit au même lieu une tête plus petite de la même déeſſe qui mérite d'occuper le ſecond rang. Mais la plus belle ſtatue que nous ayons de cette divinité, eſt celle du palais Barberini.

Par raport à l'air qu'elle déſigne, *Junon* peut être repréſentée vêtue de bleu-céleſte; quoique Martianus Capella (*lib. I. pag. 19.*) la faſſe paroître couverte d'une voile blanc.

Junon nourrice eſt une belle ſtatue du Muſéum Pio-Clémentin, qui a été publiée par Winckelmann. Il a cru reconoître Hercule dans l'enfant qu'elle alaite, trompée par Jupiter, ſelon Pauſanias, ou perſuadée par Pallas, ſelon Tzetzès. Mais M. Viſconti, éditeur de ce Muſéum, dit que cet enfant eſt Mars, dont *Junon* fut mere ſans le ſecours d'aucun homme, & par la vertu ſeule d'une fleur.

Junon paroît dans la même atitude, & de plus tenant cette fleur, ſur une médaille de bronze de Mammée.

Elle tient quelquefois par la même raiſon une fleur de lis, plante qu'elle aimoit beaucoup, ſelon Clément d'Alexandrie. (*Pædagog. l. II. c. VIII.*)

Voici les pierres gravées de la collection de Stoſch, qui ſont relatives à *Junon*.

Une pâte antique. Tête de *Junon* voilée, comme Veſta. On la voit ſur un bas-relief (*Bartoli admiranda tom. XXVII.*), à Rome, avec un voile qui lui couvre entiérement le viſage. Mu-

ratori croit (*Inſcri. tom. I. p.* 28.) que la tête de *Junon* voilée ſignifie l'air, dont elle étoit l'image.

Sur une cornaline, *Junon* debout, avec des cornes ſur la tête, & la peau de chevre dans la main gauche: avec ces attributs elle eſt appelée *Siſpita* ou *Soſpita*. On voit *Junon* avec des cornes ſur pluſieurs médailles romaines.

Sur une pâte de verre, *Junon* aſſiſe ſur un trône, ſur le dauſſiet duquel on voit d'un côté la tête d'Apollon, avec des rayons repréſentant le ſoleil, & de l'autre côté Diane, avec le croiſſant repréſentant la lune. Autour de la tête de *Junon* ſont les ſept planetes.

Sur une pâte de verre, *Junon* portée ſur une aigle, & ſon voile flotant autour de la tête, forme un cercle, dans lequel on voit les ſept planetes.

Sur une cornaline, *Junon* nue portée ſur une aigle, tenant un ſceptre à la main droite.

Sur un jaſpe rouge, Jupiter & *Junon* debout. Autour de *Junon* eſt un voile tout parſemé d'étoiles. On la voit avec un voile ſemblable ſur une médaille de Samos. (*Spanheim Obſ. in Callim.*) L'étoile de *Junon* étoit appelée πανφάος, comme celle de Vénus

Sur une cornaline, le paon de *Junon*.

JUNON *Mephitis*. *Voyez* MEPHITIS.

JUNONALES ou JUNONIES, fêtes romaines en l'honneur de Junon, dont Ovide ne parle point dans ſes faſtes, & qui eſt cependant décrite fort particuliérement par Tite-Live, (*Décade III, liv. VII.*)

Cette fête fut inſtituée à l'occaſion de certains prodiges qui parurent en Italie; ce qui fit que les pontifes ordonnerent que vingt-ſept jeunes filles, diviſées en trois bandes, iroient par la ville en chantant un cantique compoſé par le poëte Livius; mais il arriva que comme elles l'apprenoient par cœur, dans le temple de Jupiter Stator, la foudre tomba ſur celui de Junon-reine, au mont Aventin.

A la nouvele de cet événement, les devins ayant été conſultés, répondirent que ce dernier prodige regardoit les dames romaines, qui devoient apaiſer la ſœur de Jupiter par des offrandes & des ſacrifices. Elles acheterent donc un baſſin d'or, qu'elles allerent offrir à Junon ſur le mont Aventin: enſuite les décemvirs aſſignerent un jour pour un ſervice ſolemnel, qui fut ainſi ordonné: on conduiſit deux vaches blanches du temple d'Apollon dans la ville, par la porte Carmentale: on porta deux images de Junon-reine, faites de bois de cyprès: enſuite marchoient 27 jeunes filles, vêtues de robes traînantes, & chantant une hymne en l'honneur de la déeſſe. Les décemvirs ſuivoient couronés de laurier, & ayant la robe bordée de pourpre. Cette pompe, après avoir fait une panſe dans la grande place de Rome, où les 27 junes filles exécuterent la danſe de leur hymne, continua ſa route, & ſe rendit, ſans s'arrêter, au temple du Junon-reine; les victimes furent immolées par les décemvirs, & les images de cyprès furent placées dans le temple de la divinité. (D. J.)

JUNONIGENA, ſurnom de Vulcain, fils de Junon.

JUNONIUS, ſurnom donné à Janus, parce que c'eſt lui qui introduiſit en Italie le culte de Junon, d'où il fut auſſi appelé fils de cette déeſſe.

JUNONS, au pluriel: on appeloit ainſi les génies particuliers des femmes. Chaque femme avoit ſa Junon, comme chaque homme avoit ſon génie. Nous trouvons pluſieurs exemples de ces *Junons*, génies des femmes, dans les inſcriptions anciennes qu'on a recueillies; & pour n'en citer qu'un exemple, dans un monument conſacré à *Junia Torquata*, l'inſcription porte: *à la Junon de Junia Torquata céleſte patrone*. Enfin, les femmes jureoient par leurs *Junons*, comme les hommes par leurs génies.

On voit dans Maratori (17. t. & 7.) des inſcriptions qui s'adreſſent aux *Junons*, *Junonibus*, &c. *Voyez* JUNON.

JUPITER des Égyptiens. *V.* AMMON.

JUPITER, fils de Saturne & de Rhéa. Son premier nom étoit *Jon*. Il auroit été dévoré par ſon pere dès ſa naiſſance, dit la fable, ſi ſa mere, au lieu de l'enfant, n'eût donné à celui-ci une pierre qu'il engloutit auſſi tôt. Saturne faiſoit ce traitement à tous ſes enfans, parce que le ciel & la terre lui avoient prédit que l'un d'eux lui ôteroit l'empire. Rhéa, pour ſauver l'enfant dont elle étoit enceinte, ſe retira de Crete, où elle accoucha dans un antre appelé Dicté, & donna l'enfant à nourir aux curetes & aux nymphes *Méliſſes*, qui le firent alaiter par la chevre *Amalthée*. Les curetes ſe tenoient dans l'antre, armés de piques & de boucliers qu'ils faiſoient retentir de peur que Saturne n'entendît la voix de l'enfant. *Voyez* ADAMANTHÉA, AEGLE, AMALTHÉE, CELME, COLOMBE, CURETES, LYCÉUS, MÉLISSES.

Quand *Jupiter* fut devenu grand, il commença, ſuivant le conſeil de Métis, par donner à ſon pere un breuvage qui lui fit vomir premiérement la pierre qu'il avoit avalée, & enſuite tous ſes enfans qu'il avoit dévorés. Alors, aidé de ſes freres, il attaqua Saturne & les titans; le parti de Saturne fit une aſſez longue réſiſtance puiſqu'il ne ſuccomba qu'après une guerre de dix ans. Ce fut au bout de ce temps que la terre prédit à Jupiter qu'il remporteroit la victoire s'il pouvoit délivrer ceux qui étoient renfermés dans le tartare. Il l'entreprit & en vint à bout. *Voyez* CAMPÉ. Alors les cyclopes donnerent à *Jupiter* le tonerre, les éclairs & la foudre; avec ces armes il vainquit les titans & les enferma dans le tartare. Il partagea enſuite l'empire du monde avec ſes freres; il donna la mer à Neptune, les enfers à Pluton, & ſe réſerva l'empire du ciel & de la terre. A ja

guerre des titans, ſuccéda quelque temps après celle des géans. *Voyez* GÉANS. *Jupiter* ne fut plus depuis troublé dans ſon empire, & jouit tranquillement du titre de maître & de pere des dieux. Chef de la nature & le ſouverain légiſlateur du ciel & de la terre, *Jupiter* cependant ſe rendit coupable des crimes les plus atroces & les plus honteux. Outre qu'il détrôna ſon pere, le mutila & le précipita dans le tartare chargé de chaînes, il commit des inceſtes avec ſes ſœurs, avec ſes filles & avec ſes tantes; il voulut même violer ſa mere; il enleva le beau Ganymede dont il étoit le triſaïeul, & le fit ſon échanſon. Il ſéduiſit un grand nombre de filles & de femmes; & pour réuſſir il prenoit les figures de toutes ſortes de bêtes & même d'êtres inanimés. Les menſonges, les parjures & en général toutes les actions contraires à l'équité, & aux loix naturelles, lui étoient familieres. On eſt allé juſqu'à dire qu'il dévora une de ſes femmes. Il ſeroit trop long d'entrer dans le détail de toutes ces abominations, nous allons indiquer celles qui ſont les plus intéreſſantes pour la connoiſſance de la mythologie. On a dit à l'article de Junon qu'il l'avoit ſéduite avant de contracter avec elle ſon inceſtueux mariage. Après ce mariage il viola Cérès ſon autre ſœur & en eut Proſerpine, qu'il déshonora auſſi dès qu'elle fut en âge de donner de l'amour. *Voyez* CÉRÈS, PROSERPINE. De Latone ſa troiſieme ſœur il eut Apollon & Diane. *Voyez* LATONE. Il eut de Thémis ſa tante, quinze enfans, les douze heures & les trois parques. *Voyez* THÉMIS. De Dioné ſon autre tante, il eut la belle Vénus dont les charmes ne manquerent pas de faire impreſſion ſur le cœur de ſon pere. *Voyez* DIONÉ, VÉNUS. Il avoit dévoré Métis ſa premiere femme. *Voyez* MÉTIS. Il vit un jour ſa mere endormie, en devint amoureux & voulut la ſurprendre: elle s'éveilla, mais ſa réſiſtance auroit été vaine, ſi l'ardeur de ſon fils ne s'étoit évaporée par les éforts qu'il faiſoit; une pierre devint groſſe de ſes vains éforts, & en accoucha au bout de dix mois.

Jupiter fut marié ſept fois ſelon Héſiode: il épouſa ſucceſſivement Métis, Thémis, Eurinomé, Cérès, Mnémoſine, Latone, & Junon qui fut la derniere de ſes femmes. Il eut un bien plus grand nombre des maîtreſſes, & des unes & des autres naquirent un grand nombre d'enfans, qui ont preſque tous été mis au rang des dieux & des demi-dieux. Il eut de Léda, Caſtor & Pollux; d'Europe, Minos, Rhadamante, Sarpédon & Carnes; de Calypſo, Arcas; de Niobé, Pélaſgus; de Laodamie, fille de Bellérophon, Sarpédon & Argus; d'Alcmene, Hercule; d'Antiope, Amphion & Zéthus; de Danaé, Perſée; d'Iodame, Deucalion; de Cyrné, Britomarté; d'une des Sithnides, Mégare; de Prothogénie, Éthilie & Memphis; de Thorédie, Areéſilas; d'Oia, Colax; de Cyrnu, Cyrne; d'Électre, Dardanus; de Thalie, les Paliceï; de Garamanthis, Hyarbas, Phile, Pilumnus & Picumnus; de Cérès, Proſerpine; de Mnémoſine, les neuf muſes; de Maïa, Mercure; de Sémélé, Bacchus; de Dioné, Vénus; de Métis, Minerve; de Latone, Apollon & Diane; d'Hybris, le dieu Pan; de Thémis, les Heures & les Parques; enfin de Junon, Mars, Vulcain, & Lucine. Alemene fut la derniere mortele à laquelle ce dieu rendit des ſoins, comme Niobé avoit été la premiere. *Voyez* ALCMENE.

Jupiter tenoit le premier rang parmi les divinités: on l'appeloit le pere & le ſouverain des dieux & des hommes. Un jour que les dieux murmuroient & ſembloient vouloir ſe ſoulever; il leur dit qu'il les enléveroit tous avec le globe de la terre & de la mer. Les autres dieux n'étoient point perſuadés qu'il eût tant de force: ils croyoient ſeulement que dans les combats d'un à un il auroit l'avantage. Sa menace parut même ridicule à Mars, qui ſe ſouvenoit qu'il n'y avoit pas long-temps que Neptune, Junon & Minerve, ayant entrepris de ſe ſaiſir de *Jupiter*, & de le lier, le remplirent de frayeur, & l'euſſent effectivement enchaîné, ſi Thétis n'eût eu pitié de lui, & n'eût appelé à ſon ſecours les cent bras de Briarée. *Voyez* BRIARÉE.

Son culte a toujours été le plus ſolemnel & le plus univerſellement répandu. Il eut trois fameux oracles, celui de *Dodone*, celui de *Lybie*, & celui de *Trophonius*. Les victimes les plus ordinaires qu'on offroit à ce dieu, étoient la chevre, la brebis & le taureau blanc, dont on avoit ſoin de dorer les cornes. Souvent ſans aucune victime on lui offroit de la farine, du ſel & de l'encens; mais on ne lui ſacrifioit pas de victimes humaines. L'exemple ſeul de Lycaon, qui, ſelon Pauſanias, lui immola un enfant, ou, ſelon Ovide, un priſonier de guerre, ne fut pas ſuivi: & le prince, par ſon horrible ſacrifice, s'attira l'indignation de toute la terre; l'averſion de ce dieu pour ces ſortes de ſacrifices, n'étoit cependant pas générale. Un des temples de *Jupiter* les plus renommés, étoit celui du mont Lycée dans l'Arcadie. Suivant la tradition du pays il avoit été élevé ſur cette montagne, par trois nymphes, dont l'une donna ſon nom à une fontaine qui avoit une propriété merveilleuſe; car lorſqu'une longue ſéchereſſe deſſéchoit les biens de la terre, le prêtre de Jupiter n'avoit qu'à jetter une branche de chêne ſur l'eau de cette fontaine, après avoir fait certaines cérémonies & certains ſacrifices, il ſurvenoit à l'inſtant une pluie abondante. *Voyez* LYCAUS.

Proche du temple étoit une cour conſacrée à ce dieu, dans laquelle les hommes & les bêtes qui y entroient ne faiſoient point d'ombre; & quiconque oſoit y mettre le pied, mouroit néceſſairement dans l'année. Arcas y ayant pourſuivi ſa mere changée en ours, ils auroient l'un & l'autre ſubi cette loi rigoureuſe, ſi *Jupiter* ne les eût enlevés pour en faire des conſtellations. *Voyez*

Arcaa Calysto. Les victimes que l'on immoloit ordinairement dans ce temple, étoient des enfans; & ceux qui avoient la témérité de manger de la victime, étoient métamorphosés en loups. *Voyez* Démænete. Parmi les arbres, le chêne & l'olivier lui étoient consacrés. Personne n'honoroit ce dieu plus particuliérement & plus chastement, dit Cicéron, que les dames romaines.

Les philosophes & les historiens ont parlé de ce dieu bien différemment que les poëtes. Les premiers ne prenent Jupiter que pour l'air le plus pur, & l'æther, comme Junon, pour l'air grossier qui nous environe. Ceux qui en parlent selon l'histoire, prétendent qu'il y a eu plusieurs *Jupiters*. Cicéron dit que de son temps on en reconoissoit trois: „ il y en a deux de l'Arcadie, „ dit il, l'un fils de l'Æther, & pere de Proser„ pine & de Bacchus; l'autre, fils du Ciel, & „ pere de Minerve; un troisieme, né de Saturne „ dans l'île de Crete, où l'on fait voir son tom„ beau „; parmi les deux *Jupiters* d'Arcadie, il y en avoit un très-ancien. Né de parens obscurs, il s'éleva, se fit connoître par ses talens, & par le soin qu'il prit de polir l'esprit des Arcadiens, qui menoient alors une vie sauvage, vivant dans leurs forêts, uniquement occupés de la chasse. Ce *Jupiter* leur donna des loix, & leur apprit à honorer les dieux. Les Arcadiens pleins de reconoissance, le mirent lui même au nombre des dieux, & pour cacher son origine, ils dirent qu'il étoit fils de l'Æther ou du Ciel. Mais ce n'étoit pas là le plus ancien de ceux qui avoient porté le nom de *Jupiter*. Le premier de tous, est le *Jupiter* Ammon des Lybiens; ensuite le *Jupiter*-Sérapis des Égyptiens; le *Jupiter*-Bélus des Assyriens; le *Jupiter* Célos des anciens Perses; le *Jupiter* de Thebes en Égypte; le *Jupiter* Pappée des Scythes; le *Jupiter*-Asabinus des Éthiopiens, le *Jupiter* Taranus des Gaulois; le *Jupiter*-Apis, roi d'Argos, petit-fils d'Inachus; le *Jupiter*-Astérius, roi de Crete, qui enleva Europe, & fut pere de Minos; le *Jupiter*, pere de Dardanus; le *Jupiter*-Proëtus, oncle de Danaë; le *Jupiter*-Tantale, qui enleva Ganymede; enfin, le *Jupiter*, pere d'Hercule & des Dioscores, qui vivoit soixante ou quatre-vingts ans environ avant le siége de Troie, &c., sans compter tant de ministres de ce dieu, qui séduisoient les femmes, & rejetoient leur crime sur *Jupiter*. D'où il paroît qu'on a réuni sous une seule personne les actions de plusieurs princes de ce nom, dont le plus célebre a été le *Jupiter* de Crete.

Les loix de *Jupiter* passerent pour être les plus modérées de toutes; il fut aussi le modérateur de l'Olympe, le juste par excellence; l'empire lui fut dévolu. Il détrôna le vieux & paresseux Saturne. Celui-ci, à cause de sa lenteur & de son éloignement, passa pour n'avoir qu'une influence froide. Il fut représenté comme un vieillard paresseux & glacé, qui avoit perdu ses forces, & qui se traînoit avec peine.

Ultima forte senex loca possidet: ultimus auras
Ambit, & æterno contristat frigore terras.
Nigra seni facies, tardus gradus, horrida barba,
Et cani crines, & membra effœta senecta.
(*Jov. Pontanus, de stellis, l. I.*)

Pausanias parlant du partage du monde, entre *Jupiter* & ses deux freres, prétend que c'est *Jupiter* qui représentoit le dieu souverain, qui gouvernoit en même tems le ciel, la terre & les enfers sous trois différens noms. En parlant d'une statue de *Jupiter*, qui étoit à Argos, dans un temple de Minerve, il dit: „ cette statue „ avoit deux yeux, comme la nature les a pla„ cés aux hommes, & un troisieme au milieu „ du front . . . . . On peut raisonablement con„ jecturer que *Jupiter* a été ainsi représenté avec „ trois yeux, pour signifier qu'il régna premiére„ ment dans le ciel, comme tout le monde en „ convient, secondement dans les enfers: car le „ dieu qui, suivant la fâble, tient son empire „ dans ces lieux souterrains, est aussi appelé *Ju„ piter* par Homere (Ζεὺς καταχθόνιος, *Jupiter in„ fernal*); troisiémement enfin sur les mers, „ comme le témoigne Eschile. Quiconque a donc „ fait cette statue, je crois qu'il lui a donné trois „ yeux, pour faire entendre qu'un seul & même „ dieu gouverne les trois parties du monde, que „ les autres disent être tombées en partage à trois „ divinités différentes „. Tacite appele aussi Plu„ ton *Jupiter Dis*.

L'explication des différens surnoms de Jupiter, *complétera son histoire; elle est tirée d'une dissertation de M. le Blond, qui remporta le prix de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, en* 1770.

Surnoms généraux de Jupiter.

Cicéron, Sénequ e, Apulée & d'autres auteurs dérivent le nom de *Jupiter* du verbe latin *juvare, a juvando, quod juvet;* mais le nom ancien de *Jupiter* étoit Jovis, comme on le voit par les médailles: Iovis Cvstos, Iovi's Axvr. (*Mém. de l'Acad. tom. III. pag.* 242.) Sur un monument antique, trouvé dans les fondemens de l'Église cathédrale de Paris, on voit la représentation & le nom de plusieurs divinités en cet ordre: *Vulcanus, Jovis, Esus, Castor*, &c. Le même nom se trouve dans un distique où le poëte Ennius rassemble les noms des douze grands dieux:

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars.
Mercurius, Jovis, Neptunus, Vulcanus, Apollo:

Or le nom de *Jovis* ne paroît point dériver de *juvans*. D'ailleurs le surnom d'*Opitulus*, qui,

ſelon St. Auguſtin (*de civ. Dei.*) avoit été donné à ce dieu, auroit été un pléonaſme, ſi le mot *Jupiter* avoit ſignifié *juvans pater*. D'autres ont cru qu'il venoit du mot hébreu *Jéhovah*, qui exprimoit le nom de dieu par excellence chez les Hébreux. Nous ne raportons cette étymologie que pour montrer l'abus qu'ont fait de l'érudition les ſavans étymologiſtes.

Le culte des divinités topiques n'excluoit pas celui d'un dieu qui étoit toujours regardé comme le plus grand & le premier de tous; c'eſt pourquoi le culte de *Jupiter* & celui de Minerve furent communs dans Athènes (*Pauſan. Att.*); & l'on voit pluſieurs monumens de cette ville où *Jupiter* & Minerve ſont réunis. D'ailleurs les Athéniens croyoient être le premier peuple de la Grece, que *Jupiter* eût honoré de ſa viſite en quittant le lieu de ſa naiſſance; c'étoit donc encore une raiſon de plus de l'honorer d'une façon particuliere. Auſſi *Jupiter* y fut ſurnomé Πατρῶος, ainſi qu'Apollon (*Schol. Ariſtoph.*), parce qu'ils ſe vantoient d'être les premiers qui euſſent reçu ces dieux & qui leur euſſent offert des ſacrifices.

Ils l'adorerent auſſi ſous le titre de Πολιεύς, c'eſt-à-dire, protecteur de la ville, comme l'indique l'étymologie du mot. Les Grecs croyoient que la garde de toutes les villes en général étoit confiée à Minerve, qui eſt appelée pour cela par Homere ἐφορόωσαι, *auſtos urbium*; mais ils attribuoient auſſi le même office à *Jupiter*, qu'ils nommerent de là πολιεύς. On voyoit à Athènes la ſtatue de ce dieu, qui étoit un ouvrage de Léocharès.

Un autel de *Jupiter*, expoſé à l'air dans une enceinte fermée par une eſpece de baluſtrade, qui s'appeloit en grec ἕρκος, a fait naître le ſurnom ἑρκεῖος donné à *Jupiter*, que l'on honoroit comme le gardien des maiſons des grands, où ſe trouvoit ordinairement cet autel. Ce dieu étoit chargé en Grece du même office que les dieux Pénates chez les Romains. La belle deſcription que fait Virgile de l'autel élevé dans le palais de Priam, convient très-bien à un autel de *Jupiter-Hercéus*.

Il y avoit pluſieurs édifices publics à Athènes, où *Jupiter* étoit adoré ſous un titre particulier. On voyoit dans le ſénat des cinq cents la ſtatue de ce dieu, qui étoit ſurnomé βουλαῖος, parce qu'il paſſoit pour préſider aux conſeils.

C'eſt pour la même raiſon que le ſurnom de *μητίετης* lui eſt donné dans Héſiode & les autres poëtes. Quoique l'épithete d'ἀγοραῖος puiſſe ſignifier le dieu qui préſide au marché, à la place publique, elle ſignifie auſſi le dieu qui préſide au bureau & aux aſſemblées judiciaires.

L'épithete κτήσιος donnée à Mercure, ſignifie le dieu propice à ceux qui ſont avides du gain; mais ce ſurnom donné à *Jupiter*, marque le maître des richeſſes, des patrimoines, & le protecteur de toutes ſortes de poſſeſſions. C'étoit la coutume d'élever des ſtatues à ce dieu près du tréſor public des villes. On lui en avoit érigé une dans celui d'Athènes; & les Myrrhinuſiens l'honoroient particuliérement.

Le Pirée étant l'entrepôt du commerce de la ville, & par conſéquent de toutes les richeſſes qui ſe répandoient dans le pays, devoit être naturélement ſous la protection de *Jupiter-Cteſius*, & il y étoit en effet, comme nous l'apprend un paſſage d'Antiphon. (*Orat. in Novere.*) Plaute le nomme *Opulentus*; & ce fut lui vrai-ſemblablement que les Grecs déſignerent par l'autre ſurnom de πλούσιος. Selon Pauſanias (*Pauſan. Lacon.*), en ſortant d'Amiclès, en dirigeant ſa route vers Téraphé, & avant que de paſſer l'Eurotas, on découvroit un temple de *Jupiter* le riche, πλούσιος. Il étoit à quelque diſtance du fleuve.

Quelques auteurs ont regardé *Jupiter* ἐλευθέριος, & *Jupiter-Σωτὴρ* comme la même divinité. La ſtatue même de *Jupiter* Éleuthérien, à Athènes, portoit ſur ſon inſcription le titre de Σωτὴρ; & ce dieu étoit indifféremment invoqué ſous ces deux noms.

Les Theſpiens ayant été délivrés (*Pauſan. Beot.*) d'un fléau qui déſoloit leur ville, conſacrerent une ſtatue à *Jupiter*, duquel ils croyoient tenir cette faveur, & le ſurnom de *Saotas* qu'ils lui donnerent, comparé avec celui de Σωτὴρ, que le dieux reçut dans des circonſtances pareilles, fait voir que c'eſt le même.

Les Athéniens reconnurent encore la divinité de *Jupiter* ſous pluſieurs autres noms. Il avoient un grand reſpect pour celui qu'ils avoient ſurnomé Μειλίχιος, parce qu'ils croyoient que le ſuccès des entrepriſes des hommes dépendoit de ſa volonté.

Parmi les noms que les Athéniens donnerent à *Jupiter*, nous trouvons celui de Φράτριος (*Pollux. lib. I. cap. I. ſect.* 23.), c'eſt-à-dire, le dieu qui préſidé aux tribus, aux ſociétés. Le temple dans lequel on l'honoroit, étoit nommé Φράτριον. (*Pollux, lib. III. cap. IV.*)

L'épithete de Καταιβάτης qu'on lui a donnée, ſe rencontre ſouvent dans les auteurs, & ſe voit ſur des médailles. (*Vid. Burman.* Ζεὺς καταιβάτης.)

Si l'on s'en tient au ſens grammatical, elle ſignifie ſimplement *deſcendens*; mais l'uſage la détermina à l'action de foudroyer. *Jupiter* ſeul avoit le droit de lancer la foudre; les autres dieux qui avoient auſſi le même pouvoir, ne le tenoient que de lui. On lit au deſſus d'un buſte conſervé à Veniſe, dans le palais de Grimani, l'inſcription:

BONO DEO
BRONTONTI.

Les Athéniens lui éleverent un autel aux environs de l'académie, & ils ajouterent au nom de Καταιβάτης (*Schol. Sophocl.*), que ce *Jupi-*

ter portoit, celui de Μόρος, parce qu'il y avoit là beaucoup d'oliviers conſacrés à Minerve, dont le temple n'étoit pas éloigné. (*Strab. lib. IX.*) Il y avoit dans l'Attique un lieu nommé *Harma*, où l'on voyoit un autel de *Jupiter* ἐρκραῖος, foudroyant. Après la mort d'Œnomaüs, & lorſque ſon palais eut été embraſé de la foudre, les Éléens (*Pauſan. Elid.*) éleverent à Olimpie un autel à *Jupiter* ſous le titre de κεραυνὸς, foudroyant. Gruter raporte beaucoup d'Inſcriptions ſur leſquelles on voit l'épithete *Fulgurator* donnée à *Jupiter*. Il y en a une entr'autres ſur laquelle les trois noms de *Fulminator*, *Fulgurator* & de *Tonans* ſont réunis.

Jupiter Tonant fut révéré par d'autres peuples que le Grecs & les Romains. Il fut déſigné chez les Gaulois ſous le nom de *Taranis*; chez les Saxons ſous celui de *Thor*; les Teutons l'appelerent *Thonter* ou *Donder*, & les Bretons *Tanar*: en ajoutant à ce dernier nom la termination latine, on en a formé le mot *Tanarus*, qu'on lit ſur une inſcription. (*Marm. Oxon.*)

Jupiter-Tonant dont on vouloit apaiſer le courroux par des jeux ou fêtes appelés Σωμάλια, en reçut le ſurnom de Σωμάλιος. L'orage n'avoit pas toujours des effets funeſtes, quelquefois il fondoit en pluie; d'autres fois il ſe diſſipoit en l'air, & c'eſt pour cela que ſur le mont Parnès en Attique, où l'on avoit érigé un autel à *Jupiter* Σωμάλιος, il y en avoit auſſi un autre, où l'on faiſoit des ſacrifices à *Jupiter*: en l'appelant tantôt ὄμβριος *pluvius*, tantôt ἀνύμιος, *innoxius*, ſelon que la circonſtance de la pluie tombée ou de l'orage diſſipé d'une autre maniere l'exigeoit.

Jupiter Σωμάλιος eſt donc *Jupiter* qui donne un ſigne de ſa colere; c'eſt le *Jupiter Prodigialis* des Latins, auquel, ſelon Plaute, on offroit un gâteau ſalé, pour détourner les ſignes qu'il donnoit de ſa colere. (*Amphit.*)

Les auteurs parlent peu de *Jupiter Elicius* & de ſon culte. Voici l'étymologie qu'Ovide donne de ſon nom (*Ovid. Faſt.*):

Eliciunt cœlo te Jupiter, *unde minores*
Nunc quoque te celebrant, Eliciumque vocant.

Comme c'eſt du milieu des nues que la foudre a coutume de ſortir, & que le droit de la calmer apartient à *Jupiter*; c'eſt pour cela principalement que le pouvoir d'aſſembler les nues fut attribué à ce dieu, & qu'il fut ſurnomé Νεφεληγερέτης par les poëtes (*Homer. &c.*), titre qui eſt une dépendance de ceux de tonant, de fulminant & de foudroyant. Ovide lui acorde la même puiſſance. Ce poëte en decrivant l'apparell du déluge, dit de *Jupiter*, quand il fut queſtion d'arrêter les eaux:

Nubila diſjecit, nimbiſque aquilone remotis,
Et cœlo terras oſtendit, & æthera terris.

C'eſt ce qui lui fit donner par les Grecs l'épithete d'αἰθριος, & par les Latins (*Apul. lib. de mund.*) celle de *Serenus*, qu'on lit ſur une inſcription. (*Gruter, p. XXIII. n°. 1.*)

Il ne fallut qu'une pluie néceſſaire & bienfaiſante, tombée après une longue ſéchereſſe, pour faire donner à *Jupiter* l'épithete de pluvieux, ὄμβριος ὑετὸς. Entre tous les monumens ſur leſquels *Jupiter* Pluvieux eſt repréſenté, il n'y en a peut-être pas de plus curieux que la colonne Antonine, ſur laquelle, comme tout le monde ſait, on voit en relief les principales actions de Marc-Aurele dans la guerre contre les Marcomans & les Quades.

On dit qu'Hercule, pendant qu'il ſacrifioit un jour, fut fort incommodé par la quantité des mouches; qu'alors il ſacrifia à *Jupiter*, comme à un dieu qui avoit la puiſſance de les chaſſer; & que les mouches s'aſſemblerent toutes & s'en volerent au delà de l'Alphée. (*Pauſan. Eliac. Plin. lib. XXIX. cap. VI.*) Depuis ce temps, les Éléens avoient coutume de ſacrifier dans le même endroit à *Jupiter*, qui de là fut nommé ἀπόμυιος.

Chez les anciens rien n'étoit plus reſpectable que les droits de l'hoſpitalité; & *Jupiter* qui en étoit regardé comme le vengeur, fut ſurnomé pour cela hoſpitalier, Ξένιος. (*Odyſſ. IX. v. 270.*) Les Romains dans la ſuite ſurpaſſerent les autres peuples dans la pratique de l'hoſpitalité; & ſi nous en croyons Cicéron (*de offic. 2. n°. 64*), les maiſons les plus illuſtres de Rome, tiroient leur principale gloire de ce qu'elles étoient toujours ouvertes aux étrangers. Ce peuple nomma *Hoſpitalis* le *Jupiter* que les Grecs appeloient Ξένιος:

Les perſones qui, ainſi que les hôtes, avoient beſoin d'un ſecours étranger, avoient un droit ſur le cœur de ceux qui pouvoient leur procurer de l'aſſiſtance. La leur refuſer c'étoit mériter la vengeance de *Jupiter* Ἱκέσιος (*Odyſſ. XIII. v. 213.*), épithete qui lui eſt donnée par Homere, & qui ſignifie le protecteur des ſupplians & le dieu qui tire vengeance de l'inhumanité. Phœnix, dans le diſcours qu'il tient à Achille (*Iliad. IX. v. 198.*), inſiſte beaucoup ſur ce qu'il ne faut point rejeter les demandes des ſupplians; & il dit que les Prieres, Λιταὶ, filles de *Jupiter*, excitent la colere de leur pere contre ceux dont elles n'ont point été écoutées. C'eſt pourquoi on avoit coutume d'employer leur nom quand on faiſoit quelque demande. De là vint le nom Λιταῖος, donné à *Jupiter* ſur une médaille d'Antonin, de petit bronze, du cabinet du roi, frapée à Nicée de Bithynie. On y lit: ΝΙΚΑΙΕΩΝ; au revers eſt un autel, avec la légende: ΔΙΟΣ ΛΙΤΑΙΟΥ. On ne trouve le nom de ΛΙΤΑΙΟΣ ſur aucun autre monument, ni dans aucun dictionaire, ce qui rend cette médaille très-précieuſe.

Parmi les dieux que les Grecs prenoient à témoin

moin de leur ſerment, *Jupiter* étoit un des principaux. (*Iliad. III. v.* 276.) C'eſt pourquoi ils ſurnomerent ce dieu ὅρκιος, vengeur du parjure ; & ils le repréſenterent armé du foudre, prêt à punir ceux qui violeroient leur ſerment. On avoit érigé dans le ſénat des Éléens la ſtatue de ce dieu ; & pour inſpirer plus de terreur, on lui avoit mis un foudre dans chaque main.

Jupiter étoit honoré dans pluſieurs villes (*Vaill. Num. Gr. p.* 294.) ſous le nom de ΠΕΙΟΣ, qui ne ſignifie pas pieux, puiſque les Grecs, pour exprimer cette qualité, ſe ſervent ordinairement du mot Εὐσεβὴς ; mais plutôt bienfaiſant. (*Seguin. ſelect. numiſm. p.* 155.) Les habitans de Sebaſtes en Phrygie, l'adoroient ſous ce titre. Sur une médaille de Trajan, frapée à Pergame, on lit : ΠΕΙΟΣ ΖΕΥΣ ΠΕΡΓΑ. *Jupiter* aſſis tient de la droite une patere, & de la gauche une haſte. (Médail. d'Antonin, *Vaill. ibid.*) Sur une autre d'Épheſe, où le mot ΖΕΥΣ eſt ſous-entendu, on lit : ΠΕΙΟΣ ΕΦΕΣΙΩΝ. *Jupiter* aſſis ſur les nues, diſtille goute à goute la pluie ſur la terre, & tient de la gauche le foudre : repréſentation qui conviendroit aſſez à *Jupiter* pluvieux.

Le mot φίλος ſignifie ami ; mais donné à un dieu, il ne peut guere avoir d'acception que celle de bienfaiſant, de *protecteur*. *Jupiter Philius* avoit un temple célebre à Antioche ſur l'Oronte, (*Julian. Miſopogon.*)

Les ſurnoms de γαμήλιος & de γενέθλιος ſont quelquefois donnés à *Jupiter*, par les auteurs qui ont eu occaſion d'en parler comme d'une divinité qui préſidoit aux mariages & à la naiſſance des enfans.

Selon Héſychius, le ſurnom d'Ἐξακέσιος, formé du verbe ἐξακέομαι, fut donné à *Jupiter*, parce que ce dieu avoit le pouvoir de guérir les maladies, & qu'on l'invoquoit pour la ſanté. Le titre de *ſalutaris*, qui lui eſt donné ſur une médaille de Fauſtine, feroit croire que les Romains reconnurent en lui ce pouvoir ; car le mot *ſalutaris* dérive évidemment du mot latin *ſalus*, qui ſignifie toujours ſanté, *guériſon*, conſervation.

Le ſurnom de *Reſtitutor*, dont *Jupiter* eſt quelquefois décoré, ſignifie, ſelon quelques uns, la même choſe ; on le lit ſur une inſcription publiée par Muratori. (*Pl. X. n°.* 7.) Nous croyons devoir ranger auſſi ſous la même claſſe celui de *Depulſor*, qui ſe trouve ſur une inſcription publiée par le même auteur. (*Pl. MCMLXXII. n°.* 4.) Après le mot *Depulſor*, on ne peut guere ſous-entendre que celui de *morborum* ; & cette conjecture paroît être autoriſée par une autre inſcription en l'honneur d'Hercule, qui porte *Herculi morborum depulſori*.

Une nation belliqueuſe, ou commerçante, expoſée tous les jours aux dangers de la mer, dut ſe former aiſément l'idée d'un dieu diſpenſateur des vents favorables, afin de ſe le rendre propice. Le titre d'ὕριος, donné ſi ſouvent à *Jupiter* par Homere, fut conſacré par l'uſage. On avoit élevé un temple à ce dieu dans l'endroit le plus étroit du Boſphore de Thrace. Le temple que Pauſanias dit que les Spartiates avoient élevé à *Jupiter Λάφυστος*, eſt une preuve que ces peuples ignoroient le culte & le ſurnom de *Jupiter ὕριος*, qui n'étoit proprement que la même divinité.

Le premier de tous les temples qui ait été bâti à Rome & ſur le Capitole, eſt celui de *Jupiter-Feretrius*. A peine la ville de Rome étoit-elle fondée, que les habitans de Carmina, ville du Latium, déclarerent la guerre aux Romains. Romulus non ſeulement repouſſa les ennemis, mais encore ayant tué de ſa propre main Acron leur roi, il fit de ſes dépouilles & de ſes armes un trophée qu'il porta ſur le Capitole. Il l'offrit à *Jupiter*, & y fit bâtir le temple qu'il avoit voué à ce dieu. (*Titus. Liv. lib. I.*) Quelques auteurs dérivent le ſurnom de *Feretrius* du verbe *ferire*, tuer ; parce que Romulus avoit tué pluſieurs ennemis.

Mais on dérive plus ordinairement ce nom du verbe *ferre*, porter, *a ferendis ſpoliis*, parce que Romulus porta lui-même à pied les dépouilles d'Acron, juſqu'au lieu où fut bâti le temple, & qu'il les attacha à un chêne. (*Spanheim. de uſu & præſt. tom. II. p.* 225.)

C'eſt pourquoi *Jupiter-Feretrius* eſt déſigné par les Grecs ſous les différens noms de Τροπαιοῦχος de Σκυλοφόρος & d'Ὑπερτέριος.

Le temple de *Jupiter-Stator*, bâti auſſi par Romulus, fut l'acompliſſement d'un vœu fait par ce roi pendant la guerre des Sabins. Voyant avec une extrême douleur le déſordre de ſon armée, dont la fuite l'avoit lui même entraîné, il eut recours à *Jupiter* ; & levant ſes armes vers le ciel, il fit vœu de lui bâtir dans ce lieu-là même un temple ſous le titre de *Jupiter-Stator*, pour ſervir de monument à la poſtérité que c'étoit ſa protection qui avoit ſauvé Rome. (*Liv. lib. I.*)

Au revers de quelques médailles d'Antonin-Pie & de Gordien, on voit *Jupiter* nu debout, apuié de la droite ſur une haſte, tenant de la gauche un foudre, avec la légende : Iovi Statori.

Domitien s'étant caché chez un gardien du temple de *Jupiter* Capitolin, pendant les troubles de Vitellius, devint empereur, il fit bâtir ſur le Capitole un temple magnifique à *Jupiter*, ſous le nom de *Cuſtos*, qui étoit le même que le *Jupiter-Conſervator*, dont il avoit reconu la protection.

Au revers d'une médaille de Commode, *Jupiter* nu, dans l'attitude d'un homme qui s'avance avec précipitation, tient une haſte de la gauche, & un foudre de la droite, prêt à le lancer au milieu de ſept étoiles, avec la légende : Iovi deferens. salvt. avg.

Banduri cite une médaille de Dioclétien, avec

la légende : Iovi TVTATORI AVG. P. *Jupiter* nu tient de la droite une victoire, & de la gauche une heste. Dans Spanheim on en voit une avec la légende : Iovi SOSPITATORI . S. C. (*De uſu & præſt. tom. II. p.* 645.) *Jupiter* debout, au milieu d'un temple à deux colonnes, tient de la droite élevée un foudre, & de la gauche s'apuie ſur une haſte. C'eſt pour la même raiſon que ſur une médaille de Valérien, *Jupiter* eſt repréſenté aſſis tenant une petere de la droite ; de la gauche s'apuiant ſur une haſte, avec un aigle à ſes pieds, & la légende : Iovi PACATORI ORBIS. (*Bandur. tom. I. pag.* 164.) Sur une médaille de Gellien on lit : Iovi PACIFERO. *Jupiter* eſt figuré marchant la main droite élevée & étendue.

Denis d'Halicarnaſſe (*lib. IX.*) ſemble confondre *Jupiter-Spouſor* avec le *Dius fidius* des Romains ; car dans pluſieurs endroits où il eſt obligé de traduire le nom de ce dernier, il ſe ſert des mots Ζεὺς πίστιος ; mais il eſt abandoné ſur ce point par tout ce qu'il y a de meilleurs critiques, & jamais l'on ne trouve le nom de *Fidius* ajouté comme épithete à celui de *Jupiter*.

Perſone n'a encore fait de techerches heureuſes ſur la divinité appelée *Vejupiter*, *Vejovis*, *Vedius* ; & on ignore abſolument ſon origine : la premiere ſyllabe étant retranchée, ces noms préſentent le nom ordineire de *Jupiter*. C'eſt ce qui a fait croire à quelques anciens auteurs que ce n'étoit autre choſe que ce dieu, & que la particule ve qui étoit ajoutée devant ſon nom, ayant la propriété tantôt d'augmenter, comme dans le mot *vehemens*, tantôt celle de diminuer, comme dans ceux de *vecors*, *vefanus* avoit été propoſée au nom de *Jupiter* dens ce dernier ſens, & qu'elle ſignifioit ici le *Jupiter Puer*. C'eſt le ſentiment d'Ovide qui a parlé expreſſément de ce dieu, & qui a examiné l'étymologie de ſon nom. On lit au contraire dens Aulu-Gelle (*lib. V. cap. XII.*) que le dieu, appelé *Vejupiter*, *Vejovis*, eſt une divinité mal-faiſante, & qui n'avoit d'autre pouvoir que celui de nuire. Cet auteur expoſe les différentes acceptions de la particule ve, & lui donne celle de particule de malheur. C'eſt la faculté de nuire, attribuée à *Vejovis* (*Martian. Capella*), qui l'a fait prendre par quelques-uns pour Pluton.

Les Préneſtins rendoient un culte à *Jupiter*, ſous le titre d'*imperator* ; & c'eſt le ſtatue de ce dieu que Quintius Cincinnatus, après s'être rendu maître de Préneſte, fit tranſporter à Rome, où elle fut placée ſur le Capitole. (*Liv. lib. VI.*) Le nom d'*imperator* n'a pas été donné à *Jupiter*, pour ſignifier que ſon empire s'étendoit ſur toutes choſes, car pluſieurs autres de ces noms, comme ceux de παντράτωρ, Παντοκράτωρ, τύραννος, βασιλεὺς (*Homerus*, *Orpheus*, *Eunius*, *Virgil. Dio Chryſteſt. Heſych. Phavorin. &c.*) *altiſſimus*, *ſupremus*, *rex*, leſquels ſe trouvent dans les auteurs, exprimeut très-bien cet empire. Les Préneſtins, ou les autres peuples qui le ſurnomerent les premiers *imperator*, le conſidérerent ſans doute comme le chef & le commandant des armées. On ſait que les ſoldats qualifierent ſouvent leurs chefs de ce nom, & que c'eſt de lui qu'a été formé celui d'empereur ; de ſorte que ces mots *dux & præſes militiæ* peuvent être regerdés comme les ſynonymes ou l'explication de celui d'*imperator*. C'eſt dans ce ſens que *Jupiter* eſt auſſi nommé ΣΥΡΑΤΗΓΟΣ (*Rec. de med. tom. II. pag.* 14.)

Piſtor eſt un ſurnom ſous lequel on érigea à *Jupiter* un autel ſur le Capitole. Pendant le ſiége du Capitole par les Gaulois, dit Lactance (*lib. I.*), *Jupiter* inſpira en ſouge eux Romains, d'employer tout le blé qu'ils avoient à faire du palu, & de le jeter dans le camp des ennemis. Ils exécuterent les ordres du dieu avec ſuccès ; car les Gaulois déſeſpérant de réduire les Romains par famine, leverent le ſiége ; & ceux-ci en reconoiſſance dreſſerent ſur le Capitole un autel à *Jupiter*, qu'ils nommerent *Piſtor*, ou Boulanger. Les commentateurs d'Ariſtophane remarquent que *Jupiter* fut ſurnomé ἀλεύατος, & Cérès, ἀλετρὶς ; parce que dans une famine ils avoient conſervé ceux qui avoient ſoin de moudre le blé.

St. Auguſtin (*de civ. Dei, c. XI. l. VI. VII*) dit que ce dieu portoit le nom d'*Almus*, ou d'*Alumnus*, parce qu'il étoit cenſé donner la nourriture à toutes choſes. Il cite encore pluſieurs autres de ces noms que nous allons placer ici, parce que la plupart ne ſe trouvent que dans ce pere : *dixerunt eum Victorem*, *Invictum*, *Opitulum*, *Impulſorem*, *Statorem*, *Ceneumpedum* ; *Supinalem*, *Tigillum*, *Almum*, *Ruminum*, *& alia quæ perſequi longum eſt*.

On célébroit aux ides d'avril, à Rome, une fête en l'honeur de *Jupiter* vainqueur & de la liberté, comme l'on voit par ces vers d'Ovide.

Occupat apriles idus cognomine victor
Jupiter ; hac illi ſunt data templa die.
Hac quoque, ni faller, populo dilgniſſima noſtro
Atria libertas cœpit habere ſua.

Les Grecs honoroient auſſi *Jupiter* ſous le titre de Νικηφόρος. L'oracle de ce dieu, ſelon Spartien, promit l'empire à Hadrien. La figure de *Jupiter* portant une victoire que l'on voit très-ſouvent ſur les médailles, a peut-être raport au nom de *Victor*, & de Νικηφόρος. (*Numm. Illuſt. p.* 334. 335. *in* 4°.) Hardouin ſeul croit qu'il vient de la ville de *Nicephorium*.

Il paroit que *Jupiter*, ſurnomé *Invictus*, adoré par les Romains, ſelon St. Auguſtin (*lib. VII. de civ. Dei.*), n'eſt autre que le *Jupiter* victorieux ; car Ovide, en parlant de celui-ci, dit qu'on lui éleva un temple le jour des ides d'avril : *occupat apriles idus cognomine victor Jupiter*. Et ailleurs il dit qu'on en éleva un auſſi à *Ju-*

piter Invictus le jour des Ides : *idibus Invicto sunt data templa Jovi*. (*Ovid. VI. fast.*) Quoique le poëte n'ait point marqué de quel mois étoient ces Ides, il y a tout lieu de croire que c'étoit du mois d'avril. D'ailleurs sur une médaille de Dioclétien (*Banduri, tom. II. pag.* 45.) sur laquelle on lit IOVI INVICTO, *Jupiter* est représenté la tête ornée d'une couronne radiale, portant de la droite une victoire posée sur un globe ; de la gauche il tient une haste, & à ses pieds est un aigle avec deux palmes ; ce qui est assez semblable à la maniere dont *Jupiter* vainqueur est figuré sur les médailles de Domitien.

On ne trouve point dans les auteurs ce qui a donné lieu au surnom de *Propugnator* que *Jupiter* a porté. On voit seulement qu'il y avoit un lieu consacré sur le mont Palatin sous ce titre. (*Gruter. p. ccc.*)

Quoique le surnom d'Ἐπάκτωρ, brigand, ait été donné, selon Hésychius, à *Jupiter*, & que sa signification ne présente point un sens avantageux ; cependant le *Jupiter Prædator*, du temple duquel Fabricius fait mention dans sa description de Rome, n'étoit point regardé comme le protecteur des voleurs. Il étoit ainsi surnomé, parce que l'on portoit dans son temple une partie de la dépouille des ennemis.

Il a existé dans Rome un lieu consacré à *Jupiter Arbitrator*. Publius Victor, dans son ouvrage sur la ville de Rome, parle de ce lieu, qu'il appele *pentaphum Jovis arbitratoris* (*Panciral. descript. urb. Rom.*), & que quelques uns ont cru être un portique à cinq rangs de colonnes carrées. Le mot par lui-même présente l'idée d'un juge équitable, qui du haut du ciel examine la conduite des hommes, & dispose de leurs destinées & de leur sort. Il y a beaucoup d'analogie avec celui d'Ὕψιστος, donné par les poëtes à *Jupiter*, & employé par Homere. (*Iliad. x.*)

On raconte qu'Hercule, après avoir retrouvé ses bœufs (*Dionys. Solin. Onuphr. Panvin. Tit. Liv.*), & puni Cacus qui les avoit entraînés dans sa caverne près du mont Palatin, détruisit la caverne de ce voleur. Il consacra une chapelle, ou, selon d'autres auteurs, il dressa un autel à *Jupiter*, qu'il nomma *Inventeur* en mémoire de ce fait, & lui offrit un sacrifice avec des cérémonies grecques. Ce qui fut continué par le peuple latin, & ensuite par les Romains. Après que Rome eut été bâtie, cet autel fut placé dans la VIe région de la ville, appelée le *grand cirque*. On voit le nom d'*Inventeur* sur une inscription publiée par Gruter.

Les anciens, quand ils entreprenoient des voyages, avoient coutume d'adresser des prieres aux dieux tutélaires du lieu d'où ils partoient à ceux sous la protection desquels étoient les lieux par où ils passoient, & enfin aux divinités du lieu où se terminoit leur voyage. La formule des prieres nous a été conservée dans les inscriptions PRO SALVTE ITV ET REDITV. Il en subsiste encore un grand nombre sur lesquelles on lit : IOVI RENVCI (*Gruter.*) ; NEPTVNO REDVCI, FORTVNAE REDVCI. Non seulement les anciens demandoient aux dieux un heureux retour, ils leur sacrifioient aussi après un long trajet, ou pour obtenir de faire avec succès quelques passages ; c'est ce qui fit donner par les Grecs le surnom de Διαβατήριος à *Jupiter* :

On croit que le nom de *Paganicus* a été donné à *Jupiter* (*Sertor. Ursa.*) parce que l'on rendoit un culte à ce dieu pendant les fêtes appelées *Paganalia* (*Macrob. Scaliger.*), ou *feriæ paganicæ*, que chaque village célébroit en particulier relativement à la culture des terres : *Paganicæ feriæ* (*Varro de L. L. lib. V.*) *agriculturæ causâ suscipiebantur*. Nous ne connoissons ce surnom de *Jupiter*, que par une inscription trouvée dans la ville d'Assise en Ombrie. (*Gruter. p.* 21. *n.°* 11.).

Dion ne dit point pourquoi Agrippa entreprit de bâtir ou d'orner le Panthéon. Selon Pline, il l'éleva en l'honneur de *Jupiter vengeur* ; mais on ignora aussi à quelle occasion le dieu reçut ce surnom, & si c'est Agrippa qui le lui a donné le premier. L'épithete d'ἀλάστωρ, qui présente à peu près le même sens que celle d'*Ultor*, a été donnée à *Jupiter*, selon Phurnutus, cité par Gyraldi (*Hist. deor.*)

On voit sur une médaille rapportée par Spanheim, *Jupiter* au milieu d'un temple (*de usu & præst. tom. II. p.* 645.) à quatre colones, qui, selon cet auteur, lui fut élevé par Severe Alexandre, & qui est entouré d'édifices, & orné de statues ; pour légende : IOVI VLTORI P. M. T. R. P. IIII. COS IIII.

Surnoms topiques de Jupiter, *c'est-à-dire, formés des lieux où on l'honoroit.*

La plupart des montagnes étoient consacrées à *Jupiter* ; & c'étoit le lieu où les anciens se plaisoient le plus à lui dresser des autels & à lui ériger des temples : Πᾶν δὲ ὄρος τῦ Διὸς ἱερώζεται. L'usage en étoit tellement établi, que le dieu fut surnomé Ἔπαρκτος, sur les montagnes ; & le mont St. Bernard, qui s'appeloit autrefois *Montjou* ou *Mont-jeu*, tire évidemment de là son étymologie. On appeloit aussi *Jupiter*, ὄρειος, dans le même sens.

Ce n'étoit pas seulement sur les montagnes que *Jupiter* avoit des temples, on lui en avoit aussi élevé dans les citadelles, parce qu'elles dominoient les villes, & à la pointe des promontoires que l'on découvroit aisément de loin. C'est de là qu'il reçut le surnom d'ἀκραῖος, sur les hauteurs, que l'on voit sur des médailles de Smyrne : ΖΕΥϹ ΑΚΡΑΙΟϹ ϹΜΥΡΝΑΙΩΝ. (*Beger. Spanh. Spon.*)

La fable de *Jupiter*, né en Crete, a fait surnomer ce dieu Κρητογενὴς.

Selon la fable, ce fut la nymphe Αἰγοχὰς, portée sur une chevre, ou la Chevre Amalthée qui alaita *Jupiter*. C'est en mémoire de ce fait supposé qu'il est représenté monté sur la chevre, & qu'il est surnomé Αἰγιοχος; car ce nom ne vient point de ce qu'il avoit porté une égide faite de la peau d'une chevre, comme l'ont cru quelques interpretes d'Homere. L'aigle qui l'accompagne souvent sur les médailles, où il est ainsi représenté, signifie ou la maniere dont l'enfant fut soustrait à la fureur de son pere, & porté par cet oiseau dans l'autre de Crete; ou bien il a raport à ce beau jeune homme, nommé Αἰετὸς, qui, dit-on, servit *Jupiter*, lorsqu'il fut élevé sur le mont Ida, & que Junon, pour cause de jalousie, changea par la suite en oiseau de son nom. Théocrite paroît avoir fait allusion à cette fable. (*Idyll. xxve. v.* 31.)

Les médailles qui nous représentent *Jupiter*, enfant, ou dans le premier état de la vie, nous fournissent la preuve du culte qu'on lui rendoit à cet égard. Les antiquaires, en les expliquant, se servent toujours des termes *Jupiter infans*, *Jupiter crescens*, *Jupiter puer*. (*Bonborn. Quæst. Rom.*) Les Tégéates, selon Pausanias, avoient dédié un autel à ce dieu. (*Pausan. Arcad.*).

Le lieu de la naissance de *Jupiter*, est indiqué par le surnom d'Idéen, qui lui fut donné pour cette raison. (*Callimach. in hymn. ad Jovem.*) Morel a publié une médaille qui paroît avoir été frapée en Crete, & qui a pour type un aigle, avec la légende: ΔΙΟϹ ΙΔΑΙΟΥ.

Jupiter fut encore surnomé *Dictæus* d'une montagne de ce nom en Crete; & Strabon (*lib. X.*) parle du temple qu'il y avoit. Il n'étoit pas, comme le prétend Aratus, voisine du mont Ida, elle en étoit éloignée de mille stades vers l'Orient. *Jupiter*, selon la fable, fut couri & élevé dans un antre de cette montagne (*Æneid. l. III.*):

Dictæo cæli regem pavere sub antro.

On voyoit un promontoire assez voisin du mont Ida, & nommé *Dictynum*, où le dieu avoit un bois sacré (*Théon. in Aratum.*), & un temple dans lequel il étoit adoré sous le nom d'*Alysius*, parce qu'il avoit apparemment un autel sur le mont de ce nom, qui étoit situé près de là.

Ce fut aussi de deux autres montagnes de Crete qu'il fut surnomé *Arbius* & *Scylletius*; *Asius* de la ville d'Atus (*Steph.*); *Biennius* de Bienus, ville de la même île. Il portoit encore le surnom de *Temilius* dans la derniere.

On trouve dans Chishull (*Ant. Asiat. p.* 34.) un traité d'alliance fait entre deux peuples de Crete, nommés *Lasii* & *Olontii*, où l'on jvoit les *Olontii* jurer par *Jupiter* Ταλλαῖος. Ce surnom de *Jupiter* ne se trouve dans aucun autre endroit; c'est pourquoi on ne peut fournir qu'une conjecture pour son explication. Peut-être étoit-il le même que Τέλειος, mais écrit en dialecte dorique. Ce dernier signifioit parfait, ou *adultus*, ayant pris tout son accroissement. Or, *Jupiter* & Junon présidant aux mariages, étoient adorés sous ce nom. (*Plutarch. in Probl.*

Les Crétois seuls des anciens célébroient avec des orgies, en l'honeur de *Jupiter*, des fêtes appélées *Sabasia*, comme celles de Bacchus; & ils appeloient à cause de cela *Jupiter Sabasius*. On lit dans plusieurs Inscriptions (*Gruter.* 22. 3. & 22. 4.) ce surnom, formé d'un mot barbare synonyme du mot grec εὐάζειν crier, *évohé*.

Outre les noms généraux donnés à *Jupiter* par les Athéniens & raportés plus haut, il en recevoit encore de *topiques*, ou locaux, dans l'Attique. *Jupiter Hymettien* avoit sur le mont Hymette un autel sous le nom de pluvieux, ὑμβριος; sur le mont Parnès, un autre autel où on l'honoroit sous le nom de *Parnétien*, de *Sémalius* & de ἀνίκητος; une statue sur le mont Auscheme, d'où lui vint le surnom d'*Anschémien*.

Dans la tribu Léontide d'Athènes, à l'endroit appelé ΕΚΑΛΗ, il fut surnomé Ἑκάλειος. (*Stephan.*) Il fut surnomé Διομειεὺς par un autre peuple de la tribu Ægéide, qui étoit aussi dans le territoire d'Athènes. (*Stephan.*) Eustathe (*ad Iliad. P.*) fait mention des jeux nommés Διομήεια, qui étoient institués en l'honeur de *Jupiter* Διομήδης.

Itonius Jupiter est marqué sur une carte de Laconie dans l'ouvrage de Lanrenberg, sur l'ancienne Grece (*apud Gronov. tom. IV. p.* 50), à l'Orient, près de *Charitum nemus*.

Jupiter Néméen étoit célebre dans l'Argolide, par le temple magnifique (*Pausan. Argo.*) qu'il avoit à Némée, & qui attiroit encore l'admiration du temps de Pausanias, quoique la voûte en fût tombée, & qu'il n'y fût pas resté une statue. Ce temple étoit placé vis-à-vis de celui de Junon. (*Pausan. ibid.*) La statue de brouze du dieu, qui y étoit debout, étoit un ouvrage de Lysippe. Le nom de ΝΕΜΕΙΟΣ, donné à *Jupiter*, sur une médaille de Nérou, frapée dans la ville d'Alexandrie (*Pell. mer. tom. II. p.* 339.) d'Égypte, feroit croire, que l'on y rendoit aussi quelque culte à ce dieu. La ville de Némée étoit au pied du mont Apesas (*Pausan. ibid.*), sur lequel on dit que Persée fut le premier qui fit un sacrifice à *Jupiter*; d'où le dieu reçut le surnom d'Ἀπήσιος, ou plutôt ἄπησος; car c'est ainsi qu'il faut lire avec Callimaque. (*in Jamb.*)

Il y a tant de villes & de lieux du nom de *Larissa*, qu'il est difficile de dire duquel de ces lieux *Jupiter* a été surnomé *Larissæus*, Λαρισσαῖος. Strabon (*p.* 440.), après les avoir tous cités, place une *Larissa* aux environs de Sardes, à trente stades environ de cette ville, & il dit que

c'eſt peut-être celle là qui a donné le nom à *Jupiter*.

Jupiter étoit adoré dans l'Ile d'Égine, ſous le nom de *Panhellenien*, qui lui fut donné à cauſe de la députation faite à Éacus de la part de tous les peuples de la Grece, & dont Pauſanias raconte le ſujet, ſelon la tradition du pays, dans ſes Argoliques.

Pauſaniaa fait mention du culte de *Jupiter Ammon* en Arcadie; & ce dieu eſt repréſenté ſur pluſieurs médailles de cette contrée.

En Laconie, *Jupiter* étoit ſurnomé *Meſſapéan* d'un canton de ce pays, ſelon Étienne. Pauſanias (*Lacon.*) dit que dans la plaine qui eſt au bas du mont Taygete, on voyoit un temple de ce dieu, avec un bois qui lui étoit conſacré, & que le nom de Meſſapéen lui venoit d'un de ſes prêtres.

(*Pauſan. ibid.*) De là, en deſcendant vers Gythion, ſur le bord de la mer, on trouvoit un village appelé Crocée. Les habitans de ce lieu adoroient *Jupiter*, & lui avoient donné le ſurnom de *Crocéat*; ils avoient placé à l'entrée du village la ſtatue du dieu, qui étoit de pierre.

Le Promontoire Malée, ſi célebre chez les poëtes & les hiſtoriens, a donné le nom à *Jupiter Maléan*, qui y étoit adoré. (*Stephan.*)

Le mont Ithome ſervoit de place forte ou de citadelle aux Meſſéniens: *Jupiter* y avoit un temple célebre, & on l'y adoroit ſous le nom d'*Ithomate*.

On connoît pluſieurs montagnes du nom d'Olympe, celle de Bithynie, deux autres dans l'Ile de Cypre, & une autre, qui étoit la plus célebre de toutes, ſéparoit la Theſſalie de la Macédoine. *Jupiter* étant adoré ſur preſque toutes les montagnes, comme nous l'avons dit ci-deſſus, il n'eſt pas étonant qu'il l'ait été ſur celles-ci, & qu'il en ait reçu le ſurnom d'*Olympien*. C'eſt pour cela que ſur une médaille de Trajan de la ville de Pruſa en Bithynie (*Pell. Met. tom. II. pl. xxvi. n°.* 15.) on lit: ΔΙΑ ΟΛΥΜΠΙΟΝ ΠΡΟΥΣΑΕΙΣ, du nom Olympe, voiſin de cette ville. *Jupiter* aſſis s'appuie de la droite ſur une haſte, & de la gauche tient une victoire. Mais ce qui a conſacré plus particuliérement ce titre donné à *Jupiter*, c'eſt la ville d'Olympie en Élide. C'eſt-là que l'on voyoit un temple magnifique de ce dieu, avec ſa ſtatue qui paſſoit pour une des merveilles du monde. C'eſt-là que l'on avoit inſtitué des jeux qui devinrent les plus célebres de la Grece.

Jupiter Olympien eſt quelquefois déſigné dans les auteurs, & ſur-tout dans les poëtes, ſous le nom d'Éléen, de la province d'Élide, dont Olympie étoit la capitale (*Stephan. l. III.*), Ἠλεῖος Ζεύς. Il eſt ainſi nommé dans Properce:

Nec Jovis Elei cœlum imitata domus.

D'autres fois il étoit ſurnomé *Piſanus* (*Theocrit. interp. in 4. Idyll. Pindar. & Pindar. comment. in Olymp.*), ou *Piſæus* de l'ancien nom de la ville d'Olympie, qui s'appeloit *Piſa*. Strabon parle de l'oracle de ce dieu.

Diodore de Sicile (*lib. V.*) nous apprend que ce n'étoit pas ſeulement dans Triphylie, contrée de l'Élide, que l'on adoroit *Jupiter Triphylien*; mais qu'il y avoit auſſi dans l'Arabie heureuſe une montagne ſur laquelle on voyoit un temple de *Jupiter* avec ce ſurnom.

Le culte de *Jupiter* chez les Arcadiens étoit de la plus haute antiquité. (*Pauſan. lib. VIII.*) Il y fut établi par Lycaon, fils de Pelaſgus, qui bâtit ſur le mont Lycée la ville de Lycoſure. Il donna le nom de *Lycéan* à *Jupiter*, Λύκαιος (*Plut. in vit Cæſ. ſchol. Pindar. Olymp. Od. VII.*), & inſtitua en ſon honneur des jeux appelés auſſi Lycéens, ΛΥΚΑΙΑ.

Pauſanias dit que ſur le chemin de Mantinée à Pallantium, il y avoit un temple de *Jupiter*, ſurnomé *Charmon* d'un lieu où il étoit adoré.

Le mont Citheron donna le nom à *Jupiter Citheronius*. Cette montagne de Béotie étoit appellée auparavant *Aſterius*, ſelon Plutarque; l'hiſtoire ne fait point mention qu'il y ait eu une ville ſur cette montagne. (*Beot.*) Pauſanias en parle cependant comme d'un lieu très fréquenté, où l'on célébroit des fêtes, & où l'on faiſoit des ſacrifices à *Jupiter*.

Les auteurs grecs font ſouvent mention de l'oracle de *Jupiter Trophonius*, que l'on venoit conſulter de toute la Béotie; il étoit placé entre l'Hélicon & Chéronée.

Jupiter avoit encore un oracle en Béotie, dans la ville de Thebes; ſi l'on en croit Suidas, Omolola, fille d'Ennéus, que l'on envoya enſuite à Delphes, en étoit l'interprete. Ce fut à cauſe d'elle, ſelon le même auteur, que l'on donna au dieu le ſurnom d'*Omolius*, ou *Homolius* (*Suidas.*)

Callimaque appele *Jupiter Lycoræus* de Lycorée, bourg ſituée près de Delphes.

Dodone a été attribuée à différens pays, ſuivant les circonſtances, & elle fut tantôt de la Perrhébie, tantôt de la Theſprotie, & enfin du pays des Moloſſes, ſelon que ces peuples en étendant leur domination ſe l'approprierent. Le pays des Moloſſes avoit fait autrefois partie de la Theſprotie, & les deux noms ayant été confondus, celui de Moloſſes reſta ſeul en uſage. Il n'eſt pas ſans exemple que des pays, après avoir changé de maîtres, aient conſervé leur ancien nom, & que ce nom ait été employé par des auteurs étrangers ſans avoir égard à ces changemens. Ce ſont apparemment ces raiſons qui ont tant fait varier

les auteurs ſur la poſition de Dodone. *Jupiter* avoit dans cette ville un temple & un oracle célebre; ce qui lui fit donner le ſurnom de *Dodonéen*. (*Heſych.*) L'oracle de Dodone étoit le ſeul connu chez les Pélaſges, & le plus ancien de tous ceux de la Grece. Hérodote avoit fait des recherches ſur ſon origine, il s'étoit informé lui-même ſur les lieux.

L'oracle de Dodone ayant été fondée chez les Pélaſges, les plus anciens peuples de la Grece, l'épithete de *Pélaſge* a quelquefois été donnée à *Jupiter*, comme on le voit dans la priere d'Achille adreſſée à ce Dieu (*Homer.*)

Suidas dit qu'il y avoit en Theſſalie un temple de Jupiter *Phégonéen*, ſurnom qui ne peut avoir tiré ſon origine que des oracles que l'on croyoit être rendus à Dodone par des *Chênes*.

Dodone étoit ſituée au pied du mont *Tmarus* ou *Tomurus* ſur lequel *Jupiter* étoit adoré. Le dieu & ſes prêtres reçurent le nom de cette montagne.

Le temple que l'on avoit élevé à *Jupiter* ſur une montagne de Theſſalie, appelée Élacatée, fit donner au dieu le ſurnom de *Élacatéen*. (*Stephan.*)

Hardouin (*Num. Illuſt.*) raporte une médaille de Goltzius, ſur laquelle on voit un *Jupiter* aſſis ſur une montagne, qu'il croit être le mont Athos, & de *Jupiter* ſurnomé Ἄθως. Il eſt vrai qu'on rendoit un culte à ce dieu ſur le mont Athos. (*In Iliad. V. Euſtath.*) Il fut appelé Αἰνήσιος, du mont Aenos dans l'île de Céphalonie.

L'île de Naxos, ſituée dans la mer Égée au milieu des Cycladet, domine toutes les îles voiſines, & renferme dans ſon enceinte une montagne extrêmement haute, que l'on aperçoit dans un temps ſerein de la Partie occidentale de l'île de Chio, c'eſt-à-dire, de 120 milles d'Italie. Les habitans conſacrerent cette montagne à *Jupiter*; comme le ſommet en étoit très-fertile en pâturages, & que l'on y conduiſoit autrefois comme à préſent beaucoup de troupeaux, on donna pour cette raiſon le ſurnom ΜΗΛΩΣΙΟΣ, ami des moutons, à *Jupiter*, qui en étoit regardé comme la divinité, tutélaire.

Dans l'île de Lesbos, on adoroit *Jupiter*-Ὑπερδίξιος & Minerve-Ὑπερδίξια, ſurnom qui leur avoit été donné de la petite contrée appelée Ὑπερδίξιον. (*Stephan.*)

Une médaille d'Auguſte de l'île de Cos, publiée par Vaillant, nous apprend que l'on y rendoit un culte à *Jupiter* (*Numis. Select. p.* 294); & cependant aucun auteur n'en parle. On voit au revers la tête de *Jupiter*, avec la légende: ΖΕΥΣ ΚΟΙΩΝ.

Le culte de *Jupiter* Cénéen fut établi dans l'Eubée par Hercule. Ce Héros, après avoir pris Œchalie, Épouſa Iole, fille d'Euritus, roi de ce pays & aborda au promontoire Cenée, où il bâtit un temple à *Jupiter*, qui de ce lieu fut appelé Κηναῖος. (*Schol. Sophocl. in Trachin.*)

Dans la partie de l'île oppoſée au promontoire Cenée, dans le territoire d'Éretria, étoit une ville appelé *Tamyna*, dont parlent Strabon (*pag.* 447. *in Phocion.*), Étienne & Plutarque; *Jupiter* y étoit adoré & ſurnomé Ταμυναῖος.

Denis le Périégate, dans la deſcription qu'il a faite de la ville d'Alexandrie d'Égypte, dit que l'on y voyoit un temple de *Jupiter Sinopites* tout brillant d'or, & que ſa magnificence ſurpaſſoit tous ceux qui étoient alors connus. (*Edit. Rob. Steph. p.* 43.) Selon Euſtathe, le *Jupiter* dont parle Denis, pouvoit être ainſi nommé de la ville de *Sinope* dans le Pont.

Ce ſeroit ici le lieu de parler du mont Olympe de Bithynie & du *Jupiter*-Olympien qui étoit adoré ſur cette montagne; mais nous en avons fait mention à l'article d'Olympie, ville d'Élide. Étienne le Géographe dit qu'il y avoit en Bithynie une ville de Tarente dans laquelle Jupiter étoit adoré & ſurnomé Ταραντῖνος. Cette ville & le dieu ne ſont pas fort connus.

Vaillant a publié une médaille de Domitien, frapée à Nicée (*Num. Græc. p.* 24.) de Bithynie, ſur laquelle, ſelon lui, on lit: ΝΙΚΑΕΙΣ & ΖΕΥΣ ΜΗΛΙΟΣ: au tour de la tête one de *Jupiter*, & il traduit ainſi cette légende: *Nicæenſes Jupiter Piorum conſervator*. On ne ſauroit imaginer pourquoi Vaillant a rendu Μήλιος par *piorum conſervator*, puiſque ce mot ne préſenta aucune idée qui ait raport à cette ſignification, & qu'il eſt quelquefois employé dans une acception tout-à-fait contraire, Μήλιος, *Melius* eſt l'Éthnique de l'île de Melos une des Cyclades.

La Myſie, province d'Aſie, déſignée ſous les différens noms d'œolis & de Mœonia (*Plin. Strab. Steph.*) a été auſſi appelée *Abrettina*, Ἀβρεττηνή, ou, comme l'écrit Suidas, Ἀβρηνή, dénomination qui a été reſtreinte à une partie de la province. *Jupiter* qui étoit la divinité tutélaire de cette contrée & de toute la Myſie, en reçut l'épithete d'*Abrettenien*. (*Strab. Lib. XII. pag.* 574.)

Jupiter étoit la divinité principale de toute la province de Lydie, comme on le voit par une médaille de la ville de Sardes, frapée du temps de Septime-Sévere, & publiée par Pellerin (*Tom. II. pl. LXIII.* n°. 30.) D'un côté eſt la tête de *Jupiter*, avec la légende: ΖΕΥC ΑΤΔΙΟC; au revers Hercule nu, apuié de la main droite ſur la maſſue, porte de la main gauche une peau de lion, pour légende: CAPΔIANΩN.

Le culte général qui étoit rendu à *Jupiter* dans toute la Lydie, n'empêchoit pas qu'on ne lui en rendît un particulier dans quelques endroits de la même province. Il étoit, par exemple, ſurnomé *Aſcræus* de la ville d'Aſera.

Suivant Pauſanias, *Jupiter*-*Coryphée* étoit le

même que les Romains appeloient *Jupiter* Capitolin ; nous aurons bientôt occaſion d'en parler.

Nous voyons le titre d'*Éphéſien* donné à *Jupiter* ſur une médaille de Septime-Sévere, frapée à Épheſe. (*Vaill. Numiſm. Seleƈt. p.* 224.)

La province de Carie honoroit *Jupiter* d'un culte ſpécial. Les habitans de Mylaſa, ville principale du pays, avoient deux temples de ce dieu. Le premier étoit dans la ville, & *Jupiter* y étoit révéré ſous le nom d'*Oſogo*, ſelon Strabon (*pag.* 659.), ou d'*Ogoa*, ſelon Pauſanias ; l'autre étoit ſitué ſur une montagne à quelque diſtance de la ville dans un lieu appelé *Labranda*, ce qui fit donner au dieu le ſurnom de *Labrandéen*. Plutarque, en racontant l'uſurpation (*Plut. Quæſt. Græc. Quæſt. XLV.*) de la couronne de Lydie par Gygès, dit que ce prince s'étant révolté contre Candaule, roi de Lydie, il ſe ligua avec Arſélis de Mylaſa en Carie, qui lui amena un corps conſidérable de Cariens : Candaule fut défait & tué dans un combat, ainſi que l'écuyer auquel il avoit confié la hache d'Hercule. Ce héros, dans ſon expédition contre les Amazones, l'avoit enlevée à leur reine Hypolite, & en avoit fait préſent à Omphale. Depuis ce temps les rois de Lydie, ſucceſſeurs de cette princeſſe, la porterent toujours eux-mêmes dans les combats ; & Candaule ne viola pas impunément une coutume que la religion avoit en quelque ſorte conſacrée. Gygès, qui ſe croyoit redevable de la victoire à la valeur d'Arſélis, lui abandonna la poſſeſſion de cette hache ; & ce général plein du déſir de tranſmettre à la poſtérité ſes belles actions la porta en Carie & en arma *Jupiter*-Labrandéen. On voit ſur les médailles de Mylaſa cette hache à deux tranchans, repréſentée comme celle des Amazones. Il eſt vraiſemblable que c'eſt de là que le dieu fut auſſi ſurnomé Στράτιος guerrier, titre qui n'eſt point du nombre de ſes attributs eſſentiels. C'étoit Mars & non *Jupiter* qui étoit regardé comme le dieu de la guerre ; Minerve reçut le ſurnom de Στρατία, que parce qu'elle paſſoit pour préſider aux armées, & qu'elle étoit confondue avec Bellone. Mais le nom de Στράτιος, donné à *Jupiter*, ne peut lui venir que de l'inſtrument militaire dont l'avoit armé Arſélis. Cet attribut étoit aſſez ſingulier, & l'événement qui l'avoit occaſioné, étoit aſſez remarquable pour avoir donné lieu à cette dénomination.

Freret (*Mém. de l'Acad. tom. V. pag.* 283.) dit que l'on voit la double hache de *Jupiter*-Labrandéen, très bien repréſentée ſur un bas-relief, où le dieu eſt nommé *Dolichenus*, du nom d'une île voiſine des côtes de Carie.

Vaillant a publié une médaille de la ville d'Euromus en Carie, avec la légende : ΖΕΥϹ ΕΥΡΟ ΜΕΥϹ ΕΥΡΩΜΕΩΝ.

De toutes les villes de Carie, où le culte de *Jupiter* étoit établi d'une maniere ſpéciale, Stratonicée eſt une des plus remarquables. Elle révéroit ce dieu & Hécate comme ſes divinités tutélaires. (*Tacit. Strabon. p.* 660.) Il avoit dans ſon territoire un temple célebre dédié à *Jupiter-Chryſaorien*.

Selon Étienne, il y a eu en Cilicie une ville du nom de *Chryſaoris*, qui fut enſuite appelée *Adriae*, Apollonius dit qu'elle fut bâtie d'abord par les peuples de Lycie. C'eſt de là qu'il forme l'Épithete *Chryſaorée*. Épaphroditus dit plus ; car il aſſure que toute la province avoit porté le nom de *Chryſaoris*.

On faiſoit des ſacrifices à *Jupiter* Aſcréen dans la ville d'Halicarnaſſe. L'on connoît auſſi des médailles de cette ville, avec le type de *Jupiter*-Dodonéen. Cependant elle révéroit encore ce dieu ſous le nom de Κωμύρος, ſi l'on en croit Phavorin.

En Lycie *Jupiter* étoit nommé *Cragus* (*Lycophron. Strabon. Euſtath.*), peut-être de la montagne de ce nom. Il y en avoit une autre en Cilicie, qui faiſoit partie du Taurus, laquelle pouvoit également y avoir contribué.

Étienne fait mention d'une ville de Lycie, nommée Σαρδηνσσὸς, peu éloignée de Lyrneſſe. Le culte que l'on y rendoit à *Jupiter*, fit ſurnomer le dieu Σαρδήνιος.

Jupiter étoit appelé Δρύμιος en Pamphylie, ſelon Lycophron, qui eſt le ſeul qui raporte cette épithete : ὁ δρύμιος δαίμων.

La ville de Synnades étoit métropole de la Phrygie ſalutaire. (*Stephan. Plin. lib. V.*) Cette ville étoit ainſi appelée, de l'aſſemblée générale de la province qui s'y faiſoit. Son ancien nom, ſelon Étienne, étoit *Synas*, & par corruption elle fut nommée *Synnada*. *Jupiter* étoit regardé comme le protecteur & le préſident de cette aſſemblée du peuple. C'eſt en cette qualité qu'il reçut cette épithete de Παιδήμιος, populaire, qui ſe lit ſur une médaille de Domitien, ΖΕΥϹ ΠΑΝΔΗΜΟϹ ϹΥΝΝΑΔΕΩΝ (*Vaill. Seleƈt. Numiſm. p.* 294.).

Près de Tyane, ville de Cappadoce, célebre par la naiſſance d'Apollonius, on voyoit un temple de *Jupiter*, ſurnomé *Aſbamæus*.

La ville de Tarſe rendit de tout temps un culte particulier à *Jupiter*. (*Vaill. Seleƈt. Numiſm. pag.* 295.) Nous voyons ſon nom exprimé ſur une médaille d'Hadrien, frapée dans cette ville, ΔΙΟϹ ΤΑΡϹΕΩΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩϹ.

Les habitans de Gaza reconnoiſſoient dans le Marnas qu'ils adoroient, la même divinité que les Grecs nommoient *Jupiter* de Crete, Ζεὺς Κρηταγενής.

On connoît deux montagnes & deux temples de *Jupiter*, du nom de *Caſius*. La premiere de ces montagnes étoit près de Péluſe, à l'entrée de l'Égypte, & célebre par le tombeau de Pompée. La ſeconde & la plus renomée des montagnes qui portoient le nom de *Caſius*, étoit en Syrie, à peu de diſtance de Sélencie. Les médailles de cette ville font voir que *Jupiter* étoit ſa divinité

principale & tutélaire, qu'elle le révéroit ſous pluſieurs formes, & particuliérement ſous celle d'une groſſe pierre repreſentant le mont *Caſius*. Le rocher que l'on voit ſur les médailles deſigne ſeulement le *Jupiter-Caſius* de Syrie; car il ne paroît point qu'aucun des autres fût ainſi repréſenté. Selon Achille Tatius, celui de Péluſe étoit repréſenté ſous la figure d'un jeune homme ſemblable à Apollon, étendant les bras & tenant d'une main une orange.

Les Romains conſerverent toujours à leur dieu, même dans leurs colonies, le nom de *Jupiter optimus maximus*, qui lui étoit donné à Rome. Et de même que ce dieu y étoit ſurnommé *Capitolinus* du Capitole, ſur lequel étoit ſon temple principal, ils lui donnerent à Héliopolis de Syrie le ſurnom d'*Héliopolitanus*, ce qui ne peut faire d'autre ſens que celui-ci: *Jupiter* le très-bon, le très-grand, adoré par les Romains dans *Héliopolis*.

On dit que Séleucus, ayant deſſein de bâtir une grande ville en Syrie, conſulta l'oracle de *Jupiter*, & que pendant le ſacrifice un aigle fondit ſur l'autel, enleva une partie de la victime & la tranſporta ſur un autel qu'Alexandre le Grand avoit élevé à *Jupiter-Bottiæus*. Séleucus croyant que le dieu manifeſtoit ſa volonté par ce prodige, ne balança point à bâtir ſa nouvele ville ſur l'Oronte, environ à quinze milles de la mer, au lieu où étoit l'autel; & à ſa place il fit conſtruire un temple à *Jupiter-Bottiæus*. Uſſérius, d'après Malala, le nomme *Botziur*, d'autres écrivent *Boltzious*; mais la véritable prononciation, celle que Libanius admet, c'eſt *Bottiæus*. Ce nom vient d'une contrée de Macédoine, appelée *Bottiæa*. Diodore de Sicile (*lib. XII.*), Thucydide (*lib. II.*), Hérodote (*lib. VII.*) parlent de cette contrée. La ville de Pella étoit dans ſon territoire. Alexandre qui en étoit originaire, en dreſſant un autel à *Jupiter* ſur les bords de l'Oronte, ſurnoma le dieu *Bottiæus*, pour rapeler la mémoire du culte qui lui étoit rendu dans ſa patrie. Peut-être auſſi le héros avoit-il en vue ſa propre gloire, en conſacrant dans la Syrie un nom qui n'étoit en uſage que dans une partie de la Macédoine.

Jupiter étoit en grande vénération à Damas, où ſon culte étoit établi d'une maniere particuliere. L'empereur Julien (*Epiſt. XXIV.*), dans une lettre à Sarapion, fait le plus grand éloge de cette ville, & lui donne l'épithete de ville de *Jupiter*.

Le ſurnom de *Cœleſtis* a quelquefois été donné à *Jupiter*, pour le diſtinguer de Pluton ſon frere, que l'on nommoit *Jupiter-Stygius*. Neptune le troiſieme frere a été auſſi appelé quelquefois *Jupiter Æquoreus*.

Sur des médailles de Veſpaſien & de Trajan, frapées dans l'île de Cypre (*Vaill. Colon. pag.* 135.), on voit *Jupiter*, avec le légende: ΚΟΙΝΟΝ ΚΥΠΡΙΩΝ. Vaillant croit que ce *Jupiter* eſt celui que l'on appeloit *Salaminius*. En effet, Tacite nous apprend que ce dieu étoit la divinité principale de Salamine, ville de Cypre.

Althémenes, deſcendant de Minos (*Apollodor. I. 3. cap. II.*) ayant été forcé de quiter l'île de Crete, aborda dans celle de Rhodes. Lorſqu'il y fut arivé, il monta ſur le mont Atabyris, & de là conſidérant toutes les îles voiſines, celle de Crete lui rapela le ſouvenir des dieux de ſa patrie, & lui fit naître le deſſein d'élever un autel à *Jupiter*; ce qu'il exécuta ſur le lieu même, & le dieu en fut ſurnomé *Atabyrius*.

Chez les habitans de l'Italie, on célébroit principalement le temple de *Jupiter Latialis*, bâti ſur le mont Albain des dépouilles de l'ancienne Sueſſa Pométia, capitale des Volſques. C'eſt-là que ſe faiſoient les aſſemblées. (*Dionyſ. Halycar. l. IV.*) À la premiere il ſe trouva quarante-ſept peuples par leurs députés dont, le préſident étoit romain, & le fut toujours par la ſuite. Ces fêtes en furent nommés *féries latines*, parce que les peuples du Latium étoient obligés de s'y trouver, & qu'ils avoient droit d'y participer aux victimes.

À Rome, le plus célebre des ſurnoms de *Jupiter* fut celui de Capitolin. Ovide lui donne l'épithete de *Tarpeien* (*XIII. Métam.*):

Quique tenes altas Tarpejus Jupiter arces,

du nom de la roche tarpéiene ſituée ſur le Capitole, au deſſous du temple de *Jupiter* Capitolin.

Numa porta une loi, par laquelle il étoit ordonné à chacun de marquer le terrain qui lui appartenoit, & d'y placer des bornes. Afin d'inſpirer plus de reſpect pour un tel établiſſement, il voulut que ces bornes ou *termes* fuſſent conſecrés à *Jupiter*, que l'on appele, ſans doute pour cette raiſon, *terminalis*. Il ordonna de plus, que ceux qui les enléveroient ou les changeroient de place, ſeroient coupables de mort. Les Grecs adoroient un *Jupiter ὅρος*, qui étoit le même que le *terminalis* des latins. (*Plato. in Octav. Leg.*)

Il ne ſeroit pas juſte de conclure du nom de *Jupiter terminal*, que les Romains juroient par ce dieu, quand ils faiſoient le ſerment ſi renomé & ſi ſacré chez eux, que l'on déſignoit par ces paroles: *Jovem lapidem jurare*. Il eſt vrai que toutes ces idées paroiſſent avoir entr'elles une certaine analogie. Mais outre que les *termes* n'étoient pas tous de pierre, comme on le voit par ces vers d'Ovide:

Termine, ſive lapis, ſive es defoſſus in agris
Stipes, ab antiquis tu quoque nomen habes:

eſt-il bien sûr que les Romains aient reconu un *Jupiter-lapis?* Cette imagination paroît ſi bizare que, pour l'expliquer, on a eu recours à la matiere

tiere dont étoit formée originairement la ſtatue de *Jupiter* Capitolin, qui étoit d'argile. C'eſt peut-être le coutume obſervée dans ce ſerment qui aura donné lieu à l'erreur, ſuppoſé que c'en ſoit une de dire que le mot *Lapis* ſoit un ſurnom de *Jupiter*. Feſtus nous apprend que ceux qui devoient faire ce ſerment & jurer par *Jupiter*, tenoient une pierre dans leur main, & qu'ils prononçoient cette formule: *ſi ſciens fallo, tum me Dieſpiter, ſalva urbe arceque ejiciat, ut ego hunc lapidem*.

Dans tout ce paſſage il n'y a rien de commun entre la pierre que l'on tenoit & *Jupiter*, ſi non qu'en la tenant on juroit ordinairement par ce dieu chez les Romains. C'eſt comme ſi l'on ſe fût exprimé de cette ſorte: *Jovem lapidem tenens, juro*.

Les ſtatues de *Jupiter* étoient fort répandues dans Rome. Il y en avoit une coloſſale près du théâtre de Pompée, ce qui fit donner au dieu le ſurnom de *Pompéianus*. Celle qu'il avoit dans la rue habitée par les acteurs, le fit ſurnomer *Tragœdus*.

Si les ſurnoms de *Jupiter*, que Varron mettoit au nombre de trois cents, lui venoient tous des Romains ou des peuples d'Italie, & que dans ce nombre il ne comprene point ceux qui lui avoient été donnés par les étrangers, on peut dire que nous en avons perdu beaucoup. Nous avons vu ci-deſſus ceux qui ont été conſervés dans les auteurs & ſur les monumens. Les Romains lui avoient auſſi donné des noms tirés du lieu où il étoit adoré; mais on en connoît peu. Il ſemble que *Jupiter-Capitolin* ait fixé lui ſeul toute l'attention, & que par ſa réputation, il ait diminué celle de tous les autres. Feſtus nous apprend que le nom de *Viminéus* fut donné à *Jupiter*, parce que ce dieu avoit un autel ſur le mont Viminal.

Feſtus, Varron & Pline (*lib. XVI. cap. X.*) font mention d'un petit temple de *Jupiter*, dans lequel on conſervoit un hêtre qui fit donner au dieu le ſurnom de *Fagutalis*. On ſait que cet arbre, ainſi que le chêne, étoit conſacré à *Jupiter*.

L'uſage de colorer avec du *minium* les ſtatues de *Jupiter*, faites de terre cuite, le fit ſurnomer *Miniatus*.

Les habitans de Tuſculum adoroient *Jupiter* avec le ſurnom de *Mains*; on n'en ſait point la raiſon. (*Macrob. ſat.* 1. 12.)

„ On diſtingueroit, dit Winckelmann, (*Hiſtoire de l'Art. liv. IV. cap. II.*), le portrait „ de *Jupiter* par les cheveux de ſon front, ou „ par le jet de ſa barbe, ſi l'on trouvoit des têtes dont il n'exiſtât plus que ces parties. *Jupiter* étoit repréſenté avec un regard toujours ſerein (*Martian. Capel. l. s. p. 18*). Ceux-là „ ſe trompent aſſurément qui ont prétendu trouver ſur une tête de baſalte noire de la villa „ Mettei, fort reſſemblante à celle du pere des „ dieux, mais caractériſée par une mine ſévere, „ un *Jupiter* ſurnomé le *terrible*. Ils n'ont pas „ fait attention que cette tête, ainſi que toutes „ les prétendues têtes de *Jupiter*, qui n'annoncent pas un regard de bonté & de clémence, „ portent ou ont porté le *modius*. Ils ne ſe ſont „ pas non plus rapelés que Pluton, au raport de „ Séneque, reſſemble à *Jupiter*, mais à *Jupiter* „ fulminant (*Senec. Herc. Fur. V.* 721), & „ qu'il porte le modius, ainſi que Serapis; ce „ qu'on peut voir dans une ſtatue aſſiſe qui décoroit le temple de ce dieu à Pozzuoli, & qui „ ſe trouve aujourd'hui à Portici, de même que „ ſur un bas relief conſervé au paleis épiſcopal „ d'Oſtie. Déronté par la fauſſe dénomination „ de *Jupiter* le terrible, on a négligé d'obſerver „ que Pluton & Sérapis, tous deux caractériſés „ par le modius, ſont la même divinité. Par „ conſéquent ces têtes ne repréſentent pas un *Jupiter*, mais un Pluton; & comme juſqu'ici on „ ne connoiſſoit de cette derniere divinité ni ſtatues, ni têtes de grandeur naturele, je me flate d'avoir multiplié les ſimulacres des dieux „ par cette obſervation „.

„ La ſérénité du regard n'eſt pas le ſeul trait „ caractériſtique de *Jupiter*: Il eſt encore reconnoiſſable à ſon front, à ſa barbe & à ſa chévelure. Ses cheveux s'élevent par-deſſus le „ front & forment différens étages, ils retombent „ en boucles ſerrées ſur les côtés, comme nous „ le voyons par une tête gravée en cuivre, d'après une agate travaillée de relief. Ce jet de „ cheveux eſt regardé comme un caractere ſi eſſentiel de *Jupiter*, qu'il indique en effet dans „ ſes fils une reſſemblance frapante avec leur pere. C'eſt ce que nous montrent clairement les „ têtes de Caſtor & de Pollux dans les deux ſtatues coloſſales du Capitole, celle ſur-tout qui „ eſt antique, car l'une de ces têtes eſt moderne. Il en eſt à peu près de même d'Eſculape: „ ſes cheveux s'élevent au deſſus du front d'une „ maniere aſſez approchante de ceux de *Jupiter*. „ De ſorte que pour cette partie il n'y a pas „ une grande différence entre le pere des dieux „ & ſes petits-fils, ce qui nous eſt prouvé par „ la plus belle tête d'Eſculape d'une des ſtatues „ plus grande que nature de la villa Albani, & „ par un grand nombre d'autres figures de cette „ divinité, entre autres par celle qui eſt en terre cuite au cabinet d'Hercolanum. Cette grande reſſemblance du petit-fils avec le grand pere „ pouroit bien avoir pour principe la remarque „ faite déja par les anciens, que les fils reſſemblent ſouvent moins au pere qu'au grand-pere: ce ſaut que fait la nature dans la conformation des créatures, eſt prouvé auſſi par „ l'expérience à l'égard des animaux, particuliérement à l'égard des chevaux: en conſéquence „ de cette remarque, lorſqu'il eſt dit dans une „ épigramme greque, au ſujet d'une ſtatue de „ Sarpédon, fils de *Jupiter*, que le ſang du pere

„ des dieux ſe manifeſtoit ſur la phyſionomie de „ ce Héros, on ſeroit fondé à croire que ce „ n'étoient pas les ieux qui portoient ce caractè„ re; mais bien les cheveux relevés au deſſus „ du front qui indiquoient cette origine: Ἐν „ μορφῇ ἀνίκμα Διὸς ἐφαίνετο. (*Anthol. lib.* 5. *p.* 530) „.

„ La même obſervation a lieu pour les cen„ taures, par raport à leurs cheveux relevés au „ deſſus du front, à peu près comme ſont ceux „ de *Jupiter*, afin d'indiquer apparemment leur „ affinité avec ce dieu „.

„ *Jupiter* ſe diſtingue des divinités qui ont de „ la reſſemblance avec lui par ſa coëfure, par „ des cheveux qui deſcendent le long des tempes „ & qui couvrent entiérement les oreilles. D'ail„ leurs il a les cheveux plus longs que les au„ tres dieux; ſans former de boucles, ils ſont je„ tés d'une maniere ondoyante, & reſſemblent „ à la criniere du lion. Il paroît que c'eſt cette „ agitation de la criniere du roi des animaux, „ ainſi que le mouvement de ſes ſourcils lorſqu'il „ eſt en colere (*Buffon. Hiſt. natur. du lion*), „ que le poëte a eu devant les ieux dans ſon „ fameux tableau de *Jupiter*, qui ébranle l'Olym„ pe par l'agitation de ſa chévelure & par le „ moovement de ſes ſourcils „.

„ Cependant *Jupiter* n'eſt pas repréſenté dans „ tous ſes portraits avec cet air de ſérénité qui „ le carsctériſe ordinairement. Un bas-relief, a„ partenant au marquis Rondinini, nous l'offre „ aſſis ſur un fauteuil avec un regard ſombre; „ Vulcain, placé derriere loi & armé d'un mail„ let avec lequel il vient de le fraper ſur la tê„ te, eſt dans l'atente de voir ſortir Pallas de „ ſon cerveau. *Jupiter* étourdi par le coup qu'il „ vient de recevoir, eſt comme dans les douleors „ de l'enfantement. Ce dieu, par la naiſſance de „ Pallas, veut produire au jour toute la ſageſſe „ ſenſible & intellectuele. J'ai fait graver ce „ morceau ſur le titre du ſecond tome de mes „ monomens de l'antiquité „.

Jupiter eſt repréſenté avec des ailes ſur une pierre gravée étruſque du cabinet de Stoſch. Sur une pâte de verre & ſur une cornaline du même cabinet, il ſe préſente à Sémelé dans toute ſa majeſté, & avec des ailes.

„ Ce que j'ai obſervé, dit Caylus (*Rec.* 2. *pl.* 45. *n°* 3.), de plus ſingulier dans cette figure de Priape, c'eſt la tête qui a tout le caractere de *Jupiter*. J'en ai une autre pareille, mais plus obſcène, haute de deux poucer, huit lignes, qui eſt dans la même poſition, & dont la tête a le même caractere „.

En deux endroits de l'Iliade, Homere arme *Jupiter* d'un ſonet.

„ Ce *Jupiter Terminalis*, dit Caylus (*Rec.* 3. *pl.* 40. *n°.* 2. 3.), peut être mis au rang des monumens les plus rares, par raport à ſa matiere; car il eſt de bronze, & c'eſt le ſeul de cette eſpece qui ſoit connu, ſi l'on excepte celui que le P. Contucci poſſédoit aux Jéſuites de Rome, & dont le volume eſt moindre que celui-ci qui m'appartient. Boldetti en a trouvé un autre dans les catacombes, qui eſt d'ivoire; on le conſerve auſſi dans le cabinet des jéſuites à Rome. Ces deux monumens ont le *calathus* ou le *modius* ſur la tête; ce qui me perſuade avec raiſon, que le monument de ce numéro étoit chargé d'un pareil attribut: on voit en effet la tête diſpoſée pour recevoir cet ornement. Les rubans de la courone ſont d'un grand volume. Le derriere de la tête deſſiné ſous le numéro 3, met le lecteur en état d'en juger. Je ne crois pas que le piédeſtal ſur lequel la gaîne eſt ſoudée, ſoit du même temps que le terme; cependant il me paroît antique. Au reſte, cette gaîne convient principalement aux dieux Termes, & ne laiſſe aucun doute ſur leur origine égyptiene „.

On trouvera difficilement l'explication d'un *Jupiter* aſſis ſur un centaure, qui eſt ſur un autel triangulaire des ſonterrains de la villa Borgheſe. La même difficulté ſe rencontre dans l'explication du *Jupiter* d'une médaille de l'empereur Valérien (*Havercamp. Num. Reg. Chriſt.* 37.), contre lequel ſe dreſſe un ſerpent. Peut être Bartoli, en deſſinant cette médaille, a-t-il pris une pierre pour la foudre, comme on voit cet attribut à une figure ſemblable, qui repréſente Cadmus ſur les médailles de Gordien III. & d'Hoſtilien. (*Vaill. Num. Coll. tom. II. pag.* 217. 9. *& pag.* 299.)

Sur un autel earré du Muſéum Capitolin, on voit Rhéa couchée après avoir donné naiſſance à *Jupiter*, Saturne auquel on préſente une pierre emmaillotée en guiſe d'enfant, les curetes frapant de leurs épées ſur des boucliers longs, pendant que *Jupiter* tete la chevre Amalthée; enfin, *Jupiter* aſſis dans l'Olympe au milieu des dieux.

L'éducation de *Jupiter* ſe voit auſſi ſur un médaillon de bronze de Laodicée de Phrygie, frapé en l'honeur de Caracalla; ſur un pareil de Magnéſie, frapé pour Maximin, & ſur une médaille de Séleucie, frapée pour Macrin, & publiée par Pellerin.

Dans la collection de Stoſch, on voit entr'autres les portraits ſuivans de *Jupiter*.

Sur une pâte antique, tête de *Jupiter* couronée de laurier un d'olivier; la courone d'olivier caractériſoit *Jupiter*-Olympien, & le laurier étoit conſacré à ce dieux, parce que la foudre, diſoit-on, ne frapoit jamais cet arbre.

Sur un jaſpe noir, *Jupiter* debout, la tête rayonée, avec un manteau ataché ſur la poitrine, tenant de la main droite la foudre, & de la gauche ſon ſceptre.

Sur une cornaline, *Jupiter* debout tenant une aigle ſur la main droite, & de la main gauche ſon ſceptre; à côté on lit les caracteres THELC.

Sot une priſme d'émerande, *Jupiter* aſſis tenant de la main droite un globe, & de la gauche ſon ſceptre, avec l'aigle à ſes piedt.

Sur une pâte de verre. *Jupiter-Pacifique* aſſis ſur ſon trône, vu en face, tenant tranquillement la foudre dans ſon ſein.

Sur une cornaline, deux *Jupiters* auſſi avec la foudre & le ſceptre, & au milieu d'eux une tête en profil; au deſſous on lit: M V H.

Il y a dans le cabinet du roi de France (*pl. x. n°. 3.*) un médaillon de Marc-Aurele, avec deux *Jupiters*, l'un aſſis & l'autre debout, expliqués par Montfaucon. (*Suppl. de l'ant. tom. I. p. 55*): Ce ſont peut-être les deux *Jupiters* nés en Arcadie de différens peres, Æther & le Ciel.

Les anciens ſe plaiſoient à multiplier les dieux; & comma c'étoit une de leurs coutumes de donner pluſieurs noms à une divinité, ils en faiſoient ſouvent deux: il y avoit deux Neptunes (*Ariſtoph. Plut. v. 397. Catull. epigram. 32. conf. Spanh. ad Ariſtoph. lib. C.*), & l'on comptoit, ſuivant Arnobe (*Adv. Gent. lib. IV. pag. 135*), juſqu'à cinq *Jupiters*; cinq Mercures, autant de Bacchus, &c.

Sur un jaſpe jaûne, *Jupiter - Axur*, ou ſans barbe, appelé par les Romains *Vejovis*; il eſt debout. La tête de ce *Jupiter* ſe voit ſur quelques médailles (*Beger Obſ. in num. p. 14.*), & en particulier, ſur une de la famille Licinia. (*Vaill. n°. 21.*)

Sur une pâte de verre, avec le nom du graveur, NIKON, *Jupiter* ſans barbe debout, avec l'aigle à ſes pieds qui le regarde; il tient la foudre dans la main droite, & ſon bras gauche eſt enveloppé dans l'égide, c'eſt à dire, dans la peau de la chevre Amalthée, comme dans un c'eſt. La forme de l'égide, la maniere dont *Jupiter* la tient, ſont conformes à l'étymologie du nom & à l'origine de cet attribut. (*Melpom. c. 187.*) Hérodote prétend que l'égide vient de la Lybie, où les peuples s'habilloient de peau de chevres (égide, en latin *ægis*, vient du grec *αἰγὶς*, chevre) & que les courroies avec leſquelles ils lioient ces peaux autour du corps, avoient donné lieu à l'idée de les transformer en ſerpens. Au reſte, cette pâte vient à propos au ſecours de ceux qui font venir l'épithete de *Jupiter* Αἰγίοχος de ſon égide, quoique, ſelon Spanheim (*Obſ. in Call. hymn. in Jov. v. 49. p. 19.*), leur ſentiment ſoit ſans aucun fondement. Il eſt vrai qu'on ne trouve ſur aucune pierre ou médaille, *Jupiter* portant l'égide, ni ſelon l'idée commune qu'on en avoir, ni ſelon ce que nous en apprend la fable; & c'eſt ainſi que cette pâte peut ſervir à entendre Pauſanias, & je crois qu'elle repréſente (*l. V. p. 417. l. XVII.*) *Jupiter Martius*, APEIOΣ, dont il ne nous a laiſſé que le nom.

Sur une prime d'émeraude, *Jupiter* debout ſur le tondre, ayant un boiſſeau ſur la tête; il porte une patere de la main droite, & ſur la gauche avec laquelle il tient ſon ſceptre, il y a un aigle qui étoit poſé ordinairement (*Pauſan. lib. V. p. 400. l. 41*) ſur le ſceptre de *Jupiter*, comme on le voit ſur un autel antique qui eſt dans la villa Albani. Au reſte, ce *Jupiter* eſt *Jupiter-Philius* qui tenoit une patere.

Sur un jaſpe rouge, tête de *Jupiter - Sérapis*, avec l'inſcription: ΕΙC CETC CEPAΠIC, c'eſt à dire, *Jupiter Sérapis eſt unique*.

Sur une ſardoine de deux couleurs, tête de *Sérapis* rayonée, avec les cornes de *Jupiter*. Ammon.

Sur une pâte de verre, tête de *Jupiter*. Ammon, ayant au deſſus un croiſſant comme Diane. C'eſt ici la ſeule fois qu'on ait trouvé *Jupiter* avec un croiſſant, pas même dans la grande collection d'empreintes de ce cabinet, où il n'y a rien de ſemblable.

Sur une pâte de verre, *Jupiter* à tête de bélier, debout, tenant de la main droite la foudre, & de la gauche ſon ſceptre. Diodore de Sicile (*Hiſt. l. I. p. 77.*) & d'autres auteurs racontent que les dieux pourſuivis par Typhon, s'étoient cachés ſous la figure de différens animaux, & que *Jupiter* avoit pris celle du bélier. À Thebes, en Égypte, on l'adoroit avec la tête de bélier.

Sur une pâte antique, tête de *Jupiter* en forme de mouche, dit Ἀπόμυιος, ou *Muſcarius*. Les deux ailes de l'inſecte forment la barbe du dieu, le corps en fait le viſage, & au deſſus du front eſt la tête de la mouche, avec ſes deux ieux qui ſont aiſés à diſtinguer. On ſait qu'Hercule (*Pauſan. l. V. p. 400.*), étant fort incommodé des mouches pendant un ſacrifice qu'il faiſoit à *Jupiter* à Élis, il le ſupplia de vouloir les chaſſer; d'où les Éliens retinrent la coutume de ſacrifier à *Jupiter-Apomyos*, c'eſt à dire, qui chaſſe les mouches.

Sur une pâte de verre, une figure ayant de la barbe, vêtue de la robe longue qu'on appeloit *Talaris*, avec le *modius* ſur la tête, une corne d'abondance à la main gauche, & à la main droite une patere, ſur laquelle eſt poſé un papillon. C'eſt *Jupiter*, & celui qu'on appeloit par excellence *Exſuperantiſſimus*, mot créé pour exprimer toute la force du terme grec (*Callim. hymn. in Jov. v. 91.*) ὑπερτίματος.

C'eſt le ſeul *Jupiter* que l'on voie tenir une corne d'abondance. Quant au papilon c'étoit le ſymbole de l'âme.

Sur une calcédoine, *Jupiter* debout tenant une tortue ſur la main droite, & ſon ſceptre de la main gauche, avec l'aigle à ſes pieds. Vénus avoit une tortue à ſes pieds; & à Élis, cet animal étoit auſſi un ſymbole de Mercure; mais perſone n'en fait mention au ſujet de *Jupiter*. Peut être que comme la tortue ſervoit encore de ſymbole au Péloponeſe, il y eut dans ce pays-là un *Jupiter* particulier à qui on donnoit cet attribut.

Sur une cornaline, *Jupiter* debout, avec la foudre & ſon ſceptre, poſant le pied droit ſur la proue d'un navire. Il eſt dans un temple rond, dont la *thelus* ou le dôme eſt poſé ſur deux colonnes cartées, & ſur deux colonnes torſes.

Aux extrémités de l'entablement il y a deux têtes de bélier ; & la cyme du dôme eſt terminée par la foudre, qui y eſt poſée horizontalement : aux côtés du temple on lit le nom M. VAL. AEQVAL.

Sur une pâte de verre, *Jupiter - Epacrius*, ou *Cacumenarius* (*Conf. Spanheim. in Callim. Jov. v.* 82. *p.* 35.), c'eſt-à-dire, *Jupiter* ſur le ſommet des montagnes, comme on le voit ſur pluſieurs médailles. On voit auſſi *Jupiter*, avec Neptune & Pluton (*Bianchini*, *Iſtor. univerſ. pag.* 213.), ſur un médaillon ſage, avec l'inſcription ; ΘΕΟΙ ΑΚΡΑΙΟΙ.

JUPITER aſſis tenant une victoire & un ſceptre ; ſur les médailles eſt un type ordinaire d'Antioche de Syrie, de Tarſe.

— Debout, les bras étendus, des *Bruttii*, de Meſſene.

——— Dans un bige. *Bruttii*.

— Sa tête ſur les médailles des Ptolémées.

JUREMENT, ſ. m., *Mythol.*, affirmation qu'on fait d'une choſe en marquant cette affirmation d'un ſceau de religion.

Les *juremens* ont pris chez tous les peuples autant de formes différentes que la divinité ; & comme le monde s'eſt trouvé rempli de dieux, il a été inondé de *juremens* au nom de cette multitude de divinités.

Les Grecs & les Romains juroient tantôt par un dieu, tantôt par deux, & quelquefois par tous enſemble. Ils ne réſervoient pas aux dieux ſeuls le privilége d'être les témoins de la vérité ; ils aſſocioient au même honneur les demi-dieux, & juroient par Caſtor, Pollux, Hercule, &c. avec cette différence chez les Romains, que les hommes ſeuls juroient par Hercule ; les hommes & les femmes par Pollux, & les femmes ſeules par Caſtor : mais ces regles mêmes, quoi qu'en diſe Aulugelle, n'étoient pas inviolablement obſervées. Il eſt mieux fondé quand il obſerve que le *jurement* par Caſtor & Pollux fut introduit dans l'initiation aux myſteres éleuſyniens, & que c'eſt de là qu'il paſſa dans l'uſage ordinaire.

Les femmes juroient auſſi généralement par leurs Junons, & les hommes par leurs génies ; mais il y avoit certaines divinités, au nom deſquelles on juroit plus ſpécialement en certains lieux qu'en d'autres. Ainſi à Athènes on juroit le plus ſouvent par Minerve, qui étoit la déeſſe tutélaire de cette ville ; à Lacédémone, par Caſtor & Pollux ; en Sicile, par Proſerpine, parce que ce fut en ce lieu que Pluton l'enleva ; & dans cette même île, le long du fleuve Simethe, on juroit par les dieux Palices. *Voyez* PALICES.

Les particuliers avoient eux-mêmes certains ſermens dont ils uſoient plus ſouvent ſelon la différence de leur état, de leurs engagemens & de leurs goûts. Les veſtales juroient volontiers par la déeſſe Veſta, les femmes mariées par Junon, les laboureurs par Cérès, les vendangeurs par Bacchus les chaſſeurs par Diane, &c.

Non ſeulement l'on juroit par les dieux & les demi-dieux, mais encore par-tout ce qui relevoit de leur empire, par leurs temples, par les marques de leur dignité, par les armes qui leur étoient particulieres. Juvénal, qui comme Sénèque, ne ſait pas toujours s'arrêter où il le faut, nous préſente une longue liſte des armes des dieux par leſquels les jureurs de profeſſion tâchoient de donner du poids à leurs paroles. Un homme de ce caractere, dit-il, brave dans ſes *juremens* les rayons du ſoleil, les foudres de Jupiter, l'épée de Mars, les traits d'Apollon, les fleches de Diane, le trident de Neptune, l'art d'Hercule, la lance de Minerve, & finalement, ajoute ce poëte dans ſon ſtyle emphatique, tout ce qu'il y a d'armes dans les arſenaux du ciel.

Quidquid habent telorum armamentaria cæli.

Les poëtes & les orateurs imaginerent de certifier leurs affirmations, en jurant par les perſonnes qui leur étoient cheres, ſoit qu'elles fuſſent mortes ou vivantes : j'en jure par mon pere & ma mere, dit Properce.

Oſſa tibi juro per matris, & oſſa parentis.

Quintilien s'écrie au ſujet de ſa femme & d'un fils qu'il avoit perdu fort jeune : j'en jure par leurs mânes, les triſtes divinités de ma douleur, *per illos manes, numina doloris mei* : j'en atteſte les dieux, & vous ma ſœur, dit tendrement Didon dans l'Énéide, *teſtor, cara, deos & te, germana*.

Quelquefois les anciens juroient par une des principales parties du corps, comme par la tête ou par la main droite : j'en jure par ma tête, dit le jeune Aſcagne, par laquelle mon pere avoit coutume de jurer,

Per caput hoc juro, per quod pater ante ſolebat.

Dans la célebre ambaſſade que les Troyens envoient au roi Latinus, Illionée qui porte la parole, emploie ce noble & grand ſerment : j'en jure par les deſtins d'Énée, & par ſa droite auſſi fidele dans les traités, que redoutable dans les combats.

Fata per Æneæ juro, dextramque potentem,
Sive fide, ſeu quis bello eſt expertus, & armis.

Æneid. VII. v. 234.

On ne doit pas être ſurpris que les amans préféraſſent à tout autre uſage celui de jurer par les charmes, par les beaux yeux de leur maîtreſſe : c'étoient-là des ſermens dictés naturellement par

l'amour, *atteſtor oculos, ſydera noſtra, tuos :* je me ſouvieus, dit Ovide, que cette ingrate me juroit fidélité par ſes leux, par les miens; & les miens eurent un preſſentiment de la perfidie qu'elle me préparoit.

Perque ſuos illam nuper juraſſe recordor,
Perque meos oculos, & doluere mei.
Amor. lib. III. Elrg. 3.

Mais on eſt indigné de voir les Romains jurer par leur génie, par le ſalut, par la fortune, par la majeſté, par l'éternité de l'empereur, par ſon génie.

Tibere ne voulut pas le ſonfrir, dit Snétone; mais Caligula faiſoit mourir ceux qui refuſoient de le faire; & il en vint juſqu'à cet excès de folie, que d'ordoner qu'on *jurât* par le ſalut & la fortune de ce beau cheval qu'il vouloit faire ſon collegue pour le conſulat.

Le *jurement* ſolemnel des dieux étoit par les eaux du Styx. La *fâble* dit que la victoire, fille du Styx, ayant ſecouru Jupiter contre les géans, il ordona par reconoiſſance, que les dieux *jureroient* ſur ſes eaux; & que s'ils ſe parjuroient, ils ſeroient privés de vie & de ſentiment pendant neuf mille ans, ſelon Servius. Il rend raiſon de cette fâble, & diſant que les dieux étant bienheureux & immortels, *jurent* par le Styx, qui eſt un fleuva de triſteſſe & de douleur, comme par une choſe qui leur eſt entiérement contraire, ce qui eſt *jurer* par forme d'exécration. Héſiode raconte, dans ſa Théogonie, que lorſque quelqu'un des dieux s'eſt parjuré, Jupiter envoie Iris, pour apporter de l'eau du Styx dans un vaſe d'or, ſur lequel le menteur doit *jurer*, & s'il s'eſt parjuré, il eſt une année ſans vie & ſans mouvement, mais pendant une grande année qui contient pluſieurs millions d'années.

JUSJURANDUM in acta, ſerment particulier au ſénat de Rome, par lequel il promettoit d'obſerver les ordonances de l'empereur régnant, & de ſes prédéceſſeurs, excepté de ceux que lui ſénat avoit déclarés tyrans, tels que Néron, Domitien, Maximin, ou de ceux encore dont la mémoire, ſans avoir été flétrie par une condamnation juridique, n'en étoit pas moins odieuſe, tels que Tibere & Caligula. Il faut bien diſtinguer ce ſerment du ſerment de *fidélité* que faiſoient à l'empereur les militaires, & même ceux qui ne portoient pas les armes. Ce dernier ſerment ſe nommoit, *jusjurandum in verba*, & quelquefois, *in nomen*. La plupart des ſavans, entr'autres, Juſte-Lipſe, Gronovius & Tillemont, confondent le ſerment d'obſerver les ſtatuts, nommé *jusjurandum in acta*, avec le ſerment de fidélité appelé *jusjurandum in verba*.

JUSTA ſeul eſt ſynonyme des deux mots, *juſta funebria*, & il déſigne les honeurs que l'on rendoit aux morts après les funérailles. Cette diſtinction eſt exprimée dans le paſſage ſuivant d'un ancien Scholiaſte de Stace: *juſta, hoc eſt eumem pompam, qua manes meos decorabis, & meæ memoriæ ſatisfacies*. Voici les vers de Stace (*Theb.* 9.903) qui ont donné lieu à cette obſervation:

Huic dabis exſequias: atque inter juſta memento
Ne quis inexpertis hebetet mea tela lacertis.

C'étoit aux héritiers à remplir ces devoirs, *juſta*; & leur omiſſion étoit regardée comme un crime capital. Ils conſiſtoient à jeter de la terre ſur la ſépulture, avant la moiſſon nouvele. On en étoit diſpenſé par les loix vis à-vis de ceux que la foudre avoit fait mourir; parce qu'on les croyoit punis par les dieux.

JUSTICE. Les Grecs ont divinifé la *juſtice* ſous le nom de *Dicé* ou d'*Aſtrée*: les Romains en ont fait une *divinité* diſtingnée de Thémis.

On la peignoit, dit Aulugelle (*lib.* 14. *c.* 4), ſous les traits d'une vierge qui avoit un regard formidable: la triſteſſe qui paroiſſoit à ſes ieux, n'avoit rien de bas ni de farouche; mais elle conſervoit avec un air ſévere beaucoup de dignité. Les Grecs du moyen âge la repréſentoient en jeune fille, qui tient une balance d'une main, & de l'autre une épée, pour marquer que la *juſtice* ne conſidere perſone, & qu'elle punit également qu'elle récompenſe.

Héſiode (*Erga.* 254. *& Theogo.* 902.) dit que la *juſtice*, fille de *Jupiter*, eſt atachée à ſon trône, & lui demande vengeance toutes les fois que l'on bleſſe ſes loix. Aratus, dans ſes phénomenes, fait un portrait encore plus admirable de la *juſtice*, déeſſe qui converſoit pendant l'âge d'or ſur la terre, ſe mêlant jour & nuit dans la compagnie des hommes de tout âge, de tout ſexe, de toutes conditions, en leur apprenant ſes loix. Pendant l'âge d'argent, elle ne put plus ſe montrer que pendant la nuit, & comme en ſecret, reprochant aux hommes leur infidélité.

L'âge d'airain la contraignit par la multitude des crimes, à ſe retirer dans le ciel.

Auguſte fit bâtir à Rome un temple à la *juſtice*.

Sur une prime d'émeraude de la collection de Stoſch, on voit la *juſtice* repréſentée ſous les traits d'une femme debout, drapée, tenant de la main droite une balance, & de la gauche une palme.

JUSTICIUM, clôture des tribunaux, des boutiques, & ceſſation entiere de travail. Les magiſtrats romains par un édit, ou le ſénat par un ſénatus-conſulte l'ordonoit dans un deuil public. Mais le peuple l'exécutoit ſouvent de lui-même à la mort de quelque perſonage illuſtre ou chéri, ſans atendre le ſénatus conſulte ou l'édit. C'eſt ainſi qu'il en uſa en apprenant la mort de Germanicus (*Tacitl. Annal.* 2. 82. 4.).

Nous trouvons une deſcription détaillée du *juſticium* (dont l'étymologie eſt *jura ſtans*.) dans les vers ſuivans de la conſolation à Livie ſur la mort de Druſus.

Incerti clauduntque domos, ſtrepitantque per urbem;
Hic illic pavidi clamque palamque dolent.
Jura ſilent, mutæque tacent ſine vindice leges.
Adſpicitur toto purpura nulla foro.

JUSTIN I.

JUSTINUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

C. en or, avec ſa tête ſeule.

RRR. avec ſa figure & celle de Juſtinien.

R. en argent.

C. dans tous les modules de B.

JUSTIN II, neveu de Juſtinien.

JUSTINUS AUGUSTUS JUNIOR.

Ses médailles ſont:

RRR. en or, principalement avec le titre de *junior*.

RRRR. le revers qui a pour légende GARALORUM.

O. en argent; du moins il n'eſt pas certain que l'on en poſſede.

RR. en médaillons de bronze.

C. dans les autres modules.

Les médailles de cet empereur ſont difficiles à reconoître d'avec celles de *Juſtin I*, qui ſe trouvent plus fréquemment.

JUSTINE, femme de Valentinien I.

FLAVIA JUSTINA AUGUSTA.

Les médailles de *Juſtine* ne ſont connues que dans le recueil de Goltzius.

JUSTINIEN.

JUSTINIANUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

C. en or. Les deux premieres, qui ſont marquées dans le P. Banduri, ſont RR.

Il y a au cabinet du roi un médaillon d'or extrêmement grand: de Boze l'a publié dans les mémoires de l'académie des Inſcriptions.

R. en argent.

RR. avec le nom du roi Théodat au revers.

C. dans toutes les grandeurs de B. même en médaillons.

„ Dans pluſieurs livres on s'eſt attaché, dit Winckelmann, à faire paſſer pour une ſtatue de l'empereur *Juſtinien*, une figure de forme preſque coloſſale, placée à la villa Giuſtiniani. Ce qui a donné lieu à cette dénomination, c'eſt ſa maiſon de Giuſtiniani, qui prétend deſcendre de cet empereur, & qui a tâché d'établir de nouveau cette deſcendance dans une inſcription miſe depuis quelques années à cette figure. Cette ſtatue, toute médiocre qu'elle eſt, ſeroit un prodige de l'art, ſi elle étoit de ce temps. La tête eſt moderne, & faite d'après un jeune Marc-Aurele „.

„ Les deux figures en moſaïque de *Juſtinien* & de Théodora ſon épouſe, qu'on voit à Ravenne & qui datent de ce temps (*Procop. de ædif. l. I. c. II.* p. 50.), ſuffiſent pour nous donner une idée de la ſtatue équeſtre de cet empereur (*ibid. c. XI. p.* 25.), & de celle de cette impératrice (*Aleman. Not. in Procop. hiſt. Arcan. cap. VIII. pag.* 110. *cap. X. p.* 123.) toutes deux en bronze, & autrefois expoſées à Conſtantinople. Du teſte, la ſtatue de *Juſtinien* étoit ajuſtée comme Achille, c'eſt-à-dire, au raport de Procope, avec des ſemelles atachées au deſſus des pieds, & avec des jambes nues: nous dirions qu'elle étoit repréſentée à la maniere des hommes illuſtres des temps héroïques „.

JUSTINIEN II. (le mutilé).

JUSTINIANUS AUGUSTUS (*RHINOTMETUS*).

Ses médailles ſont:

R. en or.

O. en argent & en B.

JUTURNE, fille de Dannus, & ſœur de Turnus, roi des Rutules: Jupiter pour prix des faveurs qu'il avoit obtenus de cette belle nymphe, l'éleva au rang des divinités inférieures, & lui donna l'empire ſur les étangs & les petites rivieres de l'Italie.

Juturne (*Énéide l.* 12.) inſtruite par Junon, que Turnus & Énée devoient terminer la guerre par un combat ſingulier, & que ſon frere ſuccomberoit ſi le combat avoit lieu, ſe mêle parmi les ſoldats ſous la figure d'un guerrier, & les excite à rompre le traité. Mais voyant Énée s'approcher de Turnus, elle monte ſur le char de ſon frere, en prend les guides, & le détourne ſans ceſſe de la préſence d'Énée. Cependant n'ayant pu empêcher le combat, ni ſauver ſon frere; elle va ſe précipiter dans le fleuve Numique. Jupiter, touché de la douleur de ſon amante, la change en une fontaine de ſon nom.

JUTURNE, étoit une fontaine du Latium: près d'Albe, qui ſe jetoit dans le fleuve Numicus, & dont l'eau étoit eſtimée très ſalutaire. On ſe ſervoit ordinairement de cette eau pour les ſacrifices, ſur-tout pour ceux de Veſta, où il étoit défendu d'en employer d'autre. On l'appeloit l'eau virginale. *Juturne* avoit un temple à Rome, dans la neuvieme région, celle du cirque de Flaminius. On l'invoquoit, dit Varron (*de ling. latin.* 4. 10.), lorſqu'on croyoit avoir beſoin de ſecours dans quelque entrepriſe, *ut juvaret*: de là fut formé ſon nom de *Juturne*, qui ſignifie *adjutrice*. Quelques écrivains aſſurent que ſon temple étoit ſitué dans l'endroit où eſt aujourd'hui Sainte Marie la *libératrice*.

JUVENAUX (Jeux), *Juvenales ludi*; jeux mêlées d'exercices & de danſes, inſtitués par Néron, lorſqu'il ſe fit faire la barbe pour la premiere fois. On les célébra d'abord dans des maiſons particulieres, & il paroît que les femmes y avoient part; car Xiphilin raporte qu'une dame de la premiere qualité, nommée Æola Catula,

y danſa à l'âge de 80 ans; mais Néron rendit bientôt après les *jeux juvenaux* publics & ſolemnels, & ou les nomma *Néroniens*.

JUVENTAS, déeſſe de la jeuneſſe chez les Romains; elle préſidoit à la jeuneſſe, depuis que les enfans avoient pris la robe appelée *prætexta*. Cette divinité fut honorée long-temps dans le capitole, où Servius Tullius fit mettre ſa ſtatue. Auprès de la chapelle de Minerve, étoit l'autel de *Juventas*, & ſur cet autel étoit un tableau de Proſerpine. Lorſque Tarquin l'ancien voua le temple de Jupiter capitolin, pour lequel il fallut démolir ceux des autres divinités, le dieu Terme & la déeſſe *juventas*, au raport de Tite-Live (*liv. XXXVI. ch. XXXVI.*), déclarerent, par pluſieurs ſignes, qu'ils ne vouloient pas quiter la place où ils étoient honorés. M. Livius Salinator étant cenſeur, voua un temple à *Juventas*, & le fit élever après une victoire qu'il remporta ſur Aſdrubal. À la dédicace de ce temple, on inſtitua les jeux de la jeuneſſe, qui ſont différens des jeux *juvenaux*, & qui ne furent pas répétés dans la ſuite, autant du moins qu'on en peut juger par le ſilence de l'hiſtoire. Les Grecs appeloient Hébé, la déeſſe de la jeuneſſe; mais la *Juventas* des Romains n'étoit pas poſitivement l'Hébé des Grecs, à ce que penſe Voſſius (*de idolat. lib. VIII. cap. III. & V.*). (D. J.)

JUVENTIA, famille romaine dont on a des médailles.

RRR. en bronze, de Colonies.

O. en or & en argent.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

K K

Cette lettre, qui étoit le *keppa* des Grecs, fut adoptée par les Latins depuis Saluſte. Cet écrivain attribue cette adoption à un grammairien, appelé *Salvius*. Auſone dit que le k n'étoit employé que dans trois mots latins (*de lit. mon. græc. & lat. n°.* 20.) :

Hæc tribus in Latio tantum addita nominibus K.

Le grammairien Terentianus Mauros nomme ces trois mots :

K ſimiliter otioſa eſt cæteris ſermonibus ;
Tumque in uſu eſt, cum kalendas annotamus aut kaput.
Sæpe kæſones notabant hæc vetuſti litera.

Obſervez qu'ici *kaput* n'eſt pas la tête, mais un chapitre de loi.

Il faut joindre à ces trois mots celui de *kalumnia*, dont on imprimoit la première lettre, ainſi formée, ſur le front des calomniateurs, afin qu'ils ne puſſent plus être accuſateurs. *Voyez* C.

Sous les empereurs romains on confondit les lettres grecques avec les romaines ; témoins les inſcriptions que l'on voit au Capitole ſur les têtes d'Épicure & de Métrodore. Le nom du premier eſt ainſi écrit : ΕΠΙCΟΥΡΟC. Une tête de Méduſe change également le *k* en c dans le nom de Sofocles l'artiſte, Cocras : & l'on trouve des médailles de Corinthe avec le mot Copin. Le nom de Carthage eſt écrit par *k* ſur les médailles (*Salvis Augg. et Cæs. fel. kart.*) de Dioclétien, de Maximien, de Conſtantius, &c. Quelquefois un *k* ſeul eſt pris pour l'initiale de *Carthago* ſur les médailles. Selon Béger, un grand *K* qui ſe voit au revers des médailles des empereurs grecs, eſt l'initiale de Constantinus ; & ſur les médailles grecques, il eſt l'initiale de ΚΟΙΛΗΣΥΡΙΑ, la Cœlé-ſyrie.

Le *k* eſt ſur les marbres l'initiale de *Kæſo*.

Le *k* a été chez quelques auteurs une lettre numérale qui valoit 250, ſuivant ce vers :

K quoque ducentos & quinquaginta tenebit.

Avec un tiret au deſſus $\overline{K}$ elle acquéroit une valeur mille fois plus grande : 250,000.

La lettre *k* a différentes ſignifications dans les chartres, dans les diplômes. En voici quelques exemples les plus ordinaires : kr, *chorus*, kr. c. *cara civitas*, kam. *carmen*, kr. am. n. *carus amicus noſter*, ks. *chaos*, k. t. *capite tonſus*.

„ Le *k* des manuſcrits, des marbres & des médailles peuvent être diviſés en quatre ſéries.

„ La Ie grande ſérie de *k*, à traits irrégoliers, tient à la plus haute antiquité. 1e ſous ſérie, traverſes ſéparées l'une de l'autre ; 2e jointes en angle ; 3e faiſant un angle ou bien une courbure, derriere la haſte qu'elles traverſent ; 4e angle détaché de la haſte ; 5e preſque en h „.

„ La IIe ſerie, aſſez réguliere, s'étend ſur les figures des quatre premieres ſous-ſéries depuis deux ſiecles avant J. C. juſqu'à la fin du moyen âge. Les autres deſcendent juſqu'au bas temps. 1°. À jambages tranchés ; 2°. à traverſes au moins d'un côté plus courtes que la haſte, ou à haſte plus courte que l'une des traverſes ; 3°. traverſe ſupérieure à peu près droite ; 4°. courbée en deſſous ; 5°. k en *n* ; 6°. en *h* ; 7°. haſte inégale à l'une de ſes branches „.

„ La IIIe grande ſérie prenant la figure de l'R, eſt gothique dans ſes quatre dernieres ſous-ſéries. Les trois autres peuvent ſe raporter au moyen âge, quoique ſplus-leurs de leurs figures remontent plus haut. 1e. Sous ſérie, tête ou panſe ouverte en deſſous, côtés tranchés, tous ; 2e. quelques-uns ; 3e. nul ; 4e. tête fermée ; 5e. ouverte en deſſous ; 6e. fermée montant prolongé ; 7e. k anguleux & très gothique „. (*Nouv. Diplomat. II.* 32a.)

KABBADE ou CABADE, habit militaire des Grecs du bas empire. *Kabbadium*, *Kabadium*. Tzetzès (*Chiliad.* 2.) dit que cet habit étoit ainſi appelé de Cabades, roi des Perſes. Codin (*de off. Conſtant. cap. VI.*) dit qu'il avoit paſſé des Aſſyriens aux Grecs de Conſtantinople. D'autres ont dit que ce nom lui venoit de ſa forme, qui étoit ſemblable à celle d'un *kappa* grec. Le P. Goar trouve ce ſentiment ridicule. Quoi qu'il en ſoit, c'étoit un habit intérieur que l'on portoit ſous un autre : le *kabbade* étoit court, ſerré, ſans plis, il ne deſcendoit que juſqu'au haut de la jambe, & ſe boutonoit juſqu'au bas de la poitrine avec de grôs boutons. On le

ceigoit

ceignoit d'une ceinture ; il étoit bordé de franges, que le mouvement des jambes faiſoit jouer en faiſant ouvrir le *kebbade* quand on marchoit. C'eſt la deſcription qu'en fait le P. Goar, dans ſes notes ſur Codin (*p.* 49. *not.* 30.). Il croit que ce n'eſt autre choſe que le *ſagum* des Romains, qui avoit dégénéré en *kabade* chez les Grecs. L'empereur & le deſpote portoient le *kabade* violet, ou pourpre.

KADOLE, ſ. f. miniſtre des choſes ſecretes de la religion dans les myſteres des grands dieux. *Kadolus*. Denis d'Halicarnaſſe, dans les antiquités romaines (*l. II.*), dit que les *kadoles* étoient chez les Étruſques, & auparavant chez les Pélaſges, c'eſt-à-dire, les anciens grecs, ce qu'étoient les *camilles* chez les Romains : les miniſtres des prêtres dans les ſacrifices, & dans les myſteres des Curetes & des grands dieux.

KÆSO, KAISO, KESO, CÆSO : On trouve ce nom romain écrit de toutes ces manieres différentes, parce que l'Æ n'étoit pas encore en uſage à Rome l'an 271 de ſa fondation, & qu'il étoit remplacé par la diphtongue greque AI : *Aimilius*, *Kaiſo*, pour *Æmilius*, *Kæſo*.

Feſtus dit qu'on appeloit *ceſones* ceux que l'on avoit arrachés du ſein de leurs meres par une opération chirurgicale.

KAIΣAPIA, Καισάρια. On déſignoit par ces mots tous les édifices conſacrés aux empereurs, ou Céſars.

KALATOR SACERDOTII (*Muratori*. 188 1. & 2.) *Voyez* CALATOR.

KALENDARIUM, regiſtre ſur lequel on écrivoit chez les Romains les noms de ceux à qui l'on prêtoit à intérêt les ſommes & les arétages qu'ils devoient. Le prêt & le paiement de l'intérêt ſe faiſoient aux *calendes* de chaque mois ; de là vint le mot *kalendarium*. Celui qui étoit chargé de ce détail étoit appelé *kalendarii curator*, en y ajoutant le nom de la ville, de la tribu, ou du particulier dont il faiſoit valoir l'argent. Les inſcriptions en font ſouvent mention.

Cet officier, ou courtier, eſt appelé *kalendarius* dans une inſcription recueillie par Gruter. (478. 9.)

KALENDES. Depuis long-temps on n'écrit plus ce mot en latin & en françois par un k, mais par un c.

Voici des vers techniques qui enſeignent combien il y avoit dans chaque mois de jours déſignés par les *calendes* du mois ſuivant, ou de jours appelés *calendæ*, y compris le premier du mois ſuivant :

Verſibus bis noſcas, menſis cujuſque kalendas :
Tantum, Tendebat, Quod, Regni, Summa, Regebat,
Sanctus, Rex, Talis, Sapienter, Regna, Subegit.

Chaque mot des deux derniers vers répond à un des douze mois, en commençant par décembre. De ces mots l'initiale ſeule a une ſignification ; cette lettre déſigne, par le rang qu'elle tient dans l'alphabet, le nombre des jours du mois, compris incluſivement depuis les ides juſqu'aux *calendes* du mois ſuivant. Ainſi dans le mot *Tantum* correſpondant à décembre, l'initiale T étant la 19e de l'alphabet, nous apprend que décembre a 19 jours depuis les ides juſqu'aux *calendes* de janvier incluſivement, ainſi des autres. Par cette méthode veut-on ordonner le mois de juin, par exemple : on ſait d'abord que juin a 4 jours de nones, & 8 jours d'ides, ce qui fait 12. Le mot *Sanctus* répond à juin ; & ſon initiale, 18e lettre de l'alphabet, donne 18 jours de *calendes* dans juin, y compris le ter. de juillet ou les calendes de juillet proprement dites. En retranchant ce dernier, & ajoutant en ſemble les 17 reſtant, les 12 de nones & d'ides, & le premier de juin, on aura les 30 jours du mois de juin cherchés.

Les *calendes* étoient généralement conſacrées à Junon, d'où lui vint le ſurnom *kalendaris*. Celles de janvier qui commençoient l'année, étoient particuliérement conſacrées à Janus. On célébroit aux *calendes* de février la fête de la déeſſe appelée *Soſpita*. Celles de Mars étoient appelées *feminea*, parce que les hommes mariés faiſoient en ce jour des préſens aux femmes ; ce qui fait dire à Horace (*Od.* 3. 8. 1.) : *Martiis cœlebs quid agam kalendis, &c.* ? *Voyez* MATRONALES.

Comme l'année avant Numa commençoit avec le mois de mars, ſes *calendes* furent fêtées pendant long temps ; on renouveloit les couronnes & les ghirlandes de laurier dont étoient ornées les curies, les maiſons des flamines, le palais des empereurs, &c. l'on ralumoit le feu de Veſta. Aux *calendes* d'avril, les dames ſacrifioient à Vénus, & lavoient ſa ſtatue ; elles ſacrifioient auſſi dans ce jour, couronnées de myrte, à la Fortune virile, & elles ſe baignoient en ſon honneur.

Le 1er. jour de mai étoit conſacré aux lares. Les *calendes* de juin étoient nommées *fabaria*, parce que l'on offroit en ſacrifice à la déeſſe Carnea des féves nouvelles. Les *calendes* de juillet étoient l'époque où l'on changeoit de logement, ce qui fait dire à Martial (12. 32. 5.) :

O Juliarum dedecus kalendarum !
Vidi, Vacerra, fareinas tuas, vidi :
Quas non retentas penſione pro bima
Portabat uxor rufa crinibus ſeptem.

Aux *calendes* d'août on célébroit la fête de l'Eſpérance ; à celles de ſeptembre les féries de Neptune ; à celles de décembre les ſaturnales.

Enfin, les *calendes* ſont appelées *triſtes* & *ceteres* par les poëtes, à cauſe que les créanciers

exigeoient au premier de chaque mois l'intérêt de leur prêt.

KAPANE, ſ. f. nom d'une ancienne voiture des Grecs, caroſſe des Grecs; voiture traînée par des mules, atelée de mules. La *kapane* étoit apparemment ſemblable au *carpentum*, ou *pilentum* des dames romaines, dont on voit des figures ſur les médailles. Euſtathe, ſur Homere (*Iliad. V. p.* 799.) dit que καπάνη étoit la même choſe qu'ἅρμα, ἁπήνη; que c'étoient les Theſſaliens qui avoient fait ce mot d'ἁπήνη, en ajoutant un κ au commencement.

KAPPA, ſ. m., nom de la lettre greque κ. *Voyez* K.

Suidas appele la c une lune croiſſante, un croiſſant, un *kappa* romain, parce que le c étoit à la langue latine ce qu'étoit le *kappa* dans la greque. En ce ſens il dit que les ſénateurs portoient à leur chauſſure la figure d'un *kappa* romain.

KARDARIQUE, ſ. m., nom ancien d'un office, d'une dignité chez les Perſes. *Kardarichas*, *Chardaricha*. Ce nom ſe trouve dans Cédrénus, dans Anaſtaſe le bibliothécaire, & dans l'hiſtorien Théophane; mais on n'y apprend rien du *kardarique*, ſinon que c'étoit une dignité très conſidérable. (*Fabret. Gloſſ. Cedreni.*)

KASMILLE. *Voyez* CABIRES.

KAYΣIA, caſque plat & ſans panache, particulier aux Theſſaliens & aux Macédoniens, qui leur ſervoit auſſi de bonet, parce qu'il n'étoit que de cuir. On le reconnoît aiſément ſur les médailles de Philippe, pere d'Alexandre. — *Voyez* CAUSIA, pour de plus grands détails.

KEIROTONIE, & mieux CHEIROTUNIE, maniere de donner ſon ſuffrage à Athènes par l'élévation des mains. Lorſque les Athéniens vouloient élire leurs magiſtrats, ils aſſembloient le peuple pour les ſuffrages: mais comme il étoit difficile & long de recueillir les voix ſéparément, on introduiſit l'élévation de la main, par laquelle chaque particulier marquoit ſon ſuffrage. Cette maniere d'élection, dont Iſocrate & Démoſthene nous parlent ſouvent, fut nommé *cheirotonie*, χειροτονία.

La même méthode fut employée par les Romains dans pluſieurs circonſtances. Cicéron nous en fournit la preuve dans ce paſſage de ſon plaidoyer pour Flaccus: *Nec ſunt expreſſa iſta præclara, quæ recitantur pſiphiſmata* (les decrets) *non ſententiis, neque auctoritatibus declarata, nec jure jurando conſtricta, ſed porrecta manu.*

Cet article a été oublié au C, & je profite de l'erreur de l'ancienne encyclopédie, qui l'avoit placé au K, pour le remettre dans le corps de ce dictionaire.

KEKPYΦAΛΛOΣ. *Voyez* FILET.

KELMIS. *Voyez* DACTYLES.

KÉPHALÉONOMANCE, ſ. f., terme de divination. Cette ridicule ſuperſtition ſe pratiquoit, en faiſant différentes cérémonies ſur la tête d'une âne cuite.

Ce mot eſt grec, il eſt compoſé de κεφαλὴ, tête, d'ὄνος, âne, & de μαντεία, divination. On ne trouve point ce mot écrit avec un e, *céphaléonomance*, comme il ſeroit naturel qu'il le fût, de même que les mots qui ſont dérivés du mot grec κεφαλὴ, *céphalique*, *hydrocéphale*, *Bucéphale*, &c. mais l'uſage du mot de *képhaléonomance* eſt ſi rare, qu'on ne trouve point ce mot dans les auteurs récens.

KÉRAMION, ſtamnos, métrétès, pithos, cados, meſure greques de capacité.

Elle valoit en meſure de France 35 pintes & $\frac{1}{100}$ ſelon M. Paucton dans ſa Métrologie.

Elle valoit en meſures anciennes greques,

2 amphoréus.
ou, 12 chous.
ou, 72 Xeſtés.
ou, 144 cutyles.
ou, 576 oxybaphon.
ou, 864 ayathes.

Voyez MESURES.

KÉRATION, ſilique, kukkion, *pois chiche*, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte.

Il valoit en poids de France, ſelon M. Paucton, dans ſa Métrologie.

3 grains $\frac{4}{7}\frac{5}{7}$.

Il valoit en poids.

2 chalcous.
ou, 4 ſitarion.

Voyez POIDS.

KÉRATION d'or, monoie des Romains ſous le grand Conſtantin & ſes ſucceſſeurs. *Voyez* LIVRE DE CUIVRE & MONOIES de l'Iſle.

KÉRATION, ancien poids des Romains. *Voyez* SILIQUE & POIDS.

KERMÈS. *Voyez* COCCUS.

KEST, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* LOG.

KIKKABOS, eiccabos, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte.

Il valoit en poids de France 5 grains $\frac{1}{2}\frac{1}{4}$, ſelon M. Paucton.

Il valoit en poids des mêmes pays.

$1\frac{2}{4}$ kération.
ou, 3 chalcous.
ou, 6 ſitarion. *Voyez* POIDS.

KIST, meſure de capacité de l'Aſie, & de l'Égypte. *Voyez* LOG.

KΛHΔOYXOΣ, claviger. Cette dénomination qui étoit propre aux prêtreſſes de Cérès éleuſiniene, convient auſſi à l'Amour, qui eſt repréſenté ſur une pierre gravé du baron da Stoſch. Il y paroît vainqueur d'Hercule, & porte de la main droite la maſſue du héros & la peau de lion. De la main gauche il tient des clefs liées enſemble par un anneau; de même que les porte une figure ſur une lampe antique de Bartoli. Le prétendu Orphée donne à l'Amour, dans l'hymne

qu'il lui adreſſe, les clefs de l'air, du ciel, de la mer & de la terre.

Schwartz a pris cette expreſſion pour une métaphore; mais la pierre de Stoſch a fait voir au ſavant Winckelmann, qu'on pouvoit la prendre à la lettre: voilà un Amour κλειδοῦχος.

ΚΑΙΣΙΟΝ. Pollux & Héſychius donnent ce nom à une *maiſon*, que les anciens plaçoient ſur la ſcène des théâtres, auprès de la porte d'entrée de la ſcène, c'eſt-à-dire, à la droite du théâtre. Cette décoration étoit couverte de tapiſſerie. On faiſoit paſſer par la porte de ce καισίον les chars de triomphe & autres, qui n'étoient point figurés comme chez les modernes. C'étoient de véritables chevaux, & de véritables chariots, car on a obſervé dans les ruines du théâtre de Taormino, en Sicile, qui étoit taillé dans le roc, l'endroit correſpondant au *Cliſium*, qui eſt oſé & cannelé par le frotement des eſſieux, comme le ſont les bornes des rues, ou des portes cochères.

ΚΝΗΜΙΔΕΣ. *Voyez* Bottines.

KODDA, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* Log.

KODRANTES, *quadrans*, *tetarton*, monoie ancienne de l'Égypte & de l'Aſie.

Elle valoit 1 denier & $\frac{3}{10}$, monoie actuele de France, ſelon M. Pauſton dans ſa Métrologie.

Elle valoit en monoie ancienne des mêmes pays. 2 Périah.

Kodrantès, monoie des Romains ſous Conſtantin & ſes ſucceſſeurs. *Voyez* Assarson & Monoies.

ΚΟΙΝΟΝ ΑΣΙΑΣ, les *jeux communs* de la province d'Aſie. Les auteurs, les médailles & les marbres ont ſouvent fait mention de ces jeux publics, qui étoient célébrés principalement en l'honeur des empereurs romains, aux frais & dans les aſſemblées générales de la province d'Aſie. L'Aſiarque préſidoit à ces jeux; on les célébroit dans une des grandes villes de la province, à Épheſe, à Smyrne, à Sardes, à Pergame, &c. Ces *jeux communs de l'Aſie* furent célébrés à Cyzique en l'honeur de l'empereur Hadrien.

Quelques autres provinces de l'Orient avoient auſſi obtenu la permiſſion d'élever des temples, d'inſtituer des fêtes, & de célébrer des jeux publics en l'honeur des empereurs: on lit encore ſur les monumens, ΚΟΙΝΟΝ ΒΕΙΘΥΝΙΑΣ, ΚΟΙΝΟΝ ΓΑΛΑΤΩΝ: ΚΟΙΝΟΝ ΚΙΛΙΚΩΝ, &c.

KOKKION, pois chiche, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* Kération.

ΚΟΡΗ, *Voyez* Coph.

ΚΟΠΠΑΤΙΑC. *Voyez* Coppatsæ.

ΚΟΡΥΜΒΟC. *Voyez* Corymbe.

KOST, ſ. m., nom d'une meſure égyptiene. *Koſt*, *koſtus*. Un auteur arabe, nommé Sérapion, cité par le P. Kirker (*Œdip. Æg. t. II p. 2. p. 286.*) dit qu'elle valoit une livre romaine, plus deux tiers, ce qui fait vingt onces romaines. Aben Sira dit la même choſe. Il s'enſuit que le *koſt* eſt une livre de France, plus une once & demie, deux grôs & ſeize grains; en ſuppoſant que l'once romaine étoit d'un neuvieme plus foible que la nôtre.

KOZE, ſ. m., nom d'un dieu des Iduméens. Joſeph parle dans ſes antiquités judaïques, d'un certain Coſtobare, qui étoit d'une famille conſidérable parmi les Iduméens, & dont les ancêtres étoient toujours prêtres du dieu *Koze*.

Ce mot vient, ſelon quelques uns, du mot chaldaïque, qui veut dire *ſainteté*; la racine en hébreu, & en chaldaïque veut dire *ſaint*. Quelques uns écrivent *Coze* avec un C, parce que dans le grec il y a K, Κόζι, que nous changeons en un C dans le latin & dans nos langues modernes d'Europe. D'autres conſervent le K au nom de *Koze*, pour mieux marquer ſon origine hébraïque ou chaldaïque.

KRODO ou KRODON, ſ. m., nom d'un dieu ou d'une idole que les anciens Saxons honoroient. *Krodo*. Depuis qu'ils eurent embraſſé la religion chrétiene, le nom de *Krodo* devint un terme d'exécration, dont ils ſe ſervoient pour marquer qu'ils avoient quelque choſe en horreur. Crantzius (*Métropol. l. I. c. III.*) dit que *Krodon* étoit le Saturne des Saxons.

KRITÉ, grain d'orge, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* Sitarion.

KRUZMANN, ſ. m., divinité qui étoit autrefois adorée par les peuples qui habitoient ſur les bords du Rhin, près de Strasbourg. Il y a tout lieu de croire que ſous ce nom ils rendoient un culte à Hercule, que les Romains leur avoient fait connoître: c'eſt ce qu'on peut juger par la figure de *Kruzmann*, armée d'une maſſue & d'un bouclier, qui s'eſt conſervée dans une chapelle de l'Égliſe de ſaint Michel, juſqu'en 1525.

On ne ſait ce que cette ſtatue eſt devenue depuis ce temps; on prétend que le conſeil de la ville en fit préſent à Louvois, miniſtre de la guerre ſous Louis XIV.

ΚΤΙΣΤΗΣ, fondateur.

„ Les villes grecques déféroient, dit Caylus (*Rec. II. pag.* 185.), les honeurs divins à leurs fondateurs. Elles les adoroient comme des dieux & des héros, & leur conſacroient des temples des ſtatues, des jeux & des fêtes. On peut voir la XIe diſſertation du baron de Spanheim, qui raporte pluſieurs preuves de cet uſage. *Diſſ. de Præſt. & uſu numiſm. tom. I. pag.* 360.) Ces mêmes villes décernoient par reconoiſſance à d'illuſtres bienfaicteurs, les honeurs & le titre de fondateur de la ville, ΩΣ ΚΤΙΣΤΗ. Hiéron I, roi de Syracuſe, ayant établi une nouvele Colonie à Catane (*Diodor. Sic. lib. XI.*), la ville lui décerna les honeurs héroïques dûs au fondateur d'une ville. Démétrius, fils d'Antigone, après avoir fait conſtruire de nouveaux édifices à Sicyone, donna la liberté au peuple; on lui décerna

les honeurs divins, de ſacrifices, des fêtes, des jeux, en un mot, toutes les cérémonies inſtituées pour les fondateurs (*Diodor Sic. lib. XX.*) „.

„ Braſidas, général des Lacédémoniens, ayant été tué dans la bataille qu'il gâgna près d'Amphipolis, & qui délivra la ville de la domination des Athéniens, les Amphipolitains (*Thucyd. lib. V.*) lui décernerent les honeurs dûs à un héros, ΩΣ ΗΡΩΙ, & lui conſacrerent, comme au fondateur de la colonie, ΩΣ ΟΙ ΚΤΙΣΤΗ, des jeux & des ſacrifices anniverſaires. Sous la domination romaine, les villes greques, par reconoiſſance ou par flaterie, déférerent aux empereurs les honeurs héroïques comme à leurs fondateurs; les villes de Clazomene & de Téos firent graver ſur leurs monoies la tête d'Auguſte, avec le titre de fondateur. ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΚΤΙΣΤΗΣ.

La ville d'Abydus honora l'empereur Hadrien, comme ſon ſauveur & ſon fondateur, ΣΩΤΗΡΑ ΚΑΙ ΚΤΙΣΤΗΝ; Smyrne lui décerna les mêmes honeurs, ΣΩΤΗΙ ΚΑΙ ΚΤΙΣΤΗ; la ville de Thyatire proclama l'empereur Caracalla ſon fondateur, ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ ΚΤΙΣΤΗΝ. (*Spon. voyag. t. III. part. II. pag.* 43. *ibid.* 44, *pag. ibid. part. I. pag.* 118.)

La flaterie des Grecs fut portée à un tel excès, qu'ils acorderent les honeurs divins non ſeulement aux empereurs, mais encore aux perſones d'une condition privée. Marcus Agrippa, gendre & favori d'Auguſte, avoit mérité par ſes excellentes qualités l'amour & l'eſtime de tout l'empire; Mytilene, la ſeconde métropole des villes éoliennes, lui décerna les honeurs divins & le titre de *fondateur*: on lit encore l'inſcription que cette ville fit graver ſur le piédeſtal de la ſtatue qu'elle lui érigea. (*Chiſhull. Ant. Aſiat. p.* 186.)

ΟΔΑΜΟΣ
ΘΕΟΝ ΣΩΤΗΡΑ ΤΑΣ ΠΟΛΙΟΣ ΜΑΡΚΟΝ
ΑΓΡΙΠΠΑΝ ΤΟΝ ΕΥΕΡΓΕΤΑΝ ΚΑΙ
ΚΤΙΣΤΑΝ.

Le peuple (honore) *le dieu, ſauveur de la ville, Marcus Agrippa, bienfaiteur & fondateur.*

La ville de Cume, la premiere des villes éoliennes, porta plus loin la flaterie ou la reconoiſſance; le peuple vouloit conſacrer un temple & des ſtatues à Labéon, l'un de ſes magiſtrats, & le proclamer fondateur. Labéon refuſa ces honeurs divins, & ſe contenta des honeurs ordinaires, qui lui furent déférés par le décret du ſénat & du peuple, qu'on lit ſur un marbre du roi „. *Voyez* FONDATEURS.

L a. Étoit une lettre numérale & ſignifioit cinquante :

Quinquies L denos numero deſignat habendos.

Une ligne horizontale placée au deſſus de L, lui donne une valeur mille fois plus grande : $\bar{L}$ vaut 50,000.

L fut choiſie pour marquer 50, parce qu'elle eſt la moitié du C carré, [, qui ſignifie 100, & qui eſt formé de deux L, l'une droite, L, & l'autre renverſée, Γ, placées l'une ſur l'autre.

L, dans les inſcriptions, eſt l'initiale de *Lucius*.

LL, dans les inſcriptions, ſignifie *Libens Libens*, ou *Libentiſſime*, ou *Lucii Libertum*, ou *Lucii Libertam*, ou *Libra* & *libra*, ſynonymes de *dupondius*.

On trouve ſouvent dans les auteurs LLS barrées, avec une expreſſion numérique ; c'eſt un ſigne abrégé qui ſignifie *ſextertius*, le petit ſeſterce, ou *ſextertium*, le grand ſeſterce. Celui-ci valoit deux fois & une demi-fois, le poids de métal que les Romains appeloient *libra* (balance) ou *pondo*, comme on le prétend communément, quoiqu'il y ait lieu de croire que c'étoit plutôt *pondus* ou *pondum* (peſée) ; c'eſt pour cela qu'on le repréſentoit par LL, pour marquer les deux *libra*, & par S, pour déſigner la moitié, *ſemis*. Cette *libra*, que nous traduiſons livre, valoit cent deniers (*denarius*) ; & le denier valoit 10 *As*. Le petit ſeſterce valoit le quart du denier, & conſéquemment deux *As* & un demi-*As* ; en ſorte que le *ſextertius* étoit à l'*As*, comme le *ſextertium* au *pondus*. C'eſt l'origine de la différence des genres : *as ſextertius*, ſyncope de *ſemiſtertius*, & *pondus ſeſtertium*, pour *ſemiſtertium*, parce que le troiſieme *As* ou le troiſieme *pondus* y eſt pris à moitié. Au reſte, quoique le même ſigne LLS déſignât également le grand & le petit ſeſterce, il n'y avoit jamais d'équivoques ; les circonſtances fixoient le choix entre deux ſommes, dont l'une n'étoit que la millieme partie de l'autre.

L (*numiſmatique*).

L'L latine trouvée ſur un grand nombre de médailles greques d'Égypte & d'ailleurs, a donné beaucoup d'exercice aux ſavans. Comme elle eſt toujours jointe à des lettres viſiblement numérales, nous ne connoiſſons que Caſaubon, qui l'ait priſe pour un trait de ſéparation d'écriture plutôt que pour une meſure de temps. Le P. Pétau ne ſait ſi c'eſt la marque d'une année ou de quelque choſe d'annuel. Le P. Hardouin penſe que ce pourroit être un gamma Γ renverſé. C'eſt ſur quoi, comme ſur pluſieurs autres articles, il a ſavamment été réfuté par le cardinal Noris. Scaliger, ſuivi de Reinéſius, ne voit dans cette L que des luſtres. La plupart lui font ſignifier l'année du regne d'un prince, ou de toute autre époque. Ceux-ci ſe partagent en deux opinions. Salvini ſuppoſe que cette lettre veut dire ἔτος, année. Ainſi ce ſeroit un véritable E, auquel il manqueroit deux traits. Par-là diſparoît l'L myſtérieuſe. Mais eſt-il croyable, que ſur un ſi grand nombre de médailles d'Égypte & de Syrie, ſans parler des inſcriptions lapidaires, on ait doublé conſtamment deux traverſes de l'E ?

L'opinion la mieux apuiée & la plus ſuivie, quoique traitée avec beaucoup de mépris par Scaliger & Caſaubon, rend L par le terme λυκάβας. Ce mot chez les Grecs ſignifioit année ; nous en avons pour garans Élien & Macrobe. Nous pourions même ajouter Homere, qui l'emploie en ce ſens, & une épigramme de l'Anthologie (*lib. I. c. XCI.*), & pluſieurs anciens monumens grecs.

Cette initiale de *Lycaba* a quelquefois la figure d'un ⅃ renverſé.

Caſaubon taxoit le ſentiment contraire au ſien, d'ineptie & d'abſurdité. „ Se ſeroit-on, dit-il, ſervi ſur des monoies d'une expreſſion poétique, & ſi éloignée de l'uſage, en ſe contentant même de la marquer par une ſeule lettre ? Mais le terme *Lycabas* n'eſt poétique, que parce qu'il eſt ancien. On a ſouvent affecté de conſerver les vieilles modes ſur les monoies. Ce mot pouvoit être très commun en certains pays : il étoit d'ailleurs lié avec la ſuperſtition, comme on le verra bientôt. Quelle néceſſité d'ailleurs de ſe ſervir de deux traits en équerre, pour ſéparer ou ou deux chifres du reſte de l'écriture ; au lieu d'employer ces mêmes traits, pour marquer en abrégé l'année, qu'il faut toujours ſous entendre ſuivant ſon avis ? Ne valoit-il pas mieux l'exprimer par un E ou par une L ?

Quoique le nombre des inſcriptions où ſe trouve l'initiale de *Lycabas*, ne ſoit pas auſſi grand à beaucoup près que celui des médailles ; Maffei en cite une, qu'il avoit ſous les yeux, dans laquelle le caractere L, pour ſignifier *Lycabas*, eſt répété plus d'une fois. L'antiquité du mot répond

à celle de la lettre. Telle étoit en effet chez les Grecs ſa premiere forme. Outre le reſpect pour les anciens uſages, qui aura fait retenir ce caractere, Maffei prouve, d'après le cardinal Noris, que la crainte d'une équivoque a pu engager les Grecs à donner à l'L la préférence ſur le Λ, depuis qu'ils eurent commencé à ſe ſervir du dernier comma d'un ſigna numérique. Qu'on eût écrit, par exemple, ΛΒ pour λυκάβαντος β, on auroit douté, s'il falloit interpréter ces deux lettres, *anno* 32, ou *anno ſecundo*. Du moins auroit-on été forcé de mettre de ſuite deux Λ, qui auroient eu deux ſignifications différentes: ce qui auroit cauſé un embâras plus conſidérable. Au moyen de l'L toute ambiguité ceſſe. Gori ſoupçone que l'L ſe trouvant ſeule dans les monumens étruſques, pouroit avoir la même acception, & ſignifier les années de la vie des perſones dont ils annoncent la mort.

Voici les paſſages des auteurs cités plus haut, dans leſquels on lit le mot *Lycabas* . . . Διὰ τοῦτο εἰς τιμὴν τοῦ ζῴου τοῦτο καὶ τὸν ἐνιαυτὸν λυκάβαντα εἶναί φασί τινες: *ſunt qui exiſtiment in honorem animalis (lupi) annum lycabanta nominari* . . . . *Elien*.

Macrobe . . . . . *Annum quoque veteriſſimi græcorum* λυκάβαντα eppellant διὰ τὸ τοῦ λύκου, *id eſt ſole ſcandente* ἢ μετρεῖσθαι. Λύκον *autem ſolem vocari etiam Lycopolitana Thebaidos civitas teſtimonio eſt: quæ pari religione Apollinem itemque lupum, hoc eſt* λύκους, *colit, in utroque ſolem venerans* . . . . *ipſos quoque* λύκους ἀπὸ τοῦ λύκου, *id eſt, a prima luce appellatos quidam putant*. SATURN. lib. c. 17.

Τῷ δ' αὐτῷ λυκάβαντι ἱκέσθαι οἶδεν Ὀδυσῆα. *Hoc ipſo anno huc veniet Ulyſſes*. — *Odyſſ.* ξ. *Homeri* . . . . . Voici enfin deux épitaphes greques où ce mot ſe trouve: Ἑπτὰ μόνους λυκάβαντας δύω ἢ μῆνας ἔζησα: *ſeptem tantum annos gemine cum menſe peregi*. FABRETTI p. 425. . . . Ἕβδομον εἰς δέκατον τὸ βίου λυκάβαντα τέρασα: *dum vitæ excurrit decimus mihi ſeptimus annus*. THES. GRUT. p. 1036.

I. On peut partager en neuf ſéries toutes les L des marbres, médailles & manuſcrits.

La I^e^ ſérie de l'L preſque en forme d'V, dont le côté droit eſt néanmoins plus court que l'autre, remonte pluſieurs ſiecles avant J. C. Elle a ſa haſte, 1° inclinée vers la gauche; 2° perpendiculaire; 3° tranchée; 4° penchée vers la droite.

La IIe reſſemblant au *b* a déja cours trois ſiecles avant l'incarnation. 1° Pointe inférieure très aiguë; 2° traverſe preſqu'en ∽ couchée, plus recourbée en deſſus, &c.; 3° horizontalement cummencée, avant de ſe courber &c.; 4° arondie ſans angle; 5° rondeur plus ample, relativement à la haſte; 6° courbure légere; 7° furt relavée, &c.; 8° baſe en S couchée; 9° tirant peo ſur le *b*, quolque concava en deſſus par la traverſe.

La IIIe ſe borne preſqua aux figures les plus régulieres & les plus communes. Elle date depuis la haute antiquité juſqo'à la fin du moyen âge. 1° L aux extrémités rondes ne paroiſſent guere depuis J. C.; 2° tranchées élégament, premier âge; 3° moins régulièrement; 4° non tranchées par le bas; 5° à ſommets avancés vers la droite, on preſque en C, deſeend à peine au VIe ſiecle.

La IVe empronte la figura du Z; l'L employée ſous eette forme deux ſiecles avant J. C., l'étoit encore au XIIe; 1° à angles droits; 2° aign & droit; 3° aigu; 4° droit & obtus; 5° aigu & obtus; 6° en zigzag; 7° traverſe courbée en deſſous; 8° en ∽, ſommet arondi; 9° L en forme de 2 ou d'ᔕ.

La Ve abaiſſe ſa traverſe on ſa baſe. Preſque tous ees caracteres ſont très anciens. Il en eſt qui remontent quelques ſiecles au deſſus de l'ere chrétiene. Tels ſont la plupart de celles des 3e & 4e ſous séries. Il en eſt auſſi qu'on peut rejeter vers le Xe ſiecle; telles ſont qoelques-unes des 1e & 6e ſubdiviſions. Preſque toutes les autres ne deſcendent pas plus bas que le VIIe. 1° haſte perpendiculaire, baſe oblique; 2° toutes deux obliques; 3° baſe en ∽; 4° en zigzag; 5° notablement courbée en deſſous; 6° peu; 7° plus vers la ganche; 8° vers la droite en deſſus.

La VIe série a ſes L en Λ, on pen s'en faut. A peine ſe rencontrent-elles avant le Ve ſiecle, & elles ne deſcendent guere en deçà du IXe. On trouve néanmoins quelques L de la 1e ſous série, pluſieurs ſiecles avant J. C. & quelques-unes de la derniere au Xe; 1° an chévron briſé; 2° en Λ; 3° grand côté à gauche; 4° à droite; 5° côté ſa traverſant; 6° L en ligne perpendiculaire tranchée à droite par le milien.

La VIIe grande série n'eſt occupée que par des L contournées on renverſées, tournées vers la gauche; 1° à angle obtus; 2° droit; 3° aigu; 4° en C carré, contourné; 5° en Γ. Les quatre premieres ſous-séries ſont propres aux ſiecles antérieurs & poſtérieurs à la naiſſance de J. C. excepté l'L perlée; la 6e depuis le IVe juſqo'au Xe.

La VIIIe ne renferme qua des L ſemblables, on preſque ſemblables à des Λ. Ce ſeroit les dégrader que de les abaiſſer au deſſous du IVe ſiecle; 1°. baſe oblique; 2° un peu creoſée en deſſous; 3° en voûte; 4° en anere; 5° horizontale; 6°. L an U.

La IXe apartient toute entiere au guthique muderne; 1°. L en C anguleux par le dos; 2°. ſommets en etoiſſant, &c. 3° en grife; 4° L à baſe courbée en dehors; 5° en dedans; 6° armées d'un éperon; 7° abaiſſées par la tête vers la droite; 8° très maſſives; 9° à baſes élevées au deſſus des têtes; 10° en funrche, on recurbées. (*Nouvele Diplomatique*, *II*. 223.)

LABARUM, enſeigne, étendard qu'on portoit devant les empereurs romains à la guerre. C'étoit une longue lanea, traverſée par un bâton, duquel pendoit un riche voile de couleur de pourpre, orné de pierretias & d'une frange à l'en-

tour. Il y avoit un aigle peinte, ou tiſſue d'or ſur le voile juſqu'à Conſtantin, qui y fit mettre une croix, avec un chifre ou monogramme qui marquoit le nom de Jéſus Chriſt, & qui étoit acompagné de ces deux lettres A & Ω, pour ſignifier que Jéſus-Chriſt eſt le commencement & la fin de toute choſe: Quelquefois au deſſus du voile s'élevoit une couronne, au milieu de laquelle étoit renfermé le monogramme de Jéſus-Chriſt. De la traverſe pendoit un morceau d'étoſe précieuſe en carré, ſur lequel Conſtantin fit mettre ſa figure en or, & celles de ſes enfans. On ne les voit pas néanmoins ſur les médailles. L'empereur choiſit enſuite cinquante hommes des plus braves & des plus pieux de ſes gardes, qui eurent la charge de porter le *labarum* tour-à-tour. (*Voyez* Suétone dans Auguſte, c. X. la vie de Conſtantin par Euſebe, l. I. c. XXVII & XXVIII. l. II. c. VIII. Prudence, l. I. contre Symmaque, v. 488. Cujas.) On dit que Conſtantin donna cet étendard à ſes troupes, à l'occaſion d'un prodige qui lui arriva en allant combatre Maxence; il vit dans l'air une croix avec ces mots grecs: ΕΝ ΤΟΥΤΩ ΝΙΚΑ, c'eſt-à-dire, *vainquez par ce ſigne*. On voit pourtant au revers des médailles des deux Licinius, le pere & les fils, un *labarum*, avec la figure d'une croix au ſommet de la pique, ou haſte de cet étendard. Triſtan, dans ſon troiſieme tome (*pag.* 485.) conjecture que Licinius & ſon fils ſe ſervirent du *labarum*, pour contenter Conſtantin pendant le temps de leur réconciliation; que le pere agiſſoit ainſi par une complaiſance forcée, craignant Conſtantin, & le fils par obligation & inſtruction, comme étant nouri dans le chriſtianiſme par ſa mere Conſtantia, ſœur de Conſtantin.

Les Romains avoient pris cet étendard des Germains, des Daces, des Sarmates, des Pannoniens, des Arméniens, nations qu'ils avoient vaincues. On prétend que Conſtantin eſt le premier qui le donna pour étendard aux troupes romaines. Ainſi, quand on le voit ſur les médailles d'Auguſte & des empereurs qui ont précédé Conſtantin, ce n'eſt point un étendard romain; mais l'étendard de quelque nation vaincue par l'empereur, pour qui la médaille a été faite. Il paroît néanmoins par Tertullien, dans ſon apologétique, qu'avant Conſtantin les enſeignes militaires raſſembloient à une croix, de laquelle pendoit un morceau d'étoſe, & que par conſéquent, à la couronne près & au monogramme de Jéſus-Chriſt, c'étoit la même choſe que le *labarum*; & qu'ainſi Conſtantin ne fit qu'y ajoutter ces deux choſes à l'occaſion qu'on a dite.

Le nom de *labarum* n'eſt connu que depuis Conſtantin.

Grégoire de Nazianze dit que le *labarum* étoit ainſi nommé, parce qu'il finiſſoit les travaux, comme ſi ce mot venoit de *labor*. Mais on a très-bien remarqué que cet étendard étant venu des nations barbares, on chercheroit inutilement ſon nom dans les langues greque ou latine. Quelques-uns dérivent ce mot d'λαὸς βίου, qui ſignifie *piété*; d'autres le tirent de λαβεῖν, *prendre*. Fullerus (*Miſcel. l. IV. c. XII.*) croit que ce nom eſt fait de λάφυρον, *dépouilles*, en changeant υ en α, comme dans *calix* formé de κύλιξ, & qu'il fut donné à cet étendard; ainſi le *labarum* étoit λάφυρον, une dépouille de l'ennemi.

LABBACUS, roi de Thebes, étoit petit fils de Polydore, petit fils de Cadmus, & pere de Laïus. *Voyez* CADMUS, LAÏUS.

LABDA, fille d'Amphion, étant boiteuſe, ne trouva perſone dans la famille des Bacchides, dont elle étoit, qui voulût l'épouſer; elle eut recours à l'oracle, qui lui prédit qu'elle ſeroit mere d'un fils qui uſurperoit la ſouveraine autorité à Corinthe, & s'en ſeroit reconoître roi. Peu de temps après, elle ſe maria à Échéon, fils d'Échécrate, citoyen de Corinthe, & en eut un fils, nommé Cypſelus. Les corinthiens, inſtruits de l'oracle que *Labda* avoit reçu, voulurent faire mourir cet enfant. *Labda*, pour le dérober à leur fureur, le cacha dans une meſure de blé, que les Grecs appelent cypſele, dont l'enfant prit le nom.

LABDACISME, ſ. m., mot gree qui déſigne une eſpece de graſſeyement dans la prononciation. Ce défaut n'étoit point déſagréable dans la bouche d'Alcibiade & de Damoſthene, qui avoient trouvé moyen de ſuppléer par l'art, à ce qui leur manquoit à cet égard du côté de la nature.

Les dames romaines y mettoient une grâce, une mignardiſe, qu'elles affectoient même d'avoir en partage, & qu'Ovide approuvoit beaucoup; il leur conſeilloit ce défaut de prononciation, comme un agrément ſortable au beau ſexe; il leur diſoit ſouvent: *in vitio decor eſt quadam male reddere verba*.

LABDACUS; fils de Phœnix, roi de Thebes, fut pere de Laïus.

LABEO, ſurnom de la famille FABIA, qui déſignoit des levres d'une grôſſeur extraordinaire.

LABIA fut aimée de Neptune, qui la rendit mere de la nymphe Rhodus. *Voyez* RHODUS.

LABIENUS, ſurnom de la famille ATIA.

LABRADEUS, ou *LABRANDEUS*, nom qu'on donnoit à Jupiter, dans la Carie, où il porte la hache, dit Plutarque (dans ſes queſtions greques), au lieu de la foudre ou du ſceptre, pour la raiſon qui ſuit. Après qu'Hercule eut vaincu l'Amazone Hyppolite, il lui enleva ſes armes, entre leſquelles étoient une hache, dont il fit préſent à Omphale. De cette princeſſe elle paſſa aux rois de Lydie, qui la porterent au lieu de ſceptre, juſqu'à ce que dans la défaite de Candaule, dernier roi de Lydie, elle tomba entre les mains des Cariens, qui firent une

ſtatue à Jupiter, & lui mirent cette hache à la main.

LABRATUM oſculum, uſage d'honorer les dieux, les empereurs, le peuple, ou leurs ſtatues & portraits, en baiſant ſes propres mains. *Voyez* ADORATION.

LABURUS. Muratori (1986. 10. *Theſ.*) rapporte l'inſcription ſuivante, gravée en l'honneur de *Laburus*, divinité dont il n'eſt fait ailleurs aucune mention:

LABURO
REVOT
SACR
M. MARCELL.
FIL. ET
M. VIBIUS
MARCELLUS
V. F.

LABYRINTHES. On compte dans les merveilles du monde les *labyrinthes*, par où l'on entend celui du lac Moëris, en Égypte, & celui de Crete, qui, ſelon Pline, ne faiſoit que la centieme partie de celui d'Égypte. Celui-ci méritoit mieux le nom de merveille du monde, qu'aucune de celles qu'on a miſes de ce nombre. „ Ce monument, dit Hérodote, fut fait par les douze rois qui régnerent enſemble en Égypte; ils firent ce *labyrinthe* un peu au deſſus du lac Moëris, auprès de la ville des Crocodiles. Je l'ai vu, continue-t il, & je l'ai trouvé plus merveilleux que je ne puis l'exprimer. Si quelqu'un vouloit le bien conſidérer, & le comparer aux plus beaux ouvrages des Grecs, même au temple d'Épheſe & de Samos, il les trouveroit, ſoit pour le travail, ſoit pour la dépenſe, beaucoup inférieurs à ce *labyrinthe*. . . . Il y a dans ce merveilleux ouvrage douze grandes ſalles couvertes, dont les portes ſont oppoſées les unes aux autres: ſix de ces ſalles ſont poſées du côté du Midi, ſur le même rang, & ſix du côté du Septentrion; le même mur les environne par-dehors. Il y a trois mille chambres, dont la moitié eſt ſous terre, & l'autre moitié ſur celle-ci. Dans celles de deſſous étoient les ſépulcres des rois qui avoient bâti le *labyrinthe*, & ceux des crocodyles ſacrés; on ne permettoit à perſone de les voir. Pour les chambres d'en-haut, elles paſſent tout ce qui a été fait par la main des hommes. Il y a des iſſues par les toits, & des contours, des circuits de différentes maniere, pratiqués dans les ſalles avec tant d'art, que nous en étions épris d'admiration. On paſſe des ſalles dans les chambres, & des chambres dans d'autres apartemens: tous ces apartemens ont des toits de pierres, & ſont tous ornés d'ouvrages en ſculpture, faits ſur les murs mêmes. Chaque ſalle eſt bordée d'un colonade de belle pierre blanche. Pomponius Méla en fait une deſcription plus courte, qui ajoute pourtant à celle d'Hérodote. Ce *labyrinthe*, ouvrage de Pſammétiens, contient trois mille epartemens & douze palais dans une ſeule enceinte de murailles; il eſt bâti & couvert de marbre. Il n'y a qu'une ſeule deſcente; mais au dedans, il y a une infinité de routes par où l'on paſſe & repaſſe, en faiſant mille détours, & qui jettent dans l'incertitude, parce que l'on ſe trouve ſouvent au même endroit. Après avoir tourmoyé, on ſe trouve au même lieu d'où l'on étoit parti, ſans ſavoir comment ſe tirer de là „.

„ Le ſoulévement des Égyptiens, dit M. Paw, qui entreprirent de raſer le *labyrinthe*, étoit une fureur de religion très-répréhenſible. Mais il n'y a pas de doute que ce ne ſoit ſous les Romains qu'on vit éclater ce fanatiſme; & c'eſt entre le regne d'Auguſte & celui de Veſpaſien ou de Tite, que le *labyrinthe* fut en partie démoli: car Strabon en parle comme d'un ouvrage, qui n'avoit pas eſſuyé la moindre violence, & Pline dit qu'il avoit été ſingulierement maltraité par ceux qui habitoient la ville d'Hereule, & ſes environs. Par-là on voit clairement que c'eſt depuis l'époque du voyage de Strabon, que cet édifice avoit tant ſoufert. Et c'eſt encore là un déſordre que les Romains auroient pu prévenir, s'ils avoient voulu „.

„ Le goût des prêtres égyptiens pour les myſteres & les énigmes paſſa au peuple, & fit une partie de ſon caractere. Je ne nie point que les députés des provinces, ou des nômes, n'aient pu de temps en temps traiter dans leur aſſemblée des afaires de la derniere importance, & qu'il ſouvenoit de tenir très-ſecretes; mais il faut avouer auſſi qu'il n'a pu tomber que dans l'eſprit des Égyptiens, de faire aſſembler ces députés dans un *labyrinthe*, où avant que de parvenir aux ſalles, il falloit traverſer des allées auſſi obſcures que des caveaux, comme Pline s'en explique en termes non équivoques; *majore autem in parte*, dit-il, *tranſitus eſt per tenebras*. (*lib. XXXVI. cap. XIII.*) „

„ Il ſeroit aujourd'hui impoſſible de donner une idée préciſe du *labyrinthe*, ſoit par le moyen d'un plan, ſoit par le moyen d'une deſcription. Car les ſavans de l'Europe ne ſauroient ſe flater d'avoir acquis des notions bien claires ſur le *labyrinte*, dont il doit certainement exiſter des ruines très-conſidérables; mais les voyageurs ne les cherchent point où elles ſont, & s'égarent tous en allant trop à l'Oueſt. On pardone volontiers à un homme tel que Paul Lucas, qui ne ſavoit pas écrire, & à Fourmont ſon rédacteur, d'avoir pris les maſures du château de Caron pour les débris du *labyrinthe*; mais que le P. Sicard & Pococke ſoient auſſi tombés dans cette erreur, c'eſt ce qui a lieu de

nous

nous ſurprendre. Ce prétendu château de Caron, dont nous avons vu différens plans, ſemble avoir été une chapelle de Sérapis, qui n'a ni pyramide, ni enceinte apparence de dédale, ni même cent pieds de long; tandis que Strabon aſſure que ceux qui montoient ſur la terraſſe du *labyrinte*, voyoient autour d'eux comme une campagne de pierres taillées, & terminée par un édifice de figure pyramidale „.

Le *labyrinthe* de l'Île de Crete, fut bâti ſur le modele de celui d'Égypte. Dédale en fut l'architecte par l'ordre de Minos, pour y enfermer le minotaure. Dédale y fut enfermé lui même avec ſon fils. „ Ce *labyrinthe*, dit Virgile, par ſes ſentiers obſcurs, & par mille routes ambiguës, égaroit, ſans eſpérance de retour, tous ceux qui s'y engageoient „. *Voyez* ARIADNE, DÉDALE, MINOTAURE. Ce *labyrinthe* étoit placé auprès de la ville de Gnoſſe.

Les hiſtoriens parlent d'un troiſieme *labyrinte* dans l'île de Lemnos; & d'un quatrieme en Italie, bâti par Porſenna, roi d'Étrurie, qui voulut ſe faire un magnifique tombeau.

LABYRINTHE (un) ſur les médailles, eſt le ſymbole de Crete en général, & de Gnoſſus en particulier.

LAC. *Voyez* LACS.

LACANIÆ, en Cilicie. ΛΑΚΑΝΑΤΩΝ.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont:

RRR. en bronze . . . . . *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

LACÉDÉMON, fils de Jupiter & de la nymphe Teygete, & frere d'Hymere, ayant épouſé Sparte, fille d'Eurotas, roi de la Laconie; & ayant hérité du royaume par ce mariage, il donna à la ville capitale ſon nom & celui de ſa femme; en ſorte que les anciens donnent aſſez indifféremment à cette ville le nom de Sparte & de *Lacédémone*. Ce fut *Lacédémon* qui, le premier, conſacra un temple aux muſes. Il eut après ſa mort un monument héroïque dans le Laconie.

LACÉDÉMONE, en Laconie. ΛΑ & ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RR. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires ſont:

Une Diote, avec les bonets des Dioſcures. — Un caducée terminé en maſſue. — Un foudre ailé. — Un aigle poſé. — Deux Diotes. — Une chouette. — Une lyre.

Soumiſe aux Romains, cette ville a fait frapper, ſous l'autorité de ſes préteurs, des médailles impériales greques en l'honneur d'Auguſte, de Néron, d'Hadrien, d'Antonin Pie, de M. Aurele, de Commode, de Géte.

LACEDÆMONIA (ſurnom de Junon) étoit la divinité tutélaire de Sparte.

LACERNE (la) étoit une eſpece de manteau qu'on mettoit par-deſſus le toge, & quand on quitoit le toge, par-deſſus le tunique; on l'attachoit avec une agrafe ſur l'épaule, ou par-devant. Elle fut d'abord courte, preſqu'autant que la chlamyde; enſuite on l'allongea. Les pauvres en portoient conſtamment pour cacher leurs haillons; & les riches en prirent l'uſage pour ſe garantir de la pluie, du mauvais temps, ou du froid aux ſpectacles, comme nous l'apprenons de Martial (XIV. 137.):

Amphitheatrales nos commendamus ad uſus,
Quum tegit algentes alba lacerna togas.

L'uſage des *lacernes* étoit fort ancien dans les armées de Rome, tous les ſoldats en avoient. Ovide (*liv. II. des faſtes. v.* 745.) nous apprend que Lucrece preſſoit ſes eſclaves d'achever le *lacerna* de ſon mari Collatinus, qui aſſiégeoit Ardée:

Mittenda eſt domino, nunc nunc properate, puellæ,
Quam primum noſtra facta lacerna manu.

Mais ſur la fin de la république, le mode s'en établit à la ville comme à l'armée, & cette mode dura pour les grands juſqu'au regne de Gratien, de Valentinien & de Théodoſe, qui défendirent aux ſénateurs d'en porter en ville. Les femmes même s'en ſervoient le ſoir, & dans certains rendez-vous de galanterie: le *clara lacerna* d'Horace (*Satyr. VII. lib.* 2. *v.* 49.), c'eſt-à-dire, le manteau tranſparent vaut tout autant pour leçon du texte, que la *clara lucerna*, le lampe allumée de Lombin.

Il y avoit des *lacernes* à tout prix. Martial parle de quiques-unes qu'on achetoit juſqu'à dix mille ſeſterces. Ce qui ne doit pas étoner, puiſqu'il y en avoit de pourpre. Juvénal le dit expreſſément (*Satyr. v.* 27.):

Criſpinus, Tyrias humeris revocante lacernas.

Mais ordinairement elles étoient faites de laine commune, groſſiere & ſans teinture. Les Gaulois en fabriquoient pour les Romains. (*Juvenal. ſat. IX.* 28.):

. . . . . *Pingues aliquando lacernas*
Munimenta togæ, duri, craſſique coloris,
Et male percuſſas textoris pectine Galli
Accipimus . . . . . .

Le *lacerna*, que Pline (*l. XVIII. cap. XXV.*) nomme manteau d'hiver, fut d'abord propre aux chevaliers. Juvenal (*Sat. I. v.* 25.) nous apprend qu'elle s'attachoit ſur l'épaule avec une agrafe. (*Claud. 6.*) Suétone raconte que les chevaliers, pour faire honneur à Claude, à ſon entrée au ſpectacle, quitterent le *lacerna*.

Ce manteau reſſembloit pour la forme au *pa-*

ludamentum des généraux, puiſqu'on lit dans Paterculus, que Caſſius voyant approcher des troupes, qu'il prenoit pour des ennemis, s'enveloppa la tête de la *lucerna*: elle lui tenoit lieu du *paludamentum*. Elle étoit d'une étoſe plus forte que le *ſagum*; ſon uſage, ſelon Pline étoit de réſiſter à la pluie.

Sanmaiſe (*in Tertul. lib. de pallio note*, *fol.* 76.), Ferrarius (*de re veſt. part. II. lib. I. cap.* 1. 25.), & Bellori (*Colonna Antonia*, *fol.* 65.) font reſſembler la *lacerna* à la *chlamyde*, mais ils lui donnent plus de longueur. Albert Rubens (*de re veſt. lib. I. cap. VI.*) le ſuppoſe plus étroite & plus courte que la *penula*. Ces deux ſentimens ſont vrais. Du reſte, quelques bas-reliefs de l'arc de Traian, placés dans celui de Conſtantin, repréſentent ce prince à la chaſſe, & ſacrifiant dans un bois; il eſt vêtu d'une ample *chlamyde*, dont la coupe ſupérieure eſt ramenée ſur la tête, comme la toge des ſacrificateurs. La *lacerna* fut d'abord un manteau d'étoſe groſſiere, puis d'une étoſe fine & légere (*Juvenal. ſat.* I. *v.* 25.): elle devint un habillement de luxe, lorſqu'on commença à s'en ſervir pour manteau de ville, ce qui n'arriva point avant le temps de Cicéron (*Perrarius, de re veſt. pars II. lib. I. cap. I.*)

Il y avoit une *lacerna cucullata* celtibérienne. Quelques figures de l'arc de Septime-Sévere (*veteres arcus Auguſtorum*, *tab. C.*) portent un ſagum garni de capuchon. Bellori (*Colon. Ante. fol.* 56.) l'appele *lacerna cucullata*, ou cape eſpagnole. Cependant des monumens égyptiens, étruſques & autres raportés par Caylus (*Recueil d'Antiquités*, *tom. V. pl.* 16. 45.), font voir que l'uſage de la cape étoit trop ancien & trop général pour l'attribuer excluſivement aux eſpagnols. D'ailleurs, Juvenal (*Sat. VIII.*) dit que les Gaulois aquitaniens en avoient l'uſage.

Il eſt vrai que le capuchon ſe trouve communément ataché à la tunique, & que les figures dont parle Ciaconus, le portent lié, non pas au *pallium* ou à la *palla*, comme il s'explique; mais ataché au *ſagum* ou à la *lacerna* (que nous avons trouvé être de la même forme, mais plus alongée que le ſagum & la chlamyde.) C'eſt de cette façon qu'elle pouroit faire diſtinguer les capes eſpagnoles.

Juvenal (*Sat. III. v.* 196) attribue le *cucullus*, ou la cape, aux Marſes & aux Sabins, peuples auſteres, & vivant continuélement expoſés aux injures de l'air: mais la penſée du poëte n'eſt point que le *ſagum cucullatum* ait été tellement particulier aux Marſes & aux Sabins, que dans d'autres parties de l'Italie, les matelots, les laboureurs & autres gens du peuple vivant durement, ne s'en ſoient auſſi ſervi. Il cite ſeulement les Marſes & les Sabins, parce qu'ils étoient les peuples les moins corrompus de l'Italie. Pour cette raiſon il leur ſuppoſe un habillement auſſi éloigné du luxe général, que le *ſagum cucullatum* pouvoit différer des habillemens uſités à Rome, & dans les autres villes les plus opulentes de l'Italie.

Les habitans de la côte Septentrionale de l'Afrique, portent encore la *lacerna cucullata*, c'eſt-à-dire, un large manteau auquel eſt ataché un capuchon. *Voyez* CHLÆNA, CIRRATÆ, PENULA.

LACERT, *lacertus* ou *dracunculus*, poiſſon du genre des eſoliongymes, dont les Romains faiſoient un grand cas dans les feſtins. Ils le plongeoient dans une ſaumure, & en mangeoient la queue de préférence; c'eſt la partie de ce poiſſon dont Martial (7. 77. 1.), & Juvenal (XIV. 133.) font une mention particuliere. Le premier dit: *dum Senitani ponatur cauda lacerti*; & le ſecond . . . . *conchen eſtivam cum parte lacerti*.

LACERTUS, pâtiſſerie formée en poiſſon-lacert, ou en lézard. Apulée (*Met. X.*) parle de cette friandiſe: *hinc panes*, *cruſtula*, *lucunculos*, *hamos*, *lacertulos*.

LACHÉSIS, une des trois Parques, celle qui filoit tous les événemens de la vie, ſuivant cette expreſſion de Juvenal (*liv. I. ſatyre VII.*), pendant que *Lachéſis* a encore de quoi filer, pour dire, pendant que nous vivons encore. *Voyez* PARQUES.

„ *Lachéſis* paroît ſur une cornaline de Stoſch aſſiſe ſur un maſque comique, & ayant devant elle un maſque tragique en profil: elle file à ſa quenouille la deſtinée des hommes; & derriere elle il y a une autre quenouille. Banier (*Diſſ. ſur les Parques*, *pag.* 31.) ſe plaint à ce qu'il ne nous reſte plus aucune des parques. Mais c'eſt mal à-propos; car la figure, (*Bartoli admirand. tab. LXVI. fig. II.*) d'une parque ſur une urne fameuſe, qui eſt maintenant au Capitole, n'eſt point équivoque. Le graveur de notre pierre manquant d'eſpace, n'a pas donné des ailes à ſa Parque, comme (*Hom. hymn. in Merc. v.* 550.) Homere peint les ſœurs des Deſtins, pour marquer leur viteſſe; mais il lui pouvoit mettre des ailes à la tête, comme on a la Parque, qui eſt ſur une grande urne (*Donii Inſc. tab. XII.*) de la villa Borgheſe, où eſt repréſentée la mort de Méléagre. Les deux maſques de notre pierre peuvent ſignifier que la Parque diſpoſe des deſtins des héros, dont le maſque tragique eſt le ſymbole, également que de ceux des ſimples mortels, dont la vie privée eſt figurée par le maſque comique. Je remarque en paſſant, qu'on voit ſur un bas-relief de la villa Borgheſe, un comédien aſſis ſur une chaiſe ſoutenue par un maſque tragique. (Winckelmann)„.

LACIDES. *Voyez* LACIUS.

LACINIA, ou LACINIENE, ſurnom qu'on donnoit à Junon, tiré d'un promontoire d'Italie, dans le golfe de Tarente, où elle avoit un temple, reſpectable par ſa ſainteté, dit Tit-Live; & célebre par les riches préſens dont il étoit orné. Plus grand que le plus grand temple qui fut

à Rome, il étoit couvert de toiles de merbre, dont une partie fut enlevée par le cenſeur Quintus Fulvius Flaccus, pour ſervir de couverture à un temple de la Fortune, qu'il faiſoit bâtir à Rome. Comme ce cenſeur périt bientôt après miſérablement, on attribua ſa mort à une vengeance de la déeſſe; & par ordre du ſénat, on reporta les tuiles au même lieu où on les avoit ôtées. A ce premier prodige, on en ajoutoit un autre plus ſingulier, c'eſt que ſi quelqu'un gravoit ſon nom ſur ces tuiles, la gravure s'éfaçoit auſſi-tôt que cet homme mouroit. Cicéron raporte un autre miracle de Junon *Luciniene*. Hannibal voulant prendre une colonne d'or dans ce temple, & ne ſachant ſi elle étoit d'or maſſif ou ſi elle n'étoit que couverte de feoilles d'or, l'avoit fait ſonder; de ſorte qu'ayant reconu qu'elle étoit toute d'or, il avoit réſolu de l'emporter; mais que la nuit ſoivante, Junon lui étant apparue, & l'ayant averti de n'en rien faire, s'il ne vouloit perdre le bon œil qui loi reſtoit, Hannibal déféra à ſon ſonge; de l'or qo'il avoit tiré de la colonne en la fondant, il en fit fondre une petite géniſſe, qu'il fit poſer ſur le chapiteau de la colonne. Pline fait encore mention d'un autre prodige. Il dit que les cendres que l'on laiſſoit ſur l'autel de le déeſſe, expoſées à toutes les injures de l'air, n'étoient jamais emportées de leur place. Selon Tite Live, les beſtiaux de toute eſpece conſacrés à la déeſſe, peiſſoient dans les preiries du temple, ſans que perſone les gardât, & ils ſe retiroient le ſoir d'eux-mêmes, ſans que jamais les bêtes ſauvages, ou les voleurs, les inquiétaſſent. *Voyez* LACINIUS.

LACINIA, le bord de la toge, du manteau, &c., appelée par les grec πτυχωσις & κράσπεδον.

LACINIUS, brigand redoutable, qui vexoit tout le pays de Crotone: Hercule combatit contre lui, le tua; & en mémoire de ſa victoire, fit bâtir un temple à Junon, ſous le nom de *Luciniene*.

LACIUS, un des héros de l'Attique, auquel on avoit conſacré un bois près d'une bourgade, appelée de ſon nom, la *bourgade de Lacides*; c'étoit la patrie de Miltiades, & de Cimon ſon fils, deux grands capitaines de la Grece.

LACONICUM. Le *laconique* étoit l'étuve ſeche dans les paleſtes greques, & l'étuve voûtée pour faire ſuer, ou le bain de vapeur, qui portoit chez les latins le nom de *tepidarium*. Ces deux étuves étoient jointes enſemble; leur plancher étoit creux & ſuſpendu pour recevoir la chaleur de l'hypocenſte, c'eſt-à-dire, du grand fourneau maçoné au deſſous. On avoit ſoin de remplir ce fourneau de bois ou d'autres matieres combuſtibles, dont l'ardeur ſe communiquoit aux deux étuves, à la faveur du vide qu'on laiſſoit ſous leurs planchers.

L'idée d'entretenir le ſanté par la ſueur de ces ſortes d'étoves, étoit de l'invention des Lacédémoniens, *comme le mot laconicon* le témoigne; & Martial le confirme dans les vers ſuivens (VI, XLII.):

Ritus ſi placeant tibi Laconum,
Contentus potes arido vapore,
Cruda Virgine, Martiaque mergi.

Les Romains empruntérent donc cet uſage des Lacédémoniens. Dion Caſſius raporte qu'Agrippa fit bâtir un magnifique *laconicon* à Rome, l'an 729 de ſa fondation, ce qui revient à l'année 25 avant J. C. L'effet de ces ſortes d'étover, dit Collumele, eſt de réveiller la ſoif, & de deſſécher le corps. On bâtiſſoit les *laconiques* avec des pierres brûlées ou deſſéchées par le feu. (D. J.)

LACONIE. „ Lyeurgue, dit M. Pauſton dans ſa *Métrologie*, jugeant abſolument néceſſaire, pour rétablir dans le république de Sparte, la paix & le bon ordre, de partager les terres entre les citoyens & les habitans de la campegne, oſa propoſer, & fut aſſez habile pour exécuter ce hardi projet. La plupart des habitens du pays étoient ſi pauvres, qu'ils n'avoient pas un ſeul pouce de terre, & tout le bien ſe trouvoit entre les maine d'un petit nombre de particuliers. Pour banir donc l'inſolence, l'envie, la fraude, le luxe, & deux autres maladies do gouvernement encore plus encienes & plus grandes que celles-là, je veux dire; l'indigence & les exceſſives richeſſes, il perſuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage „.

„ Cela fut auſſi tôt exécoté. Il partagea les terres de la Laconie en treute mille parts, qu'il diſtribua à ceox de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte, qo'il diſtribua à autant de citoyens. La totalité des terres de la république fut ainſi diviſée en trente neuf mille parts égales, ſi pourtant celles de la campagne étoient égales à celles de la ville, ce qui eſt au moins probable. Or, le Laconie, meſurée ſur la Grece antique de d'Anville, „ pouvoit contenir huit cents mille arpens, en renfermant dedans les montagnes de Taygete & de Zarex; par conſéqnent le part de chaque pere de famille lacédémoniene étoit d'environ vingt arpens. Cette petite poſſeſſion étoit aſſurément ſuffiſante pour fournir à la ſubſiſtance de dix perſones eu moins. Car je crois que deux arpens, peuvent procurer tous les beſoins à une perſone; ce qui ſe raporte d'ailleurs aux obſervations faites en Allemagne. On y prétend qu'un mille carré peut fournir aux beſoins de ſix mille perſones; c'eſt 1795, c'eſt-à-dire, moins de deux arpens par perſone. Trois perſones au plus devoient ſoffire pour faire valoir ces vingt arpens, ce qui ſoie des mêmes obſervations d'après leſquelles nu compte que le travail de vingt cinq perſones adultes ſoffit pour procurer à cent autres, auſſi adultes, toutes les

choſes néceſſaires à la vie, ſuivant notre conſommation actuele en Europe „.

Mais quel réglement fit le légiſlateur de Lacédémone, pour rendre permanente & inaltérable cette premiere diſtribution des terres? Un violent & cruel. Auſſi-tôt qu'un enfant étoit né les anciens de chaque tribu le viſitoient; & s'ils le trouvoient bien formé, fort & vigoureux, ils ordonoient qu'il fût nourri, & lui aſſignoient une des neuf mille portions pour ſon héritage: ſi au contraire ils le trouvoient mal-fait, délicat & foible, & s'ils jugeoient qu'il n'auroit ni force ni ſanté, ils le condamnoient à périr, & le faiſoient expoſer. Voilà donc apparemment le moyen par lequel les Lacédémoiens régloient l'étendue de la population ſur celle des héréditès. Il eſt certain que la population pouvant naturélement devenir plus ou moins grande, il auroit fallu faire de temps en temps de nouveaux partages pour conſerver l'égalité, comme cela ſe pratiquoit tous les huit ans chez les Dalmates, ſuivant le témoignage de Strabon. Ce moyen doit être fort embaraſſant, & peut contribuer à éteindre l'émulation dans les cultivateurs, prévenus par cette loi que l'amélioration qu'ils feront à leurs terres ne ſera ni pour eux, ni pour leur poſtérité. Mais les inconvéniens que l'on rencontre dans cette légiſlation, ſe retrouveront toujours ſous une autre forme, de quelque maniere qu'on s'y prene, parce qu'il ne dépend pas de nous de fixer les bornes de la population „. (*Métrologie de M. Pauſton*).

LACONIN (marbre de). *Laconicum marmor.* Les anciens donnoient ce nom à un marbre vert d'une grande beauté, mais dont la couleur n'étoit point uniforme; il étoit rempli de taches & de veines d'un vert ou plus clair, ou plus obſcur que le fond de la couleur. La reſſemblance avec la peau de certains ſerpens l'a fait appeler *ophites* par quelques auteurs: il ne faut point confondre ce marbre avec le serpentin, que l'on a auſſi appelé *ophites*.

Le nom de ce marbre ſembleroit devoir faire conjecturer qu'on en tiroit de la partie de la Grece, qui eſt aux environs de Lacédémone; cependant on dit que les Romains le faiſoient venir d'Égypte. Aujourd'hui on en trouve en Europe, près de Vérone en Italie, en Suede, & en Angleterre près de Briſtol. Il paroît que ce marbre eſt le même que celui que les marbriers nomment *vert d'Égypte*, ou *vert antique*.

LACRIMATOIRE, vaſe ou petite bouteille de verre, ou de terre, à long col, que l'on trouve dans les tombeaux des anciens. Schoëpflin & Paciaudi (Schoëpflin, *Mémoire ſur la huitieme légion*, Académie des Inſcriptions, tom. X. page 162. Paciaudi *Monumenta Peloponneſiaca*, troiſieme partie, page 180.), membres de l'Académie des Belles Lettres de Paris, ont donné la connoiſſance du véritable uſage de ces vaſes. Ces deux académiciens n'ont fait qu'indiquer cet uſage, ſans donner aucun détail: le ſecond, ſur-tout, n'a employé que le ridicule pour combatre l'opinion des Chifflet, des Kirchman, des Smétius, &c. On doit cependant à la célébrité de ces érudits un corps de preuves qui puiſſe balancer leur autorité.

Les ſavans qui penſoient que ces vaſes avoient ſervi à recueillir les larmes des parens ou des pleureuſes gagées, s'apuioient en général ſur la forme ronde & évaſée des goulots, commode pour embraſſer le globe de l'œil; ſur la petiteſſe des vaſes proportionée à la rareté des larmes, ſur les expreſſions *lacrymas poſuit & cum lacrymis pouſte*; enfin ſur la tranſparence du verre favorable à la vanité des affligés & à leur douleur affectée. Cette derniere preuve ſur-tout leur a paru ſi concluante, qu'ils l'ont tous étendue avec une complaiſance incroyable. Du Molinet, un de mes ſavans prédéceſſeurs, en ajoute une ſi extraordinaire, qu'elle doit être raportée dans ſes propres termes (le cabinet de Sainte Genevieve, p. 26.) „ Les larmes s'étant condenſées dans les phioles „ par ſucceſſion de temps, y ont fait un vernis „ de couleurs changeantes, qui eſt le plus beau „ du monde .... & plus bas .... On trouve auſſi ſouvent dans les tombeaux des anciens, „ & même dans ces phioles dont je viens de „ parler, des cuilleres qui ſervoient à recuillir „ les larmes qui découloient des yeux des ces „ pleureuſes, & à les mettre dans ces *lacrymatoires* „.

Il eſt aiſé de voir que ces *couleurs changeantes*, ces iris des *lacrymatoires*, n'ont pas une origine différente de celles qui naiſſent ſur tous les verres placés dans des endroits habités. On les aperçoit ſur les bouteilles qui ont ſéjourné long-temps dans les caves, ſur les vitres expoſées aux vapeurs des matieres animales, des latrines; partout, en un mot, où l'on peut ſoupçoner l'exiſtence de vapeurs putrides & la preſence de l'alkali volatil fourni ſi abondament par la décompoſition des ſubſtances animales. Le ſentiment de Molinet n'engage donc pas à admettre dans ces vaſes d'autre matiere que des baumes liquides propres à arroſer le bûcher, ou les cendres des morts.

Ce qui eſt encore prouvé par les cuilleres de bronze trouvées dans les *lacrymatoires*, & par la petiteſſe des vaſes. On ſait à quel prix ſe vendoient à Rome les parfums de l'Orient; & Pline parle dans le chap I. de ſon 13e livre, d'une compoſition de perfum qui s'étoit vendue, ſelon l'évaluation d'Hardouin, depuis dix juſqu'à cent vingt de nos livres. Telle étoit la véritable cauſe de la petiteſſe des *lacrymatoires*. La cherté extraordinaire des parfums & des baumes n'a pas empêché cependant le luxe d'étendre ſon pouvoir juſque ſur les triſtes monumens qui les renfermoient; car le cabinet des antiques de Sainte Genevieve en poſſede pluſieurs de ſix & huit pouces de hauteur, & un, entr'autres, trouvé à Lyon,

qui a plus de ſeize pouces de hauteur. Demandons aux antiquaires qui, pour remplir ces vaſes avec des larmes, ſe ſont beaucoup étendus ſur la facilité avec laquelle les femmes pleurent ordinairement, & ſur un redoublement des larmes que les pleureuſes ſavoient ſe procurer en raiſon de leurs honoraires; quel convoi, diſona plus, quelle ville en pleurs aura pu fournir huit pouces cubiques de larmes? Quel domage qu'ils aient ignoré le moyen employé par les Chinois, pour s'exciter à pleurer. Ils paſſent un fil par un point lacrymal dans leurs narines, & le remuent en tout ſens pour s'arracher des larmes. (*Haller, commentaire ſur Boerhaave.*)

Ils ont d'ailleurs beaucoup inſiſté ſur la tranſparence du verre, qui donnoit occaſion aux héritiers de montrer par la hauteur du fluide combien étoient grandes leurs douleurs & leur affliction. Mais il eſt conſtant qu'on a trouvé pluſieurs *lacrymatoires* de terre cuite, comme l'a aſſuré Leibnitz, dont le témoignage cependant a été rejeté par Baruffaldi, dans ſa diſſertation *de Præficis*. Le cabinet de Sainte Geneviève en renferme autant d'argile que de verre, & l'on en admire un, entr'autres, d'albâtre gypſeux, appelé *Alabaſtrite* par les anciens. La forme de ſon goulot le rend encore plus recommandable que ſa matiere; à peine a-t-il trois lignes d'ouverture. Eſt-ce là une forme commode pour recueillir des larmes? L'étonement redouble à la vue d'un *lacrymatoire* de verre, dont la bouche eſt figurée comme un cœur: forme conſacrée à des vaſes faits pour verſer des liquides, & jamais à ceux qui devoient les recevoir. Elle eſt parfaitement ſemblable à celle de pluſieurs vaſes étruſques & deux des *Præfericulum* du même cabinet. On peut le regarder lui ſeul comme une démonſtration complete. Quel nouveau degré de force ne recevra-t-elle pas, ſi l'on jete les yeux ſur un *lacrymatoire* que poſſédoit M. Picard, & qui eſt actuellement dans la collection précieuſe de M. l'abbé de Treſſan! Ce vaſe de verre eſt à l'ordinaire ſurmonté d'un petit goulot, & ſon ventre eſt percé d'un trou auquel répond un autre goulot long & conique, ſemblable à celui des théïeres.

Pluſieurs de nos *lacrymatoires* de verre ont ſouffert d'un coup de feu aſſez fort pour les avoir ramollis & aplatis. Prêtera-t-on cette chaleur aux cendres renfermées dans l'urne avec ces vaſes? Mais on ſait que les anciens eroſoient de vin, d'huile & de lait les reſtes du bûcher, avant que de les placer dans l'urne cinéraire. Cet uſage, qui avoit été défendu comme une profuſion par la loi des XII tables, mais qui n'en étoit pas moins adopté par toutes les nations ſoumiſes aux Romains, eſt conſigné dans cette jolie épitaphe que Gruter nous a conſervée. Un eſclave l'avoit placée ſur le tombeau qu'il fit élever à ſon jeune maître, & elle eſt terminée par ce vers:

Oſſibus infundam quæ numquam vina bibiſti.

(On ſait que les enfans des Romains ne buvoient point de vin avant l'âge de la puberté.) D'ailleurs l'*Oſſilegium*, c'eſt à dire, la cérémonie de recueillir les os à demi-conſumés, leur donnoit le temps de ſe refroidir. Ces *lacrymatoires*, ont donc été jetés dans le bûcher avec les baumes qu'ils contenoient, & c'eſt le vrai ſens du *lacrymis & oppobalſamo udum condidit*. Cette expreſſion nous fait de plus entrevoir l'uſage des cuilleres de bronze, dont parle du Molinet. Elles ſervoient ſans doute à diſtribuer dans pluſieurs *lacrymatoires* les baumes renfermés auparavant dans un plus grand vaſe, afin que pluſieurs perſones placées aux angles du bûcher puſſent en répandre par-tout en même temps. De même que nous voyons Achille le pratiquer aux funérailles de Patrocle, en invoquant l'Aquilon & le Zéphir à augmenter par leur ſouffle la vivacité des flammes. L'huile verſée ſur le bois & le cadâvre, rempliſſoit encore mieux cette indication; & dès-lors on en devoit faire des infuſions ſur tous les côtés du bûcher.

Paſſons à l'explication des mots *cum lacrymis ponere*, & *lacrymas poſuit*. Ces derniers ne ſe trouvent qu'une ſeule fois dans les recueils immenſes de Gruter & de Muratori; d'où l'on peut conclure que *lacrymas* y eſt mis pour *lacrymans*. Cette faute d'orthographe ſeroit au plus la millieme de toutes celles qui ſe trouvent ſur les anciennes inſcriptions. Quelque peu verſé qu'on ſoit dans l'ancien ſtyle lapidaire, on avouera ſans peine qu'il n'exiſte preſque pas d'ancienne inſcription exactement conforme à l'uſage ordinaire; ſoit que l'on doive en accuſer l'ignorance, le négligence des ouvriers; ſoit plutôt que ces prétendues fautes fuſſent liées à des prononciations vicieuſes, ou à des idiômes locaux. Si d'ailleurs ces mots *lacrymas poſuit*, & *cum lacrymis poſuit* doivent être pris à la lettre: comme on n'a généralement pas trouvé d'urne ſans *lacrymatoire*, on n'auroit pas dû également trouver d'épitaphe ſans ces mêmes expreſſions. Tous les antiquaires ſavent qu'elles ne ſe trouvent cependant pas ſur la centieme partie des épitaphes que nous ont conſervées Gruter & Muratori.

En parcourant ces deux vaſtes collections, on obſerve conſtamment qu'aucune inſcription n'employoit ces diverſes expreſſions *mœſtiſſimus*, ou *mœrore confectus*, avec le formule *cum lacrymis*. Si cependant cette derniere devoit être entendue dans le ſens matériel, elle ſeroit d'être ſynonyme des premieres; elles devroient dès-lors ſe trouver ſouvent enſemble. La pratique conſtante & univerſele des Romains dépoſe le contraire. On en doit donc conclure, en toute rigueur, que les deux expreſſions ſont purement identiques, & s'excluent par conſéquent l'une & l'autre.

Les interpretes, qui entendoient les mots *lacrymis & oppobalſamo udum condidit* de certains baumes précieux, mêlés avec les larmes dans les *lacrymatoires*, s'appuioient ſur l'exiſtence des baumes dont ces vaſes ſont encore remplis en partie, & que leur conſiſtance réſineuſe ou ſirupeuſe avoit fait ſurvivre aux larmes, auſſi promptes à s'évaporer que l'eau pure. Accepions leur témoignage, & ſervons-nous-en pour prouver notre aſſertion, & montrer encore que ces vaſes n'ont jamais contenu que des baumes deſtinés à arroſer le bûcher.

Si je n'avois pas entrepris de raſſembler ſous un ſeul point de vue tout ce qui peut avoir rapport à la queſtion que je traite, je paſſerois ſous ſilence la ridicule explication que Baruffaldi a donnée du paſſage ſuivant de Pétrone. Il dit en parlant de la matrone d'Épheſe, renfermée avec une eſclave dans le tombeau de ſon époux: *Aſſidebat ægra fideliſſima ancilla, ſimulque & lacrumes commodabat lugenti, & quoties defecerat in monumento lumen renovabat*. Pluſieurs éditions portoient *lacrymas commendabat*: mais Ritterſhuys, dans ſes notes ſur Phedre, avoit ſagement reſtitué le *commodabat*; & Kirchman avoit entendu avec lui que cette jeune eſclave, peu ſuſceptible de la douleur extraordinaire, & bien éloignée du projet funeſte de ſa maîtreſſe, s'affligeoit cependant & pleuroit avec elle, pour diminuer ſes chagrins, en les partageant. Cette explication a paru *trop ingénieuſe & trop figurée* à Baruffaldi, qui d'ailleurs vouloit parler des *lacrymatoires*. Il a expliqué ce paſſage par l'action méchanique de l'eſclave, qui auroit verſé les larmes de ſon *lacrymatoire* dans celui de ſa maîtreſſe, lorſque l'évaporation diminuoit le fluide, qui devoit atteſter la douleur de cette veuve. C'eſt ainſi qu'on eſt tourmenté par l'eſprit de ſyſtême, & qu'on tourmente en conſéquence les paſſages les plus clairs, pour leur faire ſignifier ce qu'on déſire.

Il eſt donc certain que l'opinion des larmes recueillies dans les *lacrymatoires*, n'eſt fondée ſur aucun uſage ancien, & ſur aucun paſſage bien entendu. Elle doit ſon origine au médecin Chifflet, qui la répandit en Europe dans ſa diſſertation intitulée: *Lacrymæ priſco ritu fuſæ*. Sans doute qu'il a conſigné dans cet écrit une erreur enfantée par quelque *Cicerone*, ou quelque guide d'Italie. Malgré ſa nouveauté & ſon invraiſemblance, elle fut ſucceſſivement adoptée par Gonthier, Kirchman, Kipping, &c. Baruffaldi l'embélit par ſa prétendue découverte des larmes tranſvaſées d'un *lacrymatoire* dans un autre. Sméthius enfin, & le gros des antiquaires la ſuivit ſans examen juſqu'en 1729, que Schoeffliu commença à la ridiculiſer à la page 75 de ſon livret de *Imp. Roman. Apotheoſi*. Il en parla encore dans ſa diſſertation citée plus haut, & le ſavant Paciaudi ſuivit ce critique éclairé. Sans doute qu'il ne reſtera plus d'incrédules ſur cet objet, après les preuves détaillées & victorieuſes que je viens d'expoſer.

On voit au capitole un bas relief qui vient à l'appui de mon opinion. Sur ce marbre qui repréſente les funérailles de Méléagre, une femme s'approche du bucher, tenant d'une main un vaſe à large ventre, ſemblable à nos *compotiers* de verre, & de l'autre un vaſe long, mince, à col & à fond alongés, ſemblable en tout à pluſieurs *lacrymatoires* d'argile du cabinet de Ste. Geneviève. Elle eſt dans l'attitude de verſer du grand vaſe dans le petit, ſans doute, des baumes ou des huiles odoriférantes, pour en arroſer le bûcher de Méléagre.

À la vérité, on trouve ſur quelques *lacrymatoires* l'empreinte de l'orbite d'un œil, & quelquefois des deux yeux. Fulvius Urſinus a fait deſſiner quelques-uns de ces monumens, & ces deſſeins ſont dans la bibliotheque du Vatican.

Les partiſans de l'introduction réelle des larmes dans les *lacrymatoires*, auront cru trouver ici de quoi étayer leur ſyſtême. Mais il eſt facile de leur répondre que cet œil eſt emblématique comme celui des monumens égyptiens, qui déſignoit la providence, Oſiris, le dieu à pluſieurs yeux. *V.* LARMES.

LACS. Les Gaulois avoient un reſpect religieux pour les *lacs*, qu'ils regardoient ou comme autant de divinités, ou du moins comme des lieux qu'elles choiſiſſoient pour leur demeure; ils donnoient même à ces *lacs* le nom de quelques dieux particuliers. Le plus célebre étoit celui de Toulouſe, dans lequel ils jetoient, ſoit en eſpeces, ſoit en bâres, ou lingots, l'or & l'argent qu'ils avoient pris ſur leurs ennemis. Il y avoit auſſi dans le Gevaudan, au pied d'une montagne, un grand *lac* conſacré à la lune, où on s'aſſembloit tous les ans des environs, pour y jeter les offrandes que l'on faiſoit à la déeſſe. Strabon parle d'un autre *lac* très célebre dans les Gaules, qu'on nommoit le lac *des deux corbeaux*; parce qu'il y avoit deux de ces oiſeaux qui y faiſoient leur ſéjour, & ſur leſquels on faiſoit mille contes ridicules: mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que dans les différents qui arrivoient, les deux partis s'y rendoient, & leur jetoient chacun un gâteau, celui que les corbeaux mangeoient, en ſe contentant d'éparpiller l'autre, donnoit gain de cauſe.

LACTAIRE. *Colonne*. *Lactaria*, on ſous-entend *columna*; colonne élevée dans le marché aux herbes à Rome, où l'on apportoit les enfans trouvés, pour leur faire avoir des nourices. Nous apprenons de Juvenal (*ſatyr. VI*, *v.* 610) que les femmes de qualité y venoient ſouvent prendre des enfans abandonés, pour les élever chez elles; enſuite les autres enfans, dont perſone ne ſe chargeoit, étoient nourris aux dépens du public. (D. J.)

LACTOS. Dieu des Sarmates. Le dieu *Lactos* étoit le Pluton des Sarmates.

LACTUCINE. *Voyez* LACTURCE, qui ſuit.

LACTURCE, ou LACTURCIE, ſ. f. Terme de mythologie. Nom d'une déeſſe des anciens Romains. *Lacturcia*. Flore avoit ſoin des fromens en fleur; *Lacturce*, quand ils s'amoliſſent en lait. (*Cité de Dieu, de S. Auguſt. L. IV, c.* 8.) Louis Vivez remarque ſur cet endroit, qu'au lieu de *Lacturcia*, d'autres liſent *Lacticinia*, & que Servius, ſur le premier des Géorgiques, (v. 315) dit, après Varron, que c'eſt le dieu *Lactans*, qui donne le lait aux blés, qui les amolit en lait, qui leur fait produire du lait. Les Bénédictins, dans leur édition de St. Auguſtin, ont mis *Lacturnus*, le dieu *Lacturne*, au lieu de la déeſſe *Lacturce*, fondés, 1°. ſur les anciens livres qui, diſent-ils, liſent ainſi; 2°. ſur ce que Servius donne cette fonction à un dieu, & non pas à une déeſſe. Voſſius (*de idolol. L. X, c.* 47) & Hoffman ont dit *Lactucina*, Lactucine, qui ne ſe trouve point ailleurs.

LACTURNE, ſ. m. *Voyez* LACTURCE.

LACUS, réſervoirs publics de Rome. *Voyez* RÉSERVOIR.

Lacus, jare ou cuve, dans laquelle on laiſſoit fermenter les raiſins, après les avoir preſſés.

Lacus, morceau carré d'étoſe précieuſe, conſu ſur les habits, pour les orner: ces habits étoient appelés *lecuata veſtes*. Iſidore (XIX. 22.) le dit expreſſément: *Lacuata veſtis, quæ lacus quadratos quoſdam habet cum pictura intextos, aut additos acu . . . . . Lacus* & πλινθίον ſont ſynonymes.

LACYDON, dans les Gaules. ΔΑΚΤΔΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en argent . . . . . *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

C'eſt proprement le nom du port de Marſeille. La ville & le port avoient des noms particuliers, comme Athènes.

LADON, fleuve d'Arcadie, que la fable dit être pere de la nymphe Daphné, & de la nymphe Syrinx; c'eſt des roſeaux du fleuve *Ladon* que Pan ſe ſervit pour faire ſa flûte à ſept tuyaux. *Voyez* DAPHNÉ, SYRINX.

LADON. Apollonius (*Argon.* 4. 1396.) donne ce nom au ſerpent qui gardoit les pommes des Heſpérides.

LÆCA, ſurnom de la famille PORCIA.

LÆLIA, famille romaine, dont on ne connoît de médailles que dans Goltzius.

LÆLIA, en Eſpagne. LAELIA.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles latines, avec la légende LAELIA, en l'honneur de Lucius Cæſar & de Tibere.

LÆLIEN, tyran ſous Gallien.

ULPIUS CORNELIUS LÆLIANUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

RRRR. en or.

RRR. en argent fin.

R. en billon, ou P. B; & avec la légende: ULP. COAN. LÆLIANUS.

LÆNA. *Voyez* CHLÆNA.

LÆNAS, ſurnom de la famille POPILIA. Il lui vint de Popillius, qui étant conſul, & faiſant un ſacrifice en qualité de flamine de Carmente, apprit que les plébéiens s'étoient ſoulevés contre les ſénateurs. Il accourut vêtu de la *lana*, & ſans prendre ſa toge, pour apaiſer la ſédition. Il y parvint par ſon éloquence. (*Cicer. de Clar. Orat. c.* 14.)

LAERTE, fils d'Arcéſius, & pere d'Ulyſſe, eſt compté par Apollodore au nombre des Argonautes; il étoit en effet contemporain & parent de Jaſon. Il épouſa Anticlie, fille d'Autolicus, dont il eut le célebre Ulyſſe.

LAERTE, en Cilicie. ΛΑΕΡΤΕΙΤΩΝ.

On a des médailles impériales greques de cette ville, frapées en l'honneur d'Antonin, de Valérien jeune, de Salonin.

LAETILIA, famille romaine dont on a des médailles.

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

LAETILIA, *Voyez* GAITÉ.

LÆTORIA, *Voyez* PLÆTORIA.

Goltzius ſeul a publié des médailles conſulaires avec le nom *Letoria*.

LÆVINUS, ſurnom de la famille VALERIA.

LAGANUM (*Horat. ſat.* t. 6. 115.). Ce n'étoit point préciſément un morceau de pâte cuite dans la graiſſe, une gaufre, une crêpe, un bignet, comme traduiſent nos dictionaires. Le *laganum* étoit une eſpece de petit gâteau, fait avec de la farine, de l'huile & du miel; c'étoit-là un des trois plats du ſouper d'Horace, à ce qu'il dit: les deux autres conſiſtoient l'un en poireaux & l'autre en féves, mais Horace ſavoit bien quelquefois faire meilleure chere, & il paroît aſſez par ſes écrits qu'il s'y connoiſſoit. (D. J.)

Galien a fait mention de cette eſpece de gâteau groſſier (*de aliment. faculi. lib. I. cap. IV.*).

LAGENE, LAGÉNON, } meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* CONGE SACRÉ.

LAGÉNOPHORIES, fêtes célébrées à Alexandrie du temps des Ptolémées. Elles étoient ainſi nommées (de Λάγυνος, *bouteille*, & de φέρω, *je porte*); parce que ceux qui les célébroient, ſoupoient ſur des lits étendus, & buvoient chacun de la *bouteille* qu'il avoit apportée de chez lui. C'étoit une fête qui n'étoit que pour le menu peuple.

LAGIDES, nom que l'on donne aux rois grecs qui poſſéderent l'Égypte après la mort d'Alexandre. Les deux plus puiſſantes monarchies qui ſe ſoient élevées alors, furent celles d'Égypte, ſon-

ée par Ptolémée, fils de *Lagus*, d'où vinrent les Lagides; & celle d'Aſie ou de Syrie, fondée par Séleucus, d'où vinrent les Séleucides.

LAITUES. Les *laitues* ont toujours tenu la premiere rang parmi les herbes potageres: les Romains en particulier en faiſoient un de leurs mets favoris; d'abord ils les mangeoient à la fin du repas: enſuite, ſous Domitien, cette mode vint à changer, & les *laitues* leur ſervirent d'entrée de table. Elles ſont agréables au goût, elle rafraîchiſſent, humectent, fourniſſent un chyle doux, délayé, fluide; elles moderent l'acrimonie des humeurs par leur ſuc aqueux & nitreux. En conſéquence, elles conviennent aux tempéramens bilieux, robuſtes & reſſerrés.

Auguſte, attaqué d'hypocondrie, ſe rétablit par le ſeul uſage des *laitues*, d'après le conſeil de Muſa, ſon premier médecin, à qui le peuple romain, dit Suétone, fit dreſſer, pour cette cure, une belle ſtatue auprès du temple d'Eſculape.

Les Pythagoriciens croyoient que les *laitues* éteignoient les feux de l'amour; c'eſt pourquoi, Callimaque aſſure que Vénus, après la mort d'Adonis, ſe coucha ſur un lit de *laitues*, pour modérer la violence de ſa paſſion; & c'eſt par la même raiſon, qu'Eubulus le comique appele cette herbe *la nourriture des morts*. (D. J.)

ΑΑΓΩΒΟΛΟΝ, bâton courbé, que les paſteurs lançoient aux lievres pour les bleſſer & les prendre. Son nom eſt formé de Λαγὸς, *lievre*; & de Βάλλω, *je jete*.

On voit, ſur une agate onyx du baron de Stoſch, un comédien marchant avec un bâton paſtoral, ou de berger; les acteurs, ſur-tout ceux qui repréſentoient le comique, portoient un bâton courbé, appelé (*Pollux Onomaſt. L.* IV. *ſect.* 120, *p.* 422. *Conf. Ficoroni, Maſch. tab.* 2.) λαγοβόλον; & quoique Pollux, en cet endroit, ne ſemble le donner qu'à ceux qui faiſoient le rôle de payſan, on peut pourtant inférer d'un autre paſſage, où il eſt dit (*Ibid. p.* 41) que les paraſites, & les marchands de femmes portoient un bâton droit, appelé ἀρακὸς; on peut, dis-je, en inférer, que le bâton courbé étoit plus commun ſur la ſcène; il étoit auſſi propre à ceux qui faiſoient le rôle de vieillard.

On voit même des (*Ficoroni, L. C. tab.* 44.) actrices avec ce bâton. L'Hécube d'Euripide ſe ſoutenoit ſur un bâton courbé. (*Euripi. Hecub. v.* 65.)

LAINE. Les Romains regarderent toujours le ſoin des bêtes à *laine*, comme la branche d'agriculture la plus eſſentielle. Numa voulant donner cours à la monoie, dont il fut l'inventeur, y fit marquer l'empreinte d'une brebis, en ſigne de ſon utilité; *pecunia a pecude*, dit Varron.

Quelle preuve plus authentique du cas qu'on faiſoit à Rome des bêtes à *laine*, que l'atachement avec lequel on y veilloit à leur conſervation? Plus de ſix ſiecles après Numa, la direction de tous les troupeaux des bêtes blanches appartenoit encore aux cenſeurs, ces magiſtrats ſuprêmes, à qui leur charge donnoit le droit d'inſpection ſur la conduite & ſur les mœurs de chaque citoyen.

Ils condamnoient à de fortes amendes ceux qui négligeoient leurs troupeaux, & acordoient des récompenſes, avec le titre honorable d'*Ovinus*, aux perſones qui faiſoient preuve de quelque induſtrie, en concourant à l'amélioration des *laines*. Elles ſervoient chez eux, comme parmi nous, aux vêtemens de toute eſpece. Curieux de celles qui ſurpaſſoient les autres en ſoie, en fineſſe, en moleſſe & en longueur, ils tiroient leurs belles toiſons de la Galatie, de la Poullie, ſur tout de Tarente, de l'Attique & de Milet. Virgile célebre ces dernieres *laines* dans ſes géorgiques, & leurs teintures étoient fort eſtimées.

. . . . *Mileſia vellera nympha carpebant*.

Pline & Columelle vantent auſſi les toiſons de la Gaule. On atachoit un ſi grand prix à la toiſon des brebis qui paiſſoient ſur les bords du Galeſe dans la Calabre, qu'on les anvelopoit dans des peaux, de crainte que leur toiſon ne ſe déchirât dans les buiſſons.

Columelle, frapé de la blancheur & de l'éclat de quelques moutons ſauvages, amenés de l'Afrique à Cadis pour les ſpectacles, conçoit qu'il eſt poſſible d'aprivoiſer ces animaux, & d'en établir la race dans ſa patrie; il en exécuta le projet, & en acouplant des béliers africains avec des brebis eſpagnoles, il en voit naître des moutons qui avoient le moëlaux & le délicat de la toiſon de leur mere, l'éclat & la blancheur de la *laine* de leur pere .... Don Padre, roi d'Aragon, & après lui, le cardinal Ximenès, font venir en Eſpagne des moutons africains; & c'eſt à cette époque ſeulement, que remonte la ſupériorité de ſes *laines* ſur toutes celles de l'Europe.

M. Daubenton a eſſayé, depuis pluſieurs années, à Montbard en Bourgogne, d'élever des moutons au parc, ſoit en été, ſoit en hiver; ils ont bien réuſſi, il a eu de bonne *laine*, & des toiſons de deux à trois livres ſur chaque mouton.

Gruter a publié l'épitaphe d'une femme appelée *Claudia*, dans laquelle on lui donne, entre autres éloges, celui de s'être occupée des ouvrages de *laine*.

SERMONE. LEPIDO. TUM. AUTEM.
INCESSU. COMMODO. DOMUM. SERVAVIT.
LANAM. FECIT. DIXI. ABEI.

Les Romains regardoient ce travail comme l'occupation principale d'une mere de famille; c'eſt pourquoi on faiſoit aſſeoir les nouvelles mariées ſur un ſiége couvert d'une peau de brebis, garnie de ſa *laine*; c'eſt encore pour cela, que l'on ſuſpendoit de la *laine* aux portes de l'époux.

On

On voit pluſieurs fois, dans Auſone, les femmes louées d'avoir, entre autres bonnes qualités, des mains exercées à travailler la *laine* .... *Lanificæque manus*.

LAIRA. C'eſt la même qu'Hilaire, fille de Leucippus, qui fut fiancée à Lyncée, & enlevée par Caſtor. Hygin la nomme *Laira*. *Voyez* HILAIRE.

LAÏS, fameuſe courtiſane de Corinthe. C'eſt elle qui demanda, pour une nuit, 10,000 drachmes à Démoſthenes, qui lui répondit qu'il n'achéteroit pas ſi cher un repentir. Quelques femmes, jalouſes de ſa beauté, l'ayant ſurpriſe dans un temple de Vénus, la tuerent à coups d'aiguilles; & depuis ſon aventure, la Vénus de Corinthe fut ſurnomée ἀποφόνος, c'eſt à dire, homicide. Dans le fauxbourg de cette ville étoit le tombeau de *Laïs*, ſur lequel on voyoit une lionne qui tenoit un bélier entre ſes pates.

LAIT. Les anciens faiſoient dans les ſacrifices de fréquentes libations de *lait*. Les moiſſonneurs en offroient à Cérès, après la récolte; & les bergers à Palès, leur divinité. On n'offroit point de vin à Mercure, mais du *lait*, dans un quartier de Rome, qui fut appelé, à cauſe de cela, *vicus ſobrius*. Dans les ſacrifices de la nuit, de la fortune virile, de Sylvain & de Pluton, on faiſoit auſſi des libations de lait. *Voyez* CAILLÉE.

LAIT, (frere & ſœur de). *Voyez* COLLACTANEUS.

LAITON, ou cuivre jaune; alliage de cuivre & de zinc. Spon avoit copié une inſcription antique à Séville, chez le duc d'Alcala, qu'il a publiée dans ſes mélanges d'antiquités (*ſect. VI*); on y lit ces mots CONFECTORES ÆRIS, qu'il traduit par ouvriers *employés aux mines de cuivre*. Je crois cette traduction trop vague. Voici l'inſcription entiere:

T. FLAVIO AUG.
LIB. POLYCHRYSO
PROC. MONTIS
MARIANI PARS
TANTISSIMO
CONFECTORES AERIS.

Et voici l'explication que je propoſe de ſubſtituer à celle de Spon. „ Les ouvriers de la fabrique de *laiton* conſacrent ce monument à Titus Flavius Polychriſus, affranchi d'Auguſte, procurateur du mont Marius „.

Cette explication eſt fondée ſur l'emploi, aſſez rare à la vérité, du mot *conficere*, dans le ſens du mot *tingere*.

Pline (*lib. 13, cap. 6.*) dit que les graines de l'arbre à encens ſervent à la teinture des cuirs, *pelles conficiuntur ex iis*. Un ancien ſcholiaſte de Juvenal, expliquant le vers 38e. de la 10e. ſatyre, s'exprime ainſi: *Tunicam Jovis palmatam dixit purpura confectam, hoc eſt ſerrana*.

Sanmaiſe rapporte ce paſſage du ſcholiaſte, lorſqu'il cend, par le mot *teinturiers*, les *confectores* dont parle Vopiſque dans la vie d'Aurélien .... *Miſſis diligentiſſimis confectoribus*. (*In Vopiſc. Aurelian. c. 29; & in exerc. Plinian. p. 330. F.*) Ceux qui fabriquent le *laiton*, teignent en jaune le cuivre, en l'alliant avec le zinc renfermé dans la calamine. Je crois donc qu'ils ont pu être appelés, dans le ſens rigoureux, les teinturiers du cuivre, *confectores æris*.

Cette conjecture acquiert un grand poids, lorſqu'on lit ces mots de Pline: (*lib. 34, cap. 2.*) *Æris .... ſumma gloria nunc in Marianum converſa, quod Cordubenſe dicitur. Hoc a Liviano cadmiam maxime ſorbet, & aurichalci bonitatem imitatur in ſeſtertiis dupondariiſque; Cyprio ſuo aſſibus contentis*. „ Le cuivre le plus recherché aujourd'hui eſt celui du mont Marius, que l'on appele auſſi cuivre de Cordoue. Si l'on excepte le cuivre des mines de Livie, dans la Gaule, celui du mont Marius s'allie le mieux avec la calamine; dans les ſeſterces & les *dupondium*, il reſſemble parfaitement au *laiton* formé par la nature. Quant aux âs, ils ſont toujours fabriqués avec le cuivre de Cypre „. Voilà une fabrique de *laiton*, établie au mont Marius, aujourd'hui la Sierra Morena, ſituée entre l'Eſtramadoure & l'Andalouſie; & ſes ouvriers ont conſacré le monument cité par Spon.

LAÏUS, fils de Labdacus, roi de Thebes, petit fils de Cadmus, & pere d'Œdipe. Tous les malheurs de ſa famille, & les ſiens propres, furent une ſuite de la colere de Junon contre la race de Cadmus. *Laïus* étoit encore au berceau, lorſqu'il perdit ſon pere; ce qui poſa Lycus, ſon oncle, à s'emparer du trône qui lui étoit dû; mais les Thébains, après la mort de l'uſurpateur & de ſes enfans, rétablirent *Laïus* ſur le trône. *Voyez* ŒDIPE.

LALASSIS, dans l'Iſaurie. ΛΑΛΑCCEΩN. Les medailles autonomes de cette ville ſont:
RRRR. en bronze..... *Pellerin*.
O. en or.
O. en argent.

LALISIO, ſuon ſauvage. Sa chaire étoit un mets très recherché par les Romains, tant qu'il tetoit encore ſa mere. Martial a chanté cette friandiſe (*XIII. 97.*):

Dum tener eſt onager, ſolaque laliſio matre
Paſcitur, hoc infans, ſed brevis omen habet.

Mécene fut le premier qui en fit ſervir à ſa table. (*Plin. 8 43.*)

LALLUS, divinité des anciens qui étoit invoquée par les nourrices, pour empêcher les enfans de crier, & pour les faire dormir. C'eſt

ce que prouve un paſſage d'Auſone (*Epiſt.* 16.):

Hic iſte qui natus tibi
Flos floſculorum Romuli
Nutricis inter lemmata,
Lallique ſomniferos modos
Sueſcat peritis fabulis,
Simul jocari & diſcere.

Peut-être auſſi n'étoient ce que des contes, ou des chanſons qu'on faiſoit aux petits enfans pour les faire dormir. *Voyez Ephémérides natur. curioſ. Centuria V & VI.* On exprimoit par le mot LALLARE, l'action de chanter pour endormir les enfans; & de là s'eſt formé le mot LALLUS.

LAMIA, en Theſſalie. ΛΑ & ΛΑΜΙΕΩΝ. Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Leur type ordinaire eſt une diote, c'eſt à dire, un vaſe à deux anſes.

M. Neumann croit qu'on doit ôter à cette ville, pour les reſtituer à Lampſaque, les médailles de bronze, qui portent des attributs relatifs à Bacchus.

LAMIA, ſurnom de la famille *ÆLIA*. Il étoit dérivé de *Lamus*, fils de Neptune, roi des Leſtrigons, fondateur de la ville de Formies. (*Horat. Od. III.* 17. 1.)

LAMIE, étoit fille de Neptune. Les Africains l'avoient nommée Sybille, & la regardoient comme la premiere femme qui eût prophétiſé. Jupiter en eut une ville, qui fut nommée Hérophyle, & qui fut l'une des ſybilles. *Voyez* HÉROPHYLE. D'autres diſent que *Lamie* fut une belle femme de Lybie, & qu'elle étoit fille de Bélus & de Lybie. Jupiter en fut épris; & Junon conçut tant de jalouſie de leurs amours, qu'elle fit périr tous ſes enfans avant qu'ils vinſſent au monde. Un de ces enfans, nommé Achille, échapa cependant aux fureurs de la déeſſe. *Voyez* ACHILLE. Les effets de la colere de Junon cauſerent à *Lamie* un ſi grand chagrin, qu'elle perdit entiérement la beauté qui lui avoit attiré les regards de Jupiter, & qu'elle devint furieuſe au point d'enlever & de tuer tous les enfans qu'elle trouvoit ſous ſa main; on a même dit qu'elle les dévoroit.

LAMIE & AUXÉSIE, deux divinités auxquelles on rendoit un culte à Épidaure, à Égyte & à Trézene. C'étoient deux jeunes filles, dit Pauſanias, qui vinrent de Crete à Trézene, dans le temps que cette ville étoit diviſée par des partis contraires; elles furent les victimes de la ſédition; & le peuple qui ne reſpectoit rien, les aſſoma à coups de pierres; c'eſt pourquoi on célébra tous les ans, en leur honneur, un jour de fête, appelé la lapidation.

LAMIE, fille d'un athénien, nommé Cléanor, excella dans l'art de jouer de la flûte, & en fit ſon métier; elle devint enſuite une célebre courtiſane, & parvint à être concubine de Ptolémée, premier roi d'Égypte. Dans la bataille que ce prince perdit contre Démétrius Poliorcétes, *Lamie* fut priſe avec pluſieurs de ſes compagnes, & préſentées au vainqueur. Quoiqu'elle commençât à être ſur le retour, elle lui inſpira un amour ſi décidé, que juſqu'à la mort elle fut la plus chérie de ſes maîtreſſes; auſſi, diſoit on, qu'il étoit aimé des autres, mais qu'il aimoit celle-là. On eut beau le railler ſur ſon choix, elle ne ceſſa de le tenir ſous ſon empire, & de lui arracher des richeſſes immenſes, qu'elle prodiguoit avec la même profuſion qu'elles lui étoient données. Entre pluſieurs violences que les Athéniens eurent à ſoufrir de Démétrius, à l'occaſion de cette courtiſane, rien ne les fâcha davantage, que l'ordre qu'il leur donna de lui fournir inceſſamment deux cents cinquante talens. Là levée s'en fit avec beaucoup de rigueur & de précipitation; & lorſque l'argent fut prêt, il commanda de le remettre à *Lamie*, & aux autres courtiſanes qu'elle avoit à ſa ſuite; *c'eſt*, dit-il *pour leur ſavon*. Ces paroles & l'uſage qu'elles indiquoient, firent plus de peine aux Athéniens, que la perte de leur argent. Cependant ils pouſſerent la flaterie, à l'égard de Démétrius, juſqu'aux impiétés les plus foles; ils érigerent à *Lamie* un temple ſous le nom de *VÉNUS-LAMIE*. *Voy.* LEÆNA.

Les autels & les libations furent prodigués à cette indéceute divinité. Démétrius en fut ſi ſurpris, qu'il diſoit hautement, qu'il n'y avoit alors dans Athènes aucun habitant qui eût du ſentiment.

LAMIES, *lamiæ*, ſpectres de la fable qu'on repréſentoit avec un viſage de femme, & qu'on diſoit ſe cacher dans les buiſſons près des grands chemins, pour dévorer les paſſans. On leur donna ce nom du mot grec λαιμὸς, qui ſignifie *voracité*; à moins qu'on n'aime mieux adopter le ſentiment de Bochart, qui tire de Lybie la fable des *Lamies*, & qui donne à ce mot une étymologie phénicienne, dont le ſens eſt le même que celui de l'étymologie greque.

Lucilius ſe moque en très-beaux vers de la frayeur de l'homme qui, parvenu à l'âge de raiſon, ajoute encore foi à ces ſortes d'êtres imaginaires:

Terriculas Lamias *Fauni quas Pompiliique*
Inſtituere Numæ; tremit has, hic omnia ponit,
Ut pueri infantes credunt ſigna omnia ahena
Vivere. . . . . .

„ Et toutes les épouvantables *Lamies* que les Fau-
„ nus & les Numa Pompilius ont inventées, il
„ les craint. Il croit que tous ſes maux & ſes
„ biens dépendent d'elles, comme les petits enfans

„ croient que toutes leurs pompées & toutes les „ ſtatues ſont vivantes „.

LAMINÉ (plomb). Caylus (3. pag. 297.) parle, dans ſes recueils d'Antiquités, d'un fragment de lame de plomb, que M. Barthélemy lui avoit raporté de Rome, & qu'on avoit détaché de la voûte inférieure du Panthéon. Ce fragment de cinq pouces ſur ſix, ne porte aucun caractere; cependant il mérite une ſorte d'attention, car il eſt *laminé*, & nous apprend avec certitude, que les Romains connoiſſoient cette pratique, & que le plomb ainſi préparé réſiſte à l'injure des ſiecles, quoiqu'il ſoit d'une très médiocre épaiſſeur; celle de ce fragment n'étant que d'une demi-ligne.

LAMPA, en Crete. ΛΑΜΠΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont.

RRR. en bronze. . . *Pellerin*.

O. en or,

O. en argent.

M. Neumann les lui enleve toutes, pour les reſtituer à Ceſſope en Épire.

LAMPADAIRES, officiers du palais des empereurs, chargés de porter devant eux des flambeaux allumés. Il y en avoit pour le ſervice des grand officiers & des premiers magiſtrats, & ſurtout du préfet de prétoire, & du maître des offices. D'abord ces grands officiers ſeuls avoient le droit d'avoir des *lampadaires*; les empereurs l'accorderent enſuite aux cherges inférieures, & ſurtout aux queſteurs ou tréſoriers, & aux gouverneurs des îles. Juſtinien, par un édit, l'accorda auſſi au vicaire de la contrée du Pont. Les grands officiers avoient pluſieurs *lampadaires*; car il y en avoit un qu'on appeloit Primicier des *lampadaires*. Avec les flambeaux on portoit auſſi devant les magiſtrats l'image de l'empereur, comme il paroît par le VIIe concile (*action premiere*), & il eſt probable qu'on ne leur accordoit de faire porter les flambeaux devant eux, qu'à cauſe de cette image de l'empereur. Pour l'empereur, c'eſt Hérodien dans Commode & dans Antonin, & Tertullien dans ſon Apologétique (*c.* 34.), qui nous apprenent qu'on portoit devant lui des flambeaux.

LAMPADÉDROMIE, mot grec formé de λαμπὰς, lampe, flambeau, & de δρόμος, courſe. C'eſt ainſi qu'on appeloit à Athènes, la courſe des jeunes gens qui ſe faiſoit un flambeau à la main. Celui qui arrivoit le premier, ſans que ſon flambeau s'éteignît, remportoit le prix. Ces courſes ſe faiſoient à pied ou à cheval.

LAMPADISTES. Caylus s'exprime ainſi (*Rec.* 1.). „ La vignete de la page 117 repréſente un monument qui a été trouvé dans les ruines de l'ancienne ville d'Athènes. Il paroît avoir été élevé à l'honneur de quelques *lampadiſtes*, qui étoient nommés, & qui avoient remporté le prix dans les jeux appelés *la courſe de flambeau*, ou *lampadoplories*, ſorte de ſpectacles ou de jeux qui ſe célébroient à Athènes, & dont je vais donner une légere deſcription. À l'extrémité du fauxbourg d'Athènes, où étoient ſitués le céramique & l'académie, s'élevoit une tour, auprès de laquelle étoit un autel conſacré à Prométhée, & ſur lequel dans la ſuite Piſiſtrate, amoureux de Charmès, fit placer une ſtatue de Cupidon. Le jeuneſſe athénienne, qui vouloit diſputer le prix de la courſe du flambeau, s'aſſembloit ſur le ſoir, trois fois l'an, c'eſt-à-dire, aux fêtes panathénienes, à celles de Vulcain, & à celles de Prométhée, autour de l'autel, à la clarté du feu qui brûloit deſſus; & lorſque les ſpectateurs, par un cri général, avoient ordonné de commencer les jeux, on alumoit un flambeau. Ceux qui prétendoient au prix devoient le porter tout allumé, juſqu'à un terme marqué à la porte de la ville, ou dans la ville même, en traverſant le Céramique, & courant à toutes jambes, ſi la courſe ſe faiſoit à pied, comme c'étoit l'uſage; ou en courant à toutes brides, ſi la courſe ſe faiſoit à cheval, comme on voit dans Platon, que cela s'eſt quelquefois pratiqué: ſi le flambeau venoit à s'éteindre entre les mains de celui qui en avoit été ſaiſi le premier, celui-ci, déchu de toute eſpérance, donnoit le flambeau à un ſecond, qui n'ayant pas été plus heureux, le donnoit à un troiſieme, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'on eût épuiſé le nombre de ceux qui ſe préſentoient pour diſputer le prix; & ſi aucun des prétendans n'avoit réuſſi, le prix étoit réſervé pour une autre fois „.

L'archonte-roi préſidoit, ſoit que ce ſpectacle tenant un peu à la religion, exigeât ſa préſence; ou qu'on crût par-là relever la dignité de ces jeux, & prévenir le déſordre. L'archonte étoit accompagné des épiméletes, nom fort connu dans les uſages d'Athènes, & qui déſignoit en général des commiſſaires chargés de l'exécution des ordres émanés de la volonté du ſouverain, ou de celle des particuliers; mais qui ſemble ici reſtreint à une eſpece d'inſpecteur commis pour le détail de tous les petits ſoins que demandoient l'appareil & la célébration de ces jeux. Je ſuis tenté d'ajouter, quoique je n'en trouve aucune trace que l'archonte & les épiméletes connoiſſoient des petits différends qui s'élevoient quelquefois entre les champions; qu'ils décidoient du degré de mérite de chacun d'eux en cette journée; qu'ils nommoient & couronnoient le vainqueur, & qu'on ne pouvoit appeler de leurs jugemens; & ſi quelqu'un prétend, outre cela, que l'archonte & les épiméletes, ou même l'archonte ſeul, donnoit le ſignal pour commencer la courſe, je ne diſputerai point avec lui, quoique j'aie dit préciſément le contraire; pourvu toutefois qu'il puiſſe plier à ſon ſentiment le paſſage d'Ariſtophane (dans la Com. des grenouilles.), l'unique fondement de mon opinion à cet égard „.

„ Une plus ample explication deviendroit une diſſertation, s'écarteroit du deſſein général de cet

ouvrage ; ainſi je laiſſerai aux littérateurs profonds le ſoin de rechercher, pourquoi l'ancien commentateur de Perſe donne le nom de vainqueur à celui qui commençoit la courſe ; une victoire précédente, le ſort, ou quelqu'autre titre décidoit-il du rang dans le quel les prétendans devoient courir ? Sur quoi ſe fonde Pſellus, lorſqu'il avance, contre le texe de Pauſanias, que le flambeau tout elumé paſſoit de main en main ſucceſſivement, & tout en courant ? Je demanderai encore, ſi la coupe qui eſt ici repréſentée, étoit le prix ordinaire de ces jeux ; ſi l'on y couronoit plus d'un vainqueur, comme l'inſcription ſemble l'inſinuer, auſſi le nom de *lampadiſtes* ſe donnoit indifféremment à tous ceux qui avoient diſputé le prix, même ſans ſuccès ; & enfin, ſi Meurſius a bien rencontré, lorſqu'il a dit, contre le témoignage de quelques teſtes aſſez précis, qu'aux fêtes panathéniennes ces jeux ſe donnoient dans le Pirée & non pas dans le faux-bourg d'Athênes, comme aux fêtes de Vulcain, & à celles de Prométhée „ .

LAMPADOMANCIE, *divination* dans laquelle on obſervoit la forme, la couleur, & les divers mouvemens de la lumiere d'une lampe, afin d'en tirer des préſages pour l'avenir.

Ce mot eſt formé de λαμπὰς, *lampe*, & de μαντία, *divination*.

C'eſt de cette divination que parle Properce (*liv. IV.*), lorſqu'il dit :

Seu neque ſuppletis conſtabat flamma lucernis.

& ailleurs :

Seu voluit ſingi parca lucerna mero.

Pétrone en fait auſſi mention dans ſa ſatyre. Cependant on penſe que la *lampadomancie* étoit une eſpece d'augure.

LAMPADOPHORE ; c'eſt le miniſtre qui portoit les lampes dans les ſacrifices. *Voyez* DADOUQUE.

On appeloit auſſi de ce nom des gens qui donoient le ſignal du combat, en élevant en haut des torches ou des flambeaux. Les *lampadophores* faiſoient autrefois avec leurs torches, ce qu'ont fait depuis, & ce que ſont encore les trompetes & les tambours en ſonant la charge.

Ce mot eſt compoſée de λαμπὰς λαμπάδος, une lampe, & de φέρω, je porte.

LAMPADOPHORIES, fêtes dans leſquelles on ſe ſervoit de lampes pour les ſacrifices. Les Athéniens en elumoient principalement aux fêtes de Minerve, parce qu'elle étoit l'inventrice des arts ; à celles de Vulcain, parce qu'il étoit, ſelon eux, l'auteur du feu & des lampes ; & à celles de Volcain, parce qu'il avoit apporté le feu du ciel. La fête des lampes revenoit donc trois fois l'année ; la premiere s'appeloit Athénée ; la ſeconde, Héphéſtiée, ou Vulcanie ; la troiſieme, Prométhée. Dans ces jours-là on donnoit auſſi des jeux à la lueur des lampes. C'étoit dans ces fêtes que ſe faiſoient les courſes des lampadiſtes.

LAMPÉ, nom d'une ſtatue de Vénus. *Voyez* SYRIENNE.

LAMPE, en grec λύχνος, en latin, *lychnus*, *lucerna*, vaiſſeau propre à faire brûler de l'huile, en y joignant une mêche pour éclairer.

Les *lampes* ſervoient chez les anciens à trois principaux uſages indépendamment de l'uſage domeſtique.

Elles ſervoient, 1°. aux fêtes, aux temples & aux actes de religion ; car, quoique l'uſage de la cire ne fût pas inconnu aux anciens, quoiqu'ils uſaſſent de gros flambeaux, ils n'avoient point de bougies, comme nous, mais des *lampes* de différentes grandeurs, formes & matieres, d'où vient le proverbe latin, *tempus & oleum perdidi*, pour dire, j'ai perdu ma peine. Dans le premier temps de Rome, ces *lampes* étoient la plupart très-ſimples, de terre cuite, ou de bronze ; mais par l'introduction du luxe, on en fit d'airain de Corinthe, d'or, d'argent, & à pluſieurs mêches ; enfin, l'on en diſpoſa par étages, qu'on plaçoit ſur des luſtres, des candelabres à pluſieurs branches, & qui formoient une véritable illumination.

En ſecond lieu, l'uſage de ces *lampes* fut très-commun dans les maiſons aux jours de rejouiſſence, & de noces & de feſtins qui ſe faiſoient ſeulement la nuit. On ne voit, dit Virgile dans ſa deſcription d'une brillante fête, que *lampes* penduës aux lambris dorés, qui étouffent la nuit par leur lumiere.

. . . . . *Dependent lychni laquearibus aureis*
Incenſi, & noctem flammis funalia vincunt.

En troiſieme lieu, l'uſage des *lampes* s'introduiſit pour les ſépulcres. On en mit dans les tombeaux, mais rarement enfermées dans le cercueil, & ces *lampes* prirent le nom de *lampes ſépulcrales*, que quelques modernes ont prétendu brûler éternellement. *Voyez* LAMPES INEXTINGUIBLES.

Lorſqu'on enterroit vive une veſtale qui avoit enfreint ſon vœu de chaſteté, on mettoit dans ſon tombeau une grande *lampe* qui brûloit juſqu'à ce que l'huile fût conſumée.

Enfin, les Romains, ainſi que les Grecs, avoient des *lampes* de veille, c'eſt à-dire, des *lampes* particulieres, qu'ils n'éteignoient jamais pendant la nuit, & qui étoient à l'uſage de tous ceux de la maiſon. Cet établiſſement régnoit par un principe d'humanité ; car, dit Plutarque (dans ſes queſtions romaines ſur cette coutume, *quæſt.* 75.), il n'eſt pas honête d'éteindre une *lampe* par avarice ; mais il faut la laiſſer brûler pour que chacun puiſſe jouir à toute heure de ſa clarté : en effet, ajoute-t-il, s'il étoit poſſible, quand on va ſe coucher, que quel-

qu'on ſe ſervît alors de notre propre vue pour ſes beſoins il ne faudroit pas lui en refuſer l'uſage. (D. J.)

Clement Alexandrin (*Strom. 1. no. 56.*), & Euſebe (*Præf. Evangel. lib. X. cap. II.*) attribuent aux Égyptiens l'invention des *lampes*. On n'en connoiſſoit point encore l'uſage au temps du ſiége de Troye. Les pourſuivans de Pénélope, dans l'Odiſſée, *placerent dans la ſalle trois braſiers pour éclairer, & les remplirent d'un bois odoriférant..... ils alumerent d'eſpace en eſpace des torches, & les femmes du palais d'Ulyſſe éclairoient tour à tour.* Télémaque monte à ſa chambre, conduit par Eurialée, qui portoit deux torches alumées devant lui. Ces braſiers dans leſquels on brûloit du bois, étoient poſés ſur des trépieds, comme les *lampes* le furent ſur des candelabres.

Il y a des idées communes à tous les peuples. L'inconſtance, le changement & la variété ſont conſtamment de ce nombre; & les nations les plus ſages ont été ſoumiſes à ces idées dans pluſieurs de leurs uſages. Nous ne jugeons ordinairement de la façon de penſer des anciens à cet égard, que ſur des objets de culte, toujours moins ſujets aux influences du changement. Je ſuis donc perſuadé, dit Caylus, que ſi nous étions plus inſtruits des détails de la vie domeſtique de ces mêmes anciens, cette conjecture, ſeroit bientôt convertie en une réalité conſolante pour la nation françoiſe, que l'on accuſe de légéreté dans les modes. Quelques objets connus autoriſent ce ſoupçon. Les *lampes*, par exemple, prouvent que les Romains ont épuiſé à leur égard preſque toutes les combinaiſons que leur uſage peut fournir: auſſi je crois qu'il eſt poſſible d'avancer, que tous les corps dont l'épaiſſeur a pu contenir une certaine quantité d'huile, & permettre un lumignon d'une maniere à peu près vraiſemblable, ont été employés dans la forme des *lampes*. La multiplicité & la ſolidité de ce meuble nous mettent tous les jour en état d'en juger: mais combien de bagateles plus légeres, conduites par le même eſprit de changement, ont été perdues, & nous empêchent de porter le même jugement?

Non ſeulement tous les cabinets ſont remplis de *lampes* de terre cuite & de cuivre; mais tous les recueils gravés conſervent la forme & les ornemens d'un nombre infini d'autres qui ne ſubſiſtent plus.

„ Je mettrai, dit Winckelmann, au nombre des uſtenſiles les plus curieux trouvés à Herculanum, les lampes dans leſquelles les anciens cherchoient à faire voir de l'élégance, & même de la magnificence: les chandeles moulées, ou à baguetes, n'étoient point alors d'un uſage général. On trouve de ces *lampes* de toutes les eſpeces dans le cabinet de Portici, ſoit en terre cuite, ſoit en bronze, mais principalement de ces dernieres; & comme les ornemens des anciens ſont ordinairement relatifs à quelque objet, on y rencontre ſouvent des ſujets ſinguliers. Dans le nombre de celles qui ſont de terre cuite, la plus grande repréſente une barque avec ſept becs de chaque côté, pour placer un pareil nombre de mêches. Le vaſe dont on ſe ſervoit pour verſer de l'huile dans ces *lampes* de terre, reſſemble à une petite barque ronde, dont le pont ſeroit fermé; ſon bec eſt pointu; & au bout oppoſé, il y a une petite aſſiete concave, percée au milieu d'un trou, par lequel on faiſoit couler, dans la petite barque, l'huile dont on rempliſſoit enſuite la *lampe*. Parmi celles qui ſont de bronze, on voit ſur le bout de derriere de l'une des plus grandes une chauve-ſouris, dont les ailes ſont étendues, ce qu'on peut regarder comme un emblême de la nuit: le tiſſu délicat des ailes de cet animal, les tendons, les veines & la pellicule qui les recouvre, ſont travaillés d'un art admirable. Sur une autre de ces *lampes* on voit une ſouris qui paroît épier le moment où elle pourra lécher l'huile; & ſur une autre *lampe* eſt un lapin qui broute des herbes. Rien ne montre mieux la magnificence des anciens dans la conſtruction de leurs *lampes*, qu'un piédeſtal de bronze, préſentant une baſe carrée, ſur laquelle on voit un enfant nu de la hauteur de deux palmes. D'une main, cet enfant tient une *lampe* ſuſpendue à trois chaînes entrelâcées quatre fois; & de l'autre, il ſoulève une autre chaîne formée comme les premieres, à laquelle eſt ataché le crochet qui ſervoit à aranger la mêche. On voit auprès de l'enfant une colonne avec des cannelures tournées en ſpirales; & à la place du chapiteau, il y a un maſque qui ſert auſſi de *lampe*. La mêche ſortoit par la bouche, & l'on verſoit l'huile par une ouverture pratiquée ſur le ſommet de la tête; cette ouverture ſe fermoit par le moyen d'une petite plaque ou ſoupape à charniere „.

„ J'ai rarement trouvé des *lampes* étruſques. Il eſt donc à préſumer qu'elles ſont peu communes; c'eſt pourquoi j'en vais décrire une. Elle eſt formée par une tête, ou plutôt par un maſque de théâtre, dont le travail eſt ſec & auſtere, ainſi que les pans & les ornemens, dont le corps de la *lampe* eſt orné. Cette *lampe* eſt de la plus parfaite conſervation, à la réſerve de l'anneau qui ſervoit à la porter. Il faut cependant convenir, qu'on voit au bas d'une des planches du *muſeum etruſcum*, un petit vaſe que l'on pouroit regarder comme une *lampe*. Mais l'auteur place ce morceau parmi les vaſes funéraires; ainſi il eſt toujours vrai de dire, que ces ſortes de monumens ſont très-rares „.

LAMPES INEXTINGUIBLES. Pluſieurs écrivains ont ſoutenu, que les *lampes perpétueles* & *inextinguibles* ont exiſté, & ils raportent des exemples de *lampes* anciennes qui ont été trouvées dans ces derniers temps encore alumées; mais qui s'étoient éteignoient dès que l'air venoit à entrer dans les lieux ſouterrains où on les avoit miſes. Entre les exem-

ples qu'on raporte pour prouver cette opinion, le plus fameux eſt celui de Tulliola, fille de Cicéron, dont le ſépulcre fut découvert à Rome en 1540. On y trouva dit on, une *lampe* alumée, qui s'éteignit dès que l'air y entra. Pauſanias rapporte que Callimaque conſacra une *lampe* d'or, à Athènes, devant la ſtatue de Diane. On empliſſoit cette *lampe* d'huile au commencement de l'année, & elle étoit alumée jour & nuit pendant un an, ſans qu'il fût beſoin d'y toucher davantage. Solin parle d'une *lampe* ſemblable, qui étoit dans un temple d'Angleterre. On cite beaucoup d'autres exemples de ces *lampes* perpétuelles trouvées dans des ſépulcres. Un ſeul ſuffiroit (s'il étoit bien prouvé) pour perſuader que la choſe eſt poſſible, quand tous les philoſophes enſemble s'obſtineroient à demontrer l'impoſſibilité de trouver ou une huile qui ne ſe conſumerois point en brûlant, ou une mêche qui brûleroit perpétuélement ſans huile & ſans nouriture. Mais des auteurs ſenſés nient tous les exemples allégués, parce qu'ils ne ſont fondés que ſur des oui-dires, ſur le raport des manœuvres qui auront vu quelque fumée ou de l'air inflammable s'alumer à leurs flambeaux, ſortir des monumens, & qui trouvant enſuite une *lampe*, auront cru qu'elle s'étoit éteinte, & que de là venoit la fumée. Ce que Pauſanias & Solin raportent à ce ſujet, n'étoit apuié tout au plus que ſur le témoignage de prêtres qui y mettoient ſecrétement de l'huile. Plutarque dit auſſi, que Cléombratus, lacédémonien, viſitant le temple de Jupiter Ammon, vit une *lampe*, que les prêtres de ce temple diſoient brûler perpétuélement avec la même huile. Il ne raporta pas cela comme une choſe qui ſe faiſoit par art humain, mais comme un prodige, qui n'étant atteſté que par ces prêtres intéreſſés à attirer les peuples à leur temple par cette merveille, ne mérite aucune créance.

La plus légere teinture de phyſique ſuffit pour réfuter toutes les chimeres de cette eſpece. Il n'eſt point d'huile qui ne ſe conſume en brûlant, ni de mêche qui brûle long temps ſans nouriture. Il eſt vrai que celle d'amiante éclaire ſans déperdition de ſubſtance, & ſans qu'il ſoit beſoin de la moucher, mais non pas ſans aliment & après la conſommation de ſon aliment, c'eſt un merveilleux impoſſible. La mêche de lin pouvoit brûler un an dans la *lampe* d'or, conſacrée par Callimaque au temple de Minerve, parce qu'on ne laiſſoit point l'huile de cette *lampe* tarir, & qu'on la renouvelois ſecrétement.

La *lampe* de Cardan nous montre de quelle nature étoit la tromperie des prêtres d'Ammon. Cette *lampe*, qui porte le nom de ſon inventeur, ſe fournit elle-même ſon huile. C'eſt une petite colonne de cuivre ou de verre bien bouchée par-tout, à la réſerve d'un petit trou par-en bas au milieu d'un petit goulot où ſe met la mêche; l'huile ne peut ſortir qu'à meſure qu'elle ſe conſume, & qu'elle fait découvrir cette petite ouverture.

Les *lampes* de Cardan pourroient s'appeler *lampes* de Caſſiodore; car les *lampes* que ce ſavant homme inventa pour l'uſage des moines du monaſtere qu'il avoit bâti près de Squillace en Calabre, étoient la même choſe que les *lampes* de Cardan. *Voyez* Caſſiodore lui-même, *de inſtitutione divinarum litterarum*, *c. XXX.* L'on ne ſait pas trop quelle idée le Pere Garet, bénédictin de S. Maur, s'en formoit, lorſqu'il diſoit dans ſon édition de Caſſiodore, que ces *lampes* étoient *non admiratione ſolum, ſed æternis etiam laudibus digniſſimas . . . . . quas ſtupendo artificio concinnaverat*. Et à la marge du chapitre que nous avons cité. „ Caſſiodore avoit inventé des *lampes* éternelles : *Lucernas perpetuas invenerat Caſſiodorus*. Caſſiodore le dément, en diſant lui-même que ces *lampes* conſervoient long-temps, *prolixe*, & non pas perpétuélement, la lumiere, en ſe fourniſſant elles-mêmes l'huile. *Voyez* ſur ces *lampes* Baronius, à l'an 562, n°. XI, & Pompeo Sarnelli dans ſes lettres eccléſiaſtiques, tom. X, lettre 61. On les a beaucoup perfectionées. Au cylindre de cuivre on a ſubſtitué une phiole de verre, qui fournit de l'huile aſſez pour entretenir la lumiere pendant pluſieurs jours; au lieu que de ce qu'a dit Caſſiodore, on peut inférer ſimplement qu'elles duroient douze ou ſeize heures, pour ſuffire aux veilles de la nuit.

LAMPES SÉPULCRALES, *lampes* trouvées dans les tombeaux. Elles ſont ordinairement de terre cuite, & quelquefois de cuivre. On en trouve dans les catacombes; ce qui prouve que les Chrétiens imiterent en cela les Païens, qui légnoient quelquefois des terres pour l'entretien des eſclaves chargés de fournir l'huile aux *lampes* qui brûloient dans leurs ſépultures.

On voit dans le cabinet de Ste. Genevieve deux *lampes ſépulcrales*, que le monogramme ☧, abrégé de ΧΡΙΣΤΟΣ, fait attribuer à des Chrétiens.

LAMPÉTIE, fille du Soleil, & ſœur de Phaétuſe. Le Soleil, dit Homere, avoit confié à ſes deux filles le ſoin & la garde des troupeaux qu'il avoit dans la Sicile. Ulyſſe ayant été jeté par la tempête ſur les côtes de cette île, ſes compagnons preſſés par la faim, tuerent quelques bœufs de ce troupeau, & les mangerent. *Lampétie* en porta ſes plaintes au Soleil, & le Soleil à Jupiter, qui lui promit la punition des coupables. „ Les dieux ne tarderent pas d'envoyer à ces „ malheureux des ſignes de leur colere. Les peaux „ de ces bœufs ſe mirent à marcher, les chairs „ qui rôiſſoient ſur les charbons, commencerent „ à mugir; celles qui étoient encore crues, ré„ pondoient à leurs mugiſſemens: on croyoit en„ tendre les bœufs mêmes „. Ulyſſe s'étant rembarqué, fut aſſailli d'une tempête qui fit périr tous ſes compagnons. *Voyez* PHAÉTUSE.

LAMPÉTIE, autre fille du Soleil & de Clime-

ne, l'une des Phaétoniades qui furent changées en peupliers, à cauſa de la mort de Phaéton leur frere. Servius appele celle-ci Lampéthuſe. *Voyez* HELIADES.

LAMPÉTIE ou ÉPIONE, femme d'Eſculape. *Voyez* ÉPIONE, ESCULAPE.

LAMPONIA, dans la Troade.

Goltzius faut a attribué des médailles impériales greques à cette ville.

LAMPOS, ou reſplandiſſant; c'eſt le nom que Fulgence le mythologue donne à un des chevaux du Soleil: il eſt pris du Soleil vers ſon midi; lorſqu'il eſt dans toute ſa ſplendeur. *Voyez* ACTÉON, ÉRITHRÉUS, PHLOGÉUS.

LAMPROIE, *muræna*. Les gourmands de Rome faiſoient un grand cas de ce poiſſon cartilagineux. Mais celles qu'ils priſoient le plus étoient pêchées dans le détroit qui ſépare la Sicile de l'Italie. Macrobe (*ſat.* 2. 2.) nous a conſervé une opinion fabuleuſe ſur les *lamproies*. On croyoit qu'elles étoient deſſéchées par le ſoleil, lorſqu'elles montoient à la ſurface de la mer, au point de ne pouvoir plus plonger ni deſcendre au fond.

C. Hirtius eut le premier des viviers deſtinés aux *lamproies* ſeules, & placés ſur le bord de la mer. Ce prodigue dépenſa ſix milla nummus en *lamproies*, pour les feſtins donnés aux triomphes de Jules-Céſar (*Plin.* 9. 55.). On recherchoit ſingulierement las laites des *lamproies*.

LAMPSAQUE, ville de l'Aſie mineure, où Priape étoit autrefois honoré d'un culte particulier. On y voyoit auſſi un beau temple de Cybele.

LAMPSAQUE, en Myſie. ΛΑΜ. & ΛΑΜΨ. & ΛΑΜΨΑΚΗΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en or.

R. en argent.

R. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont:

Un cheval marin à mi-corps. — Janus.

M. Neumann croit qu'on doit reſtituer à cette ville les petits bronzes avec des attributs de Bacchus, que MM. Pellerin & le blond ont donné à *Lamia* de Theſſalie.

On a des médailles impériales greques de cette ville, frapées en l'honeur d'Auguſte, de M. Aurele, de Commode, de Julia Domna, de Géta, de Maximin, de Trajan Dece, de Caracalla, de Trajan, de Sévere, de Philippe fils.

LAMPTÉRIES, fêtes celébrées à Pallene, en l'honeur de Bacchus, & ainſi appelées, parce qu'elles ſe faiſoient la nuit à la clarté des lampes. (*Pauſan. Ach.*) On y verſoit du vin à tous les paſſans.

LAMPUSA, ſibylle, fille de Calchas.

LAMUS, roi des Leſtrigons, étoit fils de Neptune. Il bâtit la ville de Formies, qu'Homere appele *Leſtrigonie*, ou *ville de Lamus*. Horace dit que c'eſt de lui que deſcendoit la famille *Lamia* à Rome.

LANARII pectinarii ſodales. Gruter (648. 2.) raporte une inſcription, dans laquelle las cardeurs de laine ſont déſignés par ces mots.

LANASSE, femme de Pyrrhus; elle étoit arriare-petite-fille d'Hercula, par Hyllus, petit-fils de ce héros, & aïeul de *Lanaſſe*. Pyrrhus la rencontra au temple de Jupiter-Dodonéus, & l'anleva. Il en eut huit enfans, du nombre deſquels étoit Pyalis, qui ſuivant quelques-uns, lui ſuccéda; mais il paroît plus vrai qu'il eut pour ſucceſſeur Piélus, fils d'Andromaque. *Voyez* ANDROMAQUE, PIALIS, PIÉLUS, PYRRHUS.

LANCE. Pline dit (*lib.* 7, *c.* 56) que l'on attribuoit aux Étoliens l'invention de la *lance*. Varron, & après lui Aulugelle, diſent que le mot latin *lancea* étoit eſpagnol: ſur quoi quelques ſavans ſoutieneut que l'uſage de la *lance* étoit venu d'Eſpagne en Italie; ils ajoutent que cet inſtrument n'étoit pas ſeulement une arme des eſpagnols, mais de tous les Celtes, chez qui on trouve le mot *lance*. Feſtus dérivoit *lancea* du grec λόγχη.

Le dard, ou fer de la *lance*, a été quelquefois acompagné d'une pointe recourbée en crochet; de ſorte qu'on pouvoit la comparer à un hameçon.

Sur des médailles autonomes de Conium en Phrygie, on voit le buſte d'un héros portant ſur l'épaule una *lance* de cette eſpece. Les Gaulois ajouterent un ſecond crochet au premier, de ſorte que cette courte *lance* qu'ils appelerent *Angon*, étoit ſurmontée d'un dard placé entre deux crochets. On en voit une ſemblable ſur una médaille gauloiſe. Cette arme étoit particuliere aux Gaulois, comme le dit Agathias, & dès lors on peut la reconoître pour leur attribut, leur ſymbole, leur armoirie. La reſſemblance de la fleur de lis, ſymbole de l'empire françois, avec l'*angon*, nous epprend ſa véritable origine, ſur laquelle on a tant écrit de choſes invraiſemblables.

Les Romains, ſelon Varron, repréſentoient le dieu de la guerre ſous la forme d'une *lance*, avant qu'ils connuſſent l'art de ſculpter. Ils avoient pris cette coutume des Sabins, chez qui la *lance* étoit le ſymbole de la guerra. Qualques peuples rendoient, ſelon Varron, un culte à una *lance*; & c'eſt de là, ajonte-t-il, qu'eſt venue la coutume d'armer de *lances* ou de haſtes pures les ſtatues des dieux.

LANCER un navire. Les navires des ancieus n'ayant point de quille, étoient *lancés* d'une maniere plus ſimple qua la nôtre. Une partie de l'équipage les tiroit par la proue (*Virgil. Æneid. IV.* 397.):

Tum vero Teucri incumbunt, & littore celſas
Deducunt toto naves . . . . . .

Une autre partie les pouſſoit par la pouppe (*Valer. Flacc.* 1. 184):

At ducis imperiis Minyæ, monituque frequentes
Puppem humeris subeunt, & tenso poplite proni
Decurrunt . . . . . .

On employoit auſſi des leviers & des rouleaux au temps d'Homere. (*Odyſſ. E.* 261.)

Les navires étoient vides quand on les *lançoit* de cette maniere; mais Archimede inventa une machine qui *lançoit* en mer un navire tout chargé (*Plutarch. in Marcell.*) Athénée la nomme *hélice* (*lib. V.*); & Silius Italicus l'a chantée (*XIV.* 352). Pour en prendre l'effet prodigieux, il dit qu'une femme ſeule pouvoit la faire agir:

. . . . . *Puppes etiam, conſeuſtaque ſaxa*
Femineæ traxiſſe ferunt contra ardua dextra . . .

Lorſque les navires étoient éloignés de la mer, ou qu'on vouloit les tranſporter par terre d'un port à un autre, ou les renfermer dans un retranchement placé loin du rivage, on réuniſſoit pluſieurs chariots ſur leſquels on plaçoit ces navires; & pour rendre le roulis plus facile, on étendoit ſur le chemin des cuirs d'animaux récemment écorchés (*Sil. Ital. XII.* 441.):

Incluſas igitur quibus haud enare dabatur,
Aece ſuperpoſita, claudit ſtris maris extulit æſtu,
Peeque adverſa tulit portatas arva carinas.
Lubrica roboreis aderant ſubſteamina plauſtris,
Atque recens caſi tergo prolapſa juvenci,
Æquoream rota ducebat per gramina puppim.

LANCEARIS. Gratee (495. 3.) raporte une inſcription dans laquelle on lit ce mot pour *Lanceariis*.

LANDINA, en Italie. ΛΑΝΔΙΝΑ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRR. en bronze . . . . *Pellerin.*
O. en or.
O. en argent.

LANGES. *Voyez* BERCEAU.

LANGUE greque. Les Romains étudierent, avec paſſion, la *langue* greque, vers le déclin de la république. Ceux qui ſe deſtinoient au bâtean, Cicéron entr'autres, alloient à Athènes & en Grece pour ſe perfectioner dans l'étude de cette *langue*. On donnoit aux autres des maîtres pour la leur enſeigner. Apollodore, grec célebre (*Suetan. c.* 89, *n.* 1) avoit été celui d'Auguſte.

LANGUE latine. Mal-gré cette fureur des Romains pour la *langue* greque, leurs magiſtrats affecterent de ne l'employer jamais dans les actes publics ou les actions d'éclat, même dans la Grece. (*Valer. Maxim.* 2. 2. 2.) Jamais ils ne répondirent aux Grecs qu'en latin; & ils les obligeoient de leur parler la même langue, ou d'employer à cet effet un interprete, quoique le grec fût entendu & parlé dans l'uſage ordinaire par ces magiſtrats. Tite-Live (*lib. XI, 42.*) nous a conſervé un témoignage encore plus éclatant de ce reſpect public des Romains pour la *langue* latine, dans la démarche que firent les habitans de Cumes pour leur plaire. Cette ville parloit ordinairement grec, ainſi que toutes celles de la Campanie & de la grande Grece; mais pour complaire à ſes maîtres elle leur demanda & obtint de parler latin dans ſes actes publics, & même dans les ventes: *Cumanis . . . . petentibus permiſſum, ut publice latine loquerentur, & præconibus latine vendendi jus ceſſit.*

LANGUE (tirer la). Ce geſte moqueur étoit en uſage chez les Romains comme on le voit dans Tite-Live (VII, 9.) Lorſque le Gaulois vint inſulter le camp de Manlius, entr'autres geſtes moqueurs dont il accompagnoit ſes fanfaronades, il tira la *langue* à T. Manlius qui ſortit pour le combattre. Aulu Gelle (IX. 13.) en a auſſi conſervé le ſouvenir. Cornutus, interprétant ce vers de Perſe (*Sat.* 1. 60.):

Nec lingua, quantum ſitiat canis appula, rauſum.

dit que pour ſe moquer de quelqu'un on tire la *langue* comme un chien altéré, *Sanne genus eſſe linguam exercere ad canis ſitientis inſtar.*

Cet uſage peut ſervir à expliquer un type fréquent des médailles greques: c'eſt une tête de lion, vue de face, ouvrant la gueule & tirant la *langue*. Un héros de la guerre de Troye portoit ce ſymbole ſur ſon bouclier, pour inſpirer la terreur aux ennemis; en leur annonçant par là ſans doute qu'il ſe moquoit d'eux.

LANGUES. Élagable (*Lamprid.*) dépenſoit dans ſes feſtins des ſommes conſidérables pour avoir des plats de *langues* de paons, de *langues* de roſſignols.

Les *langues* étoient une offrande particuliere à Mercure, comme dieu de l'éloquence. — On terminoit les feſtins chez les Grecs par un ſacrifice de *langues* qu'on brûloit (*Athen.* 1. 14.), peut-être pour recommander le ſecret & le ſilence ſur les converſations tenues pendant le repas.

LANIPENDIUS *auguſte*. Muratori (889. 4.) raporte une inſcription, dans laquelle ces mots déſignent un officier domeſtique chargé d'inſpecter les travaux des eſclaves de l'impératrice, de leur diſtribuer leur tâche. C'étoit une femme *lanipendia*, qui rempliſſoit cet office chez les particuliers.

LANISTA. On appeloit *laniſtes* à Rome, les maîtres qui formoient les gladiateurs, & qui les fourniſſoient par paires au public. C'étoit eux qui les exerçoient, qui les nourriſſoient, qui les encourageoient, & qui les faiſoient jurer de combattre juſqu'à la mort. De là vient que Pétrone nomme

nomme plaiſamment les gladiateurs, *laniſtica familia*. Nous avons parlé des *laniſtes* au mot GLADIATEURS.

Le *laniſta* étoit lui-même un ancien gladiateur, un gladiateur émérite, qui avoit été gratifié du bâton appelé *rudis*, & affranchi. Ces maîtres de gladiateurs achetoient, pour former leurs troupes, des enfans; ou ils enlevoient ceux qui étoient expoſés & abandonés (*Martial.* 6. 82.):

Inſpexit velut emptor, aut laniſta

Columelle (8. 2.) appele *avium laniſta*, ceux qui enſeignoient à des oiſeaux, & en particulier à des coqs, à ſe battre.

LANTERNES ordinaires & ſourdes. Les anciens avoient auſſi des *lanternes* ſourdes; mais elles différoient des nôtres. Elles étoient couvertes ſur les quatre côtés de peaux, dont trois étoient noires, & une ſeule étoit blanche. Caſaubon les a décrites d'après un manuſcrit de Julius Africanus. Leur uſage étoit à la guerre, pour dérober une marche à l'ennemi. Les anciens ſe ſervoient auſſi de veſſies pour les *lanternes*, comme on le pratique encore aujourd'hui.

Il y avoit auſſi des *lanternes* de corne, & entr'autres de celles du bœuf ſauvage, où de l'*urus*. Pline dit (*lib. VIII. cap. XV.*) que cette corne coupée en lames minces eſt tranſparente. Il eſt fait mention dans le prologue de l'Amphytrion de Plaute d'une *lanterne* de corne: *quid est in qui Vulcanum inclusum in cornu geris?* L'épigramme 61e du 14e livre de Martial, a pour titre, *laterna cornea*. Mais eſt-on bien ſûr que ce titre ſoit de Martial lui-même?

L'on ſubſtitua le verre à la corne pour les *lanternes* dans le XIIe ſiecle. Adhelme, dans ſon éloge de la virginité, dit: n'aie point honte, ô vierge de t'éclairer de *lanternes* de verre.

Sur deux cornalines de Stoſch, & ſur des pierres de la galerie de Florence, on voit l'Amour enveloppé dans une draperie, marchant doucement, & tenant une *lanterne* à la main.

LANTERNE. *Voyez* DÔME.

LANTIN, nom impropre donné dans les ateliers à la ſtatue d'Antinoüs, qui eſt au Capitole.

LANUVIUM. Il y avoit un temple à *Lanuvium*, dédié à Junon-conſervatrice. Tite-Live (*liv. XXII. chap. I.*) fait mention des ſacrifices qui y furent décernés; mais les anciens auteurs parlent encore davantage du champ de divination, nommé *ſolonius campus*, qui ſe trouvoit dans le territoire de cette ville.

Ce champ ſervoit d'aſyle à un vieux & redoutable ſerpent, qui, toutes les années dans la ſaiſon du printemps, lorſque la terre reprend une nouvele vie, venoit demander de la nourriture à certain jour fixé. Une fille du lieu, encore vierge, étoit chargée de la lui offrir; cependant avec quelle crainte ne devoit elle pas approcher du ſerpent terrible, & quelle épreuve pour ſon honeur! Ce reptile ne vouloit recevoir de nourriture que d'une main pure & chaſte. Malheur aux jeunes filles qui lui en auroient offert après avoir eu des foibleſſes. Pour les autres, elles étoient comblées de careſſes, & l'air retentiſſoit de cris de joie, qui ſur ce favorable augure, annonçoit au pays la récolte la plus abondante.

Properce (*Eleg. 8. liv. 4.*) a décrit cette cérémonie; & le roi de France poſſede dans ſon cabinet une belle pierre gravée, qui en donne la repréſentation. Un jeune homme, dit Mariette, ſe baiſſe pour prendre la corbeille myſtérieuſe dans laquelle eſt le ſerpent: cet animal va paroître; & la fille, auſſi modeſte que timide, s'avance tenant une patere & un vaſe rempli de lait ou de miel. Son pere & ſa mere qui l'accompagnent, ſemblent implorer ſur elle l'aſſiſtance des dieux; & le ſatyre qui le ſeit & qui leve le bras en ſigne d'acclamation, nous apprend le ſuccès de l'épreuve, & les avantages que les habitans en vont retirer.

LAOCOON, frere d'Anchiſe, étoit prêtre d'Apollon & de Neptune en même temps. Voyant le peuple troyen admirer le cheval de bois que les Grecs avoient laiſſé dans leur camp, & s'empreſſer de l'introduire dans la ville, il courut du haut de la citadelle pour s'y oppoſer, en les aſſurant qu'il y avoit des ſoldats cachés dans le corps de ce cheval, ou que c'étoit une machine de guerre pour renverſer leurs murailles, pour dominer leurs maiſons, ou pour quelqu'autre ſurpriſe: „ Croyez, Troyens, que c'eſt un piége „ que l'on vous tend, ne vous y fiez point; je „ crains les Grecs, même lorſqu'ils font des préſens „. En parlant ainſi, il lança de toute ſa force une longue javeline contre les flancs du cheval: La javeline y reſta, & leur profonde concavité retentit de la violence du coup. Cette action fut regardée par tout le monde comme une impiété, & on en fut encore bien plus perſuadé, lorſque *Laocoon*, après cela, offrant un ſacrifice à Neptune ſur le bord de la mer, vit ſortir de l'Iſle de Ténédos deux affreux ſerpens, qui, ſe gliſſant ſur la ſurface des eaux, s'élancent ſur le rivage, & s'approchent avec des ieux étincelans & des ſifflemens terribles; ils vont droit à *Laocoon*, & commencent par ſe jeter ſur ſes deux petits enfans pour les dévorer: leur pere, armé de dards, vient à leur ſecours; ils ſe jettent de même ſur lui, l'embraſſent, ſe replient autour de ſon corps, & s'élevent encore au deſſus de *Laocoon* de toute la tête, & de la partie ſupérieure de leur corps, *ſuperant capite, & ceruicibus altis*: couvert de leur venin, il fait tous ſes efforts pour ſe dégager, & pouſſe vers le ciel des cris affreux: le peuple ſaiſi de frayeur, diſoit hautement, que c'étoit un châtiment que *Laocoon* avoit mérité, lui dont la main ſacrilége avoit oſé inſulter le cheval ſacré offert à Pallas. „ On prétend, dit Deſfontaines, que cette de-

„ ſcription de Virgile a été copiée d'après le grou-
„ pe de Phidias, qui repréſentoit l'hiſtoire de
„ *Laocoon* & de ſes deux enfans, dévorés par
„ deux ſerpens „. Pline (*lib. XXXVI. cap. V.*) aſſure qu'il a vu ce groupe dans le palais de l'empereur Titus; il pouvoit être à Rome du temps de Virgile: il exiſte encore aujourd'hui à Rome & l'on en a fait en France pluſieurs copies eſtimées, ſur-tout celle qui eſt en bronze à Marli.

„ Le monument le plus précieux du ſiecle d'Alexandre, dit Winckelman (*hiſt. de l'Art, liv. 6, ch. 3.*), qui nous ſoit parvenu en entier, eſt, ſans contre dit, le groupe de *Laocoon*. Nous plaçons ſans preuve poſitive les auteurs de ce monument au ſiecle d'Alexandre: le plus forte conjecture en faveur de cette opinion eſt la perfection de l'ouvrage. Pline, en parlant de ce groupe, nous le fait connoître comme une production préférable à tout ce qui a été fait en peinture & en ſculpture (*Plin. l. 36. c. 4. §. 11.*). Les auteurs du *Laocoon* ſont Agéſandre, Polydore & Athénodore, Rhodiens; l'opinion la plus générale fait les deux derniers fils du premier. En effet, ce qui prouve qu'Athénodore étoit fils d'Ageſandre, c'eſt l'inſcription de la baſe d'une ſtatue de la villa Albani:

ΑΘΑΝΟΔΩΡΟΣ
ΑΓΗΣΑΝΔΡΟΥ ΡΟΔΙΟΣ
ΕΠΟΙΗΣΕ.

Athénodore, fils d'Agéſandre, l'a fait. La ſtatue de *Laocoon* rend auſſi très vrai-ſemblable l'opinion qui donne à Polydore Agéſandre pour pere; parce qu'autrement il ne ſeroit pas concevable que trois artiſtes euſſent pu s'acorder, je ne dis pas dans la manœuvre d'une ſeule & même ſtatue, mais dans la diſtribution du travail, la ſtatue du pere étant bien plus belle que celles des fils. Je penſe donc qu'Agéſandre a fait *Laocoon*, & que Polydore & Athénodore ont ſculpté les deux fils „.

„ La baſe de la ville Albani, cité plus haut, découverte au milieu des ruines d'Antium, eſt de marbre noir; mais quelques reſtes font voir qu'elle portoit une ſtatue de marbre blanc, dont on a trouvé un morceau de chlamyde „.

„ Le groupe de *Laocoon* décoroit jadis le palais de Titus; ce fut-là qu'on en fit la découverte, & non, comme l'aſſurent Nardini & d'autres (*Rom. p. 116.*), dans les ſept ſalles, qui étoient les réſervoirs pour les bains de l'empereur. On ſait poſitivement qu'il fut retrouvé ſous le voûte d'un ſallon qui paroît avoir fait partie des thermes de Titus; & cette découverte nous fait connoître la ſituation préciſe du palais de cet empereur, qui communiquoit avec ſes thermes. Le *Laocoon* étoit placé dans une grande niche pratiquée au bout du ſallon peint, où l'on voit encore le tableau antique du prétendu Coriolan. Les mémoires du temps nous apprenent que cette importante découverte fut faite par Félix de Frédis, romain „.

„ Pline dit que le groupe de *Laocoon* étoit formé d'un ſeul bloc; & la choſe a pu lui paroître ainſi, parce qu'alors les différentes parties étoient jointes très exactement: mais deux mille ans écoulés depuis ſa fabrication, ont fait entrevoir des diviſions preſque inſenſibles, par leſquelles il eſt évident que l'aîné des fils avoit été travaillé ſéparément & enſuite ajouté au groupe. Le bras droit de *Laocoon*, qui manquoit & qui eſt aujourd'hui de terre cuite, fait par le Bernin, devoit être reſtauré en marbre par Michel-Ange, qui l'avoit déja dégroſſi, mais qui ne l'a pas achevé: on voit cette ébauche au pieds de la figure. Ce bras, entortillé des deux ſerpens, ſe recourberoit par-deſſus la tête de la ſtatue, s'il étoit à ſa place. Il eſt poſſible que l'artiſte moderne ſe ſoit propoſé pour but de renforcer l'aſpect des ſouffrances de *Laocoon*; & comme le reſte de la figure eſt libre, il a voulu ſans doute, en approchant ce bras de la tête, offrir le ſentiment de ſes mains dans deux idées liées. Par les tours répétés des ſerpens, il a voulu concentrer dans cet endroit le douleur que l'artiſte ancien a combinée avec la beauté de la figure, ſe propoſant d'y faire régner l'une & l'autre. Mais il ſemble que le bras replié par-deſſus la tête auroit partagé l'attention principale qu'exige cette partie eſſentiele du corps; & il paroît d'ailleurs que tous ces ſerpens auroient trop attiré les regards du ſpectateur. C'eſt pour cele que le Bernin a étendu le bras qu'il a reſtauré en terre cuite, pour laiſſer libre la tête de la figure, & pour ne le pas cacher par aucune autre partie du corps.

„ Les deux degrés pratiqués au bas de la plinthe ſur laquelle repoſe *Laocoon*, paroiſſent indiquer les degrés de l'autel près duquel s'eſt paſſé la ſcène repréſentée dans le groupe „.

„ Dans l'immenſe quantité de ſtatues qui furent enlevées aux villes greques & tranſportées à Rome, celle de *Laocoon* tient le premier rang. Regardé comme la production la plus acomplie de l'art par les anciens eux-mêmes, ce fameux groupe mérite d'autant plus l'attention & l'admiration de le poſtérité, qu'elle n'a rien produit encore qui puiſſe être comparé à ce chef-d'œuvre. Le philoſophe y trouve une ample matiere à réflexion, & l'artiſte un ſujet d'étude inépuiſable. Qu'ils ſoient intimement perſuadés tous deux que cette figure cache encore plus de beautés qu'elle n'en montre, & que l'entendement du maître étoit encore plus ſublime que ſon ouvrage „.

„ *Laocoon* vous offre le ſpectacle de la nature plongée dans la plus vive douleur, ſous l'image d'un homme qui raſſemble contre ſes attraites

toute la force de ſon âme. Tandis que les ſouffrances gonflent ſes muſcles & contractent ſes nerfs, on voit ſon eſprit, armé de force, éclater ſur ſon front filloné, & ſa poitrine, oppreſſée par la reſpiration gênée & par la contrainte cruele, s'élever avec éfort pour renfermer & concentrer la douleur qui l'agite. Les gémiſſemens qu'il étouffe & l'haleine qu'il retire, épuiſent le tronc & creuſent ſes flancs; action qui nous laiſſe découvrir, pour ainſi dire, les viſceres. Cependant ſes propres ſoufrances paroiſſent l'affecter moins que celles de ſes enfans, qui levent les iena vers lui & qui implorent ſon ſecours. La tendreſſe paternele de *Laocoon* ſe manifeſte dans ſes regards languiſſans; la compaſſion paroît nager ſur ſes pruneles comme une ſombre vapeur. Sa phyſionomie exprime les plaintes & non pas les cris: ſes ieux, dirigés vers le ciel, implorent l'aſſiſtance des dieux: ſa bouche reſpire la langueur, & la levre inférieure qui deſcend, en eſt accâblée; mais dans la levre ſupérieure qui eſt tirée en haut, cette laugueur eſt jointe à une ſenſation douloureuſe. La ſoufrance, mêlée de l'indignation que font naître d'injuſtes chàtimens, remonte juſqu'au nez, le gonfle & éclate dans les narines élargies & exhauſſées. Au deſſous du front eſt rendu, avec la plus grande ſagacité, le combat entre la douleur & la réſiſtance, qui ſont comme réunis en un point: pendant que celle-là fait remonter les ſourcils, celle-ci comprime les chairs du haut de l'œil, & les fait deſcendre vers la panpiere ſupérieure, qui en eſt presque toute couverte. L'artiſte ne pouvant embélir la nature, s'eſt atache à lui donuer plus de dévelopement, plus de contention, plus de viguenr: là même où il a placé la plus grande douleur, ſe trouve auſſi la plus haute beauté. Le côté ganche, dans lequel le ſerpent furieux lance ſon venin mortel par la morſure, eſt la partie qui ſemble le plus ſoufrir par la proximité du cœur, & cette partie du corps peut être appelée un prodige de l'art. *Laocoon* veut lever les jambes pour ſe ſouſtraire à ſes maux. Enfin aucune partie n'eſt en repos. La touche même du maître concourt à l'eapreſſion d'une peau engourdie.

De toutes les ſtatues entiérement travaillées avec l'outil, la plus belle eſt ſans contre-dit le *Laocoon*. C'eſt ici qu'un œil attentif découvre avec quelle deatérité & quelle ſûreté le ſtatuaire a promené l'inſtrument ſur ſon ouvrage, pour ne pas perdre les touches ſavantes par un frotement réitéré. L'épiderme de cette ſtatue paroît un peu brut, en comparaiſon de la peau liſſe d'autres figures; mais ce brut eſt comme un velours doua, comparé à un ſatin brillant. L'épiderme du *Laocoon* eſt pour ainſi dire comme la peau des premiers Grecs, qui n'étoit point dilatée par l'emploi fréquent des bains chands, ni relâchée par l'uſage répété des frotoirs, connue chez les Romains amolis par le luxe. Sur la peau de ces hommes nageoit une tranſpiration ſalutaire, comme le premier duvet qui revêt le menton de l'adoleſcent.

Ce fameux goupe ſe trouve ſur une pierre gravée antique du cabinet du roi; on remarque ſur le devant un braſier, & dans le fond le commencement du frontiſpice du temple pour le ſacrifice que ce grand prêtre & ſes enfans faiſoient à Neptune, lorſque les deux horribles ſerpens vinrent les enveloper & leur donner la mort. Enfin le *Laocoon* a été gravé, avec beaucoup d'art, ſur une améthyſte, par le célébre Sirlet, & cet ouvrage paſſe pour ſon chef-d'œuvre.

Il y a dans la collection de Stoſch une pâte de verre de *Laocoon* & ſes deux fils, copié exactement d'après le beau groupe du *Belvédere* de Rome.

LAODAMANTE, fils d'Hector & d'Andromaque. *V.* ANDROMAQUE.

LAODAMIE, fille de Bellérophon & d'Achémone, fut aimée de Japiter, dont elle eut Sarpédon, roi de Lycie. Homere dit que Diane ne pouvant ſoufrir ſon orgueil, la tua à coups de fleches. *Voyez* SARPÉDON.

LAODAMIE, femme de Protéſilas, ayant appris que ſon mari avoit été tué au ſiége de Troye, pour ne pas perdre de vue l'objet de ſa douleur & de ſon amour, fit faire une ſtatue qui reſſembloit à ſon mari, & elle la tenoit toujours auprès d'elle. Un eſclave ayant vu cette ſtatue dans le lit de *Laodamie*, alla dire à Acaſte, ſon pere, que la princeſſe étoit couchée avec un homme. Le roi accourt auſſi-tôt à ſon apartement, & n'ayant trouvé que cette ſtatue, il la fait enlever pour ôter à ſa fille ce qui entretenoit ſa douleur. *Laodamie* affligée de cette ſeconde perte, demanda aux dieux pour toute grâce, qu'il lui fût permis de voir & d'entretenir ſon mari pendant trois heures ſeulement; ce qui lui fut acordé. Mercure alla retirer des enfers Protéſilas, & le lui préſenta: mais le terme étant expiré, *Laodamie* ne peut ſe réſondre à la ſéparation; elle aima mieux ſuivre ſon époux dans le royaume de Pluton, que de reſter ſans lui ſur la terre. Ovide nous a laiſſé une épître de *Laodamie* à Protéſilas, (c'eſt la treizieme de ſes héroïdes) par laquelle elle lui exprime la vive douleur qu'elle a reſſentie de ſon départ, & la crainte continuele où elle eſt que cette guerre ne lui deviene fatale, crainte entretenue par des ſonges funeſtes qui l'obſedent toutes les nuits. *Voyez* PROTÉSILAS.

LAODAMIE, princeſſe d'Epire. Les Épirotes ayant fait périr tous les princes de la famille royale dans une révolte générale, il ne reſtoit du ſang de leurs rois, que Néréis & *Laodamie* ſa ſœur. Néréis épouſa le fils de Gélon, roi de Sicile.

Laodamie s'étant réfugiée à l'autel de Diane, comme à un aſyle qu'elle croyoit inviolable, y fut aſſomée impitoyablement par le peuple. Les

dieux vengerent ce forfait, par des fléaux & des calamités qui firent périr preſque toute la nation À la ſtérilité, à la famine, à la guerre civile, ſuccéderent d'autres guerres qui acheverent de tout perdre. Milon qui avoit porté le coup mortel à *Laodamie*, devint furieux juſqu'au point de ſe déchirer le ventre & les entrailles, avec des pierres, du fer, & ſes propres dents; en ſorte qu'il mourut le douzieme jour après le meurtre commis. C'eſt ainſi que Diane vengea la profanation de ſon aſyle.

LAODICE, fille de Priam & d'Hécube, fut mariée en premieres noces à Télephe, fils d'Hercule; mais ce jeune prince ayant quité le parti des Troyens pour paſſer dans celui des Grecs, abandonna auſſi ſon épouſe. Priam remaria ſa fille à Hélicaon, fils d'Anténor, qui fut tué peu de temps après: pendant ſon veuvage, elle eut un fils d'Acamar, prince grec. *V.* ACAMAS. Lorſque la ville de Troye fut priſe, *Laodice* pour éviter la captivité où elle ſe voyoit près de tomber, craignant ſur-tout de devenir l'eſclave de la femme de Télephe, ſe précipita du haut d'un rocher. On voyoit, dans la Phrygie, le tombeau de cette infortunée princeſſe, du temps de Maximus, préteur de l'Aſie, qui le fit réparer. Pauſanias expliquant le fameux tableau de Polignote, qui repréſentoit la ville de Troye, dit que *Laodice* étoit repréſentée éloignée des autres captives, parce qu'elle ne fut point compriſe parmi elles. „ Il „ n'eſt pas vrai-ſemblable, dit-il, que les Grecs „ l'euſſent tenue priſoniere; car d'un côté, Ho„ mere dit dans l'Iliade, qu'Anténor reçut chez „ lui Ménélas & Ulyſſe, & qu'Hélicaon, fils „ d'Anténor, épouſa *Laodice*; & de l'autre, Leſ„ chée nous apprend qu'Hélicaon ayant été bleſ„ ſé en combatant de nuit, fut reconu & ſau„ vé par Ulyſſe „. *Voyez* ASTIOCHE & TÉLE„ PHE.

LAODICE, fille d'Agapénor, qui comman doit les troupes arcadiennes au ſiége de Troye, ſuivit ſon pere à cette guerre & eut part à ſa mauvaiſe fortune. Agapénor, après la priſe de Troye, fut obligé de ſe retirer dans l'île de Cypre, & de s'y établir avec ſa famille. *Laodice* envoyoit de là, tous les ans, un voile à Minerve. Aléa, par conſidération pour la ville de Tégée ſa patrie.

LAODICE, fille d'Agamemnon & de Clytemneſtre; ſon pere, dit Homere, l'offrit en mariage à Achille, pour être le ſceau & le lien de leur reconciliation. On prétend que c'eſt la même qu'Électre. *Voyez* ÉLETRE.

LAODICE fut mere de Niobé, ſelon quelques mythologues.

LAODICE, reine de Cappadoce, étant reſtée veuve d'Ariarathe avec ſix enfans mâles, en fit mourir cinq par le poiſon, dans la crainte de ne jouir long-temps de l'adminiſtration du royaume, ſi quelques-uns parvenoient à la majorité. Il y en eut un que le ſoin de ſes parens déroba à la ſcélérateſſe de cette marâtre. Il fut le ſeul qui monta ſur le trône après qu'elle eut été miſe en piece par le peuple indigné de ſa cruauté.

LAODICÉE, dans le Pont galatique. ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Le carquois & l'égide ſont diſtinguer ſes médailles de celles des autres *Laodicées*.

Laodicée eſt formée der mots λαὸς, *peuple*, & δίκη, *droit*: endroit où l'on rend la juſtice au peuple.

LAODICÉE, en Phrygie, ſus les confins de la Carie. ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRR. en argent; ce ſont des ciſtophores.
O. en or.
R. en bronze.

On diſtingue ſes médailler au type de Jupiter debout, aux noms des magiſtrats, & aux alliances avec les autres villes.

Cette ville a fait fraper, ſous l'autorité de ſes *ſcribes*, der médailles impériales en l'honneur d'Auguſte, de Claude, de Néron, de Titus, de Domitien, de Domitia, d'Hadrien, de Sabine, d'Antonin, de M. Aurele, de Fauſtine jeune, de Commode, de Domna, d'Élagabale, de Maſſa, des deux Philipper, d'Oracile, de Caracalla.

Cette *Laodicée* a pris ſeule le titre de Néocore depuis Sévere.

LAODICÉE de Syrie, près de la mer. ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ.

Sur pluſieurs des médailles de cette ville, on vois une chouete, ou deux cornes d'abondance.

Ser médailles autonomes ſont:
RRRR. en argent.
O. en or.
C. en bronze.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, avec ſon époque, en l'honeur de Néron, de Domitien, de Trajan, d'Antonin, de M. Aurele, de Vérus, de Commode, de Sept. Sévere, de Caracalla, d'Élagabale; de Caligula, de Sabine.

LAODICÉE, en Syrie. LAODICEON & LAVDICEON.

Col. Laodiceas, Metropolites. Colonia Laodiceas Metropoleos.

Sept. Col. Laod. Metre. Septimia Colonia Laodicea Métropolis.

Cette colonie romaine a fait fraper des médailles latines en l'honeur de Caracalla, de Géta, d'Élagabale, de Tranquilline, de Philippe Ipere, de Trébonien-Gallus, de Valérien, de Septime-Sévere, de Domna, de Macrin, de Diadumenien, d'Alexandre Sévere.

Seule des *Laodicées*, celle de Syrie porte le nom ou le type de colonies, ou des époques, ou

ΙΕΡΑΣ, ou ΙΟΥΛΙΕΩΝ, ou ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗΙ, *ad mare*.

Laodicée, dans la Cœléſyrie, près du Liban. ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ. ΠΡΟΣ. ΛΙΒΑΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales en l'honeur d'Antonin, de Commode, de Septime-Sévere, de Domna, de Trajan-Dece.

On les diſtingue des médailles des autres *Laodicées*, parce qu'elles ſont toujours mention du mont Liban.

LAODOCUS, fils d'Anténor, fut le premier qui conſeilla de rompre le traité fait entre les Troyens & les Grecs, lorſque Pâris & Ménélas offrirent de ſe batre en combat ſingulier pour vider querele. Homere dit que Minerve, par ordre de Jupiter, prit la reſſemblance de *Laodocus*, pour exhorter les Troyens à l'infraction du traité.

LAOMÉDÉE, une des cinquante Néréides.

LAOMÉDON étoit fils d'Ilus, roi de Troye, & neveu de Ganymede. Cette fameuſe ville n'étoit pas encore entourée de murs. *Laomédon* entrepriſ ce grand ouvrage, & fut aidé par Neptune & Apollon, qui étoient alors dans la diſgrace de Jupiter, & bani du ciel. *Voyez* Apollon.

D'autres ont dit que ces dieux ne travaillerent par aux murs de Troye, mais ſe chargerent du ſoin de garder les troupeaux du roi, tandis que tous ſes ſujets étoient occupés à conſtruire les murs. Ovide ne parle point de la diſgrace de ces dieux; il dit qu'Apollon, après s'être vengé de Midas, prit ſon eſſor dans les airs, & s'errêta auprès de Troye, dans le temps que *Laomédon* commençoit à faire bâtir ſes murs; que cet ouvrage étant très-difficile, & d'une très-grande dépenſe, Neptune & lui ſe déguiſerent, ſe préſenterent devant le prince, s'offrirent de conſtruire ſes murailles, & convinrent d'une ſomme d'argent pour leur récompenſe. Quoiqu'il en ſoit de ces circonſtances, tous les poëtes ſe réuniſſent à dire que, l'ouvrage fini, le roi refuſa à ces dieux le ſalaire dont il étoit convenu. Apollon ſe vengea en déſolant la ville par la peſte. Neptune, de ſon côté, inonda les états de *Laomédon*; non content de ce fléau, il envoya un monſtre furieux, qui acheva de tout déſoler. L'oracle conſulté répondit que, pour apaiſer les dieux, il falloit livrer à la voracité de ce monſtre une fille du ſang royal. Le ſort tomba ſur Héſione, fille du roi, qui fut atachée à un rocher ſur le rivage, pour atendre que le monſtre la dévorât. Hercule qui ſe trouva dans ces cantons, promit de la délivrer moyénant un attelage de ſix chevaux. Les chevaux, qui étoient l'objet de ce traité, étoient les mêmes que Tros avoit reçus de Jupiter, en échange pour Ganymede ſon fils, que ce dieu avoit enlevé au ciel. *Voyez* Chevaux, Ganymede.

Hercule réuſſit dans ſon entrepriſe. *Voyez* Hercule. Mais le roi, que rien ne corrigeoit de ſa perfidie, refuſa de s'aquiter de ſe promeſſe. Hercule aſſegea la ville, fit mourir *Laomédon*, & donna ſes états à Podarcès ſon fils, qui s'appela depuis Priam, & donne Héſione en mariage à Télamon ſon ami, qui l'avoit aidé dans cette expédition. Le tombeau de *Laomédon* fut placé au haut d'une des portes de Troye; & la durée de la ville fut atachée à celle de ce tombeau. *Voyez* Fatalités. Il fut aimé de la nymphe Strymo, fille du fleuve Scamandre, qui le rendit pere de Tithon, mari de l'Aurore. Une des fatalités de Troye, étoit qu'elle ne pouvoit être priſe tant que ſubſiſteroit le tombeau de *Laomédon*, que Priam ſon fils, avoit fait élever ſur une des portes de la ville. Les Troyens leverent eux mêmes cet obſtacle, lorſque pour faire entrer le cheval de bois dans la place, ils firent une brêche à leurs murailles, & abatirent ce tombeau. *Voyez* Héſione.

LAONOME, fille de Gunéus, fut mere d'Amphitrion, & eut ſoin des premieres années de ſon petit fils Hercule, qu'elle retint auprès d'elle à Phénéon dans l'Arcadie. *Voyez* Amphitrion.

LAPÉTHOS, dans l'île de Cypre.

Goltzius ſeul a attribué des médeilles impériales à cette ville.

LAPHRIA, ſurnom que les Calidoniens donnerent à Diane, lorſqu'ils crurent que la colere qu'elle avoit fait ſentir à Oénée & à ſes ſujets s'étoit apaiſée. L'empereur Auguſte ayant dépeuplé Calydon & toute l'Italie, pour en tranſférer les habitans à Nicopolis, ſa nouvele ville, donna à ceux de Patra en Achaïe, une partie des dépouilles de Calydon, & nommément la ſtatue de Diane *Laphria*, que ces peuples garderent précieuſement dans leur citedelle. Cette ſtatue étoit d'or & d'ivoire, & repréſentoit la déeſſe en habit de cheſſe. Les habitans de Patra, après lui avoir élevé un temple, établirent une fête annuele en ſon honeur. Pauſanias (*Achaic.*) décrit les cérémonies qu'ils y obſervoient. „ Ils arangent en „ rond, dit-il, tout en tour de l'autel, des pieces de bois vert de la longueur de cinquante „ coudées, & au milieu de ce circuit, ils mettent une quantité de bois ſec. Le veille de a„ fête, ils y apportent de la terre molle, dont „ ils font des gradins, afin de pouvoir monter à „ l'autel. Enſuite la cérémonie commence par „ une proceſſion, où l'on porte la ſtatue de la „ déeſſe avec toute la pompe imaginable; une „ vierge qui exerce le ſacerdoce, paroît la der„ niere portée ſur un char atelé de deux cerfs. „ Le lendemain on prépare le ſacrifice; entre la „ baluſtrade & l'autel, il y a un grand eſpace „ où l'on jete toutes ſortes d'animaux vivans; „ premiérement des oiſeaux bons à manger, en „ ſecond lieu, des victimes plus conſidérables, „ comme des ſangliers, des cerfs, des chevreuils,

„ des louvetaux, des ourſons, même des loups „ & des ours; troiſiémement, des fruits de toute eſpece, enſuite on met le feu au bûcher. „ Alors ces animaux qui ſentent la chaleur de la „ flamme, deviennent furieux, quelques-uns même s'élancent au deſſus de la baluſtrade, & „ cherchent à s'échaper; mais on les reprend, „ & on les ramene à l'autel. Ce qu'il y a „ de particulier, c'eſt qu'au raport de ces peuples, il n'en arive point d'accident, & que „ jamais perſone n'a été bleſſé en cette occaſion „. Cette diane Laphria eſt auſſi nommée *Triclaria*.

LAPHRIA (*Diana*).

Les habitans de *Patræ*, dans l'Achaïe, rendoient un culte particulier à Diane, ſous le nom de *Laphria*, ſynonyme de *Venatrix*; c'eſt pour quoi on doit raporter à cette Colonie romaine les médailles latines ſans inſcriptions de villes, ſur leſquelles on lit: DIANA LAPHRIA.

LAPHYRE, ſurnom de Minerve, formé de λάφυρα, *butin*, *dépouille*, parce qu'elle étoit la déeſſe de la guerre, & que c'étoit elle qui faiſoit faire du butin, remporter les dépouilles des ennemis.

LAPHYSTIUS, ſurnom de Jupiter, à qui Phryxus immola le bélier qui l'avoit porté à Colchos. Les Orchoméniens lui donnerent ce nom formé d'un mot grec, qui ſignifie ſe hâter, s'enfuir, en mémoire de la fuite de Phryxus; & depuis ce tems-là, Jupiter *Laphyſtius* fut regardé comme le dieu tutélaire des fugitifs.

Le mot *Laphyſtium*, où ce Jupiter étoit edoré, étoit encore célebre par ſes bacchantes, & par le repos qu'y prit Hercule, ſortant des enfers & traînant le cerbere.

LAPICIDINIS *cariſtiis* (*à*). Gruter (593. 8.) a publié l'épitaphe d'un inſpecteur des carrieres de *Cariſtium*, déſigné par cette dénomination. L'ancienne *Cariſtium* étoit ſituée entre *Dertona* & *Genua*, aux environs d'Aqui, dans le Montferrat.

LAPIDAIRE (ſtyle). *Voyez* INSCRIPTIONS.

LAPIDARIUS. On liſoit à Vaiſon l'inſcription ſuivante, dans laquelle ce mot déſigne un tailleur de pierres, ou un lapideire:

D. SALLUSTIOS. ACCEPTO. OPIFICES LAPIDARI

OB. SEPULTURAM. EJUS.

(*Spon. Miſc. ſect. VI. p.* 222)

LAPIDATION; c'eſt le nom d'un jour de fête que les Éginetes célébroient en mémoire de deux filles de Crete, qu'ils avoient malheureuſement tuées à coup de pierres dans une ſédition. *Voyez* AUXÉSIA & LAMIE.

LAPIN ſur les médailles. Le lievre & le *lapin* ſont le ſymbole de l'Eſpagne, où il s'en trouve en quantité. On en voit auſſi ſur les médailles de Sicile, & ils marquent en général l'abondance, à cauſe de leur fécondité.

LAPIS (*Jupiter*) *V.* JUPITER.

LAPIS LAZULI, eſpece de jaſpe bleu, taché de couleur d'or par des pyrites. Les anciens graveurs l'ont employé quelquefois. C'étoit leur *cyanus* que les Égyptiens ſavoient contrefaire. *Voy.* COBALT.

LAPIS PANALIS, pierre ainſi nommée par les anciens, parce qu'elle reſſembloit à une féve. On la trouvoit communément dans le Nil, & elle étoit noire. C'étoit probablement une mine de fer en globules alongés & aplatis.

LAPIS MANALIS, pierre ſacrée que l'on portoit en grande pompe dans les rues de Rome, pour obtenir de la pluie de Jupiter. Elle étoit dépoſée hors la porte Capene, près d'un temple de Mars Feſtus qui nous l'apprend, ajoute que cette cérémonie étoit toujours couronée du ſuccès, & que de là fut formé le nom de la pierre: *inſequebatur pluvia ſtatim: eumque quod aquas manaret, manalem lapidem dixere*.

LAPIS PERTUSUS. Victor place ce monument dans la ſeptieme région. Il eſt probable que c'étoit un endroit, frapé de la foudre, couvert d'une pierre percée à jour; parce qu'il étoit défendu de couvrir entiérement un tel lieu.

LAPIS SUGGESTUS, terrain élevé dans le marché, ou la place publique, ſur lequel ſe plaçoit le crieur des marchandiſes à vendre, des meubles, des eſclaves, &c. De là vient que Cicéron (*in Piſ. c.* 15.) déſigne deux tribuns du peuple qui avoient été eſclaves, par ces mots: *duos de lapide emptos tribunos plebis*.

LAPITHES, peuples de Théſſalie, qui prirent leur nom de Lapitha, fils d'Apollon, & de Stilbé, fille de Pénée. Les noces de Pirithoüs, leur roi, occaſionerent une guerre ſanglante entre ces peuples & les centaures, où ceux ci furent exterminés, ou du moins entiérement diſſipés par la valeur d'Hercule & de Théſée, chefs des Lapithes. *Voyez* CENTAURES, PIRITHOUS.

Pline (*lib. VII. cap. LVI.*) & Virgile leur attribuent l'invention de le ſelle & de la bride, parce qu'ils étoient d'habiles cavaliers.

LAPITHÆ, dans la Theſſalie. ΛΑΠΙΘ.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont:

RRR. en argent.

RRRR. en bronze.

O. en or.

Leur type ordinaire eſt une lyre.

LAPPA, en Crete. ΛΑΠΠΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Cette ville a fait fraper des médailles impéria-

les greques en l'honeur d'Auguſte, de Domitien, de Domitia & de Commode.

LAQUEATORES, les mêmes gladiateurs que les *Rétiaires*. *Voyez* ce mot.

LAR, *Iartis*, prénom des rois du Latium, tels que Porſena, Tolumnius, &c. Herminius, qui fut conſul l'an 306 de Rome avec T. Virginius, s'appeloit auſſi *Lar Herminius*, peut-être pour déſigner ſon ancienne origine.

LAR, *laris*, dieu Lâre. *Voyez* LÂres.

LARA, LARUNDA, } fille du fleuve Almon, ayant eu l'indiſcrétion de faire confidence à Junon des galanteries de Jupiter, ce dieu, dit Ovide, lui fit couper la langue, & ordona à Mercure de la conduire aux enfers. Le triſte état où elle étoit n'avoit pas éteint tous ſes charmes; ſon conducteur en devint amoureux, & la rendit mere de deux jumeaux, appelés lâres. On l'appeloit auſſi *Laranda*, *Larunda* & *Mania*, parce qu'elle étoit mere des Mânes. (*Ovid. faſt.* 2. 597. 615.)

LARAIRE, *lararium*, oratoire, lieu deſtiné en particulier chez les Romains au culte des dieux *lâres*. Chacun y honoroit encore d'un culte ſingulier les divinités particulieres de ſa famille, de ſa maiſon, & y dépoſoit leurs images en racourci. Lampride (*Alex. Sev. cap. XXIX.*) dit qu'Alexandre Sévere avoit deux eſpeces de *laraire*, l'un plus retiré où il avoit placé les images des bons princes déifiés, & des hommes les plus eſtimés pour les mœurs, entre leſquels on voyoit Apollonius, Orphée, &c., & les images de ſes ancêtres. Dans un autre *laraire*, moins retiré, étoient les hommes célebres par leurs talens, Virgile, Cicéron, Achille, &c. Tous les matins l'empereur leur offroit à tous un ſacrifice.

Les *laraires* des anciens ont été le plus grand magaſin, ou pluiôt la plus grande reſſource des antiquaires; ſans eux, on ſeroit réduit aux ſeuls monumens publics, élevés par la magnificence ou par la vanité; ſans eux, pluſieurs divinités domeſtiques, mais principales, ſeroient preſque inconnues. C'eſt à quelques-uns de ces *laraires* que nous devons les bronzes qui rempliſſent les cabinets.

„ Les attributs, dit Caylus (*Rec. d'ant. tom. III. pag.* 168), & les acompagnemens de cette très-petite figure de plomb, ne permettent pas de douter, qu'elle ne repréſente une Vénus ſortant du bain. Une diſpoſition, ſi commune & ſi répétée, ne peut avoir d'autre mérite que celui du tour & de la compoſition: ce monument privé de l'un & de l'autre, n'auroit donc pas trouvé place dans ce recueil, ſans la ſingularité dont il eſt acompagné. La voici: les figures de ce métal, & de cette proportion, ſervoient à l'amuſement des enfans, ainſi qu'à leurs petits autels, appelés *lararium puerile*, dont il eſt fait mention dans les auteurs anciens: de ſorte que les enfans faiſoient alors par religion, ce que font aujourd'hui les nôtres. Le marquis Olivieri, très-connu dans la république des lettres, avoit trouvé à Peſaro, dans une de ſes terres, un petit coffre rempli de divinités, exécutées en plomb avec de très-petits inſtrumens propres aux ſacrifices. En 1749, on trouva auprès de *Sarſina* des figures pareilles, qui n'avoient point été ſéparées depuis leur ſortie du moule.

LARALIES, LARARIES, } fêtes célébrées en l'honeur des Lâres; les mêmes que les *compitales*. *Voyez* ce mot. On trouve dans les faſtes kalendaires, aux léries de décembre, le mot *LAR.*, que Mannee a cru être l'abrégé de *larentalia*. Mais c'eſt l'abrégé de *laralies*; car Denis d'Halycarnaſſe dit qu'on célébroit ces dernieres fêtes peu de jours après les ſaturnales. (*Dionyſ. lib. IV.*)

LARANDA. *Voyez* LARA.

LARANDA, dans la Lycaonie. ΛΑΡΑΝΔΕΩΝ. Cette ville a fait graper des médailles impériales greques en l'honeur d'Antonin.

LARARIUM. *Voyez* LARAIRE.

LARARIES. *Voyez* LARALIES.

LARDARIUS, (Gruter (647. 4.) raporte l'épitaphe ſuivante, qu'on liſuit à Narbone.

L. NERFINIUS

POTITI. L.

PRIMUS

LARDARIUS

SIBI ET.....

Elle apartient à un marchand de lard.

LARENTALES; c'eſt le nom que Feſtus donne à une fête des Romains. Ovide & Plutarque l'appelent *laurentales*, & Macrobe, *larentalia*, *laurentalia*, *laurentiæ feriæ*, ou *laurentinalia*; car, ſelon l'opinion de Paul Manuce, de Goltzius, de Roſinus, & de la pluparr des littérateurs, tous ces divers noms déſignent la même choſe.

Les *larentales* étoient une fête à l'honeur de Jupiter; elle tomboit au 10 des calendes de janvier, qui eſt le 23 de décembre. Cette fête avoit pris ſon nom d'*Acca Larentia*, nourice de Rémus & de Romulus; ou, ſelon d'autres (les avis ſe trouvant ici fort partagés) d'*Acca Larentia*, célebre courtiſane de Rome, qui avoit inſtitué le peuple romain ſon héritier, ſous le regne d'Ancus Martius. Quoi qu'il en ſoit de l'origine de cette fête, on la célébroit hors de Rome, ſur les bords du Tibre, & le prêtre qui y préſidoit, s'appeloit *larentialis flamen*, le flamine larentiale. (D. J.)

LARENTIA. *Voyez* ACCA.

LÂRES; c'étoient chez les Romains les dieux domeſtiques, les dieux du foyer, les génies protecteurs de chaque maiſon, & les gardiens de chaque famille. On appeloit indifféremment ces dieux tutélaires, les dieux *Lâres*, ou *Pénates*;

car pour leur deſtination ces deux noms ſont ſynonymes. Varron & Macrobe diſent que les *lares* étoient enfans de Mania; Ovide, dans ſes faſtes, les fait naître de Mercure & de *Lara*, que Lactance & Auſone appelent *Larunda*.

L'idée de leur exiſtence & de leur culte prit ſans doute ſa premiere origine à l'ancienne coutume des Égyptiens, d'enterrer dans leurs maiſons les morts qui leur étoient chers. Cette coutume ſubſiſta chez eux fort long-temps, par la facilité qu'ils avoient de les embaumer & de les conſerver. Cependant l'incommodité qui en réſultoit à la longue, ayant obligé ces peuples & ceux qui les imiterent, de tranſporter ailleurs les cadavres, le ſouvenir de leurs ancêtres & des bienfaits qu'ils en avoient reçus, ſe perpétua chez leurs deſcendans; ils s'adreſſerent à eux comme à des dieux propices, toujours prêts à exaucer leurs prieres.

Ils ſuppoſerent que ces dieux domeſtiques daignoient rentrer dans leurs maiſons, pour procurer à la famille tous les biens qu'ils pouvoient, & détourner les maux dont elle étoit menacée; ſemblables, dit Plutarque, à des athletes, qui ayant obtenu la permiſſion de ſe retirer à cauſe de leur grand âge, ſe plaiſoient à voir leurs éleves s'exercer dans la même carriere, & à les ſoutenir par leurs conſeils.

C'eſt de cette eſpece qu'eſt le dieu *Lare*, à qui Plaute fait faire le prologue d'une de ſes comédies, de l'*Aulularia*; il y témoigne l'affection qu'il a pour la fille de la maiſon, aſſurant qu'en conſidération de ſa piété, il ſonge à lui procurer un mariage avantageux, par la découverte d'un tréſor confié à ſes ſoins, dont il n'a jamais voulu donner connoiſſance ni au pere de la fille, ni à ſon aïeul, parce qu'ils en avoient mal uſé à ſon égard.

Mais les particuliers qui ne crurent pas trouver dans leurs ancêtres des âmes, des génies aſſez puiſſant pour les favoriſer & les défendre, ſe choiſirent chacun, ſuivant leur goût, des patrons & des protecteurs parmi les grandes & les petites divinités, auxquelles ils s'adreſſerent dans leurs beſoins: ainſi s'étendit le nombre des dieux *lares* domeſtiques.

D'abord, Rome effrayée de cette multiplicité d'adorations particulieres, défendit d'honorer chez ſoi des dieux dont la religion dominante n'admettoit pas le culte. Dans la ſuite, Rome ſouffrit non ſeulement dans ſon ſein l'introduction des dieux particuliers, mais elle crut devoir l'autoriſer expreſſément.

Une loi des douze tables enjoignit à tous les habitans de célébrer les ſacrifices de leurs dieux pénates, & de les conſerver ſans interruption dans chaque famille, ſuivant que les chefs de ces mêmes familles l'avoient preſcrit.

On ſait que lorſque, par adoption, quelqu'un paſſoit d'une famille dans une autre, le magiſtrat avoit ſoin de pourvoir au culte des dieux qu'abandonnoit la perſone adoptée. Ainſi Rome devint l'aſyle de tous les dieux de l'univers, chaque particulier étant maître d'en prendre pour ſes pénates tout autant qu'il lui plaiſoit, *quum ſinguli*, dit Pline, *ex ſemetipſis, totidem deos faciant Junones, genioſque*.

Non ſeulement les particuliers & les familles, mais les peuples, les provinces & les villes, eurent chacune leurs dieux *lares* ou pénates. C'eſt pour cette raiſon que les Romains, avant que d'aſſiéger une ville, en évoquoient les dieux tutélaires, & les prioient de paſſer de leur côté, en leur promettant des temples & des ſacrifices; afin qu'ils ne s'oppoſaſſent pas à leurs entrepriſes: c'étoit-là ce qu'on nommoit *évocation*. *Voyez ce mot*.

Après ces remarques, on ne ſera pas ſurpris de trouver dans les auteurs & dans les monumens, outre les *lares* publics, & particuliers, les *lares* qu'on invoquoit contre les ennemis, *lares hoſtilii*; les *lares* des villes, *lares urbani*; les *lares* de la campagne, *lares rurales*; les *lares* des chemins, *lares viales*; les *lares* des carrefours, *lares compitales*, &c. En un mot, on trouve dans les inſcriptions de Gruter, & autres livres d'antiquités, des exemples de toutes ſortes de *lares*; il ſeroit trop long de les raporter ici.

C'eſt aſſez de dire que le temple des *lares* de Rome en particulier étoit ſitué dans la huitieme région de cette ville. Ce fut Tiros Tatius, roi des Sabins, qui le premier leur bâtit ce temple et leur fête, nommée *lararies*, arivoit le onze avant les calendes de janvier. Macrobe l'appele aſſez plaiſamment la ſolemnité des petits ſtatues, *celebritas ſigillariorum*; cependant Aſconius Pédianus prétend que ces petites ſtatues étoient celles des douze grands dieux; mais la plaiſanterie de Macrobe n'en eſt pas moins juſte.

Les *lares* domeſtiques étoient à plus forte raiſon repréſentés ſous la figure de petits marmouſets d'argent, d'ivoire, de bois, de cire, & autres matieres; car chacun en agiſſoit envers eux ſuivant ſes facultés. Dans les maiſons bourgeoiſes, on mettoit ces petits marmouſets derriere la porte, ou au coin du foyer, qui eſt encore appelé *le lar* dans quelques endroits du Languedoc. Les gens qui vivoient plus à leur aiſe, les plaçoient dans leurs veſtibules; les grands ſeigneurs les tenoient dans une chapelle nommée *lararre*, & avoient un domeſtique chargé du ſervice de ces dieux; c'étoit chez les empereurs l'emploi d'un affranchi.

Les dévots aux dieux *lares* leur offroient ſouvent du vin, de la farine & de la deſſerte de leurs tables; ils les couronoient dans des jours heureux, ou dans de certains jours de fêtes, d'herbes & de fleurs, ſur-tout de violetes, de thym & de romarin; ils leur brûloient de l'encens & des parfums; enfin, ils mettoient devant leurs ſtatues des lampes alumées. Je tire la preuve de ce dernier fait, peu connu, d'une lampe de

pe de cuivre, à deux branches, qu'on trouva ſous terre à Lyon, en 1505. Les mains de cette lampe entouroient un petit piédeſtal de marbre, ſur lequel étoit cette inſcription: *Laribus ſacrum, P. F. Rom.* qui veut dire, *publicæ felicitati Romanorum*. Il eût été agréable de trouver auſſi le dieu *Lare*: mais apparemment que les ouvriers le mirent en pieces en fouillant.

Quand les jeunes enfans de qualité étoient parvenus à l'âge de quiter leurs bulles, petites pieces d'or en forme de globe aplati, qu'ils portoient ſur la poitrine, ils venoient les pendre au cou des dieux *Lares* & leur en faire hommage. „ Trois de ces enfans, revêtus de robes blanches, „ dit Pétrone, entrerent alors dans la chambre: „ deux d'entr'eux poſerent ſur la table les *Lares* „ ornés de bulles; le troiſieme tournant tout „ autour avec une coupe pleine de vin, s'écrioit: „ Que ces dieux nous ſoient favorables! „

Les bonnes gens leur attribuoient tous les biens & les maux qui arivoient dans les familles, & leur faiſoient des ſacrifices pour les remercier ou pour les adoucir; mais d'autres, d'un caractere difficile à contenter, ſe plaignoient toujours, comme la Philis d'Horace, de l'injuſtice de leurs dieux domeſtiques.

. . . . . *Et penates*
Mœret iniquos . . . . . Od. IV. l. 2.

Caligula, que je dois au moins regarder comme un brutal, fit jeter les ſiens par la fenêtre, parce qu'il étoit, diſoit-il, très-mécontent de leur ſervice.

Les voyageurs religieux portoient toujours avec eux, dans leurs hardes, quelque petite ſtatue des dieux *Lares*, mais Cicéron craignant de fatiguer ſa Minerve dans le voyage qu'il fit avant que de ſe rendre en exil, la dépoſa par reſpect au capitole.

La victime ordinaire qu'on leur ſacrifioit en public, étoit un porc. Plaute appele ces animaux, en badinant, *porcs ſacrés*. Ménechme, *act. II. ſc.* 2. demande combien on les vend, parce qu'il en veut achetter un, afin que Cylindrus l'offre aux dieux *Lares* pour être délivré de ſa démence.

La flaterie des Romains mit Auguſte au rang des dieux *Lares*, voulant déclarer, par cette adulation, que chacun devoit le reconoître pour le défenſeur & le conſervateur de ſa famille. Mais cette déification parut dans un temps peu favorable; perſone ne croyoit plus aux dieux *Lares*, & l'on n'étoit pas plus croyant aux vertus d'Auguſte: on ne le regardoit que comme un heureux uſurpateur du gouvernement.

J'ai oublié d'obſerver que les *Lares* s'appeloient auſſi *præſtites*, comme qui diroit *gardiens des portes*; *quod præſtant oculis omnia tuta ſuis*, dit Ovide dans ſes faſtes. J'ajoute que les auteurs latins ont quelquefois employé le mot *Lare* pour exprimer une famille entiere, l'état & la fortune d'une perſone; *parvo ſub lare, paterni laris inops*, dit Horace.

Les *Lares*, dit Plaute, avoient pour ſymbole un chien, & il étoient quelquefois revêtus de la peau d'un chien, ſans doute parce que les chiens font la même fonction que les *Lares*, qui eſt de garder la maiſon, & on étoit perſuadé que ces dieux en éloignoient tout ce qui auroit pu nuire. On les honoroit encore ſous le nom de *grondiles*; c'eſt-à-dire, grognant comme font les porcs: c'eſt Romulus qui leur donna ce nom, en mémoire de la truie qui avoit mis bas trente petits cochons en une ſeule fois.

On voit au Muſéum de Florence un autel antique, qui étoit autrefois dans la villa Médicis de Rome, ſur lequel on lit *Laribus Auguſtis*, au deſſus de deux *Lares*. Ces dieux ſont repréſentés comme les *Pocillatores*, eſclaves ſervant à boire. Ils ſont couronés de laurier, vêtus d'une tunique courte, liée avec une ceinture, & chauſſés avec des brodequins ou botines qui ſe terminent à mi-jambe. D'une main, ils tienent un vaſe à boire, fait en maniere de corne, appelé *rhyton*, & de l'autre une patere. Cette inſcription fixe l'idée que l'on doit avoir des figures de cette eſpece, répétées ſi ſouvent ſur les monumens antiques.

On n'adreſſoit le plus ſouvent à ces divinités domeſtiques que des prieres: on ſe contentoit de brûler des parfums devant elles; & pour l'ordinaire, les offrandes qu'on leur préſentoit, ſe réduiſoient à ces prémices & à des libations. Comme néanmoins ces dieux particuliers étoient ſouvent les mêmes, auxquels on ſacrifioit avec le plus de pompe, on leur conſacroit, en proportion de leur taille, tous les uſtenſiles qui, dans un plus grand volume, ſervoient dans leurs temples au culte public qu'on leur rendoit. „ C'eſt pourquoi, dit Caylus (*Rec. 3. p.* 171.), je leur attribue ce petit vaſe, de la hauteur de treize lignes ſeulement, certainement antique, d'agate noire, & dont la forme n'eſt pas des plus heureuſes. Son inutilité dans tous les temps, m'engage à le regarder comme un meuble que le culte des dieux *Lares* avoit introduit chez les Romains.

„ Le médiocre volume de ce rechaud de terre cuite, m'engage à le placer, ainſi que le vaſe du numéro précédent, au nombre de ceux qui étoient deſtinés au ſervice des dieux *Lares*. Il eſt vraiſemblable qu'il n'avoit d'autre deſtination que celle des fumigations qu'on leur offroit. Sa forme ſinguliere, c'eſt à dire, l'élévation de ſes quatre angles, qui donnoient de l'air au feu, & par conſéquent le pouvoient entretenir, mal-gré les plats ou les autres corps que l'on vouloit échauffer, m'ont paru dignes d'être remarqués. La matiere de ce petit meuble, mal gré les feuillages & les autres ornemens répandus ſur ſes quatre

faces, ne donne pas une haute idée de l'opulence de ces anciens maîtres : cependant il a été trouvé à Rome depuis très-peu de temps ; mais on sait que dans les plus grandes villes l'opulence a toujours été fort inégalement répartie. Il a de hauteur cinq pouces ».

LARGESSES, s. f. pl. *Hist.* dons, présens, libéralités. Les *largesses* s'introduisirent à Rome avec la corruption des mœurs, & pour lors les suffrages ne se donnerent qu'au plus libéral. Les *largesses* que ceux des Romains qui aspiroient aux charges prodiguoient au peuple, sur la fin de la république, consistoient en argent, en blé, en pois, en féves ; & la dépense à cet égard étoit si prodigieuse, que plusieurs s'y ruinerent absolument. Je ne citerai d'autre exemple que celui de Jules-César qui, partant pour l'Espagne après sa préture, dit qu'attendu ses dépenses en *largesses* il auroit besoin de trois cents trente millions pour se trouver encore vis-à-vis de rien, parce qu'il devoit cette somme au delà de son patrimoine. Il falloit nécessairement, dans cette position, qu'il périt ou renversât l'état ; & l'un & l'autre arriverent. Mais les choses étoient montées au point que les empereurs, pour se maintenir sur le trône, furent obligé de continuer à répandre des *largesses* au peuple : ces *largesses* prirent le nom de *congiaires ;* & celles qu'ils faisoient aux troupes, celui de *donatifs*. *Voyez* CONGIAIRES & DONATIFS.

Enfin, dans notre histoire, on appela *largesses* quelques légeres libéralités que nos rois distribuoient au peuple dans certains jours solemnels. Ils faisoient apporter des hanaps ou des coupes pleines d'especes d'or & d'argent ; & après que les hérauts avoient crié *largesses*, on les distribuoit au public. Il est dit, dans le Cérémonial de France, (*tom. II. p.* 742.), qu'à l'entrevue de François I & d'Henri VIII, près de Guisnes, l'an 1520, pendant le festin, il y eut » *largesses* criées par les rois & hérauts d'armes, » tenant un grand pot d'or bien riche ».

C'est la derniere fois de ma connoissance qu'il est parlé de *largesses* dans notre histoire (*D. J.*).

LARGITIONALIS, bas-officier de l'empereur, espece d'huissier ou de sergent offrant des sacrifices, & des fleurs. *Voyez* GÉNIES, PÉNATES.

LARINUM, en Italie. VAINOD.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

R. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leurs types ordinaires sont :

Un cavalier galopant.

Un aigle éployé sur un foudre.

Un dauphin.

Deux cornes d'abondance.

LARISCOLUS, surnom de la famille ACCOLEIA.

LARISSA, en Thessalie. ΛΑΡΙΣΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

C. en argent.

O. en or.

RR. en bronze.

Leurs types ordinaires sont :

Un cheval courant.

Un cheval paissant.

Un cheval à mi-corps.

LARISSA, ville de la Thessalie, sur le Pénée. C'étoit la patrie d'Achille. Jupiter y étoit particuliérement honoré, d'où il fut surnomé LARISSÆUS.

LARISSÆUS, LARISSIUS, } Jupiter. *Voyez* LARISSA.

LARISSUS, riviere du Péloponese, entre l'Achaïe & l'Élide. Pausanias dit que sur les bords de cette riviere étoit un temple de Minerve *Larissiéne*.

LARMES. Ce n'étoit pas assez pour les antiquaires d'avoir cru que les lacrymatoires trouvés dans les tombeaux des anciens avoient été remplis de *larmes* ; ils ont encore dit que les trous pratiqués souvent dans le couvercle de ces tombeaux avoient aussi servi à y introduire des *larmes*. Fabretti (*Inscript. p.* 63 & 69.) croit que les coupes sculptées sur les couvercles des sarcophages, toujours percées dans le milieu d'un trou qui pénétroit toute l'épaisseur des couvercles, & souvent de plusieurs, ont pu servir à faire couler sur les cendres des libations de vin & de lait. Mais il assure qu'elles étoient destinées particuliérement à laisser pénétrer les *larmes* des parens dans l'intérieur du sarcophage, pour en arroser des cendres chéries. Il étaye son sentiment des épitaphes suivantes, qui toutes sont accompagnées de coupes sculptées, & dans lesquelles on trouve quelquefois les *larmes* exprimées.

D. M. Q. CREPEREIO
ABASCANTO. FILIO. PIO
VIX. AN. VII. MENS. VIIII.
HIER VI
N O VIII

FECIT. ATIMETUS. PATER
ET. SIBI. ET. CONIVGI SPENT
HONAVIT. CLAVDIA. CARA
LONG. PED. VI. LAT. PED. III.

DIIS. MANIBVS
FECIT FVFICIA
ALEXA NDRIA
BENE MEREN
CON SVGI
SEPTIMO. LVPO

CINE
BIBVS
CANSÆ. FORTVNATÆ

D. M. S.
SVM. CASTÆ. CINERVM. LAPIS. PVELLÆ
CVSTOS. ME. RELEGENS. PIVS. VIATOR
HVIVS. COGNITA. SI. TIBI. FVISSET.
VIRTVS. LACRYMVLIS. TVIS. RIGARES
EVODIÆ CYPARÆ. ANN. VI.

Viterbii ex Schedis Vaticanis.

D M
INIICE. II. PIETAS. VSQVAM. SVSPIRIA. ET. IMPLE
MECVM. HOSPES. LACRYMIS. MARMORIS. HOC
VACVVM
NAM. FORMÆ. EXEMPLVM. PERIIT. CVM. OBIIT.
MEA. LYDE
QVAM. PERIERE. HOMINES. VEL. PERIERE. DII.

Ces épitaphes devroient toutes renfermer le mot de *larmes*, ou des expreſſions relatives aux *larmes*, de même qu'elles ſont toutes accompagnées de coupes, ſi ces veſes ſculptés étoient deſtinés à faire couler les pleurs dans les tombeaux. Mais la choſe n'eſt pas ainſi; & ſans s'epeſantir ſur le ridicule d'une quantité de *larmes* ſuffiſentes pour prendre à volonté un écoulement déterminé, on peut ſe préveloir aveutsgeuſement de l'ebſence des expreſſions relatives aux pleurs, pour combattre l'opinion de Fabretti.

On peut donc aſſurer que ces trous n'ont ſervi qu'à faire couler dans les tombeaux des libations des funérailles & les libations anniverſeires des parens ou des afranchis. Cette aſſertion ſera portée à l'évidence, quand on conſidérera quelques-unes de ces coupes ſculptées, avec un manche, c'eſt-à-dire, en forme de pateres, vaſes deſtinés aux libations. En voici des exemples.

D M
Q. VALERIO
TER TVLLO
FRATR ES
BENEMER. FECER.

Grut. pag. DCCCLIII. 1.

TI. CLAVDIO. ZEVXE
TI. CLAVDIVS ERASTVS
FECIT. LIBERTO. SVO. BENE
MERENTI VIX. AN. SV.

avec une patere ſemblable. Enfin, une autre épitaphe ſur le voie Appienne, avec ces lettres D. M. S A. & une patere ſculptée au deſſous. (*Fabrett. p. 69.*)

LARVES. „ Il eſt démontré, dit M. Leſſing, que les anciens n'ont pas repréſenté la mort par un ſquélete, & qu'il s'en trouve cependant ſur d'anciens monumens; il eſt naturel de demander ce que ces ſquéletes doivent ſignifier? Je réponds ſans détour: Ces ſquéletes ſont des *larves*; non pas que *larva* ne ſignifiât autre choſe qu'un ſquélete; mais parce que les anciens entendoient par *larves* une certaine claſſe d'âmes humaines ſéparées de leurs corps „.

„ Voici la pneumatologie des anciens. Après les dieux, ils croyoient à un nombre infini d'eſprits créés, appelés *démons*; ils aſſocioient à ces êtres les âmes des hommes morts, qu'ils comprenoient ſous le nom général de *lemures*, dont il devoit y avoir néceſſairement deux claſſes: celle des âmes des bons, & celle des âmes des méchans. Les bonnes âmes devinrent les dieux pénates, ſous le nom de *lares*; les autres, en punition de leurs crimes, erroient ſans ceſſe ſur la terre, éfreyant les méchans, & euſſent une veine terreur aux bons: ils s'appeloient *larves*. Dans l'incertitude de ſavoir ſi une âme apartenoit à la premiere ou à la ſeconde claſſe, on ſe ſervoit du mot *mânes* „.

„ Je ſoutiens que de pareils *larves*, c'eſt-à-dire, les âmes des hommes méchans, ont été repréſentés per des ſquéletes. Je ſuis convaincu que, par raport à l'art, cette obſervation eſt ab-

ſolument neuvé, & qu'aocun antiqnaire n'en a fait uſage avant moi poor l'explication d'anciens monumens. On déſirera par conſéquent d'en voir la preuve, & il ne ſuffiroit peut-être pas de citer une note de Henri Étienne, d'après laquelle *exsanimi* dans une aneiene épigramme, doit être expliqoé par *mânes*; mais ce qne ceite noie laiſſe peut-être entrevoir, ſera mis hors de donte par le paſſage ſniyant. Séneque dit: *Nemo tam puer eſt, ut cerberum timeat, & tenebras, & larvarum habitum nudis oſſibus coherentium*. Seroit-il poſſible de déſigner un ſqnélete plus poſitivement qne par *nudis oſſibus coherens*! Quelle plus forte preove pouroit-on déſirer que les aneiens ont re préſenté leurs revenans par des ſqoéletes? „

„ Si une pareille obſervation fournit une explication plus naturele de pluſieurs repréſentations, dont juſqu'à ce jour on n'a pas compris le ſens, il en réſulte une noovele preuve de ſa juſteſſe. En ne trouvant ſur on monument antique *qu'un ſeul* ſqnélete, on pouroit ſans doute le prendre poor la mort, s'il n'étoit pas prouvé d'ailleurs qoe les aneiens ne l'ont pas repréſentée ainſi; mais comment, lorſqu'on en trouve *pluſieurs ſemblables*, peut-on dire que, puiſque le poëte conaoit pluſieurs genres de mort,

Stant furiæ circum, variæque in ordine mortes,

il doit auſſi être permis à l'artiſte de rendre pluſieurs manieres de mourir, chacune par une figure particuliere, qoique toutes ſemblables? Cependant que diroit-on ſi, dans cette ſuppoſition, une pareille compoſition de pluſieuss ſqnéletes réunis n'offroit pas on ſens raiſonable? J'ai fait mention plus haut d'une pierre gravée, rapottée par Gori, ſor laquelle on voit trois ſqnéletes; l'un conduit un bige, atelé de deux animaux furieux, par-deſſus un aotre conché par terre, & menace de renverſer de même le troiſieme, placé devant le char. Gori appele cela: *Le triomphe de la mort ſur la mort*. C'eſt-là du galimathias tout pur. Heoreuſement poor lui le travail de cette pierre aſt médiocre, & elle eſt ſorchargée d'inſcriptions qui paroiſſent greqoes, mais qui n'offrent aocon ſens. Au lieu de voir ici le tsiomphe de la mort ſor elle même, on ſur deux concurrens qui lui diſpotent l'empire, je n'y vois que des âmes, des *larves*, qoi, dans l'autre vie, s'occupent encore des amuſemens qui firent leurs délices dans celle-ci. Cette opinion fut généralement reçue chez les aneiens; & dans les exemples que Virgile en donne, il n'oublie pas la coorſe des chars (*Æneid. VI. v.* 698.).

..... *Qua gratia currum,*
Armorumque fuit vivis; qua cura nitentes
Paſcere equos, eadem ſequitur tellure repoſtos „.

„ Auſſi rien n'eſt-il plus commun que de trouver ſur des tombeaox, ſur des urnes, & ſur des ſarchophages, des génies qui exercent,

Aliquas artes, antiquæ imitamina vitæ „.

LARUNDA. *Voyez* LARA.

LARYMNA & SALGANEUS, en Béotie. ΛΑ. & ΛΑ. ΣΑ.

M. Neumann a reſtitné à ces deux villes les médailles qui portent le bouclier béotien avec ces lettres. On les avoit données mal-à-propos aux Lacédémoniens.

LARYNGOTOMIE, ou l'ouverture du laryax dans l'eſquinancie étoit praiiqnée par les anciens avec ſuccès. Cette opération sûre & néceſſaire eſt preſque hors d'uſage parmi nous, ſoit par la timidité des malades & de leurs amis, ſoit par la répugnance & quelquefois l'ignorance des médecins ou des chirurgiens Quoique *Arétée*, *Paul Éginète*, & *Cælius Aurelianus* ſemblent, ſur l'autorité d'*Antyllus*, parler d'une maniere équivoque du ſuccès de cette opération; cependant la plus grande partie des anciens grecs & arabes la conſeillent. Galien en particulier, apuié de la raiſon, de l'expérience & de l'autorité d'Aſclépiade, la recomande avec raiſon comme une derniere reſſource en cas d'eſquinancie.

LARYSIUS, montagne de la Laconie, fameuſe par un temple dédié à Bacchus, ou l'on célébroit tous les printemps des fêtes renomées en l'honeur du dieu do vin.

LAS, dans la Laconie. ΛΑΩΝ.

On a des médailles impériales greques de cette ville, frapées en l'honeur de Gaia, de Maximin, de Caracalla.

LASER, *LASERPITIUM*. } *Voyez* SILPHIUM.

LASIUS, un des princes de la Grece qui aſpira à la poſſeſſion d'*Hyppodamie*. Il fut tué par ŒNOMAUS. *Voyez ce mot*.

LAT, eſt le nom d'one ſtatue qoi étoit adorée par les Indiens dans la ville de Soommat. Elle étoit d'une ſeule pierre, haute de 50 braſſes, poſée au milieu d'on temple ſoutenu de 56 colonnes d'or maſſif. Mahomet, fils de Sébéctghin, aysnt conquis cette ville, briſa l'idole de ſes mains.

Elle venoit peut être des Arabes, que l'on ſait avoir adoré des Abadirs ou Bœtyles, c'eſt-à dire, de grôſſes pierres brutes.

LATERANUS, dieu des foyers. Ce nom lui fut donné, ſelon Arnobe, parce qu'anciénement on faiſoit ou revêtiſſoit le foyer d'une cheminée de briques, appelées en latin *lateres*.

LATERCULUS, troupe rangée en bataille ſur un front double ou triple de ſa profondeur. Les Romains loi donnerent ce nom à cauſe de ſa reſſemblance avec une brique *laterculus*.

LATERCULUS, gâteau carré, plus long que large en forme, de biſcuit. On y mêloit du miel,

qui tenoit lieu de ſucre dans les confitures & les pâtiſſeries des anciens .... *Hic panes laterculos .... & complura ſcitamenta mellita* (Apul. Met. X.)

LATERCULUM, *LATERCULENSIS*, *LATERCULUS*, } On appeloit ſous les

Antonins *laterculum*, le rôle de tous les officiers militaires, de tous les magiſtrats, contenant l'état des fonctions de leurs charges, & des appointemens qui y étoient annexés. Il étoit ſous la garde du primicier des *notarii*; les gréfiers qui le compoſoient étoient appelés *laterculi* ou *laterculenſes*.

La forme carrée & alongée de ce regiſtre lui fit donner le nom de *laterculi*, à cauſe de ſa reſſemblance avec une brique.

LATERE a divo Veſpaſiano (*Aſcenſus de*). Muratori (*Theſ. inſcript.* 899. 2.) raporte une inſcription où ſe trouvent ces mots, qui déſignent un ſecrétaire particulier de Veſpaſien. *De latere* ſignifient qu'il ſe tenoit toujours près de ſa perſone.

LATERES aurei & *argentei*, lingots d'or & d'argent moulés en forme de briques. On dépoſuit ſous cette forme, dans le tréſor public de Rome, les contributions & les dépouilles des ennemis.

LATHRIA, & ANAXANDRA, deux ſœurs jumelles, filles de Therſandre, roi de Cléone, épouſerent les deux fils jumeaux d'Ariſtodême, & après leur mort, eurent un autel dans le temple de Lycurgue, à Lacédémone.

LATIALIS, ſurnom de Jupiter, à qui les villes du Latium ſacrifioient dans les féries latines. Tarquin le ſuperbe érigea à Jupiter-*Latialis* une ſtatue ſur une haute montagne, proche d'Albe, où ſe tint dans la ſuite l'aſſemblée des féries latines. Les Romains, qui, dans un traité de paix, avoient exigé des Chartaginois qu'ils ne ſacrifieroient plus leurs enfans à Saturne, les Romains eux mêmes ſacrifioient tous les ans un homme à leur Jupiter *Latialis*.

Euſebe cite Porphyre, qui le raporte comme une choſe encore en uſage de ſon temps.

LATIAR, nom de la fête inſtituée par Tarquin en l'honeur de Jupiter-*Latialis*. Tarquin ayant fait un traité d'alliance avec les Latins, propoſa, pour en aſſurer la perpétuité, d'ériger un temple commun, où tous les alliés, les Romains, les Latins, les Hernlques & les Vulſques s'aſſemblaſſent tous les ans pour y faire une foire & y célébrer enſemble des fêtes & des ſacrifices. Telle fut l'inſtitution du *latiar*. Tarquin n'avoit deſtiné qu'un jour à cette fête. Les premiers conſuls en ajouterent un autre, après qu'ils eurent conclu l'alliance avec les Latins. On en ajouta un troiſieme lorſque le peuple de Rome, qui s'étoit retiré ſur le mont ſacré, fut rentré dans la ville; & un quatrieme, après qu'on eut apaiſé la ſédition qui s'éleva à l'occaſion du conſulat, auquel le peuple voulut avoir part. Ces quatre jours étoient ceux qu'on appelait *féries latines*; & tout ce qui ſe faiſoit pendant ces féries, fêtes, offrandes, ſacrifices, tout cela s'appeloit *latiar*.

LATICLAVE, *LATICLAVIA*, *LATICLAVE*. } On appele *laticlave* un ornement de la tunique des ſénateurs romains & de quelques autres magiſtrats, qui en prirent le ſurnom de *laticlavii*. Tout le monde reconoît que le *latus clavus*, ou *la tunica clavata*, étoit une marque de dignité, *laticlavia dignitas* (*Caſſiod. VI.* 14.), l'attribut de certaine magiſtrature; mais il n'y a rien, en fait d'habits, ſur quoi les ſavans ſoient ſi peu d'acord que ſur la forme du *laticlave* & de l'*anguſticlave*.

Les uns ont imaginé que le *laticlave* étoit une bande de pourpre entiérement détachée des habits, qu'on la paſſoit ſur le cou & qu'on la laiſſoit pendre tout du long par-devant & par derriere, comme le ſcapulaire d'un religieux. D'autres ont penſé que c'étoit un manteau de pourpre qui couvroit ſeulement les épaules; mais ces deux opinions ſont également inſoutenables. Indiquons-en une troiſieme qui ait plus de vrai-ſemblance, & cela ne ſera pas difficile.

On diſtinguoit chez les Romains pluſieurs ſortes de tunique, & entr'autres la tunique nommée *tunica clavata*. C'étoit une tonique avec des bandes de pourpre, appliquées en forme de galon ſur le devant, au milieu de la tunique & dans toute ſa longueur. Si la bande étoit large, la tunique s'appeloit *laticlave*, *latus clavus*, *tunica laticlavia*. Si elle étoit étroite, la tunique prenoit le nom d'*anguſticlave*, *anguſtus clavus*, *tunica anguſticlavia*. *Voyez* CLAVUS.

Ces deux ſortes des tuniques qui ſervoient à diſtinguer les emplois parmi les gens de qualité, étoient oppoſées à celle qui étoit toute unie, ſans bandes, qu'on nommoit *tunica recta*, & dont l'uſage étoit pour toutes les perſones qui n'avoient point de part à l'adminiſtration des afaires.

Il réſulte de là, que le *laticlave* étoit une large bordure de pourpre, couſue tout du long ſur la partie de devant d'une tunique; ce qui la diſtinguoit de celle des chevaliers, qui étoit à la vérité une bordure de la même couleur & de la même maniere, mais beaucoup plus étroite, d'où vient qu'on l'appeloit *anguſticlave*.

Pluſieurs ſavans ſe ſont perſuadés que les bandes ou galons de ces tuniques étoient emmême brochés de têtes de clous, *quaſi clavis intertextæ*; cela peut être. Cependant Daeier, qui n'eſt pas de cet avis, remarque, pour le réfuter, que les anciens appeloient *clavus*, clou, tout ce qui étoit fait pour être appliqué ſur quelque choſe.

Ce qui eſt plus ſûr, c'eſt qu'on a confondu à tort le *laticlave* avec la prétexte, peut être parce que la prétexte avoit un petit bordé de pourpre; mais outre que ce bordé de pourpre régnoit tout

autour, il eſt certain qoe ces deux habits étoient différens à d'autres égards, & même qne la prétexte ſe metioit ſur le *laticlave*; Varron l'a dit quelqoe part: d'ailleurs on ſait que quand le préteur prononçoit un arrêt de mort, il quitoit la prétexte & prenoit la robe *laticlave*.

Elle ſe portoit ſans ceinture, & étoit nn peo plus longue que la tunique ordinaire; c'eſt ponrquoi Suétone obſerve comme nne choſe étrange que Céſar ceignuit ſon *laticlave*. „ Il étoit, dit „ cet hiſtorien, fort ſinguller dans ſes habits; ſon „ *laticlave*, avoit de longues manches avec des „ bordnres: il ſe ceignoit tonjours, & toojours „ ſa ceinture étoit lâche; ce qni donna lieu à ce „ mot de *Sylla*, qu'll averttiſſoit les grands de ſe „ donnrr garde du jeune homme mal ceint, *ut* „ *male præcinctum puerum caverent*. „

Comme les ſénateurs avoient droit de portes le *laticlave*, le même Suétone remarqne qu'on les appeloit d'un ſeni nom *latielavii*. Les conſuls, les ſénateurs, les édiles, les préteurs, & cenx qui triomphoient, jouiſſoient auſſi de cette décoration. Iſidore nons apprend que, ſous la république, les fils des ſénateurs n'en étoient honorés qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Céſar fut le premier qui ayant conçn de grandes eſpérances d'Octave, ſon neven, & voulant l'élever le plntôt poſſible an timon de l'état, lui donna le privilége du *laticlave* avsnt le temps marqué par les loix.

Octave étant parvenu à la ſuprême puiſſance, crut à ſon rour devois admetre de bonne heure les enfans des ſénateurs dans l'adminiſtration des afaires; pour cet effet, il leur acorda libéralement la même faveut qu'il avoit reçue de ſon oncle. Par ce moyen, le *laticlave* drvint ſous lui l'ordre de l'empereur: il en revêtoit à la volonté les perſones qu'il lui plaiſoit, magiſtrats, gouverneurs de provinces, & les pnnnſes mêmes.

Sacrificam lato *veſtem diſtinguere clavo.*

Il paroît qoe, ſous ſes ſucceſſenrs, les premiers magiſtrats des colonies & des villes municipales obtinrent la même grâce Enſuite les Céſars la prodignerent à toutes lenrs créatnres & à quantité des chevaliers.

Enfin, les dames, à lent tonr, ne furent point privées de cette décoration, qui paſſa même juſqn'aux étrangeres. Flavins Vopiſcus nous raporte qu'Aurélien fit éponſer à Bonoſus, l'un de ſes capitaines, Hunila, belle & aimable princeſſe. Elle étoit priſoniere, & d'une des plus illuſtres familles des Goths; les frais de la noce furent pris ſur l'épargne pnblique. Le prince voulut avoir le ſoin d'en régler les habits; & parmi des toniques de tontes eſpeces, il ordona, pour cette dame, celle dn *laticlave*, *tunicam auro clavatem*.

Ciaconus appele de ce nom le double rang de courroies qui pendent an bas de la cuiraſſe & ſur les eniſſes de l'empereur, des tribuns & des antres chefs dans les monnmens. On y aperçoit ſnr le bont de chacune nn morceau de poorpre, qui, par la réunion, paroît faire une bande continue. Les deux rangs de courroies étant inégaux, paroiſſent former deux bandes l'une an *deſſus de l'autre; c'étoit peut être la maniere dont les militaires, décorés dn *laticlave*, le portoient à l'armée.

Les doutes ſnr cette marque diſtinctive des ſénateurs paroiſſent levés à la vue d'un boſte de marbre de Philippe pere publié par M. Gnattani, dans ſes *Monumenti antichi*, année 1784. Ce buſte eſt revêtu d'one toge, non pas ſimple comme celle des premiers Céſars, on des derniers républicains, mais telle qu'on le voit dans le troiſieme ſiecle. Elle offre un objet ſaillant très-remarquable: c'eſt nn pli très large & très-épais qui la traverſe depuis l'épaule ganche juſqne ſous le bras droit. On a cru avec aſſez de vrai-ſemblance reconoître à ce pli énorme le *laticlave*, qui étoit couſn à la tunique & non à la toge. Le buſte de Philippe jenne, au capitole, offre le même pli, qui traité avec plus de fineſſe, fait voir qne ce grand pli apartient à la tunique & ſe confond avec les autres plis de cet habillement intérieur.

LATIN (droit do pays). *Voyez* DROIT ITALIQUE.

C'eſt nne faute de confondre le droit du pays *Latin* avec le droit *Italique*, comme l'ont fait les PP. Hardouin & Jobert. Aſconius Pedianus, auteur qui vivoit du temps de l'empereur Claude, & qui eſt ſouvent cité par Pline le naturaliſte, diſtingua expreſſément ces deux droits, en parlant des deux ſortes de colonies que le peuple romain avoit fondées (*Aſcon. Ped. in Cic. or. Piſonian. p.* 256.). *Due porro*, dit-il, *genera earum coloniarum quæ a populo romano deductæ ſunt, futrunt; erant enim aliæ quibus jus Italiæ dabatur, aliæ item quæ Latinorum eſſent*. Pline lui-même reconoît cette diſtinction, en parlant des peuples qui s'aſſembloient à Carthagene (*Plin. l.* 3. *c.* 3.) *Ex colonia accitana Gemellenſes & Libiſofana cognomine foro Auguſtana quibus duabus jus Italiæ datum, ex colonia Salarienſe oppidani Latii veteris, Caſtulonenſes*. Le même Pline, en nommant d'autres peuples, ſe ſert du terme de *jus italicum* (*id. l. III. c.* 21.) *Jus italicum habent . . . . . Aluta Flanates, a quibus ſinus nominatur, Lopſi, Varvarini immuneſque aſſeſiates, & ex inſulis ferrinates, curiotæ*. Mais quand il parle de ceux qui avoient le droit *latin*, il ſe ſert conſtamment (*id. l. III. c.* 4.) des noms d'*oppida latina*, (*id. l. III. c.* 3.) *oppida latinorum veterum*, (*id. l. IV. c.* 22.) *Latii antiqui*, *Latii veteris*. Il nous apprend encore que l'empereur Veſpaſien avoit acordé le droit *latin* à toute l'Eſpagne, (*id. l. III. c.* 3.). *Univerſæ Hiſpaniæ Veſpaſianus imperator Auguſtus, jactatus procellis*

reipublicæ, Latii jus tribuit. Cependant le juriſconſulte Paul, qui vivoit ſous Sévere & ſous Caracalla, ne compte que trois villes de l'Eſpagne citérieure qui jouiſſent du droit *italique*: Valence, *Illici*, qu'on nomme aujourd'hui *Elché*, & Barcelone, (*L. 5. dig. cen.*). *Idem jus Valentini, & Illicitani habent, Barcinonenſes quoque ibidem immunes ſunt.* Le droit *italique* n'eſt donc pas la même choſe que le droit *latin*, puiſque l'Eſpagne entiere jouiſſoit du droit *latin* depuis Veſpaſien, & que trois villes ſeulement de l'Eſpagne citérieure jouiſſoient du droit *italique* du temps de Caracalla.

C'eſt ſe former une fauſſe idée du droit du pays *latin* que de le faire conſiſter à n'être point aſſujéti à payer des tributs & à pouvoir ſervir dans les légions romaines. Les anciens *Latins*, depuis le traité qu'ils firent avec les Romains, ſous le conſulat de Sp. Caſſius & de Poſthumus Cominius (*liv. II. c. 33.*), l'an de Rome 261, avoient droit, lorſqu'ils ſe trouvoient à Rome, de donner leurs ſuffrages dans les comices ou aſſemblées du peuple, pourvu qu'ils y fuſſent invités par le magiſtrat qui préſidoit à ces aſſemblées; mais comme les Latins n'étoient attachés à aucune tribu, parce qu'ils n'étoient pas citoyens romains, dans le cas de cette invitation, on tiroit au ſort la tribu dans laquelle ils devoient donner leur voix. C'eſt ce qui réſulte clairement de deux paſſages, l'un de Denis d'Halicarnaſſe (*Dionyſ. Hal. lib. VIII. p. 540*), l'autre de Tite Live (*Liv. l. XXV. c. 3.*), que nous nous contentons d'indiquer; c'eſt auſſi ce qu'on doit conclure du fait raporté par Plutarque, dans la vie de C. Gracchus, (*Plutarch. Graceh. p. 829.*). Il fut ordoné, dit cet hiſtorien, aux *latins* de ſortir de Rome, afin qu'ils n'aſſiſtaſſent pas à l'aſſemblée où le peuple, diviſé par tribus, devoit prononcer ſur les loix propoſées par Gracchus.

Les *Latins* jouiſſoient encore de l'avantage de pouvoir, par pluſieurs moyens, acquérir facilement le droit de bourgeoiſie romaine, & même pour qu'ils devinſſent de plein droit citoyens romains, il ſuffiſoit qu'ils euſſent exercé dans leur pays une des magiſtratures annuelles, c'eſt-à-dire, qu'ils y euſſent été duumvirs, édiles, queſteurs, &c. Aſconius Pédianus nous le fait entendre, lorſqu'il dit, au ſujet des colonies tranſpadanes établies par Pompée, pere du grand Pompée (*Aſcon. Ped. in Or. Cic. Piſonian. p. 156.*): *Pompeius enim non novis colonis eas conſtituit ſed veteribus incolis manentibus jus dedit Latii, ut poſſent habere jus quod ceteræ colonia, id eſt ut petendi magiſtratus gratia, civitatem Romanam adipiſcerentur.* Il eſt vrai que ce dernier paſſage d'Aſconius n'eſt pas abſolument clair; mais il doit être expliqué par un paſſage d'Appien, que nous raporterons ſeulement en latin, pour abréger (*Appian. Civil. l. II. p. 443.*): *Urbem Novocomum Cæſar latinam coloniam in Alpibus condidit ita ut omnes qui in ea per annum magiſtratum geſſiſſent, cives Romani fierent.* La même choſe eſt exprimée très-clairement dans Strabon, dont le vrai ſens n'a été entendu en cet endroit ni par Xylander, ni par un ſavant de nos jours, qui s'eſt un peu trop fié à la verſion latine de Xylander. Ce géographe parle de la colonie de Nîmes (*Strab. l. IV. p. 187.*). Xylander traduit ainſi ce paſſage: *Et jus quoque Latii habent, ita ut Nemauſi inveniat Romanas, qui ædilitatis & queſtura honorem conſecuti ſint.* Au lieu qu'il falloit traduire avec Sigonius & Onuphre (*Onuphr. Ant. Veron. l. II. c. 14.*): *Latii quoque jus habent, ita ut qui ædilitatis & queſturæ munus Nemauſi adepti fuerint, cives Romani hi ſint.* Strabon parle, au même endroit, d'une autre prérogative dont jouiſſoient pluſieurs villes *latines*; c'eſt qu'elles étoient exemptes de la juriſdiction du magiſtrat envoyé de Rome pour gouverner la province où ces villes ſe trouvoient ſituées.

Les *Latins* pouvoient encore devenir citoyens romains en s'établiſſant à Rome, pourvu toutefois qu'ils ne laiſſaſſent point de poſtérité dans le pays qu'ils abandonoient; & ce privilége leur étoit ſi bien acquis, que pour remédier aux abus qui en pouvoient naître, & ſur-tout au dépeuplement des villes *latines*, on étoit ſouvent obligé de faire des réglemens dont on trouvera des exemples dans Tite-Live (*Tit. Liv. l. XLI. c. 8.*).

On donnoit auſſi le droit de bourgeoiſie aux *latins* qui, ayant formé contre quelque citoyen romain une accuſation publique de malverſation au fait des finances, parvenoient à le faire condamner. Cicéron nous en fournit quelques exemples dans ſon oraiſon pour Balbus (*Cicer. pro Balb. n. 23.*). *Cum latinis omnibus fœdus ictum Sp. Caſſio, Poſthumo Cominio Coſſ. quis ignorat? .. Quomodo igitur L. Coſſinius Tiburs .... damnete T. Cœlie; quomoda ex eadem civitate T. Coponius .... damnate C. Maſſone civis romanus eſt factus .... an quod adipiſci poterunt dicendo, id eis aſſequi pugnando non licebit? An accuſatori majores noſtri majora præmia quam bellatori eſſe voluerunt?*

Les villes *latines* étoient à la vérité exemptes des tributs; elles ne payoient pas les ſommes qu'on impoſoit ſur les villes des provinces; & qui étoient deſtinées à la ſolde des troupes, ce qui faiſoit appeler les dernieres villes *ſtipendiariæ*; mais on les cotiſoit à une certaine ſomme, répartie avec proportion, ſuivant un tarif arrêté *ex formula*, expreſſion qui ſe trouve cent fois dans Tite-Live. De plus, elles fourniſſoient auſſi un certain nombre de gens de guerre ſoudoyés à leurs dépens: ces ſoldats formoient des corps particuliers, & n'étoient point enrôlés dans les légions. On les appeloit *ſocii latini*, *ſocii latini nominis*. Ils étoient commandés par des officiers de leur nation, qui obéiſſoient aux généraux romains: c'eſt ce qu'on peut apprendre de tous les

anciens hiſtoriens, on ſi l'on veut du Traité de la milice romaine de Juſte-Lipſe (*Lipſ. Mil. rom. dial. VII. l.* t.). On ne verra point que les *Latins* aient été admis à ſervir dans les légions, avant que les Romains euſſent acordé le droit de bourgeoiſie à tout le *Latium*; c'eſt donc à tort que Hardouin, & Joubert après lui, ont prétendu que le droit du pays *latin* conſiſtoit à ne point payer de tribut, & à pouvoir porter les armes dans les légions, comme les citoyens Romains.

LATINES (Féries). *Voyez* FÉRIES & LATIAR.

LATINI JUNIANI, affranchis qui obtinrent, ſous Auguſte, à la faveur de la loi *Junia norbana*, le droit *latin*.

LATINS. (habits des). Les *Latins*, ou les peuples du Latium, ont été confondus de bonne heure avec les Romains. Virgile (*Æneid. lib. VII. v.* 178.) leur ſuppoſe la *trabea* pour habillement, au tamps où les Troyens arivèrent au Italie; mais il paroît que Virgile a viſé ſouvent à peindre les uſages des Romains dans ceux de l'antiquité. Les lits ſur leſquels il fait manger Didon, l'uſage de le trompete, l'art de faire des portraits en ſculpture, & autres inventions ſemblables, apartenant évidemment à des ſiecles poſtérieurs à celui dont il parle. Du temps des Romains les *Latins* étoient confondus avec eux. Quant aux armes, (*Tite Live, décad.* 1, *liv.* 8.) il paroît que les Troyens abandonèrent leur nom & leurs uſages, en s'incorporant avec les peuples d'Italie: ainſi, le bonet phrygien & les bouges chauſſes avoient diſparu, avant même que Rome fût bâtie.

LATINUS, roi du Latium, étoit fils de Faune & de la nymphe Marrica. Il avoit eu de la reine Amate un fils, que les daſtins lui enleverent dans la fleur de ſes jours. Il ne lui reſta qu'une fille qui, dans un âga nubila, ſe voyoit l'objet des vœux de pluſieurs princes de l'Italie. Ce fut alors qu'Énée aborda en cette contrée, & vint demander à *Latinus* un petit eſpace de terre ſur le rivage, pour s'y établir, avec ſes Troyens. Le roi le reçut favorablement, & ſe ſouvenant d'un oracle qui lui avoit praſcrit de ne marier ſa fille qu'à un prince étranger, il fit allianca avec Énée, & lui offrit ſa fille en marisge. Les Latins s'oppoſarent à cette alliance, & forcerent leur roi à faire la guerre à Énée. Le prince troyen ayant eu tout l'avantaga de cette guerre, devint poſſeſſeur de la princeſſe, & héritier du trône de *Latinus*. Il régna quarante-ſix ans. *Voyez* LAVINIE.

LATINUS, fils de Télémaque & de Circé. *Voyez* TÉLÉMAQUE.

LATIUM, ou pays des Latins; c'étoit à peu près le pays que nous nommons aujourd'hui campagne de Rome. Il fut ainſi nommé du mot *latere*, ſe cacher, parce que, ſelon la fâble, Saturne ayant été chaſſé du ciel par ſon fils Jupiter, vint ſa cacher dans cette contrée de l'Italie où régnoit Janus.

LATMUS, montagne de Carie, fameuſe par l'aventure fabuleuſe d'Endymion. Il y a un endroit de cette montâgne, dit Pauſanias, qu'on appele encore la *grotte d'Endymion*. De là vient qu'il eſt appelé *latmius heros* par Ovide, *Triſt.* 2. 399.) & *latmius venator* par Valérius Flaccus, (*lib.* 8. 28.)

LATOBIUS. C'eſt le nom qu'on donnoit chez les anciens Noriques, au dieu de la ſanté; c'étoit leur Eſculape, ou peut-être le nom de quelque célebre médecin, qu'ils honoroient après ſa mort. Son nom (*formé de fero*, ja porta, & *βίος*, vie, celui qui porte la vie), peut le ſignifier, s'il vient des Grecs & des Romains. Il n'eſt fait mention de ce dieu que dans deux inſcripitons trouvées en Cariuthie, & publiées par Gruter. (*p.* 87, n°. 7. 8.). L'une des deux eſt un vœu que forme une mere pour la ſanté de ſon fils & de ſa fille: *Latobio ſac. pro ſalute Nam. Sabiniani & Juliæ Babillæ Vindona matr. V. S. L. L. M.*

LATOIDE, fille de Latone, ſurnom de Minerve

LATOMIE, *LATOMIÆ*, } anciennes carrieres abandonées, & qui ſervoient de priſon à Syracuſe & à Rome. Celles de Syracuſe, appalées aujourd'hui *le tagliate*, furent célebres ſous Denis le Tyran & ſous l'infame Verrès; celles de Rome étoient pratiquées dans les flancs du mont-Capitolin, & leur entrée communiquoit au *Tullianum*.

LATONE étoit la divinité appelée *Buto* chez les Égyptiens: elle étoit le ſymbole de la pleine lune. *Voyez* BUTO.

LATONE, fille du Titan Céus & de Phœbé, ſa ſœur, ſelon Héſiode, ou fille de Saturne, ſelon Homere, fut aimée de Jupiter. Junon en conçut tant de jalouſie, qu'elle perſécuta ſa rivale avec fureur: elle fit ſortir de terre le ſerpant Python, à qui elle confia ſa vengeance, & comme ſi l'univers entier avoit embraſſé le reſſentiment de Junon, *Latone* ne trouva aucun lieu où elle pût acoucher; car la Terre avoit juré qu'elle ne lui donneroit aucune retraite. Neptune, touché du triſte ſort de cette amante infortunée, fit ſortir d'un coup de ſon trident l'île de Délos, du fond de la mer. C'eſt là que *Latone*, métamorphoſée en caille par Jupiter, ſe ratira à l'ombre d'un oliviar, mit au monde ſes deux enfans Apollon & Diane.

Lucien, dans ſon dialogue des dieux marins, fait ainſi parler Iris & Neptune au ſujet de *Latone*. „ *Iris*. Jupiter te commande d'arrêter cette île qui flote ſur la mer Égée. *Neptune*. Pourquoi cela? *Iris*. Pour ſervir aux couches de *Latone* qui eſt au travail d'enfant. *Neptune*. Quoi! le Ciel & la Terre ne ſont pas ſuffiſans pour lui rendre ce ſervice? *Iris*. La colere de Junon lui ferme le Ciel, & la Terre a juré de ne la point recevoir; de ſorte que cette île, qui n'étoit point

encore

encore créée, n'eſt point obligée au ſerment. *Neptune*. Arrête à ma voix, île flotante, pour ſervir à la naiſſance de deux jumeaux, qui feront l'honneur du ciel, & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les tritons tranſporteront l'accouchée. Pour le ſerpent qui la pourſuit, il ſervira de trophée à ces jeunes dieux dès le moment de leur naiſſance. Va dire à Jupiter que tout eſt prêt, & qu'il vienne quand il lui plaira.

À peine *Latone* fut elle accouchée, que la vindicative Junon ayant découvert ſa retraite, ne lui permit pas de goûter le repos dont elle avoit beſoin: elle l'obligea bientôt de ſortir de cette île, & d'emporter ſes deux enfans encore à la mamelle. Après avoir long-temps erré à l'aventure, elle arrive en Lycie, où étant accablée de laſſitude & de ſoif, à cauſe qu'il faiſoit chaud, elle pria des payſans, qui coupoient l'herbe d'un étang, de lui donner un peu d'eau, pour appaiſer la ſoif qui le dévoroit; mais ceux ci lui en refuſerent, & même ils troublerent l'eau pour lui ôter le moyen d'en pouvoir boire. *Latone*, pour punir cette méchanceté, invoque Jupiter, qui changea ces bruteux en grenouilles: elle ſe vengea, d'une maniere plus cruele encore, des mépris que Niobé lui témoigna. *Voyez* NIOBÉ.

Hérodote dit que *Latone* n'étoit que la nourice d'Apollon, & qu'Iſis en étoit la mere. Selon cet hiſtorien, *Latone*, pour dérober Apollon aux perſécutions de Typhon, le cacha dans l'île de Chemnis, qui eſt dans un lac auprès de Botès, où demeuroit *Latone*. Elle inſpira auſſi de tendres déſirs au géant Tyrius, & ne fut préſervée des entrepriſes de ce monſtre que par le courage & l'adreſſe de ſes enfans. *Voyez* TYTIUS.

Latone, mal gré la haine de Junon, fut admiſe au rang des déeſſes, en conſidération de ſes deux enfans qui devinrent deux grandes divinités. Elle eut un temple dans l'île de Délos, auprès de celui de ſon fils. Athénée en raporte une hiſtoire aſſez plaiſante. Patrœniſque Métepontin, qui, par ſa naiſſance & par ſes richeſſes, tenoit le premier rang dans ſon pays, ayant eu la témérité d'entrer dans l'antre de Trophonius, en punition de ſa faute, ne pouvoit plus rire, quelqu'occaſion qu'on lui en donnât. Il conſulta l'oracle d'Apollon, qui lui répondit que ſa mere, dans ſa maiſon, lui rendroit la faculté de rire qu'il avoit perdue. Patrœniſque entendit, par ſa mere, ſa patrie, & crut que, dès qu'il ſeroit arrivé dans ſa maiſon, il riroit, ſelon la parole de l'oracle. Il s'en retourna chez lui, & voyant qu'il ne rioit pas plus qu'auparavant, il crut que l'oracle l'avoit trompé. Depuis ce temps-là il fit un voyage à Délos, vit avec admiration tout ce qu'il y avoit dans l'île, & entra dans le temple de *Latone*, croyant y voir quelqu'excellente ſtatue de la déeſſe; mais il n'y trouva qu'une ſtatue de bois d'une figure ſi miſérable, qu'il en fit un éclat de rire: il comprit alors le ſens de l'oracle, & ſe trouvant guéri de ſon mal, il rendit de grands honeurs à *Latone*.

Cette déeſſe eut un autre temple à Argos, dont Pauſanias fait mention. Sa ſtatue étoit un ouvrage de Praxitele. *Voyez* MÉLISSE.

Les Égyptiens honoroient beaucoup cette déeſſe. De ſix grandes fêtes qu'ils célébroient chaque année, le cinquieme étoit en l'honeur de *Latone*: la grande ſolemnité étoit dans la ville de Butis. C'étoit encore la divinité tutélaire des Tripolitains. Les Gaules ont auſſi honoré *Latone*, comme on le prouve par quelques inſcriptions: on croit même qu'elle avoit un temple dans un bourg du comté de Bourgogne, appelé *Leône*, en retranchant le *t*; en latin *Latona*: c'eſt aujourd'hui Saint Jean de Laône. Ce n'étoit pas ſeulement aux femmes en couche auxquelles *Latone* préſidoit; elle aidoit auſſi les femeles des animaux à mettre bas leurs petits, comme on le voit par une épigramme de l'anthologie. (*lib.* 1. 33. *cap.*)

LATONE, portant ſur ſes bras étendus Apollon & Diane, ſes deux enfans, paroît ſur quelques médailles d'Épheſe, de Tripolis en Carie, & de Magnéſie en Ionie. Sur celles de Magnéſie, elle ne porte quelquefois qu'un ſeul de ſes enfans.

LATOS. Strabon (*lib.* 17. *p.* 558, 559.) nous apprend qu'il y avoit deux poiſſons, le *lépidote* & l'*oxyrinque*, qui étoient généralement honorés par tous les Égyptiens; que ce dernier étoit particuliérement adoré, & qu'il avoit un temple à Oxyrinque, capitale d'un nome qui portoit le même nom. Il y avoit auſſi quelques poiſſons qui, n'étant point adorés par tous les Égyptiens, avoient un culte dans quelques villes ou cantons particuliers de l'Égypte: tel étoit le *latos* qui étoit honoré à *Latopolis*. Les trois poiſſons, dont parle Strabon, ſe trouvent dans le Nil. On voit par Élien, (*hiſt. animal. lib.* 10. *c.* 46.) que l'*oxyrinque* étoit une des eſpeces de poiſſons de ce fleuve, Ὀξυρύγχος ἐστὶν εἶδος τριῶν ἃ ὁ Νεῖλος. Le *lépidote* étoit auſſi un poiſſon du même fleuve. Pluterque (*de Iſid. & Oſir.*) dit que le membre d'Oſiris, jeté par Typhon dans le Nil, fut mangé par trois poiſſons qu'il nomme: le premier *lépidote*, le ſecond *phagre*, le dernier *oxyrinque*. Il ajoute que c'eſt pour cele que ces trois ſortes de poiſſons ſont en exécretion chez les Égyptiens; mais il ſe trompe, puiſqu'il y en avoit deux, comme on vient de le voir ſuivant le témoignage de Strabon, qui étoient honorés dans toute l'Égypte. L'*oxyrinque* avoit un temple dans une ville, à laquelle il donnoit ſon nom; le *lépidote* donnoit auſſi ſon nom à une autre ville de l'Égypte, appelée *Lépidote* par Ptolémée. Ces dénominations de ville paroiſſent une preuve qui juſtifie ce que Strabon a avancé, & qui condamne Plutarque.

Il eſt bon d'obſerver que les noms de ces poiſſons ne ſont point Égyptiens, mais grecs. Les Grecs, en les traduiſant en leur langue, ont eu

ſans doute égard à l'analogie de la langue égyptienne, & ont fait attention à ce qu'ils ſignifioient en égyptien, pour les expliquer en terme correſpondant.

Le *phagre* étoit ainſi nommé, à cauſe de ſa voracité, du mot grec φάγω, φάγειν, qui ſignifie *manger, dévorer*. Il étoit adoré à Syene, ſuivant Saint Clément d'Alexandrie. (*Admonit. ad gent. p.* 25.)

Le *lépidote* étoit une eſpece de poiſſon qui avoit des écailles, ou plus belles, ou plus fortes que les autres; car ſon nom ſignifie, *celui qui a des écailles*, & vient du mot grec, λεπὶς, λεπίδος, *écorce, écaille*, dont la racine eſt λέπω, *écorcher, arracher la peau, ôter les écailles*. *Voyez* LÉPIDOTE.

Le *latos* étoit, ſelon la deſcription qu'en fait Athénée, (*l. VII. c.* 27.) un très-gros poiſſon du Nil; il s'en trouvoit qui peſoient plus de deux cents livres. C'eſt un poiſſon du genre appelé *ſilure*, dont on trouve pluſieurs eſpeces dans le Nil.

L'*oxyrinque* portoit ce nom, à cauſe de ſa tête longue, pointue, de deux mots grecs, ὀξὺς, *aigu, pointu*, & ῥύγχος, *bec, pointe, roſtrum*. Il appartient au genre des *ſalmones*, dans lequel ſe trouvent les ſaumons.

LATRINE, ſ. f. *littér.*, *latrina*, *æ*, dans Varron; lieu public chez les Romains, où alloient ceux qui n'avoient point d'eſclaves pour vider ou pour laver leurs baſſins. On ne trouve point dans les écrits ni dans les bâtimens qui nous ſont reſtés des anciens, qu'ils euſſent des foſſes à privés, telles que nous en avons aujourd'hui.

Leurs *lieux publics*, & il y en avoit pluſieurs de cette eſpece à Rome, étoient nommés *latrinæ* ou *lavatrinæ*, de *lavando*, ſelon l'étymologie de Varron. Plaute ſe ſert auſſi du mot *latrinæ*, pour déſigner le baſſin; car il parle de la ſervante qui lave le baſſin, *quæ latrinam lavat*. Or, dans ce paſſage du poëte, *latrina* ne peut être entendu de la foſſe à privé des maiſons, puiſqu'il n'y en avoit point, ni de la foſſe des privés publics, puiſqu'elle étoit nétoyée par les conduits ſouterrains dans leſquels le Tibre paſſoit.

Non ſeulement les *latrines publiques* étoient en grand nombre à Rome, mais de plus on les avoit en divers endroits de la ville pour la commodité. On les nommoit encore très-bien *ſterquilinia*; elles étoient couvertes & garnies d'éponges, comme nous l'apprennons de Séneque dans ſes épîtres.

On avoit pour la nuit l'avantage des eaux coulantes dans toutes les rues de Rome où l'on jetoit les ordures; mais les riches avoient pour leur uſage des baſſins que les bas eſclaves alloient vider à la hâte dans les égouts, dont toutes les eaux ſe rendoient au grand cloaque, & de là dans le Tibre. (D. J.)

En fouillant dans les ruines du palais des Céſars, au mont Palatin, on a trouvé depuis cinq ou ſix ans des *latrines* de marbre; les ſiéges & leurs ſupports étoient de cette matiere. Des incruſtations calcaires qui ſubſiſtent ſur les murs, montrent que le pavé étoit couvert d'eau à quelques pouces de hauteur, & que les pieds devoient y être plongés.

LATRO, ſoldat étranger & mercenaire. Les généraux les mettoient toujours en avant, comme aujourd'hui nos enfans perdus. Servius (*Æneid. XII. 7.*) dit: *Latrones vocantur conducti milites: moris autem erat ut hos imperator & circa ſe haberet, & eos primum mitteret ad omne diſcrimen.* De là vint le terme de *latrocinari*, pour déſigner ce ſervice. Plaute s'en ſert. (*Cornic.*)

Latrocinatus annos decem mercedem.

Feſtus dit que de ſon temps on appliquoit le nom *latro* aux voleurs de grands chemins: *At nunc viarum obſeſſores dicuntur.... latrones.*

LATRONES, *LATRUNCULI*, } *Voyez* ÉCHECS.

LAVACRUM, bains moins conſidérables que les thermes. Le *lavacrum* d'Agrippine étoit placé dans le bas du Quirinal. Rufus place dans la région du cirque de Flaminius le *lavacrum* d'Apollon.

LAVATION, fête que les romains célébroient en l'honneur de la mere des dieux. On portoit ce jour-là en pompe la ſtatue de la déeſſe ſur un char, & on alloit enſuite la *laver* dans le fleuve Almon, à l'endroit où il tombe dans le Tibre. Cette ſolemnité, qui arrivoit le 25 de mars, fut inſtituée en mémoire du jour auquel le culte de Cybele fut apporté de Phrygie à Rome. Voici comme Saint-Auguſtin parle (*liv. II. de la cité de Dieu*) de cette fête: „ Le jour où on lavoit ſolemnellement Cybele, cette vierge & mere de tous les dieux, de malheureux bouffons chantoient devant ſon char des choſes ſi obſcénes, qu'il eût été très-indécent, je ne dis pas que la mere des dieux, mais que la mere de quelque perſone que ce ſoit, ni de ces bouffons même, les eût entendues: car il y a une certaine pudeur que la nature nous a donnée pour nos parens, que la corruption même ne nous peut ôter. Ainſi, ces baladins auroient eux-mêmes eu honte de répéter chez eux, & devant leurs meres, pour s'exercer, toutes les paroles & les poſtures laſcives qu'ils faiſoient devant la mere des dieux, à la vue d'une multitude de perſones de l'un & de l'autre ſexe, qui ayant été attirées à ce ſpectacle par leur curioſité, devoient au moins s'en aller avec beaucoup de confuſion, d'y avoir vu des choſes qui bleſſoient ſi fort la pudeur „.

LAUDICŒNI, chez les Romains étoient les mêmes que les σοφοκλεῖς des Grecs, gens gagés pour applaudir aux pieces de théâtre & aux ha-

Digitized by Google

rangues publiques. *Voyez* les détails au mot APPLAUDISSEMENS.

LAVERNE, (*mythol. & littérat.*) en latin *Laverna*, déeſſe des voleurs & des fourbes chez les Romains.

Les voleurs ſe voyant perſécutés ſur la terre, ſongerent à s'apuier de quelque divinité dans le ciel : la haine que l'on a pour les larrons ſembloit devoir s'étendre ſur une déeſſe qui paſſoit pour les protéger ; mais comme elle favoriſoit auſſi tous ceux qui déſiroient que leurs deſſeins ne fuſſent pas découverts, cette raiſon porta les Romains à honorer *Laverne* d'un culte public. On lui adreſſoit des prieres en ſecret & à voix baſſe, & c'étoit-là ſans doute la partie principale de ſon culte.

Elle avoit, dit Varron, un autel proche une des portes de Rome, qui ſe nomma pour cela la porte lavernale, *porta lavernalis ab ara* Laveruæ, *quod ibi ara ejus deæ*.

On lui donne encore un bois touffu ſur la voie ſalarienne ; les voleurs, ſes fideles ſujets, partageoient leur butin dans ce bois, dont l'obſcurité & la ſituation pouvoient favoriſer leur évaſion de toutes parts. Le commentateur Acron ajoute qu'ils venoient y rendre leurs hommages à une ſtatue de la déeſſe ; mais il ne nous dit rien de la figure ſous laquelle étoit repréſentée ; l'épithete *pulcra*, employée par Horace, (*epiſt. XVI. l.* 1.) ſemble nous inviter à croire que l'on la repréſentoit avec un beau viſage.

Enfin, une ancienne inſcription de l'an de Rome 585, recueillie par Dodwell, (dans ſes *prælect. acad. p.* 665.) nous fournit la connoiſſance d'un monument public, qui fut alors érigé en l'honneur de *Laverne*, proche du temple de la Terre, & nous apprend la raiſon pour laquelle on lui dreſſa ce monument. Voici la copie de cette inſcription ſinguliere : IV. K. *Aprileis Faſciis penes Licinium*.....C. *Titinius Æd. Fl. Mulcavit Lanios Quod Carnem Vendidiſſent Populo Non Inſpectam. De Pecunia Mulcatitia, Cella Extructa Ad Telluris* Laverna, c'eſt à-dire, *Cella extructa* Laverna, *Ad Ædem Telluris*.

Cicéron écrivant à Atticus, parle d'un *Lavernium*, qui étoit apparemment un lieu conſacré à *Laverne* ; mais on ne ſait ſi c'étoit un champ, un bois, un autel ou un temple ; je dis *un temple*, car ſi cette déeſſe avoit des adorateurs qui en attendoient des grâces, on la regardoit auſſi comme une de ces divinités nuiſibles, qu'il falloit invoquer pour être garanti du mal qu'elle pouvoit faire. Cependant c'eſt ſeulement comme protectrice des voleurs de toute eſpece, qu'un de nos ſavans, M. de Foncemagne, l'a enviſagée dans une diſſertation particuliere, qu'on trouvera dans les mémoires de l'académie des belles lettres, *tome VII.*

Laverna, nom latin de la déeſſe *Laverne*, a reçu bien des étymologies, entre leſquelles on donne ce mot pour venir de *laberna*, qui eſt le *ferramentum latronum* ſelon les gloſes, & *laberna* peut dériver de λάφυρα, *dépouilles*, *butin*, ou de λαβεῖν, *prendre*.

Quoi qu'il en ſoit, les voleurs furent appelés *laverniones*, parce qu'ils étoient *ſub tutela deæ Laverne*, dit Feſtus. (*D. J.*)

LAVERNIUM, (*Géog. anc.*) lieu d'Italie dont il eſt parlé dans une des lettres de Cicéron à Atticus, (*liv. I.*) & dans les Saturnales de Macrobe (*l. III.*) Il prenoit ce nom d'un temple de la déeſſe Laverne, comme ceux de Diane & de Minerve avoient donné lieu aux noms *Dianium* & *Minervium*. (D. J.)

LAVINIE, (*Myth.*) fille unique de Latinus, roi du Latium, & de la reine Amate. Héritiere du royaume de ſon pere, elle ſe voyoit l'objet des vœux de pluſieurs princes de l'Italie ; mais les dieux, par d'effrayans prodiges, s'oppoſoient à leur alliance. Un jour que la princeſſe, à côté de ſon pere, faiſoit un ſacrifice, & brûloit des parfums ſur l'autel, le feu prit à ſa belle chevelure : toute ſa coëffure, ornée de perles, fut en proie à la flamme, qui, bientôt s'attachant à ſes habits, répandit autour d'elle une pâle lumiere, & l'envelopa de tourbillons de feu & de fumée, dont tout le palais fut rempli. Cet accident cauſa un grand effroi. Les devins augurerent de là que la princeſſe auroit une brillante deſtinée, mais que ſa gloire ſeroit fatale à ſon peuple, qui auroit à ſoutenir pour elle une guerre funeſte. Le roi, pour s'éclaircir ſur le ſort de la princeſſe, alla conſulter l'oracle de Faune, qui lui fit entendre ces mots : „ Garde toi, mon fils, de marier ta fille à aucun prince du Latium ; bientôt il arivera des étrangers, dont le ſang mêlé avec le nôtre, élévera juſqu'au ciel la gloire de notre nom „. C'étoit Énée & les Troyens qui vinrent aborder en ce temps là ſur les côtes du Latium. Turnus, roi des Rutules, & neveu de la reine, diſputa à Énée ſa conquête ; mais la mort de ce rival aſſura au prince troyen la poſſeſſion de *Lavinie* & de ſon royaume. *Lavinie* devenue veuve d'Énée, & voyant ſon trône occupé par Aſcagne, fils d'Énée & de Creuſe, eut peur que ce prince n'attentât à ſa vie, afin de s'aſſurer la couronne des Latins. Dans cette penſée, elle s'alla cacher dans des forêts, où elle accoucha d'un fils qui prit, à cauſe de cela, le nom de *Sylvius*. L'abſence de *Lavinie* fit murmurer le peuple contre Aſcagne, qui ſe vit obligé de faire chercher ſa belle mere, & de lui céder, à elle & ſon fils, la ville de Lavinium. Après la mort d'Aſcagne, le fils de *Lavinie* monta ſur le trône & le tranſmit à ſes ſucceſſeurs, tandis que les deſcendans d'Aſcagne n'eurent que la charge de grand pontife.

LAVINIUM, (*Géog. anc.*) ville d'Italie dans le Latium, à 10 milles de Rome, ſelon Appien, & à 8 milles de la mer, ſelon Servius, fort près de Laurente. Énée trouva *Laurentum* bâti ; c'étoit la réſidence du roi dont il épouſa ſa fille Lavi-

nie. Il fonda pour lors une nouvele ville pour ſes Troyens, & la nomma *Lavinium* en l'honeur de ſon épouſe. Sons ſon fils, les Laviniens bâtirent la ville d'Albe, qui fut la réſidence de ſes deſcendans, juſqu'à la fondation de Rome. (D. J.)

LAUREA, divinité connue ſeulement par l'inſcription ſuivante trouvée en Catalogne, & rapportée par Gruter. (*p. CIV. n°.* 5.)

LAURAE AUGUSTAE.
SACRUM
IN. HONOREM. ET. MEMORIAM.
AEMILIAE
L. AEMILIUS. MATERNUS.
ET
FABIA. FUSCA. PARENTES.
S. P. F. C.

c'eſt-à-dire, *ſepulchrum poſuerunt filiæ chariſſimæ*.

LAURENTALES. *Voyez* LARENTALES.

LAURENTINS, anciens peuples d'Italie, ſujets du roi Latinus. Il y avoit dans le palais du roi, dit Virgile, un laurier, qu'un reſpect religieux conſervoit depuis long-temps. Le roi l'ayant trouvé planté dans le lieu qu'il avoit choiſi pour bâtir ſon palais, l'avoit conſacré à Apollon; & c'eſt de ce laurier célebre que les *Laurentins* ont emprunté leur nom.

LAURETUM. Lieu jadis planté de lauriers ſur le mont Aventin de Rome, & qui étoit couvert de maiſons au temps de Denys d'Halycarnaſſe. (*lib.* 3.)